

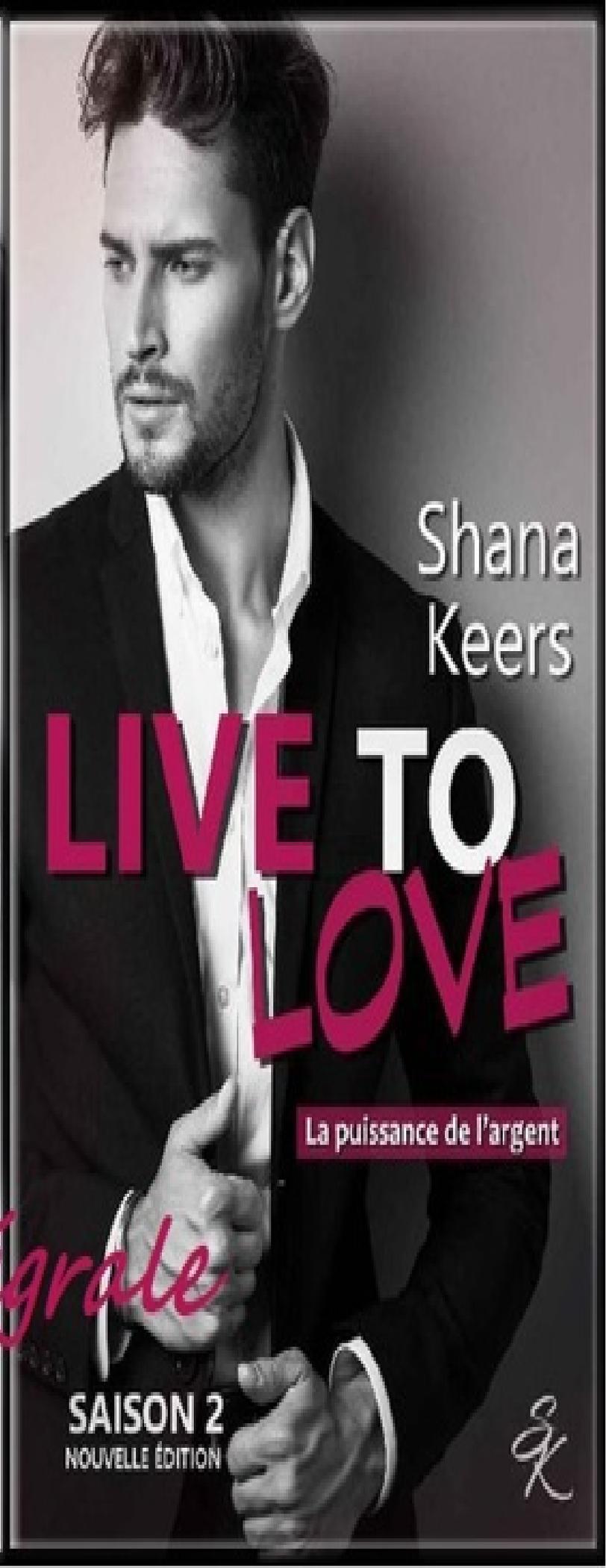
# LIVE TO LOVE

Shana  
Keers

La puissance des secrets

*L'intégrale*

SAISON 1  
NOUVELLE ÉDITION



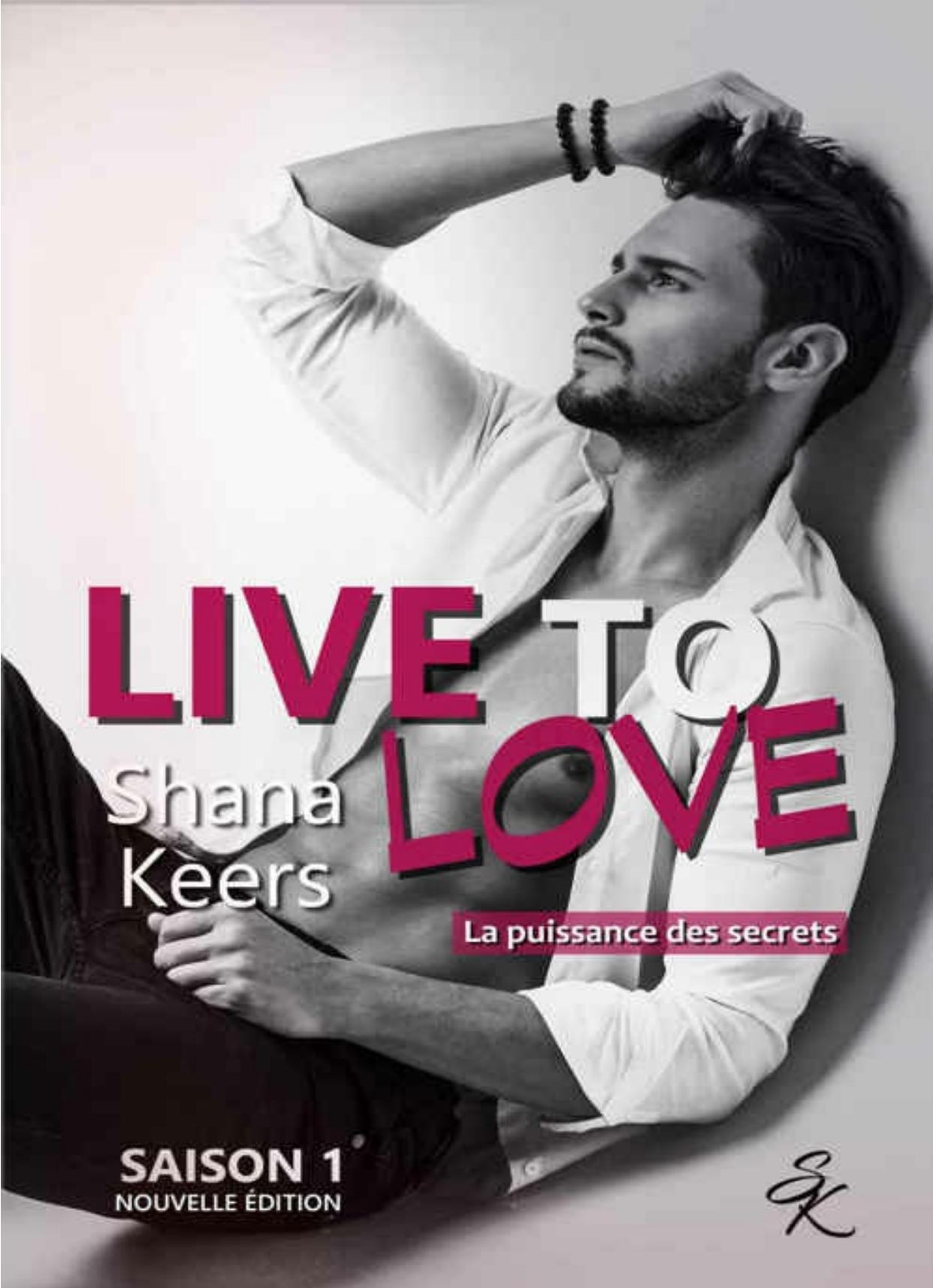
Shana  
Keers

# LIVE TO LOVE

La puissance de l'argent

SAISON 2  
NOUVELLE ÉDITION





# LIVE TO LOVE

Shana  
Keers

La puissance des secrets

SAISON 1  
NOUVELLE ÉDITION



*Shana Keers*

LIVE TO LOVE

**La puissance des secrets**

Saison 1 - Nouvelle édition

Roman



Ce livre est un ouvrage de fiction. Les noms, les personnages et événements sont le produit de l'imagination de l'auteure ou utilisés de façon fictive. Toute ressemblance avec des faits réels, des personnages existants ou ayant existé serait purement fortuite.

Copyright © 2018, Shana Keers

Tous droits de reproduction, d'adaptation et de traduction, intégrale ou partielle réservés pour tous pays. L'auteur est seul propriétaire des droits et responsable du contenu de ce livre.

Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayant droit ou ayant cause, est illicite et constitue une contrefaçon aux termes des articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

Shana Keers  
5 route de St Yrieix  
87500 Coussac Bonneval

E-mail : shanakeepers@sfr.fr

Crédit photo : © Depositphotos – [kiuikson](#) (Jerzy Król)  
Design couverture : © Nuance Web

ISBN : 979-10-95699-04-0

**Avertissement** : cette œuvre comporte des scènes érotiques dépeintes dans un langage adulte. Elle vise un public averti et ne convient donc pas aux mineurs. L'auteure décline toute responsabilité dans le cas où cette histoire serait lue par un public trop jeune.

CE ROMAN EXISTE AUSSI EN VERSION BROCHÉE

## SHANA KEERS

Shana Keers est née en 1971 dans un village du Limousin. Avec des parents libraires, elle grandit entourée de livres et a très vite le goût de la lecture. Mais ce n'est que tardivement qu'elle ressent l'envie de coucher sur papier les scénarios qui trottent dans sa tête.

En premier lieu, elle propose ses histoires sur la plateforme Wattpad. Puis, repérée par une maison d'édition, elle se lance dans l'aventure.

C'est une révélation et les lecteurs sont au rendez-vous.

Après près de deux ans dans l'édition traditionnelle et deux sagas publiées (LIVE TO LOVE et IMMORALITE), elle choisit de se lancer, seule, dans l'autopublication de ses ouvrages et la réédition de ses premiers romans.

Aujourd'hui, elle vit toujours à la campagne et se consacre à temps plein à sa passion, entourée de son mari, de ses trois enfants et d'une ribambelle d'animaux domestiques.

Tous les liens pour contacter l'auteure sont indiqués à la fin de l'ouvrage.

A stylized, handwritten-style signature logo for Shana Keers. The letters 'S' and 'K' are large and intertwined, with 'Shana' written above the 'S' and 'Keers' written below the 'K' in a smaller, cursive font.

# SOMMAIRE

## I (1<sup>ère</sup> partie)

1

2

3

4

5

6

7

8

9

10

11

12

13

14

15

16

17

18

19

20

21

## II (2<sup>ème</sup> partie)

22

23

24

25

26

27

28

29

30

31

32

33

34

35

36

[37](#)

[38](#)

[39](#)

[40](#)

[41](#)

[42](#)

[43](#)

[44](#)

[45](#)

[46](#)

[47](#)

[III \(3<sup>ème</sup> partie\)](#)

[48](#)

[49](#)

[50](#)

[51](#)

[52](#)

[53](#)

[54](#)

[55](#)

[56](#)

[57](#)

[58](#)

[59](#)

[60](#)

[61](#)

[62](#)

[63](#)

[64](#)

[65](#)

[66](#)

[67](#)

[68](#)

[69](#)

[70](#)

[71](#)

[72](#)

[73](#)

[74](#)

[REMERCIEMENTS](#)

[LIENS POUR CONTACTER L'AUTEURE](#)

# I

*« L'important n'est pas ce que l'on a fait de nous,  
Mais ce que nous faisons nous-mêmes de ce qu'on a fait de nous. »*

Jean-Paul Sartre « L'Être et le néant »

## Élisa

Les doigts crispés sur le volant de Viviane, ma vieille Peugeot 205 à laquelle je suis très attachée, je grimace. J'ai mal aux pieds dans mes escarpins noirs premier prix et peu confortables, malgré de multiples tentatives, je ne peux pas bouger un seul de mes orteils. Sans compter qu'un tambour joue un Kaladja dans ma tête et que mon jean est tellement serré qu'il m'empêche de respirer. Même mon chemisier beige en satin et dentelle que j'aime tant me déplaît ce matin.

Je m'observe dans le rétroviseur intérieur. Je ressemble à un zombie. Mes cheveux bruns sont beaucoup trop longs et retombent sur mes épaules en boucles indisciplinées. Le bleu vif de mes iris a viré à un terne gris bleu et je suis si pâle que ma peau est presque transparente.

*J'aurais peut-être dû faire l'effort de me maquiller un peu.*

Bref, ce n'est pas la forme, mais de toute façon, il y a bien longtemps que rien ne va.

L'horloge du tableau de bord indique 7 h 30. Je suis censée être à la fac dans moins d'une demi-heure, mais la circulation est déjà dense et Viviane roule au pas.

*Bon sang ! Je vais être en retard.*

Je ronchonne toute seule quand un motard frôle mon rétroviseur. Il se met à klaxonner et je sursaute, puis braque mon volant, évitant de justesse d'emboutir l'aile d'une camionnette sur la file de droite. Le moteur de Viviane tousse, il manque de caler et il me faut plusieurs secondes pour faire ralentir les battements de mon cœur avant de me reconcentrer sur la route.

*Éli, merde ! Tu sais que tu dois rester prudente en voiture !*

Ma conscience se réveille pour me rappeler, une fois de plus, des événements douloureux, et maintenant je soupire de désespoir et d'irritation. Ce n'est définitivement pas aujourd'hui que je vais arriver détendue en cours.

Dix minutes plus tard, je me gare sur un parking public. Je monte dans le tramway qui mène à la fac, et après un quart d'heure de trajet, les portes de l'omnibus s'ouvrent enfin sur l'arrêt « Victoire », terminus de mon enfer matinal. Coincée entre la pointeuse à tickets et un siège sans couleur définie, j'attends que la marée humaine se précipite vers la sortie. Puis, mon grand sac de cours pressé contre ma hanche, je me décide à descendre de ce fichu tram... la dernière.

Un piéton évite un bus de justesse et je recommence à maronner. Un autre crie dans son kit mains libres et je grimace devant son manque de discrétion. Un véhicule, arrêté en double file, me renvoie ses gaz d'échappement et je toussote en secouant vigoureusement les mains devant mon nez. Les voitures, les vélos et les trams s'entrecroisent, me donnant l'impression qu'ils vont se télescoper. Toute cette agitation m'angoisse et j'ai le vertige.

*Comment peut-on être heureux de courir tout le temps, de respirer cet air pollué et de subir ces bruits urbains permanents ?*

J'ai beau avoir choisi de poursuivre mes études dans la mégapole bordelaise afin de tirer un trait sur mon passé, je n'arrive pas à m'adapter à cette fourmilière. Ma campagne limousine me manque, ma famille me manque, aujourd'hui plus que d'habitude. Seulement, l'année scolaire a débuté il y a huit jours et je vais devoir patienter encore cinq semaines avant de retrouver mes

parents. Je suis pressée de les revoir et en même temps j'appréhende, comme toujours, de retourner sur les traces de souvenirs qui me font mal. Si mal.

Je secoue la tête pour chasser cette nostalgie qui m'envahit chaque fois que je me remémore le passé. Mon existence d'adolescente bien dans sa peau, discrète, romantique et joyeuse qui croyait à l'amour parfait, et rêvait d'un futur harmonieux et d'enfants.

*Allez, Éli, courage !*

Après une profonde inspiration, je traverse l'immense place qui sépare la ligne de tram de ma fac, mais je continue de ronchonner, car les pavés me font mal aux pieds.

*C'est décidé, ce soir, je jette ces satanées chaussures.*

— Salut, Éli !

Plantée en bas des escaliers de l'entrée de l'établissement, Justine, ma meilleure amie, crie de joie en me voyant arriver. Elle est sublime dans sa robe trapèze fluide gris perle accompagnée de collants opaques légèrement rosés et de magnifiques petites bottines noires. Sa bonne humeur me provoque un semblant de sourire. Mais mon coup d'œil furtif à ma tenue du jour sape de nouveau mon moral déjà bien entamé. Moi, je ne ressemble à rien.

Je lui lance un « bonjour » à peine audible quand elle m'embrasse bruyamment sur la joue.

— Houlà ! Tu as mauvaise mine, s'exclame-t-elle en me dévisageant de la tête aux pieds.

Je fais encore la grimace.

— Je ne supporte plus mes chaussures et j'ai l'impression que des marteaux tapent dans ma tête. C'est horrible. Je n'ai dormi que quatre heures ! Je pense que, dans l'amphi, je vais tomber comme une masse.

— Ne t'inquiète pas, me rassure-t-elle tout en me frottant l'épaule avec tendresse. On se mettra tout au fond.

Quand je ne vais pas bien, Justine fait toujours son maximum pour m'apaiser ou pour me changer les idées. Pourtant, elle ne connaît que la partie émergée de l'iceberg sur lequel je suis chevillée depuis longtemps. Ça me désole qu'elle ne sache pas pourquoi je suis comme je suis, mais en deux ans d'amitié, je n'ai jamais trouvé le courage de lui parler de mon passé. Justine, c'est ma bouffée d'oxygène quand j'étouffe, mon repère quand je me sens perdue, ma force quand je faiblis. Elle ne demande jamais rien en retour. Bref ! Je l'adore. Elle est indispensable à ma vie et, sans elle, j'aurais sans doute sombré dans la dépression.

— Alors, raconte ! poursuit-elle, impatiente de connaître les raisons de mon manque de sommeil.

— C'est à cause de Louis, le petit monstre que je garde de temps en temps, enfin... à cause de ses parents. Figure-toi qu'hier soir, ils devaient le récupérer à 22 heures maxi, après un dîner soi-disant important. J'ai attendu, attendu... Le môme a fini par s'endormir sur mon canapé vers 23 heures. Moi, je me suis inquiétée...

— Tu n'avais pas leur numéro de téléphone ?

— Ils appellent toujours en numéro masqué. Ils détestent envoyer des SMS et, comme une cruche, je ne me suis jamais dit que j'aurais besoin un jour de leur téléphoner.

Le profond soupir que je lâche, en secouant la tête, intensifie les battements douloureux de mes tempes, tandis que Justine m'écoute, en écarquillant ses grands yeux bleus.

— Finalement, ils sont arrivés à 1 h du matin, sans la moindre excuse. Normal quoi ! Je rêve ! Bourrés de fric et sans une once de savoir-vivre.

Ma colère de la veille s'entend encore dans ma voix.

— Ils exagèrent, on est lundi ! Ils devaient bien se douter que tu aurais cours aujourd'hui

quand même !

Je hausse les épaules, car je sais depuis longtemps que ces gens-là n'ont aucun scrupule de toute façon.

Après avoir ouvert les portes de la fac, Justine s'immobilise et me regarde, un sourire espiègle barrant soudain son visage :

— Galipettes ?

Comme souvent avec elle, la conversation bifurque vers le sexe, son sujet de prédilection. En effet, grâce à son esprit créatif et à une pratique intensive, Justine allie une théorie bien à elle selon laquelle chaque événement du quotidien peut dériver de manière coquine. En fait, depuis notre première rencontre, elle utilise cette technique avec moi pour faire diversion et me dérider. Le pire est que ça marche puisque je ravale un sourire amusé.

— Si tu veux mon avis, ils ont eu envie de passer du bon temps, me taquine-t-elle en gloussant. Ils ne vont quand même pas te faire un dessin et te donner des explications détaillées !

Sacrée Justine ! Qu'est-ce qu'elle va chercher là ? Des adultes raisonnables et responsables ne laisseraient pas délibérément leur enfant de deux ans à une baby-sitter peu expérimentée pour une partie de jambes en l'air improvisée ? Elle a beaucoup trop d'imagination. En tout cas beaucoup plus que moi.

Alors que je lève les yeux au ciel, elle prend la posture d'une femme guindée, en gonflant sa poitrine.

— Mademoiselle Élixa, je vous prie de bien vouloir nous excuser, commence-t-elle sur un ton aristocratique, mimant une bribe de conversation imaginaire. Nous sommes en retard, mais... mon mari et moi avons une folle envie de baiser et nous nous sommes tellement éclatés que nous n'avons pas vu l'heure passer.

Sans aucune discrétion, elle se met à rire de ses bêtises. Sa voix aiguë résonne dans le grand hall du bâtiment et plusieurs étudiants se retournent vers nous avec un air à la fois interrogateur et amusé.

*Où est le trou de souris dans lequel je pourrais me loger ?*

Morte de honte, je secoue la tête en fermant les yeux et me demande comment cette fille, si extravertie et obsédée du sexe, peut être mon amie tellement nous sommes opposées. Pourtant, malgré nos différences, je l'envie d'être aussi joyeuse et dynamique et surtout d'être capable de parler de tout, sans tabou.

— Ma pauvre Justine, tu regardes trop de films à la télévision.

— Et toi pas assez... siffle-t-elle entre ses dents, tout en se dirigeant vers l'amphithéâtre.

Justine est raide comme un piquet. Elle est vexée, mais je feins de l'ignorer. Le premier cours de la journée va bientôt commencer et je n'ai qu'une hâte : m'asseoir et dormir afin de soulager ma tête au bord de l'implosion... et mes pieds à l'agonie.

## Élisa

La matinée s'est exactement déroulée comme je l'imaginai : j'ai somnolé pendant toute la durée du cours. Les tambours ont disparu de ma boîte crânienne, mais la douleur que je ressens dans mes maudits escarpins en sortant de l'établissement est coriace et me rappelle, à chaque pas effectué, que je suis vivante.

*Putain de chaussures de merde !*

La démarche mal assurée, je descends les marches et rejoins Justine qui a été plus rapide que moi à sortir. Elle discute bruyamment avec Chloé, une étudiante d'une autre promo que la nôtre, et l'une comme l'autre sautillent d'excitation.

— Alors bien dormi ? me crie mon amie en me lançant un clin d'œil.

Soulagée qu'elle ne soit plus vexée, je m'apprête à dire « bonjour » à sa voisine, mais celle-ci se défile sans même me regarder. Cette blonde décolorée ne m'aime pas et c'est tout à fait réciproque. C'est une garce grossière, creuse, cynique et prête à tout pour sortir avec le premier mec qui lui plaît. Son seul point commun avec Justine est cette obsession pour le sexe opposé. Pour le reste, je me demande comment ma meilleure amie peut apprécier de discuter avec une fille aussi vulgaire.

Je crache un souffle de mépris en regardant vaguement Chloé s'éloigner, puis j'étire mes bras le long de mes jambes pour les dérouiller.

— J'ai raté une partie du cours d'anglais et de psychologie cognitive, mais j'ai bien dormi.

En fait, mes notes du jour se résument à trois mots tapés sur mon ordinateur portable avant que Morphée ne me rappelle à lui. D'un côté, cette sieste m'a fait du bien. D'un autre, je suis morte de honte à cause de mon laxisme scolaire. Je dois absolument me mettre à travailler et obtenir ma licence, car il est hors de question de passer une année de plus dans cette ville.

— Ce n'est pas en dormant que tu réussiras tes partiels, proteste Justine dont l'euphorie s'est évanouie.

Elle me regarde d'un air dépité et je n'ai pas d'autre moyen de défense que de m'énerver :

— Tu n'as pas besoin de me le rappeler. Même ma mère ne le fait pas.

Justine a le don de me faire culpabiliser, mais cette fois, je ne suis pas entièrement fautive. Après tout, c'est elle qui a proposé de nous mettre tout au fond de la salle. Zut à la fin !

— Ne pas avoir d'idées sur ce que tu veux faire après ta licence n'aide pas à te motiver.

— Tu ne vas pas recommencer ! On en a parlé des dizaines de fois. Je ne suis pas d'humeur.

— Je sais : tu n'as envie de rien, tu fais ça pour faire plaisir à tes parents, me rétorque-t-elle en appuyant à chaque fin de ses phrases.

À bout d'arguments, je me contente de ronchonner. Encore. Elle a raison, je ne veux pas les décevoir. Ils sont si inquiets pour moi.

Justine soupire, puis elle pose une main tendre sur mon épaule.

— Si on allait manger un truc ? Je sais qu'Éli la solitaire devient Éli la gourmande dans ce cas-là.

Je souris devant sa faculté à changer de sujet en un dixième de seconde et réfléchis. Mon

estomac me crie d'accepter sa proposition, mais une petite voix me murmure de rentrer chez moi pour enfin sortir mes pieds de l'enfer dans lequel ils se trouvent. Seulement manger est mon péché mignon, l'unique plaisir que je m'autorise, et mon café noir, avalé sur le pouce ce matin, est digéré depuis longtemps. En fait, j'ai une faim de loup.

— OK, un point pour toi, ma Ju.

— Je vais te requinquer, assure-t-elle en me lançant un sourire en coin. Je suis ta thérapeute personnelle. On n'a pas cours cet après-midi, on aura tout le temps de bavarder et tu ne pourras pas t'enfermer chez toi sur ton canapé.

Elle est de nouveau sur ressorts.

*Et moi j'adore mon canapé quand même... et je n'ai besoin d'aucune thérapie !*

— Le fast-food, ça te dit ? demande-t-elle en pointant du doigt l'ensemble de bâtiments en face de nous.

— D'accord.

Un peu étonnée de son choix, je la suis en boitillant et elle est si excitée qu'elle ne remarque même pas mon air interrogateur.

La restauration rapide n'est pas sa tasse de thé... et la mienne non plus. Toutes les deux, nous détestons la malbouffe américaine, avec ses frites bien grasses et ses burgers trop cuits, dégoulinants de sauce gluante.

Justine me cache un truc.

Lorsqu'elle ouvre la porte vitrée du fast-food, l'odeur désagréable d'huile de friture attaque mes narines. Je découvre une file d'attente gigantesque et constate avec dépit que les bornes électroniques de commandes sont aussi prises d'assaut.

*C'est définitif, je hais ce genre d'endroit.*

Devant ma grimace de désespoir, Justine attrape mon poignet pour me réconforter.

— Ne t'inquiète pas. La plupart des gens choisissent des trucs à emporter ici. Et puis, j'ai quelque chose à te montrer.

*C'est bien ce que je pensais ! C'est quoi sa nouvelle lubie ?*

— Quoi donc ?

— Tu verras ! répond-elle fièrement en se calant à la suite de la queue.

*J'espère que ça en vaut la peine.*

Mon sac serré contre mon abdomen et les yeux rivés sur mes chaussures, je sautille d'un pied sur l'autre, car l'attente s'éternise. Derrière moi, la file s'allonge. Sur les côtés, elle s'élargit. L'horreur ! En plus, petit à petit, mes piétinements ne sont plus seulement dus à mon impatience et à mes douleurs plantaires, mais aussi à une envie pressante d'aller au petit coin. Maintenant, j'ai mal au ventre. En bref, ma souffrance physique et psychologique est en train d'atteindre son paroxysme. Je relève la tête et compte le nombre de personnes entassées devant moi.

*Il n'en reste que deux, mais là, je ne peux plus attendre.*

Je chuchote à l'oreille de mon amie, le plus discrètement possible :

— Ju, il faut que j'aille aux toilettes. Commande-moi un menu salade et Cola light si tu passes en caisse avant mon retour s'il te plaît. Je te rembourse tout à l'heure.

Elle hoche la tête, puis balaie la salle du regard pour la énième fois.

*Que peut-elle bien chercher ? Elle est bizarre depuis qu'elle est entrée ici.*

Non sans mal, je m'extirpe de cet entassement humain insupportable et je respire enfin. Seulement, ma délivrance est de courte durée. L'odeur à l'intérieur des toilettes me donne la nausée et j'opte pour l'apnée partielle, seul moyen de garder mon estomac à l'endroit si je veux

pouvoir déjeuner.

*À bien y réfléchir, je préfère encore sentir l'huile réchauffée.*

Trois minutes chrono et un lavage de mains plus tard, je sors à toute vitesse de cet enfer olfactif lorsqu'un choc au niveau de mes épaules stoppe mon élan. Sans perdre l'équilibre pour autant, je pivote d'un quart de tour et mon sac s'échappe de mes mains avant de s'écraser sur le sol. Mon premier réflexe est de le ramasser. Mais quand je me baisse, une poigne puissante s'abat sur mon bras. Dans les premières secondes, je ne vois que deux chaussures noires à lacets très bien cirées, puis lentement, je relève la tête. Un jean... taille basse. Une chemise blanche. Une mâchoire carrée. Mon regard s'arrête sur deux yeux verts légèrement en amande et je sens mes joues s'échauffer.

— Je suis confus, me dit le responsable de cette collision. Vous avez surgi de nulle part.

L'homme en face de moi a une voix grave et assurée et me dévisage tranquillement alors que, mal à l'aise, je saute d'un pied sur l'autre, sans pouvoir sortir le moindre son de ma gorge. En effet, mes cordes vocales sont anesthésiées par l'onde électrique qui vient de traverser mon dos.

Malgré moi, je promène un regard timide sur lui. Il ne doit pas avoir plus de trente ans et, avec ses cheveux noir corbeau ébouriffés et ses iris émeraude qui étincellent, il est... vraiment très beau. Et son parfum boisé et fleuri est délicieux.

*La fatigue et le stress sont en train de me faire penser n'importe quoi.*

Bien décidée à ne pas paraître plus stupide que je ne le suis, je réajuste mon chemisier avant de retirer, sans grand ménagement, sa main toujours accrochée à mon biceps.

*On ne me touche pas, OK ?*

— Ça va aller. Ce n'est rien.

Je tente de lui répondre sèchement, mais la tête baissée maintenant vers mes pieds, je ne suis pas crédible, d'autant que, lorsqu'il se penche en avant et ramasse mon sac, ses doigts frôlent les miens qui se mettent alors à trembler. Lentement, il se redresse et un large sourire se dessine sur ses lèvres quand il me tend mes affaires. Nos regards se croisent. Brièvement. Quelques petites secondes. Mais assez longtemps pour qu'une nouvelle décharge électrique me traverse de part en part et que mon cœur s'affole.

Non ! Non ! Non ! La muraille de pierre que j'ai érigée autour de moi ces dernières années ne peut pas se fêler en dix secondes à cause d'un inconnu, si troublant soit-il. Il est hors de question d'avoir fait autant d'efforts pour qu'ils soient anéantis si rapidement !

*Bon sang ! Qu'est-ce que je fais encore là ?*

— Tout va bien, je m'en remettrai.

Ma phrase est complètement débile. Mais de toute façon, j'ai le chic pour être ridicule dès que je me retrouve dans une situation inhabituelle.

En colère contre moi, j'arrache mon sac des mains de mon interlocuteur et m'apprête à tourner les talons quand il me dit :

— Je m'appelle Thomas ! Et toi ?

*Je me fiche de connaître son prénom ! À quoi joue-t-il ?*

— Je... je ne m'appelle pas.

*Je viens de bégayer, il faut que je m'en aille vite.*

Ce type me trouble et je déteste l'idée que moi, Éliisa De Sacco, je puisse le trouver attirant. C'est un homme, un point c'est tout, et je ne dois pas céder à la tentation.

*Éli, réagis bon sang ! C'est quoi ce bordel ?*

— Dans ce cas Mademoiselle, je vous souhaite une excellente journée.

Je ne réponds pas à sa main tendue et reprends mes esprits à la vitesse de l'éclair. Je tourne les talons et m'éloigne aussi vite que possible de ce prédateur en puissance.

— À bientôt.

J'entends vaguement au loin ses dernières paroles, car je suis déjà à l'autre bout de la salle, à quelques mètres seulement de Justine qui a récupéré notre déjeuner. Pendant un court instant, j'ai peur qu'elle ait assisté à la scène. Si c'était le cas, Justine alias Discrétion Zéro, ne manquerait pas de se moquer de ma maladresse et de tarir d'éloges devant la beauté évidente de cet homme. Heureusement, elle semble ne rien avoir remarqué et je laisse échapper un long soupir de soulagement en m'asseyant en face d'elle. Au moins, sous la table, mes jambes qui flageolent toujours passeront inaperçues.

— Tu en as mis du temps, ricane-t-elle en déballant tranquillement son burger. Tu t'étais perdue ?

— J'étais aux toilettes ! Tu sais l'endroit où tout le monde fait la queue aussi ? Tu voulais peut-être y aller à ma place ?

Je sais que ma réaction est disproportionnée, mais comme j'ai beaucoup de mal à surmonter mes angoisses, c'est plus fort que moi. Honteuse de mon agressivité, je baisse les yeux.

— Il devait faire chaud dans les toilettes ! ironise-t-elle, tout en croquant dans son sandwich. Tu es rouge pivoine.

Je touche ma joue brûlante et me ratatine sur ma chaise, incapable de lui donner une explication cohérente.

*Changeons de sujet.*

— Mangeons, ça va être froid. Enfin du moins pour toi, car ma salade ne risque rien. Je te dois combien au fait ?

— C'est moi qui t'invite aujourd'hui.

Elle me fait un clin d'œil que je lui rends aussitôt pour faire diversion, mais aussi parce qu'avec tout ce qu'elle fait pour moi, Justine la susceptible, fofolle et obsédée du sexe, ne mérite pas de subir mes sautes d'humeur. C'est ma Ju d'amour.

Tandis que je mélange la sauce dans ma salade avec ma fourchette en plastique, je l'observe se remettre à fouiller du regard la salle dans ses moindres recoins.

— Bon alors ! Pourquoi est-on ici ? Tu fais la fouine depuis notre arrivée.

Il n'en faut pas plus à Justine pour démarrer au quart de tour :

— Chloé m'a dit qu'elle avait vu un mec hyper mignon sortir d'un bureau à la fac, mais elle suppose que c'est un prof, donc... on oublie... et puis, elle m'a aussi parlé d'un nouveau serveur qui travaille ici et, d'après elle, il n'est pas mal du tout.

— Chloé a le cul qui chauffe H24. Elle me donne envie de vomir. Je ne comprends pas comment tu peux t'entendre avec cette fille.

— Elle n'est pas mon amie, mais une connaissance qui a quelquefois de bons plans, me répond-elle avec un sourire salace. Mais revenons à nos moutons. Peut-être que je pourrais te présenter un joli employé de fast-food. Qu'en penses-tu ? Enfin, s'il daigne se montrer.

L'air de rien, elle croque à pleines dents dans son burger.

— N'essaie pas de jouer les intermédiaires dans ma vie sexuelle !

— L'abstinence rend malade, se moque-t-elle la bouche pleine. Il va bien falloir qu'un jour tu te décoinces.

*Ça y est, elle recommence !*

Si elle est sexuellement libérée, je n'ai pas envie d'en faire autant.

— Je ne suis pas coincée ! Je ne suis pas intéressée, c'est différent.

— Une thérapeute doit prendre soin de ses patients, insiste-t-elle fièrement. J'essaie de trouver des remèdes à ton problème. Je peux aussi être sexologue. Tu veux qu'on en parle ?

— Je ne suis pas malade et je n'ai aucun problème à régler ! Je suis très bien toute seule, ce n'est pas difficile à comprendre. Évidemment, pour toi, c'est compliqué puisque tu sautes sur tout ce qui bouge.

Loin d'être vexée par ma réplique cinglante, Justine me sourit et continue sur sa lancée :

— Pas faux ! Mais le sexe est ce qu'il y a de meilleur dans la vie. Tu te privas de quelque chose de fantastique.

Je soupire d'agacement. Elle me fatigue et je me refuse à penser qu'elle peut avoir raison.

— Arrête de t'inquiéter pour mon avenir sexuel ! Dis plutôt qu'on est là parce que *tu* voulais profiter de cette énième occasion pour trouver l'homme de ta vie.

— La chasseuse est de retour, me répond-elle en jouant des sourcils.

Ses mimiques me tirent un début de sourire.

— À vrai dire, je n'ai jamais eu l'impression qu'elle s'était absentée.

— Une prédatrice ne dort jamais totalement, m'assure-t-elle en me lançant un clin d'œil. Elle reste à l'affût jour et nuit.

Elle se met à rire et je l'accompagne dans son délire communicatif, reléguant mon stress au second plan.

Des moments comme celui-là sont rares pour moi et ne durent jamais bien longtemps. Même si ce n'est que pour un court instant, j'adore quand Justine réussit à me faire plonger de l'autre côté du miroir. Là où règnent rêves, folie et innocence.

Alors qu'elle glousse encore en sirotant son Cola, son regard dérive par-dessus mon épaule. La paille glisse de ses lèvres et elle ouvre de grands yeux ébahis.

— Madre Mia<sup>[1]</sup>, lance-t-elle dans un souffle. Il est à tomber celui-là ! Il faut que tu voies ça !

*Elle ne lâche jamais l'affaire !*

Amusée, je secoue la tête, mais lorsque je pivote sur moi-même, je n'ai plus du tout envie de rire. Justine n'admirait pas un mec lambda, elle reluquait Thomas, l'Inconnu-des-toilettes ! Attablé en face d'une splendide créature blonde digne d'un catalogue de mode, il nous observe sans détour et je dois virer au rouge tomate, car un léger sourire moqueur se dessine sur ses lèvres.

*Bon sang !*

Avant de tomber encore plus bas dans le ridicule, je me retourne brusquement et, priant pour que Justine n'ait rien remarqué de mon malaise, je pique dans ma salade aussi négligemment que possible.

— Pas mal, effectivement.

J'ai déployé toute mon énergie à mentir sans m'enrouer, mais de toute façon, elle est beaucoup trop captivée pour m'écouter.

*Il ne manquait plus que ça !*

— Oh, mon Dieu ! ajoute-t-elle en collant sa main sur son front. Il nous a remarquées, il n'arrête pas de nous regarder.

Pour que Justine passe inaperçue, il faudrait qu'elle soit muette et, malheureusement pour moi, ce n'est ni pour aujourd'hui ni pour demain. Je dirais même qu'à l'allure à laquelle elle est partie, elle est capable d'inviter ce mec à notre table et je n'en ai aucune envie.

Concentrée sur ma fourchette, j’essaie de rester de marbre pour ne pas lui donner matière à s’emballer.

— De toute évidence, il n’est pas employé au fast-food, sinon je suis bonne-sœur demain.

— Mauvaise comparaison, me répond-elle sans quitter Thomas des yeux. Tu l’es déjà.

Ce que je peux détester son air cynique quand elle fait allusion à mon style de vie !

— Garde ta morale pour toi, d’accord ! Et ferme la bouche, tu vas finir par gober une mouche !

Littéralement envoûtée par mon voisin de derrière, Justine ne fait aucun cas de mes grognements.

*Ce mec doit nous prendre pour deux dindes.*

Nouvelle tentative afin de changer de sujet :

— Tu as vu ce type boutonneux qui est rentré en retard dans l’amphi en première heure ? Le pauvre, je ne voudrais pas être à sa place.

Ma question, si débile soit-elle, a au moins l’effet de sortir Justine de sa contemplation. Elle me regarde enfin, mais ne dit pas un mot. Je continue sur ma lancée, espérant la faire réagir :

— Remarque, je n’ai pas vu grand-chose d’autre à cause de Morphée qui m’a gentiment prise dans ses bras.

— J’aimerais bien qu’il me prenne dans ses bras ! me souffle-t-elle, rêveuse.

*Merde, raté ! D’accord, Thomas est très beau, mais là, elle abuse !*

Du plat de la main, je donne un petit coup sur la table. Elle descend enfin de son nuage et se met à glousser :

— Tu aurais dû voir ta tête avec la bouche ouverte et un sourire d’ange sur les lèvres. Sans parler de ta position, avachie sur ton siège avec les jambes écartées.

La salade passe de travers dans ma trachée et je frôle l’étranglement. Finalement, je me demande si je ne préférerais pas que Justine reste à contempler Thomas.

— Sérieux, Ju ? Putain ! Tu aurais dû me réveiller ! J’ai l’air de quoi ?

— J’ai hésité à vrai dire, poursuit-elle avant d’avalier la dernière bouchée de son burger. Mais tu semblais... comment dire... en état d’extase et je n’ai pas résisté à l’envie de te laisser comme ça. C’était jubilatoire.

— Merde ! Tu exagères.

Vexée, je lui lance un regard noir en entassant frénétiquement toutes les boîtes vides de notre déjeuner sur le plateau face à moi. Tout le monde a dû me voir dans l’amphi dans cette position ridicule et j’imagine déjà demain les regards tournés vers moi et les ricanements.

— Il se lève et vient dans notre direction ! chuchote-t-elle en baissant soudain les yeux.

Je deviens raide comme un piquet.

*Putain ! Ça va durer longtemps cette comédie !*

— Justine, arrête !

En même temps que je râle, une odeur gagne mes narines. Une note boisée relevée d’une note de fleurs. Le troublant parfum de Thomas.

Inutile de me retourner, je suis certaine qu’il est là, juste à côté de moi. Ses jambes frôlent ma chaise. Ses doigts courent sur le bord de la table. Puis, sans dire un mot, il s’éloigne tranquillement vers le comptoir des commandes.

Si j’avais l’esprit mal tourné de Justine, je jurerais qu’il cherche à me narguer... à me draguer ? Mais pourquoi ferait-il ça ?

Le temps de dompter la vague de frissons qui inonde le bas de mes reins, je ferme les yeux et

quand je les rouvre, ceux de Discrétion Zéro sont braqués sur moi et je crains le pire.

— Éli ! C'est un appel qu'il vient de nous faire ou je ne m'y connais pas.

— Ton imagination te joue des tours, comme d'habitude.

J'essaie de m'en convaincre et jette mon pouce par-dessus mon épaule en rajoutant :

— Tu as vu la magnifique créature en sa compagnie ?

— J'ai le droit de rêver, non ? rétorque-t-elle en soupirant.

Rêve ou prémices d'un nouveau cauchemar, je n'en ai pas la moindre idée. Tout ce que je sais, c'est que Thomas est dans mon champ de vision. J'ai beau tout faire pour l'ignorer, mes yeux ne m'écoutent pas et passent en revue sa silhouette que j'ai survolée tout à l'heure. Avec sa chemise légèrement entrouverte et son jean qui descend sur ses hanches, il a une allure chic et décontractée. Sa fine barbe de trois jours et ses cheveux coiffés décoiffés lui donnent un air plutôt sexy et je n'ai jamais vu des iris d'un vert aussi profond. Nos regards se croisent. Quelques secondes à peine. Quelques secondes de trop, car même si l'instant est bref, il est assez long pour qu'une bouffée de chaleur s'empare de moi.

En proie à un début de panique, je plonge ma tête dans mon gobelet de Cola.

*Je viens vraiment de penser que ce mec est sexy et de ressentir les effets d'une attirance physique ?*

— Tu prends des couleurs ma chérie, se moque Justine qui, à mon grand désespoir, en rajoute une couche.

Je m'apprête à lui répondre qu'elle a besoin de lunettes quand un plateau contenant deux tasses en plastique glisse sur notre table.

— Mesdemoiselles, je vous offre un café pour m'excuser une nouvelle fois pour tout à l'heure.

Bon sang de bon sang ! Pourquoi Thomas est-il encore là ? Qu'est-ce qu'il cherche à la fin ?

Un branle-bas de combat s'engage dans mon cerveau, mais la présence de ce type me perturbe tellement que j'ai perdu l'usage de la parole. Je n'arrive même pas à redresser la tête.

*Merde !*

— Merci beaucoup, répond Justine qui, elle, conserve tout son aplomb.

— À bientôt... j'espère, clôturé-t-il avant de rejoindre sa naïade aussi vite qu'il est arrivé.

Mon déjeuner avec ma meilleure amie devient tout à coup gênant. Je sens ses yeux qui me harcèlent de questions alors que je reste incapable de lever les miens.

— J'ai loupé un épisode, lâche-t-elle brusquement, intriguée par mon silence.

Moi qui comptais garder secrète cette fichue bousculade, je suis piégée.

— Je... j'ai croisé ce mec devant les toilettes. On a eu un bref... télescopage.

— Sérieux ? Et tu ne me disais rien !

Les yeux écarquillés, Justine ne tient plus en place.

*Évidemment !*

— Il m'a heurtée sans faire exprès. Rien de plus.

— Rien de plus ? C'est bizarre, tu es plus rouge qu'une tomate bien mûre.

Je pose mes mains sur mes joues bouillantes et hausse les épaules sans répliquer.

De toute façon, que pourrais-je lui sortir pour être crédible ? Rien. Je ne peux pas nier que cette brève rencontre m'a mise sens dessus dessous.

— Et maintenant, il nous offre un café ? insiste-t-elle avec un air moqueur. Tu lui as tapé dans l'œil ou quoi ?

Pour mon bien et pour le sien, il vaut mieux qu'elle arrête tout de suite ses insinuations.

— Justine, nous avons échangé trois mots, c'est tout !

— C'est tout ? répète-t-elle en arquant les sourcils.

Bon sang, ce que je peux détester quand elle joue les perroquets !

— Ju ! J'admets que ce type est particulièrement séduisant. Brun, musclé, avec un regard à faire tomber, mais... trop sexy pour nous. Enfin pour toi. Euh...

— Gentille la copine !

*Merde ! Je l'ai vexée !*

— Ne le prends pas comme ça ! Je me suis mal exprimée. C'est juste que... je ne suis pas intéressée. Donc... euh. Tu as toutes tes chances toi et une sacrée expérience en la matière.

*Et allez ! Je m'enfonce dans mes excuses !*

— Ouais, ronchonne-t-elle, la moue boudeuse.

Quand elle est comme ça, elle ressemble à une petite fille de dix ans qui vient de se faire réprimander et j'adore la taquiner.

— Finalement, le serveur que tu voulais me montrer n'est pas là, mais tu as trouvé un autre mec à chasser.

Elle m'adresse un sourire demi-forcé, rempli de sous-entendus, et son regard glisse de nouveau par-dessus mon épaule.

— Pour ton information personnelle, enfin... si toutefois ça t'intéresse, notre Apollon vient de quitter les lieux avec sa belle. Tu peux te décontracter.

Tous mes muscles se relâchent d'un seul coup. C'est un fait, je suis soulagée et ne veux surtout pas comprendre ce qu'il m'arrive.

*Il te plaît, c'est tout !* Ma conscience, d'ordinaire de bon conseil, se réveille et elle m'agace.

— Justine ! C'est un mec parmi tant d'autres ! Certes charmant, mais un mec quand même.

— Je connais ta rengaine, soupire-t-elle en roulant des yeux. Les hommes sont tous les mêmes, ils ne t'intéressent pas, tu es bien toute seule, gna gna gni gna gna gna...

— Tu n'as qu'à arrêter de vouloir à tout prix me changer ! Je suis comme ça, un point c'est tout ! C'est à prendre ou à laisser !

— N'empêche que j'aimerais bien comprendre, réplique-t-elle, grognon.

Pressée de quitter les lieux et surtout de mettre fin à cette conversation, je fais mine de ne rien avoir entendu. Je me lève avec le plateau et pars jeter son contenu dans la poubelle.

Ce n'est ni le moment ni l'endroit pour rentrer dans des explications embarrassantes. La seule chose qui m'importe est de retrouver mes repères au plus vite pour oublier le regard, la voix et le parfum de Thomas qui m'ont complètement chamboulée. Ici, j'étouffe.

— On y va ? Je voudrais rentrer chez moi. J'ai encore ce fichu tram à prendre et j'ai toujours très mal aux pieds.

— Oh ! Toi, ton canapé et ton Sam ! se moque Justine sur mes talons. Tu es incorrigible. Vieille fille avant l'heure !

Des centaines de fois, j'ai tenté de lui faire comprendre mon besoin d'isolement sans y parvenir et je n'ai pas envie de m'expliquer. Encore moins aujourd'hui que d'habitude.

La porte du fast-food à peine refermée, j'avale une grande bouffée d'air et expire de soulagement. Jamais je n'ai autant apprécié la pollution et le brouhaha du centre-ville.

— Beauté fatale ! Tu ne peux pas me faire croire qu'il n'est pas à ton goût ?

À mon grand désespoir, Justine insiste lourdement dans mon dos. Elle n'a pas dit son dernier mot, mais moi non plus. L'arrêt du tram n'est pas loin, mais je n'ai pas l'intention de parler de Thomas une seconde de plus.

— Justine, je ne suis pas in-té-res-sée !!!

— Ma meilleure amie est complètement cinglée.

— Et toi définitivement obsédée. Tes talents de thérapeute ne sont pas très concluants.

Si je deviens cynique, la pauvre va en perdre son latin.

— Pour que j'aie ce rôle, il faudrait qu'il y ait une discussion constructive.

— Et pour qu'il y ait discussion constructive, comme tu dis, il faudrait que nos conversations ne tournent pas exclusivement autour du sexe ou d'un inconnu dont je me fiche éperdument !

Ma remarque est cinglante.

*Quelle imbécile décidément !*

Au lieu de se renfrogner, Justine me rattrape et passe son bras autour de mon épaule pour me reconforter.

— Détends-toi Éli, je m'inquiète pour toi.

— On verra ça un autre jour.

— Courage ! Fuyons !

Elle a raison. J'ai fui mon village, mes amies d'enfance et tous les plaisirs de la vie. *Bon, hormis manger.*

Combien de temps vais-je pouvoir encore me cacher derrière cette carapace ?

J'aimerais tellement lui crier mes angoisses, mais je n'y arrive pas. Pourtant, j'ai essayé. Des tonnes de fois...

Je m'arrête devant l'abribus. Même si j'en suis l'unique responsable, je me sens terriblement seule et incomprise.

— Je suis désolée, je ne suis pas dans mon assiette aujourd'hui. On se voit demain.

— D'accord à demain, ma chérie. On s'appelle ?

Contente de couper court à cette conversation, je hoche la tête et elle me sourit quand je l'embrasse sur la joue. Puis, elle fait volte-face et, après un dernier signe de la main, disparaît au coin de la rue.

Comment peut-elle être aussi compréhensive avec moi ?

*Un jour Justine, je réussirai à t'expliquer pourquoi je cherche autant à m'isoler, mais pas aujourd'hui.*

**Thomas**

Le moteur de ma Mercedes SLK rugit dès que je mets le contact et me donne un sentiment de toute-puissance. Mon nouveau cabriolet est un petit bijou.

Les mains sur le volant, je me tourne vers Tina, ma passagère, et lui adresse un sourire satisfait. L'émerveillement que je lis dans ses yeux presque noirs signe une de ses faiblesses et celle de beaucoup d'autres femmes : l'attrance pour le luxe.

— Je n'arrive pas à croire que tu aies pu t'acheter une voiture pareille Thomas ! s'exclame-t-elle en effleurant le tableau de bord de ses doigts parfaitement manucurés.

— J'ai fait du charme à mon banquier. Non, en fait, c'est une banquière !

— Combien de nuits lui as-tu fait miroiter en échange de ton prêt ?

— Ma chérie, tu devrais savoir qu'en matière de sexe je ne fais aucune promesse ! Et n'oublie pas non plus que j'ai maintenant un travail qui me permet de payer cette bête motorisée !

Ne pas lui dire la vérité sur l'origine du financement exact de ce véhicule ajoute un mensonge de plus à mon actif envers ma meilleure amie. Ma banquière, la cinquantaine grisonnante, n'a aucun atout physique me donnant l'envie de me servir de ma virilité pour obtenir quelque chose en échange de ses charmes. Cette voiture est, en réalité, un cadeau de mon père adoré, soi-disant pour mon anniversaire. Sachant que je suis né au mois de décembre, celui-ci n'a, comme d'habitude, rien fait comme les autres, ou ne se rappelle pas avec précision le jour de ma naissance. Quoi qu'il en soit, il est hors de question que j'annonce à Tina quel personnage odieux il peut être, lui qui pense pouvoir acheter sa tranquillité en m'isolant de sa vie et en m'entretenant financièrement. Ce cabriolet ne remplacera jamais l'absence d'attention qu'il a envers moi depuis toujours et l'intolérance dont il fait preuve depuis la mort de ma mère, il y a vingt ans. J'accepte ce cadeau, comme tous les autres, sans aucun scrupule, comme un dû, eu égard à son comportement méprisant. Point barre.

Tina gobe sans broncher ce grossier mensonge. De toute façon, elle se fiche de la provenance de ce magnifique bolide. Ce qui l'intéresse est de pouvoir se pavaner à l'intérieur. Tina aime le luxe et, comme beaucoup de jolies femmes obsédées par leur apparence physique, elle est superficielle, mais j'apprécie son humour pervers et sa compagnie en général.

Complètement lessivé par mon après-midi shopping, je bascule ma tête sur le dossier en cuir de mon siège.

— Maintenant que tu m'as traîné dans toutes les boutiques chics de Bordeaux, je n'ai plus qu'une envie : aller me coucher.

J'exhale un long soupir et l'observe du coin de l'œil. Elle est magnifique, avec sa chevelure blonde décolorée toujours lissée à la perfection, son maquillage exécuté avec précision et ses vêtements haute couture.

— Je suis contente, me répond-elle en insérant un CD de Coldplay dans le poste radio. J'ai réussi à t'épuiser.

Les premières notes commencent à résonner dans l'habitacle et elle esquisse un sourire, fière d'avoir obtenu ce qu'elle désirait et de m'avoir fait endurer ce supplice.

C'est elle qui m'a demandé de l'accompagner pour faire du shopping. Elle a prétexté que mon avis était important et qu'elle n'avait pas envie d'y aller seule. Elle m'a embobiné. Mais, si je suis honnête avec moi-même, je savais que c'était un mensonge et qu'elle voulait simplement jouer un peu avec moi.

Tout l'après-midi, je l'ai regardée se moquer discrètement de moi lorsque je poireautais dans les magasins tandis qu'elle changeait cinquante fois de fringues pour n'en choisir aucune. Elle s'est amusée à me laisser en compagnie de charmantes vendeuses très sexy ou à aguicher les hommes de la sécurité tout en m'appelant « mon chéri » et en me tenant par la main dès qu'elle en avait l'occasion.

Depuis longtemps, notre amitié est basée sur un jeu de séduction très excitant, à la limite de l'érotisme. C'est la solution que l'on a trouvée pour faire perdurer notre relation, même si quelquefois, on est proches du précipice.

Je retiens un sourire, tout en passant la main dans mes cheveux. Je suis claqué, c'est certain, mais je ne vais pas lui faire le plaisir qu'elle m'entende le lui avouer.

— Tu es une petite vicieuse. Mais aujourd'hui, tu as perdu, ma belle !

— Comment ça ? me répond-elle feignant de faire l'innocente.

— Je n'ai craqué pour aucune des filles que tu m'as gentiment mises dans les pattes et je me suis bien gardé de te dire d'arrêter de draguer toi aussi. Je dois reconnaître qu'il y a eu des moments euphorisants, surtout lorsque tu frottais d'un peu trop près l'agent de sécurité. Je suis certain que si tu étais partie sans payer, il t'aurait laissé faire !

Je repense à ce pauvre mec qui, le regard erratique, tentait de dissimuler l'érection qui se formait généreusement dans son pantalon alors que Tina lui parlait à l'oreille.

— Tu lui as demandé quoi d'ailleurs ? dis-je par curiosité.

— Je lui ai juste fait remarquer que son envie était parfaitement visible pour mes yeux si chastes, répond-elle avec une assurance déconcertante.

Je ricane. Constaté une fois de plus que nos pensées prennent la même direction est purement jouissif.

— En tout cas, ravie de t'avoir fait passer un moment agréable, conclut-elle. On pourra recommencer ?

— Je suis inépuisable, ma belle ! Tu devrais le savoir !

— Thomas ! s'offusque-t-elle en me donnant une petite tape sur l'épaule. Allez ! Démarre au lieu de raconter des bêtises.

Tina n'apprécie pas que je fasse référence, de près ou de loin, à notre relation passée, mais je prends toujours un malin plaisir à la taquiner. J'aime tous les moments que nous passons ensemble. Elle est l'unique femme avec laquelle je peux rester des heures entières à discuter sans penser à la baiser. Elle exceptée, toutes les autres, sexy et désinhibées, restent des partenaires sexuelles potentielles. À condition qu'elles ne soient pas mariées ! J'ai besoin d'être le maître du jeu de séduction que je leur impose, d'avoir le contrôle de leur corps et de leur jouissance. Mon tableau de chasse est impressionnant, mais lorsque mon but est atteint et que des sentiments amoureux s'ajoutent à leur plaisir, je cale mon viseur sur une nouvelle proie. Je les quitte les unes après les autres, sans forcément y mettre les formes et surtout sans scrupules.

Bien que la musique tourne à fond dans l'habitacle de ma voiture, un silence s'installe entre Tina et moi pendant le trajet. La tête appuyée contre la vitre, elle semble réfléchir. Du moins, jusqu'à ce que je me gare sur le parking de l'immeuble où nous habitons.

— Tu me surprends, lance-t-elle, l'air déçu. Il te suffit de claquer des doigts pour faire craquer

une femme et tu préfères jouer les gentlemen.

*Elle me parle encore de cette brune que j'ai bousculée pendant le déjeuner ?*

Pour une raison que j'ignore, Tina a passé l'après-midi à me faire la morale sur cette inconnue, prétextant qu'elle paraissait sensible derrière son apparence glaciale et que je n'avais aucune chance de la mettre dans mon lit.

— Oh ! Je suis flatté de pouvoir te surprendre une fois de plus.

— Sérieusement, tes futures *victimes* ont généralement plus d'allure. Je ne suis pas sûre que ce soit une bonne idée.

— Pourquoi ça ? Toutes mes partenaires sont consentantes. Je ne fais que profiter de leur faiblesse, rien de plus.

— Thomas ! Elle n'est vraiment pas ton genre.

OK ! Cette fille sans artifice n'est pas mon style. Et alors ? Tina sait que j'aime draguer et elle m'y encourage même régulièrement. Alors je ne vois pas pourquoi elle insiste autant pour m'écarter de celle-là. D'autant que je n'avais rien envisagé d'autre qu'un jeu de séduction de quelques minutes.

— Il y a un début à tout. On rentre ? J'ai envie de prendre un verre.

— Premièrement, il n'y a plus grand-chose à boire, tu as presque vidé le bar vendredi ! Deuxièmement, demain tu bosses mon chéri.

— C'est vrai !

Je soupire.

Je débute mon nouveau travail demain et, même si je fais bonne figure et tente de garder mon arrogance habituelle, je stresse comme un dingue. Quand je suis nerveux, soit je picole, soit je baise. Ce soir-là, j'ai largué Éloïse qui commençait à me coller d'un peu trop près. Mon plan cul étant hors circuit, j'ai sifflé une bonne partie de la bouteille de whisky que mon pote Nicolas avait apportée. Du coup, j'ai terminé, complètement déchiré, à vomir mes tripes dans les toilettes de l'appartement que je partage avec Tina. *Pas cool ce week-end !*

— Tu t'attaques à du lourd ! poursuit-elle, toujours obnubilée par cette inconnue. À première vue, elle n'est pas la fille la plus chaude de la planète, mais je dois reconnaître qu'elle est plutôt mignonne.

Exact ! Je dirais même qu'elle a des yeux splendides et un côté mystérieux extrêmement attirant.

*J'aurais peut-être dû la draguer davantage.*

Ma parole, si Tina me cherche trop, je vais passer aux choses sérieuses, histoire de lui prouver, une fois de plus, qu'aucune femme ne me résiste.

— Tu paries qu'elle craque comme les autres ?

— Thomas ! Tu devrais arrêter ta vie d'éternel étudiant. Tu approches de la trentaine et je te rappelle que tu commences à bosser demain ! Ce n'est pas sérieux !

*Inutile de me le répéter !*

J'exhale un nouveau soupir. J'aime le côté pervers de Tina, mais son côté moralisateur m'ennuie profondément.

Je me suis préparé à enseigner. Pourtant, c'est un vrai challenge pour moi. Ce matin, je suis allé visiter la fac et je sens que je vais avoir du mal à contrôler ma libido vu le nombre de jeunes filles surexcitées que j'ai croisées.

— On en a déjà parlé des dizaines de fois. Je n'ai pas l'intention de me forger une réputation de coureur de jupons dans mon milieu professionnel. Mais il n'empêche que baiser, c'est comme

respirer pour moi. Indispensable ! Alors, laisse-moi me vider la tête et le reste comme je veux.

Il y a des jours où cette vérité m'effraie un peu et d'autres, comme aujourd'hui, où je la trouve tout à fait normale.

Fatiguée d'essayer de me faire entendre raison, Tina grogne en lissant sa robe.

— Je sais... tu n'as pas besoin de me le rappeler, me dit-elle sèchement en sortant de la voiture.

Elle prend tous ses achats entassés sur la banquette arrière et se dirige vers l'entrée de la résidence d'un pas décidé, après avoir claqué la portière bien trop fort à mon goût.

*Elle est gonflée ! C'est elle qui me cherche avec cette fille. Puis elle me dit de me calmer et elle finit par se vexer !*

Contrarié moi aussi, je saisis à la va-vite mon portable dans le vide-poche et, quand je jette un coup d'œil à l'écran, je constate avec amertume que j'ai un troisième appel en absence de mon père.

*Merde ! Si c'est pour me souhaiter bonne chance pour demain, je n'ai pas besoin de ses encouragements. Si c'est pour que je le remercie pour la voiture, je lui ai envoyé un mail. Ce n'est pas si mal ! Qu'il me foute la paix !*

Je claque la portière à mon tour et rejoins Tina dans l'ascenseur qui vient de s'ouvrir.

\*\*\*

Assis sur le canapé en cuir blanc du séjour, je reluque ma meilleure amie partie se déshabiller dans sa chambre. Elle a laissé la porte entrouverte et continue de discuter. Un verre de whisky entre les mains, je profite du spectacle qu'elle m'offre pendant qu'elle fouille dans son armoire. Elle est splendide dans ses dessous en dentelle noire ajustés à ses formes parfaites. Ses jambes fuselées attirent mon regard. J'ai du mal à comprendre pourquoi, même à demi nue, elle ne m'excite plus. Pourtant nous nous sommes donnés du plaisir plusieurs fois, jusqu'à ce que mon envie pour elle s'envole, ou plutôt jusqu'à ce que son besoin de moi fasse disparaître le mien. Par miracle, nous avons réussi à conserver une amitié forte et durable.

Alors qu'elle court jusqu'à la salle de bain et allume la douche, mon esprit vagabonde vers cette mystérieuse inconnue. Le verre au bord des lèvres, je repense à la couleur de ses joues qui ont viré au rouge devant les toilettes et au teint écarlate qu'elle a pris quand je lui ai offert un café. J'ai la certitude de l'avoir troublée et c'était tout à fait charmant. Très différent de la réaction des femmes que je drague d'habitude.

L'eau s'arrête de couler et le silence me ramène à la réalité. Vêtue d'un vieux jogging et d'un pull tout détendu, Tina pousse la porte.

Putain, même dans cette tenue immonde, elle reste toujours aussi sexy !

— Je pense qu'elle est au campus de la Victoire, dis-je alors que ma coloc se dirige vers la petite cuisine ouverte sur le salon.

Après réflexion, je suis bien décidé à continuer la conversation qu'elle a entamée tout à l'heure, histoire qu'elle n'ait pas le dernier mot.

— Qui ? La coincée du restau ? Laisse tomber, c'est un plan foireux. Demain, tu en trouveras une plus dans ton style : branchée, sexy et prête à tout accepter sexuellement.

Tout est dit, je dois l'avouer. Cependant, je ne sais pas pourquoi, cette inconnue me donne une furieuse envie de la découvrir.

— Je me taperais bien une petite minette dans son genre quand même ! C'est peut-être

excitant ?

— C'est toi qui vois ! Mais tu vas ramer mon coco !

*Un défi ? J'adore !*

— Je lui apprendrai des tas de trucs. Son expérience sexuelle doit être limitée et je peux étendre mes capacités de profs à des cours de langues plus... pratiques. Qu'en penses-tu ?

Je lui adresse un sourire un brin sadique et réfléchis déjà à la façon dont je pourrais aborder cette fille alors que Tina secoue la tête en levant ses yeux noirs au ciel.

Rien à faire, elle ne comprendra jamais qu'avoir l'impression d'être le roi du monde en donnant du plaisir est vital pour moi. Il n'y a rien de plus jouissif et c'est tout ce que j'ai à offrir.

— Au fait Thomas ! Pense qu'à la fin de la semaine c'est mon anniversaire ! s'enquiert-elle en se servant un verre d'eau avant de me rejoindre sur le canapé.

— Aucun risque d'oublier ma belle. J'espère que tu as invité des collègues féminines, comme la dernière fois !

— À l'allure à laquelle tu les consommes, ricane-t-elle, je vais avoir du mal à en trouver d'autres. Heureusement que ce n'est qu'une par une. Mais avec Éloïse, tu as été plus que rapide !

— Elle est trop mielleuse et pas assez réceptive.

Je soupire tandis qu'elle pose sa main sur ma cuisse. Il fut un temps où je l'aurais imitée pour lui donner du plaisir. Je l'aurais embrassée avec voracité et j'aurais caressé chaque partie de son corps. J'ai encore du mal à croire que j'ai dépassé ce stade avec elle. Tina est la seule femme que je ne finis pas, ou plus, par sauter à la fin d'une discussion. Elle ne s'en rend pas compte, mais elle est la bouée de sauvetage qui me maintient la tête hors de l'eau.

— Mon chéri ! Il va falloir acquérir plus de maturité. Un prof se doit d'être un exemple pour ses élèves.

Elle n'a pas tort. Sauf que rien n'est gagné, car il y a longtemps que je ne supporte plus que l'on me dicte ce que j'ai à faire. Pendant mes études, mon père était le premier à critiquer ma vie dissolue. Il répétait sans arrêt que je lui faisais honte et je n'ai pas changé pour autant. D'ailleurs, je suis certain qu'il a essayé de me contacter pour me faire la morale ou un truc dans le genre. Vu dans l'état de stress dans lequel je me trouve, il vaut mieux que je m'abstienne de le rappeler.

Je termine mon verre et le tends à Tina.

— Pour aujourd'hui, ce sera tout, me répond-elle en retournant la bouteille de whisky vide. Je te l'avais dit, je n'ai plus rien à te proposer.

Super soirée en perspective ! Baiser n'est pas au programme et il n'y a plus rien à boire.

— Au fait, tu pars quand à Paris ?

— Samedi de la semaine prochaine. Mais ce n'est que pour le week-end.

Perplexe, je hoche la tête. Tina travaille comme réceptionniste au Lux-Hôtel de Bordeaux, mais de temps en temps, elle foule aussi les podiums parisiens pour des défilés haute couture. Seulement, depuis que j'ai emménagé avec elle cet été, c'est la première fois qu'elle s'absente et il va falloir que je trouve à m'occuper.

— Ne t'inquiète pas, poursuit-elle en posant un baiser sur ma joue. En attendant, si tu as besoin de moi, je suis là, comme toujours.

Sans en connaître la raison, elle sait que la solitude est ma pire ennemie. Dans ces moments-là, je réfléchis... trop sans doute... Le stress monte, et si je n'ai pas une femme à portée de main, je bois encore... pour oublier.

— Bon ! Thomas, pour le dîner, c'est ton tour, me lance-t-elle en appuyant sur la télécommande de la télé.

Elle s'enfonce dans le canapé et pose les pieds sur la petite table basse tandis que je fais la grimace.

Notre colocation comporte un deal : faire à manger à tour de rôle une semaine sur deux. Mais c'est plus une corvée qu'un plaisir. Ça me ramène à mon enfance, quand j'ai appris le b.a.-ba de la cuisine avec Irma, la gouvernante de la famille. Cette femme était rigide et exigeante, mais elle savait être tendre avec moi. Seulement, à la mort de ma mère, lorsque mon père m'a fait quitter les États-Unis pour que j'étudie en France, elle a été licenciée et je n'ai plus jamais entendu parler d'elle. Je n'ai plus jamais vraiment cuisiné non plus.

Je me lève et traîne les pieds jusqu'à l'évier sur lequel je pose mon verre vide.

— Super ! Je vais pouvoir réfléchir à la façon d'aborder cette jolie jeune fille. Je serai tranquille devant les fourneaux.

Tina secoue la tête devant mon rire gras.

— Contente-toi de penser à tes premiers cours, rétorque-t-elle sèchement. Si elle te fait bander, c'est uniquement parce que tu stresses pour demain. Rien de plus. Tu n'as aucune chance de lui faire écarter les cuisses.

— Hummm, je ne le parierais pas.

Vouloir jouer les mères poules ne lui va pas du tout. Elle n'est pas crédible et son air faussement sévère me fait rire.

— Moi, si !

*Elle insiste ? Elle veut que je lui montre de quoi je suis capable ?*

Il n'en faut pas plus pour me décider à chercher un moyen d'aller draguer cette fille. J'ai toujours trouvé excitant de désobéir aux règles que l'on m'impose. Alors, aller à l'encontre des conseils de ma meilleure amie m'amuse, d'autant que le défi est de taille. Je ne connais ni le prénom de ma proie, ni ses habitudes, ni même si elle est célibataire, mais ma colocataire n'avait qu'à ne pas me mettre ce genre d'idée en tête.

Tout en fouillant dans le frigo, j'imagine un plan pour retrouver cette mystérieuse femme et prouver à Tina qu'aucune ne passe à travers les mailles de mon filet, si coincée soit-elle.

## Élisa

L'alarme de mon téléphone me sort de mon sommeil avec sa violence habituelle. Elle résonne dans mon cerveau de façon insupportable. Les mains sur mes tempes, je grimace, puis je tire les draps au-dessus de ma tête, espérant que cette agression sonore s'arrête enfin. Mais rien n'y fait.

Quel est l'idiot qui, un jour, a pu penser qu'une musique aussi stridente pouvait mettre de bonne humeur ?

Mes yeux s'ouvrent avec difficulté, s'ajustant aux rais de lumière qui traversent le volet de l'unique fenêtre de mon studio. Je reviens à la réalité et frôle l'étranglement en me remémorant mon rêve.

*Thomas et moi en train de faire le tour du monde sur un bateau avec nos deux garnements ?  
Je déraile !*

Quand j'étais adolescente, ma mère répétait sans arrêt que j'étais une grande romantique. Là, ce n'est plus du romantisme, c'est carrément de l'utopie... ou un début de démence. Depuis plusieurs années, j'ai tendance à être abonnée aux cauchemars, alors ce rêve me perturbe. Mon regard parcourt les murs blancs et vides de mon appartement, me rappelant, avec un certain regret, que je suis bel et bien à Bordeaux.

*Fiction ou réalité, c'était très agréable !* Mes neurones ne doivent pas s'être bien reconnectés pour avoir des pensées pareilles.

Bref ! Je n'ai aucune envie de lutter contre cette petite voix déphasée depuis hier. Ma priorité est de me dépêcher pour ne pas être en retard.

Je bâille, étire mes bras et m'assois sur le bord du matelas. Sam, mon félin d'amour, petite boule de poils blancs et roux, fait le perroquet. Il bâille et étire ses pattes à son tour avant de venir se frotter contre ma hanche en ronronnant.

— Bonjour mon cœur. J'espère que tu as aussi bien dormi que moi.

Je lui caresse la tête et il ferme les yeux sous l'effet de mes câlins matinaux.

J'ai trouvé ce chat de gouttière au bord d'un chemin près de chez mes parents. Affamé et amaigri, il a fait immédiatement chavirer mon cœur. C'était juste avant mon départ pour Bordeaux. Maintenant, il y a un peu plus de deux ans que ce félin, d'au moins quatre kilos partage ma vie et, même si c'est un gros fainéant, je ne l'échangerais pour rien au monde. Il a le don de me remonter le moral et il me prouve tous les jours sa reconnaissance par des frottements, des ronronnements et des petites léchouilles bien agréables. Il est aussi mon confident le plus fidèle et j'apprécie son absence de jugement. Sam est ma thérapie comportementale.

*Finalement, je n'ai pas besoin de Justine dans ce rôle-là !*

\*\*\*

Devant le miroir de ma salle de bain, mon reflet me fait peur. Il me rappelle l'état lamentable dans lequel je me suis mise hier en rentrant de la fac.

Une bousculade insignifiante et quelques malheureux regards échangés avec Thomas avaient

réussi à me faire perdre mes moyens alors que je m'étais juré de ne pas redevenir une femme vulnérable à cause d'un homme. Il m'avait ébranlée plus que de raison et, même si j'avais peu de chances de le revoir, ma faiblesse m'effrayait. Aussi, quand je suis rentrée dans mon 18 m<sup>2</sup>, j'ai décidé de m'organiser un plateau-repas et de discuter avec ma mère via Internet pour me changer les idées. J'avais besoin de la voir, d'entendre sa voix et de m'imprégner de son indéfectible bonne humeur pour reprendre confiance en moi. Seulement, au moment de mettre mon ordinateur sous tension, l'écran est resté noir. J'ai repensé à la chute de mon sac devant les toilettes, à ce bruit inquiétant lorsqu'il a touché le sol, et j'ai compris. J'ai compris que je n'avais pas été simplement ridicule devant Thomas. J'avais aussi perdu la raison. Certes, un bref instant, mais assez longtemps pour ne pas vérifier l'état de mon PC qui était désormais hors service. Ce vide, ce silence, cette solitude forcée ont fait monter mes angoisses de manière incroyable.

Avant d'être gagnée par la panique, j'ai carrément appelé ma mère. Mais au lieu de m'apaiser comme je l'espérais, son impuissance à trouver une solution à mon problème d'ordinateur a augmenté mon désarroi. Un sentiment de profond abandon m'a happée et, lorsque j'ai raccroché, j'ai craqué. Je me suis effondrée sur le sol et j'ai pleuré, pleuré, toute la soirée, jusqu'à la limite de l'évanouissement. Ce n'est qu'au prix d'un effort surhumain, et grâce aux coups de langue à répétition de Sam, que j'ai réussi à me relever et à déplier mon canapé-lit sur lequel je me suis écroulée d'épuisement.

Du coup, ce matin, on pourrait croire que je sors d'un ring de boxe tellement je suis défigurée. Mes paupières sont boursoufflées. Mes yeux sont rougis malgré la nuit passée et mon teint est encore plus cadavérique que la veille. J'aspersion mon visage d'eau glacée, mais je n'obtiens pas l'effet escompté, et mon humeur mi-figue mi-raisin du réveil se transforme en véritable désolation.

Je vais devoir aller à la fac dans cet état-là ? Tout le monde va me regarder et Justine va me harceler de questions. Bon sang !

*Éli, ressaisis-toi !*

Pour la première fois depuis hier, ma conscience est de bon conseil.

J'emploie les grands moyens : anticerne, fond de teint, khôl, mascara... Je sors toute ma panoplie cosmétique et j'essaie de masquer ma tête de puncheuse fatiguée. À l'aide d'un élastique, je tente d'arranger un peu mes cheveux en les rassemblant en queue de cheval, mais la réussite n'est pas flagrante. De toute façon, en attendant un passage plus qu'urgent par la case coiffeur, je n'ai pas d'autres choix que de me contenter de cette coiffure minable.

Je prends ensuite mon café sur le pouce, replie mon lit sans me préoccuper des draps que je laisse en boule à l'intérieur. Puis, j'enfile la première tenue qui me tombe sous la main : un pantalon toilé beige et un pull-over en mailles très fines de couleur taupe. Mes chaussures de la veille ayant terminé leur vie dans la poubelle comme promis, j'opte pour une paire de Bensimon écru, beaucoup moins féminine que mes escarpins, mais beaucoup plus confortable.

Trois quarts d'heure après mon réveil, je suis prête pour une nouvelle journée dans ma peau d'étudiante. Je fais un tour sur moi-même en baissant les yeux vers Sam qui se frotte à mes chevilles.

— Tu en penses quoi, mon cœur ?

Semblant approuver ma tenue, il se met à ronronner et je lui donne une petite caresse en guise de remerciement. Puis, mon sac sur l'épaule, je quitte sans entrain mon appartement.

\*\*\*

Avant de rentrer dans l'amphithéâtre, j'inspire un bon coup pour me préparer psychologiquement à l'inquisition inévitable de Justine. La connaissant, elle va encore me reparler du déjeuner d'hier et me presser de questions tournant une fois de plus autour de mon cœur de glace. Sans compter qu'avec tout mon camouflage cosmétique, je ne manquerai pas d'être interrogée sur ce qu'il m'est arrivé.

Alors que je franchis le seuil de la porte avec appréhension, un brouhaha m'agresse, mêlant les bruits de pas, les frottements des vêtements, les sifflements des uns et ricanements des autres.

*Ce que je peux détester cet endroit !*

Je lève la tête vers le fond de la salle pleine. En haut des gradins, Justine et Antoine, un copain de fac, me font un signe de la main.

— Tu es à la bourre Éli ! crie Justine comme si elle pensait que je ne l'avais pas remarquée. Grouille-toi un peu !

Évidemment, je me serais bien passée des cinquante paires d'yeux qui se tournent vers moi. Une fois de plus, j'aimerais trouver le trou de souris que je cherche depuis longtemps et y disparaître. Je sens mes joues chauffer et j'imagine très bien que, entre la quantité de maquillage dont j'ai enduit mon visage pour me donner bonne mine et l'embarras qui me submerge, je dois ressembler à un homard que l'on vient d'ébouillanter.

Je secoue les bras dans le vide pour demander à Justine de diminuer le volume de sa voix ou encore mieux de se taire en mimant un « chut » avec ma bouche, mais peine perdue, elle continue :

— Tu as fait des folies de ton corps cette nuit ou quoi ?

J'aperçois des sourires ironiques autour de moi et, en un dixième de seconde, mon stress se transforme en exaspération. J'ai soudain des envies de meurtre.

*Pourquoi Justine a-t-elle sans arrêt besoin de se faire remarquer ? Si je l'étranglais, aurais-je un semblant de soulagement ?*

Mes remords concernant mon comportement de la veille avec elle s'évanouissent en fumée. Furieuse et extrêmement gênée, je grimpe quatre à quatre les marches qui me séparent de mes amis et m'assois lourdement sur le siège qu'ils m'ont gardé entre eux deux. Alors qu'Antoine reste impassible, Justine glousse toujours et je me tourne vers elle, le regard noir.

— Putain, Justine, tu es dingue ! Si tu n'arrives pas à assouvir tes désirs sexuels, va consulter un psy, mais arrête de t'acharner sur moi !

Mon sac calé sur mes genoux, j'essaie de moduler ma voix pour ne pas me faire plus remarquer, mais j'entends quand même les deux étudiantes derrière nous râler et souffler à cause de mon manque de discrétion.

Souvent, je me demande comment Justine peut être tantôt compréhensive et douce, comme hier, tantôt imprévisible et totalement incontrôlable, comme maintenant. Dans ces moments-là, je la déteste et j'en viens à des propos blessants pour soulager ma contrariété.

— Désolée ma chérie, me répond-elle avec une moue boudeuse, je voulais juste te dérider. Tu es à la bourre.

— Tu sais mettre les gens à l'aise toi, y'a pas à dire ! Tu m'énerves !

— En tout cas, tu as une bien meilleure mine qu'hier, ajoute-t-elle avec un clin d'œil.

Vexée, je lui adresse une grimace. Puis, je me tourne vers Antoine et l'embrasse hâtivement sur la joue. Déjà concentré sur le cours qui vient à peine de commencer, il compatit par un léger sourire tout en gardant ses grands yeux noisette fixés sur le diaporama qui défile.

Ce garçon a toutes les qualités. Il est gentil, réservé comme moi, souvent drôle, mais un brin collant. Bizarrement, depuis que je le connais, je ne l'ai jamais vu aux bras d'une autre fille que Justine qu'il suit comme son ombre. Son seul défaut serait d'être un peu gauche quelquefois, mais c'est aussi son côté attendrissant. Et puis, je ne peux pas lui reprocher ce trait de caractère qui est aussi le mien. Je panique facilement au point d'en bégayer et de faire des bourdes monumentales.

En fait, Miss Godiche est le deuxième nom que l'on pourrait me donner.

— C'est vrai ! Je te trouve resplendissante et fraîche, insiste gentiment Justine pour tenter de rattraper son manque de tact. Tu fais plaisir à voir. En plus, tu as pris le temps de te maquiller. Tu as rencontré le prince charmant cette nuit ?

Je lève les yeux au ciel et pousse un soupir las, son débit de questions m'épuise. Heureusement qu'elle n'était pas avec moi hier soir, sinon elle n'aurait pensé ni que j'avais rencontré un prince ni que j'étais fraîche ! Deux points positifs quand même : mon maquillage a fait son effet, car elle ne fait pas de remarque sur l'état lamentable de mes yeux et surtout, elle ne me reparle pas de Thomas.

En douce, je jette un œil vers Antoine qui nous écoute sans sourciller. L'air attentif, il ne se mêle pas de notre conversation et occupe son temps à fourrager ses cheveux blonds en bataille.

— Je suppose que tu es au courant que le prince charmant n'existe pas ? dis-je, tout en fouillant dans mon sac pour trouver un stylo et une feuille de papier.

— Ah bon ? s'étonne Justine avec ironie. Mince, moi qui espère tous les jours le rencontrer ! Je suis déçue !

Son humour pour tenter de me dérider fonctionne et j'esquisse un sourire discret. Ma colère s'est dissipée aussi vite qu'elle était apparue, j'aime trop cette fille pour lui en vouloir sur le long terme.

Antoine nous regarde chacune notre tour et, cette fois, je décèle dans ses yeux noisette un air amusé.

— Et toi, quoi de neuf ? Tu étais absent hier ?

Sans doute était-il malade, car en bon élève, jamais il n'aurait osé sécher ses cours. Quoi qu'il en soit, ma question a pour but de faire diversion au cas où Discrétion Zéro reviendrait sur un sujet ultra-sensible : Thomas.

— J'avais un rendez-vous chez l'ophtalmo, murmure-t-il, le regard de nouveau fixé sur le diaporama.

— Il va porter des lunettes, s'empresse de piailler Justine avec espièglerie.

— Non pas de lunettes, précise l'intéressé. C'était juste un contrôle.

— Remarque Antoine, tant mieux, continue-t-elle. Il n'y a que pour les femmes que l'on dit « femme à lunettes, femme à qu... »

Cette fois, elle va trop loin et je la coupe en lui donnant un coup de coude dans le bras.

— Ju, tu exagères ! Ça n'a rien de drôle de devoir porter ce genre de truc !

J'ai haussé le ton, quitte à me faire houspiller par mes voisines de derrière qui, à entendre leurs soupirs répétés, commencent sérieusement à perdre patience. Quant à Antoine, le pauvre se tortille sur son siège, mal à l'aise.

— C'était pour rire, grommelle-t-elle en reprenant son air boudeur.

— Ce n'est pas drôle !

— Ce n'est rien, ajoute Antoine, les joues rosies par la honte. J'ai l'habitude.

Justement ! Souvent, je me demande pourquoi il reste encore ami avec elle alors qu'il est si

timide. Il la connaît depuis le lycée et sait qu'elle dérape dans des propos graveleux à tout bout de champ.

— Pas moi ! dis-je excédée. Justine, je trouve que ton humour est un peu déplacé !

— Hey ! Tu es montée sur ressorts ce matin ! s'insurge-t-elle. Tu as mangé du lion ?

— Non, je n'ai bu qu'un café, lui dis-je en forçant un sourire ironique. Je n'avais pas de fauves en réserve dans mon frigo. Par contre, si tu m'en dégotes un, je suis preneuse !

— Même pas drôle, réplique-t-elle en me rendant le même sourire coincé avant de tendre l'oreille vers le prof qui a commencé son cours depuis plusieurs minutes.

— Antoine, il va falloir apprendre à avoir un peu de répondant avec Mademoiselle Schwartz, sinon tu vas te faire manger tout cru.

Je pose une main sur son bras dans l'espoir de le reconforter. Cependant, je suis la première à savoir que mon conseil est beaucoup plus facile à dire qu'à appliquer. D'ailleurs, je me rappelle très bien ma première rencontre avec Justine. Son langage cru m'a d'abord choquée, puis m'a gênée, et j'étais à mille lieues d'imaginer qu'elle deviendrait ma meilleure amie. Maintenant, j'arrive à lui répondre du tac au tac, lorsqu'elle m'amuse ou qu'elle me fait sortir de mes gonds. Mais la plupart du temps, je suis encore très embarrassée, comme Antoine. Pourtant, je ne peux pas me passer de son amitié.

— Oui tout cru, tout cru, tout cru ! ajoute-t-elle tout en s'approchant de lui en claquant des dents.

Face à la surprenante répartie de Justine, il se décontracte tout à coup et nous éclatons de rire en chœur. Puis, il se tourne vers elle et lève un sourcil espiègle :

— Cru ? Je ne suis pas sûr d'être comestible. Par contre cuit à point, je devrais pouvoir être consommable.

*Antoine se dévergonde !*

Je suis à la fois abasourdie et réjouie qu'il tente de s'imposer.

— Cuit ! Tu veux dire bourré, complètement soûl ? Est-ce que tu penses qu'il faut que tu sois bourré pour envisager mes avances ? rétorque Justine en fronçant fortement les sourcils.

Les bras croisés sur sa poitrine, elle boude pour de bon, et le visage d'Antoine se crispe de nouveau.

— C'est juste un jeu de mots, ce n'est pas du tout ce que je voulais dire ! Désolé, Justine.

— OK, finit-elle par souffler, comme une enfant qui a obtenu ce qu'elle voulait.

Je hausse les épaules d'énervement.

*Non, mais je rêve, elle est gonflée quand même ! C'est elle qui le cherche et c'est lui qui s'excuse ?*

Sauf erreur, je ne l'ai pas vu lui faire quelque avance que ce soit.

Justine me répète sans arrêt qu'Antoine est amoureux de moi. Plusieurs fois, elle a même tenté des plans foireux pour nous rapprocher, du style « on se donne un rendez-vous à trois pour réviser et, au dernier moment, elle ne vient pas et me laisse seule avec lui ». J'ai beau lui rabâcher qu'il ne m'intéresse pas, rien n'y fait. D'ailleurs, elle persévère si souvent que j'en arrive à penser qu'elle a des doutes sur ma sexualité et cette idée saugrenue m'amuse. Il faut dire que, depuis mon emménagement à Bordeaux, côté sentimental, c'est le désert de Gobi en hiver, autrement dit glacial. Je suis l'unique responsable de cette situation, mais je me force à donner l'impression d'assumer, alors qu'il n'en est rien. Il y a plus de trois ans, j'ai choisi cette attitude par défaut. J'essaie de me protéger, mais la solitude me pèse de plus en plus.

Je me rappelle un déjeuner avec Justine, il y a quelques mois. Ce jour-là, je ne sais plus

pourquoi, elle est rentrée dans une discussion délirante avec moi :

— Enfin Éli, si les mecs ne t'intéressent pas, je ne vois aucun inconvénient à te présenter une nana ! Lesbienne ou pas, tu restes ma meilleure amie.

Sans lui donner de véritable réponse, je levai un sourcil à la fois étonné et énigmatique et la laissai sur sa faim. De toute façon, je n'avais aucune envie de lui expliquer les raisons de mon comportement anaphrodisiaque et préférais opter pour ce mensonge alternatif.

— OK, je prends ton silence pour une affirmation.

— Ju, fiche-moi la paix avec ça !

— D'accord, soupirait-elle. En tout cas, moi, j'ai passé une nuit torride. Mon dernier prétendant est ex-cep-tion-nel au lit ! Il m'a épuisée. Mais tu ne peux pas savoir...

Mademoiselle Cœur-d'artichaut était une nouvelle fois amoureuse... jusqu'au prochain numéro. Elle aurait pu garder ça pour elle quand même et éviter de partager avec moi ses expériences sexuelles diverses !

— Ju ! Je suis sûre que tu t'es éclatée, mais abrège, s'il te plaît !

Ma situation sentimentale étant diamétralement opposée à la sienne, mon embarras et mes connaissances limitées en la matière m'empêchaient d'être objective et intéressée par ses analyses sexuelles. La chose dont j'étais certaine était que le Kama Sutra n'avait plus de secrets pour elle et qu'à force de me donner des explications détaillées de ses prouesses, il n'en aurait bientôt plus pour moi non plus.

— Au fait Éli, on se fait un burger à midi ?

La voix de ma meilleure amie me ramène dans le présent. Son insistance pour retourner manger au même endroit ne me réjouit pas. Je n'ai aucune envie d'être présentée à un serveur-super-désirable qui, soit dit en passant, est invisible pour le moment, et encore moins de tomber sur Thomas. Du coup, je me demande ce que je vais bien pouvoir inventer comme excuse pour lui faire faux bond.

Pourquoi en chercher d'ailleurs ? Il n'y a aucune raison pour que ce type soit au fast-food. Je me fais tout un film pour rien.

*Mais... si je le croisais de nouveau, s'il mangeait tous les jours là-bas, si...*

— Euh... désolée, mais aujourd'hui je ne vais pas pouvoir t'accompagner. Ce matin, on finit à 11 h et j'ai prévu d'amener mon ordinateur à réparer avant la reprise des cours de l'après-midi. Tu ne m'en veux pas ?

Mon PC étant bel et bien en panne, je ne mens qu'à moitié. Mais, dans l'état actuel des choses, il manque un paramètre important à mon projet : cette fichue machine justement. J'étais si mal hier soir que, non seulement je n'ai pas eu le courage de chercher l'adresse d'un réparateur comme me l'a conseillé ma mère, mais je ne l'ai pas remise dans mon sac. Elle est restée sur la petite table basse de mon salon.

— Tu as un problème avec ton ordi ? s'enquiert Antoine, toujours prêt à rendre service. Je peux y jeter un œil, si tu veux.

*Oh, bon sang ! Il ne manquait plus qu'il me propose son aide !*

— L'écran est tout noir et je ne sais pas pourquoi. La galère !

Bien sûr que je sais pourquoi ! Mais lui donner les vraies raisons de cette panne serait éveiller la curiosité de Discrétion Zéro et je n'ai aucune envie d'emprunter ce chemin-là maintenant. Pourtant, je sens que, malgré tout, je vais droit dans le mur.

— Ce serait super ! dis-je avec un air faussement enjoué, tout en faisant semblant de fouiller

dans mon sac. Zut ! Je ne l'ai pas pris avec moi.

— Et tu voulais l'amener en réparation aujourd'hui ? s'étonne Justine, un brin perplexe.

— J'ai... j'ai oublié, ça... ça arrive !

Et voilà ! C'était à prévoir ! Miss Godiche est de retour, y'avait longtemps ! Et avec elle, son caractère de cochon qui lui donne un peu d'aplomb.

— Ne sois pas sur la défensive comme ça ! me répond-elle sèchement. Tu as vraiment quelque chose qui cloche.

C'est le moins que l'on puisse dire, rien ne tourne rond depuis des années, ce n'est pas nouveau.

— Pas de panique, Éli ! intervient Antoine timidement. Apporte-moi ton ordi demain et je regarderai ce que je peux faire. Je ne suis pas un pro, mais on ne sait jamais.

— D'accord ! Merci, Antoine.

Il me décroche son plus beau sourire que je lui rends bien amicalement, sans m'empêcher de culpabiliser un peu.

*Et si Justine avait raison ? Le pauvre !*

Mais zut quoi ! Je n'y peux rien s'il ne m'attire pas ! La preuve, jusqu'à ce matin, je ne m'étais même pas aperçu de son absence d'hier.

Seulement, il est si gentil que je ne voudrais pas lui donner de faux espoirs. Alors, même si la gestion des sentiments est une chose compliquée pour moi, je vais devoir trouver un moment pour parler à mon ami ! Vite !

— Du coup, tu es libre pour déjeuner avec moi ? C'est cool !

Justine ne perd pas le Nord et sautille déjà d'impatience sur son siège tandis que je m'efforce d'inventer une autre excuse pour éviter son invitation.

La main sur l'estomac, j'esquisse une grimace de dégoût :

— Je ne suis pas dans mon assiette. Rien que de penser à un burger et à l'odeur de frites, j'ai envie de vomir. Je vais plutôt aller marcher un peu.

L'air perplexe, Justine m'observe quelques secondes, puis ses épaules s'affaissent et, à mon grand soulagement, elle renonce à son harcèlement culinaire.

— Pas moyen d'imaginer que tu puisses être enceinte, à moins que tu sois la Vierge Marie, réplique-t-elle sur un ton sarcastique.

*Ça sort d'où ça ?*

En un quart de seconde, je suis de nouveau énervée, mais je me mords la langue pour ne pas répondre à son esprit tordu et envenimer la situation.

— Eh bien ma belle, tant pis pour toi ! me nargue-t-elle le menton en avant.

*Comme si je ratais quelque chose d'exceptionnel !*

— Et toi Antoine, tu viens déjeuner avec moi ? lui demande-t-elle sans plus de conviction.

Il accepte en hochant la tête timidement et ce compromis me convient très bien puisqu'il m'évite de m'enfoncer dans un mensonge grotesque.

Comment pourrais-je expliquer à ma meilleure amie l'effet que Thomas a eu sur moi hier et ma peur panique de le croiser à nouveau ? Comment lui raconter mon rêve de la nuit dernière ? C'est tellement contradictoire avec tout ce que j'ai pu lui dire depuis des mois !

Je suis persuadée qu'elle comprendrait. Seulement, il y a si longtemps qu'elle croit que les hommes ne m'intéressent pas qu'elle risquerait de tomber des nues et je n'ai pas la force de le supporter pour le moment. Quant à Antoine, s'il est réellement amoureux de moi, ce serait déplacé de me confier à lui.

Bref, je me sens seule face à moi-même, encore plus que d'habitude.

*Reprends-toi Éli !*

Dans l'espoir d'effacer toutes les pensées négatives qui polluent mon cerveau, je respire à pleins poumons avant de me concentrer sur les paroles du professeur.

Il faut que j'arrête de me disperser et que j'écoute ces cours de misère.

\*\*\*

Dans une rue adjacente à l'université, mon portable collé à l'oreille, je fais les cent pas. Je suis impatiente d'entendre la voix de ma sœur aînée, il y a plus de quinze jours que je ne lui ai pas parlé.

— Camille ? C'est moi.

— Tu me m'appelles pas avec Skype ? s'exclame-t-elle. Tu es folle. Tu vas payer une blinde ! Ça va minette ?

Quelques phrases prononcées et, déjà, mon estomac se serre en constatant qu'elle s'inquiète pour moi.

*Je n'aurais pas dû lui téléphoner. Quelle cruche !*

— Oui, très bien. J'ai juste eu un problème avec mon ordi, mais ce serait trop long à t'expliquer. J'avais trop, trop envie de te parler...

D'habitude, nous discutons sur Skype. C'est gratuit et voir sa tête brune à l'écran me rassure. Mais avec ce fichu PC en panne, je n'ai pas d'autre choix que de prendre mon téléphone.

Ma sœur me manque tellement !

— Quel temps fait-il à Melbourne ?

Être si loin d'elle est un vrai crève-cœur. Lorsqu'elle a déménagé en Australie avec Daniel, j'ai cru ne jamais m'en remettre. Mais pour ne pas paraître égoïste, je lui ai caché mon chagrin. Heureusement, grâce à internet, le contact reste régulier et, à notre manière, nous ne sommes pas totalement séparées.

— Minette, il est 21 h ici. Il fait nuit, mais cet après-midi était très ensoleillé. Tu es sûre que ça va ?

Ma sœur me connaît par cœur. Nous étions tellement fusionnelles durant notre adolescence que, sans nous parler, nous devinons ce que l'autre pense. Sans me voir aujourd'hui, elle a compris, à l'intonation de ma voix, que quelque chose clochait.

— Oui super ! Le téléphone ne passe pas très bien. Ton boulot ?

Camille m'ayant confié lors de notre dernière connexion qu'elle avait des problèmes avec une de ses collègues, genre vampire aux dents trop longues, je suis tracassée. Ma sœur déteste les conflits et elle se dévoile assez peu à moi malgré notre complicité. Si elle s'est confiée, c'est que les tensions doivent être pesantes et je n'aime pas ça du tout.

— Y'a du mieux, avoue-t-elle avec une pointe de soulagement dans la voix. Ma supérieure hiérarchique a mis les pieds dans le plat et a posé un ultimatum à ma collègue : soit elle me fout la paix, soit elle est virée. Pour le moment, elle se tient tranquille.

— Super ! Je suis contente que ça s'arrange. Et Daniel ?

Mon beau-frère est un homme génial, comme toutes les femmes rêveraient de rencontrer. Je ne lui trouve aucun défaut. Il est beau, drôle, intelligent, discret, et surtout éperdument amoureux de ma sœur.

— Aujourd'hui, il est parti visiter un appartement.

— Ah bon, vous voulez déménager ? Pourtant vous êtes super bien installés !

À cause du prix exorbitant du billet d'avion, je ne suis jamais allée en Australie, mais Camille m'a envoyé des tonnes de photos. L'endroit où elle et son mari vivent depuis plusieurs mois a l'air extra, bien situé, dans une résidence calme. Rien à voir avec mon petit studio d'étudiante.

— Je voulais attendre un peu avant de t'en parler, mais... nous espérons agrandir la famille, lâche-t-elle dans un murmure, comme si elle divulguait le secret du siècle. Donc, nous cherchons un logement avec au moins deux chambres.

— Un babichon !!! Trop bien !

Si je n'étais pas aussi réservée, je danserais de joie dans la rue. Je vais bientôt être tata ! *Youpi* ! Maman m'a bien caché que Camille et Daniel essayaient d'avoir un bébé !

— Ne t'excite pas trop vite, il n'est même pas conçu. Pour le moment, nous prenons notre temps pour trouver l'appartement de nos rêves. Nous venons pour Noël chez les parents. Peut-être que d'ici là nous aurons une bonne nouvelle à vous annoncer. J'espère que tu y seras.

— Bien sûr ! J'ai hâte de vous voir.

— Moi aussi, minette. Et toi ! Raconte-moi comment s'est passée ta rentrée.

— Tu sais bien que la fac me soûle, comme d'hab, dis-je dans un soupir las. Heureusement que c'est la dernière année. Les cours viennent de commencer et j'en ai déjà marre. Tu n'en parles pas aux parents, hein ?

— Ne t'inquiète pas pour ça, je ne leur dirai rien. Mais, tu n'as toujours aucune idée de ton orientation pour l'an prochain ?

— Non, aucune. À supposer que j'obtienne ma licence, je me sens incapable de prolonger mes études avec une maîtrise. Mais bon, j'ai encore quelques mois pour réfléchir.

— Minette, le temps file vite. Il va falloir te bouger un peu.

— C'est marrant, Justine me répète la même chose tous les jours.

— Comment va cette petite dévergondée ? Toujours aussi folasse ?

— Tu sais bien qu'il n'y en a pas deux comme elle.

— Oh ça oui ! s'exclame Camille en rigolant.

Elle a rencontré Justine une fois, l'année dernière, lors d'un court séjour à Bordeaux. Le courant est passé tout de suite entre elles deux et je la soupçonne d'être en admiration devant l'absence de tabous de ma meilleure amie.

— Tes amours ? s'enquiert-elle soudain plus sérieuse. Où en es-tu ?

Voilà la question qui fâche ! Ma sœur s'inquiète pour mon avenir sentimental et aimerait que je tourne la page. Sauf que ni elle ni le reste de la famille n'est au courant des véritables raisons qui m'ont poussée à annihiler tout sentiment amoureux. Ils savent le minimum. Ce que j'ai bien voulu leur dire.

— Cam, je préférerais ne pas aborder le sujet... Je suis très bien toute seule.

— Tu es une jeune femme splendide et adorable. Ne me fais pas croire que la solitude te convient. Promets-moi d'essayer d'avancer ? Il y a trop longtemps que tu te pourris la vie. Tu ne peux pas ressasser le passé. Je suis sûre que, quelque part, il y a un homme qui n'attend que toi. Encore faut-il que tu te laisses séduire sans le décourager.

Je l'écoute me faire la morale en poussant de longs soupirs désespérés.

Ma sœur a un caractère beaucoup plus affirmé que le mien et surtout un optimisme à revendre qu'elle tient de maman. Malheureusement, je n'ai pas hérité des mêmes gènes et, pour le moment, je ne vois pas le bout du tunnel dans lequel je me suis engouffrée il y a plusieurs années.

— Je vais essayer... Je te promets... Tu me manques... dès que je récupère mon ordi, on se connecte sur Skype d'accord ? Parce que ce n'est pas terrible le son sans l'image...

— Je n'aime pas te savoir comme ça, insiste-t-elle.

— Je t'assure, je vais bien. Tu as embelli ma journée en m'annonçant que j'allais bientôt être tata. Je t'aime à la folie.

— Tu me manques beaucoup, minette. Je t'aime très très fort. Bisous.

Le cœur regonflé, je raccroche. J'ai fait exploser mon forfait de téléphone, mais entendre la voix de ma sœur m'a redonné de l'énergie. J'adore l'idée d'un petit neveu ou d'une petite nièce. Camille est heureuse. Son couple se porte à merveille et elle va fonder une famille. Je suis tellement contente qu'au moins, pour elle, tout se passe bien !

Je déambule d'un pas léger dans les ruelles menant à l'université et mon estomac se met à gargouiller. Cette bonne nouvelle m'a donné faim et j'ai une heure encore devant moi pour manger un sandwich. J'accélère le pas sur les pavés jusqu'à la terrasse du bar située en face de la fac. Elle prend une place immense et je dois slalomer entre les étudiants pressés qui ne regardent pas devant eux, les retraités qui promènent leur chien et les sans-gênes au téléphone, pour ne pas heurter un pied de chaise et éviter de me faire remarquer.

— Mademoiselle !

Un bras se tend devant moi, m'agrippe aussitôt la taille et stoppe ma progression brusquement.

*Qu'est-ce que... ?*

Mon premier réflexe est de bloquer mon sac contre mes hanches, puis je tourne lentement la tête vers la gauche pour savoir à qui appartient ce bras qui m'a prise en otage et croise un regard vert, magnétique et envoûtant.

*Thomas ! Bon sang ! Qu'est-ce qu'il fait là, à me serrer contre lui ?*

Assis devant une tasse de café, il me sourit et ses yeux pétillent de malice alors que mon corps tout entier se crispe sous la pression de sa main.

Le souffle et les jambes coupés, je suis gagnée par la panique et sens un vertige arriver.

*Il sent trop bon.*

*Il est trop près.*

*Il est beaucoup trop séduisant.*

**Thomas**

— Mademoiselle !

J'observe avec attention la réaction de la jolie jeune femme brune que je tiens par la taille. L'affolement se lit nettement dans ses yeux bleus et je sens les muscles du bas de son dos se contracter sous mes doigts, pourtant je ne la lâche pas. Je n'ai pas choisi la technique la plus élégante pour l'aborder, mais après tout, j'ai déjà fait bien pire.

Je me rappelle le jour où j'ai embrassé ma voisine au cinéma. Elle n'arrêtait pas de me reluquer en gloussant. Mon baiser a eu l'avantage de la calmer jusqu'à la fin du film et, bien sûr, j'ai terminé le travail en la remerciant à ma façon à la sortie. Il y a eu aussi, très récemment, la fois où j'ai embarqué une nana à Lormont pour un covoiturage jusqu'à Paris. Elle m'a chauffé dès le départ et à la première aire d'autoroute, nous avons baisé sauvagement sur la banquette arrière...

— B... bonjour.

Ma jolie prisonnière bégaie et baisse aussitôt ses yeux sur ses poings crispés sur son sac. D'un léger mouvement du bassin, elle tente de se dégager, mais je resserre mon bras autour de sa taille. J'adore sentir sa fébrilité sous mes doigts. D'ailleurs j'aime tellement ça que son genou qui frôle ma cuisse réveille ma libido.

*Cette fille me fait plus d'effet que je ne l'aurais imaginé.*

— Je ne voulais pas vous faire peur, mais juste m'excuser pour hier.

— Vous vous êtes déjà excusé ! dit-elle d'une voix chevrotante. Il ne s'est rien passé d'extraordinaire ! C'était une bousculade insignifiante !

— Effectivement, rien d'extraordinaire...

*Mais ça viendra, tu verras ma belle. Quand j'aurai découvert ce que tu caches derrière ton air glacial, je vais te faire atteindre le septième ciel.*

Je me focalise sur sa poitrine généreuse dissimulée sous un pull hors d'âge et j'imagine sans difficulté tout ce que je pourrais lui faire subir, rien qu'avec mes doigts. Quand je me décide à diminuer la pression de mon bras sur sa hanche et à la laisser respirer un peu, elle en profite pour reculer d'un pas, mais elle ne prend pas la fuite pour autant. Et si elle était moins farouche qu'elle en a l'air ?

*OK ! Ne t'emballe pas Thomas, elle n'a pas non plus sauté sur tes genoux !*

— Je vous offre un café pour me faire pardonner.

— Vous l'avez déjà fait hier ! réplique-t-elle avec plus d'assurance.

— Pour me faire pardonner pour aujourd'hui cette fois-ci. J'ai manqué de tact.

Qu'est-ce qu'il ne faut pas faire pour mettre une femme dans son lit !

— Je... je... d'accord, j'ai cinq minutes, abdique-t-elle en s'asseyant timidement sur la chaise.

Bon ! C'est quand même plus facile que je ne le croyais, je n'ai pas eu besoin d'insister lourdement. Tina doit avoir raison. Cette fille cache une certaine fragilité.

— Moi, c'est Thomas, mais je vous l'ai déjà dit hier. Et vous, Mademoiselle Personne ?

Je n'ai pas l'habitude de draguer une femme en la vouvoyant et je ne peux m'empêcher d'en

sourire en imaginant la tête que ferait mon père s'il apprenait que j'en suis capable. « Tu es sur la bonne voie », me dirait-il avec fierté. Je débloque de penser à lui dans un moment pareil, mais en tout cas, il aurait raison sur ce point. Le regard erratique, ma proie frotte avec nervosité ses mains sur son pantalon en se trémoussant sur sa chaise. Elle est ferrée. Alors oui ! J'ai toutes mes chances de relever le défi de Tina et j'en jubile à l'avance.

J'aime le contrôle que je peux avoir sur une femme et particulièrement dans une situation ambiguë comme celle-ci. C'est grisant... tout autant que ce parfum de fleur d'oranger qui se dégage du cou de ma future partenaire, si près de mes narines.

— Je m'appelle Éliisa, répond-elle après quelques minutes de silence.

— Éliisa ! C'est un bien joli prénom !

Elle ne le sait pas, pourtant la voir garder les yeux baissés attise un peu plus ma curiosité et mon désir de la séduire.

D'un geste de la main, j'interpelle le serveur et commande deux cafés pour faire durer le plaisir.

— Vous êtes à Bordeaux depuis longtemps ?

Les mains posées sur ses genoux, elle se contorsionne de plus belle sur sa chaise, l'air embarrassé. L'espace d'un instant, mon esprit divague encore. Je l'imagine se déhancher de la même manière au-dessus de moi et des élancements débutent dans mon entrejambe.

*Merde, pas si vite !*

— Un peu plus de deux ans, répond-elle après quelques secondes de réflexion.

J'accroche enfin mes yeux aux siens. Une onde frétilante remonte le long de ma colonne vertébrale et vient se loger à la base de ma nuque, affolant mon cœur au passage. Comment cette jeune femme très ordinaire, peut-elle avoir un sex-appeal pareil alors que tout semblerait pourtant indiquer le contraire ? Sa tenue vestimentaire n'a rien de féminin, sa coiffure n'en est même pas une et sa tentative de maquillage est plutôt ratée. Mais derrière tout ce fouillis, elle est terriblement belle avec sa chevelure noire qui souligne ses iris bleus d'une transparence inouïe !

Mon regard dérive vers ses lèvres rosées, fines et bien dessinées qu'elle presse avec énergie.

*Elles doivent avoir un goût délicieux !*

Je glisse une main sous la table et la coince entre mes jambes dans le but de calmer mes envies.

— Que faites-vous dans cette ville ? Vous y travaillez ?

— Je suis à la fac juste en face.

J'arque les sourcils, feignant l'étonnement, alors que j'aurais parié sur cette réponse.

— Oh ! Dans quelle section ?

— Psycho.

— En quelle année êtes-vous ?

— En licence, troisième année.

— Donc la fin approche ?

— C'est ça, soupire-t-elle.

— Quel âge avez-vous ?

— Bientôt vingt-et-un ans.

*Comment étais-je quand j'avais son âge ?*

Je préfère ne pas m'en souvenir. Pourtant, mes vingt-et-un ans ne sont pas si loin, mais c'est une période de ma vie que j'entends oublier.

— Qu'envisagez-vous de faire plus tard ?

— Je n'en ai aucune idée.

— Alors, pour quelles raisons avoir choisi la psychologie ?

— Je n'en sais rien.

Elle a répondu à toutes mes questions en rafale, sans réfléchir. Finalement, Éliisa est un mur de glace, mais une glace d'apparence fragile, prête à céder si je m'y prends bien.

Le serveur dépose ma commande entre nous et la présence de ce dernier redonne confiance à mon interlocutrice qui plaque ses mains sur la table et bondit hors de son siège.

— C'est un interrogatoire ? proteste-t-elle sèchement.

A-t-elle les mêmes réactions vives et mordantes entre les bras d'un homme ? Est-elle une lionne qui s'ignore ?

Amusé, je me contente d'esquisser un sourire. D'autant que je dois me concentrer pour faire taire ma queue qui enfle beaucoup trop sous ma paume. Je me racle la gorge le temps de remettre mes idées en place et passe à la vitesse supérieure :

— Êtes-vous toujours aussi virulente et peu loquace ? dis-je en glissant mes doigts entre les siens, sans abandonner mon entrejambe pour autant.

Je sens sa main frémir avant qu'elle ne la retire en la secouant comme si je l'avais brûlée. Puis, elle saisit son sac et le colle contre son ventre.

Merde, il doit y avoir longtemps qu'un homme ne l'a pas touchée, elle est rouge écarlate !

Pour éviter qu'elle me file entre les pattes, je me retiens de lui poser la question et m'excuse par un léger signe de tête.

— Cette conversation est absurde ! tonne-t-elle, le regard fuyant. Vous n'êtes pas de la Police que je sache ! Je me demande pourquoi je suis là à vous répondre ! Les cinq minutes sont écoulées ! Je dois retourner en cours.

Malgré le pli qui se forme entre ses sourcils, le haussement de sa voix n'est pas très convaincant pour donner l'apparence de la colère. Par contre, la lueur qui brille dans ses splendides yeux bleus est criante de vérité, cette fille lutte contre ses envies. Généralement, cette situation m'aurait paru totalement ridicule, mais aujourd'hui, étonnamment, elle m'excite. Et en même temps, Éliisa est tellement sur ses gardes qu'elle en arriverait presque à me faire douter de mes capacités de séducteur. Elle panique vraiment. Mais, putain ! Elle est craquante.

*Vas-y plus en douceur, Thomas !*

Rien à faire, il faut que j'utilise des pincettes avec elle. Je ne dois pas la braquer, je ne veux pas échouer dans mon défi de la semaine !

Je quitte à regret mon érection qui palpète de plus belle et aurait bien besoin d'une leçon de morale pour se tenir tranquille.

Depuis quand ne m'obéit-elle plus aux doigts et à l'œil celle-ci ?

— Éliisa ! Attends !

Tant pis pour le tutoiement, je n'arrive pas à faire autrement.

Je me penche en avant et saisis son avant-bras avant qu'elle ne tourne les talons.

— Je suis désolé ! Je ne voulais pas te brusquer, mais juste discuter avec toi. Termine au moins ton café !

Lentement, je la lâche en la regardant se rasseoir lourdement.

— J'avais simplement envie de prendre un café avec une jeune femme magnifique, dis-je en me repositionnant convenablement sur mon siège.

Plus je l'observe et plus je la trouve belle ! Elle pourrait même être sexy si elle prenait un peu plus soin d'elle.

— Magnifique et mystérieuse...

— Je vous retourne le compliment, murmure-t-elle, les joues toujours rosies et le regard baissé.

Je doute que cette phrase soit intentionnelle, cependant elle provoque en moi un délicieux frisson qui satisfait ma queue plus que de raison. Dans mon jean, elle danse la salsa, impatiente d'avoir les faveurs de cette demoiselle.

*Putain ! Je suis vraiment en manque pour réagir au quart de tour !*

— Alors pourquoi es-tu sur la défensive ? J'espère que ce n'est pas moi qui t'intimide ?

— Non pas du tout ! rétorque-t-elle en saisissant sa tasse à deux mains.

*Mensonge !*

— Je... n'aime pas les endroits chics comme ici, ajoute-t-elle timidement avant de boire une gorgée de café. Et surtout les nantis qu'on y rencontre.

Ce n'est pas moi qui lui donnerais tort. Si mon père ne faisait pas partie de ces gens-là, il serait peut-être moins arrogant et je n'en serais sans doute pas là où j'en suis aujourd'hui.

— Je comprends. Mais tu ne peux pas mettre tout le monde dans le même panier, si ? Ce bar est fréquenté par des étudiants et des personnes lambda aussi.

Je compte secrètement jusqu'à cinq, mais Élixa reste désespérément muette. Tremblante, elle tient sa tasse au bord des lèvres et fuit mon regard que je tente d'aimer au sien.

— Eh bien, puisque tu n'es pas très loquace, je vais répondre à tes questions silencieuses. Qu'en penses-tu ?

Toujours aucun signe de vie de sa part.

— J'ai vingt-neuf ans et je vis à Bordeaux depuis à peine deux mois. Auparavant, j'étais à Paris et j'y ai suivi toutes mes études.

Je me tais encore, observant les traits de son visage se détendre peu à peu.

— Tu fais quoi ici ? ose-t-elle demander après avoir terminé son café.

*Youpi une parole !*

Compte tenu de son état de stress, rester vague plutôt que de lui donner ma profession exacte est la meilleure chose à faire.

— Je... Je suis enseignant... Autre chose ?

— Non...

Son regard balaie lentement autour d'elle, puis revient sur moi. Elle semble moins paniquée, mais tout aussi méfiante.

— Euh si ! Que faisais-tu à cette terrasse ?

La perche qu'elle me tend est trop belle pour ne pas en profiter. Un peu d'humour la déridera peut-être.

— Je buvais un café, pourquoi ? Vous pensiez que je vous attendais, Mademoiselle ?

— Non, pas du tout, je...

Devant mon sourire moqueur, elle redevient rouge écarlate, tout en mordant sa lèvre inférieure avec ses dents.

*Je suis persuadé qu'elle ne sait pas à quel point elle est craquante lorsqu'elle fait ça !*

— En fait, ce n'est pas tout à fait faux, je t'attendais !

— C'est une blague ? s'étouffe-t-elle en écarquillant ses grands yeux clairs.

Sa tasse tinte fortement sur la table et son teint vire au translucide.

J'y suis peut-être allé un peu fort, mais encore une fois, sa réaction est tellement démesurée que je me retiens d'éclater de rire pour ne pas la vexer.

— Je plaisantais. Comment aurais-je pu imaginer te revoir ici ?

Ce coup-ci, c'est moi le menteur. Mais j'en ai l'habitude puisque je ne fais que ça depuis des années.

En fait, j'ai réfléchi toute la soirée d'hier pour savoir où et comment je pourrais retrouver ma mystérieuse inconnue. Alors, comme j'étais certain qu'en venant m'installer à cette terrasse de café, idéalement située en face de la fac, je finirais par tomber sur elle, je n'ai pas hésité une seconde.

J'arrête de cogiter quand mon regard croise celui de la jeune femme rousse qui l'accompagnait hier. Elle passe à quelques mètres de nous et lève son pouce vers Élisabeth qui devient carrément transparente. Puis, le sourire aux lèvres, cette petite coquine continue son chemin, ignorant l'air implorant de mon invitée.

Je fais mine de ne pas avoir remarqué leur manège. Elles ont la naïveté de croire que les hommes sont aveugles alors qu'ils ne font que rentrer dans leur jeu pour obtenir plus facilement ce qu'ils désirent. Dans le cas présent, c'est tout ce qui m'importe.

— Au final, je me fiche de savoir pourquoi tu es là, reprend Élisabeth en essayant de rester de marbre. Je me demande juste pourquoi tu insistes autant à discuter avec moi.

— Tu es mystérieusement séduisante, je te l'ai dit.

Quoi qu'en pense Tina, cette étudiante m'attire et ce n'est pas le stress qui commande ma queue en ce moment, mais bel et bien l'envie. Celle de la nouveauté ? Peut-être... Seulement, je ne me vois pas lui sortir : « j'ai envie de baiser avec toi, par curiosité, parce que tu es jolie et que tu as l'air carrément coincée ».

— Depuis hier, je n'ai pas arrêté de penser à toi. Je ne peux pas l'expliquer.

C'est ringard comme explication, pourtant c'est vrai. Les yeux azur qui sont en train de me reluquer comme si j'étais une friandise interdite n'ont pas cessé de me hanter depuis cette bousculade ridicule.

De retour entre mes jambes, ma main tente encore d'amadouer mon érection hors de contrôle. Cette fois, c'est à mon tour de me tortiller sur mon siège.

*Merde !*

Sans cacher son envie d'abréger cette conversation, Élisabeth consulte sa montre. Les cinq minutes sont largement écoulées.

— La vache ! Je suis en retard ! s'exclame-t-elle en bondissant sur ses pieds.

Elle retient de justesse sa chaise qui manque de tomber à la renverse, puis elle tire sur son pull pour le remettre en place. J'esquisse un léger sourire devant ses gestes brusques et la regarde s'éloigner.

*Son petit cul qui se trémousse est tout simplement à croquer.*

Mon érection semble approuver en se manifestant de nouveau.

Cette fille perd ses moyens pour un rien, je vais avoir du mal à la mettre dans ma poche, mais j'y arriverai.

— À bientôt j'espère ! dis-je, certain qu'elle ne m'a pas entendu.

Elle a déjà disparu derrière la porte de la fac juste en face et je reste quelques minutes devant mon café à réfléchir à ma conversation avec *elle*. Cette jeune femme ordinaire est pourtant tellement troublante que je vais devoir prendre une douche très vite et calmer mon sexe désobéissant.

En attendant, je repense à ma première matinée dans la peau d'un prof. Mes premières heures de cours se sont mieux passées que ce que je craignais. Sans surprise, les étudiantes étaient

comme des chattes en chaleur et j'ai lu dans leurs yeux qu'elles n'étaient pas insensibles à mon charme. Surtout une certaine Chloé, la plus chaude de toutes. Celle-là accepterait volontiers que je la prenne directement sur mon bureau si je le lui proposais. Seulement, pour le moment, j'ai plus intéressant à me mettre sous la dent. En me résistant, Élisabeth a aiguisé ma curiosité et je dois absolument trouver le moyen de la revoir.

Deux possibilités s'offrent à moi pour notre prochaine rencontre : soit je joue le rôle du séducteur tendre que je ne suis pas, soit j'opte pour le mâle chasseur et dominant et je m'emploie à définir les limites de cette jeune demoiselle.

**Élisa**

Je viens de me faire honteusement remarquer en rentrant dans l'amphi une demi-heure après le début du cours. Je ne peux m'en prendre qu'à moi. Mais, deux fois dans la même journée, c'est deux fois de trop !

*Quelle idée d'accepter de boire ce café !*

Coincée entre Antoine et Justine sur un siège en bois très inconfortable, j'aimerais prendre des notes tranquillement et penser à autre chose qu'à mon tête-à-tête étrange avec Thomas, mais Discrétion Zéro n'a pas l'intention de me laisser faire et me questionne sans interruption. Du coup, au lieu de me concentrer sur les paroles du prof, je prie pour que la voix de ma meilleure amie ne soit pas trop retentissante et que cinquante paires d'yeux ne se retournent pas sur nous, encore une fois.

— Toi barbouillée ? glousse-t-elle alors que je soupire de lassitude devant son entêtement. Dis plutôt que tu avais un rendez-vous galant avec ce mec !

— Arrête Justine !

— Tu as tapé dans l'œil du bel Apollon, insiste-t-elle en arquant ses sourcils. Mademoiselle De Sacco vous m'étonnez !

Je déteste l'idée qu'elle puisse avoir raison. Et je déteste encore plus celle d'avoir pensé la même chose.

— Je n'y suis pour rien et je ne comprends d'ailleurs pas ce qu'il me veut.

Je ne peux ni dire à Justine que les quelques regards avec lui m'ont profondément troublée, ni que je le trouve carrément sexy, alors que je n'arrive pas à l'admettre moi-même ! Dans ma tête, c'est la confusion la plus totale. Je refuse de m'approcher de cet homme et en même temps, il m'attire comme un aimant. C'est incompréhensible. Et puis, j'ai tellement peur de le rencontrer à nouveau. Ne dit-on pas « jamais deux sans trois » ?

— Sexy-man te court après. Ça saute aux yeux et il n'y a que toi pour ne pas t'en apercevoir !

— Sexy-man ?

— Ben oui quoi ! Y'a Superman et Spiderman avec leurs super pouvoirs. Il y a aussi Batman avec son intelligence et ses capacités physiques. Maintenant, il faut aussi compter sur Sexy-man et sa beauté dévastatrice.

Je hausse les épaules.

— Je radote toujours la même chose, mais tu as trop d'imagination !

Je me convaincs comme je peux qu'elle a tort. Pas étonnant qu'elle croit que Thomas me drague, Justine vit, mange et dort en pensant « sexe ». Il doit y avoir une autre explication, je ne suis pas le genre de fille à attirer un homme aussi séduisant que lui.

— Décoince-toi Éli, merde ! grogne-t-elle tout en me secouant le bras.

J'écarte sa main en soupirant, avant de poser brusquement mon stylo sur la tablette devant moi. Ses insinuations sur mes complexes m'exaspèrent. Je suis assez ébranlée sans qu'elle en rajoute.

— Justine, je t'adore ! Mais là, tu exagères ! Fiche-moi la paix avec Thomas ! Ou alors, saute-

lui dessus et on n'en parle plus !

— Thomas ? répète-t-elle avec intérêt. Tiens donc ! Tu l'appelles par son prénom maintenant ? Il va falloir qu'on en discute sérieusement.

— C'est sans importance !

*Et je n'ai justement pas envie d'aborder le sujet !*

— Je ne sais pas comment tu t'es débrouillée pour avoir un rencart avec lui, mais en tout cas, félicitations ! Tu as tiré le gros lot, ma chérie.

— Ce n'est pas du tout ce que tu crois !

— Je ne crois rien, je constate. Avoue qu'il est hyper sexy.

— Oui pas mal effectivement.

*Je ne vois que son sourire ravageur et son regard ensorceleur.*

J'essaie de porter mon attention sur le diaporama qui défile en face de moi, mais l'image reste floutée, comme si mon cerveau ne parvenait pas à se connecter à la réalité.

— Pas mal ? C'est tout ce que tu trouves à répondre ? Tu me coupes le sifflet. Tu ne dois pas avoir les yeux en face des trous. C'est toi qui devrais consulter un ophtalmo à la place d'Antoine !

— Je t'ai déjà dit que je n'étais pas intéressée. Tu pourrais éviter de ressasser toujours la même chose ! Tu es bouchée ou quoi ?

Vexée par mon ton cassant, Justine se renfrogne. Je me fiche de la décevoir et de ne pas être crédible. Ce qui m'importe, c'est de ne pas lui avouer que je trouve ce type totalement irrésistible. En fait, j'adorerais qu'il m'embrasse juste une fois pour être certaine de ne pas rêver, mais en même temps, l'idée me terrifie.

Bon sang ! Si elle savait la lutte que j'ai dû mener contre moi-même pendant ce tête-à-tête !

— Hey ! Mademoiselle La-lionne-qui-rugit, du calme ! Je ne comprends pas ce qu'il t'arrive aujourd'hui, mais relaxe-toi ! Pour quelqu'un qui n'est pas *intéressé*, c'est curieux quand même d'accepter de boire un café avec un inconnu.

Je me mords la langue sans répondre et surtout sans grand espoir que cette conversation stérile s'arrête, car je connais Justine. Elle est la spécialiste *du pressage de citron*. Une sangsue qui s'agglutine et ne lâche prise que lorsqu'elle a obtenu satisfaction. J'en sais quelque chose puisqu'il y a deux ans que je me bats pour préserver ma coquille d'huitre bien fermée et qu'elle n'abandonne pas pour autant. Cependant, aujourd'hui, les efforts que j'ai faits devant Thomas m'ont épuisée et je n'ai pas la force de recommencer. Je choisis donc de changer radicalement de sujet :

— Au fait, tu en es où avec l'employé du fast-food ?

— C'est l'homme invisible, grimace-t-elle, l'air dégoûté. Je crois que Chloé me l'a fait à l'envers et qu'elle espère juste m'éloigner du prof dont elle m'a parlé...

— Franchement, pas besoin d'aller chercher midi à quatorze heures, tu as un super spécimen près de toi.

Je la coupe en désignant Antoine du menton. Celui-ci ne quitte pas le prof des yeux, mais malgré sa concentration, je suis sûre qu'il m'a entendue, car ses joues prennent des couleurs et les miennes doivent suivre le même chemin.

*Merde ! J'ai dit ça ? Je suis dingue ou quoi !*

C'est vrai qu'Antoine est plutôt pas mal, avec ses cheveux blonds en bataille et sa barbe de trois jours toujours très bien entretenue. Mais d'ordinaire je n'aurais jamais osé sortir un truc pareil, qui plus est devant Justine qui saute sur tout ce qui bouge. Ma rencontre imprévue avec

Thomas a remis Miss Godiche sur le devant de la scène et je n'aime pas ça du tout.

— Désolée Antoine, je ne voulais pas te mettre mal à l'aise.

Mon excuse est encore plus débile que ma remarque et je gigote autant que lui sur mon siège.

— Ce n'est pas faux.

La réponse de Justine me scotche et, avec ma bouche grande ouverte, je dois ressembler à une carpe en pleine agonie. Quant au pauvre Antoine, il a viré au rouge écrevisse.

Un poisson et un crustacé face à une sangsue ! La métaphore devrait me faire sourire. Au lieu de ça, elle me désespère.

— Donc, je disais, reprend Justine comme si de rien n'était. Pendant les travaux dirigés, Chloé m'a reparlé du mec super canon qu'elle avait croisé hier. En fait, c'est son prof d'anglais, un certain Monsieur Johansson. Il a commencé ses cours aujourd'hui. Je ne te dis même pas dans quel état elle est ! Putain, la chance. Mais je n'ai pas dit mon dernier mot.

Elle se met à jouer exagérément des sourcils en frétilant du derrière et moi, je pousse un long soupir de dépit.

Il ne manquerait plus qu'elle jette son dévolu sur un enseignant, histoire de nous faire un peu plus remarquer ! Comment peut-elle se mettre dans un état pareil dès qu'un mâle sexy pointe son nez à l'horizon ?

Tout compte fait, je suis doublement contente de ne pas être dans les mêmes groupes de travaux dirigés que Justine. D'abord parce que cela m'évite de supporter Chloé et ensuite parce que je ne les entends pas extrapoler toutes les deux sur ce nouveau sex-symbol.

Je jette un œil vers le prof dont les paroles n'ont pas réussi à atteindre mes oreilles depuis le début du cours, puis je me penche vers mon amie.

— Tu m'as dit hier que je devais me mettre à travailler. J'aimerais bien commencer aujourd'hui, si tu vois ce que je veux dire !

— Tu as raison, admet-elle sans cacher sa déception de ne pas continuer la discussion. On reparlera de tout ça après.

*C'est ça, après !*

J'ai gagné quelques heures, ce n'est pas si mal. Pour le moment, je vais faire de mon mieux pour mettre mon cerveau en mode ultra-concentration. J'en oublierai peut-être l'effet surréaliste que Thomas a eu sur moi et j'éviterai d'imaginer ma réaction si je le rencontrais à nouveau.

\*\*\*

Assise sous l'abribus saturé de monde de la place Victoire, j'attends le prochain tram avec impatience. Je suis bloquée entre un collégien qui rumine son chewing-gum bruyamment en tapotant sur son smartphone et une mamie soignée au teint de porcelaine qui s'est changée en statue de cire depuis son arrivée. La rame précédente étant bondée, je n'ai pas eu le courage de me transformer en sardine, même pour un petit quart d'heure.

Mon estomac crie famine parce que je n'ai absorbé que deux cafés depuis vingt-quatre heures. Mes oreilles bourdonnent à cause des bruits urbains insupportables. Et pour couronner le tout, mes mains sont engourdies par cinq heures d'écriture rapide. Sans ordinateur, mes doigts ne tiendront pas la cadence. Je vais avoir une tendinite ou de l'arthrose digitale.

*Ça existe ?*

Heureusement, il reste deux points positifs à ma journée : j'ai parlé à ma sœur et surtout, j'ai réussi à échapper à l'inquisition de Justine après les cours. Elle était si pressée de rejoindre sa

voiture qu'elle a à peine pris le temps de m'embrasser. Sans doute avait-elle encore un *sexerendez-vous*, comme elle dit. C'est la seule raison plausible pour ne pas m'assaillir de questions.

Je glisse la main dans la poche de mon jean et en extrais mon smartphone. Puis, je cherche son numéro dans mon répertoire. La curiosité est un vilain défaut, mais un SMS s'impose.

[Tu es partie comme une voleuse.  
Galipette ?]

Mon téléphone vibre avant que je ne le range.

[C'est toi la voleuse... d'expression !  
Oui galipette. Je te raconterai.  
Là, je suis OQP ! lol]

Je souris bêtement devant l'écran. Avec toutes ses parties de jambes en l'air, je me demande quand Justine a le temps de réviser. Ou alors, c'est une histoire de proportionnalité : plus on baise, mieux on travaille. Plus on s'abstient, plus les résultats scolaires sont catastrophiques. À bien y réfléchir, mon analyse se tient : Justine est bonne élève. Quant à moi, c'est le chaos le plus total.

Je retire l'élastique qui tient mes cheveux et secoue ma tête jusqu'à ce qu'ils retombent sur mes épaules. J'ai hâte de m'affaler sur mon canapé, de retrouver mon tendre Sam et de lui raconter ma journée en écoutant son doux ronronnement avec une musique d'ambiance.

— Bonsoir, Élixa !

La voix chaude et sensuelle qui s'enroule autour de mes tympanes me fait sursauter. Je lève les yeux et perds en même temps l'usage de la parole et tout l'air de mes poumons.

*Thomas ! Oh, bon sang ! Qu'est-ce qu'il fait là encore ? Je n'aurai jamais la force de supporter cette troisième fois.*

Tandis que je me demande pourquoi il est encore dans mes pattes, il sourit de toutes ses dents et, sans dire un mot de plus, tend sa main pour m'aider à me mettre debout. Je ne bouge pas d'un millimètre, je suis en pleine arythmie cardiaque et j'ai bien trop à gérer pour éviter l'évanouissement sans devoir m'occuper de mes jambes flageolantes.

*Son parfum est démoniaque. Un véritable supplice pour mes sens déjà bien perturbés.*

Déterminée à ce que Miss Godiche ne revienne pas au pas de charge, j'avale ma salive plusieurs fois, puis je me force à inspirer lentement pour me calmer.

— Bon... Bonsoir.

Les yeux rivés sur ses chaussures impeccablement cirées, j'humidifie mes lèvres sèches du bout de la langue.

— As-tu passé une bonne journée ?

Pourquoi a-t-il fallu que je rajoute ça ? Je me fiche de sa journée, je veux juste qu'il s'en aille ! Ce n'est pas croyable, j'ai un don hors du commun pour me couvrir de ridicule en toute circonstance.

— Excellente merci, me répond-il d'un ton affable. Et toi ?

Au prix d'un effort surhumain, j'accepte enfin sa main toujours tendue pour ne pas paraître impolie et me relève timidement.

Thomas est grand. Au moins vingt centimètres de plus que moi. Cela dit, je ne fais qu'un petit

mètre soixante-cinq. Encore une fois, je me focalise sur une broutille, dans l'espoir d'oublier que mon nez se trouve juste au niveau de son cou. Là où s'échappent ces effluves enivrants qui commencent à me tourner la tête.

Pourquoi ai-je accepté de me mettre debout ? Pourquoi ne me lâche-t-il pas ? Si seulement il n'y avait pas autant de monde, je pourrais m'écartier, reculer, m'éloigner même ! Sauf que pour le moment, mon visage est pile entre les boutons détachés de son polo tunisien, à quelques maigres centimètres de sa peau, et mon cerveau désobéit à ma volonté. Non seulement mes méninges refusent que je lâche la main de Thomas, mais en plus, elles dirigent mes yeux vers son torse glabre et légèrement hâlé que je prends même plaisir à observer.

*L'embrasser, l'embrasser, mon Dieu ce doit être divin !*

Cette petite voix va me rendre folle.

Bon sang ! Ce type a un charme magnétique. Un truc en plus indéfinissable qui me fait perdre mes moyens et entraîne mon imagination sur un chemin que je lui interdis depuis longtemps. J'ai réussi à garder mes distances à midi, je dois être capable d'en faire autant maintenant et surtout de lui répondre sans bégayer.

J'aspire une grande bouffée d'air et ferme les yeux pour rester concentrée, mais au moment où j'ouvre la bouche, ses doigts se resserrent sur les miens.

— Je... j'ai... tu... tu fais quoi ici à cette heure ?

Mon pouls s'accélère encore.

— Comme toi, je suppose. Je rentre chez moi.

Les paupières toujours closes, je sens son pouce effleurer le mien.

*Oh, mon Dieu !*

Un vertige me guette, je dois réagir. Je fais un pas en arrière, mais je perds l'équilibre. En une fraction de seconde, son bras s'enroule au creux de mes reins et évite que je ne tombe comme une masse sur le banc en bois. Je me retrouve collée à ce corps hypnotique que je cherchais à fuir. J'entends vaguement un cri de douleur derrière moi. Les doigts de pieds de la mamie ? Sans doute ! Mais je ne pense même pas à m'excuser auprès de cette pauvre femme, trop occupée à reprendre mes esprits au plus vite.

— Ça va ? demande Thomas en relevant mon menton du bout des doigts.

Un sourire moqueur collé sur ses lèvres, il plisse ses yeux verts et me fixe longuement.

L'air autour de moi a dû atteindre des records caniculaires tellement j'ai chaud. Je ne veux même pas savoir quelle couleur ont pris mes joues brûlantes. Je n'arrive plus à respirer et, à cette allure-là, je vais finir par tomber dans les pommes. Dans un regain d'énergie sorti de nulle part, je donne un coup de bassin. Je dégage son bras de mes reins et m'oxygène enfin.

— Tout va bien, c'est juste la fatigue. Je suis désolée.

J'étire mon pull sur mes hanches. Là, tout de suite, j'aimerais qu'il descende jusqu'à mes genoux et regrette même de ne pas avoir de col roulé pour y enfoncer ma tête.

Non ça ne va pas ! Ça ne va même pas du tout. Je suis épuisée et j'ai faim. Je vais tomber d'inanition sous peu...

*La fatigue ? La faim ? Tu parles ! Tu veux dire le désir !*

Ma conscience déconnectée a une chance inouïe que je ne puisse pas lui tordre le cou pour la faire taire.

— La fatigue se soigne par le sommeil Mademoiselle, répond Thomas en fourrant les mains dans ses poches.

— Je dors la nuit !

— Mal sans doute, ajoute-t-il, ses yeux pétillants de malice.

— Non, au contraire, je dors très bien !

J'insiste, car en plus d'être mal à l'aise, je suis vexée.

*Non, mais de quoi il se mêle ?*

— Alors, demande un massage à ton petit ami, ce soir, pour te détendre.

— Mon petit ami ?

J'étais crevée avant qu'il n'arrive, maintenant je suis stressée, bouleversée et froissée en même temps. Génial !

— Ou votre petite amie, rajoute-t-il avec un sourire coquin.

*Il est gonflé !*

J'ai l'impression d'entendre Justine avec ses allusions douteuses. Sauf que, elle, elle me fait rire. Pas lui !

— Je n'ai pas de petit ami et encore moins de petite ami-e !

— Voilà qui est intéressant, Mademoiselle !

Mon ton sec ne semble pas l'avoir perturbé. Bien au contraire. Les commissures de ses lèvres se retroussent et ses iris se mettent à briller différemment en pénétrant dans les miens avec une douceur exquise. Il n'y a aucune inquiétude dans son regard. Pas la moindre forme de compassion. Juste une étincelle. La même que celle que je lis dans les yeux de ma meilleure amie quand un mec lui plaît. Celle de l'envie.

*Oh, mon Dieu ! Mon Dieu !*

En proie à un début de panique, je tremble de la tête aux pieds sans parvenir à me maîtriser.

Qu'est-ce que j'espérais ? Ce type me fait du rentre-dedans depuis hier ! Il faut que je parte d'ici. Que je retrouve mes repères. Que je rentre chez moi !

D'un œil inquiet, je vérifie le temps d'attente sur l'écran de signalisation. À mon arrivée, il restait cinq minutes. Le tram devrait être là...

Ma cage thoracique me paraît soudain trop étroite pour contenir mon cœur qui s'emballe et je manque de m'étouffer en lisant le message qui y est affiché : « Trafic suspendu cause incident sur la voie ».

*L'horreur ! Suspendu jusqu'à quand ?*

— Bien, me dit posément Thomas alors que l'angoisse monte dans mes veines. Il ne nous reste plus qu'à marcher. On doit habiter dans la même direction. Peut-être peut-on faire un bout de chemin ensemble ?

Mille inquiétudes tourbillonnent dans ma boîte crânienne, mais aucun son ne franchit la barrière de mes lèvres.

Partir seule avec lui, alors que la lumière du jour se réduit peu à peu, ce n'est pas raisonnable ! S'il tentait de m'embrasser... il est tout de même très insistant depuis hier... Pire ! S'il avait de mauvaises intentions... après tout, je ne connais rien de lui. S'il ressemblait à... Grégoire ?

La simple évocation de ce prénom fait bouillir mes neurones. Je réfléchis trop, ou trop mal. Cependant, il est trop tard !

Sans le faire exprès, j'ai secoué la tête et Thomas a sans doute pris ce mouvement pour une acceptation. En deux secondes, il a saisi la sacoche en cuir posée à ses pieds et a pris ma main dans la sienne, et maintenant, il m'entraîne sur le trottoir.

Je tremble comme une feuille. Non seulement je suis ridicule à trotter pour le suivre, mais la boule d'angoisse coincée au fond de ma gorge ne cesse de grossir menaçant d'une seconde à l'autre de me faire tomber dans les pommes pour de bon.

Pour tenter de me rassurer, je l'observe du coin de l'œil alors qu'il regarde fixement devant lui. Il n'a pas la tête d'un psychopathe ou d'un pervers, bien au contraire. Sexy-man est même un surnom qui lui va comme un gant. Tout est sexy chez lui : son physique d'Apollon avec son regard pénétrant et son sourire ravageur, sa démarche confiante... la façon dont il porte son jean taille basse ni trop moulant, ni trop large, laissant juste deviner ce qu'il faut de sa virilité. Même son parfum a quelque chose d'excitant !

La folie me gagne pour avoir des pensées si impudiques !

— Aimes-tu cette ville ? demande-t-il calmement, rompant ce silence pesant.

— Non.

J'ai vraiment réussi à parler ?

— Oh ! Pourquoi ? Bordeaux est une ville extraordinaire.

— Je ne sais pas. Je n'ai pas pris le temps d'en faire le tour.

Non seulement je discute avec Thomas, mais je ne fais aucun effort pour retirer ma main de la sienne. Le contact de sa peau chaude et douce, de plus en plus moite, est très agréable et je regretterais même qu'il me lâche. Du coup, je me détends peu à peu.

— Je n'habite dans le coin que depuis quelques mois, mais je peux te faire visiter si tu veux. Je connais de super endroits pour faire la fête, des boîtes hyper branchées, des...

En une fraction de seconde, les muscles de mon corps se raidissent et j'ai de nouveau du mal à respirer.

Ce type représente tout ce que je déteste : le mec hyper canon qui doit sortir tous les soirs, branche toutes les filles de la planète, boit... Il ne manquerait plus qu'il joue et soit bourré de fric pour que ce soit la fin des haricots.

Mais qu'est-ce que je fais là ? Qu'est-ce qui m'a pris d'accepter de le suivre ?

*Grégoire... Grégoire...*

Je retire brutalement ma main de la sienne et me fige sur le trottoir.

— Un problème ? s'inquiète-t-il en s'arrêtant, surpris par ma réaction. Tu n'aimes pas faire la fête ?

— Non.

Quoi que je fasse, mon passé avec Grégoire me rattrape. Je suis une fille coincée, gauche, sans intérêt et je suis condamnée à rester cloîtrée dans mon appartement avec mon chat pour ne pas souffrir.

— Oh ! Je vois !

*Non, tu ne vois rien et moi non plus d'ailleurs !* Je suis dans le noir le plus complet.

— Alors comment t'amuses-tu ? reprend-il l'air curieux, la tête penchée sur son épaule. Que fais-tu de ton temps libre ?

Sam, mon ordinateur et mon canapé me suffisent !

— Euh, piscine, patinoire, cinéma...

*N'importe quoi !*

Je m'enfonce ! Je n'ai pas mis les pieds dans une piscine depuis au moins cinq ans et je n'ai jamais chaussé de patins à glace. Quant au ciné, la dernière fois que j'y suis allée c'était avec... Grégoire. Malgré tous mes efforts, Greg s'est insinué dans mon cerveau et j'ai soudain des crampes à l'estomac. Mon rythme cardiaque résonne au fond de mes tympans et un flot de larmes monte lentement mais sûrement jusqu'au bord de mes paupières.

*Bon sang ! Pas maintenant !*

— Qu'est-ce qu'il y a ? s'inquiète Thomas d'une voix douce en voyant mon visage se

décomposer.

Comme sous l'abribus, il relève délicatement mon menton, mais je n'ai le courage ni de le regarder ni de reculer. J'ai peur et pourtant, quand son autre main se faufile sur ma nuque, d'agréables frissons se diffusent dans tout mon ventre. J'ai de nouveau très chaud, mon rythme cardiaque est à son maximum et, surtout, j'ai très envie qu'il m'embrasse.

*Comment est-ce possible ?*

Aucun son ne sort de ma bouche entrouverte. Je presse mes paupières et tente de faire cesser ce démon qui est venu m'habiter. Les sensations qui me submergent me paniquent. Je voudrais pouvoir les stopper, mais je n'y arrive pas. Ses lèvres sont très près. Trop près. Si près...

*Je ne peux pas lui dire ce qu'il y a. Mais comment me sortir de là ?*

Prendre les jambes à mon cou, pleurer ou m'évanouir ne ferait que mettre en avant Miss Godiche. Je ne suis pas que cette fille-là. Je ne suis pas non plus celle qui lui sautera dessus. Surtout pas ! Je sais me montrer forte. Après tout, chaque problème a sa solution, non ?

Je rouvre les yeux avec une idée et, même si elle est absurde, je n'ai que ça en magasin :

— Mon ordinateur !

Surpris par ma réponse qui n'a ni queue ni tête, Thomas recule et fronce les sourcils, l'air interrogateur.

— Tous tes loisirs se passent devant ton ordinateur ? ricane-t-il, tout en fourrant les mains dans ses poches.

Je ne sais pas trop ce que j'espérais en sortant un truc pareil, mais en tout cas, je viens d'obtenir la médaille d'or des courges. Une chaleur intense monte à mes joues. Sous l'abribus, je m'étais enfoncée dans le ridicule jusqu'au genou, sur ce trottoir sombre, j'y suis jusqu'à la taille.

— Non, je... je n'ai plus d'ordinateur.

— Oh ! J'en suis désolé, répond-il en étouffant un rire moqueur. Mais j'avoue ne pas bien comprendre.

*Reprends-toi Éli ! Merde !*

Je ne sais pas quoi faire de mon corps et joue avec mes doigts, les yeux baissés vers mes chaussures. N'importe quel endroit pour me terrer serait le bienvenu, mais aucune cachette ne se profile à l'horizon.

— Disons que... il était dans mon sac hier et... je ne m'en suis pas aperçue tout de suite. En fait, quand tu m'as bousculée... enfin bref... il ne fonctionne plus.

— Pourquoi tu ne m'as rien dit à midi ? Je vais... Je suis assuré, il me semble.

— Merci.

La conversation est stupide, mais elle a au moins le mérite de faire dissiper les idées qui me traversaient l'esprit. Sauf que, Thomas prend de nouveau mon menton entre ses doigts et réussit à aimer ses yeux verts aux miens. Mon cœur reprend sa course folle. Je ferme mes paupières en inspirant dans l'espoir de contenir ce frisson qui monte dans ma colonne vertébrale, mais c'est peine perdue.

Comment peut-il m'attirer autant alors que je ne le connais même pas ?

— Tu n'as pas à me remercier... Éliisa.

Je n'ai ni le temps de lui répondre ni de rouvrir les yeux que sa bouche se pose sur la mienne. Une seconde. Deux peut-être. Pas davantage. En tout cas, assez longtemps pour court-circuiter mon cerveau et paralyser mes cordes vocales. D'instinct, je passe ma langue sur ma lèvre inférieure et goûte à ce rapide baiser.

*Waouh !*

— Allez viens ! reprend-il en saisissant de nouveau ma main pour me faire avancer. Tu me diras où nous nous séparons.

*À quoi joue-t-il ?*

Je n'ai pas récupéré les morceaux de ma matière grise qui se sont disloqués et lui marche comme si rien ne s'était passé. Les yeux écarquillés par la surprise, je reste muette pendant un bon quart d'heure, sans savoir où je mets les pieds, et Thomas ne parle plus lui non plus.

— C'est ici, dis-je dans un souffle en indiquant l'abri du tram devant moi.

Le quai est quasi-désert à cause de l'incident de circulation et, pour une fois, j'aurais aimé que ce soit la bousculade.

— Tu habites dans le quartier ? Je peux te raccompagner jusqu'à chez toi ? me propose-t-il en m'adressant un large sourire enjôleur.

*Jamais de la vie !*

J'ai un mal fou à me contrôler devant lui dans un lieu public alors je ne veux surtout pas savoir comment je réagis si nous nous retrouvons tous les deux chez moi !

— Euh, non j'ai... j'ai ma voiture.

Je profite de ma réponse pour dégager ma main de la sienne, mais alors que je fais un pas en arrière, il en fait un en avant. Je me retrouve bloquée entre l'arrière de l'abribus et son torse puissant qui n'est plus qu'à quelques centimètres du mien.

— Tu prends cette ligne de tram tous les matins ? me demande-t-il, en posant sa sacoche à nos pieds.

Du bout des doigts, il effleure la base de mon cou. Sa caresse est délicate, mais elle brûle ma peau sensible qui réagit en se piquetant de chair de poule. Une nouvelle vague de chaleur reprend possession de mon corps et encore une fois, je ne sais pas quelle attitude adopter. Fuir au risque qu'il me rattrape ? Résister et le convaincre que je ne suis pas la fille qu'il imagine ? Ou tout bonnement donner satisfaction à cette petite voix qui m'énerve à réclamer un autre baiser.

Les bras ballants et le regard baissé entre nous, je me contente d'un bref hochement de tête.

*Je dois avoir l'air d'une quiche !*

— Et tous les soirs également ?

Nouveau mouvement du menton.

— À la même heure ?

Je ne réponds pas dans l'espoir qu'il abandonne son jeu de séduction, mais c'est tout l'inverse qui se produit. Ses doigts quittent mon cou et glissent sous mon pull jusqu'à atteindre mes flans. Mon sang se glace aussi vite qu'il s'était mis à bouillir et je me mets à crier :

— Non !

Non, je ne suis pas ici tous les jours à la même heure. Non, je ne veux pas qu'il me touche. Non, non et non ! C'est plus fort que moi.

Thomas s'arrête net dans son élan, mais il ne recule pas pour autant et, surtout, il ne dit rien. Rien qui pourrait me rassurer, mais rien non plus pour m'angoisser davantage. Une main plaquée sur l'abribus, l'autre collée à ma taille, il cherche à accrocher mon regard alors que je sonde les alentours à la recherche d'une idée pour partir loin d'ici sans passer pour une débile. Je dois rejoindre Viviane !

*C'était pourtant l'occasion rêvée d'obtenir un autre baiser.*

Ma conscience s'est désolidarisée de mon cerveau. Elle me mène la vie dure et je ne compte pas lui donner raison si facilement. Je ne suis pas prête à être si près d'un homme. Je ne le serai peut-être jamais...

Mon sac comprimé sur mon ventre, j'amorce un pas timide sur le côté, mais sa poigne se resserre sur ma hanche. Elle n'est pas autoritaire, mais plutôt ferme. Tendrement ferme et déterminée. Je me mets à trembler, ma peur s'accroît. Ce n'est pourtant pas Thomas qui m'effraie, mais ces fichues réactions qui m'animent depuis hier et qui seraient capables de me faire faire des folies. Je suis torturée entre l'envie d'embrasser ses lèvres fines que j'ai eu à peine le temps de goûter tout à l'heure, et une peur incontrôlée, souvenir de mon passé douloureux avec Grégoire.

— En es-tu certaine ? demande Thomas en relevant mon menton.

Son souffle chaud caresse mon visage et je ferme les paupières pour ne pas avoir à soutenir son regard hypnotique.

— Es-tu sûre de ne pas avoir envie de m'embrasser ?

Il ne me laisse pas le temps de répondre. Ses gestes accompagnent sa parole. Du bout de la langue, il redessine le contour de mes lèvres. Juste le temps de les amadouer. Le temps d'être autorisé à les franchir. Quand il envahit ma bouche, j'échappe un couinement de plaisir. Aussitôt, ses doigts reprennent leur chemin sous mon pull et remontent le long de mon dos. J'essaie de savourer ce baiser et le contact de sa peau sur la mienne, mais je suis crispée de la tête aux pieds. Il y a tellement longtemps que l'on ne m'a pas embrassée, que l'on ne m'a pas touchée !

Après tout, Justine vit très bien ses aventures d'un soir. Elle profite sans se poser de questions. Ça ne fait pas d'elle une fille facile, si ?

J'échappe un nouveau gémissement et le sens sourire contre ma bouche alors que son bassin se tend contre mon ventre.

*Il a envie de toi, c'est évident !* Ma raison déraisonnable me terrorise, mais j'ai perdu tout contrôle.

Des picotements font leur apparition au creux de mes reins et se diffusent lentement jusqu'à mon entrejambe. Je m'étais juré de rester à l'écart des hommes et de ne pas céder au premier venu, mais les sensations que me provoquent ses caresses sont tellement divines que...

Son autre main quitte l'abribus et s'immisce entre nous. Elle s'attaque au bouton de mon jean et la panique me gagne à nouveau.

*Je n'ai pas le droit, il ne faut pas ! Bon sang !*

Aussitôt, j'interromps notre baiser. Mes bras jusque-là immobiles se tendent contre son torse. Je le pousse de toutes mes forces et secoue la tête en me tortillant comme un ver pour me dégager.

— Thomas non ! Je... je ne peux pas faire ça !

Ma voix est incertaine. Je tremble comme une feuille. Mais je parviens à soutenir son regard lascif et insatisfait.

— Je pensais que tu en avais envie, murmure-t-il en remettant calmement une mèche rebelle de mes cheveux derrière mon oreille. Je ne voulais pas te brusquer.

— Ce n'est pas le problème. Je ne peux pas, c'est tout.

— Pourquoi ? s'étonne-t-il en écartant ses bras. Je ne te plais pas ?

Bien sûr qu'il me plaît ! Quelle femme ne le trouverait pas à son goût ?

*Alors, dis-le-lui !* Si cette fichue conscience parfaitement inconsciente pouvait me foutre la paix !

Viviane n'est pas loin, mais mes jambes en coton ne me porteront jamais jusque-là. Je contourne l'abribus et me laisse choir sur le banc le temps de reprendre mes esprits. Évidemment, dans la seconde, Thomas est sur mes pas et se plante devant moi.

— Ou alors tu n’as jamais...

Ce n’est pas vrai ! Il a parlé avec Justine ou quoi pour avoir les mêmes doutes qu’elle ?

— Ce n’est pas le problème...

— Alors où est le problème ? me coupe-t-il l’air légèrement moqueur.

Mon sac sur mes genoux, je pousse un long soupir d’impuissance en fixant son jean qui me cache la vue. Le problème, c’est moi et mes angoisses. Moi et ce passé qui me pèse.

— Si tu n’as pas de mec et si tu me trouves à ton goût, je ne vois pas...

— Et merde, je ne suis pas vierge !

Devant son insistance, je réalise que j’ai bondi sur mes pieds et me voilà une fois de plus à me couvrir de ridicule avec ma réplique. Thomas plisse les yeux et un sourire s’étire sur ses lèvres. De mon côté, mes joues bouillent de honte.

— Vous êtes directe Mademoiselle. Je me demandais juste si vous n’aviez jamais... embrassé un inconnu dans la rue.

Je suis choquée et confuse. Non, mais sans blague ! Qu’est-ce qu’il m’a pris ? J’ai atteint les profondeurs de la débilité extrême.

Je me mets à sauter d’une jambe sur l’autre pour rétablir ma circulation sanguine et me mords les joues violemment en regardant mes pieds danser.

*Quelle conne ! Mais bon sang, quelle conne !*

Après quelques secondes de flottement étrange, je réussis à lever les yeux et reprends, d’une voix hésitante :

— C’est bien connu, j’embrasse tous les inconnus que je croise dans la rue. C’est même une habitude chez moi.

— L’information est... intéressante ! reprend-il, amusé.

J’ai beau promener mon regard jusque dans les moindres recoins autour de moi, il n’y a décidément aucun trou de souris pour me cacher sur ce quai désert. Quoi qu’il en soit, mon cœur a ralenti un peu la cadence et j’ai repris assez de force pour rejoindre Viviane sans m’étaler par terre. J’ajuste mon sac sur mon épaule en essayant de ne pas trembler et contourne Thomas. Quand je sors enfin de l’abri, il bloque mon poignet et m’oblige à me tourner vers lui.

— Tu ne vas pas partir comme ça tout de même ?

Ne pas croiser son regard est ma priorité.

— Arrête d’insister Thomas. Je... je ne suis pas une fille pour toi.

— Moi non plus, je ne suis pas un homme pour toi.

Grande nouvelle !

Je tire sur mon bras pour m’écarter, mais sa bouche fond à nouveau sur mes lèvres. C’est un baiser exigeant, impérieux et dévorant qui détruit toutes mes résistances. Son bras se referme contre mes reins et je perds toute notion du temps et de l’espace. Arythmie cardiaque, frissons gigantesques, bouillonnements intérieurs, bourdonnements d’oreilles. Tout y passe. Je savoure sa langue experte qui dirige la mienne et apprécie même les caresses de ses doigts sur ma joue au point d’enrouler mes bras autour de son cou afin de faire durer le moment. Puis, sans prévenir, il rompt le contact et recule d’un pas.

— Puisque nous sommes incompatibles, nous pouvons nous revoir sans crainte alors ?

La lueur de désir que je lis dans ses yeux transperce mes pupilles. Mon cerveau, ma voix et mes jambes se sont perdus dans les abîmes du plaisir et je ne peux que hocher la tête.

Mais pourquoi je fais ça ? Si j’accepte, je vais me retrouver dans la même situation embarrassante sous peu !

— Dans ce cas, peux-tu me donner ton 06 ? me dit-il, plein d'assurance. J'ai des horaires compliqués.

*Lance-toi Éli !*

Devant cette petite voix qui a décidé d'avoir l'esprit de contradiction, je baisse les bras. À quoi bon lutter contre cette *chose* immatérielle impossible à étrangler ?

Alors qu'il enregistre mon numéro sur son mobile, un mélange de culpabilité, de pudeur et d'excitation m'envahit. Je connais cet homme depuis un peu plus de vingt-quatre heures et j'en suis déjà à lui donner mes coordonnées téléphoniques et à espérer silencieusement qu'il m'embrasse à nouveau ? Il me fait perdre la tête !

— Notre incompatibilité me ravit, me chuchote-t-il à l'oreille. Ce baiser était un pur bonheur, Mademoiselle.

Sa main caresse ma joue avec tendresse. Il pose ensuite ses lèvres sur mon front avant de récupérer sa sacoche derrière moi. Puis, en quelques secondes, il disparaît au coin de la rue sans dire un mot.

Le souffle court, je m'adosse à l'abribus. J'essaie de remettre mon cerveau sous tension et d'analyser ce qu'il vient de se passer. Je n'ai pas rêvé ? J'ai embrassé un inconnu en y prenant du plaisir et je lui ai même donné mon numéro de téléphone dans l'espoir qu'il me contacte ? Mon cœur est envahi de sentiments contradictoires : frustration, honte, désir, soulagement, panique.

Le regard dans le vague, je ne m'explique ni comment un homme aussi sexy peut s'intéresser à moi, la pauvre campagnarde mal fringuée, complètement transparente et froide, ni pourquoi je n'arrive pas à lui résister.

Je mets quelques minutes à recouvrer mes jambes et au moins une partie des fonctions de mes méninges. Quant à ma voix, je ne tente pas de parler toute seule, au cas où quelqu'un me verrait et me prendrait pour une folle.

Je me suis assez ridiculisée pour ce soir.

**Thomas**

— Ma chérie ! J’aurais besoin que tu viennes me chercher. Je t’expliquerai. Je suis au rond-point, Cours de la Libération, à côté de la banque.

Adossé contre un lampadaire, j’entends Tina soupirer avant de raccrocher. La nuit commence à tomber et, dans une semi-obscurité, je regarde l’écran de mon portable avec satisfaction. C’est une bien maigre avancée comparée à la manière dont j’emballe les femmes d’habitude, mais j’ai réussi à obtenir le numéro de téléphone d’Élisa. Elle ne s’est pas facilement laissé prendre à l’hameçon. J’ai ramé, mais j’y suis arrivé et c’est tout ce qui compte pour le moment.

Tout l’après-midi, je n’ai pensé qu’à elle, à son regard fuyant, à cette petite bouche que je viens de goûter avec délice, à cette poitrine généreuse que je suis pressé de découvrir et à cette sensation bizarre que j’éprouve lorsque je la touche.

*Putain, cette fille m’excite bordel !*

À en croire la douleur lancinante qui a envahi mon boxer, je dois vraiment être en manque. Pourtant, ma dernière partie de jambe en l’air date de samedi, c’est-à-dire il y a trois jours. Mon addiction au sexe me fait flipper aujourd’hui.

Je glisse mon doigt sur l’écran. Je dois ferrer le poisson avant qu’il ne s’échappe !

[Le hasard m’a fait un joli  
cadeau aujourd’hui. Toi]

C’est vrai, j’ai eu un réel coup de pouce du destin. Après avoir traîné dans une librairie pour préparer une liste de livres anglophones à proposer à mes étudiants, j’ai aperçu Élisa sur le quai et l’incident de tram était une aubaine pour jouer de mes charmes. Je n’en espérais pas autant.

[Le contenu est bien plus  
médiocre que l’emballage]

Je souris à sa réponse. Elle n’est pas du tout mon genre avec son air coincé, son manque d’assurance, ses tenues androgynes et ses loisirs de mémères, mais elle est jolie quand même. Elle a des yeux presque turquoise à tomber et je suis prêt à parier que derrière ses vêtements affreux se cache un corps de rêve.

Je ne lui ai pas menti, ce baiser était délicieux et j’en redemande. Alors peu importe mes a priori. D’abord, j’ai un défi à relever. Et puis, ma queue s’éveillant au contact d’Élisa, je n’ai pas envie de passer à côté de futurs moments très prometteurs. Je pense déjà à tout ce que je vais pouvoir lui faire pour qu’elle atteigne le plaisir suprême. J’ai bien l’intention de la faire jouir jusqu’à l’évanouissement.

[Laisse-moi en juger.  
Un rendez-vous, en tout bien]

tout honneur, ça te tente ?]

J'attends quelques minutes, mais je ne reçois aucune réponse. Cette fille est étrange et elle m'intrigue. Si elle est célibataire et qu'elle n'est pas vierge, pourquoi dit-elle qu'elle n'a pas le droit et qu'il ne faut pas ? Où est le problème ?

L'Austin Mini de ma meilleure amie se gare juste devant moi et je monte à l'intérieur. Elle ne m'adresse pas la parole et se contente de regarder droit devant elle, les mains serrées sur son volant. Aucun doute ! Elle est en colère.

Tina est impulsive et directe. En dehors de sa plastique de rêve, c'est ce qui m'a séduit chez elle quand on s'est rencontrés dans un night-club parisien il y a plusieurs années. J'y faisais la fête avec mes compagnons de beuverie, David et Virginie, et cherchait une nouvelle fille à attirer dans mes filets. Tina attendait la même chose et affichait sans complexes ses atouts féminins. Je lui ai tout de suite annoncé la couleur : pas de femmes dans ma vie. Juste quelques heures de plaisir par-ci par-là. D'accord sur le principe, elle a accepté et nous avons baisé ensemble pendant quelques semaines. Quand j'ai préféré rompre, Tina m'a proposé le compromis de l'amitié amoureuse : plus de sexe, mais une vraie complicité sans tabou. J'ai eu un moment d'hésitation, puis par curiosité, j'ai dit oui, histoire de tenter une nouvelle expérience. Depuis, nous sommes devenus les meilleurs amis du monde, mélangeant camaraderie un brin perverse et bienveillance. Seulement plus le temps passe et plus Tina transforme cette bienveillance en maternage et ça m'énerve.

— Quoi ?

— Peux-tu m'expliquer pourquoi je dois venir te chercher ici ? me dit-elle sèchement, en fronçant les sourcils.

— J'avais un rendez-vous avec la fille d'hier et pas envie de prendre le tram.

Autant lui cracher tout de suite la vérité, elle me lâchera peut-être les baskets.

— Putain Thomas ! Ne me dis pas que tu l'as déjà sautée ?

Figée sur son siège, elle me foudroie du regard.

J'ai rencontré une bonne dizaine de filles depuis mon emménagement avec elle cet été et elle ne m'a jamais fait une scène pareille ! OK, Tina me rabâche que les femmes ne sont pas des objets, que je me lasse trop vite et que ce n'est plus de mon âge. Mais son obsession concernant Élisabeth est incompréhensible. Elle ne m'a jamais reproché de baiser qui que ce soit, putain !

*Du calme, Thomas. Du calme.*

— Non ! Mais ça ne saurait tarder. Tu es jalouse ?

— Jalouse ? Il y a longtemps que j'ai dépassé ce stade mon coco !

— Alors quoi ? C'est quand même toi qui as parié que je ne réussirais pas à lui écarter les jambes !

— Merde, Thomas ! aboie-t-elle, les mains de plus en plus crispées sur le volant. C'était juste une mauvaise blague. Tant que tu cours les jupons des filles qui n'en ont rien à foutre, ou du moins qui donnent l'impression de s'en foutre, ça ne me pose pas de problème. Mais cette fille, tu l'as regardée comme il faut ? Tu as vu comme elle a l'air... fragile ?

— Parce que toi tu l'as observée assez longtemps pour faire cette déduction ? Arrête un peu ! Tu l'as à peine aperçue un quart d'heure au fast-food.

— Ce que tu peux être lourd Thomas. Merde, réfléchis de temps en temps !

— Mais qu'est-ce que j'en ai à foutre de sa fragilité moi ?

— C'est bien là le problème ! soupire-t-elle longuement. J'ai beaucoup trop souffert quand tu

m'as lamentablement quittée, et j'étais beaucoup plus forte qu'elle n'a l'air de l'être. Je ne la connais pas, mais je n'ai pas envie qu'elle vive le quart du dixième de ce que j'ai pu supporter.

Jamais Tina n'avait parlé avec autant de sincérité de notre rupture. Je sais qu'elle a eu du mal à la digérer, mais je croyais que, depuis, nous avons trouvé un nouvel équilibre. Nous allons devoir discuter de ce point qui me laisse perplexe.

Pas ce soir en tout cas ! Je suis encore trop excité et frustré pour aborder un sujet qui va tourner vinaigre très vite, à mon avis.

— Justement comme tu dis, tu ne la connais même pas ! Tu n'as pas eu autant de scrupules quand tu m'as présenté ta collègue Laure. Pourtant, tu savais qu'elle tomberait amoureuse de moi. Tu savais que je la larguerais comme les autres et que, peut-être, elle en souffrirait. Tu savais comment ça finirait. Putain, merde ! Tu as fait la même chose avec Eloïse et je n'ai pas eu le droit à une leçon de morale comme ce soir !

Sans m'en rendre compte, j'ai rapidement haussé le ton. Tina me mettant en garde, j'ai l'habitude. Par contre, l'idée qu'elle puisse m'interdire de m'approcher d'une femme me fait sortir de mes gonds.

— Ça n'a rien à voir, se radoucit-elle en percevant ma colère. Je connais Laure. C'est un cœur d'artichaut et elle change de mecs comme de sous-vêtements. Quant à Eloïse, elle saute sur tout ce qui bouge, et franchement je ne pensais pas qu'elle deviendrait accro si vite. J'ai fait une erreur de jugement. Mais... cette fille..., je doute qu'elle collectionne les mecs. Je crois qu'elle ne mérite pas de souffrir.

— Je ne compte pas lui faire de mal. Au contraire, je ne vais lui faire que du bien.

Le simple fait de penser à ce que je pourrais lui faire découvrir fait gonfler ma queue dans mon jean.

*Putain, j'aurais dû insister et finir la soirée avec elle !*

Je jette un œil à l'écran de mon téléphone resté dans mes mains. Toujours pas de réponse d'Élisa. Merde !

— Alors, préviens-là que ce n'est que de la baise avant qu'elle ne s'attache à toi.

— Ne t'inquiète pas ! Tu me connais ! Elle est distante et froide. Ça n'arrivera pas.

— Justement ! Malgré le nombre de filles que tu as sautées, je pense que tu les connais bien mal.

— Je les ai pourtant pratiquées sous toutes les coutures et observées dans leurs moindres détails. De toute façon, je n'ai pas envie de les connaître plus que la profondeur de leur intimité.

— Tu es un beau salaud ! Je me demande comment je fais pour t'aimer.

Tina soupire longuement tout en grattant le cuir du volant avec ses ongles vernis.

— Peut-être parce que tu es un peu comme moi !

— Je ne suis pas certaine que ce soit un compliment. Enfin bref ! Il y a une tonne de filles à la fac qui rêve de se faire sauter. Tu vas bien en trouver une pour satisfaire tes envies et ficher la paix à cette coincée. Je te fais confiance !

— Si tu as l'intention de jouer à Mère Teresa, dis-le-moi tout de suite pour que je rigole un bon coup.

— Ton immaturité me dépasse, grogne-t-elle en secouant la tête.

— Ça n'a rien à voir, j'ai envie de baiser une femme différente. J'ai testé un paquet de filles chaudes, vulgaires et sexy et ce n'est presque plus drôle ! J'ai le droit, non ?

*Putain, j'ai fait une gaffe ! Aië !*

— Tu me fais chier ! vocifère-t-elle en enclenchant la première.

Si ses yeux lançaient de véritables éclairs, je serais mort sur-le-champ. Cette fois, elle est vexée. Très vexée. Chaude et sexy... Je n'ai pas exagéré. Tina est comme ça. Mais vulgaire, elle ne l'est pas. Au contraire, elle est même élégante et raffinée et je vais devoir m'excuser pour avoir la paix.

— OK, je suis désolé. Tu es mon exception. Et si ça peut éviter qu'on s'engueule, j'abandonne avec cette nana.

Elle lève les yeux au ciel et consent enfin à appuyer sur l'accélérateur.

— Tu me désespères. Dire que tu es prof toi ! Non, mais je rêve !

J'allume l'autoradio pour couper court à la discussion et m'enfonce dans mon siège. J'ai un mensonge de plus à mon actif, mais tant pis. L'important est qu'elle arrête de me parler d'Élisa toutes les deux secondes. La fragilité de cette fille n'est sans doute pas pour moi et je ramerais moins à tourner autour d'une autre, comme Chloé par exemple. Mais, je m'en fous, je compte bien poursuivre ma tentative de séduction, Tina d'accord ou pas. Non seulement à cause de ce défi, mais aussi parce que c'est la première fois qu'une femme me dit « non » de façon aussi catégorique. Ce n'est que l'histoire de quelques jours, le temps que j'arrive à mes fins. Ensuite, je passerai à la suivante.

— Et si on allait chez Nico ce soir ? propose-t-elle après un long moment de silence.

Que ma meilleure amie décide de changer de sujet me soulage.

— Pourquoi pas ? Préviens-le avant, on ne sait jamais. Il bosse peut-être.

Nicolas est second de cuisine dans un restaurant et ses horaires sont assez compliqués. Avant d'être mon pote, c'est celui de Tina depuis la maternelle. Elle me l'a présenté cet été, quand je suis arrivé à Bordeaux, et le courant est tout de suite passé entre nous. Il est d'un calme presque olympien et a une philosophie de vie approachante de la nôtre : profiter de chaque moment. Fêtes entre amis, alcool, sexe... Il est de toutes les sorties. Même si, question chasse féminine, il n'est pas le meilleur.

Une heure plus tard, nous sommes dans les escaliers menant à l'appartement de Nicolas et, pour la énième fois, je vérifie mon téléphone planqué dans mes mains sous les cartons à pizzas pour que Tina ne s'aperçoive de rien. Je n'ai toujours pas de réponse d'Élisa et ça commence à m'angoisser.

— Je suis certaine que Nico sera d'accord avec moi, marmonne Tina en appuyant sur la sonnette.

Elle n'est pas encore en train de me parler d'Élisa, si ? Pas moyen qu'elle laisse tomber, putain !

— Il y a de nombreux autres sujets très intéressants pour passer une bonne soirée, merde !

Alors que je grogne en lui lançant un regard noir, la porte s'ouvre sur Nicolas qui, torse nu, nous accueille avec un large sourire, enlevant à ma colocataire l'opportunité de protester contre moi.

— Salut, ma chérie ! lance-t-il, tout en frottant une serviette de toilette dans ses cheveux humides.

— Salut, beau gosse ! lui répond-elle cachant à merveille sa mauvaise humeur.

Le nez de boxeur et les yeux noisette un peu tombants, Nicolas n'est pas très engageant. Bon, mon opinion de mâle séducteur n'est peut-être pas objective. Néanmoins, je dois reconnaître que la nage qu'il pratique de manière intensive depuis des années est efficace. Elle lui a permis de se sculpter un corps d'athlète qui pourrait en faire craquer plus d'une s'il était un peu plus

entreprenant.

— Vous avez eu une super idée, je ne bosse pas ce soir. C'est top.

Il referme la porte et pénètre immédiatement dans la salle de bain près de l'entrée. Le temps d'enfiler un large tee-shirt et de passer un coup de peigne dans ses boucles blondes qui retombent sur ses oreilles, il est de retour dans le séjour.

— Alors ? Ça te fait quoi qu'on t'appelle « Monsieur » maintenant ? me dit-il d'un air moqueur alors que je traverse le salon et pose les cartons de pizzas sur le comptoir du coin cuisine.

Son ironie accroît mon stress et touche à ma fierté, car elle rejoint celle de mes amis, David et Virginie, qui ont appris que je débutais une carrière de professeur et ne se sont pas gênés pour se foutre de moi.

J'exhale un long soupir et m'adosse au frigo. Ce n'est pas parce que j'aime déconner que je ne suis pas capable d'enseigner, merde ! Le boulot c'est le boulot, la vie privée c'est la vie privée.

*Bon, OK ! Je ne serais pas contre un petit extra.*

— Je n'ai pas encore eu l'occasion de l'entendre, mais je suis certain d'adorer qu'une femme me dise « Monsieur ».

En y réfléchissant, j'ai adoré qu'Élisa me vouvoie.

— Un petit côté dominé-dominant qui t'ira comme un gant, ajoute Tina en appuyant sa réponse par un hochement de tête.

Je fronce les sourcils en la regardant se débarrasser de son manteau sur le dossier d'un fauteuil. Elle veut à tout prix me prouver que mon bonheur se trouve dans l'enceinte de la fac et que je perds mon temps avec Élisa. Sauf qu'au lieu de me décourager, elle ne fait qu'augmenter mon envie de lui démontrer le contraire.

— Fais gaffe quand même, les relations prof-étudiante, c'est un peu risqué, ricane Nicolas avant d'ouvrir la porte-fenêtre donnant sur la rue.

Il s'avance sur le petit balcon et allume une cigarette.

— Ne t'inquiète pas pour moi mec, dès qu'il s'agit de baiser, je gère !

Je souris intérieurement. Élisa, Chloé ou une autre fille à la fac... Elles sont toutes étudiantes de toute façon !

*Élisa...*

Enfoncée dans la poche de mon jean, ma main me démange. Je voudrais vérifier mon téléphone, même si je ne l'ai pas senti vibrer. Je presse mes doigts autour de l'appareil et serre les dents. Je ne dois pas céder à la tentation de regarder si elle m'a enfin répondu. Je ne suis pas faible à ce point-là.

Tina me rejoint dans le coin cuisine. Elle introduit les pizzas dans le four, puis s'approche de moi en ondulant des hanches avec exagération.

— Monsieur Johansson a la prétention de croire qu'aucune femme ne lui résiste, ironise-t-elle en enroulant un bras autour de mon cou.

Je saisis ses hanches et pivote d'un quart de tour avec elle. Je me dégage de son étreinte et pars m'affaler sur un vieux fauteuil Club du séjour. Ce soir, je ne suis pas d'humeur joueuse.

— Ma chérie, il s'agit d'une simple constatation ! Reconnais que vous avez toutes un peu de mal à repousser un homme qui vous promet du plaisir.

Tandis qu'elle se renfrogne, Nicolas ricane en face de moi :

— Tu es quand même un drôle de mec !

Le dos appuyé sur la rambarde métallique, il secoue la tête en crachant sa fumée de cigarette.

— Précise ! dis-je, curieux de connaître le fond de ses pensées.

— Tu es surdoué intellectuellement, y'a aucun doute, mais émotionnellement et humainement, tu as encore du chemin à faire à mon avis. Sans vouloir te vexer, le monde ne tourne pas autour du sexe... ni de toi d'ailleurs.

Je reste sans voix, il n'est le plus expérimenté ni pour me donner des conseils en la matière ni pour me juger puisqu'il me connaît depuis peu. Personne n'a réussi à comprendre mon fonctionnement jusqu'à maintenant, il y a peu de chances qu'il soit le premier.

Après quelques secondes de réflexion, je choisis de prendre sa critique sur le ton de la plaisanterie et réplique en joignant les mains devant moi pour me moquer :

— J'aime à penser que c'est pourtant le cas, c'est mal ?

— C'est pathétique ! lance Tina avant de se diriger vers un meuble-bar en bois sombre et d'en sortir une bouteille de whisky.

— C'est un comportement infantile, corrige Nicolas.

*Non, mais, ils se sont ligués contre moi tous les deux ?*

— À qui le dis-tu ! Figure-toi que je viens d'aller chercher « Monsieur » qui s'est trouvé une nouvelle lubie. Un caprice d'enfant gâté.

— Putain ! On ne devait pas en parler ce soir !

Je tape du poing sur ma cuisse. Elle ne va pas recommencer sa litanie !

— Raconte ! demande Nicolas toujours friand d'histoires croustillantes.

Aussi à l'aise que chez nous, Tina pose la bouteille et trois verres sur la table basse devant moi, puis elle s'assoit sur mes genoux en gonflant sa poitrine. Son chemisier est volontairement déboutonné jusqu'à la naissance de ses seins, dévoilant quelques centimètres carrés de son soutien-gorge en dentelle blanche. Je fais semblant de ne pas y prêter attention et garde mes mains à distance sur les accoudoirs.

— Thomas a dégoté la fille la plus austère qui puisse exister, commence-t-elle en levant les yeux au ciel. Et pour je ne sais quelle raison, il a décidé de se la taper.

Nicolas jette son mégot par-dessus le balcon. Puis, alors qu'elle se colle contre mon torse, il s'avance vers moi en ricanant encore.

— Un challenge intéressant, déclare-t-il apparemment impatient d'en savoir plus.

Il remplit les verres et nous les distribue sans se préoccuper de Tina qui se renfrogne à nouveau. Puis, le sourire aux lèvres, il s'assoit sur le fauteuil à côté. Je lève mon verre dans sa direction. Il veut jouer avec la susceptibilité de Tina ? Pas de conspiration en vue ? J'adore ça.

— Enfin quelqu'un de sensé ! Je commençais à désespérer.

J'offre ma plus belle grimace à Tina, qui bondit sur ses pieds, vexée.

— Les mecs vous êtes tous pareils, ricane-t-elle en claquant ses talons sur le parquet jusqu'à la porte-fenêtre encore ouverte.

— Sinon, comment se sont passés tes cours ?

Nicolas ignore son caprice et ça m'amuse. Il n'est peut-être pas intéressé par mon boulot, mais au moins, il m'en donne l'impression alors qu'elle est si obnubilée par Élisabeth qu'elle ne m'a posé aucune question sur ma première journée.

— Eh bien, pour un début, je suis satisfait. Certains étudiants sont motivés et ont un niveau correct. D'autres sont des glandeurs... comme partout.

— C'est amusant que tu sois aussi rationnel pour parler boulot, alors qu'en dehors tu es si... excessif et obsédé... sexuel, me lance Nicolas en riant.

— L'un n'empêche pas l'autre. On peut être consciencieux dans son travail et aimer les plaisirs de la vie, non ?

*Putain ! Ils vont me foutre la paix avec ma compétence professionnelle supposée ! Oui ou merde ?*

Mon portable se met à vibrer contre ma cuisse. J'essaie de l'ignorer, mais j'imagine que c'est Éliisa et mon cœur cogne si fort dans ma poitrine que je n'entends pas la réponse de mon pote. Je ne dirais pas que j'ai peur qu'elle refuse mon rendez-vous, mais j'appréhende un peu. Comme si ce défi avait pris une importance capitale. Après quelques secondes d'hésitation, j'extrait l'appareil de ma poche et consulte l'écran. Aussitôt, mon anxiété se transforme en agacement.

— Encore mon père ! Ce qu'il peut me faire chier !

J'ai tout juste sorti ma phrase que je me fustige d'avoir parlé en entendant Tina frôler l'étranglement. Je relève la tête et croise son regard étonné.

*Qu'est-ce qui m'a pris de penser à voix haute ? Sans déconner, je débloque complètement.*

— Ton père ? répète-t-elle pour être sûre d'avoir bien entendu.

Énervé contre moi, je fourre mon téléphone à la place d'origine qu'il n'aurait pas dû quitter et avale mon verre cul sec pour chasser la boule qui obstrue ma gorge.

— Il n'y a rien à dire sur lui. Discussion terminée !

Tant pis si elle se vexe encore plus. Je n'ai aucune envie de déblatérer sur mon père ce soir !

— Aïe ! Sujet sensible ! grimace Nicolas, se gardant de rajouter quoi que soit d'autre quand je lui lance un regard sombre.

— Je découvre un truc ! insiste Tina, la mine renfrognée.

Je m'écrase sur le dossier du fauteuil et presse mes paupières en massant mes tempes douloureuses.

Putain ! Qu'elle pense que j'étais orphelin ou un truc dans le genre m'allait à merveille. Je suis dégoûté d'avoir été assez con pour faire une gaffe pareille. Maintenant qu'elle a un début d'information, elle va s'arranger pour remettre ça sur le tapis dès qu'elle en aura l'occasion, jusqu'à ce qu'elle connaisse le fin mot de cette histoire.

— Je crois que tu as un casting bientôt, non ? lui demande Nicolas.

J'ouvre un œil sur lui. Son verre au bord des lèvres, il plisse les yeux comme s'il réfléchissait, puis il me fait un léger signe du menton. Je l'imité pour le remercier.

*Mec, tu me sauves la vie !*

— Je pars à Paris à la fin de semaine prochaine, annonce-t-elle, le sourire retrouvé. Ce n'est que pour le week-end. Ce qui m'intéresse, c'est que c'est une nouvelle marque de lingerie qui a de grandes ambitions...

Nicolas a visé dans le mille avec sa question. Tina devient loquace allant même jusqu'à nous donner l'adresse de l'hôtel où elle descend et zappe du même coup Éliisa et mon père. Ouf !

— Tu n'oublies pas mon anniversaire, samedi ? termine-t-elle, toujours à l'écart sur le balcon. J'ai invité Romain...

— J'ai tout prévu ! la coupe-t-il. Pas facile de prendre une journée au restaurant en plein week-end, mais j'ai réussi à permuter mes heures avec un collègue pour être libre en soirée. J'essaierai de venir avec deux ou trois autres. Il faut que je vérifie leur emploi du temps.

J'espère que ses potes seront de bons compagnons de soirée, parce que supporter seul ce connard de Romain, non merci.

— Super idée ! s'exclame-t-elle avec un regard en coin dans ma direction. Orgie en prévision.

Elle se décide enfin à refermer la porte-fenêtre. Je vide mon verre et le pose sur la table de

salon juste avant qu'elle reprenne sa place sur mes genoux.

— Tu n'auras qu'à participer ! ajoute-t-elle en frôlant ma joue du bout des ongles.

Elle n'a pas touché son verre, sinon je pourrais croire que l'alcool lui monte à la tête. Je balaie sa main d'un revers de la mienne.

— Tu es devenue folle ou quoi ?

Primo, elle oublie que, dans notre appartement, les parties de jambes en l'air sont interdites. C'est une des règles de notre colocation. Je m'y tiens, alors il va falloir qu'elle en fasse autant ! Deuxio, je ne pratique pas la baise à plusieurs et elle le sait très bien. Le plaisir, c'est moi qui le donne ! À une seule fille à la fois.

— Tu n'es pas drôle mon chéri, râle-t-elle avec une moue boudeuse.

Je pousse un soupir las. D'habitude, son humour salace m'amuse, mais ce soir, il m'épuise. Entre le silence radio d'Élisa et les appels manqués de mon père, je suis assez perturbé comme ça.

— Putain, les pizzas ! crie Nicolas en se précipitant dans la cuisine.

Il ouvre la porte du four d'où s'échappe une bonne odeur de fromage chaud et en sort les pizzas, juste à temps pour éviter d'avoir à les servir version « noire de carbone à la romaine ».

— Pour un cuistot, c'est réussi ! dis-je en éclatant de rire devant sa mine déconfitée.

— Je suis concentré lorsque c'est compliqué, se défend-il, légèrement vexé. La simplicité ne m'intéresse pas !

*Encore une fois, nous sommes d'accord. Tu ne pouvais pas mieux dire mon cher Nico !*

J'ignore la grimace de Tina qui m'est destinée, puis je repense à Élisa.

Puisqu'elle préfère me snober en ne répondant pas à mon SMS, je vais la laisser mariner pendant quelques jours, en espérant ne pas la croiser dans les couloirs de la fac pour ne pas l'effrayer. En attendant, je vais tenter d'appâter Chloé et la garder en réserve, pour plus tard... Quand j'aurai réussi à faire céder la douce, attirante et mystérieuse Élisa et que ses iris bleus étincelleront de plaisir grâce à moi.

— Thomas, tu es dans la lune !

Tina parle fort en agitant sa main devant mes yeux et je réalise que depuis plusieurs minutes, mon cerveau a rejoint les bras de la jolie brune qui m'obsède.

*Bordel !*

Je secoue la tête pour recadrer mon esprit vagabond. Oublions tout, l'énigmatique Élisa, la chaude Chloé et mon emmerdeur de père. Une soirée entre potes, y'a que ça de vrai !

## Élisa

Les mains enfouies dans les poches de mon jean, je fais le pied de grue en bas des marches de la fac en attendant Justine et Antoine. Un vent frais s'est levé. Ma fine veste en jersey gris chiné n'est pas de trop, mon caraco à manches courtes aurait été trop léger en ce matin d'automne.

Nous sommes vendredi. La dernière image de Thomas s'éloignant après ce baiser déstabilisant remonte à trois jours et j'ai beau tenté de me raisonner, impossible de chasser cet Apollon de ma stupide boîte crânienne.

Soixante et une heures exactement que j'ai reçu sa proposition et que je ne lui ai pas répondu. J'étais persuadée d'avoir pris la bonne décision, j'avais trop peur de prendre des risques et de m'en mordre les doigts. Mais plus le temps passe, plus je me dis que j'aurais dû accepter. Après tout, il s'agissait d'un rendez-vous « en tout bien tout honneur », rien de plus. Seulement, il est trop tard pour regretter. On ne répond pas à une invitation trois jours après sans passer pour une imbécile.

Alors que je piétine pour me réchauffer, Chloé-la-blondasse passe près de moi. Sa mini-jupe ras-les-fesses et son pull moulant au décolleté plongeant n'ont pas dû lui coûter cher et je me demande même si, rapport aux centimètres carrés de peau recouverte, on ne les lui a pas offerts.

*Les tenues aussi légères devraient être interdites !*

Dès qu'elle m'aperçoit, elle gonfle sa poitrine et m'adresse un sourire pincé qui me donne la nausée, puis elle tourne les talons brusquement en ricanant avant de pénétrer dans le bâtiment. Elle se fout encore de moi ! Sans jamais lui avoir parlé, je la déteste, elle et ses manières vulgaires et provocantes. C'est plus fort que moi.

Les nerfs en boule, je suis en train de secouer la tête quand la chevelure rousse de Justine attire mon regard au coin de l'immeuble voisin. Le sourire aux lèvres, elle fait virevolter sa robe vaporeuse, entraînant le rire d'Antoine qui l'accompagne, comme toujours.

— Coucou, ma chérie.

— Salut, ma Ju. Tu as une de ces pêches ce matin !

— Comme d'habitude ! Non ?

Quoiqu'il arrive, Justine a le don de conserver un dynamisme incroyable et je l'envie.

— Comment la trouves-tu ? poursuit-elle en tournant sur elle-même pour donner de l'ampleur à sa robe. Je n'ai pas pu résister. J'ai craqué avec maman en faisant les boutiques à Sainte-Cat<sup>[2]</sup>, hier soir.

— Splendide ! Mais plus tout à fait de saison.

J'esquisse une grimace, les yeux fixés sur les manches très courtes qui cachent tout juste ses épaules.

— Effectivement, maintenant que je suis dehors, je crois que c'est un peu léger, admet-elle en se frottant les bras avec vigueur.

Il n'y a pas de doute !

— Mais « Calore, calore »<sup>[3]</sup>, poursuit-elle en trémoussant son derrière. Mon corps va vite se réchauffer.

Elle me lance un clin d'œil taquin. Justine ne cessera jamais de me surprendre !

— Salut, Antoine ! dis-je en l'embrassant sur la joue. Au moins, tu as été plus inspiré que Ju avec ta tenue !

Les mains dans les poches d'une magnifique veste en cuir noir, il est particulièrement séduisant ce matin.

Je ne vais pas recommencer à analyser le physique d'Antoine ! J'ai dû oublier de reconnecter certains neurones pour avoir de pareilles pensées !

— C'est sûr, répond-il, un œil admiratif dirigé vers Justine.

— Au fait, tu as eu le temps de regarder mon PC ?

Toujours obnubilée par la panne de mon ordinateur, je ne peux m'empêcher d'en parler. Je le lui ai confié mercredi et je suis impatiente de savoir s'il a trouvé une solution, car les soirées sont longues sans Internet. En plus, j'ai un tas de choses à rajouter dans mon journal intime enregistré sous un nom indétectable, mais je me garde bien de faire la remarque.

— Malheureusement, je n'ai pas eu le temps, mais promis, je m'y penche ce soir. D'ailleurs, j'ai pensé que l'on pourrait se voir demain matin pour en discuter autour d'un café. Qu'est-ce que tu en dis ?

Je rêve ou Antoine est en train de me donner un rendez-vous ?

Pas de panique. Il ne doit pas avoir les idées aussi mal placées que moi. Il ne s'agit que de mon histoire de PC après tout.

Alors que j'essaie de m'en convaincre, le clin d'œil de Justine dirigé vers moi confirme mes craintes. Je dois mettre les choses à plat avec lui très vite !

— D'accord, demain au Pub. À 11 h.

*Je viens vraiment de l'inviter dans un bar ?*

Antoine hoche la tête et retourne dans son mutisme, l'oreille toujours attentive à ma conversation avec Justine.

— L'employé du fast-food, c'est l'homme invisible, soupire-t-elle, l'air résigné. Maintenant c'est sûr, Chloé me l'a fait à l'envers pour se garder le prof dont elle m'a parlé. Mais bon, pour le moment, je ne l'ai pas croisé lui non plus. Pourtant, vu ce qu'elle m'en dit, il ne passe pas inaperçu !

J'étouffe un rire moqueur devant la moue dépitée de ma meilleure amie. Ses galipettes de mardi dernier n'ont pas été plus loin que la soirée, mais quand même ! Sortir avec un mec n'est pas une fin en soi, si ?

— Euh... pour déjeuner, c'est encore non, j'imagine ? continue-t-elle, sans trop d'enthousiasme.

— Eh bien... à midi, c'est possible. Je n'ai rien prévu.

Justine ouvre de grands yeux étonnés. Il faut dire que depuis plusieurs jours, je mange seule au restaurant universitaire pendant qu'elle s'obstine à chercher un nouveau prétendant. Partagée entre l'espoir de revoir Thomas et la peur de ne pas lui résister, j'ai préféré fuir les endroits où je risquais de le croiser. D'un côté, je regrette d'être restée silencieuse à son invitation, de l'autre je m'en félicite. Sauf que, ça ne peut plus durer. Il faut que j'arrête de me morfondre et que je passe à autre chose. C'est décidé, s'il m'appelle ou si je tombe sur lui par hasard, je refuse tout futur rendez-vous !

— Non sérieux ? s'étonne Justine qui a retrouvé toute son énergie. Tu es disponible pour moi aujourd'hui ? Youpi ! Mais pourquoi ? Tu as trouvé un lion à manger ?

Impossible de savoir si sa réaction est ironique ou réellement sincère. En tout cas, elle me fait

rire et puis, tout compte fait, je n'ai que ce que je mérite.

— J'ai faim. Ça te suffit comme raison ?

Après tout, je ne vois pas pourquoi je continuerais à me priver d'un déjeuner entre amies à cause d'un idyllique quasi-inconnu qui m'a fait tourner la tête pendant quelques minutes.

— Tu as revu Thomas ?

*Pitié ! Pas ça !*

Heureusement, je ne lui ai rien dit de mon expérience buccale sur le quai, sinon Discrétion Zéro aurait été au mieux de sa forme.

— Non, mais arrête avec ce type ! Nous avons juste pris un café. Fin de l'histoire. Je ne le reverrai pas et tant mieux !

— Qui d'autre que toi peut être contente d'avoir laissé filer Sexy-man ? bougonne-t-elle. Sérieusement Éli, ce mec c'est une vraie bombe. À ta place, je lui aurais carrément sauté dessus sans lui donner le temps de respirer.

Je devrais rire à sa blague. Au lieu de ça, c'est un sentiment d'amertume qui m'envahit en repensant au SMS auquel je n'ai pas répondu.

Super ! Mes bonnes résolutions n'ont pas le temps d'être mises en application qu'elles s'envolent en fumée.

*Tu aurais dû ! Juste pour ne rien regretter.*

Ma conscience débile et incontrôlable est de retour.

*Merde ! Pourquoi a-t-il fallu que Justine reparle de ce type ?*

Je dois avoir une mine déconfite, car ma meilleure amie n'insiste pas. Elle me sourit tendrement, puis elle se tourne vers Antoine qui est resté impassible.

— Tu viens manger avec nous ?

— Avec plaisir, lui répond-il les sourcils dressés d'étonnement.

Il est vrai que, lorsque Justine propose un déjeuner, il est souvent mis à l'écart et, cette semaine, c'est la deuxième fois qu'il est invité !

— Tu as révisé ton anglais ? grimace Justine. Je n'ai rien compris au dernier cours.

— Pas vraiment. Il faut que je m'y mette.

Je répète la même chose tous les jours et, à chaque fois, ma volonté m'échappe.

— Je peux vous donner un coup de main si vous voulez, s'empresse de répondre Antoine dont le visage s'éclaircit tout à coup. J'ai pris des notes et préparé des fiches. Je peux vous en faire une copie, vous expliquer, et vous aider dans les traductions.

— Génial ! Tu es un amour ! claironne Justine en l'embrassant furtivement sur la joue.

Le teint d'Antoine prend une couleur pourpre. S'il a d'un seul coup chaud, moi je meurs de froid. J'amorce un pas en avant pour grimper les marches de la fac quand une voix dans mon dos me cloue sur place :

— J'ai entendu votre conversation par mégarde et je pense que je peux vous venir en aide.

En un temps record, les pulsations de mon cœur atteignent des sommets et, quand une main ferme se pose sur mon épaule, je suis à deux doigts de m'évanouir. J'agrippe mon sac contre mon ventre pour me donner du courage et me retourne lentement. D'abord, je glisse un regard sur un pull moulant qui dessine avec précision les muscles d'un buste athlétique. Puis, ils remontent jusqu'à croiser le regard émeraude de Thomas qui me dévisage avec espièglerie. Ma réaction est immédiate, je me mets à trembler de la racine de mes cheveux à la pointe de mes orteils et mes joues doivent être plus cramoisies que celles d'Antoine tout à l'heure.

— Qu'est-ce... qu'est-ce que tu fais là ?

J'essaie de parler sèchement, mais je n'y arrive pas.

— À mon avis, je fais comme toi, ricane-t-il alors que son parfum commence à m'étourdir. Je vais en cours.

— Ici ?

Je crache un cri étranglé.

— Oui ! répond-il avec un sourire moqueur. Mardi, je t'ai dit que j'enseignais, me semble-t-il ?

*À la fac ? Quelle horreur !*

— Je... euh... Tu ne m'as pas précisé que tu donnais tes cours... euh... ici !

— Tu ne me l'as pas demandé. Je suis prof d'anglais, mais ne t'inquiète pas, j'ai vérifié sur mon listing. Je n'ai personne s'appelant Élixa en troisième année de psycho.

Je ne sais pas si je dois être soulagée de ne pas faire partie de ses élèves ou paniquée d'apprendre qu'il traîne tous les jours dans le même établissement que moi. Quoi qu'il en soit, ma gorge se serre, puis dans la foulée, mes cordes vocales m'abandonnent et aucun son ne s'échappe de mes lèvres quand j'essaie de lui répondre.

— J'attends toujours une réponse à mon texto, susurre-t-il tout près de mon oreille pour ne pas être entendu par les autres.

Maintenant, je n'ai plus d'air dans mes poumons et un trou béant sous mes yeux menace de m'engloutir devant tout le monde. La main de Thomas me saisit le bras avec fermeté, juste le temps que je retrouve une certaine stabilité. Puis, il jette un œil vers mes deux camarades en souriant et, à mon grand désespoir, je comprends que je dois me reprendre pour espérer échapper au harcèlement de Discretion Zéro.

— Je... euh... je te présente Justine... Schwartz, ma meilleure amie, et... Antoine Mons... un copain.

— Enchanté ! Thomas Johansson, professeur d'anglais dans cette faculté.

Bouche bée, Justine se contente de hocher la tête. Quant à Antoine, il promène son regard entre elle, moi et notre interlocuteur qui fait semblant de ne pas avoir remarqué notre stupéfaction.

— Je dois y aller, déclare Thomas après avoir consulté l'heure sur son téléphone. À bientôt, j'espère.

Il empoigne une valise en cuir abandonnée à ses pieds et dépose un léger baiser sur ma joue avant de se diriger vers l'entrée du bâtiment, nous laissant, Justine, Antoine et moi, complètement abasourdis.

*Oh, mon Dieu ! Si mon cœur ne lâche pas maintenant, c'est un miracle.*

Je tanguis, mais ce coup-ci, aucune main secourable ne vient me retenir. J'inspire, expire, plusieurs fois et trébuche avant de choir sur la première marche à ma portée. Au bord de l'apoplexie, je respire par saccades pour oxygéner mon cerveau et pour essayer de récupérer les données éparpillées dans ma boîte crânienne.

*Prof... Ici... Chloé... Oh, bon sang !*

— Il ne manquait plus que ça ! soufflé-je incapable de regarder mes amis dans les yeux.

— Putain ! C'est lui le prof sexy dont tout le monde parle ! s'exclame Justine qui a retrouvé sa voix. La vache ! Tu te rends compte que tu es juste un peu dans la merde ?

*Tu ne sais même pas à quel point !*

— Je...

Timidement, j'observe Antoine qui est toujours incrédule, puis jette un œil inquiet aux

alentours. De nombreux regards sont déjà braqués sur moi et les messes basses qui les accompagnent me donnent une idée de l'ampleur du désastre à venir. Et ce n'est qu'un début ! En effet, dans la foulée, Chloé surgit du bâtiment avec un air menaçant qui me tord l'estomac. Elle s'arrête quelques marches au-dessus de moi, crache dans le vide et retourne à l'intérieur en claquant la porte derrière elle.

Justine s'assoit près de moi.

— Tu ne vas pas pouvoir échapper à ce bel Apollon bien longtemps ! insiste-t-elle, histoire d'accentuer un peu plus l'angoisse qui me broie le ventre. Mais en même temps, tu vas devoir affronter une vraie jalouse.

— Putain mais merde ! Je ne suis pas intéressée, tu n'as pas besoin de tirer de plans sur la comète. Et puis, il ne s'est rien passé. Chloé peut se rassurer, je le lui laisse.

Pour mon équilibre psychologique, je dois m'en tenir à ma décision. Je dois faire abstraction des regards qui m'entourent, de Thomas et des émotions qui me bouleversent.

— Tu m'expliques comment vous avez fait pour vous tutoyer ? renchérit-elle, les mains sur les hanches. Un petit café et hop ! C'est le grand copinage ?

— Justine !

Je ne suis pas en état de supporter son harcèlement. Je bondis sur mes pieds et grimpe les marches en tapant des pieds. J'ouvre la porte de la fac, mais Discretion Zéro n'a pas l'intention d'en rester là. Elle m'attrape par le bras et me fait faire un demi-tour sur moi-même.

— Élixa De Sacco, j'exige des explications !

Son regard inquisiteur enfoncé dans le mien, elle fronce les sourcils et ne me lâche pas alors que je me secoue pour me libérer.

— Justine Schwartz, vous êtes la plus têtue des filles que je connaisse. Je-ne-suis-pas-in-té-res-sée, je n'ai donc pas de souci à me faire... et rien à t'expliquer.

J'essaie de la convaincre de ce que je viens de dire. Seulement, je ne le suis pas moi-même. Je sens encore l'empreinte des lèvres de Thomas sur ma joue, de sa main sur mon épaule, de son parfum autour de moi. Je suis dans la merde, c'est indiscutable.

Après cinq malheureuses minutes passées à son contact, je débloque. Pourtant, il faut que je fasse abstraction du magnétisme qu'il dégage. C'est une urgence absolue pour ma crédibilité et mon équilibre psychologique.

**Thomas**

Je pose ma sacoche sur mon bureau en bois patiné par le temps et parcours du regard la salle qui se vide. Il est midi et mon cours vient juste de s'achever. Seule Chloé est encore là. Elle traîne pour ranger ses affaires, puis s'avance vers moi avec nonchalance. Sa jupe ultra-mini est à la limite du tolérable pour mon cerveau vicieux et j'ai beaucoup de mal à rester de marbre.

— Monsieur Johannson ! Je n'ai pas bien compris ce que vous attendiez de nous... concernant le travail que vous nous avez donné, me dit-elle d'une voix langoureuse. Vous pouvez m'aider ?

Elle glisse une feuille sur mon bureau et son stylo entre ses dents, puis elle m'observe avec insistance alors que je regarde dans le vide. Je devrais suivre les conseils de Tina et la draguer, je suis sûr qu'elle n'attend que mon accord pour me sauter dessus. Pourtant, même si cette situation troublante fait vibrer ma queue, ma seule pensée est d'analyser qu'Élisa n'aurait pas osé être aussi directe que cette blonde à la limite du vulgaire. Je n'ai fait que penser à elle depuis que je l'ai croisée tout à l'heure avec ses amis.

Élisa... J'ai pris plaisir à reluquer son caraco qui, bien qu'un peu classique, met en valeur la courbe de ses seins. Ils ont l'air ronds et fermes, comme j'aime. Je suis pressé de voir leur pointe durcir sous mes doigts.

*Putain ! Une semaine d'abstinence, c'est une de trop. Je deviens cinglé.*

Mon regard dérive vers Chloé et ses œillades à répétitions. Elle doit être un sacré coup pour une nuit et, même si je ne cours jamais deux lièvres à la fois, je compte bien préparer mon avenir sexuel pour l'après, lorsque j'en aurai terminé avec Élisa.

Je frôle intentionnellement ses doigts en enlevant le stylo de sa bouche et elle me fixe avec impertinence.

*Coquine ! Très coquine !*

— Il s'agit d'une traduction de textes afin d'évaluer le niveau du groupe, dis-je avec assurance, sans quitter ses yeux charbonneux. Et toi, qu'attends-tu de moi ?

Autant rentrer dans le vif du sujet tout de suite et savoir jusqu'où son aplomb peut la mener. J'effleure son bras et étudie ses réactions avec attention. Ses pupilles se dilatent. Ses joues prennent une belle couleur rosée. La bouche entrouverte, elle humidifie ses lèvres. Satisfait, je lui souris.

— Ma question est trop directe peut-être ?

— Non, pas du tout, répond-elle en tirant sur le bas de sa jupe. J'accepterai ce que vous voudrez, Monsieur.

*Voilà autre chose !*

Je m'attendais à tout sauf à cette réponse et je reste plusieurs secondes en apnée, le temps d'absorber l'information. Tina a des dons de voyante qui me font peur. Le côté « dominant-dominé » dont elle m'a parlé chez Nicolas prend tout son sens et ce « Monsieur » ne me plaît pas. Soit il s'agit d'un respect prof-étudiant et compte tenu de l'attitude de Chloé, j'en doute. Soit notre conversation tend dangereusement vers une relation sado-maso et, à tort ou à raison, ce n'est carrément pas une direction sexuelle qui m'intéresse. Mes amis m'ont déjà offert des

jouets sexuels pour se marrer, mais ils sont rangés dans mes placards et je n'ai encore jamais ressenti le besoin de m'en servir. Alors imaginer utiliser une cravache, des menottes ou un fouet, pour enflammer cette blonde sulfureuse, m'excite encore moins. Néanmoins je cache ma surprise derrière un sourire charmeur.

— Dois-je prendre cette réponse pour une proposition, Mademoiselle Victor ?

— Qui ne tente rien n'a rien, n'est-ce pas ? m'assure-t-elle, ses yeux brillant d'excitation.

— Il n'est pas toujours nécessaire de forcer les choses pour les obtenir.

J'ai bonne mine de donner ce genre de conseil alors que c'est l'inverse de ce que je fais avec Éliisa !

Éliisa... A-t-elle compris que mon envie de la baiser devient une idée fixe et que je ne lâcherai rien tant qu'elle ne m'aura pas cédé ?

*Elle ne sait même pas à quel point elle est excitante !*

*Mais pourquoi faut-il qu'elle m'obsède à ce point ? Et si je perdais mon temps et passais à côté d'un moment d'exception avec Chloé ?*

Celle-ci toussote, me sortant de mes pensées.

Je lui rends sa feuille, son stylo et referme ma mallette.

— Bien ! Je vais réfléchir à la situation, mais...

Je m'arrête de parler, deux étudiantes viennent d'entrer en riant. Elles ne nous calculent pas et récupèrent un dossier oublié sur une table, mais pour éviter tout malentendu, j'invite Chloé à quitter la salle. Elle exhale un soupir en jetant un œil désapprobateur vers ses camarades, puis elle se dirige vers la sortie en même temps qu'elles. La main sur la poignée de la porte, elle attend qu'elles passent devant elle, puis, enfin seule, elle se tourne vers moi :

— Combien de temps pensez-vous devoir réfléchir... Monsieur ? minaude-t-elle, la bouche en cœur.

À l'évidence, mon statut de professeur ne l'intimide absolument pas.

Putain ! Si je n'étais pas autant focalisé sur Éliisa, j'aurais donné à cette blonde une réponse positive sur-le-champ !

— Le temps que j'examine tous les paramètres, je dirais... une semaine.

Sept jours ! C'est la durée maximum que je m'octroie pour faire craquer Éliisa, la baiser dans les formes et profiter quelques fois de son corps qui m'obsède. Après, je serai libre comme l'air et pourrai me consacrer à Chloé de la même façon.

— OK !

Ses lèvres rouge carmin s'étirent en un large sourire satisfait, puis elle referme la porte derrière elle et je me retrouve seul face à de nouveaux doutes. Ai-je raison de m'obstiner avec Éliisa alors que Chloé me tend les bras sans avoir besoin de forcer ?

Il me faut quelques secondes pour peser le pour et le contre. D'un côté, il y a cette petite brune mystérieuse et ma fierté de prouver à Tina qu'elle sous-estime mes capacités de séduction, quels que soient les obstacles. De l'autre, il y a Mademoiselle Victor, la facilité et, peut-être, une expérience sexuelle inédite pour moi.

J'empoigne ma mallette avec détermination. Je n'ai pas l'habitude de baisser les bras par commodité. Et puis après tout, une semaine n'est pas le bout du monde. J'ai entendu Éliisa et sa copine mentionner le fast-food. Je vais aller y déjeuner et j'improviserai sur place, histoire de forcer un peu le destin.

Fier de mon projet, je sors de la salle de classe et croise le regard de Chloé qui discute avec deux charmantes demoiselles. Toutes les trois me reluquent de haut en bas et leurs regards lascifs

en disent long sur ce qui leur passe par la tête.

Bordel ! Avec toutes ces femelles en chaleur dans cette fac, réussir à contrôler ma libido risque d'être un défi tout aussi difficile à tenir que celui de faire craquer Élisabeth. Peut-être même plus dur encore.

— Monsieur Johansson ? roucoule Chloé alors que je passe près d'elle.

Elle se déhanche à outrance devant ses deux copines qui gloussent dans leur coin et n'hésite pas à frotter son bras contre le mien.

*Elle fait tout pour m'exciter !*

— Oui ? dis-je en tentant de rester impassible.

— Donnez-vous des cours particuliers ?

— Ça m'arrive. Nous pourrions l'envisager si ma réponse est positive.

Impatient de mettre en application une nouvelle méthode de séduction avec Élisabeth, je me décale, mais lui adresse néanmoins un clin d'œil.

— Super !

*J'ai déjà eu affaire à des filles sans complexes, mais celle-ci explose tous les records !*

Le temps de rejoindre la sortie du bâtiment principal, Chloé et ses avances ont quitté mon esprit. Une seule question trotte dans ma tête : quelle technique employer pour faire craquer Élisabeth en moins de sept jours ?

**Élisa**

Les bornes électroniques de commande de burgers sont libres. Et pour cause ! Cette fois-ci, elles sont en panne. *C'est bien ma veine !*

Piégée dans la file d'attente entre Justine et Antoine, j'ai l'impression de revivre la scène de lundi midi et je m'en serais bien passée.

Apprendre que Thomas enseigne dans ma fac m'a mise sens dessus dessous. D'ailleurs, je n'ai rien retenu de mes dernières heures de cours. Je me demande combien d'étudiants l'ont vu m'embrasser sur la joue et combien trouvent grotesque qu'un homme aussi séduisant que lui puisse s'intéresser à moi.

Mes yeux dérivent vers la porte et, en une nanoseconde, mes poumons se vident de tout l'air qu'ils contiennent. Non seulement Thomas vient d'entrer, mais il s'avance dans ma direction. Mon cœur s'arrête et redémarre plusieurs fois avant de s'emballer. Mes genoux faiblissent. Mes doigts s'engourdissent au point d'avoir des difficultés à s'accrocher à mon sac. Puis tout se met à tourner autour de moi.

*Bon sang ! Il y a beaucoup trop de monde ici pour me donner en spectacle !*

Mon regard erre dans la salle déjà bien pleine. Mais alors que je cherche désespérément une idée, un moyen d'échapper à un nouveau face à face, je m'aperçois que Thomas s'est arrêté, coupé dans son élan par un homme assis à quelques mètres de moi.

*Mon prof d'anglais ? Ça alors ! Je n'aurais jamais cru qu'il puisse me sauver la vie un jour, celui-là.*

Une discussion débute entre eux deux, me laissant un peu de répit pour réfléchir à l'attitude à adopter si Thomas finit par nous rejoindre.

*Quand il finira par te rejoindre ! Parce que tu ne vas pas y couper.*

Je ronchonne dans l'espoir de faire taire cette petite voix exaspérante, mais elle se rebelle.

*Un baiser, même devant tout le monde, ne peut pas te faire de mal, au contraire !*

— Regarde, murmure Justine, les yeux béats d'admiration. À ta droite ! Beauté divine, l'homme idéal existe vraiment ! Plus je le vois, plus je trouve que cet être est parfait. Si Chloé était là, elle serait aux anges ! Mais toi Éli, tu as une chance de dingue.

— Ça suffit ! Arrête de me parler sans arrêt de cette fille et de ce type ! Il est prof et, comme tu l'as si bien dit ce matin, je n'ai aucune intention de me retrouver dans la merde.

Mine de rien, je lorgne quand même Thomas et croise son regard troublant. Une vague de chaleur monte en moi et je crains que la couleur de mes joues s'en ressente. *Bon sang !*

— Sexy-man n'a d'yeux que pour toi ! ricane Justine à mon oreille. Et je remarque que tu ne parles plus de ton manque d'intérêt, mais juste du fait que tu risques des ennuis si...

Je feins de lui mettre une gifle pour la faire taire.

— Si j'avais tort, tu ne le prendrais pas comme ça, insiste-t-elle sans me quitter des yeux. Avoue que tu craques pour Monsieur Johansson.

Je lui donne un coup de coude dans les côtes et grogne bien trop fort :

— Au lieu de me bassiner avec Thomas, occupe-toi plutôt de te trouver un mec.

Devant mon ton tranchant, elle crache un soupir vexé, puis se tourne vers Antoine et commence à discuter avec lui.

*Ouf ! J'ai enfin la paix !*

Enfin, mon tour arrive et je me dépêche de commander pour sortir au plus vite de cette file d'attente. Antoine a trouvé la table idéale. Cachée par un mur de plantes artificielles, elle est à l'opposé de celle de Thomas et je m'y sens un peu en sécurité. Juste un peu, car je n'ai aucune visibilité sur ce qu'il est en train de faire et je m'attends à le voir débouler à tout moment. Quant à Justine, elle a bien compris mon message, elle ne fait plus d'allusion ni à lui ni à cette blondasse imbuvable de Chloé. Toutes les deux, nous parlons courts, partiels à venir tandis qu'Antoine se contente d'écouter, comme d'habitude, en souriant timidement.

Une fois ma salade avalée, je me lève et rassemble les boîtes vides dans le plateau sans faire attention qu'Antoine n'a pas tout à fait fini de manger. Tête baissée, je me dépêche autant que je peux, car ma priorité reste quand même de sortir d'ici avant que Monsieur Sexy-man n'ait terminé sa conversation avec son collègue. Seulement, alors que je m'appête à trouver la poubelle, deux mains prennent appui sur la table et je manque de m'étrangler avec ma salive sous l'effet de la surprise.

*Quelle surprise ? C'était à prévoir, non ?*

Maintenant ma conscience me rit nez ! Super !

— Je peux me joindre à vous pour un café ?

Le coup de grâce tant redouté est arrivé et, si je ne veux pas que Miss Godiche réapparaisse et mette en lumière le plus intéressant de ma personnalité, il va falloir que je me contrôle mieux que ça.

J'inspire, expire, cherchant au plus profond de moi à trouver l'énergie nécessaire pour répondre sans bégayer. Je fixe les boîtes rouges et jaunes et jamais elles ne m'ont paru aussi fascinantes. Que faire ? Non seulement ma bouche n'articule plus, mais mes jambes flageolent tellement qu'après quelques secondes d'efforts, je me laisse choir sur mon siège avec la délicatesse d'un éléphant.

*Tu ne peux pas lutter Éli !*

Va te faire voir !

— Bien sûr ! répond Justine avec enthousiasme et surtout sans tenir compte de mon malaise.

— Quatre cafés ? demande Thomas que je n'ai toujours pas eu le courage de regarder dans les yeux.

Du coin de l'œil, j'aperçois Justine qui acquiesce en hochant la tête et, tandis que mon séduisant harceleur s'éloigne pour passer sa commande, j'en profite pour déverser ma pseudo-colère sur mon amie en chuchotant :

— On n'était pas bien tous les trois ? Tu ne pouvais pas lui dire qu'on était pressés ou je ne sais quoi d'autre ?

— Éli, arrête de te mentir, soupire-t-elle en grimaçant un rictus moqueur. Tu n'as même pas été capable de sortir un mot et en plus regarde-toi ! Tu es rouge comme une tomate et tu trembles comme s'il faisait moins quarante ici. Ce mec est ultra super sexy et il te drague. Profites-en. N'est-ce pas Antoine ?

La bouche encore pleine, il remue la tête de haut en bas en grognant des paroles inaudibles.

— Ju ! Tu m'énerves !

— Il ne va pas te manger.

— Oui, je sais ! Mais bon...

En réalité, je rêve secrètement qu'il croque chaque partie de mon corps et ça me terrorise.

— J'espère que tu m'expliqueras un jour pourquoi tu réagis comme ça...

En proie à un début de honte, j'abaisse mes yeux vers mes genoux. *Un jour, je te promets Justine, j'y arriverai.*

Lorsque Thomas revient avec un plateau, je suis toujours dans la même position et aucun de nous trois n'a repris la parole. Notre invité-malgré-nous s'empresse de s'asseoir et, bien sûr, il choisit la chaise voisine de la mienne, face à Justine et Antoine.

*Mon Dieu ! Ce parfum...*

— Ravi de me rejoindre à vous.

Sans attendre, il pose avec fermeté sa main gauche sur mon genou et la fragrance qui emplit mes narines n'est plus au centre de mes préoccupations. Je hoquète de surprise et resserre les cuisses. Puis, je tente de réguler les battements de mon cœur en me forçant à respirer calmement, mais il cogne si fort que c'est impossible.

— Nos premières entrevues étaient brèves, commence Thomas, comme si rien ne se passait sous la table. Vous venez souvent ici ?

— De temps en temps, mais Éli n'aime pas trop cet endroit, argumente Justine dont je vois le corps frétiller en face de moi. Alors comme ça, vous êtes prof dans notre fac ?

— Enseignant, c'est un peu différent. D'ailleurs, ma proposition de tout à l'heure était sincère et très sérieuse. Je peux vous aider en anglais.

Alors que Justine le remercie poliment, la main qui s'est invitée sur mon genou remonte lentement sur ma cuisse. Je n'ai plus d'air dans mes poumons. Ni pour irriguer mon cerveau et réfléchir, ni pour qu'un son franchisse la barrière de mes lèvres, et aucune force pour faire obstacle à ses doigts qui prennent un chemin dangereux.

Je devrais dégager son bras, mais en réalité, j'aime les sensations qui se sont emparées du bas de mon corps et se concentrent progressivement dans mon entrejambe.

Et merde !

— Éli ? dit-il d'un ton suave, en se retournant une nouvelle fois vers moi. C'est un joli surnom.

Je ferme les paupières parce que c'est le seul mouvement que je peux encore faire.

*Ne m'appelle pas comme, ça s'il te plaît !*

Alors que je savoure en silence les effets de ses caresses, il retire doucement sa main et la pose sur mon avant-bras heureusement caché lui aussi sous la table. Ma peau se piquette entièrement de chair de poule.

Est-ce que c'est une réaction naturelle à la frustration ?

— Tu ne réponds rien ? s'étonne Justine qui n'a toujours pas la moindre idée des mains baladeuses de Thomas qui me rendent folle.

*Je suis en train de me faire peloter ma chérie et tu ne vois rien.*

Je ne sais pas si je dois rire ou pleurer devant l'insolence de cette petite voix, mais il faut que je réagisse avant que Miss Godiche ne fasse son grand retour. Je dois être capable d'aligner deux mots l'un derrière l'autre de sorte que mon amie ne se doute de rien.

De quoi parlaient-ils d'ailleurs ? Ah oui ! Des cours d'anglais et des endroits où j'aime traîner.

Je saisis mon gobelet de café et en bois plusieurs gorgées pour faire glisser la boule nichée dans ma trachée, puis j'ouvre enfin la bouche :

— Mon niveau d'anglais est excellent ! Je n'ai pas besoin de cours particulier. Et c'est vrai !

Je n'aime pas manger ici. Ça pue, la bouffe est grasse et il y a beaucoup trop de monde.

Je n'ai pas dit grand-chose, mais j'y ai mis toute mon énergie et je suis essoufflée. La main de Thomas se fige quelques secondes sur mon bras, puis elle reprend la place qu'elle avait sur ma cuisse. À cet instant, je jure que je vais m'évanouir s'il n'arrête pas de m'émoustiller.

— Donc, on oublie pour les cours, continue-t-il sans rien laisser paraître d'une éventuelle déception. Mardi, tu m'as dit que tu n'aimais pas non plus les endroits chics, alors quel est ton style de restaurant ?

Discrètement, ses doigts poursuivent l'exploration du haut de mes jambes et je tremble d'excitation.

— Je...

Les yeux plongés dans mon café, je me tais et mords mes lèvres, car sa main est figée juste là où les crépitements sont les plus intenses. Là où personne n'a eu le droit de s'inviter depuis des années. Je la bloque en serrant fortement les cuisses et j'entends un léger rire s'échapper de sa bouche.

J'adore sentir mon corps se réveiller, mais je ne veux pas qu'il le fasse.

J'aimerais que Sexy-man poursuive ses caresses divines, mais je me fustige intérieurement de le laisser faire.

*Oh, mon Dieu ! Miss Godiche est détrônée par Sans Morale et je ne suis pas certaine de préférer la deuxième.*

— Éli aime les pubs, les bars à tapas, les pizzérias et les restaurants asiatiques, intervient Justine croyant bien faire en venant à mon secours.

— C'est intéressant, répond Thomas d'une voix rauque.

Sa main n'a pas bougé d'un millimètre et les muscles de mes cuisses sont si bandés qu'ils commencent à faiblir.

Je termine de boire mon café et jette machinalement un œil sur ma montre. Puis, je regarde Antoine dans l'espoir qu'il m'apporte une solution silencieuse. Le coude posé sur la table, il frotte sa barbe de trois jours et nous observe tour à tour, l'air amusé. Mais comme d'habitude, il n'intervient pas dans la discussion.

Depuis quand nous regarde-t-il comme ça ? A-t-il remarqué quelque chose ?

*Il faut juste que je sorte d'ici avant qu'il ne soit trop tard !*

— Antoine, Justine, on y va ?

Par je ne sais quel miracle, je trouve l'énergie de bondir de mon siège et la main de Thomas retombe lourdement dans le vide.

— Éli, ça ne va pas ? s'exclame-t-il, donnant l'impression d'être étonné par ma réaction.

Je dois être aussi rouge qu'une pivoine, mais c'est le cadet de mes soucis.

— Si, très bien ! (Je m'efforce de ne pas croiser son regard)... Justine, tu te rappelles que l'on doit aller faire les boutiques ? Hein ?

— Quoi ? me demande-t-elle les yeux grands ouverts.

Comment pourrait-elle comprendre de quoi je parle puisque nous n'avions rien prévu cet après-midi ?

— Tu sais bien !

J'insiste, avec un clin d'œil que j'espère le plus discret possible, mais Thomas ne semble pas dupe et je décèle un sourire amusé sur ses lèvres.

*Bien trop attirantes ces lèvres !*

— Ah oui, c'est vrai ! dit-elle d'un air contrit. Désolée Thomas.

Justine se lève en même temps qu'Antoine et je ne me retourne pas jusqu'à la porte.

— À une prochaine fois, termine-t-elle alors que nous sortons du fast-food.

Je n'entends pas la réponse de Thomas, car je suis déjà dehors et file le long du trottoir, pressée de m'éloigner le plus vite possible du danger « Sexy-man ».

— Tu m'expliques pourquoi tu me parles de shopping ? crie Justine derrière moi. Tu veux vraiment qu'on aille faire les boutiques toutes les deux ?

Antoine et elle ont du mal à suivre mon rythme et trottinent pour me rattraper.

— Pourquoi pas oui ?

À grandes enjambées, je trace jusqu'à la place de la Victoire où je m'arrête enfin légèrement essoufflée.

— Tu fuis ! constate-t-elle en fronçant les sourcils.

— Certainement, mais c'est comme ça !

— Je sais depuis longtemps qu'il y a un truc qui ne va pas chez toi, mais là, il va falloir qu'on discute sérieusement toutes les deux.

— Je veux simplement aller faire du shopping avec toi.

— C'est justement le problème ! Tu ne fais *jamais* les magasins avec moi ! Non, mais tu te rends compte que Sexy-man te fait les yeux doux ! Et toi, Mademoiselle J'aime-Pas-Les-Hommes, tu joues l'indifférente, voire la méprisante, et tu te barres à vitesse grand V pour un hypothétique après-midi shopping ? Et ne me dis pas que tu as la trouille de te retrouver dans la merde à cause des qu'en-dira-t-on. C'est trop tard de toute façon.

— Pour la dernière fois Justine, je ne suis pas intéressée. Tu peux comprendre ça ?

*Mensonge, mensonge !*

Je ne vais quand même pas lui dire que Thomas m'a discrètement caressée sous la table et que l'effet a été immédiat sur ma petite culotte !

— Pas sûre, me répond-elle les dents serrées.

— Si on pouvait passer à un autre sujet au lieu de parler sans arrêt de Thomas-le-Désirable, ça m'arrangerait !

Perdue entre Justine qui m'énerve et ce désir incroyable qui a pris naissance dans mon entrejambe, je grogne en étouffant un rire gêné.

— N'empêche qu'il va falloir qu'on discute, insiste-t-elle les mains sur les hanches.

— Tu te poses trop de questions.

*C'est moi qui lui dis ça ? Moi, le questionnaire ambulante qui m'en pose mille à la minute ?* Justine a raison, j'ai un sérieux souci et il s'appelle Thomas Johansson.

Mon amie finit par secouer la tête de dépit, puis comme elle sait si bien le faire, elle reprend en deux secondes son entrain.

— Bon allez ma chérie ! Je ne vais pas être originale. La rue Sainte-Cat' ça te convient ?

— Parfait !

À ses yeux légèrement plissés et à la ride qui se forme entre ses sourcils, je comprends qu'elle réfléchit.

— Oh, merde ! Pour une fois que tu es décidée, j'ai peu de temps à t'accorder, grogne-t-elle l'air déçu. On n'avait pas cours cet après-midi alors j'ai calé un rendez-vous à 16 h.

Elle me lance un clin d'œil taquin et, comme sa bonne humeur est communicative, je me détends un peu.

— Sexe et volupté Ju ?

— Hummm, faut voir. Je collectionne les cons en ce moment.

Je me tourne vers Antoine que j'avais presque oublié. Le pauvre n'a pas dit un mot de tout le déjeuner et semble totalement désorienté.

— Tu veux venir avec nous ?

— Non, euh, j'ai des choses à faire, me répond-il l'air mal à l'aise. Désolé je ne peux pas.

— Tant pis ! Ce sera pour une autre fois.

Je lui souris avec tendresse, mais sa gêne permanente en notre présence m'interpelle encore.

— Au fait, tu as revu les parents diaboliques ? me demande Justine, moqueuse.

*Je les avais oubliés ces deux-là !*

— Pas encore. Ils me préviennent toujours à la dernière minute.

— C'est bien ce que je dis, les envies sexuelles sont soudaines et irrépressibles. Il faut juste les assouvir.

— Justine ! Arrête de me mettre des idées comme ça dans la tête, sinon, la prochaine fois qu'ils viendront chez moi, je ne penserai qu'à ça et j'aurai l'impression de les voir à l'action ! Ça ne fait pas sérieux.

Nous rions de bon cœur et même Antoine nous accompagne dans cet accès de gaité.

— Il faut d'abord qu'on aille à ma voiture, reprend mon amie. J'ai récupéré les cours d'une copine, mais je ne veux pas les traîner tout l'après-midi.

— OK.

— On se voit demain, glisse Antoine en m'embrassant timidement sur la joue.

— Oui, à demain.

— Le pauvre, je t'assure qu'il est raide dingue de toi, affirme Discretion Zéro en le regardant s'éloigner. Ne lui laisse pas de faux espoirs, il ne mérite pas ça.

— Je ne lui ai jamais laissé le moindre espoir. Et c'est toi qui dis qu'il a des vues sur moi ! Pas lui !

Demain, c'est sûr, il faut absolument que je parle à Antoine.

*Pourvu que Justine ait tort !*

\*\*\*

Ma meilleure amie ne m'avait pas encore montré la Volkswagen grise que ses parents lui ont offerte à la fin de l'été. Stationnée dans une petite ruelle proche de la fac, sa Polo est magnifique. Tout le contraire de mon vieux tacot.

— Quelle technologie !

Des lumières se mettent à clignoter dès que Justine ouvre les portes et je découvre de splendides sièges en cuir couleur crème.

— C'est sûr, ça change de Viviane ! glousse-t-elle avec espièglerie. Mais je n'ai pas beaucoup de mérite, contrairement à toi.

— Mes parents ne sont pas médecins, dis-je en baissant les épaules.

— Les tiens sont géniaux, Éli ! Attentifs, aimants. Ils n'ont simplement pas les moyens, ça n'enlève rien à leur qualité. Tu m'as dit que tu avais travaillé dur plusieurs étés d'affilée avant de réussir à t'acheter Viviane. Tu devrais en être fière, tu sais. J'ai la chance de ne pas avoir eu à le faire. Mais arrête de te rabaisser sans arrêt. J'adore ta Viviane et je t'adore aussi.

Elle m'adresse un sourire complice et range ses cours dans son coffre.

— Prête pour le supplice du shopping ? me lance-t-elle en sautillant.

— Prête.

La rue Sainte-Catherine, c'est LA rue de toute shoppeuse bordelaise qui se respecte. Elle se situe à deux pas de la fac. Pourtant, je ne m'y aventure jamais. Il y a trop de monde, trop d'étudiants, trop de boutiques de luxe. Elle mesure plus d'un kilomètre de long et la quantité de magasins est incroyable. Mais, aujourd'hui, j'ai de bonnes chaussures à mes pieds et l'envie de bousculer mes habitudes. Justine a déjà une longueur d'avance sur moi. Elle sautille devant une vitrine de sacs à main, puis se met à crier devant une paire de boucles d'oreilles hors de prix.

Ce soir, je vais être plus épuisée de l'avoir supportée que d'avoir marché !

Je m'arrête, mon portable vibre dans la poche arrière de mon jean. Je l'en extirpe et découvre un SMS envoyé par Thomas.

[L'emballage est plus qu'intéressant.  
Autorise-moi à prendre  
connaissance du contenu]

Les doigts tremblotants, je tapote ma réponse avant de changer d'avis.

[Non !]

[Pourquoi ? Tu avais l'air  
d'apprécier tout à l'heure.]

[Tu m'as piégée]

[Je t'ai juste prouvé notre compatibilité]

[Si j'avais été d'accord,  
j'aurais accepté ton rendez-vous depuis mardi.]

[Si j'avais insisté, tu l'aurais fait]

Il faut qu'il arrête de me harceler.  
*Prendre de la distance ! Un maximum de distance !*

[Si tu n'étais pas revenu  
à la charge aujourd'hui  
tu n'aurais plus entendu parler de moi.  
Laisse-moi tranquille.]

[Je suis toujours open<sup>[4]</sup>  
pour les cours]

*Merde !*

Bien décidée à ce que Thomas ne me gâche pas mon premier après-midi shopping, je range mon téléphone dans ma poche. Il ne faut pas que je cède à ses avances, sinon je suis perdue.

Je relève la tête et, quand je vois Justine piétiner d'impatience devant le Coffee Shop, je sais que je vais devoir expliquer la raison de mon ralentissement.

— C'est ma mère.

— Ta mère ? répète-t-elle, la bouche tordue par le doute. Tu lui racontes ta vie en plein milieu de la journée maintenant ? Elle ne travaille pas ?

— Elle avait un truc à me demander.

Quelques jours de plus et je deviens la pro du mensonge improvisé.

Je rattrape Justine et la tire par le bras, mais elle reste campée sur les pavés.

— Ju, on y va ? Si tu dois partir de bonne heure, il ne faut pas qu'on perde de temps, non ?

— J'y crois pas ! s'exclame-t-elle en ricanant. C'est toi qui traînes la patte et, dans deux secondes, tu vas me reprocher d'être trop lente. Tu es vraiment de plus en plus bizarre.

— OK ! Je suis bizarre. Tellement bizarre que je suis pressée de te suivre dans ta folie de fashion victim<sup>[5]</sup>.

Justine commence à marcher et se met à glousser.

— Sérieusement, si c'est Sexy-man qui te met dans un état pareil, j'accepte qu'il s'impose plus souvent à notre table.

— Justine !

Je pose mon index en travers de ma bouche pour lui demander de se taire. Au même moment, mon portable se manifeste encore dans ma poche.

*Non, non, non et non !*

Je décide de l'ignorer et me laisse guider par ma meilleure amie dans l'immense rue piétonne. Je découvre avec émerveillement des tonnes de boutiques dont je ne connais que le nom : Zara, Lush, H & M, Princesse Tam-Tam... L'univers de Justine est si différent du mien que je me sens presque ridicule d'être si inculte. Mais son enthousiasme me rassure et me pousse à continuer la visite. Je suis même surprise de faire l'acquisition d'un DVD et de quelques vêtements.

Sa décontraction est si communicative que le temps passe vite et, quand nous revenons devant le Coffee Shop, il est déjà 15 h 30, l'heure de nous séparer pour qu'elle honore son rendez-vous galant.

— Merci Justine, c'était super sympa cet après-midi entre filles. Je vais faire quelques courses et je rentre.

— Merci à toi, ma belle. Il y a tellement longtemps que j'avais envie qu'on partage ça ensemble. C'est dommage, c'était trop court. J'espère que tu accepteras qu'on recommence ?

— Oui ! Je pourrais même y prendre goût. Va-t-on savoir ?

Le sourire de Justine s'étire presque jusqu'à ses yeux.

— Je n'arrête pas de répéter que tu changes Éli, pour mon plus grand plaisir. Mais tu vas devoir m'expliquer pourquoi ce revirement, avant que je ne te torture pour te faire décrocher des aveux.

— Je pense ne pas avoir besoin de te supplier pour que tu me détailles ton *sexe-rendez-vous* à venir, galipette ou pas galipette ?

Je tente de dévier du sujet ce qui provoque son éclat de rire.

— OK ! J'ai compris. Et puis, ne t'inquiète pas ! Tu seras la première au courant. Si ce mec me fait regretter d'avoir interrompu cette journée pour rien, je lui coupe les couilles.

Je pars moi aussi dans un énorme fou rire, l'imaginant furieuse devant un pauvre type complètement incrédule. Puis, après avoir retrouvé mon souffle, je la laisse rejoindre sa voiture

et me dirige vers l'arrêt de tram.

*Quel bel après-midi !*

Pour une fois, je suis détendue, mais je reviens vite à la réalité. Il faut que j'aille à la supérette. Hier et avant-hier, j'avais la flémingite aiguë et mon dîner s'est encore résumé à des nouilles chinoises. Je n'en peux plus ! J'ai vidé la totalité de mon frigo et, si je ne fais pas de provisions ce soir, je vais devoir me mettre aux croquettes pour chats.

**Thomas**

Accoudé au comptoir de la cuisine de Nicolas, je secoue à la tête.

— Je ne peux pas croire que ça ne l'intéresse pas !

— Mon pote, les nanas ne sont pas toutes pareilles ! me répond-il en me servant un café.

Je dois en avoir bu une dizaine depuis que j'ai sonné chez lui, en début d'après-midi. Par chance, il venait tout juste de débaucher et, depuis, je lui ai raconté en long et en large ma tentative d'approche avec Élisabeth au fast-food. Il s'est rangé du côté de Tina et trouve que je devrais me concentrer sur une fille qui serait plus *dans mon genre*.

Comment en suis-je arrivé à demander conseil à Nicolas pour draguer une fille ? Je me le demande...

— Une de perdue dix de retrouvées, rajoute-t-il en tapotant mon épaule. Tina a raison. Avec le nombre de meufs que tu vas croiser à la fac, tu n'auras que l'embarras du choix.

— Pas plus tard que ce matin, j'en ai eu un aperçu avec une certaine Chloé. Une demande à peine dissimulée, limite sado-maso.

— C'est d'une extrémité à l'autre ! ricane-t-il en extirpant une cigarette du paquet posé sur le comptoir. À toi de voir où tu préfères prendre ton pied.

Qu'est-ce que j'en sais ?

À force de me focaliser sur qui sera la prochaine à s'allonger devant moi, j'en ai oublié l'essentiel : le vrai plaisir. Où est-il réellement ? Avec qui et comment ?

*Pourquoi je pense à ça maintenant ?*

Je fixe le fond de ma tasse vide comme si je pouvais y trouver des réponses et finis par la pousser violemment de l'autre côté du comptoir.

— Fais chier !

— Hey mec ! Ne te vexe pas ! dit-il en allumant sa cigarette. Se prendre un vent par une fille de temps en temps ne fait pas de mal. Ça remet les idées en place. Et puis, reconnais que tu y es allé un peu fort quand même.

— En tout cas, beaucoup moins fort que de la baiser. Mais bon, je vais laisser une ouverture à cette Chloé.

*Pour après. Seulement après.*

Je refuse de baisser les bras face à une minette venue du siècle dernier qui, de surcroît, me fait bander rien qu'en la regardant. Ma fierté en prendrait un sacré coup. En plus, j'ai la certitude que, sous ces vêtements informes, se cache un corps de rêve qui ne demande qu'à frémir sous mes doigts.

*Cette pensée me donne déjà la trique. Putain !*

— Tu ne lâcheras pas l'affaire, hein ?

L'air soudain plus sérieux, Nicolas crache sa fumée dans mon nez tandis que je me gratte la tête en réfléchissant.

— Je reste concentré sur Élisabeth.

Aucune fille ne m'a encore résisté et il est hors de question qu'Élisabeth soit la première à

modifier cette statistique. Ma mère me disait toujours qu'il fallait aller au bout de ses idées pour n'avoir ni remords ni regrets. Le moment est arrivé de mettre en application un des rares enseignements qu'elle a eu le temps de m'inculquer avant de disparaître.

— T'es dingue.

— Non, je déteste perdre.

Je suis l'unique décideur du début et de la fin d'une aventure amoureuse. J'ai besoin d'en avoir le contrôle et de maîtriser sa durée. C'est pourtant clair !

— As-tu déjà eu un coup de foudre ?

Je le regarde, incrédule.

Qu'est-ce qu'il raconte ? Je lui parle de sexe, pas d'amour.

— L'amour, c'est pour les imbéciles qui croient que la vie est belle, tout en rose et qu'ils ont toute l'éternité pour en profiter.

L'Amour avec un grand « A » n'existe que dans les contes. Dans la réalité, c'est un ramassis de conneries et la finalité n'est toujours que souffrance.

— Tu rates quelque chose. Enfin, je dis ça, je ne dis rien.

J'échappe un soupir sarcastique.

C'est quoi cette blague ? Durant toutes les sorties nocturnes que nous avons faites ensemble ces deux derniers mois, il n'a dû emballer que deux ou trois filles. Et encore, quand l'alcool noyait suffisamment ses neurones pour ne plus avoir à réfléchir.

— Allez, vas-y ! glousse-t-il avant de prendre une grande bouffée de nicotine.

— Quoi ?

— Tu regardes ton téléphone toutes les deux secondes depuis que tu es arrivé. Envoie-lui un autre texto !

Je fixe mon portable qui n'a effectivement pas quitté ma main depuis plusieurs heures, mais je ne suis pas convaincu de son idée pour autant. Le dernier message d'Élisa était très explicite. Je me refuse à la supplier, même si mes doigts me démangent de lui envoyer un autre SMS. Je trouverais bien une autre solution.

— Je n'aime pas qu'on ne me réponde pas. Voilà tout !

— À d'autres ! rétorque-t-il avec un sourire ironique. Si Tina était là, elle serait furieuse de te voir dans cet état.

Justement, puisqu'il parle d'elle...

— J'ai une question à te poser à son sujet. Je la trouve étrange depuis quelque temps. Principalement avec moi et surtout depuis que je tourne autour d'Élisa.

Au lieu de me répondre, il attrape le cendrier devant lui et se met à le faire tourner sur lui-même comme s'il cherchait ses mots.

*Lui, il me cache un truc !*

— Tu sais quelque chose ? J'insiste.

Il tire encore sur sa clope, mais il ne décroche pas un mot et je commence à m'inquiéter, d'autant qu'il exhale un soupir si long que ses poumons doivent s'être vidés du plus petit millimètre cube d'air.

— T'es trop naïf, déplore-t-il avant de reprendre une bouffée de nicotine.

OK ! J'ai de nombreux défauts, mais je ne pense pas avoir celui-là. Je connais Tina par cœur, je peux interpréter le moindre de ses gestes et la moindre de ses paroles.

— C'est quoi le problème ? C'est si grave que ça ?

La seule réaction de Nicolas est de se lever du tabouret, direction la fenêtre. Le regard rivé

vers l'extérieur, il se frotte le menton en soupirant. Agacé par son silence et de plus en plus anxieux, je me mets moi aussi sur mes pieds et le rejoins.

*Bordel ! Il va me répondre ?*

— Crache le morceau !

Je le tire par l'épaule et le fixe pendant plusieurs secondes avant qu'il daigne articuler.

— Tina est dingue de toi ! avoue-t-il en grimaçant, comme si cette déclaration était le pire des supplices. Ça saute aux yeux et il n'y a que toi qui ne vois rien ! Je pense... Non, je suis certain qu'elle agit comme ça avec toi parce qu'elle n'arrive plus à gérer ses sentiments.

Sans voix, je recule jusqu'au fauteuil et m'y laisse tomber.

Comment Tina peut-elle être amoureuse de moi alors qu'elle fait tout pour me trouver une nouvelle fille à mettre dans mon lit... hormis Élisabeth bien sûr ?

— Sérieux ? Tu fabules.

— Crois ce que tu veux ! Nous en avons parlé plusieurs fois tous les deux, elle avait besoin de se confier à quelqu'un.

Il écrase son mégot dans le cendrier en porcelaine de la table basse et me donne une petite tape amicale sur l'épaule avant de s'asseoir lui aussi. Les mains posées sur les accoudoirs du fauteuil en face de moi, il croise les jambes et se tait, en attente de ma réaction qui tarde à arriver tellement je suis sur le cul.

*Tina m'aime ? Putain, c'est la merde !*

— Elle... elle passe son temps à me jeter dans les bras de ses collègues... Soit elle est maso, soit tu délirés !

J'en perds mes mots.

— Ni l'un ni l'autre, assure Nicolas un peu dépité. Tu as encore beaucoup de choses à apprendre sur le sexe opposé !

*Comme s'il en savait plus que moi !*

— La tête d'une femme est trop compliquée à comprendre. Je me contente de son corps et c'est un travail à plein temps.

— Tu sais, Tina m'a fait promettre de ne rien te dire, poursuit-il un peu gêné. Je déteste trahir une amie, mais votre relation est tellement alambiquée que je ne vois pas comment les choses pourraient évoluer.

En réalité, moi non plus. Je tiens beaucoup à l'amitié qui nous lie Tina et moi. Mais l'amour suppose une connexion durable et à aucun moment je n'ai envisagé de rester avec elle autrement qu'en colocation.

*Nous étions d'accord, merde !*

— Je préfère être au courant, même si ça ne résout pas le problème. Je sais qu'elle a mal digéré notre séparation. Mais je croyais qu'elle était passée au-dessus depuis longtemps. J'aime trop ma liberté pour m'encombrer d'une femme. Elle me connaît, putain !

— Justement, elle préfère te garder près d'elle, même si c'est de façon platonique plutôt que risquer de te perdre, poursuit-il en allumant une autre cigarette. C'est pour ça qu'elle contrôle tes relations sentimentales. Pour éviter que tu ne lui échappes complètement. C'est un peu tordu, mais c'est tout ce qu'elle m'en a dit.

— C'est con comme réaction. Elle sait que je ne supporte pas qu'on me colle. Elle n'a pas besoin de réagir comme ça avec Élisabeth. Elle n'a rien à craindre d'elle.

Ce n'est qu'une fille parmi tant d'autres après tout !

— Je pense que cette fille lui fait peur. Elle ne la connaît pas. Elle ne peut rien gérer.

— J’aurai tout entendu !

— Il se cache peut-être une tigresse derrière ta jolie coincée, dit-il en riant pour détendre l’atmosphère.

— Bien planquée alors !

En toute objectivité, j’avoue avoir eu un instant le même raisonnement que Nicolas concernant Élisabeth. Ce mystère m’attire d’autant plus que je n’ai jamais rencontré ce genre de situation.

— Maintenant tu sais à quoi t’en tenir, termine Nicolas en se levant. Par contre, ne lui dis pas que je t’en ai parlé.

— Rien à craindre. Ça lui passera. De toute façon, il va bien falloir, parce que je n’ai pas de solutions. Et puis, c’est elle qui m’a lancé un challenge avec cette fille et je n’ai pas l’intention d’abandonner si près du but.

Devant ma détermination, il éclate de rire.

— T’es carrément barré, toutes les meufs sont prêtes à te sauter dessus et tu t’attaques à la seule qui n’en a rien à foutre.

Je le regarde attraper ses clés sur le comptoir et je mets quelques secondes à réagir qu’il s’apprête à sortir. J’ai monopolisé une partie de son après-midi, mais je n’ai pas perdu mon temps. Les informations qu’il vient de m’apporter sur Tina vont me permettre de mieux appréhender ses futures réactions. Je récupère ma sacoche en cuir posé à mes pieds et le suis jusqu’au palier.

— Tu sais, ton comportement me perturbe, lâche-t-il soudain avec un sérieux surprenant. Je suis mal placé pour te conseiller, mais si tu veux vraiment mettre cette fille dans ton pieu, arrête d’être aussi sûr de toi. Tu gagneras du temps.

J’étouffe un rire sarcastique. Tina amoureuse de moi et Nicolas conseiller sexuel personnel ? Je marche sur la tête aujourd’hui.

Je lui tape sur l’épaule et le devance dans l’escalier qui mène au hall d’entrée.

— Ne t’inquiète pas pour moi. Je devrais m’en sortir assez vite.

*En moins de sept jours !*

Une fois dehors, Nicolas part dans le sens opposé au mien. Je jette un œil circulaire sur la place Victoire juste en face. Le bar proche de la fac. Le fast-food où je viens de déjeuner. La ligne de tram qui refonctionne normalement... Un instant, j’envisage de vérifier chaque endroit un par un pour être certain que la petite tête brune qui hante mes pensées n’y est pas, puis je me ravise quand j’aperçois Justine à quelques mètres de moi. Elle marche très vite, elle a l’air pressée et contrariée, mais tant pis. La croiser est une occasion inespérée.

— Justine !

En entendant son prénom, elle s’arrête net et le rose lui monte aux joues quand elle réalise que c’est moi qui l’appelle.

*Si mon charme pouvait opérer de la même façon sur Élisabeth, ce serait parfait !*

Je profite de cet effet de surprise pour la rejoindre à grands pas, sans manquer de la reluquer au passage. Je dois admettre que Justine est pas mal du tout.

Ses lèvres s’étirent maintenant en un large sourire. Ses iris pétillent et me détaillent eux aussi. J’ai l’habitude de ce genre de regard qui exprime un mélange d’admiration et de désir. À coup sûr, elle est beaucoup moins farouche que sa copine.

*Après Chloé ! Une seule à la fois !*

— Je ne te dérange pas longtemps. Je voulais juste savoir si tu savais où je pouvais trouver Éliisa.

Ses yeux clairs s'ouvrent aussi grand que des soucoupes. J'aurais peut-être dû être moins direct ?

— Elle... elle est rentrée chez elle il y a moins d'une demi-heure, enfin... non elle avait des courses à faire avant.

— Oh ! Et tu crois que je peux aller jusqu'à chez elle ?

— Vous...

— Tu peux me tutoyer, tu sais !

— Tu... tu peux toujours essayer, me dit-elle, d'un ton soudain moqueur.

*OK ! La partie n'est pas gagnée, mais je ne découvre rien.*

— Peux-tu m'envoyer son nom et son adresse par SMS, s'il te plaît ? Je te donne mon numéro.

— Mais... tu lui veux quoi au juste à Éliisa ?

Je crache un petit rire.

*Si tu savais ce que je lui veux, ma jolie !*

— Tu sais, je peux retourner à la fac, j'y trouverais ses coordonnées sans difficulté. Je veux juste gagner du temps. J'ai besoin de lui parler, rien de plus.

— Lui parler ? répète-t-elle, tout en tapant les chiffres que je lui épèle.

— En tête-à-tête.

— Bien sûr ! Et moi je suis la Vierge Marie. Enfin, tu peux toujours tenter ta chance, mais je te souhaite du courage.

*Tu n'as aucune idée de ma ténacité, ma chère.*

Je vérifie le message qu'elle vient de m'envoyer et la remercie d'un sourire en coin. Puis, le téléphone serré entre mes doigts, je regagne ma voiture garée dans une petite rue plus loin.

Maintenant, j'ai tout ce qu'il me faut pour parvenir à mes fins.

J'ouvre la portière, m'installe au volant et envoie aussitôt un SMS à Éliisa afin de la prévenir de mon arrivée. J'attends plusieurs minutes en me mordant les joues d'impatience, mais je ne reçois aucune réponse. Je ne peux pas croire qu'entre notre baiser de mardi et ce déjeuner si particulier, elle puisse avoir cette réaction de rejet.

La laisser tranquille ? Pas tant que je n'aurai pas gagné mon pari.

Décidé à ne pas me torturer plus longtemps, je mets le contact. Direction son appartement !

**Élisa**

Musique douce dans mes oreilles, je me gare sur le parking de ma résidence. L'après-midi fantastique que j'ai passé avec Justine m'a fait un bien fou. Elle a raison, je suis en train de changer et même si j'ai du mal à l'admettre, je sais pourquoi. Le comportement de Thomas au fast-food et surtout mes réactions, ont eu l'effet d'un électrochoc sur moi.

Trois ans qu'un homme ne m'avait pas touchée !

Pendant tout ce temps, j'étais fière de montrer à la Terre entière, ou peut-être simplement de me convaincre, que je me suffisais à moi-même et que les relations de dépendance homme/femme n'apportaient que douleur et tristesse. Mais ses mains baladeuses ont ressuscité une partie de moi profondément ensevelie. J'ai l'impression de me réveiller après un long coma et de redécouvrir la vie, cette vie d'insouciance que j'avais, jusqu'à l'aube de mes dix-huit ans.

Depuis aujourd'hui, j'ai comme un besoin de rattraper le temps perdu et de m'ouvrir au Monde. Toutefois, je suis consciente du danger que représente Thomas pour mes sens encore fragiles et j'espère qu'il a compris qu'il perdait son temps avec moi. Pour le moment, tout ce que je veux, c'est réussir à réapprendre à vivre, comme avant.

... *Avant Grégoire.*

Un nœud se forme au creux de mon estomac et je me mets à râler en ajustant la bandoulière de mon sac sur mon épaule. Greg ne viendra pas me pourrir une si belle journée. Pas cette fois !

Je sors de ma voiture, attrape mes courses dans le coffre et verrouille manuellement les portes de Viviane. Puis, les bras chargés de paquets, je grimpe jusqu'au premier étage de l'immeuble. Quand je m'arrête sur le palier pour chercher mes clés et reprendre mon souffle, mes poumons se vident du peu d'air qu'il leur reste. En un mouvement bref, je libère mes oreilles de mes écouteurs et me pétrifie, sans voix.

*Thomas ! Qu'est-ce qu'il fait là ?*

Assis par terre en tailleur, le dos appuyé contre ma porte d'entrée et les mains posées sur ses genoux, il m'offre un large sourire avant de se lever prestement. Son regard est si intense qu'il transperce ma rétine et ma tête se met à tourner. J'écarte un peu les jambes pour garder l'équilibre et ne pas m'étaler contre lui.

— Élisa, murmure-t-il en saisissant mon poignet avec douceur. J'attendais patiemment que tu rentres pour m'expliquer avec toi.

Ses doigts brûlants sont en train de m'électriser. Mon cerveau ne sait même pas s'il doit m'autoriser à hurler de peur ou sauter de joie et, dans un geste maladroit, je retiens in extremis mes sacs de courses qui vacillent.

— Attends ! Je vais t'aider.

Il me lâche et me prend les paquets des mains.

— Laisse-moi entrer, s'il te plaît, enchaîne-t-il toujours aussi calmement.

La panique me gagne à la vitesse de l'étincelle triomphante qui traverse ses prunelles et je me mets à trembler.

Nous sommes seuls, bon sang ! Seuls devant chez moi. Tout ce que je pouvais redouter de

pire.

*Il est venu rien que pour toi. Profites-en !* Ma conscience débridée ajoute un cran à mon affolement.

Le bon sens voudrait que je refuse de le laisser entrer, mais ma libido, qui renaît de ses cendres, n'est pas du même avis.

— D'ac... d'accord, cinq minutes, pas une de plus !

J'ai vraiment accepté, là ? Je ne lui avais pas ordonné de me laisser tranquille ?

Mon cœur cogne à tout-va et mes mains sont si moites que j'ai un mal fou à glisser ma clé dans la serrure. J'ouvre enfin la porte et laisse Thomas pénétrer à l'intérieur en premier avant de refermer derrière moi.

— Tout est par tranche de cinq minutes chez toi ? se moque-t-il gentiment. Cinq minutes pour un café, cinq minutes pour discuter, cinq minutes pour...

Sans m'en rendre compte, j'ai plaqué mes doigts sur sa bouche pour le faire taire. Je les retire aussi vite que je les ai posés et, alors que l'embarras chauffe mes joues, une grosse boule de poils vient me sauver la vie en zigzaguant entre mes chevilles.

— Lui, c'est Sam ! C'est mon compagnon fidèle et l'amour de ma vie !

— Bonjour, Sam.

Il pose les courses à ses pieds et se baisse pour caresser le crâne de Monsieur le Chat qui se tortille dans tous les sens.

Je n'y crois pas ! L'aimant invisible de cet homme s'est aussi attaqué à Sam !

Je me débarrasse de mes chaussures tout en observant du coin de l'œil la réaction de Thomas qui découvre mon appartement sans âme, sans décoration et totalement en désordre. En même temps, j'en profite pour apprécier son physique encore une fois.

*Ses cheveux noirs sont très en désordre...*

— Tu habites seule ici ? dit-il en me fixant longuement.

*Ses iris verts se sont éclaircis...*

— Oui, euh... non... enfin... avec Sam.

— Tu as beaucoup de chance Sam, dit-il en souriant à mon chat.

Il se mord doucement les lèvres.

*Elles sont plus roses...*

— Pourquoi ne pas être en colocation avec Justine ?

Il fourre les mains dans les poches de son jean qui glisse un peu le long de ses hanches.

*Il est plus sexy, plus sensuel, plus attirant que d'habitude.*

Cette voix démoniaque n'a pas tort, j'avale ma salive dans l'espoir de l'empêcher de dérailler complètement. Je balance mon sac au sol contre le mur de l'entrée. Je sors mon iPod de la poche de mon pantalon et le pose sur l'étagère près du téléphone, puis munie de mes sacs de courses, je m'avance jusqu'au coin-cuisine et commence à ranger dans mes placards. Dos tourné, je serai moins troublée pour discuter.

— Justine habite à Bordeaux chez ses parents et je suis très bien toute seule !

Je l'entends cracher un petit rire, mais je ne me retourne pas.

Eh oui ! J'adore Justine, mais ses exubérances n'auraient pas été compatibles avec mon quotidien quasi monastique.

— Tu ne t'ennuies pas, seule avec... Sam ?

— J'aime la solitude.

Jusqu'à aujourd'hui, j'aimais surtout l'idée qu'aucun homme ne rentre dans mon univers !

Silence.

Mal à l'aise, je me retourne et je ne peux pas éviter ses yeux verts qui plongent dans les miens. Une main en appui sur l'évier, j'inspire un bon coup pour stopper l'agitation de mon corps et indique mon canapé à Thomas.

— Assieds-toi. Tu veux un café ?

— Avec plaisir ! répond-il tranquillement en s'installant avec nonchalance alors que j'ai un mal fou à rester de marbre devant lui.

— Bon alors, je t'écoute !

Plus vite il m'aura dit ce qu'il voulait que j'entende, plus vite il sortira de chez moi et plus vite je retrouverai mes esprits et ma tranquillité.

Je fais un tour sur moi-même et mets la cafetière sous tension.

— Éliisa...

*Houlà ! Par pitié, ne prononce pas mon prénom de façon si sensuelle !*

Je tire sur l'ouverture du paquet de café, mais je tremble tellement qu'il se renverse en partie sur l'égouttoir.

Merde !

— Éliisa ! répète-t-il alors que j'essaie tant bien que mal d'essuyer ma catastrophe. Tu n'as pas répondu à mes messages.

— Je t'ai déjà dit que j'avais de bons résultats en anglais. Je n'ai pas besoin de cours particuliers.

Les lattes de mon canapé grincent et le parfum de Thomas qui enveloppe toute la pièce depuis notre arrivée est de plus de plus intense.

*Il s'est levé ? Il est juste derrière moi !*

Mes gestes sont automatiques et je tente de ne penser à rien d'autre qu'à ce fichu café qui colle après mon éponge. Mais quand j'entends son souffle près de mon oreille, mon cerveau part voguer vers le souvenir de notre baiser et de ses caresses sous la table. Je frissonne de partout.

— Je ne faisais pas allusion à des cours d'anglais ? siffle-t-il contre mes cheveux. Mais à des cours particuliers, bien plus particuliers.

Lentement, il dégage ma nuque, puis pose ses mains de part et d'autre de mes hanches.

— Qu'en penses-tu ? termine-t-il alors qu'il presse son torse dans mon dos.

Sa bouche entre en contact avec la peau de mon cou. Je me transforme en bloc de pierre et me retourne brusquement.

— J'ai l'impression d'être harcelée ! Tu t'immisces dans mes déjeuners, m'accompagnes jusqu'au tram suivant... Il y a aussi ton baiser, tes mains baladeuses... Et puis... maintenant...

— Éli...

Ses poings s'enfoncent dans les poches de son jean.

— Ne m'appelle pas comme ça ! Pour toi, ce sera Éliisa ! Je n'oublie pas non plus que tu es prof dans ma fac ! Tu veux quoi au juste ?

J'ai pris de l'assurance au fur et à mesure que son visage se ferme. Forte de ma réputation autoritaire, je continue sur ma lancée, sans lui laisser le temps de répliquer :

— Je pensais avoir été claire depuis le début ! Il n'y a eu qu'un baiser ! Je t'ai dit que je n'étais pas une fille pour toi. Je ne vais pas te sauter au cou et je ne laisserai plus tes mains se promener sur moi sans rien dire !

— C'est pourtant ce que tu as fait et je n'en espérais pas tant !

Il tente d'ironiser, mais je sais qu'au fond il n'est pas si sûr de lui. Le mâle par excellence a

pour habitude de ne pas vouloir s'avouer vaincu et Thomas n'échappe pas la règle. Quoi qu'il en soit, il ne recule pas pour autant et je n'aime pas ça.

— Eh bien, je ne suis pas fière de moi. Maintenant, sois gentil, rentre chez toi ! Et si tu as un peu de bon sens, évite de me tourner encore autour. Je n'ai franchement pas envie que tout le monde pense qu'un prof me drague.

Alors que je croyais me débarrasser de lui de cette façon, c'est tout le contraire qui se produit. Ses lèvres s'étirent lentement jusqu'à m'offrir un large sourire et, du bout des doigts, il soulève mon menton pour me forcer à le regarder.

Un nouvel électrochoc me prend de court. Il paralyse chacun de mes muscles sur son passage et vient se loger entre mes cuisses qui se resserrent entre elles dans l'espoir de l'anéantir. Mais les crépitements qu'il a provoqués dans mon entrejambe sont bien trop puissants pour se dissiper si facilement. Ils me malmènent, m'obligeant même à me déhancher comme si j'avais une soudaine envie d'aller aux toilettes. L'onde est si puissante que j'en échappe l'éponge qui était restée dans ma main.

Oh, mon Dieu ! Je n'arrive pas à croire qu'un type aussi imbu de sa personne puisse me faire un effet aussi... foudroyant. J'ai perdu la raison !

— Vu que c'est la seconde fois que tu évoques le sujet, j'en conclus que si je n'avais pas été prof dans ta fac, il n'y aurait eu aucun problème, poursuit-il, son assurance retrouvée.

— Je... je n'ai pas dit ça ! Je veux juste que tu comprennes que je n'ai pas de... enfin... que je n'ai pas envie...

— De t'envoyer en l'air avec moi, termine-t-il dans un nouveau sourire bien plus moqueur. Alors pourquoi es-tu si tendue ?

Sa main libre attrape la mienne avec douceur. Il la remonte contre mes reins et colle lentement son bassin contre mon ventre. Son souffle glisse sur mes paupières que je refuse de fermer pour ne pas montrer davantage ma faiblesse. Je ne vois que la peau hâlée de son cou et commande à mon cerveau d'ignorer son parfum enivrant.

— Je ne... je ne suis pas tendue, je suis contrariée. Je t'avais dit de me laisser tranquille, mais... mais tu n'écoutes que toi apparemment.

J'ai beau savoir qu'il essaie de m'embrouiller pour me faire perdre pied, je sais aussi que, s'il insiste trop, je n'aurai jamais assez de volonté pour résister à son petit manège.

— Tu trembles, remarque-t-il en frottant son pouce sur le mien.

— Thomas, arrête !

Mes paroles sont en totale contradiction avec mon attitude puisque je n'ai pas l'énergie de retirer ma main de la sienne. Je n'arrive même pas à faire bouger mon bras libre qui pend lamentablement le long de ma cuisse.

— Je sais, nous sommes incompatibles, ironise-t-il sans cesser ses subtiles caresses. Il n'empêche que je vérifierai volontiers ta théorie par un nouveau baiser, histoire de te contrarier un peu plus.

Il baisse la tête et je tourne violemment la mienne sur le côté pour lui échapper. Seulement, quand il lâche enfin mon menton, ce n'est pas pour abandonner, mais pour poser sa paume sur ma joue et me forcer à le regarder de nouveau.

*Bon sang ! Pourquoi je n'arrive pas à bouger de là ?*

— C'est une nouvelle... façon d'aborder les... cours de langues ?

— Tu fais dans l'humour maintenant ? Humm, décidément tu es surprenante. Je te rappelle que c'est toi qui m'as dit que tu n'étais pas une fille pour moi.

— Cette conversation est stupide.

Je crois dur comme fer que nous ne sommes pas faits pour nous entendre, mais j'ai de nouveau cette terrible envie de goûter à ses lèvres exquises qui se retroussent devant mes yeux.

— Pas stupide, rectifie-t-il. Excitante.

Sauf que je ne sais toujours pas pourquoi il s'obstine autant. Pourquoi moi et pas une autre ?

— Thomas... pourquoi tu insistes ?

— Parce que je te veux toi ! murmure-t-il alors que sa bouche se rapproche lentement de la mienne. Le destin m'a mis entre les mains un magnifique cadeau et je suis impatient d'en découvrir le contenu.

Sa main plonge dans mes cheveux tandis que l'autre reste accrochée dans mon dos. Sa respiration courte résonne contre mon oreille. Je ferme les yeux et savoure les crispations divines de mes muscles au creux de mon ventre.

— Je veux que tu sois à moi pour la soirée.

« Tu es à moi ».

Sous l'effet d'une panique fulgurante, je rouvre les yeux et mon bras ballant se dresse brusquement entre nous. Je pousse violemment sur son torse pour le faire reculer.

Thomas n'aurait jamais dû rajouter cette dernière phrase. Il n'aurait jamais dû...

— Ça suffit !

Au bord des larmes, j'ordonne, mais ma voix ne suit pas.

— Quoi, tu n'en as pas envie ?

Bien sûr que j'avais envie de l'embrasser et de sentir sa langue explorer ma bouche. Je voulais profiter de l'expérience de ses caresses pour me sentir libre. Enfin libre. Mais je n'y arrive pas. Je n'ai la force ni de lui dire définitivement non quand il m'excite, ni de lui dire totalement oui pour aller jusqu'au bout de mes envies.

— Tu... tu ne comprends pas. Je ne suis pas comme ça. Je ne peux pas. Je ne veux pas.

— Pourquoi ?

*Pourquoi ?*

Si je n'étais pas à deux doigts de pleurer, je crois que je cracherais le rire le plus sarcastique du monde.

Parce que Miss Godiche fait partie de ma vie.

Parce qu'elle est toujours là, latente, pour me rappeler que je suis nulle, moche et que je mérite ce que je suis devenue.

Parce que je ne suis pas à la hauteur de ce qu'il attend.

Parce que j'ai peur... tellement peur !

Thomas n'a pas bougé d'un millimètre. Les bras croisés, il est campé en face de moi et m'observe avec attention. Son regard est si intense, si interrogateur et incroyablement incrédule que je me sens obligée de me justifier. J'ouvre enfin la bouche, et au prix de beaucoup d'efforts, je parviens à bredouiller quelques mots :

— Je... je t'ai menti. J'ai... j'ai quelqu'un dans ma vie.

Inventer cette histoire de petit ami est la seule idée qui m'est venue à l'esprit. C'est débile, mais au moins, Thomas recule de plusieurs pas. Les traits de son visage se tendent. Son sourire conquérant s'efface et le vert de ses yeux se ternit.

— Eh bien... je n'aurais jamais dû être aussi direct avec toi, répond-il l'air désolé.

Ma vue se voile. Une larme roule sur ma joue, suivie d'une seconde. Puis d'une troisième...

— Ne pleure pas ! me chuchote-t-il en revenant près de moi. Ce n'est pas dramatique. Il n'y a

eu qu'un baiser. Personne n'en saura rien.

Du plat du pouce, il essuie délicatement mes larmes, puis remet une mèche de mes cheveux derrière mon oreille avec une infinie tendresse.

C'est beaucoup plus grave qu'il ne le croit ! Mais je n'ai envie ni d'y repenser ni d'en parler. Je ne suis pas prête.

*Et je ne le serai peut-être jamais !*

— Tu n'y es pour rien, dis-je en frottant mes yeux. Je suis fautive moi aussi. Je n'aurais pas dû te laisser espérer quelque chose mardi.

Je fais un pas de côté et me poste devant la fenêtre, le regard perdu sur le parking inanimé de la résidence. Je suis en train de m'engluer dans un truc difficile à gérer avec cette histoire de petit ami. Demander à Justine et Antoine d'appuyer mon mensonge n'est pas un problème. Leur expliquer pourquoi je mens et leur avouer que j'ai laissé entrer Thomas chez moi est une chose. Mais leur expliquer pourquoi j'ai eu si peur qu'il m'embrasse en est une autre.

— Éliisa...

Perdue dans mes pensées, je n'ai pas entendu Thomas s'approcher, mais il est bel et bien dans mon dos. Son bras se referme sur mon ventre et je bloque ma respiration le temps d'appivoiser le frisson qui débute au creux de mes reins.

— Comment s'appelle-t-il ? murmure-t-il par-dessus mon épaule.

— Qui ?

— Eh bien, ton petit ami !

Un silence oppressant m'enveloppe tout à coup et je ferme les yeux, essayant de faire le vide dans ma tête. Ce prénom, je le pense tous les jours, et presque toutes les nuits, mais je ne le prononce jamais.

*Invente un autre prénom ! N'importe lequel !*

Donner un autre prénom serait trahir Greg et ça non plus je ne peux pas. Malgré le poids qui pèse sur ma poitrine, je n'ai pas le courage de faire ça.

— Comment s'appelle ce chanceux ? insiste Thomas qui ne se doute pas du malaise qui me submerge.

— G.. Gré...

Je me pince l'arête du nez en respirant lentement.

— L'aurais-tu oublié l'espace de quelques minutes ?

— Gré... Grégoire !

Le mot m'arrache la gorge, brûle mes lèvres et résonne dans mes tympanes comme l'alarme stridente d'un détecteur de fumée. Un bourdonnement se loge au fond de mes oreilles et je grimace de douleur. La douleur d'une culpabilité qui ne me quitte jamais. Mes yeux s'embrument à nouveau, mais je résiste pour ne pas me remettre à pleurer.

Grégoire était toute ma vie. Je pensais qu'il était mon bonheur et mon avenir. Au lieu de ça, il a été ma pire rencontre. Je voudrais tellement revenir en arrière, effacer cette plaie béante qui m'empêche d'avancer. Recommencer à zéro. Réapprendre à vivre, tout simplement.

— Tu... l'aimes ?

Son deuxième bras s'enroule autour de ma taille et rejoint le premier. Je m'accroche à lui comme à une bouée de sauvetage, espérant qu'il ne bouge pas. Qu'il ne me demande pas plus que ce contact qui me fait tant de bien, malgré tout.

— Éliisa, est-ce que tu l'aimes ? répète-t-il, son front posé sur le derrière de mon crâne.

— Oui, je...

Comment pourrais-je lui avouer que je pensais l'aimer... avant ?

— Alors je m'incline, soupire-t-il en reculant brusquement. Je ne veux pas m'immiscer dans ta vie sentimentale. J'avais cru sentir une attirance réciproque entre nous. Je pensais que tu en avais autant envie que moi. Serais-tu... Serais-tu d'accord pour que l'on devienne des... amis ?

J'essuie mes joues humides et, lentement, je me retourne. J'évite de croiser son regard hypnotique, mais j'observe son attitude. Les mains cachées dans ses poches, il est adossé au placard mural juste en face et me dévore des yeux. La lueur d'envie qui brille dans ses prunelles est indéniable et me donne presque le vertige.

*Cet homme est fou !* Entre l'attirance physique que nous ressentons tous les deux et mon mensonge concernant Grégoire, je ne vais pas pouvoir gérer une situation pareille.

— Ce n'est pas une bonne idée.

Très mal à l'aise, je retourne devant ma machine à café. Sam grimpe sur le bord de l'évier et se frotte à mon bras.

*Mon amour de chat ! Il est toujours là pour me reconforter, pour me rassurer quand je vais mal.*

— Ton mec n'est pas jaloux quand même ? Pas d'une simple amitié !

S'il savait !

— Ou alors, tu as peut-être peur de toi-même ?

Don de voyance ou trahison de mes gestes trop brusques, il n'en reste pas moins qu'il a visé dans le mille.

Un silence s'installe et je reste plantée devant la cafetière en attendant avec impatience qu'il y ait assez de liquide pour servir deux tasses.

Puisqu'il n'est pas décidé à partir, quand il aura bu son café, je pourrais gentiment le lui suggérer.

Après de longues minutes, la verseuse est à moitié pleine et je remplis deux tasses. Thomas est le premier à reprendre la parole alors que je ne me suis pas encore retournée :

— J'ai raison n'est-ce pas ? Tu as peur de ne pas pouvoir me résister ?

— Je n'ai peur de personne !

La tête plongée dans l'évier, je n'ai aucune crédibilité. Le seul avantage de la situation est que, à l'allure à laquelle c'est parti, Miss Godiche va bientôt faire son grand retour. Thomas me trouvera tellement ridicule qu'il prendra les jambes à son cou en regrettant d'avoir eu un jour envie de moi.

— Je n'en suis pas si sûr. Tu es... si différente des autres femmes, et si mystérieuse.

Ma différence, c'est bien là le problème ! Je suis solitaire, asociale et transparente. Bref, sans intérêt. Et de toute façon, je fais tout pour qu'il en soit ainsi... malheureusement.

— Est-ce que j'ai tort ? insiste-t-il encore.

Sa voix semble s'être considérablement rapprochée.

Il ne va pas recommencer le même cinéma que tout à l'heure ? Je ne pourrais pas le supporter. Il faut qu'il parte. Vite !

Bien décidée à mettre un terme à cette conversation sans fin, j'attrape les deux cafés et me retourne. Mais Thomas est déjà là. Presque contre moi.

*Pas de panique ! Respire !*

Pour une fois, j'écoute ma conscience qui a retrouvé la raison. J'inspire et expire plusieurs fois en silence, puis ouvre enfin la bouche.

— Bon ! Cette discussion n'a aucun sens. Je n'aurais jamais dû te laisser entrer. Je ne connais

rien de toi ! Tu arrives dans ma vie sans crier gare, tu m’embrasses sans prévenir, tu as le culot d’utiliser tes mains baladeuses en public et tu te retrouves chez moi sans y être invité ! Je t’ai déjà dit que je n’étais pas une fille pour toi, mais tu n’as pas l’air de vouloir l’admettre. Tu dois avoir toutes les filles à tes pieds, comme la charmante jeune femme qui t’accompagnait lundi au fast-food. Alors, laisse-moi tranquille. Et ça vaut pour l’amitié aussi. Nous n’avons apparemment pas les mêmes délires.

— Cette fameuse incompatibilité, se moque-t-il.

— Vois ça comme tu veux.

Je lui tends son café, mais au lieu de le prendre, il saisit mon poignet et me force à le poser sur l’égouttoir derrière moi.

— Je n’y crois pas un seul instant.

— Et pourquoi ça ?

Sans savoir ni pourquoi ni comment, je le défie du regard, et il ne me faut pas plus d’une demi-seconde pour le regretter. Sans un mot, Thomas me libère de la deuxième tasse et la pose à côté de la première, puis il se presse contre mon ventre avec lenteur, jusqu’à ce que je sente très nettement la bosse qui déforme sa braguette. J’en ai la respiration coupée et, si mes jambes n’étaient pas maintenues par le poids de son corps, je me serais certainement écroulée sur le sol. Sa main dirige la mienne sur son torse et mes doigts se mettent à trembler alors qu’ils ne sont en contact qu’avec son pull.

— Regarde-moi !

Son autre main s’enfonce dans ma chevelure et m’oblige à relever la tête. Ses yeux émeraude transpercent les miens. Son souffle caresse délicatement mes lèvres et je ne contrôle plus les frissons qui se diffusent à l’intérieur de moi.

— Éli, comment peux-tu être aussi affirmative sur notre incompatibilité alors que ton corps crie le contraire ?

Mon regard glisse de ses yeux brillants d’envie à sa bouche si attirante.

Il est tellement beau. Tellement plein d’assurance. Tellement rempli de désir pour moi qu’il ne peut pas être réel.

— Thomas je...

— Chuut !

*Laisse-toi aller Éli, c’est le moment ! Embrasse-le ! Justine a raison, il faut profiter de la vie.*

Cette voix est exaspérante, mais je n’ai plus la volonté de lutter. Il est trop tard.

Thomas se penche un peu en avant. Je bascule ma tête en arrière et ferme les yeux lorsque ses lèvres se posent sur les miennes avec douceur. J’agrippe le col de son pull et je suis la première à ouvrir la bouche pour autoriser sa langue à y pénétrer. Mais il n’en fait rien. Je l’entends rire une seconde, puis il part à la découverte de mon cou.

— Éli ! Libère ton corps pour moi l’espace d’une soirée, souffle-t-il, en titillant le lobe de mon oreille du bout de la langue.

Nos vêtements frottent les uns contre les autres. Au creux de mon ventre, mes muscles se crispent et je lâche un murmure proche du gémissement :

— Thomas !

Sans quitter la base de mon cou, il prend mes mains dans les siennes et les pose avec beaucoup de maîtrise de part et d’autre de ses hanches.

— Caresse-moi. Montre-moi que tu as envie toi aussi.

Ses dents se mettent à grignoter la fine peau de ma clavicule et sans que je sache comment,

j'ai glissé mes mains sous son pull. J'effleure sa chute de reins et remonte lentement le long de sa colonne vertébrale. Cette fois, c'est lui qui grogne contre mon épaule et la chaleur qui se diffuse dans mes veines est proche de la lave en fusion.

J'ai beau être perdue entre mes envies et un sentiment de culpabilité immense, je ne tiens plus.

J'enfonce mes ongles dans ses omoplates et me tends contre lui.

— S'il te plaît.

Je gémis, car chaque parcelle de mon anatomie s'éveille à un plaisir jusque-là inconnu.

— Supplie-moi encore, j'adore ça, susurre-t-il tout en faufilant sa main entre nous, jusqu'à atteindre ma ceinture.

Il commence à dégrafer mon jean et mon entrejambe entre en ébullition. Je grogne d'excitation et me débarrasse de ma veste en un temps record, puis je m'empresse de faire tomber mon pantalon à mes pieds. Je brûle de désir. Je veux sentir vibrer chaque centimètre carré de ma peau. Je veux que ses mains m'électrisent encore plus. Pourtant, la peur n'est pas loin. Elle me nargue. Elle m'épie. Elle n'attend qu'un faux pas de ma part pour me faire pleurer, hurler et regretter de lui avoir tenu tête.

— Thomas, je veux... je...

Impossible de mettre des mots sur ce tourbillon de sensations qui est en train de m'embraser.

— Je sais très bien ce que tu veux, ma douce.

Il saisit la base de mon caraco et je relève les bras pour m'en débarrasser.

Le jour que je redoutais tant est arrivé. Il faut que je sache si j'ai eu raison de m'enfermer dans ma coquille vide toutes ces années. Je dois ignorer mes démons et assouvir ce désir irréel qui me consume. Il faut que je sache si je peux passer à autre chose. Si je peux tout simplement oublier.

— Viens, murmure-t-il en me soulevant délicatement. Tu ne vas pas le regretter.

**Thomas**

J'allonge Éliisa sur le canapé et, pendant que je retire mon pull et mon jean devenus gênants, je fixe ses grands yeux bleus qui flamboient de désir. Je glisse mes doigts sous l'élastique de mon boxer et elle détourne le regard. Elle paraît si intimidée que j'esquisse un léger sourire. Pourtant, mon cœur se serre devant sa vulnérabilité et je m'agenouille entre ses cuisses sans terminer de me déshabiller.

Pourquoi je me sens coupable de vouloir la baiser en jouant avec elle pour arriver à mes fins ? J'ai tellement usé de ce stratagème par le passé que je ne devrais pas m'en émouvoir. Est-ce parce qu'elle a un mec ? Peut-être. J'ai toujours refusé de faire ce genre de chose, mais cette fois, c'est différent. Le défi à relever touche à mon orgueil de mâle séducteur et peu importe les dommages collatéraux.

*Tu vas vite oublier ce Grégoire, c'est moi qui te le dis.*

— Je ne vais te faire que du bien, détends-toi.

Je caresse sa joue rosie, puis dessine le contour de ses lèvres tremblantes du bout des doigts. Lentement, je descends sur sa mâchoire, puis le long de son cou. Quand j'arrive à la naissance de ses seins bien à l'abri sous son soutien-gorge en dentelle blanche, sa peau se piquette de chair de poule et ma queue crie son impatience.

Moi qui ai l'habitude de baiser rapidement, je prends mon temps. J'ai trop ramé avec elle pour risquer de la voir m'échapper. Mais je bande si fort que je ne vais pas pouvoir me retenir bien longtemps.

— Ne crains rien... Retire ce bout de tissu que je puisse t'admirer.

Avec fébrilité, elle dégrafe son soutien-gorge et je découvre enfin ses seins. Ils sont encore plus merveilleux que je ne les imaginais. Ronds et juste à la taille de mes mains. Je commence à les caresser. Ses tétons dardent entre mes doigts et elle étouffe un gémissement tout en se tortillant de plaisir.

— Voyons si tu es déjà prête.

Je faufile mes doigts sous la dentelle de sa petite culotte. Aussitôt elle se cambre en couinant et agrippe le plaid étendu sous elle.

*Sensible ! Très sensible !*

Mon index poursuit son chemin et rencontre sa fente. Elle est bouillante et tellement humide que mon doigt s'y enfonce d'une simple pression.

*Putain ! Elle est déjà trempée !*

Je la sillonne d'avant en arrière plusieurs fois, mais ses gémissements restent contenus dans sa bouche verrouillée, comme si elle refusait le plaisir qu'elle ressent. Je tire un peu sur le tissu et l'oblige à lever les jambes pour l'en débarrasser. J'attrape ses chevilles à deux mains et j'ai un moment d'hésitation devant sa chatte totalement offerte.

*Je la goûte ou je la baise ?*

Ma queue est tendue comme jamais, sans doute parce qu'elle n'a pas vu l'ombre d'une chatte depuis une semaine. Celle d'Éliisa est couverte d'une fine toison et je me lèche les lèvres,

impatient de la déguster, car si elle est aussi bonne que belle, je vais me régaler.

*Je la goûte et après je la baise.*

— Tu es magnifique.

Elle sourit timidement, rien de plus, et se laisse faire quand je remonte ses genoux contre sa poitrine. Je ne mens pas, elle est splendide. Je plonge mon visage entre ses cuisses avec gourmandise et commence à la lécher avec précaution, comme si j'avais peur de l'abîmer. Elle sent bon et le goût de son désir est si peu salé que j'en redemande. Mes coups de langue se multiplient, mais Éliisa continue à maîtriser ses plaintes et son corps se contracte de plus en plus.

Je relève un peu la tête vers ses lèvres gonflées d'être trop mordues et elle laisse échapper un soupir de frustration.

Si elle rejette son plaisir parce qu'elle a honte de son infidélité, il est trop tard pour regretter.

— Tu ne veux pas que j'arrête, n'est-ce pas ?

Les poings enfoncés dans les coussins du canapé, elle secoue la tête.

— Alors, montre-moi que tu prends ton pied.

Elle fuit mon regard et ses joues prennent une jolie couleur pourpre.

Comment s'y prend son mec pour qu'elle soit si gênée, putain ?

— Je veux entendre à quel point je te fais du bien.

J'aventure mon pouce dans ses replis mouillés et ne la quitte pas des yeux. Elle ondule sur le plaid et serre les lèvres encore plus fort tout en cherchant un point fixe à accrocher, le plus éloigné de moi.

— Éli, ouvre cette jolie petite bouche pendant que je m'occupe de toi. J'ai besoin d'entendre ta voix et de savoir que tu aimes ce que je te fais.

J'écarte sa fente et y plonge de nouveau ma langue. Je l'entends hoqueter de surprise quand je la pénètre d'un doigt sans prévenir.

— Respire.

Pourquoi je me soucie de tout ça, sans déconner ? Quand je serai en elle, elle ne pourra plus respirer de toute façon. Elle ne fera que crier. Qu'est-ce que j'attends pour m'engouffrer dans cette petite chatte ultra-réceptive ?

Je suce son bouton nerveux, l'aspire, le grignote et le sens gonfler sous mes dents. Mon majeur tourbillonne en elle. Il la malmène, se crochète à ses chairs et ses geignements deviennent moins étouffés. Puis, quand mon index s'invite lui aussi à la fête, j'entends enfin sa voix :

— Mon Dieu, glapit-elle en se cambrant contre ma paume.

Elle halète, de plus en plus vite, au rythme de mes doigts que je ne maîtrise plus et de ma langue affamée. Ma queue va littéralement implorer, mais je continue, car je ne me lasse pas d'explorer ses profondeurs.

— Il y a quatre jours que j'espère ce moment Éliisa. Quatre jours c'est peu, mais t'attendre est si long.

— Thomaaaaas.

Mon prénom s'enroule autour de mes tympanes avec douceur.

— Supplie-moi de te faire encore plus de bien.

Je sors entièrement de son ventre et relève la tête. Sa frustration doit être intense, car elle se dresse sur ses coudes et me regarde l'air désespéré.

— Je veux t'entendre me dire que tu en as envie toi aussi.

En même temps que je parle, mes doigts retournent dans ses chairs. Ils s'enfoncent encore plus et elle retombe en arrière sur les coussins.

— Thomas, s'il te plaît.

— Dis-le, Éli ! Dis-moi ce que tu veux vraiment ou je m'arrête.

La concentration dont je dois faire preuve pour ne pas lui sauter dessus est énorme et ma queue me fait si mal que je serre les dents pour ne pas grogner de douleur.

— Thomas, je... t'en prie, couine-t-elle les poings enfoncés dans le canapé... Je... s'il te plaît... Oh, mon Dieu ! S'il te plaît...

Le déluge ! C'est exactement ce que j'attendais. Un déluge de paroles à me rendre dingue.

Je quitte ses parois cuisantes et sans perdre une seconde, je me penche sur le côté, juste le temps de prendre un préservatif dans la poche de mon jean. Puis je me redresse un peu et dégage ma queue devant ses yeux qui s'écarquillent.

Cette fois, je souris clairement pendant que je déroule la capote sur mon érection gigantesque. Impossible de faire autrement.

— Tu peux au moins remarquer que je ne t'ai pas menti. J'ai très envie de toi.

Je glisse mes mains sous ses fesses et me positionne juste à l'entrée de son vagin. Puis, sans plus attendre, je pénètre ses profondeurs.

— Oui !

Ce n'est pas un petit « oui » de soulagement. Il n'est pas murmuré non plus. C'est un « oui » que je n'avais jamais entendu. Un « oui » franc qui sort de ses tripes, accompagné de ses jambes qui se referment dans mon dos et pousse sur mes reins. Elle est si étroite que je progresse lentement de peur de lui faire mal.

Putain, elle est aussi douce à l'intérieur qu'à l'extérieur !

J'ai tellement attendu que je me demande si je ne vais pas jouir après un simple aller-retour. Je souffle un grognement sourd et, d'un coup de bassin, m'enfonce jusqu'à la garde. Ses chairs emprisonnent mon sexe, le pressent sur toute sa longueur, comme si elles m'interdisaient de reculer. Alors, sans savoir pourquoi, j'obéis.

— Non !

Ce mot franchit sa bouche telle une plainte et je vois bien qu'elle a du mal à respirer.

*Non quoi ? Elle a changé d'avis ?*

J'ai la queue en feu, mais je n'irai pas jusqu'à la baiser contre son gré.

— Tu préfères que j'arrête ?

Je recule de quelques centimètres.

— Non !

Les muscles de son ventre se contractent et je résiste à l'envie de la pilonner sur-le-champ. J'effectue de légers va-et-vient en serrant les dents. Si elle n'a pas de remords vis-à-vis de son petit ami, il va falloir qu'elle s'exprime plus que ça.

— Encore ? C'est ça que tu veux ? Putain Éli, parle-moi !

— Oui...

J'accélère la cadence.

— Dis-moi que tu aimes ça.

— Humm... oui...

J'enfonce mes doigts dans la chair de ses fesses alors que ma queue enfle toujours. Elle devient dure comme de l'acier et je ne la retiens plus. Elle entre et sort de plus en plus vite alors qu'Élisa s'abandonne complètement et gémit maintenant sans interruption. C'est bon, même très bon de sentir son désir grimper lentement.

— Encore... Continue... plus... plus fort... encore.

Son corps s'arque violemment contre moi.

Celle-là, je ne l'avais pas vu venir et ses plaintes me font perdre la raison. Mon rythme devient effréné. Mon sang n'est plus qu'un magma bouillonnant. Chacun de mes allers-retours est une urgence absolue. Un besoin viscéral de lui en donner plus encore.

— Bon sang, Éli ! Tu me rends fou !

Je ne gère plus rien, putain ! Je la pilonne à en perdre le souffle. Jusqu'à la sentir se crispier autour de ma queue. Je l'entends hurler son plaisir et je crie son prénom comme pour soulager cette douleur exquise qui m'a emporté bien plus loin que je ne l'imaginai.

*Bordel ! C'était magique ! Cette fille cache bien son jeu. Je me demande si son mec la fait autant vibrer.*

— Je t'affirme que nous ne sommes pas incompatibles, ma douce. C'était merveilleux.

Je suis encore en elle et cette sensation de la remplir est si agréable que je resterai des heures dans sa chaleur palpitante.

Essoufflée, elle m'accorde un rictus timide, et c'est presque à regret que je me retire de son ventre. Je repose son corps couvert de sueur sur le plaid, enlève le préservatif et le jette au pied du canapé avant de m'asseoir sur le bord.

— Mais... je comprends ta... situation.

— Quelle situation ? s'étonne-t-elle en se dressant sur ses coudes, l'air perplexe.

— Ton embarras vis-à-vis de ton petit ami.

— Ah oui !

Ses joues rougies par le désir prennent tout à coup une teinte beaucoup plus pâle et son léger sourire s'efface.

Je n'oublie pas ce Grégoire. Par contre, elle, elle semble l'avoir carrément mis de côté et tant mieux.

Je pose ma main sur sa cuisse.

— J'ai envie d'être ton amant... au moins de temps en temps. Alors si tu n'as pas de scrupules à cause de lui, peut-être pouvons-nous nous revoir... rapidement.

*Comment je peux lui faire une proposition pareille ?*

J'ai à peine prononcé ces mots que je réalise l'énormité de ma demande. Elle fronce les sourcils et, comme je n'ai pas pour habitude de supplier qui que ce soit, je ne répète pas cette grosse connerie.

— Tu as des mœurs douteuses.

— Mademoiselle De Sacco ! Il me semble que vous étiez consentante et que je ne vous ai pas forcée à prendre du plaisir !

*Un peu quand même ! Du moins au début !*

— Minute papillon ! Comment connais-tu mon nom de famille ?

C'est plus fort que moi, je crache un petit rire moqueur. Réceptive, expressive tout compte fait, mais un peu naïve.

— Le hasard fait quelquefois bien les choses. Ta copine Justine a été très compréhensive.

— Ma...

Bouchée bée, elle ne termine pas sa phrase et je profite de ce moment de flottement pour me rhabiller en vitesse.

Je m'approche d'elle et pose un léger baiser sur ses lèvres qui ne réagissent pas.

Pourquoi suis-je déçu ?

Après tout, j'ai obtenu ce que je voulais de cette fille. J'ai ramé pendant quatre jours et je n'en

reviens pas d'avoir patienté aussi longtemps. Ma tête me dit que je devrais pouvoir passer à Chloé et à son petit côté pervers, mais mon corps demande encore celui d'Élisa.

— Bref, quoi qu'il en soit, si tu es d'accord avec le compromis que je t'ai proposé, je suis partant. Tu me textotes et j'arrive. En attendant, il faut que je file.

Je dois me rendre à l'évidence, je suis prêt à partager cette demoiselle avec ce Grégoire, uniquement pour retrouver les délicieuses vibrations qu'elle m'a fait ressentir.

— Tu te prends pour qui au juste ? crache-t-elle en sautant du canapé. Pour un gigolo et moi pour une fille facile ?

Ses yeux bleus, assombris par la colère, lancent des éclairs.

*Qu'est-ce qu'il lui arrive ?*

— Non pas du tout ! Tu n'as pas craqué rapidement, mais tu as pris ton pied tout compte fait. Alors, un petit plaisir de temps en temps, tous les deux, ça ne peut pas faire de mal, non ?

— Tu ne manques pas d'air ! C'était une erreur visiblement.

— Une erreur ? Je crois plutôt que tu as très vite oublié qu'il pouvait s'agir d'une erreur.

Le regard baigné de larmes, elle renfile avec nervosité ses vêtements qui traînent par terre et pointe son index vers la porte :

— Va-t'en, Thomas !

Devant sa colère brutale et incompréhensible, je suis abasourdi, mais je ne lui montre pas. Je ne m'abaisserai pas à m'excuser devant une femme qui jouissait grâce à moi il y a quelques minutes. Jamais.

Je tourne les talons et, sans demander plus d'explications, je sors de l'appartement.

\*\*\*

Avachi au fond du siège de ma Mercedes, je reprends lentement ma respiration désordonnée depuis que j'ai quitté Élisa. Quoi que j'en dise, la situation ne me laisse pas indifférent. À travers mes paupières closes, je sens encore sa peau frissonnante sous mes doigts. J'entends ses gémissements de plaisir et, surtout, je lis encore ce mélange de remords et de colère que j'ai observé dans ses yeux en partant.

Mon mobile se met à vibrer et, après un bref coup d'œil à l'écran, je grogne d'énervement.

*Putain, c'est encore mon père !*

Il y a des mois que je ne l'ai pas vu et depuis le début de la semaine, il me harcèle d'appels. Je ne sais pas ce qu'il me veut, mais tant je ne répondrais pas, je sais qu'il insistera.

Agacé, je me décide à décrocher :

— Oui... euh yes !

— J'espère que tu vas bien.

*Qu'est-ce qu'il en a à foutre si je vais bien ou pas ?*

Jack ne me demande jamais ça. Il n'a pas d'état d'âme.

— Oui, ça va !

— J'ai eu d'énormes difficultés à te joindre. Je présume que tu as commencé à travailler aujourd'hui ?

— Ouiii.

S'il attend des remerciements pour avoir appuyé ma candidature grâce à son bras plus que long, qu'il aille se faire foutre !

— Je t'appelle pour t'annoncer que Jorge va te rejoindre prochainement.

Je me redresse brusquement sur mon siège.

Jorge ? *Le Jorge ?* Celui de mon adolescence ? Mon père n'est pas du genre à plaisanter sinon j'aurais cru à une mauvaise blague de sa part.

— Tu rigoles ? Je n'ai pas envie d'avoir un toutou accroché à mes baskets ! Et puis pour quelles raisons vient-il ?

— J'ai très peu de temps à t'accorder aujourd'hui. Je lui ai transmis un dossier qu'il doit te remettre en mains propres. Il te donnera toutes les explications de vive voix.

Mon père est toujours aussi pompeux. Il me gonfle.

— Bordel, je n'ai rien demandé moi ! Enfin plus maintenant du moins.

— Ne discute pas !

Sa voix tranchante résonne dans mon téléphone. Jack ne déroge pas à son autorité dictatoriale légendaire et, comme d'habitude, je finis par céder à ses exigences.

— Où va chercher Jorge ?

— Je vois que ton vocabulaire n'évolue pas avec les années, soupire-t-il avec mépris.

— Grand bien me fasse !

Si c'est pour devenir aussi coincé et condescendant que lui, j'espère que ça ne m'arrivera jamais.

— Ton humour non plus !

J'exhale un long soupir d'énervement. Mon père ne connaît pas les mots « plaisanterie », « légèreté », « amusement »... Son dictionnaire, assez succinct, se limite à « travail », « rigueur », « fortune », « pouvoir »...

*Je pourrais lui donner quelques cours, il se dériderait un peu.*

— Bon ! Donc où dormira ce *cher* Jorge ?

— Je lui ai trouvé un appartement et une voiture de fonction.

— Ben voyons !

Il ne manquait plus que ça ! Un chauffeur à ma disposition pour un temps indéterminé, doublé d'un lèche-cul qui ira rapporter tous mes faits et gestes à son patron. Je vois déjà le tableau.

— Thomas, tu vas bientôt avoir trente ans. Il va falloir que tu grandisses et que tu mesures l'importance de toutes tes futures responsabilités.

*Non, mais là, il délire !*

Mon père a dû picoler, il n'y a pas d'autre explication à cette conversation surréaliste. Pourtant, à ma connaissance, il ne touche pas une goutte d'alcool donc, soit Alzheimer le guette, soit il s'est mis à boire en cachette.

*Je ne veux pas de ses responsabilités de merde ! Je n'en veux plus !*

Je l'ai supplié tellement de fois de me faire confiance... Aujourd'hui, je suis passé à autre chose. Il m'a obligé à passer à autre chose. J'aurais justement trente ans à la fin de l'année et je dois aller de l'avant sans attendre le changement d'humeur et de considération de mon cher père.

— C'était avant qu'il fallait croire en moi papa. Avant !

— Jorge sera à l'aéroport de Bordeaux-Mérignac vendredi prochain, enchaîne-t-il sans écouter mes objections. D'ici quelques jours, tu recevras un mail pour t'indiquer l'heure exacte d'atterrissage.

— Et si je refuse ?

— Tu n'es pas en mesure de décider ! Pas pour le moment. Je fais confiance à Jorge pour m'informer de la suite.

— Oh ça, je n'en doute pas ! soupiré-je, conscient de mon impuissance.

— Bonne journée, mon fils !

Comme d'habitude, il raccroche sans manifester la plus petite pointe d'affection, mais ce « mon fils » sortant de sa bouche est un exploit. Il se rappelle qu'il a une descendance et c'est déjà une bonne chose, car souvent, je me suis demandé s'il n'avait pas oublié que j'existais. Mes pensées sarcastiques finissent de plomber mon humeur et je bascule violemment ma tête en arrière sur l'appui-tête.

*Bonne journée, bonne journée... Elle est presque finie ma journée ! Maintenant, elle est pourrie à cause de lui.*

Les yeux fermés, je respire avec difficulté et cramponne mon téléphone responsable de la nouvelle la plus angoissante que je pouvais recevoir.

*Jorge ! Une voiture de fonction ! Des responsabilités ! J'ai bien compris les allusions de mon père. Non, non, non, et non !*

Je dois faire un cauchemar et je vais me réveiller.

Mes doigts se resserrent encore autour de l'appareil. Je suis dans la merde jusqu'au cou ! Tina n'est au courant de rien. D'ailleurs, jusqu'à mardi, elle ne savait même pas que mon père était en vie. Ma belle colocataire, ma meilleure amie, ne me pardonnera jamais de lui avoir caché une partie de mon passé aussi longtemps.

J'envoie valser mon téléphone sur le siège passager et tape du poing sur le volant.

— Putain de bordel de merde !

Je suis énervé. Et quand je suis énervé, ma seule façon de me calmer est de baiser avec une fille.

*Je viens de le faire, merde ! Je ne peux quand même pas y retourner la queue entre les jambes ?*

J'essaie de réguler les battements de mon cœur en respirant lentement, puis je résume dans ma tête les points à régler par ordre d'importance.

D'abord, Élisabeth... Je vais lui envoyer un SMS. Dans l'état où je suis, je ne peux pas me tourner vers Chloé sans savoir où je mets les pieds. Mademoiselle De Sacco m'a mis à la porte, mais il faut que je rattrape le coup quitte à... la supplier. *Putain ! Il faut que ça marche !*

Ensuite, Tina. *Comment vais-je faire avec elle ?* Elle a la rancune tenace, je crains qu'elle m'en veuille à mort. J'ai une semaine pour trouver comment lui annoncer que je lui mens depuis des années, ensuite les choses risquent de se compliquer.

**Élisa**

*J'ai fait l'amour avec ce magnifique spécimen humain ! J'ai aimé ! J'ai même adoré. J'ai eu mon premier orgasme ! Je me suis fait avoir en beauté ! Je suis complètement détraquée !*

Ces mêmes phrases tournent en boucle dans mon cerveau embrouillé depuis que Thomas a quitté mon appartement. Depuis que, des hauteurs de la jouissance, j'ai fait une descente en chute libre, pour atterrir sur le sol de la réalité.

J'aurais voulu rester accrochée à l'onde de plaisir qui a déferlé dans tout mon corps tout à l'heure et être soulagée d'avoir enfin dépassé mes peurs. Au lieu de ça, je suis transie sur mon canapé, je me sens vidée et n'arrive même pas à pleurer tellement je suis en colère. Tellement j'ai honte.

Je m'en veux d'avoir cédé à des pulsions étranges avec autant de facilité. Je m'étais pourtant promis de ne jamais réagir comme ça.

C'est le bordel dans ma tête où s'engage un combat silencieux. Heureusement, je ne lui ai pas dit la vérité sur mon désert sentimental.

*Mais quelle idée de lui avoir parlé de... Grégoire ? Mon Dieu !*

Je saisis le plaid derrière moi et l'enroule autour de mes épaules pour mieux réfléchir.

Thomas est un profiteur sexuel. Il a obtenu ce qu'il voulait et a fini par me montrer son vrai visage. La cerise sur le gâteau est qu'il est prof et que tout le monde va savoir que j'ai couché avec lui, j'en suis certaine. Moi qui aime la discrétion, j'ai réussi mon coup.

*Mais c'était juste topissime dans ses bras.*

Ma petite voix intérieure me hurle d'accepter la réalité qui s'impose, tandis que je m'évertue à me convaincre que c'est mal. Bref, je refuse d'être attirée par un magnifique goujat.

Quant à Justine... elle ne perd rien pour attendre.

Je secoue la tête et tente de remettre mes idées à leur place avant de faire n'importe quoi, quand les vibrations de mon téléphone m'interpellent. Je le cherche des yeux et le retrouve par terre à mes pieds.

*Tu tombes bien Ju, tu vas passer un sale quart d'heure !*

Je fais glisser mes doigts sur l'écran. Ce n'est pas un, mais quatre messages qui attendent. Tous de Thomas !

*Merde !*

[Je suis doué dans d'autres langues que l'anglais. On peut en discuter ?]

[Ce soir ? Maintenant ?  
Je te laisse choisir le lieu et l'heure]

Ces deux messages datent du début d'après-midi ! Ceux-là mêmes que j'ai volontairement ignorés après lui avoir demandé de me laisser tranquille.

[Pas de réponse négative,  
je considère ton silence comme  
un oui. Je serai chez toi dans  
un quart d'heure.  
PS : ta copine est charmante  
et très compréhensive.]

*Ju, je vais t'étriper ! C'est sûr, je vais commettre un meurtre !*  
Je me retiens de l'appeler sur-le-champ et prends connaissance du dernier SMS qui vient juste d'arriver.

[Élisa, je ne voulais pas te blesser.  
J'étais sincère, j'ai adoré partager  
ce moment avec toi. Accepte un nouveau  
rendez-vous avec moi. S'il te plaît.]

Ma main se met à trembler et je manque de lâcher mon téléphone. En plus d'être indélicat, ce type est insistant. Sur le moment, ma seule envie est de lui répondre d'aller se faire voir, puis je me ravise et décide de le laisser mariner un peu.

J'ai plus urgent à m'occuper : Justine !

Ni une ni deux, je compose son numéro, tout en arpentant mon salon de long en large pour me calmer. Chaque sonnerie semble durer une heure.

— Ma chérie, ça va ?

Justine chevrote. Elle s'inquiète ? Tiens donc !

Ma colère est silencieuse, mais elle ne demande qu'à être évacuée, ce qui ne prend qu'une seconde, puisque je marche par mégarde sur le préservatif usagé qui traîne par terre.

— Merde !

Je grogne, l'attrape du bout des doigts et le jette dans la poubelle aussi brutalement que mes chaussures mardi dernier.

— Quoi ?

— Comment ça quoi ? Je pense que tu as des choses à me raconter, non ?

— Disons que...

Maintenant, elle bégaie.

— Pas par téléphone, ça ne me plaît pas...

— Je... je suis chez l'esthéticienne, mais je peux être chez toi dans une heure environ.

Sa voix est toute petite, presque mielleuse, bien loin de celle de Discrétion Zéro qui n'en rate pas une pour me mettre mal à l'aise. Aujourd'hui, les rôles sont inversés, j'ai envie de hurler.

— OK ! Une heure !

Je raccroche aussi sec, ma colère toujours à son maximum.

Je m'en veux, j'en veux à Thomas, mais surtout, j'en veux terriblement à Justine d'avoir permis à ce goujat de se retrouver seul avec moi. Il faut que je me calme. Il doit y avoir une explication rationnelle à tout ça. Ma meilleure amie ne peut pas m'avoir jetée en toute conscience dans la gueule du loup.

Je balance mon téléphone sur le canapé où je me rassois lourdement.

Une heure ! J'ai une heure devant moi pour ruminer avant de connaître le fin mot de cette histoire.

\*\*\*

Les minutes s'égrènent lentement et, encore bouillante de contrariété, je tapote des doigts sur mes genoux, quand on frappe à la porte.

*Justine ! Enfin !* Il y a plus d'une heure que je l'attends et que je cogite.

— Entre !

Sans un mot pour une fois, elle pénètre dans mon appartement et se dirige vers moi d'un pas hésitant. Elle doit sentir le tonnerre gronder au-dessus de ma tête, car elle est plutôt pâle. Je ne bouge pas de mon canapé et attends qu'elle soit assise pour commencer mon inquisition. Ma colère latente et le demi-litre de café que je viens d'ingurgiter risquent de faire un effet « dynamite à retardement ».

Les poings serrés sur mes cuisses, je la regarde triturer ses mains.

— Je pense que tu as oublié de m'informer de certains détails !

— Euh oui, enfin... j'ai voulu rendre service, avance-t-elle, les yeux baissés sur ses escarpins. Elle se défend mal et je frappe dans le coussin à proximité.

— Rendre service ? Non, mais attends ! J'ai dû rater un épisode ! Où et quand as-tu revu Thomas pour lui donner mon nom et mon adresse ?

— Ne t'énerve pas ! riposte-t-elle sans élever la voix. C'est le hasard. Mon rendez-vous galant était juste un beau et merveilleux lapin. Impossible de couper les couilles à ce connard. Mais bon, comme on dit, « un de perdu dix de retrouvés ». Bref ! Quand je suis retournée à ma voiture, j'ai croisé Thomas à la Victoire. Il sortait peut-être de cours, je ne sais pas. Tu penses bien que j'étais aux anges. J'ai cru que... enfin... que c'était peut-être moi qui l'intéressais... enfin, tu me connais. Il m'a tout de suite demandé où tu étais et quand je lui ai répondu que tu devais être rentrée chez toi, il m'a dit qu'il avait besoin de te parler et qu'il voulait ton adresse.

— Donc tu lui as donné mes coordonnées sans réfléchir ! Mais à quoi tu pensais ?

— J'ai hésité. Mais il m'a fait comprendre qu'il pouvait récupérer les infos à la fac s'il le voulait. Et puis... avec le sourire ravageur qu'il m'a lancé, je n'ai pas pu résister.

De plus en plus à cran, je secoue la tête.

— Et tu n'as pas eu la présence d'esprit de me prévenir au moins par SMS ?

En y réfléchissant bien, un texto de sa part n'aurait rien changé puisque j'avais rangé mon téléphone pour ne pas écouter les messages de Thomas, mais quand même !

— J'y ai pensé. À vrai dire, vu le spécimen de rêve, j'ai bien imaginé qu'il ne comptait pas sucer de la glace avec toi. Mais bon... avec ton côté frigide, il n'y avait aucun risque majeur.

— Mon côté frigide !

Mon sang ne fait qu'un tour et je bondis du canapé pour éviter de lui mettre une gifle. Justine a toujours le mot qu'il faut pour me faire sortir de mes gonds, mais là, je bous. Trop c'est trop ! J'ai envie de l'étrangler.

— Mon côté frigide ! Je répète en hurlant. Non, mais ça ne va pas ou quoi ! Mon côté frigide ? Putain, Ju !

— Hey ! Ne t'énerve pas ! se défend-elle encore en levant les mains devant elle. Ça n'est pas tout à fait ce que je voulais dire. Je dirais... ton manque d'intérêt pour les hommes.

Elle recommence avec ses allusions, mais cette fois-ci, elle ne me fait plus rire du tout !

Je me plante devant elle et serre si fort les poings contre mes cuisses que j'en ai mal aux mains.

— Justine, je vais être claire. Je ne suis pas lesbienne !

— Est-ce que je dois être rassurée ou inquiète là ?

Exaspérée devant son incrédulité, je lève les yeux au ciel, quand tout à coup, elle prend un air taquin :

— Alors, raconte. Il t'a embrassée ? Il a mis la langue ? Sexy-man embrasse certainement super bien, hein ?

Ses yeux brillent de curiosité et de malice. Quant à moi, je ne suis plus animée seulement par la colère, mais par une énorme honte et mes joues commencent à chauffer.

— Plus que ça ? insiste-t-elle devant mon silence.

Je dois être cramoisie tellement j'ai chaud.

— Non Éli, sérieux ? ajoute-t-elle en frétilant sur le canapé. Vous avez... enfin... euh... j'en perds mes mots. Ne me dis pas que tu as couché avec lui quand même ?

*Non, je ne te dis rien, c'est mieux.*

— Toi, ma meilleure amie complètement fermée au sexe depuis que je te connais, tu as couché avec un homme, magnifique et sensuel, mais quasiment inconnu. Je ne me trompe pas ?

Je déglutis pour chasser la boule qui entrave ma gorge et je finis par me laisser choir à côté d'elle.

— Oui.

Je ne sais même pas si cet aveu me soulage ou accentue mon embarras. Du coin de l'œil, je l'observe. Ses yeux sont écarquillés aussi grands que des soucoupes et sa bouche forme un « O » d'étonnement.

— La vache ! Ça fait beaucoup d'un coup ! Tu as couché avec Sexy-man ! Je n'en reviens pas.

— Et moi donc !

— Et alors, c'était comment ? Torride ?

Passée la surprise, voilà qu'elle recommence à se tortiller d'impatience contre moi.

— Ju, s'il te plaît !

— Tu me dois bien quelques explications croustillantes quand même !

— Tu devrais éviter de me rappeler ce que je te dois, histoire de ne pas me faire regretter de te laisser en vie.

— Allez ! On se dit tout d'habitude.

*Tout ?* Quelques détails de ma vie lui sont inconnus pourtant. Bref, ce n'est pas le moment d'en discuter avec elle, je n'en aurai pas la force. Mais je peux au moins lui avouer que ce tête-à-tête avec Thomas n'est pas tout à fait le premier. Après tout, ce mensonge ne rime plus à rien.

Je me lève, me sers un énième café et lui en pose un devant elle dans la foulée avant de reprendre ma place.

— Je ne t'ai pas tout dit sur ce qui s'est passé cette semaine.

— Oh.

La tasse entre ses mains, elle semble attendre la suite avant de montrer de l'enthousiasme.

— En fait, j'ai déjà rencontré Thomas.

— Je sais, au bar. Tu fais Alzheimer !

À mes heures, je peux être anorexique, boulimique ou dépressive, mais s'il y a bien une maladie que je n'ai pas, c'est celle-ci. J'en suis presque désolée, car elle m'aurait permis

d'oublier mon passé...

— Je l'ai revu une autre fois.

Je n'ai pas le courage de croiser le regard interrogateur de Justine et me contente de boire mon café en fixant un point imaginaire droit devant moi.

— Sérieux ? Sans m'en parler ? Où ça ?

— Il m'a raccompagnée à ma voiture mardi soir, il n'y avait pas de tram et... il en a profité pour m'embrasser.

C'est dit ! Inutile de faire allusion aux mains baladeuses du fast-food !

— Pourquoi tu ne m'en as pas parlé ? C'est super surprenant, mais aussi super génial !

Elle entoure ses bras autour de mes épaules, comme si je venais de lui annoncer la nouvelle du siècle.

*Enfin, c'est un peu ça quand même !*

— Disons qu'il me semblait que tu avais des vues sur lui et je ne voulais pas te blesser.

— Tu sais, moi les mecs ça va, ça vient. Tu devrais me connaître depuis le temps ! Tu as une chance inouïe que Sexy-man te court après, mais je n'ai pas à t'en vouloir. Le désir, le plaisir, c'est magique non ?

Si je fais abstraction des dernières paroles de Thomas, je dois reconnaître qu'elle n'a pas tort.

— Peut-être, mais ça va trop vite.

Mes convictions se sont effritées. Je n'arrive plus à savoir ce qui est le mieux pour moi.

— Éli, tu es mélancolique et fermée depuis tellement longtemps. J'aimerais te voir radieuse et épanouie. Je ne comprends pas ce qui t'a rendue comme ça par le passé ou si tu as toujours été comme ça, mais...

— Un jour peut-être, je t'en parlerai...

*Un jour si j'en ai le courage, mais pas aujourd'hui.*

Je la prends dans mes bras et l'embrasse tendrement sur la joue, soulagée d'avoir pu me décharger du poids de mon début d'aventure avec Thomas.

Début d'aventure ? Je constate que plus les minutes passent et plus ma détermination de le renvoyer sur les roses faiblit.

— Tu sais, les amies sont faites pour écouter, me rassure-t-elle en me lançant un clin d'œil. Bon alors ! Tu n'as pas répondu à ma question principale. C'était comment ?

Discretion Zéro ne perd jamais le Nord, mais elle a au moins le mérite de me faire sourire.

— Hummm, pas mal.

Comment lui dire que c'était génial, mais que le changement d'attitude de Thomas m'a laissé un goût amer.

— Ce n'est pas une découverte quand même ? Rassure-moi !

— Euh... si tu me demandes implicitement où j'en étais avec ma virginité, je te réponds non ! Ce n'est pas une découverte.

*Enfin presque !*

— Ouf ! Après l'annonce officielle de ton hétérosexualité, c'est un deuxième soulagement.

Elle pouffe de rire.

— Ju !!!

— Et tu le revois quand ?

— Je ne sais pas.

— Comment ça, tu ne sais pas ? Il ne t'a rien dit en partant ? Un nouveau rendez-vous... enfin je ne sais pas moi.

Je secoue la tête.

Impossible de lui dire que je l'ai mis à la porte avec perte et fracas et que maintenant je ne sais plus où j'en suis.

— Fais attention quand même, poursuit-elle l'air un peu inquiet. Il est tellement beau que je le trouve dangereux. Et puis, un prof qui couche avec une étudiante, c'est glauque.

Si je ne connaissais pas Justine, je penserais qu'elle essaie de me dissuader de le revoir pour tenter quelque chose... Il ne faut pas que je devienne parano.

— Ne t'inquiète pas, je suis armée. Ma coquille de protection n'est pas complètement effondrée.

— Je ne veux pas qu'il te fasse souffrir. Sinon, foi de Justine Schwartz, si beau soit-il, je lui saute à la gorge et je l'étripe.

— Je t'adore.

Je la prends dans mes bras une seconde fois et j'ai presque envie de pleurer.

— Bon, allez ! Je te laisse, me dit-elle en se levant d'un bond. Ce soir, je sors !

Son clin d'œil vicieux me fait sourire.

— Tu es incorrigible !

— « Show must go on<sup>[6]</sup> ! ». Ce n'est pas parce qu'un abruti m'a prise pour une dinde cet après-midi que je vais baisser les bras ! L'employé est invisible, le prof est déjà pris apparemment. Ce soir, c'est dance-floor et cocktails à gogo. Je ne te propose pas de m'accompagner ?

— Non aucun risque ! Mais amuse-toi bien quand même. Moi ce soir, c'est canapé-télé, en attendant de récupérer mon ordi. Je pense que je ne vais pas faire de vieux os.

— Normal, les parties de jambes en l'air fatiguent vite les non-initiées.

— Justine ! Tu ne changeras jamais ! Hein ?

— Ah ça, impossible ! Toi non plus, enfin c'est ce que je croyais, parce que là... Vive le changement radical.

— Allez ! File !

— Au fait, moi aussi je t'aime, termine-t-elle avant de refermer la porte derrière elle.

Au même moment, Sam saute sur mes genoux et se met à ronronner.

Qu'est-ce que je deviendrais sans ma Ju et mon chat d'amour ? S'ils savaient à quel point j'ai besoin d'eux pour continuer à avancer !

*Tu as fait un grand pas en avant, aujourd'hui. Et ce n'est pas à eux que tu le dois. Ma conscience revient au grand galop et je ne peux même pas la contredire.*

Je jette un œil en biais vers mon téléphone posé à quelques centimètres sur le coussin et le prends dans mes mains pour relire le message de Thomas. J'ai besoin de savoir ce qu'il attend réellement de moi.

[J'ai réfléchi à ma « situation ».

J'accepte un nouveau rendez-vous.]

Pourquoi ne pas lui avoir précisé que c'était juste pour discuter ?

La réponse arrive dans la foulée :

[Un message de toi et je suis excité.]

Un créneau de libre demain ?  
Je ne vais pas avoir  
la patience d'attendre]

Comment quelques phrases peuvent-elles réveiller des sensations dans mon ventre ?

Thomas utilise une technique de drague douteuse, mais il a tout compris. Même un ermite asocial comme moi n'est pas insensible à ses mots. Mais j'ai besoin d'un peu de temps, de quelques jours. Tout va trop vite !

*Pas de panique Éli !*

Mes doigts tremblotent sur l'écran tandis que, de ma main libre, je serre très fort Sam contre moi.

Depuis qu'il fait partie de ma vie, il est le témoin de mes sautes d'humeur, de mes coups de cafards et de mes réveils nocturnes. Sa présence m'apporte un réconfort indispensable à mon équilibre.

Je m'appête à répondre d'attendre la semaine prochaine quand un nouveau SMS arrive.

[Je peux être chez toi  
demain à 14 h. Qu'en dis-tu ?  
Je ne t'ai pas encore montré  
tout ce que je savais faire avec ma langue.]

Je ne trouve pas les mots justes pour traduire mon angoisse et... mon excitation ? *Oh, mon Dieu !*

J'hésite, inspire, expire, puis me contente de taper un simple « OK » avant de cacher mon téléphone sous un coussin.

*Demain Éli...* Ma conscience d'humeur salace s'en mêle une fois de plus et je suis fatiguée de me battre contre elle aujourd'hui.

Je m'allonge sur le canapé et entraîne Sam avec moi qui se retrouve sur mon ventre.

— Et toi mon chéri, qu'est-ce que tu penses de tout ça ?

Je le caresse avec tendresse alors qu'il s'étire en bâillant.

Finalement, je suis contente qu'il n'ait pas l'usage de la parole. Je ne suis pas certaine que j'aurais apprécié sa réponse.

**Thomas**

Allongé sur mon lit, un bras derrière la tête, je fixe le plafond à la recherche d'une solution miracle pour me sortir du merdier qui pointe à l'horizon.

Après l'appel de mon père, j'ai pensé finir ma soirée dans un bar pour réveiller les démons que je croyais avoir laissés à Paris, et qui dorment encore au fond de mes tripes. Mais un élan de lucidité m'a permis d'éviter le pire. Retomber dans l'alcool ne ferait qu'augmenter la tonne de problèmes qui arrivent à grands pas et je n'ai pas besoin de ça. J'ai préféré regagner ma chambre, mais je n'ai pas fermé l'œil de la nuit.

Ses révélations m'angoissent.

*Putain ! Je n'ai pas envie d'avoir Jorge dans mes pattes toute la journée !*

Quand j'étais ado, Jorge se chargeait de m'accompagner dans mes voyages en avion entre Paris et New York au moment des vacances scolaires. Sa carrure, sa mine patibulaire, sa froideur et sa voix rauque m'impressionnaient. Pourtant, aussi loin que je me souviens, il a toujours été particulièrement gentil avec moi. Cependant, nous passions plusieurs heures en vol sans échanger un seul mot. Je n'avais qu'une hâte : m'enfermer dans ma piaule pour étudier ou écouter de la musique. La tête dans les bouquins, mon esprit se concentrait sur autre chose que sur mon existence monotone et solitaire d'enfant de milliardaire. Sans amis américains et sans vie sociale, je n'avais de toute façon rien d'autre à faire.

Je n'ai pas vu Jorge depuis plus de dix ans, quand j'ai refusé qu'un garde du corps me colle au train alors qu'en France personne ne savait qui j'étais. Épris de liberté, je ne supportais plus les contraintes imposées par mon père. Aujourd'hui, j'ai l'impression de faire un retour en arrière et de revivre le cauchemar de mon adolescence.

— Le petit déjeuner est prêt depuis longtemps, m'annonce Tina en ouvrant discrètement la porte de ma chambre. Il est presque midi !

Ses sourcils se froncent, je suis certain qu'elle a compris que quelque chose cloche.

— J'arrive.

J'essaie de lui cacher mon état psychologique défaillant en sortant de mon lit avec énergie. J'enfile mon jean de la veille et l'observe en grimaçant un sourire.

— Quand je suis rentrée hier soir, tu dormais. Tout va bien ? Tu ne te lèves jamais si tard d'habitude ! Ça ne te ressemble pas, mon chéri.

*J'ai baisé la seule fille que tu ne veux pas que j'approche parce qu'il paraît que tu m'aimes et qu'elle te fait peur. Je vais mener une double vie dès la semaine prochaine et je te mens depuis des années sur ma condition sociale.*

C'est dingue comment une existence peut basculer en une soirée !

— Juste un peu fatigué. Il faut que je prenne le rythme avec les cours.

— Hey ! N'oublie pas que ce soir c'est mon anniversaire, lance-t-elle avec enthousiasme. Tu as intérêt d'être en forme !

Elle retourne dans le salon et je lui emboîte le pas.

— Ne t'inquiète pas ! Ça va aller.

— Un plan cul en vue ?

Elle me connaît si bien qu'elle sait ce qu'il me faut pour me remettre en forme. Si je lui dis « non », elle va forcément se douter de quelque chose.

— Je vais d'abord reprendre des forces avec le petit déjeuner que tu viens de préparer. Mais... peut-être.

— Super ! Tu as retrouvé la raison. C'est déjà une bonne chose. Une étudiante en chaleur ? Si je rentre dans son jeu, elle me foutra la paix.

— Y'a cette Chloé qui n'a pas froid aux yeux, dis-je en m'asseyant sur le tabouret du bar.

Hier, j'étais à deux doigts de craquer devant les avances évidentes de cette petite dévergondée et de laisser tomber le défi avec Élisabeth. Mais maintenant que je l'ai baisée, je n'ai qu'une seule envie : recommencer.

Tina m'adresse un large sourire, me verse un café et s'installe sur le siège en face de moi.

— Tu as vraiment renoncé à cette petite coincée ? Ça ne te ressemble pas de baisser les bras.

— Tu parles d'Élisabeth, j'imagine ? Dis-moi, ce n'est pas ton genre de faire une fixation sur une fille !

Je me doutais bien qu'elle n'allait pas laisser tomber !

— Puisque tu ne nies pas, j'en conclus que tu n'as pas totalement lâché l'affaire. Tu vas vite l'oublier. Ce soir, j'ai invité Laure et Éloïse.

— Super ! Ambiance règlement de compte au programme.

Deux greluches ajoutées au planning de ma semaine !

— Mais non ! Et puis, il y aura aussi Maud, une fille de la gym. Celle-là je suis certaine qu'elle va te plaire. Je lui ai déjà parlé de toi.

— Merci de penser à mon équilibre sexuel !

— Pas de quoi mon chéri. Avec elle, c'est l'extase garantie !

— Aurais-tu testé pour être si sûre de toi ?

Tina est du genre à ne pas rechigner sur une partie à trois, voire davantage, chose que je me refuse catégoriquement d'envisager.

— Une fois et... elle est très douée, avoue-t-elle sans complexes.

— Ben voyons ! Passe les détails s'il te plaît. T'imaginer te faire lécher par une meuf ne me fait pas du tout bander.

— Tu es jaloux ?

— D'une nana ? J'espère que tu plaisantes !

Sa mine se renfrogne et la vérité que je refusais d'admettre de la bouche de Nicolas m'arrive en pleine figure.

*Fait chier !*

— Tu n'aurais pas dans l'idée que je te refasse jouir par hasard ?

Autant y aller franco, comme ça je serai fixé.

Tina fait demi-tour sur son tabouret et hausse les épaules avant de se lever pour allumer la télé. Elle zappe plusieurs fois et arrête son choix sur une chaîne musicale.

— Qu'est-ce que tu vas chercher là ? On a un deal tous les deux et il me convient très bien.

Maintenant que les paroles de Nicolas sont ancrées dans mon cerveau, j'ai du mal à croire Tina, mais j'ai trop de choses à gérer en même temps pour réfléchir au problème.

— Je ne sais pas. Je te trouve bizarre en ce moment.

— Je suis pourtant comme d'habitude. J'essaie de te trouver de l'occupation pour la soirée et de te faire comprendre que tu es tombé sur la tête avec cette fille, mais tu ne m'écoutes pas.

L'esprit ailleurs, je regarde le chanteur gesticuler à l'écran.

*Je suis tombé sur une jeune femme qui me fait bander plus que de raison ! Mon père s'apprête à me faire une demande que je n'attendais plus, et ton pote vient de m'annoncer que tu m'aimais ! Sinon tout baigne !*

— Laisse tomber, ma belle. Ça ira mieux ce soir après quelques verres.

Ou pas !

Pressé d'aller me préparer, je termine mon café et me lève. La journée qui s'annonce va être terrible et commence par une mise en bouche intéressante : mon rendez-vous avec Élisabeth.

*Bordel ! Rien que d'y penser, ma queue s'affole.*

— Tu m'inquiètes mon chéri, insiste Tina depuis le canapé où elle s'est assise.

Si c'est de l'inquiétude, tout va bien !

— Je vais prendre une douche. J'ai les neurones en ébullition et bien d'autres choses encore...

Mon sarcasme masque mon malaise. Je refuse qu'elle soit amoureuse de moi et j'ai terriblement besoin de retrouver Élisabeth.

*Putain, c'est quoi cette obsession ?*

Lorsque je sors de la salle de bain, Tina est toujours au même endroit. Les genoux repliés contre sa poitrine, elle regarde la télé sans m'accorder la moindre attention.

— J'ai un rendez-vous, dis-je en l'embrassant sur le front. Mais promis ! Je serai pile à l'heure ce soir !

Ses yeux s'aimantent à mon pantalon à pinces et les traits de son visage se figent.

— Pour qui t'es-tu mis sur ton trente-et-un ?

Je hausse un sourcil dans l'espoir qu'elle lise dans mon regard un « désolé, le corps de la petite coincée m'appelle ».

— Thomas, ne me dis pas..., dit-elle d'un ton suppliant, les larmes au bord des yeux.

J'ai tellement hâte de retrouver Élisabeth que l'état de Tina ne me fait ni chaud ni froid. C'est une femme forte et elle va devoir surmonter la faiblesse d'être tombée amoureuse de moi.

— Chuuutt ! Je ne te dis rien !

L'index en travers de ma bouche, je franchis la porte sans me retourner.

Il n'est que midi et demi. J'aurais pu rester plus longtemps avec Tina, mais je suis pressé de prendre l'air... avant de prendre mon pied. Encore.

\*\*\*

— Avez-vous besoin d'autre chose, Monsieur ?

Derrière son comptoir, le vendeur d'informatique me tend un carton avec un sourire trop lisse.

*Vu le prix de cet ordinateur, il peut être aimable !*

Il y a une heure qu'il me baratine et me lèche les bottes. Je suis même certain qu'il m'aurait vendu sa mère s'il avait pu ! Après avoir eu des explications détaillées sur une bonne dizaine de machines, j'ai arrêté les frais et pris la plus chère pour qu'il me foute la paix. Seulement, au lieu d'en finir avec lui, j'ai dû endurer son blabla. Il m'a vendu une garantie, une carte de fidélité du magasin et toutes les courbettes qui vont avec. Un autre jour, je l'aurais envoyé sur les roses, mais là, je n'ai aucune envie de m'énerver et de risquer de gâcher les heures qui m'attendent avec Élisabeth.

Vivement que je sorte de cette boutique, je ne supporte pas les faux-culs !

— Non, ce sera tout. Merci.

Nouvel effort : rester courtois même s'il me gonfle.

— N'hésitez pas à revenir si vous avez le moindre souci.

*Si j'insiste un peu, je pense qu'il est capable de m'ouvrir la porte !*

— Ne vous inquiétez pas pour ça. Je m'en souviendrai. Bonne journée.

— À vous aussi, Monsieur.

Soulagé de m'être enfin débarrassé de ce pot de colle à peine sorti des jupons de sa mère, je quitte le magasin avec mon carton sous le bras.

J'ai la conviction d'avoir fait une bonne action en rachetant un ordinateur à Éliisa, même si je ne sais pas pourquoi j'ai pris cette décision. Une impulsion. De toute façon, je dois la séduire à nouveau et cette acquisition est une excellente occasion de lui faire oublier qu'elle m'a foutu à la porte.

Tout en regagnant ma voiture garée deux rues plus loin, je réfléchis pour la énième fois au comportement perturbant d'Éliisa. Son abandon à mes caresses, l'oubli si rapide de son petit ami et sa colère ne peuvent avoir qu'une seule signification. Et si elle était célibataire ? Si elle m'avait menti ? Cela m'arrangerait fortement, mais quoi qu'il en soit, je marche sur des œufs avec elle et, comme j'ai besoin de me détendre — sauvagement si possible — j'ai intérêt à la jouer fine.

Je fourre le carton dans mon coffre et mon attention se porte sur la devanture d'un fleuriste. J'étudie les différents bouquets en vitrine.

Putain ! J'accepte déjà de partager Éliisa avec un autre, je viens d'acheter un ordinateur et j'envisage même de m'excuser pour hier. Je ne vais pas en plus lui offrir des fleurs pour être certain de me faire pardonner ? Je n'ai jamais été aussi désespéré pour en arriver à des extrémités pareilles !

**Élisa**

Si Justine ne m'avait pas mis le doute sur les intentions d'Antoine à mon égard...

Si elle n'avait pas donné un coup de pouce au destin pour que Thomas joue aux montagnes russes avec mes émotions...

Si je n'avais pas eu la faiblesse de craquer sous les mots et les caresses envoûtantes de cet homme...

Si ma conscience détraquée ne m'avait pas contrainte de reprendre un rendez-vous avec lui cet après-midi...

Si je pouvais rembobiner le film de ma vie...

S'il n'y avait pas tous ces « si », je ne serais pas aussi stressée et je ne trotterais pas comme une débile sur ce trottoir pour rejoindre Antoine !

Sans oublier ma panne de réveil ! Car oui, Miss Godiche a encore frappé en oubliant de régler l'alarme de son smartphone avant d'aller se coucher.

*Zen ! Zen ! Je rêve de la zénitude absolue et ce n'est pas pour ce matin.*

J'ai sauté l'étape du petit déjeuner. Je n'ai pas pris la peine de replier mon lit. Et j'ai même oublié de remettre des croquettes dans la gamelle de Sam. *Quelle conne !*

Essoufflée de m'être autant dépêchée, je pénètre dans le pub avec une bonne demi-heure de retard. Il y a beaucoup de monde et si hier, j'ai apprécié de faire les boutiques avec Justine sans me préoccuper de la foule, aujourd'hui je ne suis pas dans le même état d'esprit. Je me sens comme une proie au milieu d'une meute de loups et je commence à étouffer. Pourtant, personne ne semble prêter attention à mon arrivée. Mais, rien à faire. L'œil hagard, le cœur battant, je balaie plusieurs fois la salle du regard avant d'apercevoir Antoine. Attablé non loin du comptoir, il me sourit. Il a mis ce joli sweat noir et blanc qui lui va si bien.

*Depuis quand je m'intéresse à ce que portent les mecs et à ce qui leur va ou pas ?*

Je croise mon gilet sur ma poitrine, serre mon sac contre ma hanche et me faufile entre les tables jusqu'à lui.

— Désolée Antoine, j'ai eu une panne de réveil.

J'embrasse à la va-vite sa barbe de trois jours qui me pique la joue et me laisse tomber sur un fauteuil en face de lui.

— Pas grave Éli, tu es là c'est le principal, répond-il en tournant machinalement la petite cuillère dans sa tasse. Tu es ravissante ce matin.

Je sens le rouge monter à mes joues et porte mes mains sur ma jupe évasée s'arrêtant au-dessus du genou. Au réveil, pressée par le temps, j'ai fouillé rapidement dans mon placard mural. J'ai retrouvé cette jupe tout au fond d'une pile de vêtements qui n'avait pas bougé depuis mon arrivée dans l'appartement. Je n'ai aucun souvenir de l'avoir achetée et encore moins de l'avoir déjà portée. Mon choix m'étonne, mais les perturbations de mon comportement sont telles que je ne suis plus à un changement près. De toute façon, c'était ça ou venir toute nue.

Antoine hèle une serveuse, me commande un expresso et recommence à jouer avec sa petite cuillère. Si d'habitude, son flegme est apaisant, là il ne m'aide pas à me décontracter et je dois

user d'une bonne dose de concentration pour faire cesser les tremblements de mes jambes sous la table.

— Alors mon ordinateur ? Tu as réussi à trouver une solution à mon problème ?

— Mauvaise nouvelle... répond-il en me tendant la machine posée sur ses genoux. J'ai essayé plusieurs techniques pour le faire démarrer, mais rien n'a fonctionné. J'aurais vraiment aimé pouvoir t'aider.

— Tu as fait ce que tu as pu. Merci quand même.

J'enfouis mon PC dans mon sac et glisse le tout sous la table, contre mes pieds, cachant comme je peux que cette mauvaise nouvelle rajoute un coup à mon moral.

— J'aurais voulu faire plus, c'est moi qui me suis proposé et je me sens mal de t'avoir fait attendre pour rien. Je sais que tu es déçue et je n'aime pas ça.

C'est moi ou il est moins timide que d'habitude ? *Bon sang ! si Justine dit vrai, je suis dans la merde et je n'ai vraiment pas besoin de ça !*

OK ! Relativisons. On ne se voit jamais le week-end. Il doit avoir l'habitude de s'amuser et de décompresser avec des amis à l'extérieur de la fac.

*Et moi... j'ai mon chat.*

Je porte à mes lèvres la tasse fumante que la serveuse vient d'apporter, cherchant le courage de faire sortir les mots coincés au fond de ma gorge. Il faut que je profite de ce tête-à-tête pour éclaircir les choses. Je dois résorber, une bonne fois pour toutes, le point noir que Justine m'a fourré dans le crâne. J'inspire un grand coup, puis je me lance :

— Antoine, je... ! Je ne sais pas par où commencer, tu es un charmant garçon et... euh... je t'apprécie beaucoup, mais, euh... je ne voudrais pas que tu te fasses des illusions.

*Quelle quiche ! Je n'arrive même pas à mettre deux mots l'un devant l'autre !*

Il me regarde, l'air étonné.

— Des illusions ?

— Oui ! Enfin... je ne voudrais pas que tu aies de faux espoirs.

J'ai l'impression d'avoir une armée de fourmis sous mes fesses tellement je gigote. Difficile de dire à un homme aussi gentil qu'Antoine qu'il ne m'intéresse pas.

— De faux espoirs ? répète-t-il en ouvrant ses yeux plus grands.

— Je ne sais pas trop comment t'expliquer...

Toujours à demi cachée derrière mon expresso, je halète comme un chien pour ne pas tourner de l'œil. Je bois une gorgée, puis une deuxième et enchaîne avant que le courage m'abandonne définitivement :

— Je ne voudrais pas que tu imagines quelque chose de possible entre nous.

Je suis essoufflée par l'effort que j'ai fourni pour terminer ma phrase, je tremble comme une feuille et je dois ressembler à une tomate bien mûre, mais c'est dit !

Bouche bée, Antoine cloue la cuillère dans son café tandis que je pose le mien et commence à triturer ma jupe tellement je suis mal à l'aise.

— Excuse-moi, mais je tombe des nues.

— Pourquoi ?

C'est à mon tour de ne pas comprendre.

— Si je t'ai donné l'impression que tu m'intéressais, j'en suis désolé. Je ne veux pas te vexer, tu es magnifique et adorable, mais je n'ai rien envisagé avec toi. Tu es mon amie et ça me suffit.

Lui, d'habitude si réservé, sourit franchement et je crois même déceler dans ses iris un air presque moqueur.

J'abaisse mon regard vers mes mains qui froissent le tissu. Une fois de plus, Justine me met dans l'embarras à cause de ses idées farfelues et je n'ai aucune chance de trouver ici le moindre trou de souris pour m'y cacher.

*Ni ici ni ailleurs !*

— Oh ! Je me sens bête ! J'ai cru, enfin... j'avais l'impression que tu étais gêné en ma compagnie ! Je ne sais plus quoi dire tellement j'ai honte.

— Je ne suis pas aussi timide que j'en ai l'air. Et tu n'as pas à être mal à l'aise. Il vaut mieux parler que rester avec des incertitudes.

Il s'enfonce dans son siège et, même s'il murmure dans sa barbe, je l'entends très distinctement :

— Si je pouvais en faire autant.

Je tente un bref regard dans sa direction. Un voile de désolation masque ses yeux et il mordille ses joues. Mince ! Si je me suis fait un film pour rien, je ne comprends pas pourquoi son visage s'est fermé tout à coup.

*Il me cache quand même quelque chose !*

— Qu'est-ce que... qu'est-ce que tu as dit ?

— Rien, rien, je parle tout haut.

— On est amis, non ? Je peux t'aider. Tu as un problème ? Les amis sont là pour s'épauler.

Avec ma maigre expérience sociale et sentimentale, je ne suis pas certaine de lui être d'un grand secours, mais je ne perds rien à essayer.

— Je ne sais pas si je peux te confier ça, lâche-t-il dans un long soupir.

Cette fois, c'est lui qui gigote sur son fauteuil. Il frotte ses cheveux, puis l'arrière de son crâne. Je retrouve l'homme réservé que je connais et je me demande ce qui peut être plus gênant pour lui que ce que je viens de lui annoncer. J'ai mis le feu aux poudres avec mes insinuations débiles. À moi de reprendre en mains cette conversation surréaliste.

— Allez, Antoine ! Je t'écoute. Je t'ai révélé ce qui me pesait sur le cœur. Fais-en autant !

— Tu me promets que ça restera entre nous ? s'inquiète-t-il en évitant mon regard interrogateur.

— Oui, oui, craché.

La tête baissée vers ses genoux, il prend une profonde inspiration.

— Je suis bien amoureux, tu as raison.

— Génial !

Pas de quoi en faire tout un plat, c'est une excellente nouvelle.

— Bof pas tant que ça.

— Oh ! Elle ne t'aime pas ? Elle est déjà prise ?

— Même pas !

— Elle t'a posé un lapin ?

— Elle n'est pas au courant.

*Aïe, ça se complique.*

— Ah ! Fais le premier pas. J'imagine que ce n'est pas facile, mais c'est un peu ce que je viens de faire aujourd'hui avec toi. Et, au moins, tu sauras où tu en es. Tu m'as dit toi-même qu'il ne fallait pas rester avec des incertitudes.

Me voilà dans le rôle de conseillère conjugale. C'est le monde à l'envers ! C'est comme si on me demandait de faire une visite guidée de Bordeaux. Je suis totalement ignorante.

— Ce n'est pas aussi simple que ça.

Les épaules affaissées, il soupire encore.

— Elle habite trop loin ?

— Éli, arrête toutes ces questions, s'il te plaît.

Ses grands yeux noisette sont maintenant braqués sur moi. Ils crient leur désarroi à m'en donner mal au cœur.

*Merde, où est le problème ? Il n'est pas timide ? Mon œil !*

Pendant plusieurs secondes, il ne dit plus un mot et se contente de pousser soupir sur soupir. Je joue toujours avec ma jupe et cherche un moyen de débloquer la situation.

— Je t'offre un autre café ?

— Je suis amoureux de Justine. Voilà !

Rouge écarlate, il se ratatine sur son siège et moi je suis sous le choc.

— Oh !

*Si je m'attendais à ça !*

Je ne sais pas quoi lui répondre. Le pauvre n'a effectivement pas grandes chances de se faire remarquer face à l'impétueuse Discrétion Zéro, toujours en quête d'un nouveau partenaire sexuel.

*Tu t'es bien envoyée en l'air avec Thomas, comme quoi tout est possible !*

Je jette un œil autour de moi, craignant que la voix exaspérante qui passe son temps à me contrarier ne soit pas inaudible pour tout le monde.

— On est d'accord à ce que je vois, marmonne-t-il dans un souffle. En tout cas, ça m'a fait du bien d'en parler avec toi. Tu sais, personne n'est au courant. Tu promets de tenir ta langue, hein ?

— Oui, oui, juré.

À qui pourrais-je confier ce genre de secret de toute façon ? À Justine ? Impossible ! Le seul qui pourrait en être informé serait Sam, et pour le coup, il n'y a aucun risque qu'il en parle à qui que ce soit !

Les yeux légèrement plissés, Antoine se met à m'observer. Il a l'air de réfléchir et un discret sourire en coin se dessine maintenant sur ses lèvres.

— Je t'assure que je ne dirai rien, réaffirmé-je devant son air bizarre. Je n'ai pas l'habitude de m'occuper de la vie des autres.

— J'en suis sûr. Par contre moi, je vais le faire. Je pense que tu devrais laisser une chance à Thomas.

Mon cœur a un raté. Si Antoine s'en mêle où va-t-on ? Et puis, comment est-il au courant pour Thomas et moi ?

Décidément, je passe des heures à côté de lui à la fac et je ne connais rien de cet homme.

« À côté »... Ces deux petits mots résument à eux seuls les relations que j'entretiens avec Justine et Antoine. Je suis à côté d'eux, pas avec eux.

*Je suis pathétique.*

— Comment sais-tu que... ?

— Éli, je ne suis pas sourd, se moque-t-il gentiment. Justine ne se cache pas pour parler de Sexy-man, non ? Et puis je ne suis pas aveugle non plus. Vous vous plaisez, ça se voit comme le nez au milieu de la figure.

— Je suis démasquée.

Gênée, je glousse en grimaçant tandis qu'il me lance un léger clin d'œil entendu.

— Après ce que je viens de t'avouer sur mes sentiments pour Justine, je ne vais pas être très crédible, mais... ne te mets pas de barrières et évite de trop réfléchir.

Je crache un rire moqueur.

*C'est l'hôpital qui se fout de la charité !*

— Fais ce que je dis, pas ce que je fais ! insiste-t-il. Plus tu attends, plus c'est compliqué, crois-moi.

C'est le moins qu'on puisse dire !

Il me sourit et me tend la main en se levant.

— Je dois aller au fast-food à côté pour y déposer un CV et une lettre de motivation. J'ai besoin d'un job d'appoint. On mange un truc ensemble ?

— D'accord.

Maintenant qu'il n'y a plus aucune ambiguïté entre nous, je me sens libre de déjeuner avec lui. C'est même une super idée !

Pour une fois, il n'y a pas de files d'attente et je trouve rapidement une table libre. De son côté, Antoine discute quelques minutes avec un responsable, puis il me rejoint et s'installe en face de moi.

Notre conversation m'a donné des ailes et surtout, m'a fait prendre conscience que je devais faire un peu plus attention aux autres.

— Je suis contente de déjeuner avec toi. Nous n'avons jamais eu l'occasion de nous retrouver tous les deux pour discuter.

Je pique dans ma salade en réfléchissant aux deux années qui viennent de s'écouler. Je côtoie ce gentil garçon tous les jours ou presque et je n'ai jamais eu la présence d'esprit de m'intéresser un minimum à sa vie. Je ne partage rien ou si peu avec lui et Justine. Ils ne m'ont jamais permis de creuser dans leur vie parce que j'ai toujours refusé qu'ils le fassent avec moi.

— Je ne sais pas grand-chose sur toi, tu es plutôt discret.

— C'est vrai ! Je déteste parler de moi.

Avec Justine l'extravagante, il n'a surtout pas le temps d'en placer une. Quand je pense qu'il est amoureux d'elle ! Je n'arrive pas à m'y faire. Le pauvre doit être totalement perdu. Il a beau m'assurer qu'il n'est pas si timide qu'il en a l'air, j'ai des doutes, et devant Discrétion Zéro, je peux le comprendre.

— Tu n'aimes pas parler tout court.

— Jusqu'à présent, toi non plus.

*Bien vu Antoine !* Ce garçon est un amour. Justine devrait prendre conscience de ce qu'elle rate au lieu de chercher bien loin ce qu'elle a à portée de main. Il est aux antipodes de tous les hommes avec lesquels elle sort, mais il paraît que les contraires s'attirent, non ?

— Comment fais-tu pour être aussi studieux ? Les cours sont ennuyeux au possible.

— Mes parents sont ouvriers tous les deux et triment pour payer mes études, explique-t-il en mordant à pleines dents dans son burger. Et encore ! J'habite chez eux. Ils n'auraient pas les moyens de financer un appartement et tout ce qui va avec. Tant que je suis étudiant, je suis à leur charge. Je n'ai pas le droit de me rater et de les décevoir.

Je me retrouve dans sa situation sociale et me sens soudain mal à l'aise. Je devrais en faire autant ! Mon père et ma mère se saignent aussi pour me permettre de faire des études et je ne suis même pas fichue de leur montrer la reconnaissance qu'ils méritent.

— Tu as des frères et sœurs ?

— Je suis fils unique. Et toi ? Je sais que tu as une sœur. J'entends Justine en parler de temps en temps.

— Oui, elle s'appelle Camille. Je n'en ai qu'une. Elle a trois ans de plus que moi et je l'adore. Mais elle habite en Australie et je la vois très peu.

Il s'arrête de mastiquer et avale sa bouchée.

— La chance ! Tu peux aller en Australie en vacances, c'est le dépaysement assuré.

Je fais la moue.

— Je n'y ai jamais mis les pieds. Trop cher. J'essaie de communiquer avec elle aussi souvent que je peux par Internet, mais ce n'est pas pareil que si elle était tout près.

— Vous avez quand même des moments privilégiés quand vous vous retrouvez toutes les deux. C'est ce qui compte. J'aimerais bien avoir un frère ou une sœur, même loin. Tu échanges, tu as une oreille attentive pour décompresser. Tu peux partager, c'est chouette non ?

Je hoche la tête pour ne pas lui donner matière à me poser d'autres questions sur le sujet. Ne pas tout raconter à Camille, c'est aussi la protéger, pour qu'elle ne se noie pas avec moi.

— Et toi, tu relâches la pression comment ? Tu n'as quand même pas le nez dans tes bouquins tout le week-end ? Tu as des amis à l'extérieur de la fac ?

— Quelques-uns. De temps en temps, je sors avec eux, j'adore danser. Mais ça s'arrête là. Je ne les suis pas dans tous leurs délires, je n'ai envie de rencontrer aucune autre fille. Où qu'elle soit !

Mon Dieu, il doit être si malheureux d'entendre Justine vanter ses exploits sexuels devant nous !

Comment faire pour l'aider à surmonter son manque de confiance en lui ? Si son expérience est aussi limitée que la mienne, il ne fera jamais le premier pas.

— Tu as déjà eu une petite amie ?

D'accord, c'est une question indiscreète et je n'étais peut-être pas obligée d'aller jusque-là, mais je m'interroge depuis longtemps alors, au point où nous en sommes...

— Oui évidemment ! J'ai l'air si coincé que ça ?

— Pour être honnête, un peu. Enfin...

— Je te retourne le compliment.

Sa spontanéité ne me vexe même pas. Et puis, de toute façon, c'est une réalité.

*Avec les cours particuliers qui t'attendent, tu ne vas pas rester complexée bien longtemps.*

Pourquoi faut-il que ma conscience indécente se manifeste dans les pires moments ? L'heure est aux confidences, pas aux frémissements d'impatience sur ma chaise. Merde !

— J'ai... j'ai mes raisons. Et, pour tout t'avouer, moi aussi j'ai déjà eu un petit ami, même si ça peut surprendre.

Antoine se contente de me prendre la main avec tendresse, ce qui me convient parfaitement. J'en ai assez dit. Plus pourrait me plonger dans un état mélancolique et ce n'est pas le moment.

— Bref ! Je suis sûre que ça va s'arranger avec Justine. Il faut juste... prendre le taureau par les cornes.

— Plus facile à dire qu'à faire, grimace-t-il. Regarde-là et regarde-moi... Je suis réaliste. Nous venons de deux mondes totalement différents. Et puis... l'attirance ne se commande pas. Comment crois-tu que ça se passera si elle apprend que je suis amoureux d'elle ? Je la connais par cœur. Elle choisira de ne plus me parler. Alors, je préfère être à côté d'elle, même invisible, que ne pas y être du tout.

Ses paroles me font mal au cœur, mais je ne sais toujours pas comment le rassurer. Mon regard dérive vers la porte et j'aperçois la silhouette de la jolie créature qui accompagnait Thomas lundi. Elle vient de sortir du fast-food. Qui est-elle ? Que fait-elle là ?

*Pas de parano Éli ! Pas de parano !*

D'instinct, je consulte mon téléphone et saute sur mes pieds. Le temps file vite, très vite, trop vite.

— Oh, mon Dieu, je n'avais pas vu l'heure ! J'ai passé un super moment avec toi Antoine, mais je dois rentrer.

Je n'ai pas réussi à terminer ma salade, mais tant pis. J'ai pris du retard et mes minutes sont comptées. Je remonte mon sac alourdi de mon ordinateur sur l'épaule et embrasse sa barbe piquante.

— Moi aussi, me répond-il en me lançant un clin d'œil. C'était extra. J'espère qu'on aura l'occasion de recommencer, maintenant que tu n'as plus aucun doute sur moi.

J'acquiesce et me dépêche de rejoindre le tram. Seule face à moi-même, une bataille de sentiments débute dans mon cerveau embrouillé. D'accord, j'ai mis les choses à plat avec Antoine, mais je suis un peu triste de ce qu'il m'a appris. Et puis il y a Thomas... Qui m'émoustille, m'excite, m'obsède, alors qu'il me traite comme une vulgaire fille facile.

*Merde ! Merde ! Merde ! Il faut que j'arrête de cogiter avant de devenir folle !*

Il me reste trois quarts-heure pour rentrer chez moi, remettre un peu d'ordre dans mon appartement et me préparer psychologiquement à son arrivée.

\*\*\*

À force d'arpenter mon séjour de long en large, mes pieds nus commencent à s'engourdir sur le carrelage froid. À l'inverse, mon cerveau bouillonne toujours, malgré la musique allumée en fond sonore pour me détendre.

*Quelle idée d'avoir accepté que Thomas revienne chez moi aujourd'hui !*

J'ai beau essayer de me raisonner, je reste partagée entre mon désir et mes peurs. Je suis décidée à lui dire que je n'ai personne dans ma vie pour ne pas passer pour une femme infidèle. Mais après, que va-t-il se passer ?

Thomas est viril, attirant. *Très attirant même !* Cependant ses paroles m'ont blessée et je n'arrive pas à faire la part des choses.

Profiter du plaisir comme me le répète Justine ?

Ou faire attention à lui comme elle me l'a aussi conseillé ?

*Même ma meilleure amie en perd son latin !*

Tout est si flou que mon angoisse augmente à chaque minute qui défile et quand la sonnerie retentit, je sursaute. J'aspire une grande bouffée d'air et serre les poings jusqu'à la porte.

*Vas-y Éli, fonce !*

J'ouvre avec appréhension. Thomas est tout sourire et encore plus séduisant que d'habitude. Il a détaché les premiers boutons de sa chemise et je lorgne tout de suite le haut de son torse glabre.

*Hier, il était recouvert d'une fine pellicule de sueur et je n'ai presque pas osé le toucher.*

Mes joues s'échauffent en y repensant, ça commence bien. J'abaisse mon regard vers son pantalon noir légèrement satiné.

*Ses cuisses musclées sont sacrément mises en valeur et la ceinture très ajustée dessine à merveille son bassin et... oh, mon Dieu ! Me voilà en train de reluquer la partie de son anatomie qui m'a fait perdre toute forme de raison hier !*

— Bonjour Éli, commence-t-il en sortant un bouquet de tulipes de derrière son dos, je tenais à m'excuser pour hier. J'ai manqué de tact et je comprends que tu l'aies mal pris.

Je redescends sur Terre et regarde, l'air ahuri, les fleurs orangées emballées dans un papier métallisé qui sont entre mes mains. Je suis si étonnée par cette petite attention qu'aucun son ne sort de ma bouche, d'autant que maintenant, Thomas me reluque de la tête aux pieds.

— Eh bien, je vois que l'accueil est silencieusement excitant ! Tu es splendide en jupe.

Mal à l'aise, je tire sur le bas de mon vêtement.

Pourquoi n'ai-je pas changé de tenue après mon déjeuner avec Antoine ? Ah oui, c'est vrai ! Je n'ai pas tenu tête à ma conscience impudique qui me criait de rester sexy.

Je déglutis avec difficulté, cherchant où poser mes yeux pour garder mon calme. Sa bouche capte mon attention ou plutôt, sa langue qui lèche ses lèvres étirées.

*Cette langue qui m'a fait goûter un début de plaisir et qui semble posséder des compétences très particulières...*

J'ai dû virer au rouge, car Thomas échappe un petit rire moqueur avant de faire un pas en avant. Je m'écarte, le laisse passer et c'est lui qui referme la porte. Il me devance sereinement jusqu'au milieu du séjour sans m'embrasser.

*Je ne suis quand même pas déçue, si ?*

Je contemple son dos, ou plus exactement ses fesses charnues. Hier, elles ont été la mécanique d'une machine huilée avec précision qui dose ce qu'il faut, quand il faut, pour atteindre le plaisir sans jamais dépasser les limites.

*Bon sang ! Pourquoi je pense à ça moi ?*

— Tu ne m'offres pas un café ?

Paniquée par toutes les pensées qui traversent mon esprit, je réalise que je n'ai pas dit un mot et que je suis toujours dans l'entrée alors qu'il est déjà installé sur le canapé. Je remue la tête de haut en bas et trotte jusqu'à mon coin cuisine. Je plonge les tulipes dans un grand verre d'eau et le pose sur l'égouttoir, puis je remplis deux mugs de café.

Dos tourné, je me fustige d'être aussi empotée. J'ai passé des heures à me préparer à ce rendez-vous, à me convaincre que je devais lui avouer mon mensonge avant de penser à quoi que ce soit d'autre. Et maintenant, je suis muette comme une carpe et rouge comme une écrevisse. J'inspire et expire avant de m'adosser au meuble de l'évier.

— Quelque chose ne va pas ?

Thomas me prend de cours alors que je m'apprête à parler.

*Contrôle ma fille ! Contrôle !*

Quoi dire ? Son parfum est partout autour de moi et des picotements apparaissent dans mon bas ventre au simple son de sa voix. En fait, je n'ai pas grand-chose à lui reprocher hormis son manque de tact. Il ne s'est pas engagé à être attentionné ou galant. Il m'a simplement promis de me faire du bien. Et je suis bien obligée d'admettre qu'il m'en a fait énormément. Il s'est proposé de me donner encore du plaisir, sans contrepartie, et en parfaite godiche, je me suis braquée. À cause d'un romantisme à la noix qui n'a rien à faire entre nous et surtout à cause de... Grégoire.

Merde ! Je ne sais pas si ma peau qui se piquette de chair de poule en souvenir de ma soirée d'hier, ou parce qu'elle se rappelle Greg justement, mais d'un seul coup la pression monte dans mes veines.

— Il y a un problème ?

La tête baissée vers le sol, je l'observe du coin de l'œil. Il n'a pas l'air inquiet, pourtant il insiste et, surtout, il me fixe intensément. Malgré la distance, ses iris verts plongent dans ma rétine. Ils m'aspirent, me dévorent, me consomment à en trembler d'envie.

*Merde !*

**Thomas**

Le regard d'Élisa est fuyant. J'aime voir son corps frissonner d'appréhension et j'en profite largement.

*Bordel ! Ce qu'elle peut être excitante dans cette jupe !*

D'expérience, je sais ce qui la perturbe. Ses soupirs à répétitions, ses gestes gauches, la raideur de son dos, ses lèvres pincées et ses joues rosies : elle a envie de moi et elle s'y refuse. Par contre, moi je l'admets sans problème. Depuis qu'elle m'a ouvert la porte, j'étouffe mes ardeurs. Néanmoins, il va falloir qu'elle se décoince, ce n'est pas le jour pour qu'elle me dise non. Alors, quitte à la brusquer un peu, je réitère ma question pour la troisième fois :

— Tu es vraiment sûre que ça va ? Je n'ai pas encore entendu le son de ta voix.

Nouveau silence.

Je perds patience. Si dans trente secondes, elle n'a pas répondu, j'arrête d'être poli et j'emploie les grands moyens. Tant pis !

— Je... j'ai accepté ce rendez-vous parce que je voulais discuter avec toi d'un point... très important, bredouille-t-elle.

D'un mouvement de tête, je l'invite à poursuivre.

*Vas-y ma douce, je t'écoute.*

— Je ne veux pas que toi ou quiconque pense que j'ai des côtés pervers, ou une infidélité maladroite, ou je ne sais quoi d'autre...

*Ça ne m'a jamais traversé l'esprit... même si des tas de choses m'ont traversé l'esprit.*

J'ai ma petite idée sur ce qu'elle essaie maladroitement de m'annoncer, mais je la laisse continuer.

— Ma « situation » comme tu dis est... embarrassante. Tu es prof et je suis étudiante.

— Ce n'est pas une nouveauté !

— Pour moi, si ! me coupe-t-elle d'une petite voix. Des tonnes d'étudiantes ne parlent que de toi à la fac. Je vais passer pour qui ?

— Pour une chanceuse ! Non ?

— Tu ne te rends pas compte ! Tu es le sujet de conversation de la majeure partie des filles de la fac ! Et moi, je devrais faire comme si de rien n'était ?

— Une pointe de jalousie Mademoiselle De Sacco ?

— Ce n'est pas une question de jalousie. Je déteste me faire remarquer.

Toujours statique devant l'évier, elle se mord les joues en voyant que je me lève.

Quel cirque pour pas grand-chose ! Elle ne sera ni la première ni la dernière étudiante à sortir avec un prof ! D'autant que personne n'aura le temps de s'en apercevoir.

*Je suis sûr que tu tournes autour du pot ma jolie. Si tu ne peux pas te libérer toute seule, je vais t'y aider, crois-moi.*

— Tu n'as rien d'autre à me dire ?

Les mains dans les poches, je m'approche d'elle et m'arrête à une distance respectable pour ne pas la couper dans son élan. Je veux qu'elle aille au bout de ses pensées. J'ai besoin de savoir.

— Si ! rétorque-t-elle en prenant soin de ne pas me regarder. Tu comptes en tester beaucoup et être le Don Juan de service ? Et, est-ce parce que je fais plus nulle que les autres que tu as choisi de commencer par moi ?

*Un point pour toi ma chère !*

— Il y a d'autres filles à la fac ? Je n'avais pas remarqué !

— Arrête de te moquer de moi !

Elle a haussé le ton et, en deux temps trois mouvements, son regard est braqué sur moi, aussi noir que ses yeux sont bleus.

De craintive, Élixa devient hargneuse. Elle me dérouté et j'adore ça.

— Je ne me fous pas de toi... (*un peu quand même*). Tu n'as vraiment rien d'autre à me dire ?

— Comment je vais faire pour aller en cours et te croiser comme s'il ne s'était rien passé ? Merde !

On ne va pas discuter de la même chose tout le reste de l'après-midi, si ? Je ne suis pas venu ici pour me justifier sur mon comportement à venir, ni même sur la manière dont notre pseudo-relation pourrait évoluer. Je veux juste la mettre en confiance, la baiser encore et me rassurer moi.

Je la fixe encore, mais elle détourne les yeux vers la fenêtre et s'y dirige d'un pas traînant. Alors, sans trop de précautions, j'arrive derrière elle et saisis son avant-bras pour la forcer à se retourner. Maintenant ça suffit, ma patience à des limites.

— Est-ce que tu réalises que tes seules préoccupations sont qu'on pourrait nous surprendre ensemble et ce que les gens pourraient dire d'une relation prof-étudiant ?

— Oui et alors ? Tu n'as pas l'air de mesurer l'ampleur du problème.

— Tout simplement parce que je n'en vois aucun. Donc je ne valide pas tes excuses. Et puis, hummm, tu es beaucoup trop fébrile pour me convaincre.

J'exerce une légère pression avec mon pouce sur la base de son poignet et elle abaisse sa tête vers ses pieds, comme une enfant que l'on vient de gronder.

— Tu as peur que ton mec apprenne que l'on a couché ensemble, c'est ça ?

Elle secoue la tête, mais reste muette.

*Putain, ce que j'aime quand elle se mordille les lèvres comme ça !*

— Ou alors, il est déjà au courant. Dans ce cas, pourquoi ne t'a-t-il pas enfermée à double tour en te confisquant ton portable ?

J'insiste pour la faire craquer. Je n'en suis pas loin, son poing se resserre sous mes doigts.

— Ce n'est pas les élèves de la fac qui te font peur. C'est lui, n'est-ce pas ?

Elle sautille maintenant d'un pied sur l'autre.

— Tu crains qu'il nous surprenne ? Tu as peur qu'il sache que tu as pris ton pied avec moi parce que ça n'arrive jamais avec lui ?

— Stop ! Ça suffit, proteste-t-elle en tirant sur son bras. Je...

Tandis qu'elle cherche ses mots, j'esquisse un léger sourire, certain de sa réponse.

— Je... je t'ai menti hier.

*J'aurais dû le parier !*

Je pose un doigt sous son menton et l'oblige à redresser la tête. Ma queue approuve si vivement ce rapprochement que je ne me retiens plus. Je m'agrippe à sa taille et écrase mes lèvres sur les siennes. Sa résistance est quasi inexistante. Elle accepte ma langue et je dirai même qu'elle la dévore, comme une assoiffée en manque. Elle se pend à mon cou, je l'entraîne jusqu'au mur et me plaque contre son corps tremblant. En réponse, elle s'arque contre mon

bassin et son couinement s'étouffe dans ma bouche.

Putain ! Elle, si distante il y a quelques secondes, est déjà prête. Plus que prête. Si je passe une de mes mains sous sa jupe, je suis sûr de pouvoir la baiser sur-le-champ, là debout près de cette fenêtre. Au lieu de ça, je les garde ancrées sur ses hanches.

— Tu ne trompes pas ton petit ami, tu n'en as pas. C'est ça ? grondé-je contre son oreille. Si tu avais un mec, tu n'aurais pas cédé du tout.

Ses bras retombent le long de son corps. Elle pourrait se rebeller, me dire d'arrêter. Elle fait tout le contraire et sa tête bascule contre la cloison alors que je me mets à grignoter la peau fine de son cou.

— Pourquoi m'as-tu menti, ma douce ?

— Je pensais que si je te disais que j'étais prise, tu n'insisterais pas, chevrote-t-elle. Mais... ça ne change rien au fait que tu... es prof... même si toi tu t'en fous... je....

Elle se tait et je relève la tête.

— Tu quoi ?

— Je préfère qu'on s'en tienne-là.

À la manière dont elle vient de m'embrasser, je ne la crois pas et, de toute façon, je n'ai pas l'intention de repartir la queue entre les jambes.

Elle aime me faire languir ? Elle veut jouer avec moi ? Soit ! Jouons !

Sans dire un mot, je la lâche et tourne les talons, direction l'entrée.

Je l'entends retenir sa respiration derrière moi et j'esquisse un léger sourire de satisfaction en ouvrant la porte. Je soulève le carton laissé sur le palier et reviens sur mes pas. Les doigts emmêlés dans son pull en maille, elle n'a pas bougé et ne sait plus trop où regarder.

Putain ! Je crois que j'aime autant la baiser que la voir si fébrile.

Elle lutte encore contre ses envies, mais dans moins d'une demi-heure, je jure qu'elle aura oublié que je suis prof. Je pose le colis sur la table et ses yeux azur m'interrogent en silence.

*Moi non plus je ne comprends pas pourquoi j'ai acheté ce truc, ma belle. Mais maintenant qu'il est là, autant en profiter.*

— Tenez mademoiselle De Sacco ! Avec toutes mes excuses.

— C'est... quoi ?

Il ne lui faut que quelques secondes pour découvrir les inscriptions sur le carton.

— Un MacBook ! lâche-t-elle, interloquée. Mais...

— Je suis très bien assuré. Ouvre ! Il n'y a aucun piège.

Je la regarde déballer l'ordinateur avec fébrilité. Je n'ai jamais fait de cadeau à une femme pour la séduire. C'est une curieuse sensation. Un mélange de plaisir et d'appréhension.

— C'est beaucoup trop !

Après ce baiser passionné, j'espérais qu'elle me saute au cou, qu'elle m'embrasse avec avidité à la recherche d'un remerciement en nature, mais encore une fois, Éliisa est imprévisible. Elle rougit, ouvre et referme le capot de la machine en l'effleurant du bout des doigts, puis son visage se durcit et elle traverse la pièce jusqu'à l'évier où elle se sert un verre d'eau.

— Ne crois pas pouvoir m'acheter avec ton ordinateur, tranche-t-elle, froide et concentrée. Si je l'accepte, c'est uniquement parce que tu es passé par ton assurance. Tu as eu ce que tu voulais hier soir, non ? Alors, on s'en tient là. Dorénavant, si on se croise à la fac ou ailleurs, sois gentil de faire comme si tu ne me connaissais pas.

*Je ne partirai pas. Pas maintenant ! J'ai besoin d'évacuer mon stress, d'oublier mon père et ce futur proche qui m'attend et m'angoisse. Je n'ai jamais supplié une femme, mais je ne veux*

pas avoir fait tout ça pour rien.

Je fais un pas vers elle, elle en fait un de côté pour m'éviter et ses jambes flageolantes semblent avoir du mal à lui obéir, puisqu'elle prend appui sur le frigo avant de s'éloigner vers la fenêtre. Je la suis et me plante en face d'elle, les bras croisés.

— Ne me dit pas que tu as accepté ce rendez-vous pour me rappeler ma profession et m'annoncer que tu regrettes ce qu'il s'est passé entre nous hier ?

— Si, exactement ! insiste-t-elle, la tête baissée vers le sol.

Je l'oblige à poser son verre sur la table derrière elle. J'attrape son visage entre mes mains et ancre mes yeux aux siens. Elle tremble, elle grelotte même.

*Putain ! Pourquoi résistes-tu autant alors que tu meurs d'envie de t'envoyer en l'air avec moi ?*

— Hummm, tu aurais pu m'avouer ton célibat par texto. Le problème aurait été réglé.

Je glisse mes doigts dans ses cheveux et me penche en avant.

— C'était moins... risqué... moins excitant par SMS, non ?

Du bout des lèvres, je frôle les siennes. Ma langue prend le relais et en redessine le contour lentement. Sa bouche s'entrouvre un peu. Très peu, mais juste assez pour que son souffle se mêle au mien. Il est chaud, tellement chaud que ma queue refait des siennes.

— Thomas...

Ses mains tâtonnent autour d'elle à la recherche d'un appui. Les miennes descendent sur ses épaules et coulent jusqu'à sa chute de reins. Je me presse contre elle, la forçant à reculer. Puis, je harponne ses cuisses et l'assois sur la table.

— Chuut !

Je lui mords le lobe de l'oreille, déguste la peau fine de son cou qui frémit sous ma langue. Je m'enivre au passage de son parfum de fleur d'oranger et de ses soupirs de plaisir.

Bordel ! Les informations de mon père m'ont tellement retourné le cerveau que mon besoin de baiser est une urgence absolue. Comme hier, elle va céder. Il le faut.

— Thomas, je...

Je pose mon index sur ses lèvres entrouvertes. J'ai trop envie de satisfaire mes pulsions pour tergiverser pendant des heures.

— Chut ! Laisse-toi aller. Ne crains rien.

J'écarte un peu ses genoux et remonte sa jupe jusqu'à frôler l'élastique de sa petite culotte. Elle ne résiste pas quand je décale le bout de tissu et commence à sillonner sa fente. Au contraire, elle se met à couiner en cramponnant le plateau de la table. J'aime tellement l'entendre, tellement sentir son désir envelopper mes doigts que je me mets à grogner moi aussi.

— Vas-y, ma douce. Lâche-toi.

J'ai chaud tout à coup. De ma main libre, je déboutonne ma chemise, puis guide son poignet jusqu'à la ceinture de mon pantalon.

— Fais-moi du bien toi aussi...

Tremblante et haletante, elle hésite un instant, puis elle dégrafe un premier bouton, suivi d'un deuxième. Ses petits doigts sont maladroits, mais ils se faufilent quand même sous mon boxer et se figent au contact de mon membre d'acier.

— Putain, Éliisa ! Continue de parler.

Avant de perdre totalement le contrôle, j'extrais un préservatif de ma poche et le jette sur la table. Je crois lui avoir fait peur, car elle retire sa main, mais ce n'est que pour s'accouder sur la table et mieux se tendre contre ma paume.

*Oh, bordel ! Elle veut que je la prenne là, maintenant, debout, sauvagement !*

Sans attendre, j'empoigne le tissu entre ses cuisses. Elle se soulève et je l'en débarrasse. Je retrousse un peu plus sa jupe et admire sa chatte en l'effleurant du bout des doigts. Son fin duvet est magnifique. Doux au toucher, elle est bouillante et déjà humide. Maintenant qu'elle est découverte, j'hésite à la fouiller par peur de l'abîmer.

*Sans déconner, j'en ai rencontrées des dizaines, des centaines même. Je ne suis pas un débutant merde !*

Je croise son regard clair qui flamboie, puis je me fixe à ses lèvres qu'elle mordille.

— Je te promets que ça va être encore meilleur qu'hier, ma douce.

Je fais tomber mon pantalon à mes chevilles et dégaine ma queue. Un râle s'échappe du fond de ma gorge sous le coup de la douleur. J'ai mal putain. Mal d'avoir envie d'elle depuis trop longtemps.

J'enfile l'abominable bout de latex. D'elle-même, Élixa glisse son bassin en avant et se positionne plus près de moi. J'écarte un peu plus ses cuisses, puis je me rapproche encore. Son antre n'est qu'à quelques centimètres du bout de mon gland, pourtant j'hésite à la posséder avec la même violence que celle qui me consume. Mais quand elle gémit d'impatience, je ne contrôle plus rien. J'agrippe ses fesses, la tire vers moi et plonge dans son ventre d'un seul coup de reins.

— Oh... putain...

C'est bon d'être en elle. De sentir sa chair envelopper ma queue.

— Thomas...

Ses jambes se referment dans mon dos et j'accélère le rythme de mes poussées. Je vais, je viens, coulissant avec délice à l'intérieur de son corps brûlant et frissonnant.

— Tu aimes... Dis-moi que tu aimes ça...

— Oui...

Sa plainte mélodieuse est presque jouissive et j'en ferme les yeux.

— Humm... Sens comme c'est bon et parle-moi encore...

— Plus fort... encore...

L'entendre geindre me rend fou. Mes allers-retours deviennent plus puissants et j'augmente la cadence.

— Encore... encore...

Insatiable, elle m'emporte dans un tourbillon de vibrations de plus en plus intenses où il n'y a plus ni réflexion ni retenue. Mon cœur s'emballe. Mon corps se déchaîne. Je cramponne ses fesses et la pilonne si fort que je manque d'air. Je suffoque. De plaisir. De ce petit quelque chose en plus qui fait qu'avec elle, tout est différent.

Puis, les muscles de son vagin se resserrent. Je grimace devant la délicieuse douleur qui m'envahit. Je m'immobilise au fond de son ventre et l'écoute exploser autour de moi, jusqu'à ce qu'elle m'aspire et m'embarque avec elle dans le même plaisir suprême.

Essoufflé, je suis vidé au sens propre comme au figuré et je mets quelques secondes à réaliser que, pendant tout ce temps, j'ai gardé les yeux fermés.

*Waouh ! Quel pied !*

— C'était...

Je m'arrête de parler et retiens ma respiration quand je me retire doucement et que ses jambes retombent sur le bord de la table. Je voudrais lui dire que je n'ai jamais connu un truc pareil. Que je n'ai pas envie de sortir de son ventre. Que j'aimerais qu'elle me ramène planer avec elle... encore... mais mon instinct de mâle dominant s'y refuse. Lentement, elle se redresse et ancre ses

pupilles sur mon tatouage avant d'en redessiner les contours du bout des doigts.

— Pourquoi « Live to love<sup>[Z]</sup> » ? dit-elle d'une toute petite voix.

Mon cœur manque un battement. Personne ne m'a jamais demandé les raisons de cette inscription. Encore moins une femme !

Pris de court, je ne réponds pas. Je remonte mon boxer et mon pantalon avant de reculer jusqu'à la poubelle près de l'évier et d'y jeter mon préservatif.

— Tu... tu ne veux pas en parler ?

Pourquoi les femmes ont-elles besoin de discuter après avoir baisé ? C'est dingue quand même !

— C'est une erreur de jeunesse.

Je l'observe quitter la table et s'enrouler dans un plaid sur le canapé. Son regard lubrique satisfait mon égo et j'en oublie presque cette histoire de tatouage. Même si c'était rapide et animal, je lui ai donné du plaisir et je dois reconnaître que, sans le vouloir, elle me l'a bien rendu.

*Bordel, cette baise était magique.*

— En tout cas, c'est une belle prestation Mademoiselle !

Aussitôt, ses prunelles s'assombrissent et ses doigts se contractent sur la couverture. Je sens mon estomac se serrer comme si....

*Putain ! Pourquoi est-ce que je culpabilise encore ? Merde !*

## Élisa

Les paroles de Thomas m'ont fait passer d'un état extatique à une rigidité quasi cadavérique. Je suis groggy.

Après avoir été une « situation », voilà que je fournis une belle « prestation ». Le nuage de plaisir sur lequel je m'étais posée s'est envolé et mon cerveau met quelques secondes à analyser cette réflexion déplacée. C'est la seconde fois que Thomas est blessant en moins de vingt-quatre heures ! Et c'est aussi la seconde fois que je fais l'amour avec lui. J'ai envie de hurler et, en même temps, je ne peux m'en prendre qu'à moi-même, car je n'ai pas trouvé la volonté de résister. J'aurais dû me douter qu'après avoir obtenu ce qu'il voulait, Thomas redeviendrait ce prédateur arrogant et sûr de lui que je déteste.

Dans la catégorie « sexe et faiblesse », Miss Godiche a remporté la médaille d'or des quiches !

D'ailleurs, je dois avoir une mine totalement déconfite, car il se rapproche de moi et resserre le plaid autour de mes épaules. Ce qui, bien évidemment, déclenche un frisson dans le creux de mes reins.

— J'ai fait ou dit quelque chose qui t'a contrariée ? s'étonne-t-il.

Je déglutis pour avaler la boule qui obstrue ma gorge et m'empêche de respirer.

— Ce n'est rien ! J'ai un énorme défaut, je réfléchis trop. Justine me le répète à longueur de journée.

J'essaie de relativiser. Après tout, il y a si longtemps que je n'ai pas approché un homme que, peut-être, je ne me fais tout un monde pour pas grand-chose.

— Il n'y a pas à réfléchir. Baiser aide à oublier et à ne penser à rien d'autre qu'à son plaisir et celui de son ou sa partenaire.

Pendant une nanoseconde, mon cœur cesse de fonctionner. Je suis réellement scandalisée par son langage, mais je tente de dissimuler mon malaise en jetant un œil machinal à mon téléphone posé sur le canapé. Si je veux garder un semblant de dignité, je ne dois pas me mettre à pleurer.

— Tu dois t'en aller ? me demande-t-il en boutonnant sa chemise.

— Oui, j'ai un dîner ce soir.

C'est fou ce besoin de m'inventer une vie que je n'ai pas ! Je ne devrais pas en avoir honte puisque c'est moi qui l'ai choisie.

*Non ! Elle s'est imposée !*

Pour une fois que je suis d'accord avec ma conscience détraquée, je n'ai même pas la force de l'applaudir.

— Je dois partir moi aussi, ajoute-t-il, avant de poser un rapide baiser sur mes lèvres. On s'appelle.

Sans attendre la moindre réponse de ma part, il franchit la porte et me laisse complètement sonnée sur mon fichu canapé. Les larmes au bord des yeux, je bascule en arrière sur les coussins.

Bon sang ! Il savait déjà que j'avais menti, que j'étais célibataire et que je craquerais. Il n'est venu que pour tirer son coup, comme hier, et je n'ai pas réussi à le repousser.

Incapable de me contrôler, j'éclate en sanglots, et même Sam qui se pelote contre moi est impuissant pour me calmer.

\*\*\*

La tête penchée en arrière et les yeux fermés, j'essaie de profiter de l'eau qui coule sur mon visage pour faire le vide dans ma boîte crânienne, mais ma peau nue garde en mémoire l'empreinte des doigts magiques de Thomas. Elle réagit au ruissellement et se piquette de chair de poule. Je ne sais plus du tout où j'en suis. Cette pseudo-relation m'enfoncé au lieu de m'apaiser. Elle me replonge dans mes souvenirs avec Grégoire et ma gorge se serre à chaque fois que je repense à lui.

J'ai l'impression de revivre cet état de faiblesse qui m'a tant fait souffrir par le passé. En fait, quand Thomas est loin de moi, mes idées sont claires et ma décision de l'écarter de ma vie est arrêtée. Mais, toutes mes bonnes résolutions s'envolent quand nos corps se rapprochent et, dans ces moments-là, je ne peux pas lutter.

Par deux fois, j'ai cédé après quelques caresses. Par deux fois, j'ai pris un plaisir inimaginable dans ses bras. Mais par deux fois aussi, la chute a été brutale et douloureuse.

J'éteins l'eau et sors de la douche. J'entoure une serviette autour de ma poitrine, une autre en turban sur mes cheveux, sans regarder ma tête dans le miroir. Je sais que j'ai une mine à faire peur, inutile de remuer le couteau dans la plaie.

Dans le séjour, mes pieds nus et humides attirent Sam qui vient s'y frotter.

— Je crois qu'il te plaît à toi aussi. Hein ?

Je m'assois devant la table en formica et allume mon nouvel ordinateur. C'est un véritable OVNI<sup>[8]</sup>. Je pourrais prendre le temps de découvrir son fonctionnement, mais ma seule priorité est mon journal intime. Aujourd'hui, je n'ai pas le courage de tout paramétrer pour récupérer mon dossier enregistré en ligne sur mon ancien PC. Alors j'ouvre un nouveau document et, poussée par une force invisible, je me mets à écrire, sans m'arrêter, jusqu'à ce que mes mots évacuent tout ce qui me tord les tripes depuis le début de la semaine.

Une bonne heure plus tard, j'éteins mon ordinateur, je n'ai toujours pas le cœur d'aller plus loin dans l'exploration de ma nouvelle machine. Je jette un œil circulaire autour de moi. Sam dort sur le carton d'emballage près de la fenêtre. Ma chaîne hi-fi est encore sous tension près de la télé, mais je dois être malade, car je n'ai même pas envie d'écouter la musique. En fait, je ne sais pas quoi faire de moi, si ce n'est réfléchir à une issue pour mon histoire avec Thomas.

*Quelle histoire d'ailleurs ? Il doit avoir une fille qui l'attend à chaque coin de rue !*

Cette idée me fait frissonner. Je ne me serais jamais cru capable de succomber à un homme si peu respectueux des femmes. Et pourtant ! Malgré la manière indélicate avec laquelle il me quitte après l'amour, je sais déjà que je serais prête à recommencer.

*Il me rend dingue et je n'arrive même pas à regretter !*

Je consulte l'heure au bas de l'écran, puis pose une main sur mon estomac qui gargouille. Je ne sais pas si les parties de jambes en l'air creusent toujours autant l'appétit, mais en tout cas, j'ai faim. Mon frigo est plein, mais là encore, rien ne me fait envie.

Et si je me changeais les idées au lieu de ruminer chez moi comme une andouille ?

J'éteins mon ordinateur, saisis mon smartphone posé sur la table basse et cherche le numéro de Justine. Elle est ma seule issue de secours, alors même si elle risque de faire une syncope en

lisant mon message, je me lance.

[Ça te dit d'aller manger  
quelque part avec moi ce soir ?  
À moins que tu sois occupée.]

[Tu fais de la fièvre ?  
Docteur Ju arrive à ta rescousse.]

Pas de sexe- rendez-vous en vue. Génial !

Je souris devant mon écran, puis je me dépêche de me préparer. À regret, je renfile ma jupe et mon pull tout en me fustigeant de ne pas avoir mis une machine à laver à tourner au lieu de bidouiller sur mon ordi. Puis, je fais tout mon possible pour faire dégonfler mes paupières avec un peu d'eau fraîche. Une fois satisfaite du résultat, je m'attaque à ma tignasse et c'est une tout autre histoire. Trop longs, trop épais, mes cheveux sont un désastre. Je repousse toujours le moment d'aller chez le coiffeur, mais là, il faut vraiment que je prenne un rendez-vous.

Quand Justine frappe à ma porte, je ne suis pas tout à fait prête et c'est avec le sèche-cheveux à la main que je cours lui ouvrir.

— Ma chérie ! me crie-t-elle en sautant à mon cou. Tu as fumé un truc illicite pour me demander de sortir avec toi ce soir ?

Je hausse les épaules. Quoi lui répondre ? Moi-même, je n'en reviens toujours pas.

— Tu as mis une jupe ? s'étonne-t-elle en me détaillant de la tête au pied.

*Très utile ce vêtement pour baiser rapidement ! Tu dois en savoir quelque chose puisque tu en portes une toi aussi.*

J'exhale un long soupir dans l'espoir de faire taire ma conscience nymphomane qui ne se fatigue jamais, puis je plante Justine dans le séjour le temps de terminer de me coiffer. Je laisse la porte entrouverte, mais le bruit de mon sèche-cheveux couvre le son de nos voix et elle est obligée de crier pour se faire entendre.

— Sérieux Éli, tu es sûre que tu vas bien ?

— Super ! Je n'avais pas envie d'être seule, c'est tout.

*Je pense m'être fait baiser dans tous les sens du terme par le goujat le plus sexy de la planète et j'en redemande ! Sinon, tout va bien.*

— Tu m'inquiètes ! insiste-t-elle en passant la tête par l'entrebâillement. Sexy-man n'aurait pas refait son apparition par hasard ?

— Je te donnerai quelques explications. Attention, j'ai bien dit *quelques* ! Mais, si tu me harcèles de questions, je ne te dirais rien du tout.

— Ça me va !

Joueuse, Justine frappe dans ses mains. Je grimace devant ce détestable miroir qui n'est pas capable de me renvoyer une image agréable. J'abandonne ma brosse déloyale et mon sèche-cheveux inefficace dans le lavabo et sors de la salle de bain en soupirant.

— J'ai pensé qu'on pourrait manger chez moi, propose-t-elle en s'asseyant sur le bord de la table.

Elle s'amuse à balancer ses pieds d'avant en arrière et, pendant que je saisis mes Bensimon dans l'entrée, je ne quitte pas des yeux ses mains agrippées au plateau en formica.

*J'étais au même endroit que toi, il y a quelques heures et...*

Des papillons recommencent à virevolter dans mon ventre comme lorsque Thomas était encore là.

Bon sang ! Impossible d'éteindre le brasier qu'il a allumé. C'est de la folie douce !

— Mes parents sont à un colloque pour plusieurs jours, enchaîne-t-elle sans se préoccuper de mon silence. Alors, comme tu n'es pas très « sortie en ville »...

*Trop mignonne ma Justine d'amour ! Comme toujours, elle fait tout ce qu'elle peut pour me mettre à l'aise... enfin quand on est seules toutes les deux. J'avais oublié l'épisode de l'amphithéâtre !*

— Génial ! J'avoue que j'étais un peu angoissée de me retrouver entourée d'ivrognes.

— Hey ! Il n'y a pas que des poivrots dans les restaurants, tu sais ! ricane-t-elle avant de sauter sur ses pieds.

Sa main glisse sur la table et entre en contact avec mon ordinateur. Elle se retourne et l'effleure du bout des doigts.

Cette fois, je ne vais pas couper à un interrogatoire en bonne et due forme ! Pourquoi je n'ai pas pensé à le cacher avant son arrivée ?

— C'est quoi cette tuerie ?

*Et voilà !*

— Euh... C'est Thomas qui l'a apporté tout à l'heure.

Accroupie devant l'entrée, je mets plus de temps que nécessaire à lacer mes chaussures.

— Je me disais bien qu'il y avait du Sexy-man dans l'air ! Une jupe contre un MacBook ! Rien que ça ! Ne me dis pas qu'il est revenu aujourd'hui pour la même chose qu'hier ?

Toujours pas de trou de souris à l'horizon... Sam qui tourne autour de mes chevilles se serait chargé de me le faire savoir. Je profite de sa présence pour le prendre dans mes bras et me relever l'air de rien. Si je lâche un fragment d'information à Justine, elle devrait être satisfaite, non ?

— En fait, quand Thomas m'a bousculée, mon ordi est tombé et c'est pour ça qu'il ne fonctionne plus. Du coup, je lui en ai parlé et il a fait marcher son assurance.

— Oh ! Ben pourquoi tu ne m'as pas dit carrément que c'était pour ça qu'il était en panne ?

— C'est une chute ridicule qui ne méritait pas que l'on s'attarde dessus.

En attendant, s'il n'y avait pas eu cette collision idiote, je n'en serais pas à vibrer comme une adolescente en pensant à Sexy-man !

Fichu télescopage !

— Donc, si je résume, il s'est pointé chez toi pour t'apporter le matos, reluquer ta tenue et « bye-bye », il est reparti comme il était arrivé ? ricane-t-elle, l'air sceptique. Tu crois que je vais gober ça ?

Bien entendu, pour son cerveau toujours en quête d'un prochain plan cul, ce scénario est inimaginable. Pour moi, il était une évidence... avant.

*Ne fais pas l'autruche ! Tu savais où ce rendez-vous te mènerait encore une fois ! Les SMS étaient plus que limpides.*

... avant que ma conscience obsédée ne contrôle mes faits et gestes.

Pendant quelques secondes, je fixe ma main qui glisse sur le pelage de Sam, puis je relève la tête vers la moue dubitative de Justine. Je n'ai aucune raison de lui mentir. Après tout, questions relations amoureuses, elle se fourre souvent dans des situations abracadabrantesques. Depuis que je la connais, elle est déjà sortie avec un homme qui avait largement l'âge d'être son père. Elle a aussi fricoté quelque temps avec un autre qui était marié. Sans compter toutes les aventures d'un

soir sur lesquelles elle ne s'est pas attardée. Elle serait mal placée pour me faire la morale !

— Pas tout à fait ! On a...

Inévitablement, mes joues s'enflamment et les yeux de Justine deviennent ronds comme des soucoupes.

— Deux fois en vingt-quatre heures ? Waouh !

*Et j'ai pris un plaisir dingue ! J'en veux encore, encore... maintenant. Tout de suite !*

Cette fois, c'est sûr, ma conscience a complètement perdu la raison !

Justine part dans un immense éclat de rire qui fait peur à Sam. Il saute de mes bras et part investir le canapé.

— Arrête de te foutre de moi, dis-je en ouvrant la porte d'entrée. On y va j'ai ultra faim ?

— OK, je me contenterai d'être ton chauffeur !

Elle rit de plus belle et je secoue les mains dans sa direction pour qu'elle s'arrête et ne réveille pas les voisins avec sa discrétion légendaire, mais c'est peine perdue.

Bon sang ! Mon analyse était pourrie, je n'aurais rien dû lui dire.

**Élisa**

Comme à son habitude, Justine est calme, prudente et concentrée au volant. Tout le contraire de son caractère excessif en société. Et ça m'arrange ! Le trajet en voiture est silencieux et me permet de réfléchir aux explications que je vais pouvoir lui fournir quand le sujet « Thomas » reviendra sur le tapis. Car, il reviendra, c'est sûr.

Arrivée chez elle, j'admire la façade de la splendide villa au style gothique anglais alors que mon amie coupe le contact et sort de son mutisme :

— Je suis trop contente de passer une soirée avec toi.

J'ai beau appréhender un peu, je me surprends à avoir le même sentiment qu'elle.

— Moi aussi. J'espère ne pas avoir bouleversé tes plans.

— Pas de plan cul prévu aujourd'hui ! Une chance non ? De toute façon, tu sais bien que pour toi, j'aurai abrégé.

En sortant du véhicule, un constat s'impose et me rend presque amère : mes galipettes ressemblent aux siennes : rapides et sans avenir.

L'entrée de la maison est gigantesque. Dépouillée, elle contraste avec la façade chargée de sculptures. Quelques photos en noir et blanc ressortent sur les murs clairs. Justine pose ses clés sur le chiffonnier cêrusé, pendant que je referme délicatement la porte pour éviter que les carreaux-cathédrale ne se brisent par leur poids.

— Je peux t'aider à préparer à manger ?

— Pas la peine ! Comme mes parents s'absentaient, madame Pereira s'en est chargée pour la semaine.

Madame Pereira est la gouvernante de la famille Schwartz. Je l'ai rencontrée une ou deux fois lorsque je suis venue préparer certains travaux de groupe pour la fac avec Justine. C'est une Portugaise rondouillarde, discrète, pleine d'énergie et extrêmement compétente. D'après ce que je sais, elle travaillait déjà pour la famille avant la naissance de Justine. Monsieur et madame Schwartz étant très pris, elle a été sa nounou et aujourd'hui elle s'occupe encore beaucoup d'elle, un peu comme une maman de substitution.

Justine me conduit directement dans une grande pièce ouverte, faisant office de salon. Comme dans l'entrée, le style est épuré. Des murs unis gris pâle. Des rideaux en lin gris souris. Trois grandes fenêtres donnant sur un immense parc arboré. Deux sofas en cuir blanc face à face en plein milieu devant un piano à queue noir. L'odeur de cuir, mêlée à un parfum d'ambiance aux notes vanillées, embaume toute la pièce et réchauffe l'atmosphère presque chirurgicale. Je connais la maison, pourtant j'admire l'endroit comme si j'y venais pour la première fois, puis je m'approche du piano. Du bout des doigts, j'effleure ses lignes parfaites tandis que Justine court jusqu'à la cuisine attenante.

Jamais je ne l'ai entendue jouer, pourtant elle a suivi des cours pendant longtemps. Moi aussi, j'ai fréquenté une école de musique pendant une dizaine d'années et j'adorais gratter quelques notes sur ma guitare, à l'abri des regards. Aujourd'hui, c'est de l'histoire ancienne. Mon

instrument prend la poussière dans ma chambre chez mes parents. Il s'est endormi en même temps que la jeune fille romantique et sereine que j'étais... avant.

— J'ai appris à jouer de la guitare sèche, lui dis-je alors qu'une délicieuse odeur attise mes narines.

A demi cachée derrière le comptoir en granit gris séparant les deux pièces, Justine pose des assiettes en porcelaine sur le plan de travail et écarquille ses grands yeux bleus.

— C'est vrai ? Tu m'avais caché ça !

*Et tant d'autres choses ma pauvre Ju !*

Je m'approche et m'assois sur un tabouret rond à proximité du comptoir. Les pieds sur une barre en inox, j'observe la splendide cuisine aux meubles laqués noirs dans laquelle mon amie s'affaire. Chaque ustensile est à sa place. Les meubles brillent et rien ne traîne. On la croirait tout droit sortie d'un catalogue de décoration.

— Ma guitare est chez mes parents, mais... à l'occasion, on pourra jouer un truc ensemble ?

— Ouiii ! Ramène ta gratte aux prochaines vacances. Tu pourras même la laisser ici si tu veux.

Ma proposition enthousiasme Justine qui sort un plat du micro-onde avec entrain. J'en ai moi aussi très envie et mes parents seraient si contents de me voir reprendre la musique !

Sans prévenir, une larme pointe au bord de mes paupières, je passe le doigt dessus pour qu'elle n'en attire pas d'autres derrière elle. Ce n'est pas le moment de flancher. Je ne suis pas sortie de chez moi pour me mettre à pleurer.

— Qu'est-ce qu'on mange ?

— Saumon à l'aneth et pâtes fraîches, ça t'ira ?

— C'est un dîner royal. Madame Pereira est une perle !

— Yes ! Et comme tout est déjà prêt, on aura plus de temps pour que tu me racontes tout, ricane-t-elle en me lançant un clin d'œil.

Elle ne perd pas le Nord !

— Je t'ai prévenu que si tu insistais trop, je ne te dirais rien du tout !

Elle fait mine de boudier en soufflant comme une gamine de dix ans et m'arrache un sourire.

Madame Pereira est un vrai cordon bleu, le dîner est exquis. Tout en dégustant le poisson, je surveille Justine qui se contorsionne d'impatience sur son siège et je culpabilise de la faire languir autant. Je replace mes couverts de chaque côté de mon assiette.

*Éli ! Du cran ! Tu termineras de manger après.*

— J'ai... réfléchi toute la semaine et je te dois des éclaircissements sur... mon comportement.

— Hmmm, me répond-elle la bouche pleine, feignant l'indifférence.

— Tu sais que je refusais de me faire approcher par les hommes en général ? Enfin... jusqu'à maintenant...

— À l'allure à laquelle tu es partie avec Sexy-man, tu vas vite rattraper ton retard !

— Justine !

Je ne pouvais pas espérer d'elle une remarque moins ironique. Après tout, mon comportement de ces derniers jours a de quoi surprendre !

— Pardon ! Désolée ! me répond-elle en cachant ses yeux avec ses mains.

Elle a beau essayer de détendre l'atmosphère avec ses mimiques, je suis tellement stressée que j'ai l'impression d'avoir ingurgité un saumon vivant qui se débat au fond de mon estomac pour s'échapper.

— J'ai eu... j'ai eu des problèmes avec mon ancien petit ami...

— Oh !

— Grégoire m'a blessée et...

Ses iris s'assombrissent et, du coup, les mots ne franchissent pas la barrière de ma bouche et je me trémousse moi aussi sur mon tabouret. La boule d'angoisse commence à remonter le long de ma trachée. Je ne vais pas pouvoir lui raconter grand-chose si je vomis.

— Il ne te tapait pas dessus quand même ?!

Elle a les yeux écarquillés et moi je rive les miens à mon assiette pour ne pas analyser sa réaction.

*Respire ! Respire !*

— Non... il... n'était pas celui que j'imaginai. J'étais trop... romantique. J'ai cru... Bref ! J'ai beaucoup souffert et... j'ai choisi de faire une croix sur les hommes. Tu comprends ?

— Pas vraiment. C'est toi que tu as puni pendant tout ce temps. Pas lui ! Un connard reste un connard. Il ne faut pas s'arrêter à ce genre de mec, sinon tu ne fais plus rien.

Mes jambes s'agitent toutes seules sur la barre en inox et ma jupe est encore victime de mes angoisses. À l'allure à laquelle je la triture, elle ne ressemblera plus qu'à un vulgaire torchon chiffonné à la fin de la discussion.

— Ju, je l'ai déjà puni...

— Ah bon ? Tu as utilisé la loi du talion ?

Tout tourne autour de moi, Justine n'a pas la moindre idée de la blessure qu'elle vient de rouvrir. Je repousse mon assiette au milieu du comptoir en expirant ce qu'il me reste d'air dans les poumons. Je ne m'attendais pas à rentrer si rapidement dans le vif du sujet. Il faut que j'arrive à exorciser ce passé qui me pourrit la vie !

— Je n'en ai pas eu besoin. Grégoire...

Parler encore de lui me demande un effort surhumain. Je presse mes paupières espérant retenir mes larmes, mais elles affluent bien trop vite et plusieurs roulent sur mes joues.

Sans savoir pourquoi je suis dans un état pareil, Justine fait le tour du comptoir et me prend dans ses bras.

— Ne pleure pas, ma chérie.

Ces trois dernières années, j'ai étouffé ma souffrance sous ma carapace d'ermite, dans l'attente qu'elle s'estompe, mais la douleur est toujours la même. Ma gorge est en feu et elle est si serrée que je me demande comment je respire encore, pourtant j'arrive à chuchoter la fin de ma phrase :

— Grégoire... Il est mort dans un accident de voiture.

Un silence oppressant s'installe et je ne sais pas par quel miracle je ne m'effondre pas. Je n'aurais pas dû plomber l'atmosphère avec mes histoires. J'aurais dû me borner à lui parler de ma déception amoureuse, sans rentrer dans ces détails sordides.

— Oh, je suis désolée.

Je profite de ses bras réconfortants pour reprendre ma respiration et ne pas éclater en sanglots. Puis, Justine s'écarte et court jusqu'à l'évier. Elle remplit un verre d'eau et le pose devant moi.

— Tiens.

Pendant de longues minutes, elle me regarde avaler de petites gorgées sans dire un mot. Elle me scrute et pousse soupir sur soupir, comme si une question lui brûlait les lèvres. Je devrais peut-être tout lui raconter, mais je suis à deux doigts de l'évanouissement.

Le temps est comme suspendu et je n'aime pas du tout l'ambiance qui règne maintenant dans

la villa. Je resserre mes doigts autour de mon verre et me décide à clore la discussion :

— Je ne veux pas parler de... cet accident ce soir... C'est trop dur. Mais je te promets...

— Ne t'inquiète pas, je comprends, me coupe-t-elle en tordant sa bouche dans tous les sens. Quand tu seras prête, je serai là. Seulement...

Je l'empêche de continuer en toussotant, dans l'espoir qu'elle n'insiste pas plus. Mais Justine ne serait pas Justine si elle était toujours raisonnée et raisonnable.

— J'ai quand même une question. Tu y réponds si tu veux !

Je la rassure en hochant la tête, pourtant intérieurement, je suis complètement tétanisée par ce qu'elle cherche à savoir.

— Tout n'est pas clair... Je comprends mieux ton problème avec les hommes, mais... l'argent, l'alcool, le jeu... toutes tes phobies... c'est... c'est quoi le rapport ?

Mon sang devient glacial. J'avale encore un peu d'eau pour hydrater ma gorge asséchée par l'angoisse.

*Respire Éli ! Respire ! Bon sang ! Je ne suis toujours pas guérie !*

— Grégoire était... riche, gros joueur et... l'alcool a été un problème... à un certain moment.

Le souffle court, j'étudie la réaction de Justine, craignant qu'elle demande des précisions. Accoudée au comptoir, elle commence par m'adresser un sourire timide, puis son visage s'éclaire lentement.

— Eh bien, ma belle ! Thomas n'est ni riche ni alcoolique donc ça devrait le faire !

Je reconnais son œil lubrique. Je sais qu'elle veut me changer les idées plutôt que de faire réellement une blague salace. Mais mon corps maltraité depuis le début commence à peine à se détendre, alors si elle attend que je lui raconte mon après-midi avec Thomas, elle peut attendre longtemps. Cela reviendrait à lui parler de mes incertitudes, de mes doutes, et surtout de la manière indélicate avec laquelle il a quitté mon appartement. Je me limite à lui rendre un sourire un peu forcé.

— On verra ! C'est tout nouveau pour moi. Je suis un peu perdue.

*Dans les bras de Thomas, tu sembles pourtant tout à fait à ta place !*

Ma folle conscience prend de nouveau beaucoup trop de libertés. Merde !

— Prends tout ce que Thomas pourra te donner de bon, sans te poser de questions.

— Je vais essayer.

— En tout cas, si tu as besoin de parler, n'oublie pas que je suis là aussi.

Comment pourrais-je lui dire que mon cœur n'est pas d'accord avec ma tête ? Et surtout qu'une petite voix insolente guide chacune de mes réactions surprenantes ?

Thomas est un profiteur sexuel, mais il est aussi terriblement addictif. J'aime sentir son parfum enivrant, ses mains courir sur mon corps et sa langue habile dans ma bouche. J'ai adoré l'entendre grogner au rythme de ses coups de reins. Je suis totalement incapable d'avouer à Justine ces pensées érotiques qui m'obsèdent et me paniquent.

Est-ce mon inexpérience et mon abstinence si longue qui me rendent aussi réceptive ?

Je remue la tête de haut en bas plusieurs fois. J'ai assez raconté ma vie pour le moment. Je dois me vider le cerveau pour quelques heures.

Décidée à reprendre la soirée là où elle s'était arrêtée, je ramène mon assiette devant moi, mais Justine me la prend des mains et la fourre dans son micro-ondes. Puis, elle fait pareil avec la sienne. Pendant ce temps, je réfléchis. Je n'ai plus faim du tout, mais je ne peux pas gaspiller toute cette nourriture, et puis il faut que je trouve comment alléger l'atmosphère.

— Au fait, tu sais que j'ai passé ma fin de matinée avec Antoine.

— Oh oui ! C'est vrai, glousse-t-elle en revenant s'installer en face de moi avec le poisson chaud. Ton ordi... humm... maintenant que Sexy-man t'a offert un avion de chasse, ça n'a plus vraiment d'importance, non ?

— C'est vrai. Antoine n'a pas réussi à le réparer. Mais bref, je n'ai pas perdu mon temps. Lui et moi, nous avons eu une longue conversation instructive.

Je pique dans une pâte, puis une deuxième, histoire de la faire languir un peu.

— Alors ? Tu lui as demandé si tu lui plaisais ?

— Ouais. Je me suis sentie tellement bête de lui parler de ça, tu n'imagines même pas. Surtout que, bon, soyons honnêtes, il n'est pas mal du tout, non ? Toi, tu as plus d'expérience que moi en la matière, mais... disons que, hormis sa timidité, c'est plutôt le mec parfait.

Justine manque de s'étrangler avec un morceau de saumon et je me demande si je n'en ai pas trop fait pour vanter les mérites de ce pauvre Antoine.

— Tu... tu as l'intention de sortir avec lui ? Tu...

Elle bégaie et si je n'étais pas encore troublée par ce que je lui ai raconté sur Greg, j'aurais certainement éclaté de rire.

— Je ne suis pas comme toi vois-tu. Un mec me suffit. Et puis, de toute façon, tu as eu trop d'imagination. Antoine n'est absolument pas amoureux de moi.

— Ah ?

— Eh oui ! Qu'est-ce que tu veux, je ne dois pas être à la hauteur de ses attentes ? Je pense sincèrement qu'il est très exigeant en matière de filles.

OK ! J'en ai assez fait. Mon amie a la bouche grande ouverte, prête à happer la première mouche à sa portée.

Les secondes qui suivent, je pourrais entendre un seul de ces insectes voler à l'autre bout du grand séjour tellement Justine reste silencieuse. Elle termine son assiette en fronçant les sourcils et je ne suis plus très sûre d'avoir fait ce qu'il fallait.

— Ça va ? Tu rêves ?

— Oui, oui ! Pardon, répond-elle en revenant sur la terre ferme. Je... pensais juste à Thomas...

Nous voilà bien !

— Ou plutôt à toi. Tu y as droit tous les jours, alors il va falloir faire du sport pour muscler tout ça ! Demain, je t'emmène faire un jogging !

Comment ai-je pu croire qu'elle allait abandonner si vite un thème aussi cher à son cœur que celui de la perversion sexuelle ? Alors que je lui tire la langue, elle se met à rire, puis d'un seul coup, son visage se durcit.

— Tu sais Éli, Chloé me bassine avec son prof d'anglais et je ne sais plus comment m'en sortir. Enfin...

Elle marque un temps d'arrêt qui m'inquiète, se rongant les ongles, soupirant comme si les mots ne sortaient pas de sa bouche.

— Tout à l'heure, tu étais tellement mal que je n'ai pas osé t'en parler, souffle-t-elle en triturant ses mains. Elle... elle m'a affirmé que Thomas lui avait fait des propositions indécentes et qu'il devait lui confirmer dans la semaine un éventuel... Enfin, tu vois ce que je veux dire. Je pense qu'elle ment, comme pour l'histoire du serveur au fast-food. Mais...

*Un sexe-rendez-vous !*

Tout s'embrouille dans ma tête et je ne l'entends plus. Le mince espoir que Thomas ne vienne pas me voir uniquement pour baiser s'écroule, éteignant au passage la flamme qui restait allumée

au fond de mon ventre. L'idée qu'il ait plusieurs maîtresses en même temps était déjà difficile à supporter. Mais que Chloé en fasse partie me donne la nausée. Mes yeux se voilent. Après Grégoire, je ne dois pas me remettre à pleurer à cause de Thomas.

— Je ne veux pas te faire de peine, me dit Justine d'une toute petite voix. Mais, tu dois mettre les choses au point avec lui !

Je sens la colère envahir toutes mes terminaisons nerveuses.

— Ne t'inquiète pas, je m'en occupe dès lundi !

**Thomas**

— C'est bon, tu t'es éclaté et tu as eu ce que tu voulais une fois de plus ? Tu m'as menti !

Adossé au frigo, je regarde Tina gronder entre ses dents pendant qu'elle aligne rageusement les toasts dans un plat en inox. Magnifique dans sa robe fourreau prune à paillettes, elle est à la fois en colère et désabusée. Je la connais bien et ce petit pli horizontal au-dessus de ses sourcils ne trompe pas.

Putain ! Je n'aurais jamais dû lui envoyer un SMS en sortant de chez Élisabeth ! J'ai voulu l'avertir de mon retard pour me laisser le temps de lui acheter son cadeau d'anniversaire et j'aurais mieux fait de me casser une jambe. Sa curiosité faisant le reste, j'ai dû m'expliquer dès mon arrivée. Depuis, elle enrage de savoir que je continue ce petit jeu avec la brune qui envahit mon cerveau H24 depuis le début de la semaine.

— Du calme Tina ! C'est Élisabeth qui m'a demandé de la rejoindre chez elle.

*Je n'ai pas besoin de lui mentir merde ! Je n'ai qu'à lui dire que j'avais envie de la baiser une nouvelle fois et l'affaire sera réglée.*

— Tu me prends vraiment pour une conne ! Tu t'es fringué comme un prince pour aller la voir et tu n'as même pas eu la délicatesse de changer de tenue pour *mon* anniversaire ! Oh ! Si ! De chemise ! Waouh !

Ses iris n'ont jamais été aussi noirs. Je ne sais pas pourquoi j'essaie encore de me convaincre que Nicolas a tort, car tout dans le comportement de Tina me prouve le contraire. Son sarcasme ne fait que me confirmer l'impensable : elle est jalouse ! Nos moments de complicité ont totalement disparu depuis qu'elle s'est focalisée sur Élisabeth et j'ai l'impression de vivre avec une autre. Malheureusement, ce n'est ni le jour ni l'heure de mettre les pieds dans le plat. Je ne veux pas lui gâcher sa fête, et surtout, je ne veux pas qu'une dispute efface le bien-être que je suis allé chercher dans les bras d'Élisabeth.

— Hey ! C'est ton anniversaire ce soir ! Tu ne vas pas te mettre dans cet état-là. Regarde !

Je pointe mon index par-dessus le comptoir, vers la quinzaine de personnes entassées dans le salon en train de discuter bruyamment.

— Tu as raison ! me répond-elle, contrainte et forcée d'admettre que le moment est mal choisi pour me faire une scène. Mais tu ne perds rien pour attendre. Demain, tu vas devoir m'expliquer pourquoi tu es devenu aussi con !

*Je n'en ai pas la moindre idée, ma chérie.*

Pour couper court à sa colère, je pose un paquet sur le plan de travail et le glisse jusqu'à elle.

— Bon anniversaire, ma belle ! lui dis-je en l'embrassant sur la joue.

À l'abri des regards de ses invités, elle ouvre lentement le cadeau et écarquille les yeux.

— Une box pour un dîner en tête à tête avec une nuit d'hôtel ! C'est une super idée !

Ouais, on peut voir ça comme ça ! Compte tenu de la situation professionnelle de mon père, et également de mon futur statut, j'aurais pu obtenir cent fois mieux que ce cadeau ridicule. Seulement, je n'arrive toujours pas à croire que ce que j'ai espéré pendant tant d'années est à portée de mes mains aujourd'hui.

— Je me suis dit que tu aurais une occasion romantique de passer un moment agréable avec ton futur prétendant.

Dans la seconde, elle perd toutes ses couleurs et un sourire forcé se plaque sur son visage. S'il me fallait une dernière preuve de la véracité des propos de Nicolas, c'est bien celle-ci !

*Elle ne pensait quand même pas que j'allais l'accompagner, bordel !*

L'air amer, Tina m'embrasse quand même sur la joue. Ses lèvres tremblent contre ma peau et j'aperçois ses yeux brillants de larmes.

*Putain ! Elle est pourtant au courant depuis longtemps que je n'ai aucune intention de remettre le couvert avec elle, merde !*

Contrarié par la tournure que prend la soirée qui ne fait que commencer, je l'abandonne dans la cuisine et rejoins le séjour où la musique tourne à plein régime.

Le premier qui entre dans mon champ de vision est Romain, l'ex de Tina. Depuis l'entrée, il me toise avec mépris, puis il enlève sa veste et exhibe sa musculature surdéveloppée tout en offrant son plus beau sourire de faux-cul à Tina qui s'approche de lui avec ses toasts. Avec sa coupe de surfeur et ses piercings à l'arcade et à la langue, Monsieur Muscle est pathétique.

Avant de chercher avec qui je pourrais bien passer la soirée, je me dirige vers le bar. Je me sers un whisky, puis mon verre à la main, je m'avance vers la jolie brune qui est recroquevillée sur le bord du canapé.

— Salut Éloïse !

Le regard erratique, elle s'agite sur les coussins.

Notre rupture, enfin *ma* rupture avec elle, date déjà d'une semaine, pourtant je crois qu'elle ne l'a pas encore digérée.

— Oublie-moi tu veux !

— Pour si peu ?

Après un long soupir énervé, elle se décide enfin à me regarder ou plutôt à me fusiller.

*Ce que les femmes peuvent être susceptibles !*

— Écoute, je ne veux pas faire d'histoire ce soir parce que j'adore Tina. D'ailleurs, je me demande comment elle peut être amie avec toi... Alors, dégage de mes pattes et va te trouver une autre fille à niquer, dans tous les sens du terme !

Je souris, moqueur.

*Bien vu Éloïse ! Tu n'es pas si creuse que ça finalement.*

Je me tourne vers Nicolas assis juste à côté d'elle. Déjà bien alcoolisé, il la reluque avec envie et chancelle en se rapprochant d'elle. Elle se ratatine un peu plus sur elle-même.

— Ne te formalise pas ! intervient-il en me lançant un clin d'œil. Thomas est un goujat avec tout ce qui porte une petite culotte.

Je lève mon verre et trinque avec lui, puis je bois une bonne gorgée de whisky en acquiesçant. Lui laisser mes miettes en guise de repas du soir n'est pas très honorable, mais si cette brune semi-frigide le fait bander, qu'il en profite !

Je tourne la tête et tombe sur Romain. Il ne m'a pas lâché des yeux et tient Tina contre lui. Ce type transpire de jalousie. Il est persuadé que ma relation avec elle est loin d'être platonique. Si Monsieur Muscle croit m'emmerder en la pelotant devant moi, il se fourre le doigt dans l'œil jusqu'au coude. Seulement il me gonfle tellement que, si je ne me retenais pas, je lèverais mon majeur devant son nez ou lui mettrais carrément mon poing dans la gueule. Au lieu de ça, je vide mon verre en serrant les dents. Pas de vague. Pas ce soir.

Mon regard croise celui de Laure, une collègue-mannequin de Tina. Seule près de la fenêtre,

elle réagit comme Éloïse et fait tout son possible pour m'ignorer quand je fais un pas dans sa direction. Et pour cause ! Nous avons baisé deux fois ensemble, il y a quelques mois. Jusqu'à ce qu'elle me propose un plan à trois, m'avouant qu'elle aimerait s'occuper de deux hommes à la fois. *Et puis quoi encore ?* Évidemment, je l'ai laissée à son fantasme, sans vraiment y mettre les formes, je le reconnais.

De toute façon, peu importe qu'elle et Éloïse me fassent la gueule. Je ne reviens jamais vers une femme que j'ai quittée et elles ne font pas exception.

Je continue à prospecter parmi les invités de sexe féminin. Il y a bien cette petite blonde qui sautille partout en balançant ses fesses au rythme de la musique. La fameuse Maud dont Tina m'a parlé sans doute ? Sa robe noire moule ses courbes harmonieuses et sa poitrine opulente. *Elle est à croquer !*

Avant que je m'avance vers elle, celle-ci a sauté sur Tina et Romain pour les embrasser.

*OK ! On verra plus tard.*

Je me ressers un autre verre, puis rejoins un groupe de trois mecs plantés devant la porte de la salle de bain. *Les amis de Nico ?* En attendant de me trouver une petite distraction féminine, ils feront l'affaire pour passer le temps.

Les verres se vident par dizaines. Les cadavres de bouteilles et de canettes de bière s'entassent sur la table de salon. J'en suis à mon sixième ou septième whisky, je n'arrive même pas à compter. Tout ce que je sais est qu'il y a un sacré moment que je me suis isolé dans la cuisine, laissant les collègues de Nicolas dans leur délire.

Les deux premiers, Étienne et Hugo se sont mis dans la tête de se taper ensemble les deux dernières arrivantes, deux nanas qui travaillent au Lux-Hôtel avec Tina et qui m'ont l'air aussi chaudes que le Groenland et le Pôle Nord réunis. Ils m'ont laissé en compagnie de leur pote, Julien qui, très vite, s'est mis à reluquer certaines parties de mon anatomie.

*Sans déconner, est-ce que j'ai la gueule d'un homo ?*

Du coup, j'ai fui avant que l'alcool ne me fasse dire un truc débile et, maintenant, de mon tabouret, j'observe la viande soûle qui se déhanche dans le séjour. Laure et Éloïse sont devenues les meilleures amies du monde alors qu'elles ne se connaissaient pas avant ce soir. Elles jacassent sans aucune discrétion en plein milieu de la pièce et j'entends toute leur conversation. Tantôt elles s'entretiennent sur leur célibat faussement assumé, tantôt sur les qualités de Tina ou sur les miennes, me qualifiant haut et fort de goujat. Le principal étant que l'on parle de moi, j'attends qu'elles jettent un œil dans ma direction et je lève mon verre avec fierté et mépris.

— À la vôtre, Mesdemoiselles !

Je souris à leur haussement d'épaules et croise le regard de Tina qui colle toujours Romain. Elle a toujours une dent contre moi, car elle ne m'a pas adressé la parole de la soirée. Elle qui m'a bassiné pendant des jours avec son anniversaire, me promettant une soirée de dingue avec filles à gogo, se fiche éperdument que je sois seul dans mon coin. Elle a bien trop à faire à se servir de sa langue pour galocher Romain qui n'en perd pas une miette.

Putain ! Ce brun pathétique me hérise le poil, mais s'il pouvait la baiser et qu'elle me foute définitivement la paix avec Éliisa, je crois que je lui en serai éternellement reconnaissant.

*Éliisa...*

Mon verre au bord des lèvres, j'intercepte un flash qui traverse ma matière grise. Ses petits gémissements résonnent de nouveau au fond de mes tympans, couvrant jusqu'à la musique de la fête.

Pourquoi je n'arrive pas à me dire qu'elle est comme toutes les autres ? Et surtout pourquoi je n'arrête pas de penser à elle ? Putain ! J'ai changé de chemise en rentrant pour ne pas sentir les effluves d'agrumes qui imprégnaient mon col. Mais malgré ça, cette fille ne sort pas de ma tête.

Mes méninges moulinent encore et encore jusqu'à bloquer sur ma règle de conduite numéro un : une seule partenaire à la fois.

Mon inconscient est un petit malin qui me joue un mauvais tour ce soir. Il ne m'autorise pas à avoir envie d'une autre, simplement parce que je ne pense qu'à Élisabeth depuis que je suis rentré, et que ma queue est déjà partante pour une nouvelle plongée dans sa chair brûlante.

Qu'est-ce que je fous là ? J'aurais dû rester avec elle. J'aurais pu la faire hurler jusqu'à en perdre haleine.

*Elle me rend totalement fou !*

J'avale mon verre cul sec et prends appui sur le comptoir pour me lever. Le sol tangué sous mes pieds. Les murs ondulent autour de moi. J'ai besoin de m'allonger avant de tomber raide mort devant tout le monde.

Tant bien que mal, je longe la cloison du séjour jusqu'à la porte de ma chambre. Demain, j'aurai déçu et je me fustigerai peut-être de ne pas avoir profité de cette soirée, mais pour le moment, il faut que j'aille me coucher. Que je dorme pour oublier que le chasseur que j'étais est en train de devenir un connard impuissant. Un connard que Tina ne comprend plus. Un connard qui ne pense qu'à se perdre dans le corps de la femme la plus ordinaire de la planète.

J'actionne la poignée, pousse la porte avec l'épaule et manque de m'étaler par terre sous le choc de ce que je vois sur mon lit.

Nicolas est en croix sur le matelas. Il est complètement mort et se laisse chevaucher par Maud sans y trouver à redire.

— Tu veux te joindre à nous ? me demande-t-elle sans cesser d'onduler sur les hanches de mon pote au bord du coma éthylique.

Je suis sidéré et, l'alcool aidant, je suis obligé de basculer en arrière sur le placard mural pour ne pas tomber.

*J'ai bien entendu ? Elle vient de me proposer de participer à sa sauterie ?*

Ma règle de conduite numéro deux envoie un message d'alerte à mes synapses embrumées : pas de baise à plusieurs.

Je ne suis pas partageur, les partouzes, ce n'est pas mon truc.

— Non ! Sans façon ! Mais tu pourrais... demander à Laure... elle... est adepte de ce... genre de... pratique.

— Dommage ! Ça aurait pu être sympa.

Les femmes de ce soir veulent ma peau, c'est sûr. Ou alors, Tina a versé quelque chose dans mon verre pour me faire perdre les pédales. Après tout, elle est la première à m'avoir parlé d'une orgie à venir et à me demander de participer à ce genre de truc.

*Putain ! Si je ne sors pas de là, je vais finir par gerber sur mes pieds.*

Malgré mon manque de réflexe, en deux secondes, je suis de retour dans le séjour. Je cherche Tina du regard, mais je ne la trouve nulle part. Envahi d'un pressentiment, je me tiens au mur jusqu'à la porte de sa chambre.

*Elle n'aurait pas fait ça ? Elle n'aurait pas été jusque-là ?*

Je ferme les yeux pendant que j'ouvre la porte et ma main se tétanise sur la poignée.

*Bordel ! Elle l'a fait ! Elle a osé !*

À quatre pattes sur le drap, elle a le visage tourné vers la tête de lit et ne me voit pas. Moi si !

Et surtout je l'entends gémir à chaque coup de reins de Romain et je me bouche les oreilles.

C'est quoi ce bordel ? Nous avons un accord tous les deux, ma règle numéro trois : ne jamais s'envoyer en l'air dans l'appartement ni pour elle ni pour moi. C'est une question de respect, merde !

Qu'elle baise avec Monsieur Muscle est une bonne nouvelle, un espoir qu'elle m'oublie un peu. Mais putain ! Pas dans sa chambre, pas ici !

Incapable de supporter plus longtemps ce spectacle, je referme la porte sur laquelle je m'adosse en me tenant les tempes. J'ai le vertige. La musique résonne et je n'ai pas la possibilité de me retrancher dans mon antre. Mon cerveau noyé par l'alcool essaie de récupérer quelques fragments de raison. Il me reste Élixa. Ma solution de repli pour décompresser. Celle qui a réussi à me faire oublier mon père l'espace de quelques heures et que je ne parviens pas à faire sortir de ma fichue boîte crânienne. Celle pour laquelle ma queue s'excite rien qu'en pensant à elle.

*Putain !*

Je fourre ma main dans la poche de mon pantalon et me mets à triturer mon téléphone avec nervosité.

*J'appelle ? Je n'appelle pas ? J'appelle !*

Je trébuche sur le tapis du salon et renverse le cendrier en partant m'isoler sur le palier pour m'écarter du bruit. Mes gestes incertains mettent du temps à trouver son numéro de téléphone. La vision floutée et les membres engourdis par l'alcool, je recule contre le mur et me laisse glisser vers le sol.

*Faites qu'elle réponde !*

J'attends plusieurs sonneries avant qu'elle ne décroche. Je suis tellement soulagé que je ne lui laisse pas le temps de parler.

— Élixa, ma douce ! J'ai... J'ai besoin de toi maintenant.

*... d'un taxi ! D'un lit ! De baiser encore avec toi ! Dieu du ciel oui ! De baiser encore et encore avec toi !*

— Sérieux, tu as vu l'heure ?

Sa voix endormie est chargée de reproches et d'incompréhension. Je consulte l'heure sur l'écran de mon téléphone. Je n'avais pas fait attention qu'il était 1 h du matin ! Les vapeurs de whisky m'empêchent de penser à tout sauf à *elle*.

— J'ai... j'ai besoin que tu viennes me chercher.

*... De t'entendre gémir ! De ta peau contre la mienne !... Bordel ! Il ne faut plus que je boive une seule goutte !*

— C'est quoi ce délire ? Ne me dis pas que tu es bourré ?

— J'ai un peu bu effectivement. D... désolé.

— Tu es un grand garçon alors débrouille-toi, répond-elle sèchement, l'air soudain furieux.

Silence au bout du fil.

Elle vient vraiment de me raccrocher au nez ?

J'ai la douloureuse sensation d'avoir reçu un coup de couteau dans l'estomac. Pendant plusieurs secondes, je regarde incrédule l'écran de mon téléphone. Puis, je recompose son numéro. Une fois. Deux fois. Trois fois...

*Hors de question de me faire jeter par une femme, et encore moins à distance !*

Après quatre tentatives, elle décroche et je lâche un long soupir de soulagement, comme si ma vie dépendait de cet appel.

*J'ai beaucoup, beaucoup trop bu, bordel !*

— Tu comptes me harceler toute la nuit ? crache-t-elle, l'air exaspéré.

— Je ne peux pas conduire dans mon état. Tu pourrais venir me chercher ?... S'il te plaît. La tête appuyée contre la cloison, je réalise que je suis en train de la supplier. Encore.

*Je deviens fou !*

Je l'entends souffler, puis un long, très long silence s'installe.

— Où ? finit-elle par demander sèchement.

— Au... parc Peixotto.

Quelques mètres me séparent de cet endroit et dans l'état dans lequel je me trouve, je n'aurai de toute façon pas les capacités de marcher plus loin sans m'écrouler.

— Je suis là dans quinze minutes. Mais tu as intérêt à avoir une bonne excuse pour me réveiller et me faire déplacer à cette heure-ci !

Je souris à mon téléphone comme un idiot alors qu'Élisa a déjà raccroché.

Putain, même lorsqu'elle est en colère, j'ai envie d'elle et la tension dans mon boxer en témoigne déjà.

**Thomas**

Lorsque je m'engouffre dans la voiture bruyante d'Élisa, l'odeur de fleur d'oranger prend tout de suite mes narines en otage et fait remonter jusqu'à mon cerveau les derniers instants de plaisir que nous avons partagés tous les deux quelques heures plus tôt. Il n'y a plus de Tina. Plus de Maud. Plus de règles bafouées. Juste elle et moi.

Emmitouflée dans une grande veste en laine, elle ne me décroche pas un mot et démarre en regardant droit devant elle, le visage totalement fermé.

*Mon Dieu ! Tout juste sortie du lit, elle reste terriblement sexy !*

— Je te dépose où ? dit-elle entre ses dents.

— Chez toi.

Je fais la grimace en attendant sa réponse. Elle freine subitement et sa voiture cale. Elle se retourne, ses grands yeux bleus écarquillés lançant des éclairs bien visibles malgré la pénombre.

— C'est une blague ! crie-t-elle.

— Je n'ai nulle part où dormir ce soir.

Je pose ma paume sur sa cuisse, espérant adoucir sa colère, mais elle resserre les jambes et se raidit. Puis elle presse ses paupières et inspire longuement.

Je retrouve la femme froide et distante que j'avais bousculée au fast-food. Mais je ne suis pas assez lucide pour jouer de mes charmes comme ce jour-là. Je récupère ma main et appuie ma tête contre la vitre.

Soirée de merde.

— Tu n'as pas un appartement ?

— Si ! Mais ce soir, c'est compliqué.

*Mon pote tire son coup dans ma chambre. Ma meilleure amie baise dans la sienne. Un mec reluque ma queue et deux de mes anciens plans cul rêvent de me flinguer.*

— Descends ! bredouille-t-elle en remettant le contact.

— Tu ne vas pas me laisser au milieu de la rue ?

Qu'est-ce qu'il lui prend ? Je ne vais pas la manger. Au mieux, la baiser.

— Je... Tu as beaucoup trop bu Thomas ! Je ne peux pas accepter que tu viennes chez moi dans cet état-là !

— Pourquoi ? Il y a quelqu'un chez toi ?

— Évidemment que non !

*Alors ? Où est le problème ?*

Je regarde à travers le pare-brise. Nous sommes au beau milieu de la rue. Il fait nuit noire et les trottoirs sont déserts.

— Éli ! On ne va quand même pas rester plantés ici ? Je t'expliquerai, c'est promis !

— Tu as intérêt ! Ne me le fais pas regretter.

Elle respire plusieurs fois longuement, puis accélère et rentre dans un mutisme pesant jusqu'à chez elle.

\*\*\*

— Tu sens l'alcool à trois kilomètres ! marmonne Éliisa en balançant ses chaussures derrière la porte d'entrée.

— Ma réunion s'est un peu éternisée, genre troisième mi-temps.

Je titube en traversant le salon et me prends les pieds dans le tancarville qui prend toute la place devant le radiateur. Je perds l'équilibre et, lorsque je tombe en arrière sur le canapé déplié, elle sursaute. Sam vient se frotter à mes bras en ronronnant. Ce chat est bien plus compréhensif que sa maîtresse !

— Oh ! Et ça te donne le droit de me réveiller en pleine nuit et de t'inviter chez moi ? me dit-elle d'un ton sec, en retirant sa longue veste en laine.

— Je n'avais pas vu l'heure et... je n'ai pas trouvé d'autres solutions.

Je la regarde faire le tour du lit à la hâte. Elle hausse les épaules avant de s'asseoir sur le bord du matelas en me tournant le dos.

— Super ! Après la « situation » et la « prestation », j'en suis maintenant à la « solution » !

Mon cerveau bien imbibé analyse avec difficulté sa réflexion, mais je comprends d'un coup à quoi elle fait allusion. Je souris intérieurement et me garde de répondre.

Après tout, que pourrais-je lui dire ? Je ne connais rien de sa vie et elle ne connaît rien de la mienne. C'est un fait. Sa situation sentimentale était floue, mais elle ne l'est plus et, quoi qu'il en soit, j'ai pris un pied phénoménal avec elle. Une magnifique prestation. Quant à ce soir, elle est mon échappatoire à cette journée merdique. Pour une raison que j'ignore, j'ai envie d'être avec elle et avec personne d'autre.

Habillée du legging et du vieux tee-shirt qu'elle portait pour venir me chercher, elle glisse sous les draps et se recroqueville contre le bord du lit.

— Tu gardes tes vêtements pour dormir ? Je t'ai déjà vue plus dénudée, tu te souviens ?

— Je dors comme ça tous les jours ! Et si ça ne te convient pas, la porte est là ! me rétorque-t-elle en pointant la sortie avec son index.

Elle tire sur le drap et me tourne le dos brutalement alors que je me bats avec un bouton récalcitrant pour retirer mon pantalon. Après plusieurs tentatives, j'arrive à m'en débarrasser et abdique pour la chemise. Je m'approche et avance mon bras vers sa taille. Son parfum de fleur d'oranger vient me titiller encore les narines.

Malgré mon état lamentable, je suis impatient qu'elle me fasse vibrer comme la dernière fois. À la simple idée de plonger à nouveau en elle, ma queue se met à enfler.

*Putain ! Comme j'ai envie d'elle !*

— Ne me touche pas ! crie-t-elle dans un mouvement de recul, manquant de basculer par terre. Éteins la lumière, le bouton est juste au-dessus de ta tête.

— Tu sens très bon et j'ai très envie de toi.

Elle se retourne brusquement, et en appui sur le coude, me regarde les yeux écarquillés remplis d'une panique incompréhensible.

— Eh bien, pas moi ! Si l'alcool rendait intelligent ou faisait bander, ça se saurait !

— Je ne suis pas intelligent dans cet état c'est certain, mais...

Je soulève le tissu qui recouvre mon boxer tendu à l'extrême.

— J'ai vraiment envie de toi, je peux te l'assurer.

Mon désir n'a fait que s'accroître maintenant qu'elle est tout près. Il faut qu'elle me libère de

cette tension accumulée dans mon pantalon avant qu'elle ne devienne insupportable.

J'essaie de l'attirer contre moi, mais elle résiste et tremble comme une feuille.

— De quoi as-tu peur ?

— Lâche-moi ! crie-t-elle en tirant sur sa main pour se libérer.

Jamais encore elle n'a eu cet air terrorisé que je lis dans son regard assombri.

— Je ne te ferai aucun mal, ma douce. Tu le sais parfaitement.

— Ne me touche pas je t'ai dit ! hurle-t-elle, les yeux baignés de larmes.

— Hey !

Je reprends délicatement sa main et, sans même avoir le temps de réagir, elle me flanque une gifle en plein visage.

— Putain, mais tu délires ou quoi ?

La paume sur ma joue en feu, je me redresse d'un coup. La montée d'adrénaline provoquée par cette claque annihile, en partie, l'effet de l'alcool. C'est la première fois qu'une femme ose me frapper sans que je réagisse.

— Je t'ai dit de ne pas m'approcher ! Ton état t'empêche de comprendre le français ?

Elle éclate en sanglots et s'enroule dans les draps en me tournant le dos.

— Quel est le problème ?

J'essaie de la faire basculer vers moi, mais elle résiste.

— Fous-moi la paix Thomas et dors !

— Je n'ai jamais dormi avec une femme sans la toucher.

En y réfléchissant bien, je n'ai tout simplement jamais passé une nuit complète avec une femme.

— Ben, y'a une première à tout !

Je soupire, tends un bras hésitant vers elle, puis me résigne finalement à ne pas la toucher. J'ai tellement mal à la tête que je suis bien incapable de quoi que ce soit finalement. Je me laisse tomber en arrière sur l'oreiller et grimace quand mon cerveau résonne dans mon crâne. Je me tourne et, à regret, éteins la lumière. Je ne sais pas si je vais réussir à fermer l'œil, mais en tout cas, ma queue va devoir se rendormir très vite.

Nous reparlerons de tout ça demain.

*Demain ?*

Je m'étais donné sept jours pour baiser Élisabeth. Sept jours pour relever le défi involontaire de Tina.

J'ai réussi, bordel ! Bien avant le temps que je m'étais imparté. Et plutôt deux fois qu'une !

Chloé n'attend qu'un signe de ma part et j'aurais pu m'éclater avec Maud ce soir.

*Alors, putain ! Pourquoi je n'ai pas réagi à cette gifle ? Pourquoi je continue à bander comme un drogué en manque devant Élisabeth dans sa tenue de grand-mère ? Pourquoi j'accepte de dormir sur ma béquille douloureuse au lieu de me barrer d'ici et de retourner voir Maud par exemple ?*

*Bordel ! Qu'est-ce que je fous là ?*

## II

« *Le désir est une source de trouble et de souffrance* »

Alexandra David-Neel

**Élisa**

*Paralysée sur mon lit, je tremble de peur.*

— *Greg ! Tu es soûl !*

*Ses yeux injectés de sang me matent l'air mauvais... son haleine alcoolisée me donne la nausée.*

— *Tu es une belle salope quand même ! Je vais te montrer qu'on ne se fout pas de ma gueule !*

— *Je t'en prie Greg ! Ne fais pas ça !*

*Je panique, mais ses mains impatientes, brutales, emprisonnent mes poignets et les enfoncent dans le matelas.*

— *Je fais ce que je veux ! Tu es à moi, tu entends ? La prochaine fois, tu réfléchiras avant de dire non.*

*Sa voix de rogomme<sup>[9]</sup>, son rire sardonique me terrifient...*

— *S'il te plaît ! Non...*

*L'odeur âcre de la sueur irrite ma gorge et, quand son corps puissant s'écrase sur le mien, j'étouffe.*

*Sa peau moite brûle ma chair.*

*J'ai mal.*

*J'ai atteint le néant...*

*Grégoire !*

Je me redresse d'un coup dans mon lit, le cœur prêt à implorer dans ma poitrine. Je porte une main à mon cou dont la veine gonflée tremble sous mes doigts. Essoufflée et en nage, j'inspire, j'expire, tentant de retrouver une respiration normale. Je presse mes paupières dans l'espoir que toutes les images qui défilent devant mes yeux disparaissent, mais je sais que ça n'est que partie remise. Elles reviendront. Demain. Dans une semaine. Dans un mois. Qui sait ?

Il y a encore un an, ce cauchemar hantait toutes mes nuits. Ces derniers mois, sa fréquence s'était ralentie. Mon sommeil restait perturbé et je dormais par tranche de quelques heures, mais mes réveils n'avaient plus la même violence. Je pensais être sur la voie de la guérison. Jusqu'à ce matin. Jusqu'à...

Je tâtonne sur le drap et rentre en contact avec un corps chaud. Je sursaute et rouvre les yeux. Mes pupilles s'habituent progressivement à la semi-obscurité de ma chambre et, à la lueur des lampadaires qui transperce la fenêtre, j'aperçois une silhouette endormie près de moi.

*Thomas ?!*

Les événements de la nuit passée me reviennent en mémoire à la vitesse d'un cheval au galop : son insistance au téléphone, ma faiblesse en dépit de ma conversation avec Justine, la peur qui m'a envahie quand il a voulu me toucher et qui s'est matérialisée par une claque mémorable, mon envie de crier et de m'enfuir en courant loin de ses bras... Mon cœur se met à

cogner de plus belle et mes doigts qui massent mes tempes ne parviennent pas à atténuer la douleur qui s’y diffuse.

*Tu as accepté qu’il dorme dans ton lit alors qu’il était complètement soûl ! Tu es devenue folle ma fille ?*

Pour une fois, ma conscience ne me contredit pas. Et pour une fois, j’aurais aimé qu’elle le fasse en me rassurant, en me prouvant que je n’avais pas fait une erreur !

J’observe ce corps qui m’a effrayée il y a quelques heures et qui sait aussi aviver mon désir si vite.

Allongé sur le ventre, les bras repliés sous l’oreiller, Thomas dort profondément. Responsable du retour de mon cauchemar, il n’a pourtant pas la moindre idée de l’état psychologique dans lequel je me trouve.

*Et tant mieux ! Je n’ai aucune envie d’être obligée de m’expliquer !*

Des marteaux cognent dans mon cerveau qui mouline trop vite. J’ai la gorge sèche, l’estomac noué et les jambes en coton. Il me faut un peu d’eau.

Je soulève le drap et, au prix d’un effort considérable, j’arrive à m’en extirper sans réveiller Thomas qui ne bouge pas un cil. À pas de velours, et accompagnée de Sam qui me suis comme mon ombre, je traverse la pièce et allume la lumière de la hotte aspirante avant de me servir un verre.

J’avale une gorgée, tout en restant sur mes gardes, à l’affut du moindre mouvement. Je tremble comme une feuille et maintenant, j’ai envie de vomir. *Bon sang !*

Réfléchir ! Prendre pour une fois la bonne décision !

Thomas bouge. Il se tourne et prononce mon prénom dans son sommeil. Troublée, je sens des larmes affluer au bord de mes paupières et constate avec dépit que ma faiblesse persiste. Mon regard erre dans tous les recoins de l’appartement. J’ignore la poussière accumulée sur la télé, la vaisselle amoncelée dans l’évier, les vêtements de la veille entassés à mes pieds et les livres empilés maladroitement entre le radiateur et le tancarville. À la recherche d’un moyen pour me calmer, je m’arrête sur mon chat d’amour qui se frotte à mes chevilles, mais pour une fois, il n’est pas la solution miracle.

Je termine mon verre, puis jette un œil à mon téléphone posé sur la table en formica. Il est six heures du matin et une douche me paraît être l’unique thérapie possible.

Le plus silencieusement du monde, j’attrape un jogging dans mon placard mural et pénètre dans la salle de bain, interdisant à Sam de me suivre. J’ai besoin d’être seule, vraiment seule.

Toujours secouée de spasmes, j’avance mon visage près du miroir et tire sur mes paupières avec dépit. J’ai encore les yeux rouges et je suis aussi livide que mardi matin, après ma crise d’angoisse. Finalement, les jours se succèdent et rien ne change. Je suis une triple idiote à chercher le bâton pour me faire battre ! Pour mon bien-être, je dois mettre un terme au jeu sadique que Thomas m’impose.

Je me déshabille et glisse sous la douche. Au bout de plusieurs minutes, l’eau chaude qui coule sur ma peau apaise mes tremblements et les images effrayantes de mon cauchemar s’évaporent peu à peu. Seule la tension de mon système nerveux n’a pas faibli. La panique a fait place à la colère. Contre moi, pour avoir accepté trop facilement que Thomas dorme chez moi. Contre lui à cause de son comportement indélicat, des avances qu’il a faites à Chloé, de l’état dans lequel il était cette nuit... J’ai tellement de reproches à lui faire !

*Et il éveille tellement ton désir !* Ma vicieuse conscience reprend du service au grand damne de ma raison. Merde !

Une bonne heure plus tard, je sors de la salle de bain dans ma tenue de sportive du dimanche, un jogging et un long tee-shirt que j'utilisais au lycée en cours d'éducation physique.

Je ne prends aucune précaution pour refermer la porte. Qu'il soit sept heures du matin n'est pas mon problème. Thomas va devoir se réveiller, j'ai la ferme intention d'avoir une discussion avec lui avant de rejoindre Justine.

J'allume le plafonnier du séjour et d'un pas décidé, m'approche du lit. Il bouge un peu et le drap glisse sur ses jambes. Sa chemise cache une partie de son torse, mais pas ses abdos en V qui se prolongent sous l'élastique de son boxer. Mon regard coule lentement vers l'objet de tous mes plaisirs. Ma main en apesanteur est au-dessus de ses épaules, j'hésite à le toucher, car je dois me faire violence pour retenir ma conscience pervertie de s'adonner à son loisir favori : me pousser dans ses bras. Je bloque ma respiration et, lorsque mes doigts entrent en contact avec sa chemise, un frisson envahit le bas de mes reins.

*Bon sang ! C'est pas vrai !*

Je le bouscule un peu, il grogne les paupières closes. J'insiste. Une fois. Deux fois. Il bouge enfin.

— Réveille-toi. Il est 7 h et je dois être partie avant 9 h !

À force de le secouer comme un prunier, il ouvre un œil et grimace.

— Doucement, j'ai hyper mal à la tête.

À cause de la lumière du jour qui se lève, il cligne des yeux, puis un sourire se dessine sur ses lèvres. Mais je n'ai aucune envie de le lui rendre. Je ne suis pas d'humeur... même si mes pupilles louchent contre ma volonté vers le bas de son corps.

— Bonjour, ma douce.

— Bonjour.

Au ton sec de ma voix, il arque un sourcil étonné et se dresse sur ses coudes.

— Tu es fâchée ?

— À ton avis ?

— Je suis désolé d'avoir abusé... de ta gentillesse cette nuit.

Ce verbe, banni de mon vocabulaire depuis longtemps, me fait frissonner, et ma colère augmente sensiblement.

— Tu devrais dire d'avoir abusé de *moi* tout court pendant plusieurs jours !

J'espère que mes yeux lancent des éclairs, car je suis remontée contre lui comme jamais, mais mon regard stagne avec insolence sur son boxer. *Merde alors !*

— Tu m'as giflé si je me rappelle bien ? poursuit-il en portant sa main à sa joue.

— Tu l'as mérité ! Active-toi, je n'ai pas le temps ce matin !

— On est dimanche ! fait-il remarquer après s'être assis sur le bord du lit.

Je tourne les talons et, même si je n'ai rien à y faire, je pars m'enfermer à nouveau dans la salle de bain. Je reste appuyée contre la porte à contrôler ma respiration et les battements de mon cœur qui n'en font qu'à leur tête.

Bon sang ! Un Apollon, mon amant, Dieu du sexe de surcroît, traîne à moitié nu dans mon lit... avec la gueule de bois ! Et alors que j'ai décidé d'arrêter les frais avec lui et de lui parler de Chloé, tout ce que je trouve à faire est de le mater avec envie.

*Maîtrise. Je ne suis pas faible. Maîtrise.*

La main sur la poignée, je me mets à espérer que, lorsqu'il sera habillé, tout sera plus simple et que la méthode Coué aura fait son effet.

Un bon quart d'heure plus tard, je réapparaîs. Thomas a bien renfilé son pantalon et pianote

sur son téléphone, debout, contre le bord de l'évier. Je parcours la pièce du regard et je suis scotchée. Il a pris le temps de faire la vaisselle et d'allumer la cafetière. Il a aussi refermé le canapé, plié les vêtements qui traînaient et les a posés sur la table basse. Il a passé un coup de balai et a même donné à manger à Sam que j'entendais miauler d'impatience. J'écarquille les yeux en m'apercevant du changement et retiens un sourire, car au fond de moi, je suis vexée. En moins de quinze minutes, un homme a mis de l'ordre dans mon appartement alors que j'en suis incapable depuis des semaines, voire des mois.

— J'ai fait du café, commence-t-il sans lever la tête de son écran.

— Je pouvais le faire toute seule ! – *le café, le ménage* — je te laisse dix minutes pour te préparer.

J'ai plombé l'ambiance avec mon humeur de chien, mais tant pis.

— Je me doucherai chez moi, je ne veux pas *abuser* plus longtemps de ton hospitalité.

— Parfait ! Alors tu peux t'en aller. Je ne te retiens pas !

Je passe devant Thomas sans lui jeter le moindre regard. Je prends Sam dans mes bras au moment où il s'apprête à sauter de la table sur le sol et me poste devant la fenêtre, les yeux rivés sur un point imaginaire au milieu du parking de la résidence. Mon chat d'amour est l'unique être vivant capable de me donner la force de combattre mes peurs, car il est le seul au courant de mes blessures. Toutes mes blessures. Là, j'ai besoin de sentir sa chaleur et d'écouter son doux ronronnement rassurant.

J'entends Thomas soupirer derrière moi, puis les effluves de son parfum musqué s'intensifient. Je me concentre sur ma main qui caresse Sam pour éviter de penser à mes jambes prêtes à me lâcher, mais mon compagnon à quatre pattes saute par terre sans prévenir.

*Traître !*

— Pourquoi es-tu aussi méprisante d'un seul coup ? souffle-t-il tout en nouant son bras autour de ma taille.

Sa chaleur contre mon dos affaiblit le peu de force que j'avais rassemblé dans la salle de bain. Je lutte contre l'envie de basculer ma tête sur son épaule. J'ai été ensorcelée ! En fait, Thomas n'est pas un Apollon ni un Dieu du sexe. Il est le Diable de tous les vices. Un gourou qui dirige ma conscience, mon corps et même mon chat !

*Vade retro Satana* <sup>[10]</sup>!

Je dégage son bras et me retourne d'un coup sec, déterminée à ne pas céder cette fois.

— Je pense que tu n'as pas bien saisi ! Je suis venue te chercher parce que je croyais te ramener *chez toi* et tu termines la nuit chez *moi* parce que je ne laisserai même pas un chien dormir dehors. Pour le reste, basta !<sup>[11]</sup>

Il observe un long silence durant lequel ses yeux s'assombrissent, puis il recule et se laisse tomber sur le canapé.

— Pourquoi ?

Je m'attendais à ce qu'il revienne à la charge avec son arrogance, pas à ce qu'il s'effondre sans réagir. Il a l'air sonné et me voilà tout à coup en proie aux doutes et aux remords. Si ça se trouve, Chloé a encore menti à Justine, histoire de se faire mousser ! Quant à cette nuit, Thomas ne m'a fait aucun mal...

Par miracle, mes jambes me tiennent toujours et j'entame les cent pas devant lui, tentant d'étouffer Miss Godiche qui pointe le bout de son nez sous mon bouclier en papier mâché.

*Maîtrise. Je ne suis pas faible. Maîtrise.*

Je dois mettre les choses au point quand même !

— Tu as le culot de me demander pourquoi ?! Thomas, tu es...

... terriblement sexy, mais beaucoup trop dangereux pour ma psychologie défaillante.

Je note dans un coin de mon cerveau : tuer Miss Godiche d'une manière ou d'une autre et tordre le cou à ma conscience insupportable.

En attendant de mettre en application mes deux prochaines résolutions, j'inspire un bon coup puis reprends :

— Tu te rappelles, mardi, lorsque tu m'as dit que tu n'étais pas quelqu'un pour moi ?

J'évite de croiser le regard de Thomas et fixe ses lèvres qu'il mordille. Un grain de sable suffirait à me faire dérailler.

— Oui. Évidemment !

— Eh bien, tu avais raison ! Il m'a fallu presque cinq jours pour comprendre. Tu ne viens ici que pour baiser... ou découvrir. Je suis une belle idiote ! Pour reprendre tes mots, « baiser aide à oublier », n'est-ce pas ? Alors, comme j'ai apparemment fourni une excellente « prestation » malgré ma « situation » et que j'ai été ta seule « solution » pour cette nuit, considère que pour les services à venir, tu n'auras qu'à t'adresser à quelqu'un d'autre à partir d'aujourd'hui ! ... Chloé par exemple !

— Je...

Il soupire, puis serre la mâchoire à l'annonce du prénom de cette blondasse vulgaire qui se vante d'être son étudiante préférée. Bien que je sois fière d'avoir réussi à cracher ce que j'ai sur le cœur, l'hésitation de Thomas me tord le ventre. Je ne sais plus quoi penser et mes jambes continuent leur va-et-vient devant lui sans que je ne puisse les contrôler.

— Et pour couronner le tout, tu termines ta nuit chez moi complètement bourré ! La chose que je déteste le plus au monde.

— Effectivement, tu m'avais l'air bouleversé. Pourquoi ?

*Pourquoi ci ? Pourquoi ça ? Il n'a que ce mot-là à la bouche ma parole !*

— Je n'ai pas envie d'en parler. Ni à toi ni à qui que ce soit d'ailleurs ! Je ne veux pas d'un gigolo alcoolique dans ma vie. Donc tu prends tes cliques et tes claques et tu sors de chez moi.

*Cette fois, c'est dit !*

J'ai l'estomac en vrac, le cœur qui menace d'imploser, les jambes en coton, mais par miracle, je suis toujours debout. Rompre si brutalement est douloureux. Bien plus que je ne l'imaginai ! Pourtant, il n'y a que quelques jours que nous nous connaissons. *Merde !*

— Je ne suis pas alcoolique. J'ai trop bu hier soir. Ça arrive. Élisabeth je...

Mollement, il se lève du canapé.

— Chuuut ! Plus un mot ! De toute façon, même sobre, je ne veux pas d'un gigolo non plus !

Une larme glisse sur ma joue.

*Je ne dois pas craquer. Pas maintenant !*

— Élisabeth, je n'avais pas l'intention de te faire souffrir.

— Trop tard. Barre-toi !

D'un geste sec, je pointe mon index vers la porte d'entrée, mais lorsque je croise ses yeux verts incrédules, tout se met à tourner autour de moi. Je vacille et avant de perdre complètement l'équilibre, Thomas se précipite sur moi. Une fois encore, ses bras s'enroulent autour de ma taille m'évitant de tomber.

— Tu vois que tu as besoin de moi !

Tout contre lui, le nez enfoui dans le creux de son épaule, je n'ai plus la force de me battre.

J'ai la désagréable sensation d'être une marionnette à fils qu'il peut manipuler comme il le souhaite.

— Tu regrettes d'avoir couché avec moi ? souffle-t-il dans mon cou.

— Non... oui... je ne sais pas.

Alors qu'il y a quelques secondes à peine ma voix était puissante et *presque* convaincante, voilà que j'arrive à peine à murmurer.

*Fichu grain de sable !*

— J'adore sincèrement coucher avec toi, m'assure-t-il en resserrant son étreinte.

Quelques larmes brouillent ma vision et coulent en silence le long de ma joue. Je suis perdue, encore, toujours, dès que je suis dans ses bras.

*Je ne dois pas céder ! Je ne suis qu'une femme dans son harem et je ne veux pas de ça !*

— Ce n'est pas le sentiment que j'ai eu. Tu... Tu ne viens que pour prendre ton pied et tu pars comme un voleur à chaque fois.

— Je... je n'ai jamais eu l'habitude d'autre chose.

Il passe sa main dans mes cheveux et ni ma peine ni ma colère n'empêchent les papillons de virevolter dans mon bas-ventre.

— Moi non plus, mais... Chloé t'apportera ce que tu cherches.

— Pourquoi me parles-tu encore d'elle ? dit-il en soulevant mon menton. Je me fiche de cette fille !

Incapable de faire face à ce que je pourrais lire dans ses yeux, j'abaisse les miens vers sa bouche, mais c'est pire encore. Elle est trop près, beaucoup trop près.

— Thomas, je... ne suis pas aussi cruche que j'en ai l'air. Avant-hier, Chloé a raconté partout que tu l'avais aguichée et que, dans moins d'une semaine, elle t'aurait dans son lit.

Même s'il ne bouge pas, je sens son corps se contracter contre le mien et son bras se raidir dans mon dos. Il exhale un long soupir et essuie délicatement mes larmes du plat du pouce.

— C'est elle qui est venue me chercher et... j'ai eu tort, je suis rentré dans son jeu. C'est vrai, je lui ai proposé de lui donner une réponse sous une semaine, mais je t'assure que je n'avais pas l'intention d'accepter ses avances, du moins... pas tant que... je suis avec toi.

Tu aimes courir plusieurs lièvres à la fois afin d'être sûr d'en attraper au moins un ?

De nouveau, c'est le silence et je ferme les yeux pour ne pas reluquer plus longtemps ses lèvres qui s'étirent.

— C'est bien ce que je disais !

— Hey ! Je te rappelle que, vendredi, nous n'avions échangé qu'un simple baiser. Et puis, je ne faisais qu'assurer mes arrières.

Un coup violent frappe l'intérieur de ma poitrine. En moins d'une seconde, je dégage son bras et m'assois comme une masse sur le canapé.

— Mon Dieu ! Tu te rends compte de ce que tu es en train de dire ?

Thomas ne réagit que par de longs soupirs.

— Tu es...

La tête entre mes mains, je ne trouve pas mes mots. Chloé n'a pas complètement menti et le pire est qu'il l'admet comme si tout était normal. J'ai l'impression de vivre un nouveau cauchemar. Et pourtant, cette fois, je suis bien réveillée.

— Je suis conscient de ne pas incarner la perfection.

Question délicatesse, c'est le moins que l'on puisse dire. Pour le reste...

— Alors, maintenant que tu... as obtenu ce que tu voulais de moi, tu comptais me plaquer

d'un jour à l'autre pour aller la retrouver... ou pire... jouer sur deux tableaux à la fois, c'est ça ?

À cause des larmes bloquées au fond de ma gorge, ma voix est nasillarde. Miss Godiche n'est pas loin. Elle ne va pas tarder à pleurer comme une madeleine.

— Éli, je ne l'ai pas fait. Je n'ai pas donné de réponse à Chloé et je... je suis bourré de défauts, mais jamais je ne sors avec deux femmes à la fois.

— Donc, c'est bien ce que je dis. Tu pensais pouvoir profiter de moi encore quelques jours. Je ne suis pas aussi idiot que ça tout compte fait.

Bon sang ! Pourquoi faut-il que je fasse durer cette conversation sadique ? J'en sais assez pour lui ordonner de s'en aller. Encore !

— Va-t'en Thomas, fais-je en me retenant de me remettre à pleurer. Sors de chez moi. Je ne veux ni d'un alcool, ni d'un gigolo, ni même d'un mec qui n'a pas plus de considération pour moi que pour un vulgaire mouchoir.

Alors que je me fustige d'être aussi faible, Thomas s'agenouille devant moi et prend ma main dans la sienne avec tendresse. *Il tremble* ? Si je n'étais pas si suspicieuse, je pourrais même croire qu'il ne le fait pas exprès.

J'ose cette fois croiser ses iris vert émeraude quelques secondes. Ils se sont assombris et un pli s'est formé entre ses sourcils. Sa bouche qui m'attire toujours autant est déformée par un rictus étrange.

— Éli, il faut que l'on se parle. Il faut que *je* te parle.

— Il me semble que c'est ce que l'on fait depuis tout à l'heure, non ? Je n'ai rien à t'apporter et je ne suis pas le genre de fille qui pourra te faire grimper aux rideaux. Dis-moi tout de suite que tu me quittes pour qu'on en finisse. Comme nous ne sommes ensemble que depuis quelques jours, je préfère que l'on termine maintenant plutôt que de tourner autour du pot.

Il ricane gentiment et resserre sa main dans la mienne, alors que je cherche désespérément Sam du regard. Où est-il ?

— Je te signale qu'il y a quelques minutes, c'est toi qui voulais me quitter !

Miss Godiche, le retour ! Merde ! Merde ! Merde !

— En tout cas, je ne te dirai pas ce que tu veux entendre. Je... Je vide mon sac et, ensuite, c'est toi qui décides. D'accord ?

— Euh... d'accord.

S'il m'avait parlé javanais, je n'aurais pas été plus avancée. Ses doigts enlacés avec les miens tremblent toujours un peu quand il s'installe près de moi. Je ne lève pas la tête, mais je sens très bien la chaleur de son regard glisser sur moi.

— Tu as raison sur un point ! Quand je t'ai rencontrée lundi dernier, j'étais persuadé que tu n'étais pas mon type de femmes.

Nouveau coup dans le plexus.

À quel moment ai-je cru qu'il pouvait avoir une pointe de regret pour me traiter comme il le fait ? Pourquoi je m'inflige ça sans répliquer ?

— Si j'ai autant insisté pour te séduire, c'est parce que... ma meilleure amie, Tina, affirmait que tu n'étais pas pour moi et je n'aime pas avoir tort. C'est... dégueulasse, je l'avoue.

Trop, c'est trop. Je tire sur mon bras, mais Thomas résiste pour ne pas me lâcher. Il plaque son autre main sur ma cuisse et m'empêche de me lever. Les poils se dressent sur mes bras. Une onde glaciale remonte le long de ma colonne vertébrale et coupe ma respiration au passage.

*Dieu du ciel ! J'ai été l'objet d'un jeu, d'un vulgaire pari ! Je ne suis bonne qu'à ça ?*

— Attends, je n'ai pas terminé, insiste-t-il d'une voix moins assurée que d'habitude. Tu te

rappelles notre premier baiser sur le trottoir mardi dernier ?

Dans l'immédiat, je n'ai aucune envie de m'en souvenir.

— Je n'ai pas réalisé tout de suite l'effet que tu m'avais fait. Mais... tu m'as envoûté. J'aime ta fragilité, ton mystère et ta sensibilité. J'aime te sentir toute à moi lorsque tu te donnes entièrement... Je... J'ai du mal à l'admettre. Je n'ai pas l'habitude de ressentir ce genre de choses. Tu comprends ?

Non ! Je suis noyée dans le néant. Ma bouche s'ouvre et se referme plusieurs fois sans que le moindre son parvienne du fond de ma gorge. En clair, je dois ressembler à un horrible poisson rouge dont le QI est négatif.

— Je ne t'ai pas caché aimer les femmes et baiser pour baiser... Mais... c'était avant de te rencontrer. Tout a changé avec toi. Tu veux bien me croire ?

Chacun de ses mots fait cogner un peu plus fort mon cœur contre ma poitrine. Sincère ou pas, Miss Godiche ou pas, je ne peux pas rester muette jusqu'à la nuit des temps.

— Je... je ne sais pas. J'aimerais te croire, mais on ne change pas en l'espace de quelques jours. Et puis, je ne sais pas si j'en ai la force. Je... n'ai pas l'expérience que tu attends d'une femme.

Tout compte fait, j'aurais mieux fait de me taire.

— Tu m'avais dit... enfin... que tu n'étais pas vierge ?

Je me trémousse sur le canapé en soupirant. Le poisson rouge devient anguille et aucun rocher à l'horizon pour se planquer.

*Sam, bon sang ! Où es-tu ?*

— J'ai... couché une seule fois avec mon ex-petit ami.

Je nage dans le ridicule depuis le début de notre conversation, je ne suis plus à ça près.

— Oh ! Mais... enfin... ce Grégoire existe bel et bien ?

— Oui ! Évidemment ! Tu en doutais ?

— Un peu, ricane-t-il en frottant son pouce contre le plat de main. Je te rappelle que tu as plusieurs fois changé de versions.

Je me recroqueville sur moi-même en soupirant. Mal à l'aise pour mal à l'aise, autant aller jusqu'au bout.

— Grégoire et moi nous sommes rencontrés au lycée. Nous étions naïfs, timides et romantiques tous les deux, avec une éducation assez stricte. Notre amour était platonique, car nous étions convaincus que nous sauterions le pas quand nous serions prêts à faire notre vie ensemble. C'est peut-être difficile à comprendre pour toi, mais ça nous suffisait.

— J'ai du mal à imaginer qu'on puisse aimer dans la frustration, mais c'est un choix.

— Nous n'étions pas frustrés. Enfin en ce qui me concerne non.

— Donc... humm... vous avez sauté le pas... et, il n'a plus voulu t'épouser ?

Si Thomas arbore un magnifique sourire en coin, moi je passe par une multitude de couleurs en un temps record. Après avoir été rouge de honte, me voilà blanche comme un linge tout en me forçant à rire... jaune.

Godiche, godiche, maintenant je suis au bord de l'évanouissement et incapable de lui donner une réponse.

Il m'observe quelques secondes tout en effleurant ma cuisse du bout de ses doigts puis, brusquement, il enroule son bras autour de ma taille et un hoquet de surprise s'échappe de ma gorge quand il m'installe en travers de ses genoux. Aussitôt, je me contracte et, pour des raisons bien différentes du départ, mon vertige gagne en intensité.

— Jolie demoiselle, cette révélation est inattendue, poursuit-il tout en passant sa main dans mes cheveux. Peu importe les raisons de ta rupture avec Grégoire, je suis fier d’être le second homme dans ta vie.

Il dégage ma nuque et pose un baiser au creux de mon oreille. Ma peau s’embrase quand sa langue commence à sillonner la base de mon cou. Ses doigts descendent dans mon dos avec lenteur et s’aventurent sous mon tee-shirt. Je ferme les yeux, cherchant désespérément à reprendre le contrôle de mon corps qui peu à peu m’abandonne. Je devrais être furieuse pour ce pari débile, honteuse de lui avoir avoué mon inexpérience, mais ses caresses m’étourdissent. C’est le grain de sable de trop. Celui qui me fait lâcher prise. Je renonce au combat et je fonds quand ses lèvres capturent les miennes. Nos langues se goûtent d’abord avec tendresse, puis très vite elles entament une danse endiablée. Nos mains empressées réclament le corps de l’autre. Enfouies dans sa chevelure, les miennes pressent son visage contre ma bouche. Les siennes glissent sous l’élastique de mon bas de jogging. Il grogne quand je gémiss, resserre son étreinte quand je tire sur la racine de ses cheveux. Dans ses bras, je n’ai aucun contrôle sur mon désir. Je m’enflamme et ne pense à rien d’autre qu’à le sentir en moi. Comme hier. Comme avant-hier.

— Laisse-moi t’apprendre, murmure-t-il à mon oreille. Laisse-moi te faire découvrir tous les secrets du plaisir.

En silence, je lui réponds en me soulevant et l’aide à faire glisser mon pantalon et ma culotte le long de mes jambes. Puis, je me réinstalle à califourchon sur les siennes.

— Hummm, tu es pressée d’un seul coup, remarque-t-il en agrippant ma hanche d’une main ferme.

Ses iris flamboyants s’ancrent aux miens. Ses doigts s’insinuent entre mes cuisses et, quand ils commencent à sillonner mon intimité, je m’accroche à son cou et pousse un long gémissement et m’arquait contre lui.

— Tu aimes quand je te touche comme ça, n’est-ce pas ?

Déconnectées du réel, mes cordes vocales ne fonctionnent que pour exprimer mon plaisir. J’ondule sous ses caresses et n’oppose aucune résistance quand il guide une de mes mains sur sa braguette.

— Tu sens l’effet que tu me fais ? souffle-t-il alors que son pouce malmène mon clitoris. Tu ne sais pas à quel point tu m’excites. Ma bête s’impatiente.

Oh si ! Je le sens sous ma paume. Comme je sens qu’il faut passer à la vitesse supérieure très vite.

Fébrile, je déboutonne son pantalon et tire sur l’élastique de son boxer. Son érection apparaît. Massive, elle est au garde-à-vous et j’ignore mon appréhension. Je la saisis à pleine main alors qu’hier je l’ai à peine effleurée tellement j’avais peur. C’est la première fois que je tiens le sexe d’un homme. Il est aussi dur que du bois et aussi doux que du velours. Un peu hésitante, je pars à la découverte de cette *bête* sauvage qui enfle sous mes doigts.

— Hummm ! Vas-y ma douce ! grogne-t-il en continuant à naviguer entre mes plis. Putain tu es douée. Parle-moi ! Lâche-toi.

Noyée par le plaisir, je me consume en silence. J’ondule de plus en plus vite, mais les mots restent coincés au fond de ma gorge et Thomas en profite pour plonger son majeur en entier dans mon ventre.

*Oh, mon Dieu !*

Son doigt se crochète à mes chairs. Il fouille avec précision chaque parcelle de mes profondeurs en fusion alors que son pouce s’occupe habilement de mon clitoris. D’un seul coup,

c'est comme une libération. J'arque mon bassin contre sa paume et pousse gémissement sur gémissement sans pouvoir m'arrêter.

— Répète après moi : « j'aime ce que tu me fais ! Continue ! Encore ! »

Perdue dans un tourbillon de sensations vertigineuses, je n'ai plus la force de garder son sexe entre mes mains. Je croise mes doigts sur sa nuque et bascule la tête en arrière.

— Hum... c'est... continue !

— Mais encore ? demande-t-il en accélérant ses mouvements. J'adore entendre ta voix me supplier.

— J'ai... je veux...

— Quoi donc ?

— Je veux...

— Tu veux que je te baise là, maintenant ?

— Oui je...

— Je t'écoute.

Sa main toujours agrippée à ma hanche, il immobilise ses doigts à l'intérieur de moi.

— Oui ! Oui ! ... baise-moi...

Un large sourire étire ses lèvres et il abaisse ses yeux entre nous en s'affaissant sur les coussins.

— Poche droite. À toi l'honneur.

Après un clin d'œil espiègle, il reprend ses caresses alors que, le souffle saccadé, j'extrais un préservatif de sa poche. C'est encore une première pour moi, mais je me sens capable d'abattre des montagnes, pourvu qu'il termine ce qu'il a commencé. Vite.

Haletante, je déroule le morceau de latex sur son érection qui me paraît de plus en plus énorme.

*Comment un truc pareil... ?*

Je déglutis pour chasser tout ce qui me passe par la tête et me soulève un peu. Le temps qu'il retire ses doigts, je me suis empalée sur lui.

*Dieu que c'est bon !*

— Doucement... siffle-t-il en guidant le rythme de mes va-et-vient. Hum ! J'adore.

— J'aime aussi.

— Putain ! Élixa ! Continue de parler !

— Thomas ! je vais...

Secouée par des tremblements de plus en plus forts, j'ai du mal à tenir la cadence.

— Dis-le ! halète-t-il.

Toutes mes terminaisons nerveuses sont en effervescence et mon corps n'est commandé que par le désir d'accéder à la délivrance suprême.

— Oh, mon Dieu, oui !

*Je vais jouir !*

Mes chairs brûlantes se contractent autour de son membre. Mon clitoris, toujours malmené, m'envoie des décharges électriques de plus en plus rapprochées. Le moment fatidique approche, je le retiens en mordant mes lèvres. Je voudrais qu'il ne s'arrête jamais et me maintienne dans cet état d'ivresse que je découvre depuis deux jours. L'ivresse d'un plaisir si longtemps rejeté.

Nous nous synchronisons une dernière fois, juste avant que nos gémissements nous emportent et, lorsque j'entends Thomas crier mon prénom, je laisse glisser une larme le long de ma joue.

Anéantie par la déferlante de sensations, je bascule en avant sur son épaule.

— Tu vois, tu n'avais rien à craindre de moi, murmure-t-il à mon oreille alors qu'il est encore en moi.

Tendrement, il caresse mes cheveux, mais ma mémoire, jusque-là anesthésiée par le plaisir, reprend du service à la vitesse grand V. Son état d'ébriété avancée, les confidences de Justine concernant Chloé, mon cauchemar, ma résolution de le quitter que je n'ai pas réussi à tenir... et tout ce que je viens de ressentir dans ses bras. J'ai peur. Pas de lui, mais de moi.

En moins d'une seconde, je suis debout. Je saisis à la volée mon pantalon de jogging et ma culotte, puis je trotte jusqu'à la salle de bain.

— Je vais être en retard !

— Tu as un rendez-vous ? s'étonne-t-il sans pour autant chercher à comprendre ma réaction. Dommage.

Avant d'ouvrir la porte, je me retourne. Il est en train de refermer sa braguette le plus naturellement du monde, comme si cette parenthèse érotique faisait partie de ses habitudes.

— Je vais courir avec Justine. J'ai besoin de me défouler et de me changer les idées. J'ai l'esprit embrouillé ces temps-ci.

— Moi aussi je suis un peu perdu, avoue-t-il en se levant. Ta douceur, ta fragilité, tout ceci est tout nouveau pour moi.

*Foutaises !*

Il me rejoint, m'enlace et pose un tendre baiser dans mon cou. Je suis presque frustrée qu'il ne glisse pas ses mains sous mon tee-shirt.

*Je suis bonne à enfermer !*

— C'est à Chloé que tu penses, n'est-ce pas ? souffle-t-il en terminant de réajuster sa chemise dans son pantalon.

Je hausse les épaules.

— Je m'occupe de son cas dès demain, je te le promets. On se voit la semaine prochaine ?

*Oui ! Oui ! Oui !*

— D'accord.

Je hoche la tête et lui souris en le regardant ouvrir la porte d'entrée.

— Ne te dérange pas, je vais prendre le tram pour rentrer chez moi.

Aussitôt, il referme derrière lui et un silence mêlant culpabilité et regret envahit mon studio.

Je maudis ce rendez-vous avec Justine. Nous aurions pu recommencer. Bon sang ! Je suis en train de me transformer en nympho débutante à cause de lui. Franchement, je n'en avais pas assez d'être asociale et ridicule ?

Au moment où je franchis la porte de la salle de bain, une boule de poils blanche et rousse sort de derrière le canapé.

— Te voilà toi ! Tu étais où quand j'avais besoin de toi ? Tu te planques pour mieux me mater ? Tu joues les voyeurs maintenant ?

La dépravation est contagieuse. Thomas nous a contaminés, moi et mon chat.

\*\*\*

Douchée pour la seconde fois de la matinée, tout juste rhabillée et recoiffée, je fais les cent pas dans mon salon. Il est 8 h 15 et maintenant que mes neurones se sont reconnectés, je suis plus perdue que jamais.

Je suis totalement inexpérimentée et trop ordinaire pour ce Dieu du sexe et de la beauté.

D'ailleurs, il m'a clairement avoué que je n'étais pas son type de femmes et qu'il m'avait séduite pour contrarier sa meilleure amie ! Alors pourquoi n'ai-je pas réagi plus violemment ?

Je couche trois fois de suite avec lui et j'accepte ses paroles blessantes sans rétorquer.

Je vais le chercher en pleine nuit et le fais venir chez moi alors qu'il est ivre mort et que c'est un état qui me terrorise.

Mes cauchemars recommencent.

Et en plus, je lui parle de Grégoire comme si de rien n'était.

Bon sang ! Je ne sais pas ce que je veux !

*Maman ! Que ferais-tu à ma place ?*

Par réflexe, j'ai envie de l'appeler pour qu'elle me réconforte, mais il est encore un peu tôt. Et puis, comment pourrais-je lui raconter que j'adore baiser avec un homme qui n'a aucun respect pour les femmes ?

Je continue à arpenter le séjour pour évacuer mon stress, mais des larmes s'accumulent au bord de mes paupières.

*Ça ne va pas, ça ne va même pas du tout !*

J'ai le vertige. J'ai peur de moi et de ma faiblesse. Peur de retomber dans une spirale infernale alors que je ne suis pas tout à fait sortie de la première. Peur de ne jamais m'en remettre. Mes jambes cèdent sous mon poids au beau milieu de la pièce et je m'écroule sur le sol, en sanglots. Encore !

Vivre entre plaisirs et cauchemars est trop dur. Ce n'est pas fait pour moi. Dans ma tour d'ivoire, je n'étais pas heureuse, mais au moins je ne sombrais pas une fois par jour dans le néant.

J'essuie mes yeux, puis tends le bras vers Sam. Il lèche le bout de mes doigts salés et hésite un instant avant de se blottir contre mes jambes.

— Tu ne sais plus où tu en es toi non plus, hein ?

J'écoute ses ronronnements en reniflant, puis après plusieurs minutes dans le brouillard, je me relève péniblement. J'allume la chaîne hi-fi et reste plantée devant les yeux fermés, le temps que la mélodie m'enveloppe, m'apaise et me donne l'énergie nécessaire de reprendre le contrôle de mon corps.

Quand le CD se termine, je me sens déjà mieux. En tout cas, assez bien pour rejoindre Justine qui doit m'attendre. Ce matin, le sport avec elle va m'être d'un grand secours. Pas pour dérouiller mes articulations comme elle le souhaite, mais pour oxygéner mon cerveau qui déraile beaucoup trop.

**Thomas**

— Merde, c'est chaud !

Ce satané pain grillé m'a brûlé la main. La claque que je donne au grille-pain le fait basculer et il s'explode sur le sol.

— Hey ! Tu ne vas pas bien ? s'exclame Tina en sortant subitement de sa chambre en sous-vêtement.

*Je l'ai réveillée avec mes conneries. C'est malin !*

Non ! Ça ne va pas ! J'ai dormi avec Éliisa sans la toucher. J'ai fait le ménage comme si j'étais chez moi. Je lui ai parlé du défi. Je n'arrive pas à croire que j'ai pu avoir assez de remords d'avoir joué avec elle pour lui en parler. Je l'ai consolée. Je l'ai presque supplié quand j'ai compris qu'elle voulait me quitter. Et je suis même allé jusqu'à lui dire que j'étais perdu moi aussi.

*Moi, perdu ? Putain de merde ! J'ai carrément fondu les plombs !*

*Elle me fait faire n'importe quoi. Elle me fait dire n'importe quoi. Elle me rend marteau.*

Je l'ai baisée. J'ai pris mon pied à la regarder se déhancher sur moi. J'ai adoré la sentir vibrer et l'entendre gémir. Alors quoi ? Qu'est-ce que je veux de plus ? Pourquoi je ne me sens pas apaisé comme je le devrais ?

— Thomas ? insiste Tina, inquiète de mon silence.

— Ça va ! J'ai juste super mal à la tête. J'étais en train de me battre avec une tartine récalcitrante et tout s'est cassé la gueule par terre.

Accroupi, je termine de ramasser les morceaux de plastique éparpillés de ce qui, avant, était un appareil électrique. Puis, je relève la tête vers le corps sculptural de ma colocataire qui s'approche de moi. Elle se met à frotter le haut de mon dos pour me calmer.

Putain ! Malgré sa vieille tenue de nuit, je bandais comme une bête à côté d'Éliisa cette nuit et là, je suis insensible devant Tina à moitié nue dans de la lingerie haute-couture. Merde ! Cette fille n'a couché qu'avec un seul mec avant moi. Une seule fois ! Et pourtant j'ai l'impression de ne pas être à la hauteur de ce qu'elle me donne.

— Moi aussi, j'ai la tête explosée ! Je crois que nous avons du mal à décuver, mon chéri.

— Ça, c'est clair !

Si cette connerie de gueule de bois pouvait être la raison de mon énervement, ça m'arrangerait. Cependant, je sais bien que ce n'est pas le problème. En fait, je suis blessé dans mon égo de ne plus être le maître de mon propre jeu comme je le suis d'habitude.

— Il y a longtemps que tu es debout ?

— Non, une bonne heure.

Et un mensonge de plus. Un !

— Tu en as profité pour faire du rangement à ce que je vois.

— Humm. Indispensable.

En fait, quand je suis rentré ce matin, Tina dormait encore. Ou plutôt devait dormir depuis peu. L'odeur de tabac froid qui planait dans le salon m'a pris à la gorge. Alors, j'ai vidé les

cendriers pour ne pas attiser ma tentation d'ancien fumeur et ne pas foncer chez le buraliste au coin de la rue. Puis, j'ai rangé tous les cadavres de bouteilles qui traînaient. Bref, j'ai encore fait le ménage !

— Tu es super tendu depuis plusieurs jours, poursuit-elle en massant mes épaules. Tu veux en parler ? C'est ton nouveau job ? Ou cette nouvelle minette coincée qui ne t'a pas satisfait ?

*Je voudrais m'enivrer encore de son parfum de fleur d'oranger. Me noyer dans l'océan de désir de ses yeux. Que la chaleur de son corps me consume de nouveau. Et c'est bien ce qui m'inquiète !*

Je me redresse et masque mon anxiété derrière un sourire de façade.

— Ne te tracasse pas pour moi, je n'ai pas attendu ton approbation pour me charger d'Élisa, dis-je en balançant ce qu'il reste du grille-pain dans la poubelle.

— Elle s'appelle donc Élisa, observe-t-elle tout en s'éloignant vers sa chambre.

Je lève les yeux au ciel en réalisant que ma réponse va entraîner des questions. Super ! Mes nerfs à fleur de peau risquent d'être mis à rude épreuve, mais il est trop tard pour me défilier.

— Oui Élisa De Sacco ! C'est joli non ?

— Enfin bref, tu es arrivé à tes fins ! soupire-t-elle en revenant vêtue d'un peignoir en satin. Bravo ! Je ne pensais pas qu'elle cèderait aussi facilement.

Elle s'assoit sur le tabouret près du comptoir. Je fais pareil pendant qu'elle pose son bol de café devant elle.

— Comme d'habitude ma chérie. On ne résiste pas à mon charme.

Putain, ce que je peux être con quelquefois ! C'est peut-être moi qui ne résiste pas au sien après tout ? Je me suis soûlé. J'ai réussi à oublier mon père et mes ennuis à venir l'espace d'une nuit. J'ai baisé ce matin... mais *elle... bordel... elle...* rien ne parvient à me la sortir de la tête.

— N'empêche que je pense que je me suis trompée sur cette demoiselle qui joue les saintes-nitouches.

*Alléluia ! Si j'étais croyant, j'irais faire brûler un cierge immédiatement !*

— Je le pense aussi. C'est une belle affaire, je t'assure.

*Con... mais réaliste !*

— Je ne parlais pas de ça. Tes expériences sexuelles je m'en balance.

— Alors quoi ?

À en croire la lueur qui brille dans ses yeux noirs et le sourire en coin qu'elle m'adresse, j'ai toutes les raisons de croire qu'elle me cache quelque chose dont elle est fière. Elle fait durer le suspense en terminant tranquillement de boire son café. Puis, elle range son bol dans l'évier.

— Hier, j'étais en ville et je l'ai vue rentrer au fast-food avec un charmant jeune homme. Comme j'espérais pouvoir te dissuader de l'approcher si j'en apprenais un peu plus sur elle, je suis rentrée prendre un truc moi aussi. Elle déjeunait avec ce type, un peu jeune à mon goût, mais pas mal du tout soit dit en passant, et elle lui caressait la main.

— Oh !

Des crispations apparaissent au creux de mon abdomen. Je ne suis pas dans mon état normal aujourd'hui. Il faut que j'arrête de boire !

— Ce n'est pas une attention que l'on réserve à un simple ami, ajoute-t-elle sarcastique.

— Je n'en ai rien à foutre ! Dans la mesure où je peux la baiser quand j'en ai envie.

— Je croyais que tu ne partageais pas, mon chéri ? Tu as changé tes règles ?

— Non, mais au point où j'en suis...

*Merde, j'ai pensé tout haut !*

— Comment ça ?

— Rien, rien ! C'est juste que ce nouveau boulot me perturbe un peu alors... j'ai besoin de prendre mes marques, de passer du bon temps et, pour le moment, je me fous du reste.

— Mouais.

Convaincue ou pas, elle va devoir s'en contenter. Ce n'est pas ce matin que je vais lui parler de mon père et de ce cher Jorge.

*Putain, ça me fait chier tout ça !*

J'emboîte le pas à Tina jusqu'à sa chambre, histoire d'y jeter un coup d'œil pendant qu'elle étale plusieurs robes sur son lit et choisit sa tenue du jour. Il n'y a plus aucune trace de ses folies nocturnes. Les draps ont été changés et je la soupçonne même d'avoir pulvérisé à outrance son parfum dans la pièce pour cacher l'odeur de sexe.

Je prends le même air faussement satisfait que tout à l'heure et m'appuie au chambranle de la porte.

— En parlant de règles, je croyais que l'une d'entre elles était de ne coucher avec personne dans l'appartement ?

— Et alors ? me répond-elle, un sourcil levé.

— Tina ! OK, tu as la gueule de bois. Mais soit tu es amnésique, soit tu te fous de moi. Dans les deux cas, tu as un sérieux problème. Je sais que tu t'es tapée Romain dans ta chambre hier soir ! Et ma foi, tu n'avais pas l'air de t'en plaindre.

En une nanoseconde, elle devient livide et s'assoit de tout son poids sur le bord de son lit, comme si ma remarque venait de l'assommer.

— Attends ! me coupe-t-elle en secouant les mains devant elle. OK ! Tu m'as vue, j'étais complètement soûle et... je suis désolée. Mais... tu n'es pas du genre à attendre le lendemain pour régler ce genre de « problème ». Alors, pourquoi ne pas être venu me voir quand Romain est parti, si tu étais au courant ?

Devant mon silence, elle arque un peu plus ses sourcils, puis avant que je ne trouve une excuse bidon, elle bondit sur ses pieds et court jusqu'à ma chambre.

— Tu n'as pas couché là ?! s'exclame-t-elle en en ressortant aussi sec. Ton lit n'est pas défait. Et alors ? C'est la catastrophe du siècle ?

Putain, non seulement on pique mon lit pour niquer toute la soirée, mais en plus on me le refait ensuite, histoire de me mettre dans la merde après.

— J'ai remis de l'ordre à mon pieu en me réveillant.

— Thomas, c'est moi qui fais ton lit tous les jours ! J'ai rangé ma chambre quand Romain est parti au petit matin. Mais je pensais que tu dormais et...

— C'est bien ce que je dis ! Tu te fous de ma gueule ! Tu as consciemment baisé avec ce connard, dans cet appartement, malgré ce qu'on avait convenu. Et si je n'étais pas au courant, tu ne m'en aurais rien dit !

— Et toi ?! Tu as l'impression d'être honnête avec moi ?

Plantée devant moi, Tina lance des éclairs avec ses yeux. Je pousse un long soupir d'impuissance et me laisse tomber sur le canapé. *Et puis merde après tout !*

— OK. Je n'ai pas couché là. Mais qu'est-ce que ça peut te faire ?

— Ne me dis pas que tu as passé la nuit chez *ton* Élixa ? Une nuit tout entière chez une fille ? Toi, Thomas ?

Ça y est, elle m'énerve !

— Je n'ai pas eu le choix, vois-tu ! Mon lit était occupé par un corps alcoolisé qui n'était pas

le mien, mais celui de Nicolas, chevauché par une petite blonde à lunettes, qui en plus m'a proposé de participer !!! Tu aurais peut-être préféré que je mate en me branlant devant eux ?

— Sérieux ! Maud a couché avec Nicolas ?

— C'est sûr, tu n'étais pas en état de t'en apercevoir. N'empêche que c'est sans doute eux qui ont remis ma chambre en ordre. Je ne sais pas si Nicolas a lui aussi perdu la petite aiguille pour échapper de peu à une partouze hier soir, mais moi en tout cas, j'avais encore assez de lucidité pour vouloir me barrer de cette orgie !

— Et tu as donc appelé Sainte-Élisa à la rescousse ?

— Écoute Tina, je ne sais pas ce qui ne tourne pas rond chez toi depuis quelque temps, mais je te trouve obnubilée par cette fille et franchement, tu me soûles.

— Je te soûle avec ça !? hurle-t-elle en tapant du pied. Merde alors ! Tu as trouvé le moyen de... de baiser deux fois avec elle dans la même journée ! C'est toi qui as un problème !

Trop, c'est trop ! Elle me gonfle sévère.

Je me dresse sur mes pieds et la toise avec mépris.

— Tu me fatigues. Jusqu'à preuve du contraire, tu n'es pas ma petite amie pour me taper une crise de jalousie comme ça ! Je croyais que les choses étaient claires entre nous. Alors au risque de te vexer, je n'ai pas de comptes à te rendre sur mes aventures sexuelles. Je suis un grand garçon et je sais ce que j'ai à faire ! Merde ! Je n'ai enfreint aucune règle moi !

La pression est montée toute seule. Je suis hors de moi.

— Jamais tu ne m'as parlé comme ça Thomas, me répond-elle, le regard voilé par les larmes.

Je n'en peux plus qu'elle se mêle de ma vie sentimentale et surtout qu'elle remette Élisabeth sur le tapis tous les jours. Après quelques semaines de colocation, notre amitié est en péril. Vivre avec elle n'était peut-être pas une bonne idée.

*J'aurais dû prendre un appartement tout seul.*

— Jamais tu n'as été aussi casse-pied non plus !

— Je ne t'embêterai plus avec Élisabeth, termine-t-elle en tournant les talons vers la salle de bain. Je comprends.

*Elle abdique ? Impossible.*

Tina n'est pas du genre à renoncer si vite et je ferais mieux d'être méfiant. Je me sers un café, l'avale d'une traite et m'en sers un second.

— Je suis ravi que tu aies décidé de me foutre la paix avec Élisabeth. Pour la dernière fois, qu'est-ce qui te gêne chez elle pour m'en parler autant ? Et ne me reparle pas de sa fragilité.

— Enfin Thomas, tu es aveugle ? grogne-t-elle en ouvrant la porte en grand pour continuer la discussion. Cette femme ne t'apportera jamais l'excitation que tu recherches.

— Personne ne sait ce qui me fait vibrer. Même pas toi !

Cette fois, j'y suis allé très fort, mais tant pis !

Je n'ai pas bougé du milieu du séjour et la regarde retirer son peignoir, puis dégrafer son soutien-gorge. Elle l'a fait de nombreuses fois, mais aujourd'hui, je sais qu'elle me nargue.

À grandes enjambées, j'entre dans la salle de bain et me plante dans son dos.

— Tina ? Es-tu amoureuse de moi ?

— Tu ne comprends rien à rien ! rétorque-t-elle en me reluquant à travers le miroir.

Puis, elle commence à se masser les seins et me fixe plus intensément sans se retourner.

*Bordel de merde !*

Nerveux, je frotte mes cheveux.

— Arrête tes conneries et réponds-moi franchement.

— Tomber amoureuse de toi serait la pire chose qui pourrait m’arriver ! lâche-t-elle d’un ton sec.

Elle se retourne et, à deux mains, me pousse gentiment vers l’extérieur avant de refermer à la porte et de tourner la clé.

— Putain ! Ouvre !

Je m’énerve sur la poignée, mais rien à faire. Inutile d’insister. Je la connais assez pour savoir qu’elle n’en dira pas plus. Si sa réponse coupe court à la conversation, sa fuite est un aveu déguisé et je n’ai aucune idée de la façon dont je vais pouvoir me sortir de là. Merde ! Elle n’a pas le droit d’être amoureuse de moi. Pas plus que je ne veux l’être d’elle ou de quiconque d’autre. L’Amour n’est qu’une source inépuisable de déceptions.

Moins d’une demi-heure plus tard, Tina réapparaît alors que je gamberge devant la fenêtre. Elle a sorti le grand jeu ! Cheveux lissés, maquillage discret, magnifique tailleur rose poudré dont la veste cintrée met sa taille de guêpe en valeur et talons aiguille pour affiner davantage sa silhouette.

En clair, si elle voulait me séduire, elle ne s’y serait pas prise autrement.

— Tu as prévu de sortir aujourd’hui ?

— J’avais pensé qu’on pouvait se faire un restau ! dit-elle avec un large sourire, comme si nos dernières paroles n’avaient jamais existé. Rien que tous les deux ! Je n’ai pas envie de cuisiner.

Avant, j’aurais été ravi de déjeuner avec elle, de jouer les équilibristes sur la corde excitante de la séduction, mais maintenant, je vois ce tête-à-tête autrement, et je crains que ce repas ne lui donne de faux espoirs. Seulement en attendant de trouver une solution à mon problème, que puis-je faire d’autre ?

*Bordel ! Je ne veux pas risquer de briser notre amitié. Je n’ai pas besoin de ça en ce moment !*

Pris au piège, je soupire en acquiesçant. De toutes les manières, j’ai beaucoup trop de points à régler pour m’occuper de tout en même temps. Je vais commencer par ce qui me trotte dans la tête depuis tout à l’heure : Élixa. Encore ! Elle et ce mec dont Tina m’a parlé. Après le repas, je vais me pointer chez elle sans prévenir, histoire de vérifier si elle est en bonne compagnie ou pas. Elle ne voulait pas que je sois son amant occasionnel. Elle m’a fait tout un speech sur Chloé. Elle est peut-être excellente actrice ou alors elle m’a menti ? ...

*Génial ! Me voilà devenu parano...*

**Élisa**

L'air frais de cette fin de matinée brûle mes poumons. Les mains ancrées sur mes hanches, j'ai du mal à reprendre mon souffle et regarde Justine poursuivre sa course. Cette boule d'énergie ne s'est même pas aperçue que je ne la suivais plus ! Il est bientôt midi et elle me fait courir depuis bien trop longtemps à mon goût.

— Je m'arrête cinq minutes, je n'en peux plus.

Dix mètres en avance sur moi, Justine s'arrête et se met à sautiller sur place pour ne pas perdre le rythme, puis elle se tourne vers moi. Les muscles de ses jambes se dessinent à travers son legging et, l'espace d'un instant, j'envie ses courbes harmonieuses. En sportive aguerrie, elle n'est pas du tout essoufflée et vu son dynamisme, j'imagine qu'elle pourrait encore tenir la cadence longtemps, contrairement à moi, qui suis déjà au bord de l'agonie.

— Il faut maintenir ton corps en forme ma belle, c'est la condition sine qua non<sup>[12]</sup> pour de futures parties de jambes en l'air réussies et répétées, m'explique-t-elle entre deux respirations.

Si elle savait !

Je ne lui ai parlé ni de la nuit pourrie que je viens de passer ni de mon cauchemar et encore moins de mon début de matinée bien plus excitant. Après sa mise en garde, je ne vais quand même pas lui dire que j'ai récupéré Thomas bourré cette nuit ? Ni qu'il a dormi dans mon lit et que, malgré ce qu'elle m'a raconté sur Chloé, j'ai baisé avec lui au petit matin ? Bref, pour le moment une chose est sûre, elle a raison concernant mon manque d'entraînement physique. Il m'a suffi de faire l'amour trois jours de suite avec un Dieu du sexe et je suis toute courbaturée. Le sport n'a jamais été mon loisir préféré, mais alors là, la course à pied de ce matin, c'est beaucoup trop pour mes muscles qui surchauffent.

Penchée en avant et les jambes tendues, je tire mes bras vers le sol par à-coups et relaxe mon dos qui n'en peut plus, puis je me relève en me tenant le bas du ventre.

— Me maintenir en forme ? Ma préoccupation serait plutôt mon point de côté, dis-je en grimaçant de douleur.

Résignée, Justine traîne des pieds jusqu'à moi.

— Hier, quand je t'ai proposé de courir avec moi, j'avais une vague idée de tes prouesses sportives, mais là, c'est au-dessus de mes espérances.

Elle se moque de moi, c'est ça ? Je secoue la tête en levant les yeux au ciel.

— Je ne cours pas tous les dimanches matin comme toi !

— Si tu m'avais dit le contraire, je ne t'aurais pas cru. Apparemment, tu devrais t'y mettre sérieusement. J'ose espérer que tes efforts en position horizontale ne t'essoufflent pas autant que quelques kilomètres de jogging, sinon tu vas avoir un vrai souci d'endurance.

Je jette un œil inquiet autour de moi, priant pour qu'aucun passant n'ait entendu la voix sifflante de Discrétion Zéro.

— Justine, tu as un problème avec le sexe !

— À l'évidence, toi, tu n'en as plus, mais moi, je suis en manque !!! répond-elle en tirant la langue.

J'explose de rire en grimaçant de plus belle.

— Et moi, j'ai mal !

— Fais voir ! me dit-elle en s'approchant plus près. Laisse ta main appuyée où tu as mal et penche-toi du même côté en expirant.

Je m'incline sur la droite pendant qu'elle me maintient les épaules.

— Respire lentement ! On dirait un bœuf en train de souffler !

Déhanchée, je regarde dans le vague le long du trottoir en tentant d'apprivoiser la douleur. À une vingtaine de mètres devant moi, un homme sort d'un immeuble. Il tient une belle jeune femme par la taille et ce spectacle, pourtant banal, attire mon regard. Instantanément, je reconnais ce corps musclé. Ces cheveux décoiffés. La prestance de cette silhouette.

Thomas et la sculpturale inconnue du jour de notre bousculade !

Alors qu'ils s'éloignent sans me voir, un frisson d'angoisse me parcourt l'échine et j'ai un coup au cœur. Mes muscles se crispent et la douleur dans mon ventre augmente très vite.

— Ne te raidis pas comme ça ! grogne Justine qui leur tourne le dos.

Sans rien laisser paraître, j'essaie de faire durer mes étirements le plus longtemps possible, puis lorsque le couple a disparu au coin de la rue, je me redresse.

— Comment te sens-tu ?

Pour l'instant, j'ai envie de pleurer, mais pour un malheureux point de côté, c'est exagéré. Justine ne comprendrait pas et me presserait de questions. Je ravale la boule qui s'est installée dans ma trachée et me force à lui sourire.

— Ça peut aller.

— On reprend ?

— Oui ! Oui !

Je manque d'entrain, mais je me remets à courir.

Bon sang ! C'est la troisième fois en quelques jours que j'aperçois cette fille et la seconde que Thomas l'accompagne. Leur proximité me ronge de l'intérieur.

Bon gré mal gré, je suis Justine qui trotte avec assurance sur le trottoir et nous terminons le circuit devant sa voiture, sans que l'image de Thomas au bras de cette fille ne disparaisse de devant mes yeux.

— On remet ça la semaine prochaine ? me demande-t-elle, guillerette, en déverrouillant sa voiture.

Je me contente de remuer la tête de haut en bas avant de m'installer sur le siège passager.

Pendant le trajet jusqu'à chez moi, Justine n'arrête pas de se moquer de mon essoufflement et moi, je ne pense qu'à la naïade qui accompagnait Thomas tout à l'heure.

*Si ça se trouve, elle est en train de s'envoyer en l'air avec lui en ce moment même. Ou alors, il s'amuse à comparer nos performances. Ou les deux. Oh mon Dieu !*

— Si jamais tu as un rencard avec Sexy-man demain, il faudra lui expliquer les raisons de tes courbatures, rigole mon amie alors qu'elle se gare devant ma résidence.

Je prends sur moi et ris à sa blague alors que ma seule envie est de pleurer. Puis, je me dépêche de rejoindre le hall de mon immeuble. Chacun de mes pas dans les escaliers est rythmé par une inspiration, puis une expiration lente pour ne pas fondre en larmes. J'ouvre la porte de mon appartement et c'est Sam qui m'évite de craquer en se mettant à ronronner à mes pieds.

— Mon chéri, je ne me suis pas occupée beaucoup de toi ces derniers jours.

Je le prends dans mes bras et le câline pendant de longues minutes. Puis, je retire mes baskets, derniers dinosaures de mes années lycée, et cours dans la salle de bain sans réellement savoir si

ma priorité est de me laver ou d'effacer de ma mémoire les images négatives qui flottent autour de moi.

Une demi-heure plus tard, j'en ressors enveloppée dans une grande serviette de toilette et traverse le séjour comme un automate. Je suis toujours aussi perturbée et allume ma chaîne hi-fi dans l'espoir que la musique m'apaise un peu, puis je m'assois sur une chaise. Je mets mon nouvel ordinateur sous tension et ouvre mon journal intime, dernière solution pour évacuer mon angoisse.

Certains jours, je me dis que je suis trop vieille pour écrire mes humeurs, mes joies et mes peines comme une adolescente attardée. Et puis, il y en a d'autres, comme aujourd'hui, où je reste convaincue que si je n'avais pas ce confident insensible ainsi que le plus flegmatique des chats d'amour, je n'aurais pas la force d'avancer.

J'écris, j'écris, sans voir le temps passer, aidée par la voix chantante de Cabrel qui s'enroule autour de mes tympanes. Quand j'ai terminé, j'ai l'impression de me sentir mieux. J'hésite entre surfer sur les réseaux sociaux pour continuer à me détendre et appeler Thomas pour lui demander où il est.

*Bon sang, je ne vais pas mieux non ! Il ne va pas me pourrir le cerveau lui aussi ? Ça ne fait même pas une semaine que je le connais !*

Il faut que je me raisonne un peu et que je me recentre sur l'essentiel : je ne travaille pas assez et, à cette allure-là, mon année va être catastrophique. Je n'ai pas ouvert un seul des livres que je dois lire et certains titres ne sont même pas encore dans ma bibliothèque.

Je jette un coup d'œil dans la pile instable de bouquins près du radiateur. J'en prends un, tourne quelques pages sans pouvoir me concentrer sur ma lecture, puis je décide de recopier mes cours de ces derniers jours sur mon ordinateur, sans parvenir à enlever Thomas et cette fille de ma tête. *Merde et remerde !*

Sam monte sur la table et pousse un miaulement bizarre comme s'il m'ordonnait quelque chose. J'éteins mon ordinateur et essaie de décoder.

— Tu as raison. Je vais téléphoner à maman. Elle doit s'inquiéter, je ne l'ai pas appelée depuis mardi.

Je trotte jusqu'à la salle de bain et récupère mon téléphone oublié sur le lavabo. Puis je compose le numéro de ma mère et me mets à arpenter le séjour de long en large, impatiente d'entendre sa voix.

Mon Dieu, cinq jours sans lui donner de mes nouvelles ! Ça ne m'est jamais arrivé.

La sonnerie résonne au fond de mes oreilles. Une fois. Deux fois.

*Réponds Maman !*

Nous sommes dimanche et, comme je la connais, elle doit être en train de cuisiner en se trémoussant au rythme de la musique qu'elle met toujours en fond sonore. Génétiquement, je n'ai malheureusement pas hérité de son dynamisme à toute épreuve.

Enfin, elle décroche.

— Allo, maman ?

— Ma chérie, ça va ? me demande-t-elle un peu essoufflée.

— Tu as couru ?

Ma voix est trop fragile, mince ! Elle va se douter de quelque chose.

— Je m'occupais des poules quand le téléphone a sonné. Je te trouve tendue. Tu es sûre que tout va comme tu veux ?

*Non ça ne va pas !*

— Oui ! Super ! Je rentre d'un jogging avec Justine. J'ai eu pas mal de boulot cette semaine, désolée.

Je m'affale sur mon canapé, et grimace quand je replie mes jambes sous mes cuisses. *J'ai mal partout.*

Je la laisse me raconter les anecdotes de mon village, me donner les dernières nouvelles de mon père, chauffeur routier international, qui est parti faire une livraison en Allemagne et n'est pas rentré du week-end. Je fais comme si je n'étais pas au courant quand elle me parle de Camille et de ses projets. Puis, elle bifurque sur la boulangerie où elle travaille et ses clients qui la font souvent rire.

Maman est un moulin à paroles et je ne peux plus l'arrêter. Le fossé entre son dynamisme et mon état psychologique est si grand qu'une boule se loge dans mon estomac. J'ai l'impression qu'un vide immense s'est installé autour de moi, qu'une tranchée se creuse peu à peu entre elle et moi, et j'en conclus que ce n'est pas elle qui réussira à me remonter le moral.

— Tu as réussi à faire réparer ton ordinateur ?

Sa question arrive comme un cheveu sur la soupe, mais au moins j'arrête de faire des analyses débiles.

— Euh, c'est une histoire un peu longue, je t'expliquerai quand je rentrerai à la maison. Je suis pressée d'être en vacances.

— Il me tarde de te voir, ma chérie.

— Ah, bon ? On s'est vues il y a trois semaines, maman.

— Je sais, mais tu as l'air... différente.

— Non ! Je suis... normale... enfin...

— Tu... Tu as rencontré quelqu'un ?

Mon cœur s'affole.

— Pourquoi tu me demandes ça ?

Comment peut-elle tout deviner sans que je lui dise quoi que ce soit ? Je suis angoissée et j'ai mal partout, c'est tout.

— Parce que je suis curieuse, comme toutes les mamans. Je l'entends à ta voix.

*Hein ? On n'a pas toujours un chat dans la gorge quand on parle de ce genre de truc avec sa mère, si ? Ma voix ne peut pas me trahir, elle aussi ?*

Je déglutis et déplie mes jambes à cause de vilaines fourmis qui ont décidé de s'attaquer à ma circulation sanguine. Compte tenu des circonstances, lui parler de Thomas est bien trop prématuré. L'ascenseur émotionnel que je vis avec Monsieur l'arrogant n'est pas un signe de stabilité. La connaissant, elle se ferait tout un film et je serais déjà bonne à marier.

— Alors ? insiste-t-elle face à mon silence.

J'abaisse mon regard vers Sam allongé contre ma cuisse.

*Bon sang ! Il dort à chaque fois que j'ai besoin de lui celui-là !*

— Peut-être. Euh. Oui !

Miss Godiche a encore parlé à ma place !

— Oh, ma chérie ! Que je suis contente ! Je commençais à désespérer. Rester à ressasser le passé c'est mauvais, tu sais.

J'imagine ma mère en train de sautiller partout dans la cuisine.

*Quelle idiote ! Dans deux secondes, je vais avoir le droit à un interrogatoire.*

— Alors, comment s'appelle-t-il ? Que fait-il dans la vie ? Quel âge a-t-il ?

Bingo ! Si j'aimais jouer, j'aurais pu parier et j'aurais gagné le jackpot !

— Maman, on en discutera quand je serai à la maison, sinon je n’aurais plus rien à te raconter. J’ai une semaine de vacances bientôt, tu te rappelles ?

Je l’entends rire de bon cœur quand, soudain, on frappe à la porte. Je sursaute et, d’instinct, je baisse la tête vers ma serviette. Bon sang, je n’attends personne ! Et Justine entre directement après avoir frappé. En proie à un début de panique, je bondis hors du canapé. Par miracle, je n’ai plus mal nulle part.

— Deux minutes maman !

J’expédie le téléphone sur le meuble télé et, alors que je cours jusqu’à l’entrée, la porte s’ouvre et j’écarterquille les yeux.

— Thomas !!!

Je crie, puis j’arrête de respirer.

— Je pensais te faire une surprise. Eh bien, c’est moi qui suis agréablement surpris.

Il me scanne de la tête aux pieds avec un air satisfait et son sourire s’étale jusqu’à ses iris qui pétillent. Mon cœur est sur le point de quitter son logement. Le peu de lucidité qu’il me reste me ramène à la vision de ses bras autour de la taille de cette jeune femme à midi... et ma mère que j’ai lamentablement abandonnée sur le meuble télé.

Une main cramponnée sur le haut de ma serviette, je fais un demi-tour sur moi-même et saisis mon téléphone.

— Maman, je... je te rappelle ! J’ai... j’ai un imprévu. Ne t’inquiète pas. Je t’aime.

Je raccroche sans lui laisser le temps de répondre. Thomas en a profité pour refermer la porte et n’attend pas mon accord pour réduire la distance qui nous sépare à quelques maigres centimètres.

— Je n’avais pas envie d’attendre la semaine prochaine. Contente de me revoir ?

— En toute honnêteté, ce n’est pas le terme approprié.

Les premiers mots qui me viennent à l’esprit seraient plutôt « prise au dépourvu ».

Thomas fronce les sourcils.

Si j’ai blessé l’égo de Monsieur l’arrogant, tant mieux ! Il n’est pas question que je craque sans lui avoir dit le fond de mes pensées, même si, à mon grand désespoir, mon corps tremble d’envie devant lui.

C’est définitif, je suis devenue nymphomane à cause de lui.

— Oh ! Tu attendais quelqu’un ? ironise-t-il en balayant la pièce du regard.

*Comme si quelqu’un pouvait surgir de nulle part dans mon 18 m<sup>2</sup> !*

Déterminée à ne pas me laisser avoir une nouvelle fois, je fais un pas en arrière.

— J’ai refusé que tu sois mon amant occasionnel, tu t’en souviens ? Alors, si ta énième maîtresse a repoussé tes avances et que tu comptais trouver une *solution* de repli avec moi, c’est raté. Je ne t’attendais pas. Je ne suis pas ta roue de secours pour les moments où tu te sens seul.

Mon ton est plus cassant que je ne l’espérais et les traits parfaits de Thomas se figent un instant.

— Qu’est-ce qui t’arrive ? me demande-t-il en s’avançant encore. Je pensais que tout s’était arrangé ce matin. Nous ne parlons pas le même langage tous les deux ? Je n’ai personne d’autre dans ma vie en ce moment.

Il m’inspecte de la tête au pied alors que, fière de moi, je gonfle ma poitrine. Seulement, ma satisfaction est de courte durée. Avec un sourire moqueur, il me tire par le bras et m’entraîne avec lui sur le canapé. Un peu sonnée, je lâche ma serviette qui se détache et je me retrouve, nue, sur ses genoux. J’essaie de remonter le tissu éponge le long de mes côtes et de me lever en même

temps, mais Thomas est plus rapide que moi. Une main se cale sur ma hanche, l'autre empaume mon sein et un frisson immense m'envahit, m'obligeant à fermer les yeux.

*Oh, mon Dieu !*

— Très appétissant.

— Thomas ! dis-je en remuant dans tous les sens.

— Régulier te conviendrait ?

Ma garde est affaiblie, je suis tiraillée entre mon corps qui tressaille d'envie et ma tête qui refuse de lui donner raison.

*Personne d'autre dans sa vie ? Il se fout de moi !*

J'essaie encore de me dégager, mais rien à faire, il est beaucoup plus fort que moi. Sa bouche se pose au creux de mon cou. Ses dents grignotent ma peau fine. Le nez dans ses cheveux, je hume son parfum étourdissant. Je suis à sa merci et, quand des picotements de plus en plus intenses longent mes jambes et se logent à l'entrée de mon intimité, je sais que je suis perdue. Mon corps est vainqueur, je ne peux plus lutter.

L'ai-je vraiment voulu ?

— Qu'en penses-tu ? insiste-t-il en m'allongeant sur le canapé.

Les bras en appui de chaque côté de ma tête, les genoux entre mes cuisses écartées, il me dévore des yeux. J'essaie encore de remonter la serviette sur moi, mais il la tire brusquement en riant.

— À mon avis, ce bout de tissu n'est pas nécessaire.

— Tu as de curieuses manières.

— J'oublie les bonnes manières quand je suis avec toi, murmure-t-il en me mordillant l'oreille. Tu me rends fou.

*Eh bien, nous sommes deux !*

Sa langue glisse vers ma clavicule, puis s'attarde sur mes seins. Elles dessinent des cercles humides autour de mes tétons. Je me contorsionne de désir et enfouis mes mains dans ses cheveux.

— Tu n'as pas répondu à ma question.

— La... laquelle ?

— Ré-gu-lier... et totalement exclusif ?

Une onde de chaleur s'engouffre dans mes veines quand sa langue s'insinue dans mon nombril. J'échappe un léger couinement. S'il descend un peu plus bas, je ne pourrai plus me contrôler.

— Je vais te faire jouir comme ça, ma douce.

Son visage plonge entre mes cuisses. J'étouffe un nouveau petit cri entre mes lèvres quand il lèche ma fente dans toute sa longueur et me cambre contre sa bouche.

Mon Dieu, comme c'est bon !

— Tu es tellement réceptive ! Délicieusement mouillée.

Il se met à laper mon point sensible et je ne peux plus m'empêcher de gémir. Tendue contre lui, j'écarte un peu les jambes pour mieux savourer les mouvements de sa langue qui maintenant entre et sort de mon antre inondé.

— Thomas...

— Humm.

Il me dévore goulument et mon corps n'est qu'un volcan en fusion qui se tortille dans tous les sens.

— Je... s'il te plaît...

Les yeux fermés, je synchronise mes mouvements avec ceux de son majeur qui a rejoint l'intérieur de mon ventre. La tension sexuelle qui m'anime est si vive que ça ne suffit pas à me contenter.

*Parle, bon sang ! parle !*

Peu importe que ma conscience soit indécente, il faut que je m'exprime :

— Deux... doigts... je t'en... prie.

Dans la foulée, je sens mon corps se remplir un peu plus.

— Oh, mon Dieu...

J'agrippe le plaid. Je halète. Je gémiss avec la sensation divine de flotter à mesure que ses doigts accélèrent leur mouvement.

— Vas-y. Lâche-toi ! siffle Thomas sans cesser de malmener mes chairs en feu. C'est bon n'est-ce pas ?

Je n'ai pas la force de lui répondre. Mes jambes se raidissent. Mes sens explosent à une rapidité qui me surprend et je hurle son prénom, les mains arrimées à sa chevelure.

Il me faut plusieurs secondes pour revenir sur la terre ferme et ouvrir les yeux sur le sourire radieux de Thomas à genoux entre mes jambes.

— Ma douce aujourd'hui le plaisir était pour toi. Uniquement pour toi.

Je me redresse sur mes coudes et réajuste ma serviette autour de ma poitrine.

*Nom de Dieu ! Pourquoi ne veut-il pas me faire l'amour maintenant ? Ce mec est sadique.*

— La prochaine fois, je te promets de te faire jouir si fort que tu n'auras plus de voix.

Il pianote sur mes cuisses et je frissonne encore de désir. *C'est dingue quand même !*

Un regard et quelques caresses ont suffi à me faire perdre pied. Si intensément. Si vite. J'ai joui entre ses mains, sans même un baiser, sans qu'il prenne le moindre plaisir physique et surtout en oubliant tout ce que j'ai à lui reprocher. Comme ce matin, comme toutes les autres fois d'ailleurs.

— Dis-moi, j'ai une proposition à te faire, dit-il avec sérieux en s'asseyant correctement. Que dirais-tu que l'on se voie tous les jours chez toi, en fin de journée ?

Prise de cours, je me redresse. Je m'installe en tailleur en prenant soin de caler ma serviette entre mes jambes et oblige mon cerveau cotonneux à reprendre du service.

— Tous les jours ?

— Pourquoi pas ? Je t'ai demandé si je pouvais être ton amant régulier et tu ne m'as pas répondu.

J'écarquille de grands yeux. Impossible de travailler mes cours avec Sexy-man à côté de moi. D'un autre côté, accéder tous les soirs au même plaisir, c'est quand même super tentant. Mais il y a cette fille ! Il a beau me répéter qu'il n'y a que moi, je ne fais pas d'hallucinations !

La semaine dernière encore, j'étais coincée et frigide. Aujourd'hui, je suis prête à partager mon amant avec une autre. *Qu'est-ce qu'il m'arrive ?*

Je reprends ma respiration et me lance :

— Thomas, ce matin quand tu es parti, je suis allée faire mon jogging avec Justine et je t'ai aperçu au bras d'une charmante demoiselle. La même que celle qui t'accompagnait au fast-food lundi, alors...

— Oh, Tina ! me coupe-t-il en ricanant. C'est ma meilleure amie.

— Tu plaisantes ?

— J'ai l'air ? Une pointe de jalousie, Mademoiselle De Sacco ?

Il joue avec ses doigts sur mes chevilles. Je les balaie d'un revers de main. Ce n'est pas le moment de me déconcentrer.

— Non, arrête avec ça !

— J'ai la même chose à ton actif. Il paraît qu'hier tu as mangé avec un jeune homme et que tu avais des attentions plutôt tendres avec lui.

J'esquisse un sourire mesquin.

— Une pointe de jalousie, Monsieur Johansson ? C'est Antoine, et c'est aussi mon ami, celui que tu as vu avec Justine mardi. J'imagine que c'est Tina qui t'a raconté ça d'ailleurs. Elle était au fast-food en même temps que moi hier. Elle est détective privé ?

— Pas à ma connaissance. Elle est mannequin à ses heures et hôtesse d'accueil au Lux-Hôtel.

— Oh ! Alors, si je comprends bien, c'est à cause d'elle ou grâce à elle, je ne sais pas, que tu as décidé de me... sauter ?

Je n'aime pas du tout employer ce terme, pourtant il convient parfaitement à la situation. Appelons un chat un chat. Même si je ne suis pas fière d'avoir été la cible de leur perversion, c'est une réalité. Il faut que je me fasse à l'idée que ma faiblesse a joué en faveur de Thomas et de cette *Tina*. Je dois aussi admettre que, quoi qu'il en soit, me faire sauter par cet Adonis n'est pas déplaisant. Voire excitant.

— On peut dire ça comme ça. Tu m'en veux ? Tu aurais préféré que je ne t'en parle pas ?

— Faute avouée est à demi-pardonnée paraît-il.

Si ce pouvait être toujours vrai ! Si je réussissais à tourner la page, même à moitié, à parler de ce passé qui me hante et à ne plus culpabiliser... Le souvenir de Grégoire doit quitter ma boîte crânienne si je veux profiter de chaque moment à venir.

Je me décide à me lever. Je me sers un verre d'eau et le bois d'une traite. Thomas est déjà derrière moi. Il me prend par la taille et me fais pivoter vers lui.

— Je suis soulagé que tu ne m'en veuilles pas, souffle-t-il dans mon cou en glissant une main entre les pans de ma serviette. Je suis terriblement bien avec toi.

Je serre mon verre très fort entre mes mains pour ne pas replonger dans la luxure. J'ai envie de fermer les yeux sur son attitude étrange, d'arrêter de me torturer l'esprit et de savourer les moments que nous passons tous les deux, mais il reste encore un point qui me bloque.

— Thomas, je... je voudrais qu'à la fac tu restes à l'écart de moi. Enfin...

— Je t'ai dit que je m'occupais de Chloé demain.

S'il ne s'agissait que d'elle ! La rumeur de notre liaison a déjà fait le tour de l'établissement. Sans doute avant qu'elle ne commence d'ailleurs ! Je ne suis pas sourde, j'entends les filles parler autour de moi. Je ne me sens pas capable de m'afficher en public avec Thomas et de devoir supporter leur regard rempli de jalousie et leurs coups en douce. Je ne sais pas quelle serait ma réaction et je refuse de voir ressurgir Miss Godiche devant tout le monde et de me couvrir de ridicule. Je préfère espérer que, sans potin pour alimenter leur fantasme, elles s'épuiseront et trouveront un sujet plus alléchant que celui du « prof d'anglais sexy qui se tape l'étudiante la plus taciturne de la fac ».

Je réajuste ma serviette sur ma poitrine et immobilise les doigts de Thomas qui sont maintenant sur mon sein. Nos regards se croisent quelques secondes. Assez longtemps pour qu'il arrête d'insister et descende sa main sur ma hanche. Il esquisse un léger sourire, puis regarde vers ma chaîne hi-fi.

— La musique est toujours allumée chez toi, remarque-t-il alors que le CD de Cabrel tourne en boucle en fond sonore.

— La musique adoucit tous les maux. Je n’écoute quasiment que des chansons françaises à textes.

Je pose mon verre dans l’évier.

— Je sais, c’est ridicule.

— Non, c’est intéressant ! J’adore aussi la musique, mais je suis plutôt chansons anglophones. Rythmée à tendance rock.

Il fait une grimace amusée et ça ne me fait pas rire du tout. Peut-être que tout le monde trouve futile de ne pas avoir les mêmes goûts musicaux, mais pour moi, c’est important. Primordial même. Ne pas partager cette passion avec lui est un handicap supplémentaire et je recommence à cogiter et à angoisser.

Qu’avons-nous en commun de toute façon ? Il a de l’assurance et de l’expérience en matière sexuelle ; il adore sortir et apparemment boire dès que l’occasion se présente... Bref, tout le contraire de moi qui frôle le néant dans tous ces domaines.

— Je ne sais pas grand-chose sur toi, reprend-il en aimantant ses éclats émeraude dans mes yeux. D’où viens-tu jolie demoiselle ?

Le poids qui oppresse ma poitrine devient plus lourd. Le fossé qui existe entre nous augmentera dès qu’il apprendra à me connaître, c’est certain, mais je n’ai pas le choix. Je recule un peu, de sorte que mes fesses appuient sur le bord de l’évier. Thomas ne me lâche pas pour autant.

— Je suis originaire de la Corrèze. Un village situé près de Brive-la-Gaillarde. Un trou paumé que j’adore.

— Je ne suis jamais allé dans ce coin-là.

— Ça ne m’étonne pas ! Je suis une campagnarde. Ça se voit, non ?

*Rajoutes-en encore une couche ma fille, et il prend les jambes à son cou ! Quelle nouille !*

— À peine, dit-il en riant.

— Nous ne sommes pas du même monde.

Je soupire de lassitude tandis que je sens ses doigts se crispier sur mes hanches.

— Ne dis pas ça !

Sa voix est curieusement teintée de tristesse.

— J’assume, ne t’inquiète pas. Il faut juste être réaliste. Regarde-toi ! Tu as vécu à Paris et, pour enseigner à la fac, j’imagine que tu as dû faire de longues études. Tu as une vie beaucoup plus trépidante que la mienne, tu aimes les plaisirs de la vie, tu as... de l’expérience...

— Éli, arrête de passer ton temps à te rabaisser !

— C’est un simple constat.

— Tu es parfaite comme tu es.

Ses doigts courent sur mes côtes et malgré l’épaisseur de ma serviette, j’ai des papillons dans le ventre. *Encore !*

— Tu n’en sais rien, Thomas. Tu ne sais d’ailleurs rien de moi, tu viens de le dire. Nous nous connaissons depuis moins d’une semaine et c’est un peu chaotique entre nous, tu ne trouves pas ?

— C’est vrai ! Pour tout te dire, je ne suis pas un fervent partisan des aventures lisses. C’est un peu monotone, tu ne crois pas ?

Répondre me ferait plus de mal que de bien, alors je me contente de grimacer un sourire.

— Personne ne connaît rien de moi non plus, soupire-t-il au bout de quelques secondes de silence. C’est comme ça.

Sa vie n’est donc pas aussi parfaite que je me l’imaginai !

Alors que j'analyse sa réflexion, il soulève mon menton et je me perds dans le vert de ses yeux.

— Tu n'as pas répondu à ma question sur la possibilité d'un rendez-vous quotidien. Tu as d'autres perspectives masculines ?

Il n'accepterait quand même pas que je sorte avec plusieurs hommes en même temps ?

— Thomas !

— Je me renseigne comme je peux. À vrai dire, je ne suis pas partageur du tout. Surtout quand le plat est délicieux ! Mais, on ne sait jamais...

Mon sang ne fait qu'un tour, je le pousse vivement, mais il m'empoigne le bras.

— Hey ! C'était un compliment !

— Je ne suis pas un morceau de viande ! Merde !

Mes yeux lancent des éclairs et mon cœur bat à tout rompre. Apparemment, je perds mon temps à essayer de trouver des points positifs à notre pseudo relation.

*Chasser le naturel il revient au galop !*

Pour toute réponse, ses lèvres chaudes fondent sur les miennes et il ne faut même pas une demi-seconde à mon cerveau pour baisser sa garde et lui rendre son baiser avec passion. Nos langues emmêlées se synchronisent et des picotements réapparaissent au creux de mon ventre. J'en envie de lui. Encore.

*Dieu du ciel ! Y aurait-il quelqu'un d'assez raisonnable pour me botter le derrière quand je craque comme ça ?*

Ses mains caressent mes joues avant de se caler sur ma nuque et, lorsque je plonge mes doigts dans ses cheveux, il grogne de plaisir. J'aime tellement l'entendre réagir aussi instinctivement à mes caresses que j'échappe un gémissement !

— Je ne voulais pas te blesser, souffle-t-il en interrompant notre baiser. Je t'ai dit ne pas avoir l'habitude de... d'autant de douceur. Je suis maladroit. Arrête de te braquer à chaque fois que je parle.

— J'ai une expérience limitée dans ce domaine moi aussi. Je... J'ai un peu peur des relations amoureuses.

— Oh, tu crains beaucoup de choses à ce que je vois.

Il fronce les sourcils, l'air inquiet. Alors, je me sens obligée de préciser :

— J'ai dû mal à accorder ma confiance à quelqu'un.

— C'est ce fameux Grégoire qui t'a fait souffrir ? Tu es restée avec lui longtemps ?

— Je suis restée trois ans avec lui.

— Aussi longtemps en ne faisant l'amour qu'une seule fois ? Tu plaisantes !

Il ouvre grands les yeux. Je sens mes joues s'échauffer et je ne saurais dire si c'est de honte ou de contrariété.

— J'en ai l'air ?

— Vous étiez dans un couvent ?

Son humour n'a pas l'effet escompté et ma gorge se serre. Malgré le temps qui passe, le souvenir de Grégoire est toujours aussi douloureux.

— Ça n'a rien de drôle !

— J'aimerais bien rencontrer ce mec pour qu'il m'explique comment il a fait pour résister aussi longtemps à ce petit corps magique. À cette bouche si excitante...

Lentement, il se penche en avant et caresse mes lèvres entre les siennes. Seulement, je n'ai tout à coup plus le goût à rien et tourne la tête sur le côté.

— Ça n’arrivera pas.

Ma vue se trouble dangereusement et je me concentre sur ma respiration. Et s’il me demandait pourquoi j’ai dit ça ? Que suis-je supposée lui répondre ?

*Ne pas pleurer. Ne pas paniquer. Ne pas pleurer.*

La paume de Thomas se colle sur ma joue et m’oblige à le regarder de nouveau, mais j’abaisse mes yeux vers son menton.

— Il buvait, n’est-ce pas ?

Désemparée, je me mords les lèvres. Est-ce une bonne idée de me dévoiler davantage ? Si vite ? C’est si... intime !

*Pas plus intime que faire l’amour avec lui !* Ma conscience malveillante est de retour et elle me malmène un peu plus que je ne le suis déjà. J’avale plusieurs fois ma salive, cligne des yeux pour stopper la montée de mes larmes et raidis mes jambes qui commencent à trembler.

— Comment... le sais-tu ?

— Une intuition en référence à ta réaction de cette nuit. Mais, pourquoi es-tu aussi réticente avec l’argent ? Quel est le rapport ?

Sa voix est tendre et calme. Il paraît presque compatissant. Je dis bien « presque » parce que je ne sais toujours pas sur quel pied danser avec lui.

— C’est compliqué, euh... Grégoire était riche et son argent lui a tourné la tête. Je... je n’ai pas envie d’en parler.

Du bout des doigts, il essuie une larme récalcitrante qui a échappé à mon contrôle et me murmure à l’oreille :

— Plus tard peut-être.

*Beaucoup plus tard !*

— Demain, 20 h ? rebondit-il en m’embrassant dans le cou. Puis après-demain... après-après-demain... même heure ?

Ses lèvres remontent la courbe de ma mâchoire et je remue la tête lentement de haut en bas avant qu’il n’emprisonne ma bouche avec ardeur.

Ne penser à rien d’autre qu’à lui, qu’à nous, pour quelques minutes, pour quelques jours. Qui sait ? Oublier Grégoire et profiter de chaque instant dans les bras de Thomas.

*Je peux le faire. Je vais y arriver.*

**Thomas**

Si j'avais su tourner sept fois ma langue dans ma bouche avant de parler, j'aurais évité l'atmosphère désagréable qui règne au petit déjeuner. Assis l'un en face de l'autre devant notre bol de café, Tina et moi nous regardons en chiens de faïence dans un silence pesant. Décidément, les matins en tête-à-tête tous les deux sont à mourir de rire en ce moment.

*Nous sommes lundi. La semaine s'annonce très excitante avec elle.*

À peine habillé, j'ai eu le temps de me préparer une tartine avant qu'elle me propose de l'accompagner dîner chez Nicolas. Évidemment, je n'ai pas pu lui cacher mon projet de retrouver Élisabeth et, comme je m'y attendais, elle n'a pas apprécié.

— Tu comptes aller la voir tous les soirs ?

La cuillère enfoncée dans son pot de yaourt, elle m'observe comme si j'étais un extra-terrestre, tandis que je termine de boire mon café.

— Oui.

Si Élisabeth n'accapare pas mon temps libre, ce sera Jorge, ou les nouvelles responsabilités dont mon père m'a parlé à demi-mot, qui prendront le relais dès vendredi. Dans un cas comme dans l'autre, je ne serai pas disponible pour ma meilleure amie.

Bouche bée, elle ne rétorque rien et ce n'est pas plus mal. Moi non plus je ne comprends pas pourquoi j'ai proposé ces rendez-vous quotidiens à Élisabeth. C'est un peu comme si j'avais besoin de m'enfermer dans une routine avec elle alors que j'en déteste l'idée. L'arrivée prochaine de Jorge me fait carrément dérailler. Quand j'aurai pris mes marques avec lui et que j'en saurai plus sur les nouvelles exigences de mon père, je suis sûr qu'Élisabeth finira comme les autres, sur la longue liste de mes partenaires sexuelles dont j'ai oublié le prénom. Ce n'est qu'une question de temps.

— Tu deviens fou, mon chéri !

Tina bondit du tabouret. Elle saisit son pot de yaourt vide, le balance dans l'évier et claque ses pieds nus sur le sol jusqu'à sa chambre. Mon sang ne fait qu'un tour. Il est hors de question qu'elle décide à ma place de qui je baise ou pas. En deux enjambées, je suis dans son dos.

— Ne recommence pas ! Tu m'avais dit que tu ne me parlerais plus d'elle. Je vois que tu n'as pas tenu ta promesse plus de vingt-quatre heures !

Le bruit de mon poing qui cogne sur la cloison la fait sursauter. Comme si elle voulait me faire croire qu'elle avait peur de moi, elle tire sur le bas de sa nuisette et tombe en arrière sur le matelas.

*Ce qu'elle peut me gonfler en ce moment ! Bornée, jalouse et mauvaise actrice par-dessus le marché !*

— Ce n'est pas comme si c'était la première fois que je me tapais la même nana plusieurs fois, non ?

*Quand c'était toi, tu n'avais aucune objection !*

— Et puis, je te rappelle que je bosse maintenant. Mon temps libre est limité, par conséquent, celui que je peux passer avec toi aussi. De toute façon, le soir, c'est quand même souvent toi qui

travaillais, alors je me demande ce que ça peut te foutre que je sois ici ou ailleurs.

Merde ! Depuis quand j'ai besoin de me justifier ?

— Tu as perdu la tête ! insiste-t-elle, ses yeux noirs vissés dans les miens.

— Je deviens peut-être simplement normal.

Je voudrais m'en persuader, mais je sais depuis longtemps que ce n'est pas le cas.

— Tu n'es quand même pas amoureux d'elle ?

*C'est quoi cette question débile ?*

OK ! Je n'ai jamais rien ressenti d'aussi fort avec une femme, mais ceci expliquant peut-être cela, je n'ai jamais non plus été confronté à des choix aussi difficiles que ces derniers jours. Mon père qui se réveille après toutes ces années, Tina amoureuse, mes mensonges... Je nage en eaux troubles et au milieu de l'épais brouillard qui m'entoure, j'ai une seule certitude : prendre Élisabeth dans mes bras et la faire chavirer de plaisir m'aide à oublier ma vie de merde.

— T'es malade ou quoi ? L'amour c'est pour les faibles, je te l'ai déjà dit. Mais putain ! Qu'est-ce veux-tu à la fin puisque, *soi-disant*, tu n'es pas amoureux de moi ?

— Je ne le suis pas ! riposte-t-elle, le regard sombre. Je veux juste que tu arrêtes de la voir !

Sa phrase me fait presque froid dans le dos. Raide comme un piquet sur le bord du matelas, elle me toise. J'ai l'impression de me revoir, une dizaine d'années en arrière, face à mon père qui, par tous les moyens, cherchait à garder le contrôle sur moi. Sauf que Tina n'aura pas le dernier mot. J'ai passé l'âge de me faire marcher sur les pieds... Même si c'est ma meilleure amie... Même si elle est amoureuse de moi... ou pas. Personne ne me dicte ce que j'ai à faire ! Personne ! ... *sauf mon père !* -

— Là, c'est toi qui deviens cinglée. Tu te mets le doigt dans l'œil si tu penses pouvoir m'obliger à faire ce genre de truc ! Avec Élisabeth ou avec une autre, je décide de mes aventures sexuelles ! Est-ce que c'est clair ? Tu délirés !

— C'est toi qui délirés ! Réveille-toi !

J'aimerais que ce cauchemar ne soit que le fruit de mon imagination. Ouvrir les yeux, dans mon lit, et reprendre mon existence là où elle s'est arrêtée la semaine dernière ! Avant ma rencontre avec Élisabeth. Avant l'appel de mon père. Quand je n'étais *que* Thomas Johansson, professeur d'anglais prêt à prendre ses fonctions à l'université. Quand ma seule préoccupation était de rencontrer une nouvelle femme à qui donner du plaisir. Seulement, c'est impossible.

Et encore, le pire reste à venir. Je ne lui ai pas encore parlé de mon père et de l'arrivée de Jorge. Les jours passent et je vais me retrouver coincé si je ne trouve pas un moyen de débloquent la situation. Mais là, tout de suite, ça n'est pas le bon moment. Je dois partir à la fac et je n'aurais jamais le temps de tout lui raconter.

Tout va de travers. L'approche de vendredi me donne déjà envie de gerber. Je n'ai plus le contrôle de ma vie et je perds pied peu à peu. L'unique personne qui me maintient la tête hors de l'eau grâce à sa naïveté, c'est Élisabeth... pour le moment. Alors, je tiens à profiter de ces derniers instants jouissifs sans que Tina ne s'emmêle.

*J'en ai le droit ! Merde !*

Je soupire en me frottant les tempes tandis qu'elle se lève et se plante devant moi les mains sur les hanches.

— Alors ?

— Putain ! Je viens de te répondre ! Je ne t'autorise pas à diriger ma vie ! Tu ne décideras pas à ma place de ce qui est bon pour moi ou pas. J'espère que la question est close.

Je tape une nouvelle fois du poing sur la cloison.

— OK, j'ai compris, soupire-t-elle l'air vexé. Mais je t'aurais prévenu. Ne viens pas te plaindre d'ici quelque temps parce que cette demoiselle ne veut plus te quitter et qu'elle est aussi collante qu'une glu.

— Parfait ! J'ai la permission de minuit pour rentrer ?

Mon ton est plus cynique que je ne l'aurais voulu, mais je suis hors de moi. Je tourne les talons brusquement, saisis ma sacoche à la volée au pied du canapé et, sans attendre, sors en claquant la porte.

Depuis que nous nous connaissons, c'est la première fois que nous disputons aussi violemment. Bien sûr, nous avons déjà eu quelques prises de bec. Plusieurs fois, à Paris, mes soirées se sont terminées beaucoup trop arrosées et j'ai dû dormir, à moitié mort, sur le fauteuil de sa chambre d'hôtel, incapable de prendre ma voiture pour retourner chez moi. Une fois même, elle est venue me chercher au commissariat à la suite d'une altercation lors de laquelle j'avais arrangé le portrait à un mec à la sortie d'une boîte de nuit. À chaque fois, elle m'a fait la morale, à chaque fois elle a haussé le ton, mais à chaque fois, nos fous rires ont fini par prendre le dessus. Aujourd'hui, tout est différent. L'humour grivois qui nous unissait n'est pas de la partie, je n'ai aucune envie de rire.

\*\*\*

Je pénètre dans ma salle de cours avec un peu d'avance et sans entrain. Mon café pèse encore sur mon estomac et un poids invisible écrase mes épaules à mesure que le couperet de la fin de semaine approche. Dans moins de cinq jours, ma vie prendra un tout autre tournant.

*Vendredi...*

À cause de Tina, ma tension nerveuse n'a pas baissé d'un poil. Si je m'écoutais, je ferais demi-tour, j'irais rejoindre Élisabeth et je la baiserais toute la journée pour oublier tout ce qui me préoccupe.

*Une connerie de plus ! Elle doit être en cours de toute façon.*

Assise au premier rang, Chloé est la seule à être déjà installée. Elle a enfilé des cuissardes qui accentuent le côté vulgaire de sa mini-jupe et a dessiné ses lèvres avec un rouge à lèvres carmin qui accentue son teint diaphane.

— Bonjour, *Monsieur*, commence-t-elle en papillonnant des paupières.

— Bonjour, Chloé.

Je sors de mon sac les feuilles et les transparents prévus pour le diaporama d'aujourd'hui et, l'œil en biais, je l'observe croiser et décroiser ses jambes. J'ai une vue imprenable sur son string en dentelle, mais ma queue ne réagit toujours pas à sa provocation.

Je suis un grand malade ! D'habitude, je me serai amusé un peu et j'aurais taquiné cette demoiselle pour connaître ses limites. Putain ! Ma libido me joue un sale tour.

— Chloé ! J'ai beaucoup réfléchi à ta proposition.

— Génial ! s'écrit-elle en agrandissant ses yeux noirs ultra maquillés.

Elle gigote sur son siège et passe sa langue sur sa lèvre inférieure, mais je ne suis d'humeur ni joueuse ni salace. En fait, je ne suis pas malade, je suis excédé par les ragots qu'elle fait courir dans la fac et j'ai l'intention de mettre les choses à plat maintenant. D'un coup d'œil, je vérifie que la porte est bien fermée, remonte les manches de mon pull et me dirige vers elle d'un pas décidé.

— Ton offre ne m'intéresse pas.

Son visage se décompose et un rictus crispe sa bouche, mais je me fiche pas mal qu'elle soit vexée. La diplomatie n'a jamais été une de mes qualités et, compte tenu du bouillonnement intérieur provoqué par ma conversation avec Tina, elle a même de la chance que je ne vires pas au cynisme.

— Vous m'aviez dit avoir besoin d'une semaine de réflexion. Vous pouvez prendre le temps de réfléchir, me répond-elle d'une toute petite voix.

— C'est déjà fait Chloé. Je suis flatté, mais non. Tu devrais essayer de te concentrer un peu plus sur tes cours et un peu moins sur moi.

Elle ne me répond pas. Cependant, au pli qui se forme entre ses sourcils, je suis sûr qu'elle ne baisse pas les bras.

— L'un n'empêche pas l'autre, souffle-t-elle en recommençant ses œillades.

OK ! Je voulais y aller en douceur. Apparemment, ce n'est pas possible.

— Écoute Chloé, je n'aime pas les menteuses qui s'inventent des idylles qui n'existent pas. Et je déteste que l'on décide à ma place.

J'amorce un demi-tour quand une étudiante du même style pénètre dans la salle et s'assoit près d'elle.

*Jamais vu celle-ci. J'espère qu'elle ne va pas s'y mettre elle aussi.*

— Bonjour, *Monsieur*, lance cette dernière dans mon dos en accentuant le dernier mot.

*C'est un complot ?*

Si mon père n'était pas aussi coincé, j'en arriverais presque à penser qu'il est l'instigateur de cette mauvaise blague et qu'il essaie de me prouver que je suis un bon à rien qui ne pense qu'avec sa queue.

*Putain de bordel !*

Mal poli ou pas, je ne réponds pas et rejoins mon bureau en serrant les dents. Elles commencent à chuchoter toutes les deux et je suis certain qu'elles délirent toujours sur le même sujet : moi. Pour preuve : leurs regards salaces qui ne me disent rien de bon.

— Mesdemoiselles, du calme. Vous devriez garder votre énergie pour perfectionner votre anglais.

Pour le moment, je reste correct, mais il vaudrait mieux que je n'aie pas besoin de leur parler en japonais pour qu'elles s'arrêtent de jacasser. Sinon, connaissant mon manque de tact, elles risquent de ne pas apprécier. Heureusement pour elles, les étudiants entrent par vague dans la salle. Ils commencent à faire du bruit et à s'agiter et coupent court à la discussion. J'étale mes documents sur mon bureau et pose mon téléphone à proximité quand l'écran s'illumine.

*Tina !*

[DSL <sup>[13]</sup> mon chéri. Je n'aime pas la tournure que prend notre relation depuis qqes jours. Je veux retrouver le Thomas que j'aime tant.]

*Ne m'aime pas trop quand même !*

À partir de vendredi, je ne serai sans doute plus jamais le Thomas qu'elle a connu. Autant qu'elle s'habitue tout de suite. J'active la fonction « silence » en soupirant de lassitude, puis histoire de me rassurer, je confirme à Élisabeth notre rendez-vous de ce soir, et repose mon téléphone

sur le bureau.

Mon cours aurait dû débiter depuis plusieurs minutes, il est temps que je m'y mette. Ce soir, je vais tout faire pour oublier toute cette merde qui m'attend. Je vais me consacrer corps et âme à ma jolie maîtresse. Être son prof particulier, très particulier. Lui enseigner tous les chemins qui mènent au plaisir.

J'ai hâte d'y être.

*Putain, je suis tellement tendu que je risque d'être insatiable.*

**Élisa**

Mon smartphone choisit de vibrer juste au moment où je pénètre dans la fac. Je prends vite connaissance du message et fourre l'appareil au fond de mon sac en grognant de rage.

*Bon sang ! Je m'en doutais !*

Nous sommes vendredi et les parents du petit monstre m'envoient un message pour me prévenir au dernier moment qu'ils me laisseront leur fils vers 19 h. Ils ne seront pas de retour avant 23 h et je vais devoir faire une croix sur ma soirée avec Thomas.

Pourquoi a-t-il fallu que je leur demande de me contacter par SMS dorénavant ? J'aurais pu ignorer leur appel masqué et ne pas pouvoir les rappeler ! Si seulement je n'avais pas besoin de cette rentrée d'argent !

Je viens vraiment d'espérer être assez riche uniquement pour assouvir un besoin de sexe ?

*Exact !*

En fait, la petite voix qui me tourmentait ne me contrarie plus depuis que nous sommes tombées d'accord : je prends mon pied tous les soirs avec mon amant diabolique.

Alors, même si Thomas et moi ne parlons presque jamais, et même s'il rentre chez lui avant minuit, je me refuse à réfléchir au lendemain... Enfin, tant que je suis dans ses bras ! Car lorsque je suis loin de lui, il arrive que ma raison me sermonne et qu'un message d'alerte « relation dangereuse » clignote devant mes yeux. La plupart du temps, je m'efforce de l'ignorer, par égoïsme et aussi parce que je garde espoir qu'elle se trompe. Mais plus les jours passent et plus j'en doute.

Je traverse le grand hall en bougonnant encore et croise Chloé qui, comme toujours, se fait un plaisir de m'adresser un sourire détestable avant de rentrer dans une salle de cours. Thomas m'a expliqué avec fierté qu'il avait fait une sérieuse mise au point avec elle et que ses allusions devaient cesser. Je n'ose pas le contredire de peur que les choses s'enveniment, mais apparemment cette garce n'a pas bien compris le message puisqu'elle passe son temps à ricaner dans mon dos. Mes parents m'ayant répété que le silence était le plus grand des mépris, je fais la sourde oreille. Sauf qu'elle m'exaspère de plus en plus et j'en viens à regretter de ne jamais tomber sur Thomas, histoire de fermer son claquet à cette pétasse qui me met les nerfs en boule trop facilement.

J'ouvre la porte de l'amphi et elle se met à grincer. Tant pis, si tout le monde me regarde ! Aujourd'hui est un jour sans et il ne va pas falloir trop me chercher. Je suis en retard à cause d'une panne de réveil et, maintenant, les parents de Louis pourrissent le reste de ma journée.

Tout en grimpant les quelques marches qui me séparent de mes deux seuls amis, je rumine en silence et ignore le brouhaha de la salle et les regards moqueurs qui glissent sur moi.

— Salut, Antoine, dis-je en me laissant choir sur mon siège entre Justine et lui.

J'évite de croiser ses yeux noisette qui, depuis notre dernière conversation, semblent me supplier de l'aider à trouver une solution à son problème.

*Mon pauvre ! Je ne vois pas ce que je pourrais faire pour toi ! Si je détenais des pouvoirs magiques, j'aurais commencé par demander la remise à zéro de ma mémoire et j'aurais*

*commandé un nouveau cerveau pour ne pas avoir à apprendre ces fichus cours.*

Je me tourne vers ma meilleure amie à qui je n'ai rien à envier. Elle a une mine affreuse et j'en oublie un peu mon problème de ce soir.

— Coucou ! Tu as une de ces têtes aujourd'hui ! Alors c'était comment hier ?

Comme tous les jeudis, il y avait une soirée étudiante et elle y avait un énième sexe-rendez-vous. Ma question est malvenue devant Antoine, mais pour que Justine ne se doute de rien, je n'ai pas d'autre choix que de continuer à faire comme d'habitude. Après tout, j'ai fait la promesse de tenir ma langue et je trouve que je l'ai déjà bien trop utilisée à son sujet.

— Moyennement moyen, me répond-elle avec une moue enfantine.

— Galipette ?

— Non, pas de galipettes. Mais alcool et encore alcool. J'ai mal aux cheveux, ce matin.

— Tu n'as pas besoin de le dire. Tu fais presque peur.

Elle, qui d'habitude est tirée à quatre épingles et coiffée comme une déesse, ressemble plutôt à un pantin désarticulé. Elle porte le seul jean qui doit figurer dans sa garde-robe de princesse et un pull qui pourrait tout à fait sortir de mon placard. Ses cheveux sont rassemblés en chignon au-dessus de son crâne et tenus par une grosse pince et elle n'a même pas pris le soin de se maquiller.

Elle est tellement débraillée qu'elle arrive même à me faire sourire.

— C'est clair, ricane Antoine qui lève à peine les yeux de son ordinateur. Tu es un peu... chiffonnée aujourd'hui.

Il attaque fort en envoyant une vanne à Justine et j'en reste bouche bée, tout en jubilant en silence de le voir prendre les devants.

— Merci, je sais ! grogne l'intéressée. Je me suis vue dans le miroir et j'ai hésité à retourner sous ma couette. Sérieux, j'ai une gueule de bois sévère.

— Effectivement, tu aurais peut-être dû rester couchée, dis-je en grimaçant.

— Je ne voulais pas laisser mes deux acolytes aux prises avec la jungle universitaire. C'est un acte de bravoure. Je sais que, sans moi, vous êtes perdus.

— Tu veux une médaille ? ajoute Antoine qui revient à la charge.

Si je n'étais pas assise, je serais tombée à la renverse. Il a dû fumer un truc illicite avant le cours pour avoir un mordant pareil. Où est le désespoir que j'ai cru lire dans ses yeux tout à l'heure ? C'est lui qui mérite une médaille pour tenir tête à ma meilleure amie comme ça.

— Je vais y réfléchir, lui rétorque-t-elle, moqueuse.

Au lieu de lui en vouloir, elle passe carrément à autre chose et reprend son histoire de la veille, tandis qu'Antoine, fidèle à lui-même, replonge son nez dans son ordinateur. Quant à moi, je ne prête aucune attention à mon prof de psycho, qui déblatère depuis bientôt une heure dans son micro. Ses cours magistraux sont soporifiques et si Justine n'était pas là pour chuchoter sans discontinuer et me tenir éveillée, il y a longtemps que je me serais assoupie.

Par moment, je déconnecte et pense à Thomas, ici à la fac. Est-il aussi ennuyeux que son collègue ? Je l'imagine autoritaire, dominateur, comme lorsque je suis dans ses bras.

— Et toi, ta soirée ? glousse Justine en se penchant à mon oreille. Toujours aussi hot ?

Je jette un œil rapide autour de moi, toujours aussi inquiète de son manque de discrétion, mais personne ne semble avoir entendu.

Tous les jours, elle me demande des détails croustillants de nos galipettes. Tous les jours, je crains les oreilles indiscrettes et je finis par lui répondre un « merveilleux » ou un « génial » pour la contenter. Mais aujourd'hui, je n'ai pas le moral et j'ai besoin de me confier à cette

rousse pleine d'énergie.

— Son attitude me laisse perplexe.

— Je n'aime pas ça, grimace-t-elle en secouant la tête.

— Hum, plus je réfléchis, plus je trouve son comportement étrange.

— Je croyais que c'était l'extase pourtant ?! Raconte !

Je sais qu'elle est prête à tout entendre, mais j'hésite à me lancer. Je ne sais pas comment lui expliquer que je sens une barrière invisible entre Thomas et moi. Alors, elle qui me connaît par cœur, tente de me rassurer :

— Personne ne nous écoute.

Son clin d'œil complice ne change rien à ma crainte. Elle n'est toujours pas au courant du défi qui a poussé Thomas dans mes bras. Je n'ai pas non plus fait d'allusion à Tina, et encore moins au fait que j'étais consciente de me faire sauter. Elle serait folle de rage.

— Eh bien... disons que son plaisir s'arrête à me voir prendre du plaisir. Tu comprends ?

Je toussote. J'ai un chat dans la gorge, merde !

— C'est le propre d'un homme qui baise pour baiser sans plus, remarque-t-elle en fronçant les sourcils.

*Prendre mon pied, OK ! Mais pas toute seule. Et puis, ce n'est pas le seul problème.*

Nous ne nous voyons que chez moi, jamais à l'extérieur. Je ne connais rien de sa vie ni de ses amis. Il ne parle jamais de sa famille ni de son travail. D'accord, je n'ai pas été très causante non plus. Mais il connaît Justine et Antoine. Il sait d'où je viens et je lui ai même parlé de Grégoire... un peu. Bref, comme d'habitude, je me pose beaucoup de questions.

— Je sais ! Il m'a déjà dit que baiser aidait à oublier.

Peu habituée à ce genre de langage sortant de ma bouche, Justine ouvre de grands yeux.

— Oh Merde ! Mais ça n'est pas ce que tu attends, c'est ça !

Je gigote sur mon siège en proie à un début de honte. Comment pourrait-elle comprendre ce que je ressens ? Sans état d'âme et sans complexe, elle change de partenaires aussi souvent que de petites culottes et parle de sexe avec autant de facilité que je parlerai de... *rien ! Je ne parle jamais de rien !* Je ne m'étends jamais sur un sujet courant alors comment pourrais-je dissenter sur « comment aimer se faire sauter sans avoir l'air d'être une potiche » ?

J'exhale un soupir en sentant le rouge monter à mes joues.

Évidemment, j'ai accepté cet état de fait depuis le début ! Mais Éliisa, l'ancienne romantique, rôde et espère en grande naïve que la situation évoluera. Elle s'impatiente et c'est insupportable de devoir lutter en permanence entre Désirs, Espoirs et Raison.

— Bien sûr que ce n'est pas ce que j'espère ! Mais... je ne sais pas comment expliquer... Je ne le sens pas très impliqué.

— *Communication !* Il faut discuter et crever l'abcès. Tu le vois ce soir ?

— Non ! Baby-sitting ! dis-je en poussant un long soupir agacé. Les parents du petit Louis m'ont laissé un message.

— Oh. Ils ont prévu une soirée galipette ?

Le clin d'œil lubrique qu'elle me lance ne me fait pas sourire.

— Arrête un peu !

— Ma chérie, c'est le nerf de la guerre.

— Justement, je n'aime pas la guerre.

*Et une bêtise plus grosse que moi ! Une !*

Évidemment, Justine étouffe un rire moqueur.

— C'est plutôt contradictoire, non ? Je te rappelle que tu t'éclates tous les soirs quand même. Alors, excuse-moi du peu, mais si tu n'aimes pas ça, je pense qu'il faut que tu ailles consulter un psy très vite.

Je hausse les épaules d'énervement.

Qu'est-ce que je pourrais aller raconter sur un divan ? Que je suis tout en contradiction depuis presque deux semaines ? Que Thomas a raison quand il dit que faire l'amour aide à repousser les ondes négatives de son cerveau ?

Quelle que soit la nature de notre relation, mes inhibitions diminuent et mes cauchemars ne reviennent plus hanter mes nuits. Mais est-ce que ça signifie qu'il faut que je me contente de ça ?

*Et merde !*

— Écoute ! Demain matin, je vais faire du shopping à Mérignac. Compte tenu de tes bouleversements hormonaux récents, pourrais-je caresser l'espoir que tu m'accompagnes ? Je suis certaine que ça te ferait du bien.

Mon silence répond à ma place à sa question.

*Je ne peux pas aller avec elle. On sera samedi... Si Thomas m'appelait !...*

— OK, OK ! La guerre appelle le petit soldat contre sa volonté, se moque-t-elle. On en parlera lundi de toute façon ! Si tu as des news croustillantes ce week-end, pense à me biper !

— Ne t'inquiète pas pour ça !

— Et n'oublie pas : com-mu-ni-ca-tion ! insiste-t-elle avant de détourner la tête vers le diaporama qui défile devant nous.

Je tente de reprendre le fil du cours de psychologie, quand le prénom de Thomas clignote sur l'écran de mon téléphone posé sur la tablette en bois devant moi. J'ouvre le message avec appréhension, je sais pourquoi il me contacte et j'en ai déjà la boule au ventre.

[Prête pour ce soir ma douce ?]

Ma main me démange de lui confirmer notre rendez-vous et d'annuler celui avec ce même capricieux et ses parents guindés. Mais une soirée de baby-sitting c'est de l'essence en plus pour Viviane, quelques friandises pour mon chat d'amour, un déjeuner avec Justine...

*Merde, merde, merde !*

Ces dernières années, je n'ai pas ressenti le moindre manque et en quelques jours, mon addiction au sexe est devenue si forte qu'une envie de pleurer brûle mes yeux en envoyant la réponse :

[Impossible ce soir : baby-sitting]

[Tu ne perds rien pour attendre.

Je te ferai jouir deux fois

demain, c'est promis.]

Je retiens mes larmes en pressant mes paupières tandis que des picotements s'en donnent à cœur joie au creux de mon ventre. Je suis en train de sombrer dans la folie si la lecture de quelques mots suffit à m'exciter.

*Vingt-quatre heures à attendre avant de le revoir. Seulement vingt-quatre heures ! ... Vingt-quatre heures de trop !*

**Thomas**

Jour J.

Depuis une bonne demi-heure, je fais les cent pas devant les grandes vitres de l'aéroport de Bordeaux-Mérignac. Les mains enfouies dans les poches de mon blouson en cuir, j'essaie de faire le vide dans ma tête. Mais entre le ballet de voitures et de taxis sur le parking et le bruit assourdissant des avions au décollage et à l'atterrissage, c'est peine perdue.

J'ai envie de fumer. Non, j'ai besoin de fumer !

Je m'approche d'un groupe de trois jeunes mecs tatoués et percés qui discutent à quelques mètres de moi, puis je tape doucement sur l'épaule de l'un d'eux.

— Salut, t'aurais une clope ?

Un sourcil relevé, il me détaille de la tête aux pieds tout en fouillant dans les poches de son baggy.

— J'ai que des roulées mec, ça t'ira ?

— Au stade où j'en suis, je fumerais n'importe quoi !

Je ricane tandis qu'il me sourit avec compassion, puis il me tend son paquet et un briquet.

*Je dois avoir une mine abattue pour qu'il me regarde comme ça !*

— Détresse mec ! Rien ne vaut la peine de se mettre dans un état pareil.

Je roule cette satanée cigarette avec fébrilité et l'allume en tirant dessus comme un taré à cause du vent. Cette première bouffée depuis trois ans brûle ma gorge et mes bronches.

*Mais putain que c'est bon !*

— Tu as sans doute raison ! dis-je en rendant son paquet à mon interlocuteur. Merci et bonne journée.

Je fais demi-tour pour apprécier au calme ce poison providentiel auquel je n'ai pas résisté.

Putain de merde ! Même dans les soirées très arrosées, je n'ai jamais ressenti le besoin de replonger. Seulement aujourd'hui, c'est une nécessité. Je suis tendu à l'extrême et ma tête va exploser. Je n'ai pas l'aide d'Élisa pour évacuer mon stress dû à l'arrivée imminente de Jorge. Je ne vais pas pouvoir assouvir ma soif de la toucher ce soir. Je n'ai que cette fichue clope, alors que j'ai besoin d'elle plus que jamais.

« Nous ne sommes pas du même monde Thomas ». En plus de tout le reste, cette phrase me pourrit le cerveau depuis presque une semaine.

— Et merde !

Je donne un coup de pied dans le vide, puis je balance mon mégot à plusieurs mètres, quand un homme apparaît devant moi, une grosse valise à roulettes dans la main.

— Bonjour, Monsieur Thomas.

Une bonne dizaine d'années s'est écoulée depuis la dernière fois où j'ai vu Jorge, pourtant je l'aurais reconnu entre mille. Chauve, baraqué, la mine patibulaire, il n'a pas changé. Il porte toujours le même costume sombre bien taillé et son ton trop courtois m'horripile déjà.

— Bonjour, Jorge.

Il ne serre pas ma main tendue et me salue de la tête sans sourire.

Impossible d'oublier que l'absence de contact physique entre dans les consignes que mon père établit entre son personnel et lui.

*Ça va me faire chier ça aussi !*

— Un véhicule nous attend, explique-t-il en balayant le parking du regard.

— C'est cool, je m'en doutais.

*J'ai bien fait de venir en taxi. C'est fou comme Jack est prévisible tout compte fait !*

Nous nous dirigeons en silence vers une berline devant laquelle un autre homme en costume pipeaute. Sans un mot, il donne un jeu de clé à Jorge, puis il disparaît. Mon nouveau chauffeur, très sympathique et super drôle, m'ouvre la portière arrière. Pendant que je m'installe, il charge ses bagages dans le coffre, puis dans un silence de mort, il se met au volant et pose une sacoche sur le siège passager avant de démarrer.

*Je sens que je vais m'éclater avec lui. Putain !*

Mes mains frottent le cuir de la banquette avec impatience. Nous sommes coincés dans les embouteillages bordelais depuis une bonne dizaine de minutes et Jorge n'a toujours pas ouvert la bouche. Je me racle la gorge et cherche mes mots.

— Jorge ?

— Oui, Monsieur.

— Je suppose que mon père vous a donné quelque chose pour moi ?

— Exact, Monsieur. Voici les documents.

Sans quitter la route des yeux, il me tend la lourde chemise en cuir par-dessus son épaule. Je m'empresse de l'ouvrir. À l'intérieur, j'y découvre un énorme dossier papier dont l'en-tête confirme mes craintes :

« *Andrews Corp.* »

Avec nonchalance, je pose les documents sur la banquette en soupirant devant la quantité de lecture qui m'attend.

— Pouvez-vous me faire un débriefing rapide ?

— Bien sûr Monsieur, répond Jorge après s'être éclairci la voix.

— Conduisez-moi jusqu'à votre appartement. Nous pourrions en discuter en route et je prendrais le tram pour rentrer.

— Je ne suis pas certain que votre père accepte que vous preniez le tramway...

*Comment ça ? Il plaisante, j'espère ?*

Un quart d'heure en compagnie de Jorge et je suis déjà à cran.

— Je m'en bats les couilles de ce qu'il m'autorise ou pas ! J'ai une vie sociale, une voiture et un boulot. J'espère que vous ne comptez pas me conduire à la fac pour que j'aille bosser quand même ?

— Vous allez devoir régler ces détails avec votre père. Je suis ici pour être votre chauffeur vingt-quatre heures sur vingt-quatre et sept jours sur sept si nécessaire.

Je grogne. La prochaine conversation téléphonique que je vais avoir avec Jack risque d'être mouvementée.

— Comptez sur moi ! J'ai passé l'âge d'avoir une nounou !... Bref ! Je vous écoute ! Dites-moi pourquoi mon père a décidé de déplacer l'artillerie lourde pour me donner un simple dossier.

Je croise le regard de Jorge dans le rétroviseur intérieur, mais il dérive aussitôt vers la route.

— Il m'a demandé d'évaluer votre... comportement et de vérifier si vous êtes enfin prêt.

« Tes futures responsabilités » m'avait dit mon père il y a quelques jours. À quel moment ai-je espéré que je me trompais sur le sens de ses paroles ?

— J'étais prêt il y a neuf ans Jorge !

Bordel de merde ! Maintenant que j'ai terminé mes études et commencé à enseigner, Jack a décidé de revenir sur sa décision ! *Il se fout de ma gueule !*

— À l'époque, votre père n'était pas de cet avis.

— Merci de me le rappeler, dis-je sarcastique. J'avais oublié ce détail. Et si je refuse ?

Je scrute encore Jorge à travers le rétroviseur intérieur, mais comme toujours je ne déchiffre rien dans ses yeux noirs.

— Je vous ai posé une question. Si je refuse, il se passe quoi ?

Mon chauffeur soupire plusieurs fois avant de se décider à ouvrir la bouche :

— Je crains qu'il soit furieux et coupe toutes vos ressources.

Passablement énervé, je me frotte les tempes du bout des doigts, les yeux rivés sur l'épais dossier près de moi. Je viens de trouver un travail. Enfin, *mon père* a usé de ses pouvoirs pour me faire entrer dans cette fac. Je devrais m'en sortir sans son aide, non ? Je n'aurai pas le même train de vie. D'un autre côté, il fut un temps où « Ambition » était ma seule motivation. J'ai passé tellement d'années à espérer ce moment que je ne suis même pas content.

— OK ! Combien de temps va durer ce cinéma ?

— Le temps qu'il faudra pour qu'il prenne sa décision.

Jorge reste stoïque. Les zygomatiques de ce type ont dû être sectionnés le jour où il a été embauché par Andrews Corp. Je ne l'ai jamais vu sourire, ni même montrer une quelconque émotion.

— Génial ! Quelle est la prochaine étape ?

— Dans un premier temps, lire les documents, ça va de soi. Ensuite, demain après-midi, vous avez un rendez-vous au Lux-Hôtel avec Monsieur Hirowa, un homme d'affaires japonais. Monsieur votre père le connaît très bien et, d'après ce que j'ai compris, il ne s'agit que d'une formalité, mais disons que c'est un test de passage.

— Putain de merde !!! (Je me racle la gorge avant de me reprendre) Excusez-moi Jorge !

Un rendez-vous dès demain ? En plus au Lux-Hôtel ! Tina travaille là-bas ! Merde, putain, bordel !

*Bon ! Heureusement ce week-end, elle part à Paris, mais il va vraiment falloir que l'on discute.*

Toujours impassible, Jorge m'observe dans le rétroviseur intérieur, tandis que je m'agite sur mon siège. Ma panique est si vive que j'ai envie de gerber.

— Demain matin, je vous conduis dans une boutique pour l'achat de vos costumes.

Encore une idée de Jack qui pense que mon dressing n'est pas assez sophistiqué !

— Mouais.

Rendez-vous professionnel dès demain, dossier à lire en urgence, Tina à prévenir, mon père à contacter... et Éliisa qui n'est pas disponible pour me changer les idées ! Putain !

Ma portière s'ouvre et Jorge m'invite à descendre. Mon cerveau carburait si vite que je n'ai pas réalisé que nous étions devant chez moi.

— Je croyais que nous allions jusqu'à votre appartement ?

— Vous avez de la lecture, répond-il flegmatique, en me désignant le dossier des yeux. Je pense qu'il est inutile de perdre du temps.

J'attrape à la volée cette satanée sacoche en cuir en grognant, tandis que mon chauffeur

fouille dans la poche de sa veste et en extrait un iPhone flambant neuf.

— Votre père a mis en service une ligne téléphonique pour vos appels professionnels. Votre numéro y est enregistré à votre nom et vous y trouverez aussi le sien et le mien.

Je saisis l'appareil sans le regarder.

— Tant qu'on y est, vous avez autre chose à me dire pour finir de pourrir ma journée ?

— Pour aujourd'hui, je crois que ça suffira.

— Parfait ! Je ne vous souhaite pas une bonne fin de journée !

Comme je m'y attendais, Jorge ne relève pas mes paroles cyniques, mais il esquisse un léger sourire improbable. *Waouh !*

— Je serais chez vous demain vers 9 h, Monsieur. Pour les essayages.

En le regardant pénétrer dans la grosse berline, ce n'est même plus la colère qui m'anime, mais le sentiment étrange de perdre mes repères et le contrôle total de ma vie. Bien sûr, je soupçonnais les raisons de sa venue, mais maintenant que le jour J est arrivé, je n'arrive pas à me résoudre à devoir supporter ce changement si brutal.

Assommé par ces informations, je reste un long moment devant l'ascenseur avant de me décider à regagner mon appartement. Tina ne travaille pas aujourd'hui et, d'entrée de jeu, je vais être confronté à la dure réalité et aux résultats de mes mensonges à répétition.

*Pourvu qu'elle n'ait pas aperçu la berline par la fenêtre !*

— Tu as ta mine des mauvais jours, mon chéri, me fait-elle remarquer, alors que j'ai tout juste refermé la porte d'entrée.

Assise sur un tabouret de cuisine, elle termine sa manucure. L'odeur de tous les produits chimiques entassés sur la table du salon provoque des élancements qui martèlent mon crâne endolori. Je jette la chemise en cuir sur le canapé et fonce vers le bar me servir un whisky.

— C'est le moins qu'on puisse dire !

— Tu noies ton chagrin dans l'alcool en pleine journée ? s'inquiète-t-elle en me rejoignant. Il est à peine 16 h ! Un problème avec *elle* ?

Elle passe son bras autour de mon épaule pour me reconforter, mais ce n'est pas d'elle dont j'ai besoin dans l'immédiat.

— Je n'ai aucun problème avec Éliisa.

Je suis tellement sous pression que sa réflexion ne me donne même pas envie de m'énerver, d'autant qu'elle a fait des efforts toute la semaine et ne m'en a pas parlé une seule fois. J'avale mon verre de whisky par petite gorgée, savourant l'effet de l'alcool que je sens descendre le long de ma trachée. *Je suis donc encore vivant !* Dans la foulée, je m'en ressers un deuxième et croise le regard de Tina rempli de panique et d'incompréhension.

— Parle-moi, mon chéri. Tu me fais peur.

— Pas aujourd'hui ! Je suis claqué. J'ai juste besoin de tranquillité.

Je me laisse tomber sur le canapé et me mets à jouer avec mon verre d'une main, l'autre posé sur ces putains de documents qui vont occuper ma soirée et sans doute une partie de ma nuit.

Putain ! Je me répète tous les jours que je dois lui cracher toute cette merde. Me soulager au moins avec elle du poids de mes mensonges. Mais je n'ai toujours pas la force de rentrer dans une discussion interminable avec elle. J'ai des marteaux dans le crâne et un étau me serre l'estomac.

Je bascule la tête en arrière et fixe mes yeux au plafond. Blanc. Vide.

*Pas de baise.*

*Pas de clopes.*

*Juste l'alcool.*

*Je ferme les yeux.*

*Oublier. Je voudrais oublier ma vie passée et ne pas penser à celle à venir.*

**Élisa**

— Nous sommes désolés de vous avoir prévenue si tard.

Sur le seuil de mon appartement, les parents du petit Louis se confondent en excuse, tandis que je retiens un sourire moqueur en repensant à ce que m'a dit Justine à leur sujet.

— Nous espérons être rentrés vers 23 h, me précise la mère en me tendant le sac à langer de son fils.

— Ne vous inquiétez pas.

Dans son tailleur pied-de-poule, j'ai du mal à imaginer cette femme guindée au brushing parfait, gémissant dans une position sans équivoque quand son mari, tout aussi coincé, la pénètre. Je suis persuadée qu'ils sont des fervents partisans de la messe du dimanche, mais l'un ne doit pas empêcher l'autre, le petit monstre n'est pas arrivé par l'opération du Saint-Esprit.

Bon sang, il ne manquerait plus que la mère s'appelle Marie pour me faire exploser de rire !

J'échappe un petit rictus nerveux et secoue la tête pour effacer les images salaces qui agitent mon cerveau. Thomas a un effet pervers sur mon imagination et je hais Justine pour m'avoir mis des idées pareilles dans la tête.

Je mords l'intérieur de mes joues pour tenter de rester sérieuse, mais j'ai beaucoup de mal à ne pas exploser de rire.

— Est-ce qu'il a mangé ? dis-je en caressant la petite tête blonde venue se coller à mes jambes.

— Non pas encore, murmure le père en retrait derrière sa femme.

*À l'évidence, ce n'est pas lui qui domine les galipettes.*

Si ma conscience se lance dans l'humour grivois, je ne vais pas m'en sortir !

— Très bien, je m'en charge.

— Merci. Nous vous promettons de ne pas abuser de votre temps comme la fois précédente, continue la mère d'un ton mielleux.

*Abuser ? Bon sang, ce mot me fait toujours frissonner !*

Je regarde Louis qui commence à couiner. Il se faufile entre mes jambes. Il s'engouffre dans mon appartement et se met à sauter sur mon canapé, impatient de quitter ses parents qui ne font aucun cas de ses pleurnicheries.

— Maintenant que j'ai votre numéro de téléphone, je n'hésiterai pas à vous appeler au moindre problème.

— Parfait Mademoiselle ! Nous vous souhaitons une excellente soirée, termine-t-elle, ses yeux inspectant en long, en large et en travers ma tenue informe.

*J'aime enfiler un vieux jogging pour me mettre à l'aise quand je reste chez moi. Et alors ?!*

Soulagée qu'ils s'en aillent, je referme la porte et me tourne vers le petit, qui gesticule toujours.

— Ça suffit !

Du haut de ses deux ans, Louis sait profiter de mon inexpérience pour me faire tourner en bourrique. Il ignore mon ton autoritaire et mes gros yeux en continuant à sauter et il crie quand je

lui empoigne les épaules pour qu'il s'arrête. Il n'y a pas cinq minutes qu'il est arrivé, pourtant, le plaid est déjà en boule sur le sol et Sam est parti se cacher sous la table, les oreilles en arrière et l'œil hostile, se méfiant de cette tornade blonde qui adore lui tirer la queue.

Seulement ce soir, je ne suis pas d'humeur à supporter les caprices à répétition de ce môme. Il n'est pas responsable de mon état. Cependant, j'en viens presque à lui en vouloir de m'avoir gâché ma soirée avec Thomas.

En deux temps, trois mouvements, j'ai préparé son biberon et je m'assois près de lui alors qu'il est toujours debout sur les coussins.

— Si tu bois tout et que tu arrêtes de bouger, j'ai une surprise pour toi. Un super dessin animé. Tu es d'accord ?

Le chantage est le seul moyen qui me vient à l'esprit pour avoir la paix. Je ne suis pas certaine que ce môme soit capable de se concentrer longtemps devant la télé, mais je ne risque rien à essayer.

Ma tactique fonctionne à merveille, au-delà de mes espérances même, car aussitôt, il se laisse tomber sur le canapé et avale son lait sans rechigner. Puis, le pouce dans la bouche, il attend que je tiens ma promesse. Je mets en marche le DVD acheté lors de mon shopping à Sainte-Catherine et reviens m'installer près du petit monstre transformé en agneau, qui ne tarde pas à s'endormir.

*Trop bien ! J'aurais dû penser à ce subterfuge plus tôt !*

J'attends plusieurs minutes d'être certaine qu'il a rejoint Morphée, puis je me contorsionne, attrape mon PC sur la table et le mets sous tension.

Thomas accapare tellement mon temps libre qu'il y a longtemps que je n'ai pas surfé sur les réseaux sociaux. J'ouvre Facebook et me débarrasse rapidement des trente-cinq notifications en attente. Curieuse, je clique ensuite sur la demande d'amis qui s'affiche en rouge en haut de l'écran.

*Tina Alfonso ?*

Sur le moment, je pense à une erreur ou à un faux compte, comme cela arrive souvent, puis mon cœur manque un battement. La seule personne qui porte ce prénom est la meilleure amie de Thomas !

*Qu'est-ce que... ?*

En un dixième de seconde, ma paranoïa entretenue par mon perpétuel pessimisme monte un film glauque sur les raisons de cette demande : Thomas a dû me mentir sur sa prétendue amitié avec elle et sur ce défi écœurant. Si ça se trouve, Tina est sa maîtresse... ou sa femme ? Il a l'âge d'être marié après tout ! D'avoir des enfants même...

*Mon Dieu ! Infidèle ? Libertin ? Tout compte fait, qu'est-ce que je connais de lui ?*

Sous le choc, les doigts tremblants sur mon touchpad<sup>[14]</sup>, j'accepte l'invitation. Cachée derrière mon écran, je ne risque pas grand-chose et je dois savoir s'il s'agit bien de la même femme et comment elle m'a trouvée sur ce site.

J'envisage de jouer les détectives sur son mur quand un message privé, envoyé par Tina, apparaît à l'écran.

- Bonjour et merci pour l'ajout.  
On peut discuter un peu ?

Je ne me suis pas préparée à dialoguer avec elle et je me mets à trembler comme une feuille avec l'impression étrange de trahir Thomas si je donne mon accord. Seulement, il y a tellement de zones d'ombre dans notre relation que c'est l'occasion inespérée d'en savoir plus sur lui et sur elle. Je prends une longue inspiration avant de tapoter sur mon clavier :

- Qui es-tu exactement ?

En attendant qu'elle réponde, je pars à la découverte de son profil. Sur sa photo de couverture, elle est en robe de soirée. Décolleté plongeant. Sourire aguicheur. Flute à champagne à la main. Elle est magnifique, mais c'est la caricature même de l'allumeuse. *Tout ce que j'aime !*

- Je suis la meilleure amie de Thomas.

Je devrais être soulagée. Au lieu de ça, je reste suspicieuse et réponds du tac au tac.

- Sa meilleure amie ?

Bien sûr et moi je suis la Vierge Marie !

J'évite de réfléchir à la réflexion idiote que je viens de lui sortir, en essayant de me concentrer sur les photos publiées sur son profil, et plus précisément dans un album « anniversaire ».

Elle vient de fêter ses vingt-trois ans. *Waouh !! Elle n'a que deux ans de plus que moi !* À cause de son allure et de ses tenues BCBG, je lui aurais donné la trentaine ! *Je dois avoir l'air d'une gamine attardée à côté d'elle !*

D'après les dates de publication, la fête avait lieu samedi dernier, le fameux soir où Thomas est rentré complètement soûl chez moi.

*Il m'a pourtant dit qu'il sortait d'une réunion !*

Face à son mensonge, un goût amer envahit ma bouche et mon état empire quand je tombe sur des photos de lui qui se comptent par dizaines. À chaque fois, il est en compagnie d'une femme différente. Sur l'une, il tend un verre à une jolie brune, sur l'autre sa main traîne sur l'épaule d'une blonde... Mes yeux vont et viennent de cliché en cliché et une boule entrave ma respiration au fur et à mesure de mes découvertes. La dernière photo est splendide, Thomas y prend la pose comme un parfait mannequin. Mais le commentaire en dessous me donne la nausée ! : « mon chéri ».

*Sa meilleure amie ? Mon cul !*

Je me sens trahie.

*À quoi t'attendais-tu ma pauvre Éli ? Sexy-man n'a rien à faire d'une pauvre fille comme toi !*

Justine m'a conseillé de crever l'abcès ? Eh bien là, il vient d'exploser.

- Je suis pourtant sa meilleure amie.  
Et j'aimerais discuter avec toi.  
Si tu acceptes, on pourrait se voir ?  
Je t'expliquerai.

J'ai beau être devenue addict au sexe avec Thomas... le défi, les mensonges, les photos, ce « mon chéri »... Trop c'est trop ! Alors un rendez-vous dans son dos, pourquoi pas ? Après

tout, je n'ai rien prémédité.

Sam tourne autour de mon clavier pour obtenir une caresse et fait les frais en premier de mon humeur massacrant. Je le bouscule sans ménagement avant d'immobiliser mes mains tremblantes en apesanteur au-dessus du clavier.

Accepter le rendez-vous de Tina, c'est mettre en avant mon manque de confiance envers Thomas, mais c'est aussi éclaircir les zones d'ombres qui entretiennent mes doutes et mes peurs.

Refuser, c'est approuver le comportement de Monsieur l'arrogant, sans chercher à comprendre. C'est aussi autoriser mes craintes et toutes mes angoisses à gérer mon quotidien.

- A la gare demain à 11 h ?  
Je pars pour Paris à midi.  
Ou sinon à mon retour lundi.

L'insistance de Tina accélère ma prise de décision :

- D'accord,  
demain 11 h.

Au moins je serais fixée une bonne fois pour toutes !

- On se retrouve devant l'entrée.  
Promets-moi de ne rien dire à  
Thomas avant que l'on se voie.  
C'est important. Très important.

- D'accord, je ne lui en parlerai pas.

Tina se déconnecte aussitôt et je n'ai pas le temps de lui poser toutes les questions qui bouillonnent dans ma tête.

Comment cette inconnue peut-elle mettre en péril son amitié avec Thomas, sans être sûre que je garderai ma langue ? Si elle est vraiment son amie...

Comment peut-elle venir me parler sans avoir le moindre scrupule pour ce défi débile ?

Qu'est-ce qui peut être important au point de convenir d'un rendez-vous aussi rapide ?

Pourquoi tient-elle absolument à ce que cela reste entre nous ?

*Bon sang ! Demain, je n'aurai pas la même assurance que devant mon écran.*

Les yeux dans le vague, je surfe sans voir sur quel lien je clique, histoire de passer le temps.

Thomas... Mon estomac est en vrac. Une armée de fourmis a pris d'assaut mon ventre et un chat bien plus mesquin que le mien encombre ma trachée.

*Tu réalises que tu t'es fait baiser dans les grandes largeurs, avec un plaisir inégalé... et que tu en redemandes ?*

Ma conscience déraisonnable s'est associée à Miss Godiche pour me mener la vie dure.

Je jette un œil vers le petit Louis pour m'assurer qu'il dort toujours, puis toute tremblante, je saisis mon portable et envoie un SMS à Thomas. Je ne tiens plus. Il est 22 h. Mais, tard ou pas, il me faut des réponses. *Maintenant !*

[Tu me manques trop.  
On peut se voir qd même ?  
Dans un peu plus de 1 h,  
le môme sera parti.]

À moins d'être occupé par un sexe-rendez-vous façon Justine Schwartz, il devrait me répondre rapidement.

*Peut-être que, s'il ne dort jamais avec moi, c'est pour aller retrouver Tina ? Ou une autre ?*  
J'ai tendance à avoir trop d'imagination, alors pas de panique.

Une heure s'écoule et toujours aucune nouvelle de Thomas. Sam dort d'un œil sur le plaid près du petit Louis tandis que j'arpente mon studio de long en large. Ma colère monte en même temps qu'une terrible envie de pleurer. Je couche avec lui depuis maintenant une semaine et, hormis un numéro de téléphone portable, je n'ai aucun moyen de le joindre. Je ne connais ni son adresse mail ni l'endroit où il habite... Je suis pathétique.

J'ouvre mon placard de cuisine. En état de stress intense, soit je deviens anorexique, soit je vide mon garde-manger. Ce soir, j'ai choisi la deuxième solution.

Alors que je m'apprête à entamer une tablette de chocolat, j'entends mon téléphone vibrer sur la table. Je me précipite dessus et ouvre avec fébrilité le message, encouragée par mon chat d'amour venu se coller à mes doigts tremblants.

*Comme j'aimerais avoir le flegme de Sam !*

[Je viens juste de voir ton message.  
Maintenant, il est tard. DSL.]

*Il se fiche de moi ! Il est collé à son téléphone à longueur de journée !*

[Si tu m'avais répondu  
tout de suite, c'était possible]

[Demain soir vers 19 h, ça te va ?  
PS. Je tiens toujours mes promesses.]

Avec rage, j'essuie une larme qui roule sur ma joue et croque un morceau de chocolat pour me donner du courage.

[Je suis occupée demain soir.  
À 14 h si tu veux]

*Toc ! 14 h !*

Moi non plus je ne suis pas à sa disposition !... Même si, évidemment, je n'ai rien de prévu. Ça me laisse le temps d'aller au rendez-vous avec cette Tina et d'être certaine de rentrer à temps.

[ Occupée ?]

[Nous n'avions pas  
pris d'engagement  
pour le week-end si ?]

[OK ! Mais, impossible  
pour moi en début  
d'après-midi. 18 h ?]

Ce soir, il me répond trop tard et il est indisponible demain en début d'après-midi !? Bon sang ! J'ai envie de hurler ma colère. Et puis, c'est fou cette manie qu'il a de toujours vouloir avoir le dernier mot !

*Soirée de merde !*

[D'accord 18 h]

J'ai déjà englouti la moitié de la tablette lorsque je balance mon smartphone sur la table en formica. Je jette un œil au petit Louis qui n'a pas bougé d'un cheveu depuis qu'il s'est endormi avec son pouce dans la bouche. La gorge serrée, je prends une grande inspiration pour ne pas éclater en sanglots. Il ne manquerait plus que je réveille le même !

Je me venge sur ce qu'il reste de chocolat et m'attaque ensuite à la cafetière, histoire d'entretenir mon stress, puis je m'avachis comme une larve sur le canapé. J'ai l'estomac barbouillé et je suis en proie à tellement de questions que j'en ai mal à la tête.

Quand les parents de Louis frappent à la porte, je termine une énième tasse de café. Ils sont à l'heure, pourtant je suis aussi remontée qu'une pendule.

— Tout s'est bien passé, Mademoiselle De Sacco ?

— Évidemment, il n'y a pas de raison qu'il en soit autrement ! Et vous, tout s'est bien passé ?

L'air suffisant de la mère me hérissé le poil encore plus que tout à l'heure et ma voix devient mordante. Pendant qu'elle fouille dans son porte-monnaie, je passe en revue sa tenue toujours lissée à la perfection.

*Pas de galipette pour toi ce soir apparemment ! Un point partout. Balle au centre !*

— Euh... oui, bien sûr Mademoiselle, répond-elle l'air étonné par ma remarque.

— Parfait, vous vous êtes éclatés et moi aussi. Super !

Malgré son regard soudain glacial, je n'ai aucun regret pour mon manque de politesse et renchériss même :

— Je vais vous chercher votre petit monstre qui s'est endormi devant la télé.

Je porte Louis dans mes bras sans qu'il se réveille et le jette dans ceux de son père comme un vulgaire paquet tandis que sa femme claque les billets dans ma main.

— Ça ne va pas ? s'inquiète-t-il.

— Je ne me suis jamais sentie aussi bien ! Vous allez devoir trouver une autre godiche pour vos prochaines soirées. Votre fils a été un amour... pour une fois. Mais pour moi, ce soir c'est la dernière ! Bonne soirée !

— Mais...

Je ne laisse le temps ni à l'un ni à l'autre de rétorquer et je leur ferme la porte au nez en les laissant bouche bée.

Je n'ai rien réglé de ce qui me tord les tripes, la tension nerveuse qui m'habite est toujours

aussi vive, mais je trouve enfin une issue positive à cette soirée pourrie : je ne reverrai plus ces coincés !

*Tant pis pour le fric, je me priverai un peu plus ! Bon sang, ce que ça fait du bien de se défouler !*

**Thomas**

Minuit !

Assis en tailleur sur mon lit, j'essaie de terminer la lecture du dossier de merde que mon père m'a transmis, mais je ne pense qu'à *elle*...encore et toujours. J'essaie d'oublier que, par orgueil, j'ai refusé son invitation tardive et je tente de me concentrer sur les différents projets de « Andrews Corp. », mais mes préoccupations ne sont ni mon père et ses nouvelles exigences ni ce qu'il faut que je m'enfonce dans le crâne pour être au point demain, ni même Tina partie en boîte avec ce connard de Romain. Mon obsession, c'est *elle*, Éléna.

*Quel con ! J'aurais pu être chez elle en moins d'un quart d'heure ! Putain !*

Pourtant, il faut à tout prix que je sois parfait devant ce client japonais demain. Mon père ne me fera pas de cadeau si je ne suis pas à la hauteur. *Je* ne lui laisserai pas l'occasion de me prouver qu'il a eu raison de m'écarter de sa société aussi longtemps. Seulement, à force de penser à elle, une érection tenace menace de m'empêcher de dormir et je n'en peux plus.

— Et merde !

Énervé, je rassemble tous les papiers qui traînent autour de moi. Je ne supporte pas qu'on décide à ma place. Mon père le fait ! *Elle* le fait. *Mais bordel ! Je* suis le dominant, celui qui décide des événements sexuels, et c'est moi qui choisis où et quand !

Une soirée seul et c'est le cataclysme dans mon boxer et dans ma tête aussi. Après avoir passé toutes mes soirées avec elle, je devrais commencer à m'en lasser, avoir envie de butiner ailleurs. Au lieu de ça, je ne pense qu'au moment où je la prendrai à nouveau dans mes bras. Quand mes poumons s'empliront de son d'odeur de fleur d'oranger. Quand je croiserai ses deux éclats de saphirs. Quand mes tympans se régaleront de l'entendre crier mon prénom. Quand ma peau suintera au contact de la sienne. Quand mon cœur se remplira de satisfaction de la sentir se contracter contre moi... Quand elle réussira encore à me faire oublier tout le merdier qui m'attend.

J'ai l'impression que tous mes organes réclament sa présence. C'est dingue quand même !

— Bordel !

Je referme brusquement mon dossier et saisis mon téléphone posé sur mon chevet. J'ai beau me raccrocher à ma promesse de la faire jouir deux fois demain, je ne peux pas me résoudre à attendre si longtemps.

[Ma douce, tu dors ?]

Les secondes défilent trop lentement à mon goût avant que je sente des vibrations sous mes doigts.

[Non, je sors de la douche.]

*Nom de Dieu, une douche avec elle ! Que je meurs sur-le-champ si je ne fais pas quelque*

*chose tout de suite pour ma queue prête à exploser !*

Je compose son numéro. Mon smartphone scotché à l'oreille, je m'impatiente en tapotant du bout des doigts sur le cuir du dossier.

Une sonnerie. Deux sonneries. *Qu'est-ce qu'elle fout ?*

Enfin elle décroche.

— Tu as vu l'heure ? grogne-t-elle à travers le combiné.

Je me laisse tomber en arrière sur le matelas, ferme mes paupières et profite des images qui défilent devant mes yeux. Son corps enveloppé dans une serviette, comme dimanche dernier...

*J'aurais dû sauter dans ma voiture pour la rejoindre ! Merde !*

— Qu'est-ce que tu veux ?

Et merde ! Elle m'en veut !

— Tu es contrariée ?

— Je suis fatiguée.

— Tu me manques... Je voudrais pouvoir te toucher...

Je l'entends soupirer d'énervement plusieurs fois avant qu'un silence étrange s'installe entre nous.

— Éli ? Tu es toujours là ?

— Je croyais que tu étais occupé ?

Elle est mordante, comme lorsque je me suis réveillé chez elle avec la gueule de bois. Bordel, non !

— J'avais... des copies à corriger, je n'ai pas vu ton message tout de suite. Mais, j'ai terminé. Je sais qu'il est tard....

Alors que je roule sur le côté, j'entends un bruit sourd dans le combiné, puis plus rien.

— Il y a quelqu'un chez toi ?

— Qu'est-ce que ça peut te faire ? J'ai une vie en dehors de toi ! Et puis... je me demande de quel droit tu pourrais être jaloux !

— Tu as raison, mais je ne suis pas partageur. Qui est avec toi à cette heure-ci ?

Nouveau soupir. Plus impuissant qu'agacé cette fois.

— Une boule de poil blanche et rousse et en manque de câlins qui voudrait que je raccroche.

Putain ! Ce félin a une chance incroyable. Jusqu'à aujourd'hui, je n'avais jamais pensé à me réincarner en chat, mais en y réfléchissant bien, c'est une bonne idée. De l'attention. Des caresses. Pas de soucis... et en plus je pourrais me rincer l'œil comme bon me semble et coucher avec ma maîtresse tous les soirs.

*Le stress me fait dérailler.*

Je déboutonne mon jean, libère ma queue coincée dans l'étau de mon boxer et la prends à pleine main pour l'amadouer un peu.

— Éli ? Je suis dans un état bien pire que Sam, ce soir. J'aurais volontiers pris ma douche avec toi. Pas de gant. Pas de savons. Juste mes doigts et ma langue... Tu aimerais ?

Elle ne répond rien, mais bonne nouvelle, j'entends sa respiration s'accélérer dans le combiné. Elle s'y voit déjà. Tout comme moi.

— Frotter mon corps mouillé contre le tien, te plaquer contre le carrelage et glisser en toi jusqu'à t'entendre gémir...

— Thomaas !

Sa plainte est le plus merveilleux des consentements.

— Tu es sur ton lit ?

— Oui.

— Moi aussi... Enroulée dans ta serviette à fleurs comme dimanche dernier ?

— Oui, souffle-t-elle.

— Alors, retire-la et imagine que je suis près de toi. Comme hier soir. Comme avant-hier...

— Oh, mon Dieu Thomas, je ne peux pas faire ça ! couine-t-elle.

*Mensonge !* Au son de sa voix, je sais que le manque est le même pour elle que pour moi et ça m'excite encore plus. Je serre plus fort ma queue qui s'impatiente.

— Tu es prête ?

Silence.

— Éli, est-ce que tu es nue ?

Des bruits de frottement sortent du haut-parleur.

OK ! Elle se déshabille.

— Oui... je suis... prête.

*Oh ! Putain de merde !*

Je coince mon téléphone entre mon épaule et mon oreille et descends mon autre main sur ma trique.

— Ferme les yeux, ma douce.

Je fais la même chose.

— Utilise ta main comme si c'était la mienne. Tu sens mes doigts qui effleurent ton ventre ?

— Thomas, je....

— Chuut ! Garde les yeux fermés et caresse tes seins doucement. J'ai l'impression de sentir ta peau contre la mienne.

Son souffle s'accélère et je commence à faire coulisser mon érection entre ma paume.

— À quoi penses-tu ? Parle, ma douce. Vas-y !

— Je... ma main est... entre mes jambes.

— Frotte avec tes doigts. Doucement. Tu sens comme c'est bon ?

— Oui.

Je l'entends retenir un gémissement. Je suis sûr qu'elle mouille déjà et mes doigts s'activent sur mon érection au rythme de sa respiration saccadée.

*Dieu que j'aimerais la toucher !*

— Éli, je voudrais te lécher. Partout. Surtout là où tu te caresses. Sentir tes lèvres gonflées. Je bande si fort que mes mains n'arrêtent pas de glisser sur ma queue tellement j'ai envie de toi.

— Oh, mon Dieu !

— Ton majeur ! Enfonce-le maintenant.

Je l'imagine en train d'onduler sur son lit, le regard enflammé. La douleur dans mon bas ventre devient si insoutenable que je pousse un premier grognement.

— Thomas c'est... hum...

— Continue. Sens comme si c'était moi. Je le sens moi. J'ai besoin de t'entendre.

— Thomas, je... je vais, humm, mon Dieu Thomas !

— Accélère ma douce, je vais jouir en pensant à toi !

— Thomaas !

Je n'ai plus aucune maîtrise sur ma main qui prend un rythme effréné.

— Aaah, Éli bordel !

Je me contracte et serre les dents, car même si l'orgasme est là, la frustration de ne pas être à côté d'elle se fait cruellement sentir. Tandis que je reprends lentement ma respiration, le seul son

qui sort du combiné est son souffle encore irrégulier. J'essuie mes doigts poisseux sur mon boxer et range mon attirail. Puis je remonte jusqu'à la tête de lit où je m'adosse en mordant l'intérieur de mes joues. Je l'ai baisée par téléphone ! J'ai vraiment été jusque-là pour que ce soit elle et pas une autre ?

— Tu imagines que tu arrives à me faire jouir à distance ? Je n'avais jamais fait ça.

— Ah bon ? s'étonne-t-elle d'une toute petite voix.

— Tu n'es pas la seule à être novice dans certains domaines. Mais attention ! La masturbation, c'est uniquement en ma présence téléphonique.

— Pourquoi ?

Elle demande ça avec tellement de naturel que je me retiens d'éclater de rire. Ma douce inexpérimentée aurait-elle apprécié ce plaisir solitaire ?

— Parce que si tu te touches sans moi, c'est que je ne te suffis pas, et je ne l'imagine même pas.

— Moi non plus, dit-elle en étouffant un rire gêné.

Trois mots suffisent à faire naître un frisson au creux de mes reins. L'oreille collée à mon téléphone, je regarde dans le vide en souriant comme un débile.

— Tu me manques. Je vais essayer de dormir maintenant. Douce nuit ma belle.

— À demain, chuchote-t-elle.

Je raccroche, encore secoué par cet intermède érotique, et me précipite dans la salle de bain. Après une bonne douche, retour au boulot ! Je dois terminer la lecture de ces fichus documents. Pas de doute, le sexe reste la meilleure thérapie contre le stress.

*Avec elle.*

*Uniquement elle.*

*Elle qui me manque déjà...*

Si je continue à dérailler comme ça et à dire n'importe quoi, il va falloir que j'aille consulter.

**Élisa**

Comme prévu, j’attends devant l’entrée de la gare Saint Jean et Tina n’est pas encore arrivée. C’est la première fois que je mets les pieds ici. Je m’attendais à un bâtiment majestueux. Au lieu de ça, c’est un énorme bloc rectangulaire allongé et symétrique. Même s’il paraît que la verrière ferroviaire qui surplombe les voies est la plus grande d’Europe, en façade, cette gare me déçoit. La splendide gare de Limoges avec sa coupole en cuivre et son campanile n’a rien à lui envier.

Le vent froid s’engouffre dans mes cheveux et me fait plisser les yeux. Les mains enfouies dans les poches de mon éternel jean, je piétine le goudron pour me réchauffer et évacuer mon stress. J’étais convaincue d’avoir fait le bon choix en acceptant ce rendez-vous avec Tina, mais depuis cette nuit et mon intermède téléphonique avec Thomas, un nœud s’est formé dans mon estomac et il est de plus en plus serré.

Et si j’étais parano ? Mon expérience des hommes est très limitée. Ils ont peut-être tous leur part de mystère, comme Thomas ? Et puis, après tout, je ne lui ai pas tout dit moi non plus.

Et si Tina avait un plan diabolique pour m’entourlouper ? Elle a l’air de n’avoir aucun scrupule après avoir lancé cet ignoble défi à mon sujet... ?

Comme d’habitude, mes idées s’embrouillent et je suis en pleine réflexion quand un taxi noir s’arrête devant l’entrée. Tina en descend et roule sa gigantesque valise jusqu’à moi. Elle est magnifique dans son tailleur en lin. Ni trop coincée, ni trop vulgaire, elle renvoie une image parfaite, élégante et raffinée très différente de sa photo de profil sur Facebook.

*Et totalement opposée à la mienne !*

— Bonjour Élisa.

Je suis surprise qu’elle m’embrasse sur la joue, mais je ne le montre pas.

— Bonjour, Tina.

— On va boire un café ? propose-t-elle l’air beaucoup plus détendu que moi.

Elle m’indique l’entrée de la gare de la tête.

— OK.

L’intimité n’est pas la qualité première du bar froid et impersonnel où nous sommes installées. Au milieu du grand hall, j’ai l’impression que tout le monde nous regarde. D’une main, je touille mon café avec la petite cuillère et, de l’autre, j’appuie sans raison sur l’écran de mon smartphone posé sur la table, comme si j’attendais un appel urgent.

— Bien, commence Tina avec beaucoup d’assurance. Je suis contente que tu aies accepté de me rencontrer.

Les coudes posés sur la table, elle me regarde droit dans les yeux en se frottant les mains. Son parfum capiteux flotte au-dessus de nous et son attitude est si semblable à celle de Thomas que je pourrais croire qu’ils sont jumeaux.

*Après avoir imaginé qu’ils étaient amants, et même mariés, me voilà à penser qu’ils sont frères et sœurs ! Je suis débile.*

— Je ne comprends toujours pas pourquoi je suis là.

— Je suis la meilleure amie de Thomas.

— Je sais tu me l'as dit.

Rien d'autre ne sort de ma bouche. D'une main tremblante, je saisis ma tasse et la porte à mes lèvres. Je ne suis pas certaine que mon estomac accepte le café que j'avale par petites gorgées, mais tant pis ! Maintenant que je suis en face d'elle, je ne dois pas flancher.

— C'est un homme génial. Il est très intelligent. J'adore son humour décalé un peu pervers et je n'ai pas besoin de te rappeler qu'il est beau comme un Dieu, n'est-ce pas ? Il est tout à fait conscient d'exercer un charme démoniaque sur les femmes.

Troublée qu'elle parle de lui comme s'il était l'homme de sa vie, je ne peux toujours pas dire un mot.

— Nous avons été... amants il y a quelques années, ajoute-t-elle tout naturellement en me fixant comme si elle me jugeait.

Ma réaction ne se fait pas attendre et je manque de m'étrangler. Ils couchaient ensemble et ils sont devenus meilleurs amis ? C'est glauque ou c'est encore moi qui n'y comprends rien ?

— Ne sois pas choquée, c'est du passé. Simplement... Je tenais à te prévenir... Ne t'attache pas lui. J'ai eu... un mal fou à accepter notre rupture. Pourtant, j'ai la chance d'être la seule de ses ex avec laquelle il garde un vrai contact. Alors... fais attention à toi. La chute est violente et, avec lui, elle n'a aucun retour.

Je n'ai plus d'air dans mes poumons devant son avertissement brutal et inattendu. Mille nouvelles questions se bousculent dans ma tête.

— Pourquoi me racontes-tu tout ça ? Qu'est-ce que tu as à y gagner ? Tu es jalouse ? Tu veux le récupérer ? Tu l'aimes ?

Aussi muette que j'aie pu être depuis notre arrivée, je deviens intarissable. Un léger sourire se dessine sur les lèvres de Tina qui, tranquillement, boit plusieurs gorgées de café avant de me répondre :

— Je sais que ma démarche peut te paraître curieuse. Comment te dire ?... Euh... Thomas m'a parlé de toi à de nombreuses reprises, comme il le fait pour toutes les filles qu'il rencontre d'ailleurs. Je suis un peu sa confidente.

Je prends un coup dans le plexus. Que lui a dit Thomas ? Jusqu'où est-il allé ? Il ne lui a pas parlé de mon inexpérience quand même ? Je cherche autour de moi comment me sortir de cette situation embarrassante. Je finis par me racler la gorge pour éclaircir ma voix et, même si je sens mes joues s'échauffer, j'ouvre enfin la bouche :

— Co... co... ment ça ?

*Deux mots ! Waouh !*

Ma conscience sarcastique se moque de Miss Godiche qui fait son retour sans crier gare.

— Il m'a parlé de ton côté écorché qu'il ne comprend pas, de ta pudeur aussi... bref... tu es tellement différente de toutes les filles qu'il a rencontrées que je ne peux pas rester sans t'avertir.

— Pourquoi ?

*Et un mot de plus ! Un !*

— J'adore Thomas, mais je n'approuve pas toujours ce qu'il fait. Pour lui, les femmes ne sont qu'une histoire de baise, pour un soir ou quelques semaines, pour passer du bon temps. Il veut dominer, contrôler et lorsque ça va trop loin, il laisse tomber. Ça lui donne un sentiment de toute-puissance et il adore ça. Tu comprends ?

— Parfaitement.

Le nœud au creux de mon estomac a disparu et fait place maintenant à un état nauséux tout

aussi incommode.

*Miss Godiche est ridicule, pas débile !*

J'aurais aimé ne pas comprendre justement. Ne pas avoir la confirmation de ce que je crains depuis le début.

— Je ne sais pas pourquoi il fait ça. Il ne parle jamais de sa vie personnelle. Même à moi. Tout ce que je sais, c'est qu'il aime être désiré et lorsqu'il sent un début d'attachement de la part de sa partenaire, il la plaque sans y mettre les formes.

Cette histoire de pari me revient en mémoire et me turlupine. D'un côté, Tina l'a poussé dans mes bras en sachant très bien comment les choses risquaient de se terminer et, d'un autre, elle vient me mettre en garde contre lui. *Elle est tordue !*

— Pourquoi tu veux me protéger *moi* ? Je suis consciente que s'il est avec moi c'est à cause du défi que vous vous êtes lancés tous les deux. Mais il n'empêche qu'il est toujours là.

J'observe discrètement la réaction de Tina et, même si elle tente de le cacher, je vois ses doigts se resserrer sur sa tasse.

— Nous sommes joueurs tous les deux et nos jeux sont quelquefois pervers, je te l'accorde. Ce que je vais te dire est peut-être dur, mais... je pensais que tu n'aurais pas le temps de t'attacher. L'affaire s'arrêtait là.

*Quoi ?*

Nouveau coup dans la poitrine et le sang me monte à la tête. Qu'il baise une fois pour gagner un jeu débile ne lui pose aucun problème de conscience ? Elle aussi considère les femmes comme de vulgaires mouchoirs en papier ?

Je suis toujours aussi mal à l'aise, mais en plus maintenant je suis choquée. Je fais claquer le fond de ma tasse sur la table et la fusille du regard.

— En gros, si notre aventure s'était arrêtée à une seule et unique fois, tu n'aurais eu aucune pitié pour moi ? Ce qui te dérange, c'est que ça ne se passe pas comme tu l'aurais souhaité. Tu es donc jalouse...

Elle crache un petit rire en secouant la tête.

— Pas du tout. Tu te trompes totalement. On a toutes eu ta réaction. Celle de croire que l'on était différente des autres. Qu'on ne finirait pas aux oubliettes et qu'on avait un petit truc en plus. Vois-tu, ces derniers mois, les conquêtes de Thomas sont toutes dans mes connaissances et il se trouve que nous avons pu en discuter entre nous avant ou après. Elles n'ont pas toutes apprécié c'est certain, mais elles savent à quoi s'en tenir. Avec toi, c'est... différent. Je ne voulais pas te laisser dans le flou.

Qu'est-ce qu'elle en a à fiche de me faire souffrir ? Je ne suis pas sa meilleure amie ! C'est quoi ces remords à la con dans le dos de Thomas ?

— J'ai compris le message.

— Si tu ne me crois pas, tu peux faire une expérience. Dis-lui les mots qu'il ne veut pas entendre et constate sa réaction.

— C'est-à-dire ?

— Par exemple, murmure-lui un « ne me quitte pas » ou « tu es toute ma vie » ou pire encore « je t'aime ». Tu ne l'as jamais fait, pas vrai ?

Toujours aussi tranquillement, elle termine son café et plonge ses iris noirs dans les miens, tandis que je cherche à masquer ma gêne en mordant l'intérieur de mes joues. En réalité, Thomas m'intimide toujours autant. J'essaie de vivre au jour le jour, sans penser à une quelconque séparation. Ça s'arrête là.

— J'ai donc raison, ajoute-t-elle avec une certaine fierté. Tu ne lui as jamais dit ce genre de choses. Essaie et tu me remercieras de t'avoir prévenue.

Je remue légèrement la tête de bas en haut. Je n'ai aucune confiance en elle, alors tant que je n'ai pas la confirmation qu'elle se trompe, je peux accorder le bénéfice du doute à Thomas, non ?

— Bien ! termine-t-elle en se levant. Mon intention n'est pas non plus de te plomber le moral...

— Attends ! Si Thomas est si... volage, combien de maîtresses a-t-il en ce moment ?

Elle ricane en repoussant ses cheveux derrière son épaule.

*Il ne me semblait pas être passé en mode humour pourtant.*

— Thomas est exclusif. Donc, s'il y a un point où tu n'as aucun souci à te faire, c'est bien celui-là. C'est un possessif éphémère. Souvent très éphémère. Comme je te l'ai dit, je suis surprise que ça dure aussi longtemps entre vous. En ce moment, il est soucieux, je crois qu'il...

— Qu'il se contente de ce qu'il a sous la main c'est ça ? dis-je en serrant les dents.

Je ne sais pas si je dois être soulagée, furieuse ou effrayée par tout ce qu'elle vient de me dire. Je repousse ma tasse au milieu de la table et me lève d'un bond. Mon sac sur l'épaule et mon portable à la main, je n'ai qu'une envie, sortir d'ici.

— Un peu des trois serait une bonne mixture, répond-elle toujours aussi calmement.

Quelle arrogance ! Je ne suis pas surprise qu'elle soit la meilleure amie de Thomas. Ce qui m'étonne, c'est plutôt d'aimer autant être avec lui alors que je déteste être en présence de cette fille.

— Je dois te laisser. Mon train ne va pas tarder à partir. Je participe à un casting pour un défilé sur Paris, je ne veux rater ça sous aucun prétexte.

Prétentieuse ! Je m'en fiche de son défilé, moi !

Alors que je cherche mes clés au fond de mon sac, Tina sort une carte de visite de sa poche et me la tend.

— Voici mes coordonnées. N'hésite pas à m'appeler si tu as besoin. Par contre, si tu veux profiter de Thomas le temps qu'il t'accordera, garde notre entrevue secrète. S'il apprenait que tu as discuté avec moi, ce n'est pas à moi qu'il en voudrait le plus. Je suis sa meilleure amie envers et contre tout. Il ne croirait jamais que j'aie fait la démarche de venir te parler. Par contre, il penserait volontiers que tu as voulu fouiner dans sa vie et il ne te le pardonnerait pas.

Elle me dit clairement qu'elle m'a piégée et elle me donne son adresse au cas où ? Elle n'est pas nette cette fille ?

Sans le lire, je glisse le carton dans mon sac et amorce un demi-tour pour m'en aller quand elle rajoute :

— Au fait, Thomas et moi vivons en colocation depuis quelques mois, donc si tu as besoin de me joindre, fais-le par téléphone plutôt que de venir à l'appartement, au risque de tomber sur lui et de devoir lui expliquer comment on se connaît.

*En colocation ? Bon sang ! Pourquoi ne m'a-t-il rien dit ? Merde !*

Figée, je rumine sur place alors que, la démarche assurée, Tina s'éloigne vers le quai. Cette femme est bizarre. Qu'a-t-elle à gagner à me sortir tout ça puisque, d'après elle, ce n'est qu'une question de jours avant une rupture inévitable ? Elle n'espère quand même pas que je viendrais la remercier pour ses conseils le jour où ça arrivera ?

Je tente de remettre de l'ordre dans mon cerveau à demi noyé, tout en consultant l'heure sur mon téléphone quand je découvre un message de Justine :

[Alors, ce baby-sitting ?  
Tu penses qu'il y a eu galipettes ?]

Je pousse un long soupir de lassitude. Si je commence un échange de messages avec elle maintenant, je ne vais plus m'en sortir et je ne suis pas en état de plaisanter.

[Je t'appelle ce soir pour t'expliquer.]

Je m'empresse de ranger mon téléphone dans mon sac pour avoir la paix et sors du hall de gare. Il me reste du temps pour retrouver mon calme avant mon rendez-vous avec Thomas et je vais en avoir besoin. Je dois à tout prix réfléchir à l'attitude à adopter avec lui ce soir.

Bon sang ! Je n'aurais jamais dû me mettre dans une situation pareille ! Je savais qu'il fallait que je me tienne à distance des hommes.

## Élisa

Malgré ma contrariété, j’expire un soupir d’aise quand Thomas pousse la porte d’entrée. Je remonte un genou sur ma poitrine et cale mon dos sur les coussins du canapé sans pouvoir le quitter des yeux. Son odeur grisante est déjà partout autour de moi, comme un piège qui se referme lentement et contre lequel je ne peux pas lutter. En proie à un début d’anxiété, je mords mes lèvres quand il déboutonne sa chemise. Avec délicatesse, il la pose sur le bord d’une chaise en m’observant du coin de l’œil.

— Tu as une petite mine. Mal dormi ? Mauvaise journée ?

Pour une fois qu’il s’intéresse à mon bien-être, je suis trop préoccupée pour l’apprécier.

— Ni l’un ni l’autre. Je végétais en t’attendant.

À cause de Tina, j’ai la tête à l’envers, mais j’ai tellement envie qu’elle se trompe que je préfère attendre d’avoir des preuves plus concrètes pour me faire mon opinion.

Comme à son habitude, Thomas enlève ses chaussures. Il s’assoit près de moi, puis me tire vers lui jusqu’à ce que je me retrouve assise en travers de ses genoux. Son bras de referme sur mes reins et je me mets à frémir.

— Humm, je te manquais ? susurre-t-il en frottant son nez contre ma joue.

Je m’accroche à sa nuque et hoche la tête, consciente que, tourmentée ou pas, j’ai envie de lui. J’ai beau me répéter qu’il m’a menti sur sa soirée, qu’il n’était pas en réunion, mais sortait de chez lui après l’anniversaire de Tina, qu’il doit me cacher une multitude de choses encore, rien n’y fait.

— Le téléphone, c’est sympa, mais je n’aurais pas pu passer une journée de plus sans te toucher...

Sa main glisse sous mon pull et se fige sur la peau de mon dos.

— Sans te sentir, poursuit-il le nez collé dans mon cou. Sans te goûter.

Sa langue trace un sillon humide le long de ma mâchoire. Elle caresse mes lèvres avec lenteur, une par une, jusqu’à ce qu’elle entre en contact avec la mienne. Je savoure la douceur inhabituelle de ses mouvements et ferme les yeux le temps de ce baiser particulier.

— Tu m’as manqué, termine-t-il en me pressant contre lui.

Étonnamment, il reste sans bouger pendant de longues minutes, comme si lui aussi luttait contre une force invisible. J’entends sa respiration contrôlée, ses soupirs discrets et sa déglutition difficile.

Qu’est-ce qu’il a ? Tina n’aurait pas été tout lui raconter quand même ?

*Arrête de cogiter et cherche toi-même les réponses.*

Cette fille m’a assuré qu’il détestait parler de sa vie privée ? Voyons ça.

Je me recule un peu et pose mon index sur son tatouage. J’en redessine les contours et sens sa peau frémir sous mon doigt.

— Une erreur de jeunesse. Pourquoi ?

— Parce que... je n’avais pas l’âge pour comprendre ce que je faisais. Un tatouage ne se fait pas à la légère.

— Mais pourquoi ne pas avoir écrit tout simplement « vivre pour aimer » ?

— Je... Je te rappelle que je suis prof d'anglais, répond-il en esquissant un rictus moqueur.

— Humm, si tu étais jeune, tu n'étais pas prof ?

Du coin de l'œil, j'étudie sa réaction. Sa mâchoire se crispe à peine et ses pupilles ancrées à mes lèvres se dilatent, comme s'il réfléchissait à la réponse qu'il allait me donner. Encore un truc qu'il me cache ?

Je ne suis pas dupe. Nous nous connaissons depuis peu, mais j'ai appris à reconnaître ce sourire en coin qui signifie que la conversation le dérange. Franchement, lui qui ne cesse de me rappeler mon côté mystérieux n'a rien à m'envier. C'est un bloc de marbre quand il s'agit de se dévoiler.

— Disons que c'était plus fun qu'en français. Je voulais marquer au fer rouge mon addiction au sexe, ajoute-t-il comme s'il avait senti que sa première explication ne me satisfaisait pas entièrement. C'est une manière plus distinguée d'écrire que je ne vis que pour baiser et aussi pour contrarier... mon père qui déteste les tatouages et lui mettre la honte.

— Oh ! Vous êtes en conflit tous les deux ? dis-je en immobilisant mes doigts sur sa poitrine.

— C'est le moins que l'on puisse dire. Mon père est... un homme arrogant et despotique qui ne supporte pas qu'on n'aille pas dans son sens. Mes rapports avec lui sont compliqués depuis mon enfance. Alors... je préférerais ne pas en parler.

— OK !

Le regard voilé, Thomas a cessé de sourire et son visage est complètement fermé. Il y a chez lui comme chez moi des sujets à éviter et, si j'ai passé des années à m'apitoyer sur mon sort, je réalise que des blessures invisibles existent aussi chez les autres. À moins de chercher à tendre l'atmosphère, insister est inutile. Thomas n'a pas envie de parler de lui. Sur ce point Tina avait raison.

Et si elle m'avait dit la vérité sur toute la ligne ?

— Allo Élisabeth... Ici la Terre !

Je sursaute. Perdue dans mes pensées, je n'avais pas réalisé que Thomas continuait à me parler.

— Désolée, j'étais ailleurs.

— Je vois ça, me dit-il en m'embrassant dans le cou avec tendresse. Eh bien, maintenant que tu es revenue, on pourrait se détendre. Qu'en penses-tu ?

Ses doigts reprennent leur activité sous mon pull et, même si mon corps est sur les starting-blocks, j'hésite quelques secondes entre repousser son autre main logée entre mes cuisses ou lui donner ce qu'il attend, avec l'espoir fou de tordre le cou aux allégations de Tina.

*Il faut que je sache !*

Je penche la tête sur mon épaule et m'abandonne aux attentions de sa langue qui joue avec mon oreille. J'aime qu'il me touche, j'aime qu'il m'embrasse et même qu'il me baise. Je ne peux pas le nier.

Je le laisse faire quand il déboutonne mon jean et bascule même en arrière sur le canapé pour qu'il m'en débarrasse. Ma culotte suit le même chemin et, alors qu'il se met à genoux entre mes jambes, une immense chair de poule envahit tout mon corps. Comment peut-il avoir un effet aussi immédiat sur moi ?

— Je ne sais pas comment tu t'y prends, tu m'excites tellement vite, râle-t-il en faisant glisser son jean le long de ses jambes.

Moi aussi je suis folle de ce corps parfait, de ses caresses empressées, de ses paroles qui me

mettent la tête à l'envers... et de tout ce qu'il veut bien me donner.

Alors qu'il libère son érection, j'ouvre d'instinct un peu plus mes cuisses, pressée qu'il me possède. Il enfle rapidement un préservatif, puis il prend appui de chaque côté de ma tête et lape chaque centimètre carré de mon cou avec appétit.

— Tu vois l'effet que tu me fais, susurre-t-il à mon oreille. Je n'ai jamais bandé aussi fort pour une femme que pour toi.

Maintenant, je gigote d'impatience et m'accroche à sa nuque en couinant. Son sexe effleure le mien, un feu immense jaillit dans mes veines jusqu'à atteindre chacune de mes terminaisons nerveuses. C'est comme si les paroles de Tina, au lieu de me faire peur, me poussaient à dépasser mes limites. J'en veux plus, beaucoup plus. J'ai besoin de ne plus m'appartenir, de flotter dans un autre monde. Celui que Thomas me fait redécouvrir à chaque fois. Là où je ne pense plus et où seuls mes sens sont maîtres de moi. Avidement et débarrassée de tout complexe, je veux qu'il comprenne que j'accepte tout ce qu'il veut m'offrir, mais aussi que je suis une élève parfaite, qui apprend vite et sait s'exprimer et prendre des initiatives.

— Baise-moi Thomas.

Je me tends contre lui.

— Putain, Éli ! Tu me rends cinglé.

Il mord la peau fine de mon cou et s'affaisse un peu plus sur moi. Ma fente s'ouvre sous la pression de son membre plus dur que de l'acier qui commence à la sillonner sur toute la longueur.

— Maintenant ! S'il te plaît !

J'enroule mes jambes dans son dos et l'emprisonne si fermement qu'il s'enfonce en moi d'un seul coup. Immobilisé dans mes profondeurs, il pose son front sur ma clavicule en grognant :

— Nom de Dieu, tu es bouillante. Si c'est le téléphone rose d'hier soir qui t'a fait cet effet-là, je recommence cette nuit.

Je remue mes hanches, je veux qu'il bouge.

— Fais-moi du bien, Thomas.

Il entame de lents allers-retours et je me synchronise à ces mouvements.

— Humm, tu es très coquine aujourd'hui, fait-il remarquer en redressant sa tête. Tu sais que j'adore ça.

Deux éclats d'émeraude transpercent mes iris et je plonge mes mains dans ses cheveux sans le quitter des yeux.

— Moi aussi, j'adore ça.

Je bénis la mouche inconnue qui a dû me piquer pour que je devienne aussi bavarde et directive, elle est en train de m'affranchir de mes dernières inhibitions.

Je déroule mes hanches d'avant en arrière, mais ça ne me suffit pas.

— Plus fort. Baise-moi plus fort.

Un grondement sourd s'échappe du fond de sa gorge et il se redresse. Il glisse ses mains sous mes fesses et les cramponne en soulevant mon bassin à sa hauteur. Ses va-et-vient redoublent d'intensité. Il entre et sort tout entier. Chaque centimètre carré de mon intimité vibre au rythme de ses déplacements. Je sens que je chavire et, comme une droguée qui cherche des sensations encore plus fortes, j'en demande encore plus.

— Plus... fort.

Hors d'haleine, je ferme les yeux et agrippe le plaid étalé sous moi tandis qu'il accélère la cadence en tonnant des injures. Ses doigts massent mes fesses au rythme de ses assauts. Il me

bouscule, frappe mes chairs et me maltraite, mais il me fait vibrer comme jamais. Je gémiss de plaisir, encore et encore jusqu'à ce qu'un puissant orgasme m'emporte au-delà du réel. Je crie en m'arquant contre lui pour faire durer au maximum cet état d'extase qui s'accroît quand il lâche mon prénom avec une puissance inouïe.

— Putain, Éli, tu es une lionne aujourd'hui, souffle-t-il en se retirant. Tu m'as scotché.

Je le suis aussi, et c'est peu de le dire. Encore secouée de quelques spasmes, je me redresse sur mes coudes et esquisse un sourire en coin et regardant son entrejambe tandis qu'il retire son préservatif.

— Qu'est-ce que tu mates ? se moque-t-il en suivant mon regard. Ma queue est hors service. Tu es contente de toi ?

— Je... je...

Eh oui ! Toutes les bonnes choses ayant une fin, me revoilà en train de bégayer.

— Oh, je sais ce qui te tracasse, tu crois que je ne vais pas pouvoir tenir ma promesse ?

Il pose le préservatif usagé sur le bord de la table basse, puis après avoir remonté son boxer et son jean, il rampe jusqu'à moi.

— Il faut battre le fer tant qu'il est chaud, ajoute-t-il en effleurant mon clitoris du plat du pouce.

Son visage disparaît entre mes cuisses et la décharge électrique qui se propage est si intense que mes coudes lâchent. Je tombe en arrière sur le coussin et attrape ses cheveux par poignée.

— Oh mon Dieu !

Je me cambre contre sa bouche alors que sa langue déguste mes sillons. Son pouce s'occupe à merveille du centre de mon plaisir. Il le pince, l'agace, le cajole avec finesse, tandis qu'un doigt me pénètre en même temps. Assiégée de toute part, je rentre en fusion.

— Thomas... c'est trop bon, con... tinue !

Il grogne et je me contorsionne sous l'effet de ses multiples caresses. Même s'il ne s'agit que de sexe, je ne peux pas me résoudre à ce que tout s'arrête dans un jour, dans une semaine, ou même dans un mois ! C'est tout simplement impossible. Les yeux fermés, au bord de l'orgasme, je savoure ce moment comme si c'était le dernier. Je dois savoir pour ne plus me torturer. Les poings serrés dans ses cheveux, je reprends ma respiration et me concentre pour avoir le courage de sortir une des phrases maudites :

— Thomas... ne... ne me quitte pas... jamais...

Aussitôt, ses doigts cessent tout mouvement, sa langue se fige et je sens son souffle contre mon sexe. Mon cœur cogne si fort qu'il me semble qu'il va lâcher et une douleur sourde me broie de l'intérieur. Au bord des larmes, je m'apprête à reculer quand il plaque une paume sur mon ventre. La tête redressée, il me fixe et ses pupilles brillent d'une intensité étrange.

— Non ! ordonne-t-il avec fermeté. Ne bouge pas !

Comme s'il luttait contre une force invisible, il presse ses paupières et soupire à plusieurs reprises avant de me regarder à nouveau.

— Je... je suis là, Éli. Mais... ne me demande pas l'impossible.

Le coup que je reçois dans le plexus est violent, mais son doigt toujours en moi se remet à fouiller mes chairs encore bouillantes et je me cambre en tirant sur la racine de ses cheveux. J'étais si proche de la jouissance que, malgré ma peine, des frissons parcourent mon corps de mes reins à ma nuque.

— Bouge encore, poursuit-il en ranimant son pouce immobile sur mon clitoris.

J'ai envie de pleurer alors qu'un orgasme s'empare de moi. Je gémiss en pressant mes

paupières pour retenir mes larmes. Un goût de bile envahit ma bouche. Comment arrive-t-il à me donner du plaisir après ce que je viens de comprendre ?

Mon Dieu ! Tina a raison et pourtant, mon désir est plus fort que tout. Ma faiblesse me dégoûte.

Comme une marionnette à qui l'on coupe les fils, mes bras retombent sur le plaid et je ne bouge plus. Je sens sa paume effleurer ma joue, j'accompagne son geste en penchant ma tête sur le côté, mais je n'ouvre pas les yeux.

Que faire maintenant que je sais ? Le mettre à la porte sur-le-champ et souffrir un bon coup ou profiter du peu de temps qu'il daignera encore m'accorder avant de me jeter et vivre ces derniers moments avec une épée de Damoclès au-dessus de la tête ?

— Ma douce, tout va bien ?

La gorge nouée et l'estomac en vrac, je remue la tête de haut en bas sans dire un mot. Non ne je vais pas bien, mais je n'ai ni la force de le lui dire, ni celle d'admettre la réalité.

— Tu m'as pris de court en te transformant en lionne. Tu me surprends de jour en jour et j'adore ça.

J'aimerais que ses paroles puissent panser la plaie qui vient de s'ouvrir dans mon cœur. Qu'elles suffisent à me faire oublier la dure réalité.

**Thomas**

Avec lenteur, Éliisa tourne la tête vers moi et ouvre enfin les yeux. Son regard est humide et, même si je crois savoir pourquoi, je ne relève pas. À quoi bon parler du moment où je n'aurai plus envie d'elle alors que, pour l'instant, elle accapare presque toutes mes pensées. Je ne peux pas la quitter maintenant, pas encore. J'ai trop besoin qu'elle m'aide à oublier le merdier dans lequel mon père m'a plongé.

Putain, pourtant j'ai failli perdre pied tout à l'heure ! J'ai eu envie de tout plaquer et de la laisser plantée au milieu du salon, mais j'ai repensé aux soirées magiques que j'avais passées avec elle cette semaine et je n'ai pas pu me barrer.

— J'ai... je...

Je porte mon index en travers de ses lèvres, l'obligeant à se taire. Je ne veux rien savoir.

Tina m'avait prévenu, merde ! Elle m'avait dit que je risquais de la faire souffrir. J'ai foncé tête baissée par orgueil, parce que je n'en avais rien à foutre de blesser cette inconnue qui me semblait si froide et inintéressante. Seulement, jour après jour, j'apprends à la découvrir et, même si je suis conscient que l'issue est inévitable, je culpabilise déjà.

Des remords, moi ? Depuis quand ?

*Arrête de cogiter Thomas ! Tu n'es pas là pour ça !*

Je ramasse ses vêtements qui traînent par terre et les pose sur son ventre alors qu'elle se redresse sur ses coudes.

— Rhabille-toi... à moins que... tu ne sois d'accord pour un troisième round.

Un léger sourire se dessine sur ses lèvres, mais elle n'est pas assez habile pour me faire croire qu'il est sincère.

Je pivote pour m'asseoir correctement et ma cheville entre en contact avec une boule de poil qui se met à ronronner. Ce n'est pas la première fois que je l'envie, mais avec la journée de merde que j'ai passée, je donnerai tout ce que j'ai pour être à sa place : ne penser qu'à bouffer, dormir et se faire câliner. Le pied !

Ce matin, j'ai dû supporter les essayages de costumes sur mesure avec Jorge. Ensuite, j'ai voulu me débarrasser de lui en proposant à Tina de l'accompagner à la gare, mais elle a refusé catégoriquement. Comme je n'ai pas voulu discuter avec elle hier soir, elle doit faire la gueule. Jorge était ravi que je n'aie aucune excuse pour le laisser en plan et je me le suis coltiné jusqu'à maintenant. Il m'a suivi quand j'ai commandé une pizza. Il a attendu dans sa voiture pendant que je déjeunais et il est resté au garde-à-vous derrière la porte de la suite de l'hôtel quand j'ai traité avec Monsieur Hirowa en début d'après-midi. Bien sûr, comme si ça ne suffisait pas, ce japonais m'a invité à dîner pour fêter notre accord. C'est mon chauffeur qui m'a déposé ici. Il m'a donné une petite heure de liberté pour que je ne sois pas en retard au restaurant et il poireaute dans sa berline.

*Je n'avais pas assez d'un père collé monté et austère, il a fallu qu'on m'en amène un second de substitution tout aussi constipé.*

Il va falloir qu'il prenne un peu de distance, je ne vais pas supporter cette promiscuité pendant

des mois.

— Tu as soif ? demande une petite voix à peine audible tout près de moi.

Rhabillée, Élixa se lève et se dirige jusqu'à l'évier. Je la dévore des yeux pendant qu'elle boit un verre d'eau et porte une main sur ma braguette. Elle était tellement sauvage et expressive tout à l'heure qu'elle me fait encore bander.

*Bordel, ce que j'ai aimé ça !*

— Tu veux peut-être manger, ajoute-t-elle sans se retourner.

— Non merci. Je... J'avais faim de toi et tu m'as rassasié. Tu es une jolie gourmandise dont il ne faut pas abuser.

*... de peur de m'en rendre malade ?... ou de m'en lasser ?*

Je ne sais pas ce qui me fait le plus flipper : m'avouer que je suis accro à cette fille ou admettre que je vais devoir la quitter dès que je me sentirais mieux, car elle n'a aucune place dans ma future vie.

Ma pointe d'humour n'a pas l'effet escompté. Elle ne se retourne pas pour m'adresser son sourire timide qui me fait craquer.

Merde, je ne peux pas m'en aller en sachant qu'elle m'en veut encore.

*Encore des remords ?*

Sans faire de bruit, je m'approche d'elle et l'enlace avec fermeté. J'enfouis ma tête dans ses cheveux et hume avec délice son parfum de fleur d'oranger. Sa respiration devient haletante. Je dégage sa nuque et l'embrasse dans le creux du cou.

— Tu... on se revoit quand ? lâche-t-elle dans un soupir.

Mon estomac se vrille. Lui mentir sur mon dîner d'affaires de ce soir n'est pas très compliqué, mais lui avouer sans la blesser que je ne sais pas quand je pourrais la revoir est une autre histoire.

*Bordel ! Pourquoi Jorge ne m'a-t-il pas donné le planning de la semaine prochaine ? Si je ne peux pas la rejoindre tous les soirs, je vais péter un câble.*

— Je ne suis pas sûr d'être disponible la semaine prochaine. Je... Je te tiendrai au courant.

— D'accord. Ça me permettra de réviser un peu.

Elle ne me demande même pas pourquoi je ne serais pas disponible ?

*Elle est en train de m'échapper. Merde !*

Je la force à se retourner en lui tirant l'avant-bras. Elle garde les yeux baissés et des larmes coulent sur ses joues. Mon cœur se serre encore plus, mais je ne peux que m'enfoncer dans mes mensonges et lui faire croire que je n'ai pas compris ce qui la chamboule autant.

— Ma douce, qu'est-ce qu'il y a ? J'ai été trop... brutal ?

— Non, je suis juste un peu fatiguée.

— Tu n'avais pas un rendez-vous ce soir ?

— Je...

*OK ! Elle n'avait rien de prévu du tout.*

Du plat de la main, elle frotte son nez avant de poser sa joue sur ma poitrine. D'instinct, je passe mes doigts dans ses cheveux, comme je consolerais une enfant triste.

Lorsque sa fragilité ressort comme aujourd'hui, mon attitude envers elle me dégoûte et je me sens faible de ne pas avoir la force de lui dire la vérité sur mes intentions purement sexuelles et mes mensonges sur ma vie. Je suis un égoïste qui ne pense qu'à son propre plaisir. Jusqu'ici, cette vie de prédateur sexuel me convenait. Avec Élixa, je n'en suis plus si sûr.

— Thomas ?

— Hummm.

— Tu ne me parles jamais de rien. Tu... tu ne viens ici que... pour me faire jouir, c'est ça ?  
Ça y est, mon estomac pèse une tonne.

— Tu... as trouvé un nouveau plan cul pour la semaine prochaine... plus intéressant ? Tu en avais un en début de journée pour avoir refusé de venir plus tôt ?

Toutes les questions que je redoutais fusent en même temps et mon cerveau se met à carburer pour trouver un truc à lui sortir.

Si mon père n'avait pas refait surface, si elle n'affichait pas un refus aussi catégorique du luxe et de l'argent en général, si l'on s'était rencontrés plus tôt... Bref ! Si les choses avaient été différentes, j'aurais été plus loquace.

La main dans ses cheveux, j'exhale un long soupir d'impuissance et mon téléphone vibre dans ma poche au même moment. Je parie que c'est Jorge, mais je vérifie quand même.

[Il faut partir Monsieur]

*Il est né pour me faire chier celui-là.*

À cause de ce putain de dîner, Éliisa va croire que je n'accepte aucune discussion. Je n'ai pourtant pas le choix. Je prends son visage entre mes mains et la force à lever la tête.

— Je dois m'en aller Éli. Mais tu as raison, nous ne parlons pas assez, ni l'un ni l'autre. Je te promets de faire de mon mieux pour me libérer la semaine prochaine.

— Tu... J'ai raison, tu as rendez-vous avec une autre femme ?

— Personne d'autre que toi, murmuré-je en l'embrassant sur le front pour ne pas être tenté. On en a déjà parlé. J'ai un travail monstrueux pour préparer mes cours, mais je trouverai un moyen pour te voir.

Ses yeux encore embués se perdent dans les miens et elle force un sourire timide.

— Je... je te crois.

Sitôt dit, elle ferme les paupières et, contre toute attente, elle fond sur mes lèvres. Elle tremble, mais son baiser est vorace et exprime désir, peine, angoisse, incompréhension et tout un tas de trucs que je me refuse à analyser maintenant.

*Putain, elle est aussi perdue que moi.*

— Mon cœur...

Ce n'est qu'un souffle, deux mots à peine audibles prononcés alors que nos langues viennent de se quitter, mais ils me font frémir. Personne ne m'a appelé comme ça depuis... vingt ans. Depuis que ma mère a quitté ce monde en me laissant seul avec le roi de cons. Je me retiens de lui demander de répéter en serrant les poings et recule vers le canapé avant qu'il ne soit trop tard et que je l'embrasse encore.

Je renfile mes chaussures, réajuste ma chemise et attends d'avoir ouvert la porte pour la regarder à nouveau. Les joues rosies, les yeux baignés de larmes, elle se cramponne à l'évier.

Je sais qu'elle va pleurer quand je serais parti. Pourquoi j'ai si mal au cœur de la laisser dans cet état-là ?

J'inspire un bon coup et referme derrière moi avant de ne plus pouvoir le faire.

*Plus les jours passent, plus c'est dur de la quitter.*

Quand j'arrive sur le parking, Jorge m'attend dans la voiture en lisant le journal. À l'affût du moindre mouvement, il me repère dans le rétroviseur alors que je n'ai fait aucun bruit et sort m'ouvrir la porte.

— Avez-vous passé une bonne soirée Monsieur ?

— Non Jorge, beaucoup trop courte !

Je m'installe à l'arrière et un sentiment de frustration intense m'envahit lorsque je jette un œil par la vitre et aperçois la lumière de l'appartement d'Élisa. Le véhicule n'était pas si planqué que ça si je peux voir sa fenêtre. J'espère qu'elle n'a rien remarqué. Vingt-quatre heures seulement que je vis une double vie contre ma volonté et je n'en peux déjà plus.

Mon chauffeur trop lisse roule, les yeux rivés sur le pare-brise, sans faire aucun commentaire.

*Si on m'avait collé un androïde, je ne me serais pas senti plus seul.*

Mes pensées s'envolent vers ma douce Élisa que j'ai lamentablement abandonnée alors qu'elle n'allait pas bien. J'espère qu'elle va réussir à dormir et qu'elle ne m'en voudra pas trop longtemps. Mon inquiétude pour sa santé physique et mentale me désarçonne. J'ai besoin et envie de lui faire partager ma vie. Une partie de ma vie tout au moins, celle que je peux lui montrer, sans le bling-bling qu'elle déteste.

*Oui ! J'en ai furieusement envie !*

— Jorge ?

— Oui, Monsieur !

— Vous ne m'avez pas parlé de mon agenda pour la semaine prochaine. Y a-t-il des rendez-vous professionnels prévus en soirée ?

Il faut absolument que je me dégage du temps. Je refuse que mes nouvelles obligations interfèrent dans ma vie privée !

— Oui, Monsieur ! Lundi soir vous avez un rendez-vous téléphonique avec votre père, dans sa suite du Lux-Hôtel. De mardi à mercredi, vous serez à Paris. Le reste de la semaine est libéré.

Je me contracte sur mon siège.

— À Paris mardi ? C'est une blague. Je bosse !

— Vous n'avez aucun cours le mercredi, Monsieur.

Mon père s'est même renseigné sur mon emploi du temps à la fac ! Sous peu, il risque d'enfreindre les règles liées à mon intimité. Il n'a aucune limite. Si ça se trouve, il a même engagé un détective privé pour connaître tous mes faits et gestes au cas où Jorge ne les lui rapporterait pas. Ma parano, guérie depuis des années, refait surface et me terrorise.

— Quelle est la raison de mon déplacement à Paris ?

— Je n'en ai aucune idée Monsieur. Vous verrez ce point avec votre père lundi.

Je donne un coup de poing dans le cuir de la banquette.

— Putain ! Vous comptez me donner cet agenda ou juste m'avertir au dernier moment à chaque fois ?

Le pauvre Jorge ne fait que suivre les ordres de mon père chéri, mais je n'ai personne d'autre sur qui passer ma colère.

*Et voilà que bientôt je vais en venir à plaindre Jorge.*

— J'attendais que vous me le demandiez, Monsieur.

— Ça fait aussi partie des tests pervers de mon père pour voir si je suis capable au sens où il l'entend ?

— C'est exact, Monsieur.

Mon soupir bruyant fait lever les yeux de Jorge dans le rétroviseur et j'ai presque l'impression qu'il compatit. Je délire ! Comment cet homme glacial pourrait-il avoir des sentiments ?

— Je sais que vous avez des devoirs envers mon père, mais... pourriez-vous passer sous silence mon aventure avec Élisa... enfin avec cette jeune demoiselle ?

Il réfléchit et je l'entends soupirer à son tour.

— Je pense qu'il est effectivement plus raisonnable de ne pas en parler, Monsieur.

— Merci beaucoup, Jorge.

Jamais je n'aurais imaginé le remercier un jour.

— Vous m'avez dit que j'avais quartier libre à partir de jeudi, c'est bien ça ?

— Exactement.

— Parfait !

J'extirpe mon téléphone de ma poche et ouvre ma dernière conversation avec Éliisa. J'écris la suite :

[Libre pour dîner jeudi soir ?

Je ne pourrais pas rester  
plus longtemps sans te voir...

Tant pis pour mes cours à préparer.

Si tu veux, je te promets de  
te faire jouir... trois fois]

Je retiens ma respiration jusqu'à l'arrivée de la réponse.

[Trois fois ? Prétentieux]

Un doux frisson monte dans ma colonne vertébrale à la lecture de son message. *Mon Dieu Éliisa qu'est-ce que tu me fais ?*

[Je note :)

Rendez-vous au Barok-Lounge vers 20 h,  
quai des Chartrons.]

Ce restaurant est une pure merveille pour les yeux et pour les papilles. J'y ai dîné avec Tina à la fin de l'été pour fêter un de ses contrats de mannequinat. Éliisa adhèrera certainement à l'ambiance feutrée et aux mets délicats proposés.

[OK]

[Tu me manques déjà.

J'ai hâte d'être jeudi.]

Cinq jours ! Ma queue va être difficile à contrôler pendant tout ce temps. Putain ! Ça me rend dingue de ne pas pouvoir passer à une autre. Ce n'est pas croyable.

L'arrêt du véhicule devant la porte du Lux-Hôtel me tire de mes pensées et Jorge vient m'ouvrir la portière.

Repas guindé en perspective.

— Une hôtesse vous attend dans le hall pour vous donner des vêtements de rechange, me dit-il en me toisant.

*Nom de Dieu !* J'avais oublié ce « détail ». Je baisse les yeux sur ma tenue un peu

chiffonnée. Il est bien évident que je ne peux pas me présenter à un dîner comme celui-là en jean. Et puis, la prochaine fois que j'envisagerai de baiser Élisabeth avant un rendez-vous professionnel, il faut que je pense à prendre une douche aussi.

*Dans quelle merde je me suis fourré, sans déconner !*

— Merde ! Euh... merci, Jorge !

— C'est mon travail Monsieur, me répond-il en me tendant un gros carnet en cuir noir. Prenez aussi votre agenda !

Son sourire est courtois, mais il a l'air sincère et je trouve soudain cet individu plein d'empathie. Peut-être l'ai-je mal jugé ?

Je l'abandonne sur un signe de la tête et rentre au plus vite dans le hall de l'hôtel. Il me reste un quart d'heure pour me mettre dans ma seconde peau : celle de l'homme d'affaires sûr de lui, arrogant et guindé.

**Élisa**

— Dépêche-toi ! Tu traînes.

À peine sortie de sa Volkswagen, Justine trépigne d'impatience devant ma portière.

Elle est aussi pressée qu'un citron alors que je suis toujours assise sur le siège passager et que je n'ai pas encore eu le temps d'attraper mon sac à mes pieds. Si je pouvais avoir la moitié de son entrain, je serais comblée !

— Laisse-moi le temps de relacer ma chaussure !

Tout en nouant le lacet de ma basket en toile, je la regarde, rêveuse. Sa tenue décontractée, un legging noir et une grande tunique bariolée, lui va à ravir. Je me demande si, pour ne pas lasser Thomas trop vite, je ne devrais pas investir dans une nouvelle garde-robe.

— Alleez ! s'exclame-t-elle encore.

— Arrête de gesticuler comme ça ! Tu me donnes le tournis. Tu es plus excitée que moi, c'est dingue quand même !

J'avais promis de l'appeler samedi dernier pour lui parler de ma soirée baby-sitting et c'est ce que j'ai fait. Sauf que, maintenant, je crois que j'aurais mieux fait d'aller me coucher.

Après le départ de Thomas, et surtout son SMS pour m'inviter à dîner, je ne savais plus trop quoi penser. D'un côté, il y avait Tina et cette vérité qui venait de me sauter aux yeux. De l'autre, mon désir et cette petite voix qui me hurlaient de ne pas laisser tomber. Alors, plutôt que de m'enfoncer dans une immense crise d'angoisse, j'ai sauté sur mon téléphone. J'ai commencé par raconter à Justine la façon dont je m'étais débarrassée de Louis et de ses parents. Puis de fil en aiguille, je lui ai parlé de Tina et, au bout du compte, je lui ai balancé ce que j'avais découvert sur Thomas, comment je l'avais piégé pour connaître la terrible vérité sur ses intentions. Elle m'a conseillé de profiter, sans me prendre la tête, en faisant quand même attention à ne pas être prise pour une dinde.

C'est bien ce qui me stresse : être prise pour une idiote et souffrir comme j'ai pu souffrir avec Grégoire. Tous ces sentiments d'infériorité, de trahison, d'abandon et de peur que j'ai pu vivre avec lui sont en train de revenir dans ma vie alors que j'ai mis tant d'énergie à les fuir. Mais ça Justine n'en sait toujours rien.

Puis, j'ai fini par lui dire que, malgré tout, j'avais accepté un rendez-vous à dîner à l'extérieur avec Thomas. Et là, elle n'a pas manqué de me faire remarquer l'énorme pas en avant que représentait cette invitation en public. J'ai eu beau ajouter qu'il n'était pas le seul à faire des efforts, que moi aussi j'en avais déjà faits, ne serait-ce qu'en acceptant cette relation étrange avec lui, elle n'a rien voulu entendre et m'a répété que je n'avais pas intérêt à rater le coche.

Depuis, elle s'est investie d'une mission : être ma conseillère en image, et son initiative de revoir mon allure de la tête au pied l'a rendue euphorique. D'après elle, pour être à la hauteur d'un dîner romantique avec Sexy-man, je dois mettre le paquet : coiffure, maquillage, style vestimentaire...

Sur le moment, j'étais un peu vexée de devoir subir un ravalement de façade complet pour être présentable selon elle. Mais tout compte fait, j'y trouve un réel intérêt : pendant que

j'endosse le rôle de la nunuche à relooker, je ne repasse pas en boucle ma soirée d'avant-hier et ne pense qu'à celle à venir. J'arrive même à en frissonner d'impatience. J'en suis arrivée à un constat : je suis aussi accro à Thomas que lui l'est au sexe. Une addiction physique aussi risquée qu'enflammée.

— Ma chérie, tu vas être splendide ! me rassure Justine alors que je sors enfin du véhicule.

Le parking du centre commercial est presque complet et penser que, dans la galerie marchande vers laquelle nous nous dirigeons, des dizaines d'yeux vont se retourner sur ma silhouette intimidée, et donc ridicule, me met mal à l'aise. Pourquoi ai-je accepté la folle proposition de Justine ?

— Splendide, j'en doute. Moins pire, ce serait déjà bien !

— Elle fait des miracles.

Je réponds à son clin d'œil par un long soupir. Si c'est comme ça qu'elle pense me mettre à l'aise, c'est raté.

« Elle », c'est l'esthéticienne. La première étape dans le planning que Justine a organisé pour moi. Cependant, je n'ai jamais mis les pieds dans un institut et je me demande à quelle sauce je vais être mangée. Avant midi, elle a sauté sur son téléphone et a pris un rendez-vous à ma place. Seulement, malgré mon insistance, elle a tenu à garder le mystère sur les prestations demandées. Je suis curieuse, impatiente, mais aussi anxieuse de connaître plus en détail les sensations de bien-être qui m'attendent.

Je plaque ma paume sur mon estomac tout en essayant d'avaler ma salive. Le sandwich du déjeuner pèse encore et je regrette d'avoir oublié de prendre une bouteille d'eau pour hydrater ma gorge sèche.

Bref ! Je vais devoir gérer l'appréhension qu'une ou un inconnu me touche, contrôler mon stress et ma nausée débutante, supporter l'effervescence de ma meilleure amie et tout ça avec le sourire.

*C'est cool !*

— Ce n'est pas d'un miracle dont j'aurais besoin, mais d'une bonne dose de courage.

Elle se met à rire et m'entraîne derrière elle en sautillant.

Aujourd'hui, j'ai l'impression de participer à l'émission « nouveau look pour une nouvelle vie »<sup>[15]</sup>. Justine prend sa fonction tellement à cœur que son excitation arrive à me faire sourire quand même.

— Tu ne réussiras jamais à me transformer ma pauvre.

— Il n'est pas question de changer quoi que ce soit, ma chérie ! Il faut juste mettre en avant tous les atouts que tu caches derrière tes fringues androgynes et ta coiffure limite hippie.

Inutile de me rappeler que je ne ressemble à rien, je le sais déjà !

— OK ! Je n'ai pas la tête de l'emploi pour accompagner Thomas le magnifique, mais l'habit ne fait pas le moine.

— Disons que c'est déjà mieux qu'être une vraie nonne dans un couvent de 18 m<sup>2</sup>, mais des progrès restent à faire.

Elle glousse tellement fort qu'elle ne m'entend pas grogner dans son dos. En pénétrant à l'intérieur du centre commercial, elle en rajoute une couche :

— Je te l'ai déjà dit ce matin : c'est ton premier rendez-vous galant avec Sexy-man. Rien à voir avec des galipettes chez toi pour passer du bon temps. Secoue-toi ! Tu as un rencart en amou-reux.

Je hausse les épaules. L'adjectif n'est pas approprié, mais bon... Thomas me fait vibrer, me rend belle malgré tout, et j'ai l'impression d'être vivante dans ses bras. Quelles que soient ses intentions, je dois profiter du moment présent.

— J'ai compris. N'empêche que tu ne m'as pas expliqué comment ça allait se dérouler chez l'esthéticienne.

Je fronce les sourcils, un peu inquiète.

— J'avoue que Thomas est l'homme le plus sexy que j'ai rencontré, alors *tu* dois le mériter, me dit-elle en appuyant fortement son index sur mon épaule.

Je trotte à côté d'elle dans l'immense galerie marchande et je vois bien que je l'énerve avec ma question. Elle fait exprès de ne pas y répondre clairement, mais je n'insiste pas pour éviter d'avoir à supporter Discrétion Zéro en pleine crise d'excitation... enfin... jusqu'à ce que nous soyons devant la porte de la boutique :

— Bon alors, c'est quoi le programme ? Étant la première intéressée, j'ai quand même le droit de savoir, non ?

— Soin complet, annonce-t-elle, la tête dressée avec fierté.

*Comme si son idée méritait la médaille de l'ingéniosité...*

— Gommage, masque, crème et tout et tout ?

Inutile de souligner que mes connaissances en la matière s'arrêtent avant le « et tout et tout ».

— Oui... et... épilation intégrale, précise-t-elle en éclatant de rire si fort que plusieurs passants nous dévisagent avec un air interloqué.

— Quoi ! C'est une mauvaise blague ?

J'étouffe un cri en mordant dans ma main. Je n'ai aucune pointe d'humour, mais là tout de suite, j'ai juste envie de l'étrangler.

*Il faut souffrir pour être belle !*

Ma petite voix intérieure m'horripile. Il n'y a que ma mère qui a le droit de me sortir cette phrase-là. Et encore ! Elle le faisait volontiers quand j'étais enfant et qu'elle coiffait ma tignasse récalcitrante, mais il y a bien longtemps que je ne l'accepte plus.

— Je suis on ne peut plus sérieuse.

Justine me sourit de toutes ses dents.

— Qu'est-ce que tu entends par... euh... intégrale ?

— Sourcils, aisselles, jambes et... maillot.

Elle glousse alors que je me tortille sur place, envahie par la panique. Je craignais déjà que l'on me touche le visage, mais être obligée de me déshabiller pour me faire tâter ailleurs est juste impensable. Ma meilleure amie n'est pas attentionnée, elle est sadique.

— Justine ! Je te déteste !

Mes joues bouillent de honte.

Sur l'instant, je le pense vraiment : je hais la seule personne capable de me supporter ces dernières années.

— Pas de panique, l'esthéticienne a vu des minous de tous poils si j'ose dire. Le tien ne fera aucune différence.

Elle recommence à rire si fort en ouvrant la porte, que c'est maintenant les clients présents dans la boutique qui ouvrent de grands yeux.

*Super ! Rien n'est encore commencé que l'on s'est déjà fait remarquer deux fois. J'adore !*

Une femme brune, ultra-maquillée genre pot de peinture ambulante et coiffée à la perfection

nous accueillent avec un large sourire.

— Bonjour, Mesdemoiselles, je peux vous aider ?

Elle doit avoir la trentaine et ressemble aux clichés de ces filles siliconées et surfaites que l'on trouve dans les magazines people.

Je suis tout à fait dans mon élément dans cette boutique !

— Mon amie, Élixa De Sacco, a rendez-vous à 15 h, s'empresse de répondre Justine avec assurance, en me montrant du doigt.

— Très bien, asseyez-vous. Nous allons nous occuper de vous dans cinq minutes Mademoiselle, me dit-elle.

*Comment ça nous ? Combien vont-elles être à s'acharner sur moi ?*

Tandis que j'esquisse un demi-sourire à cette Barbie des temps modernes, je prie en silence pour que la ou les personnes censées s'occuper de moi ne lui ressemblent pas. Si c'est malheureusement le cas, elle n'aura pas besoin de m'épiler, je serais devenue liquide avant qu'elle ne me touche et Justine n'aura plus qu'à venir me ramasser à la petite cuillère.

Ratatinée sur mon fauteuil, je ferme les yeux. J'imagine le film d'horreur dont je vais être l'héroïne principale dans quelques minutes, avec dans le rôle de la victime épouvantée, Élixa De Sacco, moi-même pour vous faire rire, et dans le rôle du bourreau Barbie girl en personne. J'entends Justine étouffer un rire à côté de moi. Si je crie ou je pleure devant l'esthéticienne, je vais encore passer pour une idiote. Je vais peut-être commencer par étrangler ma meilleure amie ? Après j'aviserais...

À mon grand regret, mon relooking commence aujourd'hui et il risque de durer trois longs jours !

*Oh bon sang !*

**Thomas**

Sur le trottoir obscur, je suis chacun des pas de mon chauffeur-garde du corps jusqu'à la grosse berline qu'il a garée à l'abri des regards. Le véhicule, trop voyant à mon goût, est resté dans une rue adjacente à mon immeuble, et Jorge a accepté, non sans rechigner, de venir me chercher à pied sur le parking de la résidence en se faisant le plus discret possible. Il a l'incontestable qualité de passer inaperçu alors que son physique laisserait croire le contraire et moi, je ne tiens pas à être vu par des voisins cancaniers qui s'empresseraient de bavarder auprès de Tina.

Quand j'ai débauché, ma colocataire venait de rentrer de Paris. Elle avait l'air épuisée et j'ai à peine eu le temps de lui demander comment s'était passé son week-end que je devais ressortir. J'ai profité d'un appel sur son téléphone pour m'éclipser et, maintenant, elle doit croire que je suis parti rejoindre Élisabeth qui, sans le savoir, me sert d'alibi depuis le début de ma double vie, c'est-à-dire depuis trois jours.

*Seulement trois jours, putain !*

Les poings serrés dans les poches de mon blouson, je marmonne. Ce rendez-vous téléphonique avec mon père adoré me stresse.

— Jorge ?

— Oui, Monsieur.

— Pourrait-on rester à l'endroit où vous avez garé la voiture pour que je n'aie pas à me rendre à l'hôtel comme c'était prévu, s'il vous plaît ?

— Bien, Monsieur.

Pourquoi irais-je jusqu'à sa suite louée au Lux-Hôtel, uniquement pour l'appeler ? C'est ridicule et risqué. Tina n'y travaille pas aujourd'hui, mais quand même. Avec le bol que j'ai en ce moment, elle serait bien capable d'y faire un tour et de raconter sa virée parisienne à ses collègues. Je me vois mal lui expliquer ma présence là-bas, accompagné d'un molosse apathique tel que Jorge. Déjà samedi, pour mon dîner avec Monsieur Hirowa, j'ai eu chaud, elle était déjà partie. J'ai intérêt à lui révéler très vite ma double vie avant qu'elle ne l'apprenne autrement. Seulement, je n'ai toujours pas trouvé le temps... ou plutôt, je ne l'ai pas pris, trop obsédé par mes soirées avec Élisabeth.

*Merde !*

Sans le lui avoir demandé, Jorge reste à l'extérieur du véhicule tandis que je m'installe à l'arrière de la berline et compose le numéro préenregistré de mon père avec l'iPhone qu'il m'a donné.

— Jack Andrews !

— Bonjour, Papa.

— Jorge m'a informé que les premiers jours dans tes nouvelles fonctions se sont bien passés. C'est parfait.

*Super !* Il ne me demande pas comment je vais et m'annonce directement la couleur. Pourquoi est-ce que ça arrive encore à me blesser ?

— Papa, j’aurais besoin que l’on parle des conditions externes à mes nouvelles responsabilités.

Autant commencer par les choses qui fâchent et en être débarrassé.

— Qu’entends-tu par-là ?

— Eh bien, Jorge vingt-quatre heures sur vingt-quatre, c’est un peu lourd. J’ai une vie sociale que je souhaite conserver. Personne n’est au courant de... enfin tu vois... de qui tu es et qui je suis... Enfin qui je devrais être.

J’allais lui avouer que mon entourage croyait que j’étais orphelin, mais le connaissant, je ne suis pas certain que cette idée soit la meilleure.

— As-tu honte de ton rang social pour n’avoir rien dit ?

Une pointe d’amertume dans sa voix ? Mon père avec des sentiments ne serait pas mon père, je dois avoir trop d’imagination.

— Papa ! Je te rappelle que tu as balayé mon avenir sur un malentendu il y a plusieurs années, alors pour ce qui est de mon rang social, excuse-moi de te dire que je ne voyais pas l’intérêt d’en parler. J’ai bien été obligé de faire sans pour sortir la tête de l’eau.

— Thomas, tu n’as pas eu la sagesse à l’époque de te remettre en question. Ne viens pas te plaindre aujourd’hui de ce que tu as toi-même semé.

Mon père est buté ! Qu’il pose son cul sur une chaise et réfléchisse à la situation familiale qu’il a créée serait une bonne chose.

*Il y a à peine cinq minutes que nous discutons et, déjà, il me gonfle !*

— Rien à voir avec la sagesse ! Je pensais que mes diplômes auraient suffi à te prouver mes capacités. Pour être tout à fait honnête avec toi, je dirais que les remises en question peuvent être réciproques, si tu vois ce que je veux dire. En dehors d’une classe sociale, d’un degré de responsabilités professionnelles ou de je ne sais quelles autres distinctions, j’ai une vie privée, sociale et intime, et on ne juge ni les gens sur leur apparence physique ni sur leur comportement en privé !

Je n’ai vidé qu’une petite partie du sac que je traîne sur mes épaules depuis des années. Si mon père doit prendre mes propos de travers, autant que ce soit maintenant et qu’on en finisse avant d’avoir commencé. Comme il l’a si bien dit il y a quelques jours, je vais avoir trente ans, et je n’ai pas l’intention de me faire marcher sur les pieds comme lorsque j’en avais à peine vingt.

— Que proposes-tu ?

Il me tend une perche pour un éventuel compromis ou je rêve ? Il est tombé sur la tête !

Pris au dépourvu, je mets quelques secondes à tourner mes réponses.

— Euh, OK pour Jorge dans le cadre du travail. Même si ça m’en coûte de devoir me déplacer avec lui, je veux bien faire un effort. Par contre, le reste du temps, je veux avoir la liberté de me déplacer à ma guise, c’est-à-dire avec ma voiture personnelle ou en tramway, et ne pas avoir à rendre de compte sur les gens que je fréquente.

À l’autre bout du fil, c’est le silence total et ce n’est pas bon signe. Merde ! Si j’insiste, il va croire que je le supplie et refusera catégoriquement mes conditions.

Je regarde la silhouette statique de Jorge à travers la vitre, puis je pousse un long soupir d’impatience qui débloque mon père :

— Thomas, tu es conscient que tu auras deux activités pour le moment ? Donc peu de temps à consacrer à tes éventuels *amis*.

Il appuie volontairement sur le dernier mot et la pression monte dans mes veines. Que sait-il de l’amitié, lui qui ne tient les gens que par son foutu pognon ?

— Je sais tout ça, papa ! Je ne suis plus un enfant ! J'ai juste besoin de garder un contact avec une vie *normale*. Ce qui implique de ne pas me déplacer à la fac avec un chauffeur et de voir mes amis comme bon me semble.

Je l'entends ricaner. Il m'exaspère quand il fait ça. S'il aime sa vie de pacha luxueuse, avec des sous-fifres présents à chacun de ses gestes, moi non. J'aspire à autre chose. J'ai envie de lui crier qu'avoir un toutou collé à mes basques ne me fait pas bander, mais il vaut mieux que je m'abstienne de ce genre de réflexion.

— Très bien ! finit-il par trancher. Jorge s'occupera uniquement de tes déplacements professionnels, à moins que, dans un cas particulier, il ne juge nécessaire de faire autrement.

Le roi des cons vient de donner son accord si vite que je mets quelques secondes avant de répondre :

— Parfait.

Parfaitement incroyable !

— Parle-moi brièvement de tes amis.

Je me disais bien qu'il y avait anguille sous roche.

— Ma meilleure amie est...

*Non ! Ne lui dis pas qu'elle bosse au Lux-Hôtel !*

— Elle est mannequin – *c'est moins pire* - et mon pote le plus proche travaille dans la restauration. Mais ne compte pas sur moi pour te donner leur nom.

— Je suppose qu'il s'agit de la jeune femme qui partage ton appartement ?

— Ne me dis pas que tu as fait des recherches sur elle ?

— Il est nécessaire que je sache où tu habites et qui vit avec toi.

OK ! Si j'avais le mince espoir qu'il ne connaisse pas son métier principal, c'est raté. Merde, merde et merde !

— Bien ! poursuit-il devant mon grognement. Où travaille ce jeune homme que tu appelles *ton pote* ?

— Il est chef de partie dans un restaurant de quartier.

— L'ambition de l'un et de l'autre est extrêmement élevée à ce que je vois !

— Papa s'il te plaît, ne commence pas ! Je ne vais pas te répéter ce que je t'ai déjà dit il y a deux minutes. Classe sociale ou pas, ambition ou pas, ce sont mes amis.

— Je veux bien fermer les yeux sur tes *amis*, dans la mesure où ils n'influent pas sur ton comportement.

*Waouh !!!*

Je persiste à penser que quelqu'un lui a fait fumer un truc bizarre ou qu'il planque des bouteilles sous son bureau.

— Arrête de croire que je suis influençable, c'est énervant et j'ai passé l'âge !

— Très bien ! Par contre, concernant ton appartement, je pense qu'il serait plus judicieux de te trouver un logement seul.

— Je le pense aussi.

Pour une fois, mon père et moi sommes d'accord, même si ce n'est pas pour les mêmes raisons. La vie en colocation ne sera pas possible à long terme.

— Contacte Éric Lopic, le responsable de notre agence à Bordeaux. Il te montrera les différentes disponibilités en vente actuellement. Kristen, ma secrétaire, va lui envoyer un mail.

— En vente ?

— Tu ne vas tout de même pas être locataire dans un de nos logements ! Ce serait une

aberration. Je me charge du financement.

Après la voiture, l'appartement ! Bonne idée ! Je vais finir par avoir une considération différente pour mon père et devenir aussi vénal que lui.

— OK, ça me va ! J'essaierai d'y passer dans la semaine.

Nouveau silence. Un peu plus long que le premier.

Quelque chose que le roi Andrews n'oserait pas me demander ?

— Fréquentes-tu quelqu'un ?

Nous y voilà ! Je me disais bien que le sujet serait abordé à un moment ou à un autre. La question est directe, mais au moins, cela signifie que Jorge ne lui a rien dit. Il remonte d'un cran dans mon estime.

— Euh... non pas actuellement. Je manque de temps, vois-tu.

— C'est une bonne chose. Lorsque ton emploi du temps te le permettra, ton nouveau statut t'ouvrira les bras de femmes dignes d'assurer ta descendance.

Je ne suis pas toujours très net, mais ce type est un fou furieux. Je baise pour le plaisir sans penser plus loin. Cependant, il est hors de question que je baise pour faire un môme et encore moins sans prendre de plaisir, juste parce que ma partenaire aurait un compte en banque à dix ou onze chiffres.

— Papa ! L'amour ne se commande pas.

— Je ne te parle pas d'amour.

— J'avais saisi la nuance. Mais, si c'était le cas ? Enfin... si j'avais quelqu'un dans ma vie ?

— J'espère que les années passées t'ont fait prendre conscience que tu devais te concentrer sur d'autres priorités et devenir plus raisonnable.

Mon père n'a jamais toléré que je puisse collectionner les femmes comme d'autres collectionnent les montres ou les voitures de luxe. C'est une des raisons de notre embrouille passée, avec l'alcool et mon addiction aux jeux. Si aujourd'hui je bois avec parcimonie et ne joue plus, je ne compte pas me passer de sexe pour le satisfaire. Merde !

— Papa, on ne va pas revenir là-dessus, je...

— Changeons de sujet, veux-tu ? me coupe-t-il avec autorité.

Je lâche un long soupir. Pas la peine d'aller plus loin, il ne m'écouterait pas.

— Quel est le programme pour Paris ?

— Kristen t'a réservé un billet d'avion pour demain, en fin de journée, ainsi qu'une chambre au Cripton. Mercredi matin, tu assisteras à la réunion du conseil d'administration à ma place. Tu en es déjà membre.

— Ah bon ? Et depuis quand ?

— Je t'avais fait signer des documents il y a quelque temps. Comme d'habitude, tu n'as pas dû faire attention...

Je n'ai aucun souvenir de ce truc, mais mon père est très persuasif et, sans doute que pour avoir la paix, j'ai signé sans regarder.

— Quel est l'objectif de ce séjour... à plus ou moins long terme ?

— Tout d'abord prendre contact avec la filiale France, puis sa direction, si tes compétences le permettent évidemment.

J'aurais dû parier qu'il allait faire une réflexion désagréable !

Je bascule la tête en arrière et regarde le plafond de l'habitacle.

— Pourquoi maintenant ? Juste quand j'ai un travail stable ?

— J'ose espérer que ces années t'ont fait mûrir.

— Tu ne réponds pas à mes questions, papa. J'ai un boulot. Je ne pourrai pas en cumuler deux !

— Qui te parle de cumul ? Je me suis arrangé.

*Arrangé ?*

— Putain !

Le sang afflue dans mes tempes et mes tympanes se mettent à bourdonner. Je presse les paupières en reprenant ma respiration. C'est un cauchemar !

— Ne sois pas vulgaire, Thomas ! Tu vas bientôt avoir trente ans. C'est ta dernière chance de me prouver que tu es capable de prendre ma succession.

*Il va aussi falloir que j'arrive à surveiller mon langage ? Apprendre à utiliser le même ton que mon père ?*

— Tu ne m'as pas laissé le temps de te montrer ce que je pouvais faire jusqu'à présent.

— Eh bien, ce moment est arrivé. À toi de saisir cette opportunité. Ne perdons pas de temps dans des règlements de compte idiots. À ton retour de Paris, prends le temps d'éplucher les informations que te donneront Hugues et Liv sur place et envoie-moi un rapport complet par mail. Nous en discuterons ultérieurement.

— Parfait.

Parfaitement irréel !

— Au fait, Jorge n'est pas encore au courant, mais il y a un imprévu dans ton agenda. Jeudi à 18 h, tu es invité à un cocktail privé chez un vieil ami qui souhaite te rencontrer pour parler affaires.

*Jeudi soir ! Évidemment, ça ne pouvait pas tomber un autre jour ! ... Éliisa...*

Putain, mon père a toujours le don suprême de m'emmerder !

— Et samedi matin, tu as rendez-vous au Lux-Hôtel avec un gros investisseur qui veut que tu l'accompagnes à Paris, enchaîne-t-il alors que je serre les dents pour ne pas exploser. Kristen va t'envoyer le dossier par mail. Dans un cas comme dans l'autre, il ne s'agit que d'une première approche. Ensuite, tu auras le loisir de continuer à te préoccuper de ta *vie privée* et d'analyser ce qui est le mieux pour ton avenir. Tes prochains rendez-vous professionnels ne seront que dans deux semaines.

— D'autres bonnes nouvelles à m'annoncer ? je rajoute d'un ton sarcastique.

— Ce sera tout pour ce soir ! Jorge t'informera des meilleurs moments pour me joindre. J'ai un emploi du temps chargé.

D'un œil en biais, je lorgne l'extérieur du véhicule, incapable de savoir si je peux ou non faire confiance à cet homme si étrange.

— Puisque tu reparles de lui, je vais te le passer. Tu lui annonceras toi-même notre *accord* concernant son rôle de chauffeur occasionnel.

— Si tu y tiens.

J'ouvre la portière et tends le téléphone au toutou qui attend depuis une bonne demi-heure, debout dans le noir, appuyé contre l'aile du véhicule.

— Mon père veut vous parler.

Je m'enferme dans la voiture en attendant que la conversation se termine, ce qui ne tarde pas, puis Jorge reprend sa place au volant et me rend le téléphone. Bien entendu, mon père a raccroché sans aucune formule de politesse à mon égard et c'est la goutte d'eau qui me fait exploser.

— Bordel de merde ! crié-je en balançant le mobile sur la banquette.

Je tape des pieds sur le siège avant tandis que mes poings cognent sur l'appui-tête du conducteur jusqu'à ce qu'une douleur à la jointure de mes doigts m'oblige à arrêter.

Je vais devoir m'inscrire dans une salle de boxe pour me défouler ou reprendre le krav-maga.

— Tout va bien, Monsieur ? s'inquiète Jorge en se tournant vers moi.

— Je ne vais pas me suicider ce soir si c'est une de vos préoccupations ! J'ai juste envie de tuer quelqu'un. Vous n'auriez personne à me recommander ?

Il esquisse un léger sourire. Il est bien le seul à se marrer. Putain, j'ai besoin d'une clope, d'un verre, d'oublier tout ce merdier, de...

*Élisa...*

Du coin de l'œil, je consulte l'heure sur ce fichu téléphone. Il est déjà 22 h 30 et demain, elle a cours, merde !

Alors que je m'apprête à sortir du véhicule, mon chauffeur met le contact.

— Je comptais rentrer à pied. J'ai besoin de me défouler.

— Je vous reconduis jusqu'à l'entrée du parking. La nuit est tombée et ce n'est pas prudent de marcher dans le noir à cette heure-ci.

J'ai l'impression d'avoir cinq ans et une nounou qui surveille mes conneries, mais je n'ai pas la force de le contredire.

— D'accord *papa* ! Dans ce cas, déposez-moi vers la place Victoire.

— Vous rentrerez en tramway, je suppose ?

— C'est ça ! J'ai la permission de minuit ? lui dis-je, sarcastique en fixant le rétroviseur intérieur.

Malgré la pénombre, j'aperçois ses iris noirs. Ils ont une douceur que je ne lui avais jamais vue. J'ai sans doute mal jugé cet homme. En y réfléchissant, samedi, il a été très professionnel en évitant que je me présente habillé en sac à patates devant Monsieur Hirowa. Il ne porte jamais aucun mauvais jugement sur moi, du moins pas en ma présence, et je le sens presque compréhensif ce soir.

Quelques minutes plus tard, Jorge me dépose dans une ruelle et disparaît sans dire un mot. Un moment, je songe à frapper chez Nicolas, mais comme à cette heure-ci il doit être en plein service, je me rabats sur ma première idée : un bon whisky et, si possible, une clope pour oublier qu'il est trop tard pour retrouver ma douce. Les mains dans les poches de mon blouson, chacune cramponnée sur mes téléphones, je traverse la place en regardant mes pieds.

*Directeur France ! Jack a perdu les pédales.*

Non pas que je ne me sente pas à la hauteur, mais ce challenge remet en question tout ce que j'ai construit. Mes amis, mon nouveau job, Élisa...

Avant de traverser la route, je m'arrête au bord du trottoir. En pleine réflexion, je lève les yeux vers le bar d'en face. L'alcool ne ferait que rajouter un problème à ceux que j'ai déjà. Et en plus, si je reste trop longtemps ici je n'aurais plus de tram pour rentrer.

*Quel con !*

— Putain !

Je donne un coup de pied dans le vide et fais demi-tour en grognant jusqu'à l'abribus. J'extirpe mon mobile du fond de ma poche, vérifie que j'ai pris le bon, et pianote sur l'écran. Un mot, un seul d'Élisa et je fonce chez elle malgré tout.

[Tu me manques]

Assis sur le banc, j'attends comme un con une réponse.

[Je révise]

*Et merde !*

[Mais tu me manques aussi, mon cœur]

Oh bordel « mon cœur » ! Le mien ne tient plus en place. Je m'apprête à sauter dans le tram direction sa résidence quand je reçois un nouveau SMS.

[J'ai une surprise pour toi,  
mais tu vas devoir attendre jeudi.  
Elle n'est pas finalisée. Bonne nuit]

*Attendre ? Attendre !*

Tous les jurons de mon dictionnaire sortent les uns après les autres alors que je tourne en rond comme un lion en cage. Je jette un dernier coup d'œil vers la porte du bar qui m'attire, puis vers ce putain de tram qui pointe son nez à ma droite.

*Ne fais pas le con !*

Pas le choix, il faut que je rentre chez moi.

Un quart d'heure plus tard, je pousse la porte d'entrée de mon appartement. À mon grand désespoir, Tina est affalée en nuisette sur le canapé.

*Comme si j'avais besoin de ça !*

— Tu ne travailles pas ?

— Pas ce soir, répond-elle, mielleuse, en remontant ses genoux sur sa poitrine. J'attendais que tu rentres. Tu as passé une bonne soirée ?

Si elle croit que me montrer son string en dentelle va changer quelque chose à mon état, elle se plante.

Je grogne un « oui » entre mes dents et traverse le séjour, bien décidé à m'enfermer dans ma chambre pour ne pas avoir à supporter ses questions. Trop énervé, je ne vais pas discuter avec elle ce soir.

Avant même d'avoir atteint l'autre bout de la pièce, je suis bloquée par un bras qui m'empêche d'avancer.

*Tout le monde a décidé de m'emmerder aujourd'hui, génial !*

— Tu étais avec Élisabeth ?

C'est reparti pour un tour !

Je la toise pendant que je cherche un truc salace qui pourrait la mettre sur une fausse piste. Si elle pouvait croire que je m'en tape une autre, elle me foutrait la paix, non ?

— Raté, j'ai trouvé mieux à faire.

Pas très convaincant.

*Je ne suis même pas capable de mentir sur un plan cul ? C'est quoi ce bordel ?*

Je la pousse sèchement, mais elle ne s'écarte pas et fixe ses yeux dans les miens.

— Il faut qu'on parle, commence-t-elle avec détermination.

— Pas ce soir, je suis naze.

Je la contourne, mais plus rapide que moi, elle se poste devant la porte de ma chambre en croisant les bras.

Puisqu'elle n'a pas l'intention de lâcher l'affaire, je fais demi-tour et me dirige vers le bar. Un verre, un seul pour m'empêcher de péter un câble et ne plus pouvoir me contrôler.

Dos à elle, je bois une gorgée et savoure l'effet du liquide qui descend dans ma trachée.

— Il faut qu'on parle maintenant, insiste-t-elle alors que je l'entends s'approcher derrière moi. Il faut qu'on parle sérieusement de ton comportement de ces derniers jours.

Putain, j'aimais mieux son côté mielleux !

Je ne me retourne pas et serre les dents. La pression monte dans mes veines et ce n'est pas bon signe. Je suis une cocotte-minute et je crains que ma meilleure amie subisse de plein fouet son explosion.

— J'ai eu une mauvaise journée. Ça ne peut pas attendre demain ?

— Quelle mauvaise journée ? Tu ne termines pas tes cours à 23 h, il me semble ?

Elle saisit mon épaule, me fait pivoter et je croise son regard noir, beaucoup plus sombre que d'habitude, presque critique.

— Ça suffit, Tina ! C'est toi qui as un problème. Tu fais une fixation sur Élisabeth, tu te tapes Romain à l'appartement et toutes les occasions sont bonnes pour me fuir. Tu as même refusé que je t'accompagne à la gare samedi. Alors, ne viens pas me faire la morale !

Devant ma voix tranchante, elle baisse d'un ton, mais ne capitule pas pour autant :

— Je... je n'ai pas de problème. Élisabeth n'est pas une fille pour toi, mais je ne peux rien faire contre ton entêtement. Fais ce que tu veux, tu t'en rendras compte tout seul. Quant à cette histoire avec Romain, je te rappelle que j'étais soûle, sinon je ne me serais jamais affichée comme ça, tu le sais très bien. D'ailleurs, je l'attends.

— Parfait !

Je pars m'asseoir sur le canapé, Tina me suit et fait pareil. Tout ça me fatigue.

— Il n'empêche que depuis que tu *la* fréquentes, rien ne va. Regarde-toi ! Vendredi, tu buvais en plein après-midi et tu n'as pas voulu discuter avec moi. Ce soir, tu rentres tard et te jettes à nouveau sur un verre. Tu as caché des documents dont tu n'as pas voulu me parler. Tu me fais peur Thomas. Qu'est-ce qui t'arrive ? Qu'est-ce qu'elle t'a fait ?

— Putain, mais merde ! Elle ne m'a rien fait !

— Alors quoi ? Si ce n'est pas elle le problème, c'est qui ? Parle ! C'est insupportable !

Une colère étrange mêlée à une terrible angoisse brille dans ses yeux.

*OK ! Je ne peux pas y couper.*

Je bois une nouvelle gorgée de mon whisky salutaire et choque mon verre sur la table avant de répondre :

— Mon père ! C'est mon père le problème, putain !

— Ah oui, c'est vrai ! crache-t-elle dans un rire sarcastique. J'ai vaguement compris que tu avais des parents, ou du moins un père...

*Ouais, je m'en serais bien passé de celui-là.*

— C'est compliqué. Ma vie passée est difficile et mon père très... intolérant. Je...

Je m'arrête de parler, car quelqu'un frappe à la porte.

— Entre ! crie Tina sans se lever.

Romain apparaît un sourire faussement sympathique collé sur son visage de surfeur du dimanche. Jamais je n'ai été aussi content de voir Monsieur Muscle. Ce soir, ce mec me sauve la

mise et me laisse le temps de réfléchir, à tête reposée, à la manière de tout avouer à Tina.

*Il faut vraiment que je sois fatigué pour considérer ce type autrement que comme un gros connard !*

— Salut, Romain ! lui dis-je avec un enthousiasme qui le laisse bouche bée.

— Sa... lut, Thomas.

— Bonsoir, mon chéri, je ne suis pas tout à fait prête.

Tina se précipite sur lui et j'en profite pour me diriger vers ma chambre. La voie est libre.

— Je vous laisse les amoureux. Je suis lessivé.

— Sauvé par le gong ! fait-elle remarquer en me lançant un clin d'œil. Tu ne perds rien pour attendre. La prochaine fois, je veux tout savoir !

Tout, c'est peut-être beaucoup d'un coup ?

Résigné, je secoue les mains devant moi, puis je la regarde droit dans les yeux, histoire d'avoir le dernier mot :

— Au fait ma belle, étant donné que tu as enfreint la règle numéro trois, je considère qu'elle est caduque. Vous pouvez rester ici tous les deux si vous voulez baiser, aucun problème pour moi.

Elle me fait les gros yeux et je fais semblant de ne pas remarquer que son sourire est bien trop forcé.

— OK mec, c'est cool ! me répond Romain qui lui est ravi.

*Évidemment !*

Je referme la porte derrière moi et m'y adosse le temps de souffler deux minutes. J'en ai assez dit et assez entendu pour ce soir. Je jette un œil circulaire dans la pièce. Tout est rangé, mon lit est fait, mes vêtements sont pliés sur la chaise et une nouvelle inquiétude me tord les tripes. Je me précipite jusqu'à mon placard mural, l'ouvre aussitôt et soulève une pile de linge en retenant ma respiration. Ouf ! La chemise en cuir que Jorge m'a donnée vendredi est toujours à sa place. Tina n'a pas fouillé jusque-là.

Bordel de merde ! Le retour brutal de mon père dans ma vie me rend parano au point de trouver tous les défauts du monde à ma meilleure amie.

*Sans déconner, je dois prendre un appartement seul de toute urgence !*

**Élisa**

*Cette robe est trop provocante. Si je l'enfile, je suis certaine qu'elle m'arrivera à mi-cuisses !*

Je tourne et retourne le cintre entre mes mains et regarde sous toutes les coutures le bout de tissu noir et argenté qui est censé être une robe habillée.

— Ju, je ne peux pas mettre ça. C'est trop décolleté, trop court, je vais avoir l'air d'une pouffe.

— Essaie-la quand même.

Amusée, Justine m'observe alors que je grimace à chaque vêtement que j'extrait du portant.

Aujourd'hui, elle a décidé de m'emmener faire les boutiques afin de trouver la tenue adaptée à ma sortie de demain. Pour la seconde partie de mon relooking, elle ne me propose que des vêtements affriolants couverts de strass. Je sais que j'ai fait des progrès depuis quelques jours, mais de là à porter ce genre de chose, il va se passer encore du temps.

— Regarde celle-là, elle est sublime !

Une nouvelle robe entre les mains, Justine est en extase. Noire, légèrement satinée, avec de larges bretelles et la taille cintrée, elle est beaucoup mieux que toutes les autres. Je reste un peu perplexe, mais comme je n'ai envie ni d'essayer tout ce qu'il y a dans ce magasin ni de faire toutes les boutiques de la rue, j'accepte de l'enfiler.

Enfermée dans la cabine, je pivote d'un demi-tour à droite, puis à gauche devant le miroir.

— C'est encore un peu court, mais j'aime assez.

Justine ouvre le rideau et, tout en regardant le résultat, elle se met à sautiller sur place.

— Tu es magnifique ma chérie, resplendissante. Il te faut celle-là et pas une autre. Thomas va craquer.

Je hoche la tête avec incertitude en tirant le tissu qui colle à mes hanches.

— Il t'a appelée aujourd'hui ?

— Non, depuis son SMS hier soir pour me dire « bonne nuit », rien.

J'ai beau tout faire pour ne pas y penser, son changement de comportement m'effraie un peu.

— Bizarre, mais bon. Un mec, c'est toujours un peu bizarre. Pour le moment, nous ne devons pas perdre notre objectif de vue : demain, on ne doit voir que toi dans le restau. Si d'autres mecs te matent, Thomas se rendra compte qu'il a intérêt à se tenir à carreau pour te garder rien que pour lui.

— Justine !

Je la fixe à travers la glace et remarque qu'elle tapote sur ses joues.

OK ! Je suis rouge pivoine. Mais zut à la fin, je n'ai pas l'intention de me faire reluquer par tous les types du restaurant.

Je me renferme dans la cabine et examine encore ce à quoi je ressemble.

*Vraiment pas mal, tout de même !*

— Bref, Monsieur Johansson ne doit avoir d'yeux que pour toi, rectifie Justine de l'autre côté du rideau. Pour cela, il y a encore deux ou trois détails à régler.

— C'est-à-dire ? dis-je entre deux mouvements pour me déshabiller. Je croyais qu'il ne restait

que le coiffeur.

Le silence de mon amie m'inquiète un peu, mais mon téléphone vibre dans mon sac à mes pieds et accapare mon attention. En sous-vêtement, je me baisse et le ramasse.

— Quand on parle du loup, déclaré-je en vérifiant le message.

[Bientôt prête pour notre premier  
dîner en tête-à-tête ?]

Une tête rousse passe entre le tissu et la cabine.

— Que dit l'animal sauvage ? Il te demande si tu prépares correctement tes fesses ?

Je remue la tête de haut en bas tout en écrivant une réponse :

[Tu ne crois pas si bien dire]

Puis, je m'observe à nouveau.

C'est drôle quand même, je prends des couleurs en imaginant que tout le monde peut m'admirer. Par contre, je ne rougis plus aux blagues salaces de Justine quand il s'agit de Thomas. Est-ce un début de vraie guérison ? Je me fustige d'être encore en train de cogiter là-dessus et reprends là où j'en étais : mon rhabillage.

Une fois en dehors de la cabine, je cherche mon amie des yeux, mais elle n'est nulle part. Je n'ai pas oublié ses allusions et son absence de réponse, tout à l'heure.

De plus en plus inquiète, je paie et, mon paquet sous le bras, je la retrouve au téléphone sur le trottoir. J'attends qu'elle raccroche et reviens à la charge en fronçant les sourcils :

— C'est quoi ton nouveau plan ? Accouche !

J'ai encore du mal à digérer le piège qu'elle m'a tendu chez l'esthéticienne. Certes, le résultat est spectaculaire, mais j'ai souffert pendant deux heures et je ne recommence pas un truc du même acabit aujourd'hui.

— J'avais oublié un petit détail, explique-t-elle avec une moue étrange. Je m'en suis aperçue quand Thomas t'a envoyé un texto.

Sans comprendre, je suis son regard dirigé vers la vitrine d'à côté et je crache un soupir.

— Tes sous-vêtements vont faire tache dans le décor, grimace-t-elle alors que je grogne devant l'étalage de lingerie.

*Qu'est-ce qu'elle a contre mes petites culottes maintenant ?*

— Ju, mon budget n'est pas extensible. Et puis, Thomas n'a jamais rien trouvé à redire. Je suis d'accord que rien ne va plus niveau coiffure et qu'il me faut une tenue habillée pour un dîner au restaurant, mais pour le reste, stop !

Si je pensais la faire abdiquer avec mes arguments, c'était mal la connaître. Au contraire, elle me tire par le bras et renchérit :

— Dans ce cas, c'est moi qui paie. Allez viens !

— Juuuu...

— Ne discute pas. Après tout, je t'ai forcée à venir jusqu'ici sans te demander ton avis, et encore moins si tu en avais les moyens. On a un peu de temps devant nous, c'est largement faisable. Après ça, je te promets qu'il ne restera que le coiffeur. Antoine vient de m'appeler, il nous y retrouve dans une heure. Il ne veut rater ta métamorphose pour rien au monde.

Mes épaules s'affaissent. Je renonce à rentrer dans une bataille. La vérité est que je suis

perdue. J'ai hâte de revoir Thomas et en même temps, je redoute sa réaction.

Le calvaire des essayages lingerie enfin terminé, nous rejoignons Antoine devant le salon de coiffure.

— Salut, les filles !

Je l'inspecte de haut en bas, un peu étonnée. Il porte un jean usé et un tee-shirt noir imprimé. Il a mis du gel dans ses cheveux et avec sa barbe de trois jours, il a un petit air bad boy<sup>[16]</sup> surprenant. J'en arriverai presque à me demander si Justine n'a pas aussi mis le nez dans son dressing pour le relooker lui aussi. Je lui adresse un petit clin d'œil discret en l'embrassant sur la joue.

*Continue comme ça, tu es sur la bonne voie pour séduire la miss !*

— Éli a dégoté une super robe pour son sexe-rendez-vous de demain, lance-t-elle en sautillant. Thomas va carrément lui sauter dessus, c'est sûr.

— Justine !

Mademoiselle l'obsédée du sexe adore me faire rougir et Antoine a l'air d'apprécier son humour, car il se met à rire et moi je continue à grogner :

— Franchement Ju, je ne sais pas si c'est ton dernier rencart foireux qui t'a mise dans un état de manque pareil, mais là tu es plus que lourde. Tu ferais mieux de te mettre en quête d'un nouveau mâle, tiens !

— Je cherche, je cherche, mais rien à l'horizon, me répond-elle en riant. Tout le monde n'a pas la chance de rencontrer un étalon en allant aux toilettes.

— Tu ne dois pas chercher dans la bonne direction ma pauvre Justine.

Contre ma volonté, mon regard dévie vers Antoine dont le sourire se fige. Et voilà comment Miss Godiche refait son apparition ! Je commence à me dandiner, je me mords les lèvres, ordonnant à mon cerveau de réparer ma bourde, mais je n'arrive pas à le quitter des yeux et ma bouche s'ouvre toute seule :

— Et toi ? Une petite amie en vue ?

Pourquoi faut-il que j'insiste sur ce terrain glissant ?

Le pauvre ne sait plus où se mettre. Il tasse sa tête dans ses épaules et regarde ses pieds en se raclant la gorge.

— Pas vraiment... enfin...

— Il faut oser pour ne rien regretter.

*Ça sort d'où ça ?*

J'avais promis à Antoine de ne rien dévoiler de son secret et je suis en train de faire tout le contraire. J'avance un bras vers lui et caresse son épaule, mais il garde les yeux rivés vers le sol. J'ai été trop loin et Justine, qui n'a pas dit un mot, nous observe avec attention.

Bon sang ! Je n'arrive pas à croire que j'aie pu dire une chose pareille. Ma conscience se dévergonde beaucoup trop par moment.

— Au lieu de nous faire la morale, rentre là-dedans, glousse-t-elle en ouvrant la porte du salon de coiffure. Kévin a des doigts de fée. C'est un ancien copain de collègue, je lui fais entièrement confiance pour te métamorphoser.

Je pénètre à l'intérieur la première. J'en profite pour glisser deux mots d'excuse à l'oreille d'Antoine qui m'accorde un timide sourire.

Aussitôt, Justine me présente le jeune homme qui va s'occuper de moi. Kévin a un style

décalé avec de nombreux piercings et des yeux maquillés. Il se permet même le luxe d'avoir le crâne rasé, un comble pour un coiffeur. Une fois de plus, je me demande à quelle sauce je vais être mangée et mon angoisse s'accroît quand Justine-la-joueuse lui demande de ne pas me présenter de miroir avant la fin de la transformation. Devant mes yeux qui s'agrandissent par la peur, le coiffeur tente de me rassurer, mais quand mes deux comparses s'éclipsent, me laissant seule avec lui, je dois user de toute mon énergie pour ne pas prendre mes jambes à mon cou et les suivre.

Quelle mouche m'a piquée pour que j'accepte ce relooking sans réfléchir ?

L'angoisse ne me quitte pas pendant toute la séance et je reste muette comme une carpe du début à la fin. Shampoing, coupe, produits ammoniaqués qui me piquent le nez et accentuent ma nausée. Les doigts crispés sur les accoudoirs de mon fauteuil, j'étudie les gestes de Kévin et ses mimiques. Je tente de lire dans ses yeux noirs, mais s'il s'entend bien avec Justine, ce n'est pas pour rien. Il est tout aussi pervers qu'elle et me fait des grimaces en riant. Si bien que, lorsqu'il m'annonce qu'il a terminé, j'ai l'estomac plus comprimé qu'une éponge qu'on essore.

— Prête pour la découverte ?

Je remue la tête de haut en bas et bloque ma respiration quand il fait pivoter mon siège vers le miroir. Et si je me trouvais horrible ? Et s'il m'avait teint en blonde platine comme Tina ?

Sous l'effet de la surprise, je reste figée devant mon reflet pendant quelques secondes, puis je m'avance pour apprécier le changement dans les moindres détails. Mes cheveux sont raccourcis en dégradé, juste ce qu'il faut pour ne pas tomber sur mes épaules. L'effet fouillis est balayé et une frange enlève du volume à mon front. Leur couleur n'a pas beaucoup changé, mais elle est moins terne. Le résultat est si bluffant que j'ai du mal à me reconnaître.

— C'est splendide. Je ne m'attendais pas à ça. C'est...

J'en perds mes mots.

— Tu es magnifique comme ça, mais je n'ai pas eu grand-chose à faire, le modèle était parfait au départ.

Ses compliments semblent si sincères qu'ils me font rosir.

Au même moment, la porte du salon s'ouvre dans mon dos et je me retourne sur Justine et Antoine qui s'immobilisent au milieu du salon. Anxieuse, j'attends le verdict de la reine du shopping qui ne se fait pas attendre.

— Extra ! s'exclame-t-elle avant de se tourner vers Kévin. Tu m'as changé ma copine. J'adore.

Antoine reste muet, mais ses yeux parlent pour lui. Il aime aussi.

— On est allés faire un tour pour voir les chaussures et y'a rien de terrible pour aller avec ta tenue. Si tu es d'accord, je crois que j'ai ce qu'il te faut à la maison.

— OK.

Ravie de sa proposition, je lâche un long soupir d'apaisement. Les essayages en boutique sont terminés. Enfin !

**Thomas**

Agrippée à barre verticale du tram pour appréhender les secousses, Tina me fixe, l'air inquiet.  
— C'est encore à cause de ton père si tu as découché les deux nuits passées ?

Son parfum capiteux accentue la douleur lancinante qui malmène mon cerveau et je grimace. Mon avion a atterri il y a quelques heures à peine. Je suis rentré me changer sans penser la trouver dans le séjour en plein milieu de matinée. Depuis, elle me harcèle pour connaître les raisons de mon absence de ces deux derniers jours.

— Tina ! Je vais être en retard à la fac, on en parle plus tard.

— Plus tard. Toujours plus tard. Moi aussi je vais travailler, je te rappelle !

J'exhale un long soupir. Le moment est mal choisi pour tout lui expliquer. Un trajet de quelques minutes ne suffira jamais.

— Thomas, tu as vu ta tête sans déconner ?

J'ai passé cinq minutes tout au plus dans la salle de bain, juste le temps de me rafraîchir et d'enfiler un jean propre et une chemise, mais assez longtemps pour constater mes horribles cernes et mes yeux creusés par la fatigue... et l'alcool.

Une place se libère derrière moi, j'en profite pour m'asseoir. La journée ne fait que commencer et je suis déjà épuisé.

— J'ai très mal au crâne !

*J'ai la gueule de bois surtout.*

— Il est malade ?

Mon mal de tête augmente au rythme de ses questions.

— Qui donc ?

— Ton père ! Thomas, tu ne m'écoutes pas !

Je me fustige d'avoir mentionné Jack lors de notre dernière conversation. Maintenant, toutes les occasions sont bonnes pour le mettre sur le devant de la scène.

— Non, à ma connaissance, il n'est pas malade.

C'est juste un con qui est en train de me pourrir la vie et c'est largement suffisant. Ça me fait penser que j'ai un compte-rendu de réunion à lui envoyer avec mes appréciations. Il attendra demain ! Aujourd'hui, ma journée est minutée. J'ai une heure de cours ce matin, et ce cocktail en fin de journée, entre-temps j'ai rendez-vous avec Éric Lepic à l'agence immobilière. Sans compter que je dois repasser chez moi pour me préparer.

Ma tête va exploser.

— Où étais-tu ces deux derniers jours ? insiste Tina en fouillant dans son sac à main. Avec lui ou avec... *elle*.

*Ni l'un ni l'autre, merde !*

J'ai fait la connaissance des membres du conseil d'administration dont un certain Hugues qui m'a gonflé avec ses regards de travers et ses sourires en coin. Heureusement, le reste du personnel est beaucoup moins coincé et condescendant que lui. Il m'avait organisé un petit apéro-surprise et j'en ai profité pour faire le tour de la gent féminine. J'en ai conclu que quelques

futures sauteriers étaient envisageables et que mon avenir sexuel à Paris était assuré.

— Tu m'avais promis de me donner des explications !

*La ferme !*

La joue appuyée contre la vitre, je serre mes doigts sur la poignée du seul signe distinctif de mon activité professorale : ma sacoche en cuir. Elle me rappelle que je vais devoir être présentable dans moins d'une demi-heure devant les étudiants et qu'elle pourrait être également une arme redoutable pour frapper Tina jusqu'à ce qu'elle se taise !

— Je tiens toujours mes engagements, mais ce n'est pas le moment. Je viens de te dire que je t'expliquerai plus tard.

Un autre jour !

À partir de 20 h, j'ai une tout autre promesse à tenir. Je suis impatient de prouver à Éliisa qu'en matière de sexe, je ne suis pas vaniteux, mais réaliste, et pour le moment, c'est ma seule priorité pour espérer évacuer tout le stress accumulé ces dernières quarante-huit heures.

*Encore faut-il que je reprenne des forces d'ici là, sinon c'est l'humiliation assurée.*

— Tiens ! soupire Tina en me tendant une petite boîte en carton. De l'ibuprofène.

Pourquoi pas du Viagra. Ça m'aurait été nettement plus utile !

*Je débloque complètement là.*

— Merci, *maman* ! dis-je en faisant la grimace.

Je fourre les médicaments dans ma sacoche tandis que Tina hausse les épaules d'exaspération. Elle déteste quand je l'appelle comme ça et là, dans l'immédiat, j'ai envie qu'elle me déteste et me foute la paix.

— On reparle de tout ça en fin de journée ?

Ce n'est pas possible d'être aussi bouchée ! J'ai intérêt à trouver un créneau horaire très vite, sinon elle va me rendre encore plus dingue que je ne le suis.

— Je ne peux pas ce soir.

— Et pourquoi ça ?

— Parce que...

*Putain ! Parce que cinq jours sans baiser, c'est juste cinq jours de trop.*

Il me semble qu'il y a des semaines que j'attends ce dîner. L'abstinence n'est pas un truc pour moi.

— Parce que j'ai invité Éliisa au restau.

— Un tête-à-tête ? s'exclame Tina en écarquillant de grands yeux. De mieux en mieux !

Je ferme les miens et me laisse bercer par le tangage du tram.

Comment pourrait-elle comprendre alors que moi-même je ne sais pas pourquoi j'ai proposé un rendez-vous romantique ?

— Tu es accro Thomas, souffle-t-elle au bout d'un moment. Jamais tu n'as invité un de tes plans cul à dîner. Je ne sais pas comment elle s'y est prise, mais cette fille t'a retourné le cerveau.

Je me suis posé la même question des dizaines de fois ces deux derniers jours, notamment quand j'ai revu David et Virginie, mes potes de bringues parisiennes. J'ai passé deux soirées chez eux à refaire le monde devant des montagnes de bières et je me suis demandé comment je réagirais si nous sortions en boîte, comme avant, lorsque nous étions tous les trois à la fac. Abus d'alcool et fatigue m'ont empêché d'avoir des réponses. Mes seules certitudes sont que j'ai la gueule de bois et qu'Éliisa me manque tellement que j'ai de plus en plus la trouille de ne pas être à la hauteur ce soir.

— Mes neurones fonctionnent très bien. Je passe du bon temps avec elle, c'est tout. Avoir des

trucs à apprendre à une fille, c'est sympa. Ça change et...

— Ne te voile pas la face ! me coupe-t-elle en claquant du talon. Même avec une nana sans expérience, tu n'as pas besoin d'un dîner en tête-à-tête pour lui faire écarter les jambes. En plus, vu le temps que tu passes à t'occuper de son cas, je pense qu'elle est au point maintenant, non ?

Je rouvre les yeux sur le tailleur en lin de Tina. Elle s'est rapprochée de moi et il suffirait d'une secousse supplémentaire pour qu'elle tombe sur mes genoux. Je fourrage dans ma chevelure et abaisse mon regard entre mes jambes. Qu'est-ce que j'espère d'un seul coup ? Ma queue ne réagit qu'avec Élisabeth depuis des jours.

Bordel ! Et si Tina avait raison sur toute la ligne ?

— Très au point oui...

Je me mords les lèvres en réalisant que j'ai pensé tout haut.

— Bref, j'espère que tu n'as rien prévu de particulier demain. Nous avons un tas de choses à nous dire, mon chéri ! Entre ton père, tes absences injustifiées et... *elle*. On peut dîner ensemble nous aussi ?

— Arrête d'être sarcastique ! Je ne suis pas d'humeur.

— Je dirais que, depuis que tu *la* connais, tu n'es surtout plus le même du tout !

— Stoppp !

Les doigts pressés sur mes tempes, je tente de contrôler mon agacement. J'ai crié et les passagers ont tous les yeux rivés sur moi. *Putain !*

— Ce que tu peux être susceptible ! souffle-t-elle. Respire ! Je vais appeler Romain pour qu'il vienne passer la soirée avec moi, puisque tu ne seras *encore* pas là.

— Monsieur Muscle doit avoir une bite en or massif pour que tu t'accroches autant.

— Thomas, je te rappelle que c'est toi qui as donné ton accord ! s'insurge-t-elle en levant les yeux au plafond.

Que ce soit nerveux ou véritablement drôle, j'éclate de rire devant son air faussement offusqué tout en grimaçant sous la violence des coups qui malmènent ma boîte crânienne.

Plusieurs paires d'yeux nous observent comme des bêtes curieuses et ce n'est pas étonnant. Il y a moins d'une minute, je hurlais, et maintenant je suis plié en deux. *Je suis définitivement cinglé.*

— Je me souviens très bien de ce que j'ai autorisé. Seulement... les cloisons sont en carton, alors quand on est, comme moi, tout seul dans son lit, c'est un peu dur si tu vois ce que je veux dire, et dans tous les sens du terme.

Elle rit à son tour.

— J'imagine sans compatir pour autant. Je suis une femme et rien ne durcit dans mon cas. Chez moi, c'est plutôt... liquide.

La Tina graveleuse que j'aime tant est de retour et ça fait un bien fou.

— Tu vois, tu es accro à Romain aussi, ma chère !

— Comment peux-tu être aussi sûr de toi ?

— D'abord, c'est la première fois que tu baisses avec un de tes ex. Ensuite tu jouis comme une folle avec lui et ça, ça ne trompe pas. Et puis tu le vois beaucoup pour quelqu'un qui n'est pas accro.

— Tu es jaloux ?

— De Monsieur Muscle ? Pas le moins du monde ! S'il te satisfait sexuellement, il a toute mon estime. Je n'ai pas l'intention de faire une fixation sur lui comme tu peux le faire *toi* sur Élisabeth !

— Message reçu ! répond-elle alors que le tram s'arrête place Victoire.

*Elle est vexée ?*

Au milieu de ma matière grise imbibée, une petite voix sonne l'alerte : « n'oublie pas ce que t'a dit Nicolas. Tu joues trop avec elle. »

J'essaie de reprendre mon sérieux en respirant un bon coup et, quand je relève la tête, Tina ne rit plus du tout, mais au contraire, elle est crispée.

*Et merde !*

Je l'embrasse tendrement sur la joue.

— Allez, on arrête de se prendre la tête avec nos histoires de cul ? dis-je en me dépêchant de sortir. On se voit demain, d'accord ?

Elle hoche à peine la tête quand les portes se referment sur elle. Sur le quai, je respire l'air frais avec insistance, évitant d'analyser encore la réaction de ma meilleure amie. Ma journée marathon commence maintenant et je n'ai pas besoin d'alimenter mon mal de tête avec toutes ces conneries.

À peine entrée dans le hall de la fac, Chloé est sur mes talons. Elle me court presque après et quand je m'arrête pour serrer la main d'un collègue, elle en profite pour passer devant moi et pour me bloquer le passage. Cette fille est partout. Je suis persuadé qu'elle guette mes allées et venues, il ne se passe pas une journée sans que je la croise dans un couloir.

— Bonjour, Monsieur, me dit-elle en papillonnant des paupières.

Je reluque sa tenue de haut en bas. Blazer cintré, mini-jupe, cuissardes. Impossible de faire plus provocant ou plus court. Comme d'habitude.

— Bonjour Chloé. Tu n'as pas peur de te faire violer, habillée comme ça ?

— J'aime attirer le regard, me répond-elle en me fixant, très sûre d'elle.

— On peut séduire en restant discret et garder ses atouts charmes pour l'intimité.

*J'ai vraiment dit ça ?*

OK ! À côté d'elle, Élixa et ses éternels jeans font figure de dinosaures et j'ai appris à apprécier un déshabillage plus lent. Mais j'aimais bien les allumeuses... avant.

*Et merde !*

— J'ai des qualités bien cachées.

Perverse, arrogante et entreprenante, Chloé est comme un volcan prêt à entrer en éruption. Seulement, je n'ai aucune intention de faire monter la température.

Je fais un pas de côté, mais elle fait pareil.

— Vous n'êtes pas très curieux, Monsieur.

Je crache un rire nerveux.

— La curiosité est un vilain défaut. De plus, il me semblait avoir été clair l'autre jour.

Elle s'apprête à répondre quand une de ses amies se pointe à côté de nous. Puis, une seconde se colle à la première et je sens la pression monter dans mes veines. Non seulement je déteste que l'on me force la main, mais surtout je n'oublie pas qu'Élixa est dans l'établissement. La chance n'étant pas de mon côté en ce moment, je ne veux pas être repéré avec ces trois chaudasses et risquer de compromettre mon rendez-vous de ce soir.

J'ai cinq jours de baise à rattraper, merde !

— Je vous laisse à vos occupations, mesdemoiselles. J'ai un cours à assurer.

J'amorce un nouveau pas sur le côté quand j'aperçois Justine sortir d'une salle de cours au bout du couloir. Accompagnée de son éternel chevalier servant, elle ne m'a pas vu, mais

l'occasion est trop belle pour ne pas en profiter. Sans formule de politesse, j'abandonne les trois greluches et me précipite vers elle en l'appelant :

— Justine !

— Salut Thomas, répond-elle sur un ton moins jovial que d'habitude.

J'embrasse cette jolie rousse et serre la main de Monsieur Timide. Mais c'est la gorge serrée que je réalise qu'ils ne sont que tous les deux.

— Élixa n'est pas avec vous ?

*Où est-elle, merde ?*

— Non, elle était pressée de rentrer chez elle pour téléphoner à sa sœur.

— Sa sœur ?

— Je vois qu'il y a une super communication entre vous ! siffle-t-elle en réajustant son sac sur son épaule. Élixa m'avait prévenue. Mais je ne pensais pas que c'en était à ce stade-là !

*Pourquoi est-elle agacée comme ça ?*

Incrédule, je cherche une réponse en regardant Antoine qui boit chaque parole de Justine au lieu de m'aider. Celui-là est totalement accro. Ça se voit comme le nez au milieu de la figure.

— Euh... oui... non... Comment ça ? Qu'est-ce qu'elle t'a dit ?

Suspendu à ses lèvres, je croise les doigts pour qu'elle ne m'annonce pas l'annulation brutale du repas de ce soir. Elle tord sa bouche dans tous les sens, comme si elle réfléchissait pour me répondre.

*C'est quoi ce bordel encore ?*

— Ce serait bien que l'on discute, finit-elle par avouer après avoir balayé le hall en long et en large. Mais, pas maintenant.

Je ferme les yeux. Putain de merde, je ne le sens pas !

— Mon cours va commencer d'une seconde à l'autre ! On peut se voir juste après.

— Ça me va, me répond-elle toujours aussi sèchement. J'ai quelques courses à faire, on se retrouve sur les marches du hall dans une heure.

Sitôt dit, sitôt partie. Ce qui n'arrange pas mon état de stress.

Pas de panique ! Premièrement, prendre un ibuprofène. Deuxièmement, assurer mon cours et garder mon calme jusqu'au troisièmement : retrouver Justine et obtenir des explications sur son humeur.

**Thomas**

Une heure plus tard, Justine m'attend seule sur les marches en s'acharnant sur son chewing-gum, et c'est rempli d'appréhension que je m'avance vers elle.

— Ma voiture est garée dans la rue, me dit-elle en pointant son index vers un ensemble de bâtiments derrière nous. Je te ramène chez toi ?

— Non merci, j'ai un rendez-vous à 13 h 30 en ville, mais on peut marcher si... tu préfères. Justine acquiesce et se lève sans sourire.

— Qu'est-ce qui se passe ? J'ai du mal à communiquer, tu as raison. Mais... Éliisa t'a dit un truc dont elle n'a pas voulu me parler ?

Justine crache un rire gras et se met à marcher. Je la suis, les yeux baissés vers mes chaussures qui avancent toutes seules. Je me demande si discuter avec elle est une bonne idée.

— Sais-tu qu'il y a plein de *trucs* justement qu'elle ne te dit pas ?

Je n'ai pas vu qu'elle s'était arrêtée et je manque de lui rentrer dedans.

— Comment ça ?

— Vous, les mecs, vous avez tous le même problème. Le machin que vous avez entre les jambes vous monte à la tête au point de vous assécher le cerveau.

Sans m'en rendre compte, j'ai attrapé son bras. J'ai besoin qu'elle m'explique ce qu'elle entend par là.

— Qu'est-ce qu'elle t'a dit ?

— Tu vois, il y a communication entre Éliisa et moi, me dit-elle d'un ton acerbe. Elle s'inquiète. Tu lui donnes l'impression de ne t'intéresser à elle que pour le sexe. Et vu que tu ne savais même pas qu'elle avait une sœur, je pense qu'elle a raison de se poser la question.

Les sourcils froncés, elle plante ses pupilles dilatées dans les miennes :

— Alors ! Monsieur ne dit plus rien ? Ou peut-être qu'il n'y a rien à dire ? Il va falloir que tu discutes sérieusement avec elle ce soir. Avant d'avoir *baisé*, je pense que c'est mieux.

— Tu ne m'aimes pas beaucoup ?

— J'en suis au stade du scepticisme. Éliisa est fragile et...

— Et quoi ?

— Enfin merde, Thomas ! tonne-t-elle en dégageant son bras. Tu crois que je n'ai pas vu tout à l'heure que tu tournais encore autour de Chloé. Elle n'attend que ça de toute façon !

Mes lèvres se retroussent toutes seules. Ce n'est donc que ça ?

— Cette fille est une glu. Contrairement à ce que tu crois, ce n'est pas parce qu'elle me colle au cul que j'ai envie de la sauter. Je te rappelle que je suis son prof, je ne peux pas arrêter de lui parler non plus.

— Je m'en tamponne que tu sois prof ou pas ! Tu es conscient que fais craquer toutes les filles de la planète, non ? À la fac, c'est l'excitation générale quand tu arrives. Éliisa le sait. Elle le voit. Et le problème est que, en retour, tu ne fais rien pour la rassurer.

— La rassurer ?

— Si tu souhaitais juste un plan cul, il y avait d'autres filles pour ça ! Alors, je vais être très

claire, c'est quoi tes projets avec elle ? Attendre les vacances pour la jeter ? T'en trouver une autre et lui laisser le temps de s'en remettre ?

— Je... je ne sais pas.

Jusqu'à présent, j'évitais de me projeter sur l'après, me concentrant sur nos moments passés ensemble pour oublier ma vie de merde.

— Tu ne sais pas ?! Qu'est-ce que ça veut dire « je ne sais pas » ?

Les élancements qui avaient presque disparu dans ma boîte crânienne reprennent de plus belle et m'empêchent de trouver les arguments de ma défense.

— Génial ! Je fais un monologue ! Sauf que, à la différence d'Éli, j'ai connu des tonnes de mecs comme toi et tu ne m'impressionnes pas. Elle, si ! Alors c'est quoi ton problème ?

Qu'est-ce qu'elle veut que je lui dise, putain ? Je ne vais pas lui raconter ma vie alors que je ne le fais pas avec mes propres potes !

— Je n'ai pas de problème.

— Oh, si ! Tu en as un !

— Ahah !

J'exhale mon humeur dans un rire plus nerveux que moqueur.

— Si tu n'en avais pas, tu te défendrais bien plus que ça. Tu m'as l'air d'un mec intelligent. Tu dois connaître la nuance qui existe entre baiser et faire l'amour, non ?

J'ouvre de grands yeux incrédules.

— OK ! Apparemment, il faut tout t'expliquer, soupire-t-elle. Tu m'étonnes qu'Éli n'arrive à rien. Sans déconner... Bref. Tu baisses pour te vider les couilles. Par contre tu fais l'amour pour le plaisir et parce que ta partenaire a un petit quelque chose en plus.

— J'ai l'air si con que...

— Est-ce que tu baisses Éli ou tu lui fais l'amour ? me coupe-t-elle en soutenant mon regard.

Cette question parvient à mes neurones comme une claque en plein visage, brutale et douloureuse. Je triture mes cheveux. Il faut que je réfléchisse. Baiser ? Faire l'amour ?

— Je... j'aime beaucoup être avec elle. J'adore même être avec elle. Elle est douce, attirante, sensuelle...

J'aurais tellement d'adjectifs à utiliser pour décrire toutes les sensations de bien-être qu'Éli me procure.

Pour la première fois depuis le début de notre conversation, un début de sourire naît sur les lèvres de Justine.

— Et donc ?

Une réponse bien que surréaliste s'impose à moi :

— Je lui fais l'amour (*enfin je n'en sais rien merde !*). Elle me rend dingue !

— Alors, dis-lui ! crie-t-elle en m'empoignant le bras. Montre-lui que tu as envie que cette relation continue autrement que pour soulager tes attributs masculins, merde ! Éli a mis de côté ses angoisses pour toi. Il y a cinq jours qu'elle se prépare pour ce dîner. Fais un vrai pas vers elle, toi aussi.

Tandis que mon cerveau mouline à cent à l'heure, Justine reprend sa marche et je la suis d'un pas plutôt incertain. Les mains calées au fond de mes poches, je ne me suis jamais senti aussi vulnérable devant une femme.

Baiser est plus que vital pour moi. Je n'ai jamais ni imaginé vivre une relation autrement ni avoir seulement envie de le faire.

*Putain ! S'il n'y avait pas mon père, Jorge et mes satanés mensonges, ce serait tellement plus*

*simple !*

— J'ai des problèmes personnels à régler.

Pourquoi est-ce que je suis en train de me justifier ? Qu'elle soit la meilleure amie d'Élisa n'est pas une raison suffisante, merde !

Elle s'arrête encore et recommence à me fixer.

— Tu es marié ? Tu as des enfants ?

— Grand Dieu non !

— Tu as d'autres maîtresses ?

— Jamais de la vie !

— Alors rien de grave qui puisse gêner votre relation.

Elle n'a aucune idée de la position inconfortable dans laquelle je me trouve. Elle est si sûre d'elle, si convaincue qu'elle en devient presque convaincante.

— J'aimerais avoir une amie comme toi.

— Je suis unique ! me lance-t-elle avec un clin d'œil.

— Tu m'as dit qu'Élisa avait une sœur ?

— Oui, Camille. Elle habite en Australie et, du coup, Éli la voit très peu. Je sais qu'elle en souffre beaucoup.

— Oh. Et tu peux m'en dire plus sur Grégoire ? Élisa a beaucoup de mal à m'en parler.

— C'est pareil avec moi. J'ai appris l'existence de ce mec il y a peu de temps. J'ai longtemps pensé qu'Élisa était lesbienne figure-toi... ou vierge.

Elle glousse en me voyant ouvrir de grands yeux étonnés. Tout compte fait, je ne suis pas le seul à cacher une partie de ma vie à ma meilleure amie.

Au fur et à mesure qu'elle se détend, mon stress diminue.

— Je t'assure qu'elle est plutôt... douée... pour la bagatelle, dis-je en souriant avec malice.

Justine secoue les bras devant elle en fermant les yeux.

— Taratata, je ne veux rien savoir, OK ? Et pour en revenir à Grégoire, je ne sais pas grand-chose à son sujet, et puis ça n'est pas à moi de te dire quoi que ce soit. Là aussi, tu dois t'adresser directement à l'intéressée.

— Je comprends.

Après quelques secondes de silence, Justine reprend :

— Pour les vacances, Éli retourne chez ses parents. J'espère que ça se passera bien.

— Elle ne s'entend pas avec eux ?

— Si ! Ils sont même super. Valérie est ultra protectrice. Luigi, son père, est souvent absent à cause de son travail, mais c'est un homme doux et discret...

La douleur lancinante qui évolue au fond de mes tripes m'est familière, mais il y a longtemps qu'elle n'avait pas réapparu.

Quand j'étais adolescent, je me demandais souvent si mes rares amis avaient un père comme le mien. Si tout comme moi, ils n'avaient plus leur mère, ou si, au contraire, ils vivaient dans un cocon protecteur et aimant. Dans ces moments-là, soit je me tapais une fille pour ressentir un contact charnel, impérieux, mais éphémère, soit je buvais ou trouvais toute autre substance illicite pour oublier ma vie affective proche du néant.

*Est-ce qu'Élisa réalise la chance qu'elle a d'avoir une famille ?*

— Je m'inquiète à chaque fois que les vacances approchent, approfondit Justine. Éli a tendance à rentrer perturbée de ses séjours en famille, sans doute à cause de ce Grégoire. Enfin, là ce sera son anniversaire donc elle pensera à autre chose.

— Son anniversaire ?

— Encore une chose que tu ignores !

— Oui. Entre autres choses.

Nous nous arrêtons devant une Volkswagen grise stationnée sur le trottoir.

— Ma voiture est là.

— Sais-tu si quelque chose en particulier lui ferait plaisir pour son anniversaire ?

— Que tu la rassures. Ce serait à mon avis son plus beau cadeau.

— J'ai compris le message, mais... en dehors de ça, crois-tu que sa sœur pourrait m'aider à trouver quelque chose de plus... personnel ?

J'ai déjà une petite idée de ce que je vais pouvoir lui offrir.

— Sans doute, répond Justine en ouvrant la portière. Mais l'Australie, ce n'est pas la porte à côté pour communiquer. Tu as déjà du mal à parler avec les gens autour de toi, alors... !

— Sais-tu comment la joindre ?

— J'ai son numéro de portable. Quand elle est venue l'année dernière elle me l'a donné. C'est une fille géniale.

— Ça ne t'ennuie pas de me l'envoyer par SMS, s'il te plaît ?

— OK, mais je ne suis pas sûre que Camille soit au courant de ton existence... Enfin, je pense qu'Élisa n'y verra aucun inconvénient.

Justine trifouille son téléphone quelques secondes, puis le jette avec son sac sur le siège passager.

— C'est fait, me dit-elle l'air satisfait. Je t'ai transféré ses coordonnées.

— Tu vas parler à Élisa de notre conversation ?

— Non, je pense que c'est mieux que ça reste entre nous.

— Merci. Je dois te laisser, j'ai un rendez-vous important.

— Arrête de me remercier sans cesse, râle-t-elle en m'embrassant sur la joue. Ne fais pas le con avec Éli, c'est tout ce que je te demande. Elle ne veut pas me raconter ce qui l'a rendue comme elle est, mais je pense qu'elle a eu sa dose avant.

— J'ai compris le message, ne t'inquiète pas.

— Je l'espère.

Je laisse Justine pénétrer dans sa voiture et fais demi-tour.

Quelques minutes plus tard, je suis devant l'agence immobilière. Elle a pignon sur rue et sa façade est extrêmement attirante. De grandes banderoles noires et vertes encadrent l'immense vitrine. Éric Lepic, le responsable, m'attend, un peu stressé. En bon professionnel, il cerne vite mes attentes et me promet de me rappeler dès qu'il trouvera chaussure à mon pied. J'espère qu'il ne tardera pas à me recontacter, car je n'en peux plus de slalomer entre mes différents mensonges. Au bout du compte, mon rendez-vous dure moins d'une heure, mais il est constructif et je me sens rassuré.

Je perds du temps pour rentrer chez moi à cause d'un incident sur la voie de tram et je dois me préparer en quatrième vitesse pour ce fichu cocktail, ce qui fait remonter ma tension. J'enfile un costume que j'ai acheté la veille à Paris et je suis satisfait du résultat. Il est magnifique. Le tissu est plus fluide et les tons anthracite sont beaucoup plus à mon goût que ceux des smokings que Jorge a choisis avec moi la semaine dernière.

Bref, prêt à entamer ma soirée marathon, je rejoins mon chauffeur qui m'attend sur le parking de l'appartement, à l'abri des regards comme toujours. Nous roulons en silence jusqu'au

majestueux portail en fer forgé d'une grande maison bourgeoise. Il est 18 h tapantes. Mon mal de tête a enfin disparu et j'ai hâte d'en finir avec cette corvée afin de retrouver Élisabeth au plus vite.

— Jorge, nous n'avons pas eu le temps d'en discuter, mais j'ai besoin que vous veniez me chercher entre 19 h 15 et 19 h 30.

— Puis-je vous demander la raison de votre départ précipité ?

— J'ai un dîner au Barok-Lounge à 20 h.

— Avec Mademoiselle Élisabeth, je suppose ?

Sans se retourner, Jorge m'observe dans le rétroviseur intérieur. À ses yeux légèrement plissés, je suis sûr qu'il sourit.

— Bonne déduction. Comment avez-vous deviné ?

— Eh bien, sauf votre respect Monsieur, c'était assez facile. Je connais votre agenda professionnel et rien n'est prévu ce soir à 20 h. Quant à votre vie privée, je n'en connais pas la teneur, mais j'ai cru comprendre que Mademoiselle Élisabeth avait une importance particulière pour vous. Je suppose donc qu'il s'agit d'un dîner en sa compagnie pour que vous écourtiez ce cocktail.

— Vous avez vu juste. Je ne vous ai pas remercié Jorge d'avoir passé sous silence l'existence d'Élisabeth auprès de mon père.

— Je vous avais dit qu'il était préférable de ne pas lui en parler. Cependant, je pense qu'il l'apprendra tôt ou tard. Alors, à mon avis, je crois qu'il serait bon de le lui annoncer.

— Annoncer quoi ?

— Que vous avez une relation sérieuse avec une jeune femme, Monsieur.

*Sérieuse ? Y aurait-il un complot entre Tina, Justine et lui pour qu'ils me disent tous la même chose ?*

— Je pense que c'est un peu prématuré. Je... Deux semaines ne sont pas pour moi un gage de sérieux et de longévité.

— Comme vous voulez, Monsieur.

— Ne vous dérangez pas pour m'ouvrir Jorge, dis-je avant qu'il ne sorte du véhicule. Je vais me débrouiller.

— Bien, Monsieur.

Lorsque la berline s'éloigne, je regarde une fois encore la magnifique bâtisse devant moi et inspire à pleins poumons l'air frais de ce début de soirée en tirant sur le bas de ma veste.

C'est la dernière ligne droite avant de retrouver ma douce Élisabeth et de mettre en pratique les promesses que j'ai faites à Justine.

Baiser. Oublier. Communiquer.

*Faire l'amour avec elle.*

**Élisa**

Les yeux légèrement maquillés, les cheveux détachés et coiffés, je suis un peu intimidée par la jeune femme élégante qui se reflète dans le miroir, mais je suis prête pour mon premier rendez-vous galant depuis des lustres. Depuis toujours même.

Fière de son coaching beauté, Justine m'observe et ses yeux brillent d'admiration. J'ai enfilé la tenue achetée avec elle. Les escarpins gris anthracite qu'elle m'a prêtés me font un peu mal aux pieds, mais je n'ai pas le choix et de toute façon toutes les chaussures me font mal hormis mes Bensimon.

— Ma chérie, tu es une bombe sexuelle. J'espère que physiquement tu es au top, parce que tu vas grimper au septième ciel ce soir c'est sûr. Thomas ne va pas résister !

— Justine !

*Heureusement que je ne lui ai pas parlé de la vicieuse promesse de Thomas !*

Je sens mes joues s'enflammer à l'idée de ce qui m'attend et j'en ai déjà des papillons dans le ventre.

— Souhaite-moi bonne chance, Sam.

Mon chat d'amour, lové sur mon canapé, ne bouge même pas une oreille, mais son silence me reconforte quand je claque la porte de l'appartement.

— Tu me tiens au courant ma belle, me dit Justine lorsque je rentre dans ma voiture.

Elle me fait un clin d'œil complice en me caressant l'avant-bras.

— Profite ! Profite ! Profite ! Sans te poser de questions.

Je ne sais pour quelle raison, je crois apercevoir une once d'inquiétude dans ses yeux.

— Avec tout ce que tu m'as fait subir ces derniers jours, je t'assure que je vais tirer profit de mes nouveaux atouts-charme.

Malgré mon sourire, ma voix trémule. Je ne sais pas si ce que j'appréhende le plus est de retrouver mon bel et énigmatique amant ou d'affronter les soirées bordelaises.

Viviane démarre au quart de tour et je regarde Justine dans le rétroviseur extérieur jusqu'à ce qu'elle disparaisse de mon champ de vision.

Je roule depuis vingt bonnes minutes dans le même quartier sans trouver l'adresse du rendez-vous. Les écouteurs de mon iPod dans mes oreilles, j'essaie de contrôler mon anxiété. Je n'ai pas le sens de l'orientation et rouler en ville, de nuit, est pour moi une nouveauté. Je prends la route à droite, puis à gauche... puis tout droit... Je m'arrête en double file, regarde de nouveau les indications du GPS sur mon téléphone.

*Bon sang, j'ai raté la route !*

Au stop suivant, je tourne à gauche, puis je continue encore tout droit. Toujours rien. Je crois bien que je me suis perdue. Le stress monte, je rétrograde en seconde, puis à l'intersection, je prends gauche quand soudain... Boum ! Je suis projetée vers en avant. Je lâche l'embrayage. Ma voiture tousse, cale et me secoue.

*On vient de me rentrer dedans ?*

La panique monte en flèche dans mes veines. D'énormes phares reflètent dans mon rétroviseur et m'éblouissent. Je bondis à l'extérieur de Viviane et mon premier réflexe est d'en faire le tour pour constater les dégâts. Le pare-chocs arrière est décroché et le haillon est un peu enfoncé.

*Merde !*

Focalisée sur mon véhicule, je me souviens que je ne suis pas seule quand j'entends le clic d'une portière qui s'ouvre. Loin d'être rassurée, je pivote vers l'énorme BMW noire immobilisée derrière mon tacot. Un molosse au crâne rasé et au costume sombre en sort. D'abord il vérifie l'avant de sa berline, puis il s'approche de moi avec lenteur.

— Bonsoir, Mademoiselle.

Sa voix rauque et sa carrure me font froid dans le dos et je me demande comment je ne tourne pas de l'œil.

— J... Je suis désolée, je ne vous ai pas vu arriver. J... Je suis vraiment confuse. C'est totalement de ma faute. Euh... avez-vous un constat ? Je... je suis assurée il n'y a pas de problème.

— Mademoiselle, coupe l'homme avec flegme, notre véhicule n'a rien. Mon patron vous propose un dédommagement immédiat. Cela vous évitera de la paperasserie et un malus sur votre contrat. Qu'en dites-vous ?

Je suis glacée, je tremble comme une feuille, mais j'ai le courage de lorgner par-dessus son épaule. Seulement, à cause des vitres teintées de la berline, je ne vois pas à l'intérieur.

— Euh, disons que... je ne sais pas.

La proposition est étrange. J'ai peur d'une arnaque, mais j'ai encore plus la trouille de ce type et n'ose pas le contredire. S'il refuse de faire fonctionner son assurance, je n'ai pas les moyens de faire réparer Viviane. Et puis, les rues sont désertes, je suis toute seule avec deux hommes ou plus... La panique me gagne.

*Oh, mon Dieu ! Il faut que je parte d'ici très vite !*

— Pouvez-vous me donner vos coordonnées téléphoniques et votre adresse postale pour vous adresser le règlement ?

Hagarde, je prends le calepin en cuir et le stylo qu'il me tend. Dans la panique, j'écris ce qu'il me demande, puis je m'affole doublement après lui avoir rendu le tout. Et s'il bluffait ?

— Vous... vous allez m'envoyer un chèque ? Vous... êtes sûr ?

Un rictus apparaît sur les lèvres du molosse qui, sans me répondre, retourne à son véhicule de luxe. La vitre côté passager a dû s'ouvrir, car il discute avec quelqu'un, mais je ne vois toujours rien et n'ose pas m'avancer. Et s'ils étaient en train de comploter ? Ils pourraient m'enfermer dans le coffre et me faire disparaître sans difficulté ? Mon ventre pèse une tonne, mon cœur ne va pas tarder à se décrocher, mais j'ai si peur que je suis tétanisée.

Alors que je suis au bord de l'apoplexie, le chauffeur revient tranquillement vers moi.

— Cette somme vous suffirait-elle ?

J'abaisse mon regard vers les billets qu'il glisse entre mes doigts et, par automatisme, je les compte.

*Mille euros ! C'est plus du double de la valeur de ma voiture !*

— Mais c'est... C'est beaucoup trop !

Mon corps vacille et je bascule en arrière contre le haillon de Viviane.

— Mon patron et moi nous excusons encore une fois pour ce désagrément. Nous vous souhaitons une agréable soirée Mademoiselle.

Sans voix, je le regarde rejoindre son véhicule, puis je vérifie encore si ce que j'ai dans les mains n'est pas une hallucination.

*Mille euros en liquide ! Et si c'était des faux billets ou le fruit d'un trafic illicite ?*

La monstrueuse berline est déjà loin quand je reprends mes esprits. Je fourre la liasse dans mon sac et secoue la tête pour remettre mes idées en place.

D'accord ! J'ai eu la trouille, mais il ne m'est rien arrivé de grave et, en plus, j'ai récupéré une somme inespérée. Je me suis fait tout un film pour rien, comme d'habitude. Tous les hommes ne sont pas mauvais. Ils ne sont pas tous pervers et dangereux. D'ailleurs... d'ailleurs...

*Oh, merde ! Thomas ! Je suis en retard, c'est malin !*

Encore secouée de tremblements incontrôlables, je rejoins ma place et mets le contact. J'ai à peine fait quelques centaines de mètres que je découvre le parking du restaurant.

*Bon sang, j'étais si près !*

Il me faut encore plusieurs minutes pour retrouver un rythme cardiaque normal et me décider à sortir de Viviane. Ce n'est le moment ni de m'évanouir ni de pleurer à cause du contrecoup de ce malencontreux accident. Une magnifique soirée m'attend et je dois être la plus désirable possible aux yeux de Thomas.

En me dirigeant vers l'entrée, je répète en silence mes résolutions : oublier mes doutes et les avertissements de Tina, oublier mes inhibitions et mon manque de confiance en moi ! Juste profiter. Ce soir, c'est *ma* soirée, *notre* soirée, quoi qu'il se passe après.

L'intérieur du restaurant est de style baroque. Surprenant, mais splendide. Les yeux écarquillés, j'admire chaque détail. Lumière tamisée, fauteuils en velours rouge et grands rideaux arlequin créent une ambiance feutrée. La hauteur de plafond est gigantesque et de majestueux lustres en descendent. Malgré mon émerveillement, je ne mets que quelques secondes pour apercevoir Thomas au fond de la salle. Il vient à ma rencontre et j'en profite pour le détailler sous toutes les coutures. Dans un costume anthracite taillé à la perfection, il est d'une beauté époustouflante. Sous les pans de sa veste ouverte, les boutons de sa chemise blanche sont pour une fois tous attachés et ses cheveux moins désordonnés que d'habitude.

— Bonsoir, ma douce, dit-il d'un ton suave avant de poser ses lèvres sur les miennes avec délicatesse.

S'il est plus apprêté, son parfum est toujours aussi ensorcelant et me donne le vertige.

— Bonsoir...

... *mon cœur.*

Je me force à ne rien rajouter.

— Tu es éblouissante, glisse-t-il à mon oreille. Je ne regrette pas d'avoir tant attendu.

Il me fait tourner sur moi-même et considère ma tenue avec intérêt. La lueur d'envie qui étincelle dans ses yeux réveille les papillons qui somnolaient depuis des jours au creux de mon ventre.

— Toi aussi tu es très élégant. Si ma surprise te plaît, c'est l'essentiel.

*Et tu n'as pas tout vu !*

— C'est plus que réussi ! Mais il n'y avait qu'à mettre en valeur ce qui existait déjà. Tu es... humm... appétissante.

Tous ces adjectifs m'ont fait monter la rose aux joues et je tente de faire diversion alors qu'il me conduit dans un coin tamisé à l'écart des autres clients.

— C'est magnifique ici, dis-je en admirant les pétales de roses et le joli photophore en verre

disposés sur notre table.

*Comme c'est romantique !*

Avec galanterie, Thomas tire une chaise et me propose de m'asseoir, puis il s'installe en face de moi. J'ai chaud et je saisis la serviette dans mon assiette pour occuper mes mains.

— J'ai découvert ce restaurant à la fin de l'été. Tina et moi sommes venus dîner ici pour fêter la signature d'un de ses contrats de mannequinat. Je trouve le lieu splendide. Ce n'est pas un bar à tapas ou un pub comme ce que tu préfères, mais j'avais envie d'un dîner plus intime.

Il se tait et ancre ses yeux dans les miens. Ce regard ne m'est pas familier. Ce n'est pas celui de l'amant impatient de me posséder. Il est plus profond, plus intense, plus magnétique encore. Il brûle ma rétine et envoie un faisceau électrique qui se diffuse dans tout mon corps.

— Tu m'as l'air crispé ma chérie, me dit-il en glissant ses doigts dans les miens.

Ses pieds frottent mes mollets sous la table, puis s'enroulent autour de mes chevilles.

— Un peu, ça va passer. J'ai... failli ne pas venir.

— Oh ! Pourquoi ?

Avec tendresse, il caresse le dessus de ma main avec son pouce et je me demande si lui raconter ma mésaventure ne risque pas de rompre le charme de ce début de soirée. Je mords mes lèvres en réfléchissant, mais il insiste :

— Qu'est-ce qui ne va pas ?

— J'ai... j'ai eu un petit accrochage au bout de la rue. C'est ma faute, je sais. Mais...

— Quoi ?! s'écrie-t-il en serrant plus fort mes doigts. Tu as mal quelque part ?

— Non, je vais bien. Je m'étais perdue dans les petites rues aux alentours. J'ai eu un moment d'inattention et une énorme berline a percuté l'arrière de ma voiture. Rien de méchant.

— Alors, tout est arrangé ?

Je sens qu'il se décrispe un peu.

— Oui, on peut dire ça comme ça... Le conducteur m'a donné de l'argent pour mes réparations.

Thomas s'adosse à son siège et pousse un soupir de soulagement avant de lever la main à l'intention d'un serveur qui lui répond par un signe de la tête.

— Oh, mais pourquoi ? Tu n'es pas assurée ?

— Bien sûr que si ! répliqué-je presque vexée. C'est plutôt ce mec le problème. De l'argent plutôt qu'un constat, c'est louche, tu ne trouves pas ? Soit il trempe dans un trafic pas clair avec peut-être une voiture volée, soit c'est encore un gros plein de fric qui pense que tout s'achète. Dans tous les cas, ça me répugne.

Il se racle la gorge, l'air gêné, puis se redresse quand un autre employé s'avance avec une bouteille de champagne. Celui-ci nous sert chacun une coupe, puis s'éloigne avec discrétion.

— Maintenant que nous avons abordé les questions sérieuses, passons aux *choses* sérieuses, qu'en dis-tu ?

Confuse d'avoir un peu plombé l'atmosphère avec mes histoires, je remue la tête de haut en bas avec un léger sourire. Thomas lève son verre d'une main et prend la mienne de l'autre.

— À quoi pourrait-on trinquer ?

Je fais pareil et cherche la réponse à ma question au fond de ses iris incandescents.

— À l'avenir, lâche-t-il dans un soupir bizarre. À l'espoir qu'il faut toujours conserver. Aux bons moments qu'il ne faut jamais oublier.

Drôle de toast, mais tellement vrai !

Nos verres tintent et nous buvons en même temps dans un silence presque religieux. Sa main

toujours dans la mienne, ses pieds encore en mouvement sous la table, l'ambiance est étrange, mais je me refuse à en faire la moindre analyse et n'en ai pas le temps, puisqu'un serveur dépose nos assiettes devant nous.

— Comme tu avais un peu de retard, j'ai commandé. Tu ne m'en veux pas ?

Je secoue la tête, tout en prenant connaissance de la salade composée sous mes yeux. Endives, roquefort, saumon fumé... Tout a l'air succulent, mais mon estomac n'est pas encore remis de ses émotions et je me demande si je vais réussir à tout avaler.

*Mince ! Je suis ici pour profiter, pas pour me lamenter. Demain est un autre jour.*

Les plats sont tous plus exquis les uns que les autres. À ma grande surprise, Thomas ouvre le dialogue de lui-même. Il me parle de ses études de langues à Paris et de ses soirées festives. Il m'avoue que sa mère est décédée il y a vingt ans et qu'elle lui manque énormément. Néanmoins, il esquive le sujet de son père, me disant simplement qu'ils ne se comprennent pas et que leur relation est compliquée depuis toujours.

J'écoute, à la fois contente qu'il se confie un peu et apeurée par le côté torturé que je découvre. Du coup, je vide verre sur verre et c'est lorsque je sors sur le parking pour rejoindre Viviane que je m'aperçois que j'ai un peu trop bu. Grisée, je titube sur les graviers et apprécie le bras de Thomas qui me soutient.

Je suis la première à détester l'alcool. Quelle honte !

— J'ai passé une agréable soirée, me dit-il une fois devant ma voiture.

— J'ai adoré, moi aussi.

— Tu n'es pas en état de conduire. D'abord parce que ton pare-chocs risque de tomber sur le chemin du retour et ensuite parce qu'il est interdit de prendre le volant dans un état d'alcoolémie avancée. Je vais appeler un taxi.

*Un taxi ! Même si je viens de gagner mille euros, je ne veux pas payer un taxi !*

Chancelante, je réussis quand même à lever la tête.

— Viviane me conduira, je lui fais confiance.

— Viviane ?

— Oui, c'est ma voiture.

— Oh ! répond-il avec un sourire moqueur. C'est un surnom étonnant.

Je hausse les épaules. Je me fiche de ce qu'il pense de ma 205.

— De toute façon, elle fonctionne très bien et je n'ai pas les moyens de la faire remorquer. Il va falloir qu'elle me ramène.

— Pas ce soir. Ce n'est pas prudent.

— Et toi ? Tu n'as pas ta voiture ? Tu aurais pu me reconduire chez moi.

— La mienne est au garage. Je suis... venu en taxi aussi. Écoute, j'en appelle un pour rentrer. C'est moi qui paie et je t'accompagne pour être sûr que tout va bien. Pour le reste on verra demain, d'accord ?

— OK, OK !

Appuyée sur l'aile arrière de Viviane, je ne suis plus en état de réfléchir. Les vapeurs d'alcool m'ont embrumé le cerveau et je tire sur mes paupières pour garder les yeux ouverts.

*Génial, moi qui attendais cette soirée avec impatience, j'ai tout gâché.*

Un véhicule gris métallisé arrive très vite. Thomas s'installe à l'arrière à côté de moi et pose sa main à plat sur ma cuisse, mais j'ai beaucoup trop bu pour réagir.

— Ne t'inquiète pas pour ta voiture, murmure-t-il à mon oreille. On va trouver une solution.

J'appuie ma joue sur son épaule alors qu'il tape un message sur son téléphone. Mais mes yeux se ferment tous seuls et je suis bien incapable de lire quoi que ce soit.  
C'est le trou noir.

**Thomas**

*Même éméchée, elle est craquante.*

À lumière de la hotte, j'observe la silhouette fragile d'Élisa qui dort dans ses draps en coton. J'ai retiré ma veste, ma chemise et mes chaussures pour me mettre à l'aise et, depuis que je suis là, j'arpente pieds nus son minuscule appartement tout en envoyant régulièrement des SMS à Jorge. Il viendra me chercher lorsque je serai sûr qu'elle va bien.

Pour la seconde fois de la nuit, je remets la cafetière sous tension. J'ai vidé la première en repensant à la journée qui vient de s'achever.

Suis-je vraiment accro à cette fille comme le pense Tina ? Quant à Justine, elle a mis le doute dans mon esprit elle aussi. Je suis perdu et je me sens pris au piège de mes mensonges. Sans compter que cet accident ne fait qu'aggraver la situation. Jorge m'a mis en garde quand j'ai proposé ces mille euros. Mais que pouvais-je faire d'autre pour réparer cette connerie d'accident sans foutre la soirée en l'air ? Un constat aurait pris du temps. Élisa se serait sûrement approchée de la berline et elle aurait fini par me reconnaître.

*Putain de merde ! S'il n'y avait pas eu ce cocktail, Jorge ne m'aurait pas conduit au restaurant. J'aurais pris ma voiture et rien ne se serait passé.*

J'entends un soupir dans mon dos et me tourne vers le canapé-lit. Élisa bouge un peu. Les paupières mi-closes, elle m'adresse un sourire timide si sexy que ma respiration s'accélère à mesure que je m'avance vers elle.

— Comment te sens-tu ?

Je n'arrive pas à décrocher mes yeux de son corps fragile qui ondule sur le matelas.

*J'ai tellement envie d'elle, merde !*

— Honteuse, répond-elle en cachant son visage avec son avant-bras.

Je pousse Monsieur le chat qui, en vrai pacha, a investi la place qui m'était destinée. Il s'étire, bâille et descend avec nonchalance en miaulant de contrariété, tandis qu'Élisa remonte le drap pour se couvrir. Je m'assois sur le bord du lit et immobilise sa main au niveau de sa poitrine.

— Je t'ai vue nue de nombreuses fois. Laisse-moi en profiter encore.

Du bout des doigts, je tire sur le tissu. Elle hoquète de surprise et ma queue durcit devant le spectacle de sa peau qui se piquette de chair de poule. Je ne veux pas partir. Pas tant que je n'aurais pas entendu sa petite bouche gémir contre mon oreille grâce à moi.

Je me penche et saisis une pointe de ses seins entre mes dents. Elle couine et se cambre en agrippant les draps.

— Thomaas.

— Je te promets de t'emmener à la découverte de toutes les parties de ton corps, si infimes soient-elles.

Elle est si réactive que je crois pouvoir la faire jouir rien qu'en lui parlant, mais dans mon boxer, l'explosion est imminente et j'ai besoin de me soulager en elle.

— Quelle heure est-il ? souffle-t-elle alors que je goûte à la peau de son ventre.

— 1 h du matin. Tu as dormi deux petites heures.

Je ponctue mes phrases de baisers :

— Je t'ai portée pour monter les escaliers. J'ai déplié ton canapé. Je t'ai déshabillée. J'ai eu une envie furieuse de te... (je reprends ma respiration) de te faire l'amour, mais je n'ai pas l'habitude de profiter d'une situation ambiguë.

— Oh ! me dit-elle en se redressant sur ses coudes. J'étais si soûle que ça ?

— Disons que tu n'étais pas en capacité d'apprécier ce que j'avais prévu pour toi. J'ai donc vidé ta cafetière en attendant ton réveil. Mais maintenant que tu es bien réveillée, et avec la quantité de caféine que j'ai avalée, je vais pouvoir rattraper le temps perdu sans fatigue. Tout le temps perdu. Qu'en penses-tu ?

Ma queue approuve la première en se mettant à pulser si fort entre mes jambes que je dois me redresser pour déboutonner mon pantalon et lui faire un peu de place.

Élisa m'observe en souriant, puis je suis son regard qui s'abaisse entre ses jambes.

— Hummm, j'ai oublié de te dire que j'ai découvert un petit quelque chose très appétissant en te déshabillant tout à l'heure.

Contrôlant chacun de mes gestes, je m'agenouille entre ses jambes et du bout des doigts, je frôle son mont de Vénus. Il est aussi doux que du velours et je m'en lèche les lèvres.

Sans dire un mot, elle ouvre un peu plus ses cuisses et je dois serrer les poings pour ne pas lui sauter dessus comme un drogué en manque. Elle est prête. Elle m'attend.

*Putain, si elle savait à quel point j'ai envie d'elle et combien elle m'a manqué !*

— Je vais de surprise en surprise ce soir, mais celle-ci est ensorcelante, dis-je alors je me penche en avant et déguste la peau lisse et cuisante de sa chatte.

*Aussi bon que beau. Meilleur même que tout ce que j'ai pu goûter jusqu'à présent.*

— Thomaas ! couine-t-elle en s'arquant contre ma bouche.

Elle agrippe mes cheveux. Je positionne mes pouces de chaque côté de sa fente et ouvre la voie à ma langue qui plonge à l'intérieur. Quelques allers-retours dans ses sillons suffisent à l'entendre pousser gémissement sur gémissement. D'humide, elle devient trempée.

Je descends mon pantalon et mon boxer le long de mes cuisses pour libérer entièrement ma queue qui hurle d'impatience, puis je les envoie valser en travers de la pièce avant de retourner savourer son intimité. J'agace son clitoris avec mes dents et l'aspire en grognant au rythme de ses plaintes qui s'enroulent au fond de mes tympans. J'attrape un de ses poignets et l'arrime au matelas pour donner l'impression de dominer alors que je suis sur le point de perdre tout contrôle.

— Parle-moi, ma douce, sifflé-je sans cesser de la lécher. Je t'écoute.

— J'ai besoin... de... te sentir...

Je glisse un doigt le long de sa fente, mais de sa main libre, elle empoigne la mienne.

— Non ! dit-elle avec autorité.

Je la fixe, incrédule. Comment ça « non » ?

— Je veux te sentir en moi. Maintenant.

Mon cœur fait un salto dans ma poitrine et coupe ma respiration. Mes neurones disjonctent et en quelques dizaines de secondes, j'ai enfilé un préservatif. Essoufflé, je reviens entre ses cuisses et scanne son corps nu tremblant de désir. Ses pupilles dilatées étincellent. Les pointes de ses seins dardent vers moi. Son ventre tremble d'impatience.

Je prends appui de chaque côté de sa tête et me penche vers elle. Ma queue frotte sa fente et, les yeux fermés, je savoure la chaleur de son souffle chaud qui se mêle au mien. Elle s'accroche à mon cou et referme ses jambes contre mes reins. Je me positionne à l'entrée de son vagin,

quand tout à coup :

— Baise-moi. Je t'en prie. Baise-moi, fort.

Ma promesse faite à Justine me saute à la figure. Ma salive a du mal à glisser le long de ma trachée et je soupire d'impuissance. En fait, quand j'ai discuté avec elle, ce n'était pas des paroles en l'air. Mon corps baise bien avec Éli, mais mon cœur et ma tête lui font l'amour.

Putain ! J'ai besoin d'elle. Comme je n'ai jamais eu besoin d'une autre femme. C'est même plus que ça. *Elle* mérite plus. *J'ai* envie de lui donner plus, pour la première fois de ma vie.

— Je ne te baiserais pas ma douce, murmuré-je contre sa bouche, je vais te faire l'amour. Laisse-moi faire.

Oui ! Je veux lui faire l'amour. Tendrement. Profiter de chaque instant. Découvrir le plaisir avec elle. Le vrai plaisir. Celui qui, j'en suis certain, m'attend dans ses bras, mais que je me refuse depuis que je l'ai rencontrée.

C'est tellement nouveau pour moi que je ne suis même pas sûr de « savoir faire », alors je laisse mon instinct me guider. Nos lèvres se cherchent, se frôlent tandis que ma queue s'enfonce avec douceur en elle. J'entame de lents va-et-vient sans quitter la chaleur de sa bouche. Je veux que cette nuit soit le début de quelque chose de différent. Qu'elle reste inoubliable. Pour elle et pour moi.

Les paupières closes, je me délecte de ses ongles qui s'enfoncent dans mes omoplates. Je m'enivre de son odeur de fleur d'oranger et de sa langue qui joue avec la mienne tandis que je fouille les profondeurs de son ventre.

*Putain ! Il n'y a que cinq jours que je n'avais pas senti ses chairs m'engloutir et j'ai l'impression qu'il y a une éternité.*

— Tu m'as manqué, ma douce, soufflé-je alors que je reprends ma respiration. Caresse-moi... Parle-moi... s'il te plaît.

Je me redresse un peu et ancre mes yeux dans les siens. Ses mains explorent mon dos. D'abord doucement, puis elles deviennent de plus en plus avides et je me synchronise à ses mouvements du bassin qui accélèrent.

— Mon cœur... j'ai besoin de toi.

Je n'entends pas la fin de la phrase et reste concentré sur ces deux petits mots.

— Redis-le, soufflé-je en m'enfonçant encore plus en elle. Je veux encore l'entendre.

— Mon cœur...

Je grogne et remonte ses jambes sur mes épaules.

— Encore, ma douce.

Elle le répète. J'accélère la cadence et mon rythme cardiaque s'emballe avec l'impression de ne jamais être rassasié.

— Nom de Dieu Éli ! Tu es en train de me rendre fou !

— Plus fort. J'aime quand tu es brutal.

Je glisse mes mains sous ses fesses pour modifier l'angle de mes poussées et, comme un taré, je la martèle de plus en plus vite avec un plaisir inimaginable. Elle geint, gémit plus fort et cramponne le drap en en réclamant encore. Mon corps ne répond plus. Elle le dirige. Elle le domine.

*Putain, elle est capable de faire ce qu'elle veut de moi !*

— Mon cœur... embrasse-moi, halète-t-elle. Je veux... tout sentir de toi.

Hors d'haleine, je la repose sur le matelas. Puis, j'enfonce mes doigts dans ses cheveux et capture sa bouche avec voracité. Plus rien ne peut arrêter le désir qui brûle en moi depuis des

heures, des jours, depuis notre dernier rendez-vous. Ma langue tournoie comme une folle avec la sienne et explore tous les recoins de sa bouche délicieuse. Je suis affamé. Elle est insatiable et se cabre contre moi. Mon cerveau n'est plus connecté à la réalité. Elle m'entraîne avec elle dans un monde d'extase inconnu. Nous vibrons ensemble, gémissons ensemble et sombrons dans la jouissance absolue... ensemble.

La tête nichée dans son cou, je suis toujours en elle et hume son parfum de fleur d'oranger. J'ai du mal à reprendre ma respiration tellement c'était bon de faire l'amour avec elle. Aucun mot n'est assez fort pour décrire ce que je viens de vivre, mais j'ouvre quand même la bouche :

— Tu es une extra-terrestre, ma chérie.

Je me retire en lui arrachant un dernier couinement et bascule sur le côté avant de jeter le préservatif usagé au pied du lit.

Essoufflé, je passe en revue les sensations nouvelles que j'ai ressenties. J'aurais aimé que ça ne s'arrête jamais. Cette fille est addictive et ne s'en rend même pas compte.

En silence, elle pose sa tête sur mon torse et se love contre moi. Ma douce Élisabeth, si dévergondée il y a quelques minutes, a retrouvé toute sa pudeur et j'adore ça. Je lui caresse la joue du bout des doigts.

— Comment m'as-tu appelée tout à l'heure... mon cœur ? demande-t-elle d'une toute petite voix.

Tout en réfléchissant, je cherche à accrocher son regard, mais il reste rivé sur mon tatouage qu'elle redessine lentement.

*Mon cœur... mon cœur...*

— Ma chérie...

— Encore, soupire-t-elle en fermant les yeux. J'aime quand tu m'appelles comme ça.

— Ma chérie...

Je ne sais pas pourquoi, mais j'aime le lui dire aussi. Comme j'aime faire l'amour avec elle. À ce moment précis, je n'ai qu'une seule certitude : plus jamais je ne la baiserais comme une vulgaire fille d'un soir.

Nous restons un long moment enlacés, à profiter de la chaleur de l'autre sans bouger, puis le besoin de connaître un peu plus celle qui vient de me faire tant vibrer devient une évidence. Je reprends la parole le premier :

— Dis-moi ma chérie, pourquoi as-tu appelé ta voiture Viviane ?

Il y aurait d'autres questions plus intelligentes que celle-ci, mais mes neurones déconnectés n'ont pas encore retrouvé leur place initiale et je voudrais rester dans cet état de légèreté le plus longtemps possible.

*Et puis qui d'autre qu'Élisabeth pourrait vouloir appeler sa voiture comme ça ?*

Elle enfonce son visage dans mes côtes et se met à glousser.

— J'adore le film *Pretty Woman*. J'ai juste rajouté un « e » à la fin.

— Oh ! Sais-tu que Viviane est une... pute ?

Elle se redresse et fronce les sourcils.

Merde ! Ma maladresse l'a piquée au vif. Je vais devoir suivre des cours de bonne conduite.

— Je dois voir un sous-entendu dans ta question ?

— Non, pas du tout, je ne voulais pas te blesser. Nous avons juste dit la semaine dernière que nous ne communiquions pas assez. Rallonge-toi.

Ma main dans ses cheveux, je masse son crâne tandis qu'elle se détend peu à peu.

— Tu as raison.

— Je suppose que tu adores ce film pour son romantisme, mais tu m’as dit ne pas aimer le luxe et les gens riches, et... tu n’as pas eu une vie sexuelle débridée avant que l’on se rencontre alors...

— C’est vrai, me coupe-t-elle d’une toute petite voix.

— Alors, en omettant le côté prostitution, je te rappelle quand même que c’est l’histoire d’amour d’une fille ordinaire et d’un richissime homme d’affaires. Une sorte de prince charmant des temps modernes. Ça te fait rêver qu’un mec plein aux as puisse s’intéresser à toi ?

Ma position personnelle est tellement alambiquée que c’est une perche tendue que je n’espérais pas.

— J’espère que tu rigoles ! Jamais de la vie ! me lance-t-elle en se raidissant. C’est contradictoire, mais ça ne coûte rien de rêver, d’autant que l’on peut être charmant sans être un prince.

Je grimace un sourire. Ma situation est inextricable. Je ne dois pas y penser maintenant et profiter de cette folle nuit où je fais l’amour pour la première fois avec une femme, *ma* douce petite femme... pour un temps indéterminé. Je dois me résoudre à ce qu’il soit compté.

— Tu te rappelles ma promesse ? Trois fois... minimum.

J’effleure ses lèvres entrouvertes et ses yeux se ferment.

— Thomas ! Je ne vais être capable de rien. Faire l’amour avec toi m’a épuisée.

— Hummm ! Tu te sous-estimes, ma chérie. Regarde.

J’écarte son bras collé à mon torse et glisse mes doigts le long de son ventre. Elle frémit et recule un peu pour leur permettre de descendre plus bas. Son souffle s’accélère déjà.

— Tu vois, tu es toujours aussi réceptive. Que vais-je faire de toi ?

Elle gémit lorsque j’ouvre sa fente inondée. Ma queue durcit contre sa cuisse et en redemande aussi.

*Putain ! La nuit promet d’être torride et Jorge peut bien attendre, je m’en balance.*

Pendant des heures, je dévore sa peau moite et m’enivre de son odeur. Nos corps nus et couverts de sueur se mêlent et s’emboîtent jusqu’à l’épuisement. Je l’entends gémir, crier et sangloter de plaisir, tandis que j’atteins le septième ciel avec elle. Justine et Tina avaient raison sur toute la ligne. Faire l’amour est beaucoup plus jouissif que baiser à tout-va et... je suis totalement accro à cette fille.

— Tu m’as tué, ma chérie.

En appui sur un coude, je remonte le drap sur nous et caresse la joue brûlante de ma belle diablesse qui ferme les yeux. Elle est si belle et si détendue alors que je suis troublé et exténué.

*Mais c’est si bon d’être perdu dans ses bras !*

Je reste plusieurs minutes admirer en silence cette femme qui est entrée dans ma vie de manière si inattendue. En moins de trois semaines, elle a balayé toutes mes habitudes, bouleversé toutes mes convictions. Elle a fait de moi un homme dépendant. Un camé à son corps qui refuse d’analyser les problèmes à venir, préférant savourer chaque étreinte comme si c’était la dernière.

Je remets une mèche de ses cheveux en place et me penche vers son oreille.

— Ma douce, veux-tu que je sois ton prince charmant ?

Elle bouge légèrement, mais ne répond pas. J’attends encore un peu, puis je l’observe plus en détail. Sa respiration est régulière, elle s’est endormie.

**Élisa**

La lumière du jour traverse les lamelles de mes volets roulants à demi fermés et je cligne des yeux. Je tâtonne le matelas, puis je tire le drap jusqu'à ma taille et roule vers l'intérieur du lit. Thomas n'est plus là, il a dû partir à la fac.

J'étire les bras et les jambes en grimaçant de douleur. J'ai l'impression d'avoir été piétinée par un éléphant. Tous mes muscles sont endoloris, pourtant je ne manque pas d'énergie et si mon merveilleux amant avait été à portée de mains, je l'aurais supplié de recommencer, encore et encore.

Quelle nuit de folie ! J'ai dégoté le Dieu du sexe et, même si je suis la Reine des potiches à côté de lui, je m'en fiche. J'ai envie de croire que ses paroles et ses gestes étaient sincères. Alors adienne que pourra. Justine va devoir porter une nouvelle casquette : après avoir tenu le rôle de conseillère en image, elle va devoir endosser celui de conseillère sexuelle pour me donner quelques leçons. Sûre qu'elle poussera son dévouement jusqu'à me faire des dessins, je glousse contre mon oreiller.

Qu'est-ce qu'il m'arrive ? De quasi frigide, je deviens une vraie obsédée.

Toujours est-il que si Thomas est la solution à un réveil matinal aussi agréable, je veux bien faire de l'exercice avec lui toutes les nuits.

*Peut-être que ma mère est énergique pour les mêmes raisons ?*

Je suis complètement malade ! Qu'est-ce que je peux raconter comme bêtises !

Je m'étale en étoile de mer sur matelas et tends un bras vers le sol à la recherche de mon téléphone. Je dois tenir Justine au courant avant qu'elle me harcèle de textos.

*Si ce n'est pas déjà fait !*

Je regarde l'heure. 10 h 30 ! Mince ! Thomas aurait dû me réveiller, je suis en retard en cours maintenant.

Alors que je déverrouille mon écran, un message attire mon attention. Le numéro qui s'affiche n'est pas dans mes contacts. Je l'ouvre et en deux secondes, je suis assise au milieu de mon lit, le cœur battant.

[Bonsoir, Mademoiselle De Sacco.

Je tenais de nouveau à m'excuser  
pour le désagrément causé  
à votre véhicule. N'hésitez pas  
à me contacter si vous  
avez le moindre problème.  
Cordialement. T. Andrews]

*Ma voiture !* J'avais complètement oublié Viviane. Je ne peux pas prendre le tram à moins de faire au moins une bonne demi-heure de marche pour accéder au premier arrêt. Je ne m'en sens pas capable aujourd'hui. Inutile aussi d'essayer de joindre mon assurance. Il y a quelques mois,

la batterie a lâché et, lorsqu'un dépanneur est arrivé, j'ai appris que le remorquage n'était pas pris en charge, sauf à justifier d'une distance de plus de quarante kilomètres entre le domicile et le lieu de la panne.

Comment faire pour la récupérer ? Merde ! Je ne vais carrément pas pouvoir aller en cours de la journée !

Le nuage qui me portait s'est évaporé et je suis de nouveau sur la terre ferme, celle qui me rappelle la réalité de ma vie. Je glisse jusqu'au bord du lit et enroule le drap autour de mes épaules alors que Sam tente d'escalader mes genoux.

Bon sang ! Ce mec n'a rien d'autre à foutre que de me recontacter ? Il m'a donné du fric pour étouffer l'affaire, ça devrait lui suffire, non !

Contrariée, je lui envoie un message pour qu'il me foute la paix.

[Bonjour, Mr Andrews.  
Votre rétribution financière  
est suffisante. Je n'ai pas besoin  
de votre aide. Élisabeth De Sacco]

Dans la foulée, j'écris un SMS à Justine. Elle seule peut m'aider et me conduire jusqu'au parking du restaurant.

[Impossible d'être en cours.  
Problème de voiture]

[C'est le jour quoi !  
Ma mère m'a emprunté  
la mienne pour aller bosser.  
Son Audi est en révision.]

Et merde ! Je resserre un peu plus le drap autour de moi, je suis bel et bien coincée chez moi.  
Deuxième texto de Justine :

[Je croyais que tu étais absente  
parce que Sexy-man t'avait épuisée :)  
Si ma mère ne rentre pas tard, je passe.  
Je t'appelle à midi après les cours.  
Trop hâte que tu me racontes.]

Les doigts tremblants, je lui réponds pour qu'elle ne s'inquiète pas. J'ai assez à gérer sans avoir Discrétion Zéro sur le dos pour m'inonder de SMS.

[OK ! Fais comme tu peux.  
Je ne bouge pas :)]

*La bonne blague !*

Par dépit, je relis le message de cet étrange Monsieur Andrews. Il me l'a envoyé juste au

moment où je rentrais au restaurant. Mince ! Si je l'avais vu hier soir, je lui aurais répondu sur-le-champ et au moins, il n'aurait pas pourri mon réveil.

Et si la mère de Justine ne récupérerait pas sa voiture aujourd'hui ? Une révision peut être longue, non ? Je commence sérieusement à angoisser à l'idée de laisser Viviane à plusieurs kilomètres. Quelqu'un pourrait la saccager ou pire la voler !

Je me remets à réfléchir. Je pourrais utiliser les mille euros pour payer les frais d'un dépanneur en plus de la réparation. Seulement, j'ai dépensé beaucoup pour mon relooking. Noël approche et cet argent est une aubaine pour gâter ma famille et rendre à mes parents un peu de ce qu'ils me donnent toute l'année.

De longues minutes s'écoulaient avant que je me décide. Je dois prendre le taureau par les cornes. J'ai un problème avec mon véhicule alors, plutôt que de tergiverser, autant me servir de ce type sans me gêner. Après tout, il doit avoir le bras long et devrait réussir à me dépêtrer de la merde dans laquelle je me trouve. Et tant pis s'il me prend pour une cruche parce que je change d'avis. Je ne suis plus à ça près.

[Ma voiture est immobilisée  
sur un parking. Pouvez-vous  
la faire remorquer jusqu'à un garage ?]

[Plus de dégât que prévu donc.  
Je m'en occupe immédiatement.  
Donnez-moi l'adresse où se trouve  
votre véhicule ainsi que le nom  
de votre garagiste. Cordialement.]

*N'en faites pas trop non plus, Monsieur Andrews !*

[Parking du restaurant Barok-Lounge,  
quai des Chartrons. Quant au garagiste,  
je n'en connais aucun à Bordeaux.]

Sa réponse est encore immédiate. Il ne travaille pas ce mec ?

[Je m'occupe de tout.  
Néanmoins, je dois récupérer les clés.]

*Oh bon sang, les clés ! Je n'avais pas pensé à ce détail.*  
Je m'apprête à répondre quand un nouveau message apparaît.

[Mon chauffeur peut être chez  
vous dans une heure. T. Andrews]

Mon sang ne fait qu'un tour. Je bondis hors du lit, entraînant Sam dans une chute inévitable. Non, non, non ! Je n'ai pas de bombe lacrymogène à portée de mains et ce mec me fait froid dans le dos. Je me fustige d'être responsable de cette proposition.

*Il doit bien y avoir une autre solution.*

Mes doigts serrés sur mon téléphone, j'arpente le séjour de long en large en me frottant la nuque. L'idée d'être cloîtrée chez moi me panique. Celle de recevoir le molosse à la tête de boxeur chez moi me terrorise.

*Ravale ton dégoût, c'est pour la bonne cause !*

Je grogne après ma conscience et, forcée de constater qu'elle a raison, je pianote une réponse.

[Je suis chez moi toute la journée.

Élisa De Sacco]

[Parfait ! Jorge sera chez vous  
entre 11 h 30 et midi. T. Andrews.]

Je balance mon téléphone sur le canapé et pénètre si vite dans la salle de bain que je manque de m'étaler contre le lavabo à cause du tapis. Ce putain de bourge de mes deux m'a mis les nerfs en pelote. J'ai très peu de temps pour refroidir mon cerveau qui bouillonne.

Si j'avais été chronométrée, j'aurais obtenu la médaille d'or de la douche la plus rapide. La crainte de voir débarquer Hulk alors que je suis encore à moitié nue m'a donné des ailes. J'ai mis une demie heure pour me laver, me sécher, me brosser les dents, m'habiller et me coiffer.

Pour ne pas tenter le diable qui pourrait se cacher derrière ce mec, j'ai choisi la tenue la plus défraîchie de ma garde-robe : un pantalon fluide usé et un vieux sweat-shirt détendu. Quand j'habitais encore chez mes parents, j'aimais flâner les dimanches dans ces vêtements et regarder la télé allongée sur les genoux de Grégoire. Depuis son décès, c'est la première fois que j'ose les renfiler sans être obnubilée par les horribles choses qu'il m'a fait endurer.

Tout change tellement vite dans ma tête ces derniers jours !

D'instinct, j'allume ma chaîne hi-fi et me poste devant l'unique fenêtre de mon appartement. Le regard dans le vague, je me laisse bercer par la voix de Cabrel dans l'espoir de me détendre, mais peine perdue.

Bon sang ! J'avais réussi à me faire une raison, à accepter de prendre ce que Thomas voudrait bien me donner, sans chercher plus loin. À ne penser ni à avant lui ni à après lui, pour ne pas polluer mon cerveau, mais entre cette histoire d'accident et cette nuit magique, je ne sais plus où j'en suis.

Sexy-man m'obsède. Être sous l'emprise d'un homme comme lui m'excite et m'effraie en même temps. Ce dont je suis certaine, c'est qu'en ce moment même, j'aimerais qu'il soit là pour me rassurer et m'aider à affronter l'arrivée imminente de ce Jorge. Sauf que je suis toute seule, assignée à résidence pour un temps indéterminé à cause d'un gros plein de fric qui me hérissé le poil.

Au lieu de décompresser, la colère monte dans mes veines. J'attrape mon sac sur la table et en extrais la liasse de billets. Je la tourne et la retourne sans trop savoir quoi en faire. Si cet argent provenait d'un trafic, je serais doublement dans la merde. Je le fourre dans le tiroir de ma table basse et me laisse choir sur mon canapé.

Obsédée, parano, tout va bien dans mon cerveau de moineau. Mes ardeurs doivent se calmer très vite sinon je vais finir internée. Ou peut-être qu'il faut que j'arrête la psycho pour éviter de me poser toutes ces questions ?

*Je savais bien que ces cours de merde n'étaient pas faits pour moi.*

Quelques minutes plus tard, on frappe et je trotte jusqu'à la porte que j'ouvre en retenant ma respiration.

Le molosse croisé la veille est vêtu du même costume sombre. Il n'esquisse pas l'ombre d'un sourire et son regard n'exprime ni émotion ni sentiment.

— Bonjour, Mademoiselle De Sacco. Mon patron m'envoie récupérer les clés de votre véhicule.

Muette, j'essaie de ne pas trembler devant son air de psychopathe ou pervers narcissique et lui tends mon trousseau.

— Merci beaucoup, au plaisir, me répond-il en me faisant un signe de la tête.

*Au plaisir de quoi ? J'espère ne pas avoir besoin de le revoir celui-là !*

Sans un mot de politesse, je referme ma porte d'entrée et m'appuie contre elle avant d'expirer l'air contenu dans mes poumons.

Toute cette angoisse pour si peu ! Quelle cruche ! Il faut que j'arrête de me faire des films insensés à la moindre contrariété.

Sam le bienveillant s'approche à pas de velours, comme s'il craignait d'affronter mes sautes d'humeur. Mon pauvre félin n'est pas à la noce en ce moment et je culpabilise en me baissant pour le caresser.

— Je t'aime, murmuré-je comme si quelqu'un pouvait m'entendre.

Un frottement, deux frottements contre mon mollet et je me sens tout de suite mieux. Quoiqu'il arrive, mon chat d'amour reste ma thérapie contre toutes mes angoisses.

L'air fier d'avoir retrouvé son statut privilégié, il me suit jusqu'à la cuisine et quémande quelques croquettes. Je remplis sa gamelle, puis j'enfourne un bout de pizza dans mon micro-onde. Je n'ai pas faim, mais je me connais, si je ne mange pas un truc salé à midi, je vais me ruer sur une plaquette de chocolat dans quelques heures.

Je jette un œil en biais vers la table où est posé mon téléphone.

*Quelle débile ! J'aurais dû appeler Thomas en premier au lieu de paniquer. Je suis certaine qu'il aurait trouvé une solution beaucoup moins tordue.*

Je me fustige en avalant un café, puis je compose son numéro. Il est 12 h 15 et il répond à la première sonnerie.

— Bonjour, ma chérie.

Le son de sa voix suffit à m'émoustiller. Mes genoux commencent à fléchir et je suis obligée de m'asseoir sur une chaise. *C'est dingue !*

— Mon cœur, me lamenté-je. Pourquoi tu ne m'as pas réveillée ? J'ai raté mes cours...

— Je n'ai pas osé perturber ton sommeil.

— Tu aurais dû.

— Je... je suis désolé. J'ai pensé que tu avais besoin de repos après la nuit fantastique et épuisante que nous avons passée. D'ailleurs, je voulais te remercier.

— Pour quoi ?

— Pour m'avoir fait atteindre l'extase.

Ça y est, cette fois, je tremble de la tête aux pieds. Ma respiration s'accélère et je suis couverte de chair de poule. Les merveilleuses sensations que ses caresses m'ont procurées reviennent à la surface.

*Quelle nuit ! Je damnerai un saint pour recommencer tout de suite.*

— Oh ! Merci à toi.

*Miss Godiche, le retour !*

S'il y a un aspect de ma personnalité qui n'a pas changé ces derniers jours, c'est bien ma débilité profonde quand il s'agit de répondre intelligemment à une question gênante.

— Au fait, j'ai réfléchi pour ta voiture, j'ai un copain mécano. Il pourrait constater les dégâts et vérifier si elle peut rouler en l'état ou...

— Pas besoin c'est arrangé, le coupé-je en soupirant. Je... je ne rentrerai pas dans les détails, cet accident, ce mec étrange et ce fric que j'ai chez moi me tracassent bien assez.

Pourvu que j'aie des nouvelles de ce Monsieur Andrews très vite ! Plus j'y réfléchis, plus je me dis que j'ai tout fait de travers. Je m'inquiétais pour Viviane et j'ai donné les clés à un inconnu. Si ça se trouve, il ne me la ramènera jamais ?

*Double... triple imbécile que je suis !*

La sonnerie de mon micro-onde retentit, mais ce truc peut bien biper autant qu'il veut, c'est le cadet de mes soucis.

— Ne garde pas tout cet argent avec toi, Éli. C'est dangereux.

— Ne t'inquiète pas, il est bien à l'abri. Et puis à mon avis, quand j'aurai payé les réparations, il n'en restera plus grand-chose.

— OK.

« OK », c'est tout ? Pourquoi ne me propose-t-il pas de me rejoindre pour me rassurer ?

Alors que je recommence à cogiter, Sam bondit sur la table et colle son museau sur ma joue. Ma vue se floute. Ce vide que je me refuse à admettre est bien là, il malmène mon ventre et mon chat d'amour ne peut rien y changer. J'ai besoin de Thomas.

En fait, faire l'amour c'est comme vouloir commencer un régime. J'ai toujours entendu ma mère dire « je commencerai lundi » sans préciser de quel lundi il s'agissait. J'ai envie de dire « j'arrête de voir Thomas demain » et, lorsque demain est aujourd'hui, il y a toujours un autre demain pour justifier le report de ma résolution.

C'est bien ce que je dis, la folie me guette.

— On... on se revoit quand ? balbutié-je d'une toute petite voix.

— Je t'appelle pour te dire. J'ai terminé mes cours, mais j'ai beaucoup de choses à faire aujourd'hui. Je suis un peu pressé. Mais... (J'entends qu'il éclaire sa voix)... Tu me manques déjà.

Ce n'est pas la première fois qu'il me le dit, mais c'est la première fois que mon cœur en explose de joie.

— Tu me manques aussi, mon cœur.

Comme une quadruple imbécile (double et triple ayant été utilisés), je raccroche en restant figée, en admiration devant mon écran éteint, comme si le temps s'était arrêté.

Au même moment, le prénom de Justine clignote et je décroche illico.

— J'ai une bonne et une mauvaise nouvelle, commence-t-elle essoufflée. La mauvaise, c'est que je n'ai pas beaucoup de temps pour te parler, la bonne c'est que je pourrais être chez toi vers 15 h 30.

— Hein ?

Elle parle trop vite, je ne comprends rien.

— Qu'est-ce que je ne ferais pas pour toi ! J'ai tanné ma mère pour qu'elle presse son garagiste. Je viens de prendre le tram, je récupère sa voiture, elle est prête. Il faut que je la dépose sur le parking de l'hôpital, que j'aille jusqu'à son vestiaire pour faire un échange de clés.

Ensuite je reviens à la fac avec la mienne. Et tout ça avant le cours à 14 h. Ah oui ! Condition de ma mère : si je ne retourne pas en cours, elle me tue. Donc, en échange de ce que je suis en train de subir pour toi, quand j'arrive chez toi, je veux tout savoir, jusqu'aux moindres détails.

Je glousse devant mon téléphone. Il n'y a bien que Justine pour réussir à me faire rire dans un moment pareil.

— J'arrive chez le garagiste. J'ai intérêt à me dépêcher, il attend pour fermer. On se voit tout à l'heure.

Aussitôt, elle raccroche et je suis de nouveau seule avec moi-même. Mais malgré mes incertitudes sur ce Monsieur Andrews, cette solitude est redevenue légère : je manque à Thomas, et Justine sera chez moi dans quelques heures. Je me sens reboostée, j'ai faim et je dois trouver à m'occuper jusqu'à 15 h pour ne pas replonger dans des élucubrations néfastes à mon humeur.

Je commence par engloutir ma part de pizza et, après avoir avalé deux cafés l'un derrière l'autre, je décide de mettre à profit mon énergie pour réviser un peu... ou pour mettre un peu d'ordre dans mes cours. Sauf que la tonne de photocopiés entassés près de la fenêtre ressemble au mont Everest. Il faut dire que, non seulement il y a ceux de ce début d'année, mais aussi ceux des deux années précédentes. La pile de papier est à l'image de mon appartement, un vrai bordel.

J'essaie de m'organiser, de trier par matière, par ordre chronologique. Je griffonne même quelques fiches résumées, mais trop de choses se bousculent dans ma tête pour que je me puisse me concentrer : Thomas et ses mots doux, Monsieur Andrews, Jorge alias Hulk, Viviane... Au bout du compte, je laisse tout tomber et me rue sur mon ordinateur. Il y a deux semaines que je dois récupérer le journal intime qui était enregistré sur mon précédent PC. Il est quelque part en ligne sur un serveur, j'ai plusieurs heures devant moi pour trouver une solution. Je rangerai après.

**Élisa**

Je mets du temps à y parvenir, mais quand Justine déboule dans mon appartement, tout est à jour sur mon ordinateur. Par contre, je n'ai rien fait d'autre et une tonne de feuilles traîne un peu partout.

— Eh bien ! Tu n'as pas eu ton compte cette nuit pour mettre un foutoir pareil, s'exclame-t-elle les yeux rivés sur la paperasse éparpillée sur la table et à mes pieds. Tu t'es défoulée ?

Je quitte ma chaise en haussant les épaules et après avoir tout rassemblé, je pose l'ensemble en vrac, au même endroit qu'avant.

Je me désespère d'être aussi bordélique.

— Qui te dit que Thomas a couché ici ? commencé-je, l'œil espiègle.

Tandis que je remplis deux tasses de café, Justine sautille d'impatience dans mon dos. Et moi je recommence à cogiter.

— Allez, raconte ! Un mec comme lui, qui t'invite au restau, n'a pas l'intention de te regarder dans le blanc des yeux toute la soirée et, comme il sait très bien trouver le chemin de ton appart tout seul, il avait une autre idée derrière la tête. Obligé. En plus, tu as la tête d'une fille qui a fait des folies de son corps toute la nuit. Alors, c'était comment ?

Je ne ferai pas le poids contre son inquisition et soupire d'impuissance.

— Je dirais torride et énigmatique.

— Mais encore ?

Comment lui expliquer que ma mine défraîchie est le fruit d'orgasmes à répétitions, mais aussi de contrariétés, sans risquer de devoir lui donner des détails ? Elle attend un débriefing de cette soirée depuis des jours, mais il y a tant de choses à en dire que je ne sais pas par où commencer. Cet accident idiot, Hulk sur le seuil de ma porte ou uniquement les petits mots doux que Thomas m'a glissés à l'oreille ?

Je l'observe attentivement. Ses yeux pétillent et, montée sur ressorts comme elle est, elle n'acceptera pas de l'à peu près. De toute façon, je ne pouvais rien espérer d'autre. Si ce n'est pas à elle que je me confie, à qui je peux le faire ?

J'emporte les tasses jusqu'à la table basse et me laisse choir sur le canapé.

— Depuis hier, c'est les montagnes russes.

— Ouille ! Je ne suis pas sûre d'aimer le compte-rendu.

Elle a cessé de sautiller et fronce même les sourcils quand elle s'assoit près de moi. Je prends une grande bouffée d'air et, les yeux ancrés sur mon café, je me lance. Je commence par les péripéties de mon accident. Ce mec étrange dans sa voiture de luxe. Ce chauffeur qui m'a glacé le sang et l'argent qui dort dans mon tiroir. Plongée dans un mutisme étonnant, Justine boit mes paroles. Quant à moi, je suis soulagée qu'elle n'intervienne pas et j'enchaîne avec mon dîner trop arrosé qui m'a valu de rentrer en taxi.

— Toi boire ? Oh, Madre Mia ! Pas trop d'un coup ! Laisse-moi le temps de m'habituer à la nouvelle Éli, s'il te plaît.

Je lève la tête en esquissant un début de sourire et croise ses yeux écarquillés. Mon nouveau

moi me plaît beaucoup. J'ai la sensation d'avoir tourné une page noire de ma vie. Le livre est toujours ouvert, quelques chapitres douteux doivent encore être analysés, mais je garde espoir de pouvoir bientôt le refermer et tirer un trait sur mon passé.

— Tu étais bourrée ? s'enquit-elle en avalant une gorgée de café.

— J'étais un peu pompette, c'est tout. Par prudence, Thomas n'a pas voulu que je rentre en voiture. On a pris un taxi. Je me suis endormie et quand je me suis réveillée, j'étais couchée dans mon lit.

— Il t'a montée dans ton appartement sans que tu t'en rendes compte et il t'a déshabillée ? s'étonne-t-elle encore. Tu étais plus que pompette, ma belle. Il n'a pas abusé de toi j'espère ?!

Justine débloque. Abuser de moi ! Comment peut-elle penser à un truc pareil ? J'étais plus que consentante !

Si j'ai failli vomir en prononçant ce verbe la nuit où Thomas a dormi chez moi ivre mort, ce petit mot n'a plus du tout le même impact sur moi quinze jours plus tard.

— Bien sûr que non ! Ça ne va pas la tête ou quoi ? Il attendait sagement que je me réveille et après...

— Nous y voilà ! me coupe-t-elle. Donc galipette ? Tu aurais dû commencer par-là ! Donc ça, c'est le torride de l'histoire ? Torride comment ?

Je dois être rouge pivoine tellement j'ai chaud, mais me confier à Justine est un vrai exutoire qui me donne de l'assurance pour continuer :

— É-pui-sant.

*Je ne te baiserais pas je vais te faire l'amour.*

Mon cœur explose encore en repensant à cette petite phrase anodine qui pour moi a tellement de sens. Je l'ai réécrite une bonne dizaine de fois dans mon journal intime tout à l'heure, juste pour le plaisir de la lire. Je me surprends à penser que ces quelques mots sont le remède à tous mes maux.

— Épuisant comment ?

Je ne peux quand même pas lui dire de but en blanc que j'adore ce qu'il me fait, si ? Mon Dieu ce que j'ai pu aimer qu'il me fasse l'amour !

Un instant, j'envisage de lui faire des dessins pour lui donner les détails croustillants qu'elle attend. Évidemment, je me ravise en trouvant cette idée ridicule et me contente d'élargir mon sourire.

— Vous avez remis le couvert plusieurs fois ? insiste-t-elle en jouant des sourcils.

Je glousse devant son expression imagée et tout en finesse.

— J'ai arrêté de compter, mes neurones ne se connectaient plus.

— La vache ! souffle-t-elle en choquant le fond de sa tasse sur la table.

Ses yeux écarquillés deviennent des balles prêtes à sortir de leur orbite.

— C'est un très bon prof particulier. Il a de l'endurance, de l'expérience et... une obsession évidente pour le sexe.

*Voilà, c'est dit !*

Mes cours de psycho me reviennent en mémoire et je me demande si Thomas ne fait pas une addiction au sexe. Ces putains de cours sont en train de me rendre parano et je vois des problèmes psychologiques à tout le monde. Le chauffeur est psychopathe, Thomas est addict au sexe, Antoine a une timidité malade... et Justine ? Elle cache peut-être un manque de confiance en elle derrière son exubérance ?

— Ma copine coincée s'est trouvée un infatigable Apollon, ricane-t-elle en s'affalant sur les

coussins. Quand je pense qu'il y a quelques semaines je n'aurais pas été étonnée d'apprendre que tu rentrais dans les Ordres !

— Y'a que les imbéciles qui ne changent pas d'avis !

Je reconnais qu'un changement si rapide pourrait en surprendre plus d'un.

— D'ailleurs Ju, en dehors du sport intensif que tu m'as prescrit, tu n'as pas des conseils à me donner ?

— Hein ?

Justine se redresse l'air interrogateur et je souris en pensant que je l'ai peut-être choquée. C'est le monde à l'envers.

— Je suis un peu... novice... en matière de... sexe. Alors...

— Dans pas longtemps tu vas me demander de t'accompagner dans un sex-shop ! Non, mais je rêve ! Tu ne veux pas un exemplaire du Kama Sutra par hasard ?

La surprise de Justine est telle qu'elle éclate de rire et m'entraîne dans son sillage.

— Si tu en as un, je peux en faire mon nouveau livre de chevet.

— Désolée, je n'ai pas ce truc en stock. Tu vas devoir te débrouiller sans moi. Mais à l'allure où tu apprends, tu devrais t'en sortir sans.

*Bon ! Je m'étais bien plantée en croyant qu'elle avait l'attirail de la femme sexuellement épanouie à la recherche de perfection.*

— En tout cas, je suis contente que les dons de Sexy-man t'aident à surmonter les souvenirs que tu traînes avec ce *Grégoire*.

J'essaie de garder mon sourire, mais ce n'est pas évident. Pourtant, j'admets qu'elle a raison. Sans le vouloir, Thomas guérit mes peurs. Mieux encore, je me découvre sous un jour nouveau, plus sûre de moi et mieux dans ma peau. Le chemin est encore long, mais je progresse à pas de géant... grâce à lui. Pour le moment, le dossier « Grégoire » est classé. La prochaine étape sera de l'archiver, puis de le détruire.

— Et pour l'énigmatique il y a quoi ? enchaîne-t-elle avec toujours autant d'impatience.

— Figure-toi que ce matin, le mec qui m'a donné du fric m'a contactée par texto. Il voulait savoir si tout allait bien. Alors, je lui ai demandé s'il ne pouvait pas faire quelque chose pour que ma voiture ne reste pas sur le parking.

— C'est culotté !

— Tu n'étais pas sûre de pouvoir venir et Thomas était parti aussi. Bref, j'ai eu un moment de panique. Donc, Hulk a sonné tout à l'heure et il a récupéré les clés. Mais... maintenant, je regrette de les lui avoir données. Tu te rends compte ! Si jamais il me vole Viviane !

Pendant quelques secondes Justine fait la moue, puis elle me frotte l'épaule pour me rassurer.

— Ne t'en fais pas. Toi qui te plaignais d'avoir une 205 pourrie, vois ça comme un avantage. Si ce mec en a une cent fois mieux, pourquoi irait-il s'emmerder avec la tienne ? Et puis, tu as son numéro de téléphone et ses messages peuvent te servir de preuve au cas où. Au pire, envoie-lui un texto pour savoir dans quel garage il l'a fait remorquer. Comme ça demain, si tu veux, on y fait un tour.

Je remue la tête de haut en bas et me précipite sur mon smartphone pour avoir toutes ces informations. Comme les autres fois, la réponse est immédiate :

[Garage Pic-Vert. Vous pouvez aller vérifier. T. Andrews]

— Rassurée et grillée, glousse Justine qui a lorgné la réponse. Tu angoisses tellement qu'il l'a même senti dans ton SMS. Bon, c'est pas le tout, mais tu ne m'as pas vraiment expliqué la réaction de Sexy-man à ta transformation physique. Comment a-t-il trouvé tes sous-vêtements ? Ta coiffure ? Ta robe ? Quel genre de cours particuliers t'a-t-il donnés ?

Notre conversation bifurque à nouveau sur ma soirée et très vite sur ma nuit enflammée. Contre toute attente, plus je lève le voile sur mon expérience et ce que j'ai ressenti, plus ma pudeur s'évapore. En fait, Thomas a déniché la clé de ma personnalité profonde et, désormais, je me lâche dès que je me sens en confiance.

— Il n'a pas un jumeau ? s'enquiert Justine alors que je disserte sur les cours de langues très spéciaux de mon prof d'anglais. J'aurais bien testé moi aussi. Sérieux, tes parents ne vont pas te reconnaître.

J'ai encore du temps pour me préparer à mon retour dans la maison familiale et d'ici là, Dieu seul sait où ma relation avec Thomas m'aura menée.

— Je me surprends moi-même.

La sonnerie personnalisée de mon téléphone me fait sursauter au moment où j'avale mon café et je bondis sur mes pieds.

— Deux minutes ! C'est Thomas.

Anxieuse, je pars m'isoler dans l'entrée et décroche. Ce n'est pas normal qu'il me rappelle.

— Mon cœur ?

Ma voix est enrouée par l'appréhension, et d'un œil en biais, j'aperçois Justine rouler ses yeux vers le plafond.

— Prépare-toi ! me lance-t-il plein d'entrain. Je t'emmène à Arcachon pour la soirée. Tu as moins d'une demi-heure pour te préparer.

Mon rythme cardiaque s'accélère considérablement.

*Qu'est-ce qu'il lui prend d'un seul coup ?*

— Hein ! Là, maintenant ? Je ne peux pas, je... je suis avec Justine.

Celle-ci me regarde avec inquiétude.

— Désolé, il n'y plus de place dans la voiture, sinon elle aurait pu venir avec nous.

— Comment ça *nous* ?

— On y va avec Tina, Romain et Nicolas.

— Je... euh.

Ma tête se vide de son sang et je prends appui sur la console de l'entrée pour garder l'équilibre.

*Tina ? C'est une mauvaise blague ! Et qui sont Romain et Nicolas ?*

En proie à un début de panique, je réalise que j'ai encore des progrès à faire en matière de self-control.

— Relax ma chérie, ça va bien se passer. J'ai juste envie que tu sois avec moi pour me rappeler notre première vraie nuit d'amour tous les deux.

*Je ne te baiserais pas je vais te faire l'amour.* Je n'arrive pas à me sortir ces mots de la tête.

— Euh... D'accord.

— Je suis chez toi dans trente minutes environ... S'il te plaît, mets une jupe... et un string. Putain, maintenant que je t'ai vu en string, je ne pense qu'à te faire l'amour.

*Je ne te baiserais....* Cette phrase m'obsède plus que tout ce que Thomas a pu me dire jusqu'à présent.

— À tout de suite, termine-t-il avec sa voix suave qui me fait craquer.

Je raccroche et rejoins Justine qui, depuis le canapé, me jauge comme si j'étais devenue une extra-terrestre.

— Mon cœur ? ricane-t-elle, l'œil espiègle. Ben, dis donc ! Tu ne fais pas dans la demi-mesure toi !

Mes joues s'échauffent, mais je n'ai pas le temps de m'en préoccuper. Thomas sera bientôt là et je ne suis pas prête.

— Il vient de m'annoncer qu'il passe me chercher dans une demi-heure pour aller à la mer.

— Génial, s'exclame-t-elle pleine d'enthousiasme, alors que je regarde partout autour de moi comme si je cherchais quelque chose.

— Non, mais.... Il y aura aussi des potes à lui et surtout... Tina. L'angoisse !

*Tina, Tina...* Il faut que je me calme.

Justine se lève et se met à frotter mes épaules pour me rassurer. Coach sportif, coach mental, ma meilleure amie a toutes les qualités.

— Ça va bien se passer. Elle n'a pas dû parler de votre entrevue à la gare, sinon il te l'aurait dit. Par contre, s'il commence à s'afficher en public avec toi, pense à mettre un bouclier de protection pour la fac. Il y a des étudiantes qui vont te détester et particulièrement Chloé. Je ne sais pas ce qu'elle a depuis quelque temps, mais elle est encore plus étrange que d'habitude.

— C'est normal, Thomas l'a remise à sa place. Elle n'a pas dû apprécier.

Chaque chose en son temps. Pour le moment, je dois trouver ma tenue.

— Il faut que je me change.

Le placard mural est un véritable capharnaüm, comme le reste de mon appartement. Les instigateurs d'Hiroshima sont venus se défouler et y ont fait péter une bombe.

Je fouille dans mes vêtements mélangés à des bouquins de cours qui n'ont jamais vu le jour. Je trouve une jupe portefeuille et un petit pull ajouré achetés lors de mon shopping avec Justine. Parfait !

— Il n'y a pas que ton appart à ranger, ironise Justine en découvrant le désastre. Faut que tu continues à bosser tes cours toi, ajoute-t-elle en gloussant. Car c'est mort, tu ne pourras pas te reconverter en femme de ménage. À moins de te trouver un mec bourré de pognon et d'avoir les moyens de te payer une bonne.

Elle me donne un coup de main pour redresser le tas de linge instable qui menace de tomber, puis éclate de rire, alors que, vexée, je fais la moue.

— Ça n'a pas l'air de déranger Thomas (*Bon, c'est vrai la semaine dernière il avait tout rangé de lui-même.*) Il ne vient pas pour ça. Et puis, il fait des efforts de communication. J'ai appris plein de choses sur lui et il m'a même dit qu'il ne venait pas pour baiser, mais pour me faire l'amour, alors le reste je m'en fiche.

Quand je referme le placard, mes vêtements dans les mains, Justine ne rit plus. Je la connais assez pour comprendre qu'elle me cache quelque chose.

— Quoi ?

— Il faut que je te dise, soupire-t-elle sur un ton étrange. Hier midi, j'ai croisé Thomas quand tu es rentrée chez toi pour téléphoner à Camille.

— Et ?

— Nous avons discuté assez longtemps. Je lui avais promis de ne pas t'en parler, mais je ne pensais pas qu'il changerait aussi vite de comportements.

— Et ?

— Je lui ai fait comprendre que je n'admettrai pas qu'il te fasse souffrir... en te *baisant*.

En un clin d'œil, elle vient de réduire mon excitation à néant.

— Qu'est-ce qu'il t'a répondu ?

Je sens que ce qu'elle va m'avouer ne va pas me plaire.

— Ben... en gros qu'il te ferait l'amour, mais qu'il n'avait jamais fait ça.

Tout s'embrouille dans ma tête et je m'adosse au placard pour encaisser le choc.

*Je ne te baiserais pas je vais te faire l'amour.* Cette phrase qui m'a fait rêver résonne différemment dans ma boîte crânienne.

— Je crois qu'il est perdu, avance-t-elle en ignorant à quel point je suis contrariée. Je pense qu'il tient beaucoup à toi et qu'il ne sait pas comment s'y prendre. Il m'a fait comprendre qu'il avait de gros problèmes personnels à régler, mais n'a pas voulu m'en dire plus. Ne lui dis pas que je t'en ai parlé.

Alors qu'elle soupire, je regarde mes vêtements qui ne sont plus qu'une boule chiffonnée entre mes mains.

— Merci de ta franchise, grogné-je entre mes dents. Je vais régler ça à ma manière, sans qu'il se doute de quoi que ce soit.

Règlement de compte à OK Corral, c'est pour ce soir ! Thomas me doit des explications !

Une boule s'est logée au creux de mon estomac, mais je reste impassible devant mon amie et cherche un plan pour me venger. J'ai tout misé hier soir pour séduire Thomas. Il a mis à jour ma personnalité profonde ? Eh bien, il va en faire les frais le premier !

— En tout cas, tu vas être splendide, me lance Justine d'une toute petite voix.

Je lui adresse un clin d'œil complice et, d'un pas décidé, je me dirige vers la salle de bain. Si elle savait ce que je mijote, elle n'en reviendrait pas !

**Thomas**

*Impossible d'imaginer partir sans elle. Putain, je ne peux pas !*

Il y a vingt minutes que Nicolas m'a appelé. Sa voiture est tombée en panne alors qu'il partait faire une virée sur Arcachon avec Tina et Romain. Il avait besoin que je vienne les chercher tous les trois dans un garage automobile. Un peu vexé de ne pas avoir été prévu dans cette sortie, j'ai eu l'idée d'un compromis qu'il n'a pas pu refuser : je les emmène jusqu'au bord de mer à condition qu'Élisa vienne avec nous.

Les yeux rivés sur la route qui me conduit jusqu'à eux, je cramponne mon volant en essayant de comprendre ce qu'il m'arrive : j'ai eu un mal de chien à rentrer chez moi cette nuit, mais Jorge poireautait dehors, sans parler de Tina qui m'aurait fait la morale si j'avais encore découché. À midi, après mes cours, j'ai failli sauter dans ma voiture pour rejoindre Élisa. Si seulement je n'avais pas été assez con pour continuer mes échanges avec elle depuis mon téléphone professionnel ! J'ai trop à gérer en même temps et cet accident est la pire chose qui pouvait m'arriver en ce moment. La seule raison qui revient en boucle en réponse à mon malaise est le manque. Cette sensation étrange m'empêche de respirer. Je ne peux plus me passer d'elle, de sa peau, de son odeur, de son rire... C'est effrayant !

La sonnerie de mon iPhone se met à résonner dans l'habitacle de ma Mercedes.

*Mon père ! C'est bien le moment !*

J'ignore l'appel. Je n'ai ni le temps ni l'envie de l'entendre me prouver par A plus B mon incapacité à atteindre l'objectif qu'il m'a fixé. Il sait comment transformer une discussion en un monologue prétentieux et il a l'art et la manière de me mettre les nerfs à vif. Je ne veux pas qu'il foute ma soirée en l'air. D'autant qu'elle risque d'être un peu compliquée. Je n'ai aucun doute sur la courtoisie de Nicolas. Je crains un peu plus Tina avec son humour caustique et Monsieur Muscle avec sa grande gueule et son cerveau de piaf. Mais la communication dont m'a parlé Justine passe aussi par la découverte de l'entourage de l'autre. Je connais cette petite rousse à la langue bien pendue et j'ai déjà vu Antoine. Il est temps que je présente Élisa à mes potes moi aussi.

Si quelqu'un m'avait dit, il y a trois semaines, que je sortirais entre amis avec la jeune femme introvertie que j'espérais baiser par orgueil, j'aurais éclaté de rire. En dix-neuf jours exactement, Élisa m'a chamboulé et ces dernières vingt-quatre heures ont été décisives.

Mon téléphone sonne à nouveau.

Conscient que mon père insistera tant que je ne lui aurais pas répondu, je décroche en soupirant. Je parie qu'en dictateur confirmé il veut savoir comment dont s'est passé le cocktail d'hier soir.

— Andrews !

— Bonjour, Thomas.

Le kit mains libres branché sur la voiture diffuse sa voie désincarnée et je crache un rire nerveux devant sa politesse inhabituelle. Lui, il a encore un truc à me demander.

— Je t'ai envoyé un compte-rendu par mail ce matin, papa.

Mieux vaut prévenir que guérir. Je l'ai devancé pour lui clouer le bec et ça a l'air de fonctionner, puisqu'il ne réplique rien. J'en profite pour lui récapituler vite fait mes différentes approches professionnelles durant ce cocktail, quelques perspectives intéressantes, les contrats en attente de signatures et les dossiers que j'ai épluchés ces derniers jours.

— Excellente initiative, Thomas ! me répond-il d'une voix monocorde. Je suis bluffé par ton efficacité.

Je lève les yeux au ciel en secouant la tête. Le premier compliment de mon père arrive à l'aube de mes trente ans ! Un miracle ! Même lorsque j'ai eu mon bac à seize ans, je n'ai pas eu une manifestation de satisfaction aussi flagrante. Profiter de sa relative bonne humeur me paraît une opportunité à saisir.

— J'ai une requête. Jorge fait admirablement bien son travail, mais je ne suis pas certain qu'il me soit d'une grande utilité.

— Jorge n'est là que depuis une semaine, argumente mon père avec un peu plus d'autorité. De plus, j'ai déjà témoigné de largesse en acceptant de te laisser quelques libertés.

*Libertés ? À part pour aller bosser, mon chauffeur me colle aux basques à longueur de journée !*

— Nous ne sommes pas aux États-Unis pour étaler notre réussite de cette façon. Et je ne risque rien. Je ne suis pas acteur américain d'un film à gros budget !

— Tu as l'air de savoir te débrouiller seul, c'est un fait. Alors, je te propose d'attendre jusqu'à Noël pour peser le pour et le contre de la nécessité de sa présence. Ensuite, si ce n'est pas le cas, il retournera sur Paris.

C'est mieux que rien, je n'espérais pas que mon père capitule du premier coup.

— Ça me convient... Professionnellement, j'ai quelques idées d'évolution et de diversification à te soumettre. Je te mets tout par écrit, c'est trop compliqué au téléphone.

— Excellent.

— J'ai aussi rencontré Éric Lepic à l'agence. Je lui ai donné plusieurs pistes de recherche et...

— Je suis au courant, me coupe-t-il avec suffisance. Il m'a fait part de tes souhaits et m'a affirmé qu'il allait tout mettre en œuvre pour te trouver quelque chose dans les meilleurs délais.

*Un autre suce-bite. Génial !*

— Envoie-moi tes projets dans la journée. Kristen me le transmettra.

— Je m'en occupe demain. Aujourd'hui, j'ai... je sors avec des amis.

Silence total au bout du fil, suivi de quelques raclements de gorge.

Si je n'étais pas concentré sur ma conduite, je lui parlerais d'Élisa tout de suite, comme me l'a conseillé Jorge, mais compte tenu de ce début de réaction, cette nouvelle va créer un incident diplomatique made in Jack Andrews. Je vais m'énerver. La conversation va dégénérer risquant d'engendrer un autre accident. Donc je serre les poings sur le volant et choisis de me taire.

— Est-ce une simple sortie entre amis ou davantage ?

— Nous avons déjà évoqué ce sujet tous les deux, papa.

— Tu dois prioriser tes activités professionnelles et ne pas t'éparpiller dans des relations sans lendemain, ce n'est plus de ton âge.

Ce qu'il peut me gonfler avec ça !

— Comme tu l'as dit plusieurs fois, je vais avoir trente ans. Il n'y a aucune raison que ma vie privée influe sur mes objectifs professionnels.

Après tout, j'ai une vie, merde !

— Thomas ! Sois sérieux ! Je te rappelle que tu as un rendez-vous capital demain au Lux-

Hôtel.

J'exhale un long soupir. Il va falloir que j'apprenne à m'affirmer davantage face à lui. J'ai tellement voulu qu'il soit fier de moi, qu'il m'accepte comme son digne héritier que je l'ai laissé prendre l'ascendant sur moi. J'aurais accepté n'importe quoi pour une seule marque d'affection de sa part et il a profité largement de ma faiblesse. L'eau a coulé sous les ponts depuis. J'ai fait l'analyse de mon comportement et du sien. Aussi insupportable que soit la pression qu'il exerce sur moi, mon ambition ne faiblit pas, mon besoin de reconnaissance non plus et je suis toujours le premier à céder.

*Ça suffit !*

— Je sais ce que j'ai à faire papa ! Arrête de me ressasser des choses évidentes comme si j'avais deux ans !

— Très bien !

Ma stratégie d'agression verbale a l'air de fonctionner, puisqu'il se garde d'utiliser une réplique acerbe pour me répondre, mais il obtient quand même le dernier mot, car j'entends un bip à l'autre bout du fil. Toujours aussi poli, mon père vient de me raccrocher au nez. Bon débarras !

Quelques minutes plus tard, je me gare sur le parking du garage automobile. Romain, Tina et Nicolas m'attendent près de l'entrée et je sors à leur rencontre. Monsieur Muscle me serre la main avec son éternel sourire de faux-cul tandis que ma meilleure amie, emmitouflée dans un long manteau en cachemire, m'embrasse discrètement sur la joue.

— D'Artagnan à la rescousse ! me lance Nicolas en tirant une bouffée sur sa cigarette. Merci d'être venu si vite. J'ai la haine, putain ! Pour une fois qu'on s'était calé un truc ensemble.

— J'aurais peut-être dû vous laisser plantés là ! Vous m'avez oublié dans votre plan *ensemble* quand même !

— Mon chéri, me coupe Tina, mielleuse. Tu n'es pas très disponible en ce moment, si tu vois ce que je veux dire.

— Toi non plus à ce que je vois !

Je fixe Romain et sa tête de con. Elle ferait mieux de ne pas me gonfler avec ses sarcasmes. À la longue, mes nerfs risquent de lâcher et mes paroles dépasser mes pensées. J'aimais Tina la joueuse, je ne supporte pas Tina la sardonique.

— Élixa n'est pas là ? ajoute-t-elle en regardant ces deux compères avec toujours autant de cynisme.

— On passe la chercher, elle n'était pas prête.

Pendant que nous nous dirigeons vers ma voiture, Nicolas, Romain et Tina chuchotent dans mon dos sans grande discrétion. S'ils ne se tiennent pas à carreau ce soir, mon stress contenu avec difficulté depuis bientôt trois semaines risque de s'évacuer d'une manière peu conventionnelle.

— Elle t'a retourné le cerveau mon chéri, commence Tina alors que je démarre à peine.

Assise sur le siège passager, elle remet du rouge à lèvres l'air de rien, à l'aide du miroir du pare-soleil. Je freine d'un coup sec et elle évite in extremis qu'une grosse traînée pourpre barre son visage.

— Romain vient bien avec toi ! Non, mais je rêve !

Nous nous fusillons du regard et aucun de nous ne baisse les yeux. Ça commence bien.

— C'est cool mec de faire venir ta meuf, intervient Romain affalé sur la banquette arrière. C'est juste un peu bizarre, reconnais-le. Tu es plutôt coup d'un soir d'habitude.

J'enfonce la pédale d'accélérateur et serre les dents.

*Lui, je ne peux pas me l'encadrer ! Je vais finir par me le faire.*

Comment Tina peut-elle s'être entichée d'un mec aussi creux ? Non pas que je sois jaloux, mais il va falloir que je supporte ces blagues à deux balles chaque fois que l'on va sortir tous ensemble ? Merde ! C'est le remake de la Belle et la Bête, sauf que lui n'est pas laid, il est réellement con. Au sens large, c'est un vrai bourrin.

— Moi, je suis content de rencontrer cette demoiselle, enchaîne Nicolas. Depuis le temps que tu nous en parles !

— Trop, tu veux dire ! renchérit ma voisine dans un soupir.

— Tina, merde !

Je crie et fais tout mon possible pour rester concentré sur la route.

Bordel ! Je me demande si j'ai fait le bon choix d'imposer ces trois énerguèmes à Élisabeth. J'aurais dû réfléchir un peu plus, au lieu de ne penser qu'à prouver à Justine que je savais communiquer.

J'essaie de calmer le jeu sans pour autant m'excuser :

— Soyez indulgents. Elle est un peu réservée et ne vous connaît pas.

— Voyez-vous ça, Thomas s'inquiète du bien-être de sa dulcinée ! se moque Romain.

Au lieu de s'apaiser, l'atmosphère s'alourdit de minute en minute dans l'habitacle et je n'ai aucune envie qu'Élisabeth subisse les conséquences de ces tensions d'adolescents contrariés par leurs hormones. Seulement, je suis sur la rocade et je ne peux pas m'arrêter pour lui coller mon poing dans la figure. Je me contente de l'assassiner du regard à travers le rétroviseur en grognant :

— Écoute-moi bien gueule d'amour, je te supporte, c'est déjà pas mal. Mais sache que si tu vois un inconvénient à ce qu'Élisabeth nous accompagne, je n'en vois aucun à ce que tu descendes de la voiture tout de suite. Est-ce que c'est clair ?!

*Soit il se calme, soit je le calme. Il vaudrait mieux qu'il choisisse la première option.*

— Vous n'allez pas commencer tous les deux, couine Tina qui se permet de me taper l'avant-bras.

*Pourquoi moi ? Ce mec est imbuvable, merde !*

— Non, non, ne t'inquiète pas ! répond Romain en lui massant l'épaule par-dessus le siège. Je prenais juste la température.

Je respire une énième fois pour réduire la pression qui monte encore dans mes veines et serre la mâchoire autant que je peux pour ne pas surenchériser.

Monsieur Muscle est devenu Monsieur Connard. Il l'a toujours été, mais aujourd'hui plus que d'habitude.

— Hey ! On est censé passer une bonne soirée et pas se tirer dessus pour une histoire de cul.

*Enfin, une parole intelligente. Youpi ! Nicolas, tu as toute ma gratitude pour cette tentative d'accalmie inattendue.*

Les quelques minutes qui suivent, plus personne ne parle et je commence à peine à me calmer quand Tina saisit mon téléphone branché sur le kit mains libres.

— Tu t'es acheté un iPhone ?

*Et merde !*

— Non ! Euh... C'est un collègue à moi qui l'a oublié.

Je lui prends l'appareil des mains et le fourre dans la boîte à gants sous son regard suspicieux.

*Je vais finir par me faire gauler avec mes conneries.*

Une fois sur le parking devant chez Élisabeth, je laisse mes trois acolytes dans ma Mercedes. Je

grimpe quatre à quatre les marches jusqu'à l'étage et quand la porte s'ouvre, je découvre sa petite jupe grise sous laquelle j'ai envie de glisser ma main.

*J'adore lorsqu'elle obéit à mes requêtes.*

Puis, je m'aperçois que Justine n'est pas encore partie.

*C'est pas mon jour, merde !*

Au rythme de la musique qui baigne l'appartement, Éliisa m'entraîne à l'intérieur, sous l'œil torve de sa copine à qui j'adresse un sourire. Elle me répond par un rictus moins crispé que je ne pensais. À tous les coups, elle est au courant du déroulé de la nuit passée. Tant mieux !

Je m'apprête à lui glisser un truc à l'oreille sur la communication, quand Éliisa noue son bras autour de ma taille. Elle glisse une main dans la poche arrière de mon jean et fond sur ma bouche sans prévenir.

Putain de bordel de merde ! Si lui faire l'amour la rend chaude comme de la braise à chaque fois, je remets ça sur-le-champ. Seulement, elle ne me laisse profiter de sa langue que quelques secondes avant de reculer, un grand sourire satisfait barrant son visage.

*Elle m'excite ou je me fais des idées ?!*

— Je suis prête mon cœur, scande-t-elle en attrapant à la volée son sac à main et une petite veste en laine.

Épaté, je regarde Justine qui hausse les épaules, l'air étonné elle aussi. Elle traverse le séjour et nous fait un large signe de la main en ouvrant la porte.

— Je vous laisse les amoureux.

— Bisous ma belle, on s'appelle, lui répond Éliisa.

Après un sourire à peine forcé dans ma direction, Justine disparaît.

*Ne t'inquiète pas, j'ai saisi le sens du mot « communication ».*

— Ma chérie, tu es prête à te jeter dans la gueule du loup ?

Je l'embrasse dans le cou et porte ma main à ses fesses, lui arrachant un petit cri de surprise.

— J'espère qu'il ne mord pas, répond-elle en gloussant.

— Tu viens de m'allumer, tu ne perds rien pour attendre et...

— Inutile de balader tes doigts partout, murmure-t-elle en sortant sur le palier. Je te confirme, j'ai mis un string.

— Putaiiiiin ! Ne sois pas aussi insolente sinon...

Elle ne m'écoute pas et me devance dans les escaliers en gloussant jusqu'à ce que l'on soit sur le parking.

— Tu as peur de ne pas être en mesure de te maîtriser ? me défie-t-elle avec un aplomb de plus en plus surprenant.

Ma queue est tout à fait d'accord avec ça et commence à faire des siennes.

— Exactement.

Je réponds le plus brièvement possible, car la portière côté passager s'entrouvre, puis celle de derrière et, tout en avançant vers ma Mercédès, je croise les doigts pour que cette virée se passe bien.

**Thomas**

Nicolas sort de la voiture et allume une clope, suivi de Tina qui pointe le bout de son nez. D'un mouvement du menton, je lui indique la banquette arrière.

— Tu rigoles ? s'insurge-t-elle, vexée.

— J'ai l'air ? Arrête ton cirque, Tina. Les plaisanteries les plus courtes sont toujours les meilleures.

Je la fusille du regard, alors que des petits doigts fins s'emmêlent aux miens.

— Je vais m'y mettre, glisse Éliisa à mon oreille. Ça ne me dérange pas.

Comme je ne tiens pas à envenimer la situation, je ne renchéris pas, puis sur sa demande, je fais de brèves présentations. Enfin, elle se cale entre Romain et Nicolas qui, par bonheur, ne font aucune remarque. Je mets le contact et vérifie dans le rétroviseur si tout va bien à l'arrière. Bizarrement, elle paraît tendue d'un seul coup et je m'inquiète.

— Tu es sûre que ça va ?

Éliisa me répond par un mouvement de tête. Son sourire n'est pas très convaincant, mais je n'ai pas d'autre solution que de m'en contenter. Arcachon n'est qu'à trois quarts d'heure d'ici, ce n'est pas le bout du monde. Il n'empêche que Tina ne perd rien pour attendre !

Nous roulons depuis vingt bonnes minutes et personne n'a dit un mot, ce qui n'est pas pour détendre l'atmosphère entre nous.

— Vous avez appris le décès de quelqu'un le temps que j'aie chercher Éliisa ? dis-je en me forçant à prendre un air moqueur.

Je jette un œil en biais vers ma voisine qui ne desserre pas les dents et c'est Nicolas qui ouvre la bouche le premier :

— On ne s'est pas revu depuis l'anniversaire de Tina, mais je voulais te dire... je suis désolé pour... enfin... avoir squatté ta piaule.

— Aucune importance.

— Maud m'a raconté que tu nous as surpris. J'étais beaucoup trop raide pour me rendre compte de quoi que ce soit.

*Je préférerais quand il était muet !*

— Je me suis barré. Cette fille est dingue.

J'espère que ma réponse suffira à calmer les doutes que je lis dans les yeux d'Éliisa. *Putain de merde !*

— Elle n'est pas cinglée, elle est chaude comme de la braise, rectifie-t-il. C'est plus approprié.

*Ben voyons ! Insiste encore un peu plus !*

— Ouais, d'ailleurs elle t'a cherché quand tu es parti, renchérit Romain.

— Comment tu peux le savoir toi ? grondé-je à bout de nerfs. Tina ne se rappelait même pas que tu l'avais sautée tellement vous étiez déchirés.

— Je me souviens de ce que j'ai fait cette nuit-là ! intervient cette dernière en papillonnant

des paupières.

— C'est moi qui l'ai dit à Romain, ajoute Nicolas hésitant. Vers 2 h du mat', j'ai été pissé et je l'ai croisé dans le salon. Il cherchait un truc à boire et Maud, un plan à trois. Donc, on en a discuté. Elle a avoué qu'elle t'avait proposé de te joindre à la fête, mais que tu n'avais pas l'air emballé. Alors...

— Ne me dis pas que vous avez fini par faire un truc à quatre ? le coupé-je à deux doigts de m'étrangler. C'est quoi votre problème ?

Une partouze dans l'appart ! De mieux en mieux.

Devant ma réaction plutôt vive, Nicolas se tait. S'il croyait me faire regretter de m'être barré en me sortant un truc pareil, il se plante.

— Mon chéri, tu sais bien que j'adore, renchérit Tina dithyrambique. J'espérais d'ailleurs que, pour mon anniversaire, tu participes toi aussi.

Si elle ne la ferme pas tout de suite, je la dépose sur la première aire d'autoroute.

— Non, mais tu disjonctes toi. Je ne pratique pas vos conneries et tu le sais très bien.

— Compte tenu de tes changements d'attitude récents, plus rien ne m'étonne, insiste-t-elle sans se soucier d'Élisa que j'entends toussoter derrière moi. Tu ne rechignes jamais sur un moment de plaisir d'habitude.

Putain, elle a de la chance que je roule à 130 kms/h sans possibilité de m'arrêter, sinon je me serais défoulé. Son humour graveleux ne m'amuse plus du tout et pour la première fois de ma vie, j'ai envie de la gifler.

Alors que mes doigts se tétanisent sur le volant pour m'éviter d'exploser et que mes yeux jouent au ping-pong entre le rétroviseur et la route, elle éclate de rire et frotte sa paume sur mon jean.

— Hey, c'était une blague. Je suis un peu frappée, mais tu ne crois pas que je t'aurais demandé un truc pareil alors que Romain est là ? Dérive-toi un peu.

Sans précipitation, mais avec fermeté, j'empoigne son bras et repose sa main sur sa cuisse. Je sais qu'elle ne plaisantait pas, ce n'est pas la première fois qu'elle me fait une proposition pareille. Il va juste falloir que ce soit la dernière.

Pour couper court à cette conversation, j'allume la radio, me fustigeant de ne pas l'avoir fait avant et grimace un sourire à Élisa dans le rétroviseur. Elle n'a pas dit un mot depuis notre départ, mais son regard dur ne trompe pas. Elle est contrariée et la jolie effrontée de tout à l'heure a disparu.

*Fais chier !*

Un quart d'heure plus tard, je me gare dans une rue du centre d'Arcachon. Quand Tina s'apprête à ouvrir la portière, je la retiens par le bras et fais un signe à mes trois passagers à l'arrière pour qu'ils sortent. Une fois seul, je prends une grande inspiration et commence :

— Tina, je t'adore, mais là, tu vas trop loin.

— Je te répète, c'était pour plaisanter. Tu ne vois pas plus loin que le bout de ton nez ! Je te rappelle que Nicolas et Maud occupaient ta chambre. Alors, comment j'aurais pu discuter en pleine nuit avec eux sans m'apercevoir que tu n'étais pas à la maison ? Réfléchis deux secondes ! Je n'ai pas entendu Romain se lever en pleine nuit. Pas plus que je n'ai vu Maud et Nicolas partir. D'ailleurs, c'est Laure qui s'est occupée des invités jusqu'à leur départ, t'as qu'à voir !

Ouais ! Admettons.

— Et puis, ce n'est pas moi qui ai commencé, renchérit-elle sans pour autant s'énerver.

Pourquoi tu ne t'en prends pas à Nicolas, tiens ? C'est lui qui a lancé le sujet.

*Lui et Monsieur Muscle ne paient rien pour attendre, chaque chose en son temps.*

— Parce que ma meilleure amie, c'est toi. En conséquence, je pensais que tu essaierais de calmer le jeu au lieu de l'envenimer.

— Aucun humour, glousse-t-elle tout en vérifiant son maquillage dans le miroir.

Je crache un rire nerveux. Je la connais par cœur, elle prend les choses à la légère dans l'espoir de me faire oublier le principal. Seulement là, il s'agit d'Élisa, et son attitude est loin de me faire rire.

— Bref ! J'ai toujours cru que tu étais une femme intelligente au goût très affirmé.

Brossons dans le sens du poil pour qu'elle m'écoute et pour ne pas la braquer, j'ai envie de passer une bonne soirée.

— Et alors ? Quel est le rapport ?

— Eh bien... Nos délires ne regardent que nous. Tu n'es pas obligée d'en faire profiter Élisa. Elle n'a pas l'habitude...

— Tu m'étonnes, me coupe-t-elle, moqueuse.

— Arrête ! Je n'ai pas envie de m'engueuler avec toi.

L'air presque hautain, elle me toise et attend la suite. Ce qu'elle peut me gonfler quand elle se comporte comme ça !

— Par contre, tu pourrais la conseiller, l'emmener faire les boutiques, des trucs de filles quoi. Ce serait plutôt sympa si vous arriviez à vous entendre toutes les deux, tu ne crois pas ?

Les lèvres de Tina s'étirent.

— Figure-toi mon chéri que je comptais bien faire un peu de shopping avec elle, histoire de connaître un peu mieux cette fille étrange qui, je le répète, t'a retourné le cerveau. Tu sais que j'ai raison !

— Stop !

Je me mords la langue pour ne rien ajouter. Si je n'ai plus toute ma tête, elle non plus. À travers le pare-brise, je regarde le trio qui a l'air de discuter gentiment à quelques mètres, alors que Tina se met à compter sur ses doigts.

— Hier, tu l'invites à dîner. Ce soir, tu nous l'imposes. Tu me caches tout un tas de trucs en ce moment et je n'oublie pas que tu m'as promis des explications. Alors, je vais faire mon possible pour rester courtoise avec elle et faire en sorte que la soirée se déroule au mieux, mais en rentrant, tu n'as pas intérêt à te débiter. Je veux tout savoir !

*C'est de bonne guerre.*

J'acquiesce et nous sortons rejoindre les autres. Élisa n'a pas retrouvé son entrain de tout à l'heure, mais elle a pris des couleurs, ce qui me soulage un peu.

— Si on allait faire les boutiques entre filles ? lui suggère Tina en lissant son manteau comme s'il ne s'était rien passé. On pourrait échanger nos avis.

— Euh... Pourquoi pas ?

Élisa me lance un regard inquiet, l'air de me demander si elle a pris la bonne décision. Je la rassure d'un hochement de tête. Pourtant, je ne suis pas sûr de moi. Tina peut être imprévisible, mais si je ne fais pas confiance à ma meilleure amie, j'aurais un nouveau problème à régler, tout aussi énorme que les autres.

— Ne te fais pas marcher sur les pieds, je crie lorsqu'elles s'éloignent toutes les deux. C'est une boulimique de shopping.

Romain propose d'attendre le retour des filles dans un bar. Avant de partir, je m'étais

demandé ce que nous pouvions faire à Arcachon alors qu'il fait trop froid pour nous baigner. Évidemment, je ne pouvais m'attendre à rien d'autre qu'à une fin d'après-midi entre mecs dans un troquet. Bon gré mal gré, je suis le mouvement, regrettant de plus en plus d'avoir traîné Élisabeth dans cette galère.

Une table libre en terrasse n'attend que nous. Nous nous asseyons près d'un groupe de trois jolies trentenaires et commandons trois bières. Puis Monsieur Muscle me fait des signes de la tête pour m'indiquer l'une de nos voisines qui me lorgne depuis notre arrivée.

— Bandante, commence-t-il, l'œil lubrique.

Je serre les poings. Si je lui réponds, je sens que je vais partir en vrille.

Un serveur amène nos verres et nous sort sa science sur la provenance de cette bière brassée dans le coin. Nicolas et Romain ont l'air d'y trouver de l'intérêt, alors que moi je n'attends qu'une chose : me retrouver seul avec eux et leur mettre les points sur les « i » et les barres aux « t ». Heureusement, la conversation ne dure pas trop longtemps et je peux reprendre où j'en étais.

— Qu'est-ce qui vous a pris de parler de Maud devant Élisabeth ? grondé-je, penché au-dessus de la table.

— Détends-toi y'avait rien de grave, répond Nicolas en premier.

Une clope au bec, il n'a pas l'air de mesurer ma colère.

— C'est vrai quoi, ajoute Romain en ricanant. On n'a fait que délirer, comme d'habitude. C'est toi qui es parti au quart de tour.

En fait, il n'y en a pas un pour racheter l'autre. Si la conduite de ce connard ne me surprend pas, celle de mon pote me déçoit. Je les regarde tour à tour l'air mauvais.

— Ça vous fait triper de gâcher ma soirée ?

— On ne gâche rien, insiste Monsieur Muscle après avoir avalé sa bière. De toute façon, d'ici la semaine prochaine, tu en auras trouvé une autre.

La pression dans mes veines est trop forte. Je bondis de mon siège et l'agrippe par le col de son tee-shirt.

— Soit tu arrêtes ton manège tout de suite, soit Tina viendra te ramasser à la petite cuillère tout à l'heure. Je ne te préviendrai pas une troisième fois. Est-ce que je suis clair ?!

Le nez collé contre le sien, je serre un peu plus les poings. Nicolas s'interpose et me tire par l'épaule, mais je suis si crispé que je ne bouge pas d'un millimètre.

— Ne t'agace pas comme ça, me sermonne-t-il sa cigarette coincée entre ses dents. C'est pas comme si c'était la première fois qu'on te disait un truc pareil, merde. Tu changes de meufs plus vite que de caleçons. Toi, t'as vraiment un problème avec celle-là en tout cas, Tina n'a pas tort.

Ouais, j'en ai un gros. Ou plutôt, j'en ai une tonne. Alors si exploser la tronche de ce connard de Romain peut en régler au moins un, je veux bien me charger de lui sur-le-champ.

La mâchoire serrée, j'inspire et expire bruyamment par le nez, prenant conscience que je ne ferais qu'empirer les choses si je le mettais K.O.

*Putain ! Je mène une double vie depuis une petite semaine et je suis déjà à deux doigts de devenir barjo.*

— Fuck off [\[17\]](#)!

Je jure en projetant Monsieur Muscle en arrière, puis je retombe sur mon siège avec lourdeur. En retour, il donne un grand coup de pied dans une chaise et s'éloigne en rageant entre ses dents.

*Barre-toi, c'est ça !*

Dans un silence de mort, Nicolas se rassoit lui aussi. Il fume clope sur clope tandis que je m'enfile deux bières d'affilée, puis il réamorçe un début de dialogue :

— T'as un truc contre lui en particulier ?

— Même pas !

*Mensonge !*

— Tu peux lâcher ton portable. Tina ne va pas la manger ta meuf.

Si je suis toujours tendu, il semble avoir oublié l'altercation et se permet même de me faire un clin d'œil.

— C'est au moins le quatrième texto que tu lui envoies, ajoute-t-il en envoyant sa fumée dans ma figure.

*Ouais et elle ne répond pas. Bordel, qu'est-ce qu'elle fabrique ?*

Au même moment, Romain réapparaît. Je ne le calcule pas et continue à regarder mon téléphone alors qu'il s'assoit en face de moi en faisant le maximum de bruit. Il s'attendait à quoi ? À de plates excuses avant que Tina revienne de son shopping ? Plutôt crever que de m'abaisser devant ce connard.

— En tout cas, je te comprends, continue Nicolas essayant de briser l'ambiance glauque qui nous entoure. Elle est canon.

Je me dresse sur ma chaise et tape trop fort sur la table en plastique. Les verres de bière se mettent à vibrer et les cendres dans le cendrier s'éparpillent tout autour.

— Pas touche !!!

Je lui lance un regard noir et le dirige ensuite vers Romain au cas où. Si l'un ou l'autre imagine, ne serait-ce qu'un dixième de seconde, venir marcher sur mes plates-bandes, je me ferai un plaisir de me défouler sur eux pour de bon.

Message reçu ou pas, les vingt minutes qui suivent sont les plus longues de toute ma vie. Chacun sirote sa bière sans se préoccuper de l'autre et il faut que deux mains fraîches m'obstruent les yeux pour que je pousse un soupir de soulagement.

— Coucou ! Nous sommes de retour.

La voix douce d'Élisa s'enroule autour de mes tympanes et j'oublie l'heure horrible que je viens de passer à l'attendre. Je dégage mes paupières en maintenant ses mains dans les miennes et les serre fort pour vérifier qu'elle est bien là. J'ai l'impression de ne pas l'avoir touchée depuis une éternité.

— J'ai passé un super moment, m'explique-t-elle le regard brillant d'excitation.

Tina a tenu sa promesse et je me sens tout de suite moins oppressé.

— Élisa a essayé une tenue ma-gni-fi-que, précise cette dernière en s'accrochant au cou de Romain. Une vraie déesse. Mais, elle ne l'a pas achetée. Dommage.

— Pourquoi ? je demande, intéressé.

— Trop chère ! J'ai pris une photo regarde.

Tina fait glisser son téléphone sur la table jusqu'à moi. J'hallucine devant ce que je vois. Élisa est si féminine, si sexy, si excitante dans cette petite robe noire ! Encore plus époustouflante que lors de notre dîner en tête-à-tête d'hier soir. *Wouah !*

— Fais gaffe ! Elle va bientôt te voler la vedette, se moque Nicolas qui a louché sur l'écran. Elle pourrait bien prendre ta place sur les podiums.

D'un œil en biais, je surveille la réaction de ma meilleure amie qui pourrait être blessée par une remarque pareille. Nos regards se croisent. Elle me jauge aussi, se mord les lèvres un moment, puis elle sourit avec effort et détermination. Je ne couperai pas à ses questions en

rentrant, mais l'important est que cette virée ne tourne pas à la catastrophe.

— Il y a de la place pour tout le monde dans ce milieu, admet-elle, peu convaincante quand même. Bref ! Si on allait chercher un endroit pour manger ? À moins que tu veuilles boire quelque chose, demande-t-elle à Éliisa collée à mon épaule.

Celle-ci secoue la tête. Je me lève et noue mon bras autour de sa taille. En retour, elle enfonce ses doigts dans la poche arrière de mon jean.

Putain ! C'est con, mais j'adore qu'elle soit tactile avec moi.

Nous emboîtons le pas au trio infernal jusqu'au front de mer et nous trouvons très vite un restaurant sympathique. Le menu est typique, sans prétention, mais il fait l'affaire. Peu à peu, ma tension baisse d'un cran et surtout, les filles semblent ne s'être rendu compte de rien. Je me force à rire aux blagues de Romain qui, depuis le retour de Tina, a repris son rôle de faux-cul. Je tente d'osciller entre sérieux et lubricité avec ma meilleure amie, sans dépasser les limites pour ne pas choquer Éliisa. Et de temps en temps, j'observe Nicolas que je trouve étrange et en retrait ce soir.

Je termine mon café et me penche à l'oreille de la petite brune qui m'excite beaucoup trop depuis que nous sommes assis. En effet, sa main navigue sur ma cuisse au rythme de la discussion. Tantôt douce, tantôt ferme, elle est très habile. Beaucoup trop pour que je reste de marbre plus longtemps.

— On va se balader un peu sur la plage ?

Devant ses grands yeux bleus pleins de promesses, mon corps tout entier se met à bouillir.

*Putain, elle me chauffe depuis son appartement, c'est du délire !*

Mes trois acolytes ont bien compris qu'ils n'étaient pas les bienvenus. Ils décident de faire un tour de leur côté et nous convenons d'un SMS pour nous retrouver.

Dans la pénombre, Éliisa et moi longeons le trottoir parallèle à la plage. Je repense au jour où je l'ai accompagnée jusqu'à sa voiture, la première fois où je l'ai embrassée. Il n'y a pas trois semaines que cela s'est produit et pourtant, tout a changé dans ma tête depuis. Sa main dans la mienne est moite, mais ne tremble plus. Elle marche avec assurance et surtout, je n'ai plus la prétention de la baiser pour défier Tina. J'ai juste envie d'elle parce qu'elle est *elle*, avec ses différences, et qu'elle me fait sentir moi sans toutes les miennes. Nous bifurquons sur le sable sur lequel je pose ma veste et m'agenouille.

— Assieds-toi, ma chérie. Tu as froid ?

— Non ! Tu vas me réchauffer, glousse-t-elle en collant ses genoux face aux miens.

*Elle m'allume encore !*

Malgré le peu de lumière, j'aperçois son sourire quand j'extrais un préservatif de ma poche et le balance près de nous. Du bout des doigts, j'effleure sa jupe. Je la retrousse jusqu'à frôler les liens de son string sur chacune de ses hanches et je m'approche de son oreille :

— Je n'ai pensé qu'à ça toute la soirée.

J'empoigne ses fesses avec fermeté. Elle exhale un petit gémissement et son souffle caresse la peau de mon cou.

— Impatiente, ma chérie ?

— Thomas, me susurre-t-elle avec langueur, je sais que tu as parlé avec Justine, hier.

J'enfonce mes doigts dans sa chair. Je pensais faire confiance à cette petite rousse. La garce !

Je pose mon front sur son épaule, cherchant comment répondre, mais elle ne m'en laisse pas le temps. Elle déboutonne mon jean et le fait glisser jusqu'à mes genoux, puis elle noue ses doigts sur ma nuque et se tend contre moi.

— Baise-moi, m'ordonne-t-elle en faisant courir sa langue le long de ma mâchoire. Après la

nuit qu'on a passée, j'accepterai tout de toi.

Je grogne et la serre plus fort. Ma douce Éliisa est devenue une tigresse. Ma queue hurle de la baiser sur-le-champ pour mettre fin à son supplice. Je l'ai fait des dizaines de fois avec des filles dont je ne me rappelle ni le prénom ni même la couleur de leurs yeux. Mais là, je ne peux pas. Je ne peux pas lui faire ça ! Pas à elle !

— Je vais... je vais te faire l'amour, comme la nuit dernière... ma chérie.

Putain, elle arrive même à me faire bégayer !

— N'essaie pas de m'amadouer avec quelques mots doux. Si Justine ne t'avait pas fait la remarque, tu n'aurais rien changé à tes habitudes. D'ailleurs, qu'as-tu vraiment changé hormis tes paroles ? Tu baisses, tu pars, tu reviens, tu rebaisses et tu repars. J'ai accepté le principe. Et puis, dans la mesure où tu ne batifoles pas avec plusieurs filles en même temps, pourquoi je ne m'en satisferais pas, hein ? Quand tu en auras marre, tu passeras à une autre. Maud...

Je bâillonne sa bouche avec ma paume.

— Cette fille était juste invitée à l'anniversaire de Tina. C'était une soirée de merde. Elle s'est tapée Nicolas et m'a proposé de les rejoindre. J'ai refusé, je t'ai appelée et tu es venue me chercher, tu te rappelles ?

— Humm... (je retire ma main). Parfaitement. Tu étais soûl et tu m'aurais bien baisée ce soir-là... mais... ce n'était pas moi qui t'excitais, n'est-ce pas ? C'était de les avoir vus dans ta chambre.

— Éli...

— Pourquoi ta chambre d'ailleurs, si c'était l'anniversaire de Tina ?

— Je vis en colocation avec elle.

— Et pourquoi tu ne me l'as jamais dit ?

— Tu ne me l'as jamais demandé.

— Exact. Alors... peut-être que je m'en fiche, peut-être que tout ça n'a aucune importance pour moi et qu'au bout du compte, c'est peut-être moi qui en aurai marre avant toi, qui sait ?

— Arrête ça !

Je la pousse en arrière, prends son visage entre mes mains et l'oblige à lever la tête. Il fait trop sombre pour lire dans ses yeux, mais je sens que ses joues sont humides.

— Éli, merde ! Je... Oh ! Bordel ne pleure pas. C'est vrai, Justine m'a aidé à comprendre... mais, putain... je n'ai envie de personne d'autre que toi. Je ne veux plus jamais...

Je m'approche jusqu'à effleurer ses lèvres tremblantes. Je les pince avec douceur, les lèche tour à tour jusqu'à ce qu'elles s'entrouvrent.

— Ma chérie... je veux te faire l'amour...

Nos langues s'examinent lentement.

— Toujours... Ici ou ailleurs.

Elle couine dans ma bouche et descend ses mains entre nous. L'une tire sur l'élastique de mon boxer et l'autre coule à l'intérieur jusqu'à ce que ses doigts entrent en contact avec ma queue. L'onde de chaleur qui se répand en moi est si puissante qu'elle m'arrache un râle long et puissant. Je harponne ses fesses avec rudesse et la presse contre moi. Cette diablesse serait capable de me faire jouir comme ça.

Sans se démonter, elle commence de légères caresses sur mon gland et se met à onduler du bassin.

— Prouve-moi que tu peux me faire l'amour, murmure-t-elle à mon oreille, le souffle saccadé. ... Toujours. Montre-moi que, pour toi, je ne suis ni Chloé, ni Maud, ni une autre des dizaines de

filles que tu as baisées.

— Co... Comment ?

Mon envie gêne jusqu'à ma respiration.

Putain ! Je serais prêt à lui dire tout ce qu'elle veut entendre pour qu'elle me croie.

— Reste avec moi cette nuit. Toute la nuit. Je veux avoir l'impression, rien qu'une fois, d'être différente de toutes les autres femmes.

S'il n'y a que ça pour la convaincre...

— Alors, je vais te faire l'amour toute la nuit.

Je tends un bras vers le préservatif, mais elle le saisit avant moi et en gaine ma queue comme si elle avait fait ça toute sa vie. Deux semaines avec elle et elle a déjà changé. Notre première fois était si différente que j'ai encore du mal à croire qu'elle est si récente. Élisabeth évolue. Elle s'affirme à la vitesse de l'éclair. Et elle m'excite toujours autant.

— Ici... et ailleurs... mon cœur, termine-t-elle alors que je m'assois sur les talons.

Mes deux mains de retour sur ses fesses, je l'attire vers moi. Elle s'accroche à mon cou en couinant quand mon érection entre en contact avec son entrejambe. Elle est aussi impatiente que moi, elle se met à frétiller jusqu'à ce que le tissu de son string glisse sur le côté.

— Putain !

Je grogne de surprise, car elle s'est empalée sur moi sans prévenir.

— Pas trop vite ! Tu es bouillante, ma chérie.

Je la guide dans ses va-et-vient pressés.

Comme toutes les autres fois, malgré le contexte de cette soirée étrange, malgré la fraîcheur de l'endroit peu confortable et la langue trop pendue de Justine, notre connexion est magistrale dès les premières secondes.

— Je ne veux pas que tu écoutes ce que les autres peuvent dire sur moi. Je... avec toi c'est... Oh, bordel ! Éli... quoi te dire ? ... Fais-moi confiance. Tu es...

Sa bouche fond sur la mienne et me coupe la parole. Je n'entends que nos corps qui claquent et nos plaintes qui s'emmêlent. Je ne sens que ses chairs qui emprisonnent ma queue et les vibrations qui nous secouent tous les deux. Je ne pense qu'à notre plaisir. Ensemble, nous crions. Ensemble, nous nous perdons dans la jouissance absolue. Parce qu'ensemble justement, ce « nous » ne fait plus qu'un devant le reste du monde.

Essoufflée, Élisabeth se lève et remet un peu d'ordre dans sa tenue, tandis que je me débarrasse du bout de latex qui vole à plusieurs mètres sous le pont de la jetée.

— Ne doute plus jamais de ma sincérité, dis-je en remontant mon jean sur mes hanches. Et puis... hum... ce n'est qu'un aperçu... la nuit ne fait que commencer.

J'enlace ma douce diablesse qui regarde vers la mer, puis je pose un baiser dans son cou en humant son parfum dont je ne me lasse pas.

— J'adore quand tu es coquine.

— J'adore quand tu manques un peu d'assurance.

Collé dans son dos, je resterais des heures à écouter les battements de son cœur qui se mêlent au bruit du ressac... si mon putain de téléphone ne vibrait pas pour la énième fois contre ma cuisse.

*Et merde ! Tina et toute la clique !*

Sans la lâcher, je recule un peu et lis les différents messages reçus.

— Tina et les autres sont au casino. Ils nous attendent. On y va ? On va s'amuser un peu.

En un éclair, elle se dégage de mon bras et se met à secouer la tête avec frénésie. Je fais un pas en avant et elle recule d'autant.

— Hey ! Qu'est-ce qui se passe ?

— C'est au-dessus de mes forces, chevrote-t-elle, comme si une peur panique venait de s'emparer d'elle.

Elle se laisse tomber sur le sable et fourre son visage entre ses mains. Je ne comprends plus rien et sidéré par sa réaction, je mets plusieurs secondes avant de bouger.

Comment le comportement d'Élisa a-t-il pu se transformer aussi vite alors que nous étions si bien tous les deux ?

**Élisa**

Les genoux remontés contre ma poitrine, je cache comme je peux les larmes qui coulent sur mes joues. Une boule leste mon estomac et ma gorge est en feu.

J'ai usé toute mon énergie à jouer les femmes fatales, mais mon passé vient de me rattraper. J'ai cru pouvoir faire une croix sur toutes mes peurs, j'ai présumé de mes forces. Cette histoire de casino est la goutte d'eau de trop.

Thomas s'agenouille dans mon dos et ses doigts effleurent mes cheveux.

— Qu'est-ce qui ne va pas, ma chérie ? Explique-moi ce que j'ai fait pour te mettre dans un état pareil.

Sa voix est éraillée. Il s'inquiète et culpabilise. Mon ventre se tord un peu plus. Il n'est pas responsable de mes casseroles, il a déjà fait beaucoup pour moi sans le savoir. Je devrais peut-être tout lui raconter ? Est-ce que je me sentirai mieux après ?

Doucement, je relève la tête vers l'océan et frotte mes yeux trempés en reniflant. Je veux guérir, bon sang !

— Grégoire était un joueur acharné. Courses, loto, poker... mais je n'imaginai pas que ce vice allait tout changer entre nous.

Je dessine des ronds dans le sable, dans l'espoir de me donner l'inspiration et le courage nécessaire à la poursuite de mon discours. Thomas ne dit rien et se contente de passer son bras autour de ma taille et de s'appuyer contre moi. Je suis encore loin de la vérité, mais sa chaleur me rassure un peu.

— Quelques mois avant... avant ma majorité. Il... il a gagné une énorme somme d'argent au Loto. Au début, c'était un peu grisant. Nous venons d'un milieu modeste tous les deux et pouvoir s'acheter n'importe quoi n'importe quand paraissait surréaliste. Puis très vite, Greg est devenu méprisant avec moi et... il a perdu la tête.

— C'est-à-dire ? me coupe Thomas, de plus en plus inquiet.

— Je ne devais plus correspondre à ses attentes. Mes tenues vestimentaires n'étaient pas raccord avec les siennes. Il s'était acheté un splendide appartement alors que je vivais dans une petite chambre désuète chez mes parents. Il fréquentait des gens d'un milieu différent où tout n'était qu'apparence et profit. Tout était sujet à moquerie.

— Tous les gens riches ne réagissent pas comme ça, ma chérie... Heureusement... Il t'a quittée ?

— Non.

— Tu l'as quitté alors et il n'a pas apprécié ?

Des haut-le-cœur coupent ma respiration. Pourtant, je dois continuer, c'est maintenant ou jamais ! J'ai besoin de vider ce qui me mine depuis si longtemps. J'aspire l'air frais à pleins poumons et poursuis :

— Non. J'espérais qu'il change... qu'il redevienne le Grégoire que j'avais rencontré. Mais il s'est mis à sortir beaucoup, à étaler son argent encore plus et à dépenser sans compter. Puis, il a commencé à boire beaucoup, beaucoup trop.

— Il t'a frappée ?

Les doigts de Thomas se resserrent sur mon ventre et j'ai de plus en plus la nausée.

— Il était hors de contrôle quand avait bu. Il tapait sur tout ce qu'il trouvait pour se défouler...

Un goût acide monte dans ma trachée. Je n'ai pas la force d'aller plus loin. Malgré toute ma volonté, le courage me manque et la honte me gagne.

— J'aimerais qu'on arrête de parler de lui.

— Éli, dis-moi si ce mec t'a frappée.

Bon sang ! Pourquoi faut-il qu'il insiste, alors que je suis à deux doigts de vomir ?

J'ai trop mal au cœur et des larmes montent aux yeux.

— N... Non.

Thomas remet une mèche rebelle de mes cheveux derrière mon oreille et caresse ma joue avec tendresse.

— Je ne vois pas pourquoi tu es si terrorisée à l'idée de rentrer dans ce casino, mais...

— Chuuut, je t'en prie.

Si nous ne changeons pas de sujet tout de suite, je vais finir par tourner de l'œil. Je prends une grande bouffée d'air, puis je m'assois en tailleur et fais un demi-tour sur moi-même pour le regarder en face. Il glisse une main dans mes cheveux et pose l'autre sur mon genou, mais ne dit pas un mot. Ses doigts tremblent un peu. Il est inquiet ? Curieux ? Énervé ? Peu importe, je ne suis plus à ça près. Alors, puisque Grégoire a saboté ma soirée et m'a forcée à parler, autant en profiter pour demander à Sexy-man d'en faire autant. Comme ça, s'il refuse, je saurai à quoi m'en tenir.

Nous devons communiquer ? Il veut que je lui fasse confiance ? Voyons ça !

— Assez parlé de moi. Chacun son tour. À toi ! Pourquoi es-tu fâché avec ton père ?

Ma question a l'effet d'une bombe aussi puissante que l'histoire du casino avec moi. Sa main retombe sur ma cuisse avec lourdeur. Pendant plusieurs secondes, il se contente de pousser soupir sur soupir, puis il se racle la gorge et entame un début de réponse :

— C'est une longue histoire.

Il s'éclaircit encore la voix et rive ses yeux vers l'océan.

— Quand ma mère est morte, mon père m'a mis en pension pour ne pas s'encombrer d'un môme. Je ne le voyais que deux ou trois fois par an, pendant les vacances. Je n'ai jamais eu aucun compliment, aucune félicitation de sa part. Je pensais que tous les enfants vivaient la même chose. Alors, je me suis plongé à fond dans mes études... pour qu'il soit fier de moi. J'ai eu mon bac à seize ans... et ma seule récompense a été d'être émancipé pour pouvoir me débrouiller tout seul, tu te rends compte ?

— Oh !

Je suis bouche bée. Derrière son arrogance et son assurance, Thomas cache un homme meurtri et fragile, en manque de tendresse.

— Malgré tout, j'idolâtrais mon père. Je n'avais que lui. Je rêvais de prendre la suite de ses activités et j'aurais tout accepté de cet homme hautain contre un peu de reconnaissance et... d'amour.

— Que fait-il dans la vie ?

— Il... Il travaille dans l'immobilier. Je...

Il recommence à soupirer. J'essaie de lui prendre la main pour le rassurer, mais ses poings serrés ensemble sur mes jambes restent un bloc de pierre.

— Mon émancipation a été le début de ma décadence. Paris est une termitière bourrée de tentations et j’y ai fait beaucoup de conneries. Le sexe, l’alcool, le cannabis, le jeu, les embrouilles... Avec les femmes, je me suis découvert une puissance et une importance que je n’avais jamais pu avoir avec mon père. C’était comme un besoin viscéral d’aller dans la démesure avec elles. C’était jouissif. J’avais enfin le contrôle sur quelque chose. Tu comprends ?

Plus il parle, plus j’ai l’impression de me retrouver en face de Grégoire. Je devrais avoir peur, trembler, pleurer ou même prendre les jambes à mon cou. Au lieu de ça, je referme mes doigts sur ses poignets.

— J’étais un rebelle, poursuit-il toujours sans me regarder. Alors pour défier mon père, je me suis fait tatouer la phrase qui correspondait à mon état d’esprit. À chaque fois que nous nous retrouvions, je prenais plaisir à me mettre torse nu pour lui montrer ce dessin. J’aurais aimé qu’il me demande pourquoi j’avais fait ça, mais il ne m’a jamais posé aucune question sur sa signification. Il n’a pas compris, ou plutôt il n’a pas voulu comprendre.

— Pourquoi ne pas lui avoir expliqué ce que tu ressentais, tout simplement ?

— Si tu le connaissais, tu saurais que discuter avec lui est mission impossible... Bref ! Malgré tout, j’ai réussi brillamment mes études universitaires, convaincu d’intégrer sa société. Sauf qu’il a refusé... soi-disant à cause de ma vie personnelle qui lui faisait honte. Tu parles ! Avec le recul, je sais aujourd’hui que mon père n’aime que lui et ne compte faire plaisir à personne. Seulement, à l’époque, j’étais tellement sous son emprise que je ne me suis aperçu de rien. J’ai accepté de poursuivre d’autres études dans l’espoir qu’il change d’avis avec les années. Je n’avais plus envie de rien alors j’ai pris mon temps. En dilettante, j’ai obtenu un doctorat en anglais. Et... et voilà.

— Justine m’a dit que tu avais des problèmes à régler. C’est à cause de lui ?

— Tu es la première à qui je confie ma vie, tranche-t-il soudain en se mettant debout. Même Tina ne sait absolument rien. Mais... pour ce soir... moi aussi, j’aimerais qu’on arrête de parler de tout ça.

Chamboulée, j’essuie une larme qui roule sur ma joue en le regardant taper un SMS un peu à l’écart, puis je me lève aussi.

— J’ai répondu à Nicolas que j’étais naze et que je préférais rentrer sur Bordeaux. Allez viens ! On y va. Tu n’as rien à craindre, nous n’irons pas jouer ce soir.

Il me prend par la main. Lui qui était si tendu il y a quelques secondes a repris son aplomb. Sa poigne est douce et il ne tremble plus.

Comment fait-il pour se maîtriser aussi bien ? Est-ce qu’on parvient à cacher sa souffrance avec le temps ?

Décidée à ce que Grégoire ne gâche pas le reste de ma soirée, je suis Thomas sans résister. Mais arrivée devant le casino, je me fige. Les lumières extérieures et le tapis rouge à l’entrée créent une ambiance étrange qui me donne la chair de poule. C’est plus fort que moi, mes souvenirs remontent à la surface. Mes jambes deviennent cotonneuses et mon angoisse s’accroît encore plus quand les trois amis de Thomas sortent du bâtiment en titubant jusqu’à nous.

*Ils ont beaucoup trop bu. Oh, mon Dieu !*

— Putain, mec ! Romain a trouvé le moyen de gagner du fric, lance Nicolas en tapant sur l’épaule de l’intéressé. Je suis dégoûté.

Trop occupé à dévisager Tina qui descend l’escalier central en ricanant, Thomas ne répond pas et se contente de resserrer ses doigts dans les miens. Je ne suis pas rassurée pour autant et j’ai beau me dire que toutes les personnes soûles ne sont pas dangereuses, j’ai la tête qui tourne et un

mauvais pressentiment m’envahit. C’est donc moi la première qui commence à avancer sur le trottoir et l’entraîne à me suivre par la même occasion.

Par expérience, je sais qu’il vaut mieux éviter de contrarier les gens qui ont trop bu, alors je me retiens de me retourner pour voir si les trois loustics vont bien, et trotte aussi vite que je peux pour regagner la voiture, mais mes efforts ne servent pas plus de dix secondes.

— Vous avez l’air super pressés, sort Romain sur un ton ironique. Une envie inassouvie ?

Thomas grogne entre ses dents. Sa respiration commence à faire du bruit et sa main écrase la mienne. Bon sang ! Sa colère monte, je le sens.

Des palpitations font leur apparition dans ma poitrine et mes genoux commencent à mollir. Je manque d’air. Je ne vais quand même pas faire une crise de panique pour si peu ?

*Il ne va rien se passer, il ne va rien se passer.*

Je presse le pas en expirant lentement pour essayer de contrôler mon rythme cardiaque, quand Romain renchérit :

— Je croyais que tu t’étais barré avec elle pour aller baiser dans un coin ? Apparemment...

Thomas se stoppe net. Il me lâche et se retourne tout aussi brusquement.

— La ferme ! tonne-t-il en le pointant du doigt. Ma patience a des limites que tu as largement atteintes depuis plusieurs heures. Je t’ai prévenu qu’il n’y aurait pas de troisième fois.

*De quoi parle-t-il ?*

Tina ne glousse plus et s’écarte légèrement contre une façade. Son petit-ami ne semble pas intimidé et quand Thomas fait un pas en avant, Romain s’apprête même à ouvrir la bouche.

— Arrête ! ordonne Nicolas en s’intercalant entre eux deux par mesure de sécurité. Sinon ça va dégénérer.

Je suis dans le dos de Thomas, je ne peux pas voir grand-chose si ce n’est ses poings qu’il frotte l’un contre l’autre.

*Oh, mon Dieu ! Cette conversation est en train de virer au cauchemar.*

La peur me donne de nouveau envie de vomir. Néanmoins je trouve la force de tendre un bras tremblant vers lui. Je ne veux pas de bagarre, je veux juste rentrer chez moi.

— T’as raison, on s’en va ! grogne-t-il en agrippant mon poignet.

— Attends, lance Tina en nous courant après. C’était juste pour rire.

Thomas s’arrête de nouveau. Il se retourne et lève un doigt menaçant dans sa direction.

— Déconne avec ton mec, si ça t’amuse. Il est juste derrière toi ! Mais pas avec moi et pas sur le dos d’Élisa.

— Thomaas, couine-t-elle encore. C’est con...

— Tape-toi ce crétin, fais ce que tu veux. Moi je n’en peux plus. Tu te souviens de la première fois qu’il t’a baisée, nous étions encore ensemble, me semble-t-il ? Je venais de lui dire que toi et moi ça ne durerait pas. Il m’a emprunté mon téléphone et c’est lui qui t’a envoyé un SMS pour te dire que je ne voulais plus de toi. Tu comprends ? Il s’est foutu de ma gueule... Et de la tienne !

— Thomas, c’est de l’histoire ancienne.

Tina continue de prendre la défense de Romain et j’ai presque pitié d’elle. Elle a été très gentille avec moi aujourd’hui. Elle s’est d’abord excusée pour son comportement dans la voiture en m’expliquant que ce n’était qu’une blague douteuse de mauvais goût, puis nous avons reparlé de notre conversation à la gare. Elle a continué à me mettre en garde, et même si je ne savais pas trop quoi lui répondre, j’ai préféré aller dans son sens. Puis d’un commun accord, nous avons décidé de ne plus en parler pour nous concentrer sur les boutiques de prêt-à-porter de la rue.

Nous avons beaucoup ri de nos différences en faisant des essayages vestimentaires et au bout du compte, ce shopping était très réussi et presque trop court.

— C'est de l'histoire ancienne ? C'est tout l'effet que ça te fait ? OK ! Ce serait arrivé de toute façon, mais merde quoi !

Thomas crie et me sort de ma réflexion.

— Sérieux mec, tu t'en es tapées d'autres. Le seul scoop aujourd'hui c'est d'en choisir une tout droit sortie d'un film de Disney.

La remarque de Romain est comme un coup de tonnerre dans l'obscurité et je n'ai pas le temps de réagir. Thomas bondit sur lui et lui assène un coup de poing sur le nez.

— Thomas, non ! hurle Tina.

Le bruit du choc me glace le sang. D'instinct, je presse mes paupières et n'entends que sa voix tonitruante :

— Si tu ne la fermes pas tout de suite, je défonce un peu plus ta gueule de salopard. Je t'avais prévenu, mais ta cervelle de piaf n'a pas l'air d'imprimer.

Quand je rouvre les yeux, Romain est à terre, une main plaquée sur son visage. Tina est agenouillée près de lui et tamponne son front avec un mouchoir en papier. Quant à Thomas, il est à moins d'un mètre de sa victime. Il fait sombre, mais un lampadaire n'est pas loin et je distingue nettement les traits de son visage déformés par la rage.

La dernière fois que j'ai vu quelqu'un dans un état pareil, c'était... Grégoire.

Je vacille, m'agrippe tant bien que mal au montant en ciment de l'entrée d'un bâtiment. Je grelotte de peur. Un voile opaque obstrue ma vision et le rythme anarchique de mon cœur résonne si fort au fond de mes tympanes que j'entends à peine la voix de Nicolas :

— Il a compris, je crois.

Sorti de nulle part, il fait barrage entre les deux hommes. Pourtant, le visage en sang, Romain se relève et, les dents serrées, il ajuste son col de blouson, comme s'il se préparait à revenir à la charge.

*Mon Dieu, non !*

— Je ne te le conseille pas, lui ordonne Tina en le retenant par le bras. Thomas a pratiqué le krav-maga pendant plusieurs années à Paris.

Une main ferme saisit mon poignet et j'aspire de l'air à grande goulée comme si j'étais restée en apnée trop longtemps.

— Prenez un taxi pour rentrer ! crache Thomas en m'entraînant sur le trottoir. Ma voiture est complète.

— Mon chéri, tu ne vas pas me laisser là ? supplie Tina juste après.

— Tu ne regardes pas où il faut, ma belle. Fais gaffe à toi, tu ne choisis pas le bon camp.

Je ne sais ni comment mes jambes me tiennent pour avancer, ni combien de mètres je parcours en sautillant derrière lui. Cependant, quand je m'adosse à la Mercedes, le froid de la carrosserie me sort de mon état de transe. Ses mains se posent de chaque côté de ma tête et il se penche en avant.

— Ma chérie, je suis vraiment désolé, commence-t-il le souffle court.

J'ouvre la bouche, puis la referme, incapable de sortir un son du fond de ma gorge. Que se serait-il passé si Nicolas n'était pas intervenu ? Aurait-il été jusqu'à tuer Romain pour assouvir sa colère ? Ma tête se vide de son sang. Pour la première fois, j'ai eu peur de Thomas.

— Je sais que cette soirée est à l'opposé de ce que tu espérais. Et moi aussi.

J'essaie encore d'articuler :

— Tu viens... tu as frappé un de tes potes ! Et tu as laissé en plan tes deux meilleurs amis !

Il lève mon menton et me force à le regarder. Je contiens mes larmes aussi fortement que possible. Son regard rempli de tristesse et de colère me serre l'estomac.

— Romain n'est pas mon pote et je n'autoriserai personne à dire du mal de toi.

— La violence engendre la violence et ne résout rien.

— Tu n'as rien dit Éliisa ! enchaîne-t-il d'une voix lasse. Pourquoi ne t'es-tu pas défendue ?

— Ma mère m'a toujours dit « l'indifférence est le plus grand des mépris ».

— Romain est un con. J'espère que Tina va régler ses comptes avec lui ce soir. Y'a que Nicolas que j'aurais pu ramener.

Je crache un rire nerveux.

— Parlons-en de celui-là ! Il a tenté à plusieurs reprises de mettre sa main sur ma cuisse dans la voiture.

Je me mords les lèvres.

*Je viens vraiment de dire ça ?*

Miss Godiche ne peut pas me foutre la paix dans une situation pareille ?

— Quoi ?

La mâchoire de Thomas se crispe et, avant que je n'aie eu le temps de réagir, il envoie son poing dans le poteau à proximité, en lançant des jurons incompréhensibles.

— Putain de merde ! C'est pour ça que tu avais l'air mal à l'aise pendant le trajet et que lui était si bizarre au restaurant ?! Nom de Dieu, je vais me le faire lui aussi.

Je me ratatine contre la carrosserie et, à la lumière du lampadaire, je lis de la rage dans son regard. Les jointures de ses doigts saignent. J'aurais envie de vérifier l'état de ses blessures de plus près, mais je n'en fais rien, tétanisée par la violence de sa réaction.

— Tu es devenu fou Thomas !

Il tremble et porte sa main ensanglantée à ses cheveux, puis il fait un pas vers moi, mais je recule instinctivement.

— Ne me touche pas ! Ramène-moi !

Mon passé me rattrape. Je revois Grégoire et ses excès et je ne peux pas le supporter.

— Je... je suis désolé, souffle-t-il en ouvrant la portière. Je ne t'aurais jamais fait de mal... ma chérie. Romain m'a poussé à bout toute la soirée.

Il tente de me caresser le bras, mais je l'esquive. Je m'assois à ma place et referme sur lui. Je n'ai rien à répondre, car rien n'excuse son comportement excessif.

Pendant le trajet du retour, je reste prostrée sur mon siège. J'ai tellement peur de retomber dans l'enfer que j'ai vécu avec Grégoire que je n'arrive plus à réfléchir de façon objective.

*Toute cette violence... mon Dieu !*

La voiture s'arrête sur le parking de ma résidence et mon estomac se contracte comme une éponge quand Thomas éteint le contact.

— Qu'est-ce que tu fais ?

— J'ai promis de passer la nuit avec toi. Je...

Je lève une main devant moi pour qu'il se taise et, de l'autre, j'actionne la poignée de la portière. Je veux retrouver mon appartement, mes repères et mon Sam. Rien de plus.

— Thomas, à l'évidence, ta vie n'est pas la mienne. Les bars, l'alcool, le jeu, les bagarres... ça ne fait pas partie de mon univers.

J'ai l'impression que mon cœur se déchire en mille morceaux. Je serre mon sac sur mon

ventre et je continue d'argumenter en posant un pied à l'extérieur de la voiture :

— Quelquefois, il faut être réaliste, il n'y a que le sexe qui nous rapproche. C'est le seul moyen de communication sur lequel nous arrivons à nous entendre. C'est triste, tu ne trouves pas ? Et puis, je viens de découvrir un aspect de toi qui... me fait peur. Il y a une telle rage en toi !

— Éli, j'ai besoin de toi, souffle-t-il, en fourrageant sa main abîmée dans ses cheveux.

*Moi aussi j'ai besoin de toi !*

— Je préfère être seule plutôt que risquer de vivre ce genre de chose d'autres fois. Je t'interdis de me suivre.

Avant de changer d'avis, je referme la portière sans tenir compte de Thomas qui essaie de se défendre. Je ne l'entends plus. Mes jambes sont flageolantes, mon cœur est en lambeaux, mais je dois regagner mon appartement, ma petite vie tranquille et sans histoire, avec mon chat.

Comme avant.

**Thomas**

J'ai le front écrasé sur mon volant et je le cramponne de toutes mes forces. Je ne sens pas la douleur de ma main abîmée tellement celle mon ventre me tord les tripes.

« Je viens de découvrir un aspect de toi qui me fait peur ».

Après toutes ces soirées passées ensemble et nos confidences sur la plage, comment est-il possible qu'Élisa me craigne encore ? Qu'est-ce que Grégoire a pu lui faire pour qu'elle ait autant de phobies ?

Si je ne cours pas la rejoindre, ce n'est pas parce que je refuse de la supplier encore, mais bien parce qu'elle me l'a interdit. Qui d'autre qu'elle pourrait m'obliger à faire un truc que je n'ai pas envie de faire ?

— Putaiiin !

Crier ne change rien, mais libère cette tension qui me consume de l'intérieur depuis des heures.

*Si ce connard de Romain n'avait pas ouvert sa grande gueule, on n'en serait pas là.*

Ma rage contre lui ne date pas d'hier. Cependant, celle que je ressens contre Nicolas est toute nouvelle.

Comment ai-je pu en arriver là pour une histoire de cul ? Jamais je n'aurais cru qu'une femme me fasse prendre conscience que la vie ne se limite pas à ça.

Élisa a réussi, là où les autres ont échoué, là où mon père n'a jamais eu aucun pouvoir. Elle est la première femme à qui j'ai envie de donner autre chose que du plaisir purement sexuel, la seule à qui j'ai osé divulguer une partie de mon passé, l'unique personne pour laquelle je suis prêt à changer.

*La seule avec laquelle j'ai vraiment fait l'amour.*

Elle a touché mon cœur.

J'aimerais qu'elle me donne une chance de lui prouver que je ne suis pas Grégoire, mais la douleur qui oppresse ma poitrine absorbe le peu de courage qu'il me reste après notre conversation sur la plage.

Je serre les poings autour de mon volant encore plus fort.

Dans le passé, j'ai connu des moments difficiles. La perte de ma mère a été la première souffrance que j'ai dû surmonter. À cette époque, mon insouciance a joué en ma faveur. Puis, il y a eu mon arrivée en France et ce sentiment d'abandon que j'ai comblé par une course effrénée à la réussite scolaire pour oublier ma peine et ma solitude. J'ai ensuite affronté le rejet de mon père concernant ma vie professionnelle débutante. Mon palliatif à cette nouvelle douleur a été le sexe, drogue d'un bonheur éphémère, substituant à cet amour auquel je n'avais pas droit. La seule raison qui m'a permis de tenir est l'espoir, l'espoir d'être accepté tel que je suis par mon père... et aujourd'hui par Élisa. Ma vie n'est pas la sienne, j'en suis conscient. Néanmoins, j'aurais espéré qu'elle le soit.

Voir la porte de l'immeuble se refermer sur elle, sans un regard vers moi, sans la moindre marque de regrets est une déchirure.

Ce soir, j'ai appris la définition des mots « regrets » et « remords ». J'aurais dû lui avouer ce que je ressens pour elle. J'aurais dû me contrôler. Au lieu de ça, je l'ai fait fuir.

Il n'y a même pas trois semaines que mon père a refait son apparition. Trois putains de semaines que ma vie de merde me plonge dans un brouillard de plus en plus épais qui absorbe mes convictions, mes espoirs et mon âme. Trois semaines que je suis seul face à mes pires cauchemars et à mes doutes. Et depuis hier, depuis ce putain d'accident, c'est pire !

Mon portable vibre depuis un bon moment contre ma cuisse. Il est en train de me rendre dingue lui aussi. Je l'extrahis de ma poche et décroche en râlant :

— Quoi !?

— Je ne t'ai jamais fait un coup pareil ! crie Tina en colère. J'ai dû prendre un taxi pour rentrer.

Son sort est le cadet de mes soucis. Elle n'a levé le petit doigt ni pour me soutenir ni pour défendre Élisabeth.

— Je ne suis pas d'humeur. Tu es rentrée, c'est le principal. Va plutôt t'occuper de Romain et fous-moi la paix.

— Tu es où ? insiste-t-elle. Encore avec elle ?

— Ne me dis pas que tu as encore quelque chose contre elle ! dis-je en haussant le ton.

— Putain merde Thomas ! Tu ne vois pas que c'est à cause d'elle toutes ces embrouilles ?

— Tu délirés ou quoi ?

Qu'elle soit amoureuse de moi est une chose. Que sa jalousie lui fasse dire des conneries en est une autre. Si elle continue, elle va découvrir un Thomas beaucoup moins joueur et son amour pourrait se transformer en haine féroce.

— Reviens à la maison, gémit-elle pour essayer de m'amadouer. On oublie cette soirée de merde, OK ?

— Je ne rentrerai pas ce soir, dis-je en serrant les dents.

Je ne sais pas encore si je vais rester toute la nuit sur ce parking à me morfondre ou aller contre l'interdiction d'Élisabeth et frapper à sa porte, mais je suis certain de ne pas vouloir me trouver confronté aux reproches de Tina. Mes nerfs ne le supporteraient pas. Au pire, j'irai dormir à l'hôtel.

— Tu es encore parti la *baiser* c'est ça ? reprend-elle, de nouveau sarcastique.

*Ce qu'elle peut me gonfler !*

— Tu me fais chier ! Je baise qui je veux et quand je veux et surtout sans avoir besoin de ton approbation.

Ce verbe « baiser » me brûle les lèvres, comme si je trahissais Élisabeth et la promesse que je lui ai faite. Impossible de garder mon calme face à ce genre de mépris. Je n'attends pas qu'elle me réponde et raccroche, furieux.

Quand le téléphone recommence à vibrer, je l'éteins et m'affale de nouveau sur mon volant la tête la première.

*L'accident !*

C'est ce à quoi je pensais avant que Tina me dérange. Je n'avais pas assez de cacher ma fortune à Élisabeth, maintenant je dois mener de front ce mensonge et un nouveau : celui d'être « le gros plein de fric » qui la répugne.

Pourquoi ai-je été lui donner du fric sans déconner ? J'aurais mieux fait de crever l'abcès tout de suite en sortant de cette fichue voiture quitte à ce qu'elle me tourne le dos. Avant cette nuit divine. Avant nos confidences à la plage. Avant de lui faire l'amour. Avant que tout change dans

ma tête. Avant qu'il ne soit trop tard.

Comme d'habitude, mon égoïsme a pris le dessus. Je n'ai pensé qu'à la nuit qui m'attendait avec elle et au plaisir que j'allais lui procurer.

— Putain de bordel de merde !

Un deuxième coup de poing dans mon volant m'arrache un cri de douleur et je tiens ma main qui se remet à saigner.

Je ne supporte plus cette double vie naissante. Je n'arrive ni à quitter ce parking, ni à sortir de cette putain de voiture. Je me sens vidé.

L'espoir m'a totalement abandonné.

**Élisa**

La brûlure dans mes yeux devient plus intense à mesure que je monte les marches qui me mènent jusqu'au seul endroit où je me sens en sécurité : mon studio. Les larmes de colère, d'humiliation et de tristesse baignent mes joues et brouillent ma vue. Toute la contrariété, la peine et la peur contenues depuis des heures se répandent autour de moi comme une coulée de lave et absorbent au passage chaque pensée positive qui tente de résister à l'ensevelissement. Je suis consciente que parler de Nicolas était mettre de l'huile sur un feu incandescent, mais j'étais si paniquée par violence de Thomas que je n'ai pas réfléchi aux conséquences.

Sauf que, maintenant que je suis seule, je doute.

J'aurais peut-être dû tout avouer à Thomas sur mon passé pour qu'il comprenne. Lui dévoiler cette partie noire de ma vie qui m'empêche d'avancer, au lieu de faire retomber la faute sur ses épaules. Après tout, il n'a fait que me défendre contre ces agressions verbales blessantes. Il ne m'a fait aucun mal.

Une main tétanisée à la rampe, je me tourne et regarde le vide de l'escalier désert à cette heure tardive. Le silence et l'absence empoignent mon estomac. La détresse et l'incompréhension que je viens de lire dans le regard de Thomas restent figées devant mes yeux. Ma rencontre avec lui a été l'événement le plus incroyable et improbable qu'il me soit arrivé de toute ma vie. Je ne peux pas en rester là et tourner la page sur ce que nous avons vécu tous les deux ces derniers jours. Je dois terminer ma confession si je veux avoir une chance de retrouver dans ses yeux cette étincelle qui m'a fait craquer.

Sans m'en apercevoir, je dévale les escaliers et ces marches ne sont tout à coup plus un supplice puisqu'elles me ramènent à ce que je veux vraiment : lui. Chaque mètre parcouru fait renaître une pensée positive et me rassure dans mon choix. J'arrive essoufflée dans le hall. J'ai peur que Thomas soit parti ou qu'il ne veuille pas me pardonner, mais je refuse d'y penser. Je ne peux pas faire comme si nos confidences et nos étreintes sur la plage n'avaient aucun sens.

D'un coup sec, j'ouvre la porte vitrée. Sa Mercédès est toujours là, garée à quelques mètres dans la pénombre. Le froid de la nuit ne m'atteint pas et je ne m'arrête de courir que lorsque mes mains se plaquent sur la vitre du conducteur. Mon estomac se serre quand, à la lumière des lampadaires, j'aperçois sa tête camouflée dans ses bras croisés sur le volant. Lentement, j'actionne la poignée de la portière. Il se redresse un peu et ses yeux rougis me transpercent le cœur.

Jamais je n'aurais pensé le trouver dans cet état-là. Il était donc sincère en me disant qu'il avait besoin de moi ? Si mon manque de confiance envers les hommes m'en a fait douter, la douloureuse satisfaction qui me broie de l'intérieur me force à l'admettre. Néanmoins, j'hésite à bouger. S'il me disait de faire demi-tour et de rentrer chez moi ?

Une larme roule sur ma joue, puis une seconde. Ma vue devient floue. Mes oreilles sifflent et mes jambes se mettent à flageoler. Je suis sur le point de m'évanouir quand je sens une masse se plaquer contre moi.

— J'ai tout gâché, souffle Thomas, le visage enfoui dans mes cheveux. Pardonne-moi, j'ai

tellement besoin toi.

Malgré mes tremblements incontrôlés, je rassemble toute mon énergie pour lever la tête et fixer ses yeux mouillés.

— Tu... c'est surtout ma faute. J'aurais dû t'expliquer mes angoisses pour que tu comprennes.

Sa bouche se pose tendrement sur la mienne. Elle est hésitante, mais chaque parcelle de mon corps se met à grésiller et je ne peux retenir un gémissement de soulagement.

— Éli, nous deux ce n'est pas qu'une histoire de sexe, me chuchote-t-il, provoquant un frisson au creux de mon ventre. C'est beaucoup plus que ça.

*Jusqu'à quand ?*

Je fais la sourde oreille à ma conscience, qui change d'avis sans arrêt et m'embrouille le cerveau, et prends Thomas par la main.

— Viens, dis-je en l'entraînant à l'intérieur. Reste avec moi cette nuit.

Le temps s'est arrêté depuis que nous avons franchi le seuil de mon appartement.

Allongée sur le canapé, la tête sur les genoux de Thomas, je fixe avec tendresse son regard rempli de culpabilité en profitant de ses caresses dans mes cheveux. Aucun de nous n'a encore parlé, comme si le plus petit mot risquait de tout remettre en cause. Pourtant, il va falloir que je me lance.

Alors qu'il se frotte les yeux, je découvre l'état désastreux de ses doigts et j'ai enfin l'occasion de rompre le silence.

— Regarde-moi l'état de ta main ! dis-je en m'emparant de son bras. Il faut nettoyer tout ça !

Je le conduis jusqu'à la salle de bain et sors d'un placard des pansements et de l'alcool. Les jointures de ses doigts sont très amochées, mais il se laisse faire sans broncher. Tout en nettoyant ses plaies, j'observe dans le miroir ses traits tirés et ses yeux gonflés.

Le trouver plus mal en point que moi d'un point de vue psychologique est un paradoxe étrange. Mais j'ai beau tourner et retourner le problème dans ma tête, je n'ai qu'une seule solution pour guérir l'abcès douloureux qui empoisonne ma vie, lui dire toute la vérité, même si celle-ci doit l'achever.

— Thomas, je ne peux pas rester avec des non-dits. Pour que ça fonctionne entre nous, j'ai besoin de tout te raconter, tout ce que personne ne sait sur moi.

Je colle le dernier pansement sur sa main et il m'attire contre lui en soupirant. La chaleur de son corps m'envoie une puissante décharge électrique.

— Je ne veux pas te brusquer ma chérie, me murmure-t-il en effleurant mes lèvres du bout des doigts. Si tu n'es pas prête, je comprendrais.

— Il le faut.

Je le guide jusqu'au canapé, et lorsque nous nous asseyons, il attrape mon visage entre ses mains et m'embrasse avec tendresse.

— Rien de ce que tu pourras me dire ne me fera changer d'avis.

Après une bonne dizaine de soupirs et plusieurs minutes à me mordiller l'intérieur des joues en me concentrant sur le choix de mes mots, j'écrase mes doigts dans les coussins et, me décide enfin à parler.

— Promets-moi de ne pas m'interrompre. Sinon, je risque de ne pas pouvoir continuer.

Il hoche la tête et je rive mes yeux à mes genoux qui bougent tous seuls.

Le grand plongeon, c'est pour maintenant. Soit je remonte à la surface et nage jusqu'au rivage, soit je coule et je me noie pour de bon.

— Tu m’as dit avoir été sous l’emprise de ton père. Eh bien moi, je l’étais sous celle de Grégoire. Sa fortune lui donnait l’impression qu’il pouvait braver tous les interdits. Lorsqu’il buvait, il devenait odieux, violent dans ses paroles, et n’hésitait pas à évacuer son agressivité en tapant sur la première chose à sa portée, pas sur moi heureusement, mais comme... comme tu l’as fait ce soir.

Je reprends ma respiration et la main de Thomas se referme sur la mienne. Je sens son regard sur moi, mais je suis incapable de lever les yeux.

— Le vice du jeu imprégnait tous les pores de sa peau. Tous les week-ends, il partait jouer au poker dans des cercles privés et rentrait ivre mort. S’il y avait eu un casino autour de chez nous, il y aurait passé ses journées entières. Évidemment, il ne dormait pas chez moi, puisque nous n’avions... jamais couché ensemble, mais souvent, s’il n’était pas trop tard, il passait à la maison avant de rentrer chez lui. Mes parents ne se sont jamais rendu compte de son agressivité. Il était assez malin pour bien se comporter devant eux.

J’ai du mal à avaler ma salive. Une boule grossit dans ma gorge à mesure que je sens la fin de mes confidences approcher.

— Un samedi soir, à la fin de l’été, mes parents étaient absents pour le week-end et Grégoire et moi avions prévu de passer la soirée tous les deux devant un film. Seulement très vite, ses démons l’ont rattrapé et il m’a proposé de l’accompagner jouer. J’ai accepté par curiosité et aussi pour comprendre ce qui pouvait l’attirer dans ce milieu alors qu’il avait déjà tout. Je me suis retrouvée dans une salle à l’ambiance glauque, remplie d’hommes qui mettaient des liasses de billets énormes en jeu sans aucun scrupule. Avant le début de la troisième partie, Grégoire avait déjà beaucoup trop bu. Je m’ennuyais à l’attendre et lorsque je lui ai demandé si on pouvait rentrer, il m’a dit qu’il avait une idée pour me faire passer le temps.

Essoufflée par les efforts que me demandent ces explications, je m’arrête un moment. J’ai tellement mal au ventre que je me ratatine sur le fond du canapé et remonte les genoux sur ma poitrine.

— Il a proposé à un type à sa table de changer les règles du jeu en prétextant qu’il n’avait pas besoin d’argent, mais d’adrénaline. Comme je ne prêtais attention à rien, je n’ai pas entendu leurs nouvelles règles.

Le cœur au bord de l’implosion, je me tais encore. Thomas presse ma main, mais il est loin de pouvoir me rassurer.

— Il... il m’a mise en jeu contre la voiture de sport du sale type et...

Des larmes brûlantes montent du fond de ma gorge et brûlent l’arrière de mes yeux. Des pointes s’enfoncent dans ma poitrine et m’empêchent de respirer, alors que je vois nettement la mâchoire de Thomas se crispier de douleur.

— Grégoire a gagné...

— Éli ! crie-t-il.

Je plaque ma paume sur sa bouche et ferme les yeux pour ne pas avoir à affronter son regard glacé d’effroi. Je suis terrorisée d’y lire de la pitié, mais je ne peux plus reculer. Il faut que j’arrive à terminer. Après, c’est sûr, je serais morte. Morte de honte ou de chagrin parce qu’il m’aura quittée. Mais je préfère mourir plutôt que de continuer à vivre en lui mentant toujours.

— Le mec a tendu les clés de sa voiture à Grégoire et c’est quand il m’a dit qu’il espérait passer une bonne soirée avec moi que j’ai compris. J’ai hurlé, je me suis débattue quand ce type m’a forcée à le suivre et, après plusieurs supplications, j’ai fini par lui avouer que j’étais vierge. Alors, il m’a lâchée et a ordonné à Greg de lui rendre le trousseau, lui criant qu’il l’avait trompé

sur la marchandise. Tu penses bien que Grégoire m'a ramenée à la maison sans m'adresser la parole. Il était furieux, presque enragé, et moi transie de peur. Dès qu'on a franchi le seuil de ma chambre, il s'est mis à crier de plus belle. Il hurlait que je l'avais humilié. Il m'a lancé que j'allais le regretter, qu'il allait faire en sorte que je ne sois plus une petite conne coincée... Il m'a jetée sur mon lit et je l'ai supplié de partir. Mais...

Je pleure tellement que je n'arrive plus à parler. Je hoquette, je suffoque. J'essaie de reprendre ma respiration, mais une douleur aiguë me broie de l'intérieur. La même que celle qui me pliait en deux quand j'étais face à Grégoire.

J'inspire, expire. Une fois. Deux fois. Puis je sangle mes bras autour de mes jambes de toutes mes forces et lâche le couperet final :

— Il m'a violée... pour se venger !

J'enfonce mon visage dans mes genoux. Mes oreilles bourdonnent et mon cœur saigne d'avoir été si malmené, mais je l'ai dit. Pour la première fois depuis trois ans, j'ai parlé. Aucun de mes organes vitaux n'a été épargné. Je suis au bord de l'apoplexie. Pourtant curieusement, j'ai une sensation de soulagement immense.

— Nom de Dieu Éli ! jure Thomas dans un souffle presque inaudible. Je... tu...

Je rouvre les yeux entre mes jambes, mais je ne relève pas la tête. Je sens qu'il se lève et je l'entends tourner en rond devant moi comme un fauve en cage, tandis que je reste prostrée et secouée de spasmes. Il soupire bruyamment de longues minutes qui me paraissent des heures, puis il se rassoit enfin. Sa main force sur mes genoux pour qu'ils s'écartent et je croise son regard plein de la colère et de désespoir.

*Je ne veux pas de pitié ! Surtout pas !*

Chaque parcelle de mon corps tremble comme si j'avais été plongée dans un bain d'eau glacée. Je hoquette sans m'arrêter. Mes larmes brouillent ma vision et je sens ses doigts effleurer mes joues avec douceur.

— Ma chérie, je...

— S'il n'avait pas eu tout ce fric, il n'aurait jamais fait ça. Il n'était pas comme ça avant de jouer et de devenir riche. Le jeu, l'alcool et l'argent l'ont rendu fou.

— Arrête Éli ! dit-il en capturant mes lèvres.

Sa langue tente de s'insinuer dans ma bouche, mais je tourne la tête. Le besoin de terminer ce que j'ai commencé est plus fort que l'envie de me perdre dans ses caresses.

— Aucun de ces vices-là ne peut rendre un homme mauvais s'il ne l'est pas au départ, rajoute-t-il en caressant mes cheveux. Ne lui cherche pas d'excuses.

— Je sais, mais... tu n'es pas comme ça et je n'ai pas le droit de te faire subir mon passé, simplement parce que, ce soir, tu t'es emporté pour me défendre.

J'attrape sa main et la porte à ma poitrine. Ses doigts agrippent mon pull, mais il ne dit rien et baisse les yeux.

— Mes parents n'ont rien su, dis-je avec une pointe de regret dans la voix. Ils ont cru que l'on s'était séparés parce que l'on ne s'entendait plus et ils pensent encore aujourd'hui que mon état mélancolique et semi-dépressif vient principalement de ce qui s'est passé après.

— Désolé si mes paroles sont violentes, lâche-t-il enfin en m'attirant contre lui, mais j'ai une putain d'envie de tuer ce salaud, tu n'imagines même pas. Il vaut mieux que je ne le croise jamais.

Je niche ma tête au creux de son épaule. Je m'y sens en sécurité, prête à lâcher mes dernières confessions, même si son bras qui se resserre dans mon dos m'indique à quel point il est en

colère.

— Tu n’auras l’occasion ni de le rencontrer, ni de lui faire quoi que ce soit. Peu de temps après mon installation en cité U<sup>[18]</sup> à Limoges, il s’est offert la fameuse voiture de sport qu’il n’avait pas réussi à obtenir à cause de moi. Comme je ne répondais à aucun de ses messages, il est venu pour me voir. Je ne saurai jamais s’il voulait s’excuser ou s’il était toujours furieux contre moi. Il... il a eu un accident avant d’arriver chez moi...

Je me tais quelques secondes, en proie à d’horribles crampes dans le ventre qui m’empêche de nouveau de respirer.

—... il s’est tué sur le trajet.

Je presse quelques secondes mes paupières pour retenir un nouveau flot de larmes qui brûlent mes yeux, alors que les spasmes de mes premiers sanglots n’ont pas encore disparu.

Un lourd silence envahit mon appartement et je n’entends que les battements irréguliers de son cœur contre mon oreille.

— Tu n’es pas responsable de ça, ma chérie !

— Si je ne l’avais pas quitté sans explication, si je n’étais pas partie étudier à Limoges, si je lui avais répondu, il n’aurait jamais eu cet accident.

— Merde, Éli ! Il t’a... Enfin... Tu en as parlé à quelqu’un ? Je veux dire à un professionnel pour te faire aider ?

— Je n’ai pas eu le choix. Ses parents, submergés par la peine, m’ont harcelée au téléphone pendant des mois en m’insultant. Bien sûr, ils ne sont pas non plus au courant des tenants et des aboutissants, mais ils me tiennent pour responsable de la mort de leur fils. J’ai fait couper ma ligne, pris un nouveau portable et j’ai eu quelques séances de psy.

— Tu lui as raconté ce qu’il t’était arrivé ?

— Jamais de la vie ! On sait jamais, s’il l’avait répété à ma famille, tu imagines ?

— Il a un devoir de confidentialité. Et je pense que ça t’aurait fait du bien.

Avec délicatesse, il essuie ma joue et plonge ses doigts dans mes cheveux. Jamais il n’a été si tendre avec moi. J’en ai la chair de poule et m’enfonce un peu plus dans ses bras.

— Tu sais, même mes amies n’ont pas compris mon changement de comportement et j’avais beaucoup trop honte pour leur en parler. Peu à peu elles se sont éloignées et je me suis retrouvée seule. J’ai raté mon année scolaire et j’ai supplié mes parents de partir loin pour recommencer à zéro et ne plus subir tout ça. C’est pour ça que j’ai un an de retard à la fac.

— Oh !

— Pour me protéger, j’ai décidé de ne plus approcher un homme et de vivre tranquille avec mon chat. Loin des tentations, loin de l’alcool, des jeux, du fric et de tous les vices qui ont pourri ma vie. Jusqu’à... ce que je te rencontre et que je ne puisse pas te résister.

Tout révéler à Thomas est une délivrance, mais je me sens tout à coup vulnérable et comme il reste silencieux, un sentiment étrange s’empare de moi.

— Si tu ne veux plus de moi, je comprendrais.

Anxieuse, je mords mes lèvres et bloque ma respiration. Je me suis mise à nu devant lui, au sens propre comme au figuré, et jamais je n’ai autant redouté la réaction de quelqu’un. Il me serre un peu plus contre lui tandis que je hume son parfum en fermant les yeux.

— Ma chérie, ne pense jamais ça. Je sais que j’ai fait le con quand je t’ai rencontrée. Je me sens tellement impuissant face à tout ce que tu viens de me dire.

Ses caresses sur mes bras m’apaisent peu à peu.

— Ne me quitte pas, Thomas ! Ne m'abandonne pas toi aussi !

La mise en garde de Tina est passée à la trappe. La soirée chaotique et les confidences épuisantes de la nuit ont raison de moi. J'ai les paupières lourdes et je ne me rends pas compte qu'en quelques secondes, je m'endors.

\*\*\*

Les vibrations sourdes de mon téléphone me sortent de mon sommeil. J'ouvre un œil, puis un deuxième et regarde tout autour de moi. Je suis seule. Le canapé n'est même pas déplié et je suis allongée, en sous-vêtements avec un plaid sur mes jambes.

Mon cerveau se reconnecte à la vitesse de la lumière. Il remet dans l'ordre les événements de la nuit et une boule obstrue ma gorge devant mon analyse : Thomas est parti. Il a fini par prendre peur et il a préféré fuir ou alors...

Bon sang ! J'ai dit la phrase qu'il ne voulait pas entendre. Pourquoi j'ai sorti ce truc hier alors que je l'avais déjà fait la semaine dernière ? Merde ! Ce n'était pas le moment d'en remettre une couche !

En proie à une terrible angoisse, je me mets sur mes pieds et fouille dans mon sac à la recherche de mon mobile qui vibre à nouveau.

Et si c'était Thomas ?

Tremblante, je fais glisser mes doigts sur l'écran. J'ai reçu une dizaine de textos de Justine qui s'impatiente d'avoir des infos sur ma virée à Arcachon, mais aucun message ni appel en absence de Thomas.

*Il m'a quittée !*

Mon envie de pleurer est stoppée par le message que je découvre.

*Monsieur Andrews ?*

[Bonjour Melle De Sacco.  
Votre voiture est réparée. Nous l'avons  
fait rapatrier devant chez vous ce matin.  
Les clés sont dans votre boîte aux  
lettres. La facture est réglée.  
Encore mille excuses. T. Andrews]

*C'est une blague ! Il est 7 h du matin !*

*Qui répare une voiture aussi vite et la ramène un samedi matin à cette heure-ci ? Pourquoi a-t-il payé en plus ? Mais qui est ce mec, bon sang ?*

Je ne sais plus quoi penser. Thomas... ce type étrange... je tremble et, poussée par l'adrénaline, j'enfile très vite un jean, un pull en maille fine et mes Bensimon. Les cheveux en bataille, je dévale les escaliers et ouvre ma boîte aux lettres dans le hall. Les clés sont là. Je jette un coup d'œil à travers la porte vitrée. Viviane est bien sur le parking avec un pare-chocs flambant neuf.

J'attrape le trousseau et sors toucher ma voiture pour être sûre de ne pas rêver. Puis je remonte au pas de course jusqu'à mon appartement, histoire de me défouler et de vider mon esprit embrumé.

Je n'ai que deux heures de sommeil et aucune envie de retourner me coucher. Il faut que je

sache où j'en suis avec Thomas et que j'appelle Justine.

Je m'assois en tailleur sur le canapé et me risque à envoyer un SMS à mon professeur de langue préféré. J'ai l'estomac en vrac et la tête qui me tourne, mais ça n'est pas le moment de flancher. Après tout, j'ai survécu au pire, non ?

[J'ai besoin de savoir  
si tu veux encore de moi.  
Pourquoi es-tu parti ?]

En attendant une réponse, je tape un bref message à Justine.

[Pas eu le temps de te tenir au courant hier.  
Il faut qu'on se voie aujourd'hui.]

Sam est venu se lover sur mes genoux et commence à ronronner.

— Oh, mon chéri ! dis-je en le caressant sur la tête. Il faut que je te raconte ma soirée. C'était la pire depuis bien longtemps.

Je me laisse tomber en arrière sur le dossier et attends de longues minutes sans que ni Thomas, ni ma meilleure amie ne m'envoie de message en retour.

Pour une fois, j'aimerais réaliser que ce n'est qu'un cauchemar. Un maudit cauchemar comme j'en ai fait des tonnes. Hélas, ce n'est pas un mauvais rêve, mais la triste réalité.

**Thomas**

*Il l'a violée, bordel !*

Cet enfoiré a abusé d'elle de la pire des façons, je n'arrive pas à m'en remettre. J'ai accusé le coup en face d'elle, mais là, enfermé dans la cabine d'ascenseur, je sens que je vais exploser. Après notre escapade cauchemardesque à Arcachon, j'étais pourtant soulagé qu'elle me pardonne, mais maintenant, je suis hanté par ce qu'elle m'a avoué et je n'ai rien trouvé de mieux à faire que de me barrer.

Et tout ça pourquoi ? Parce que je m'appelle Thomas Andrews. Que je suis un menteur, arrogant, ambitieux et bourré de fric. Parce qu'une fois de plus, j'ai joué, mais cette fois, j'ai perdu... lâchement.

J'ai attendu qu'elle s'endorme et j'ai quitté l'appartement. D'abord, Jorge m'attendait dans le hall avec la voiture d'Élisa et les clés. Je devais le reconduire chez lui, mais c'était une fausse excuse. En fait, j'ai flippé. Ouais ! Face à un sentiment d'impuissance incroyable, Thomas Andrews Johansson a eu la trouille.

Quand Élisa m'a laissé seul dans ma voiture, j'ai pensé que je n'avais plus rien à perdre et que je pouvais tout lui raconter. Cependant, après ce que je viens d'apprendre, je n'en ai plus le courage.

« Toi, tu n'es pas comme ça et je n'ai pas le droit de te faire subir mon passé ! »

*Violée, putain ! Elle s'est fait violer par son mec et moi je me suis amusé avec elle comme un con !*

— Putain !

Je donne un coup de poing dans la cloison.

J'ai l'impression d'être un condamné, pieds et poings liés, qui attend la guillotine. Je n'ai même pas la force de lui envoyer un SMS pour la rassurer. Pour lui dire quoi ? Que je suis un mec plein de fric qui boit, qui joue, comme elle les aime ? Que je n'ai aucune intention de lui faire du mal, mais que notre rupture à plus ou moins long terme est inexorable ? À cause de ce que je suis, de ce qu'elle est. À cause de mon père, de ses projets, de mes ambitions...

— Bordel de merde !

Je cogne une nouvelle fois avec ma main bandée et grimace de douleur.

Nicolas a intérêt à se tenir à carreau. J'ai rendez-vous avec lui pour qu'il m'explique pourquoi il a peloté Élisa dans ma voiture et je suis si enragé que je suis capable de lui en coller une pour me défouler.

Quand les portes de la cabine s'ouvrent, il m'attend sur le seuil de sa porte avec une mine déconfite.

— Salut ! me dit-il le regard fuyant.

S'il a une pointe d'intelligence, il sait que je ne suis pas venu pour une visite de courtoisie.

— Salut !

Je réponds sèchement en claquant la porte derrière moi. L'ambiance est déjà pesante alors que nous n'avons échangé que quelques mots.

— Je suis désolé que Romain ait péti un plomb hier soir, lâche-t-il en allumant une clope.

Au milieu du séjour, je m'arrête et fourre mes poings au fond des poches de mon blouson pour ne pas m'en servir tout de suite.

— Je ne suis pas venu te parler de Romain !

J'essaie de contenir cette colère qui gronde au fond de mes tripes, ce sentiment d'injustice profond mêlant le souvenir de cette virée de merde et les dernières confidences d'Élisa.

— Oh...

— Oui ! Oooh ! Tu ne pouvais pas garder tes mains à leur place ?! C'était trop te demander ?

Nicolas expire la fumée de ses poumons et son visage se décompose. Il ne répond pas et marche de façon désordonnée dans la pièce avant de s'affaler dans un fauteuil.

— Je...

— Qu'est-ce que tu imaginais, hein ?! Qu'elle se laisserait faire ?

Si j'avais insisté pour que Tina file sa place à Élisa à côté de moi, il ne l'aurait pas tripotée. Je prends soudain conscience que j'ai fait passer les caprices de Mademoiselle Alfonso avant le bien-être d'Élisa. En même temps, je n'aurais jamais cru Nicolas capable de ce genre de trahison. Et maintenant, imaginer qu'il aurait pu recommencer au retour me rend dingue.

— Thomas ce n'est pas ce que tu crois...

Je m'appuie sur ses accoudoirs et me penche au-dessus de lui, l'œil mauvais.

— Alors quoi ?

Il va devoir cracher le morceau très vite, car le trop-plein de contrariétés d'aujourd'hui m'entraîne au bord de l'overdose et menace de déborder d'une seconde à l'autre. Le voir hésitant, paniqué et si peu loquace n'arrange pas les choses.

— Je ne sais pas ce qu'il m'a pris, avoue-t-il dans un soupir. Quand tu es monté la chercher, on a fait une sorte de pari Romain, Tina et moi. Genre, je la pelote et on voit comment elle réagit. C'est nul ! Mais tu sais bien comment c'est.

Tous les muscles de mon corps se bandent en même temps.

*Oh ça oui ! Je sais !*

Je sais de quelle manière on était cons à faire des paris stupides d'adolescents attardés. Mais c'était avant... avant qu'elle ne croise ma route.

— Et tu as accepté ? Tu savais pourtant qu'avec elle c'était différent, merde !

— Je ne savais pas non ! rectifie Nicolas en se redressant dans le fauteuil. La dernière fois qu'on a parlé d'elle tous les deux, tu m'as dit que tu voulais la baiser pour essayer. Tu m'as même parlé d'une certaine Chloé que tu gardais en attente pour un prochain coup. Il n'y a qu'au bar hier que j'ai compris que tu ne rigolais pas, mais c'était trop tard.

Bordel de merde ! Il a raison. Seulement Tina, elle, elle savait que ce genre de pari débile me mettrait hors de moi. Elle pouvait dire stop à tout ça. Ce que je craignais est en train de me sauter au visage. Elle a joué, comme elle le fait d'habitude, tout en sachant que son jeu pervers allait me blesser. Nous blesser.

— Qui en a eu l'idée ?

Nicolas met plusieurs secondes avant de répondre dans un soupir :

— Tina.

Je me redresse et frotte mes tempes qui me font mal.

C'est encore pire que ce que je croyais. J'ai envie de vomir et de hurler pour faire sortir la rage qui me tord les tripes. Maintenant, ma colère n'est plus dirigée uniquement contre lui.

— File-moi une clope.

— Hein ?

— Ne pose pas de question et donne-moi une clope, bordel !

Je grogne d'impatience et dès que la cigarette est entre mes mains, je l'allume et aspire dessus comme un drogué en manque.

*Poison de merde ! Week-end de merde ! Vie de merde !*

Nicolas éteint la sienne dans le cendrier et je me laisse choir sur le fauteuil en face de lui. Je tire une longue bouffée jusqu'à emplir mes poumons, bloque ma respiration et ferme les yeux. Tina, ma meilleure amie, m'a pris pour un con.

*Un pari ? Encore un putain de pari, pour une simple histoire de jalousie !*

Privée d'oxygène, ma tête se met à tourner. Je recrache la fumée d'un seul coup et rouvre les yeux sur Nicolas qui tourne son briquet entre ses doigts.

— Je crois qu'elle s'en veut, finit-il par lâcher, le regard toujours fuyant. Et moi aussi.

Je crache un rire nerveux.

— Tina avoir des remords ? Tu rigoles ! Elle était au courant qu'il ne fallait pas toucher à Élisa.

— Je t'avais dit qu'elle était dingue de toi, mec. Tu n'as pas voulu m'écouter. Tu devrais t'expliquer avec elle très vite.

Enfonce le couteau dans la plaie, j'ai bien besoin de ça !

— Je lui ai lancé la perche plusieurs fois. Elle se marre et me soutient qu'elle n'est pas amoureuse de moi. Fais chier !

Si je n'avais pas ce rendez-vous avec cet investisseur, si je ne devais pas monter à Paris avec lui dans la journée, j'aurais pu régler le problème aujourd'hui. D'un autre côté, mieux vaut que ma tension nerveuse descende d'un cran. Dans mon état actuel, je serais capable de la gifler et aucune femme ne mérite d'être frappée ou humiliée.

*Je ne suis pas Grégoire, merde !*

J'écrase mon mégot dans le cendrier. Je me lève et pose une main sur son épaule.

— Et toi, tu vas faire quoi avec elle ?

— Comment ça ? s'étonne-t-il, l'air surpris autant par ma question que par mon geste.

— Tu sais Nico, je suis à cran, mais après réflexion, je ne t'en veux pas. Tu ne pouvais pas savoir et, à ta place, j'aurais peut-être été aussi con que toi sur ce coup-là. Et puis, tu es le seul à avoir essayé de raisonner ce connard de Romain. C'est à Tina que j'en veux le plus.

— Écoute Thomas, si tu veux savoir si moi aussi je suis remonté contre Tina, la réponse est non. Romain a joué au con, ça c'est clair. Mais, elle, elle est restée égale à elle-même. Elle a toujours aimé charrier et jusqu'à présent, parler de cul te faisait rire. Ça m'emmerde pour toi, mais au bout du compte, c'est toi qui as changé pas nous.

Je hoche un peu la tête. Il la défend, mais je suis obligé d'admettre qu'il a raison. Je n'ai plus envie de jouer. J'ai juste envie d'elle, de la protéger et de ne jamais la quitter.

*Comment ? Bordel ! Comment je vais pouvoir concilier tout ça ?*

— Tu es accro à ta meuf, termine-t-il avant de rallumer une nouvelle cigarette. Je ne t'ai jamais vu comme ça.

— Je n'aime pas qu'on marche sur mes plates-bandes.

— Arrête de te mentir. Tu es a-mou-reux de cette fille.

Mes pieds se rivent au sol.

Qu'est-ce qu'il raconte ? Je n'aime personne et je ne veux aimer personne. J'aimais ma mère et elle est partie. J'aimais mon père et il me déteste. L'amour n'est qu'un poison lent et

douloureux aussi dangereux que la clope et je refuse de le faire entrer dans ma vie.

Incapable de le regarder dans les yeux, je fixe la porte-fenêtre.

— Ne déconne pas avec ça. J'ai juste... Je ne partage pas. Pour le moment elle est à moi. Je vis autre chose avec elle et c'est...

*Elle le matin, elle le midi, elle le soir, elle la nuit... Bordel, c'est vrai ce que dit Tina ! Elle m'a retourné le cerveau.*

— C'est la même chose. Réagis mec !

— Laisse tomber ! Tu ne peux pas comprendre.

Contrarié, j'arrache le bandage de ma main et le balance sur la petite table. Puis je sors mon téléphone de ma poche.

Putain, il est déjà l'heure ! Je dois partir. Une journée m'attend... sans Éliisa, et encore une autre demain...

Je lui donne une petite tape sur l'épaule.

— Je file. J'ai une tonne de choses à faire aujourd'hui. On essaie de se caler un moment dans la semaine pro et d'en rediscuter. D'ici là, j'aurais parlé avec Tina, c'est moi qui te le dis.

Nicolas me répond par un léger signe de tête, puis il me raccompagne jusqu'à l'entrée.

— Depuis quelque temps, tu es plus occupé qu'un ministre ! fait-il remarquer, l'air un peu curieux.

— À qui le dis-tu !

Même si je ne lui en veux pas pour son comportement d'hier, je reste évasif et lui serre la main sans rien ajouter.

Je viens de comprendre que l'Amitié avec un grand A est comme l'Amour : une utopie ou tout au plus un sentiment à apprécier avec méfiance. C'est une claque supplémentaire que j'ai du mal à digérer, mais au point où j'en suis, je ne suis plus à ça près. Et puis surtout, je dois mettre de l'ordre dans mes priorités.

La première : envoyer un SMS à Éliisa pour qu'elle ne s'inquiète pas.

La seconde : ne plus penser à elle l'espace d'un week-end et me concentrer sur mon rendez-vous à venir. Elle ne doit pas interférer dans mes projets.

La dernière : prendre Tina entre quatre yeux dès mon retour.

Enfin bref ! Pour le moment, Jorge m'attend. Je dois me mettre tout de suite dans la peau de Thomas Andrews, futur milliardaire et dirigeant d'entreprise. Je dois laisser de côté mes problèmes personnels pour que mon père m'accorde son entière confiance, qu'il croie en moi et admette qu'il s'est trompé sur mon compte.

La réussite que j'attends depuis si longtemps est à portée de mes mains. Mon ambition étouffée pendant tant d'années est sur le point de devenir réalité. Tout ce que ma jolie déesse meurtrie m'a raconté cette nuit ne doit pas m'affaiblir.

Thomas Andrews doit être plus fort que jamais. Plus fort que Thomas Johannson ne l'a jamais été.

### III

*« Il n'y a pas de plus grand cœur au monde  
que le cœur qui pardonne »*

Benoît Lacroix

## Élisa

J'ouvre la grande porte d'entrée de ma résidence et descends les quelques marches qui mènent sur le parking, contente de respirer l'air frais. Justine n'est pas encore arrivée, mais je n'en pouvais plus de tourner en rond dans mon appartement. Les bras croisés contre ma grosse veste en laine, je trépigne sur place pour me réchauffer. Depuis mon réveil, je suis glacée et le soleil frileux n'a pas le pouvoir de changer quoi que ce soit à mon état.

Révéler mon secret à Thomas ne m'a pas apporté la délivrance espérée. Bien sûr, il m'a rassurée avant que je m'endorme. Mais c'était avant... avant que Miss Godiche ne pointe le bout de son nez. Avant qu'elle ne fasse voler en éclat toutes les mises en garde de Tina.

*Je l'ai supplié encore une fois de ne pas me quitter ! C'était la fois de trop. Quelle conne, mais bon sang, quelle conne !*

Inutile de me torturer l'esprit. Le résultat est là et il est sans appel : Thomas est parti en catimini. À cause de moi. Parce que mon passé est la goutte d'eau de trop ou parce que je lui ai dit les mots doux qu'il ne veut pas entendre. Ou les deux. Tout à l'heure, il ne m'a envoyé qu'un bref SMS qui ne me tranquillise pas. Il ne répond à aucun de mes appels et ce demi-silence a fait naître au creux de mon ventre une douleur sourde et lancinante qui me broie de l'intérieur.

Tout est de ma faute.

La voiture de ma meilleure amie déboule sur le parking comme une bombe et la musique qui traverse l'habitacle me sort de mes idées noires. Elle se gare juste devant moi et Justine, tout feu tout flamme, baisse sa vitre aussitôt. Ses yeux bleus pétillent d'excitation. Elle ne sait rien. Pas encore. Nos échanges de textos sont restés courts et je suis persuadée qu'elle s'attend à ce que je lui fasse part d'événements croustillants.

— Prête ? me lance-t-elle en mastiquant un chewing-gum.

Je hoche la tête sans grande conviction devant ses sautillements d'impatience. Pourtant, quand elle m'a proposé d'aller faire une balade dans Bordeaux, j'ai accepté tout de suite. Je compte sur elle pour qu'elle m'insuffle la bouffée d'oxygène qui me manque pour remonter à la surface. Je refuse de me noyer dans le flot de culpabilité qui envahit.

Seulement, le sourire de mon amie ne me met aucun baume au cœur, comme il le fait d'habitude. Au contraire ! Il me fait prendre conscience du fossé qui me sépare de cette petite rousse déjantée. Je n'ai pas son énergie. Et encore moins son insouciance.

*Bon sang !*

Je fais le tour de la voiture, ouvre la portière et me laisse tomber comme une masse sur le siège en grimaçant à cause de la musique qui agresse mes tympans.

— Tu as récupéré Viviane à ce que je vois ? me crie-t-elle en désignant du doigt ma voiture stationnée à quelques mètres.

— Ouais, dis-je dans un soupir las.

En plus d'avoir été réparée, ma 205 a subi un nettoyage extérieur inhabituel et jamais je ne l'ai vue aussi rutilante. Mais, dans l'immédiat, la beauté de mon vieux tacot est le cadet de mes soucis et je n'ai aucune envie de déblatérer sur Monsieur Andrews non plus.

Justine me détaille longuement de la tête au pied alors que je joue avec la bandoulière de mon sac posé sur mes genoux. Elle ne gigote plus sur son siège et, pendant qu'elle tord sa bouche dans tous les sens, je me concentre sur un point imaginaire à travers le pare-brise. Je sais que ni mon vieux jean, ni mon pull en laine un peu bouloché ne sont à l'origine de son air inquiet.

— Houlà ! Toi tu as une mine défaite, me lance-t-elle, un sourcil levé. C'est quoi le problème ?

Je sais ! Mon mascara et mon sourire forcé ne réussissent pas à faire diversion. Je n'ai pas l'intention de convaincre Justine que tout va bien, et de toute façon, elle me connaît mieux que personne, surtout lorsqu'il s'agit de décrypter mon humeur. Cette fois, quelle que soit la manière dont je vais aborder le sujet, je vais devoir aller jusqu'au bout. Du coup, la douleur dans mon ventre s'amplifie et je souffle en guise de réponse.

Depuis mon réveil, j'ai retourné de mille et une façons les événements qui ont chamboulé ma vie d'ermite. Comment ai-je fait pour en arriver là ? La réponse est toujours la même : Thomas. D'inconnu il y a encore trois semaines, il est devenu la personne la plus importante dans ma vie, la seule à qui j'ai confié toutes mes peurs et la seule à qui j'ai avoué mon terrible secret.

*Et je l'ai fait fuir...*

J'ai dû tarir toutes les larmes de mon corps dans ma salle de bain en me préparant, car je n'arrive même plus à pleurer.

Je m'en veux de me pas avoir respecté les mises en garde de Tina. Je m'en veux d'avoir eu la faiblesse de croire qu'il suffisait de cracher la douleur de mon passé pour tourner la page. D'avoir été éblouie par Thomas au point d'en perdre toute objectivité et de ne pas mesurer l'impact de la vérité. Cette vérité, que je m'apprête à dire à ma meilleure amie en croisant les doigts pour qu'elle ne prenne pas ses jambes à son cou... elle aussi. Ou pire, qu'elle me regarde comme une bête curieuse.

Un nœud encombre ma trachée et, lorsque je baisse la tête vers mes pieds, Justine coupe le contact et éteint l'autoradio gênant. Puis, elle se met à soupirer très fort.

— Raconte, je pense que c'est urgent là !

Je n'entends plus que ses doigts qui crissent sur la toile de son pantalon prune.

Nous sommes dans une petite voiture, au beau milieu d'un parking désert. Le lieu n'est pas très approprié. Mais qu'importe ! Ma priorité est de lui débarrasser ma soirée et ma nuit merdique, car son avis extérieur est important pour moi. Et là, dans l'immédiat, j'ai un besoin vital d'expulser la boule qui grossit dans ma gorge et est en train de m'étouffer.

Je m'agrippe à mon sac, comme s'il avait le pouvoir de me donner du courage.

— Je ne sais pas par où commencer. Il s'est passé tellement de choses depuis hier.

Justine ne répond pas du tac au tac. Elle se contente de faire siffler ses lèvres serrées entre ses dents tout en pianotant sur son volant.

— OK ! me lance-t-elle après de longues secondes de silence. Je t'ai quittée super excitée et je te récupère à la petite cuillère. Sexy-man va m'entendre !

— Ce n'est pas lui, c'est moi Ju !

Les yeux rivés sur mes doigts qui jouent toujours avec la bandoulière de mon sac, je manque de courage pour lever la tête.

Malgré ma peine, je n'arrive pas à en vouloir à Thomas d'avoir pris la fuite. Après tout, je ne supporterai pas qu'il reste avec moi par pitié. Et puis qui voudrait d'une femme qui traîne ce genre de casseroles ? Il a déjà tellement fait pour moi sans s'en apercevoir ! Il m'a redonné confiance en mon corps et a presque réussi à me faire admettre que je pouvais être belle et

désirable. Pendant trois semaines, il m'a rendu l'espoir qu'un avenir sentimental pouvait être possible. Dans ces bras, je m'autorisais enfin à rêver... jusqu'à cette nuit ! Jusqu'à ce que je me décide à tout lui dire !

*Et jusqu'à ce que je le supplie de rester.*

Je me tourne vers ma meilleure amie qui fait rouler ses grands yeux bleus en secouant la tête, l'air désabusé. Mon estomac se noue, car même si j'ai terriblement mal, je n'ai pas envie qu'elle fasse le moindre reproche à Thomas. Je suis la seule fautive.

— Si je dois tout te raconter, ça va être long je te préviens, dis-je en soufflant encore une fois.

— J'ai tout mon temps ! m'assure-t-elle en croisant les jambes. Il n'est que 11 heures. Alors... Je t'écoute !

Tout en mâchouillant son chewing-gum, elle visse son regard bleu azur au mien dans l'attente d'une réponse.

Je me racle la gorge. J'ai besoin de réfléchir deux secondes encore à l'ordre dans lequel je vais dérouler le tapis d'événements glauques de ma soirée. Dois-je commencer par les gestes déplacés de Nicolas, ou par les paroles blessantes de Romain ? Dois-je lui dire que j'ai suivi ses conseils et que la « communication » n'a pas eu l'effet escompté ?

— Ben... en fait... tout a été de travers...

Après un dernier soupir las, je me lance. Je lui parle d'abord des avances de Nicolas dans la voiture, puis de ma peur panique devant le casino et des moqueries de l'odieux Romain. Enfin, je conclus par la réaction violente de Thomas sur le trottoir.

Comme lorsque je lui ai raconté mon dîner romantique et mon accident étrange, les yeux de Justine s'écarquillent à mesure que j'avance dans mes explications et son chewing-gum risque de ne pas résister longtemps aux assauts répétés de sa mâchoire.

— Quels connards ces deux-là ! m'interrompt-elle en tapant sa paume sur le volant. Sérieux, t'as croisé un remake de Jean-Claude Dusse<sup>[19]</sup> et de l'homme de Neandertal ! Pas de bol ! Tu m'étonnes qu'il ait pété un plomb Sexy-man.

Je m'agite sur mon siège, car son point de vue catégorique sur la réaction de Thomas augmente ma culpabilité et annule sa plaisanterie qui aurait dû me faire rire. Même si je le savais déjà, je réalise encore que les blessures anciennes de mon cœur et de mon âme ont perturbé mon jugement hier soir. Des larmes que je croyais taries se bousculent au bord de mes paupières. Au lieu de me sentir mieux, ma douleur augmente et mon cerveau se met à carburer. Je repense à tout le chemin que j'ai parcouru en si peu de temps, vers la guérison, vers le bout du tunnel que j'apercevais enfin.

*Je dois continuer. Maintenant. Sans flancher. Justine ne me jugera pas. J'en suis certaine.*

J'inspire. J'expire. Plusieurs fois. Puis je reprends là où Justine m'avait arrêtée : le coup de poing de Thomas dans le poteau pour évacuer sa rage. Lorsque je m'aventure dans l'épisode du retour chez moi, elle se redresse vivement. Au pli qui se forme entre ses sourcils et à ses pupilles contractées, j'ai la certitude que son humour caustique s'est envolé pour de bon.

*Mademoiselle Coincée a obtenu la médaille d'argent des gourdes à Arcachon et la médaille d'Or sur le parking.*

Évidemment !

— T'es sérieuse Éli ? crie-t-elle en manquant de s'étouffer avec son chewing-gum. Tu as laissé Sexy-man planté dans sa voiture ! Tout ça parce qu'il a voulu prendre ta défense ? Ça ne tournait pas rond chez toi avant que tu le rencontres, mais là, tu as carrément fondu un boulon !

Malgré toute la volonté que je mets à garder mon sang-froid, ses paroles m'achèvent et j'éclate en sanglots. Au lieu de m'éviter la noyade, elle appuie sans s'en rendre compte sur ma tête pour que je m'étouffe. Justine ne comprend pas. Je ne peux pas la blâmer, car elle ne sait rien... ou presque. Une fois encore, c'est de ma faute. Comme pour Thomas. Je n'ai que ce que je mérite. L'idiote que je suis aurait dû, depuis longtemps, lui révéler ses secrets.

— Hey, ma belle ! murmure-t-elle en prenant mes mains tremblantes et humides dans les siennes. Pardon ! Je ne voulais pas te faire pleurer. Ne te mets pas dans un état pareil. Je suis sûre qu'il ne t'en veut pas pour si peu. Ça va s'arranger. On monte dans ton appart si tu veux ? Nous irons nous balader en ville plus tard.

L'incompréhension se lit sur son visage lorsque mes yeux embués glissent un instant sur les siens avant de se fermer. Secouée de spasmes, je remue la tête avec frénésie. La boule de stress toujours ancrée dans ma gorge me donne la nausée. Mais, il est hors de question de changer nos plans à cause de mon manque de self-control. Je dois être forte. Comme je l'étais avant que Thomas ne réduise à l'état de poussière le mur de pierre qui me protégeait. Il est trop tard pour revenir en arrière. Je dois avancer !

— Je n'ai pas fini Ju. C'est beaucoup plus grave que ça.

Je rouvre les yeux sur son visage figé et essuie mes larmes d'un revers de la main. Une ombre de panique traverse ses pupilles, mais elle se tait. Je ne l'entends même plus respirer. Son chewing-gum reste coincé entre ses dents serrées et ses mains accrochées aux miennes. Jamais je ne l'ai vue aussi inquiète et ça me terrorise.

Bon sang ! Justine est ma meilleure amie. Elle a le droit de savoir, elle aussi, pourquoi *ça ne tourne pas rond chez moi* comme elle me dit souvent. Peut-être qu'après je me sentirais libérée, vraiment libérée de ce poids qui pèse sur mes épaules depuis trop longtemps ? Peut-être... ou peut-être pas. Quoi qu'il en soit, je dois terminer ce que j'ai commencé cette nuit et poser définitivement les valises encombrantes que je traîne depuis des années.

J'inspire à m'en exploser les poumons. Aujourd'hui est la fin d'un voyage sans destination. Fini de me cacher derrière un masque trop petit pour moi et d'enfiler un costume de mémère complexée pour fuir la réalité. Ma décision est prise, je dois assumer mon passé.

Le monde doit tourner à l'envers, car je pose ma paume sur sa main pour la rassurer, alors que je suis proche de la liquéfaction. Je remue un long moment sur mon siège, cherchant la position la plus confortable pour poursuivre la discussion. Puis, je finis par caler mon dos contre la portière et remonte les genoux contre ma poitrine. Recroquevillée, je me sens prête à affronter la dernière ligne droite et il ne me faut pas plus de deux ou trois secondes supplémentaires pour me lancer.

D'une traite, je raconte à Justine l'épisode de la plage et mes confidences sur le tempérament excessif et violent de Grégoire. Elle reste muette et immobile. Seuls ses doigts frottent mon bras avec douceur et apaisent la douleur qui consume mes entrailles. Les yeux scotchés sur le levier de vitesse, je me concentre pour garder ma lucidité afin de ne rien dévoiler des révélations de Thomas. Il m'a fait confiance.

*Quelle que soit la décision qu'il a prise, je n'ai pas le droit de le trahir.*

Je m'apprête à lui raconter ma fin de nuit dans mon appartement quand soudain, je n'ai plus de voix. Mon cœur cogne dans mes tempes. J'ai la nausée et, à force de serrer mes bras autour de mes jambes, j'ai les membres tout engourdis. Pourtant, le plus dur reste à confesser !

Vissée sur mon siège et incapable du moindre mouvement, je soupire. Une fois. Deux fois. Dix fois. Je ne sais plus... J'ouvre la bouche, puis la referme, sans qu'aucun son ne parvienne à

en sortir.

— Donc tu as eu des remords et quand tu es retournée chercher Sexy-man dans sa voiture, il s'était volatilisé ?

Je lève une main vers elle pour qu'elle se taise et presse mes paupières pour me retenir de pleurer. *Ce n'est pas le moment de lâcher prise !*

Le silence qui s'ensuit exprime la détermination de mon amie à m'écouter et me donne l'énergie qui me manquait. Les yeux clos, j'arrive enfin à vomir mot après mot, phrase après phrase, tout ce qui empoisonne ma vie, sans me préoccuper de sa réaction. Et surtout, sans pouvoir m'arrêter. Dans le noir total, j'arrive à cracher ma douleur. L'enfer de ma dernière soirée avec Grégoire. Le jeu. Sa colère. Ma peur. Ma honte. La solitude qui m'a accompagnée ces trois dernières années face à mes souvenirs. Face à mes parents qui ignorent tout. L'immense culpabilité que je porte depuis la mort de Grégoire et ces cauchemars qui me hantent régulièrement.

— Voilà !

Mon dernier mot n'est qu'un souffle presque inaudible et je suis aux portes du néant. Et, en même temps, un sentiment de profond soulagement s'empare de moi et provoque des tremblements dans tout mon corps. Une larme franchit à nouveau le barrage de mes paupières toujours fermées et roule sur ma joue. Justine n'a toujours pas émis le moindre son et je n'entends que le rythme effréné de mon cœur sur le point de sortir de son emplacement.

Que fait-elle ? Que pense-t-elle ?

Angoissée, je me décide malgré tout à rouvrir les yeux. Ses mains sont plaquées sur sa bouche et elle est à deux doigts de pleurer.

Tout tourne autour de moi et ma gorge ne laisse passer qu'un filet d'air. Je tente encore de maîtriser la peine qui m'étouffe, mais mes dernières forces sont parties en même temps que mes dernières paroles. Je fourre la tête entre mes jambes et éclate en sanglots, sortant du même coup mon amie de sa torpeur.

— Putain Éli ! bafouille-t-elle d'une voix étranglée. Pourquoi ne m'en as-tu jamais parlé ? Il ne fallait pas garder cette merde pour toi. Oh ! Merde ! Merde ! Merde ! Je... je ne sais pas quoi te dire...

En quelques secondes, elle est sur moi et m'enveloppe avec ses bras. Je pleure encore et encore, évacuant cette souffrance trop longtemps contenue. Je me vide de ce mal sournois qui m'a emprisonnée toutes ces années.

— Je... Je voulais oublier. J'avais honte. Je suis venue étudier ici en pensant que ça irait mieux, mais... je me suis mentie. En fait, ne rien dire est pire que tout.

Mes pleurs redoublent d'intensité, mais je l'entends quand même soupirer, déglutir... et, même si sa main dans mon dos se veut rassurante, elle tremble.

— Tu n'as pas à culpabiliser, murmure-t-elle près de mon oreille. Ce qu'il t'a fait ne s'excuse pas. Son accident, c'est... c'est le destin.

Je suis au bord de la convulsion.

*J'ai un destin de merde !*

— Laisse-toi aller, ça fait du bien, susurre-t-elle en me serrant plus fort.

Un instant, je redeviens cette enfant naïve et fragile que j'étais dans les bras de ma mère. Un instant seulement. Car, ce bien-être s'évanouit au moment même où un prénom, un seul, remonte à la surface dans mon cerveau noyé de larmes. Lentement, je redresse la tête.

— Je suis bien allée chercher Thomas sur le parking. J'ai passé une partie de la nuit à tout lui

raconter. Il avait l'air... il m'a rassurée... Mais... quand je me suis réveillée, il n'était plus là. Ju... Il est parti. Il n'a pas supporté toutes mes casseroles... Il s'est enfui.

Je recommence à pleurer en me fustigeant intérieurement.

Moi qui ne voulais pas que Justine juge le départ de Thomas, je n'ai rien trouvé d'autre à lui sortir ! Je l'entends presque me dire : « je t'avais prévenue. Sexy-man était trop bien pour être vrai !... Etc., etc. ». J'ai tout à coup envie de me taper la tête contre la vitre tellement je suis énervée contre moi-même.

Justine ne réagit pas du tout comme je le croyais. Elle fait claquer sa langue entre ses dents avec vigueur, puis elle ronchonne :

— Je suis sûre qu'il y a une autre explication. Tu n'as pas essayé de le joindre depuis ?

— Si ! Il ne répond pas à mes appels, mais il m'a envoyé un texto pour me dire qu'il partait pendant plusieurs jours. C'est tout. Je sais qu'il a des problèmes avec son père. Mais...

Je hoquète et frotte mes yeux trempés.

Pourquoi est-il parti pendant mon sommeil comme un voleur ?

Pourquoi m'a-t-il envoyé un SMS si évasif, sans mot tendre pour me rassurer ?

Pourquoi ne m'a-t-il pas dit clairement quand il revenait et quand il comptait me revoir ?

Pourquoi ne répond-il pas à mes appels ?

Pourquoi ? Cet adverbe revient, lancinant, à chaque pensée qui me mène vers Thomas.

Pourquoi me fait-il tant d'effet ?

Pourquoi Romain, Tina et Nicolas s'échinent-ils à vouloir nous séparer ?

Pourquoi est-il aussi silencieux maintenant que je me suis ouverte à lui ?

Pourquoi ai-je si mal ?...

Enfoncée dans son siège, Justine a les sourcils froncés. Inutile de lui dire ce qui me tracasse, elle le sait.

— Je suis sûre qu'il avait une bonne raison pour ne pas rester avec toi, répète-t-elle. En attendant, tu vas être obligée de te contenter de Docteur Justine.

Elle m'accorde un sourire timide. Je pensais qu'elle condamnerait son attitude et lui ferait tout un tas de reproches. Au lieu de ça, elle est à la limite de l'indulgence ! Décidément, j'ai encore de gros progrès à faire en matière de « décodage comportemental ». Justine se trompe rarement. Je dois me convaincre de ses propos et penser à autre chose pour ne pas tomber dans la paranoïa.

Je déplie mes jambes, baisse le pare-soleil et regarde mon image dans le miroir. Mes yeux sont injectés de sang et mon maquillage a coulé sur mes joues. J'en grimace de dégoût.

*Je ferais un sujet extra pour Halloween qui approche.*

— Allez ! On monte chez toi ! lance Justine qui, je le sens, fait un effort surhumain pour garder son entrain. On ira en ville une autre fois. Tu as besoin de te reposer.

Je ne veux pas ressasser dans mon appartement. L'odeur de Thomas est partout. Sur mon canapé, dans ma salle de bain...

— Ju ! J'ai besoin de penser à autre chose. Si je m'apitoie sur mon sort, je vais m'écrouler. Je veux qu'on fasse ce qu'on avait prévu.

— Tu crois que c'est une bonne idée ? m'interroge-t-elle l'air très inquiet. On pourrait... aller en ville demain par exemple ?

Je ferme le pare-soleil qui claque au plafond.

— Non ! J'en suis certaine. Je monte me rafraîchir, me remaquiller et ensuite on y va !

Consciente de son impuissance à me faire changer d'avis, Justine hoche la tête, puis

m'observe pendant un long moment avec tendresse.

— Tu as une force incroyable ! C'est...

Avec fermeté, je pose ma main sur son épaule.

— Je ne veux plus qu'on en parle, OK ? Je n'aurais jamais dû te cacher tout ça si longtemps. Maintenant, je veux que tout redevienne comme avant entre nous. Quant à Thomas, eh bien... (j'avale ma salive en silence et inspire pour chasser le vertige que je sens imminent)... On verra bien s'il m'a quittée ou pas. Je n'ai pas l'intention de me laisser aller pour autant.

Je n'ai pas la certitude que cela soit possible, mais je ne veux envisager aucune autre possibilité.

— Ne t'inquiète pas ! dit-elle en me serrant dans ses bras. Je serais toujours là pour toi... comme avant... et... je continuerai à t'emmerder.

Nous gloussons timidement toutes les deux et restons plusieurs minutes enlacées avant de rejoindre mon appartement.

*Ma Ju ! Tu es si parfaite ! Je t'aime de tout mon cœur.*

**Élisa**

De mon siège, j'observe Justine d'un œil en biais.

— On pourrait commencer par la place de la Comédie, propose-t-elle tout en sautillant devant son volant. C'est un endroit magique.

*Cette fille est incroyable !*

Ma petite perle rousse ne laisse rien paraître du malaise qui l'oppressait tout à l'heure et n'a refait aucune allusion ni à mon traumatisme ni à Thomas pendant que je me rafraîchissais. Son enthousiasme retrouvé arrive même à me faire décrocher un début de sourire. C'est aussi pour cette raison que je l'aime : pour sa capacité à faire abstraction des ondes négatives et à me faire penser à autre chose.

— D'accord je te suis. De toute façon, tout est nouveau pour moi et, si j'y suis déjà passée, c'était en tram et je n'ai pas fait attention.

Je m'installe à ma place et sa main sur ma cuisse est le dernier écho à notre conversation.

— C'est parti pour ta première virée bordelaise ! s'exclame-t-elle en appuyant sur l'accélérateur. On va prendre le tram. Ce sera plus facile pour la visite.

La tête appuyée contre la vitre, je me laisse conduire et regarde sans le voir le paysage urbain qui défile devant mes yeux. Une main calée contre mon téléphone sur mes genoux, je garde un mince espoir de recevoir un message... Quoi que je fasse, Thomas trotte toujours dans ma tête. Je me demande s'il est chez son père ou s'il est simplement rentré chez lui avec Tina. S'il l'a mise au courant de mon passé. Si...

Et alors que je m'enfonce dans la mélancolie, mon appareil se met à vibrer sous mes doigts. Télépathie ou pas, c'est bien le prénom que j'attendais qui s'affiche à l'écran et mon cœur s'emballa quand j'ouvre le message.

[Tu me manques]

Dans la seconde, une bouffée de chaleur m'envahit.

*Si je lui manque, c'est qu'il veut bien encore de moi ?*

[J'ai essayé de t'appeler.

Pourquoi tu ne réponds pas ?]

J'aimerais tellement avoir la certitude que rien n'a changé !

[Je rattraperai le temps perdu ma chérie.]

Ce n'est pas une réponse ! Maintenant qu'il est devant son téléphone, je ne le lâche plus.

[Quand ?]

[Lundi]

Je porte mon téléphone à mon cœur. J'ai déjà passé deux jours sans le voir, mais les deux prochains vont être les plus longs de toute ma vie.

— Sexy-man ? demande Justine en se garant près de l'arrêt de tram.

Elle lève un sourcil moqueur en direction de mon sourire timide.

— Oui. On se voit lundi.

— Tu vois, je te l'avais dit !

Je tape un rapide « Tu me manques », puis je me fais violence en fourrant mon téléphone dans mon sac pour ne pas vérifier mes messages toutes les secondes. Dans l'immédiat, mes doutes, son silence... tout s'est évaporé. J'ai un rendez-vous avec lui et c'est tout ce qui compte. C'est idiot, mais si je ne me retenais pas, je pense que je serais capable de danser la danse de la joie sur le quai devant tout le monde.

*Je frôle la débilité profonde, mais je m'en fous.*

Un demi-sourire béat se dessine sur mes lèvres et il ne faiblit pas à l'arrivée du tram pourtant bondé comme je déteste. Je réussis même à supporter le groupe d'ados qui gloussent comme des dindes pendant tout le trajet et l'haleine de phoque de mon voisin qui fait pourtant grimacer Justine. Thomas est au centre de mes pensées et, même en son absence, grâce à lui je peux tout accepter.

— C'est beau hein ? s'exclame Justine alors que nous sommes tout juste descendues de la rame. C'est la place de la Comédie.

Je tourne sur moi-même et détaille, un à un, les grands bâtiments blancs, majestueux et presque tous identiques, qui m'entourent. La place est immense ! Elle est traversée par plusieurs lignes de tramway et je dois reculer sur le trottoir pour éviter le danger.

*Splendide !*

— Et ça ? lui dis-je en pointant du doigt un édifice aux colonnes imposantes.

— C'est la façade principale du Grand Théâtre. Il y a des représentations théâtrales et aussi de l'opéra. Je n'ai jamais osé rentrer. Le soir, les éclairages extérieurs sont terribles, j'imagine qu'à l'intérieur c'est encore mieux. Lève la tête et regarde !

Je m'exécute et reste bouche bée devant les douze statues en pierre qui surplombent, à plusieurs mètres de haut, les douze colonnes.

— Ma-gni-fi-que.

*Comment ai-je fait pour passer à côté de tout ça sans le voir ?*

— Juste en face, c'est le Lux-Hôtel, un établissement cinq étoiles s'il te plaît ! Un truc de fou. Comme j'aimerais admirer une fois dans ma vie l'intérieur aussi, ça doit être gigantesque !

Avec ses immenses fenêtres sur trois étages, ce bâtiment tout en pierre est de toute beauté.

— C'est grandiose ! Je n'en suis pas sûre, mais il me semble que c'est ici que Tina travaille.

— Eh bien, ma chérie ! À ta place, je profiterais de mes mille euros et de cet avantage pour demander à passer une nuit ici avec Sexy-man. Elle doit bien pouvoir avoir des prix cette Tina.

Je hausse les épaules en râlant :

— Je n'aime pas les endroits m'as-tu-vu. Ce n'est pas pour moi. C'est...

Je m'arrête, interloquée. Mon cœur s'emballe et j'ai soudain du mal à respirer.

— Éli, qu'est-ce qu'il y a ? s'inquiète Justine en me voyant me décomposer.

Une grosse berline noire aux vitres teintées vient tout juste de se garer en double file devant

l'hôtel. Mon imagination me joue des tours, il y a des dizaines de voitures comme celle-ci à Bordeaux. Ça ne peut pas être la même !

Mais lorsque la portière du conducteur s'ouvre et que Hulk apparaît, ma tête se vide de son sang. Je pointe un index tremblant dans sa direction et ma bouche, anesthésiée par la stupeur, met quelques secondes à articuler.

— La voiture, juste là ! Tu la vois ? C'est celle qui m'est rentrée dedans avant hier !

— Tu en es sûre ? s'étonne Justine.

— Certaine ! Je viens de reconnaître le chauffeur. Avec la tête qu'il a, je ne peux pas me tromper.

— Eh bien, dis-moi, le mystérieux inconnu qui a embouti ta voiture a une sacrée veine de se payer une chambre ici.

— Si tu veux mon avis, Monsieur Andrews peut se payer beaucoup plus qu'une chambre ici ! Il claque mille euros comme toi tu en dépenses cinquante.

*Peut-être qu'il considère que c'est le prix que vaudrait une nuit avec toi ?*

Je soupire d'énervement.

Juste là, ma conscience se contentait de me pousser au vice. Maintenant qu'elle a obtenu ce qu'elle voulait, elle me prend pour une dépravée ! Je la hais !

— Madre Mia ! J'aurais aimé voir à quoi il ressemble ce mec quand même ! grogne Justine sans quitter le véhicule des yeux.

— Bedonnant, grisonnant, un brin pervers... Ne me dis pas que ça te tenterait Ju ?

Elle fait mine de réfléchir en levant les yeux au ciel.

— Hum ! Pour une nuit dans cet hôtel ? Faut voir ! ironise-t-elle en faisant la grimace. Après tout, tu as son numéro de téléphone ? Tu aurais pu demander une faveur supplémentaire et l'offrir à ta meilleure amie.

— T'es dingue ou quoi ?

Je lui décoche un coup de coude dans le bras, elle éclate de rire et m'entraîne dans son délire.

Sacrée Justine ! Même lorsque je ne suis pas d'humeur, elle arrive à me faire sourire !

— J'adore te voir démarrer au quart de tour ! me taquine-t-elle. Je sais bien que je suis gravement en manque en ce moment, mais pas au point de me taper un vieux schnock bourré de pognon !

La porte à tambour de l'hôtel bouge et attire mon regard. Hulk réapparaît et retourne jusqu'à la berline. Il est accompagné d'un homme en costume sombre qui ne ressemble en rien à ma description.

— Nous avons la réponse à notre question, dis-je à voix basse, comme si je craignais que les deux hommes nous entendent. La cinquantaine. Plutôt grand et svelte. Presque bel homme pour son âge !

*Qu'est-ce que je raconte ?*

— Pas mon genre. Dommage ! regrette Justine quand la voiture s'éloigne. Nous mourrons idiots, sans jamais avoir dormi dans un cinq étoiles !

— Tu peux toujours rêver Ju, au moins c'est gratuit.

— N'empêche qu'à ta place, genre ou pas, j'aurais fait suivre les billets de ce mec. Après tout, s'il t'a donné du liquide, c'est qu'il a quelque chose à cacher.

*C'est bien ce qui m'inquiète !*

Tout en avançant sur la place, j'explique à Justine que cet étrange Monsieur Andrews a payé la facture de réparation en plus de l'argent qu'il m'a donné et sans que je lui demande quoi que

ce soit.

— Sérieux ? Mais c'est qui ce type ? Le Messie ?

— Aucune idée.

*Et je préfère ne pas le savoir !*

Je viens de réaliser que je n'ai même pas remercié cet homme pour la réparation, mais lui envoyer un SMS maintenant, c'est risquer de retomber dans une nouvelle conversation que je n'ai pas envie d'avoir avec lui. Je n'ai rien demandé, j'ai récupéré Viviane. On n'en parle plus !

Je suis Justine dans les différentes rues de la ville, tantôt à pied, tantôt en tramway. Elle prend son rôle de guide très à cœur et avec humour et dynamisme, elle fait tout ce qu'elle peut pour m'occuper l'esprit. Seulement, je suis de moins en moins attentive à ses explications, car Thomas ne sort pas de ma tête. Je m'imagine à son bras, flânant sur les quais, devant le miroir d'eau de la place de la Bourse, ou ma main dans la sienne sur l'esplanade des Quinconces. Chaque couple que je croise me renvoie à ma propre histoire avec *lui*, à ce que je pourrais vivre avec *lui*. Il n'est pas là pour me rassurer et notre seule sortie en public a été un véritable fiasco.

*Qui dit que vous êtes un couple à part toi ?*

Ma petite voix intérieure a touché le point sensible d'Élisa la romantique. J'ai beau refuser de l'écouter, les espoirs que je mets dans mon rendez-vous de lundi s'effritent peu à peu. Que je le veuille ou non, je souffre des silences de Thomas, de son absence inexplicée et aussi de l'analyse que je fais de notre relation.

À l'arrêt devant un passage piéton, je sors mon téléphone de mon sac. Pas de SMS, pas d'appel manqué. Le vide sidéral que je redoutais est en train de reprendre possession de mon corps et je me mets à trembler. Il faut que je rentre chez moi, que je me réfugie dans mon antre avant de sombrer totalement et surtout avant d'affoler Justine. Je n'ai plus qu'à trouver une excuse pour ne pas lui mettre la puce à l'oreille.

— J'ai adoré la visite, mais mes pieds n'en peuvent plus. On peut rentrer ?

— Tant que c'est que les pieds, tu n'as pas trop à t'inquiéter ! me taquine-t-elle en cherchant des yeux l'arrêt du tram le plus proche.

Vingt minutes plus tard, nous sommes dans sa voiture et je soupire de soulagement, pressée de retrouver mon chat d'amour.

— Tu sais quoi ? On va aller dîner chez moi pour finir la journée ! s'exclame Justine, les mains sur son volant. Tu pourras y reposer des pieds aussi bien que chez toi. Tu n'auras pas à faire la bouffe, Madame Pereira a préparé plein de trucs pour le week-end sans savoir que mes parents portaient chez des amis. On va avoir un repas de folie.

Comment refuser son invitation ? Après l'énergie qu'elle a déployée à me prouver que rien n'avait changé entre nous, je ne peux pas lui faire ça.

Alors, je prends encore sur moi et je lui souris de toutes mes dents.

**Thomas**

Il est vingt heures et, debout devant la fenêtre de mon immense chambre d'hôtel, mon regard se perd dans les lumières de la capitale. Un verre de whisky à la main, je devrais dire un énième verre, la bouteille dans l'autre, je réfléchis.

Je m'étais juré de ne pas replonger dans la spirale infernale dans laquelle j'étais tombé quand j'habitais ici, à Paris ! Alcool-femme, femme-alcool, alcool-alcool... Pourtant, ce soir, il n'y a que ce putain de liquide pour apaiser la souffrance qui m'accompagne depuis la nuit dernière.

*Élisa...* Je n'arrive pas à virer ce prénom de ma boîte crânienne et, malgré la journée que j'ai passée à parler investissement et rentabilité, ses paroles y résonnent toujours. « Il m'a violée »... « Tu n'es pas comme ça »... « Ne m'abandonne pas ».

Je ne sais pas si ce qu'il me rend le plus dingue est de savoir ce qu'elle a enduré, ou d'admettre qu'elle me jettera lorsqu'elle saura qui je suis, mais en tout cas, j'ai peur de la perdre.

Ouais, la trouille ne m'a pas quitté et je donnerais tout ce que j'ai pour effacer la journée d'hier, pour qu'il ne lui soit jamais rien arrivé d'aussi terrible et pour pouvoir enfin, moi aussi, lui dire toute la vérité.

J'avale une longue gorgée d'alcool et grimace en sentant la brûlure se diffuser dans ma trachée.

Ces dernières heures, j'ai été tiraillé entre mon envie de tout plaquer pour courir la rejoindre, et la nécessité de répondre aux questions de l'investisseur bordelais qui m'a suivi jusqu'ici. Cet entretien était d'une importance capitale dans un chantier en cours, et je ne pouvais pas me permettre de laisser mes sentiments prendre le dessus. Pour mon avenir professionnel. Parce que, maintenant que la machine est lancée, il est hors de question de baisser les bras. Mais aussi pour ne pas donner à mon père l'occasion de me prouver qu'il avait raison et que je ne suis qu'un bon à rien.

Quelle connerie ! J'ai essayé de me persuader qu'Élisa n'avait rien à faire dans ma vie, je me suis même contenté d'un SMS très bref en sortant de chez Nicolas. Mais je n'ai tenu que quelques heures avant de réaliser qu'elle me manquait tellement qu'il fallait que je le lui dise.

Je termine mon verre et m'en ressers un autre.

Plus le temps passe et plus je flippe, je réalise que je passe mon temps à penser un truc et à faire tout le contraire avec elle. Je crevais d'envie de passer le reste de ma nuit avec elle, de la rassurer et je suis parti en douce... J'enrage après cet accident et les mensonges sur mon identité et pourtant je continue à lui envoyer des textos avec mon téléphone professionnel. J'évite de lui donner trop d'espoir par SMS, mais je finis par craquer en lui disant qu'elle me manque. J'essaie de me convaincre, jour après jour, qu'elle n'est qu'un palliatif à mes problèmes, mais quand elle est dans mes bras, plus rien d'autre ne compte. Je veux me concentrer sur l'avenir d'Andrew Corp., *mon avenir*, mais je ne pense qu'à *elle* toute la journée.

*Rien à faire, Nicolas et Tina ont vu juste. Je suis accro à cette fille et je suis dans la merde. Jamais elle ne me pardonnera tout ça... quand elle saura !*

Un instant je me dis que je dois tout cracher et attendre que la foudre tombe, un autre instant,

par pur égoïsme, je préfère attendre et laisser faire le temps.

*Le temps ! Pourquoi ? L'avenir ! Lequel ? Putain de bordel de merde !*

Partagé entre mes convictions, mon ambition et... elle, j'ai le vertige. Je porte le liquide brun à mes lèvres, dans l'espoir qu'il m'apporte du réconfort, quand j'entends un raclement de gorge discret dans mon dos.

Mon chauffeur !

— Tout va bien, Monsieur ? s'inquiète-t-il alors que j'engloutis mon verre d'une seule traite.

Je le pose sur le bord de la fenêtre avec la bouteille avant de me tourner vers lui, un sourire sarcastique au coin des lèvres.

*On ne peut mieux, Jorge. On ne peut mieux !*

— Avez-vous encore besoin de moi, ce soir ?

Besoin de lui ?

Ce cher Jorge s'avère bien plus précieux au quotidien que je ne m'y attendais. Ce matin, il m'a sorti du pétrin deux fois d'affilée. Rien que ça ! D'abord il a géré à la perfection le rapatriement de la voiture d'Élisa, puis quand je suis rentré me changer chez moi, je me suis aperçu que Tina était partie bosser alors qu'elle était censée être en repos. Du coup, je lui ai demandé d'aller à la rencontre de mon client au Lux-Hôtel pour ne pas me faire griller.

*Besoin de lui ?* J'essaie de faire fonctionner mes neurones atrophiés par l'alcool. D'abord, je sors en tremblant mon téléphone de la poche de ma veste. Avec du mal, je retrouve le SMS que m'a envoyé Justine quinze jours plus tôt, puis je griffonne à la va-vite quelques mots sur le bloc-notes posé sur la console près de moi. Et enfin, j'arrache la feuille avant de la tendre à Jorge.

— Trouvez-moi... des informations sur cette personne-là, son lieu de travail, le nom du dirigeant... tout ce que vous pourrez.

— Je m'en occupe tout de suite Monsieur !

J'ai beau avoir trop bu et avoir du mal à mettre un mot devant l'autre, le léger sourire qui se dessine sur ses lèvres quand il jette un coup d'œil à ma note ne m'échappe pas.

— Un... problème Jorge ?

— Non aucun. Je suppose que Mademoiselle Élisa est concernée et qu'il est inutile que cela s'ébruite ?

— Tout juste Jorge, ça doit rester entre vous et moi.

Il plie consciencieusement le papier et le fourre dans la poche de sa veste, puis s'apprête à sortir de ma chambre.

— Jorge at... attendez !

— Autre chose, Monsieur ?

— Je n'ai pas pris la peine de vous remercier. Vous vous êtes occupé de la 205, de mon client ce matin...

— Ce n'est rien. Vous ne m'aviez donné aucune information pour le rapatriement de la voiture, j'ai donc supposé qu'il y avait quelque chose qui n'allait pas. Je n'ai pas voulu vous déranger. Mais... hélas, mes craintes se sont confirmées quand j'ai vu votre état ce matin et... maintenant.

Jorge compatissant ?

*Faut pas abuser ! L'abus d'alcool joue clairement sur ma réflexion.*

Je desserre ma cravate étouffante et me laisse choir sur le bord du lit.

— Je suis dans une situation... délicate et je ne sais pas comment je vais m'en sortir.

— Je crois avoir deviné ce qui ne va pas, me coupe-t-il en s'avançant jusqu'à moi.

Quelle étrange bienveillance !

Je le détaille de la tête au pied, essayant de comprendre pourquoi je le trouve presque empathique tout à coup. Mais la seule analyse que j'arrive à tirer de mon cerveau nébuleux est qu'il est l'unique personne à qui je peux me confier. C'est une triste réalité : ma condition sociale cachée à mon entourage le plus proche m'a totalement isolé.

Je soupire de lassitude.

— Ce n'est pas votre rôle, mais j'ai besoin de parler à quelqu'un. Voulez-vous bien vous asseoir ?

Je lui indique un fauteuil recouvert de velours juste derrière lui et croise ses prunelles noires ombrées de surprise. Son poste s'arrête normalement à celui de chauffeur-garde du corps, mais qu'importe. Il m'a prouvé qu'il pouvait être un « allié multifonction ». Et peut-être qu'il aura une opinion plus objective que la mienne sur tout ce merdier ?

Alors qu'il s'installe en silence, je frotte ma main abîmée sur le dessus-de-lit pour me donner du courage.

— Je... voilà, j'ai besoin de vos lumières, enfin... de votre impartialité.

Jorge a l'air surpris et un peu gêné. Les sourcils froncés, il tire sur le bas de sa veste et s'éclaircit la voix :

— Je vous écoute.

— Bien...

Je prends une longue inspiration et me lance dans un monologue interminable et haché à cause de mes bégaiements à répétition.

*Alcool de merde !*

D'abord, je lui détaille l'ambiguïté dans laquelle je me trouve avec Élisabeth. Ses phobies incompatibles avec mon statut, mon identité qu'elle ignore, ces SMS qui m'enfoncent un peu plus, et le mensonge que je traîne aussi avec Tina et mes autres amis. Tout ça à cause de mon père ! Quand je termine ma tirade, je le regarde avec inquiétude. Il m'a écouté jusqu'au bout, sans jamais me couper la parole, ni même lever le moindre cil, et maintenant il est toujours aussi silencieux alors que je compte les secondes depuis que j'ai arrêté de parler.

Bordel ! Il y a encore quelques semaines, j'aurais explosé de rire si on m'avait dit que cet homme patibulaire deviendrait mon confident temporaire et que je serais suspendu à ses lèvres.

L'attente est interminable et les murs de la chambre se rapprochent dangereusement de moi.

*J'ai la trouille ? Encore !*

— Vous n'aviez pas le réellement le choix, dit-il enfin, mettant un terme à mon calvaire psychologique. Vous ne pouvez pas vous en vouloir d'avoir voulu la ménager.

Je crache un rire nerveux.

— La ménager ? J'ai surtout voulu la b...

Je me mords la langue, j'allais sortir une connerie. De son côté, Jorge exhale un léger soupir, puis il fixe ma main amochée qui comprime le dessus-de-lit.

— Vous vous êtes blessé hier soir ? Que vous est-il arrivé ?

— Ce qui doit arriver quand on est dans la... dans une situation comme la mienne. Un connard... un individu m'a... cherché. Il m'a trouvé.

Je fais de mon mieux pour ne pas être trop vulgaire comme je le fais toujours devant lui, mais c'est de plus en plus difficile.

— Rien n'oblige à se battre pour se faire entendre.

— Vous, vous essayez de me faire avaler que la technique de mon père est meilleure que la

mienne ! Puissance et mépris valent mieux qu'un bon coup de poing pour remettre les choses à leur place ?

— Loin de moi cette idée, Monsieur. Je vous connais depuis votre enfance et je sais que vous n'êtes pas violent.

— Oh ! Et je suis quoi alors ? Je serais curieux de l'apprendre.

— Vous êtes...

Je lève la main pour l'arrêter.

— Tout compte fait, je ne veux rien savoir. Vous n'êtes pas payé pour être mon psy.

— Comme vous voulez, Monsieur. Je vous assure pourtant que personne mieux que moi ne peut comprendre à quel point l'incompréhension peut être difficile à supporter. Simplement, je crois qu'un jour où l'autre, il faut s'affirmer. Se servir de la violence n'est à mon avis pas la bonne technique. Et taire qui on est vraiment non plus. La preuve ! On ne... on ne peut pas vivre dans le mensonge éternel.

Je souffle bruyamment, car si mon père était comme tous les autres, je n'aurais jamais eu besoin de cacher mon identité et je n'en serais pas là aujourd'hui, ni avec Élisabeth, ni avec mes amis.

— OK ! Donc, vous avez une idée pour résoudre l'imbroglio dans lequel je me suis fourrée sans être encore plus...

— Dans la merde, termine-t-il dans un sourire forcé.

*Il se fout de ma gueule ?*

Je fronce les sourcils devant son air moqueur et me mets à grimacer sous les coups de marteau qui cognent maintenant dans ma tête.

— Merci Jorge ! Je ne sais pas ce que je ferais sans vous !

Sarcastique moi ? Jamais !

— J'ai cru comprendre que vous préféreriez que je retourne à Paris. Vous êtes assez fort et intelligent pour vous débrouiller sans moi, j'en suis persuadé.

*Putain ! Mon père n'a pas pu s'empêcher de lui faire part de notre dernière conversation ! Dieu seul sait ce qu'ils se racontent tous les deux.*

Comme s'il lisait dans mes pensées, Jorge esquisse un sourire alors que je grince des dents.

— N'ayez crainte, rien ne filtrera concernant notre conversation d'aujourd'hui, enchaîne-t-il de nouveau très sérieux. Et pour ce qui est d'avoir une solution, je n'en ai pas vraiment. Je vous dirais de faire confiance à votre instinct et de laisser parler votre cœur avec Mademoiselle Élisabeth. Le bonheur ne s'achète pas, il se mérite. Alors, si cette femme vous plaît, ne laissez pas passer votre chance. Sinon il sera trop tard et il n'y aura pas de marche arrière possible.

*Il fait exprès de ne pas comprendre ou comment ?*

Jack reviendra sur sa décision s'il apprend ma liaison avec Élisabeth et puis, en plus, ni elle ni Tina ne me pardonneront mes mensonges.

— Votre père a une emprise sur votre avenir professionnel, mais ne le laissez pas en avoir sur votre avenir sentimental. Assumez vos choix et faites-les accepter aux autres. Que ce soit avec lui, Mademoiselle Élisabeth ou votre amie.

— Votre tirade sent le vécu, je me trompe ?

Ses dons de médium sont presque effrayants, mais il n'avait pas vu venir ma question puisque, soudain mal à l'aise, il baisse les yeux vers ses mocassins avant de me répondre :

— Si mon expérience peut servir de leçon au moins une fois, je n'aurai pas tout perdu.

Nous restons plusieurs secondes sans rien dire ni l'un ni l'autre, moi à grimacer sous l'effet

d'un mal de tête de plus en plus prononcé, lui à regarder ses pieds. Puis la sonnerie de mon téléphone retentit et nous sort de notre silence. Je tends le bras jusqu'à la console où se trouve l'appareil tandis que Jorge se lève et secoue le papier que je lui ai donné.

— Je m'occupe de trouver les informations que vous souhaitez, chuchote-t-il alors que je regarde qui peut bien m'appeler à cette heure-ci.

*David !*

Je hoche la tête, attends que mon chauffeur ait franchi le seuil de la porte et décroche.

— Salut !

— Salut ma poule ! Putain deux fois à Paris en une semaine ! On se cale un truc ce soir ?  
Virginie avait envie de sortir, ça tombe bien !

J'ai l'impression qu'il hurle dans mes tympans et je recommence à faire la grimace.

Je me rappelle lui avoir envoyé un SMS rapide ce matin pour le prévenir de mon arrivée. Après ma nuit cauchemardesque et mon entretien avec Nicolas, j'avais besoin de m'assurer que ma prochaine soirée ne serait pas aussi merdique. J'étais sûr que la compagnie d'un ami, si trouble soit-elle, serait mieux que la solitude. Mais avec l'alcool que j'ai déjà ingurgité, j'hésite. Le retrouver, lui et Virginie, quelque part dans Paris, n'est pas la meilleure idée qui soit.

Indécis, je reluque la bouteille de whisky posée sur la fenêtre.

— On se retrouve au Squal vers minuit, ça te va ? poursuit-il devant mon manque de réaction.  
Y'a de la meuf en ce moment.

— OK, j'y serai. On se retrouve à l'intérieur, comme d'habitude.

David raccroche et j'enfonce ma tête entre mes mains.

Mon pote est aujourd'hui ce que j'aurais pu devenir si je n'avais pas quitté Paris : un macho satyriatique, instable et impulsif dès que l'alcool lui fait perdre les pédales, bref ! Un Grégoire légèrement plus soft et moi, je n'ai rien trouvé de mieux que d'accepter de participer à son délire.

Rien à faire, ma raison est à l'image de ma vie : totalement dérégulée.

Une heure plus tard, j'observe avec satisfaction mon image qui se reflète dans le grand miroir de la chambre. J'ai troqué mon costume-cravate contre mon indémodable jean et un pull que m'a offert Tina l'année dernière et j'ai assez déçu pour ne pas ressembler à un mort-vivant.

*Ça va le faire !*

Je saisis l'iPhone posé à côté sur la console. Je le tourne et le retourne dans ma main, hésitant. Puis je le balance avec dépit dans ma valise grande ouverte.

*Ras le bol de me balader avec deux smartphones et jongler pour ne pas me planter.*

J'ai bien pensé à régler ce problème en prenant un téléphone à double carte SIM. Cependant mon père n'est pas seulement psychorigide, il est aussi despotique et trouverait à y redire. Il ne supporterait pas ne plus avoir le contrôle sur la ligne qu'il m'a ouverte.

*Bref ! Pas envie de me prendre la tête pour une connerie pareille.*

Je m'apprête à appeler Jorge avec mon portable personnel pour l'informer que je suis prêt quand je me rends compte que j'ai reçu un SMS de... *Justine ?*

[Il faut qu'on parle ! Vite !!!]

Une main sur mes tempes, l'autre crispée sur mon téléphone, j'arpente la chambre de long en large. Tous ces points d'exclamation ne présagent rien de bon.

Alors que mon estomac se contracte d'angoisse, je compose son numéro. Une sonnerie. Deux.

Trois. Aucune réponse.

*Bordel de bordel ! Il est arrivé quelque chose à Éliisa !*

L'arrivée d'un nouveau SMS ne me rassure pas :

[Impossible de te répondre.

Je suis avec Éli.]

*Mais merde ! Qu'est-ce qu'il se passe ?*

[Tu ne peux pas me laisser dans le doute.

Il est arrivé quelque chose ?]

Il ne faut pas plus de cinq secondes à Justine pour me répondre :

[Quoi ?! Et elle ? Tu l'as laissée comment ?

Ne te fous pas de ma gueule Sexy-man.

Elle m'a juste tt raconté et elle est

Aux 400 coups. T'as intérêt à être réglo.]

*Putain de bordel ! Il ne manquait plus qu'une rouquine enragée à rajouter à la liste de mes emmerdes !*

La dure réalité me rattrape dans cette chambre d'hôtel cinq étoiles ou plutôt dans cette ville qui a causé mon incrépibilité face à mon père. Je suis à Paris alors qu'Éliisa a besoin de moi à Bordeaux. Je suis un lâche, égoïste et menteur, et pourtant, je reste convaincu que j'ai fait le bon choix. Je vais la faire souffrir encore à un moment ou à un autre. Je dois prendre du recul et réfléchir à la façon d'appréhender les jours et les semaines à venir.

[Impossible d'en parler ce week-end.

On voit ça lundi, OK ?]

Sa réponse met du temps à arriver et je tremble comme un con.

[Je te conseille de t'expliquer avec Éli avant !]

Je lui réponds un simple « OK » et balance mon téléphone sur le lit.

*Avant ? Non, mais elle délire ?*

Ce soir, je sors m'aérer le cerveau et compte tenu de l'état dans lequel je vais rentrer, je ne serais pas en mesure d'appeler qui que ce soit avant au moins demain après-midi. Sachant que je serai sur le trajet du retour et que je n'ai pas l'intention de laisser les oreilles de Jorge traîner pendant ma communication, ça attendra lundi !

Je vais rejoindre David et Virginie. Ils vont m'aider à oublier mes deux vies.

Tant bien que mal, j'essaie de me convaincre que je fais le bon choix, mais plus les minutes s'égrènent et plus une tension incompréhensible monte dans mes veines.

Décompresser ? Vivre comme avant ? Avant Bordeaux. Avant le retour de mon père. Avant... elle.

— Bordel de merde !

J'envoie mon poing contre le montant de la porte de la salle de bain et grimace quand une vive douleur s'empare de mes doigts déjà amochés et remonte le long de mon bras.

Quel con ! À cette allure-là, ce n'est ni avec mes potes, ni avec Éliisa que je serai, mais à l'hosto avec un magnifique plâtre à la main.

Je me ressers un verre, histoire de m'enlever toute trace de remords, puis j'envoie enfin un message à Jorge pour qu'il se pointe. Moins de dix secondes plus tard, il ouvre la porte.

— Vous êtes certain de vouloir sortir ?

Je grogne d'énervement tout en enfilant mes chaussures. Il m'a déjà posé la question il y a une heure quand je lui ai demandé de préparer la voiture. Je ne vais pas encore me répéter, si ?

— Vous devriez penser à vous reposer, si vous voulez...

— Si je veux quoi ? Je le coupe et me plante devant lui.

J'aurais dû tourner ma langue plusieurs fois dans ma bouche avant de me précipiter pour lui raconter ma vie, maintenant il se prend pour mon père. J'ai besoin d'un confident, pas d'un moralisateur, merde !

— Vous m'avez affirmé que je saurai m'en sortir seul et que je devais faire confiance à mon instinct ? Eh bien, ça commence maintenant ! Je ne vous demande rien d'autre que d'être mon chaperon pour ne pas avoir à conduire bourré. Pour le reste, je sais ce que j'ai à faire.

Si seulement je pouvais être aussi sûr de moi que j'en ai l'air !

**Thomas**

— Ça fait du bien de se retrouver comme avant ! crie David pour couvrir le bruit assourdissant de la musique.

Je lui souris, lance un clin d'œil à Virginie à côté, puis j'examine les alentours d'un œil en biais.

*Comme avant, c'est exactement ça !*

Le Squal est toujours la même boîte à sardines. Nous sommes à la même table que d'habitude. Avec la même bouteille de whisky posée au milieu et attendant d'être vidée pour être remplacée par une autre... et il y a toujours une tonne de femelles en chaleur prêtes à écarter les jambes d'un simple claquement de doigts.

Quant à mes amis, ils sont fidèles à eux-mêmes. David n'a fait aucun effort vestimentaire. Jean classique et sweat bariolé. Et je me demande jusqu'à quel point il est passé sous la douche pour avoir les cheveux si collés. Virginie ne change pas non plus malgré les années qui défilent. Coupe courte. Tenue provocante proche de ce que pourrait porter Chloé, elle louche sur toutes les silhouettes féminines qui entrent dans son champ de vision.

— Le mâle est muet, il a perdu l'habitude.

Elle se moque de moi et remplit nos verres un à un pendant que, assis entre elle et David sur la même banquette en velours que d'habitude, je me force à reluquer deux paires de cuisses qui chaloupent à moins d'un mètre de moi.

— Je tâte le terrain.

Je réponds une grosse connerie, car pour le moment, je n'ai rien envie de tâter du tout. Je suis face à la tentation, face à tous mes démons, et ma queue n'émet pas le plus petit signe d'excitation. Pire encore ! Je n'arrête pas de me dire que si Élisabeth était au courant de ma virée avec deux énergumènes aussi peu fréquentables que mes amis, elle serait folle de rage.

En clair, cet « avant » dont David parle n'est pas si loin. Il ne date que de quelques semaines, puisque cet été, j'habitais encore à Paris. Pourtant je ne trouve aucun plaisir à être ici.

*Je veux que tout redevienne comme avant ! J'ai bien réussi à déconner avec eux la dernière fois, merde !*

Comme à chaque fois que nous nous retrouvons tous les trois, j'écoute leurs successions de blagues salaces. Bien décidé à trouver dans l'alcool la libération que je recherche, j'enchaîne verre sur verre, jusqu'à finir par participer de bon cœur à leur délire.

J'ai la tête à l'envers, je ne suis même pas sûr de pouvoir me lever lorsque le Squal fermera ses portes, mais pour la première fois depuis des jours, tout me paraît sujet à rire.

— Derrière toi mec, me chuchote David, l'œil lubrique. Celle-là, elle n'attend que toi.

Aussi bourré que moi, il s'écrase sur son siège tandis que je tourne la tête et croise le regard provocateur d'une magnifique blonde. Je la détaille de haut en bas. Elle est si peu vêtue qu'il n'y a aucune place à l'imagination. Elle est sculpturale et pulpeuse, tout ce que j'aime et quand elle commence à se déhancher avec langueur devant moi, je comprends qu'elle est prête à tout. Elle s'avance et se retrouve sur mes genoux à se trémousser au rythme de la musique. Une main

autour de mon verre, je la laisse saisir l'autre et la poser à plat sur sa cuisse.

*Call-girl sans doute ?*

Je ne bouge pas. Je ne parle pas. J'écoute mon corps, ma tête, essayant de comprendre pourquoi ni l'un ni l'autre ne semblent intéressés.

— Ne sois pas timide, tu peux toucher, me dit-elle alors que je n'ai pas dit un mot.

Virginie glousse alors que je regarde cette inconnue comme si je m'étais retrouvé en face d'une extra-terrestre. Je suis au bord du coma éthylique, mais j'arrive à analyser que ce qui me semblait la normalité avant me paraît vulgaire et sans intérêt ce soir.

— Moi c'est Samantha, ronronne-t-elle au moment où j'avale une gorgée de whisky. Mais tout le monde m'appelle Sam. Et toi ? Tu t'appelles comment ?

Aussitôt, je manque de m'étouffer et choque mon verre sur la table basse, ignorant mes amis qui écarquillent de grands yeux devant ma réaction.

Impossible de leur dire que j'ai presque craché le contenu de ma bouche dans le décolleté de cette fille à cause de... d'un chat !

*Putain !*

— Je ne m'appelle pas. (*Voilà que je souris comme un con entre mes dents en repensant à la réplique d'Élisa lors de notre rencontre*) Tu perds ton temps ma jolie, je préfère les hommes ! Désolé.

Vexée, Samantha bondit sur ses pieds et disparaît en claquant des talons tandis que mes amis éclatent de rire en chœur.

*Beaucoup moins élégante que Sam le chat lorsqu'il trémousse son derrière !*

C'est décidé, il faut vraiment que j'arrête de boire. À part me faire dire et penser des conneries, l'alcool ne m'empêche pas de penser à elle... *Putain ! Je suis sur le cul...* autant que David et Virginie qui me regardent, incrédules.

— Mec ! Tu n'as pas trouvé un truc plus gros à lui sortir ?

David me tape sur l'épaule. Il pleure de rire tellement ma répartie est stupide.

— Tu lui as mis un vent énormissime ! s'exclame Virginie pliée en deux. Alors là, tu m'épates ! Tu as laissé ta bite à Bordeaux pour ne pas lui sauter dessus direct ?

— Je n'ai pas la tête à baiser ce soir.

Je grimace à cause de mes tympanes qui grincent. Rien à faire, alcool ou pas, ce verbe n'a plus du tout la même saveur.

— Allez crache le morceau ! Elle s'appelle comment ? renchérit David, curieux.

La silhouette de mon pote se dédouble devant mes yeux et j'ai l'impression que les recommandations de Jorge y clignent.

*Faire confiance à mon instinct ?*

Je fais un signe de la tête à Virginie pour qu'elle remplisse mon verre et en avale plus de la moitié pour trouver le courage de me décider à répondre.

*J'arrêterai de boire une autre fois. Je dois leur parler de moi. D'elle d'abord...*

— Elle... s'appelle... Élisa.

Distrait, j'observe la foule qui danse un peu plus loin, essayant d'imaginer où elle peut être ce soir et surtout avec qui.

*Justine ?*

— Oh putain ! Tu es amoureux, ricane David me sortant de ma réflexion. J'y crois pas !

Mon regard devient assassin.

— Tu ne vas pas faire comme Tina, toi aussi !

L'amour n'est pas pour moi. J'ai juste besoin et envie d'Élisa, la toucher, l'entendre rire, la regarder, sentir son délicieux parfum... lui faire l'amour... Encore.

*Putain ce qu'elle me manque !*

— Oups, si elle s'en mêle, t'es pas dans la merde, fait remarquer Virginie, une moue étrange barrant son visage. Elle est passée nous voir y'a pas longtemps. Elle ne change pas, toujours aussi aguicheuse... et amoureuse elle aussi.

J'ai beau avoir le cerveau noyé par l'alcool, j'ai peur d'avoir bien compris.

— Vous savez des choses que j'ignore ?

— Tu nous fais marcher ? intervient mon pote l'air étonné. Elle est folle amoureuse de toi depuis toujours, ça crève les yeux. Toutes ses conversations tournent autour de toi. Thomas fait ci, Thomas dit ça... Si elle sait que tu en pinces pour une autre, ça va la rendre complètement marteau.

Un flash électrocute mes cellules grises et mes synapses se reconnectent.

OK ! Je savais qu'elle avait mis en place un défi à la con avec Nicolas et Romain par pure jalousie. Mais apprendre que des amis, à des centaines de kilomètres, ont vu ce que je n'ai jamais remarqué pique ma fierté. Depuis combien de temps Tina fait-elle semblant d'accepter notre amitié ? Jusqu'où compte-t-elle aller pour garder le contrôle de ma vie sexuelle ? Elle m'a berné et je passe pour un con vis-à-vis de mes potes à cause d'elle. Elle a voulu jouer à un jeu auquel je n'ai pas l'intention de participer. Je suis au bord de la rupture d'anévrisme, j'ai l'impression que ma cage thoracique est trop petite et que si je ne sors pas tout de suite de cet enfer bruyant, je vais mourir étouffé. Là, je ne joue plus.

Je bondis hors de mon siège sous les yeux écarquillés de David et de Virginie qui ne comprennent rien.

— Il faut que j'y aille ! On remet ça à plus tard.

Plus tard ouais ! Je leur parlerai de moi une autre fois.

*Désolé Jorge, mais là, je ne peux pas.*

— L'amour, c'est pas la mort ! ricane David qui reste sur son idée alors que je suis parti bien ailleurs.

— Le bourreau des cœurs est victime de son succès, se moque Virginie en m'embrassant sur la joue.

— Lâchez-moi avec vos conneries ! Je ne suis pas a-mou-reux ! OK ?

Je ne supporte plus ce cynisme qui fait faire des pirouettes à mon estomac. Il faut que je sorte de là avant de gerber. J'embrasse très vite mes deux amis et me faufile dans la foule jusqu'à la sortie.

À peine arrivé dehors, l'air glacial mord ma peau à travers ma chemise blanche. J'inspire à pleins poumons et croise l'inébranlable regard de Jorge qui m'observe depuis le trottoir d'en face. Pourquoi n'est-il pas allé garer la voiture ailleurs que devant l'entrée ?

Je traverse la route, encore plus énervé.

— Monsieur a été plus rapide que je ne l'imaginai, me dit-il alors que je m'engouffre dans le véhicule.

J'évite de lui cracher un truc désagréable en serrant les dents. J'ai mal au crâne et cette histoire avec Tina est en train de me rendre dingue. Elle ne va pas s'en tirer comme ça. Je suis plus déterminé que jamais à lui dire ces quatre vérités. J'aime son humour, j'aime sa compagnie, mais nous deux, c'est de l'histoire ancienne. Je ne veux pas qu'elle m'aime ni elle ni personne d'autre.

— Vous n’avez pas l’air très satisfait de votre soirée, Monsieur.

Putain ! Il ne va pas me foutre la paix lui aussi !

Je bascule ma tête en arrière et sors mon téléphone qui me gêne dans ma poche. D’instinct, je regarde l’écran et en moins d’une seconde, je n’ai plus d’air dans mes poumons.

Un appel manqué et un SMS d’Élisa il y a une bonne heure ?

[Trop occupé pour me répondre,  
un samedi soir ? Tu vois, rien ne change !]

*Qu’est-ce qu’elle raconte ?*

Je suis loin d’avoir les idées claires, j’ai envie de vomir et maintenant je tremble en écrivant mon message.

[Comment ça ?]

[Quoi que tu en dises,  
tu ne viens que pour baiser  
sinon tu ne m’aurais pas laissée]

*Pourquoi ? Comment ? Qu’est-ce que... ? On avait dit lundi... Justine... merde... qu’est-ce que tu lui as dit ?*

Je tiens mon estomac d’une main en grimaçant. Je vais finir par vomir dans la voiture pour de bon.

[Je n’ai pas eu le choix]

[On a toujours le choix]

*Il est presque 2 h 30 du matin et elle répond à son téléphone ? Putain, mais qu’est-ce qu’elle fait ?*

[Tu es avec Justine ?]

[Non]

[Tu es chez toi ?]

[Pourquoi ? Tu as envie de baiser ?]

*Bordel de merde !*

Je compose son numéro. Une sonnerie, deux sonneries... messagerie.

[Laisse-moi tranquille, je veux dormir]

Mon téléphone comprimé dans la main, je presse mes paupières. Je croyais pouvoir attendre lundi pour trouver une explication à mon absence. J'étais sûr de faire le bon choix en prenant du recul.

Qu'est-ce que je vais pouvoir lui donner comme excuse ? « Désolé, mais j'ai eu la trouille, car en fait je suis pétié d'oseille et je t'ai menti depuis le début » ou« Salut ! Je m'appelle Thomas Andrews, tu sais le mec qui t'a filé mille euros pour ne pas avoir à sortir de sa voiture ? » ou« Coucou, je ne peux plus me passer de toi, mais comme je suis un futur milliardaire gavé de responsabilités, d'ici quelques mois, je retourne à Paris et serai obligé de te laisser planter là » ou...

*Et merde !*

— Jorge ! Nous rentrons à Bordeaux. Maintenant !

— Bien, Monsieur.

Dans le rétroviseur intérieur, les yeux de mon chauffeur s'étirent tandis que mon cerveau mouline, encore et encore. Le temps de prendre les valises et de faire la route, nous n'arriverons pas de bonne heure.

J'envoie un dernier SMS à Éliisa :

[Ma chérie, je serai chez  
toi vers 10 heures.  
Je t'expliquerai tout.]

Trente secondes d'attente et aucune réponse.

[Tu me manques]

[OK]

*OK, c'est tout ? Pourquoi j'ai si mal au cœur ?*

## Élisa

*Mes sanglots m'étranglent.*

*Plus jamais tu ne pleurnicheras sur ta virginité, tu comprends ?*

*Les yeux de Grégoire sont injectés de sang.*

— *Greg !*

*Je le supplie, mais il continue à crier :*

— *Ferme-là !*

— *Arrête, s'il te plaît.*

*Son corps lourd et moite est écrasé sur le mien. Les poignets enfoncés dans matelas, je suis nue et je ne peux même pas me recroqueviller.*

— *Tu me fais mal.*

*Je me contorsionne, mais je ne peux ni fuir, ni me raccrocher à quoi que ce soit.*

— *Quand j'aurai fourré ma queue dans ta jolie petite chatte plusieurs fois, tu n'auras plus mal.*

— *Greg, tu es devenu fou !*

*Un goût de bile monte du fond de ma gorge en même temps que mes suppliques à répétition.*

— *Ferme-la ! hurle-t-il en pressant une main contre ma bouche. Et arrête de chialer comme une môme. Tout le monde baise Éli. Tout le monde sauf nous, merde !*

*D'un violent coup de genou, il écarte mes jambes. J'ai peur. Je m'égosille entre ses doigts jusqu'à frôler l'étranglement. Les derniers espoirs de me réveiller d'un simple cauchemar disparaissent quand une vive douleur me déchire le ventre.*

*J'ai si mal que je ne peux plus parler. Mal au cœur et dans tout mon corps qui subit les assauts à répétitions de cet homme que je ne reconnais pas. Ce n'est pas mon petit ami. Ce n'est pas lui, c'est impossible. Je suis secouée par ses mouvements brusques et incessants et j'abandonne le combat. Je deviens une poupée de chiffon. Je sombre. C'est le néant, le vide absolu. Je veux mourir et j'ai l'impression que le passage de la vie à la mort dure une éternité.*

*Puis, tout s'arrête. Tétanisée, brisée, salie, je garde les yeux fermés et ne bouge pas. J'ai peur de lire dans ses yeux de la satisfaction et du mépris.*

— *Tu as été une gentille fille.*

*Grégoire passe sa main dans mes cheveux. Je me transforme en bloc de pierre et au prix d'un effort surhumain un son guttural franchit la barrière de mes lèvres.*

— *Va-t'en...*

*Son rire gras résonne au fond de mes tympans. Je me bouche les oreilles et me recroqueville. Le souffle de sa respiration s'écrase sur la peau de mon cou, puis peu à peu, elle s'éloigne.*

*Je suis devenue un amas de douleur qui pleure sur son insouciance perdue.*

Le jour qui traverse la fenêtre attaque mes paupières encore closes, j'ai oublié de fermer les volets. J'ouvre un œil sur mon chat qui dort comme un bienheureux près de moi. Je remonte les genoux contre ma poitrine. Mes cheveux baignent dans mon oreiller trempé de larmes et de sueur. J'ai envie de vomir et je suis au bord de l'asphyxie. Même si, pour une fois, je ne me suis

pas réveillée en sursaut, je maudis ce cauchemar qui me hante encore et toujours.

Je pose une main tremblante sur le pelage de Sam. Il ne bouge pas d'une vibrisse et se met à ronronner.

— On est bien tous les deux hein ?

Si seulement il pouvait parler et me rassurer ! Au lieu de ça, ce gros pataud lève un œil et le referme aussitôt en bâillant.

— Même toi tu t'en fous ?

Mes yeux s'embrument un peu plus. Je suis épuisée par ce passé qui me revient à la figure dès que je baisse un peu les bras. Et s'il n'y avait que ça ! L'attitude incompréhensible de Thomas m'affaiblit de jour en jour. Non seulement il m'a abandonnée au moment où j'avais le plus besoin de lui, mais il n'a pas été fichu de répondre au téléphone pour me rassurer. Que peut-il avoir de si important à faire en plein week-end, bon sang ? J'ai beau prendre sur moi, je n'y arrive plus. D'ailleurs, hier soir, je n'ai pas réussi à garder le sourire devant Justine. Ce dîner était l'étape de trop de ma journée et j'ai craqué. Elle a tout fait pour me remonter le moral, mais rien n'y a fait. Je lui ai gâché sa soirée avec toutes mes histoires.

Je roule sur le côté et m'assois sur le bord de mon lit dans un profond soupir. Je frotte mon nez qui coule et mes yeux qui me brûlent. Puis, je tends mon bras et saisis mon sac sur la table. Je fouille à l'intérieur à la recherche d'un mouchoir en papier et tombe sur un petit papier cartonné.

*La carte de visite que Tina m'a donnée à la gare !*

Je l'examine, perplexe. L'adresse correspond à l'endroit où je faisais mon jogging il y a quinze jours avec Justine. Exactement là où je l'ai vue sortir au bras de Thomas. C'est donc là qu'ils habitent tous les deux ! Loin de ma ligne de tram et du quai où il m'a laissée la première fois qu'il m'a embrassée. Il m'a menti aussi sur ça. C'est un détail, mais combien y en a-t-il d'autres encore ? Je veux me persuader qu'il y a une explication à ça aussi.

*Bon sang !* Il s'est confié à moi sur la plage lui aussi ! À moins que ce ne soit qu'un mensonge de plus...

Nymphomane débutante et maintenant parano ! À son contact, mon comportement devient tellement étrange qu'il m'effraie.

Dégoûtée, je jette la carte sur la table et me traîne jusqu'à la salle de bain. Devant le miroir, je regarde mon reflet avec dépit, tirant sur mes joues du bout des doigts, remontant le coin de mes yeux, puis de mes lèvres pour forcer un sourire. J'ai une mine de déterrée. Mes yeux sont rouges et gonflés. Mes traits sont épais et mon teint est terne. Sans parler de ma chevelure, qui a décidé de se rebeller alors que, depuis mon relooking, elle me fichait la paix.

*J'ai pris dix ans dans la nuit !*

Je tire la langue à mon image maudite avant de me débarrasser de mon legging noir et mon long tee-shirt décoloré, puis je me glisse sous la douche.

L'eau qui glisse sur ma peau ne calme pas la tension qui gronde au fond de moi. Bien au contraire. Je grogne. Je rumine.

Thomas sera là dans deux petites heures. Il a promis de tout m'expliquer. A-t-il l'intention de me servir un énième mensonge que je gèrerai comme tous les autres ? Après tout, s'il s'inquiétait un tant soit peu pour moi, il n'attendrait pas 10 h du matin, non ?

*Éli, ressaisis-toi. Tu as survécu à deux confessions difficiles en moins de vingt-quatre heures. Ce n'est pas l'absence de Thomas qui va t'achever quand même ?*

Ma conscience qui, si souvent, m'a conduite à la limite de la raison ces dernières semaines,

semble avoir repris un chemin plus rationnel et met le doigt sur une évidence : je suis une battante. Une battante énervée dont la patience et la tolérance ont atteint leurs limites.

Du coup, j'ai une sorte d'impulsion que je n'ai aucune intention d'ignorer. En moins d'un quart d'heure, je suis prête. Douchée, habillée et coiffée, je traverse mon séjour d'un pas décidé, suivie de très près par mon félin d'amour qui slalome entre mes jambes à chacun de mes pas.

— J'ai compris ton manège à toi aussi ! C'est un câlin contre des croquettes, n'est-ce pas ?

Je fronce les sourcils à l'attention de mon félin préféré qui se moque de ma remarque et continue à se frotter à moi jusqu'à ce que sa gamelle soit remplie. Ensuite, bien sûr, il m'abandonne à la vitesse de l'éclair.

— Ingrat, tu ne penses qu'à ton estomac.

Je blague pour cacher mon anxiété et en profite pour saisir à la volée la carte de visite. Je relis l'adresse indiquée une dernière fois et la fourre dans la poche de mon pantalon de jogging.

Je me fiche des recommandations de Tina. Après tout, si elle et Thomas n'ont rien à cacher, je ne vois pas pourquoi je ne serais pas la bienvenue chez eux.

— Je reviens mon chéri, dis-je à Sam tout en ajustant la bandoulière de mon sac sur mon épaule.

Je suis fin prête à affronter Thomas, sa meilleure amie et la vérité. Je dois savoir pourquoi il est parti alors que j'avais tant besoin de lui. J'ai besoin de vérifier s'il est vraiment avec elle avant de me faire un tas de films sur les raisons de son absence. Si elle est seule, il faudra qu'elle m'éclaire.

**Thomas**

Je pose ma main sur l'épaule de Jorge quand la voiture s'engage sur l'immense parking de ma résidence.

— Arrêtez-vous ici. Je vais terminer à pied. Et inutile de sortir, je vais me débrouiller.

Le véhicule roule au pas sur quelques mètres, puis mon chauffeur coupe le contact. Nous sommes assez à l'écart pour ne pas être vus de l'entrée de l'immeuble, c'est parfait.

— Vous devriez songer à trouver un autre appartement, si vous souhaitez plus de discrétion. Ou lui dire la vérité.

Ce sont ses premières paroles depuis des heures et j'aurais préféré qu'il se taise jusqu'au bout.

— J'ai rendez-vous demain en fin de journée avec Éric Lopic, le responsable de notre agence sur Bordeaux. Il a une proposition de logement à me faire. J'investis de mon temps dans l'immobilier des autres, autant que je m'occupe aussi un peu de moi.

Je ne vois pas son visage, mais j'ai l'impression de l'entendre sourire.

— Je comprends, Monsieur. C'est une excellente idée.

Alors que j'ouvre la portière, je suis attiré par l'ombre d'une voiture qui tourne au coin du bâtiment juste en face.

*Ça ne peut pas être celle d'Élisa ?*

Après l'alcool, la fatigue règne en maître sur mon cerveau et me voilà en train d'avoir des hallucinations. Pendant tout le trajet, je me suis demandé si je devais me précipiter chez elle ou commencer par régler mes comptes avec Tina. J'ai fini par choisir la seconde solution. D'abord, je suis trop remonté contre elle pour attendre plus longtemps et, surtout, après ses explications, j'aurais matière à donner à Élisa pour qu'elle croie à mon absence.

Jorge abaisse la vitre.

— Voulez-vous que je vous attende ici ?

— Inutile. Rentrez chez vous. Vous méritez du repos.

— Très bien, Monsieur.

Sa voix est aussi blanche que d'habitude, pourtant son œil est beaucoup plus sombre.

Vexé parce que je l'ai remis à sa place avant de me rendre aux Squal ? Inquiet parce qu'il a compris mes intentions avec Tina et qu'il craint mon manque de sang-froid ?

Depuis que je me suis confié à lui à l'hôtel, je n'arrive pas à définir quel genre de relation nous avons lui et moi. Tout ce que je sais, c'est que je ressens de l'apaisement quand il me conseille et que je regrette de l'avoir envoyé sur les roses hier soir.

Je me penche un peu vers lui et pose une main sur son avant-bras.

— Je m'excuse d'avoir été aussi irrespectueux avec vous, je n'étais pas dans mon état normal.

— Ce n'est rien, Monsieur. Personne n'atteint la perfection. Jamais.

Je le remercie d'un sourire, puis après avoir récupéré ma valise dans le coffre, je gonfle mes poumons de l'air frais du matin et regarde en direction de la résidence. J'ai une heure devant moi pour faire cracher le morceau à Tina et qu'elle arrête ses conneries. Elle a intérêt d'être debout et d'être conciliante !

Quelques minutes plus tard, j'ouvre avec fermeté la porte de l'appartement. En peignoir en satin, Tina est sur le canapé et sursaute à mon arrivée fracassante.

— Mon chéri, tu étais où ?

Tout de suite, elle lorgne ma valise à mes pieds.

Dans une situation inhabituelle comme celle-ci, mon self-control est souvent défaillant. Alors, je serre les dents devant son sourire surfait et soupire en traversant le séjour. Ma conscience a beau me crier de rester calme, je ne suis pas sûr d'y arriver.

— Je commençais à m'inquiéter, insiste-t-elle en m'emboîtant le pas jusqu'à ma chambre. J'ai essayé de te joindre des dizaines de fois !

Je me tourne et découvre son rictus crispé qui finit de m'énerver.

— Qu'est-ce que ça peut te foutre ! Tu es de la Police ?

— Tu es toujours en colère après moi, mon chéri ? grimace-t-elle en s'appuyant sur le chambranle de la porte.

— Arrête de m'appeler mon chéri ! J'ai vu David et Virginie hier soir.

— Tu étais à Paris ? s'étonne-t-elle, beaucoup moins sûre d'elle tout à coup.

— Exact ! Et je dois dire que j'ai appris des trucs très troublants. Tu n'as rien à me dire de particulier ?

— Je ne vois pas de quoi tu parles, soupire-t-elle l'air incrédule.

Tina a toujours eu un aplomb incroyable et là, j'avoue que sa prestation théâtrale est très réussie.

*Bonne actrice ! J'aurais presque pu y croire.*

Sans la quitter des yeux, je fronce les sourcils et, plutôt que de lui sauter à la gorge, je m'assois sur le bord du lit et agrippe le matelas à deux mains.

— Ne me prends pas pour un con, ça suffit ! Je ne joue plus. Je leur ai dit deux mots sur Éliisa et ils se sont marrés en me parlant de toi.

Je connais par cœur la moindre de ses mimiques et quand j'aperçois son visage se fermer imperceptiblement, je sais qu'elle est touchée. Alors, j'approfondis :

— Pourquoi as-tu essayé d'embrouiller Éliisa avec Romain et Nicolas ? Ce n'était pas pour plaisanter, c'est ça ?

Ses doigts pianotent avec fébrilité sur ses cuisses à demi nues, mais ses yeux restent fixés dans les miens. Elle sait que sa force réside dans le fait de jouer sur l'ambiguïté de nos sentiments pour me faire craquer. Quant à moi j'ai toujours eu du mal à résister aux yeux d'une femme, si venimeuse soit-elle. Jusqu'à aujourd'hui.

— Je t'ai prévenu des dizaines de fois que cette fille n'était pas pour toi, mais tu t'es entêté. Tu as bien vu à Arcachon comment ça s'est terminé. *Mademoiselle* ne boit pas, *Mademoiselle* n'a pas d'humour, *Mademoiselle* ne joue pas.

Impossible de me retenir plus longtemps. Je bondis sur mes pieds et pointe un index menaçant sur sa poitrine. À cet instant, si j'avais eu un homme en face de moi, il aurait ramassé mon poing dans la gueule, comme Romain.

— Arrête tout de suite !

— Réagis Thomas ! insiste-t-elle loin de capituler.

— C'est ce que je fais ! Jamais je n'accepterai que tu t'en prennes à Éliisa pour assouvir un besoin de vengeance ou de jalousie quelconque. Éliisa est *ma* petite amie que tu le veuilles ou non et que tu l'apprécies ou non.

*Ma petite amie ? Qu'est-ce que je raconte ?*

— Ta *petite amie* ? s'exclame-t-elle, moqueuse. Tu n'as jamais eu de petite amie. Au mieux une partenaire sexuelle plus durable que les autres.

— Il n'y a que les imbéciles qui ne changent pas d'avis.

J'insiste dans ma connerie, mais tant pis.

Alors qu'elle tente de poser sa main sur mon épaule, je la stoppe dans son élan et la fusille du regard. Elle ne réussira pas à m'attendrir.

— Je t'ai tendu des dizaines de perches, tu n'en as saisi aucune. Tu as préféré prendre tout ça à la rigolade. Seulement aujourd'hui, tu as intérêt à m'expliquer très vite à quoi tu joues, parce que je perds patience. Je déteste être pris pour un con.

Je me rassois sur le bord du lit afin de détendre mes muscles crispés prêts à lâcher et scrute avec intérêt sa réaction. D'abord, elle trifouille son peignoir en satin, puis elle commence à danser d'un pied sur l'autre. Enfin, elle s'éclaircit la voix et ouvre la bouche :

— OK, admet-elle dans un soupir bruyant. Disons que... j'ai vu un changement chez toi dès début de ton aventure avec *elle*. J'espérais que ça ne durerait pas, mais au fond de moi, j'avais un mauvais pressentiment. Et puis les jours ont passé et tu ne me parlais que d'*elle*. Alors j'ai pris les devants.

Elle se racle à nouveau la gorge et moi, j'arrête de respirer.

— Quand tu m'as dit comment elle s'appelait, je... j'ai cherché si elle avait un compte sur Facebook, puis je l'ai contactée en lui faisant promettre de ne pas t'en parler.

Si je n'étais pas assis, je serais tombé à la renverse. Je ne veux pas comprendre ce qu'elle me dit. Élisabeth connaissait Tina bien avant notre virée à Arcachon et aucune des deux n'a jugé bon de m'en parler ?

— J'avais tellement peur de te perdre ! Avant de partir pour Paris, je lui ai donné rendez-vous à la gare. Je l'ai mise en garde en lui disant qu'elle allait souffrir si elle s'attachait à toi, parce que tu fuyais toute relation sérieuse. C'est bien comme ça que tu as toujours fait Thomas, hein ?

Je voulais qu'elle avoue être amoureuse de moi et qu'elle reconnaisse s'être servie de Nicolas et Romain, mais je n'imaginai pas une seconde qu'elle allait me sortir un truc pareil.

— Tu n'as pas fait ça Tina ?

— Je lui ai dit qu'elle n'avait qu'à te supplier de ne pas la quitter pour que tu prennes peur. Je voulais qu'elle se rende compte de qui tu étais et que tu ne faisais que t'amuser avec elle.

— Putain Tina, pas toi ?! Tu n'as pas fait un truc pareil. Je ne joue pas avec Élisabeth. C'est toi qui m'as poussé dans ses bras et maintenant c'est aussi toi qui me plantes un couteau dans le dos ?

Les poings enfoncés dans le matelas, je n'en crois pas mes oreilles. Je vis un cauchemar éveillé. Pourquoi Élisabeth ne m'en a-t-elle pas parlé elle non plus ?

— Je ne pensais pas que ça te mettrait dans cet état-là.

Une nouvelle fois, je bondis hors du lit et cramponne son poignet.

— Pourquoi Tina ? Bordel de merde ! Pourquoi ? Tu vas répondre à cette putain de question oui ou merde !

Enfin, son regard devient erratique et sa main tremble sous mes doigts.

— Parce que... parce que je t'aime, merde !

Même si je m'y attendais, même si j'ai essayé de m'y préparer, ces mots m'atteignent comme une immense gifle et bloquent ma respiration. Je suis tétanisé.

— Tina, je croyais que tout était clair entre nous. Tu aurais dû m'en parler. Même David et

Virginie étaient au courant. Putain !

— Tu ne m’as jamais écoutée.

— Et Romain ? Il t’a aussi servi celui-là ?

— Je savais que Romain allait ouvrir sa gueule à un moment ou à un autre. Arcachon n’était pas prévu, mais c’était une aubaine. Je ne pensais pas que tu lui casserais la gueule. Je pensais que c’est elle... Élisabeth qui craquerait. Je croyais que tu te rendrais compte que tu n’avais rien à faire avec une fille coincée comme elle. Que tu ouvrirais les yeux.

— Ils sont grands ouverts ! C’est bien ce qui me désole. Parce que ce que je vois ne me plaît pas du tout.

— Je suis désolée.

Je la lâche et éclate d’un rire jaune.

— Désolée ? C’est tout ce que tu trouves à dire ? Putain, Tina ! Tu as joué avec les sentiments que j’avais pour toi. Avec notre amitié. Avec Élisabeth aussi... merde ! Tu... Tu as été adorable avec elle dans les magasins, pourquoi ?

— Parce que tu me l’as demandé ! Et puis, je n’avais plus besoin d’être désagréable, Romain allait se charger de le faire.

Je n’arrive pas à avaler ma salive tellement ma gorge est serrée. Je fonce jusqu’à la cuisine et me penche sous le robinet pour boire un peu d’eau, puis je m’en rafraîchis le visage. Elle s’est foutue de ma gueule en prétendant avoir passé un bon moment à faire les boutiques avec Élisabeth. Bordel de merde !

— Quand tu m’as laissé plantée à Arcachon, j’ai compris que j’avais fait une bêtise, enchaînée-elle en s’adossant au mur. Je ne fais pas le poids en face d’elle, c’est évident.

Je m’appuie contre l’évier et la toise de haut en bas. Elle a beau faire ses yeux de chien battu, je ne suis pas convaincu de sa sincérité.

OK, elle a enfin fini par me lâcher ce que j’attendais, et même plus encore. Mais avec le plan foireux qu’elle a mis en place, elle ne peut pas me faire croire qu’elle admet ne pas être à la hauteur d’une femme comme Élisabeth.

— Je pensais que tu étais ma meilleure amie. Comment as-tu fait pour me trahir ? Par jalousie... merde !

De nouveau, Tina se racle la gorge. Puis, elle resserre la ceinture de son peignoir et fait un pas vers moi.

— Vendredi soir, nous sommes rentrés tous les trois en taxi. Nicolas n’a pas voulu rester. J’ai soigné Romain parce que tu l’as salement amoché et ensuite, nous avons parlé toute la nuit.

*Je m’en bats les couilles, ça ne répond pas à ma question !*

— Tu sais, je ne lui en veux pas vraiment pour cette histoire de SMS, c’est du passé et comme tu l’as dit, ça n’aurait sans doute rien changé. Au fond, j’aime son côté bad boy et je voudrais que vous fassiez la paix.

Je manque de m’étrangler.

*Elle ne veut pas que je m’excuse aussi, tant qu’elle y est ?*

— C’est toi qui me dis que j’ai changé ? Putain, mais c’est l’hôpital qui se moque de la charité !

Alors que je m’apprête à lui cracher que jamais je ne lècherai le cul de ce connard, celui-ci sort de la salle de bain en peignoir et esquisse un sourire mielleux à la limite de l’insolence avant de prendre Tina par la taille, l’air triomphant.

Je crispe les poings et, avant de faire une vraie connerie, je traverse la pièce jusqu’à la porte

d'entrée. J'ai bien mieux à faire que de me défouler sur lui.

— Puisque tout va pour le mieux dans le meilleur des mondes, je ne vois pas ce que je fous ici ! Vous me dégoûtez tous les deux, vous avez dépassé les bornes.

— Peut-être, mais *moi* j'assume, renchérit Tina forte de la présence de Monsieur Muscle. De quelle limite parles-tu ? Tu n'en avais pas avant. Avant de *la* rencontrer. Plus rien ne tourne rond chez toi depuis trois semaines. Il y a tes absences inexplicables, ce comportement avec *elle* qui ne te ressemble pas. Tu bois trop, tu deviens violent, tu es fatigué. Est-ce que tu as vu ta tête ?... Où as-tu mis l'arrogance et la vanité qui faisaient de toi ce beau mâle sexy et plein d'assurance ? Thomas, merde ! Réveille-toi !

La main sur la poignée, je regarde tour à tour Monsieur Muscle qui me donne la nausée, et cette femme que je croyais être ma meilleure amie envers et contre tous.

— Tina, je comptais tout t'expliquer, mais je n'en ai même plus envie. Tu es allée beaucoup trop loin.

Puis, je fixe son voisin avec mépris.

— Quant à toi gueule d'amour ! Si ça ne te fait rien de te taper une femme amoureuse d'un autre, fais-toi plaisir.

— Ça suffit ! braille mon ex-meilleure amie tandis que Romain, en grand courageux, recule dans son dos. Tu ferais mieux d'aller rejoindre Élisabeth !

Un sourire sarcastique se dessine au coin de ses lèvres, puis elle reprend :

— Elle doit attendre des explications elle aussi, elle vient juste de sortir d'ici.

En une fraction de seconde, j'ai l'impression d'être passé sous un jet d'eau glacée.

*Je n'ai pas eu d'hallucination ! C'est bien la voiture d'Élisabeth que j'ai croisée en arrivant !*

— Putain ! C'est maintenant que tu me sors ça !!! Qu'est-ce qu'elle faisait là, merde ? Et puis d'abord, comment savait-elle où on habitait ?

J'écrase mon dos contre la porte et prends ma tête entre mes mains. C'est quoi ce bordel ?

— Figure-toi que je lui avais donné ma carte de visite à la gare, continue Tina avec fierté. Elle pensait te trouver ici. Pas de chance.

— Tu lui as dit que je n'avais pas dormi là ?

— Évidemment ! Comme mardi soir et mercredi soir... J'ai été très surprise d'apprendre que tu n'étais pas chez elle non plus d'ailleurs.

Une flèche se loge au centre de mon cœur et j'envoie mon poing valser dans la cloison.

— Putain, Tina !

— Tu aurais voulu que je lui mente ? me nargue-t-elle, en me toisant avec arrogance. Je ne sais même pas où tu as passé toutes ces nuits !

Elle est aussi calme que je suis survolté et je canalise ma rage en expirant à intervalle régulier.

*Je ne suis pas Grégoire. Aucune femme ne mérite d'être violentée, putain !*

— Tu n'es qu'une garce !

— Tu devrais arrêter là, intervient Romain sans bouger du centre de la pièce.

En deux secondes, je suis sur lui et l'empoigne par le col de son peignoir. Si je n'ose pas toucher Tina, lui, je vais lui faire son affaire ! Je le maintiens à quelques centimètres de moi et hésite à frapper sur son nez tuméfié.

— Stop ! crie cette dernière en logeant ses bras entre nous pour nous séparer. Vous n'avez pas besoin de vous taper dessus encore une fois.

Terminer ce que j'ai commencé avant-hier soir m'aurait permis de libérer la tension qui raidit chacun de mes muscles et menace de faire exploser mon cerveau, mais je le lâche quand même et

il recule sans la ramener.

— Tu as raison ! beuglé-je tout aussi fort qu'elle. Je n'ai besoin que d'une seule chose. *Élisa !* Quant à toi, tu vas pouvoir écartier les jambes et jouir toute la journée comme bon te semble. En espérant qu'il sache mieux faire fonctionner sa bite que sa gueule et son cerveau.

Je tremble de rage et je n'ai plus rien à faire ici. Ma priorité est de rejoindre Élisa au plus vite et de mettre un terme à cette mascarade.

— Tu n'es plus le Thomas que j'ai rencontré, lâche Tina quand je saisis la poignée de la porte.

— Tu n'es pas non plus celle que je croyais. Tout le monde change. Il faut juste assumer ses choix.

Je me demande comment je peux sortir un truc aussi débile alors que je ne suis pas capable moi-même d'assumer qui je suis et ce que je fais ! *Quel con !*

Je dévisage une dernière fois Monsieur Muscle qui me donne envie de gerber avec son sourire de faux-cul, puis je me tourne vers Tina que j'ai l'impression de ne plus connaître.

— Au fait, j'oubliais ! Je déménage.

Aussitôt, elle devient livide et son sourire disparaît à la vitesse de l'éclair. Je viens de lui asséner le coup de grâce, mais je n'en ai rien à foutre. Je claque la porte derrière moi et vois à peine les marches que je dévale, inquiet de savoir comment Élisa va m'accueillir après ce que je viens d'apprendre.

Et si Tina avait brodé sur la raison de mes absences ?

*Putain de bordel de merde !*

J'ai les tripes retournées et la tête prête à implorer. Si bien que ma Mercédès me conduit à l'appartement d'Élisa sans que je m'en rende compte. Je monte quatre à quatre les marches qui mènent à l'étage. Devant la porte d'entrée, je suis essoufflé, mais je n'ai plus qu'une envie : retrouver ma douce Élisa, la toucher, l'embrasser, sentir son odeur de fleur d'oranger que j'aime tant... et qu'un espoir : réussir à me faire pardonner mon absence et tous mes mensonges.

Comment ? Je n'en ai aucune idée.

Alors, avant de frapper, je croise très fort les doigts et, par manque de temps, je choisis l'improvisation qui sera, je l'espère, ma meilleure arme.

**Élisa**

Accoudée au comptoir de sa cuisine, Justine m'observe l'air inquiet.

— La nuit n'a pas été bénéfique pour toi à ce que je vois, grogne-t-elle dans une grimace.

Depuis que j'ai frappé en catastrophe chez elle, elle ne m'a posé aucune question, mais cela fait un moment que je gesticule dans tous les sens et c'est normal qu'elle commence à s'impatienter.

— Je viens de chez Thomas.

— Houlà, je n'aime pas le ton que tu prends pour m'annoncer ça, maugrée-t-elle en saisissant son mug de chocolat chaud. Qu'est-ce que tu faisais là-bas ? Je croyais qu'hier soir on était d'accord pour que tu attendes tranquillement son retour sans te rendre malade.

— Oui, mais... j'ai eu un réveil difficile. Tu sais, je faisais beaucoup moins de cauchemars depuis quelque temps, mais je ne sais pas pourquoi, ça recommence et c'est presque pire qu'avant. Alors ce matin, j'étais remplie de trop de doutes pour patienter jusqu'à son arrivée et je... je suis allée chez lui.

Je me demande pourquoi je recommence à penser aussi souvent à Greg. Thomas est peut-être néfaste à mon équilibre psychologique ?

Terrassée par ma constatation, je m'assois lourdement sur un tabouret de cuisine et bois un peu de mon café qui commence à refroidir. Puis j'essaie de justifier ma présence chez Tina en lui disant que la carte de visite trouvée dans mon sac a été le déclic.

— Je sens la tuile arriver, soupire Justine en prenant un siège en face de moi.

— C'est Tina qui m'a ouvert la porte. Elle était avec Romain, et...

— Attends, attends, pause ! me coupe Justine en mimant un T avec ses mains. Ils sont toujours ensemble ?

— Apparemment, oui.

— Cette fille est bizarre et un peu maso, non ? Beurk, ajoute-t-elle en faisant une grimace de dégoût. C'est malsain.

Je me suis fait la même remarque. Tantôt assez tordue pour me jeter dans les bras de son meilleur ami par défi, tantôt prévenante à la gare, voire complice avec moi dans les boutiques d'Arcachon, et maintenant perverse en conservant sa relation avec ce débile profond de Romain. Je lui trouve même des similitudes troublantes avec Grégoire. L'alcool mis à part, son comportement est tellement incompréhensible que j'en arrive à me demander si elle n'est pas dangereuse... venimeuse ? Mais, quoi qu'il en soit, elle ne m'a pas menti sur un point : Thomas n'était pas là-bas.

— Bref, il n'a pas dormi chez lui et apparemment, ça lui arrive souvent depuis quelque temps. Mardi et mercredi soir, et aussi la nuit dernière, il n'a pas dormi chez lui. Comme il n'était pas chez moi non plus, où veux-tu qu'il soit ?

Je m'arrête de parler et reprends ma respiration.

— Oh putain ! lance Justine entre ses dents.

Vu sa réaction, j'en déduis qu'elle est presque aussi contrariée que moi.

— Quand je pense que j’ai culpabilisé comme une idiote en croyant que je lui avais fait peur en lui déballant mes histoires alors qu’il... qu’il courait en voir une autre.

Les larmes au bord des paupières, je me tais et porte la tasse à mes lèvres. Je n’ai pas pleuré une seule fois devant Tina, mais si je continue à parler, je vais m’effondrer devant Justine.

— Il a peut-être été chez son père ! poursuit cette dernière, une grimace barrant son visage.

Si elle essaie de me rassurer, ça ne fonctionne pas.

— Alors pourquoi Tina ne serait-elle pas au courant ? C’est sa meilleure amie et sa coloc quand même !

— Ouais ! admet Justine en se mordillant la joue. Mais...

— Mais quoi ?

— Je pense que tu devrais quand même discuter avec lui. Ce n’est pas que je ne veux pas de toi ici, mais il est 10 heures passées, et vous aviez rendez-vous chez toi, non ?

Ma vue se brouille sur l’écran de mon téléphone posé sur le comptoir. Il est 10 h 12 exactement.

— Attendre ses explications pour qu’il m’achève en me disant qu’il me trompe ?

— Éli ! Le doute est pire que la vérité.

Je ne suis plus sûre de rien. Peut-être que Tina ment sur toutes les absences nocturnes de Thomas... ou peut-être pas. En tout cas, ce matin, il n’était pas là. Hier, il n’était pas là. Bref, j’en arrive toujours à la même conclusion : j’ai été naïve de vouloir faire confiance à Thomas. Son problème n’est ni lié à l’argent, ni au jeu, ni à l’alcool, mais au sexe. J’ai la quasi-certitude qu’il me trompe et même si je sais depuis le début que je ne suis pas à la hauteur de ses besoins, cette constatation est beaucoup plus douloureuse que je ne l’aurais imaginée.

Une larme roule sur ma joue et, au moment où je l’essuie du bout des doigts, mon téléphone retentit. D’un œil en biais, je lis très bien le prénom de Thomas qui clignote sur l’écran et mon cœur commence à s’affoler.

— Tu devrais décrocher, me conseille Justine accaparée par l’envoi d’un SMS. Sinon je te connais, tu vas le regretter.

Je m’agite sur mon tabouret et retiens ma respiration dans l’espoir que mon mobile se taise. Mais au contraire, Thomas insiste. La sonnerie se déclenche à nouveau. Une fois. Deux fois. Trois fois... Les larmes s’amoncellent devant mes yeux et j’ai l’estomac au bord des lèvres, mais je bondis quand même sur mes pieds et saisis mon téléphone à la volée.

— Je reviens.

Avec fébrilité, je m’éloigne jusqu’à l’entrée et décroche.

— Où es-tu ?

La voix de Thomas, à la fois paniquée, inquiète et toujours terriblement sensuelle, m’arrache un frisson qui dévale ma colonne vertébrale si vite que je m’affale sur le fauteuil à proximité. Les yeux fermés, je ravale mon chagrin et gonfle mes poumons d’air avant d’ouvrir la bouche :

— Et toi tu étais où cette nuit... et toutes les autres ? dis-je sur un ton aussi froid et assuré que mon état me le permet.

Des images défilent devant mes yeux clos : lui avec une jolie brune pulpeuse sur ses genoux, lui enlaçant Chloé, lui embrassant Tina.

*Pourquoi pas ?*

Bon sang ! Je deviens folle. À l’autre bout du téléphone, il ne répond pas. Je répète ma question avec insistance :

— Tu étais où ?

Le silence qui s'ensuit sonne tout à coup comme la vérité dont Justine me parlait tout à l'heure. Plus de doute, il me trompe et n'a même pas le courage de me l'avouer.

— Tu m'as prise pour une idiote, c'est ça ? Tu t'es servi de moi pour assouvir je ne sais quel fantasme d'égocentrique. Tu es tellement obsédé par le sexe que tu te sens obligé d'aller en voir une autre ? Je sais que je n'ai pas beaucoup d'expérience, mais...

— Pas au téléphone Éli, il faut que je te parle de tout ça de vive voix. Justine vient de m'envoyer un SMS, tu es avec elle ?

Je l'entends soupirer.

— Peu importe où je suis. Tu ne nies même pas ! Tu sais que je ne voulais plus souffrir et... avec toi... c'est pire qu'avant.

La nuit d'après-dîner était la plus merveilleuse de ma vie, *mais* il y avait eu cet accident juste avant et cet étrange Monsieur Andrews. La virée à Arcachon aurait pu être romantique, *mais* Romain et Nicolas en ont décidé autrement. La libération de nos secrets aurait dû nous rapprocher, *mais* Thomas a préféré partir. J'aurais pu pardonner tout ça, oui j'aurais pu, *mais* j'apprends qu'il me ment et qu'il me trompe. Un « mais » fait perdre toute sa saveur à chaque moment magique passé en sa compagnie. Cette semaine en dents de scie a anéanti l'assurance que j'avais prise dans ses bras. À quoi bon relever la tête si c'est pour tomber de plus haut ensuite ?

— Laisse-moi t'expliquer. Dis-moi où habite Justine s'il te plaît. Il faut que je te voie, je t'en prie.

Mon corps est envahi d'une douleur immense. Je ne supporterais pas de me retrouver en face de Thomas sans m'effondrer.

— Tu passes tes nuits... *à baiser* ?

— Éli ne dit pas ça ! Tu sais très bien que c'est faux !

Sa voix est plus ferme d'un seul coup. J'ai touché l'amour-propre de Monsieur l'arrogant alias Sexy-man.

— Je ne sais rien. Je ne sais plus rien. Ou plutôt si ! Je sais que j'ai fait une erreur. Je n'aurais jamais dû redescendre te chercher vendredi soir.

L'oreille collée à mon téléphone, je tremble comme une feuille et j'ai mal au cœur. Tellement mal que je me demande si je ne vais pas m'évanouir.

— Tu penses vraiment ce que tu dis ? On ne peut pas avoir fait tout ça pour en arriver là... J'ai besoin de toi ! Laisse-moi t'expliquer.

Même s'il donne l'impression de me supplier, son ton est monté d'un cran. Je l'énerve ? Tant pis !

— Je viens de me rendre à l'évidence. Contrairement à ce que tu essaies de me faire croire, notre relation est purement sexuelle. Je ne peux pas te donner ce que tu attends. Et tu ne pourras pas me donner ce que j'espère non plus.

— Non, merde ! Ne fais pas ça ! crie-t-il. Tina t'a raconté des conneries à la gare. Elle m'a tout avoué. Je viens de me prendre la tête avec elle. Je n'ai aucune intention de t'abandonner. Je...

— Tu as besoin de sexe. Moi j'ai besoin de... de plus que ça et là j'ai besoin de réfléchir.

— Putain, Éli !

Un bruit sourd résonne dans le haut-parleur.

*Il a encore tapé dans un truc pour se défouler. Comme le faisait Grégoire.*

J'ai mal d'admettre avoir donné ma confiance, mon corps et même mon âme à un homme

incapable de se maîtriser et qui n'est qu'une illusion.

— Tu vois, ton impulsivité reprend le dessus. Tu ne peux pas lutter contre ce que tu es vraiment Thomas. Je te l'avais dit dès le début, nous ne sommes pas compatibles.

— Tu me quittes, c'est ça ?

Sa voix est d'un seul coup si faible que je l'entends à peine et, cette fois, c'est moi qui manque de courage et reste muette.

— Tu me largues par téléphone... comme ça ?

Sa plainte s'insinue dans tous les pores de ma peau. Une chair de poule immense s'empare de moi. J'ai le vertige et je mets quelques secondes avant de pouvoir lui répondre :

— Thomas, tu as forcé le destin... pour un pari stupide. Nos chemins n'étaient pas faits pour se rencontrer. Ton assurance et ton charme m'ont fait craquer, mais depuis quelques jours, je découvre un autre homme. Un homme violent, incontrôlable et menteur. Un homme que je ne connais pas et celui-là... celui-là ne m'intéresse pas.

— Éli ! Écoute-moi ! ...

Je raccroche et actionne la fonction « vibreur ». Je n'ai plus envie d'entendre son baratin. J'ai froid et tremble de tous mes membres comme si j'avais été plongée dans un bain d'eau glacée.

— J'ai tout entendu, ça va aller ? s'inquiète Justine depuis l'ouverture vers le salon.

Je tourne la tête et, quand mes yeux croisent les siens, je perds toutes mes forces. J'échappe mon téléphone et je m'effondre en larmes entre mes mains.

*Non ça ne va pas aller. Non ça ne va pas aller. Pourquoi n'ai-je pas le droit au bonheur ? Les hommes sont-ils tous aussi vicieux, compliqués et torturés ?*

Je ne vois rien, mais j'entends mon amie s'approcher et je sens ses mains se poser sur mes genoux qui remuent tous seuls.

— Regarde-moi Éli.

— Je ne suis pas assez forte pour supporter tout ça. Je ne sais plus où j'en suis. Ju, je lui ai donné tout ce que je n'ai jamais donné à personne et il s'est servi de moi.

Mes sanglots m'étouffent, j'arrive à peine à parler.

— Je ne suis pas une experte en grandes histoires d'amour, continue-t-elle dans un soupir, mais Sexy-man n'a pas mérité un jugement par défaut. Tu ne peux pas rompre avec lui de cette façon. Pas sans de vraies explications.

— Tu voudrais que j'accepte qu'il me trompe ?

— C'est toi qui t'es fait un film Éli. Tu n'as aucune certitude ! Reconnais-le !

Mon cerveau noyé n'analyse pas grand-chose, si ce n'est que les vibrations lancinantes de mon téléphone reprennent de plus belle.

— Allez, regarde-moi, enchaîne Justine qui me secoue un peu.

Lentement, je relève la tête et frotte longtemps mes yeux avant de la regarder. Les mains sur les hanches, elle est debout et, au pli qui se forme entre ses sourcils, je sais qu'elle réfléchit. Elle gonfle sa poitrine et prend une posture presque théâtrale.

— Monsieur Johannson est appelé à la barre ! Qu'avez-vous à plaider pour votre défense ?

Un sourcil levé, elle m'adresse un sourire surfait et je soupire.

— Ben, la partie civile s'en remet à la délibération du jury.

Encouragée par ma réponse, Justine continue son imitation :

— À la question « Monsieur Johannson est-il coupable de mensonge vis-à-vis de Mademoiselle De Sacco ? », la réponse est « oui » à l'unanimité. À la question « Monsieur

Johannson mérite-t-il la peine maximale ? », la réponse est « non » à l'unanimité.

Je renifle et hausse les épaules, convaincue qu'elle fait fausse route.

— Super ! Je suis bien avancée.

— Ma chérie, tu n'as qu'une seule question à te poser.

— J'ai la réponse à la principale et ça me suffit amplement !

Alors que je pleurniche encore un peu, Justine se penche vers moi et saisit ma main.

— Éli, est-ce que tu l'aimes ?

En un quart de seconde, j'ai le vertige. Je suis son regard dirigé vers mes pieds et plus précisément vers mon téléphone qui a arrêté de vibrer.

— Si l'amour se résume à souffrir et à douter, alors je préfère rester seule avec mon chat.

— Bon ! Allez viens, soupire-t-elle en me tirant par le bras. La meilleure thérapie contre la déprime, c'est la bouffe. Je suis sûre que tu n'as rien avalé ce matin et Madame Pereira a préparé des macarons terribles. J'ai oublié de t'en proposer hier. Ils n'attendent que toi, tu ne les entends pas ?

Justine me fait un clin d'œil. Je la connais assez pour ne pas être dupe. Sa tentative de diversion n'est qu'une pause, elle reviendra sur le sujet dès que mes idées auront fait leur chemin. Et ce n'est pas demain la veille. En tout cas, ce n'est pas la nourriture qui changera mon état. Mon estomac a fermé boutique pour le reste de la journée et ma gorge n'acceptera même pas une goutte d'eau tellement elle est serrée. Néanmoins, je récupère mon téléphone par terre et suis Justine jusqu'au salon. Je me laisse choir sur un canapé alors qu'elle retourne à la cuisine et, très vite, elle me rejoint avec une grosse assiette remplie de ses pâtisseries préférées. Pendant de longues minutes, elle mange ses macarons en silence tandis que je mastique le mien sans pouvoir l'avaler, puis sa curiosité reprend le dessus :

— Tu penses à lui c'est ça ? demande-t-elle, la bouche pleine.

Je repense surtout à la question qu'elle m'a posée. J'ai l'impression d'être une coquille vide où seul résonne encore le prénom de Thomas.

*Est-il possible que je sois amoureuse de lui ?*

Mes yeux à peine séchés s'embrument à nouveau. A-t-il aussi mal que moi ? Est-il prostré devant ma porte, comme le jour où je rentrais des courses ?

Malgré nos différences, je suis passée sexuellement de l'iceberg au magma en fusion sans aucune retenue face à mon passé.

*Est-ce que c'est ça l'amour ?*

— Il te manque ? insiste-t-elle dans un demi-sourire.

Aucune réponse négative ne parvient jusqu'à ma bouche. Et pour cause ! Si j'avais perdu la raison, j'aimerais profiter chaque seconde de sa présence à mes côtés, sentir son regard émeraude sur moi, entendre sa voix rauque prononcer mon prénom, humer son parfum qui à chaque fois m'enivre... Mais je n'ai pas sombré dans la folie. Pas encore...

Évidemment qu'il me manque ! Depuis que je lui ai raccroché au nez, chaque seconde qui s'ajoute à la précédente est un supplice plus grand.

— Tu n'as pas répondu. Es-tu amoureuse de Thomas ?

J'avale ma bouchée et ferme les yeux.

Si l'aimer, c'est se perdre dans ses bras, ne penser qu'à lui et ressentir un vide immense en son absence, alors la réponse à la question de Justine et à la mienne ne fait aucun doute.

Si l'aimer, c'est oublier le passé en sa présence, profiter du présent et espérer de tout son cœur un avenir meilleur avec lui, alors...

— Oui, oui, oui, je l'aime... je l'aime tu n'as même pas idée !

Ce verbe me terrorise alors que Justine semble applaudir la nouvelle avec une insouciance déstabilisante.

— Mais... pour aimer, il faut être deux Ju.

— Ne le laisse pas filer ! Enfin, si j'étais toi, je garderais Sexy-man à mes côtés, si tu vois ce que je veux dire.

Sa lubricité vient de refaire surface. Seulement aujourd'hui, elle ne me fait pas rire du tout, elle me désespère.

— Ju, il n'y a pas que le sexe dans la vie, crois-moi. Il y a aussi la tendresse. Savoir que l'on peut compter l'un sur l'autre. Avoir confiance...

— Je vais te surprendre, mais je le sais. J'ai aussi la certitude qu'entre Thomas et toi il y a beaucoup plus que ça. Son regard pour toi ne trompe pas. Et puis, s'il ne tenait pas à toi, tu crois qu'il aurait autant insisté pour que tu décroches. Regarde combien de fois il a essayé de t'appeler.

J'abaisse mon regard vers mon téléphone posé sur mes genoux.

Neuf appels manqués ! De mauvaise foi, je fais la grimace.

— Promets-moi d'essayer de lui parler.

— Ju, j'ai besoin de faire un break. J'ai été aveuglée par son expérience sexuelle. Il faudrait qu'il me prouve qu'il tient à moi autrement que pour assouvir ses besoins de mâle en manque et qu'il apporte des réponses concrètes à ses mensonges, mais je ne crois pas au père Noël.

— Tu ne lui as laissé aucune chance de s'expliquer, puisque tu as refusé de l'écouter.

Ce qu'elle peut m'énerver quand elle insiste comme ça !

— Par contre toi, tu devrais pouvoir lui demander des infos, puisque, apparemment, tu textotes avec lui. Il m'a dit que tu lui avais envoyé un SMS.

— Ah ! Ah ! Ah ! se moque Justine l'air satisfait, j'adore quand tu es jalouse de moi. En fait, je lui en ai même envoyé plusieurs. Hier soir, je lui ai secoué les puces et, tout à l'heure, je lui ai juste dit que tu étais là. Mais pas d'affolement, je ne lui ai pas donné mon adresse. Même si... il est tout à fait capable de la trouver en cherchant dans les dossiers de la fac.

— Justine, tu ne peux pas t'empêcher de mettre ton grain de sel partout !

Je grogne.

— Je suis ta conscience, ajoute-t-elle en levant les bras comme un fantôme prêt à m'attaquer.

Entre deux hoquets, je souris devant ses mimiques. Elle enfourne un nouveau gâteau et regarde son piano.

— Bon ! Je te joue la marche funèbre ou un morceau plus gai ?

— Un truc qui bouge, ça me fera du bien.

*Pas sûre, mais on peut essayer !*

— Ah ! Je retrouve mon Éli combative, j'adore !

— Ne crie pas victoire. Je n'ai pas assez d'énergie pour aller faire un jogging.

— Ça tombe bien, je n'en suis pas capable non plus, marmonne Justine, la bouche pleine. Je ne suis pas très en forme aujourd'hui. Je dois couvrir un truc.

Je glousse un peu. Elle recommence ses grimaces. Puis de fil en aiguille, je me détends, sans pour autant oublier Thomas et ma décision de prendre du recul.

Pendant plusieurs heures, nous discutons musique, cinéma, maquillage et autres sujets futiles. Puis, avant de la quitter, boostée par son optimisme à toute épreuve, j'envoie un dernier SMS à Thomas :

[N'essaie pas de venir chez moi.  
Respecte au moins ça !]

Pour mon équilibre psychologique, j'ai la conviction que rompre était le seul choix possible.  
Je l'aime, mais je viens de le quitter. Je me sens mal, mais il faut que je relève la tête et réfléchisse.

Je l'aime, mais il faut que ce « mais » qui réapparaît systématiquement entre nous disparaisse pour de bon avant d'envisager l'avenir de façon positive.

## Thomas

— Monsieur Andrews, je suis ravi de cette transaction, me dit Éric Lepic en resserrant sa cravate. Suivez-moi, je vous en prie.

Il me conduit au bout d'un long couloir jusqu'à son bureau.

La pièce est lumineuse, le mobilier sobre paraît avoir été remplacé récemment. Cependant le manque de rangements est incontestable. Les dossiers débordent de l'unique étagère et certains sont entassés sur le sol derrière son fauteuil. Ce manque d'organisation donne une mauvaise image au groupe Andrews Corp. et je m'assois en grinçant des dents, tandis que l'agent immobilier met un peu d'ordre autour de lui. Je ne devrais pas me préoccuper de ce problème aujourd'hui. Je viens de visiter un immense cinq-pièces, idéalement situé vers les Quinconces, et cet appartement devrait m'emballer. Au lieu de ça, je cogite encore et toujours sur ma rupture avec Élisabeth et la manière dont je pourrais réussir à lui parler.

— C'est un appartement d'exception, poursuit-il l'air fier de lui.

— J'en suis conscient.

Il peut me vanter tous les atouts de ce logement, ça ne me ramènera pas Élisabeth et ma solitude sera encore plus pesante dans cet appartement vide.

Elle m'a quitté. Je ne m'en remets pas. Non pas parce qu'elle est la première à l'avoir fait, mais parce que le manque, le vide qui s'est emparé de moi depuis est si profond que plus rien n'a d'importance.

— Il ne s'agit que d'une formalité puisque vous êtes le fils de Monsieur Jack Andrews. Quand souhaitez-vous emménager ?

Être *le fils de...* est justement le fond du problème. Si j'avais été un homme lambda, je n'aurais pas eu à user de divers stratagèmes pour cacher mes fonctions à Élisabeth et je n'en serais pas là aujourd'hui avec elle.

— Aussi tôt que possible.

La nuit dernière, j'ai dormi à l'hôtel des platanes. Ce n'est pas le grand luxe, mais je ne voulais pas risquer de croiser Tina à son travail. Et puis, comme je lui ai hurlé que je déménageais avant même d'avoir trouvé un appartement, je suis pris à la gorge.

— L'appartement est libre. La signature se fera chez le notaire en soirée si vous êtes d'accord. Le propriétaire doit repartir à l'étranger demain. Je peux même vous donner les clés dès maintenant si vous le souhaitez.

— C'est parfait.

Nous échangeons sur les dernières formalités de l'achat, puis je rejoins mon chauffeur qui m'attend patiemment dans la berline. D'un simple regard, il comprend : pas de questions, juste le silence.

Je m'assois sur la banquette arrière et ferme les yeux, histoire de revivre, même quelques instants, mes moments passés avec elle. C'est ma seule issue de secours pour ressentir un bien-être éphémère. J'ai la nostalgie de sa peau que je n'ai pas touchée depuis notre retour d'Arcachon. Je n'arrive pas à effacer les trois semaines qui viennent de s'écouler et faire comme

si elles n'existaient pas.

*Elle me manque. Putain !*

Quelques minutes plus tard, Jorge se gare dans une rue près de la résidence et éteint le contact.

— Je sais que vous n'allez pas apprécier ma question, mais tant pis. Avez-vous des nouvelles de Mademoiselle Éliisa ?

J'exhale un long soupir de lassitude jusqu'à ne plus avoir d'air dans les poumons. Comment lui en vouloir de s'intéresser à mon sort alors qu'hier en plein désarroi, je n'ai trouvé que lui à appeler pour combler ma solitude ? C'est pathétique, mais mon chauffeur est devenu mon pseudo meilleur ami ou mon psy personnel.

— Non, Jorge. Aucune directement. Quel que soit le moment de la journée où j'essaie de la joindre, elle ne répond pas. Il n'y a que Justine qui répond à mes textos.

— Peut-être devriez-vous vous rendre chez elle ?

— Je ne m'abaisserai pas à la supplier. Je dois me faire une raison, voilà tout.

Mon père m'a rappelé plusieurs fois que je ne devais pas m'encombrer d'une femme. Tout compte fait, peut-être a-t-il raison ? J'ai deux fonctions à tenir et pas le temps de me focaliser dans une relation durable avec qui que ce soit. Et puis, dans l'immédiat, j'ai rendez-vous avec Tina. C'est elle qui a insisté pour que l'on se voie. Je ne suis pas disposé à passer l'éponge sur ce qu'elle m'a fait, mais comme je dois récupérer un minimum d'affaires pour les jours à venir, j'ai accepté. Et puis, maintenant, je dois lui confirmer que je déménage vraiment.

Je me penche vers le siège de Jorge et lui tends un papier.

— J'ai accepté l'offre d'Éric Lepic. Voici l'adresse du nouvel appartement. Je vous laisse vous occuper de l'intendance : eau, électricité, etc. Trouvez aussi des déménageurs le plus vite possible. Je couche à l'hôtel le temps de m'organiser.

Mon chauffeur se contente de hocher la tête. Je sors du véhicule et inspire un bon coup avant de regagner l'entrée de l'immeuble.

Quand je pousse la porte de l'appartement, ma première réaction est la surprise. Tina ne m'accueille pas en tenue légère, mais elle a enfilé un tailleur pantalon.

— Bonjour, me dit-elle d'une voix hésitante. Je te sers un verre ?

— Je n'ai pas envie de boire, dis-je d'un ton sec en me dirigeant tout de suite vers ma chambre. On ne va pas tourner autour du pot. Pourquoi m'as-tu fait venir ?

— Je n'ai pas fermé l'œil de la nuit. J'espère qu'Éliisa et toi me pardonnerez d'avoir voulu vous séparer. J'ai été égoïste et j'ai dit des choses que je ne pensais pas hier.

*Tina qui s'excuse ? Impossible !* Elle a beaucoup trop de fierté pour se remettre en question.

— Il fallait réfléchir avant de foutre la merde. Si tu cherches encore un moyen détourné de me blesser, tu perds ton temps.

— Tu fais quoi là ? s'exclame-t-elle alors que je commence à vider le contenu de mes placards sur mon lit.

J'attrape la chemise en cuir de mon père et la balance avec fierté sur le reste de mes affaires.

— Je déménage. Aujourd'hui pour être plus précis. Tu vas avoir tout le loisir de t'occuper de ton *Romain*.

— Tu ne peux pas me faire ça ?

— Crois-tu ?

Mon regard est rivé dans le sien. Elle ne baisse pas les yeux, mais je la connais assez pour lire

une profonde détresse qu'elle cache par orgueil en battant des cils. Puis, elle crache un rire sardonique et, avant même qu'elle n'ouvre la bouche, je sais déjà que je ne vais pas aimer sa réponse.

— Ta petite sainte-nitouche a réussi son lavage de cerveau ? ricane-t-elle avec mépris.

— Chassez le naturel, il revient au galop ! Je me demande pourquoi j'ai accepté de venir te parler. J'aurais dû attendre que tu ne sois pas là. Après tout, j'ai encore les clés.

Je fouille dans ma poche et en extrais un trousseau.

— Tu devrais les garder. D'ici quelques jours, quelques semaines tout au plus, ta bite n'en pourra plus de plonger dans les eaux calmes de l'ennui.

Je me précipite vers elle et m'arrête à quelques centimètres seulement de son visage, les poings serrés. J'ai la mâchoire si contractée que mes dents se mettent à crisser.

— Vas-y frappe ! me défie-t-elle en se collant à moi.

Je puise dans des ressources inexplorées de ma conscience pour ne pas la gifler. Je la repousse sèchement et sors de la pièce.

— Je ne m'abaisserai pas à ça ! lui dis-je en la toisant. Tu n'en vaux même pas la peine. Tu vois, fréquenter Élisabeth ne m'a pas fait perdre mon arrogance quoi que tu puisses en penser ! Par contre, j'ai brillamment ouvert les yeux !

— Je te déteste ! crie-t-elle.

Elle est rouge de colère et ses yeux embués de larmes lancent des éclairs, mais je sais que par fierté, elle ne pleurera que lorsque je serai sorti.

Je balance les clés à ses pieds et elle ne les ramasse pas.

— Tiens, je n'en aurai plus besoin... Je suis pressé de découvrir ce qu'est l'ennui.

Tina reste figée tandis que je la dévisage de la tête aux pieds. Je ne reconnais pas, dans cette femme machiavélique, la meilleure amie avec laquelle j'ai tant déliré.

*Comment l'amour peut-il rendre aussi mauvais ?*

— Au fait, les déménageurs seront là dans deux heures !

Aussitôt, je claque la porte et dans la seconde qui suit, je l'entends éclater en sanglots. Je respire pour ne pas craquer. J'ai la certitude d'avoir pris la bonne décision.

**Élisa**

Mes écouteurs vissés aux oreilles, je trépigne d'impatience en attendant Justine devant la fac. Non seulement la voix de Cabrel ne fait pas de miracles sur mon humeur, mais elle n'accélère pas le temps non plus.

J'extrais mon téléphone de la poche de mon manteau et consulte l'heure. Il est un peu plus de 10 h, nous sommes en retard pour les travaux dirigés. Seulement son message a piqué ma curiosité et je ne rentrerai pas en cours avant qu'elle ne soit là.

J'en profite pour le relire encore une fois.

[Je suis à la bourre. Ne sois pas trop surprise quand j'arrive s'il te plaît.]

Je me demande quelle est sa dernière lubie pour qu'elle m'envoie un texto préventif.

Une nouvelle coiffure ? Une coloration ? Elle m'aurait fait un selfie sur-le-champ.

Une nouvelle tenue ? Ça n'aurait rien de surprenant.

Un piercing ? Un tatouage ? Elle m'a toujours affirmé qu'elle détestait ça.

Je n'ai pas revu Justine depuis dimanche. Depuis que j'ai lâchement quitté Thomas par téléphone. Elle avait raison, elle couvait un truc ce jour-là puisqu'il y a trois jours qu'elle n'a pas mis les pieds en cours. J'ai hâte de la retrouver et que son dynamisme me redonne l'énergie qui me manque.

Elle a peut-être eu un accident ? Une cicatrice sur le visage ? À cause de ce fichu message, j'imagine le pire. Pourtant, j'ai l'ai eue au téléphone plusieurs fois et qu'elle m'a même détaillé la liste de ses médicaments ! Elle m'aurait prévenue s'il lui était arrivé un truc grave.

Le vent d'automne mord mes joues et mes oreilles et je remonte le col de mon manteau. Je déteste attendre seule devant cette fac, chaque regard me donne l'impression que tout le monde sait pour moi et Thomas - *pour moi sans Thomas* – et je n'ai personne avec qui parler puisque même Antoine a déserté l'amphithéâtre depuis le début de la semaine. À croire qu'un esprit malveillant veut me faire payer ma réaction puérile de dimanche. Seule avec moi-même. Seule avec mes regrets. Cette solitude, qui pendant plusieurs années me protégeait du monde extérieur et de ses tentations, est devenue mon ennemie. Elle me plonge dans l'incertitude et je rumine sans cesse.

Nous sommes jeudi et, depuis ce week-end, j'avance dans un trou noir. En dehors des cours barbants qui rythment mes journées, je passe mes soirées à coucher des mots sur mon journal intime numérique pour évacuer mon malaise. Je ne dors plus. Chaque nuit, Grégoire s'immisce dans mon sommeil et me murmure de manière lancinante que je ne suis qu'une pauvre idiote. Je revois ses yeux injectés de sang, j'ai l'impression de sentir ses mains moites sur mon corps tremblant et son souffle sur ma peau. Mes réveils sont de plus en plus difficiles et je ne sais pas combien de temps je vais pouvoir faire bonne figure devant Justine et tous les autres. Je suis épuisée.

La chanson de Cabrel se termine au moment même où Justine apparaît au coin de la rue. Enveloppée dans son manteau, elle est accompagnée par Antoine. Pour se protéger du froid, il a enfoncé sa tête dans le col de son blouson en cuir. Mon regard se fixe un instant sur le visage de mon amie, puis en une nanoseconde, s'aimante sur ses doigts enlacés à ceux de son voisin. Mes yeux manquent de sortir de leurs orbites et de tomber. Je tire sur mes écouteurs et ouvre grand la bouche d'étonnement tandis que Justine et Antoine avancent vers moi d'un pas assuré et arborent avec fierté leur nouvelle... *relation* ?

Antoine, l'éternel discret, l'amoureux timide, a l'air plus épanoui que jamais et Justine affiche un sourire rayonnant.

Je n'arrive pas à croire ce que je vois.

— Salut ma chérie, me lance-t-elle en sautillant comme d'habitude.

Ses yeux bleus pétillent derrière un maquillage léger. Personne, même moi, ne peut imaginer qu'elle puisse avoir été malade jusqu'à hier et encore moins qu'elle revienne, radieuse, aux bras d'Antoine.

J'amorce un « waouh » qui brûle mes lèvres et me ravise en me rappelant son texto.

*Pas trop surprise ? Je suis sur le cul oui !*

— Salut... vous deux !

Quand je pense aux appels et aux dizaines de textos qu'elle m'a envoyés depuis dimanche sans jamais faire allusion à ce qu'elle vivait avec Antoine, je culpabilise un peu. Elle a préféré me cacher son nouveau bonheur pour ne pas risquer de me faire du mal.

— Salut Éli ! me dit Antoine en m'embrassant sur la joue.

Il enroule son bras autour de la taille de Justine et me lance un clin d'œil discret. Aussitôt, mon esprit s'éloigne de la réalité. Je retourne avec mélancolie dans mes souvenirs avec Thomas quand nous étions tous les deux dans mon appartement et une boule se loge aux creux de mon estomac.

— Je te rejoins dans cinq minutes, chuchote Justine à l'oreille de son chéri.

Dès qu'il a tourné les talons, elle me regarde de la tête aux pieds. Elle commence par arquer un sourcil, puis son visage se ferme et elle ancre ses mains à ses hanches.

— Je suppose que tu n'as *encore* rien mangé ce matin, me lance-t-elle d'un air désapprobateur. Tu es cadavérique. Remarque, les fantômes n'ont pas la faculté de penser, ça pourrait t'arranger. Tu comptes aller jusqu'à l'hospitalisation avant de réagir ?

Son sarcasme me pique en plein cœur et je me raidis.

— N'exagère pas, Ju ! Je ne suis pas très en forme, mais... c'est bon. Ne t'inquiète pas, je gère.

Je mords l'intérieur de mes joues. Si elle savait que je passe mes soirées sur mon canapé à m'empiffrer de tout ce qui traîne dans mon frigo avant d'aller vomir de dégoût et que le reste de la journée je ne mange rien, elle m'emmènerait droit à l'hôpital, c'est certain !

— Thomas m'envoie des SMS plusieurs fois par jour pour avoir des nouvelles de toi, grogne-t-elle en me tirant par le bras jusqu'à l'entrée de la fac. Tu ne peux pas faire comme s'il n'existait pas.

Je soupire d'impuissance. Il m'a aussi envoyé des dizaines de textos et laissé un nombre incalculable de messages vocaux me demandant de lui laisser le temps de s'expliquer, me disant qu'il était sincère, etc. Il suffirait que je lui réponde. Au lieu de ça, j'ai bloqué son numéro. Lui avouer que je l'aime, alors que c'est moi qui l'ai quitté est ridicule.

Je me force à regarder mon amie qui n'a plus aucune envie de sourire.

— Tu veux que je lui dise quoi ? « Désolée je suis une conne immature et bornée, mais je t'aime ! »

— Je te préviens que je n'ai pas l'intention de lui mentir en lui affirmant que tu ne regrettes rien et que tout va bien pour toi. Putain, Éli ! Secoue-toi avant que je m'en charge !

Je sais qu'elle est dure avec moi pour me faire réagir, mais j'aurais préféré continuer à faire l'autruche et discuter avec légèreté de sa nouvelle idylle avec Antoine plutôt que de subir ses remontrances.

— Tu ne m'avais pas dit pour Antoine et toi.

— N'essaie pas de noyer le poisson ! J'étais excitée ce matin à l'idée de t'en parler. Mais c'était avant que je te voie comme... *ça* !

Elle vocifère en me montrant du doigt.

— Comme ça quoi ?

— Arrête ta mauvaise foi ! Est-ce que tu t'es vue ? Tu n'es ni maquillée, ni coiffée. Tu es blanche comme un linge et à cette allure-là tu vas bientôt perdre un os.

Je hausse les épaules et la précède à l'intérieur du bâtiment. J'ai les larmes au bord des yeux.

*Bon sang, je sais tout ça !*

— Ne te défile pas comme ça ! crie-t-elle en me rattrapant par le bras.

Alors que sa voix résonne dans le hall, une dizaine d'étudiants cessent de parler et m'interrogent du regard. N'importe quel trou de souris serait le bienvenu, mais même ça je n'y ai pas droit.

— Reprends-toi en main dare-dare<sup>[20]</sup> et... bordel... va lui parler ! grogne-t-elle encore.

La tête baissée vers mes Bensimon, je recommence à soupirer. Elle ne me lâchera pas tant que je ne lui aurai pas dit ce qu'elle veut entendre.

— Je te promets que je vais essayer. Laisse-moi juste un peu de temps.

— Une parole à demi positive. Waouh, y'a du progrès ! À cette allure-là, on arrivera à quelque chose de concret pour Noël prochain.

Pendant plusieurs secondes, je reste plantée au milieu du grand hall sans répondre, essayant de recharger mes batteries presque à plat et d'aérer mon cerveau qui tourne au ralenti depuis dimanche.

Justine me pousse dans mes retranchements pour m'aider. Parce qu'elle est la meilleure amie du monde. J'ai une chance incroyable de l'avoir à mes côtés et je dois essayer de mettre ma promesse à exécution pour ne pas la décevoir.

Je relève la tête et passe un bras timide autour de son épaule.

— Merci d'être là ma Ju.

— Aucun risque que je m'en aille, bougonne-t-elle. Je suis une vraie glu. Il va falloir que tu me supportes encore quelques années !

— En tout cas, je suis contente pour vous deux, totalement sur le cul, mais trop trop heureuse pour vous.

Justine jette un œil rêveur vers la porte en bois derrière laquelle Antoine a disparu il y a quelques minutes tandis que je me force à plaquer un sourire sur mes lèvres.

— Ouais, je dois dire que... Je suis assez satisfaite aussi, répond-elle l'air fier alors que nous entrons bruyamment dans la salle dont le cours vient tout juste de commencer.

Si la discrétion avait été le sujet du jour, nous aurions obtenu, Justine et moi, la note la plus

pourrie de la décennie.

— On en parle tout à l'heure, chuchote-t-elle à mon oreille avant de rejoindre Antoine.

Durant une heure et demie, j'ai un mal fou à me concentrer sur les travaux dirigés de psychophysiologie et observe du coin de l'œil les petits gestes tendres et les regards que s'échangent les deux nouveaux tourtereaux à côté de moi. Antoine m'avait bien dit qu'il n'était pas aussi timide qu'il en avait l'air, mais le voir s'afficher avec Discrétion Zéro avec autant de naturel me laisse sans voix. Je suis contente pour eux c'est vrai, mais une boule me serre le ventre.

Pourquoi *moi* je ne suis pas arrivée à faire comme Antoine ?

Trois jours pour ne plus être transparent aux yeux de sa dulcinée ! Soixante-douze heures pour mettre toutes leurs différences de côté et former un *couple*.

J'écoute avec difficulté le professeur qui pourtant utilise, sans grand résultat, tous les subterfuges possibles pour obtenir l'attention de ses étudiants. Ma conscience est beaucoup trop occupée à s'aventurer sur le chemin de mes souvenirs sensoriels avec Thomas.

*C'était si bon de lâcher prise dans ses bras.*

— Il faut que je passe à la scolarité, murmure Justine à mon oreille. Antoine est parti faire la queue. Tu viens avec nous ?

Dans la lune, je ne me suis pas aperçue que le cours était terminé. Je hoche la tête en essayant de ne pas montrer à quel point je me fiche d'être là ou ailleurs. Je lui ai fait une promesse et je dois mettre tout en œuvre pour la tenir.

La file d'attente devant le bureau de la scolarité ressemble à quelque chose près à celle du fast-food et mon estomac vide commence à se tordre dans tous les sens. Tandis qu'Antoine poireaute patiemment en attendant son tour - ou plutôt celui de Justine - celle-ci, décide de se mettre en retrait avec moi et, en profite pour me donner les pièces manquantes au puzzle de leur rapprochement soudain. Elle m'explique que, dès le dimanche soir, elle a averti Antoine qu'elle ne se sentait pas bien et serait absente le lendemain.

— Je n'ai pas bien compris pourquoi, mais en moins d'une heure, il était chez moi. Il avait l'air inquiet et il était un peu bizarre. Alors tu me connais, j'ai tout fait pour lui sortir les vers du nez. J'ai dû insister et il a fini par m'avouer qu'il avait très envie de sortir avec moi. Je ne sais pas si c'est la fièvre ou le manque de sexe, mais en tout cas, je lui ai presque sauté dessus et je dois dire que j'aurais fait une grave erreur si je ne l'avais pas fait ! Il y a des évidences qu'il ne faut pas laisser passer.

Elle ne tarit pas d'éloges sur son nouveau partenaire. Elle prend même un malin plaisir à me détailler ses prouesses sexuelles et fait exprès d'ignorer mon malaise qui augmente de minute en minute. J'inspire, expire au rythme de ses explications. Le cœur lourd et l'estomac à l'envers, j'ai l'impression d'étouffer et si je ne sors pas très vite de ce couloir, je vais m'évanouir.

*Je te déteste de me faire du mal, même si je sais que c'est pour mon bien !*

— Ju, il faut que j'aille prendre un peu l'air. Je n'en peux plus d'attendre ici.

Elle lâche un profond soupir.

— OK ! Après, on va manger un bout tous les trois. Où tu voudras !

Je ne prends pas le temps de répondre et tourne les talons. Jamais je n'ai traversé le grand hall aussi vite. Peu importe si l'on se demande pourquoi je cours ou si on me prend pour une folle. La seule chose qui me préoccupe est de respirer l'air frais.

J'ouvre en grand la porte principale et remplis mes poumons. Aussitôt, je suis prise d'un vertige.

*Des évidences qu'il ne faut pas laisser passer ! J'ai si peur d'aller droit dans le mur avec Thomas !*

Que me cache-t-il ? Pourquoi ? Depuis quand ? Avec qui était-il toutes ces nuits ?

J'ai dû utiliser tous les adverbes et pronoms interrogatifs de la langue française pour formuler la tonne de questions que je me pose sans trouver la moindre réponse valable. Il y a tellement de pièces manquantes à notre puzzle, à nous, que je me demande s'il est utile d'essayer de le construire.

Ma conscience me crie sans cesse d'écouter mon corps tandis que ma raison fait clignoter un panneau « danger » devant mes yeux.

La tête enfoncée dans le col de mon manteau, je me protège du froid qui mord mes joues, puis je me décide à rentrer à l'abri. Je m'adosse à une colonne en pierre et regarde dans le vide en attendant Justine et Antoine.

Au bout de quelques minutes à peine, j'entends des bruits de pas, des froissements de vêtements et des voix que je ne reconnais pas à cause de la résonnance de cette immense salle presque vide. Je lève les yeux et mon cœur manque de quitter son emplacement. Ce ne sont ni Justine ni Antoine qui avancent dans ma direction, mais Thomas.

*Mon Dieu, il est trop près pour que je m'éclipse sans me faire remarquer !*

En pleine discussion avec un de ses collègues, il ne prête pas attention à ce qui l'entoure. Je me ratatine sur moi-même, cherchant à me faire la plus petite possible, mais je ne peux m'empêcher de le reluquer du coin de l'œil et d'admirer sa démarche envoûtante et ce corps parfait qui sait réveiller chaque infime parcelle du mien.

*Pourvu qu'il ne me voie pas ! Pourvu qu'il ne me voie pas !*

Ma prière n'arrive pas jusqu'aux oreilles de la Force Divine. Nos regards se croisent et s'aimantent aussitôt. Il s'arrête à quelques mètres et coupe court à la conversation avec son interlocuteur qui demeure interdit.

Mon sang se glace. Je voudrais me cacher dans un trou de souris ou, mieux encore, m'enfuir à grandes enjambées. Au lieu de ça, je suis tétanisée. Une boule se forme dans ma gorge et grossit à mesure que les interminables secondes de silence défilent.

Alors que je me liquéfie sur place, Thomas se tourne vers son collègue qui, immobile, ne comprend pas cette scène surréaliste :

— Pouvez-vous m'excuser deux secondes ?

Aussitôt, il s'avance vers moi.

— Élisabeth, arrête de m'ignorer, chuchote-t-il avec fermeté. Il faut qu'on se parle.

Ma bouche s'ouvre et se ferme sans articuler le moindre mot. J'ai froid, j'ai chaud et, quand il m'agrippe le bras et m'entraîne un peu à l'écart, une décharge électrique coupe mes jambes et je manque de m'écrouler. Une lutte intérieure impitoyable s'engage entre mon corps, ma conscience et ma raison pour réussir à rester debout et à ne pas m'évanouir.

— Ce n'est ni le bon endroit ni le bon moment.

Je bredouille tête baissée, comme un enfant qui vient de se faire réprimander.

Bon sang ! Je n'ai pas eu le temps d'anticiper cette rencontre. De préparer ce que j'allais lui dire pour éviter à Miss Godiche de réapparaître !

— Laisse-moi venir chez toi ce soir, insiste-t-il sans me lâcher.

— Sûrement pas !

Si j'accepte, ma faiblesse me perdra.

— Mademoiselle De Sacco, vous tremblez ! fait-il remarquer avec ironie. Serait-ce moi qui

vous fais cet effet-là ? Pourquoi donc ?

Je hausse les épaules et retiens ma respiration quand son pouce effleure mon poignet. Cette arrogance et cette assurance qui m'ont fait craquer lors de notre rencontre me font toujours le même effet et au creux de mon ventre, des papillons commencent à danser.

*Regarde-le. Dis-lui que tu l'aimes !*

Si ma conscience, qui n'est que vices depuis des semaines, a l'intention de faire amie-amie avec Miss Godiche, où va-t-on ?

Impossible de lui sortir ce genre de truc de cette manière. Pas maintenant. Pas dans ce hall à la résonance incroyable alors que son collègue n'est qu'à quelques mètres. Pas sans connaître tous les tenants et les aboutissants de ses absences.

Je balaie la salle du regard à la recherche de la plus petite inspiration pouvant me permettre de lui donner une réponse crédible et tombe sur Chloé qui, appuyée contre une cloison à l'autre bout du hall, détaille chacun de nos gestes.

Cette fille est une vraie sangsue et il est hors de question que je me ridiculise devant elle par-dessus le marché.

— Je tremble parce que vous êtes prof, Monsieur Johannson. Et qu'un prof ne caresse pas une étudiante de cette manière.

Fière de ma répartie, je visse mes yeux dans les siens. Même s'il ne montre aucun signe de vexation, une lueur sombre traverse ses pupilles.

— Éli, ne me repousse pas et laisse-moi t'expliquer. Tina nous a manipulés. Toi et moi. Par jalousie. Ne me fais pas croire que tu peux tirer un trait aussi vite sur ce qu'on a ressenti tous les deux. (Il soupire.) En tout cas, moi, je ne peux pas. De quoi as-tu peur ? De prendre du plaisir avec moi ?

Je repousse mon instinct primitif qui me crie de lui sauter au cou pour l'embrasser, mais ma conscience, devenue raisonnable, me lance un message d'alerte. Même si rendre Chloé verte de rage serait jubilatoire, il y a aussi cet homme à quelques mètres qui ne manquerait pas d'informer toute la fac.

— « Sexe » Thomas ! Tu n'as que ce mot-là à la bouche. D'autant plus qu'il n'y a pas que Tina dans cette histoire. Que fais-tu de tes absences inexplicables pendant des nuits entières ?

— Tu n'as retenu que ma dernière phrase Éli, souffle-t-il en pressant mon poignet. Il faut que l'on discute.

— On verra.

— Quand ?

— Je t'appellerai.

Mon ton est sans appel et je m'étonne d'avoir réussi à rester aussi froide en apparence alors que je tremble de partout.

Thomas fronce les sourcils et serre les dents avant de me lâcher le bras brutalement.

— Et merde ! vocifère-t-il en tournant les talons.

Tout en rejoignant son collègue, il jette un dernier regard vers moi, mais je ne baisse pas les yeux pour autant. Monsieur l'arrogant a voulu jouer, mais cette fois, il n'a pas gagné. Alors, même si mon corps à l'état liquide témoigne de ma défaite aussi, je veux garder la tête haute.

Lorsqu'il franchit la porte de sortie, je reprends ma respiration que j'avais inconsciemment interrompue et me laisse tomber en arrière contre une colonne en pierre. J'ai peut-être raté la seule chance qu'il restait de nous réconcilier, mais j'ai fait le bon choix.

Je me tourne vers Chloé, qui n'a pas perdu une miette de la scène. Avec un large sourire, elle

s'avance jusqu'à se planter devant moi.

*Qu'est-ce qu'elle veut ? Elle ne peut pas me foutre la paix !*

— Salut Éliisa ! commence-t-elle, sarcastique.

Deux mots sortis de sa bouche et j'ai déjà envie de l'étrangler.

— Laisse-moi tranquille !

— Mademoiselle Coincée se rebelle ! À ce que je vois, ce n'est pas le grand amour avec mon prof d'anglais !

— Barre-toi !

Je pousse sur ses épaules pour passer, mais elle résiste et me dévisage de la tête aux pieds.

— Remarque, je n'ai jamais cru qu'il puisse y avoir quelque chose entre vous ! me dit-elle avec mépris.

— Chloé, si tu crois faire mieux, n'hésite pas. Seulement, je te rappelle que le père Noël, c'est au pôle Nord qu'il se trouve. Alors, j'espère que tu sais nager, car tu vas ramer.

— Tu n'as aucune chance. Par contre moi, je n'ai qu'un mot à dire pour qu'il accoure.

Je me demande pourquoi j'écoute cette vipère. Si d'habitude j'ignore ces sarcasmes, toutes les tensions retenues pendant ma brève entrevue avec Thomas menacent maintenant de me faire exploser. Je bouillonne.

— *Ton* prof est encore dehors, dis-je en indiquant la porte d'un geste de la tête, ne te gêne pas. Je suis certaine qu'un prof et une pute peuvent donner matière à discussion !

Ma colère est telle que lorsqu'elle m'assène une gifle, je riposte aussi sec. Je l'empoigne par les cheveux et tire dessus de toutes mes forces. Elle crie et m'agrippe à son tour en portant de violents coups de genoux dans mon bas ventre. La respiration coupée, je recule de quelques mètres. Puis, poussée par l'adrénaline, je reviens à la charge avec l'envie de lui arracher les yeux.

— C'est quoi ce bordel ? Vous avez perdu la tête toutes les deux !

J'entends au loin Justine qui hurle, puis je sens une main ferme m'attraper par l'épaule. Ma meilleure amie, les yeux aussi grands que des soucoupes, me retient pour m'empêcher de retourner dans l'arène, tandis que Chloé se débat sans succès entre les bras musclés d'Antoine qui reste de marbre.

— Elle me cherche depuis des semaines, elle m'a trouvée !

Même essoufflée, j'arrive encore à crier ma rage qui augmente devant le sourire narquois de la blondasse qui gesticule en face de moi.

— Putain Chloé, c'est quoi ton problème ! aboie Justine, le regard assassin. Tu es en manque ou quoi ?

— Elle ne veut pas admettre que Monsieur Johansson a flashé sur moi, j'y suis pour rien, lance cette furie en feignant un radoucissement dans sa voix.

— Tu es pathétique ma pauvre, crache mon amie.

— Tu me déçois Justine, ose rajouter Chloé. Je ne pensais pas que tu pourrais te ranger du côté de cette pauvre coincée à ce sujet.

— Antoine, lâche-là pour qu'elle se barre, sinon je finis ce qu'Éliisa a commencé pour me défouler.

Aussitôt, il libère l'intéressée qui maugrée des paroles incompréhensibles en réajustant sa mini-jupe. Je fulmine en silence et je dois attendre que ma rivale ait franchi la porte de l'établissement pour que Justine accepte de me lâcher.

— Je ne peux pas te laisser dix minutes, ironise-t-elle alors que je tremble d'énervement. Je ne t'avais jamais vue en tigresse et rien que pour ça, ça valait le coup... Tu m'expliques vite fait ?

— Je viens de croiser Thomas et cette conne est venue me narguer comme d’habitude.

— Tu as parlé à Sexy-man j’espère ! rebondit Justine en arquant un sourcil intéressé.

— Il n’était pas tout seul. Enfin... avec un de ses collègues. Et puis, cette pimbêche nous observait, elle attendait que je me ridiculise.

— Ne me dis pas qu’il a essayé de te parler et que tu as refusé !

— Mais...

— Éli merde ! grogne-t-elle tout en courant vers la sortie. Arrête tes enfantillages !

Elle entrebâille la porte et passe la tête à l’extérieur. Intriguée, je la suis. Par-dessus son épaule, j’aperçois Thomas posté en bas des marches en train de poursuivre sa discussion avec son collègue. Quelques dizaines de mètres nous séparent et j’ai l’impression qu’un océan est entre nous. J’ai la nausée, le mal de mer. Est-ce que c’est ça le mal d’amour ?

— Je t’avais prévenue ! rouspète encore Justine avant de sortir précipitamment. Thomas, attends ! crie-t-elle au moment où la porte se referme.

*Putain de merde non ! J’ai eu mon compte d’émotions pour la journée.*

— Justine ne fais pas ça !

Je me rue à l’extérieur et m’arrête net en haut des marches. Deux émeraudes m’observent un peu plus bas et, malgré mon épais manteau, j’ai l’impression d’être toute nue. J’ai froid, je tremble et mes jambes sont en coton. J’ai peur. Peur de faire un pas de plus. Un pas de trop. Et de me faire renvoyer sur les roses. Je l’aurais bien cherché. Je viens de repousser l’homme que j’aime pour ne pas avoir à lui avouer mes sentiments.

La main de Justine qui se pose sur mon épaule me ramène à la réalité. Elle est aussi lourde que son regard fixé sur moi.

— Écoute Éli, ça suffit. Tu es malheureuse et lui aussi. Si vous êtes trop immatures ou trop fiers l’un et l’autre pour faire le premier pas, je m’occupe de régler le problème, c’est moi qui te le dis ! Je n’assisterai pas à votre autodestruction sans rien faire. Je reviens.

Paralysée par la violence de ces propos, je vacille et les bras d’Antoine me retiennent in extremis avant que je ne retombe en arrière sur sa poitrine.

— Justine, tu ne sais même pas ce que je veux. S’il te plaît.

Ma voix est à peine audible et, à la limite de l’évanouissement.

— Tu me remercieras plus tard ma chérie, murmure-t-elle à mon oreille, sans prêter attention à mon malaise et à mon ton suppliant.

Elle tire sur son poignet et fait céder mon bras qui tentait de la retenir et, alors que Thomas s’avance vers nous, elle le rejoint en quelques enjambées et lui fait faire demi-tour. Le sol oscille sous mes pieds et je sens à peine la main d’Antoine qui s’ancre à mon biceps.

— Viens Éli. Je te paie un café ? propose-t-il d’une voix douce. Fais confiance à Justine, elle sait ce qu’elle fait.

J’ai le cœur lourd de regrets et la gorge serrée dans un étau, mais je n’ose pas le contredire. Je passe encore pour une triple idiote et Justine endosse encore le rôle de mon chaperon.

Bon sang ! Pourquoi faut-il qu’elle vienne toujours à mon secours pour me sortir la tête de l’eau ?

**Thomas**

Justine me fait pivoter avec fermeté.

— Suis-moi ! m'ordonne-t-elle, en faisant claquer ses talons sur les pavés.

Bien que je crève d'envie de demander à Éliisa ce qu'il se passe, je laisse cette petite rousse remontée comme une pendule m'entraîner dans le sens opposé à la fac.

Bordel ! Quelle mouche l'a piquée ? Il y a moins de dix minutes, j'ai quitté une Éliisa froide et déterminée, qui m'a fait comprendre que je perdais mon temps à insister. Maintenant, je la laisse flageolante et l'air paniqué aux bras d'Antoine. À l'évidence, il s'est passé quelque chose qui m'échappe et m'angoisse.

*Putain de merde !*

La revoir a été un choc. Elle ne va pas aussi bien que Justine le prétendait dans ses SMS. Elle est pâle, amaigrie, et ses yeux sont creusés par la fatigue. Et puis, essuyer un refus aussi catégorique de m'expliquer est bien pire que tout ce que j'imaginai. Une douleur lancinante s'est installée dans ma poitrine, et ce je-ne-sais-quoi qui me broie de l'intérieur devient insupportable alors que la panique me gagne. Je n'ai pas la patience d'être au bout de la ville pour obtenir des informations.

— Quel est le problème au juste ?

Justine s'arrête net et je jure que si ses yeux avaient été des éclairs, j'aurais été électrocuté sur-le-champ.

— Le problème c'est *toi* enfin... vous deux. *Vous* avez un sérieux problème à résoudre.

— Sans blague !

Grande nouvelle, je n'en espérais pas autant !

— Éliisa vient de se crêper le chignon avec Chloé ! grogne Justine, les mains sur les hanches. À cause de toi ! Alors, ne joue pas au gros malin, ce n'est pas le moment.

*Éliisa au centre d'une bagarre ? Je marche sur la tête !*

— Que s'est-il passé ?

— Chloé a gentiment dit à Éliisa que tu allais la baiser sans tarder.

— Putain, elle me gonfle celle-là ! Je croyais qu'elle avait compris, mais je vais régler le problème très vite, je t'assure.

Quelle garce ! Cette emmerdeuse va devoir arrêter son manège avant que je perde mon sang-froid.

— Il ne manquerait plus que tu te battes encore ! bougonne Justine en levant les yeux au ciel. Tu n'en as pas assez fait le week-end dernier peut-être ? Non, mais tu as perdu la tête ou quoi ?

— Eh oh, Mademoiselle Zéro-défaut, tu vas baisser d'un ton, je ne frappe jamais une femme. En plus du stress, ma colère monte.

— Oh oui, c'est vrai ! Tu préfères la *baiser*, rétorque-t-elle, méprisante.

Si avant j'aurais ri de ce sarcasme, aujourd'hui je bous.

— Je veux bien t'écouter, mais n'exagère pas non plus.

Je ne supporterai aucun jugement. Tout ce que je veux, c'est des nouvelles d'Éliisa.

— Je ne suis pas sûre que tu sois en mesure de la ramener autant, proteste-t-elle, le regard menaçant. Tu as deux choix : soit tu espères que les choses s’arrangent avec elle et tu supportes ma super humeur du jour, soit tu t’en contrefous et tu peux te barrer maintenant ! Choisis vite, car je n’ai pas toute la journée !

Raide comme un piquet et les bras croisés, Justine se tait en attente de ma réponse, tandis que, nerveux, je fourrage mes cheveux et saute d’un pied sur l’autre.

— Je viens de me faire jeter en essayant pour la énième fois de m’expliquer. Alors même si je..., même si elle me manque, j’abdique...

— Facile ! Allume la mèche et laisse cramer !

— Ah bon, parce que c’est de ma faute si elle est dans cet état ?

— Putain, mais vous n’en avez pas marre de jouer les Caliméro chacun de votre côté ! s’insurge-t-elle. Excuse-moi, mais prof ou pas, tu me fais chier !

Fatigué de voir la pression monter sans comprendre où cela pourra mener, je soupire d’impuissance. C’est la première fois de ma vie que je me sens dominé par une femme et je déteste ce que je ressens.

— OK ! Je t’ai dit que je voulais bien t’écouter.

Justine plisse les yeux pour réfléchir. Les secondes de silence qui suivent sont interminables.

— J’ai une idée, lance-t-elle soudain en me tirant par le bras.

— Je suppose que ça n’est pas la peine que je pose de questions ?

— Tu as vu juste, rétorque-t-elle en regardant droit devant elle. Laisse-moi me calmer et après on discute !

*Génial !*

Nous longeons plusieurs ruelles avant d’arriver à sa voiture garée près d’un bureau de tabac.

*Une clope ! Putain, il me faut une clope !*

Je m’esquive le temps d’acheter un paquet de cigarettes, puis je rejoins Justine déjà assise sur le siège conducteur. Les traits plus détendus, elle semble dans de meilleures dispositions que lorsque je l’ai quittée. Malgré tout, je m’installe à côté d’elle sans dire un mot jusqu’à ce qu’elle démarre.

— Où va-t-on ?

— Tu verras.

Elle lorgne mon achat posé sur mes genoux et ajoute :

— Tu fumes ?

— J’ai arrêté il y a longtemps, mais je pense qu’aujourd’hui, si je veux tenir le coup, je vais devoir fumer le paquet entier.

Ma dernière cigarette date du jour où j’ai été demander des comptes à Nicolas et j’étais dans un état identique à maintenant. Alors, j’ose espérer que la nicotine annihilera mon stress, comme la dernière fois.

Au bout de plusieurs kilomètres, Justine se gare sur le parking de l’immeuble où habite Éliisa. Je ne suis pas certain que l’endroit soit le plus approprié pour une discussion, mais je descends de la voiture sans faire de remarque. Dans la seconde, elle est derrière moi.

— Bien ! commence-t-elle alors que j’allume une clope. J’en ai assez d’avoir le cul entre deux chaises et de vous voir chacun de votre côté vous lamenter sur votre sort !

Les mains sur les hanches, elle me toise. Je crache ma fumée et entame des aller-retours sur le goudron.

— Utilise tous les sarcasmes que tu veux. Je les mérite. Seulement, j'ai besoin d'elle et elle ne veut rien écouter, c'est dingue.

Depuis dimanche, j'ai découvert à mon grand désespoir que, derrière une apparence fragile, Élisabeth cachait une réelle tête de mule.

— Tu n'as rien de plus débile à sortir ?! Tu sais très bien qu'elle m'a tout raconté. Sa souffrance, ce Grégoire, votre virée à la con. Elle t'a ouvert son cœur, Thomas. Elle t'a confié ce qu'elle ne m'a jamais dit à moi, merde ! Je ne sais pas pourquoi tu as fait ça, mais tu as vraiment fait le con le week-end dernier.

Je me laisse tomber sur les marches du hall d'entrée.

— Je sais ça, putain ! Et toi, tu as passé trois jours à me dire qu'Élisabeth allait bien.

— Tu voulais que je fasse quoi d'autre ? J'ai fait comme j'ai pu pour la consoler dimanche, mais figure-toi qu'ensuite je suis tombée malade. Je l'ai eue au téléphone tous les jours et elle m'a fait promettre de ne rien te dire. Mais quand je l'ai vue ce matin, j'ai cru tomber à la renverse. Tu as vu sa tête ?

J'aspire une grande bouffée avant de répondre :

— Je ne suis pas aveugle.

— Ah ouais ? Alors pourquoi tout à l'heure tu ne l'as pas prise entre quatre yeux pour tout lui expliquer. C'était l'occasion, non ?

— Je t'ai déjà dit qu'elle n'avait pas voulu m'écouter.

— T'es vraiment atteint comme mec ! Tu ne pensais quand même pas qu'elle allait te sauter au cou ? Mets-toi à sa place deux secondes. Que faire quand votre mec vous lâche au petit matin alors que vous venez de lui débiller une horrible partie de votre vie ? Comment réagir quand vous apprenez qu'il ne couche pas chez lui plusieurs jours par semaine ? J'ai essayé de la rassurer en lui disant que tu devais avoir une excuse à tout ça. Tu as intérêt à en avoir une super bonne parce que je te rappelle que ça fait trois jours que je te demande le pourquoi du comment et tu ne fais que noyer le poisson. Alors, maintenant, je t'écoute !

Forcé d'admettre que Justine a raison, je tire encore sur ma cigarette dans l'espoir que ce poison m'apporte un réconfort dont j'ai besoin pour entamer une réponse, mais je suis paralysé, incapable de réfléchir de façon cohérente. Ma double vie merdique, mon putain de père, la jalousie de Tina, le passé d'Élisabeth, le manque que je ressens à présent... cette douleur au creux de mes entrailles qui ne me quitte pas. Tout se mélange.

— J'étais à Paris pour... pour... mon père. Ce week-end et les autres fois aussi. Je te jure que je n'ai pas de maîtresses. Il n'y a qu'Élisabeth qui compte et je n'ai envie de personne d'autre.

Je n'ai aucune intention d'épiloguer avec Justine sur les raisons exactes de mes rendez-vous à Paris, merde !

— Pourquoi tu ne lui en as pas parlé avant ? Avant d'y aller justement ! Ce n'est pas la mort d'aller chez son père quand même !

— Elle est au courant que j'ai des problèmes avec lui. Je n'ai pas pensé que ça pourrait avoir une incidence aussi grave.

*Mensonge ! J'ai juste voulu jouer au con. Une fois de plus. Une fois de trop.*

— Bon sang, ce n'est pas comme si je ne t'avais pas parlé du sens du mot « communication », gronde Justine en s'asseyant près de moi. À ce niveau-là, vous êtes aussi bouchés l'un que l'autre.

Comme un enfant pris en flagrant délit, je gratte les cailloux avec la pointe de mes chaussures, en regardant le sol.

— Thomas, Éliisa a besoin d'être rassurée et tu fais tout le contraire.

— Je sais. Elle...

— Laisse-moi terminer ! m'ordonne-t-elle en haussant le ton. Elle n'est pas têtue, elle est terrorisée. Elle a tellement peur de souffrir que toutes ses réactions sont démesurées.

— Je sais tout ça !

— Je ne crois pas non. Il y a plusieurs choses dont elle ne t'a pas parlé.

Mon cœur manque un battement et une deuxième cigarette vient à mon secours.

*Plusieurs choses ? Pire que ce que j'ai déjà appris ?*

Justine se met à soupirer et elle hésite tellement à continuer la discussion que je commence à trembler.

— Éli fait des cauchemars terribles, lâche-t-elle enfin. Ça a commencé lorsque Grégoire est mort. Avec les années, ils s'étaient estompés, mais depuis ce week-end, c'est toutes les nuits et elle est épuisée.

— Je ne savais pas.

Savoir qu'Éliisa va si mal et que je ne suis pas près d'elle pour l'aider est un déchirement que je n'avais jamais ressenti auparavant.

— Évidemment ! crache Justine, sarcastique. Le nombre de nuits que tu as passées avec elle est bien trop limité pour t'en rendre compte.

— Garde tes jugements pour toi, veux-tu ! C'est assez compliqué comme ça.

Je fixe la cendre incandescente de ma clope.

Tout aurait pu être si simple pourtant. Si Grégoire n'avait jamais existé, Éliisa ne serait pas traumatisée et j'aurais sans doute fini par lui dire la vérité. Sauf que j'avais peur de la perdre. En fait, tout part de là.

— Son comportement alimentaire m'inquiète aussi, poursuit-elle en soupirant. Elle passe des journées sans manger et ensuite elle se gave de tout et de n'importe quoi. Tout est lié, mais j'ai peur qu'elle tombe dans la dépression.

Putain de merde ! Alors que je devrais l'aider à surmonter la douleur de son passé, c'est moi qui l'accentue avec mes conneries.

— Qu'est-ce que je peux faire ?

— Lui montrer qu'elle peut avoir confiance en toi et que tu tiens vraiment à elle !

— Je ne compte plus le nombre de fois où je lui ai dit qu'elle me manquait ou que ça n'était pas que sexuel entre nous, mais elle ne me croit pas.

Je balance mon mégot à plusieurs mètres devant moi.

— Ce n'est pas mes oignons normalement, souffle Justine en posant une main sur ma cuisse, mais...

Elle se tait et se mord les lèvres. Ses yeux bleus me fixent avec intensité, comme s'ils sondaient mon âme et un étrange pressentiment me serre l'estomac.

Mais quoi ? Justine aussi pense que je ne suis pas crédible ?

— Est-ce que tu l'aimes ?

La question m'étouffe. L'Amour est un mot banni de ma vie depuis longtemps. Il est synonyme de douleur. D'abandon.

Je repense à ma mère qui, le soir avant d'aller dormir, me parlait souvent de ce sentiment qu'elle trouvait unique. Elle me répétait que je saurais l'avoir trouvé le jour où je serais capable de tout quitter pour le vivre pleinement. Je me revois au confessionnal avec elle lorsque j'étais enfant. J'ai la désagréable sensation de devoir dire ce que je ressens pour ne pas subir le

châtiment divin.

Est-ce que, pour Éliisa, à cause de son traumatisme, je serais capable de faire une croix sur des années d'études et une fortune colossale ? Est-ce que j'accepterais de mettre mes ambitions professionnelles au placard pour vivre comme n'importe quel homme lambda ?

Je tire sur ma nuque de toutes mes forces.

— Je... Putain !

— C'est ta fierté de mâle séducteur qui t'empêche de répondre ?

— Arrête tes conneries ! Pourquoi me demandes-tu ça d'ailleurs ?

— Mais merde Thomas, fulmine Justine en me secouant par les épaules. Soit tu es très con, et j'en doute beaucoup, ou alors totalement aveugle ! Éliisa est tombée amoureuse de toi et c'est là tout le problème. Si tu étais moins égoïste, tu t'en serais peut-être aperçu. Et si elle était moins butée, *vous* n'en seriez pas là aujourd'hui !

La boule qui pesait sur mon estomac est si lourde qu'elle me cloue sur place.

*Éliisa m'aime ?* Elle aime ce connard arrogant et menteur dont la seule envie était de la baiser pour satisfaire une fierté mal placée et contredire sa meilleure amie ? *Putain de merde !*

D'une main tremblante, j'allume une autre cigarette. J'aspire une bouffée. Puis une deuxième. Ma tête commence à tourner, mais je me lève quand même et me mets à faire les cent pas devant Justine pour me calmer.

Au fond, je suis comme mon père et cette réalité me donne envie de gerber. Je ne suis qu'un égoïste de merde qui croit que tout tourne autour de son nombril. Je n'ai rien vu ou plutôt je n'ai rien voulu voir.

*Éliisa m'aime !* Et moi ? Moi, j'ai envie de la faire rire, de l'entendre prononcer mon prénom comme elle seule sait le faire. Je veux la protéger, lui faire oublier ce passé qui l'a détruite. Je rêve de la garder près de moi à chaque instant, de sentir son odeur délicieuse, de faire frémir sa peau si douce et de l'embrasser jusqu'à en perdre le souffle.

Aucune autre femme n'est à la hauteur de ce que je ressens pour elle. Je pense à elle H24. Je veux qu'elle me transporte encore aux portes du plaisir. Quand nous faisons l'amour bien sûr, mais aussi quand elle se blottit simplement dans mes bras ou quand elle m'embrasse avec tendresse. Je suis dingue de cette fille.

Cette constatation est plus brutale qu'une mégagifle. Mes jambes cotonneuses me portent avec difficulté et, quand le sol se dérobe sous mes pieds, je retombe sur la marche en ciment avec lourdeur.

— Est-ce que je l'aime ?... Oui, bien sûr que je l'aime ! Je l'aime comme un fou, putain !

Chaque centimètre carré de mon corps n'est que douleur. La douleur délicieuse de l'acceptation de mes sentiments. Sous le coup de l'émotion, des larmes se bousculent au bord de mes paupières.

Aussitôt, Justine tapote un SMS, puis elle relève la tête, le sourire aux lèvres.

— Éliisa accepte de discuter avec toi. Le temps de prendre le tram et de récupérer sa voiture, elle sera là dans une demi-heure environ. Pour le reste, la balle est dans ton camp. À la moindre connerie, tu es hors-jeu. Tiens-toi à carreau et, pour une fois, parle avec ton cœur.

— Pourquoi fais-tu ça ?

— Éli, mérite d'être heureuse, même si c'est avec un mec arrogant, prétentieux et égoïste comme toi ! rétorque-t-elle en me faisant un clin d'œil. Cette fois, tu ne te défiles pas !

Quand la 205 se gare à côté de la voiture de Justine, j'ai fumé au moins la moitié de mon

paquet de clopes. Antoine en sort le premier, suivi de près par Élisabeth qui attend que son amie la rejoigne. Malgré la distance qui me sépare d'elle, je frôle l'étranglement devant ses yeux rougis. Enroulée dans son manteau, elle ne s'avance pas. Elle esquisse juste un léger sourire forcé avant de se coller à Justine. Et moi, je reste cloué sur les marches.

J'allume une énième cigarette et préfère la regarder se consumer entre mes doigts plutôt que d'affronter le regard d'Élisabeth. J'aimerais pouvoir lui dire tout ce que j'ai fini par lâcher à Justine, mais je ne suis pas sûr d'en avoir le courage.

La voix bienveillante d'Antoine me fait réagir et je relève la tête :

— N'oublie pas ce que je t'ai dit. « Il ne faut avoir aucun regret pour le passé, aucun remords pour le présent, et une confiance inébranlable pour l'avenir<sup>[21]</sup> ». ».

Il encourage Élisabeth comme il peut et ça a l'air de fonctionner puisqu'elle avance un peu dans ma direction. Je tire une dernière bouffée sur ma clope et la balance au loin. À moi de faire un pas vers elle maintenant. Je me déplie avec difficulté et pars à sa rencontre d'un pas timide.

Le Thomas d'avant se serait empressé de lui sauter dessus pour la peloter sans pudeur et sans états d'âme. Le Thomas d'aujourd'hui se demande comment l'aborder sans la brusquer.

— Tu fumes ?! me dit-elle d'une toute petite voix.

— Le stress.

L'échange est frileux, mais il a le mérite d'exister. Un peu plus confiant, je prends sa main dans la mienne.

— On marche un peu, tu veux bien ?

Elle se contente de remuer la tête de haut en bas.

J'ai l'impression de retourner quelques semaines en arrière, lors de notre premier baiser dans les rues de Bordeaux. Tellement de choses ont changé depuis ce soir-là sur le quai du tram. Je voulais la baiser, l'accrocher coûte que coûte à mon tableau de chasse. J'étais sûr d'y arriver et sûr de la jeter ensuite. Là, mes doigts emmêlés aux siens, je retiens mon envie de l'attirer contre moi pour lui prouver à quel point elle m'a manqué, parce que j'ai peur. J'ai peur de lui faire peur.

En silence, nous longeons la résidence, puis tournons derrière le bâtiment. À l'abri des regards de Justine et d'Antoine restés près de leur voiture, je m'arrête. Je n'en peux plus. Il faut que je sache s'il existe encore une chance, même infime, que l'on puisse reprendre quelque chose tous les deux. Je fais un pas vers elle, mais elle recule aussitôt et s'adosse à la façade de l'immeuble. Ses yeux rougis m'évitent, mais j'ai le temps d'y lire un mélange de détresse et d'envie qui transperce mon cœur déjà bien abîmé.

— Hey ! dis-je en lui caressant la joue du bout de mes doigts, tu as peur de moi ?

Cette idée me fait si mal que je regrette même d'avoir posé la question par crainte de la réponse.

— Je n'ai pas peur de toi, Thomas. J'ai peur de moi et de mes réactions lorsque tu es si près.

Elle me laisse dessiner le contour de ses lèvres, mais refuse de me regarder. Je comprends ses angoisses. Pourtant, je donnerais tout ce que j'ai pour qu'elle me pardonne et accepte de m'embrasser.

*Tout ce que j'ai ? Bordel ! Je l'aime tellement !*

— Tu es la seule femme dans ma vie, je ne veux pas que tu en doutes.

— Donc, tu peux me dire où tu étais ? m'interroge-t-elle alors qu'une larme perle au bord de ses paupières. Pourquoi ces mensonges sur tes absences ?

Si je lui crache tout, je mets ma main au feu qu'elle prend ses jambes à son cou sans se

retourner. Je tremble quand je soulève son menton pour qu'elle lise dans mes yeux.

— J'étais à Paris pour mon père. Je t'ai dit que c'était compliqué avec lui. D'ailleurs, c'est tellement compliqué que, jusqu'à ces derniers jours, Tina ne connaissait même pas son existence. J'ai toujours préféré faire comme si je n'en avais pas. Mon séjour là-bas n'a rien à voir avec une quelconque maîtresse. Ça m'a déchiré le cœur de te laisser, mais je n'avais pas le choix. Éli, je ne suis pas l'homme le plus romantique du monde, je ne suis pas parfait. J'aime plaire, j'aime les femmes et je suis drogué au sexe. Je ne te l'ai jamais caché. Mais je suis aussi totalement addict de toi. Tu me manques. J'ai besoin de toi et je ne peux pas croire que tu ne ressenties rien pour moi.

Je piétine pour résister au magnétisme qui m'attire vers ses lèvres.

— Tu savais que j'avais peur de souffrir et c'est pourtant ce que tu me fais vivre. Il y a plus trois ans que j'essaie de me protéger et il a suffi que tu arrives dans ma vie pour que je tombe en plein dans le panneau.

— Éli, j'ai envie d'être là pour soulager tes blessures passées. J'ai envie de les comprendre et de t'aider à les surmonter. J'ai compris tellement de choses depuis le week-end dernier.

— Alors pourquoi tu m'as caché être allé Paris dans la semaine ? lâche-t-elle sèchement. Tu aurais pu m'en parler quand nous étions sur la plage. Pourquoi tu n'as pas cherché à prendre plus de nouvelles quand tu es parti de chez moi ? Après tout ce que je t'avais raconté, tu n'as pas eu l'air d'être très inquiet. Tu as mis des heures à répondre à mes textos samedi soir... Pourquoi ? Ton père est insomniaque ? Tu lui fais la causette en pleine nuit ?

Le regard voilé par les larmes, elle se tait, essoufflée et chancelante.

*On y est !* Le moment fatidique est arrivé et je pense ne jamais avoir eu aussi peur de ma vie.

— Parce que... Je ne suis pas certain que tu aimes ce que je vais te dire.

— On est là pour crever l'abcès alors va jusqu'au bout, ordonne-t-elle d'une voix pourtant hésitante. Puisque *soi-disant* tu n'as pas de maîtresses, qu'est-ce que tu me caches ? Ton père n'est pas le fond du problème n'est-ce pas ? Tu pars faire des compétitions de poker ?

— Je ne nie pas qu'il m'arrive de jouer, mais non !

— Alors quoi ?!

Lorsqu'elle lève un sourcil impatient, je fais un demi-tour sur moi-même, incapable de la regarder dans les yeux, et plaque les deux mains derrière ma tête.

— Je ne suis pas celui que tu crois. Samedi soir, j'étais avec des anciens potes de fac pour me changer les idées.

— Et qu'est-ce que ton père à avoir là-dedans ?

— Je gère des trucs pour lui sur Paris de temps en temps. J'avais besoin d'évacuer mon stress parce que, depuis que je te connais, j'ai peur de te dire la vérité.

Je n'entends plus son souffle dans mon dos, mais il est trop tard pour reculer, alors je termine :

— Mon père est... très... très... riche.

Elle reprend sa respiration alors que la mienne s'est accélérée tout à coup. Je suis dans la catégorie sociale de ceux qu'elle déteste et je ne peux rien y changer.

— Pourquoi tu ne m'en as jamais parlé ? reprend-elle avec une voix étranglée.

— Éli, tu me répètes sans arrêt que tu ne veux pas entendre parler d'argent. Je ne voulais pas que mon fric soit une barrière entre nous et du coup, je n'ai pas su comment aborder le sujet. Je t'ai menti.

Je me retourne. Son regard a retrouvé sa couleur d'origine. Il s'enfonce dans le mien avec

délice et me coupe le souffle.

— Embrasse-moi, implore-t-elle en fermant les yeux.

Un délicieux frisson débute à la plante de mes pieds et remonte jusqu'à la racine de mes cheveux en réveillant chaque terminaison nerveuse de mon corps. Mon cœur s'emballe et je ne me fais pas prier pour fondre sur ses lèvres. Nos langues avides se rencontrent. Elles entament un rock endiablé tandis que nos mains impatientes glissent sous nos vêtements à la recherche de la peau de l'autre. Elle gémit dans ma bouche quand mon érection se presse contre son ventre. Putain, je n'ai jamais autant apprécié qu'une femme lâche prise contre moi.

Nous nous dévorons pendant un temps qui n'appartient qu'à nous. Plus rien n'existe autour de moi. Sauf elle, sa peau douce et son parfum ensorcelant. Puis je romps le contact et la regarde en souriant.

— Tu m'as sincèrement beaucoup manqué, ma chérie.

— Tu m'as manqué aussi... mon cœur.

Ce petit mot atteint *mon* cœur en un dixième de seconde et je me sens léger, libéré.

— Ne doute pas de ce que je ressens pour toi, Éli. Jamais !

Si elle pouvait comprendre entre les lignes à quel point je l'aime !

*Putain, merde ! Je ne suis pas encore prêt à prononcer ces trois mots qui me font si peur.*

— Je suis désolée de ne pas t'avoir écouté plus tôt, admet-elle, ses bras noués dans mon dos. Je me fiche de ton fric en fait. C'est... c'est juste toi que je veux.

— Ma chérie, je suis tout à toi.

— C'était tellement stupide, mais je ne suis pas... dans mon état normal en ce moment, soupire-t-elle la tête enfouie contre ma poitrine.

Ces foutus cauchemars !

— Je sais, dis-je en lui caressant les cheveux. Justine m'a raconté. Si tu veux toujours de moi, je serai près de toi chaque nuit pour t'aider à surmonter toutes tes peurs. Qu'en penses-tu ?

Elle resserre son étreinte et lâche un soupir de soulagement.

— Je ne veux plus penser Thomas.

Chaque seconde qui défile, je profite de l'ange que je tiens dans mes bras et qui est entré dans ma vie pour la chambouler si merveilleusement. Je ne veux plus penser, moi non plus. Je veux juste que ce moment de plénitude dure une éternité.

**Élisa**

Je voudrais rester blottie contre Thomas à n'entendre que les battements de son cœur et l'appel de mon corps avide de ses caresses. Je voudrais que le temps s'arrête.

— Je pense que l'on devrait rejoindre tes amis, glisse-t-il à mon oreille, en frottant tendrement mes épaules. Sinon Justine risque de se demander si je ne t'ai pas kidnappée.

Les baisers de Thomas sont une thérapie efficace, car j'étouffe un rire timide contre son torse.

Main dans la main, nous retournons sur nos pas jusqu'au parking. En voyant mes amis serrés l'un contre l'autre sur les marches de l'entrée de l'immeuble, je constate que leur attente n'a pas été insupportable. Elle a les lèvres gonflées et lui les yeux brillants d'envie. J'aurais aimé être une petite souris, non pas pour me cacher pour une fois, mais pour observer en catimini leurs baisers passionnés.

*Voyeuse !* Ma conscience dépravée reprend du service et j'en viens presque à penser que c'est bon signe.

— Alors les jeunes ? crie Justine sans se détacher des bras d'Antoine. Vous avez enfin réussi à communiquer à ce que je vois !

Son regard se porte sur nos doigts enlacés et un sourire illumine ses prunelles.

*Ma Ju d'amour, comment pourrais-je te remercier pour tout ce que tu fais pour moi, pour nous ?*

— Je pense que nous parlons la même langue maintenant, se moque Thomas en lui adressant un clin d'œil avant de poser un baiser sur ma tempe.

Je tire sur son bras pour lui faire part de mon embarras. Décidément, Justine et lui ont le même humour. Il s'amuse à jouer avec mes émotions, comme elle le fait très souvent aussi, mais c'est aussi comme ça que je l'aime : détendu, avec ses yeux émeraude brillant de malice. Je ne veux plus revoir le visage grave et blessé qui m'a accueilli tout à l'heure.

Il est riche ! Et alors ? Jamais il ne s'est servi de son argent pour me rabaisser ou me faire du mal, c'est tout ce qui compte. Mon Dieu ! L'amour peut faire accepter tellement de choses !

— On se pèle à vous attendre depuis des plombes, ajoute Justine, collée à son chéri. Tu nous invites chez toi, ma belle ?

Prise de court, je ne sais pas quoi répondre.

— Euh ! Je n'ai rien à manger dans mon frigo !

— C'est drôle, je m'en serai doutée. Mais bon ! Tu nous dois bien un bon café.

— Ça marche ! dis-je un peu intimidée.

J'ouvre la porte de l'immeuble. Elle passe devant moi et je lui emboîte le pas dans les escaliers.

— Je doute que tu aies eu très froid en nous attendant Justine ! ironise Thomas qui ne m'a pas lâché la main.

Elle se met à glousser et je ne peux pas voir la réaction d'Antoine, puisqu'il ferme la marche derrière nous. J'ai du mal à l'imaginer en amant torride, mais puisqu'il paraît qu'il faut se méfier de l'eau qui dort, j'esquisse un sourire moqueur. *Elle doit bien dormir l'eau chez lui alors !*

Arrivée dans mon appartement, je retire mon manteau tandis que Justine s'installe sur le canapé et Antoine se colle à elle. Bien sûr, tout ce mouvement dérange Monsieur Sam qui court se cacher sous la table.

— Je n'avais pas compris que vous étiez ensemble tous les deux, remarque Thomas en s'asseyant par terre en face d'eux.

— Figure-toi que j'ai appris la nouvelle il y a quelques heures moi aussi.

Je feins un air vexé très théâtral, puis souris à nouveau quand Antoine enlace mon amie avec tendresse. *Maintenant qu'il la tient, il ne compte plus la lâcher.*

— Mademoiselle Têtue ayant des problèmes personnels à régler avec Monsieur l'Égocentrique, j'ai préféré passer mes galipettes sous silence, si tu vois ce que je veux dire, ironise-t-elle sur le même ton que moi, en se forçant à froncer les sourcils.

— J'ai déjà fait mon mea culpa, coupe Thomas.

Justine se tourne vers moi et fixe ses yeux dans les miens comme si elle attendait ma réplique.

Bon sang ! Quand elle a une idée dans la tête, elle ne l'a pas dans le derrière celle-ci. Têtue moi ? Elle prend son cas pour une généralité !

— D'accord, soufflé-je tout en mettant la cafetière sous tension, je n'aurais pas dû me buter comme ça.

— J'aime mieux ça, répond-elle l'air satisfait. Et, au fait, en ce qui nous concerne Antoine et moi, j'ai suivi les conseils d'Éli, poursuit-elle à l'intention de Thomas. Elle m'a répété des dizaines de fois que je ne cherchais pas où il fallait. Elle avait raison. Il suffit de faire croire que l'on est malade et hop ! Le tour est joué !

— Justine ! Ne me dis pas que tu as fait semblant ?! dis-je estomaquée, les mains ancrées sur mes hanches.

Mes yeux doivent être aussi grands que des soucoupes. Je n'arrive pas à croire que Justine a séché les cours pour faire craquer Antoine. Elle m'a inventé des douleurs lors de nos échanges par SMS pendant trois jours ? Les bras m'en tombent.

— Quelquefois, il faut savoir donner de sa personne, ironise-t-elle, fière de sa manipulation. Dimanche je n'étais pas en forme c'est vrai. Mais... c'est surtout quand on a parlé toutes les deux que j'ai eu un « déclic ». Tu te rappelles quand tu m'as dit qu'il y avait autre chose dans la vie que le sexe ? Tendresse, Confiance... et cetera... J'ai tout de suite pensé à Antoine. Je savais que si je l'appelais il viendrait aussitôt.

— Comme technique de drague, y'a mieux tout de même, dis-je encore sous le choc de sa révélation.

J'aurais aimé voir la mine défaite d'Antoine... ou pas, lorsqu'il a compris qu'elle jouait la malade imaginaire ! Je secoue la tête pour évacuer toutes les images obscènes qui s'y bousculent. Antoine profitant de la soi-disant faiblesse physique de Justine pour lui sauter dessus est une hypothèse irréaliste.

— Tu ne t'en es pas plaint mon chat ? l'interroge-t-elle en lui posant la main sur sa cuisse.

— C'était même plutôt plaisant. J'ai très vite compris qu'elle jouait la comédie. Mais je dois dire que le jeu était plutôt excitant.

D'abord, l'assurance avec laquelle il répond me laisse sans voix, puis je ricane en ouvrant de grands yeux :

— Mon chat ? Arrête-moi si je me trompe, mais c'est bien toi qui te moquais de « mon cœur » il y a quelques jours ?

— Mon chéri sait très bien ronronner et il est beaucoup plus efficace que Sam pour les caresses, je t'assure, lâche Justine en glissant dangereusement sa main vers l'entrejambe de l'intéressé.

*Ben voyons ! Ne vous gênez pas surtout !*

Je parie que dans deux secondes ils finissent à poils ces deux-là.

— Le plus dur est de passer la barrière de la pudeur, explique Antoine dont les yeux brillent de lubricité.

— Dans certaines circonstances, Monsieur Mons est l'antonyme de la timidité, glousse Justine en s'adressant à Thomas.

Sa joie fait plaisir à voir et je suis contente d'avoir contribué au rapprochement de ces deux-là. J'envie sa faculté à prendre la vie comme elle vient, sans pudeur, sans se poser de questions et à profiter de chaque moment.

Sans mes angoisses qui me gâchent la vie, ma relation avec Thomas n'aurait jamais été chaotique. J'aimerais revenir en arrière et tout recommencer. Cependant, je sais que même si les dommages collatéraux du dossier Grégoire sont nombreux, avec l'aide de Justine, je réussirai à les surmonter.

— Discrétion Zéro est contagieuse.

Je me moque en gloussant alors que Justine ouvre de grands yeux.

— Discrétion Zéro ? répète-t-elle, prête à s'étrangler. C'est moi que tu appelles comme ça ?

— Ça m'a échappé, mais oui ! Reconnais quand même qu'à ce niveau-là personne ne te bat.

J'éclate de rire entraînant Antoine et Thomas à ma suite. Puis Justine, après avoir bougonné par principe plusieurs secondes, s'y met aussi.

— Moi d'après un SMS que m'a envoyé Justine, c'est Sexy-man si j'ai bien compris, intervient Thomas qui rigole toujours. Je reconnais que c'est un peu plus valorisant que Discrétion Zéro, mais j'adore l'idée. Tu en as d'autres comme ça à nous sortir ? rajoute-t-il en me regardant.

Je me racle la gorge sous l'œil moqueur de Justine qui attend avec intérêt que je réponde.

— Je n'ai pas trouvé pour Antoine...

— Monsieur Parfait, me coupe Justine fière de sa trouvaille. Et toi, tu t'en es trouvé un pour toi au moins j'espère

*Ça m'aurait étonnée !*

— J'ai tendance à donner des surnoms facilement, grogné-je consciente que Justine me harcèlera jusqu'à ce qu'elle connaisse le mien. Par exemple, l'horrible chauffeur qui m'a foncé dedans m'a fait si peur que je l'ai comparé à Hulk et moi... je... quand ça ne va pas c'est Miss Godiche.

*Et là elle a atteint les fins fonds du ridicule.*

Je n'ai pas droit à un soupir de ma meilleure amie, mais à trois en même temps et j'enfonce un peu plus la tête dans mes épaules.

Quelle idée d'avoir entamé la discussion là-dessus !

— Pour ma part, je pencherai plus sur Mademoiselle Mystère ou carrément Sexy-woman, mais bref ! Revenons à nos moutons, je veux bien des détails polissons !

*Voilà qu'il s'y met aussi ! On n'est pas sorti de l'auberge.* Je me demande si je n'aurais pas préféré continuer sur la lancée des qualificatifs, même idiots, plutôt que d'entendre ma meilleure amie se lancer dans un discours détaillé et encore plus embarrassant.

— Dis donc, ce n'est pas ta jumelle par hasard ? ! lui dis-je en essayant d'être moqueur. Parce

que, question curiosité et lubricité elle en connaît un rayon !

J'entraîne mes camarades dans un nouvel éclat de rire. Je profite de cet intermède pour déposer les cafés sur la table de salon. Puis, je m'installe sur les genoux de Thomas et me blottis contre son torse. J'apprécie l'ambiance légère qui plane autour de nous et, surtout, la chaleur de son corps contre le mien.

— On est quand même deux couples très atypiques, lance Antoine en portant la tasse à ses lèvres.

— À qui le dis-tu ! admet Thomas dans un soupir... Éli, il manque une petite touche musicale. D'habitude, c'est la première chose que tu fais en rentrant chez toi. Non ?

Savoir qu'il a noté ce détail, au demeurant insignifiant, mais primordial dans ma vie bouleverse mon cœur qui s'affole.

— J'y vais ! propose Justine qui entraîne Antoine avec elle pour choisir un morceau.

Thomas profite de l'éloignement momentané des deux tourtereaux pour mordiller mon oreille. Puis, il glisse sa main sous mon pull. Je tressaille et sens mon entrejambe s'humidifier.

*Déjà ?!*

— Impatiente ? me chuchote-t-il sans cesser ses caresses.

Je hoche la tête et la fourre dans son cou. L'odeur de sa peau, son parfum — *lui* — tout attise mon désir. Moi qui lui reprochais son obsession pour le sexe, je constate que, dans ses bras, je ne pense qu'à ça.

— Voilà pour la musique Monsieur Johannson ! lance Justine en revenant s'affaler sur le canapé.

— Parfait ! répond-il en se raclant la gorge.

La voix de Cabrel accompagne Thomas dans une discussion avec mes amis. Déformation professionnelle oblige, il s'intéresse d'abord à leurs études, puis à leurs projets professionnels et enfin, à ce qu'ils ont prévu pour les vacances qui approchent.

L'oreille collée contre ses pectoraux, je n'écoute pas. Je suis trop absorbée par sa respiration qui s'accélère au rythme de mes caresses sous sa chemise et par son érection que je sens gonfler contre ma hanche. Je l'excite. Impatiente, je voudrais que l'on soit seuls, tous les deux.

*Pour qu'il te débarrasse de ton string trempé et te soulage.*

J'ai souvent détesté ma conscience, au point d'en avoir presque honte. Mais aujourd'hui je voudrais que tout le monde l'entende.

Bon sang ! Si Justine et Antoine ne comprennent pas très vite que j'ai besoin d'être seule avec Thomas, la douleur de mon entrejambe va devenir tellement insupportable que je vais jouir devant tout le monde !

*Et là, ce sera vraiment la honte !*

— Je vais travailler au fast-food de la place Victoire, déclare Antoine. Je passe mon permis de conduire et j'ai une voiture à financer.

— Moi je ne sais pas encore, grimace Justine. Je suppose que je vais glander, comme d'habitude.

— Et toi, ma chérie ? s'enquiert Thomas en se penchant vers moi.

— Euh... Je pars chez mes parents pour une semaine, dis-je en sortant difficilement de la petite bulle de tendresse dans laquelle je m'étais confortablement installée.

— Et toi Monsieur Je-veux-tout-savoir ? rebondit Discrétion Zéro. Tu vas rendre visite à tes parents pendant les vacances ?

Je sens les muscles de Thomas se contracter sous mes doigts. Aïe, sujet sensible !

— Aucun risque. Mes relations avec mon père ne sont pas au beau fixe, comme tu le sais. Et... ma mère est morte il y a vingt ans.

— Désolée, s'excuse-t-elle aussitôt.

Un silence s'installe quelques instants et j'ai mal au cœur tout à coup.

— Sinon les jeunes, je vais me mêler de ce qui ne me regarde pas, reprend Thomas avec entrain dans l'espoir d'alléger l'atmosphère, avez-vous prévu quelque chose pour le reste de la journée ?

— Serait-ce un appel à peine dissimulé pour nous demander de partir ? ironise Justine en jouant des sourcils.

— Touché ! ricane-t-il alors que je lui donne une petite tape dans les côtes.

*Décidément, je vais avoir du fil à retordre avec ces deux-là.*

— Maintenant que j'ai joué les négociatrices, vous devriez vous en sortir tous les deux entre adultes civilisés, hein ?

— On devrait se débrouiller, répond Thomas avec un large sourire.

L'air satisfait, Justine m'adresse un clin d'œil tandis que mon Sexy-man à moi ne se gêne pas pour grignoter la base de mon cou.

Oh, mon Dieu ! Un frisson de plus et je gémis.

— J'imagine que vous n'avez pas l'intention d'assouvir la même faim que nous, ricane-t-elle. Moi j'ai vraiment la dalle, j'avalerai un bœuf.

— Tu n'as même pas idée ! lui assure Thomas.

Je dois être aussi rouge qu'une tomate quand je me lève pour embrasser mes amis, mais je fais comme si de rien n'était et glisse un « merci » discret dans l'oreille d'Antoine.

— Tu te rappelles ce que je t'ai dit ? me chuchote-t-il. Une confiance inébranlable pour l'avenir. Fonce Éli, sans te retourner ! Je t'assure, ça vaut le coup.

Je hoche la tête tandis qu'il dévore Justine des yeux. Avancer sans regarder derrière moi, c'est bien ce que je compte faire. Dès maintenant.

Je les raccompagne jusqu'à l'entrée et Thomas me suit en me tenant la main. Puis, lorsque la porte se referme, il me plaque contre la cloison.

— Enfin seuls, ma chérie, murmure-t-il en posant une guirlande de baisers dans mon cou. Je pensais qu'ils ne partiraient jamais.

Mon corps réagit aux caresses de ses lèvres empressées en se mettant à trembler et quand ses mains s'aventurent sous mon pull, je couine d'impatience.

— Vous avez triché, Mademoiselle De Sacco !

— Ah... oui ?

— Vous m'avez excité alors que je ne pouvais pas vous rendre la pareille.

Du bout de la langue, il dessine le contour de mon oreille et je pousse un second gémissement. Mon entrejambe ruisselle. Je n'en peux plus.

— Vous avez tout le loisir de vous rattraper maintenant, Monsieur Johannson, dis-je, haletante.

Il fait un pas en arrière et penche la tête sur son épaule, l'œil lubrique.

— Si je m'écoutais, je te prendrais là, tout de suite. Mais tu vas devoir attendre un peu.

Je grogne de frustration. Il ne va tout de même pas me laisser comme ça ?

— Ne pose aucune question, me dit-il en posant son index en travers de ma bouche. Prends des fringues de rechange et suis-moi.

Je suis bien décidée à ne pas commettre la même erreur que le week-end dernier et à ne pas

tirer de conclusions hâtives avant de connaître les tenants et les aboutissants. Alors, je fourre quelques vêtements dans un sac à dos et sors de l'appartement sans broncher.

J'écoute ses consignes. Je conduis jusqu'à l'emplacement où j'ai l'habitude de garer Viviane, puis nous prenons le tram et descendons au Grand Théâtre. Thomas ouvre la marche et quand il s'arrête devant une grande porte cochère, il m'offre le sourire d'un enfant sur le point de me montrer un trésor. Il m'attire contre lui et lève la tête vers les fenêtres du premier étage.

— Voilà ici, c'est chez moi !

*Qu'est-ce que... ?*

— Comment ?

— C'est encore un peu la pagaille, je viens à peine d'emménager, m'avoue-t-il avec fierté. Ces trois derniers jours, j'ai couché à l'hôtel, mais il y a un lit et nous allons pouvoir l'étreindre ensemble et continuer ce que nous venons à peine de commencer. Tu seras la première femme qui entre dans mon appartement.

Il m'entraîne à l'intérieur du bâtiment et m'attire contre lui.

— Aucune femme n'a jamais couché dans mon lit, murmure-t-il contre mon cou. Mais toi ma chérie, je te veux avec moi tous les jours et toutes les nuits.

*S'il pouvait m'aimer autant que je l'aime, je serais au sommet du bonheur !*

Les doigts serrés sur la lanière de mon sac à dos, j'inspire pour échapper à un vertige qui menace de me faire vaciller. J'ai besoin de courage pour lui poser une question. Une seule.

— Comme une... petite amie ?

— Mieux qu'une petite amie !

Ses lèvres se posent avec délicatesse au coin des miennes.

*Mieux ? Oh bon sang ! Comment... Pourquoi... Si...*

Pour éviter à mon cerveau d'extrapoler ou de me faire perdre mes moyens, je me concentre sur le hall d'entrée et sa décoration. Le sol est en marbre rose. Les murs sont recouverts de miroirs qui rendent l'espace encore plus gigantesque. Nous passons devant un grand escalier en pierre et sa rampe en fer forgé à volutes sur laquelle je m'appuie, mais Thomas me tire par le bras.

— Il y a un ascenseur tout au fond.

*Évidemment ! Suis-je bête !*

Comme je me suis promis de détruire toutes les barrières qui ont failli m'éloigner de l'homme que j'aime, j'ignore le malaise qui m'envahit devant tant de luxe et lui emboîte le pas en souriant le plus naturellement possible.

Je refuse de repenser aux trois jours de réflexion intense qui m'ont rendue folle et encore moins de lui demander la raison de son séjour à l'hôtel. Chaque pas qui me rapproche de son appartement fait vibrer mon entrejambe et me prouve à quel point j'ai envie de lui. À quel point j'ai besoin de lui.

Devant les portes de l'ascenseur, je déconnecte une bonne fois pour toutes mon cerveau perturbateur et colle mon corps tremblant de désir contre Thomas. Pour le moment, mon unique obsession est de mettre fin à cette frustration intense qui me brûle le bas du ventre. Dans quelques minutes, je serai dans le lit d'un Dieu du sexe, et c'est tout ce qui compte.

**Thomas**

Avec appréhension, je tourne la clé dans la serrure.

— Viens ! Je t’emmène dans ma tanière, dis-je à la fois impatient et angoissé.

J’ai peur qu’Élisa n’aime pas mon appartement, qu’elle ne s’y sente pas à l’aise.

J’exhale un soupir discret et pousse la porte sur l’immense salon baigné de lumière. Du coin de l’œil, je lorgne sa réaction qui ne se fait pas attendre. Sa main se presse dans la mienne et une lueur d’émerveillement traverse ses pupilles qui virent au bleu très clair.

— C’est... grand ! dit-elle bouche bée et immobile sur le seuil de l’entrée.

J’étouffe un rire. Sa réaction est drôle et touchante. Deux cents mètres carrés ne sont rien en comparaison des lieux où j’ai vécu aux États-Unis avec mes parents, mais en proportion à son studio d’étudiante, cet appartement est effectivement gigantesque.

Bien sûr, mon père n’a pas eu du tout le même discours qu’Élisa. En consultant les photos que je lui ai envoyées, il n’a pas pu s’empêcher de dénigrer mon choix. Selon lui, cet appartement est trop petit, pas assez sécurisé et pas assez chic. Mais je m’en contrefous.

— C’est vide surtout.

Passé le cap de l’étonnement, Élisa pénètre à l’intérieur et pose son sac derrière la porte que je referme aussitôt. Je la suis en silence, le souffle coupé, suspendu au moindre de ses gestes, comme si ma respiration dépendait de son approbation. J’essaie de rester aussi désinvolte que possible. Pourtant, ma queue, comprimée dans mon jean, me crie de passer à l’étape suivante. Mais, ce qui m’importe, c’est l’avis d’Élisa, ce qu’elle va penser *elle* du peu de vie privée que je peux lui dévoiler pour le moment.

Lentement, elle parcourt la pièce des yeux, puis frotte son pied sur le sol. Elle avance jusqu’aux deux canapés Chesterfield, livrés le matin même et sur lesquels je n’ai pas encore pris le temps de m’asseoir.

— C’est étonnant, ajoute-t-elle en caressant délicatement le cuir du dossier.

— Tu n’aimes pas ?

Mon cœur s’alourdit.

— Oh si, c’est magnifique. C’est juste que je suis étonnée parce que c’est tout à fait ce que j’aime *moi*.

Je noue mes bras autour de sa taille et hume le parfum de ses cheveux. Le soulagement que je ressens est indescriptible. Pourtant, maintenant que Justine m’a ouvert les yeux sur les sentiments que j’éprouve, j’ai peur de mal faire. Je veux mériter ma jolie déesse meurtrie. J’ai failli suivre mes pulsions tout à l’heure. La baiser contre la cloison du séjour. Rapidement et avec brutalité comme je sais le faire. Mais, un sursaut de lucidité est venu me souffler que je prenais la mauvaise direction. Alors, même si mon envie pour elle tourne au désir obsessionnel, je dois la mettre à profit pour lui faire l’amour... avec passion, mais sans précipitation. Comme jeudi dernier. Si je ne veux pas qu’elle m’échappe, je n’ai plus le droit à l’erreur. Je ne veux plus jamais revivre les angoisses de ces trois derniers jours.

— Considère que tu es chez toi, ma chérie.

Elle se blottit un peu plus contre moi, mais ne répond rien. Ma frustration est à son maximum et je serre les dents tellement mon entrejambe me fait mal.

Putain ! Elle m'a pardonné alors que je n'y croyais plus. J'ai besoin qu'elle comprenne que je ne suis pas comme Grégoire, que je ne la forcerai jamais, mais que j'ai envie d'elle simplement parce que je l'aime.

Après quelques secondes de bien-être absolu dans ses bras, je glisse ma main dans la sienne et l'entraîne jusqu'à la porte-fenêtre dépourvue de rideaux. Ses yeux s'illuminent en apercevant la terrasse avec vue sur un parc arboré. Je ne peux m'empêcher de la prendre à nouveau par la taille et de l'embrasser dans le cou.

— Monsieur Johannson, vous êtes un professeur très très particulier, glousse-t-elle, la tête posée sur mon épaule. Et aussi un petit cachotier, mais si vous avez d'autres surprises comme celle-ci, je suis preneuse. Cet endroit est magnifique.

D'autres surprises ? Un pic se plante au centre de mon cœur et en une nanoseconde, je prends conscience de l'erreur monumentale que j'ai faite sur le parking de la résidence tout à l'heure. J'étais si ivre de bonheur qu'elle accepte nos différences sociales que j'en ai perdu mes moyens et je n'ai pas été jusqu'au bout de mes explications. Je ne lui ai pas révélé ma véritable identité et maintenant il est trop tard.

*Putain de merde ! Si je lui sors ça maintenant, je vais tout bousiller.*

Je lâche un profond soupir, partagé entre le bonheur de l'avoir retrouvée et la peur que cet état de grâce ne soit qu'éphémère.

Si je lui montre combien je tiens à elle, peut-être qu'elle me pardonnera plus facilement la vérité par la suite ?

Ne plus penser à rien d'autre qu'à elle et son bien-être est devenu ma seule motivation pour éviter de gâcher ces moments que j'attends depuis mon déménagement. Alors, je me détache de son corps tentateur et l'invite du regard à poursuivre la visite. Elle avance dans la grande pièce bordée de cartons et inspecte le premier qui est entrouvert et où est entassée ma collection de CD.

— Tu as du retard à rattraper en matière de chansons françaises, ironise-t-elle après avoir parcouru des yeux la première rangée uniquement constituée de musiques anglophones.

Elle tourne la tête et m'adresse un sourire amusé en pinçant ses lèvres.

— Je t'avais prévenue ! Mais je ne suis pas contre quelques changements.

Plus les minutes défilent, plus j'ai hâte que la visite se termine. Ma queue palpite au rythme de ses regards émerveillés et de ses gestes tendres. J'ai tellement envie de toucher sa peau soyeuse et plonger en elle que je trépigne d'impatience et je suis de moins en moins certain de pouvoir attendre qu'elle ait découvert toutes les pièces.

Son regard dévie vers un second carton, beaucoup plus gros que le premier, qui déborde de livres. Elle fait courir un doigt sur la tranche d'un de mes ouvrages préférés, placé au-dessus de la pile et soupire.

— « Ce qui m'intéresse, ce n'est pas le bonheur de tous les hommes, c'est celui de chacun », <sup>[22]</sup> murmure-t-elle.

Je connais une tonne de citations de ce livre que j'ai lu des dizaines de fois. Je me cale contre son dos, mon bras autour de sa taille. Puis, je repousse lentement ses cheveux sur le côté et libère sa nuque. Je la sens frissonner sous mes doigts et bloquer sa respiration.

— « Il me faudra des mois, des mois pour que je me rassasie des baisers à vous donner. Il

faudra des ans de mois pour épuiser les baisers que je veux poser sur vous, sur vos mains, sur vos cheveux, sur vos yeux, sur votre cou<sup>[23]</sup> ».

— Thomas... gémit-elle, tandis que mes lèvres goûtent à la peau brûlante de son cou.

D'un geste déterminé, elle saisit ma main et la plaque avec fermeté sur son entrejambe.

— Arrête de me faire languir comme ça ! souffle-t-elle d'une petite voix plaintive.

Sous le choc de son audace, je la retourne brusquement. Ses yeux brillants d'excitation s'accrochent au mien et je bande si fort que je me retiens de ne pas grimacer de douleur. Je suis à deux doigts de l'implosion.

— Putain, Éli ! Tu n'imagines pas à quel point j'ai envie de toi, grogné-je en pressant mon bassin contre la ceinture de son jean.

Elle ferme les yeux et se laisse aller aux caresses de ma main qui se fraie un passage dans son dos.

— S'il te plaît ! halète-t-elle.

Je n'en peux plus. Mon cœur n'en peut plus. Ma queue n'en peut plus. Mon corps entier, commandé par d'intenses vibrations, n'est plus sous contrôle. J'attrape son poignet et l'entraîne dans le grand couloir au bout du salon. À la vitesse de l'éclair, j'ouvre la porte de ma chambre et la pousse à l'intérieur. Comme si le temps nous manquait, nos souffles s'accélèrent et se mélangent. Mes mains empressées se faufilent sous son pull, cherchant le contact de sa peau veloutée tandis que les siennes déboutonnent sans pudeur mon jean. Nous trébuchons plusieurs fois avant d'atteindre le bord du lit. Il n'y a qu'elle. Moi. Et ce désir intense qui nous conduit inexorablement au bord de la folie.

Nos regards dévorent le corps de l'autre qui se dévoile peu à peu. Notre impatience est presque palpable et, grâce à l'urgence de nos gestes, il ne nous faut que quelques secondes supplémentaires pour nous retrouver nus. Éli est la première à se laisser tomber sur le matelas, les bras en croix.

— Baise-moi Thomas, souffle-t-elle en se tortillant sur le drap.

Une déferlante de frissons se propage dans mes veines, mes muscles et chacune de mes terminaisons nerveuses. Je refuse d'entendre ce verbe maudit.

La rapidité avec laquelle je saisis un préservatif dans la poche de mon jean est hallucinante, tout comme celle avec laquelle je l'enfile. Avec autant de précipitation, je m'agenouille entre ses jambes écartées. Je me penche vers elle et plaque mes mains de part et d'autre de son visage. Je m'arrête à un souffle de sa bouche entrouverte, aimanté à ses yeux bleu azur qui me supplient.

Pendant trois jours, j'ai échafaudé des dizaines de scénarios sur la manière dont je réagirais si j'avais la chance qu'Éli découvre le lit king-size qui n'attendait qu'elle. Aucun ne prévoyait qu'elle me confie son corps de cette manière. Elle est si déterminée. Si forte et si fébrile à la fois.

— Éli ! Jamais, je...

D'une main ferme, elle verrouille ma bouche pour me faire taire et esquisse un début de sourire.

— Sur le parking, je t'ai dit que je ne voulais plus penser. Mon passé, Arcachon, tes absences, ton fric, je mets tout de côté. À condition que tu m'aides à ne plus avoir peur. De tout et surtout... de moi. Ou plutôt de ce que je ressens. Je veux être en accord avec moi-même. En accord avec mon désir.

— Mais tu n'as pas besoin d'être une autre... pour que je... (*t'aime*). Je ne veux pas que tu penses que ce n'est qu'une histoire de sexe entre nous.

Bordel ! Les mots restent bloqués au fond de ma gorge. Je l'aime tellement que je n'arrive même pas à le lui dire. Je ne l'ai d'ailleurs jamais dit à personne, pas même à ma mère !

Je pose mon front contre le sien.

Où sont passées mon arrogance et mon assurance ? Merde ! J'ai l'impression d'être un gosse qui n'ose pas approcher le cadeau qu'on lui offre, et Éliisa est le plus précieux que je n'aie jamais eu entre les mains.

La baiser maintenant ? C'est tellement plus. Tellement puissant !

— Thomas ! gémit-elle sans aucune gêne. Baise-moi. Baise-moi fort. Je veux te sentir partout. J'en ai besoin. Tu comprends ?

Elle referme ses jambes sur mes reins et ses bras contre ma nuque.

Incapable de contrôler plus longtemps les vibrations qui secouent mon corps prêt à implorer, je fonds sur sa bouche. Ses doigts s'agrippent à mes cheveux tandis que je lèche ses lèvres, les mordille, les aspire, étouffant son gémissement d'impatience quand ma queue frotte contre son point sensible. Nos dents s'entrechoquent et nos langues affamées se cherchent, s'agacent et s'enroulent sur un rythme endiablé.

Sans prévenir, elle pousse avec ses talons contre mes reins. Mon bassin est propulsé vers l'avant et je plonge en elle d'un coup. Cette pénétration un peu forcée est surprenante, mais je me redresse aussitôt, saisis ses hanches et m'enfonce plus loin dans son ventre. J'échappe un grognement sourd au contact des parois chaudes et humides qui se resserrent autour de moi. Un râle libérateur en écho aux siens qui se succèdent.

— Oh mon Dieu Thomas ! crie-t-elle alors qu'elle imprime ses ongles dans mes cuisses. C'est tellement bon de... te sentir en moi.

— Putain, continue de parler ! C'est...

— Plus fort Thomas. Je veux sentir les profondeurs de mon corps grâce à toi. Ne penser à rien d'autre qu'à ça.

— Bordel !

Ma déesse introvertie, timide et inexpérimentée, s'est transformée en lionne enragée et m'a contaminé. Je glisse mes mains sous ses fesses pour nous aligner et la prendre plus profond. Je m'enfonce sur toute ma longueur, ressors, encore et encore. J'accélère mes va-et-vient. Je la bouscule, les yeux rivés sur ses seins qui balancent au rythme de mes coups de boutoir. Je savoure ses gémissements. Je suis transporté de bonheur devant son corps couvert de sueur qui se tend contre moi.

— Vas-y bébé !

Les yeux fermés, elle agrippe les draps et halète de plus en plus fort, de plus en plus vite, et laisse échapper un « je t'aime » entre deux soupirs de plaisir. Il est presque inaudible, mais moi je l'ai entendu et son murmure me plonge dans une frénésie sexuelle incontrôlable. Les muscles de mes cuisses se bandent. J'enfonce mes doigts dans la chair de ses fesses. J'entre et sors de son brasier humide avec une force incroyable. Nos chairs claquent l'une contre l'autre. Nos râles se synchronisent jusqu'à devenir un grognement unique et sourd. Nous y sommes presque.

— Oui ! Ouiii... Je...

Elle s'arque davantage, raidit ses jambes dans mon dos et enfonce ses ongles dans mes cuisses en criant. Elle explose autour de moi et il ne me faut que quelques coups de reins supplémentaires pour en faire autant. Hors d'haleine, je m'immobilise dans ses profondeurs, tout en pétrissant la chair de ses hanches et laisse échapper un grondement enragé.

Dans mes rêves les plus fous, je n'avais pas imaginé qu'une telle connexion pouvait exister. Puissante, irréelle, menant au bord de la folie. Au bord d'un précipice presque effrayant.

Je sors d'elle et me penche sur son corps essoufflé et moite. Je pose un baiser sur ses lèvres entrouvertes, avant de rouler sur le côté. En appui sur un coude, je dessine lentement des cercles autour de la pointe dressée d'un de ses seins et la regarde reprendre sa respiration.

— Ça va ? dis-je un peu inquiet.

Elle rouvre les yeux et les accroche aussitôt aux miens.

— Oui, très bien !

— Éli... pourquoi tu m'as demandé de te...

— Pour oublier, me coupe-t-elle avec un naturel désarmant. Tu avais raison. C'est magique.

*Baiser pour oublier !*

Son regard est chargé de gratitude, mais mon ventre et ma gorge se nouent. Je sens une moiteur désagréable envahir mes mains. Je suis devenu un placebo, une alternative au silence qui protégeait son secret. D'un coup, les trois petits mots, à peine murmurés, qui m'ont fait tant de bien prennent une saveur amère. Ce n'est pas moi qu'elle aime. C'est l'état de transe et d'extase que je lui procure et qui lui permet de ne plus penser.

Je m'efforce de sourire, mais je ne dois pas être convaincant, car elle incline la tête sur le côté.

— Tu es choqué ?

J'exhale un long soupir. Je lui ai promis d'être là pour l'aider à avancer et, si cela doit passer par ce genre d'expérience, je veux bien l'accepter. Je l'aime assez pour m'y résoudre. Trop pour y renoncer.

— Non, un peu étonné. Je ne t'ai pas fait mal ?

— Non. Baiser de cette manière c'est...

— Éli ! Ne parle pas comme ça, s'il te plaît. Je te l'ai dit. Quelle que soit la manière, je fais l'amour avec toi. Tu comprends la nuance ? L'a-mour.

Elle tend le bras, caresse ma joue et baisse les yeux sur mon torse.

— Je sais, murmure-t-elle, un sourire satisfait au coin des lèvres

*Alors justement ! Pourquoi ?*

Préférant ne rien imaginer, je fonde de nouveau sur sa bouche. Son bras autour de ma nuque, elle répond à mon baiser avec douceur quelques secondes, puis recule et se met à effleurer le drap du bout des doigts.

— Tu comptes dormir à combien dans ce lit ?

Elle glousse et se tortille avec sensualité devant mes yeux toujours avides de son corps parfait.

— Juste moi... avec toi. Notre première vraie nuit d'amour sera pour ce soir. Qu'en dis-tu ?

— Hum... partante ! répond-elle en s'étirant longuement avant de s'asseoir sur le bord du matelas. Tu n'as pas cours cet après-midi ?

— Non. Par contre toi oui !

Elle lève les yeux au ciel avant de les abaisser sur ma queue. Puis, elle pointe du doigt la porte à gauche du lit.

— Nous avons à peine commencé la visite de ton appartement. Il y a quoi derrière ? Je pourrais faire une entorse à mes cours, pour une fois.

*Oh, bordel Éli, si tu savais comme j'aime quand tu es comme ça. Si tu savais comme je t'aime.*

— La salle de bain privative. Je t'avoue que je suis pressé de pouvoir la baptiser comme nous venons de le faire avec le lit.

Enveloppée dans le drap, elle se lève et pousse sur la poignée de cette porte qui l'intrigue.

Lors de la visite avec Éric Lepic, j'ai craqué pour cette pièce tout en marbre gris. Depuis, je rêve de prendre Éli dans cette douche à l'italienne monumentale et entendre ses gémissements résonner contre le carrelage.

— On peut essayer tout de suite ? me taquine-t-elle avant de disparaître à l'intérieur. De toute façon, je comptais prendre une douche.

— Tu es sûre ? Tu es bien coquine aujourd'hui.

— C'est de ta faute, tu es contagieux et un très bon prof particulier.

Qui contamine l'autre ? Sans chercher à comprendre, je fouille dans la poche de mon pantalon qui traîne par terre. J'en sors un nouveau préservatif et, à grandes enjambées, contourne le lit. Quand je m'engouffre dans la salle de bain, elle laisse glisser le drap le long de son corps nu et, sans me quitter des yeux, ouvre le robinet de la douche.

— Je veux plonger en toi lorsque tu seras toute mouillée, dis-je en enfilant ce fichu morceau de latex sur mon érection grandissante.

— Je le suis déjà, se moque-t-elle, l'œil lubrique.

Je l'attire contre moi et écrase mes lèvres sur les siennes. Ma queue est infatigable et elle palpite de nouveau contre son bas-ventre. Sans aucune pudeur, Éli recule sous le jet d'eau chaude et m'entraîne avec elle. En quelques secondes, nous sommes trempés. J'écarte une mèche de ses cheveux qui se collent sur son visage plus épanoui que jamais. Aussitôt, elle se tourne vers le carrelage et y plaque ses mains.

— Éli !

— Prends-moi encore Thomas, lâche-t-elle dans un souffle. J'ai besoin de cette douleur exquise que tu me fais ressentir quand tu es... plus brutal.

Alors qu'elle écarte les jambes, je trace une ligne invisible le long de sa colonne vertébrale. Je descends sur ses fesses et pars effleurer ses plis gonflés prêts à me recevoir. Elle tremble tellement d'envie sous mes doigts que je n'hésite pas. Je saisis ses hanches à pleine main et plonge en elle d'un seul coup de reins. Elle crie et presse ses fesses contre moi, me demandant silencieusement de continuer. J'entame de longs va-et-vient puissants. Je frissonne à chacun de ses gémissements de plaisir. Je suis ivre de son corps de déesse et les sensations qu'il me procure me donnent le vertige.

— Nom de Dieu, tu me rends fou !

— Plus fort Thomas, implore-t-elle en haletant. Je veux sentir que tu me possèdes et que tu es aussi entièrement à moi.

— Nom d'un chien, Éli ! Ne me quitte plus jamais, je n'y survivrai pas. Je te jure que je ne suis qu'à toi, ma chérie.

— Je te le promets, souffle-t-elle en gémissant.

Ses muscles se contractent autour de ma queue qui enfle encore et j'enfonce mes doigts dans la chair de ses hanches. Chacune de ses plaintes lascives provoque un frisson de plaisir qui m'inonde jusqu'à la racine de mes cheveux. Puis, ses jambes se raidissent, ses mains se crispent sur le carrelage.

— Oui... oui... je... je t'aime !

Cette fois, je l'ai bien entendu. Il n'y a aucun doute possible. Je la presse si fort contre moi que je suis certain qu'elle ne peut même plus respirer. Mais, je ne suis que tremblements et mon corps ne répond plus. Il va et vient à une vitesse infernale. Éli est mienne. Rien d'autre ne compte.

La vague de l'orgasme qui déferle une nouvelle fois autour de nous nous arrache des cris de douleur exquise avant de nous laisser essoufflés et pantelants. Je me résous à me retirer de sa chair brûlante qui vibre encore et lâche un soupir discret. Elle m'aime. Elle me l'a dit et je suis un con qui n'arrive pas à sortir cette magnifique phrase de ma bouche. Ces trois petits mots m'ont fait jouir avec une puissance que je n'imaginai pas.

J'embrasse avec délice chaque centimètre carré de la peau de son dos, tandis que nos respirations retrouvent un rythme normal. Puis, elle se retourne et j'admire ses yeux bleus encore brillants d'excitation.

— Dorénavant, lorsque tu prendras une douche, tu penseras à moi, dis-je d'une voix étranglée par l'émotion.

*Et je ne penserai qu'à toi moi aussi.*

— Vieux ! s'exclame-t-elle en me donnant une petite tape sur l'épaule.

La voir détendue, sans retenue avec moi est un bonheur et je savoure chaque seconde. Élisabeth est tellement plus épanouie que la jeune femme que j'ai rencontrée il y a moins d'un mois !

— Je ne m'en suis jamais caché, ma chérie. Mais je te réserve tous mes vices.

— J'y compte bien ! insiste-t-elle en posant un baiser sur mon épaule.

— En tout cas, pour ma première fois, c'était explosif !

Je ferme le robinet et jette le préservatif dans la poubelle près de la douche. Puis, je lui tends une serviette, sous son regard interrogateur.

— Je suis un grand novice de l'amour sous la douche, ça te surprend ?

— Oui, me dit-elle en étouffant un rire gêné. Tu es donc plutôt classique pour faire l'amour.

— Dis-moi chérie, je ne t'ai pas encore tout fait visiter. Veux-tu que je te montre pièce par pièce si je suis si classique que ça ?

— Prétentieux ! ajoute-t-elle en riant de bon cœur.

Bien trop occupé à la dévorer des yeux tandis qu'elle s'essuie, je reste planté, trempé au milieu de la salle de bain.

— Ambitieuse ?!

Élisabeth se pend à mon cou.

— Chiche, me murmure-t-elle en mordant le lobe de mon oreille.

— Nom de Dieu, Élisabeth !

Elle éclate de rire.

— Le Dieu du sexe aurait-il quelques faiblesses ?

Il y a moins de cinq minutes que nous sommes sortis de la douche et je la sens déjà prête à recommencer.

*Je vais mourir de plaisir !*

— Jusqu'à présent, j'étais persuadé de pouvoir répondre « non » à ce genre de question et je ne pensais pas un jour rendre les armes de la virilité devant une femme, mais...

— Dis donc ce n'est pas toi qui m'avais dit que je te supplierais t'arrêter ? me coupe-t-elle.

— Exact, mais je t'avoue que si tu continues à m'exciter comme ça, tu finiras par me supplier, même si je dois faire une cure intensive de vitamines après.

— Ça tombe bien. J'ai faim ! me lance-t-elle, une lueur coquine brillant dans ses yeux.

— De moi ?

— Aussi, mais il faut vraiment que je mange.

Elle sort de la salle de bain alors que je commence à peine à me sécher. Le sourire ne quitte plus mes lèvres. Faire l'amour avec elle était magique. Une fois de plus.

Le temps que je récupère mes vêtements qui traînent au pied du lit, Éliisa s'est déjà éclipsée.

— La vache ! crie-t-elle alors que je la retrouve dans la cuisine. C'est... waouh !

Elle fait courir ses doigts sur les meubles patinés, alors que je me presse dans son dos.

— Tu sais cuisiner ? me demande-t-elle en grimaçant.

Je connais déjà la raison de sa question et ne peux m'empêcher de pouffer de rire.

— J'ai quelques qualités en dehors de la position horizontale. Ça t'intéresse ?

Elle se retourne et s'adosse au plan de travail, l'air perplexe.

— Ce qui veut dire ?

— Quand j'ai fait la vaisselle chez toi, j'ai vu le contenu très minimaliste de ton placard. Je suppose que tu détestes faire la cuisine... et que tu n'aimes pas faire le ménage non plus.

Le rose lui monte aux joues. Elle me tire la langue et hausse les épaules. Elle est encore plus craquante quand elle fait semblant de boudier.

— Quel est ton plat préféré ?

— Tout ce qui se mange en fait, me chuchote-t-elle à l'oreille.

Si elle continue comme ça, elle n'aura rien à manger pendant plusieurs heures. Le temps de tester chaque pièce de l'appartement, il faut bien ça. Tant pis pour ce que m'a confié Justine sur les comportements alimentaires douteux d'Éliisa. Et tant pis pour ma queue qui mettra peut-être des jours avant de retrouver sa forme.

— Attention ma chérie !

Je la menace du doigt en riant.

— Même pas peur, me défie-t-elle en vissant ses yeux dans les miens.

Avec un sourire en coin, elle cale ses cheveux derrière ses oreilles et se faufile sous mon bras en s'esclaffant.

— Trop facile ! se moque-t-elle, en se jetant sur le canapé.

— Tu ne perds rien pour attendre ! dis-je en avançant vers elle, la main posée sur les boutons de ma braguette.

L'aisance avec laquelle Éliisa s'est appropriée mon appartement me rend fou de joie, mais si elle compte être aussi excitée tous les jours, je vais devoir songer au Viagra pour la satisfaire.

\*\*\*

Affalé sur le canapé, essoufflé, j'observe Éliisa qui la tête posée sur mes genoux, soupire de plaisir à chaque mouvement de mes mains dans ses cheveux.

Le troisième round à peine terminé, je n'ai cette fois plus la force de bouger.

— Tu penses à quoi, mon cœur ? me dit-elle en souriant. J'ai réussi à épuiser Sexy-man ?  
*Sexy-man ? J'adore ce surnom.*

— Jamais ! dis-je en l'attirant vers moi pour l'embrasser. Tu es encore plus coquine que dans mes rêves les plus fous. Comment... comment as-tu fait pour passer au-dessus de ce qui t'est arrivé ? Tu es si forte.

— C'est grâce à toi. Je me découvre des talents cachés et dans tes bras j'oublie mes pires cauchemars.

*Je serai là pour te protéger de tes souvenirs douloureux.*

— Dis-moi, au fait, on devient bagarreuse ?

Chloé est une plaie dont il faut que je m'occupe sérieusement demain. Jamais je n'aurais pensé qu'elle irait si loin. Les femmes sont décidément très compliquées.

— C'est la première fois que je m'emporte autant, soupire-t-elle. J'ai eu des envies de meurtre et ça m'a fait réfléchir sur ton comportement avec Romain d'ailleurs.

— Chloé ne va pas me la faire à l'envers longtemps, c'est moi qui te le dis ! Elle commence à me gonfler grave. Je vais devoir mettre les points sur les « i » et les barres aux « t » avec cette jeune demoiselle. Ses yeux de biche et ses sourires lubriques en cours me gonflaient, mais s'en prendre physiquement à toi dépasse les limites de ma tolérance. Ne t'inquiète pas, je ne la frapperai pas.

— Je ne m'inquiète pas, mon cœur.

Elle se redresse et rassemble ses vêtements.

— Pauvre Tina, soupire-t-elle après quelques secondes de silence. Elle doit être triste de se retrouver seule sans toi.

J'inspire un bon coup et ferme les yeux.

— Pour Tina, il faut que je te dise...

Je lui dois la vérité sur les agissements de mon ex-meilleure amie et sur ma dispute avec elle.

*Entre-temps, j'aurais repris des forces et nous pourrions continuer la visite de l'appartement.*

**Élisa**

*Tu dois lâcher prise Éli !*

La phrase que Justine m'a rabâchée cet après-midi sur le parking de ma résidence tourne en boucle dans ma tête. Je n'ai écouté que mon corps et aussi loin que je me souviens, je n'ai jamais passé une soirée aussi délicieuse qu'aujourd'hui. Je ne pensais pas être capable d'autant de folie ! Et pourtant !

Je remonte mes genoux contre ma poitrine pour soulager mes muscles endoloris par toutes les fantaisies sexuelles auxquelles j'ai activement participé et m'enfonce en boule dans les coussins du canapé. Thomas et moi avons déjà étreint la chambre, la salle de bain et le salon. Et maintenant, l'œil rivé sur la porte de la cuisine par laquelle il a disparu depuis de longues minutes, mes pensées dérivent encore et toujours de manière tendancieuse.

— Tu aimes la viande j'espère ?

Sa voix me parvient très distinctement par la porte ouverte, mais les mots se bousculent à leur arrivée dans mes tympans.

*J'aime. Oui. J'aime. Je l'aime. Bon sang !*

J'ai osé lui dire que je l'aime avec une telle facilité que je n'arrive pas à y croire. Il n'a fait aucune remarque. Il n'a rien répondu et pourtant, je n'ai aucun regret. Profiter de chaque moment et jouir dans ses bras, de quelle que manière que ce soit, est beaucoup trop libérateur pour recommencer à me torturer le cerveau.

— Oui. J'aime... tout.

Je dois positiver. Ma journée avait mal commencé, entre mon dernier cauchemar et mon embrouille avec Chloé. Mais Dieu que mes retrouvailles avec Thomas sont divines ! Même les révélations qu'il m'a faites sur Tina et sa jalousie n'ont pas entaché l'état extatique dans lequel je me trouve depuis que j'ai pénétré dans son appartement. Chez lui.

Mieux encore ! Je comprends maintenant l'étrange comportement de cette femme que j'avais été jusqu'à comparer à Grégoire. J'arrive presque à lui trouver des circonstances atténuantes.

Comment peut-on aimer en silence un homme comme Thomas, vivre à ses côtés et supporter de le voir nous échapper sans souffrir ? Je n'ai aucune rancœur envers elle, mais plutôt une forme de pitié. Aimer passionnément un homme qui ne vous regarde plus doit être une torture.

Je m'étire et me décide enfin à me rhabiller. L'odeur exquise qui parvient jusqu'à mes narines ravive une faim de loup que j'étouffe depuis des heures. Nous sommes au beau milieu de l'après-midi et je n'ai rien avalé depuis mon café noir de ce matin. Du coup, avec le sport intensif que je viens de pratiquer, je suis certaine d'être capable d'avalier un bœuf. Lorsque je pénètre dans l'immense cuisine, Thomas est en train d'installer le couvert sur la grande table en bois près de l'îlot central.

Cette pièce, mélange de moderne et d'ancien, est une pure merveille pour les yeux. Si j'aimais cuisiner, j'adorerais y passer des heures. Si... Pour le moment, ce grand plan de travail, au milieu de la pièce, me donne des envies beaucoup moins culinaires.

*Bon sang ! Est-il possible que le désir augmente de manière exponentielle à mesure qu'il est*

*assouvi ?*

— Escalopes à la crème, ça te va ? me dit-il, l'air fier de lui.

J'écarte mes pensées lubriques et ignore mon entrejambe frémissant d'un mouvement de tête, puis je m'installe sur une chaise et me concentre sur l'assiette appétissante qu'il vient de déposer devant moi.

— En fait, tu es aussi un cordon bleu ! dis-je, admirative.

— Tu as encore beaucoup à découvrir, ma chérie.

Un sourire au coin des lèvres, il entame son assiette et scrute la mienne du coin de l'œil, tandis que je reluque les quelques centimètres carrés de son torse glabre qui se devine dans l'encolure de sa chemise.

Un instant, mes mauvaises habitudes refont surface et je crains qu'il ne me cache encore quelque chose.

*Fonce sans te retourner ! Tu dois lâcher prise ! Bon sang !*

Je viens de vivre des moments assez explosifs pour savoir qu'Antoine et Justine ont raison. J'ai perdu trop de temps et d'énergie à repousser mes sentiments pour Thomas et à m'inventer des histoires insensées sans chercher à comprendre. Cet après-midi idyllique en est la plus belle preuve et ne doit pas être une exception.

Je mange tout avec appétit et, quand je me lève pour débarrasser la table, Thomas s'approche. Il me force à reposer les assiettes sur la table et enroule ses bras autour de ma taille.

— Maintenant que nous avons repris des forces, je continuerai bien la visite, me susurre-t-il à l'oreille d'une voix pleine de promesses.

Il suit mon regard qui reluque l'îlot central à quelques mètres.

— Je te propose une alternative moins *classique* pour ce soir. Qu'en penses-tu ?

Je souris contre son épaule, humant son parfum, son odeur, *lui*. À l'évidence, il a une idée derrière la tête... *et c'est la même que moi*.

La guirlande de baisers qu'il dépose sur ma nuque m'arrache un gémissement et je le sens sourire à son tour contre la peau cuisante de mon cou lorsqu'il glisse sa main sous mon pull. Je le désire encore et toujours. Maintenant.

J'ai ouvert à Thomas le coffre-fort de mes émotions et jeté la clé. Je n'écoute plus que mon corps qui se tend vers lui. Jamais je ne me suis sentie aussi légère et prête à toutes les folies.

— Qu'est-ce que tu attends ! dis-je en accrochant mes yeux dans les siens.

En une seconde, il me soulève et me jette sur son épaule sans ménagement.

— Si tu n'avais pas *encore* un jean, je t'aurais mis une bonne fessée pour insolence, ricane-t-il.

La barrière de mon pantalon n'empêche pas mon corps de réagir déjà à sa main qui court sur ma cuisse et m'électrise.

Bon sang ! Je regrette de m'être rhabillée.

Aussitôt, il me pose devant l'îlot central. Puis, il s'empresse de retirer sa chemise et s'agenouille devant moi.

— Quelle punition choisis-tu ? chuchote-t-il en tirant mon pantalon vers le bas entraînant mon string au passage.

Sans me laisser le temps de répondre, il agrippe mes hanches, me soulève et me pose avec douceur sur le bord du plan de travail. Une puissance chair de poule envahit tout mon corps. À cause du contact du marbre froid sur ma peau nue, mais aussi et surtout parce que mon désir augmente de seconde en seconde.

— Je suis punie ?

Il me répond d'un sourire et commence par couvrir mes cuisses de baisers. Puis, il remonte vers mon entrejambe. Son souffle chaud m'électrise et, quand sa langue effleure ma fente toujours inondée, je me tends vers lui en gémissant.

— Oh mon Dieu, Thomas !

J'enfouis mes mains dans ses cheveux et me cambre pour guider son appendice expert vers les profondeurs de mon intimité.

— Avoue que je suis plus fort que toi ou j'arrête, grogne-t-il entre deux coups de langue.

La respiration sifflante, je hoche la tête. J'accepte toutes les punitions du monde et même de l'univers si elles sont toutes aussi exquises.

— C'est bien ce que je pensais, ajoute-t-il en plongeant un doigt en moi.

— Tout ce que tu voudras.

Les yeux fermés, je savoure ces instants de plénitude que seul Thomas sait me donner, car je sais maintenant à quelle sauce délicieuse je vais être mangée.

\*\*\*

*Il fait si chaud que j'ai du mal à respirer.*

*— Tu n'es qu'une garce ! Tout ça, c'est de ta faute !*

*Les cris résonnent dans mon téléphone, dans ma tête. Je tremble et pleure à m'en étouffer. Je n'ai même pas la force de parler pour me défendre. Je suis coupable, c'est vrai. Je le sais.*

*— Il t'aimait et tu l'as abandonné. Tu as donné ton corps à un autre. Tu l'as trahi.*

*Pourquoi sont-ils persuadés que je suis partie pour un autre ?*

*Malgré toute la méchanceté dont ils font preuve, je comprends leur douleur et je n'ai pas le courage de leur dire la vraie raison de mon départ. J'aurais l'impression de les tuer... eux aussi.*

*— Je n'ai rien fait.*

*— Tu n'es qu'une petite pute sans vergogne. Tu verras, tu seras punie d'avoir cédé.*

— Ma chérie, réveille-toi.

Une petite voix au loin s'imisce dans mon cerveau. Elle se rapproche. Je tangué. Mon cœur tambourine dans ma poitrine. J'ai la nausée. Pourtant je n'ai pas le mal de mer.

— Éli ma chérie, ouvre les yeux, s'il te plaît.

Recroquevillée sous le drap, je reconnais la voix de Thomas et les paupières serrées, je refuse d'affronter son regard. Je sens ses bras s'enrouler autour de mes épaules. Je loge ma tête contre son torse en soupirant.

*Cette fois-ci, il est vraiment là.*

— Chut, calme-toi.

— J'ai si mal Thomas !

Je sanglote. Cette douleur récurrente qui me tord les tripes chaque matin s'est encore réveillée et j'ai honte de me donner en spectacle de cette façon. L'empreinte de tous ces moments magiques passés avec lui s'évapore sans que je puisse l'en empêcher.

— Détends-toi, glisse-t-il à mon oreille en passant sa main dans mes cheveux.

Je sens qu'il tremble, il est aussi désarmé que moi. J'entrouvre un peu les paupières et, à la lueur de la lampe de chevet, je l'observe craintivement. La tristesse que j'avais lue dans ses yeux hier après-midi sur le parking de ma résidence est de retour et elle me hurle que je ne suis pas

une femme pour lui. Pourtant, je ne voulais plus la revoir. J'ai tout fait pour ne plus la revoir.

— Thomas, je n'ai pas le droit de te faire subir ça.

Je suis vidée, anéantie. Mes journées sont différentes grâce à lui, mais mes nuits se ressemblent. Rien ne change.

— Je ne partirai pas Éli. Je t'ai dit que j'étais à toi... quoi que tu me dises, murmure-t-il en prenant mon visage entre ses mains. Rien ne me fera changer d'avis.

Tout en parlant, il dépose de tendres baisers sur mon front, mon nez, ma bouche... Chacun d'eux est comme un pansement qui adoucit peu à peu la douleur de cette plaie béante qui ne veut pas se refermer malgré tous mes efforts.

— Lâche-toi, ma chérie. Il faut que tu me parles de tes cauchemars. Tu as déjà fait tomber tellement de barrières que tu ne peux pas baisser les bras maintenant.

En appui sur son coude, Thomas m'observe en silence.

— Tu m'as dit que Justine t'avait raconté...

— Elle m'a juste expliqué que tu avais des nuits et des réveils difficiles. Je veux t'aider, alors raconte-moi.

J'essaie d'éclaircir ma voix, mais j'ai du mal à avaler ma salive. Pourtant, je dois me débarrasser de mes démons, de mes cauchemars qui pourrissent mes nuits et embrouillent mon cerveau. Je dois vivre mes réveils comme je vis mes jours avec lui.

La bouche pincée, il m'encourage d'un signe de tête et, au prix d'un ultime effort, je réussis à ouvrir la bouche. Je lui avoue que je revis l'horrible soirée vécue avec Grégoire, que les appels téléphoniques de ses parents me hantent et que ce sentiment de l'avoir trahi me poursuit. Je ne pleure plus, mais mon corps reste secoué de spasmes malgré toutes les tentatives de Thomas pour me calmer.

— C'est toi la victime, Éli ! Tu ne dois pas te sentir coupable de ce qui lui est arrivé.

— J'ai l'impression que plus je me rapproche de toi, et plus je souffre la nuit.

— La peur joue sur ton inconscient. N' imagine pas me quitter à cause de ça. Je veux que tu comprennes que je ne t'abandonnerai jamais. Quoi que tu fasses, je ne lâcherai rien. Plus jamais.

— Je t'aime, dis-je d'une voix à peine audible.

— Éli... souffle-t-il, son regard évitant de croiser le mien.

Il resserre son étreinte comme pour compenser une douleur silencieuse. J'aimerais entendre un simple « moi aussi » en retour, mais je connais ses blessures. Je suis sûre qu'elles l'empêchent de s'ouvrir complètement à moi. Je dois lui laisser le temps.

— Ne t'inquiète pas, dis-je, mon index posé sur sa bouche. Je sais.

Il voulait me rassurer et, paradoxalement, c'est moi qui le reconforte.

— Sais-tu que je ne peux plus me passer de toi ?

Du bout des doigts, il effleure mon épaule et tire brusquement sur le drap. Ma peau nue se piquette de chair de poule. Je me redresse et capture ses lèvres.

— Fais-moi l'amour, Thomas.

Je le supplie contre sa bouche. Je ressens un besoin viscéral de le sentir en moi pour oublier toutes ces images d'horreur qui hantent mes nuits. Lui seul peut comprendre. Lui seul détient la clé de mon bien-être.

D'un coup d'œil, il consulte l'heure sur son téléphone posé sur la table de nuit, puis s'installe au-dessus de moi, les mains de chaque côté de ma tête.

— Nous avons deux heures devant nous. Je vais te faire tout oublier, en te faisant l'amour comme jamais. Inutile d'imaginer que tu vas encore rater tes cours comme hier.

Il ne me quitte des yeux et son regard est si intense que j'ai l'impression de l'entendre me crier « je t'aime ». *J'en suis certaine !*

En une journée, j'ai appris plus de choses qu'en toute une vie. J'ai compris qu'une colère extrême pouvait mener à la violence - après tout, n'ai-je pas tenté d'étriper Chloé ? - que la jalousie pouvait être dangereuse et que l'on pouvait baiser pour oublier. Ces paroles résonnent autrement dans ma tête aujourd'hui. Tout ce que je reprochais à Thomas n'est plus qu'une évidence, une question de survie pour moi dans des circonstances que je n'avais encore pas vécues. Je l'aime. Il est indispensable à ma vie et à mon équilibre.

\*\*\*

Je presse le pas sur le trottoir, puis j'essuie mes mains moites de stress sur mon pantalon avant d'entamer la traversée de la place Victoire.

Thomas a su me faire oublier mon réveil chaotique de manière divine. Magistrale même. Mon cauchemar est retourné se cacher dans le tiroir secret de mes angoisses. Seulement, ce qui m'obsède maintenant est d'une tout autre nature : je refuse que tout le monde nous voie main dans la main.

— On est d'accord ?

C'est la troisième fois que je lui pose la même question depuis que nous avons quitté son appartement, mais je tiens à ce qu'il applique à la lettre le scénario de notre arrivée à la fac.

— Oui, j'attendrais un peu, soupire-t-il l'air moqueur.

À quelques mètres derrière moi, il ralentit la cadence et me laisse pénétrer seule dans le grand hall où Justine et Antoine m'attendent.

Rayonnante comme d'habitude, elle trépigne d'impatience, car je ne compte plus le nombre de textos qu'elle m'a envoyés hier pour connaître les fameux détails croustillants qu'elle aime tant.

— Alors raconte ta soirée ma belle, lâche-t-elle en sautillant. Tu as dû prendre ton pied, puisque je n'ai reçu aucun SMS.

Je parcours la salle du regard, inquiète que les paroles retentissantes de Discrétion Zéro aient atteint le tympan de quelques étudiants, puis je l'entraîne à l'écart derrière une colonne en pierre. Antoine, devenu le prolongement indissociable de son bras, suit sans dire un mot.

— J'ai fait une visite plutôt coquine de son appartement, dis-je à voix basse mais avec fierté.

— Waouh ! lance-t-elle, les yeux écarquillés.

Alors que je comptais donner quelques éléments complémentaires pour soulager sa curiosité, je suis attirée par la voix de Chloé qui, tout au fond du hall, discute avec une de ses camarades. Elle me snobe et quand elle lance un regard langoureux et très provocateur en direction de la porte, je sais, sans me retourner que Thomas en a franchi le seuil.

Mon sang ne fait qu'un tour et mes résolutions de discrétion s'évanouissent en un quart de seconde. D'un rapide mouvement de tête, je l'invite à nous rejoindre. Après tout, l'occasion est trop belle pour ne pas être saisie.

*Chloé ma chérie, fais-moi le plaisir de te pointer et je te réserve la surprise de ta vie.*

Je la vois hésiter, mais elle finit par s'approcher de nous et je me réjouis de voir que cette blonde écervelée tombe dans le panneau.

— Bonjour, Mademoiselle Victor, dit Thomas d'une voix blanche tout en guettant du coin de l'œil ma réaction.

— Bonjour, Monsieur, répond-elle en battant exagérément des cils.

— Tu es gonflée de venir nous voir, crache Justine qui n'a rien vu de mon manège.

— C'est elle qui m'a appelée, rétorque la cruche de service en me montrant du doigt.

Incrédule, ma meilleure amie fronce les sourcils, alors que je souris de toutes mes dents à cette pétasse blonde qui me pourrit la vie depuis bien trop longtemps. Aussitôt, je passe mon bras dans le dos de Thomas et crochète mes doigts sur la ceinture de son jean. Surpris lui aussi, il tourne la tête vers moi et plisse les yeux, l'air moqueur. Il a compris.

— Monsieur Johannson, dis-je d'une voix théâtrale, voulez-vous bien montrer une bonne fois pour toutes à cette chère Chloé que mes rêves sont une réalité et que les siens ne sont que pure fiction ?

Je le serre plus fort contre moi. Il étouffe un rire sardonique et se racle la gorge.

— Bien sûr Mademoiselle De Sacco, répond-il en relevant mon menton du bout des doigts.

Pétrifiée, Chloé nous observe et, quand les lèvres de Thomas se posent sur les miennes avec tendresse, je jubile avec l'envie de lui en montrer plus encore. Je glisse une main dans les cheveux de l'homme que j'aime. Son baiser devient vorace et je me mets à trembler. Non pas par crainte d'être vue, mais parce que ce désir fou pour lui ne me quitte pas. Nous nous dévorons comme si nous étions seuls au monde, puis il rompt le contact le premier. Je me fiche des sourires des étudiants qui nous regardent et des regards interloqués de Justine et Antoine. Ce qui m'intéresse, c'est la réaction de Mademoiselle Victor et quand je découvre l'état de décomposition de son visage, je suis si fière de moi que je serais prête à recommencer.

— Cette nuit était encore bien meilleure que ce petit baiser, insiste Thomas avec malice.

— J'attends de voir si tu tiendras sur la distance, *mon chéri*.

Surpris par ma répartie, il arque un sourcil et me sourit.

— Ne jamais sous-estimer l'ennemie, insiste-t-il en se tournant vers Chloé.

— Vous êtes... vous... bégaie-t-elle.

Cette blonde, vulgaire et sans cervelle, saute d'un pied sur l'autre, sans parvenir à sortir une phrase cohérente. L'humiliation la fait fulminer. Quant à moi, je me retiens d'éclater de rire. C'est trop bon.

— ... Amoureux, termine Antoine avec un hochement de tête.

Rouge de honte et rageuse, Chloé fait volte-face et fait claquer ses talons sur le sol en marbre en rejoignant ses amies qui ne sourient plus, elles non plus.

— Alors là, je suis sur le cul, lâche Justine dans un soupir.

— Tes ailes ont poussé dans la nuit, mon ange ? ricane Thomas en me caressant la joue.

J'entends mes amis glousser.

— Je dirais plutôt que mon auréole est tombée à cause de toi !

La montée d'adrénaline due à cette vengeance inattendue a balayé toutes mes craintes de me faire remarquer et je dois me faire violence pour le lâcher. Bon sang, il faut que j'aille en cours !

— Je passe te chercher à 15 h chez toi, me glisse Thomas à l'oreille après m'avoir embrassée une dernière fois.

— C'est drôle, j'ai une petite idée de la raison de ta proposition, dis-je en arquant un sourcil. Vous les hommes, vous êtes trop prévisibles.

Ils manquent souvent d'imagination. Du coup, je suis sûre de savoir ce que le mien a derrière la tête.

**Thomas**

Une chanson des Maroon Five tourne dans mon autoradio. Je conduis depuis quelques minutes sur l'autoroute, une main posée sur la cuisse d'Élisa qui semble concentrée sur la mélodie.

— Où va-t-on ? demande-t-elle.

— Tu verras.

Elle insiste depuis un bon moment pour savoir. Cependant, je veux garder le secret sur l'endroit où je l'emmène, car même si ce n'est rien d'extraordinaire, j'en rêve depuis une semaine.

Pourtant, je ne suis pas aussi enthousiaste que je le devrais. Mes yeux perdus dans le flou de la route qui défile devant moi, je réfléchis.

— Qu'est-ce qui ne va pas ? s'enquiert-elle en m'observant du coin de l'œil.

Il y a moins d'une heure, Jorge m'a reconduit chez moi après un déjeuner de travail express. Bien sûr, il était ravi de ma réconciliation avec Élisa, mais son avertissement tourne dans ma boîte crânienne comme un disque rayé :

« Vous avez fait une erreur Monsieur. Vous allez avoir du mal à cacher votre identité dans votre appartement. Mademoiselle Élisa ne vous pardonnera pas ce mensonge supplémentaire ».

Il a raison, mon euphorie de l'avoir retrouvée m'a fait prendre des risques inconsidérés et j'ai du mal à masquer mon inquiétude.

Bien sûr, j'ai donné des consignes à mon chauffeur : pas de visite intempestive. Me contacter par SMS exclusivement sur mon iPhone ou par mail, et ne donner ma nouvelle adresse à aucun client pour le moment, sous aucun prétexte. Monsieur Andrews ne doit pas exister dans mon appartement.

Il me reste encore à résoudre le problème des visioconférences qui sont programmées avec Paris pour les semaines à venir. Si je les organise chez moi, Élisa finira par découvrir le pot aux roses. Au Lux-Hôtel, je risque de tomber sur Tina, car depuis mon déménagement, je ne connais plus son planning. Qu'elle apprenne qui je suis n'est pas un réel problème en soi maintenant, mais je crains qu'elle se venge en allant tout déballer à Élisa.

Bref ! Je continue à m'enfoncer dans mon mensonge, mais si je dois perdre Élisa, autant que ce soit le plus tard possible.

— J'ai juste un coup de barre, ça va passer.

Je presse mes doigts sur sa cuisse et elle pose sa main par-dessus.

— Allez, dis-moi où tu m'emmènes !

L'œil en biais, j'observe son sourire. Il est moins radieux que ce matin, merde ! Hors de question que la magie de ces dernières vingt-quatre heures s'arrête à cause de mon humeur.

— Cette petite robe noire que tu as essayée avec Tina m'obsède. Tu vas devoir me montrer dans quel magasin vous êtes rentrées.

— Je ne suis pas étonnée. Quand j'ai vu la manière dont tu regardais Justine, je me doutais que c'était une histoire de jeans.

Je ricane sans relever sa remarque.

*Prévisible ? Attends de voir ce que je te réserve d'ici peu ma chérie !*

— En tout cas, je préfère te prévenir, poursuit-elle l'air déterminé. Ne crois pas que je vais y renoncer si facilement ! Je n'ai pas envie de me faire remarquer en cours.

Je jette un œil rapide dans sa direction. Les mains sur les hanches, elle me toise avec assurance et j'adore ça.

— Je détesterai aussi que l'on te reluque. Tu peux réserver des tenues plus sexy à notre intimité, non ?

Elle glousse et me tire la langue au moment où je me gare sur le bord d'un trottoir. Je passe ma main dans sa nuque. Ses yeux se ferment tandis qu'elle penche la tête en arrière pour appuyer mon geste.

Parfois, surtout lorsqu'elle est loin de moi, je rêve de lui crier la vérité pour en terminer avec cette souffrance qui me bouffe de l'intérieur. Le reste du temps, comme aujourd'hui, je me ronger les sangs à espérer qu'elle n'en sache jamais rien.

Penser que l'argent peut tout acheter est une connerie. Sinon, je donnerais tout ce que j'ai pour retirer cette épine venimeuse qui empoisonne mes jours et mes nuits depuis des semaines. J'ai cru que mon égoïsme dirigeait mon attitude envers elle. En fait, je me suis planté en beauté. Mon amour-propre n'a rien à voir là-dedans. Il s'agit de l'Amour tout court. Celui que j'ai toujours craint. Celui dont ma mère m'a si souvent parlé et qui rend douloureuse chacune de mes décisions.

— Tu as gagné, marmonne-t-elle en sortant de la voiture. Je te montre où est le magasin. Mais n' imagine pas une seconde me faire essayer tout le stock.

J'éclate de rire quand elle se force à froncer les sourcils. Ma jolie tête de mule est de retour et je sais maintenant que derrière cet air renfrogné, se cache une tigresse qui excelle dans le domaine de la tentation et du plaisir. Le cœur allégé à l'idée de l'admirer en vrai dans cette tenue, je lui emboîte le pas jusqu'à la boutique.

Une fois à l'intérieur, Élixa rechigne à essayer les tenues sexy que je lui propose, hormis cette petite robe noire qui attend sur son avant-bras.

— Je t'ai dit que tu n'arriverais pas à te débarrasser de mes jeans aussi facilement ! me nargue-t-elle avec un sourire espiègle alors que nous nous dirigeons vers la cabine d'essayage.

Elle s'enferme à l'intérieur et je patiente en regardant autour de moi.

Où est le temps où je faisais du shopping avec Tina dans Bordeaux ? Le temps où j'aimais la regarder jouer les vamps. Celui où j'en profitais aussi pour draguer dans mon coin. Hormis la vendeuse qui me fait les yeux doux, les choses ont tellement changé. Aucune femme ne m'intéresse et je détesterais qu'Élixa joue les aguicheuses devant moi.

Après quelques minutes d'attente, elle tire enfin le rideau. Elle tourne sur elle-même et je reste sans voix. Elle est encore plus désirable que sur la photo et j'en oublie pour un instant tous mes soucis.

— Tu en as même retrouvé le sourire, constate-t-elle avant de poser un rapide baiser sur les lèvres entrouvertes.

— Tes petites jupes m'ont fait fondre, mais là, ma chérie, je ne sais pas si je vais pouvoir résister très longtemps.

Je passe mon index à la lisière du tissu qui recouvre sa poitrine, glisse jusqu'à la naissance de ses seins et ses yeux bleus se mettent à briller. Je réalise tous les efforts qu'elle a accomplis alors que je lui mens toujours.

Putain de merde !

— Aide-moi à défaire ma robe, me demande-t-elle en se tournant face au miroir.

Je m'avance et referme le rideau derrière moi. Hors de question que quelqu'un ici reluque *ma* copine pendant qu'elle se déshabille.

Pendant que je descends la fermeture éclair dans son dos, je suis du plat du pouce sa colonne vertébrale et sens son corps frissonner sous mes doigts. La robe glisse sur ses épaules et, quand elle tombe à ses pieds, j'ai le vertige devant son corps en sous-vêtements. J'ai maté des tonnes de femmes en petite tenue, mais avec elle, j'ai l'impression de découvrir chaque fois le plaisir, l'excitation et de ne jamais être rassasié. D'ailleurs, ma queue est tout à fait de mon avis et commence à s'affoler dans mon boxer.

*Bordel !*

Un instant, elle accroche ses yeux dans les miens à travers le miroir et, lorsque je noue mes bras autour de sa taille et l'attire contre moi, elle bascule sa tête sur mon épaule et ferme les yeux.

— Je sais à quoi tu penses, affirme-t-elle en dirigeant une de mes mains à la limite du bout de dentelle qui couvre son sexe.

— Ça t'excite ? dis-je avec étonnement.

Mon index court sur la lisière de son string et se fraie un passage entre ses cuisses. Pour toute réponse, elle écarte un peu les jambes et me laisse pénétrer sa fente.

Putain elle est trempée !

— Tu deviens impudique. Tu ne cesses de me surprendre.

Elle me sourit, et plaque ses mains contre le miroir, ses fesses pointées vers mon érection qui manque de place dans mon jean.

— Nom de Dieu Élixa ! Tu es sûre ?

— Chut, on pourrait nous entendre, murmure-t-elle. Je veux que tu te sentes bien, mon cœur.

Il me faut moins d'une demi-seconde pour analyser sa réponse et tous les muscles de mon corps se contractent en même temps.

— Élixa ! Ne me dit pas que...

*Baiser pour oublier... Merde ! Non !*

Je frôle l'étranglement. Je ne peux pas croire qu'elle puisse envisager de faire ça ici, avec moi, pour moi... pour ça !

Je la force à se retourner, lui prends le visage entre les mains et fixe ses yeux où brille une lueur d'incompréhension.

— Je refuse que tu te donnes à moi pour cette raison-là. Je te veux toi parce que je... parce que j'ai envie de toi et pas pour autre chose ! Tu comprends ?

*Putain, si j'arrivais à lui dire que je l'aime les choses seraient si simples.*

Elle baisse la tête vers ma braguette et lâche un profond soupir d'impuissance.

— Je pensais que... Tu l'as bien fait toi ce matin après mon cauchemar !

Ses paroles sont pires qu'une gifle.

— Même si je voulais te reconforter, tu doutes que je t'aie fait l'amour ?

Je suis un vrai connard ! Tina avait raison lorsqu'elle me répétait que je ne connaissais rien aux femmes.

— Non, je... non c'est vrai... bégaie-t-elle.

— Regarde-moi, Élixa !

Elle me fixe à nouveau et la lueur de détresse qui fait briller ses iris me bouleverse. Je fonds

sur sa bouche et mêle ma langue à la sienne avec avidité. Aussitôt, nos mains s'activent. Elles cherchent la peau de l'autre et s'y accrochent avec empressement.

— C'est cette passion-là que je veux ! dis-je, essoufflé, en me décrochant de ses lèvres. Cette soif qui nous nourrit. Rien d'autre.

Elle se pend à mon cou et me sourit.

— J'ai vraiment envie de toi, me murmure-t-elle, haletante.

L'étincelle dans ses yeux ne trompe pas cette fois. Elle est sincère, lascive et appelle à la luxure.

*Dieu que je l'aime !*

Je la serre contre moi aussi fort que si ma vie dépendait de ce contact physique, comme si les quelques centimètres qui nous séparaient étaient un précipice à éviter à tout prix.

— Dans une heure, je te ferai tout ce que tu voudras, dans la pièce que tu voudras... à condition que tu enfiles cette petite robe noire.

Elle soupire d'impatience et accepte de renfiler ses vêtements.

*Une petite heure !*

J'entrouvre le rideau et vérifie que la voie est libre avant de sortir de la cabine.

Quelques minutes plus tard, nous sommes dans ma voiture.

— C'est une folie, grogne Éliisa alors que je mets le contact.

— Ça tombe bien, je suis fou de toi alors, dans la mesure où j'ai les moyens de t'offrir cette robe, je ne vois pas où est le problème.

— Mouais, râle-t-elle encore. En tout cas, il va falloir profiter de tout ça ce soir parce qu'à partir de demain, je crains que tu n'aies une semaine d'abstinence.

— Tu plaisantes ?

*Que quoi me parle-t-elle ?*

En voyant mes yeux s'écarquiller, elle éclate de rire.

— Toutes les femmes sont pareilles, tu es au courant, je crois ?

*Oh merde, je n'avais pas pensé à ça !*

Je pousse un long soupir de désespoir. Je vais devenir fou si je ne peux pas la toucher pendant une semaine. Hors de question de garder mes mains dans mes poches pendant sept jours ! Je suis déjà au bord de la folie, je risque l'internement psychiatrique.

— Par contre, tu auras une récompense à ta semaine de frustration, me lance-t-elle l'air fier.

Elle fouille dans son sac et en sort une boîte de médicaments.

*La pilule ! Putain de bordel de merde !*

Penser aux sensations que l'on pourra éprouver tous les deux sans ce foutu bout de latex fait gonfler ma queue encore plus dans mon jean.

— Tu n'aurais jamais dû me montrer ça maintenant. Tu es sadique ou quoi ?

Si elle continue à m'exciter de la sorte, je n'aurais pas la patience d'attendre notre retour à l'appartement.

— Par contre, prise de sang pour toi mon coco, sinon, niet<sup>[24]</sup> ! me nargue-t-elle en secouant la boîte devant mon nez.

— Pour te sentir entièrement je ferai tout ce que tu voudras ma chérie.

Même si je souris avec l'air d'être détendu, mon cerveau lui carbure au maximum. L'examen ne me fait pas peur, je me suis toujours protégé. Par contre, il me renvoie à mon pire cauchemar

du moment : mon identité sera indiquée sur cette putain d'analyses.

*Merde ! Merde ! Merde !*

Je serre les doigts autour de mon volant. Chaque chose en son temps. Il y a forcément une solution. Jorge trouvera un moyen.

*Putain ! Pourquoi je pense à lui maintenant ?*

Bien décidé à profiter de ma soirée qui s'annonce torride avec *ma* chérie, je zappe tous les problèmes à venir d'un long soupir et me concentre sur la route pour arriver au plus vite chez moi.

« Le cœur a ses raisons que la raison ne connaît point<sup>[25]</sup> ». Cette phrase n'a jamais eu autant de sens qu'aujourd'hui. Je l'aime trop pour lui dire la vérité, même si ce n'est pas raisonnable.

## Élisa

Debout devant la porte ouverte de sa chambre, Thomas regarde vers le salon l'air dépité.

— As-tu remarqué l'effet dévastateur que tu as sur le rangement de mon appartement ?

Du lit, la vue que j'aie sur son corps musclé uniquement vêtu de son boxer est juste parfaite et sa coiffure d'après-baise est si sexy que j'ai envie d'y glisser encore mes doigts.

J'enroule le drap autour de mes épaules, le rejoins d'un pas léger et prends connaissance du désastre. C'est vrai, en rentrant d'Arcachon, nous nous sommes débarrassés de nos vêtements avec tellement d'empressement que, maintenant, ils jonchent le sol à la manière du Petit Poucet.

— Ce n'est pas de ma faute si tu étais impatient ! Je n'ai même pas eu le temps d'enfiler cette petite robe noire.

Je jette un œil vers le sac du magasin posé près du canapé et glousse en suivant Thomas dans la cuisine.

Notre arrivée a été fracassante. Il ne m'a pas laissé le temps de respirer et je n'ai repris mon souffle qu'arrivée sur le lit. Et encore ! J'ai très vite regagné une planète que lui seul arrive à me faire atteindre, celle du plaisir intense, où seuls nos sens fonctionnent et que rien ni personne ne peut perturber.

*D'ailleurs, j'y serais bien restée !*

— Tu n'avais qu'à ne pas me parler d'abstinence ! ricane-t-il en se servant un verre d'eau. Je compte bien prendre de l'avance sur la semaine prochaine, mais d'abord, il faut que tu manges.

*Je rêve ! Je ne pense qu'à l'effet de son corps sur le mien et lui veut me faire manger !*

— C'est quoi cette obsession soudaine pour la bouffe ? Tu contrôles si je termine mes assiettes, tu vérifies mon petit déjeuner...

Il pose ses lèvres fraîches et humides sur les miennes pour me faire taire, puis il répond calmement :

— Je m'inquiète de ton équilibre alimentaire. Je te rappelle que nous n'avons pas encore dîné et... je suppose que tu n'as rien avalé à midi ?

Inutile d'acquiescer, mon silence lui suffit.

— C'est bien ce que je pensais, ajoute-t-il en frottant son nez contre le mien. Tu t'es surpassée en faisant la maline devant Chloé ce matin et ça t'a coupé l'appétit.

Comment peut-il me connaître aussi bien ? Chaque perturbation dans ma vie se répercute sur mon alimentation, mais dès que je suis calmée, tout rentre dans l'ordre.

— Je n'ai pas très faim ce soir et pourtant je suis loin d'être contrariée. Enfin si ! Tu ne m'as pas fait visiter toutes les pièces de ton appartement. J'attends la suite, moi. Je mangerai plus tard.

Il m'a contaminée avec son obsession du sexe. Une désintoxication d'une semaine ne devrait pas me faire de mal, à moins que je ne fasse comme ces droguées en manque... je suis folle à lier.

*Folle de lui. C'est définitif.*

Alors que je le défie du regard, une lueur d'inquiétude traverse ses pupilles et j'ai l'impression de voir Justine me faire la morale. Ça ne me plaît pas du tout.

— Je te rassure, je ne suis ni anorexique ni boulimique. Je suis certaine que Mademoiselle

Schwartz t'a aussi parlé de ça, mais sur ce coup-là, elle se trompe. Aussi loin que je me souviens, j'ai toujours mangé de façon désordonnée, même lorsque j'étais enfant, et pourtant j'étais la plus heureuse des petites filles. Je mange quand j'en ai besoin un point c'est tout !

Mon ton est monté sans que je m'en aperçoive. Bon sang ! Je suis désagréable avec lui alors qu'il s'inquiète pour moi.

*Vade retro Miss Godiche.*

— D'accord on oublie, souffle-t-il, résigné. Je ne veux pas qu'on s'engueule pour ça... (il m'attire contre lui et plonge son visage dans mon cou). Je ne te l'ai pas dit, mais je suis très fier de la manière dont tu as mis en boîte Chloé ce matin. Je n'aurais pas fait mieux.

Moi non plus je n'arrive pas encore à croire que je me sois donnée en spectacle devant toute la fac par jalousie. Mais là n'est pas le sujet. Cette pouffiasse blonde ne viendra pas s'immiscer dans mes projets pour la soirée.

— J'ai toujours faim de toi, dis-je en mordillant les lettres de son tatouage.

— Trop tentant pour refuser.

Aussitôt, il cale ses mains sous mes fesses nues et m'emporte jusqu'au canapé. Il m'y dépose avec délicatesse et je lâche le drap qui glisse sur mes épaules. Je frissonne. D'impatience. De désir. Comme si mon corps avait été privé de ses caresses pendant des jours.

*Ça fait moins d'une demi-heure ! Je ne tiendrai jamais une semaine !*

Malgré mes pensées lubriques, je décroche mes yeux des siens et les porte sur son jean qui traîne à mes pieds.

— Tu as un iPhone toi maintenant ?

Je m'étonne de voir le téléphone qui sort de sa poche et qui ne ressemble pas à celui dont il se sert d'habitude. Il l'attrape très vite et quand il glisse ses doigts sur l'écran, son visage se tend aussitôt.

— C'est pour communiquer avec mon père ! grogne-t-il l'air contrarié. Merde, attends ! Il m'a laissé un message. Je vais dans mon bureau, il faut que je le rappelle.

Il m'embrasse sur le front et ses lèvres s'étirent dans un sourire que je trouve un peu forcé.

— Putain, il faut qu'il vienne me faire chier même quand je suis avec ma copine, grommèle-t-il en claquant la porte derrière lui.

J'enregistre dans un coin de ma tête que cette pièce, juste à côté de la cuisine, n'a pas encore été baptisée par nos soins, puis je me lève, et pars à la recherche de mes vêtements éparpillés. Très vite, je me rhabille et, consciente que ce coup de fil risque de contrarier la soirée, je colle mon oreille contre la porte du bureau toujours fermée.

*La curiosité est un vilain défaut !*

Il y a bien trop longtemps que ma conscience n'avait pas mis son grain de sel !

J'exhale un soupir d'exaspération et écoute avec intérêt :

— Oui... Papa ! Ce n'était pas prévu comme ça ! À Noël on verra. C'est dans deux mois. Non impossible. Cette semaine, j'ai cours ! ... OK ! Je fais comme ça.

J'entends Thomas jurer « putain !!! » accompagné d'un bruit sourd qui me fait sursauter.

*Un coup de poing ?*

Puis, le bruit de ses pas se rapproche de la porte et je saute sur le canapé.

Lorsqu'il réapparaît, son regard est voilé et j'ai un coup au cœur, avec l'impression qu'il va m'annoncer la mort de quelqu'un. Il s'avance vers moi et prend mes deux mains dans les siennes, l'air grave.

— Mon père veut me voir d'urgence, lâche-t-il sur un ton solennel. Il m'a réservé un vol pour

Paris demain pour... toute la semaine.

Il s'affale à côté de moi, pose une main sur ma cuisse et garde l'autre serrée dans la mienne. Sa déclaration n'est pas aussi grave que je l'imaginai, mais assez tout de même pour qu'une boule se forme au fond de ma gorge. Une semaine sans se toucher est une chose, mais une semaine sans se voir en est une autre !

— Mais... la fac ?

— Arrêt maladie m'a dit mon père ! Tu n'avais pas tout à fait tort sur les travers de l'argent. Mon père appartient à la catégorie des gens qui pensent que tout s'achète ou se négocie.

D'instinct, je me raidis et Thomas resserre ses doigts autour des miens, mais il fuit mon regard interrogateur.

C'est étrange comme son arrogance disparaît quand il s'agit de parler de son père ! Même s'il tente de garder le contrôle, j'ai l'impression d'avoir un enfant obéissant en face de moi. Un enfant en quête de reconnaissance et d'amour.

— Pourquoi tu te laisses faire ? Thomas, ça ne me regarde pas, mais... tu n'as plus dix ans pour te laisser mener par le bout du nez.

Cette fois, il accepte de me regarder. L'étincelle dans ses yeux n'est toujours pas là, mais il esquisse un léger sourire et caresse ma joue.

— Primo, ma semaine d'abstinence sera plus facile à supporter si je suis loin de toi et j'éviterai les tentations. Deuxio, tu te débrouilles très bien au téléphone, je te rappelle !

*Comment ne pas m'en souvenir ?*

Quoi qu'il me dise, rien ne me fait oublier que je ne le verrai pas jusqu'au week-end prochain.

*Le week-end prochain ? Merde !*

Je me contracte de nouveau, car je réalise tout à coup qu'ensuite je vais passer une semaine de vacances chez mes parents et que je ne lui ai même pas dit que ça serait mon anniversaire.

*Quinze jours sans le voir en fait !*

Je retiens tant bien que mal les larmes qui montent jusqu'à mes yeux, mais lui l'a remarqué et il relève mon menton.

— Regarde-moi ! Je te promets que je serai rentré vendredi et que je t'appellerai tous les jours.

Il encadre mon visage avec ses mains et capture ma bouche aussitôt. Les paupières closes, je goûte avec délice à sa langue qui tournoie avec la mienne et à ses doigts qui se faufilent maintenant sous mon pull comme si c'était la dernière fois.

*Une semaine... deux semaines... c'est pire que la fin du monde !*

— Tu n'aurais pas dû te rhabiller, souffle-t-il en interrompant son baiser. Je peux te donner un avant-goût de ce qui t'attendra à mon retour si tu veux ?

Je suis son regard lubrique qui glisse vers le sac de shopping qui attend toujours sur le canapé.

— Avec la petite robe noire ?

Je le veux tout entier. Maintenant. Encore une fois. Et peu importe si ma frigidité passée s'est transformée en nymphomanie.

— Tu ne perds pas le Nord, ricane-t-il en s'emparant du bout de tissu qui le fait tant fantasmer.

— J'ai un bon professeur !

— Mademoiselle De Sacco, voudriez-vous l'enfiler s'il vous plaît ? me dit-il sur un ton faussement autoritaire. J'ai un cours particulier à vous donner et une tenue correcte est exigée.

Il me tend la robe et s'empresse de déboutonner mon jean avant que je n'aie le temps de

bouger. Puis, il glisse ses mains sous mon pull, m'aide à le retirer et je souris en imaginant que je dois être la seule étudiante de la fac à prendre des cours particuliers, voire très particuliers, avec un prof ultra sexy, torse nu et en boxer.

Alors que je m'apprête à dégrafer mon soutien-gorge, son téléphone se met à sonner. Cette fois il ne s'agit pas de son iPhone.

— Ça rappellera, j'ai une urgence, grogne-t-il dans mon oreille sans jeter le moindre coup d'œil à son mobile.

Quand j'arrive enfin à enfiler cette petite robe, la sonnerie retentit pour la troisième fois et Thomas perd patience. Il grogne, attrape l'objet agaçant posé sur la table basse et décroche aussitôt.

— Nico ! J'espère que tu as une bonne raison pour me déranger ! crache-t-il sans aucun tact... oui... elle quoi !?

Il bondit du canapé et je sursaute.

— Putain, mais c'est du délire ! J'arrive.

Quand il raccroche, il est blême. Le regard erratique, il fronce les sourcils et je sens qu'il cherche ses mots. J'ai le sentiment que, cette fois encore, ce qu'il va m'annoncer ne va pas me plaire.

— Tina a péché un plomb, lâche-t-il dans un soupir. Elle s'est enfermée dans sa chambre. Elle veut nous voir tous les deux.

Nerveux, il passe sa main dans ses cheveux avant de jeter son téléphone sur le canapé en soupirant. Mon estomac se retourne en imaginant que Tina a peut-être fait une bêtise. Pourtant, j'arrive à la comprendre et j'ai de la peine de la savoir si mal.

*Mais pourquoi veut-elle nous voir tous les deux ?*

— Elle va bien ? Enfin, je veux dire...

— D'après Nicolas oui, mais elle tient à nous voir tous les deux malgré tout.

Je m'empresse de retirer cette petite robe qui ne servira pas à l'usage prévu et alors que Thomas se rhabille en vitesse, je tente de le rassurer.

— Ne t'inquiète pas mon cœur, tout va bien se passer.

Je suis loin d'être sereine et cette rencontre me panique plus qu'autre chose, mais après tous les bouleversements de ces dernières heures, je ne suis plus à ça près.

**Thomas**

Le chemin entre les deux appartements n'est pas très long, mais il semble durer une éternité. Les mains tétanisées sur son volant, Thomas soupire toutes les deux secondes. Il n'a pas dit un mot depuis qu'il a raccroché. Je tente de le rassurer en gardant ma main posée sur sa cuisse et l'observe en silence. Il est livide et je n'arrive pas à décrypter si la lueur que je lis dans ses yeux ressemble plus à de la colère, de la peur ou de la peine.

— Éli, que ferais-tu si Justine te trahissait ? lâche-t-il enfin sans quitter la route des yeux.

— Je ne sais pas. J'essaierai peut-être de comprendre pourquoi ou de me mettre à sa place.

Il n'a pas besoin de m'en dire davantage pour que je comprenne qu'il éprouve des regrets sur la manière radicale dont il a mis fin à son amitié avec Tina.

Quand nous arrivons devant la porte de l'appartement, il n'a toujours pas rouvert la bouche et je suis de plus en plus angoissée. Il sonne et me prend la main pour me rassurer. C'est Nicolas qui nous accueille.

— Je surveillais à la fenêtre, dit-il la voix tremblante.

Il emboîte le pas à Thomas qui, les dents serrées, atteint le centre du salon le premier. Des relents d'alcool et de tabac froid me prennent à la gorge et je me retiens de grimacer quand je traverse à mon tour la grande pièce principale. Le désordre y est total. Des cadavres de bouteilles traînent sur la table basse à côté de gobelets en plastique à moitié vides. Un cendrier qui déborde sur le comptoir de la cuisine côtoie un reste de pizza et personne n'a pris la peine de ramasser celui qui est renversé sur le tapis du salon.

— Y'avait une orgie ce soir ? gronde Thomas en désignant d'un revers de la main tout ce capharnaüm.

— Juste quelques-uns de mes potes, affirme Nicolas un peu gêné. C'est plus grand chez toi... enfin, je veux dire... ici... que chez moi. Alors Tina m'a proposé qu'on y fasse la fête.

J'ai le vertige en imaginant comment se passent leurs soirées de débauche, de sexe et d'alcool à volonté, et je me refuse à penser que Thomas pouvait y participer.

Je l'observe. Un instant, je retrouve l'homme arrogant et sûr de lui que j'ai croisé au fast-food, jusqu'à ce que nos regards se croisent et que son visage se radoucisse.

— Tina disait qu'elle n'avait pas la tête à s'amuser, explique Nicolas en allumant une cigarette. Puis je ne sais pas pourquoi, elle a foutu tout le monde dehors... sauf moi. Elle n'a presque rien bu pourtant. Je ne comprends pas ce qui lui a pris.

Il met plusieurs secondes avant de trouver la poche arrière de son jean. Il y range son paquet et son briquet, puis il prend appui sur le mur, cherchant à garder un équilibre précaire.

*Lui par contre, il est complètement bourré.*

— Où est Monsieur Muscle ? intervient Thomas d'un air dédaigneux.

— Elle l'a mis à la porte aussi et après, elle s'est enfermée dans sa chambre en pleurant.

Thomas n'écoute plus. Il est devant une porte tout au bout de la pièce. Il pousse la poignée doucement, puis après quelques secondes d'hésitation, disparaît à l'intérieur.

Nicolas et moi restons de longues minutes à nous jauger, sans parler. Ses yeux rougis évitent de croiser mon regard qui cherche à comprendre qui il est réellement, car à cause de notre virée ratée à Arcachon, je n'ai pas gardé une impression très positive de lui, mais, après tout, je ne connais rien de lui.

— Je... je m'excuse pour ce qui s'est passé la semaine dernière, finit-il par avouer en tirant une nouvelle bouffée sur sa cigarette.

Revenir sur ce point douloureux après les moments fabuleux que je viens de passer avec Thomas ne me plaît pas du tout.

— Ne te fatigue pas, dis-je calmement. Je suis au courant pour le pari stupide que vous avez fait Tina, Romain et toi.

Ma voix ne tremble pas. Pourtant, à l'intérieur de moi, une douleur sourde me rappelle que je ne suis pas aussi forte que je l'espérais.

Bon sang ! Je suis venue de mon plein gré à la rencontre de ceux-là mêmes qui m'ont humiliée et je suis même sur le point de leur pardonner.

Nicolas se tait, tire de nouveau sur sa cigarette et part s'asseoir sur le canapé en cuir blanc. Je m'approche de la fenêtre, m'adosse à la cloison et le regarde gigoter sur son siège. Il fume sans discontinuer. Comme Thomas quand je suis arrivée sur le parking hier. Il fume parce qu'il est nerveux. Très nerveux. Et qu'il ne sait pas quoi faire de lui.

— Tu sais Nicolas, je n'en veux à personne. Vous avez une vie différente de la mienne et je ne suis pas dans votre trip<sup>[26]</sup>, c'est tout. Je comprends que Tina soit malheureuse et je ne sais pas comment j'aurais réagi si j'avais été à sa place.

Il lève la tête, crache la fumée accumulée dans ses poumons et me fixe, incrédule.

— Thomas a beaucoup de chance. Je veux dire... tu es très compréhensive. Pas étonnant qu'il soit tombé amoureux de toi.

Même si Thomas ne me l'a jamais dit, au fond de moi, je m'en doutais, je l'espérais et je veux m'en convaincre. Mais il y a des jours, comme aujourd'hui, où j'aimerais l'entendre de sa bouche, plutôt qu'en avoir la confirmation par un homme qui, dans l'état actuel des choses, n'est pas en pleine possession de ses facultés mentales.

*Après tout, aimer Miss Godiche n'est pas forcément facile à avouer !*

Ma conscience refait des siennes alors que j'ai d'autres chats à fouetter.

— Nous ne sommes pas venus pour parler de moi, mais pour Tina. Comment va-t-elle exactement depuis que Thomas a déménagé ?

— Depuis le début de la semaine, je vis dans la chambre de Thomas, avoue Nicolas, qui allume une seconde cigarette. Tina n'allait pas bien et Romain n'est pas quelqu'un qui s'attendrit alors... même s'il n'était pas d'accord, je me suis invité ici pour veiller sur elle. Elle vit comme un robot et pleure à chaque fois que quelqu'un parle de Thomas. C'est une fille qui a un très fort caractère et je ne l'ai jamais vue dans cet état-là.

Nicolas dans le rôle du bon samaritain, je n'y crois pas une seconde. L'impression de déjà vécu m'interpelle. Dans un genre différent, le pseudo couple Tina-Nicolas me fait penser à Justine et Antoine.

Je me décolle du mur et m'assois près de lui. Nerveux, il agite ses jambes.

— Tu es amoureux ?

— De qui ? s'étonne-t-il en écarquillant les yeux, manquant de s'étouffer avec la fumée qu'il vient d'aspirer. Je suis célibataire et je le vis très bien.

Je souris sans relever sa remarque. Tout compte fait, je ne fais pas exception à la règle. Nous sommes nombreux à lutter contre nos sentiments et à nier l'évidence. Jusqu'à ce qu'elle nous saute au visage... Pauvre Nicolas... Pauvre Tina.

Perdue dans mes pensées, je sursaute lorsque Thomas nous rejoint enfin dans le salon, le pas traînant. Il a perdu toute son assurance et mon cœur a un raté à la vue de ses yeux rougis.

— Elle veut te voir seule ma chérie, me dit-il en caressant ma joue.

J'hésite un instant, mais lorsqu'il demande une cigarette à Nicolas, j'inspire et prends mon courage à deux mains pour aller voir celle qui vient de lui faire perdre le contrôle.

La pièce n'est éclairée que par une lampe halogène près de l'unique fenêtre. Je m'avance vers Tina qui est assise en tailleur sur le lit. Elle me fixe avec ses grands yeux noirs larmoyants. Son maquillage a coulé sur ses joues et elle triture l'ourlet de sa robe portefeuille toute chiffonnée. Elle ne ressemble pas à la jeune femme élégante et raffinée que j'ai rencontrée il y a quelques semaines.

Mon regard se porte sur la table de chevet où plusieurs plaquettes de médicaments sont en vrac à côté d'un verre d'eau et je fais la grimace.

— Thomas a eu la même réaction que toi en rentrant, souffle-t-elle. Je n'ai pas eu le courage d'avalier quoi que ce soit. Pourtant, ce n'est pas l'envie qui m'a manqué.

— Tu as préféré affronter ta peine en tirant la sonnette d'alarme. C'est toujours mieux que de se morfondre.

Ces dernières semaines, j'ai appris que parler est la meilleure façon de guérir de ses blessures et qu'il n'y a rien de pire que de vouloir garder pour soi une souffrance qui finit par détruire celui qui la vit et son entourage aussi.

Du coin de l'œil Tina m'observe sans rien dire. Je crois déceler une lueur de tendresse dans ses yeux. De remords aussi peut-être ? Puis elle prend ma main et la tire vers elle jusqu'à ce que je m'assoie sur le bord du lit.

— Je te demande pardon, Éliisa.

En réalité, je ne sais pas si j'ai quelque chose à lui pardonner. Le désespoir lui a fait faire des folies, c'est tout.

— Je n'y pense plus.

— Tu l'aimes, n'est-ce pas ? murmure-t-elle en me fixant.

Je hoche juste un peu la tête de peur de la blesser, mais le sourire sincère qu'elle m'adresse me soulage.

— Tu sais qu'il a pris le risque de remettre toute sa vie en question pour toi ? continue-t-elle sans me lâcher. Il t'aime plus qu'il n'a sans doute jamais aimé personne.

Je hausse les épaules.

— Mais, il a pleuré.

Le simple fait de repenser à l'air abattu qu'il avait en sortant de cette chambre me donne la chair de poule.

— Nous avons pleuré tous les deux... de soulagement. J'avais peur que tu me prives de notre amitié précieuse. Je suis la seule responsable de notre engueulade. Ce soir, faire la fête sans lui a été la goutte d'eau de trop. J'avais besoin de crever l'abcès et de lui demander pardon. Et puis, de toute façon, je n'avais pas le droit de réagir comme je l'ai fait. Ça n'a aucun sens, puisque que... (elle se tait et exhale un long soupir). Je ne serai jamais capable de l'aimer comme tu l'aimes et de changer par amour. *Il l'a fait, tu l'as fait aussi.*

— Il... il t'a parlé de moi ?!

Je manque d'air tout à coup et tous mes muscles se tendent de crainte qu'il lui ait dévoilé mon secret, ce passé dont j'arrive tout juste à me défaire.

*Confiance ! Confiance !*

— Non, mais je ne l'ai jamais vu aussi protecteur. Ni toi aussi épanouie. Tu n'as rien besoin de dire et je n'ai rien besoin de savoir, mais ça se voit.

Je sens mon corps se détendre peu à peu.

— Tu vois Tina, il y a des douleurs dans la vie qui sont longues à guérir, mais qui valent le coup d'être surmontées.

— Je sais. J'ai appris beaucoup plus sur Thomas ces derniers temps que durant toutes ces années.

*M'a-t-il caché des choses qu'il a dites à Tina ce soir ? Pourquoi me répond-elle ça ?*

J'ai un petit pincement au cœur à l'idée qu'elle sache des choses sur lui que j'ignore.

*Jalousie ! Confiance ! Jalousie ! Confiance !*

Ma conscience se contredit toute seule et se perd dans les méandres de ma raison.

— Ça va ?

Le ton inquiet de la voix de Thomas derrière la porte me sort de ma réflexion.

— Tout va bien, mon cœur.

Même si j'essaie de le rassurer, je ne le suis pas pour autant. Je me relève, tire sur le bas de mon pull et essuie une larme isolée qui roule sur ma joue.

— Il ne le montre pas, mais il souffre beaucoup, chuchote-t-elle avant que je n'ouvre la porte. Il a peur de te perdre à un moment ou à un autre. Jamais je n'aurais pensé qu'il puisse un jour être aussi amoureux de quelqu'un. Fais-lui confiance. Il le mérite.

— Je lui fais entièrement confiance.

Je ne sais pas si ma réplique sonne juste, mais j'y ai mis toute la conviction possible.

Je pensais trouver une Tina décomposée et désespérée qui avait besoin de soutien. Elle est en réalité plutôt sereine et me ferait presque la morale.

Qu'a pu lui dire Thomas pour qu'elle soit si peu déprimée et lui si tendu ?

*Doute ! Jalousie ! Confiance !*

— Alors ? Comment ça s'est passé ? lâche-t-il, l'air paniqué.

Son regard me fait froid dans le dos et je ne peux pas me contenter de ce que sa meilleure amie vient de me dire.

— Il faut qu'on parle, Thomas ! grogné-je en ouvrant la porte.

**Thomas**

À cause de Tina, j'ai vécu les pires jours de mon existence la semaine dernière. Pourtant, la voir si abattue sur son lit m'a fait perdre pied. Elle m'a écouté lui expliquer ma rupture avec Élisabeth qui m'a fait si mal, lui avouer mes sentiments pour elle et ma peur de la perdre. Je voulais qu'elle prenne conscience du mal qu'elle m'avait fait et, contre toute attente, je l'ai sentie se radoucir alors que je me tendais de plus en plus. Elle a fini par éclater en sanglots en me disant « Je ne dois pas assez t'aimer, car jamais je ne serai capable de changer pour toi, comme tu le fais pour Élisabeth ». Je ne pouvais plus faire demi-tour et je me devais de tout lui avouer, d'être enfin honnête avec elle et avec moi-même. Il fallait que je trouve une épaule sur qui me reposer. Alors, je lui ai tout craché. Mon père, mon enfance et ma véritable identité.

Seulement, quand je me suis retrouvé dans le salon avec Nicolas, j'ai tout à coup prié pour qu'elle ne dise rien à Élisabeth.

*Bon sang ! Qu'est-ce qui m'a pris d'aller tout lui balancer ? Et de quoi Élisabeth veut-elle me parler maintenant ?*

Mon sang est glacé. Depuis qu'elle m'a lâché cette phrase en sortant de la chambre, elle s'est murée dans le silence. Elle m'a suivi jusqu'à ma voiture, l'air grave, les dents serrées, et j'ai même senti ses muscles se tendre sous son jean quand j'ai posé ma main sur sa cuisse.

J'ai cherché le bâton pour me faire battre et maintenant je suis dans la merde.

En ouvrant la porte d'entrée de mon appartement, j'appréhende les différentes questions qu'elle va me poser, car son regard est déterminé, même si elle paraît calme, bien plus que je ne le suis.

Elle passe devant moi et court jusqu'aux toilettes. Sans défense, je m'assois sur le canapé en l'attendant et quelques minutes plus tard, quand elle me rejoint, elle s'installe à côté et lâche un long soupir. Je tente de garder une apparente décontraction alors que la boule qui entrave ma gorge est en train de m'étouffer.

— Il faut qu'on parle Thomas, me répète-t-elle, ses yeux vissés dans les miens.

Ça, je le savais déjà. Ce que je ne sais pas, c'est de quoi elle veut qu'on parle. Mon pire cauchemar est peut-être sur le point de me sauter au visage.

*Putain ! pas maintenant. Pas aujourd'hui alors que je pars demain pour une semaine. Impossible !*

Élisabeth remet une mèche de cheveux derrière son oreille et les mains à plat sur ses genoux, attend que j'engage la conversation.

— Qu'est-ce qui ne va pas, ma chérie ?

Ma question est si conne que j'ai presque envie d'en rire. Je retiens ma respiration et, après une brève hésitation, pose ma main sur la sienne. À mon grand soulagement, elle ne me repousse pas.

— Pourquoi as-tu pleuré ? tranche-t-elle sans me quitter des yeux.

À ce moment précis, deux choix s'offrent à moi. Soit je lui balance tout maintenant et je peux faire une croix sur notre relation, car je n'aurais aucune chance de m'expliquer avant mon départ.

Soit je lui sers un énième mensonge sorti de sous mon chapeau imaginaire qui commence à m'encombrer et j'espère un miracle à venir.

— Je lui ai tout raconté. Notre séparation. Mon enfance. Mon père.

Ce « tout » peut englober tant de trucs qu'il est le bienvenu. Cette putain d'identité m'a toujours gâché la vie, merde !

Il n'y a bien que Tina pour ne pas être gênée par ma fortune à venir. Bien au contraire. Son visage s'est illuminé à la seconde même où je lui ai tout avoué. J'ai d'ailleurs eu la désagréable impression que son regard sur moi avait changé. Que tout ce pour quoi je mentais devenait réalité : à ses yeux, je devenais le « fils de... », le mec bourré de pognon, le bon parti à se mettre sous la dent.

Bref, j'ai pleuré comme un gosse, j'avais besoin de relâcher la pression. Celle de mes révélations, mais aussi celle de ma douloureuse constatation et celle de mes mensonges encore existants.

Bien que Tina m'ait juré qu'elle ne dirait rien à Éli, Thomas Andrews flotte toujours au-dessus de ma tête comme une épée de Damoclès et justement, cette fameuse épée est peut-être sur le point de me transpercer le cœur.

— Donc, tu lui as pardonné ?

Éli se mord les lèvres. Son ton n'est pas chargé de reproches, mais plutôt empreint de soulagement et, du coup, je me détends un peu moi aussi.

— Oui.

En réalité, j'ai suivi ses conseils. Je me suis mis à la place de Tina. Comment aurais-je réagi si j'avais senti qu'Éli aimait un autre que moi ? Je sais que ça m'aurait rendu fou. Bien plus que tout ce que Tina a pu faire ou dire. Et puis, je dois avouer que son amitié me manque chaque jour un peu plus.

— Je comprends. Mais alors pourquoi je l'ai trouvée moins déprimée que je ne l'imaginais ? insiste Éli, sans perdre son calme. Elle aurait dû être vexée ou en colère que tu lui aies caché une partie de ta vie.

— Ma chérie, Tina et l'argent, c'est une grande histoire d'amour. Du coup, je crois qu'elle est plutôt admirative et... qu'elle a compris qu'elle ne m'aimait pas réellement. Ce qu'elle aime, c'est notre amitié amoureuse sans contrainte.

— Je sais, lâche-t-elle. Je voulais juste te l'entendre dire.

Elle s'affale sur le dossier du canapé, l'air satisfait, en soupirant.

*Quoi ?! Je flippe depuis une heure pour rien !*

— Pourquoi ?

Ses yeux dévient vers ma bouche ouverte par l'étonnement, et un sourire moqueur s'étire sur ses lèvres.

— Tu ne te rends pas compte, mais je ne sais que ce que tu veux bien me dire en fait, continue-t-elle en passant un doigt dans la ceinture de mon jean. Je n'ai aucun moyen de vérification. J'ai besoin de te faire confiance, d'être rassurée. Alors je prêche le faux pour savoir le vrai.

— Éli, tu imagines trop de trucs.

— Peut-être, mais... je t'ai tout donné... et... j'attends la même chose de toi, tu comprends ?

Je hoche la tête, car je n'ai plus de voix à cause de cette putain de boule qui obstrue ma trachée.

*Putain, mais pourquoi faut-il que ça m'arrive aujourd'hui ?*

J'ai besoin de temps pour lui expliquer. Pour qu'elle comprenne que je l'aime plus que tout. Les quelques heures que j'ai devant moi ne sont pas suffisantes. Merde !

Pour seule réponse, je fonds sur ses lèvres et l'embrasse avec passion. Elle me rend mon baiser avec un désir si grand, si palpable que je préférerais mourir sur-le-champ plutôt que de savoir qu'un jour, le plus lointain possible, je devrai affronter la réalité et mes mensonges. Pour le moment, j'ai besoin de la sentir contre moi, de lui faire l'amour et de relâcher cette pression qui me rend dingue. Je ne trouve aucun autre moyen de lui prouver à quel point je l'aime sans ces trois petits mots que je me refuse à lui dire tant que je lui mens. Je veux garder l'espoir, même si je suis un vrai con lâche, égoïste et menteur qui ne mérite pas son amour.

Alors que je me fraie un passage sous son pull, elle me repousse tendrement.

— Ramène-moi chez moi, s'il te plaît.

*Quelqu'un a dû me jeter un sort pour que cette soirée, qui s'annonçait sous les meilleurs auspices, se termine comme ça.*

— Reste avec moi encore cette nuit !

J'enfouis mon visage au creux de son épaule pour sentir son délicieux parfum de fleur d'oranger.

— Mon cœur, nous avons passé deux jours merveilleux, continue-t-elle en caressant ma joue, mais il faut que je rentre. J'ai laissé Sam trop longtemps et je ne veux pas te voir partir demain.

Mon cerveau a tellement surchauffé entre Tina et mes mensonges que j'en avais oublié mon départ. Je déteste mon père. Je déteste son pouvoir. Je déteste la manière dont il décide de ma vie. Il s'est encore foutu de moi en me disant, lors de notre dernière conversation téléphonique, que j'aurais deux semaines de repos. En fait, il ne m'a laissé qu'une semaine de répit.

— Une dernière nuit dans tes bras, ma chérie. Il est déjà presque minuit. Je te ramènerai chez toi demain.

Alors que je n'avais jamais supplié une femme de coucher avec moi, elle, je passe mon temps à me mettre à genou pour obtenir ses faveurs.

*Putain, comment est-il possible d'aimer autant ?*

— Mes hormones ne supporteraient pas de dormir à côté de toi de façon... platonique... enfin tu vois ce que je veux dire... je t'avais prévenu. Il va falloir attendre la fin de la semaine prochaine maintenant.

*Oh ! Merde ! Ça ne pouvait pas attendre un peu ? Quelques heures.*

Bien plus forte que je ne le suis, elle se lève calmement, range sa petite robe noire dans son sac d'origine et rassemble ses affaires alors que je retiens mes larmes avec difficulté.

*Pas question que je pleure deux fois dans la même soirée devant une femme !*

En quelques minutes, nous rejoignons ma voiture stationnée sur le trottoir devant l'immeuble.

— Je te promets que la prochaine fois que tu enfileras cette robe, ce sera l'extase, dis-je à son oreille avant de démarrer.

J'ignore ses yeux qui brillent dans la pénombre et qu'elle essaie de dissimuler en gardant la tête tournée vers la vitre. À cet instant, je maudis ce Thomas Andrews qui se cache derrière son fric et son arrogance, je hais ma vie et mon obstination de réussite professionnelle. Ma faiblesse me répugne. Et pourtant, je l'aime tellement !

Quand je me gare devant sa résidence, elle n'a pas dit un mot de tout le trajet. J'effleure sa cuisse du bout des doigts et l'entends soupirer.

— Tu m'appelleras dans la semaine ?

Sa voix étranglée me déchire le cœur. Je prends sa main glacée dans la mienne et me contente

de la fixer pour garder la tête froide et ne pas la supplier encore.

— Tous les jours !

— Ne m'accompagne pas jusqu'à chez moi, me supplie-t-elle quand je saisis la poignée de la portière pour sortir. Ce serait trop dur.

Résigné, je remue la tête de haut en bas et hume une dernière fois son parfum quand elle vient déposer un léger baiser sur mes lèvres.

*Dieu que c'est dur de la quitter !*

Jamais nous n'avons été séparés aussi longtemps depuis que nous nous connaissons.

Elle se détache de moi avec lenteur, sort de la voiture et récupère ses sacs dans le coffre dans le silence le plus total. Puis, sans se retourner, elle disparaît derrière la grande porte vitrée du hall de son immeuble. L'estomac en vrac, je sais qu'elle pleure et donne un grand coup de poing dans mon volant.

*Putain de bordel de merde ! Nous aurions pu passer un week-end merveilleux si mon père n'en avait pas décidé autrement !*

Je mets quelques minutes à ravalier la rancœur que j'accumule contre cet homme, puis avant de remettre le contact, j'extrai mon iPhone de l'une de mes poches et compose le numéro de mon chauffeur. Il décroche à la première sonnerie.

*Cet homme ne dort jamais !*

— Monsieur a un problème ?

— Je sais qu'il est très tard Jorge, mais je n'ai pas la patience d'attendre et j'ai besoin d'être rassuré. Avez-vous fait le nécessaire comme je vous l'ai demandé à Paris la semaine dernière ?

— Oui, Monsieur. Tout est prêt. J'ai aussi réservé un taxi qui attendra à l'aéroport... au nom de Monsieur Johannson, bien sûr. Pour vendredi soir. Je suis certain que Mademoiselle Élisabeth appréciera la surprise.

Je colle mon front contre le volant. J'ai du mal à respirer et sa réponse ne me soulage même pas.

— Monsieur ? reprend-il, inquiet de ne plus m'entendre.

— Oui, Jorge.

— Sans vouloir être désagréable, je vous vois vous noyer de jour en jour. Reprenez-vous ! Il en va de votre avenir professionnel et... personnel.

— Je sais, Jorge. Malheureusement, je sais. À demain.

— A demain, Monsieur.

**Élisa**

Le tram ne m'a jamais semblé aussi agréable qu'aujourd'hui. Dans moins de dix minutes, je serai chez Thomas. Même s'il m'a appelée chaque soir de la semaine pour me raconter ses journées, il me tarde de le toucher à nouveau.

Appuyée contre le montant de la porte, je regarde une fois encore le SMS qu'il m'a envoyé il y a moins d'une demi-heure et colle mon téléphone contre mon cœur en souriant comme une imbécile :

[Je suis chez moi. Pressé de te retrouver. Tu me manques.]

Depuis samedi dernier, je rêve de me perdre dans ses bras. Personne ne m'a consolée de mes cauchemars chaque matin et, même si Justine et Antoine ont fait de leur mieux pour me changer les idées, ils ne le remplacent pas.

*Je ne peux plus me passer de lui.*

Le seul avantage à notre séparation a été la communication. Il m'a parlé de ses amis sur Paris, David et Virginie, avec qui il a dîné mardi soir, de quelques projets immobiliers dont il s'occupe, de certains de ses employés, dont un certain Hugues qui, d'après lui, est imbuvable. Je me demande aussi comment s'est passé l'entretien qu'il devait avoir avec son père ce matin.

À mesure que mes doigts tremblants pianotent sur l'écran de mon smartphone pour écrire un nouveau SMS, mon excitation augmente.

[Je suis là dans moins de cinq minutes]

Il est 17 h, l'heure de la débauche. Pourtant, je sors du tram sans me préoccuper de la foule qui se bouscule. Je croise les pans de mon manteau sur ma poitrine. Il fait froid, mais je m'en fiche. D'un pas pressé, je longe le trottoir. Je ne vois rien ni personne, ne fixant que mes pieds qui n'avancent pas assez vite à mon goût, jusqu'à ce que je rentre en collision brutale avec un corps puissant qui stoppe mon élan.

— Hey ! Tu ne regardes pas où tu marches.

Je lève la tête et mon cœur s'emballe aussitôt. Il est là !

— Thomas !

Je me pends à son cou et il m'attire contre lui avant de m'embrasser avec passion. Nos langues impatientes se mêlent tandis que mes mains se glissent dans ses cheveux et je peine à respirer. Je veux tout en même temps. Le goûter, le toucher, le sentir. J'ai l'impression qu'il y a une éternité que je n'ai pas ressenti des petits picotements dans mon bas-ventre.

*C'est si bon !*

— C'est notre deuxième télescopage, me murmure-t-il en remettant une mèche de cheveux derrière mon oreille. Tu m'as tellement manqué que je n'ai pas pu m'empêcher de venir à ta

rencontre.

— Tu m’as tellement manqué aussi, dis-je en enfouissant ma tête dans ses pectoraux.

Je voudrais humer son parfum jusqu’à l’ivresse, mais il recule. Ses yeux glissent jusqu’au bas de ma jupe qui dépasse un peu sous mon manteau et ils se mettent à pétiller.

— Hum ! Je ne m’attendais pas à être accueilli de manière aussi... sexy !

— Sexy pour Sexy-man...

Une lueur d’impatience et d’envie traverse très vite ses prunelles et il saisit mon poignet sans me laisser le temps de terminer ma phrase

— Viens ! m’ordonne-t-il en m’entraînant d’un pas pressé sur le trottoir. Je te veux rien que pour moi.

Quelques mètres plus loin, nous rentrons dans l’immeuble, puis dans son appartement et aussitôt, je me sens à ma place. Six jours seulement que j’ai quitté mon homme et j’ai l’impression d’avoir vécu en apnée tout ce temps. Je respire enfin. Je vis enfin.

— Alors, raconte-moi comment s’est passé ton entretien avec ton père, dis-je en refermant la porte derrière moi.

Je me débarrasse de mon manteau et le pose sur l’accoudoir du canapé, puis je m’apprête à m’asseoir quand Thomas m’attrape par la taille et me plaque contre la cloison du salon.

— Plus tard... grogne-t-il, sa bouche s’aventurant déjà sur la peau frémissante de mon cou qu’il grignote avec gourmandise... Nom de Dieu Élixa, j’ai cru mourir sans toi cette semaine.

*Et moi donc !*

Il déboutonne mon chemisier qui glisse le long de mes épaules jusqu’au sol. Puis, d’un geste sûr, il dégrafe mon soutien-gorge et dévore des yeux mes seins qu’il prend en coupe avant d’en caresser le bout. Aussitôt, j’agrippe ses cheveux et rejette ma tête en arrière contre la porte. Ce que j’aime qu’il ait envie de moi comme ça !

— Ils m’ont manqué, souffle-t-il contre mon oreille alors que mon téton durcit sous la pression de ses doigts.

— Seulement eux ?

Mon désir monte dans mes veines. Il passe une main sur l’arrière de ma cuisse et je commence à haleter. Il retrouse ma jupe, grogne quand il rentre en contact avec ma peau nue et je couine d’impatience.

— Non, tes fesses aussi.

Il les caresse doucement, puis les pétrit et son corps puissant se presse contre le mien. Il me réclame avec une telle intensité que je vibre de partout.

Aucun appel téléphonique ne vaut son contact, son odeur, le son de sa voix...

Je retiens mon souffle quand ses dents se mêlent à sa langue et agacent mon mamelon. Mon entrejambe fourmille, frétille, puis s’inonde.

Il remonte sa main sur mes hanches et la glisse sous la dentelle de mon string. Je presse mes lèvres, certaine de gémir quand elle aura atteint l’endroit fatidique.

— Mais c’est cet endroit-là qui m’a le plus manqué, grogne-t-il alors qu’il ouvre ma fente trempée et la sillonne avec une lenteur exquise. Tu es si douce et délicieuse.

— Thomas, j’ai trop envie de toi pour supporter tout un tas de préliminaires.

Je le sens sourire contre ma peau. Il relève la tête et quitte en même temps ma chaleur humide.

— Tant mieux, parce que j’ai une surprise pour toi, annonce-t-il en plongeant la main dans la poche de son jean.

Alors que je grogne de frustration, il en ressort un papier qu'il déplie et m'agite devant les yeux.

*L'analyse que je lui ai demandée !*

— Je vais être en toi sans aucune barrière, rajoute-t-il en faisant voler la feuille en travers de la pièce.

— Oh mon Dieu !

Je me jette sur la ceinture de son pantalon, avide de retrouver le contact de sa peau et de découvrir la sensation de le sentir en moi, sans artifice. Le temps de quelques gestes empressés accompagnés de respirations saccadées et nous sommes totalement nus.

— Je rêve de ce moment depuis que j'ai reçu les résultats, gronde-t-il dans mon cou.

Il plonge une main dans mes cheveux et maintient ma tête appuyée contre la cloison, puis il se jette sur ma bouche et dévore mes lèvres avec le bout de ses dents. Je me pends à son cou, lève une jambe et la cale contre ses reins. Ses doigts effleurent lentement ma fente et quand deux d'entre eux pénètrent enfin dans mon intimité, je pousse un cri de soulagement. Le soulagement du désir qui me brûle le bas du ventre depuis qu'il m'a coincée contre ce mur.

— Ce ne sera pas *classique* aujourd'hui ma chérie, susurre-t-il dans mon oreille tout en continuant à malmener mes profondeurs.

— Tho-maaas

J'essaie de garder l'équilibre sur le fil du plaisir sans tomber dans la jouissance, mais j'ai de plus en plus de mal à parler.

— Tu es sûre d'être prête ?

Bon sang ! Que faut-il que je passe pour qu'il comprenne que je suis plus que prête ?

Je redresse la tête et ouvre la bouche, priant pour ne pas exploser entre ses doigts avant d'avoir terminé de parler.

— O-ri-gi-nal-et-bru-tal. Vite. J'en-ai-besoin.

*Comme dans la salle de bain, dans la cuisine...*

Aussitôt, il quitte mon ventre et glisse une main sous mes fesses. Il me soulève un peu de sorte de nous aligner parfaitement et en un coup de reins, il est en moi. Il entame de lents va-et-vient. J'agrippe ses cheveux et me cambre contre lui, pressée d'en avoir plus encore.

— Plus fort Thomas. Je veux tout sentir de toi.

Je tire sur sa nuque et noue mon autre jambe à la première. Cramponnée à son cou, je gémiss longtemps d'être remplie comme ça qu'il empoigne mes hanches et me guide dans mes mouvements.

— Putain, Éli ! Tu es très étroite comme ça. Je vais finir par te faire mal.

— Je t'ai dit plus fort !

— Nom de Dieu, jure-t-il en me pressant le dos contre la cloison.

Ses aller-retours deviennent plus rapides. Plus brusques et plus profonds. Ses mains pétrissent la chair de mes fesses sans précaution, tandis que les miennes s'agrippent encore plus à ses cheveux. Le râle qui s'échappe du fond de sa gorge est presque animal. À cet instant, j'ai la certitude qu'il est tout ce que j'aime, tout ce que je veux.

— Embrasse-moi Thomas. Je veux tout de toi en même temps.

— Nom de Dieu Éli, tu me rends fou. Te sentir vraiment c'est juste...

— Je t'aime...

— Oh putain !

Il se jette sur mes lèvres et nos souffles bouillants se mélangent tout de suite. Nos dents

s'entrechoquent. Nos langues fouillent la bouche de l'autre avec impatience tandis que ses va-et-vient atteignent un rythme effréné. Emprisonnée entre lui et la cloison, je ne peux plus bouger et subis la violence de ses assauts répétés avec délice. Je me sens totalement remplie. Dans ses bras, je suis vivante. Plus que jamais.

— Oh, mon Dieu Thomas. Comme je peux t'aimer !

Mes muscles se resserrent autour de lui et un raz-de-marée s'apprête à me dévaster. Je reprends ma respiration et augmente la pression de mes jambes dans son dos juste avant d'être emportée dans un tourbillon vertigineux qui me secoue toute entière. Je crie, je hurle ce désir intense qui me submerge.

— Éliiii !

Son grognement est si enragé qu'il me bouleverse. Il me rejoint dans le monde parallèle de l'extase, puis il enfouit sa tête au creux de mon épaule et ralentit peu à peu la cadence.

Lentement, je me détache de lui et retrouve la terre ferme. Chancelante, je garde une main sur son bras, car mon corps vibre encore et je ne suis pas certaine de tenir debout sans appui.

— Extraordinairement brutal, soufflé-je dans son cou.

— Tu vas me tuer ma chérie, me murmure-t-il en m'embrassant sur le front. Mais si la mort doit être si belle, je veux bien mourir mille fois.

Je glousse et me blottis contre lui.

— J'aurais bien continué toute la journée, mais... j'ai une surprise pour toi, lance-t-il soudain très énigmatique.

— Quoi ?

Je recule et fouille dans son regard pour obtenir une réponse, mais je ne vois rien !

— Allez ! Va prendre une douche, ajoute-t-il en traçant une ligne sur mon ventre avec son index. Et rhabille-toi avant que je ne change d'avis.

— Tu plaisantes ? Je veux que tu changes d'avis, moi !

Il explose de rire, mais ne cède pas pour autant. Au contraire, il me pousse jusqu'à la salle de bain.

— Je suis certain que dans moins d'une heure, ton air frustré se sera envolé, termine-t-il en me laissant seule sous la douche.

En grognant, je me dépêche de me laver et ronge encore plus mon frein quand il prend ma place sous le jet d'eau chaude sans me proposer de le rejoindre.

*Ce deuxième round aurait été magique, j'en suis certaine !*

Dans le séjour, je traîne un peu des pieds en renfilant mes vêtements. Du coup, je n'ai pas encore mis mes chaussures quand il sort de la salle de bain. Lui est habillé et il a même choisi un magnifique pantalon noir et une chemise blanche impeccable.

*Pourquoi n'a-t-il pas gardé son jean ?*

— Je vais avoir l'air ridicule fringuée comme ça.

Je grommelle encore.

— Tu es parfaite ma chérie, m'assure-t-il. Mais dis-moi, tu n'avais pas de collants tout à l'heure ? fait-il remarquer en lorgnant sur mes jambes. Tu les as sortis de ton chapeau ?

— Ils attendaient sagement dans mon sac, dis-je toujours grognon de l'arrêt brutal de nos retrouvailles. Mais comme j'avais prévu une jupe, je n'avais pas envie de m'encombrer de ce petit détail gênant.

— Tu es de plus en plus surprenante.

Il éclate encore de rire et moi, j'en ai marre de me faire des nœuds au cerveau. Alors,

puisqu'il reste toujours aussi mystérieux, je décide de changer carrément de sujet.

— Au fait, ton rendez-vous avec ton père ? Ça a donné quoi ?

Aussitôt, son visage se ferme. Il m'attire contre lui et quand j'entends son soupir las, je regrette déjà d'avoir posé la question.

— Je comptais attendre demain pour t'en parler, mais puisque tu y tiens. Il... il m'a fait une proposition... mais... j'ai refusé.

— Laquelle ?

Au ton grave de sa voix, j'ai de plus en plus peur de connaître la réponse.

— Il veut que je prenne la direction de sa société à la fin de l'année.

*C'était donc de cela dont il parlait au téléphone quand il disait « à Noël » !*

Le sourire que je garde plaqué sur mes lèvres ne doit pas être très convaincant, car Thomas resserre un bras contre mes reins et plonge une main rassurante dans mes cheveux.

— Je n'ai pas encore accepté ! Une semaine loin de toi, c'est déjà beaucoup trop. Sans toi ma carrière n'a aucun intérêt. Même si mon père ne comprend pas, tant pis.

— Tu ne peux pas refuser une opportunité pareille et puis...

*Oh, merde ! Je n'avais pas envisagé cette possibilité !*

—... Je ne serai sans doute plus à Bordeaux l'année prochaine.

Je sens ses muscles se bander, mais il ne dit rien. Quant à moi, mon état extatique m'a carrément abandonné.

*À la fin de l'année ?*

De toute façon, qui sait où en sera notre relation dans quelques semaines, dans quelques mois ?

*Profiter, profiter, profiter.*

J'inspire jusqu'à m'en exploser les poumons, puis je recule d'un pas et lui adresse mon plus beau sourire.

— Alors, on va où ?

Malgré cette mauvaise nouvelle, je suis toujours aussi impatiente de savoir pourquoi il est si énigmatique depuis tout à l'heure et je n'ai envie de ne penser qu'à ça. Son visage s'éclaircit. Il pose un léger baiser sur mes lèvres, puis il m'empoigne le bras avec douceur et m'entraîne hors de l'appartement, l'œil de nouveau rieur, mais sans dire un mot.

*Bon sang ! C'est quoi son plan ?*

— Tu m'invites au restaurant ? dis-je en ouvrant la portière de sa Mercédès.

— Monte dans la voiture et ne pose pas de questions, ricane-t-il.

Alors que nous roulons vers une destination inconnue, je recommence à cogiter et un nombre incalculable d'hypothèses traverse mon esprit.

Un dîner ? Il n'aurait pas écourté une soirée érotique contre un simple repas !

Un ciné ? Nous ne prenons pas la bonne direction et il n'y a pas de séance à cette heure-ci.

Du shopping ? Il est trop tard et ça ne nécessite pas autant de mystères.

Je soupire d'impuissance. La dernière fois que j'ai tiré des plans sur la comète, c'était concernant le SMS étrange de Justine après son absence en cours — *tandis qu'elle s'envoyait en l'air avec Antoine*. Alors, comme je ne suis pas douée pour les devinettes, il vaut mieux que j'évite de me faire des films avant d'en connaître le scénario exact.

*J'avais dit que j'arrêtais de me faire des nœuds au cerveau !*

Quand Thomas coupe enfin le contact, nous sommes devant un hôtel de luxe. Il fait presque nuit et je comprends de moins en moins pourquoi nous sommes là.

— On est où ? dis-je en ouvrant de grands yeux inquiets sur la gigantesque porte vitrée du hall d'entrée.

— Comme tu le vois, c'est un hôtel ? ironise-t-il. Tu as oublié de m'avouer quelque chose lorsque tu m'as parlé de ta vie mon cœur.

Je reste muette. J'ai beau tourner et retourner les idées dans ma tête, rien ne vient.

— Hey ! Rien de grave, explique Thomas en posant une main rassurante sur ma cuisse. Tu as omis de me dire que ce week-end c'était ton anniversaire ! conclut-il.

*Je parie que Justine est dans le coup ! Elle rêvait tellement de passer une nuit au Lux-Hôtel qu'elle est capable d'avoir reporté son envie sur moi en en parlant avec Thomas. Mais on n'est pas au Lux-Hôtel ? Mince !*

Intimidée, je regarde, la façade illuminée du bâtiment. Il n'est pas aussi luxueux que celui en face du Grand-Théâtre, mais il est tout de même très chic. Des voitures dont je préfère ne pas imaginer le prix sont garées dans le parking privé qui borde l'établissement et c'est au moins la deuxième fois, depuis que nous sommes arrêtés, qu'un groom tire les bagages des clients.

*Dieu du ciel !*

— Tu n'as quand même pas réservé une chambre ici pour me faire l'amour en guise de cadeau d'anniversaire ?

Je dois ressembler à un merlan frit avec mes yeux grands ouverts, car Thomas éclate de rire.

*Super ! Miss Godiche a décidé de venir faire la fête avec nous !*

— Ma chérie, même si je suis un grand pervers, je n'y avais pas songé. (Il pointe un doigt à sa bouche en souriant). Quoique, maintenant que tu me le dis, tu m'as donné une idée... pour plus tard.

Il sort de la voiture et en fait le tour. Puis, il m'ouvre la portière. Je foule le trottoir avec hésitation et son regard encore plus énigmatique n'arrange pas mon état. Entre le froid et l'appréhension, je tremble comme une feuille. Je boutonne mon manteau et croise mes bras contre ma poitrine.

— Alors on fait quoi maintenant ?

— Tu auras ton cadeau d'anniversaire à l'avance, lâche-t-il en m'enlaçant tendrement. Comme tu pars demain chez tes parents, j'ai trouvé une idée qui devrait te plaire.

Il fouille dans la poche arrière de son jean et en extrait son téléphone, puis il tapote très vite un SMS et relève la tête pour prendre ma main dans la sienne.

— Regarde vers la porte, ma chérie. Il n'y en a que pour deux minutes.

Les yeux rivés sur l'entrée, j'attends avec un mélange d'excitation et d'angoisse. Et quand la porte s'ouvre enfin, je frôle l'étranglement. J'écrase la main de Thomas, puis mes genoux mollissent et je tombe dans ses bras en éclatant en sanglots contre son torse.

— Mon Dieu ! Comment tu as fait ça ?

**Thomas**

Élisa tremble de partout et il lui faut plusieurs secondes avant de relever la tête vers l'entrée de l'hôtel.

— Camille ! Daniel !

Elle délaisse ma main et court se jeter dans les bras de sa sœur en pleurant. Au bout d'un moment, elle se retourne et me fixe avec une infinie tendresse. Le lien qui les unit toutes les deux est si fort qu'il en est presque palpable et je comprends combien la distance doit être difficile à supporter.

En retrait, j'échange un regard satisfait avec Daniel resté à l'écart, puis je m'avance vers le trio.

— Minette, tu es rayonnante, dit Camille dans un sanglot en encadrant le visage de sa sœur avec ses mains.

Les mots me manquent, je suis touché par le spectacle magnifique de leur amour l'une pour l'autre, et mon estomac se tord de plaisir.

Je me colle dans le dos de ma délicieuse déesse et noue mes bras sur son ventre.

— Joyeux anniversaire, ma chérie !

— Oh là là, c'est... fabuleux, me répond-elle d'une voix éraillée par l'émotion, en essuyant ses larmes.

— Alors ? Les hommes sont tous *prévisibles* ?

Elle hausse un peu les épaules et incline sa tête vers mon oreille.

— Je t'aime, murmure-t-elle de manière presque inaudible.

*Si tu savais comme je peux t'aimer moi aussi. Bordel ! J'espère tellement trouver une solution pour que tu puisses me pardonner !*

Je ravale la boule venue sournoisement se loger dans ma gorge. J'adresse une poignée de main à Daniel qui semble tout aussi ému que moi, puis je souris à Camille, avant qu'elle ne m'écarte d'Élisa pour me prendre dans ses bras.

Quelle ressemblance avec sa sœur ! Elles ont les mêmes yeux bleu azur, le même nez fin et la même chevelure noir corbeau. On pourrait presque croire qu'elles sont jumelles.

— Merci, me chuchote-t-elle à l'oreille avant de prendre sa sœur par la main.

Si une fois, une seule, l'argent et le pouvoir peuvent m'apporter un bien-être, même éphémère, c'est aujourd'hui. J'ai la certitude d'avoir fait le bon choix en attendant de tout lui avouer. Pour rien au monde je n'aurais voulu rater l'expression de bonheur que je lis sur le visage d'Élisa ce soir.

— Comment tu as fait ça ? demande-t-elle toujours sous le choc. Justine, je parie !?

Je hoche la tête en souriant.

— Elle m'a juste donné des infos sur ta sœur et ton beau-frère. Pour le reste, je me suis débrouillé. J'ai réussi à négocier des congés avec l'employeur de Camille, contre une évaluation gratuite de restructuration de ses locaux. J'ai eu un peu plus de mal avec la société de Daniel, mais j'arrive toujours à mes fins, tu sais bien.

— Je suis ravi de te rencontrer, intervient Daniel d'une petite voix. Camille me parle de toi depuis des jours. Nous avons hâte de voir à quoi tu ressemblais.

Derrière une stature imposante, Daniel paraît timide. Son élégance tranche avec le naturel de sa femme. En apparence, ils sont aux antipodes l'un de l'autre : leur allure, leurs yeux et leurs cheveux sont diamétralement opposés. Mais malgré leurs différences, leurs regards ne trichent pas. Ils sont liés par un amour inconditionnel.

— Honnêtement, tu as bon goût, enchaîne Camille, en me détaillant de la tête aux pieds avec un large sourire admiratif.

— In-tou-cha-ble d'accord ! intervient Éliisa en donnant une petite tape sur l'épaule de sa sœur.

— Vous faites un joli couple, termine Daniel qui nous regarde tour à tour.

*Un couple !?*

Il y a un mois, j'aurais pris les jambes à mon cou à l'idée que l'on puisse m'associer à ce genre de situation. Aujourd'hui, je panique devant l'éventualité d'une rupture. Car, content d'avoir usé de mes pouvoirs récents pour faire ce cadeau d'anniversaire à Éliisa, je n'en oublie pas pour autant qu'elle découvrira, un jour ou l'autre, qui je suis vraiment.

*Putain ! Je ne dois pas m'apitoyer sur mon sort maintenant !*

Mon optique est de laisser à Éliisa un souvenir inoubliable de ses vingt-et-un ans et de ce que je suis capable de faire pour elle. Rien d'autre n'a d'importance ce soir.

— Demain, nous t'accompagnons chez papa et maman et nous restons toute la semaine, poursuit sa sœur. Ils nous attendent avec impatience.

— Ils sont au courant ? s'interroge Éliisa en écarquillant ses grands yeux bleus encore humides.

— Évidemment, continue Daniel en m'adressant un clin d'œil discret.

Éliisa se retourne, plonge ses yeux quelques secondes dans les miens avant de poser un léger baiser sur mes lèvres.

— Mon chéri, tu es adorable. C'est le meilleur anniversaire de toute ma vie.

J'explique à tout le monde le déroulement de la soirée. J'ai prévu un dîner au Barok-Lounge, puis une ballade à pied pour découvrir Bordeaux de nuit. En d'autres circonstances, j'aurais proposé une virée en boîte, mais si Camille est comme sa sœur, il faut que j'oublie le côté festif des soirées bordelaises.

— Vous avez sans doute beaucoup de trucs à vous raconter tous les trois. Je dois m'absenter une bonne demi-heure. Je vous retrouve ici vers 20 h – 20 h 30.

Avant de rentrer dans ma voiture, j'embrasse une fois encore Éliisa qui me rassure en me disant que si c'est avec mon père que j'ai un rendez-vous téléphonique, tout va bien se passer. Sans le savoir, elle me donne le courage d'affronter la réalité qui m'attend.

Mon chauffeur, mi-psy, mi-confident, guette mon arrivée devant l'entrée de mon immeuble. Nous montons dans mon appartement qu'il connaît maintenant par cœur pour avoir aidé les déménageurs.

— Merci pour l'analyse du labo.

— Je ne suis pas très fier d'avoir participé à ce mensonge, gronde-t-il dans un soupir.

J'ai le cœur lourd. Évidemment, mes résultats sanguins étaient bons, mais mon putain nom de famille traînait en haut de la feuille. Je ne sais ni par qui, ni comment Jorge a réussi ce tour de force, mais il a trafiqué le document et c'est tout ce qui m'importe.

— Merci aussi pour l'organisation de la surprise et pour avoir plaidé ma défense auprès de

mon père.

À Paris, j'ai eu une sympathique entrevue téléphonique avec mon adorable paternel, Jorge a pris l'initiative de le rappeler. Il a tenté d'atténuer la colère qui grondait chez Jack l'égoцентриque, mais rien n'y a fait. Je n'ai pas souhaité en discuter avec Jorge dans l'avion, ma parano me murmurant que, peut-être, quelques passagers connaissaient mon père. Mais maintenant, je dois très vite faire un débriefing avec lui avant que l'effet boomerang de la bombe que j'ai lancée ne me revienne en pleine figure. Ma double vie me fait devenir doublement fou. Fou d'amour et fou tout court.

Je me sers un café et lui en tend un qu'il accepte avec un sourire gêné.

J'ai pensé pendant des années que cet homme ne pouvait être que rustre et sans cœur pour se conduire aussi froidement avec moi pendant mon adolescence. Aujourd'hui, je m'aperçois qu'il est compréhensif, honnête et que sa fidélité envers mon père a subi quelques éclats. Sa loyauté n'est pas sans failles et j'en suis plus que ravi. Je lui fais signe de s'asseoir à côté de moi sur le canapé.

— Il est furieux, Monsieur.

— C'est son amour-propre qui est touché. Personne n'a jamais osé lui dire non.

Lorsque j'ai refusé sa proposition, mon père était tellement vexé qu'il était prêt à faire le voyage depuis les États-Unis pour me faire changer d'avis.

— Réfléchissez, Monsieur.

Je sais ce à quoi il fait allusion, mon père est capable du pire pour se venger : me rayer définitivement de sa vie. M'enlever ce pour quoi j'ai travaillé et ce à quoi j'aspire depuis mon plus jeune âge. S'il apprend que mon refus a un rapport avec une femme, qui plus est socialement infréquentable selon ses critères, je ne serais plus le digne fils qu'il attend que je sois et je n'aurais plus l'ombre d'un espoir concernant mon avenir professionnel.

— C'est tout réfléchi, je ne partirai pas sans elle !

Je n'ai pas la certitude d'avoir la force de surmonter la colère de Jack en sachant que l'avenir avec Élisabeth est incertain, mais je suis prêt à prendre le risque. De Bordeaux, je peux gérer tout un tas de trucs sans avoir à me déplacer et ne faire que quelques aller-retours sur Paris de temps en temps. Rien ne presse.

— Alors, partez avec elle.

Jorge délire ! Je le croyais logique et réfléchi.

— Vous savez très bien que c'est impossible.

— Soyez honnête avec Mademoiselle Élisabeth et j'essaierai d'intervenir auprès de votre père pour le faire changer d'avis.

— Pourquoi et comment feriez-vous ça Jorge ? Mon père est inflexible.

*Un chauffeur faire entendre raison à Jack Andrews ? C'est une utopie ! Jorge perd définitivement la boule !*

— Je travaille pour lui depuis plus de trente-cinq ans, me lance-t-il avec un regard énigmatique. Il me fait confiance et je pense pouvoir plaider votre cause de manière favorable. Il me faut juste du temps. Poursuivez vos efforts et surtout ne lâchez rien. Mais par pitié, ne vous mettez pas votre père à dos.

Je lui accorde un léger sourire. J'ai un allié et j'espère qu'il fera pencher la balance de mon côté si besoin. Il ne me reste plus qu'à trouver le moment opportun pour me jeter à l'eau. D'abord avec Élisabeth. Ensuite avec Jack.

— Après les vacances Jorge, je vous promets que je tente le coup avec Élisabeth. Je ne mettrai pas

en péril ses retrouvailles avec sa sœur et son séjour chez ses parents.

Je me lève, accompagne Jorge jusqu'à la porte et lui tends un trousseau de clés.

— Faites le nécessaire pendant mon absence. Je veux que tout soit parfait à mon retour.

— Bien Monsieur ! Comptez sur moi.

— Et ne m'appellez qu'en cas d'extrême urgence.

— C'est noté.

Après son départ, j'envoie un SMS à Tina. Mon ex-future-meilleure amie m'a contacté une fois par jour depuis notre dernière entrevue. Elle me presse, elle aussi, à dévoiler mon identité avant qu'il ne soit trop tard.

[Après les vacances ma belle,  
je m'occupe de trouver une solution.]

J'éteins mon portable et le range dans ma poche.

À partir de ce soir, je mets entre parenthèses contrats, investisseurs, dossiers et la famille Andrews pour une semaine.

Il est temps de rejoindre mon trio au restaurant.

**Élisa**

J'admire encore une fois Thomas depuis mon canapé-lit. Il est sexy dans son pantalon noir et sa chemise blanche tombant sur ses hanches. Déjà sur le pied de guerre, il termine son café debout devant la fenêtre. Et moi, je suis encore nue sous les draps à rêvasser. Les merveilleux moments passés hier soir au restaurant, sur les quais, et notre nuit passionnée sont gravés à jamais dans mes souvenirs. Je n'arrive toujours pas à croire qu'il ait fait venir Camille et Daniel d'Australie pour une semaine !

— Bonjour ma chérie, me dit-il avec un large sourire.

Je m'étire et fais la grimace à cause de mes muscles endoloris par mes excès de la nuit. L'infatigable Sexy-man m'a épuisée. Même si je commence à avoir de l'entraînement, je ne suis pas encore assez performante pour rivaliser. Je vais devoir continuer le sport chez mes parents pour ne pas perdre en efficacité.

— Tu ne m'embrasses pas ce matin ?

— Évitions les tentations, réplique-t-il l'œil lubrique. Sinon je ne réponds plus de rien. Je vais chercher Camille et Daniel à l'hôtel. Active-toi si tu ne veux pas te montrer avec une coiffure d'après-baise qui me convient, mais qui risque de t'embarrasser devant eux.

Je saute du lit en faisant mine d'être vexée et cours lui voler un baiser avant qu'il ne referme la porte. En réalité, je suis sur un petit nuage et refuse de penser que dans moins d'une heure, je serai séparée de mon prince pour encore sept jours. Je vais mourir de désir.

Je pose un œil attendri sur le bouquet qui trône sur ma table en formica. Chaque soir de la semaine, un livreur est venu m'apporter une rose rouge que Thomas avait commandée. Dans mon cœur, c'est la plus émouvante des attentions. Parce que le romantisme me fait fondre, mais aussi et surtout parce que cette fleur est un symbole tout particulier.

Après plusieurs minutes de flottement, je me décide enfin à bouger et profite d'être seule pour appeler Justine. Je m'excite comme une gamine à lui raconter la fantastique surprise d'hier soir. Du coup, pour une fois, elle ne peut pas en placer une. J'aurais aimé partager davantage ma joie avec elle et lui en parler pendant des heures, mais il me reste peu de temps pour me préparer et je dois écourter mon appel.

— Profite de ta famille au maximum ma chérie, termine-t-elle. Sexy-man est grave amoureux. T'es une petite veinarde.

Quand Thomas revient avec ma sœur et mon beau-frère, j'ai pris ma douche, je suis habillée et je suis en train de charger mes bagages dans le coffre de Viviane. Sam, dans sa caisse de transport, miaule sur le siège arrière, il déteste être enfermé dans cette boîte à sardines.

— Je veux bien vivre toute l'année à l'hôtel moi ! lance Camille en sortant de la Mercédès.

Inconsciemment, je détaille l'allure de ses cheveux, juste remontés avec une pince, et la coiffure de Daniel.

*Coiffure d'après-baise ? On dirait bien !*

Imaginer la nuit torride qu'ils ont dû passer me fait sourire.

— Prête ma chérie ? me dit-il en m'attirant contre lui alors que mon beau-frère prend place à

l'arrière de Viviane.

J'enfonce mon visage dans son torse.

— Je t'aime, murmuré-je à son oreille avec l'infime espoir d'avoir un écho à mes paroles.

Comme à chaque fois, il soupire et passe son pouce sur mes lèvres encore humides. J'ai un pincement au cœur de ne pas entendre ce qui manque à un bonheur parfait. Mais, me dire qu'il n'aurait pas fait tout ça pour moi s'il ne m'aimait pas me rassure. Et je n'ai que cette solution pour ne pas craquer.

— Profite de ta semaine, ma chérie.

Il pose un baiser léger sur ma bouche et je m'assois au volant. Je voudrais plus, mais je sais que, s'il le fait, je ne pourrai pas partir.

Je démarre enfin et garde l'œil sur mon rétroviseur extérieur jusqu'à ce que Thomas quitte mon champ de vision.

— Ça viendra minette, me rassure Camille, sa main sur ma cuisse.

Ma sœur a toujours lu dans mes pensées comme dans un livre ouvert. Enfin presque.

Bon sang ! Ce que je regrette de ne jamais lui avoir parlé de ce qui me ronge depuis des années.

— Je l'espère...

Puis, elle entame une pléiade de compliments sur Thomas qui, s'il les entendait, le gonflerait de fierté.

— Tu te souviens que ton mari est derrière toi ? Tu as tiré le gros lot il y a quelques années, laisse-moi profiter du mien s'il te plaît.

Mon air faussement suffisant déclenche un rire général. Des vacances avec ma sœur, comme au bon vieux temps. Un bonheur *presque* parfait.

Après trois bonnes heures de conduite, je me gare dans la cour de la maison de campagne de mes parents. Tandis que Camille et Daniel s'occupent de sortir les bagages, je libère Sam qui reprend tout de suite ses marques et commence à courir partout, puis je contemple le paysage. Tout est calme, hormis le bruit des étourneaux qui ont envahi un buisson. J'admire ce petit havre de paix un long moment, puis j'inspire à pleins poumons l'air frais et ouvre la porte d'entrée.

— Mes chéries ! Je suis trop contente que vous soyez là, s'exclame ma mère en nous embrassant tour à tour. Alors, cette surprise ?

Je lâche par terre mon gros sac de sport et saute sur le canapé, tandis que Camille et Daniel investissent leur chambre. Je meurs d'impatience de raconter à ma mère ma soirée.

— Tu étais au courant, n'est-ce pas ?

Je pose la question alors que je connais déjà la réponse.

— Évidemment ! Ta sœur m'a appelée la semaine dernière pour m'annoncer la nouvelle. J'ai eu du mal à te le cacher.

Je découvre avec étonnement que ma mère est capable de garder un secret plus de quelques heures.

— Tu n'imagines même pas comme j'étais contente maman ! C'était incroyable !

— Ton petit copain doit être très amoureux de toi pour t'organiser une surprise pareille ! admet-elle en hochant la tête.

J'aimerais tellement lui dire que j'en suis certaine. Il y a des jours, comme hier, où je ne réfléchis à rien et où je prends chaque moment de plaisir comme il vient, et d'autres, comme aujourd'hui, où le doute m'envahit. Je soupire pour chasser cette mélancolie contre laquelle je me bats sans arrêt.

Daniel entre, chargé de bagages et Sam profite de la porte entrouverte pour se faufiler à l'intérieur avant de se frotter aux chevilles de mon père qui sort de la cuisine.

— Papa !

Je lui saute au cou, l'embrasse sur la joue et tapote en gloussant son ventre bedonnant. Il a pris de l'embonpoint depuis cet été. La cinquantaine approchante lui donne une bonhomie touchante.

— Quand je rentre le week-end, ta mère croit que je reviens avec une garnison militaire à nourrir, me répond-il la main à plat sur son estomac.

Nous rions en même temps.

— Toi, tu es resplendissante ma fille, constate-t-il en posant un œil bienveillant sur moi. Je crois que je sais à qui nous devons tes jolies couleurs et cette lueur dans tes yeux.

*Thomas s'est déjà mis mes parents dans la poche sans les avoir rencontrés.*

— Prends ton temps pour ranger tes affaires, me crie ma mère alors que j'avance dans le long couloir qui mène à ma chambre. Je te préviens, tu as interdiction de rentrer dans la cuisine !

Je lui tire la langue et, mon énorme sac de sport sur l'épaule, je marque un temps d'arrêt devant ma porte. Prise d'un début de vertige, j'inspire à plusieurs reprises avant de pousser la poignée.

*Bon sang, j'ai toujours le même problème quand je reviens ici !*

Ma mère sait très bien que je déteste que l'on s'immisce dans ma vie privée et, quand je pénètre à l'intérieur de ma chambre, je suis un peu rassurée. Elle a juste dû passer un coup d'aspirateur sur le parquet flottant, car rien n'a bougé depuis mes dernières vacances. Des dizaines de photos sont toujours éparpillées sur mon bureau en mélaminé, ma guitare prend la poussière sur son socle et une plaquette de paracétamol entamée traîne sur ma table de nuit, aux côtés de mon réveil et d'une paire de bouchons d'oreille usagés.

Je pose mon sac sur la carpeite au pied du lit et frotte mon épaule endolorie par la bandoulière, avant de me laisser choir sur le matelas.

J'aime autant cette chambre que je la déteste. Revenir ici est toujours un terrible paradoxe pour moi. D'un côté, l'ambiance douce et enfantine fait ressurgir des souvenirs de bonheur et je retrouve la complicité que j'ai avec mes parents et qui me manque tant à Bordeaux. D'un autre côté, cette pièce est le témoin de la pire expérience de ma vie et, comme toujours, il me faut quelques minutes pour reprendre mes esprits.

Étonnée d'avoir senti mon téléphone vibrer dans la poche de mon jean, je me contorsionne pour l'attraper et glisse mes doigts sur l'écran, pressée de lire le message que Thomas m'a envoyé.

[Ma chérie, tu vas me manquer]

*Impossible de lui répondre ! Il n'y a pas de réseau ici. Merde.*

Je soupire et jette de dépit mon smartphone sur la couette.

*Comme j'aimerais que Thomas partage avec moi cette semaine ! Qu'il découvre mon univers. Mes parents. Cette petite vie tranquille à la campagne...*

Je bascule en arrière et ferme les yeux. La voix de maman qui chantonne dans la cuisine s'enroule autour de mes tympans comme une douce mélodie et m'entraîne dans les bras de Morphée. Dix minutes. Une demi-heure. Une heure. Peu importe...

C'est ma sœur qui me réveille en me secouant :

— Minette, prépare-toi quand même. Il est presque 18 h !

Je soupire et roule jusqu'au bord du lit.

— Maman m'a dit qu'on n'était pas pressés, dis-je en me frottant les yeux. Je n'ai pas besoin de passer dix ans dans la salle de bain pour être prête.

Alors que je ronchonne, Camille fouille dans mon sac de sport et en sort la tenue que je portais pour mon dîner avec Thomas. Robe et chaussures. Elle les jette sur le lit sans précaution.

— Mets ça ! Maman sera contente que tu fasses un effort vestimentaire... et moi aussi.

— Tu es sérieuse ? dis-je en me mettant debout. On est entre nous ! La soirée d'hier t'est montée au cerveau ou quoi ? Et puis d'abord, comment cette robe est arrivée là ?

— Thomas a insisté pour que je la glisse en cachette dans tes affaires. Elle est magnifique en tout cas.

Je grogne de plus belle.

*Une robe de soirée pour un dîner d'anniversaire en famille, dans une maison de campagne ? Ma sœur a perdu la tête ! Et Thomas, de quoi il se mêle ?*

— Il a eu une super idée. Tu pourras montrer à papa et maman l'image que tu m'as donnée hier soir. Celle d'une femme épanouie, féminine et heureuse. Ils seront tellement contents.

Je saisis la robe avec nonchalance et pars m'enfermer dans la salle de bain.

*S'il n'y a que ça pour leur faire plaisir, je veux bien faire un effort.*

Je me lave en vitesse. Depuis mon expérience aquatique avec Thomas dans son appartement, je suis incapable de rester des heures seule sous l'eau et la même phrase tourne en bouche dans mon cerveau : « Dorénavant lorsque tu prendras une douche, tu ne penseras qu'à moi ».

Je n'ai pas besoin de ça pour ne penser qu'à lui, mais quand même !

Je m'applique à réaliser un maquillage discret, puis j'enfile ma robe et les chaussures que Justine m'a prêtées pour une durée indéterminée. Je souris devant le miroir. Tout compte fait, Thomas a eu une excellente idée, c'est parfait et mes parents vont être aux anges de me voir comme ça.

Excitée, mais anxieuse, je pars présenter mon chef-d'œuvre à toute la famille et je m'arrête au milieu du salon, stupéfaite. Alors que je pensais y trouver tout le monde en train de discuter, il n'y a personne.

*Où sont-ils tous passés ? Camille est gonflée ! Je me dépêche. Je fais l'effort qu'elle m'a demandé et je me retrouve comme une conne dans une pièce vide.*

Mon enthousiasme retombe comme un soufflet. Je suis contrariée et, lorsque la sonnette retentit, je bougonne. Qui vient nous déranger ce soir, merde ?

Je retiens ma respiration dans l'espoir que celui ou celle qui attend derrière la porte comprenne qu'il n'y a personne. Une seconde. Deux secondes. Trois secondes. On sonne à nouveau. Je soupire de lassitude et regarde autour de moi, au cas où une âme charitable viendrait à mon secours. Mais, comme pour le trou de souris qui n'apparaît jamais, personne ne pointe le bout de son nez, évidemment.

J'attends encore un peu et, à la troisième sonnerie, je traîne des pieds jusqu'à la porte. Je l'ouvre et je manque de m'évanouir.

— Surprise !!!

Thomas et Antoine crient en même temps tandis que Justine sautille d'excitation. Mes jambes sont en coton, j'ai chaud, j'ai froid et mes yeux s'embuent si vite que je ne vois plus rien.

— Oh mon Dieu !

Je sens des larmes rouler sur mes joues et il me faut plusieurs secondes pour réaliser qu'ils sont tous là. Dans un regain d'énergie, je saute au cou de Thomas qui me tend les bras. J'enfouis mon visage dans le creux de son épaule, comme si j'avais été privée de sa peau depuis des semaines.

— Je n'ai pas besoin de te demander si tu es contente de me voir, murmure-t-il à mon oreille.

Je hoche la tête avec frénésie.

— Éli, tu pourrais lui laisser le temps d'entrer, ricane ma mère dans mon dos.

Je me tourne un peu. Justine et Antoine attendent en souriant à côté de mes parents et de Camille et Daniel, alors que je reste accrochée à Thomas qui me presse contre lui.

Bon gré mal gré, je descends de mon perchoir et tire Thomas par le bras jusqu'au milieu du salon où tout le monde s'est regroupé.

Où étaient-ils tous cachés ? Je me fiche de le savoir, comme je me fiche de me donner en spectacle ! En tout cas, ils ont tous fait un effort vestimentaire et maintenant que Monsieur Johannson alias Sexy-man est là, je comprends pourquoi.

Camille a enfilé une jupe crayon grise et un magnifique chemisier. Daniel a mis un pantalon en toile et une belle chemise blanche. Mes parents portent les tenues qu'ils avaient achetées pour le mariage de ma sœur. Tous les quatre, en rend d'oignon, nous regardent avec tendresse.

— Bonsoir, commence Thomas en adressant un signe de la tête à mes parents, béats d'admiration devant son élégance. Eh bien ! Je sais maintenant de qui Éliisa tient ses magnifiques yeux bleus et ses cheveux si noirs.

Il détaille de la tête aux pieds ma mère dont les joues se mettent à rosir.

— C'est l'idée de maman cette fois, intervient Camille pour répondre à mon regard interrogateur.

— C'est vrai, renchérit cette dernière avec fierté. Quand ta sœur m'a annoncé que Thomas offrait un retour en France à elle et Daniel, j'ai sauté sur l'occasion pour contacter le mystérieux homme qui avait craqué pour ma fille. Je lui ai tout naturellement proposé de se joindre à nous. Justine et Antoine étant complices de cette surprise, ça allait de soi qu'ils devaient être là aussi. Je comprends pourquoi tu voulais nous le cacher ! Il est encore plus charmant que je ne le pensais !

— Maman !

Je lève les yeux au ciel, sans pour autant être étonnée de la réaction de ma mère, puis je me penche à l'oreille de Justine :

— Profite de ta famille tu m'as dit ? Tu me le paieras ma chérie. Tu es...

—... ta meilleure amie, termine-t-elle l'air triomphant avant de déposer un baiser fugace sur ma joue.

Après s'être extasiées sur ma tenue, les femmes m'ordonnent de faire visiter la maison à Thomas pendant qu'elles se chargent de mettre la table.

Une profonde angoisse s'empare de moi à l'idée qu'il entre dans ma chambre. J'ai peur d'avoir peur. J'appréhende la façon dont je vais réagir à la présence d'un homme dans l'endroit qui renferme mes souvenirs les plus sombres. Malgré tout, je l'entraîne à l'intérieur, accompagnée par Sam qui, la queue dressée, se dandine, fier de ce nouveau venu dans sa deuxième maison.

À peine avons-nous passé le seuil de ma porte que Thomas la repousse avec le pied et m'attire contre lui.

— Ta peau me manquait, me murmure-t-il en déposant une guirlande de baisers dans mon

cou.

Une main au creux de mes reins, l'autre à l'arrière de ma cuisse, il réussit à me faire vibrer en quelques secondes.

— Tu n'as peut-être pas encore fait attention, mais j'ai aussi demandé à ta sœur de mettre ta petite robe noire dans ton sac, continue-t-il sans cesser de goûter à ma peau brûlante. J'adore celle que tu as mise ce soir, mais l'autre c'est... humm !

*Oh, mon Dieu !*

Je glisse une main dans ses cheveux tandis que ses dents grignotent ma mâchoire. Puis, ses lèvres prennent la relève et jouent avec les miennes. Elles les effleurent, les pincent, avant que sa langue capture ma bouche avec impatience. Il retrousse ma robe et remonte jusqu'à mes fesses qui se contractent sous la pression de ses doigts. À travers le fin tissu qui me sépare de son pantalon, je sens une bosse énorme et mon entrejambe se met à frémir.

J'ai tellement envie de me perdre dans ses bras, et de lui montrer à quel point je suis heureuse, qu'il soit là qu'il me faut rassembler toute mon énergie pour rompre ce baiser et faire un pas en arrière.

— Thomas, ne m'excite pas maintenant, dis-je d'une voix tremblante, tu sais que je ne pourrai pas résister et tout le monde nous attend.

— Je sais, c'était juste une mise en condition, ajoute-t-il en m'adressant un clin d'œil.

Pour lutter contre le désir que ce diable de l'érotisme s'amuse à faire monter en moi, j'entame la visite du reste de la maison et prends la précaution de rester toujours à un bon mètre devant lui. Mais, à chaque nouvelle pièce qu'il découvre, il titille ma libido en m'expliquant en détail la manière avec laquelle nous pourrions *la baptiser*.

Plus la visite avance, plus je serre les dents et les cuisses. Du coup, quand nous rejoignons les autres, main dans la main, mon string est bon à essorer et la douleur dans mon bas-ventre est à la limite du supportable.

Heureusement, l'odeur de fromage fondu qui embaume toute la salle à manger réveille mon appétit et me permet de me concentrer sur autre chose que sur la position et le lieu que Thomas choisira la prochaine fois qu'il explorera mon corps.

Avant de nous asseoir à table, où sont déjà installés tous les autres, je lui murmure les dernières recommandations :

— Pas de mains baladeuses !

— Je sais me tenir, m'assure-t-il avec un sourire lubrique.

— C'est bien ce qui m'inquiète, grogné-je.

Ma mère ne tarde pas à me presser de questions sur la façon dont nous nous sommes rencontrés, les raisons pour lesquelles je n'ai pas voulu lui en parler. Quant à mon infatigable amant, il tient ses promesses et garde ses distances pendant tout le repas. Seule sa main vient, de temps à autre, caresser ma cuisse nue, ce qui ne manque pas d'envoyer une décharge électrique au creux de mon entrejambe.

De son côté, il subit lui aussi un véritable interrogatoire de la part de mon père. Sexy-man n'étant pas en position de domination ce soir, il répond avec courtoisie et est bien obligé de rester tranquille. Cette punition, même involontaire, me fait jubiler, d'autant qu'il m'adresse des regards lubriques dès qu'il le peut et je sais qu'il a hâte que son supplice s'achève pour passer à un sujet plus excitant. Tout comme moi.

Au bout d'un moment, mon père s'engage sur le terrain glissant des liens familiaux et je sens Thomas se raidir.

— Il n’y a pas de dessert ? s’interroge-t-il, tentant avec maladresse de se dérober aux questions.

Heureusement, il n’y a que moi pour me rendre compte de son malaise et ma mère, toujours pleine d’entrain, clôtura sans le savoir cette discussion gênante :

— Je travaille dans une boulangerie-pâtisserie et nous mangeons des gâteaux toute l’année. Du coup, pour les événements familiaux, nous évitons les gourmandises, histoire de sortir du quotidien. Mais je propose café et thé à qui le souhaite.

Je ne dois pas être la seule à apercevoir une banderole défiler devant les yeux de Thomas, indiquant « cette famille est vraiment bizarre », car ma mère éclate de rire, suivi par mon père et finalement tout le monde s’y met.

Les derniers souvenirs d’une soirée aussi réussie remontent à tellement loin que j’en arrive à me demander si une fois, une seule, l’atmosphère dans cette maison a déjà été aussi douce que maintenant.

Après une bonne heure à serrer les cuisses au moindre contact des doigts de Thomas et à me concentrer pour que ma voix ne me trahisse jamais, le repas se termine enfin. Mon estomac est repu, mais mon entrejambe est sur le point d’implorer.

Du coin de l’œil, j’observe depuis quelques minutes le comportement étrange de ma mère. N’étant pas plus douée pour la discrétion que Justine, elle a fait plusieurs fois des signes bizarres à mon père, genre grimaces exagérées, et se tortille sur son siège.

— Tu es sûre que tout va bien, maman ?

Elle se lève, rejoint mon père, et s’éclaircit la voix :

— Nous avons un cadeau pour toi, annonce-t-elle sur un ton solennel.

*Un cadeau ? J’en ai eu un magique hier et le plus beau a sonné à la porte tout à l’heure !*

Depuis que je suis partie à Bordeaux, mes parents se saignent tous les jours pour payer mes études. J’ai compris, et admis, que chaque extra était un sacrifice supplémentaire et je ne m’attendais pas à avoir le moindre cadeau. La présence de ma sœur, de ma meilleure amie et de Thomas est amplement suffisante à mon bonheur.

Mon père me tire par la main et fait signe à tout le monde de le suivre dehors. Seulement, quand il ouvre la porte d’entrée, à la lumière des appliques extérieures, je ne vois qu’une Volkswagen Polo grise stationnée devant le garage à côté de la Mercedes de Thomas et je ne suis pas plus avancée.

— Tu es venue avec ta voiture ? demandé-je à ma meilleure amie. Je pensais que vous étiez tous arrivés ensemble avec Thomas.

— Avec un peu de retard, c’est le cadeau de tes vingt ans, de... notre part, ainsi que... de celle de ta sœur et Daniel, bafouille ma mère, les yeux brillants d’émotion.

Avec fébrilité, elle agite un trousseau de clé devant mon nez et je manque de m’étrangler en comprenant.

— Mais... mais... c’est... beaucoup trop !

*Une voiture ? Oh mon Dieu ! Mon Dieu ! Mon Dieu !*

Mon cœur menace de sortir de ma cage thoracique devenue trop petite et mes jambes se mettent à trembler. Heureusement et comme toujours, Thomas est là pour me tenir par la taille et éviter que je ne m’écroule.

— Hey ! Ma chérie, ça va ? s’inquiète-t-il.

J’enfouis mon visage dans son torse et j’éclate en sanglots.

Tellement de choses ont changé dans ma vie depuis que je l’ai rencontré ! Tout est devenu si

différent, si merveilleux !

Je mets quelques secondes à intégrer la nouvelle, puis j'essuie mes larmes et emportée par une poussée d'adrénaline, je saute au cou de ma mère qui manque de basculer en arrière.

— C'est beaucoup trop !

Dans la foulée, j'embrasse avec autant d'énergie mon père, Camille et Daniel qui sont au bord des larmes. Puis, je m'installe sur le siège conducteur de mon nouveau bolide. Les yeux écarquillés, je n'ose pas toucher à mon petit bijou. *Je n'y crois pas !*

Camille entonne un « Happy Birthday » en tapant dans les mains, suivie par Justine et Antoine. Je sors de ma voiture. Je tremble, je pleure, je ris. Cet anniversaire est au-delà de l'imaginable.

— J'ai aussi un cadeau pour toi, s'enquiert ma meilleure amie accrochée au cou d'Antoine. Mais... très personnel donc... euh... je te le donnerai en privé.

*Qu'a-t-elle encore trouvé comme idée pour ne pas pouvoir en parler devant les autres ?*

— De toute façon, il se fait tard, poursuit ma mère toujours émue. Nous sommes trop vieux pour veiller.

— Nous allons aussi nous coucher, annonce Daniel en me frottant l'épaule au passage.

Justine sautille d'impatience, et dès qu'ils ont tous franchi le seuil de la porte, elle se précipite dans le coffre de la Mercédès et en sort un petit paquet qu'elle me tend.

— Joyeux anniversaire ma super copine d'amour ! crie-t-elle d'excitation. C'est de la part d'Antoine aussi. Je te l'emprunterai peut-être.

*De quoi elle parle ?*

Je déchire avec empressement le papier imprimé de gros cœur rouge qui enveloppe le cadeau, sous les yeux interrogateurs de Thomas qui ne semble pas être au courant de son contenu.

— Non ! Tu n'as pas fait ça, Ju ! Tu n'as pas osé !

J'éclate de rire en même temps que Justine et Antoine et tape sur la tête de ma meilleure amie avec le livre qu'elle vient de m'offrir. Thomas, curieux me le prend des mains et explose de rire lui aussi.

— Le Kama Sutra ? Dis-moi Justine, tu pensais que je n'étais pas à la hauteur pour lui acheter un truc pareil ? Je me demande comment je dois le prendre.

Je me plie en deux pour soulager un douloureux point de côté.

— Je suis sûre qu'Éli t'expliquera, poursuit-elle en esquivant de justesse un nouvel assaut de mon livre. En attendant, on va se coucher nous aussi. Vous allez pouvoir mettre en application les premières pages dès ce soir.

Je mets plusieurs minutes à stabiliser ma respiration, l'œil rivé sur ce bouquin et mon esprit ne peut s'empêcher de vagabonder.

## Élisa

Mon vieux tee-shirt et mon caleçon sont restés dans mon appartement. Si maman les voyait, elle serait horrifiée. J'enfile la chemise de nuit rose pâle que je garde dans le tiroir de ma commode pour mes séjours ici et dévore des yeux Thomas qui s'est déjà glissé, nu, sous les draps.

— Mon prochain cadeau sera sans doute une tenue sexy pour dormir, ironise-t-il quand je le rejoins. En tout cas, tu n'as pas besoin de ça ce soir.

Je m'en débarrasse très vite et me colle contre son corps bouillant.

— Tu peux m'expliquer l'histoire de ce bouquin ?

L'œil rieur, il m'indique le cadeau de Justine et Antoine que j'ai posé sur le chevet.

— Ben... euh... vu mon inexpérience, j'avais demandé à Justine si elle n'avait pas ce genre de truc chez elle pour me documenter et... ben... voilà quoi.

Il éclate de rire et m'embrasse sur le front. Puis, il me fait rouler sur le côté et s'installe au-dessus de moi, les mains de part et d'autre de ma tête.

— Crois-tu que nous en aurons besoin, ma chérie ?

Son corps bouillonne au-dessus de moi, son sexe palpite entre mes cuisses, ses yeux brillants d'envie s'enfoncent dans les miens et mon cœur se met à cogner trop fort. Une boule vient se loger au fond de ma gorge et bloque ma respiration. Mon estomac se tord de douleur. Je me sens prise au piège et, quand sa main descend lentement sur mes hanches, la panique surgit du fond de mon ventre. Je me mets à gesticuler et les larmes montent à mes yeux lorsque je croise son regard interrogateur.

— Je... je ne vais pas y arriver.

Il incline la tête sur le côté, me détaille quelques secondes et soupire avant de s'agenouiller près de moi.

— C'était ici, n'est-ce pas ?

Je hoche la tête.

Quoi lui dire ? Aucun homme n'est entré dans ma chambre depuis et je ne m'étais pas préparée à ça.

*Pourtant, il y a quelques heures, j'étais prête ! Enfin, peut-être !*

Que se serait-il passé si je n'avais pas repoussé Thomas pour aller dîner ? Est-ce que j'aurais gâché ma soirée d'anniversaire ?

— Ma chérie, il va falloir en finir avec tes démons, me dit-il en caressant ma joue. Tes parents et ta sœur doivent savoir. Ils t'aiment. Ils comprendront. Je suis certain que ça ira mieux après.

— Je n'aurais jamais la force de tout leur raconter. C'est tellement...

*Horrible. Sale. Dégradant. J'ai tellement honte.*

Thomas remonte le drap sur nous et je me blottis contre lui.

— Je t'aiderai ma chérie, murmure-t-il à mon oreille en m'embrassant dans le cou. Je te le promets.

Un bras derrière la tête, il fixe le plafond et j'ai mal au ventre de lui faire subir mes angoisses

un jour comme aujourd'hui. Mais mon cœur joue aux montagnes russes depuis hier et, malgré toutes mes inquiétudes, c'est la fatigue qui l'emporte.

\*\*\*

*Papa tient mon gâteau d'anniversaire. Il est si fier de fêter mes dix-huit ans...*

*Maman touille la pâte d'un gâteau au yaourt sans s'arrêter de parler...*

*Grégoire est allongé à côté de moi sur mon lit et me souffle des mots d'amour en m'embrassant tendrement...*

*Thomas est assis sur la chaise de mon bureau avec son jean sexy et sa chemise blanche déboutonnée. Il lit un magazine de finances...*

*Grégoire gratte sur ma guitare... m'offre des fleurs... titube devant sa voiture rutilante...*

*Ses parents habillés de noir crient au pied de mon lit...*

*Je distingue un cercueil, un cimetière, mes parents pleurent...*

*Les images se brouillent.*

*Mon Dieu, Grégoire !*

*Le siège de bureau est vide. Thomas est parti et Grégoire a disparu.*

Le cri d'effroi que je pousse me fait sursauter et je me campe sur mon lit. En un quart de seconde, Thomas allume la lumière et se jette sur moi. Ses bras puissants s'enroulent autour de mes épaules. Les yeux exorbités et avec une douleur aiguë au fond de ma poitrine, je m'accroche au drap de toutes mes forces et éclate en sanglots.

— Je suis là ma chérie. Calme-toi.

Il caresse mes cheveux avec tendresse, tandis que mes pleurs redoublent d'intensité.

*Pourquoi faut-il que Grégoire vienne gâcher ma soirée d'anniversaire ? Pourquoi ne peut-il pas me laisser tranquille ?*

Je tâtonne sur le corps brûlant de Thomas. Ce maudit cauchemar n'est pas le reflet de la réalité. Il est là, près de moi, en chair et en os.

— Je suis désolée. Tellement désolée.

— Chuuutt !

Il me berce lentement, patiemment. Je me sens si vulnérable dans ses bras. Tellement celle que je ne veux surtout pas être : faible et ridicule.

*Ne me gâche pas ça aussi, Greg. Ne me gâche pas ce bonheur que je découvre à peine !*

Au bout d'un temps incroyablement long, je finis par arrêter de pleurer. Je relève la tête, essuie mes yeux et mes joues trempés avec le drap et jette un regard circulaire dans la chambre, avec le besoin urgent de vérifier que rien n'a changé depuis hier soir.

Tout est à sa place : les photos, ma guitare, mon siège de bureau... et même le Kama Sutra posé sur ma table de nuit. J'exhale un long soupir de soulagement et consulte l'heure sur le réveil. Il est 7 h 30 du matin.

En douceur, je me détache des bras de Thomas et m'assois sur le bord du lit, avec la sensation horrible d'avoir été percutée par un trente-huit tonnes. Le rythme de mon cœur résonne au fond de mes tympans et dans toute ma boîte crânienne ; j'ai l'impression d'avoir subi un lavage d'estomac tellement je me tords de crampes et je ne suis pas certaine que mes jambes cotonneuses me portent jusqu'à la cuisine. Pourtant, il faut absolument que j'avale un ibuprofène.

— Qu'est-ce que tu fais ? s'inquiète Thomas en me voyant sortir du lit.

— J'ai juste soif.

À pas feutrés, je longe le couloir sombre. Il fait à peine jour, mais je préfère ne pas allumer la lumière pour ne réveiller personne. Je traverse la cuisine, prends un comprimé dans le tiroir et bois un peu d'eau au robinet.

— Tu es déjà debout ?

La voix de ma mère me fait sursauter. Je ne l'avais pas entendue entrer dans la pièce. J'essuie mes lèvres et me retourne tout en croisant les doigts pour que la raison de sa présence ne soit pas mon cri ou mes pleurs qui seraient arrivés jusqu'à ses oreilles.

— Ma chérie, ça ne va pas ?

Quoi lui répondre ? Que tout va bien ? Non, ça ne va pas... pas du tout même et je n'ai plus la force du lui mentir.

— J'ai fait un joli rêve qui s'est transformé en horrible cauchemar. Il y avait papa, toi... Grégoire, ses parents... et Thomas... et puis plus rien, le vide.

Mes jambes recommencent à trembler. Les tambours dans ma tête s'en donnent à cœur joie et j'ai maintenant envie de vomir. Rien à faire ! Je n'arrive plus à lutter contre ces sombres pensées qui me rongent peu à peu.

— Il faut que ça s'arrête, maman. Je n'en peux plus !

Cette fois, je m'effondre dans ses bras et me mets à pleurer. Elle ne dit pas un mot, elle a l'habitude de mes crises matinales. Elle ne pose aucune question. Jamais. Elle est persuadée de connaître toutes les réponses et mon estomac se tord encore plus.

*Mon Dieu maman ! Si tu savais comme j'aimerais avoir le courage de tout te raconter ! ...*

Je reste de longues minutes, blottie contre son épaule, alors qu'elle me caresse les bras pour me calmer. Puis, un dernier spasme me fait soupirer.

— Je vais me recoucher, maman. Je suis fatiguée.

Alors que je me retourne pour rejoindre ma chambre, tout le monde est autour de moi. Camille et Daniel, en pyjama, observent la scène sans comprendre. Mon père, en peignoir, est livide. Justine, en nuisette, et Antoine, déjà habillé, m'adressent un sourire compatissant qui me serre le cœur.

Tout le monde... ou presque.

Mon regard dérive vers le couloir. Thomas est adossé à la cloison et me fixe en silence, le regard sombre et voilé. Il a dû prendre une douche éclair, car ses cheveux sont encore humides et il a déjà enfilé un jean et une chemise.

Après plusieurs soupirs, il s'avance vers moi et prend mes deux mains dans les siennes.

— Regarde-moi, m'ordonne-t-il l'air grave.

Un puissant frisson me fait tressaillir. Quand je relève la tête, son regard pénétrant s'accroche au mien avec une intensité que je n'avais jamais ressentie jusqu'alors, et j'ai le cœur au bord des lèvres.

— Ça suffit ma chérie, ajoute-t-il avec autorité. Arrête de vouloir être plus forte que tu ne l'es. Il faut te délivrer de tout ça.

En une nanoseconde, je deviens liquide. Un trou noir, béant, vient de faire son apparition sous mes pieds et menace de m'engloutir.

**Thomas**

Je suis certain d'avoir pris la bonne décision en réveillant tout le monde. Si je ne prends pas les devants, Éli ne le fera jamais. Je n'aurais peut-être plus l'occasion qui se présente ce matin d'avoir toute sa famille réunie.

J'ignore l'état cadavérique dans laquelle elle se trouve déjà et sans une pointe d'hésitation, je me tourne vers sa mère. D'emblée, je démarre le discours que j'ai méticuleusement préparé dans ma tête quand Éli s'est réveillée en transe tout à l'heure.

— Valérie...

Aussitôt, Éli plaque sa main tremblante contre ma bouche pour m'empêcher de parler. La lueur de panique qui jaillit de ses yeux et me supplie de me taire me fait froid dans le dos, mais je dois continuer, pour *elle*.

Je la fixe encore et, très vite, elle relâche la pression de sa paume et la loge contre mon omoplate avant de se blottir contre moi. Elle est consciente qu'il faut en finir une bonne fois pour toutes.

— Vous devriez vous asseoir, dis-je avec le peu d'aplomb qu'il me reste.

Tous courent jusqu'au salon et, sans dire un mot, s'installent sur le canapé, incroyables.

Debout au milieu de la pièce. Mon regard passe sur ses parents, puis sur Camille et Daniel avant de s'arrêter sur un accoudoir.

— Ma fille fait des cauchemars depuis la mort de Grégoire, se justifie Valérie en gigotant à sa place. Elle ne s'en remet pas.

Je tremble presque autant qu'Éli qui est toujours contre moi. Je fais un pas sur le côté et m'assois sur le fauteuil libre, puis je la fais glisser sur mes genoux. Lovée au creux de mes bras, elle paraît si fragile. J'ai mal au cœur, mais aucun retour en arrière n'est possible.

— Valérie, elle n'allait déjà pas bien avant l'accident de Grégoire.

Une potence m'attend au bout du chemin menant à sa délivrance. Il n'y a plus aucune chance qu'elle me pardonne ce que je m'appête à faire, mais pour une fois dans ma vie, mon bien-être passe au second plan. Pour elle, je renonce malgré moi à un impossible « nous ».

Mon estomac noué s'entortille encore plus. Je n'imagine pas dans quel état de panique intérieure elle doit se trouver. Les yeux clos, elle respire avec difficulté et j'entends le rythme de son cœur s'accélérer sous ma main calée dans son dos.

— Je ne peux plus la regarder souffrir sans réagir.

Je continue sur ma lancée. Éli se recroqueville à chacune de mes paroles et Justine accourt. Elle s'accroupit à mes pieds et je l'entends vaguement lui chuchoter « il le faut » tandis qu'Antoine se place debout derrière moi et m'encourage à poursuivre en pressant ses mains sur mes épaules.

— Grégoire n'était pas...

Je m'éclaircis la voix. Les mots ne sortent pas de ma gorge face au désarroi et à l'incompréhension que je lis sur le visage de chacun.

— Il était loin d'être le gentil garçon qu'il montrait, continue Justine pour me venir en aide.

Le silence qui s'ensuit est lourd et étouffant. Tout le monde reste suspendu à mes lèvres que je mords de toutes mes forces.

— Il buvait, beaucoup trop, et... il jouait aussi beaucoup. Il a perdu à un pari écœurant et ça l'a rendu fou.

Chacune de mes paroles doit être un supplice pour Éliisa et ses doigts s'enfoncent un peu plus dans mes omoplates à chaque mot que je prononce.

Les quatre paires d'yeux s'écarquillent en face de moi. Camille au bord des larmes comprime la main de Daniel. Valérie, le regard erratique, respire par à-coups et son mari est déjà presque transparent.

— Il t'a frappée, ma chérie ? intervient la mère, la main sur sa bouche.

Éliisa secoue la tête.

— Il était violent, mais il ne l'a pas frappée.

J'essaie de la rassurer un peu, même si ça n'a aucune espèce d'importance en l'état actuel des choses. Le monde va s'écrouler autour d'eux. Aucun ne se doute de quoi que ce soit.

— Éliisa lutte depuis des années, par peur, par honte... et pour vous protéger, mais ça ne peut pas continuer comme ça.

Les visages blêmissent, les yeux s'agrandissent. Muets, ils attendent que le couperet tombe. Je sens Éliisa se raidir, puis elle s'agite de plus en plus et, tout à coup, elle éclate en sanglots. Je la serre plus fort et avale ma salive plusieurs fois pour éviter de fondre en larmes moi aussi.

— Grégoire m'a fait mal, maman ! couine-t-elle entre deux spasmes. Il m'a... Oh, mon Dieu, maman ! Il m'a violée...

Elle se ratatine sur mes genoux et cache son visage dans mon cou en pleurant de plus belle. Devant le courage dont elle vient de faire preuve, une larme roule sur ma joue.

Je l'aime tellement ! Je voudrais pouvoir le lui dire et la rassurer sur notre avenir, mais je n'ai pas le droit d'être honnête sur des sentiments si fort et précieux alors que je lui mens toujours.

Une chape de plomb s'est abattue dans le salon. Tout le monde est statufié sur le canapé, incapable de sortir le moindre son. Justine ne sait plus quoi dire pour consoler Éliisa, elle se contente de lui caresser la cuisse. Quant à moi, mon cœur ne bat que par saccade et les massages d'Antoine ne changent rien à mon état.

Tout à coup, Camille saute sur ses pieds et se colle à Justine devant moi.

— Pardon minette, je n'ai rien vu, je n'ai rien su, gémit-elle, rompant le silence. Oh, mon Dieu !

Les doigts dans les cheveux de sa sœur, elle essaie de la consoler alors que les pleurs d'Éliisa redoublent d'intensité.

— Pourquoi tu ne nous as rien dit ? tente son père, la voix éraillée par le chagrin.

Éliisa se redresse un peu. Les yeux bouffis, elle reprend sa respiration et fixe un point au loin avant d'ouvrir la bouche :

— C'était trop tard de toute façon et... je ne voulais pas vous faire de peine. Je n'ai rien fait pour l'en empêcher papa.

Valérie, en pleurs, se lève et titube jusqu'à nous. Justine et Camille s'écartent pour lui laisser la place. Elle prend le visage de sa fille dans ses mains.

— Ma petite chérie, personne n'avait le droit de te faire ça. Dis-moi comment on peut t'aider ?

— Je... je pensais que rien ne pourrait m'aider, suffoque Éliisa. J'ai pensé pendant des années qu'il était mort par ma faute. Qu'il voulait peut-être s'excuser. Je ne sais pas. Mais... j'ai

compris... j'ai compris grâce à Thomas que je faisais fausse route.

Elle tourne la tête vers moi. Son regard est tellement chargé de gratitude et d'amour que si je n'étais pas assis, j'en tomberais à la renverse.

*Il faut que j'arrive à lui dire bordel ! Moi aussi il faut que j'arrête de me cacher !*

— Merci, me murmure Valérie, les yeux remplis d'une immense détresse.

Pendant de longues secondes, Éliisa se mure dans le silence. Elle gigote sur mes genoux, soupire et sanglote encore et encore contre mon torse, les mains scotchées dans les miennes. Je n'ose pas bouger et presque pas respirer. Je me sens tellement impuissant... comme tout le reste de la famille qui, en apnée, attend, figé, suspendu à ses gestes et à ses réactions. Puis, elle essuie ses joues trempées d'un revers de la main et inspire à pleins poumons :

— Écoutez ! poursuit-elle avec fermeté malgré ses spasmes à répétition. C'est dit ! Alors maintenant, je ne veux plus jamais qu'on en parle ! Je veux que tout redevienne comme avant.

Je découvre une Éliisa plus forte que jamais, capable de reprendre le dessus en un dixième de seconde. Je ne peux pas l'aimer plus que je l'aime et j'admire sa volonté d'aller de l'avant.

Encore groggy par les terribles informations reçues, tout le monde approuve d'un mouvement de tête.

— Thomas, je... je voudrais qu'on aille faire un tour tous les deux, termine-t-elle en hoquetant. J'ai besoin de prendre l'air.

Pendant un court instant, je culpabilise de laisser sa famille en plan après ce choc psychologique, mais les hochements de tête de chacun me persuadent d'accepter.

Alors qu'Éliisa s'enferme dans la salle de bain, c'est Justine qui termine de répondre aux questions de toute la famille, car je n'ai plus la moindre énergie et reste prostré sur le fauteuil.

Ma chérie ne m'en veut pas d'avoir mis les pieds dans le plat. Elle me pardonne de l'avoir forcée à cracher sa douleur.

*J'ai plombé ses vacances et elle n'a aucune plainte à formuler !*

Je sais que si elle réagit comme ça, c'est parce qu'elle m'aime et qu'elle a confiance en moi. Sera-t-elle aussi conciliante quand elle connaîtra toute la vérité sur moi ? Ou aura-t-elle tous ses rêves brisés à cause de moi cette fois-ci ?

*Putain de bordel de merde !*

Je vais l'aider à remonter la pente et quand elle ira mieux, elle aura je l'espère la force de comprendre pourquoi je lui ai menti si longtemps.

*Ne penser qu'à elle, rien qu'à elle, c'est tout ce qui compte pour le moment.*

Quand elle revient, elle a le visage rafraîchi et un sourire timide au coin des lèvres. Elle ignore le silence qui s'installe de nouveau à son arrivée et me tire par le bras jusqu'à l'extérieur. Je la suis sans dire un mot.

Hier, j'aurais trouvé le paysage magnifique. Aujourd'hui, je ne vois rien d'autre que sa silhouette hésitante qui m'entraîne à travers les champs. Enfin, nous longeons un chemin de terre rocailleux, puis elle s'arrête à quelques mètres d'un ruisseau un peu caché par de grandes herbes folles.

— Quand j'étais enfant et que quelque chose n'allait pas, je venais ici et je grimpais tout en haut, m'explique-t-elle en me montrant un flanc abrupt de colline surplombant l'eau. La vue y est magnifique et personne ne pouvait me trouver.

J'essaie d'imaginer Éliisa à dix ans, seule dans ce petit coin isolé, inconsciente du danger.

— Tu étais un peu casse-cou, dis-moi.

— Pas du tout ! C'est un endroit propice aux rêves, ajoute-t-elle en débutant l'escalade de la

roche.

Habitée à ce genre de sport, Éliisa est beaucoup plus à l'aise que moi pour grimper jusqu'à une petite plateforme tapissée d'herbes où elle s'assoit. Elle remonte les genoux contre sa poitrine, les yeux rivés vers l'horizon.

— Regarde.

Elle pointe son index vers la maison de ses parents. Il y a le village un peu plus loin et des champs à perte de vue. Seuls le bruit de l'eau en contrebas et le chant de quelques oiseaux rompent la quiétude du lieu. Je comprends mieux pourquoi elle ne supporte pas le brouhaha de la ville.

Je m'installe à côté d'elle et elle en profite pour poser sa tête sur mon épaule.

— Est-ce que tu crois que mes parents et ma sœur vont me regarder différemment maintenant ? s'inquiète-t-elle soudain.

Cette fichue culpabilité va avoir du mal à déguerpir de sa tête. *Fais chier !*

— Tu as la chance d'avoir une famille en or... une famille qui t'aime et qui sera là pour toi.

*Une famille ? Je ne sais même plus ce que c'est. Comment je peux en parler ?*

La sérénité du lieu prêtant aux confidences, je me risque à lui poser une question qui me tracasse depuis un bon moment :

— Dis-moi, tu... tu as eu des cours à la fac, je suppose, sur... enfin... sur ce qui t'est arrivé.

— Je n'ai pas choisi psycho parce qu'on a abusé de moi, si c'est ce que tu sous-entends. Par contre, j'ai tenu compte des cours pour avancer. Pas d'idéalisation de mon agresseur, pas d'idée suicidaire...

— Entre autres.

— Alors quoi ?

Elle se redresse, fronce les sourcils et plonge ses yeux encore rougis dans les miens.

— Eh bien... euh... culpabilité, honte... évitements.

J'ai pris le temps de m'informer sur les séquelles d'un viol afin de comprendre et d'appréhender les réactions d'Éliisa, mais j'ai besoin qu'elle m'en dise plus.

— Oui, j'ai aussi cherché des infos sur le sujet. Enfin, jusqu'à ce que tu arrives dans ma vie ou plutôt jusqu'à ce que je t'en parle. À ce moment-là, je me suis rendu compte que je n'avais besoin ni de cours spécialisés, ni de psys, mais que je pouvais espérer passer à autre chose avec du temps et de la confiance.

J'ai les tripes en compote.

*Confiance, confiance, bordel !*

— Il reste cette facilité à l'acte sexuel brutal, agressif. C'est...

Comme je m'y attendais, sa réaction est très rapide. Elle bondit sur ses pieds, croise les bras et me foudroie du regard.

— Thomas !

Je me lève aussi et prends son visage entre mes mains.

— Hey ma chérie, on peut faire l'amour avec tendresse. Je t'assure que c'est encore plus... jouissif. Tu te rappelles notre nuit après notre dîner au restaurant ?

— Je me souviens de tous les moments que l'on a passés ensemble. Chaque détail.

Sa main se fraie un chemin sous ma chemise. Elle effleure ma colonne vertébrale et remonte lentement vers mes omoplates. La réaction de ma queue est immédiate. Je ferme les yeux et savoure la chaleur qui monte dans mes veines.

— Nom de Dieu Éliisa... je...

Elle noue ses doigts contre ma nuque et caresse mes lèvres du bout des siennes. Je la laisse faire pour ne pas la brusquer. Qu'elle prenne ce qu'elle veut de moi si elle y prend du plaisir.  
— Alors, montre-moi, souffle-t-elle contre ma bouche. Montre-moi encore.

**Élisa**

Je devrais en vouloir à Thomas pour avoir décidé à ma place de tout balancer à ma famille, d'avoir gâché le début de mes vacances, mais je n'y arrive pas.

*C'est sans doute mieux comme ça !*

Dans l'immédiat, ma seule envie est qu'il me prenne dans ses bras et qu'il mette en application ce qu'il vient de me dire.

Le sentir en moi est tout ce dont j'ai besoin.

— Ici ? m'interroge-t-il, l'air surpris par ma requête.

— Oui ! Fais-moi l'amour avec tendresse, ici.

Ma réponse est sans appel.

*Je me fiche qu'on soit fin octobre, qu'il fasse froid et qu'il soit à peine 9 h du matin.*

Il détaille mon jean, mon tee-shirt et le vieux gilet enfilé à la hâte avant de sortir de la maison, puis baisse les yeux vers l'herbe qui recouvre le sol.

Un sourire se dessine sur son visage.

— Je vais devoir faire quelques aménagements dans ce cas, ironise-t-il en déboutonnant sa chemise qu'il étale par terre.

Pendant ce temps, je me débarrasse de mon jean et de mon string. Il s'agenouille le premier et maintient mes hanches pour que je reste debout. À cause de sa tête au niveau de mon bas-ventre, je frissonne déjà à l'idée de ce qui m'attend.

— Hmmm, dit-il en soufflant sur mon pubis. Je vais d'abord te goûter. Te préparer gentiment avec ma langue.

Quand il pose ses lèvres sur ma fente, il n'a encore rien commencé, mais j'ai tellement envie de plus que je plonge mes mains dans ses cheveux et en agrippe fermement les racines en couinant. Toutes ces émotions, l'arrivée de ma sœur en France, Thomas chez mes parents, mon cauchemar, mon secret dévoilé à ma famille... m'ont mise à fleur de peau.

— Hey ! chuchote-t-il, l'œil espiègle. On n'avait pas dit doucement ?

Je lève les yeux au ciel et relâche la pression dans ses cheveux. Avec une lenteur extrême, il écarte mes plis et du plat du pouce frotte mon point sensible tout en le léchant par à-coup. Je mords mes lèvres et commence à gémir.

— Thomasss...

Mes muscles internes se contractent. J'ai besoin d'un soulagement rapide et j'ouvre un peu les cuisses dans l'espoir qu'il comprenne. Mais il se contente de sourire contre moi et harponne mes fesses à deux mains. Son appendice virevolte maintenant dans ma fente et je sens le désir couler de mon ventre. L'onde de chaleur qui déferle dans mes veines est trop puissante pour que je me tienne tranquille. J'empoigne à nouveau ses racines et me tends contre sa bouche en couinant.

— Thomaass.

Il redresse la tête et la secoue d'un air moqueur.

— OK ! Trop réceptive et impatiente pour que je m'amuse plus longtemps, mais je n'ai pas dit mon dernier mot, ma chérie.

Il accepte d'arrêter de me tourmenter et, tandis que je m'allonge sur sa chemise, il déboutonne son pantalon et dégaine une érection gigantesque qui me coupe le souffle. Je l'ai étudiée sous toutes les coutures ces dernières semaines. J'aime son contact dans mes chairs, la manière brutale avec laquelle elle m'emmène aux portes du plaisir suprême. J'adore la sentir enfler en moi et cogner dans mes profondeurs. Mais aujourd'hui, je suis juste pressée qu'elle remplisse le vide que je ressens à l'intérieur. Je ne veux surtout rien oublier, mais simplement me sentir vivante comme à chaque fois.

Je gigote d'impatience quand Thomas s'installe à genou entre mes cuisses. Il passe ses deux mains sous mes fesses et me soulève jusqu'à ce que son membre effleure l'entrée de mon vagin.

— Tu sais que j'adore quand tu me supplies ?

Je referme mes jambes sur ses reins et, quand je comprends qu'il ne bouge plus d'un millimètre, je me mets à couiner et gratte dans l'herbe autour de moi dans l'espoir de m'y accrocher.

— Je t'ai dit que nous ferions l'amour en douceur, ajoute-t-il alors que je m'arque d'impatience contre lui. J'ai l'intention de prendre mon temps... enfin au début.

Il s'enfonce un peu, mais alors que je suis sur le point de lâcher un premier soupir de soulagement, il ressort aussi sec.

— Thomas, non !

La frustration est si douloureuse que j'en grince des dents. Mais il n'a pas l'air de s'en rendre compte, car au lieu de me satisfaire sur-le-champ, il se penche vers moi et me murmure à l'oreille :

— Ferme les yeux et décontracte-toi. Je veux que tu sentes chaque millimètre carré de toi. Alors, laisse-moi faire et contente-toi de savourer. Fais-moi confiance.

Je fais ce qu'il me dit : j'écarte mes mains sur l'herbe fraîche. Je relâche mes muscles fessiers qui me maintiennent tendue contre lui. J'inspire, expire le temps de réguler mon rythme cardiaque, puis enfin, je ferme les paupières.

Aussitôt, il s'enfonce en moi. Avec une extrême lenteur, il prend possession de mon ventre et je mords mes lèvres, essayant de toutes mes forces de contrôler ma soif de lui qui me pousse à m'accrocher à son cou.

— Respire, ma chérie. Je te promets que ça va être bon. Même très bon.

Il reprend son avancée, puis fait marche arrière de la même façon et recommence. Peu à peu, une chaleur inconnue s'éparpille à l'intérieur de moi. Elle est douce et forte à la fois. Elle ne m'emporte pas dans une autre dimension, mais au contraire me fait découvrir toutes mes terminaisons nerveuses, la plus infime soit-elle. Je suis comme une marmite sous pression, dont on a baissé le feu en dessous. Je bous sans déborder. Je couine sans exploser.

Puis mes parois commencent à se contracter autour de son membre et il pousse un grondement sourd.

— Putain Éli, j'espère que c'est aussi bon pour toi que pour moi.

— Dieu que c'est bon, ouiiii.

Je souffle ces paroles, incapable de parler plus fort. Dans la seconde, il saisit mes chevilles et les remonte sur ses épaules. L'angle de notre connexion se modifie. Il donne un coup de reins plus fort et s'immobilise au fond de moi. J'étouffe un gémissement, mais je ne peux m'empêcher de me cambrer contre lui. J'en veux plus, encore plus, et mes chairs brûlantes palpitent de plus belle.

— Accroche-toi ma chérie.

Aussitôt, il accélère la cadence et la puissance. Il va et vient, plus vite, plus loin, plus fort.

— Oh, mon Dieu ! Oui !

Je tâtonne dans le vide autour de moi, mais je n'ai aucune prise sur l'herbe trop courte. Je ne trouve aucun appui pour me synchroniser à lui. Ni le sol trop dur, ni ses épaules trop loin. J'essaie d'agripper ses cuisses. Sans succès. La pression monte encore dans mon ventre. Ma lente combustion se transforme en brasier ardent.

— Putain Éli ! Tu m'as ensorcelé, grogne-t-il à bout de souffle.

Il saisit l'arrière de mes genoux et les bascule contre ma poitrine. Je suis emprisonnée par mon propre corps, mais ouverte à lui comme jamais. Il devait être tendre et il ne l'est pas du tout. Au contraire, il va encore plus vite et plus fort. Si vite et si fort que j'ai du mal à reprendre ma respiration. Je ne fais que haleter pour contenir le désir qui fait vibrer chaque parcelle de moi, mais peine perdue. Un tsunami déferle sur moi et des étoiles se mettent à briller devant mes paupières closes. Je lâche un long gémissement alors que je pars loin, très loin. J'oublie tout. Tout sauf mon amour pour lui qui me fait faire toutes les folies.

Je l'aime. J'aime qu'il repousse mes limites sans cesse et qu'il me malmène comme il le fait en ce moment. En transe, je deviens un mélange de vibrations brûlantes et de plaintes langoureuses, mais Thomas continue à bouger. Il cogne encore dans mes chairs plusieurs fois et exhale un long râle sauvage quand il s'immobilise tout au fond.

J'ouvre enfin les yeux sur son visage extatique. Hors d'haleine, il lâche mes jambes et je les déplie de part et d'autre de ses hanches alors qu'il sort doucement de mon ventre. Puis il se penche sur moi jusqu'à ce que son souffle se mêle au mien.

— Je retire ce que j'ai dit. Tu es la reine de l'amour sauvage et j'adore ça. C'était magique.

Il se met à lécher mes lèvres, joue quelques secondes avec ma langue, puis recule et roule sur le côté en soupirant de bien-être. Encore secouée de délicieux frissons, je mets plusieurs secondes avant de me redresser sur un coude et de le regarder. La main calée sous sa tête, il sourit vers le ciel.

— Mon cœur, tu sais que l'espace d'un instant je me suis demandé si je n'allais pas mourir ?

Il crache un rire moqueur.

— C'est la petite mort, ma chérie. Le moment où l'orgasme t'emporte si loin que tu as l'impression de passer de l'autre côté. Nous n'étions pas dans de bonnes conditions pour aller aussi loin. Si ça t'a plu la prochaine fois, je te promets de tout faire pour t'y emmener. Je veux ton bonheur à tout prix.

De bonnes conditions ? À tout prix ? La vague de plaisir m'a fait oublier mes doutes et mes craintes. Mais, le temps passant, la réalité me rattrape : ma voiture, mon cauchemar, mon secret dévoilé, mes parents.

*Non ! Non ! Et non ! Je n'ai plus aucune raison d'être angoissée.*

— Mon cœur, comme je l'ai dit hier soir, je ne veux plus penser à tout ce qui m'est arrivé. Tout ça, c'est derrière moi. Je veux avancer. J'ai confiance.

Thomas ne répond rien. Il n'essaie pas de me prendre la main pour me rassurer, il ne sourit pas non plus. Un début d'inquiétude refait surface. Je m'assois en tailleur et étudie avec plus de précision son visage. Il ne me regarde pas. Les yeux perdus dans l'immensité du ciel voilé, il a les traits un peu tendus. C'est presque imperceptible, mais je connais ses expressions à la perfection maintenant et je suis sûre qu'il me cache quelque chose.

— Dis-moi, j'espère que tu n'es pour rien dans l'achat de cette voiture ?

Je ne crois pas une seule seconde que mes parents aient mis autant d'argent dans ce cadeau.

Cette fois, Thomas tourne la tête et me fixe.

— Si tu imagines que c'est moi qui l'ai financée, tu te trompes ! Je n'étais même pas au courant.

Il a l'air sincère.

— Tant mieux. Tu sais que je ne supporterai ni que tu me mentes ni que tu m'achètes comme ça ?

Bon sang ! Je viens de lui dire que j'ai confiance et me voilà en train de douter de nouveau !

— Éliiii.

Il exhale un soupir, puis crispe sa mâchoire si fort qu'une veine gonfle dans son cou. Je gigote sur place et me fustige d'être assez bête pour le contrarier après tout ce qu'il a fait pour moi.

— Désolée, je suis une idiote. Je ne devrais pas remettre en question ta parole encore une fois.

— Éliiii.

Ce nouveau chuchotement ne me dit rien de bon, d'autant que le regard de Thomas s'assombrit de seconde en seconde.

— Qu'est-ce qu'il y a ?

— Je... je t'ai menti, avoue-t-il avant de fermer mes yeux.

— J'en étais sûre ! Ça vient donc bien de toi !

*Il a donné du fric à mes parents pour acheter cette voiture ! Bon sang ! Pourquoi a-t-il fait ça ?*

— Viviane me convenait très bien, ajouté-je, grognon.

— Je ne te parle pas de la voiture ! Je t'ai menti... avant.

Sa voix est de plus en plus faible.

*Avant ? Avant quoi ? Qui ? Où ?* Je suis perdue.

— Quand je t'ai rencontrée je n'ai pas été très honnête avec toi..., poursuit-il toujours immobile.

— Oui, je sais... Tina ! Inutile de revenir là-dessus.

Je ne réalise toujours pas comment j'ai pu effacer de ma mémoire un pari aussi idiot et humiliant !

Thomas se décide enfin à bouger. Il se lève et me tourne le dos, les mains derrière la nuque. Tout à coup, je retourne une semaine en arrière, sur le parking devant chez moi. Il ne me regardait pas non plus et poussait soupir sur soupir avant de m'avouer que son père était plein de fric.

*Oh bon sang ! Que se passe-t-il ?*

J'avais l'estomac à l'envers avant d'arriver dans mon petit coin secret. Il avait repris une position convenable après notre parenthèse ultra érotique, mais il menace de se retourner une nouvelle fois.

— S'il n'y avait pas eu ce putain d'accident ! jure-t-il en donnant un coup de pied dans le vide.

*Quel est le rapport ?*

— Je voulais tellement que notre premier dîner tous les deux se passe bien ! poursuit-il, la voix éraillée.

Il avance un peu plus vers la paroi rocheuse et s'y appuie à deux mains. Dos tourné, la tête baissée vers le sol, il respire bruyamment et je me focalise sur ses phalanges qui blanchissent à vue d'œil contre la pierre.

De plus en plus inquiète, je me mets sur mes pieds.

— Mais notre tête-à-tête était parf...

— J'étais en retard au restaurant, me coupe-t-il alors que je fais un pas vers lui. Je ne suis pas venu en taxi. Je me suis fait conduire par Jorge, mon chauffeur, mis à ma disposition par mon père.

Je me fige sur place et mon cerveau se met à mouliner. Il recoupe les informations et je refuse de comprendre son analyse. J'ai froid et j'ai beaucoup de mal à aspirer assez d'air pour sortir un son :

— Comment... comment tu t'appelles ?

Un long silence s'abat sur nous, et même les oiseaux tout autour s'arrêtent de piailler.

— Thomas Johannson... Thomas Andrews Johannson.

*L'accident, la berline devant le Lux-Hôtel, les mille euros, les SMS suffisants... C'était lui ?*

D'un coup, c'est le trou noir, le vide sidéral. Il menace de m'engloutir, de m'entraîner dans un tourbillon sans fin qui ne sera pas aussi terrible que la douleur atroce qui ravage chaque parcelle de mon corps.

— Pourquoi ?

Ma voix est presque timide, pourtant je serre les poings pour contenir la rage incroyable qui gronde à l'intérieur. Il me faut des réponses avant d'exploser.

Je croyais que Thomas était sincère, qu'il m'avait avoué tous ses secrets comme je l'avais fait. Je croyais qu'il m'aimait, que je pouvais lui faire confiance. En fait, je découvre avec effroi qu'il me ment depuis des semaines. Depuis le début.

Un goût amer inonde ma bouche, celui de la trahison. Je suis de nouveau en plein cauchemar et celui-ci est le pire de ma vie. Thomas Andrews, celui qui a préféré me payer pour dissimuler son identité ne peut pas être le même homme que Thomas Johannson, celui qui m'a fait l'amour avec passion il y a un quart d'heure. L'homme que j'aime, ce n'est pas lui.

— Pourquoi, Thomas ?

Je hausse le ton, mais reste vissée sur place.

— Avant, personne ne connaissait mon véritable nom à Bordeaux. Alors, quand nous nous sommes rencontrés, je n'ai pas vu l'intérêt de te le dire. Au moment de l'accident, j'ai pris peur. Découvrir que je n'étais pas seulement le prof d'anglais que tu pensais risquait de gâcher la soirée. Je voulais que tout soit parfait tu comprends ? Tu m'avais tellement dit que tu détestais les gens riches ! Et puis, après ce dîner, après notre nuit tous les deux...

Il se retourne et ses yeux noyés de larmes ne parviennent pas à m'attendrir. Je bous de colère, mais je serre les dents, car je veux tout savoir.

— J'ai regretté, tu n'imagines pas comme j'ai regretté. Mais, il était déjà trop tard. À cause de cet accident, de ce que tu m'avais dit sur les gens riches, je me suis enfoncé dans mon mensonge, pour ne pas te perdre... par égoïsme... par...

— Minute ! Ça veut dire quoi « avant » ? Qui est au courant maintenant ?

— Tina. Je lui ai tout expliqué quand nous sommes allés chez elle la semaine dernière.

— Oh ! Parfait ! Je comprends mieux pourquoi elle n'était pas si abattue que ça ! Tu t'engueules avec elle et ensuite tu vas pleurer dans ses jupons et, pour te faire pardonner, tu lui avoues ton secret. Je suis quoi moi ? Une conne à manipuler au gré de tes envies ?

Cette fois, je hurle. Je manque de place pour faire les cent pas sur cette petite plateforme à plusieurs mètres du sol. Je deviens folle. Folle de rage et de jalousie.

— Tu dis n'importe quoi Éli ! Quand je t'ai avoué ma condition sociale la semaine dernière, j'étais parti pour tout te dire. Et puis, j'étais tellement heureux que tu me pardonnes, que j'ai eu

peur... peur que tu reviennes sur ta décision si j'allais jusqu'au bout.

— C'est bien ce que je dis. Encore une fois, tu n'as pensé qu'à me faire écarter les jambes au plus vite. Tu as bien réussi ton coup avec la visite de ton appartement, je suis tombée dans le panneau.

— Éli...

Il avance vers moi, mais je recule dans le sens opposé.

— Tu m'as menti pendant des semaines, Thomas ! Après l'accident tu as fait comme si de rien n'était au restaurant, bon sang ! Tu m'as envoyé des SMS en me vouvoyant comme si j'étais.... une simple inconnue ! Tu m'as proposé un mécano pour réparer ma voiture et... tu m'as même payée !

Les limites de mon indulgence sont atteintes et je refuse d'en entendre davantage. Je suffoque et essuie les larmes qui s'amoncellent au bord de mes paupières. Je ne m'effondrerai pas. Pas ici. Je ne lui ferai pas ce plaisir.

— Éli, mon argent était le seul frein. S'il n'y avait pas eu cet accident débile, nous n'en serions pas là aujourd'hui.

— Je t'ai tout donné Thomas. Tout ! J'ai donné mon corps, mon âme et mon cœur à un imposteur ! Et toi ? Qu'est-ce que j'ai eu en retour en réalité ? Ton corps ? J'étais loin d'être la première ! Ton âme ? Ah, elle est belle ton âme ! Ton cœur ? Même pas, merde !

L'écho de mes cris revient à mes oreilles. Je suis hors de moi.

— Ma chérie... écoute-moi.

— Je ne veux plus rien entendre qui sorte de ta bouche et surtout pas ce mot. Je ne veux d'ailleurs plus te voir ! J'avais raison depuis le début. Les hommes, vous êtes tous pareils ! Et les riches, c'est encore pire. Tout ça, c'était du vent. De la poudre aux yeux. Pour assouvir quoi, hein ? Quoi ? Ton obsession pour le sexe ? ... Je te déteste !

— Bordel, écoute-moi ! crie-t-il à son tour en essayant d'agripper mes épaules.

Je fais un bond en arrière.

— Ne me touche pas ! Tu me dégoûtes.

Je ne vois plus rien. Je n'entends plus rien. Mon cerveau passe en boucle les informations reçues comme un disque rayé que l'on ne peut pas arrêter.

— Tu ne peux pas faire comme s'il ne s'était rien passé entre nous Éli.

Sa voix reste ferme même si un flot de larmes coule sur ses joues.

— Tu veux que je te montre ?

Dédaigneuse, je fais volte-face.

— Qu'est-ce que tu fais ? crie-t-il alors que je renfile mon string et mon pantalon comme une furie.

— Je rentre chez moi. Je dis bien *chez moi*. Là où tu n'es *plus* le bienvenu. Fais-moi plaisir, rentre chez toi. Et ne t'inquiète pas, je ferai bon usage de tes mille euros. Je commencerai par payer un billet de train en première classe à Justine et Antoine pour rentrer à Bordeaux plus tard.

— Éli ! Merde ! Écoute-moi bon sang !

Je ne l'écoute plus. À la vitesse de l'éclair, je descends de cette plateforme de malheur.

— Je te laisse une heure pour débarrasser le plancher.

Je crie si fort que je suis certaine que ma voix a traversé les champs et a atteint la maison, mais je m'en fiche. De ça. Du regard de mes parents. De tout. Plus rien n'a d'importance. Je suis si malheureuse qu'aucune larme ne coule. Mon corps n'est que douleur. Mon cœur saigne et mon âme est brisée. J'ai envie de hurler encore et encore, mais maintenant même ma voix m'a

abandonnée et mes lèvres bougent sans qu'aucun son ne sorte de ma bouche. Je presse le pas pour que Thomas ne me rejoigne pas. Je m'éloigne de cet homme qui n'est tout compte fait qu'un inconnu pour moi.

Je ne veux plus le voir. Je ne veux plus le sentir. Je ne veux plus le toucher. Je ne veux plus jamais l'aimer.

Aujourd'hui, il vient de me faire un dernier cadeau, le pire de ma vie : un aller simple pour l'enfer.

**Thomas**

J'ai beau avoir redouté ce moment et avoir essayé de l'appréhender du mieux possible, la douleur dans ma poitrine est si forte qu'elle me plie en deux. Élisabeth a disparu au bout du chemin et elle ne s'est retournée à aucun de mes appels.

Même si elle ne veut pas se l'avouer, des séquelles de son agression persistent. La peur que je joue avec ses sentiments domine.

— Putain, je ne joue pas !

À genou sur le sol humide, je donne un énième coup de poing dans le rocher qui surplombe la plateforme. Je m'étais promis de tout lui dire... après les vacances.

« Je ne supporterai pas que tu me mentes ni que tu m'achètes ».

Cette phrase m'a fait basculer. J'ai compris qu'elle doutait encore de moi et je n'ai pas eu la force de continuer à lui mentir.

— Bordel de merde !

Mes jurons n'atteignent aucune oreille. Tout juste arrivent-ils à évacuer un peu de ma colère et de ma peine.

Il y a une bonne demi-heure qu'Élisabeth m'a laissé en plan sur ce rocher et tout le monde doit m'attendre de pied ferme chez elle. C'est tout ce que je mérite de toute façon. En moins de vingt-quatre heures, j'ai réussi à foutre la merde dans une famille unie.

Putain ! Nous étions si bien ici tous les deux ! J'aurais dû attendre quelques jours que son malaise avec ses parents se dissipe totalement. Ou alors, j'ai attendu trop longtemps.

*Je le savais, je le savais. Jorge et Tina avaient raison.*

J'essuie mes joues trempées et me décide enfin à me mettre debout. J'attrape ma chemise à la volée et l'enfile sans l'attacher. Impossible que tout s'arrête de cette façon-là ! Impossible de revivre la même douleur que lorsqu'elle m'a quitté par téléphone. Il faut que je lui balance tout, tout ce qu'elle ne m'a pas laissé le temps de lui dire.

Je dévale la pente rocheuse et avance d'un pas pressé sur le chemin de terre quand la voix de Justine me stoppe dans mon élan.

— C'est quoi ton problème en fait ?

Au bras d'Antoine, elle me barre le passage. Elle est raide comme un piquet et son regard est encore plus sombre que lorsqu'elle m'a fait la morale sur le parking devant l'appartement d'Élisabeth.

*Allez ! C'est reparti pour un tour !*

— Tu sais que le bon samaritain est mort depuis longtemps ?

Ma réplique est cinglante, mais Justine est bien la dernière personne que j'ai envie de voir pour le moment.

— Tu n'es pas en position de la ramener Thomas... Andrews... Johannson... ou tu préfères peut-être Ducon ?

Par principe, je ne frappe jamais une femme. Une chance pour elle qui, sinon, aurait subi le même sort que Monsieur Muscle il y a quinze jours. Néanmoins, je serre les poings.

— Ça ne sert à rien de s'emporter, commence Antoine, conscient que la moindre étincelle supplémentaire risque de me faire exploser.

Trop énervé pour rentrer dans une discussion où Justine me ferait la morale, je préfère ne rien répondre.

Je ne suis en colère après personne d'autre que moi, moi et mes innombrables défauts.

Moi et mes mensonges.

Moi qui ai joué avec le feu par égoïsme et lâcheté.

Moi qui ai espéré naïvement qu'avec le temps, Éliisa m'aimerait assez pour me pardonner.

Moi, qui par fierté et arrogance, me suis cru à l'abri d'un rejet en compensant l'absence de sincérité par du sexe à outrance et des cadeaux.

*Inspirer, expirer, inspirer, expirer.*

— Je me barre.

Je fais un pas sur le côté, mais Justine attrape mon avant-bras avec fermeté.

— C'est marrant, vous vous ressemblez beaucoup en fait Éliisa et toi, siffle-t-elle en vissant ses yeux dans les miens comme si elle me jugeait. Côté sentiments, vous êtes les rois et reines du sprint. Vous faites une course pour savoir lequel remportera le trophée de la fuite la plus rapide ou quoi ?

Antoine pince les lèvres et lève un sourcil, me signifiant qu'il est d'accord avec elle.

— Écoute Justine, je suis le roi des cons, j'en suis conscient, mais c'est aussi la reine des entêtés et malgré tous mes efforts, je n'ai pas le pouvoir d'effacer son passé.

Bien sûr, j'ai entretenu un mensonge débile. Bien sûr, j'ai eu plusieurs opportunités de cracher le morceau. Mais j'ai aussi tout fait pour lui montrer que je ne voulais que son bonheur.

— Tu es sérieux ? s'exclame-t-elle en haussant le ton. Est-ce que tu t'entends ?

— Je ne suis pas en mode humour aujourd'hui, mais à défaut d'avoir le cerveau qui fonctionne normalement, je pense que mes oreilles sont encore épargnées.

Je ne sais pas par quel miracle j'arrive à contenir cette colère qui brûle en moi, car cette rage dirigée contre moi menace de me faire péter un plomb chaque seconde qui passe.

— Et tes conneries, tu ne les effaces pas non plus ? poursuit-elle avec autant d'agressivité. C'est plus simple remarque !

Le regard dur, elle me tire par le bras vers le bord de la rivière.

— Assieds-toi et dis-moi exactement ce qu'il s'est passé. Éliisa est arrivée effondrée et après avoir crié qui tu étais, je n'ai rien pu en tirer. Elle s'est enfermée à double tour dans sa chambre.

Son ton s'est un peu radouci, mais connaissant Justine, elle est capable de me suivre jusqu'à ma voiture et de me harceler par SMS pour obtenir des réponses. Autant que je me débarrasse de cette corvée maintenant.

Je m'accroupis à côté d'elle.

— Nous avons...

*Fais l'amour comme des bêtes ? Bordel ! Inutile de lui en parler. Ce n'est pas le sujet Ducon.*

— Éliisa craignait que j'aie financé sa voiture dans son dos. J'ai compris à ce moment-là que ses angoisses ne cesseraient pas et qu'il fallait que je lui dise toute la vérité.

— Andrews, tu me déçois ! grogne Justine. D'abord, tu n'as pas choisi le meilleur moment, sans déconner...

Elle soupire et attend qu'Antoine s'installe à côté d'elle et lui prenne la main pour continuer :

— Bordel ! Tu réalises que tu lui as donné du fric pour éviter qu'elle te reconnaisse ! jure-t-elle. Tu as joué avec elle... Merde, Thomas ! Je croyais que tu l'aimais !

La lueur de désespoir qui brille dans ses yeux me retourne l'estomac. Si malgré son optimisme à toute épreuve, elle doute de mes sentiments, alors comment Éliisa peut-elle y croire ?

— Mais je l'aime, bordel ! Tu n'imagines même pas à quel point ! Je n'ai pas joué. Pas depuis notre dîner et cet accident de merde. Comment j'aurais pu lui dire sincèrement que je l'aime avec ce mensonge, hein, tu m'expliques ? Je sais que j'aurais dû tout lui balancer sur le parking la semaine dernière, mais j'étais tellement soulagé qu'elle me pardonne...

— Égoïsme quand tu nous tiens ! intervient-elle, sarcastique.

Personne ne peut comprendre. Après tout, j'étais censé avoir tout pour être heureux non ? Un physique me permettant d'obtenir n'importe quelle femme. Une intelligence supérieure à la normale m'ayant conduit à de brillantes études. Largement assez d'argent pour assouvir tous mes désirs. De quoi je pouvais me plaindre ?

*Elle veut savoir ? Qu'à cela ne tienne !*

Je me relève, fourre les poings dans mes poches et fixe un point imaginaire au milieu de l'eau.

— Tu penses qu'avouer à Éliisa que, depuis l'université, je me fais appeler Johannson comme ma mère, parce que je refuse tout rapport avec mon père, ne lui ferait pas peur ? Que savoir que mes amis à Paris ne me connaissent pas autrement la soulagerait ?

*Évidemment que ça n'aurait rien changé !*

— Tu crois qu'elle comprendrait si elle savait qu'aujourd'hui, j'accepte les conditions que mon père m'impose, parce que j'ai encore la faiblesse d'espérer le rendre fier de moi ?

Malgré ses absences son manque d'amour et son arrogance, je garde l'espoir de devenir son digne successeur.

— Tu penses que si je lui disais que mon père n'est pas simplement un riche homme d'affaires, mais en réalité un milliardaire américain, ça arrangerait les choses ?

Les yeux de Justine s'agrandissent. Mes questions ont toutes des réponses évidentes.

— Tu crois qu'elle réagirait comment si je lui avouais que j'accepte le caractère de merde de mon père parce que j'ai une ambition démesurée et que je ne compte pas refuser l'avenir brillant qu'il me propose ? Tu crois que si je lui annonçais le nombre de femmes que j'ai sautées juste pour soulager mes pulsions elle ne fuirait pas ?

Même si Éliisa a conscience de mon passé sexuel, elle n'a pas la moindre idée de la quantité de filles que j'ai tenues entre mes bras, juste pour baiser, une heure... voire une soirée. Je n'en retire aucune fierté avec le recul, mais cela reste une triste réalité.

— Hein Justine ! Sincèrement, tu penses que si je lui racontais mes virées parisiennes qui se résumaient à vider toutes les bouteilles possibles jusqu'à ce que je sois assez déchiré pour ne me rappeler de rien, elle ne me comparerait pas à Grégoire ?

Cette comparaison est ce qui me fait le plus flipper. Toutes les apparences sont contre moi - alcool, sexe, jeu et dérives diverses.

— Putain ! Je l'aime plus que tout. J'ai changé pour elle et je serais prêt à faire n'importe quoi pour elle. Mais tu penses qu'elle accepterait de rester avec moi si, en même temps, je lui annonçais que je suis terrorisé par l'Amour et que j'ai peur de souffrir moi aussi ?

Justine garde désespérément les yeux figés sur ses chaussures et se contente de se mordre les lèvres.

— Nom de Dieu ! Il y a belle lurette que j'ai compris que je représentais tout ce qu'elle fuit et tout ce qu'elle déteste !

Je suis hors d'haleine. Mon cœur menace de sortir de sa cage thoracique. Je suis vidé, mais bizarrement je me sens libéré d'un énorme poids. Pour la première fois de ma vie, j'ai osé confier

toutes mes angoisses à quelqu'un. Justine m'a laissé terminer mon monologue sans me couper la parole et, maintenant, elle est livide.

— C'est bien ce que je disais, répond-elle enfin, après s'être mise debout elle aussi. Vous êtes semblables en fait. Vous traînez des casseroles tous les deux dont vous n'arrivez pas à vous débarrasser.

Il y a longtemps que j'ai fait cette triste constatation !

— Tu sais qu'Élisa canalise très mal ses émotions ?

— Ça merci, je suis au courant. Elle ne m'a pas laissé le temps de m'expliquer. J'ai pourtant tout fait pour lui montrer que je l'aimais.

Justine se rapproche de moi et penche la tête sur le côté.

— Sauf de le lui dire, soupire-t-elle, les yeux plissés.

*Je sais ça aussi, merde !*

— Si je lui avais dit avant, tu crois qu'elle m'aurait pardonné tout ça ?

Je me tais dans l'attente d'être rassuré. Justine se contente de se tourner vers Antoine. Elle lui sourit, puis elle dirige son regard vers le ruisseau.

— Dis-lui Thomas. Tu n'as plus grand-chose à perdre de toute façon.

Je manque d'air. Elle ne tente pas de me donner un quelconque espoir ?

— Allez viens ! m'ordonne-t-elle en me poussant dans le dos.

— Il faut parfois oser se jeter à l'eau, glisse Antoine avant de lui prendre la main.

Facile à dire !

Il nous faut moins de cinq minutes pour arriver à la maison, dans un silence de plomb. Valérie attend sur le seuil de la porte, l'air soucieux.

— Est-ce que quelqu'un peut m'expliquer ce qu'il se passe ?

Elle s'écarte pour nous laisser entrer, puis n'obtenant aucune réponse de Justine, et encore moins de moi, elle rejoint son mari, Camille et Daniel sur le canapé du salon. Leurs regards interrogateurs rivés vers moi me glacent le sang.

— Si vous n'y voyez pas d'inconvénients Valérie, je termine avec Thomas et je vous explique, lance Justine d'un air déterminé en m'entraînant dans le couloir.

Antoine se met en retrait et s'adosse au mur du salon.

— Mon chat, j'en ai pour deux minutes, lui murmure-t-elle. Je t'aime.

— Je t'aime aussi.

Leur échange de regard est si intense que j'en ai les larmes aux yeux.

*Putain de merde, pourquoi est-ce si simple pour les autres ?*

— Éli ouvre ! crie Justine tout en tambourinant à la porte. Thomas est avec moi et il veut te parler. Tu dois l'écouter.

J'entends Élisa sangloter et j'ai mal au cœur de l'avoir mise dans cet état-là.

— Éli, nom d'un chien, arrête tes conneries ! continue-t-elle en haussant la voix. Ne recommence pas comme la dernière fois, merde !

Impuissante, Justine se tourne vers moi et hausse les épaules. J'entends des pas, puis la clé tourner dans la serrure. Je retiens ma respiration dans l'espoir qu'Élisa accepte une discussion. La porte s'entrebâille sur son visage rougi par les larmes. Je ne vois que ses yeux injectés de sang. Comprendre que je suis l'unique responsable de son état me soulève le cœur.

— Thomas, je suis désolée de ma réaction, sanglote-t-elle, mais... pas maintenant... je ne peux pas... tu comprends ? C'est trop dur à gérer. Il me faut du temps. Un jour peut-être...

*... ou peut-être jamais ?*

Elle s'apprête à refermer la porte, mais je coince mon pied dans l'ouverture.

— Je ne partirai pas d'ici sans avoir terminé ce que j'ai commencé, Éli !

Si pendant longtemps, je n'ai pas su ce que je voulais faire de ma vie, aujourd'hui, je sais très bien ce que je veux. *Elle*, et rien d'autre qu'*elle*.

## Élisa

La force me manque pour repousser Thomas. Jamais je n'ai vu autant de détermination dans ses yeux.

Par-dessus son épaule, je lorgne Justine qui me sourit et hoche la tête m'encourageant à le laisser entrer. Mon regard dévie vers Antoine. Ses lèvres miment « Fonce ! », puis il me lance un clin d'œil. J'ai la désagréable impression de me retrouver comme la semaine dernière après mon altercation avec Chloé, mais je relâche quand même la pression de mes bras sur la porte. Aussitôt, je fais demi-tour jusqu'à la fenêtre sans regarder Thomas qui pénètre dans ma chambre. J'entends la clé tourner dans la serrure et un silence pesant s'installe entre nous.

À travers la vitre, mes yeux embrumés se perdent dans les champs, et s'arrêtent sur le rocher près de la rivière. Je le distingue à peine, il est à moitié caché par quelques arbres. Ma petite bulle secrète est devenue un lieu de cauchemar... lui aussi.

— Je ne sais plus qui est le vrai Thomas, dis-je en hoquetant. Es-tu l'homme poli et énigmatique que j'ai rencontré au fast-food ou le Thomas aimant qui disait me faire l'amour ou celui plein de fric qui a payé mon silence sans daigner sortir de sa berline opulente à vomir, préférant se planquer derrière des vitres teintées ? Tu m'as menti. Notre histoire n'est qu'une pitoyable supercherie.

— Éli... Ça n'a rien à voir.

Le parquet craque et je n'ai pas besoin de me retourner pour savoir que Thomas se rapproche de moi. Son parfum vient titiller mes narines et je sens le souffle de sa respiration se perdre sur ma nuque. Je me raidis pour repousser un frisson qui menace au creux de mes reins et gonfle mes poumons de tout l'air ambiant qu'ils peuvent emmagasiner.

*Il ne faut pas que je flanche maintenant.*

— Tu crois pouvoir tout obtenir avec ton fric et ta belle gueule et que le monde est à tes pieds, c'est ça ? Tu t'es servi de moi pour me baiser, comme tu sais si bien le dire, et assouvir tes envies de sexe permanentes.

— Ne dis pas ça. Je sais que tu ne le penses pas et que chaque seconde que tu passes dans mes bras, tu me désires autant que je te désire, Éli.

Un frisson, plus effronté que les autres, me parcourt l'échine lorsque ses mains se posent sur mes hanches. Je lutte pour rester impassible.

*Il ne faut pas que je me retourne !*

— Alors pourquoi ? Pourquoi tu m'as fait ça ?

Quitte à souffrir, autant en finir maintenant. Je recommence à pleurer, en silence cette fois, et mes nerfs mis à rude épreuve ces dernières heures risquent de lâcher à tout moment.

— Je vais faire le plus court possible, explique-t-il dans un soupir. Mais promets-moi de me laisser parler jusqu'au bout sans me couper.

Je remue la tête de haut en bas et ferme les yeux.

Thomas commence par se racler la gorge. Puis, je sens ses mains hésitantes se desserrer un peu de mes hanches pour finalement reprendre leur place.

— Je suis né à New York et j’y ai passé mon enfance. Mon père... mon père est propriétaire et P-D.G. d’une immense structure internationale dans cette ville. « Andrews Corp. » comprend de nombreuses filiales, dont une basée en France à Paris. Il n’est pas simplement riche. Il a bâti un empire dans l’immobilier. C’est aujourd’hui un milliardaire américain et il est totalement psychorigide,

Je déglutis.

*Milliardaire ?*

— Quand j’ai perdu ma mère à dix ans, je venais d’être diagnostiqué surdoué. Mon père a trouvé plus pratique de me mettre dans une pension française ultra stricte pour que je ne traîne pas dans ses pattes et ne pas avoir à gérer ce *problème* comme il savait si bien le dire. Je pense avec le recul qu’il a eu peur de moi et de l’inconnu que je représentais. Mon intelligence supérieure est devenue un sujet tabou. Nous n’en avons jamais rediscuté. J’étais seul, loin de tout et, à mon émancipation, ma soudaine liberté m’a brûlé les ailes. J’ai...

Tout à coup, il s’arrête de parler. Il émet d’abord un long soupir bruyant, puis il reprend :

— J’ai fait beaucoup de conneries. J’ai découvert très vite que le sexe palliait ma solitude. J’ai couché avec... des centaines de filles, parfois une dans la semaine, parfois plus, en fonction de mon état d’esprit. Je me suis mis à boire beaucoup, beaucoup trop, jusqu’à perdre tout sens de la réalité. J’ai commencé à fumer... clopes ou substances illicites, peu importait, et à... jouer aussi.

*Mon Dieu ! Jeux, alcool, sexe... milliardaire...*

Je suffoque et tire sur ses mains qui me brûlent les hanches.

— Non Éli. Ne fais pas ça ! Je ne suis pas Grégoire ! Tu m’entends ? J’ai joué, j’ai fait des paris stupides, mais je n’ai jamais fait de mal à une femme, jamais !

Les larmes coulent en silence sur mes joues et le sol tangué sous mes pieds.

*Inspirer. Expirer. Inspirer. Expirer. Il ne faut pas que je m’évanouisse.*

— Pour évacuer ma douleur, j’ai suivi des cours de krav-maga pendant plusieurs années, continue-t-il. Malheureusement, l’alcool aidant, je m’en suis souvent servi pour me sortir de situations délicates en soirée.

Je n’arrive plus à avaler ma salive. Je ne vais pas pouvoir rester immobile et muette très longtemps. J’ai envie de crier, de lui sauter à la gorge avant de m’enfuir pour aller m’effondrer seule dans un coin.

— Parallèlement, j’ai brillamment obtenu une maîtrise en administration des affaires, dans l’espoir de prendre la suite de mon père. Mais il n’a pas du tout apprécié mes activités parisiennes. Il m’a dit que je lui faisais honte et que ne j’étais pas prêt à intégrer « Andrews Corp. ». Je lui avais fourni sur un plateau d’argent une excuse pour qu’il continue à m’éloigner de sa vie. Dans sa grande générosité, il m’a lancé un ultimatum en me proposant de continuer à subvenir à mes besoins si je retournais sur les bancs de la fac. J’avais tout juste plus de vingt ans ! Je me suis tourné vers l’anglais par facilité. C’est ma langue maternelle... et puis, je gardais l’ambition de réussir, coûte que coûte.

Statuifiée, je ne lève même pas les bras pour essuyer mes larmes qui noient mon visage et me brûlent les yeux. Je ne sais plus quoi penser. Il a souffert d’un manque d’amour. Il souffre encore. Mais il représente tout ce que je déteste. Pourtant, je suis certaine que je l’aime, les frissons que je retiens péniblement depuis qu’il est entré dans ma chambre en sont la preuve indéniable.

— C’est à cette époque-là que j’ai décidé que, puisque mon père ne voulait pas de moi, je n’avais aucune raison de m’appeler Andrews. J’ai choisi de prendre le nom de ma mère comme

nom d'usage, même si, légalement, je restais Thomas Andrews, futur héritier d'une fortune colossale. J'ai changé de fac et d'amis. Ceux que j'ai gardés ne connaissent toujours pas mon vrai nom ni ma situation sociale, hormis Tina maintenant.

Il s'arrête et prend une grande inspiration avant de poursuivre :

— Les femmes sont restées un remède à ma souffrance morale pendant le reste de mes études. J'ai réduit ma consommation d'alcool et j'ai même arrêté de fumer. J'ai aussi suivi une psychothérapie. J'ai appris que mon addiction au sexe était due à un traumatisme émotionnel, mais je me cachais la vérité et surtout je n'avais rien envie de changer... Jusqu'à ce que je te rencontre.

Ses mains tremblent et sa voix devient de plus en plus inaudible.

L'air est irrespirable et je me demande comment je tiens encore debout.

— Lorsque j'ai obtenu mon doctorat en anglais, mon père, pour asseoir encore sa souveraineté, a usé de ses pouvoirs pour me trouver un poste à l'université de Bordeaux. Je n'ai même pas eu le temps de faire des recherches par moi-même ! C'est comme ça que je suis arrivé ici, cet été. Après dix ans à espérer, j'avais fini par me convaincre que je ne faisais pas le poids face à lui.

Sans le connaître, je déteste ce type, simple géniteur, qui a fait de son fils son pantin.

— Seulement, quelques jours après notre rencontre, il m'a contacté en me mettant devant le fait accompli. Il m'a envoyé un chauffeur-garde du corps, Jorge, pour surveiller tous mes faits et gestes et voir si j'avais gagné en maturité. En réalité, c'est un peu comme un test de compétence. Il veut déterminer si je suis apte à lui succéder. Il souhaite que je prenne la direction de sa filiale française à la fin de cette année.

*Comment Thomas peut-il encore accepter ça ?*

— Je sais que c'est difficile à comprendre, mais j'ai travaillé comme un acharné pendant des années pour obtenir sa reconnaissance et malgré tout ce qu'il m'a fait subir, je veux lui prouver que je suis capable d'être son digne héritier et qu'il s'est trompé sur mon compte.

Il s'arrête un instant de parler et m'oblige à me retourner. Ses yeux brillants de larmes s'accrochent aux miens. Je ne pleure plus, mais mon corps reste secoué de spasmes réguliers.

— Éli, j'ai juste voulu te protéger. J'ai toujours été sincère avec toi. Tu m'as fait découvrir des sentiments que je n'imaginai pas. Je suis maladroit. Je n'aurais pas dû te balancer tout ça aujourd'hui. Pas après avoir parlé à tes parents de ton passé. Je sais que c'est beaucoup trop pour toi, mais je ne pouvais plus supporter de te mentir. Tu ne peux pas me quitter comme ça. Pas maintenant que tout est mis à plat. Pas maintenant que je peux enfin te dire que je...

Ses mains fourragent dans ses cheveux comme s'il cherchait ses mots.

— Je voulais tout t'avouer depuis longtemps, mais j'ai manqué de courage. Je n'ai pensé qu'à moi et à mon plaisir d'être avec toi. Je voulais attendre que tu saches toute la vérité sur moi avant...

Il caresse ma joue avant de pencher sa tête vers moi et je ferme les yeux.

— Éli, tu te souviens de ce que je t'ai dit lorsque je t'ai fait visiter mon appartement ? ... Je t'ai avoué que tu étais la première femme qui entrait dans mon intimité.

Étourdie d'entendre sa respiration hésitante près de mon oreille, je bloque la mienne aussi.

— Eh bien, je veux que tu sois la dernière. Parce que... (il soupire et m'attire contre lui)... parce que je t'aime. Je t'aime tellement que j'ai eu peur de te l'avouer. Je ne l'ai jamais dit à personne, mais toi, je t'aime, je t'aime...

Ses mots s'enroulent autour de mon tympan comme une douce mélodie avant d'atteindre mon

cœur qui manque de s'arrêter. Chaque parcelle de ma peau se piquette de chair de poule, puis une agréable chaleur envahit lentement mon système veineux quand ses bras se referment dans mon dos.

— Pardonne-moi. Laisse-moi une chance de te montrer que tu peux me faire confiance, que je suis réellement celui que tu as découvert. Même si ça paraît rapide, je suis certain de t'aimer comme un fou.

Je rouvre les yeux sur les siens remplis de regrets et d'amour.

— Ça fait tellement de bien de te le dire enfin !

Je suis submergée par l'émotion et il essuie tendrement avec le pouce une larme qui glisse sur ma joue.

— Redis-le ! Encore !

— Je t'aime ! me dit-il à nouveau avant de capturer ma bouche avec passion.

Le gémissement incontrôlé qui s'échappe de ma gorge est si puissant qu'il interrompt son baiser quelques secondes.

— Oh, mon Dieu Thomas, je t'aime tellement aussi ! je murmure avant de tirer sur la racine de ses cheveux pour reprendre possession de ses lèvres.

Ces trois petits mots que j'attends depuis longtemps effacent en un quart de seconde tout ce qu'il vient de m'avouer. Je veux profiter de ce délicieux baiser et du désir qui grandit au creux de mon ventre. Mon sang se réchauffe encore lorsque ses mains emprisonnent mon visage. Je savoure sa langue qui explore ma bouche dans ses moindres recoins. Je me consume tout entière. Je l'aime trop pour lutter contre mon corps qui le réclame.

— Ça va là-dedans ?

La voix de Justine derrière la porte me fait sursauter. Je réalise que nous ne sommes pas seuls sur Terre et qu'il y a une rousse qui doit trépigner d'impatience dans le couloir.

Thomas relâche son étreinte et lève les yeux au ciel en souriant avec tendresse.

— On pourrait passer par la fenêtre pour lui échapper ? ironise-t-il avant de remettre une mèche de mes cheveux derrière mon oreille.

— Tu crois au miracle, mon cœur.

Je pose un dernier baiser sur ses lèvres et tire machinalement sur le bas de mon tee-shirt.

— Depuis aujourd'hui, oui ! affirme-t-il en me pressant encore plus fort.

C'est si bon d'être dans ses bras que, si la rouquine impatiente qui tambourine n'était pas là, je resterais dans cette position toute la journée.

— On arrive Justine, crie Thomas en direction de la porte.

J'aime passionnément un homme qui représente mes pires cauchemars. Comment est-ce possible ?

L'expression de mon visage a dû changer, car il m'observe, les sourcils froncés.

— Qu'est-ce qui te gêne, ma chérie ? Je ne veux plus de non-dits entre nous.

Mon cerveau fait un retour rapide sur ses explications. J'inspire pour évacuer mes soupçons persistants.

— Est-ce que tu joues encore ?

— Quelquefois, mais avec toi, je n'aurai plus besoin de tout ça.

J'ai confiance, il le faut ! Après tout, il s'est mis à nu devant moi, je ne dois pas douter de sa sincérité.

— Tu vas partir bientôt ?

Cette idée me fait froid dans le dos. Je ne supporterai pas l'éloignement, l'absence et le

manque.

Ses yeux s'assombrissent, son visage se tend à nouveau et sa main fourrage dans ses cheveux comme à chaque fois qu'il est gêné.

— J'ai dit non à mon père pour prendre mes fonctions à Noël, ce n'était pas un mensonge. Mais je sais qu'il ne va pas me lâcher si facilement et, de toute façon, je ne compte pas repousser indéfiniment non plus. Il me reste deux mois pour trouver une solution. J'arriverai à le convaincre d'attendre la fin de l'année scolaire. J'ai un contrat avec la fac pour le moment.

— Mais après ?

Bon sang ! Je me projette dans un avenir à long terme avec lui alors que nous nous connaissons depuis un peu plus d'un mois. Je suis en train d'accepter de faire une croix sur toutes mes peurs par amour pour un homme que j'ai rencontré il y a un peu plus de trente jours ! Je suis complètement folle !

— Après ta licence, tu ne voulais pas rester à Bordeaux. C'est bien ce que tu m'as dit ? Je t'aime, tu m'aimes. On a surmonté de nombreuses barrières. Je suis certain que l'on fera tomber toutes les autres.

*Arrête de te torturer l'esprit, Éli !*

J'acquiesce en remuant la tête de haut en bas. Cette fois, c'est décidé, je fais confiance à la petite voix qui m'a poussée au vice et que j'ai trop souvent refusé d'écouter.

— Allez, viens ! ajoute-t-il en me prenant la main. Je crois qu'une tornade rousse nous attend derrière la porte.

**Thomas**

J'ai à peine ouvert la porte que le regard aiguisé de Justine me transperce. Elle est à la recherche du moindre indice sur mon entrevue avec Éliisa et, pour le moment, ce n'est pas elle qui lui dira quelque chose, car elle est bien cachée derrière moi, agrippée au passant de ma ceinture.

— Guerre ou paix ? grogne la rouquine en haussant un sourcil inquiet.

Je jette un œil autour de moi. Toute la famille est agglutinée dans le couloir et tous semblent suspendus à mes lèvres.

Éliisa m'a pardonné, putain ! Elle m'a pardonné parce que j'ai réussi à lui avouer que je l'aimais.

*Si j'avais su le lui dire plus tôt. Quel con !*

— Amour !

Pour une fois, je parviens à clouer le bec de Justine, car elle recule contre la cloison pour trouver un appui. Éliisa se décale et sa sœur lui saute au cou.

— Minette, ça va ? lui demande-t-elle en retenant ses larmes.

Je culpabilise de l'avoir fait venir de si loin avec son mari pour les mettre dans une situation aussi désagréable.

— Ça va. Ça va même très bien. J'étais trop perturbée, ce matin. Ce n'était qu'un... malentendu.

*Un malentendu ?*

La femme que j'aime est totalement imprévisible. Préférant la fuite aux confrontations lorsqu'il s'agit de ses sentiments, elle est aussi capable d'avoir une grande force de caractère pour protéger ses proches. Incroyable !

— On aurait dû vous enfermer plus tôt tous les deux, observe Justine en se tournant vers Antoine qui acquiesce d'un mouvement de tête.

Les sourcils froncés, Valérie, Luigi et Daniel semblent sur la réserve. Qui pourrait les en blâmer ? Leurs regards se posent tour à tour sur Justine, puis sur Éliisa et s'arrêtent sur moi.

Je ne trouve pas les mots pour apaiser leurs inquiétudes. Pour leur donner de but en blanc les détails de ma vie, de ma rencontre avec leur fille et de mes mensonges qui l'ont plongée ce matin dans le néant avant qu'elle me pardonne.

Justine ne perd pas une miette des échanges silencieux entre nous et au bout d'un moment, reprend la parole :

— Au fait Thomas, j'ai trouvé le bon samaritain : moi ! J'ai profité de votre mise au point tous les deux pour tout leur expliquer.

Une fois encore, elle a pris les rênes de notre embarcation avant qu'elle ne coule.

— N'empêche qu'il va falloir que vous arriviez à vous débrouiller sans moi les enfants ! termine-t-elle, moqueuse.

Me sentant stupide, je me racle la gorge. Ça n'arrivera plus !

J'attire Éliisa contre moi et l'embrasse sur la tempe avant de me tourner vers les six paires

d'yeux braquées sur moi.

— Je suis affreusement désolé d'avoir semé le trouble dans votre famille. Ce n'était pas mon intention. J'aime Éliisa plus que tout, mais... je n'ai pas su lui dire.

*Comme quoi, on peut être surdoué et totalement nul en communication !*

Éliisa niche son visage contre mon épaule et, aussitôt, les visages se détendent comme s'ils avaient tous attendu la confirmation des explications de Justine pour décompresser.

— Alléluia ! crie cette dernière en levant les mains au ciel. Y'a pas un moyen d'immortaliser ce moment ?

Camille et Daniel se mettent à glousser tandis qu'Antoine roule de grands yeux en secouant la tête. Valérie et Luigi, toujours en retrait, se tiennent par la main. Je suis admiratif du sang froid dont ils font preuve face à la situation alambiquée qu'ils vivent depuis ce matin.

— Sérieux ! Les mecs sont parfois longs à la détente, mais avec lui ma belle, tu as tiré le gros lot ! se moque encore Justine en se tournant vers Éliisa.

— Mademoiselle Schwartz, ne seriez-vous pas en train de vous foutre de moi ?

Ma répartie entraîne tout le monde dans un petit rire discret détendant du même coup l'atmosphère et Justine, satisfaite, m'adresse un clin d'œil. Cette fille possède l'art et la manière de dérider la personne la plus dépressive du monde et le pire est qu'elle ne le fait même pas exprès.

La mère d'Éliisa se faufile entre Antoine et Camille et me saisit le bras.

— Tu as fait ce que tu croyais être le mieux, intervient-elle avec calme. Tu sais mon grand, peu importe ton passé et celui de ma fille. Chacun a sa croix à porter. Le principal est que vous vous aimiez. Éliisa a souffert en silence pendant des années. Nous avons été aveugles et nous ne te remercierons jamais assez de l'avoir délivrée de sa prison, même si tu ne t'y es pas pris de la meilleure des façons.

Luigi, si discret depuis le début, s'approche lui aussi et me tend la main.

— Dans ce cas, bienvenu dans la famille De Sacco, me dit-il d'un air solennel.

Lui et sa femme sont admirables de gentillesse, de compréhension et d'humilité, tout le contraire de mon père. Cette conclusion m'opresse quelques secondes la poitrine, puis je chasse très vite cette idée malvenue avec un large sourire.

*Jack ne va pas encore me gâcher ce moment !*

— Tout le plaisir est pour moi.

— Tu es sûre que ça va aller ? insiste Valérie en caressant la joue de sa fille toujours blottie contre moi.

Elle soupire et remet une mèche de cheveux derrière son oreille.

— Oui, maman. Maintenant, ça va aller.

— Je vais vous aider à préparer le déjeuner Valérie, annonce Justine en entraînant Camille par le bras.

— Bonne idée !

En moins de cinq minutes, les femmes se retrouvent dans la cuisine et les hommes sur le canapé du salon, nous laissant tous les deux seuls au milieu du couloir. La routine semble avoir repris son cours, comme si les événements de ce matin n'étaient qu'une parenthèse refermée avec une facilité déconcertante. J'en suis sidéré.

— Je vais prendre une douche, tu viens ? lance Éliisa avec un clin d'œil.

Tout de suite après, ses joues s'empourprent et elle jette un regard inquiet vers le séjour pour vérifier que personne ne l'a entendue. Je me mets à rire et ne me fais pas prier pour la suivre

jusqu'à la salle de bain.

— Éli, je vais passer pour le pervers du siècle ! dis-je en refermant la porte derrière moi.

Elle glousse et en même temps, entame le déboutonnage de ma chemise qui glisse aussitôt sur le sol. Le reste de nos vêtements ne met que quelques secondes à suivre le même chemin. Nous parvenons avec difficulté à nous laver, contenant bon gré mal gré nos envies respectives, jusqu'à ce qu'Élisa s'accroche à mon cou.

— Montre-moi que l'on peut être tendre sous la douche, murmure-t-elle à mon oreille, une jambe déjà refermée sur mes reins.

Je la soulève et ma queue s'invite tout de suite dans sa fente mouillée.

Je n'ai pas réussi à rester doux avec elle tout à l'heure, je ne suis pas certain d'y arriver encore maintenant. Surtout depuis que je peux lui dire le fond de mes pensées sans retenue.

— Je ne te promets rien, sifflé-je alors que je m'enfonce en elle aussi lentement que possible.

Un grognement m'échappe et elle capture mes lèvres pour l'assourdir. Puis, elle se met à onduler et à gémir contre ma bouche.

— Je t'aime tellement.

— On fera dans la tendresse plus tard, lâche-t-elle, haletante.

— Éli...

— Je m'accroche, souffle-t-elle tout en se pendant à mon cou. J'ai trop envie de revivre la même expérience que tout à l'heure.

Elle pousse sur mon bras avec sa cuisse pour que je lui laisse le passage de remonter sa cheville sur mon épaule. Puis en souplesse, elle fait pareil avec l'autre jambe. J'essaie de résister, mais mon désir est si puissant que je me sens vaincu.

— Nom de dieu Éli !

Je m'agrippe à ses fesses et la plaque contre le carrelage. Puis, je plonge dans ses profondeurs jusqu'à la garde. Je me retire et recommence tandis qu'elle cramponne ma nuque de toutes ses forces. J'accélère, encore. Je pousse plus fort. Mes râles et ses plaintes résonnent dans toute la pièce.

— J'aime... comme ça... continue..., souffle-t-elle entre deux de mes coups de reins. Je t'aime.

La tête nichée dans mon cou, elle balance au rythme de mes va-et-vient et ses ongles s'enfoncent dans ma nuque. Chaque centimètre carré de son ventre se contracte autour de ma queue qui coulisse encore et toujours.

— J'aime aussi comme ça, ma chérie. J'aime que tu aimes.

Son corps entier se met à trembler et lorsque la vague de l'orgasme la submerge, elle mord mon épaule pour étouffer son cri. Il ne m'en faut pas plus pour exploser à mon tour sans pouvoir retenir mon grognement de plaisir.

Je me délecte de rester en elle sans bouger, sentant encore ses muscles frémir et les battements de son cœur ralentir peu à peu. Malgré toute mon expérience en matière de sexe, jamais je n'aurais pensé que l'amour puisse apporter des sensations aussi extrêmes. Jamais je n'aurais cru me laisser aller avec une femme comme je le fais avec *elle*.

— Tu es un dieu du sexe mon chéri, lâche-t-elle en descendant de son perchoir. Mais j'ai quand même hâte de tenter l'expérience dans un vrai lit. Dans de bonnes conditions.

J'éclate de rire, puis j'esquisse une grimace en regardant la porte.

— Je crois que l'on a été un peu trop bruyants.

Les murs de la salle de bain ne sont pas insonorisés et j'imagine déjà les réactions des uns et des autres lorsque l'on sera tous ensemble dans la cuisine.

— Tant pis. Je pense qu'ils préfèrent m'entendre crier de plaisir que pleurer de désespoir, glousse-t-elle en haussant les épaules.

— Tu es bien dévergondée !

Je lui mets une main aux fesses alors qu'elle s'enveloppe dans une serviette.

— La faute à qui ?

En quelques minutes, elle a quitté la pièce et je me dépêche d'être présentable pour la rejoindre avec le reste de la famille.

Quand je pénètre dans la cuisine, Élisabeth est attablée. Les joues encore roses et les cheveux humides, elle abaisse son regard sur sa tenue avec un léger sourire en coin.

*Nom de Dieu ! Elle a enfilé cette petite robe noire qui me fait fantasmer. Elle l'a fait exprès pour m'exciter !*

— L'odeur m'a ouvert l'appétit, dis-je en m'asseyant à côté d'Élisabeth sans rien montrer de l'effet qu'elle me fait.

— Ah bon, tu as encore faim toi ? ironise Justine avant d'éclater de rire.

Camille et Antoine entrent dans le même délire et je ne sais pas trop comment réagir. J'observe Valérie, Luigi et Daniel qui retiennent un rire gêné et je comprends la raison de la couleur des joues d'Élisabeth.

*Justine n'a pas seulement la langue bien pendue, elle a également des oreilles qui traînent partout ! Hors de question que je lui laisse le plaisir de me mettre mal à l'aise moi aussi !*

— L'appétit vient en mangeant ma chère Ju ! Alors... peut-être as-tu besoin que ma chérie te prête le bouquin que tu lui as offert hier ? Il est très *instructif*.

Satisfait qu'elle s'empourpre à la vitesse de l'éclair, je me penche vers Élisabeth et tire sur le bas de sa robe sous la table.

— Quant à toi, tu ne perds rien pour attendre, murmuré-je avant de l'embrasser dans le cou.

— C'est noté.

Comme si de rien n'était, elle pique la fourchette dans son assiette et je me prends à son jeu. Je fais glisser ma main jusqu'à son entrejambe tout en observant sa réaction. Elle rapproche un peu ses cuisses, mais pas trop. Elle mord ses lèvres, mais se remet à manger.

— Si j'osais ma chérie.

— N'y pense même pas, murmure-t-elle entre ses dents, avant de tourner la tête vers sa sœur pour répondre à une question.

Elle refuse, pourtant elle ne retire pas ma main. Au contraire, au fur et à mesure, elle lui laisse un peu plus de place et mes doigts entrent en contact avec le tissu de son string.

*Putain ! Cette femme est déconcertante et m'excite comme jamais.*

J'aime ses paradoxes. À la fois fragile émotionnellement et avec une force de caractère incroyable, elle sait être extravertie dans mes bras et pudique en public – *quoique !* – Elle peut être triste une seconde et pleine d'entrain la seconde suivante. Jamais je n'aurais cru pouvoir aimer une femme aussi complexe et pourtant !

Le repas s'éternise et ma queue s'impatiente de plus en plus, car si je m'applique à rester de marbre et à goûter tous les plats, à la moindre occasion, je ramène ma main sous la table avec l'approbation d'Élisabeth. Bref, c'est moi qui serre les cuisses.

— Vous avez prévu quelque chose pour cet après-midi ? s'enquiert Valérie en servant le café.

— Une petite promenade dérouillera nos jambes et aérera notre cerveau, propose Camille.

Élisabeth grimace, puis elle donne son accord en hochant la tête.

OK ! Je vais prendre mon mal en patience. Pas le choix.

Très vite, les filles décident de me faire découvrir le village. Valérie et son mari préfèrent ne pas nous suivre, prétextant avoir les volailles à nourrir. Je les soupçonne d'avoir été tentés de nous imiter sous la douche, mais je m'abstiens de faire part à Éliisa de mes pensées salaces.

Nous nous engageons à pied sur la route et Camille mène le groupe. Elle raconte des anecdotes sur les bêtises qu'elle et sa sœur faisaient durant leur enfance. Éliisa ne lâche pas sa main et rit de bon cœur, comme si rien de dramatique ne s'était passé ce matin. Dans l'esprit de tous, une page est définitivement tournée.

*Tout paraît si facile ici !*

Pendant la promenade, je découvre un Daniel passionné d'ornithologie, qui me fait remarquer chaque bruit d'oiseau avant de me faire un cours sur l'espèce concernée et ses habitudes de vie. Puis, à l'entrée du village, Antoine et Justine s'assoient à la terrasse d'un café.

— Continuez sans nous, dit cette dernière d'un ton qui ne supporte aucune contradiction.

*Deux vrais citadins, ces deux-là !*

J'ai toujours vécu dans de très grandes villes. Cependant, je me surprends à apprécier la campagne et cette balade main dans la main avec Éliisa. Je comprends que le retour aux sources est vital pour elle. Je ne l'ai jamais vue aussi rayonnante, épanouie et bien dans sa peau.

Elle me montre l'école primaire où sa sœur et elle étudiaient enfants et la boulangerie-pâtisserie où travaille Valérie.

— Et cette petite route qui monte, où mène-t-elle ?

Ma question tétanise Camille, Éliisa et Daniel en même temps et ils perdent aussitôt leur sourire.

*Merde, j'ai encore fait une connerie ?*

Je m'apprête à m'excuser sans chercher à comprendre, quand Éliisa me tire par le bras.

— Viens ! m'ordonne-t-elle en m'entraînant dans la ruelle.

— Minette, tu es sûre ? s'inquiète Camille qui n'a pas fait un pas.

Éliisa s'arrête, se tourne vers elle. Ses yeux brillent étrangement et elle est livide.

— On vous rejoint à la maison, lui rétorque-t-elle sèchement.

*Pourquoi est-elle si différente tout à coup ?*

— Comme tu veux, soupire sa sœur, impuissante.

J'emboîte le pas à Éliisa qui marche devant moi d'un pas hésitant et laisse Camille et Daniel en bas de la route. Je ne capte pas tout de suite pourquoi je me sens mal à l'aise. Puis soudain, je comprends où elle m'emmène.

**Élisa**

Je n'ai pas remis les pieds ici depuis si longtemps !

J'appréhendais ma réaction si je devais y revenir un jour. Cependant, avec Thomas à mes côtés, j'ai la force d'ouvrir le grand portail en fer forgé qui ferme l'entrée du cimetière de mon village. Mes jambes me portent sans trop de difficulté jusqu'à la tombe en marbre gris de Grégoire, celle-là même sur laquelle j'ai pleuré des heures entières avant de partir à Bordeaux.

Jamais je n'aurais pensé pouvoir me retrouver ici, deux ans après, sans m'effondrer.

— Éli, chuchote Thomas resté juste derrière moi.

— Chuuut ! dis-je avant d'abaisser mon regard vers les plaques funéraires personnalisées marquant l'affection que chacun portait à celui que j'ai cru aimer et que j'ai tant détesté.

Un vent froid balaie mes cheveux et provoque un frisson sur ma nuque. Thomas serre doucement mes mains nouées dans mon dos.

J'ai combattu pendant des mois une douleur intérieure indéfinissable. J'ai entretenu une rancune immense envers Grégoire. J'ai culpabilisé pour ma faiblesse de lui avoir cédé et pour mon manque de courage d'avoir fui et d'être responsable en partie de sa mort. Pourtant, aujourd'hui, devant cette stèle froide, je ne ressens plus rien. Ni peine, ni regret, ni douleur.

*Je n'ai pas sombré avec toi Greg ! J'ai choisi de vivre et je suis plus forte que jamais !*

Sans s'en apercevoir, Thomas m'a appris que faire les bons choix, au bon moment, peut être une torture. Il est parfois plus facile de choisir l'ombre à la lumière, le fil qui sépare les deux est si mince ! Moi-même, j'ai failli faire les mauvais choix et me perdre en enfilant le masque de la mélancolie. Mais, il suffit d'une rencontre, la bonne, pour reprendre goût à la vie et même la trouver incroyablement délicieuse.

Je détache mes mains de celles de Thomas et m'accroupis. Je pose ma paume à plat sur la stèle glacée et ferme les yeux.

*Je te pardonne Greg. Tu n'as pas eu la chance de croiser ton ange gardien quand il le fallait !*

J'inspire l'air ambiant à pleins poumons tandis que Thomas referme ses bras sur mes épaules.

*J'ai eu la chance de ne pas encore perdre de proches. Mais lui... si !*

— Thomas ?... Ta mère... comment... ?

Je ne connais rien de cette femme qui a dû tant l'aimer. Jamais il ne parle d'elle.

— Je suis sûr qu'elle t'aurait adorée.

Lorsqu'il pose sa bouche sur le haut de mon crâne, je comprends qu'il préfère changer de sujet. Le moment viendra où il sera prêt à me parler d'elle. Plus tard.

— Ça va ? s'inquiète-t-il en frottant le haut de mes bras.

— La boucle est bouclée. On peut s'en aller.

Il me sourit avec tendresse et me suit jusqu'à la sortie du cimetière sans dire un mot.

À chaque pas qui m'éloigne de la tombe de Grégoire, je me sens un peu plus légère, comme si j'y avais déposé ma valise de souffrance. Le dossier Grégoire est archivé et en cours de destruction. Il me faudra du temps, je le sais. Mais Thomas sera là pour m'aider.

— Je t'aime, me dit-il soudain en s'arrêtant quelques instants pour m'enlacer et m'embrasser tendrement.

Mon corps vibre en réponse à son baiser et mon cœur accélère le rythme de ses battements. Je prends tout de cet homme qui m'a redonné le goût de vivre.

— Je t'aime, dis-je en enfouissant mon visage dans son cou pour humer son parfum.

Je ne pense qu'à lui, qu'à nous. Les souvenirs de ces dernières semaines défilent devant mes yeux. Spectatrice de mon changement, de mon évolution, je revois nos premiers échanges de regards, nos premières étreintes, puis chaque dispute suivie d'une inévitable réconciliation. Je ressens cette passion qui nous anime. Cette fusion qui nous conduit chaque fois vers des sensations extrêmes, quelquefois douloureuses, mais la plupart du temps délicieuses.

Une bonne vingtaine de minutes plus tard, nous pénétrons dans la cour de la maison. Installée sur la terrasse, ma sœur lit.

— Tout va bien ? nous interroge-t-elle quand nous arrivons devant la porte.

Son regard inquiet passe sur nous deux à plusieurs reprises avant de s'illuminer sur nos doigts noués.

— Parfaitement bien, lui assuré-je avec un large sourire.

En fait, je me compare à la Belle au bois dormant sortie de son long sommeil par son prince charmant. Éli, l'ancienne adolescente romantique et rêveuse, se réveille d'une profonde léthargie.

— Merci, souffle-t-elle en regardant Thomas avec tendresse. Merci d'avoir rendu le sourire à ma petite sœur et d'avoir ramené le bonheur dans cette maison.

Des larmes me montent aux yeux. *Ma sœur chérie !*

— Je ne fais que l'aimer, répond-il avant de m'attirer contre lui.

Comme à chacune de ses étreintes, je frémis. De bonheur, d'envie. De tout ce qu'il m'apporte à chaque seconde qui passe.

— Où sont les autres ?

Je m'interroge, car je n'entends aucun autre bruit que les battements du cœur de Thomas contre mon oreille.

— Daniel est parti donner un coup de main au voisin du bout de la rue, répond Camille en reprenant son livre. Il l'aide à déplacer un meuble. Justine et Antoine ne sont pas rentrés de leur balade. On les a croisés tout à l'heure, ils nous ont dit qu'ils traînaient encore un peu en amoureux. Et les parents, je ne sais pas. Ils ont pris leur voiture. Ils ont dû aller voir des amis comme tous les dimanches après-midi.

J'avais presque oublié que la sortie dominicale de mes parents était sacrée !

— Bref, nous sommes tranquilles pendant un moment, termine-t-elle, le nez dans son roman.

Camille serait-elle en train de faire des allusions au temps que nous avons Thomas et moi pour faire l'amour sans nous préoccuper du bruit ?

J'arrête de réfléchir et le pousse à l'intérieur. Silence ou non, je m'en fiche. Il m'a excitée pendant tout le repas et, maintenant que je n'ai plus aucun poids sur les épaules, je compte bien en profiter comme il se doit.

*Plus je fais l'amour avec lui, plus j'ai envie de lui. C'est dingue !*

— Pourquoi tu me regardes comme ça ? demande-t-il avec un sourire en coin.

Au milieu du salon, je recule d'un pas et tourne sur moi-même. Ma jolie robe noire virevolte. Nous n'avons besoin d'aucune parole pour nous comprendre. Il sait ce que j'attends et je sais ce qu'il veut.

— Alors, viens ! m'ordonne-t-il en m'entraînant dans le couloir.

En moins d'une minute, la porte de ma chambre est fermée à clé. Notre désir crépite dans l'air ambiant. J'ai chaud, très chaud, et je resserre mes doigts dans les siens en regardant autour de moi. Cette pièce, ancien lieu de cauchemar a revêtu des allures de paradis.

Thomas me dévore des yeux et je recommence à tourner.

— Je rêve de ce moment depuis trop longtemps, dit-il en caressant ma joue. Tu as été très coquine à table, j'ai adoré ça.

Moi aussi j'ai adoré jouer sur le fil de l'indécence avec lui. Je crois même que ce genre de situation serait capable de me donner des ailes. En tout cas, pour le moment, mon envie pour lui ne cesse d'augmenter et vu la bosse qui s'est formée entre ses jambes, il est dans le même état que moi.

Bien décidée à lui prouver que la nouvelle Élixa n'a plus peur de rien, je pince sa ceinture et commence à déboutonner son pantalon.

— Vous êtes téméraire, Mademoiselle De Sacco.

En souriant, il me laisse faire jusqu'à ce qu'il se retrouve en boxer, puis il m'attire contre lui et noue ses bras dans mon dos. Mon cœur bat au rythme de son membre qui pulse contre le bas de mon ventre.

— Et si l'élève dépassait le maître ?

— Je n'attends que ça ! De toute façon, nous avons ton livre de chevet à potasser et donc de nombreux cours en perspective.

— Combien de positions déjà ? dis-je en grimaçant dans son cou.

Je me demande ce qui m'a traversé l'esprit quand j'ai parlé de ce bouquin à Justine !

— Une bonne centaine.

Je relève la tête et Thomas éclate de rire devant mes yeux écarquillés de stupeur.

*Ju, je me vengerai !*

— C'est les vacances, on reprendra les cours avec assiduité à la rentrée. Pour le moment, l'impro me conviendra, et puis... humm.. toutes les conditions sont réunies ici pour que je connaisse la petite mort, non ?

Aussitôt, sa bouche gourmande capture mes lèvres et je me mets à couiner d'impatience quand ses mains commencent à courir sur mes cuisses.

— Tu réalises que nous allons faire l'amour pour la troisième fois de la journée ? me murmure-t-il en mordillant le lobe de mon oreille.

Je le sens sourire contre mon cou.

Nous allons passer pour des obsédés sexuels bons à être enfermés, mais tant pis.

Contre toute attente, il se recule un peu.

— Donne-moi deux minutes ! me dit-il en effleurant mon menton avec son index.

Il part fouiller dans sa valise et je me demande de quoi il peut bien avoir besoin juste maintenant. Puis il cherche des yeux ma chaîne hi-fi et lève un CD devant son nez avec fierté.

— Il est unique ! J'ai appris récemment qu'un pote de David et Virginie était compositeur. Je l'ai rencontré sur Paris. Je lui ai expliqué ce que je voulais et voilà.

Sans voix, je me laisse tomber sur le bord du lit.

Thomas Andrews Johannson, fan inconditionnel des musiques anglo-saxonnes a fait faire une chanson rien que pour moi ? Et en français en plus !

— Pourquoi, tu ne me l'as pas offert hier soir ?

— À cause du texte. J'espérais pouvoir te le dire de vive voix avant. Alors, je l'ai mis dans ma valise au cas où.

Il s'agenouille devant moi et la mélodie démarre.

— Tu sais que je t'aime ? souffle-t-il, les mains sur mes genoux. Mon amour...

Je soupire d'impatience, comme s'il ne m'avait pas touchée depuis des jours. Ses doigts se fraient un passage sous ma robe et j'écarte un peu les cuisses pour qu'ils remontent jusqu'à mon sexe. Je suis déjà en fusion et j'ai bien du mal à écouter les paroles.

*... Je te respire, tu m'enivres.  
Je te goûte, tu m'ensorcelles...*

— Je t'aime tellement mon cœur. N'arrête jamais de me le dire !

— Aucun risque, assure-t-il en me basculant en arrière sur le lit.

Il s'agenouille entre mes jambes, puis il remonte ma robe jusqu'à la taille.

*... Dans tes bras tout est limpide.  
Je n'ai plus peur de l'amour  
Tu combles chaque jour le vide  
Ancré sur ma peau pour toujours...*

Je redessine le contour de son tatouage, alors qu'il tire sans précaution sur mon string.

*... Il n'y aura plus d'obstacles  
Entre nous, juste de l'amour.  
Tu es mon rêve, mon miracle  
Ancré dans mon cœur pour toujours.*

D'une main, il immobilise mes doigts sur ses pectoraux et de l'autre soulève doucement mon menton. Ses yeux me dévorent, m'embrasent et je ne respire plus devant autant d'amour.

— Je te promets de tout faire pour être le prince charmant que tu attendais, souffle-t-il avant de se pencher sur moi.

Du bout des lèvres, il effleure les miennes avec toute la tendresse du monde.

— Éli... Juste toi. Rien que toi. Pour toujours... I live to love... You. [\[27\]](#)

Je referme mes doigts sur sa nuque et, quand il s'empare de ma bouche avec passion, je suis déjà au sommet du bonheur.

Je n'ai pas la moindre idée de ce que nous réserve l'avenir, mais je veux croire qu'aucune barrière ne pourra nous séparer. Je sais que maintenant, notre connexion sera plus que parfaite. Je n'ai pas encore atteint la petite mort qu'il me promet, ni même le septième ciel que je connais et pourtant, je flotte dans le huitième depuis quelques minutes : le paradis du paradis.

FIN de la saison 1

## REMERCIEMENTS

La saison 1 de LIVE TO LOVE s'achève et j'espère que vous avez aimé partir à la rencontre de Sexy-man, Miss Godiche et Discrétion Zéro.

Cette aventure littéraire est sensationnelle et tout ça, grâce à vous.

Je me retourne sur les trois années qui viennent de s'écouler et je n'en reviens pas d'être toujours là et d'avoir franchi le cap de l'autopublication pour vous offrir une histoire conforme à mes attentes. Beaucoup d'entre vous ont patienté longtemps pour lire cette nouvelle publication et j'espère qu'elle est à la hauteur de ce que vous espériez.

Jour après jour, je fais des rencontres toutes plus extraordinaires les unes que les autres. Lectrices, bêta-lectrices, blogueuses, administratrices de groupes de lecture ou collègues auteurs, vous apportez toutes et tous une pierre différente et essentielle à mon édifice.

Merci donc à vous toutes et tous pour vos messages de soutien et tous vos encouragements, pour toutes les chroniques magnifiques que je découvre sur la toile. Merci pour tous les « mercis » que vous m'adressez et qui me vont droit au cœur. Un auteur n'est rien sans ses lecteurs et c'est avant tout pour votre plaisir et pour vous faire rêver que j'écris. Si le temps d'une lecture, j'ai réussi à vous emporter dans mon univers, alors je vis moi aussi un rêve à travers vous.

Je tiens également à remercier en particulier ma famille, mon mari et mes enfants, pour leur patience pendant mes jours et mes nuits d'écriture, de réécriture et de correction. La vie d'auteur est palpitante, mais je sais qu'elle est aussi très envahissante.

Bref, la saison 1 de LIVE TO LOVE vient de se terminer, mais vous n'en avez pas encore fini avec Thomas Andrews Johannson et Élixa De Sacco. La saison 2, suite et fin de cette histoire torturée, va vous faire frémir, avec encore plus de rythme, plus de rebondissements et de surprises, ainsi que de nouveaux personnages. Vous allez découvrir toutes les zones d'ombre restées en suspens à la fin de ce tome et faire la connaissance avec le « roi » Jack Andrews.

Enfin, une dernière petite chose : si vous avez aimé cette histoire, n'hésitez pas à venir discuter avec moi sur Facebook, à me dire ce que vous en avez pensé et à laisser un petit commentaire sur Amazon. J'adore connaître votre ressenti et votre avis sur ce site est essentiel à la visibilité des romans autopubliés.

À très vite pour de nouvelles aventures.

Love <3

Shana Keers

## LIENS POUR CONTACTER L'AUTEURE

Site et boutique en ligne :

<https://shanakeers.com/>

Facebook :

<https://www.facebook.com/ShanaKeers>

Groupe fans sur Facebook :

<https://www.facebook.com/groups/fansdelivetolove/>

Twitter :

<https://twitter.com/ShanaKeers>

Wattpad :

<https://www.wattpad.com/user/shanakeers>

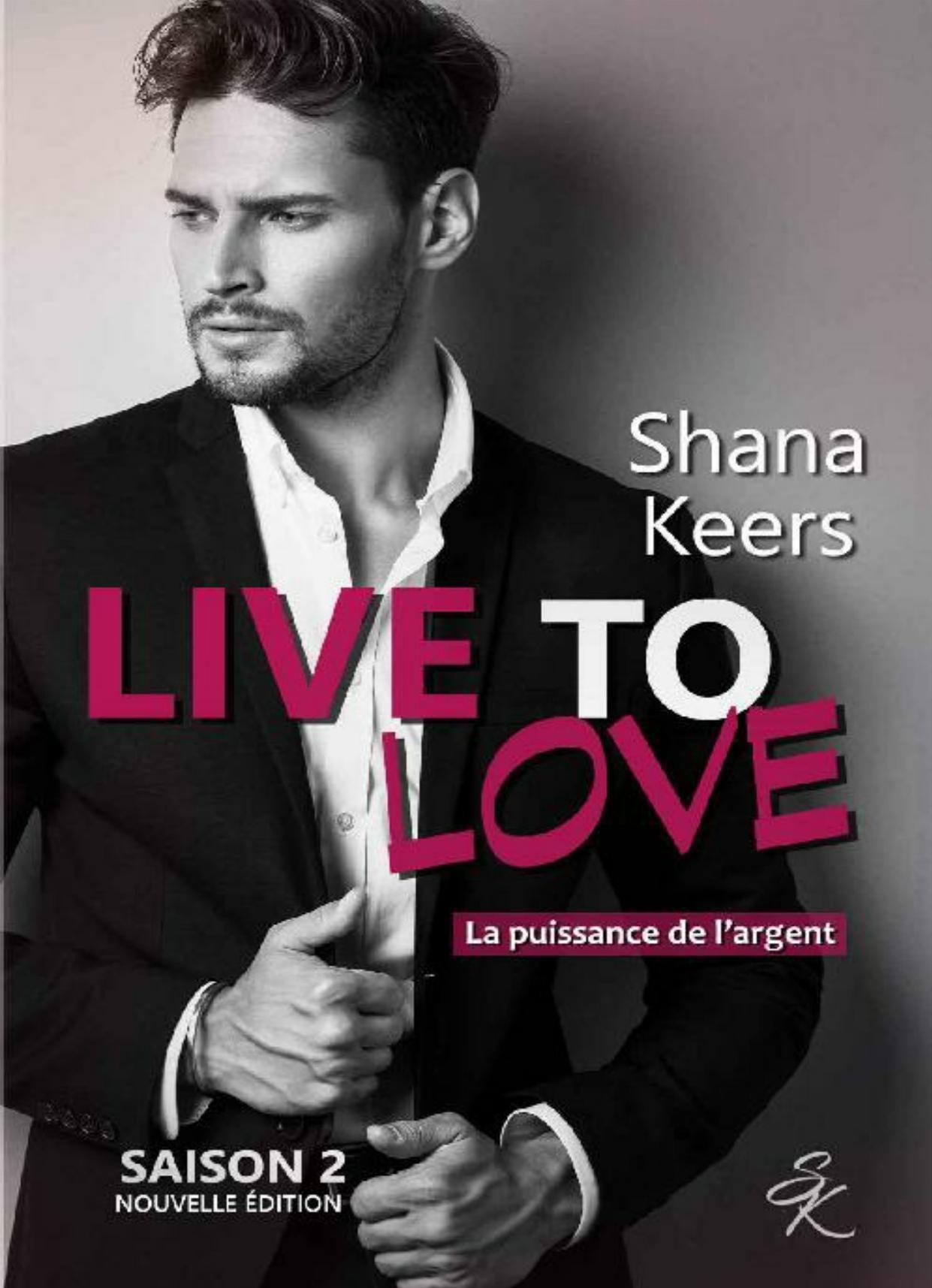
Instagram :

<https://www.instagram.com/shanakeersauteure/>

E-mail :

[shanakeers@sfr.fr](mailto:shanakeers@sfr.fr)

- 
- [1] Expression espagnole signifiant « Mon Dieu ! »
- [2] La rue Sainte-Catherine est la principale rue commerçante de Bordeaux
- [3] De l'italien : « chaleur, chaleur »
- [4] Être open = être ouvert à toute proposition
- [5] Femme à la pointe de la mode.
- [6] Traduction : « le spectacle, la vie, doit continuer »
- [7] Traduction de l'anglais : « vivre pour aimer »
- [8] Objet volant non identifié
- [9] Voix d'ivrogne, éraillée.
- [10] Formule catholique utilisée lors d'un exorcisme et pouvant se traduire par « Arrière, Satan » (source Wikipédia)
- [11] Ça suffit !
- [12] « Sine qua non » signifie indispensable
- [13] DSL = désolé en langage texto
- [14] Pavé tactile sur un ordinateur portable.
- [15] Source Wikipédia : Émission de télévision française diffusée sur M6 depuis octobre 2004 qui propose au téléspectateur de suivre étapes par étapes le relooking d'un(e) candidat(e).
- [16] Traduction de l'anglais = mauvais garçon
- [17] En anglais : « va te faire foutre ! »
- [18] Abréviation de cité universitaire
- [19] Célibataire maladroit dans le film français « Les Bronzés » - 1978 (source Wikipédia)
- [20] Dare-dare = très rapidement
- [21] Citation de Jean Jaurès, homme politique français.
- [22] Citation tirée de l'Écume des jours, de Boris Vian.
- [23] Citation tirée de l'Écume des jours, de Boris Vian.
- [24] « Non » en langue russe.
- [25] Sources : « Pensées » de Blaise Pascal.
- [26] Expérience sensorielle comparable à celle qu'on éprouve en consommant une drogue.
- [27] Traduction de l'anglais : Je vis pour aimer... t'aimer



Shana  
Keers

**LIVE TO  
LOVE**

La puissance de l'argent

**SAISON 2**  
NOUVELLE ÉDITION

*SK*

*Shana Keers*

LIVE TO LOVE

**La puissance de l'argent**

Saison 2 - Nouvelle édition

Roman



Ce livre est un ouvrage de fiction. Les noms, les personnages et événements sont le produit de l'imagination de l'auteure ou utilisés de façon fictive. Toute ressemblance avec des faits réels, des personnages existants ou ayant existé serait purement fortuite.

Copyright © 2018, Shana Keers

Tous droits de reproduction, d'adaptation et de traduction, intégrale ou partielle réservés pour tous pays. L'auteur est seul propriétaire des droits et responsable du contenu de ce livre.

Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayant droit ou ayant cause, est illicite et constitue une contrefaçon aux termes des articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

Shana Keers

5 route de St Yrieix

87500 Coussac Bonneval

E-mail : shanakeepers@sfr.fr

Crédit photo : © Depositphotos – [kiuikson](#)

Design couverture : © Nuance Web

ISBN : 979-10-95699-06-4

**Avertissement** : cette œuvre comporte des scènes érotiques dépeintes dans un langage adulte. Elle vise un public averti et ne convient donc pas aux mineurs. L'auteure décline toute responsabilité dans le cas où cette histoire serait lue par un public trop jeune.

CE ROMAN EXISTE AUSSI EN VERSION BROCHÉE

## SHANA KEERS

Shana Keers est née en 1971 dans un village du Limousin. Avec des parents libraires, elle grandit entourée de livres et a très vite le goût de la lecture. Mais ce n'est que tardivement qu'elle ressent l'envie de coucher sur papier les scénarios qui trottent dans sa tête.

En premier lieu, elle propose ses histoires sur la plateforme Wattpad. Puis, repérée par une maison d'édition, elle se lance dans l'aventure.

C'est une révélation et les lecteurs sont au rendez-vous.

Après près de deux ans dans l'édition traditionnelle et deux sagas publiées (LIVE TO LOVE et IMMORALITE), elle choisit de se lancer, seule, dans l'autopublication de ses ouvrages et la réédition de ses premiers romans.

Aujourd'hui, elle vit toujours à la campagne et se consacre à temps plein à sa passion, entourée de son mari, de ses trois enfants et d'une ribambelle d'animaux domestiques.

Tous les liens pour contacter l'auteure sont indiqués à la fin de l'ouvrage.

A stylized, handwritten-style signature logo for Shana Keers. The letters 'S' and 'K' are large and intertwined, with 'h' and 'a' in between. The name 'Shana Keers' is written in a smaller, cursive font above and below the main letters.

## TABLE DES MATIERES

LIVE TO LOVE

SHANA KEERS

I (1<sup>ère</sup> partie)

1

2

3

4

5

6

7

8

9

10

11

12

13

14

15

16

17

18

19

20

21

II (2<sup>ème</sup> partie)

22

23

24

25

26

27

28

29

30

31

32

33

34

[35](#)

[III \(3<sup>ème</sup> partie\)](#)

[36](#)

[37](#)

[38](#)

[39](#)

[40](#)

[41](#)

[42](#)

[43](#)

[44](#)

[45](#)

[46](#)

[47](#)

[48](#)

[49](#)

[50](#)

[51](#)

[52](#)

[53](#)

[ÉPILOGUE](#)

[REMERCIEMENTS](#)

[LIENS POUR CONTACTER L'AUTEURE](#)

# I

« *Dans notre société actuelle, tout peut s'acheter.  
Tout, sauf la confiance.* »

Jonathan Pasquier

## Élisa

D'un geste brusque, je ramène ma valise vers moi et je la mets debout pour essayer de gagner de la place.

— À l'allure à laquelle tu es partie, tout ne rentrera pas dans ton « super cadeau » ! se moque Thomas qui m'observe sans bouger du seuil de la porte où il a pris racine. Tu veux de l'aide ?

Je sors la tête du coffre de ma Polo, et pour toute réponse, tire la langue à Monsieur l'Inspecteur des travaux finis qui lève les yeux au ciel à mes gamineries. Puis, je reprends le casse-tête chinois dans lequel je suis emmêlée depuis une bonne demi-heure : loger dans ma nouvelle voiture tout ce que je compte ramener à Bordeaux. Pour le moment, c'est loin d'être gagné !

Récapitulons ! Le gros sac de vêtements, que Justine et moi avons mis une journée entière à trier dans l'armoire de ma chambre, est indispensable au renouvellement de ma garde-robe bordelaise. J'ai d'ailleurs redécouvert des tenues dont j'avais complètement oublié l'existence et qui dormaient sur les étagères depuis l'été maudit d'avant mes dix-huit ans. Ma guitare tient en équilibre par-dessus, mais je n'ai pas le choix, les sièges arrière vont être occupés par les bagages de Justine et Antoine. Il faut aussi garder une place pour Sam et... j'ai encore des sacs posés par terre à mes pieds.

*Bon sang !*

Je grogne avec pour seule envie celle de tout envoyer valser au milieu de la cour gravillonnée.

Depuis mon réveil, je suis sur les nerfs, car nous sommes vendredi après-midi, ce qui sonne la fin de mes vacances chez mes parents. Elles ont été merveilleuses, mais au lieu de profiter des derniers instants, je ne fais que ressasser les points noirs des heures à venir.

Ce soir, Camille et Daniel prendront l'avion pour Melbourne et je ne les reverrai qu'à Noël.

Mon retour à Bordeaux va me plonger dans une réalité qui n'aura rien de commun avec mes quelques jours ici, hors du temps. Je suis consciente que le pire nous attend : Thomas m'a beaucoup parlé des relations conflictuelles qu'il entretient avec son père depuis toujours et, même s'il a essayé de me cacher la gravité de la situation, je sais que nous allons devoir affronter un tyran qui n'hésitera pas à faire tout ce qui est en son pouvoir pour nous séparer. Sans compter que je vais devoir retourner à la fac et supporter Chloé et ses railleries.

— J'espère que tu seras plus détendue ce soir, poursuit Thomas, l'air lubrique.

Je hausse les épaules en grimaçant. Je l'espère aussi, mais compte tenu de mon état de stress actuel, rien n'est moins sûr.

Pourtant, je devrais être ravie. Il s'est proposé de raccompagner ma sœur et mon beau-frère jusqu'à l'aéroport Roissy-Charles de Gaulle et, par la même occasion, il m'offre un week-end dans la capitale. Un week-end en amoureux avant de retourner dans notre vie bordelaise. Sauf que, pour apprécier, encore faudrait-il que je ne pense pas à tous les à-côtés. Je vais devoir laisser *ma* nouvelle voiture et *mon* félin préféré à Justine et Antoine qui rentrent directement sur Bordeaux. Et pour couronner le tout, Thomas a décidé de me présenter à ses amis, David et Virginie, qui ne sont toujours pas au courant de sa réelle identité, et donc il compte en profiter

pour leur dire la vérité. Je ne sais pas grand-chose sur eux, hormis qu'ils ont vécu en colocation tous les trois pendant leurs études de langues à Paris et, d'après Thomas, ce sont de sacrés loustics. Alors, comme ma précédente rencontre avec Tina, Romain et Nicolas ne s'est pas très bien passée, je ne suis pas très enthousiaste. Je suis même carrément angoissée à l'idée de rentrer, à mon tour, dans *la vie de Sexy-man*, avec en prime un tyran nommé Jack Andrews qui tire les ficelles.

*Bon sang de bon sang !*

Je fais de mon mieux pour que Thomas ne se rende pas compte de ma mauvaise humeur, mais à en croire son léger sourire en coin, je suis sûre qu'il n'est pas dupe.

Je bouge pour la énième fois les affaires de place dans ce coffre de malheur et finis par échapper un soupir d'impuissance. J'ai beau me dire que deux jours, rien que tous les deux, ça vaut toutes les concessions du monde, ma conscience qui, ces derniers temps, était devenue ma deuxième meilleure amie après Justine, arrive à peine à m'exciter tellement je suis stressée. En plus, ce ne sont que des détails, mais je manque de sommeil et je crève d'envie de déboutonner mon jean qui me rappelle à chaque mouvement que j'ai dû prendre une taille de pantalon en une semaine.

*Non ! Décidément, aujourd'hui, rien ne va.*

Je relève un peu la tête et regarde en biais à travers la vitre arrière, au moment où une silhouette multicolore déboule derrière Thomas.

*Justine !*

Elle le bouscule d'un léger coup de hanches, puis elle se plante au milieu de la cour avec son énorme valise et me dévisage, moqueuse.

— Dis donc Sexy-man, scande-t-elle en se tournant vers lui, je ne sais pas ce que tu lui as fait cette nuit, ou plutôt ce que tu ne lui as pas fait, mais il va falloir remédier à ça quand tu seras à Paris mon cher ! Je veux que tu me la ramènes en pleine forme et totalement *épanouie*. Parce que là, ça laisse à désirer.

Je me déplie et souffle pour la énième fois. Non seulement la plus extravagante rousse de la planète n'a pas profité de ce séjour au calme à la campagne pour modifier ses habitudes en matière vestimentaire, mais rien n'a changé au niveau de son manque de discrétion.

Si j'osais, je lui crierais que mon amant a été exceptionnel cette nuit et que j'en suis toute courbaturée. Mais je ne suis pas d'humeur à participer à son humour graveleux et je me contente de lever les yeux au ciel.

— Dites-moi, Mademoiselle Schwartz, réplique Thomas, moqueur, n'auriez-vous pas eu votre compte, *vous aussi* ?

— Je crois que oui, en effet, ajoute-t-elle sans se démonter. C'est d'ailleurs pour ça que j'ai un peu pitié de ma meilleure amie.

Ils éclatent de rire en même temps et je m'enfonce dans le coffre tout en priant pour que, malgré la porte d'entrée restée entrouverte, mes parents n'aient rien entendu.

— Punaise ! Tais-toi ! grondé-je les dents serrées, alors qu'elle passe le nez au-dessus de l'appuie-tête pour me lancer un clin d'œil. T'es dingue ! T'as oublié qu'on n'était pas tout seuls ou quoi ?

— Dites donc, Mademoiselle Ronchon, il me semble que vous ne vous êtes pas préoccupée du bruit que vous pouviez faire ces derniers jours.

Elle cale sa grosse valise entre la banquette arrière et le siège conducteur, puis se met à ricaner à mon haussement d'épaules.

— Pas faux, renchérit Thomas depuis l'entrée de la maison. Elle a fait beaucoup mieux d'un point de vue sonore.

Sa voix railleuse est toute aussi indiscreète que celle de Justine. Du coup, je plonge presque en entier dans le coffre quand ils se mettent à rire à gorge déployée.

Bon sang ! Ma meilleure amie a trouvé un bon public pour ses blagues salaces et lui en redemande ! Ces deux-là s'entendent comme larron en foire depuis le début de nos vacances et moi, je recommence à chercher un trou de souris totalement invisible.

C'est vrai ! Thomas et moi ne nous sommes pas privés de sexe durant la semaine. Mais je croyais que, depuis l'épisode de la douche, nous avons été plus discrets. Pas assez apparemment !

Au bruit des gravillons qui crissent derrière moi, je sais qu'il se rapproche. Je reconnais son pas appuyé, et surtout, son parfum musqué qui effleure mes narines. J'évite de regarder par-dessus mon épaule pour ne pas être déconcentrée trop vite, car s'il me touche, ou même s'il me frôle, je ne serai peut-être plus aussi angoissée, mais plus capable de rien non plus. C'est d'ailleurs mon plus gros dilemme de ce début d'après-midi : me débrouiller seule et pester contre tout et n'importe quoi pour me défouler, ou recevoir son aide et lutter contre mes pulsions.

— Tu ne veux vraiment pas un coup de main ? insiste-t-il en glissant une des siennes sous l'ourlet de mon gilet en laine.

J'échappe un léger couinement, car ses doigts espiègles se sont frayé un passage sous mon pull et pianotent le long de ma colonne vertébrale, réveillant ma libido que ma mauvaise foi, doublée d'une tête de mule, s'efforçait d'étouffer pour me trouver une raison supplémentaire à mon humeur de chien.

Rien à faire, je commence à frissonner. Je me redresse contre son torse et ferme les yeux le temps de savourer ses caresses qui ont maintenant atteint mon nombril. Son souffle chaud dans ma nuque se mêle à sa langue qui goûte la peau de mon cou et, déjà, des papillons virevoltent un peu partout dans mon abdomen.

*Déconcentration totale activée. Merde !*

— OK, glousse Justine en sortant de la voiture l'air satisfait. Si Sexy-man s'occupe de tout, je m'éclipse ! Antoine doit encore être sous la douche, je vais... aller lui demander de se presser.

*Tu parles ! À d'autres !*

— Tu vois que tu avais besoin de moi, ma chérie, murmure Thomas à mon oreille alors que les sous-entendus lubriques de ma meilleure amie ont un effet immédiat sur mon entrejambe.

Aussitôt, je bloque ses poignets pour éviter que ses mains ne montent plus haut... ou ne descendent plus bas.

— Tu triches ! soufflé-je d'une toute petite voix. Je ne suis pas en position de défense !

— J'aime bien l'idée de rester dominant quand même ! Et puis, il faut que tu te détendes un peu. Laisse-moi au moins m'occuper de ça.

Je libère sa main et le sens sourire contre ma nuque. Ses doigts baladeurs ont atteint le bonnet de mon soutien-gorge et je frissonne.

— Dis-moi, petite coquine, tu es vite excitée ! Comment est-ce possible ?

*Vite ? C'est un euphémisme !*

Les pointes de mes seins doivent être dures comme du bois et mon string commence même à s'humidifier. Il y a longtemps que j'ai arrêté de me demander comment je pouvais être aussi réceptive avec lui alors que j'étais à la limite de la frigidité pendant des années.

— Chuttt ! N'insiste pas. Je n'ai pas envie de toi.

Ma voix saccadée est si peu convaincante qu'il étouffe un rire moqueur.

— Tu mens très mal, tu sais.

D'un mouvement sur mes hanches, il me fait pivoter et je me laisse happer par la profondeur de ses yeux émeraude qui s'aimantent aux miens.

— Moi, j'ai une folle envie de te faire l'amour, poursuit-il, emprisonnant ma taille de ses bras puissants. Tu devrais avoir pitié de la petite bête sans défense qui, au fond de mon pantalon, ne dort pas depuis des jours à cause de toi. Elle adore quand tu joues la demoiselle Ronchon justement. Et maintenant, elle s'impatiente.

Je suis son regard dirigé vers sa braguette. Hors de question que je plaigne sa « bête » qui est loin d'être « petite » et ne manque jamais d'arguments pour plaider elle-même sa cause.

*Et puis... la douche est occupée de toute façon !*

— Je ne suis déjà pas fortiche dans le rangement, mais si tu me déconcentres, je n'y arriverai jamais ! Enlève tes mains de là.

— À vos ordres, Mademoiselle De Sacco ! me taquine-t-il en m'adressant un salut militaire. Ou devrais-je peut-être dire l'excitante excitée Mademoiselle Ronchon ?

Il fronce le nez et me propose une grimace si drôle que je ne peux plus résister. Je me pends à son cou et me jette sur ses lèvres. Il me presse contre lui et grogne quand ma langue rencontre la sienne.

— Puisque je vais devoir supporter un jean beaucoup trop serré jusqu'à Paris, je te jure que ce soir, je me vengerai, murmure-t-il contre ma bouche.

J'adore sentir l'effet immédiat que j'ai sur lui. Tout comme lui sur moi, et comme chaque fois que je suis dans ses bras, j'écoute son cœur battre à travers son sweat et vibre d'impatience. D'ailleurs, si ma sœur, désormais habituée à nos démonstrations amoureuses, ne s'était pas raclé la gorge derrière nous, je ne l'aurais pas entendue s'approcher. Je quitte les lèvres les plus délicieuses du monde et soupire devant l'air démoralisé de Camille, toujours en pyjama.

Aujourd'hui, je suis maudite et je vais devoir faire face à la première vraie frustration de ma vie : laisser se consumer tout seul le brasier que Thomas vient d'allumer à l'intérieur de moi et assister à ma propre combustion spontanée.

— Tu veux que je te fasse déprimer ? ricane-t-elle tout en me relouant étrangement de la tête aux pieds. Il va falloir prévoir un attache-remorque à ta voiture. Maman compte te donner la moitié de son frigo.

— S'il faut en plus rentrer une glacière dans cette bagnole, alors là, j'abandonne.

Dépitée, je saisis ma guitare et la tends à Thomas qui hausse les épaules.

— Je n'ai plus qu'à me résoudre à la laisser ici, soupire-je avec une moue boudeuse.

De toute façon, je me trouve assez d'excuses pour ne pas travailler sans avoir la tentation de gratter quelques notes, et si Justine ne m'avait pas suppliée pour que je l'emporte, la poussière aurait continué à s'amonceler dessus.

Sans dire un mot, Thomas rentre dans la maison, mon instrument sous le bras, tandis que Camille me dévisage avec un air réprobateur que je n'aime pas du tout.

*Retour à la case « stress et compagnie ».*

— Quoi ?

— Minette, tu comptes faire cette gueule jusqu'à ce qu'on soit partis ou tu essaies de profiter jusqu'au bout sans te prendre la tête ?

S'il y a une personne sur Terre à qui je me suis juré de ne plus jamais rien cacher, c'est bien ma sœur. Elle pensait tout connaître de moi jusqu'à ces derniers jours, et il nous a fallu de

multiples discussions pour qu'elle cesse de culpabiliser de n'avoir rien compris à mon mal-être et de ne pas avoir été là pour m'aider.

Je m'appuie contre l'aile de la voiture et soupire... encore une fois.

— Je vais essayer.

Elle s'avance, me prend dans ses bras et colle sa bouche contre mon oreille.

— Minette, arrête de te poser une question à la seconde et profite.

*Facile à dire !*

Je sais que l'argent est au centre des préoccupations de Jack Andrews et qu'un conflit s'annonce pour qu'il m'accepte. En plus, j'ai beau avoir digéré le fait que l'homme que j'aime sera, plus ou moins vite, à la tête d'une fortune considérable, je n'arrive pas à m'habituer au train de vie qui en découle. Ma sœur le sait très bien.

Désespérée, je jette un œil en biais vers mon coffre et pointe du doigt la montagne de paquets et de cartons.

— Regarde-moi tout ça. Je comprends qu'il veut me faire plaisir, mais... je te l'ai déjà dit, j'ai... bon sang... J'ai l'impression qu'il m'achète... J'ai passé les vacances les plus merveilleuses de toute ma vie, mais... ça... je...

Je me tais, prise soudain d'un vertige.

La semaine a été bien remplie et je n'ai pas eu le temps de m'apitoyer sur mon sort. Ma sœur et moi avons fait la course à vélo dans le chemin de la maison en riant à gorge déployée comme lorsque nous étions enfants. Nous avons organisé des petits karaokés dans le salon sous les regards amusés de Justine, Antoine et Thomas, qui ont pu remarquer à quel point je chantais comme une casserole. J'ai même découvert les joies du bowling où j'ai eu la chance du débutant... Bref, c'était génial et chaque moment est gravé dans ma mémoire comme un pas de plus vers ma renaissance. Mais Camille a aussi insisté pour faire du shopping dans le centre de Brive, et dans presque chaque boutique, Thomas m'a acheté quelque chose. J'ai fini par ne plus m'extasier devant les vitrines pour qu'il ne s'engouffre pas à l'intérieur et dépense sans compter : sous-vêtements sexy que je ne montrerai à ma sœur pour rien au monde, plusieurs paires de chaussures, une chaîne hi-fi compacte dernier cri... Même Sam a eu droit à un arbre à chat ! À cette vitesse-là, je ne pourrai plus mettre un pied devant l'autre dans mon studio et j'ai la désagréable impression d'être une poupée que l'on veut pomponner.

Pourtant, comment pourrais-je lui reprocher d'aller au-devant de mes désirs dans le but de me rendre heureuse et de me faire oublier mon passé ?

— Il est très amoureux, reprend ma sœur en caressant ma main. Ses yeux parlent à sa place, c'est flagrant. Quant à toi, tu n'es jamais aussi belle que dans ses bras. Alors, il est peut-être un peu maladroit quelquefois, mais il essaie de faire de son mieux.

En vérité, je me cherche des excuses pour râler. Tout ça parce que je ne me sens pas prête à quitter la petite bulle dans laquelle je me suis jetée à corps perdu pendant presque une semaine. Je crains que Thomas se réveille un matin et s'aperçoive que son père a raison. Que les torchons ne se mélangent pas avec les serviettes. Que cet état de légèreté dans lequel nous vivons depuis samedi dernier n'est qu'éphémère. Je l'aime tellement que j'ai peur de souffrir, et cette fois, de ne jamais m'en remettre.

Ici, dans mon univers, je me sentais protégée. Tout ce dont j'avais besoin était réuni : mes parents, mes amis, ma sœur, mon prince charmant dont j'ai profité à mille pour cent, et mon chat d'amour. Rien ne pouvait entacher mon bonheur. Rien. Sauf le temps qui passe et la vie qui reprend peu à peu son cours et me conduit inexorablement vers la dure réalité.

— Cam, j'ai une trouille monstrueuse ! grimacé-je, les doigts emmêlés dans une mèche de mes cheveux. Son père... tout cet argent... toutes nos différences... J'ai beau me dire qu'il y a plus grave que d'être bourré de fric, j'ai peur de ne pas être à la hauteur.

— Minette, fais-lui confiance. Faites-vous confiance, merde ! Tu es la femme la plus forte que je connaisse. Tu as vécu le pire, alors promets-moi d'aller de l'avant sans te retourner et d'apprécier le meilleur, comme tu l'as fait ici. Lui aussi va avoir besoin de toi, tu sais.

Consciente qu'elle a malgré tout raison, je hoche la tête et elle me répond par un clin d'œil entendu.

— Je te promets de faire tout mon possible, dis-je tout bas, alors que Thomas réapparaît, les bras encombrés par une grosse glacière.

— Qu'est-ce que je disais ! soupire ma sœur. Maman est en train de vider son frigo !

Je lève les yeux au ciel.

Depuis le week-end dernier où j'ai lâché la bombe du siècle, ma mère m'offre tout et n'importe quoi, comme si elle compensait pour se faire pardonner de ne pas avoir pu arrêter le pire. Elle a fait augmenter mon forfait téléphonique pour me permettre d'appeler Camille plus souvent. Elle m'a acheté de nouveaux CD et, évidemment, elle reste obnubilée par mon alimentation... Comme Justine. Comme Thomas. J'ai beau lui répéter qu'elle n'est pour rien dans ce qui m'est arrivé, que je vais bien, elle fait la sourde oreille.

— Tu devrais dire à ta mère que nous ne vivons pas sous les ponts, murmure Thomas, moqueur. Je crois que si tu ne l'arrêtes pas, elle va dévaliser la cuisine !

Il pose son chargement sur les graviers, devant le coffre de ma voiture, et glisse ma main dans la sienne.

Je tremble. À cet instant précis, et au-delà de mes inquiétudes, ce qui m'interpelle est-ce « nous » qu'il a employé. Bien sûr, je l'ai prononcé à de multiples reprises moi aussi, mais aujourd'hui, il me donne la chair de poule.

« *Nous* » comment ?

Thomas semble oublier que tout ce qui *nous* attend justement risque fort de faire de ce « nous » un espoir incertain. En grande pragmatique, je sais qu'il reste encore de nombreux points à régler avant de parler d'un « nous » qui suppose un avenir sur le long terme. Je veux croire que la puissance de notre amour sera suffisante pour combattre celle de l'argent, mais il y a des jours où ma nouvelle positive attitude fait des siennes. Comme aujourd'hui.

Son sourire s'efface devant mon œil sombre et, pendant quelques secondes, nous entamons une discussion silencieuse, mêlant nos échanges de regards et ses soupirs. Il a compris. Il sait qu'il va trop vite, nous avons abordé le sujet de notre différence sociale plusieurs fois.

— Désolé, finit-il par lâcher, l'air contrit.

Je me tourne vers ma sœur qui me fait les gros yeux.

*Bon sang ! Il n'y a pas deux minutes que je lui ai fait une promesse et déjà, je dérape !*

Je me fustige toute seule. Camille ne sera pas toujours là pour me remettre sur le droit chemin et je compte faire en sorte qu'elle s'occupe de Daniel, comme Justine d'Antoine, au lieu de passer son temps à me remonter les bretelles. Et puis, après tout, depuis que la vérité a éclaté, je m'étais juré de profiter de chaque moment sans réfléchir à demain, non ?

Je coince mes lèvres entre mes dents et Thomas noue son bras autour de ma taille.

— Je t'aime, murmure-t-il en se pressant contre ma poitrine, comme s'il avait peur que je lui échappe. Tout ira bien.

Aujourd'hui, nous nous aimons, une vie sexuelle épanouie rythme notre quotidien et je suis

devenue addict de son corps. Mais demain ?

Merde quoi ! Miss Godiche doit me foutre la paix et poser ses valises ici pour rejoindre celles que j'ai laissées au cimetière la semaine dernière.

Je m'empare goulûment de sa bouche qui n'est qu'à quelques centimètres de la mienne et me tends contre lui quand ses mains s'insinuent sous mon pull.

— Je t'aime.

Aussitôt, je réalise que, pour la première fois, je le dis à voix haute devant ma sœur qui m'offre son plus large sourire. Je vole un autre baiser à cet homme incroyable qui sait me libérer de ma torpeur permanente, puis je traverse la cour en direction de la maison. Je suis légère, comme si l'ultime rempart à une nouvelle vie venait de s'effondrer.

Cette semaine, j'ai presque tout osé : les gestes tendres en public, les cris à peine étouffés dans la salle de bain, les lieux risqués pour nos nuits enflammées comme la cuisine ou le canapé du salon, mais je n'avais encore pas eu le courage de dire tout haut devant quelqu'un, ce que je lui répétais des dizaines de fois par jour en privé.

— Maman ! lancé-je en pénétrant dans la cuisine. Je te rappelle que j'ai une Polo, pas un Touran ! Et puis, nous allons à Paris, dans un hôtel ! Qu'est-ce que tu veux que je fasse de toute cette nourriture ?

— Je sais, soupire-t-elle sans s'arrêter de faire la vaisselle. En attendant ton retour, Justine mettra tout dans ton frigo pour la semaine à venir. Tu dois t'alimenter, on ne vit pas uniquement d'amour et d'eau fraîche, ma chérie.

Je souffle. Ça, c'est sûr, ces deux éléments ne doivent pas être les seuls à la nourrir, elle. Ici, c'est toujours plus gras et plus lourd ! Lasagne, blanquette de veau, fajitas, burger maison... J'ai heureusement échappé au cassoulet et à la choucroute, mais je comprends maintenant tout à fait mon père et la raison de son embonpoint.

*Dieu du ciel ! Si je reste plus longtemps ici, mon estomac et mon foie ne s'en remettront jamais et ma future-ex-garde-robe deviendra vite mon ex-future-garde-robe !*

— Je l'aime maman et pour le moment, ça me suffit.

Elle pose l'assiette qu'elle tenait dans ses mains sur le bord de l'évier et lève les yeux vers moi. Son regard étincelle et, devant son émotion et mon apaisement, j'enregistre dans un coin de mon cerveau de répéter « je t'aime » haut et fort chaque fois qu'un brin de faiblesse réapparaîtra.

*S'il réapparaît...*

Du coup, je relève enfin une note agréable à mon départ et saute au cou de ma mère qui pousse un petit cri d'étonnement. Tout compte fait, il suffit d'un rien pour trouver la positive attitude.

— Je t'assure que même si je l'aime à la folie, je n'oublie pas de manger.

— Promets-moi que, dorénavant, si tu as un problème, tu m'en parleras ?

— Je te le jure.

Deux promesses dans la même journée ! Maintenant, plus de retour en arrière possible. Il en va de ma crédibilité envers ma famille.

*Il n'y aura plus de sentiments d'infériorité ! Basta<sup>[1]</sup> !*

J'embrasse ma mère sur la joue et me décroche de sa nuque. Puis, je prétexte vérifier si je n'ai rien oublié et rejoins ma chambre en trotinant. En fait, j'ai besoin de m'imprégner, une dernière fois, de l'air de cette pièce si particulière où tout a basculé, d'abord pour le pire et désormais

pour le meilleur. Ici, où j'ai pris conscience que je voulais moi aussi *vivre pour l'aimer*. Lui et personne d'autre.

Je pousse la porte et m'adosse au chambranle en inspirant profondément.

Chaque phrase que Thomas m'a murmurée, chaque caresse qu'il m'a prodiguée sont gravées dans ma mémoire comme autant de petits morceaux du puzzle d'une nouvelle Élixa qui se reconstruit peu à peu. Plus forte. Plus audacieuse. Pleine de rêves. Et terriblement amoureuse.

J'essuie une larme qui roule sur ma joue et attrape Sam qui tourne autour de mes chevilles et se met à miauler de mécontentement quand je le fourre dans sa cage de transport posée sur mon bureau. Puis, je referme délicatement la porte de ma chambre, comme pour préserver jusqu'au bout l'atmosphère sereine qui y règne.

Maintenant, je suis prête à affronter cette nouvelle vie qui m'attend.

— Adieu souris et mulots, et bonjour le luxe d'un superbe arbre à chat. Mon pauvre, te voilà relégué au second plan. Je t'aime quand même.

J'ai encore quelques progrès à faire quant au monologue que j'entretiens avec mon félin, mais je m'en fiche.

Je ne sais pas combien de temps je suis restée à rêvasser, en tout cas, quand je regagne la cour, tout le monde est dehors, prêt au départ.

Mes parents embrassent Camille et Daniel qui se sont installés à l'arrière de la Mercedes. Justine, toujours aussi pétillante – et douchée pour la seconde fois de la matinée à mon avis – est déjà au volant de ma Polo. Quant à Antoine le flegmatique, il discute avec Thomas contre le coffre du véhicule. Ces deux-là ont été cul et chemise toute la semaine et, sans entendre leur conversation, je suis persuadée que ce faux timide s'applique à donner ses dernières recommandations d'usage à Monsieur Sexy-man en personne.

J'ai à peine le temps de poser la cage de Sam sur la banquette arrière de ma voiture que ma meilleure amie met le contact.

— Tout va bien se passer, murmure Antoine à mon oreille, d'une voix rassurante. Continue à regarder droit devant toi et à écouter ton cœur. Tu as une chance énorme de l'avoir rencontré.

— Je pourrais faire la même remarque à Discrétion Zéro, susurré-je à mon tour alors qu'il s'assoit sur le siège passager. Merci pour tout.

Je m'en doutais depuis longtemps, mais maintenant, je suis sûre qu'il est un ami fidèle, une épaule solide sur laquelle je peux m'appuyer sans craindre de tomber. Ses conseils, diffusés avec parcimonie, ont joué un rôle crucial dans ma réconciliation avec Thomas. Et il a même été jusqu'à annuler son contrat avec le fast-food pour passer ses vacances avec nous. Cet homme est une perle et j'espère que Justine, habituée aux aventures sans lendemain, en a conscience et ne le fera pas souffrir.

— C'est parti ! s'exclame-t-elle en faisant gronder le moteur.

Les pneus crissent sur le gravier et je grimace.

Petite note supplémentaire à rajouter dans un coin de mon cerveau : étrangler Ju quand je la retrouverai à Bordeaux.

Les doigts de Thomas se mêlent aux miens et je jette un coup d'œil distrait et mélancolique vers ma vieille 205 stationnée devant le garage.

— Comment vas-tu l'appeler ? demande ma mère qui s'approche dans mon dos.

— Qui ?

— Ta nouvelle voiture !

— Je n'ai pas encore réfléchi. Viviane c'est... c'était ma première voiture, alors...

— Et une certaine nostalgie de ta période romantique, rajoute Thomas qui m'enlace avec tendresse.

— Je suis *toujours* sentimentale ! grommelé-je en lui tirant la langue.

Devant son sourire lascif, je sais à quoi il pense. Nos nuits passionnées et ma manière de me donner à lui ne riment pas avec un quelconque romantisme. Je suis un peu perdue à ce niveau-là. J'en suis encore au stade de l'exploration de mes désirs sexuels, mais j'aime ce que je découvre de mon corps et de mes envies.

Je prends place sur le siège passager de la Mercédès, devant Camille et Daniel et nous attendons tous les trois que ma mère, qui n'arrête pas de parler, donne les dernières consignes à Thomas. Il écoute poliment et opine de la tête à chaque soupir de ma sœur qui s'impatiente. Enfin, au moins un quart d'heure après le départ des deux tourtereaux les plus improbables du monde, nous sommes, nous aussi, prêts à partir.

— Prends bien soin d'elle.

Pour la énième fois, maman rabâche à Thomas ce qu'il fait déjà et en profite pour lui caresser le bras.

*Ma parole, si elle n'était pas celle qu'elle est, avec l'âge qu'elle a, j'en arriverais presque à être jalouse qu'elle trouve toutes les excuses possibles pour le peloter !*

Heureusement, sa main finit par s'accrocher à celle de mon père qui vient de débarquer et qui, malgré son silence, m'enveloppe d'un regard bienveillant et touchant.

— J'y compte bien ! assure Thomas, l'air lubrique. Et mieux encore !

Je roule de grands yeux et sens mes joues s'échauffer alors que mes parents ne semblent pas comprendre le second degré de cette remarque.

*Ça, il prend soin de mon corps, sans aucun doute !*

Après les dernières embrassades, nous démarrons enfin.

— Maroon Five, ça te dit ? lance mon chauffeur personnel en glissant un CD dans l'autoradio.

— OK !

— Ma petite sœur va se mettre à écouter de la musique anglo-saxonne ! s'exclame Camille. Waouh ! Tu es un Dieu, Thomas !

*Dieu du sexe, c'est certain. Pour le reste... faut peut-être pas exagérer !*

— Y'a que les imbéciles qui ne changent pas d'avis ma chérie, tente Daniel qui, comme d'habitude n'ouvre la bouche que très rarement.

Tandis que la musique envahit l'habitable, ils entament tous les trois une discussion sur les goûts et les couleurs qui se modifient chez chaque individu au fil du temps alors que, la tête rivée vers la fenêtre, je deviens songeuse.

Dans quelques heures, je vais devoir laisser ma sœur et mon beau-frère. Je ne suis plus triste. Je suis juste émue et encore toute retournée de ces retrouvailles magiques et tellement inattendues que Thomas m'a offertes pour mon anniversaire. Avec cette surprise, il a touché les profondeurs de mon cœur comme aucun homme ne l'a fait auparavant. En moins de sept jours, j'ai changé. Radicalement. Lui aussi. Considérablement.

Avons-nous trouvé notre équilibre dans cette transformation ? Est-ce juste une parenthèse avant de redevenir ce qui faisait de nous les complets opposés ? Frigidité et phobie contre hypersexualité et assurance ?

Sa main se pose avec douceur sur ma cuisse. Je frissonne et l'englobe de la mienne avec fermeté.

Peu importe tous mes questionnements. Je prends le risque de me brûler les ailes. Parce qu'il

en vaut la peine et parce que je l'aime. Ainsi, une ultime fois, je soupire avec la ferme intention de chasser les dernières mauvaises pensées qui polluent mon cerveau. Puis, je me décide à m'immiscer dans leur conversation.

*C'est le début d'une nouvelle vie. Alors, allons-y pour la première étape. Direction Paris.*

## Thomas

Du plat de la main, Éliisa essuie une larme discrète qui perle le long de sa joue. Elle pose sa tête sur mon épaule et glisse ses doigts entre les miens. Elle regarde Camille et Daniel passer le portique et s'éloigner dans les couloirs de l'aéroport Roissy-Charles de Gaulle.

Même si elle ne pleure pas à chaudes larmes, je sais qu'elle a un pincement au cœur de les laisser repartir à Melbourne, dans leur vie australienne dont elle ne connaît pas grand-chose.

— Regarde le bon côté des choses ma chérie, Noël n'est pas très loin.

Le grand hall grouille de monde, mais je ne vois qu'elle et je n'ai besoin de rien d'autre que de la sentir contre moi. C'est fou comme sa présence m'est devenue indispensable. L'amour est un sentiment qui me surprend de jour en jour.

— Tu m'as vraiment fait le plus merveilleux des cadeaux, soupire-t-elle, le nez collé dans mon cou.

— Ce n'est que le début.

Je soulève son menton et plonge mes yeux dans l'océan des siens. Aujourd'hui, les seules choses qui comptent sont qu'elle m'ait pardonné tous mes mensonges et qu'elle n'ait plus de doute sur ce que je ressens pour elle. Je suis déterminé à lui prouver encore et encore qu'elle n'a aucune crainte à avoir, même si, pour le moment, elle est encore réticente lorsque je lui offre un truc.

Je la prends par la main et l'entraîne à l'extérieur sur l'immense parking. Il est 22 h. Dans la pénombre et le froid, elle tremble comme une feuille, car sa petite veste en laine n'est pas suffisante pour la réchauffer. Nous courons jusqu'à ma voiture et dès que nous nous engouffrons à l'intérieur, elle consulte son téléphone. Puis, elle pousse un profond soupir de soulagement.

— Je suppose que les deux zigotos sont arrivés à bon port ?

— C'est ça ! Sam et ma Polo sont hors de danger.

— Tu te rends compte ! Ils ont mis un temps fou ! Nous avons pu faire le double de kilomètres et avons attendu à l'aéroport alors qu'ils arrivent à peine !

— Ils ont dû s'arrêter sur l'autoroute, bougonne-t-elle, l'air contrarié. Ju aurait pu me tenir au courant quand même.

Je pouffe de rire devant sa grimace étrange et mets le contact. Le couple Justine-Antoine me sidère. Au premier abord, j'avais perçu chez cette petite rousse un tempérament de feu et une lueur lubrique dans ses yeux bleus. Mais je n'aurais jamais imaginé que derrière le sourire timide d'Antoine puisse se cacher une vraie bête de sexe, très à l'aise devant les allusions salaces et à répétition de Discrétion Zéro.

— Eh bien ! Voilà qu'ils ont osé baptiser ta nouvelle bagnole avant nous !

— Oh bon sang ! s'écrie Éliisa en sursautant. Tu crois qu'ils ont osé ?

— Ils vont se gêner !

— Rappelle-moi de leur demander si ma voiture a servi de baisodrome.

Aujourd'hui, Éliisa n'a pas l'air de bonne humeur, alors je ne renchéris pas devant sa moue boudeuse et, sans la quitter des yeux, je fais glisser ma main le long de sa cuisse jusqu'à son entrejambe. Si elle réagit, c'est gagné.

— Qu'est-ce qui t'inquiétait le plus ma chérie ? Laisser ton chat, ou que quelqu'un d'autre conduise ta Polo et en profite pour l'inaugurer avant nous ?

— Les deux, répond-elle, grognon. Mais maintenant que Sam et ma voiture sont arrivés sans encombre, j'avoue que je me sens mieux. Et puis, de toute façon, je ne peux pas revenir en arrière sur cette inauguration inattendue.

— Eh bien, puisqu'il y a un souci de moins dans ta petite tête, nous allons pouvoir passer une soirée en amoureux et en profiter. Je te rappelle que tu as laissé ma « bête » en mauvaise posture tout à l'heure.

D'un regard bref, je lui indique ma braguette, et quand elle se met à mordiller sa lèvre inférieure, je suis deux fois plus impatient, car je n'aurais pas à la supplier pour me soulager. J'appuie sur l'accélérateur et sors du parking.

*La nuit va être torride, ma belle !*

Pendant le trajet qui nous mène à l'hôtel, Éliisa appelle ses parents pour les prévenir de notre arrivée à Paris, puis elle retrouve son air pensif, la tête contre la vitre. Je sais ce qui cogite dans son cerveau et lui donne cet air nostalgique qu'elle tente de dissimuler : mon père et mon ambition. C'est ma faute. Je n'ai pas été assez évasif sur le chemin tortueux qui nous attend et, du coup, elle s'inquiète. Moi, je suis sûr que Jack ne lâchera pas facilement la bride. Mais je veux montrer à Éli qu'en dehors de ça, elle a des a priori et que la vie parisienne peut être agréable. Qu'elle n'a pas à avoir peur. Que je l'aime assez pour concilier mon travail, ma vie privée et faire face à mon père.

— Paris est à nous ! m'exclamé-je en m'arrêtant à un feu. Que dirais-tu d'un dîner en tête-à-tête sur les Champs Élysées pour notre première soirée parisienne ? Restaurant de luxe avec repas hors de prix mis sur le compte de mon cher père, location d'une limousine et suite réservée.

Je lui chatouille le ventre à travers son pull, et comme je m'y attendais, ses pupilles se rétractent au fur et à mesure que ses yeux s'agrandissent. Du coup, j'éclate de rire. Je ne compte pas la faire rentrer aussi vite dans le monde qui est le mien, mais je me régale de la voir démarrer au quart de tour. J'aime sa spontanéité, sa fraîcheur, l'innocence avec laquelle elle se dévoile un peu plus chaque jour et cette lubricité nouvelle dans son regard. Comme maintenant qu'elle a compris que je blaguais.

— Humm... J'ai pensé à bien mieux ! dit-elle avec un sourire en coin. Il me semble que tu as des idées de *vengeance* qui me plaisent bien.

Je croise mes doigts dans les siens avec douceur et savoure les picotements qui envahissent mon bras et courent dans mon dos. À chaque minute qui passe, je l'aime davantage.

*Bordel ! Je serais prêt à déplacer des montagnes pour elle. Avec elle !*

— Alors, au diable le restaurant somptueux ! Je vais nous faire livrer quelque chose dans notre chambre pour nous ravitailler un peu. On risque d'en avoir besoin, tu ne crois pas ?

Elle se met à glousser, mais quand j'arrête ma Mercédès devant la façade du Cripton, le grand hôtel de luxe où je suis déjà descendu plusieurs fois, son sourire s'efface. Elle a beau faire son possible pour masquer sa surprise, les tremblements de ses doigts ne passent pas inaperçus entre les miens que je resserre doucement.

— Une princesse a le droit à tous les honneurs. Je veux bien faire l'impasse sur le restaurant haut de gamme, mais pas sur le lieu où nous allons passer le plus clair de notre temps.

— Il n'y a que toi pour me voir en princesse, et même si l'esthéticienne a fait un travail énorme, il n'y a que le père Noël pour effectuer un miracle. Autant dire personne !

Ma semaine passée H24 avec elle m'a permis d'ouvrir les yeux sur un point important : si Éliisa est très à l'aise dans mes bras malgré ce qui lui est arrivé, elle a encore des progrès à faire sur l'image qu'elle se fait d'elle-même. Elle avance, « lentement » m'a-t-elle dit, dans l'acceptation de son corps pourtant magnifique et commence à prendre du plaisir à prendre soin d'elle. Cependant, son seul objectif est de me plaire, pas de se plaire. Ce connard de Grégoire a fait de sacrés dégâts psychologiques, et s'il n'était pas mort, je jure que je l'aurais tué de mes mains.

Bon ! Puisque la rassurer ne suffit pas, entamons la vitesse supérieure.

Je sors de ma voiture, lui ouvre la portière et donne mes clés à un voiturier qui nous salue d'un mouvement de tête. Puis nous passons la porte-tambour de l'hôtel.

— Je me sens ridicule dans ce jean, râle-t-elle sa main tremblotante cramponnée à la mienne. Tu aurais dû me prévenir, j'aurais enfilé une tenue plus adaptée.

— Primo, je te ferai remarquer que j'en ai un moi aussi et que je porte un simple sweat. Deuxio... humm... pour ce que nous allons faire, il n'est pas nécessaire d'être d'une élégance folle.

Elle glousse et me suit à petits pas serrés, les yeux rivés vers le sol en marbre. Je m'avance jusqu'au comptoir d'accueil en bois précieux qui s'étire sur toute la largeur du grand hall. Par automatisme, une hôtesse lisse son chignon blond cendré et, quand nous arrivons à sa hauteur, je me retiens de hoqueter de surprise en la reconnaissant.

*Saskia !*

Par acquit de conscience, je vérifie le prénom sur son badge.

*Putain ! C'est bien elle, merde !*

— Bonsoir Monsieur Andrews, commence-t-elle en battant exagérément des cils. Votre suite est prête ! Votre dîner vous sera livré dans un petit quart d'heure.

*OK ! Et en plus elle me drague, génial ! Il ne manquait plus que ça !*

Pris d'un début de panique, je lui arrache ma carte magnétique des mains et tire Éliisa jusqu'à l'ascenseur. Plus vite nous serons loin, mieux ce sera.

— Tu as une admiratrice dans cet hôtel ? grommelle cette dernière alors que j'appuie sur le bouton d'appel de la cabine. Tu es un habitué ?

J'attire Éliisa contre moi, pressé de lui montrer à quel point il n'y a qu'elle qui compte.

— Je dors ici dès je monte sur Paris, rien de plus.

Je me garde de préciser que mon père y a une suite réservée à l'année et que, par facilité et surtout parce que je me suis toujours reposé sur ses idées, je n'ai pas cherché ailleurs. Seulement si Saskia est embauchée ici de manière permanente, il va falloir que j'envisage de trouver un autre endroit pour dormir.

Alors que je commence à grignoter la peau de son cou, Éliisa soupire d'aise sans pour autant quitter le hall des yeux.

— Serais-tu jalouse de cette hôtesse d'accueil ?

— Exclusive ! Je suis comme toi. Je déteste partager.

J'adore qu'elle soit jalouse alors que c'était une des principales raisons qui me faisait fuir auparavant.

— Justement, en parlant de ça, je t'ai promis que je ne me battrais plus, mais si un mec tourne trop près de toi, je le castre sur-le-champ.

— Ça tombe bien, je suis en plein dilemme. J'ai envie d'arracher les yeux de cette pimbêche qui continue à te reluquer, mais je crois que j'ai trouvé une solution plus douce à *mon problème*.

Sitôt sa phrase terminée, elle prend mon visage entre ses mains, et, à ma grande surprise, fond sur mes lèvres comme lorsqu'elle a rabattu son caquet à Chloé à la fac.

*Moi qui pensais qu'elle n'était pas à l'aise ici, j'ai encore tout faux !*

Aussitôt, mon cerveau se déconnecte. Je me fiche moi aussi que l'on soit dans un palace parisien, entouré d'un personnel guindé et de clients coincés qui s'offusquent au moindre manque de bienséance. Peu importe la raison pour laquelle Saskia est dans cet hôtel. Je me fous de cette fille que je n'ai pas vue depuis des années. Élixa m'excite et j'ai envie d'elle. Point barre.

Je glisse mes mains dans les poches arrière de son jean et la serre plus fort contre moi.

— Aurai-je le droit à quelques préliminaires ?

Elle se contente de sourire. Je la pousse sans ménagement contre le miroir du fond et plaque mes paumes de chaque côté de sa tête. Elle est à ma merci et ses yeux qui pétillent me donnent une furieuse envie de faire des folies. Là. Maintenant. Tout de suite.

— Si j'avais les moyens d'arrêter la progression de cette cabine, je te jure que tu n'y monterais plus jamais sans penser à moi !

— Comme avec la douche ? demande-t-elle, haletante.

— Humm, oui ! Comme avec la douche.

Je faufile mes doigts sous son pull et effleure la peau bouillante de son ventre.

— Si tu savais comme j'aime quand l'allumeuse remplace la râleuse timide.

— Il n'y aura plus de Mademoiselle Ronchon, ni de Miss Godiche.

Elle enroule une cheville autour de la mienne et se tend contre moi. Rien que de penser à la chaleur qui doit se diffuser en elle en ce moment, ma queue s'affole.

— Bordel, Éli, pourquoi me chauffes-tu autant ?

— Parce que je t'aime, répond-elle avec une naïveté déconcertante.

Je souris contre sa joue.

L'amour avec elle est la plus merveilleuse des découvertes. Un sentiment chaque jour réinventé. Des montagnes russes qui me donnent le vertige à m'en rendre cinglé.

— Ma chérie, si tu continues, tu vas me créer un nouveau fantasme.

— Oh. Tu en avais déjà ?

— À vrai dire, j'en ai un depuis que tu m'as rendu complètement dingue de ton corps. Mais.... On est arrivés !

Je lui pince les fesses au moment où les portes s'ouvrent. Avant que je n'aie le temps de lui demander si elle a aussi des fantasmes, elle se met à courir dans le couloir en rigolant, sans savoir où elle doit s'arrêter.

— Obsédé ! glousse-t-elle sans se retourner.

— Tu as une plainte à émettre ?

*Bordel ! Ce que j'aimerais qu'elle reste aussi détendue quand nous rentrerons à Bordeaux !*

— Je réfléchis, dit-elle avec espièglerie en me regardant la rejoindre. Tu manques un peu de persuasion.

Alors que j'arrive à son niveau, elle m'adresse un sourire lubrique et j'ai toutes les peines du monde à insérer la carte magnétique dans la serrure tellement je suis pressé.

*Plus que quelques mètres, quelques minutes, avant de sentir son corps nu contre le mien !*

— Mademoiselle De Sacco, vous êtes une élève bien trop insolente. Je vais devoir sévir.

Je cale mon bras dans son dos et ouvre la porte avec rapidité. Puis je la soulève sans difficulté et traverse un petit salon avant de pénétrer dans une chambre baignée de lumière où nous attend un lit gigantesque aux boiseries moulurées. Je nous renverse dessus et savoure son éclat de rire.

— Enfin seuls ! soupiré-je, essoufflé par l'envie.

— Oh ! Je ne vois pas ce que vous entendez par « enfin », Monsieur Andrews !

Mes mains de chaque côté de sa tête, je me penche à quelques centimètres de son visage et frôle sa bouche impertinente du bout de mes lèvres.

— Tu n'as aucune idée du nombre de fois où je me suis retenu de ne pas te sauter dessus chez tes parents. Ne me fais pas regretter d'avoir eu un minimum de respect pour toi devant ta famille. Sinon... Je vais changer d'attitude, ma chérie ! Tu risques d'être rouge pivoine en toutes circonstances. C'est vraiment ce que tu veux ?

— Tu sais très bien ce que je veux, Thomas.

— La suite est totalement insonorisée, tu vas pouvoir crier de plaisir sans te retenir.

La respiration haletante, elle se trémousse sur le matelas, glisse une main entre nous et commence à déboutonner son jean. J'aime ses signes d'impatience et m'empresse de me redresser pour me déshabiller quand on frappe à la porte.

*Bordel ! C'est pas vrai !*

Je grogne et elle sursaute, puis elle se fige sur le lit, les yeux écarquillés.

— Ne crains rien, c'est le service d'étage, soupiré-je en me dirigeant vers l'entrée.

Le chef de cuisine s'est déplacé personnellement pour me faire un roman sur le contenu du repas qu'il vient d'apporter. Seulement, je suis trop excité pour tergiverser trois heures avec lui. Je lui fourre plusieurs billets dans la main et lui fais comprendre gentiment qu'il peut disposer.

*Oust !*

Enfin débarrassé, je me dépêche de faire demi-tour.

— C'était notre dîner, je...

Je suis bouche bée. Élisabeth se déhanche avec volupté debout devant le lit et mes yeux manquent de sortir de leur orbite. Elle a eu le temps de se mettre en sous-vêtement. Et quel sous-vêtement ! Je connais son corps dans les moindres détails, pourtant la tenue qu'elle a enfilée est tout bonnement un appel au vice. Son soutien-gorge en dentelle noire épouse sa poitrine à merveille. Mon regard s'arrête sur le laçage en satin de la même couleur qui rejoint son string. Je devrais plutôt dire un mini triangle à travers lequel je devine son sanctuaire du plaisir.

*Oh, bordel !*

— Que penses-tu de l'ensemble sexy que tu m'as acheté ? dit-elle, les mains ancrées à ses hanches.

— C'est moi qui t'ai acheté ça ? soufflé-je, soudain presque intimidé.

Je comprends pourquoi elle a refusé que je la suive pendant ses essayages en magasin. Cette tenue est beaucoup trop provocante et je n'aurais pas eu la force de la laisser sortir de la cabine. Pas comme la dernière fois avec sa petite robe noire.

J'ôte très vite mon sweat et me jette sur le lit. Les étincelles dans ses yeux sont en train de me ravager le cerveau et mon corps bouillonne. J'aimais la femme fragile et complexée que j'ai rencontrée il y a moins de deux mois, mais celle qui se dévoile un peu plus chaque jour me fait carrément perdre la tête.

Je suis du regard ses doigts qui passent sous la ceinture de mon jean. Élisabeth est de plus en plus habile. Elle le déboutonne très vite et s'applique à le faire glisser le long de mes jambes.

— Cette tenue te plaît ? ronronne-t-elle alors que son index joue avec l'élastique de mon boxer. Tu ne m'as pas répondu.

Ma queue m'envoie un signal d'alerte « combustion spontanée imminente », mais je ne bouge pas et apprécie, seconde après seconde, ses gestes si délicieux.

*Putain, je sens que la soirée va être explosive !*

— Plus encore ! grogné-je, en tirant sur la racine de ses cheveux pour qu'elle m'offre son cou. J'avais faim de toi depuis notre départ, mais tu m'excites tellement que, maintenant, je suis sûr de te dévorer.

Je goûte à sa peau fruitée et lui agrippe les hanches, incapable de résister à mon envie de la toucher. Quelques millimètres séparent toujours nos deux corps. Nous nous frôlons, nos souffles s'emmêlent. Elle glousse, et sans plus attendre, elle tire mon boxer vers le bas et empoigne ma queue avec fermeté. Je hoquette de surprise et de plaisir et enfonce mes doigts dans sa chair.

*C'est bon ça !*

Mes cours intensifs d'éducation sexuelle de ces derniers jours lui ont donné un aplomb incroyable et j'en veux encore. J'appuie mon front contre le sien et la maintiens à une distance suffisante pour qu'elle n'interrompe pas ses caresses enivrantes.

— J'adore ce genre de surprises ! Continue...

— Alors, je mérite une récompense, murmure-t-elle en mordillant ses lèvres. Qu'est-ce que tu attends pour me dévorer ?

Pas besoin de me faire prier ! Je fonce sur les rubans de ses sous-vêtements et les dénoue en vitesse. Puis, je fais glisser ses bretelles sur ses épaules jusqu'à libérer ses seins. J'en roule le bout entre le pouce et l'index et elle commence à couiner, puis elle me lâche et bascule la tête en arrière.

— Fais-moi du bien, Thomas.

Tremblante de désir, elle guide ma main jusqu'à la lisière de son string. Je le fais glisser jusqu'à ses chevilles et, impatiente, elle m'entraîne avec elle sur le matelas.

— Tu peux faire ce que tu veux de moi. Nous sommes tous les deux. Juste tous les deux.

Je me mets à frissonner.

Bordel ! Ma « novice-presque-vierge » d'il y a deux mois est devenue une véritable effrontée du sexe. Elle veut tout tester de la luxure et je sais très bien ce qu'elle attend. Cette petite mort que je lui ai promise.

— Je peux t'emmener au bord du précipice, lui assuré-je agenouillé entre ses cuisses. Comme chez tes parents. Mais tu n'y tomberas pas. Pas tant que...

Elle plaque sa paume sur ma bouche, puis ferme les yeux.

— Je ne suis pas encore prête pour ça, me coupe-t-elle d'une petite voix soudain chargée de regrets.

Pas besoin d'en dire plus, nous nous sommes compris. Il reste une partie de son anatomie qu'elle refuse même à mes doigts et ça me rend fou qu'elle puisse être à la fois aussi libérée et complètement bloquée à toute tentative d'approche.

*Putain ! Ce serait le pied total si tout m'était permis ! Si je pouvais effacer les dernières traces de ce Grégoire de merde et lui faire découvrir la quintessence de l'orgasme.*

— C'est pour ça que c'est mon fantasme, ma chérie. Un jour...

Du bout des lèvres je couvre son corps de baisers et descends jusqu'à sa petite chatte, déterminé à l'enflammer pour lui faire oublier cette connerie.

— Un jour l'élève dépassera le maître, souffle-t-elle avant d'écartier un peu les cuisses.

Elle ose me défier alors qu'elle est sous mon contrôle ? Je pourrais me redresser et m'enfoncer en elle d'un simple coup de reins. Mais je veux faire monter la pression... encore.

— Tu crois ça ? dis-je avant de me mettre à laper son clitoris de petits coups de langue.

Elle pousse un cri étouffé, puis bloque sa respiration et m'adresse un regard provocateur

quand j'immobilise ses hanches, l'empêchant de se cambrer.

— J'en suis certaine et ce jour-là, plus rien ne pourra m'arrêter !

— Coquine ! Je n'attends que ça.

Qui aurait cru que la jeune femme froide que j'ai rencontrée il y a quelques semaines allait devenir un véritable brasier ardent et transformer l'homme arrogant sans scrupules et maniaque du contrôle sexuel que j'étais en un amoureux fou prêt à toutes les concessions ?

Mes dents entrent en contact avec son bouton nerveux et elle se retient de gémir pour avoir le dernier mot :

— Tu veux que je mette en pratique mes connaissances de la semaine ?

Je redresse la tête, un sourcil arqué rempli de curiosité.

— J'ai commencé à feuilleter le bouquin que Justine m'a offert et je compte très vite mettre en pratique toutes ces théories, termine-t-elle en s'appuyant sur ses coudes. J'aimerais bien savoir ma note.

Je suis tombé amoureux de la plus surprenante des effrontées qui arbore un air satisfait en évoquant le Kama Sutra que je n'ai moi-même jamais lu.

Je lui souris, moqueur.

— Si l'on considère qu'il y a six niveaux de compétences comme en langue étrangère, disons que tu as atteint le niveau B2, ce qui est déjà pas mal.

— Traduction ! grimace-t-elle alors que je rampe jusqu'à son visage.

— « Je peux communiquer avec un degré de spontanéité et d'aisance ». Mais pour le moment, je ne pense qu'à pénétrer dans ce petit corps bouillant. Et...

— ... et trempé. Justement, laisse-moi faire.

Sa voix fébrile est saccadée par un frisson de plaisir. Elle me pousse sur le côté et grimpe sur mes cuisses. Ses doigts fins s'emparent de ma queue. Je me concentre sur ses lèvres qu'elle mordille pour ne pas approcher trop près du précipice. Jouir dans ses mains serait l'horreur. Je veux qu'elle me conduise aux portes de l'extase, mais en étant totalement connectés tous les deux.

— Tu m'as bien dit que « je devrais avoir pitié de ta petite bête sans défense ? » enchaîne-t-elle alors qu'elle imprime des mouvements plus appuyés le long de mon érection.

— Putain ! Arrête ça tout de suite si tu ne veux pas avoir les mains poisseuses dans deux secondes.

— Ça n'arrivera pas, assure-t-elle juste avant de cesser ses caresses.

Tout en se redressant, elle accroche son regard pétillant au mien, et ni une ni deux, elle s'empale d'un coup sec, dans un long râle de soulagement. La douleur vive qui accompagne son mouvement m'arrache un grognement sourd. Je m'arque contre elle et ferme les yeux pour apprécier. C'est tellement bon, tellement intense de ne faire qu'un avec elle !

La respiration sifflante, je maintiens ses hanches sans la diriger. Elle se balance, se soulève, redescend à une cadence de plus en plus soutenue, en synchronisation totale avec mon bassin qui vient à sa rencontre. C'est simple, sans prétention, mais putain, c'est le pied !

— Bon sang, Thomas ! Je ne peux plus me passer de *ça avec toi*.

Alors que je glisse deux doigts entre nous, elle empoigne ma main.

— Non ! Je veux faire durer ce moment encore un peu !

Je serre les dents et l'attire contre moi.

— Je t'aime, je t'aime, je t'aime, murmuré-je à son oreille.

Je sais très bien que mes mots la conduiront directement aux portes du plaisir suprême. Je

triche un peu, mais je ne suis pas certain de pouvoir tenir plus longtemps.

Aussitôt, ses muscles se contractent autour de ma queue et je deviens hors de contrôle. Je referme mes bras dans son dos et l'emprisonne pour m'enfoncer encore plus en elle. Avec brutalité. Comme j'aime. Comme elle aime. L'entendre crier quand je la possède me rend cinglé. Nous nous envolons ensemble sur une autre planète. Loin de son passé douloureux avec Grégoire. Loin de mon futur angoissant avec mon père. Juste nous deux, hors du temps, en connexion parfaite. Comme toujours.

— C'est horrible, grimace-t-elle, la tête nichée dans mon cou. Je ne peux plus me passer de toi.

Elle est encore frissonnante, alors qu'il y a plusieurs minutes que je ne suis plus en elle. Je souris et caresse ses cheveux humides de sueur tandis que, du bout des doigts, elle redessine les contours de mon tatouage.

Moi non plus, je n'envisage pas l'avenir autrement qu'avec elle. Pourtant, même si je ne le lui dis pas, mes futures responsabilités qui approchent me stressent. Bien sûr, mon ambition professionnelle n'a pas failli. Bien sûr, j'ai toujours l'intention de prouver à mon père qu'il s'est trompé sur mon compte. Mais l'amour est un paramètre que je n'avais pas pris en considération et il complique gravement mes projets.

— Te passer de moi ou de ça ? la taquiné-je en chatouillant sa petite chatte.

— De ça avec toi. Je te l'ai déjà dit.

J'explose de rire.

— Qu'est-ce qui est drôle ?

— Toi. Tu es déroutante.

— Pourquoi ?

Elle insiste tout en suivant des yeux ma main qui glisse le long de sa cuisse.

— Tu es tellement différente de la jeune femme que j'ai bousculée au fast-food.

— En mieux ou en pire ?

Je soulève son menton et plonge dans ses prunelles azur.

— Ni l'un, ni l'autre. Je t'aime toi. Telle que tu es. Si au fond de toi tu es la jeune femme dominante de ce soir, ça me convient. Si tu es la timide qui est entrée dans l'hôtel tout à l'heure, ça me va aussi. Je ne veux juste pas que tu sois une autre en espérant me faire plaisir.

— J'ai eu pitié de cette *petite bête sans défense*. J'ai pensé qu'une tenue un peu affriolante pouvait donner du piment.

Elle grimace une moue étrange qui me donne encore envie de rire, mais je me force à prendre un air sérieux.

— Éli... Tu m'as menti.

— Quand ça ?

— Quand tu m'as dit avoir feuilleté le Kama Sutra ? Ou alors tu n'as lu que deux ou trois pages.

— Gna gna gna gna gna...

Elle me pousse gentiment et fait semblant de boudier.

Avec ses joues rosies et ses yeux qui scintillent, je la trouve craquante. Comme quand elle fronce les sourcils pour paraître fâchée, ou lorsqu'elle bougonne toute seule dans son coin et râle après ce fidèle Sam qui se frotte à ses jambes. Bref, je fonds à toutes ses mimiques, à ses sautes d'humeur et même à tous ses défauts et je me demande encore comment j'ai pu ignorer tant de

jours que j'étais tombé amoureux d'elle.

Je saute à genou et grimpe sur ses hanches.

— Mademoiselle Ronchon a disparu au profit de Mademoiselle Mauvaise Foi ?

— Pas du tout !

— De Mademoiselle Baratineuse ? Présomptueuse ?

Je laisse courir mes doigts le long de ses côtes et elle ne me lâche pas des yeux.

*J'ai encore tellement de trucs à te faire découvrir, ma chérie.*

Aussi trépidante que soit sa vie intime depuis plusieurs semaines, elle n'en est pour autant qu'à ses débuts, et bien qu'elle soit surdouée dans ce domaine, elle ne mesure pas l'étendue de ce qui lui reste à apprendre.

D'ailleurs...

— Éli... As-tu des fantasmes sexuels ?

— Euh non... pourquoi ? C'est la deuxième fois de la soirée que tu abordes le sujet.

Plutôt que de reparler du mien, je me mords les lèvres et me mets à jouer avec son nombril. Inutile de gâcher une soirée qui commence si bien.

— Je m'intéresse à ce que tu penses, à ce que tu désires.

— Je vais étudier la question, rétorque-t-elle avec sérieux.

— Tu as toute la durée de notre dîner pour reprendre des forces et réfléchir, proposé-je dans un clin d'œil. Ensuite, je tiendrai compte des informations que tu me fourniras pour le second round.

Je me décide à me hisser hors du lit et renfile mon boxer.

— Le temps du repas ? bougonne-t-elle alors qu'elle rampe jusqu'au bord du matelas. C'est trop long ! On ne peut pas jeûner ce soir ?

Je fais claquer ma langue contre mon palais, puis d'un geste du menton, lui indique la salle de bain.

— Derrière cette porte, il y a une magnifique baignoire qui me donne des idées. Mais nous verrons ça après manger, si tu me parles de tes fantasmes.

— Hum... je peux en inventer pour aller plus vite.

Je me remets à rire à sa franchise si désopilante. Où est le temps où elle semblait timide et glaciale ?

— Tu n'es jamais rassasiée ?

— Jamais !

*Ça tombe bien, moi non plus !*

— Patience, ma chérie. Reprends des forces et ensuite je te promets de m'occuper de toi comme tu le mérites.

Sauf que, dans un coin de ma tête, je garde bien au chaud *mon* fantasme et m'impatiente de connaître le sien.

## Thomas

À travers le miroir de la salle de bain, je reluque Éli. Enveloppée dans le drap, elle dort à poings fermés et si je n'étais pas si préoccupé, je serais encore au lit moi aussi.

Les mains agrippées au bord du meuble en granit gris, je louche sur les deux téléphones que j'ai posés sur la tablette, près du lavabo.

14 heures ! Je n'ai aucune nouvelle de mon père, aucun message, ni vocal, ni écrit. Après avoir tenté de me joindre à plusieurs reprises cette semaine, il aurait abandonné ?

Ce silence prolongé ne lui ressemble pas et j'ai un drôle de pressentiment. Je crains que la surprise qu'il me réserve à mon retour à Bordeaux ne soit pas aussi délicieuse que celle d'Éli hier soir.

J'ouvre le robinet et m'asperge le visage d'eau.

Si mon père avait changé d'avis ? S'il avait mis un terme à son projet parce que je ne lui ai pas répondu et que j'ai préféré me concentrer sur le bonheur d'Éli pendant quelques jours.

*Putain ! Même dans ses silences, il arrive à me pourrir l'existence !*

D'autant que je n'ai pas besoin de ça. Dans quelques heures, nous serons chez David et Virginie. Je vais mettre un terme définitif à Thomas Johannson dans ma vie personnelle et jamais je n'aurais cru en être aussi stressé.

Je me sèche avec une serviette de toilette, puis j'envoie un SMS à Tina. Je lui avais promis de lui rendre visite avant la rentrée. Seulement, ce voyage est un coup de tête de dernière minute et les cours reprennent dans moins de quarante-huit heures.

[À Paris pour le week-end avec Éli.

On se voit dans la semaine.]

Depuis le soir où elle a pété un câble, nous ne nous sommes pas recroisés. Nous échangeons juste quelques messages par-ci par-là, histoire de garder le contact et d'essayer de recoller tous les morceaux d'une amitié mise à mal à cause de son comportement excessif. Bien qu'elle m'assure le contraire, je suis sûr qu'elle ne va pas mettre ses sentiments de côté en un claquement de doigts. J'espère juste que le temps effacera ces mauvais souvenirs.

Avant même de reposer mon téléphone, il se met à vibrer.

[Paris ?]

J'imagine ses yeux noirs s'écarquiller, et j'esquisse un sourire amer. Bientôt, cette ville sera mon lieu de résidence professionnelle et, comme elle sait que j'y ai connu la dépravation totale, elle doit se demander pourquoi j'ai eu l'idée d'y emmener Éli.

[Week-end en amoureux.

Je tire un trait sur le passé.]

Au diable le côté sombre de la capitale. Cette ville regorge de belles choses et je veux les partager avec Éliisa.

Après plusieurs secondes à fixer mon écran comme un con, je comprends que Tina ne me répondra pas. Elle doit croire qu'avec toutes les tentations auxquelles je serais soumis, mes démons ressurgiront à un moment ou à un autre et qu'elle n'a pas besoin d'argumenter.

Je me retiens de continuer à me justifier, puis je repose mon téléphone sur la tablette. Par automatisme, je resserre la ceinture de mon peignoir et inspire un bon coup. Après tout, il est trop tard pour regretter d'avoir fait le mort aux appels téléphoniques de mon père, je saurais bien assez tôt ce qu'il a prévu pour moi. Quant à ma meilleure amie, elle se rendra compte toute seule qu'elle se trompe. Je ne vais pas gâcher ma journée avec toutes ces conneries.

Je pénètre dans la chambre et avance pieds nus jusqu'au bord du lit.

— Ma chérie, soufflé-je en effleurant son épaule dénudée. Je te rappelle que nous allons chez David et Virginie.

Elle se contorsionne en poussant de petites plaintes répétées.

Putain ! Je n'aurais qu'à me glisser discrètement sous les draps pour transformer la tension entre mes cuisses en brasier ardent, mais il faut que je sois raisonnable. Si notre week-end parisien doit se résumer à la position horizontale, dans une suite d'un hôtel de luxe, autant retourner à Bordeaux.

— J'ai mal partout ! grimace-t-elle sans ouvrir les yeux. Tu as une solution radicale pour me remettre en forme ?

*Bordel ! Si quand j'essaie de penser à autre chose, c'est elle qui m'excite, on n'est pas habillé d'abord !*

Je défais le nœud de ma ceinture et laisse tomber mon peignoir sur le sol.

— Je crois que j'ai ce qu'il te faut. Une bête aux abois qui va te faire courir le cent mètres.

— Humm ! minaude-t-elle en ouvrant lentement les paupières.

Je tire brusquement sur le tissu qui la recouvre et regarde avec satisfaction sa peau se piquer de chair de poule.

— Soignons le mal par le mal, dis-je en m'installant entre ses cuisses. Tu vas avoir besoin d'un remontant avant de te confronter à David et Virginie.

— Je te répète de ne pas t'inquiéter pour ce rendez-vous. Je ne suis plus une petite fille.

Je dévore du regard son corps qui n'a rien d'enfantin, puis plonge dans l'océan de ses yeux.

— Alors, qu'est-ce que tu attends pour commencer ? insiste-t-elle, impatiente. Si tu es encore en train de réfléchir à la manière de réaliser mon fantasme, je vais finir par regretter de t'en avoir parlé.

Faire l'amour en public ? Ce projet qu'elle m'a avoué dans la salle de bain hier soir est une utopie, mais je vais tout mettre en œuvre pour le réaliser. Ce sera mon prochain défi.

— Hum, tu as vu quelqu'un d'autre que nous dans cette chambre ? Je ne crois pas être en mesure d'accéder à ta demande tout de suite, mais ce n'est qu'une question de temps. Pour le moment, j'ai très envie d'être le seul à t'entendre crier. Tu arriveras à t'en contenter ?

Du bout des doigts, je trace une ligne entre ses seins et descends lentement jusqu'à son entrejambe.

— Thomaas ! grogne-t-elle en gigotant. Arrête de te torturer le cerveau avec ce truc et enclenche la vitesse supérieure.

Elle écarte un peu les cuisses et je plonge deux doigts dans son ventre. Elle se tend contre ma paume et se met à onduler au rythme de mes caresses. Ma belle ingénue des débuts est

bouillante.

— Encore... toujours, gémit-elle en synchronisant ses mouvements aux miens.

La queue enflammée par le désir, je fonds sur ses lèvres.

*Putain ! Elle n'a pas de prix ! Elle vaut bien plus que Jack Andrews ne pourra jamais payer. Rien que pour ça, je n'ai aucun remords d'avoir été à l'encontre des conseils de Jorge. Mon père attendra. Tina attendra. Mes amis attendront.*

Le monde entier attendra ! J'ai rendez-vous avec une pépite de bonheur.

## Élisa

Comme s'il était encore colocataire, Thomas entre sans frapper. Un homme à l'allure plutôt négligée est avachi sur un grand pouf en tissu au milieu du salon.

— Alors comme ça, c'est toi la fameuse Élisa ? lâche-t-il en me détaillant des pieds à la tête. Joli petit lot ! Moi, c'est David.

— Pas faux, renchérit une brune plantureuse.

Dans une position tout aussi élégante que son voisin, elle sirote une bière. Si deux secondes auparavant, j'étais attirée par l'odeur de cuisine asiatique qui flottait dans la pièce, maintenant je suis bouche bée.

Thomas m'avait parlé des brillantes études de langues de ses amis. Alors, même s'il m'avait prévenue que j'allais rencontrer « deux loustics », j'imaginai un David sexy au phrasé impeccable, et une Virginie un peu BCBG<sup>[2]</sup> aussi déjantée que Justine. Au lieu de ça, l'homme qui me dévisage de la tête aux pieds porte un jean délavé très défraîchi et un gros pull déformé par le temps. Ses yeux noisette sont à demi cachés par une épaisse mèche brune coincée sous un bonnet en laine qui lui descend jusqu'aux oreilles et en plus, ils sont rougis par une dose d'alcool déjà bien importante. Quant à sa comparse, le fossé est encore plus grand. Malgré une jupe courte presque vulgaire et une forte poitrine moulée dans un bustier à bretelles, elle a un air androgyne indéfinissable avec sa coupe garçonnette et sa voix un peu éraillée.

— Bon ! Eh bien, je n'ai pas besoin de te présenter David et Virginie, soupire Thomas qui, son bras calé contre mes reins, me pousse gentiment à avancer.

Muette et consciente que je vais devoir prendre sur moi pour ne pas flancher, je fais un pas en avant.

*Bon sang, je ne m'attendais pas à ça ! Qu'est-ce que je fais ici ?*

Une main recroquevillée dans la sienne, j'imite Thomas quand il s'assoit en tailleur, à même le sol, sur un tapis poussiéreux. Puis, je suis des yeux cette brune étrange qui se lève et se dirige vers le coin-cuisine au fond de la pièce. J'en profite pour jeter un regard autour de moi.

Pas un centimètre carré de ce grand salon-cuisine n'est épargné par un bordel sans nom. Évidemment, comme chez Tina, les cendriers débordent, des bouteilles de bière vides traînent un peu partout. Il y a aussi des vêtements par terre, sans doute ni propres ni sales. Une grande poubelle plastique dégueule près de l'évier en inox. Et la vaisselle n'a pas dû être faite depuis des jours. À côté d'eux, je me trouve tout à coup beaucoup moins bordélique, voire une vraie fée du logis !

*Comment Thomas a-t-il pu vivre dans un foutoir pareil alors qu'il est si maniaque et organisé ?*

Sans en avoir la réponse, je comprends mieux pourquoi il m'a recommandé d'enfiler un jean au lieu de la jupe que j'avais sortie. Ici, la tenue habillée est proscrite.

— J'avoue que tu es plutôt bandante comme nana, poursuit David qui roule une cigarette avec dextérité. Pourtant, je ne t'imaginai pas du tout comme ça.

*Et moi donc !*

Malgré les doigts de Thomas qui se resserrent autour des miens pour me rassurer, je sens mes joues s'échauffer et tous mes muscles se raidir. Cependant, avant de venir, je lui ai interdit de m'aider, quelle que soit la situation dans laquelle je me trouverais. Je dois lui prouver, et *me* prouver, que je suis capable de m'en sortir seule. Si je n'arrive pas à gérer une simple rencontre avec ses amis, comment pourrais-je affronter, un jour peut-être, Monsieur Jack Andrews en personne ?

*J'ai promis, bon sang ! J'ai promis que tout ça, c'était terminé. Plus de sentiment d'infériorité !*

J'avale ma salive à plusieurs reprises pour chasser la vague de panique qui s'annonce et refuser à Miss Godiche d'en profiter pour revenir me pourrir la vie. Puis je remets ma matière grise en position « marche forcée », espérant ne pas avoir présumé de mes capacités.

*Voyons ! Qu'aurait dit Justine dans une situation pareille ?*

D'habitude, je suis capable de pressentir la plupart de ses répliques ironiques. Alors, j'inspire un bon coup en suppliant mon cerveau de ne pas m'abandonner. Je libère ma main emprisonnée et la dépose sur le bras de Thomas, l'invitant à se taire. Puis, je dévisage l'homme des cavernes en prenant l'air le plus sarcastique possible :

— Eh bien... je dois dire que moi aussi j'avais une vision tout à fait faussée de toi.

— Ah bon ? s'étonne-t-il, un sourire narquois au coin des lèvres. C'est-à-dire ?

Il décapsule une bouteille de bière avec son briquet, m'en propose une que je refuse, et en tend une autre à Thomas qui l'accepte sans rechigner. J'ouvre de grands yeux quand ils l'avalent d'une traite tous les deux, puis je fais abstraction des frissons d'appréhension qui me parcourent tout le corps et déglutis encore et toujours, essayant de calmer le rythme anarchique des battements de mon cœur.

*Mon Dieu ! Pourvu qu'ils ne terminent pas tous ivres morts !*

— Je te voyais plutôt... élégant et distingué... un peu moins... brut de décoffrage, sifflé-je tout en tirant sur les bouloches crasseuses du tapis pour tenter de garder mon aplomb.

Thomas étouffe un rire amusé et porte à ses lèvres une autre bière que j'ai presque envie de lui piquer pour hydrater ma gorge asséchée.

— Ça plaît aux femmes, insiste David, très sûr de lui.

— Pas à toutes ! grimace Virginie qui revient avec des mini nems et des rouleaux de printemps. Désolée si le service est aussi *brut de décoffrage* que David, mais ton mec nous a prévenus beaucoup trop tard que vous n'aviez rien avalé.

Je la regarde poser le plateau avec nonchalance sur la table. Elle me sert un verre d'eau, puis se rassoit sur son pouf, sans oublier de reprendre au passage sa bière non terminée.

*Bien sûr !*

Un homme qui boit de façon répétée, ça me dégoûte, mais une femme, c'est encore plus écœurant !

*Ton petit ami est en train de s'enfiler bière sur bière et il ne te dégoûte pas tant que ça, pourtant !*

Avec détermination, j'ignore ma morale qui refait son apparition au moment où j'en ai le moins besoin et je me concentre sur le plat asiatique qui sent si bon.

— Il est 17 heures, protesté-je uniquement pour me donner bonne conscience. Ce n'était pas nécessaire de faire à manger.

Nouvelle note à garder dans un coin de mon cerveau : avant d'étrangler Justine pour avoir

transformé ma voiture en baisodrome, la torturer pour avoir rendu mon amant obsédé par mon alimentation.

— Il vaut mieux bouffer à l'heure du goûter que ne rien bouffer du tout, non ? renchérit David après avoir craché un gros nuage de fumée. Nous sommes dans le même cas, nous aussi. Y'a pas deux heures que nous sommes debout.

J'esquisse un léger sourire lubrique, puis je me ravise. Après tout, rien n'indique que ces deux-là sont en couple.

— Pareil ! s'esclaffe Thomas en buvant une goulée supplémentaire. Réveil très tardif.

— Hum, vous avez baisé comme des bêtes toute la matinée ? ironise son copain.

Ce type est le plus lourd que je n'ai jamais rencontré et son humour ne dépasse pas la hauteur des primevères du jardin de mes parents ! Pourtant, il n'est pas loin de la vérité : nuit de folie ! Réveil de dingue ! D'ailleurs, Thomas a d'ailleurs si bien *soigné le mal par le mal* comme il dit, qu'il a presque dû me sortir du lit par la force.

Je regarde une fois encore le plateau qui me saute dans l'estomac. Primo, j'ai très faim et je devrais être capable de tout avaler à moi toute seule. Deuxio, de toute évidence, il n'y a aucune gêne à avoir ici et je dois pouvoir me précipiter sur le plat sans choquer personne. Du coup, je me sers la première et croque avec gourmandise dans un rouleau de printemps.

*Divin !*

Je me focalise sur mes papilles qui frétilent sous le goût prononcé de la menthe essayant d'oublier que je suis entourée de deux personnages dégrossis à la hache et bien décidés à se soûler, et d'un troisième qui me tient par la taille et semble prendre, à mon grand désespoir, le même chemin que les deux premiers pour le reste de la soirée.

Thomas termine sa bière, puis il se met à ricaner :

— Tu es très loin du compte. J'ai une bête pourtant féroce, mais elle commence même à faiblir. Tu imagines ?

Je manque de m'étouffer avec ma bouchée et j'ai comme l'impression que mes joues vont exploser tellement elles surchauffent. Pourtant, je réussis à tenir bon et je reprends même de quoi mastiquer pour me calmer.

— OK ! OK ! Je préfère ne pas savoir. Sinon ma bite risque de rentrer en dépression.

David grimace en jetant un œil vers sa braguette, puis il lève les mains en signe de reddition. Cette fois, je suis obligée de plaquer ma paume sur ma bouche pour ne pas cracher. J'avale en vitesse et arque un sourcil moqueur dans sa direction en gloussant :

— Tu m'étonnes. Personne ne t'a prévenu que l'homme des cavernes ne possédait pas de harem ?

Il riposte par un nouveau rictus qui m'est tout droit destiné, mais je m'en fiche et j'enfonce le clou :

— Tu gardes ton bonnet en toutes circonstances aussi ? Enfin, je veux dire, tu dors avec ou... comment ça se passe ?

— Ça plaît aux femmes... *aussi* ! rétorque-t-il, vexé, mais toujours aussi sûr de lui.

— À celles qui ne rechignent devant rien ni personne ?

Ce coup-ci, c'est Thomas qui frôle l'étranglement. Puis, il éclate franchement de rire tandis que le visage de David se décompose. Je mords ma joue, fière de moi, mais consciente que j'ai sans doute exagéré.

Une bouffée d'adrénaline m'a complètement désinhibée et je comprends comment Justine arrive à surenchérir avec autant de véhémence.

*Tant pis ! Ce mec l'a bien cherché !*

— Enfin une vraie femme ! s'exclame Virginie qui me saute presque dessus pour m'embrasser sur le front. David n'arrête pas de me dire que mes conseils ne sont pas objectifs. Je pense que tu vas beaucoup me plaire, ma chérie.

— Ta gueule, Gin ! grommelle ce dernier avant d'écraser avec rage sa cigarette dans le cendrier devant lui.

— Grossier en plus ! maugréé-je après avoir avalé un peu d'eau. Vraiment, tu les cumules !

Si je continue à tirer sur les poils du tapis, je vais sans doute atteindre le plancher au-dessous, mais je n'ai rien trouvé d'autre à ma portée pour me défouler et le plateau de gourmandises est bientôt vide.

*Merde !*

J'observe tour à tour Virginie qui, un sourire satisfait au coin des lèvres, s'est rassise aussi vite qu'elle s'était levée, et Capitaine Caverne dont l'air n'est plus aussi fier qu'il y a quelques minutes. Après Tina et Romain que j'ai comparés à la Belle et la Bête, puis Thomas et moi plus proches de la Belle au bois dormant, voilà que je les imagine tout à fait dans le rôle de la Belle et le Clochard.

*Tu passes trop de temps devant la télé, Éli !*

Si ma conscience, inutile depuis que je suis tombée d'accord avec elle, se met à devenir ma mère de substitution pour me faire des remarques à deux balles, elle va très vite me soûler !

Thomas m'attire contre lui et sa chaleur reconnecte aussitôt mon cerveau parti vagabonder dans un terrain que je ne suis pas certaine de savoir maîtriser très longtemps. Du coup, ma montée d'adrénaline s'évapore en un soupir.

— Je crois qu'il a compris qu'il n'était pas ton genre, chuchote-t-il à mon oreille en continuant à rire.

Ça, c'est le moins que l'on puisse dire ! Pourtant, s'il n'était pas aussi débraillé et vulgaire, il serait plutôt pas mal.

*Qu'est-ce que je raconte ? J'ai un Apollon ithyphallique<sup>[3]</sup> en permanence à portée de main !*

— Maintenant que vous avez fait connaissance avec ma petite amie, j'ai... quelque chose à vous annoncer...

Thomas a la voix qui tremble un peu, mais son ton est solennel. Du coup, David se redresse et ouvre de grands yeux remplis d'intérêt et de curiosité.

— Hey ! Elle n'est pas en cloque par hasard ? s'écrie-t-il en reluquant mon ventre.

— Il ne manquerait plus que ça ! rétorque Thomas. Bien sûr que non !

Sa remarque pique un petit quelque chose au fond de moi qui me ramène à ce que nous sommes vraiment : un couple éphémère. Même s'il m'a juré ses grands dieux qu'il m'aimait, même si je suis persuadée qu'il est sincère, un jour ou l'autre, nos chemins se sépareront. C'est inévitable.

J'arrache encore quelques bouloches sur le tapis, interdisant à mes méninges de m'abandonner. Puis, je me décide à appliquer la méthode Coué qui m'a été d'un immense secours ces derniers temps.

*Foncer sans se retourner. Profiter. Faire confiance.*

Après tout, je n'ai aucune raison de m'encombrer l'esprit avec ce genre de pensée. Nous ne sommes ensemble que depuis quelques semaines, et c'est vrai, tomber enceinte n'est pas au programme. Ce serait même une catastrophe.

— Laisse-le s'expliquer au lieu de raconter des bêtises ! râle Virginia qui donne une petite tape sur le bras à son colocataire.

— Je vais faire court parce que... je n'ai pas envie de m'étaler, reprend Thomas après avoir sifflé une nouvelle bière.

La main crispée sur sa bouteille et le regard dans le vide, il soupire bruyamment.

Nous n'avons pas vraiment abordé le problème, mais je sais pourquoi il angoisse autant. Il appréhende d'avouer qu'il s'est inventé une vie pour ne jamais être comparé à ce père tout-puissant que rien ne semble arrêter. Il a la trouille que ses amis le voient autrement après cette révélation.

Alors qu'il décapsule une énième bière, je pose ma main sur sa cuisse pour tenter de le rassurer et ça a l'air de fonctionner, car il relève enfin la tête et ouvre enfin la bouche :

— J'ai voulu vous en parler quand on était au Squal, mais...

*Au Squal ? C'est quoi ça ? Il me cache encore quelque chose ?*

Tout compte fait, j'aurais préféré qu'il ne parle pas, mais je m'abstiens de faire une remarque et serre les dents pour le laisser continuer :

— Voilà, je ne m'appelle pas Thomas Johannson. Mais Thomas Andrews. Je n'étais pas qu'un simple étudiant en anglais...

Il se tait quelques secondes et je le rassure d'un mouvement de tête, même si je reste perplexe avec cette histoire de Squal.

— Mon père est un milliardaire américain, P.D.G. de « Andrews Corporation », une société centrée sur l'immobilier. Il se peut que je prenne très vite la direction de sa filiale française.

Virginia pourrait gober une nuée de mouches tellement sa bouche est grande ouverte tandis que le goulot de la bouteille semble s'être vissé sur les lèvres de David.

— Oh, putain de bordel ! s'écrie-t-il en premier, arrachant d'étonnement son bonnet que je croyais collé sur sa tête. Tu te rends compte Gin ! On a vécu pendant plusieurs années avec une V.I.P.<sup>[4]</sup> sans le savoir !

— Ouais ! Ça explique certaines choses, ajoute-t-elle en étalant ses jambes devant elle avec nonchalance.

— Comment ça ?

Thomas passe tout à coup d'un état angoissé à un air inquiet.

— David et moi, on s'est toujours demandé comment tu faisais pour payer ton loyer et toutes tes sorties avec nous sans faire de petits boulots à côté. Et puis, je me rappelle qu'un jour tu as pris l'avion en refusant de nous donner ta destination. On se doutait que tu nous cachais un truc. Tu ne parlais jamais de ta famille. Y'avait plein de trucs louches chez toi. Par exemple, le fait que tu étais brillant et pourtant, tu as trois ans de plus que nous.

Thomas soupire d'impuissance, il ne peut plus reculer maintenant. Alors, il raconte son parcours scolaire et les raisons qui l'ont conduit à changer d'orientation. Sans rentrer dans les détails, il tire un portrait exécration de Jack Andrews, explique la situation ambiguë dans laquelle il se trouve depuis plusieurs semaines, et parle de ce qui le tracasse concernant notre relation. Il continue à avaler bière sur bière pour accompagner ses amis abasourdis et, moi, je préfère arrêter de compter les cadavres de bouteilles.

— Mon père est psychorigide, termine-t-il dans un soupir. Il est l'archétype de l'homme le plus détestable que la Terre ait engendré et j'ai de quoi me faire du souci. Dieu seul sait quelle crasse il est capable de mettre en œuvre pour nous séparer. Il n'a jamais supporté que je me tape

filles sur filles, mais il acceptera encore moins que j'envisage un avenir avec une femme qui ne soit pas de son milieu.

Dois-je remercier l'alcool, mon ennemi depuis si longtemps, d'avoir permis à Thomas d'aller aussi loin dans ses propos et d'être aussi sincère sur le futur qu'il nous prévoit ?

Même s'il ne m'a rien caché du caractère de son fichu père, il avait enjolivé les problèmes, essayant de me rassurer et de positiver. À aucun moment, je n'ai été dupe, mais je gardais espoir que mon pessimisme me joue des tours. Cette fois, c'est la claque. Le coup de massue qui me remet les idées en place et m'annonce un futur, non pas semé d'embûches, mais totalement miné.

Moi, Élisabeth De Sacco, jeune femme fragile et jusque-là introvertie, aurai-je la force de me confronter à un puissant Jack Andrews sans scrupules ? Ma positive attitude vient de recevoir un coup dans les gencives et je dois rassembler toute mon énergie pour ne pas céder aux larmes que je sens monter au bord de mes paupières.

J'avale ma dernière bouchée avec difficulté et pose ma main sur mon estomac barbouillé à cause de ma gourmandise et surtout de ma soudaine angoisse.

— Ton père n'est peut-être pas aussi fermé que tu le crois, intervient Virginia qui ne m'a pas quittée des yeux durant la longue tirade de Thomas. Après tout, il te propose ce poste alors qu'il te l'avait refusé avant. À mon avis, tu tires des plans sur la comète qui sont beaucoup plus noirs que la réalité.

Elle vient de soulever un point qui ne m'avait pas sauté aux yeux jusqu'à maintenant. C'est vrai, si Jack Andrews ne permet aucun écart, pourquoi revient-il sur une décision prise il y a plusieurs années ?

Je reprends un peu du poil de la bête et observe Thomas serrer les dents, comme si sa réflexion était presque douloureuse. Puis au lieu de répondre, il dérive sur un autre sujet et leur explique que les débuts avec moi ont été difficiles, surtout à cause de Tina qui a usé de stratagèmes plus que douteux pour nous éloigner.

— Je t'avais prévenu ! soupire David, une nouvelle cigarette entre les mains. D'ailleurs, je suis étonné qu'elle ne nous en ait pas parlé hier. Elle nous a juste dit que vous n'étiez plus en coloc.

— Vous l'avez vue hier ? s'exclame Thomas qui se décide enfin à prendre le dernier nem du plateau.

Les deux bouchées qu'il va en faire n'épongeront pas la quantité d'alcool ingurgité, mais c'est toujours mieux que rien !

— Ouais ! On l'a croisée par hasard, répond Virginia avec enthousiasme. Je traînais avec David sur le Boulevard Haussmann...

— Dans ce grand magasin qui grouille de meufs accros au shopping, précise l'intéressé bougon. Le seul avantage de ces endroits-là, c'est d'avoir le choix du roi. On peut même, si on s'y prend bien, reluquer les déshabillages dans les cabines d'essayage.

Virginia soupire et le coupe avant qu'il ne rentre dans une discussion graveleuse :

— En sortant, Tina attendait un taxi. On a parlé quelques minutes. Le temps d'apprendre qu'elle avait un rendez-vous pour un gros contrat de mannequinat. Pour une fois, elle ne s'est pas étalée avec ses « Thomas par-ci, Thomas par-là » et on a trouvé ça bizarre.

— Nous avons mis les choses à plat et elle s'est fait une raison, intervient Thomas, comme s'il cherchait à se rassurer.

Un silence pesant s'installe, durant lequel ses amis grimacent tous les deux. De toute évidence, ils ne sont pas convaincus que Tina puisse passer à autre chose !

Impassible, Thomas les observe quelques secondes, puis il reprend le sujet principal de sa conversation :

— Sinon... c'est tout l'effet que ça vous fait d'apprendre qui je suis vraiment ? Enfin...

— C'est pas le fric qui fait l'homme ! l'interrompt David qui continue d'enfumer la pièce. Dans la mesure où tu restes tel que tu as toujours été, ça me va.

*Il sort enfin une parole cohérente. Youpi !*

Quoi que ! Si pour que Thomas reste lui-même, il doit boire bière sur bière et répondre à des blagues de mauvais goût, installé sur un tapis miteux sans réagir, alors je ne suis pas certaine de vouloir applaudir.

— Moi, à ta place, j'en profiterais à mille pour cent, renchérit l'homme des cavernes. Tu te rends compte, tu pourrais même baiser dans une Limousine !

Une nouvelle parole débile ! Ce mec a réellement fait de longues études ? J'ai plutôt l'impression qu'il a deux de QI ! Il doit avoir vingt-six ou vingt-sept ans et réagit comme s'il en avait dix de moins !

Je n'ai envie ni de m'énerver, ni de pleurer, mais plutôt de rire à son attitude d'adolescent attardé tellement il est pathétique.

— Je n'ai pas de Limousine, c'est un cliché, soupire Thomas en secouant la tête. Tu regardes trop de films américains, et là, tu rejoins mon père ! Jet privé, Limousine et tout le toutim. J'ai assez de mon chauffeur ! Le reste, je n'en veux pas.

— Ah ouais ? reprend David, les yeux grands écarquillés par l'étonnement. Tu as un...

— Oui ! le coupe Thomas. Jorge est bourru, mais tout compte fait, il est assez sympathique quand on creuse en profondeur. D'ailleurs, il est devenu un peu mon homme de confiance sous la barbe de mon père et ça, c'est assez jouissif pour être signalé.

Il arbore un sourire satisfait, tandis que la mâchoire de l'homme de Cro-Magnon est sur le point de finir par terre. Quant à moi, je me retiens de grimacer en repensant à Hulk. En dehors de Jack Andrews, s'il y a bien quelqu'un que je n'ai pas envie de connaître davantage, c'est Jorge. Au moment de mon accident, mon sang s'est glacé dans mes veines en un quart de seconde et quand il a récupéré les clés de Viviane alors que j'étais seule chez moi, je n'en menais pas large. Du coup, Thomas peut dire ce qu'il veut, je n'arrive pas à me faire une opinion différente de ce monstre de muscles.

Partie divaguer dans mes pensées profondes, je n'entends plus rien de la conversation, jusqu'à ce qu'une phrase de David me ramène à la réalité :

— Parle-moi de vous deux. Ça m'intéresse. Vous vous êtes rencontrés où ?

— À la fac, répond Thomas.

— Suis-je bête ! Je me doutais que tu allais lécher du minou au boulot aussi.

David ricane sans prêter attention à son interlocuteur qui contracte sa mâchoire tandis que je serre les poings entre ses mains. J'ai promis de m'en sortir seule. Alors là, tout de suite, je n'ai pas envie de pleurer, mais plutôt de coller la gifle du siècle à ce primate tout droit sorti du début de l'ère tertiaire.

— Y'a combien de temps que Monsieur le milliardaire a craqué pour toi ? me demande-t-il ignorant totalement mon regard assassin.

Son air ironique m'énerve, tout autant que la manière qu'il a de me cracher sa fumée dans la figure. Cependant, je n'oublie que pour une raison qui m'échappe, c'est l'ami de Thomas et que, pour que tout se passe bien, je dois faire des efforts.

Je jette un œil vers Virginie qui avait plusieurs fois mis son grain de sel et que je n'entends

pas depuis un bon moment. À mon grand désespoir, elle s'est endormie sur son pouf.

*Super, je ne peux même pas compter sur la solidarité féminine !*

J'inspire, expire et avale un peu d'eau avant de répondre avec toute l'assurance dont je dispose :

— Euh... il y a un peu plus de deux mois que nous nous connaissons.

— Deux mois ! Putain, mais si ça continue, tu vas lui passer la bague au doigt, mec ! Fais gaffe, tu sais que dans ce cas-là on jure fidélité ?

Il se met à ricaner et mon estomac se leste à nouveau devant la manière presque méprisante avec laquelle il tourne en dérision le mariage, les enfants. Bref ! Tout ce qu'en grande romantique, j'affectionne le plus. Sauf que cette fois, Thomas, n'a pas l'air d'approuver la blague. Il est blanc comme un linge et avant que je réagisse qu'il a les poings serrés, il a donné un grand coup sur la table.

— Arrête tes conneries ! braille-t-il alors que Virginie sort brusquement de sa léthargie en grommelant dans son coin. Je ne suis pas venu ici pour entendre parler de mon passé, de mes erreurs ou de quoi que ce soit concernant notre époque de chasseur de femelles en chaleur.

La lueur qui traverse ses iris me tire un frisson. Je nous revois, à Arcachon, sur le trottoir, face à Romain...

*Non, non, non, et non ! Pas avec son pote. Pas à cause de moi ! Pas à cause de l'alcool. Pas encore !*

— Détends-toi, mec ! Je déconne, c'est tout.

*Ne pas penser. Profiter. Ne pas penser. Profiter. Et surtout, être là pour lui, comme il l'est pour moi.*

Je sais comment endiguer la pression qui monte dans ses veines, mais il faut à tout prix que j'arrête de paniquer avant. Je termine mon verre d'eau et me penche vers Thomas alors qu'il regarde dans le vague et respire avec difficulté.

— Je t'aime.

Comme je m'y attendais, mon murmure provoque un effet immédiat. Il ferme les yeux le temps de prendre une grande inspiration, puis il me presse si fort contre lui que je réprime un couinement de douleur. Mais ce n'est pas le plus important. Alors, j'enfouis ma tête dans son cou et m'enivre de son odeur. Son amour a vaincu mes pires angoisses. J'aimerais tellement que le mien puisse balayer tout ce qui le met à fleur de peau et le bouleverse lui aussi.

Alors que les deux énergumènes se battent comme des chiffonniers pour la dernière bouteille de bière, le « je t'aime » qui arrive à mes tympans chasse toutes mes idées noires. Et comme ces deux-là ne s'occupent pas de nous, j'en profite pour déposer un baiser au creux du cou de Thomas. Je ne sais pas si j'essaie de *me* rassurer ou de *le* rassurer sur notre avenir, mais toujours est-il que, lorsque je me redresse, ses yeux scintillent de bonheur.

Sans me laisser le temps de réagir, il me cale sur ses genoux, et en deux secondes, fond sur ma bouche dans une urgence absolue. Je n'entends que son cœur battre contre ma poitrine et ses légers « je t'aime » entrecouper notre baiser. C'est tellement bon et apaisant que j'en oublie que son haleine a un goût d'alcool et surtout, que nous ne sommes pas seuls. Du moins, jusqu'à ce que David intervienne :

— Monsieur le nouveau milliardaire est amoureux. Waouh ! J'avoue que je suis sur le cul.

Ce qu'il peut m'agacer !

Alors pour répondre à ses provocations répétées, je ne résiste pas quand Thomas faufile sa main sous mon pull. Après tout, qui ici pourrait s'indigner de ce genre de comportement ?

— Oui, je suis amoureux, confirme Thomas qui me chatouille le ventre dans le but de m’extirper un sourire. Infiniment... Et je te souhaite de vivre ça un jour. Tu ne verras plus jamais les femmes de la même manière. Ni la vie d’ailleurs. Tu te réveilles avec plaisir. Tu y penses toute la journée et en rêve aussi la nuit.

— Hey ! Il y a une chambre libre si vous avez une envie pressante, siffle David, un œil lubrique rivé sur les ondulations de mon vêtement.

Moi qui trouvais que Justine était la reine de l’indiscrétion et du sarcasme, je viens de rencontrer un concurrent plus que sérieux.

— T’es un vrai connard ! raille Thomas dont les doigts grappillent du terrain et sont sur le point d’atteindre mon soutien-gorge.

Sauf que moi, je n’ai rien bu et, comme je garde quand même un minimum de retenue, je tire tant bien que mal sur le bas de mon pull et bloque son bras qui continue à progresser.

— Un connard célibataire qui t’envie sur ce coup-là. Dis-moi, on fait un truc tous ensemble ce soir ? Genre Squal ou autre ? J’aurais peut-être un plan moi aussi.

Cette fois c’est sûr, Virginie et David ne sont pas en couple, mais l’idée de sortir en boîte me prend tellement de court que je m’en fiche totalement.

*Pas de panique, tout va bien. Pas de panique, tout va bien.*

Ma méthode Coué n’a aucun effet pour me calmer. Mes oreilles se mettent à bourdonner et mon cœur joue un remake des Tambours du Bronx. Pire encore ! Quand Capitaine Caverne propose de se ravitailler en bières au coin de la rue, je me mets à trembler.

— Pas la peine, intervient Thomas qui me prend la main. Je crois qu’on a assez bu pour ce soir. On se fera une virée un autre jour.

*Ouf !*

— Tu as peur qu’une nouvelle call-girl vienne te chauffer comme l’autre jour ?

— Mais enfin, c’est quoi cette histoire de Squal ou de je ne sais quoi ?!

À force que ce type insiste, c’est sorti tout seul !

— Lors de notre dernière sortie tous les trois, intervient Virginie qui a repris du poil de la bête, un joli lot s’est invité sur les genoux de Thomas. Et... il n’a pas eu besoin de nous dire qu’il était amoureux...

— C’est la première fois qu’on l’a vu refuser un paquet pareil, enchaîne David, concentré à vérifier si toutes les bouteilles sur la table sont bien vides.

— Fermez-la ! crie Thomas en sautant sur ses pieds. Y’en a marre maintenant de ces conneries.

Il tangué, mais ça ne l’empêche pas de prendre un air menaçant qui me fait froid dans le dos.

— OK ! Non seulement je dois me résoudre à l’abstinence physique pour le reste de la soirée, mais aussi à l’abstinence verbale, si je comprends bien.

— Si tu ne la boucles pas tout de suite, je me barre. Tu imprimes ?

*Ils ne vont pas recommencer ?*

Fatiguée de leur combat sans queue ni tête, et malgré mes peurs, je me lève moi aussi.

— Vous n’en avez pas marre tous les deux ? On dirait deux coqs prêts à s’étriper.

Je couine plus que je ne râle, mais l’effet est instantané, ils se taisent. Quant à Virginie, elle se met à glousser et prend le relais :

— Deux coqs au vin ou plutôt à la bière. Trop marinés, imbouffables.

Sa répartie est si drôle et si inattendue qu’après quelques secondes de silence, tout le monde explose de rire.

— Bon allez, restez avec nous, finit par demander David en tapant sur l'épaule de Thomas. Je te promets de tenir ma langue. Ce n'est pas souvent qu'on a l'occasion de faire la fête avec un futur milliardaire amoureux. Et puis, t'as encore plein de trucs à nous raconter et Gin a prévu un dessert.

— Ouais, je suis la reine du fondant au chocolat ! précise-t-elle avec fierté.

Aussitôt, elle saute sur ses pieds et débarrasse la table encombrée avant de nous ramener un magnifique gâteau avec de la crème anglaise. Bien sûr, mon estomac entame une danse de la joie et oublie bières, odeur de cigarettes et tout ce qui a pu le détraquer depuis mon arrivée dans cet appartement. Du coup, nous nous rassoyons.

*No stress, il n'y a plus une goutte d'alcool !*

À mon grand soulagement, l'eau devient notre unique boisson et mes trois comparses décuvent peu à peu. Thomas élude toutes les questions concernant sa mère et je me demande pour quelles raisons, même vingt ans après, il a autant de mal à aborder le sujet, puis nous passons le reste de la soirée à discuter de tout et de rien.

Surtout de rien !

La Belle et le Clochard se moquent gentiment de leur voisine de palier dont le QI n'est pas plus élevé que celui d'une huitre. Ils parlent de ses quintes de toux qui les empêchent de dormir. Du bruit des éboueurs qui les réveillent le matin, leur donnant des excuses pour se lever si tard. Mais aussi des dernières embrouilles qu'ils ont eues dans le métro, des « troncs d'arbres » retrouvés dans les paquets de tabac et qui réduisent la quantité à fumer. David tient parole et ne refait aucune allusion salace. Au contraire, il reprend son sérieux quand il commence à redevenir sobre et sa langue se délie d'une tout autre façon. Il m'apprend qu'il a arrêté ses études à l'obtention d'une maîtrise en anglais quand son père, atteint depuis longtemps d'une sévère dépression, s'est suicidé. Il ajoute que, après plusieurs années d'errance et d'excès en tout genre, il cherche enfin du boulot, car sa mère l'a mis au pied du mur en décidant de ne plus l'assister.

Recherche assidue ? Pas sûre, mais je lui accorde le bénéfice du doute.

Virginie, quant à elle, m'explique qu'elle a réussi à obtenir son doctorat en anglais, mais que sa narcolepsie est un handicap pour trouver du travail.

J'en conclus que mon jugement était beaucoup trop hâtif. Tout compte fait, comme Thomas qui se perdait dans des aventures sexuelles à répétition pour oublier sa vie, David et Virginie, à la dérive eux aussi, ont choisi l'alcool pour oublier leurs soucis. Je ne leur trouve pas d'excuses, mais je compatis.

Avec tout ça, il est plus de 3 heures du matin quand nous nous décidons à rentrer à l'hôtel. Je suis épuisée, mais j'ai passé un bon moment.

À peine sommes-nous sur le trottoir, que Thomas m'agrippe par la taille et me pousse contre une façade, l'œil rieur.

— Quel est ton verdict ? Est-ce que ces deux loustics ont réussi leur entretien ?

— J'ai mis du temps, mais je comprends leur comportement.

— Ils sont bourrés de défauts. Seulement, je ne peux pas oublier qu'ils ont été mon repère à un moment de ma vie. J'admets que leur manière de vivre n'est pas des plus saines et que l'on peut très vite déraiper. Mais je me suis éclaté avec eux pendant toutes ces années. Bienvenue dans ma vie !

Il m'embrasse sur le nez et je me pends à son cou en soupirant.

— J'espère qu'il y aura plus simple.

— Je ne veux pas te faire peur, mais... tu as fait le plus facile.

Si j'avais oublié son père, Thomas a le chic pour me le rappeler !

— Ouais, c'est un entraînement en prévision du jour J ? Celui où j'aurai affaire à Monsieur Jack Andrews en personne, c'est ça ?

Il sourit contre ma peau et me mordille l'oreille avec espièglerie.

— Tu t'en es bien tirée et... tu n'imagines pas comme je t'aime.

J'en ai une idée ultra précise, car je sens un truc dur frotter sur mon bas-ventre, mais je n'en oublie pas pour autant qu'il me doit des explications.

— Que s'est-il passé au Squal ?

— David t'a dit l'essentiel. Une call-girl a terminé sur mes genoux. Je l'ai rembarée. Rien de très intéressant.

— Elle était comment ? Blonde, brune ?

— Éliiii ! grogne-t-il alors que le taxi qu'il a contacté se gare devant nous. Blonde ! Et figure-toi qu'elle s'appelait Samantha ! Sam quoi !

Je frôle l'étouffement.

— J'ai fait pareil que toi, ricane-t-il en me poussant à l'intérieur du véhicule. J'ai tout de suite pensé à ton chat, sauf que je n'avais pas la moindre envie qu'elle me tourne autour des chevilles comme il le fait.

Obligée de le croire sur parole, je hausse les épaules et tente d'ignorer les images qui me tordent l'estomac d'une femme se frottant à lui.

Je n'avais pas assez de Chloé, il faut que je sois confrontée à Saskia et maintenant à Samantha ! Quelle sera la prochaine ? D'un seul coup, j'en veux à toute la gent féminine et j'ai envie de crier haut et fort que Thomas est à moi !

*Non content de m'avoir transformé en nympho, voilà qu'il me rend carrément cinglée et que je me monte la tête toute seule !*

J'inspire, expire à plusieurs reprises pour me calmer avant de fourrer carrément mon nez dans sa nuque.

— Tu sais qu'à un moment, je me suis demandé si Justine ne t'avait pas ensorcelée ?

— Ne te fiche pas de moi !

— Non, sérieusement, tu as été parfaite.

— Je n'en dirais pas autant de toi ! Bière, bière et encore bière... J'ai vu l'instant où vous alliez rouler sous la table et où j'allais prendre mes jambes à mon cou. Et puis... ta main baladeuse était d'une discrétion absolue !

— Mes doigts n'ont pas eu l'air de beaucoup te déranger, susurre-t-il en les faisant courir le long de ma cuisse. D'ailleurs, j'ai senti que ta peau réagissait très bien. C'est un bon début compte tenu de ton *fantasme*.

— Arrête avec ça. Je n'aurais rien dû te dire.

Je grogne sans quitter des yeux le chauffeur qui nous observe à travers le rétro intérieur. En fait, je mens comme je respire. Car le fait que cet inconnu me reluque pendant que Thomas me caresse, même en toute discrétion, me met dans tous états.

*Oh, mon Dieu !*

— Excitée ?

Incapable de répondre sans gémir, je presse mes lèvres et serre aussi fort que je peux mes cuisses l'une contre l'autre pour ralentir le mouvement de ses doigts qui ont atteint mon entrejambe.

*Tu vas me le payer, Thomas Andrews ! Je ne sais pas encore comment, mais tu vas me le payer cher !*

\*\*\*

Dans le hall de l'hôtel, une petite brunette au sourire pincé a remplacé Saskia à l'accueil. Sans doute le service de nuit. Elle se force à nous saluer poliment quand nous passons près d'elle.

*Au moins, elle n'a pas l'air de faire cas de mon homme à moi, celle-là !*

— Inconnue au bataillon, me murmure Thomas en appuyant sur le bouton de l'ascenseur. Si tu veux mon avis, elle ne va pas rester très longtemps. Trop *ordinaire* !

J'ouvre de grands yeux.

*Ordinaire ? Est-il en train de faire son marché ?*

— Mais je m'en contrefous, j'ai la plus extraordinaire, ajoute-t-il comme s'il s'était rendu compte de sa bêtise.

Sitôt dans la cabine, ses mains s'aventurent sous mon pull jusqu'à ma poitrine et ma jalousie s'efface au profit de l'envie. Une envie terrifiante qui croît chaque jour et qui, ce soir, est à son paroxysme. J'en conclus que le sexe appelle le sexe comme le sucre appelle le sucre.

*Justine aura un souci de plus à se faire. En dehors de mon alimentation désordonnée, je suis en train de devenir une boulimique sexuelle. Mon Dieu !*

L'ascenseur s'ouvre et, étourdie par ses caresses insistantes, je me laisse entraîner dans le couloir sans voir réellement où je mets les pieds. Thomas jette un rapide coup d'œil au numéro inscrit sur la porte devant laquelle nous nous arrêtons et glisse la clé magnétique dans la serrure. Puis ses mains reprennent leur place. L'une dans mon dos. L'autre sur un de mes seins. Je m'accroche à ses cheveux et me mets à couiner d'impatience. J'ai oublié la soirée difficile chez David et Virginie. J'ignore même son haleine alcoolisée et l'embrasse goulûment jusqu'à ce qu'il se mette à grogner.

— Putain Éli ! Tu me rends taré ! Crois-tu que nous allons pouvoir faire un tour dans Paris pour notre dernière journée, ou que l'on va continuer à faire l'amour encore et encore ?

La réponse est une évidence pour moi. Je ne veux rien visiter d'autre que cette chambre et profiter de lui à mille pour cent.

J'ai du mal à pousser la porte sans le lâcher. Il m'aide à l'ouvrir d'un mouvement du pied, tâtonne pour trouver la lumière et, dans la foulée, fond sur ma bouche. Son baiser fougueux est plein de promesses. Pressée de reprendre où nous nous sommes arrêtés pour honorer notre rendez-vous avec ses amis, je glisse un bras entre nous jusqu'à la ceinture de son pantalon.

— Vu l'heure, on pourrait commencer par une douche, ou un bain fantasmagorique. Ensuite, si j'en ai le courage, je veux bien envisager une petite visite de la ville.

— Vous ne ferez ni l'un ni l'autre !

*Qui m'a coupé la parole ?*

De toutes mes forces, je m'agrippe au cou de Thomas et tourne la tête en direction de la voix forte et rauque qui vient de transpercer mes tympanes et de me glacer le sang. Une pointe d'accent dans un français parfait.

Ma vue se brouille.

Je manque d'air.

Mon cœur cesse de fonctionner.

Je me paralyse.

Puis, le temps s'arrête.

Une seconde. Deux secondes. Trois secondes.

Je réalise enfin qui est l'inconnu grisonnant, en costume taillé à la perfection et à la carrure imposante, qui vient de se lever du fauteuil Louis XVI dans le petit salon.

*Jack Andrews !*

*Bon sang !*

*Putain !*

*Bordel !*

*Et merde !*

## Thomas

J'aurais aimé que les bières englouties chez David et Virginie aient suffi à me faire perdre la raison ou que cette voix soit le pur produit de mon imagination. Mais les ongles d'Élisa plantés dans ma nuque, les muscles de son dos contractés sous mes doigts et sa respiration presque inexistante sont autant de signes qui ne me laissent aucun espoir. Elle est tétanisée par la peur et quand je relève la tête, ce que je redoute se confirme.

— Papa, merde ! Qu'est-ce que tu fous là ?

Je ne reconnais pas le son qui sort du fond de ma gorge tellement je suis sidéré.

— Tu n'as pas l'air ravi de me voir !

À quelques mètres devant moi, mon père crache son venin avec suffisance, comme toujours, mais je ne baisse pas les yeux pour autant.

Putain ! Je traîne un mauvais pressentiment depuis mon réveil, mais je ne m'attendais pas à ce qu'il me surprenne en train de peloter ma petite copine à plus de 3 heures du matin.

Je le détaille de la tête aux pieds. Il y a plusieurs mois que je ne l'ai pas vu en chair et en os. Un an ou deux peut-être ? Il a vieilli, ses traits se sont épaissis et durcissent un peu plus son visage déjà apathique. Cependant, son charisme est toujours aussi présent et la lueur de dédain qui brille en permanence dans ses yeux noirs n'a malheureusement pas disparu non plus. Je constate avec amertume, mais sans être étonné que, si moi j'ai changé avec les années, lui reste le même envers et contre tout. Un homme cherchant à asseoir son autorité coûte que coûte en se pointant n'importe quand dans ma vie.

— Comment es-tu rentré ? grondé-je tout en résistant au mouvement de hanches d'Élisa qui tente de s'écarter.

Il secoue une carte magnétique devant mes yeux et se met à ricaner avant de s'installer dans le fauteuil derrière lui.

Si pendant des années, j'ai cherché à capter son attention contre un peu d'affection, je réalise qu'aujourd'hui je m'en balance. Je le méprise autant qu'il me méprise, parce que j'ai compris que l'amour ne se quémandait pas. Je l'ai trouvé. Ailleurs. Bien plus puissant. Cependant, je sais aussi que je n'ai pas un jeu assez fort en ma possession pour abattre les bonnes cartes et gagner la partie. Pas encore.

— L'hôtesse d'accueil a été charmante. Elle m'a informé de ton absence et un pourboire a suffi à la décider. Comme quoi, on ne peut faire confiance à personne de nos jours.

— Putain papa ! Tu es dans *ma* chambre. C'est *ma* vie privée.

Je m'efforce de ne pas avoir une voix trop cassante, car je sais qu'il guette le moindre dérapage verbal pour rentrer en conflit et je ne lui ferai pas ce plaisir.

— Tu oublies tout de même un détail. C'est *moi* qui entretiens *ta* vie privée justement. Alors, au lieu de te préoccuper de cette petite intrusion, tu devrais plutôt m'expliquer pourquoi tu n'as pas répondu à mes appels cette semaine.

— Tu n'es quand même pas ici uniquement parce que je n'ai pas décroché ?

— Pourquoi pas ?

— Je suis certain que même si je t'avais répondu, tu serais au même endroit en ce moment.

C'est une excuse bidon.

— En effet, j'étais en Russie. Je me suis dit qu'une escale à Paris était la bienvenue.

Mon père n'est pas simplement psychorigide, c'est un vrai connard ! Il a déjà joué les détectives privés pour connaître mes camarades de chambre à l'internat, mais il n'a encore jamais fait un déplacement juste pour m'emmerder. S'il y a un truc que je devrais me fourrer dans le crâne une fois pour toutes, c'est qu'il est capable de tout pour arriver à ses fins.

— Arrête ton cinéma, papa ! Au cas où tu ne serais pas au courant, en France, c'est les vacances de la Toussaint.

— J'entends bien ! Seulement, contrairement à toi, *je* ne suis pas en congé et *ma* société non plus.

— Nous sommes dimanche et jusqu'à preuve du contraire, *je* n'ai pas de tour de garde !

— Je te conseille de baisser d'un ton, je suis ton père !

Je soupire bruyamment en levant les yeux au ciel.

*Ce qu'il peut me gonfler !*

— Par ailleurs, je constate que tu as repris *tes bonnes habitudes*.

Il offre un rictus suffisant à Élisabeth qui a cessé de se débattre entre mes bras et je ronge mon frein. Encore.

— Ce que je fais durant mes vacances ne regarde que moi, papa. Je t'ai déjà expliqué que je n'avais aucune intention de te plaire.

— Oh, mais ça, il y a longtemps que j'en suis conscient ! Seulement, il y a des limites. C'est ce que l'on appelle la décence.

Je suis son regard dirigé vers la porte de la chambre. Elle est entrebâillée alors que je suis persuadé l'avoir fermée en partant.

— J'ai fait un tour dans ta suite, si c'est la question qui te brûle les lèvres. Et donc, dans ta chambre et dans la salle de bain. Cette chose vous appartient-elle, Mademoiselle ?

Un sourire victorieux au coin des lèvres, il sort de la poche de sa veste un string qu'il prend plaisir à remuer devant son nez.

Ma rage augmente de seconde en seconde et je serre les poings derrière le dos d'Élisabeth qui s'est remise à gigoter.

*Oh putain ! Quel connard !*

— Papa !

Si je ne me retenais pas, je lui sauterais à la gorge. Mais je me contente de crier, ce qui ne provoque pas le moindre effet sur le roi Andrews, vissé comme un pacha sur son siège.

— Connaissant Thomas, je ne sais pas si vous êtes la seule à être entrée dans cette suite ces dernières vingt-quatre heures... quoique, j'en doute fortement... mais... *mademoiselle*...

Elle ne dit pas un mot quand il jette avec dégoût le string au milieu de la pièce, et moi, cette fois, j'explose. En deux enjambées, je me plante devant lui. Il ne sourcille même pas et je me mets à crier :

— Ferme-la, merde !

Trop tard ! C'est sorti tout seul et, quoiqu'il arrive, il doit la boucler avant que la rage me fasse faire des conneries.

J'ai chaud, je sens des gouttes de sueur couler le long de mes tempes et de légers tremblements parcourir mes bras. Il faut que je tienne bon pour lui montrer que je n'ai plus dix ans et que s'il y a de nombreux trucs qu'il ne supporte pas chez moi, il y en a un paquet que je ne tolère pas chez lui moi non plus. Tout d'ailleurs.

— Je te demande pardon ?

— Ça suffit ! Éliisa et moi sommes en week-end et cette chambre est un lieu privé. Nous y faisons ce que nous voulons et, toi, tu n'as rien à y foutre. J'ai passé l'âge d'avoir des comptes à te rendre. Sérieusement, quel père arrive en plein milieu de la nuit pour faire la morale à son fils de trente ans, simplement parce qu'il est avec sa petite amie ?

— Ta petite amie ? me coupe-t-il en crachant un rire forcé. Une parmi toutes celles qui finissent dans ton lit... ou dans cette splendide salle de bain que tu as transformée en lieu de débauche. Thomas, je ne tolérerai pas ce genre d'attitude et je ne compte pas participer au financement de tes petites sauteries.

Je me penche vers lui, menaçant.

*Je cogne ou je hurle ?*

— Arrête de parler de ton fric sans arrêt ! Je sais très bien que tu n'es pas à une centaine d'euros près. Ni à des milliers d'ailleurs... Qu'est-ce que tu veux ?

Les paumes enfoncées dans les accoudoirs, j'ai un mal fou à me retenir de cracher d'autres injures. Seulement, attaquer verbalement Jack Andrews c'est comme s'en prendre à un mur de pierres à mains nues : vouer à l'échec. Il garde son calme olympien et son air condescendant en toutes circonstances. Pour preuve, il me pousse avec dédain et se dresse sur ses pieds.

*Sa Majesté, le roi Andrews, a enfin pris la décision de lever son illustre cul !*

— Compte tenu de l'état dans lequel est le bout de tissu que je t'ai montré, j'imagine que tu as pris assez de bon temps pour concentrer toute ton énergie sur ce que je vais t'annoncer, ricane-t-il en se mettant à arpenter la pièce d'un pas lent et calculé. Alors, dans l'immédiat, je souhaite qu'elle s'en aille.

Je dois rassembler tout le sang-froid en ma possession pour ne pas lui coller mon poing en pleine figure. Je jette un œil en biais vers Éliisa. Adossée à la cloison, elle mord ses joues en fixant ses pieds sans dire un mot.

Bordel ! Je voulais que tout soit parfait. Et encore une fois, Jack Andrews me met des bâtons dans les roues avec un plaisir infini.

— Jamais, papa ! Je n'accepte pas que tu décides de ça aussi. Tu vas arrêter de me prendre pour un con en pensant que je suis toujours un môme. Tu vas me dire une bonne fois pour toutes pourquoi tu es là, et il est hors de question qu'Éliisa sorte de cette pièce parce que *tu* l'as voulu. Elle et moi, c'est du sérieux. Nous sommes en couple, merde !

Trente ans ! Il m'aura fallu presque trois décennies pour avoir la force de lui répondre avec une violence verbale identique à la sienne et surtout pour oser défier son regard d'acier.

Tout compte fait, la peur qu'Éliisa me quitte est bien plus forte que celle de voir s'envoler le projet professionnel de mon père. Je m'avance vers elle alors qu'elle tente avec maladresse de cacher les larmes. Puis je prends son visage entre mes mains.

— Je t'aime, soufflé-je contre sa bouche. Tu n'iras nulle...

— Ton père a raison, me coupe-t-elle le regard dans le vide. Je n'ai rien à faire ici.

Sa voix est faible, mais contre toute attente, elle n'est ni abattue, ni hésitante. Avec douceur, elle s'écarte de moi et tourne les talons jusqu'à la chambre, sans accorder le moindre regard ni à mon père qui se met à ricaner, ni à moi. Une douleur sourde envahit mes entrailles.

Putain, Jack Andrews ne va pas encore gagner ? Elle ne va pas abandonner si vite ?

Je me précipite sur la main d'Éliisa avant qu'elle n'atteigne la poignée de la porte.

— Rappelle-toi ce que l'on s'est dit, murmuré-je à son oreille. « Ne plus penser à rien d'autre qu'à nous ». Ne pars pas. Laisse-moi lui parler et fais-moi confiance. D'accord ?

Elle hoche la tête et, quand elle s'apprête à entrer dans la chambre, je l'attire contre moi et presse mes lèvres sur les siennes.

Peu importe que mon père soit à quelques mètres. Peu importe qu'il se racle la gorge et bougonne en piétinant le string à ses pieds. Je veux qu'elle sache que je ne céderai pas. Pas cette fois. Pas sur ça.

— Je ne comptais pas m'en aller, me rassure-t-elle en me souriant timidement. Je vous laisse juste tous les deux. J'ai mon ordi dans la chambre. Je vais trouver à m'occuper... et puis, je suis vraiment fatiguée.

Je lui réponds par une caresse sur sa joue et admire la lueur victorieuse qui traverse ses jolies prunelles humides. Puis, j'attends qu'elle ait refermé la porte pour me tourner vers Jack et l'assassiner du regard.

— Bon ! Eh bien, maintenant que nous sommes seuls, commence par m'expliquer ce qui est assez important au point de te pointer sans prévenir en France un dimanche ? Et comment tu as su que j'étais ici.

D'un geste sec, il réajuste le col de sa veste.

— Ça n'a aucune importance. J'ai juste les moyens de tout savoir.

Il y a malheureusement longtemps que je sais qu'il pense que tout s'achète et qu'il est le roi du monde.

Je soupire et me plante devant lui avec toujours la même envie d'effacer son sourire suffisant d'un coup de poing dans la mâchoire. Mais j'ai assuré à Éliisa que je n'étais pas violent et que l'épisode d'Arcachon était un accident. Alors, bien que mon père mérite une bonne leçon, je ne compte ni perdre ma crédibilité envers elle ni remettre en question et de façon certaine mon avenir.

*Putain papa, tu me le paieras !*

— Et la raison pour laquelle tu es là ?

Tandis que je serre les dents, il bombe le torse.

— Les travaux de la tour Andrews se sont achevés plus tôt que prévu. Les locaux sont aménagés et le transfert du siège se fera juste après. L'équipe reste la même. Néanmoins, je veux profiter du déménagement et de ma présence en France pour faire tous les changements en une seule fois.

— Mais encore ?

— Tu prendras tes fonctions la semaine prochaine.

*Quoi ?!*

Assommé par ce coup de massue, je me laisse tomber sur le second fauteuil, juste derrière moi en me tenant les tempes.

*La semaine prochaine ? C'est un fou furieux !*

Une fois de plus, mon père me met au pied du mur et souhaite que j'avance selon ses règles. Je savais que ce putain de silence cachait quelque chose de pas clair.

*Putain de bordel de merde ! Je lui avais dit « non » ! Pas maintenant !*

Bien sûr, je comptais revenir sur ma décision. Bien sûr, je me doutais qu'il ne resterait pas sur mon refus. Mais pas si vite.

Pendant le quart d'heure qui suit, j'essaie de plaider ma cause, invoquant toutes les raisons du monde pour retarder ma prise de fonction. Cependant, Jack Andrews n'est pas le genre d'hommes à être pris au dépourvu et il a le dernier mot à chacune de mes questions. Un remplaçant est prévu à la fac dès demain. Mon appartement peut être loué très facilement à un

bon prix compte tenu de sa situation dans la ville, ou revendu avec une plus-value, puisqu'il l'a largement négocié. Quant à Éliisa, au simple fait d'évoquer son prénom, il crache un rire sarcastique qui me fait bondir.

— Papa, merde !

— Quel est ton problème au juste ? répond-il avec mépris, mais aussi calmement que je suis sur les nerfs. Il y a des années que tu veux reprendre les rênes de « Andrews Corp. ». Je te sers sur un plateau la direction française ! Et avec de l'avance en plus ! Tu devrais être content !

Que mon père me fasse ce cadeau est déjà incompréhensible, mais qu'il modifie ses plans si vite sans me tenir rigueur de mon refus est carrément surréaliste.

— Pourquoi ? Pourquoi si rapidement ?

Pendant plusieurs secondes, il reste impassible, les yeux rivés sur mes chaussures, puis sur mon jean. Quand il s'attarde un peu trop longtemps sur ma braguette, je crains un sarcasme douteux du genre « pour que tu oublies de te tremper dans le sexe opposé à longueur de journée » et je retiens mon souffle, cherchant une réplique adéquate, au cas où.

— Je t'ai mis à l'épreuve et je dois dire que tu t'en es très bien sorti, finit-il par lâcher. Même si... (il regarde vers la porte fermée de la chambre)... Tu as encore quelques progrès à faire.

Je soupire et serre les poings pour éviter que ma rage n'explose pour de bon.

— Bref ! reprend-il en m'offrant une grimace de dégoût. Le contrat avec Monsieur Hirowa est un franc succès. Quant au cocktail auquel tu as assisté, j'ai eu des échos plus qu'élogieux...

— Ça ne m'explique pas pourquoi si vite ! Papa !

— Je veux que tu prennes connaissance de l'avancement des travaux. Je compte te montrer ton bureau et ton futur appartement. Je suis certain qu'ils vont te plaire.

Encore une fois, je lève les yeux vers le plafond, conscient que je n'obtiendrai aucune réponse concrète. Jack Andrews est un mur de pierre que rien n'atteint.

*Comment ma mère a-t-elle pu tomber amoureuse de lui ?*

— Il va sans dire qu'il est hors de question de transformer ce logement de standing en garçonnière pour qu'il termine dans l'état désastreux de cette suite. Le président de « Andrews Corp. » France se doit de conserver de bonnes manières en toutes circonstances.

— Je te répète qu'Éliisa est ma petite amie ! Merde !

— Pas de sex-tape ?

Mon cœur manque de s'arrêter, puis il s'emballe. Inquiet, je jette un œil vers la porte de la chambre, puis fusille mon père du regard.

*Fait chier !*

— Ça suffit, papa ! Tu sais très bien que cette vidéo n'a jamais existé !

— Eh bien, dit-il en se levant d'un air satisfait. Puisque tout est arrangé, je te laisse prévenir ta *petite amie* que ta sauterie du week-end s'arrête dès maintenant. J'ai décidé de rester sur Paris jusqu'à la fin de la semaine prochaine. Retrouvons-nous devant l'entrée de tes futurs bureaux ce soir. 18 heures. Je te donnerai les clés en même temps que nous ferons la visite et tu pourras quitter ce lieu de... débauche.

— Papaaa !

— Je fais preuve de largesse puisque je te laisse une bonne douzaine d'heures pour lui expliquer que *votre couple* n'en est pas un et que tu as plus important à t'occuper.

*Ça, tu peux toujours rêver !*

Monsieur Je-veux-et-j'exige boutonne sa veste. Ce qui, dans le langage Andrews, signifie « fin de la conversation ».

J'attends qu'il soit parti pour donner un grand coup de pied dans le fauteuil, puis j'inspire un bon coup au moment où la porte de la chambre s'ouvre sur une Éliisa livide qui a perdu son sourire.

*Putain de bordel de merde de putain de bordel de merde !*

Elle n'a cessé de me répéter que tout était trop beau pour durer. Je voulais me convaincre du contraire, mais elle avait raison.

*Et ça commence maintenant.*

Mon regard se porte sur sa bouche qui se tord dans tous les sens alors qu'elle s'avance et ramasse délicatement le string qui traîne à mes pieds. Encore abasourdi, je ne trouve aucune phrase assez intelligente pour la rassurer.

— Tu as tout entendu, n'est-ce pas ?

Je croise les doigts dans mon dos et retiens mon souffle, les yeux rivés vers les siens qui se plissent.

*Pas cette histoire de sex-tape ! Putain, pas ça ! C'est de la connerie ce truc !*

— Oui. Enfin... je crois. On y est donc ? C'est ça ?

— Je crois que oui. Mais ne t'inquiète pas. Nous allons y arriver.

Quand je lui prends la main, elle éclate d'un rire cynique.

— Thomas ! Tu viens d'accepter en un quart de seconde un caprice de ton père. Est-ce que tu t'en rends compte ? Combien y en aura-t-il d'autres ?

— Nous en avons déjà parlé. Tu sais à quel point je veux aller au bout de ce projet. Pas pour lui. Pour moi. Pour me prouver que j'en suis capable et que je n'ai pas travaillé dur pour rien pendant des années.

— Comment réagiras-tu s'il te demande de choisir entre ton avenir professionnel et moi par exemple ?

— Je ne transigerai pas.

— Parce que tu crois qu'avec la manière dont il m'a parlé tout à l'heure, il va accepter notre relation ? Tu rêves !

— Éli, c'est toi qui m'as appris à rêver. Je t'aime. Tu m'aimes. Et c'est largement suffisant pour me faire espérer que tout est possible. Fais-moi confiance. Ce n'est qu'une question de temps.

Si mon père n'a pas compris le message, je compte l'avoir à l'usure. Dans tous les cas, lorsque ma fonction sera officielle, il n'aura pas d'autre choix que d'accepter, s'il ne veut pas que je finisse par informer tout le gotha parisien de son comportement plus que douteux envers moi.

*Œil pour œil. Dent pour dent.*

C'est la sonnerie de mon iPhone qui clôt involontairement la discussion.

*Qui peut bien vouloir me contacter un dimanche à 04 heures du matin ?*

— Tu as des admirateurs à n'importe quelle heure du jour et de la nuit, dit-elle en accentuant son air sarcastique.

Je soupire, conscient que je vais devoir ramer pour lui faire retrouver le sourire, puis j'extrais mon téléphone de ma poche.

*Jorge !*

Ma tête se vide de son sang et je décroche aussitôt.

— Oui, Jorge ?

À l'autre bout du fil, la voix désincarnée de mon chauffeur n'est pas aussi atone que

d'habitude, mais plutôt affolée. Il m'annonce ce que je sais déjà. Mon père. À Paris. Son embarras me retourne l'estomac, car c'est la première fois que son flegme l'abandonne.

— Mais enfin Jorge, vous n'étiez pas au courant ?

— Bien sûr que non, Monsieur ! Vous voyez, je vous avais prévenu qu'il n'apprécierait pas votre refus.

Comme c'est étonnant ! Ne pas répondre à Jack Andrews est un affront. Évidemment !

J'inspire et tâche de me concentrer sur ses paroles, mais mon regard dérive vers Éliisa qui hausse les épaules et part s'enfermer dans la chambre. Je serre les poings contre la porte et tape un grand coup sec sur la cloison.

Je déteste mon père, son arrogance démesurée et le contrôle qu'il a sur ma vie ! Je déteste cette vie qu'on m'a collée à la naissance. Je la déteste et pourtant je l'espère.

Oui, je l'ai espérée à tout prix. Sans elle. Seulement, maintenant que je l'ai à portée de main, c'est avec elle... sinon rien.

— Vous êtes toujours là Monsieur ? s'inquiète Jorge.

— À quel jeu jouez-vous ?

Après réflexion, mon chauffeur était le seul à connaître ma destination du week-end. Qui d'autre que lui aurait pu prévenir Jack Andrews ?

— Je ne comprends pas.

— Comment mon père pouvait-il savoir que j'étais à Paris ?

— Je n'en ai pas la moindre idée.

— Ne vous foutez pas de ma gueule, Jorge ! Je ne suis pas d'humeur à supporter votre gentillesse simulée.

— Je vous assure que je n'ai jamais eu d'informations concernant une prétendue visite en France de votre père. Pas avant cette nuit. Il m'a envoyé un SMS il y a quelques minutes. Si je l'avais su avant, je vous aurais mis au courant, bien entendu. Je vous rappelle que si j'avais dû trahir votre confiance, je l'aurais fait depuis longtemps. J'aurais pu des dizaines de fois évoquer l'existence de Mademoiselle Éliisa par exemple.

J'ai l'impression d'étouffer alors que l'air de la suite est climatisé.

*Qui, putain ? Qui a pu dire à mon père que j'étais dans cet hôtel ?*

— Alors qui ?

— Quelqu'un qui connaissait votre planning. Mais croyez-moi, ce n'est pas moi.

Les seules personnes à être informées de ce séjour sont les parents d'Éliisa, sa sœur et son beau-frère, Justine, Antoine et Tina. Aucun ne connaît mon père. Aucun n'a le moyen de rentrer en contact avec lui.

— Monsieur Andrews a toujours mis un point d'honneur à garder une distance avec ses employés. Pas de contact physique, pas de discours superflu. J'espère qu'il n' imagine pas que j'ai rompu ce contrat avec vous.

*Putain de bordel de merde !*

Je fais les cent pas dans le petit salon en triturant mes cheveux. Être surdoué n'est pas suffisant pour comprendre le fonctionnement tordu d'un Jack Andrews. Je le sais depuis longtemps et c'est une des raisons pour lesquelles je n'ai jamais réussi à m'imposer face à lui. De toute évidence, l'intelligence n'a pas de pire rivale que la perversité.

— Bordel !

— Que... que voulait-il exactement ? Enfin...

Jorge qui bégaie n'est pas le Jorge que je connais. Il est très étrange lui aussi. Pourtant, je

préfère ignorer mon début de parano et croire que je peux lui faire confiance. De toute façon, il est la seule épaule solide sur laquelle je peux m'appuyer. Élisabeth joue la femme forte, mais elle est encore fragile et je refuse de lui faire part de toutes mes angoisses.

Sans être certain de faire le bon choix, je décide quand même d'aborder avec mon chauffeur le sujet des travaux de l'immeuble Andrews et l'informe de ma prise de fonction avancée à Paris, qui inévitablement, entraînera son déménagement aussi. Le temps de parler d'Élisabeth et de la méchanceté gratuite dont mon père a fait preuve envers elle, Jorge a retrouvé son flegme habituel et tente de me rassurer :

— Il y a longtemps que je suis habitué aux directives de dernières minutes de votre père. Son intérêt se limitant à gonfler son orgueil personnel, il ne fera rien qui risque de s'ébruiter. Affichez-vous avec Mademoiselle Élisabeth. Montrez que vous êtes ensemble et il sera piégé.

— Pas faux !

Je devrais me demander pourquoi Jorge dépense autant d'énergie à jouer contre son camp. Mais je n'en ai ni le temps ni l'envie. J'esquisse un léger sourire tout en validant son analyse, très vite stoppée par la mienne : OK, c'est un moyen intelligent de mettre mon père devant le fait accompli. Encore faut-il qu'Élisabeth soit avec moi sept jours sur sept. Il faudrait... Primo qu'elle habite avec moi. Deuxio, qu'elle accepte de m'accompagner aux dîners et autres sorties mondaines. Tertio...

*J'envisage de la faire emménager avec moi là ? Qu'elle vive avec moi ?... Oh putain !*

Mon cœur s'affole.

L'avenir à deux, H24, est une chose à laquelle je n'avais jamais pensé. Le seul repère que j'ai est lointain, très lointain et mes parents n'étaient pas le reflet d'un couple modèle. J'étais jeune et incrédule. Pourtant, mes souvenirs me ramènent souvent à ma mère que j'entendais pleurer dans sa chambre. À ses yeux rougis lorsqu'elle venait me lire des contes pour enfants et à sa solitude qui pesait clairement sur ses épaules malgré ses efforts pour me le cacher. J'ai passé des années à me convaincre que la routine entraînait forcément la lassitude et l'ennui et que les histoires d'amour ne pouvaient que se terminer mal.

Est-ce que je suis prêt à tenter l'aventure malgré tout ? À promettre fidélité envers et contre tout et voir plus loin que la semaine à venir ?

*Hey, Thomas, réveille-toi ! Ce n'est quand même pas le mariage que tu envisages là ! Ni une vie de famille avec enfants et tout le tralala !*

Je bloque ma respiration, ordonnant à mon cœur de ralentir et à mon cerveau de cesser de mouliner autant.

— Vous n'avez pas de femme, d'enfants ou de parents, Jorge ?

— Non.

— Oh. Je suis désolé. Enfin, non d'ailleurs. Je ne suis pas désolé. Je pense que vous avez de la chance. Quand je vois le père qu'on m'a collé, je crois que j'aurais préféré être orphelin.

Je l'entends soupirer, mais il ne répond rien et, très vite, nous dérivons sur la liste de ce qu'il doit régler sur place avant de me rejoindre. Une seule chose me vient à l'esprit : puisque je ne retourne pas à Bordeaux, il lui faut rassembler les affaires qu'Élisabeth a laissées dans mon appartement et qui pourraient lui faire défaut, et les lui restituer avec tact dans quelques jours.

Je raccroche et serre mon portable entre mes doigts, puis je me mets à grincer des dents.

Jack Andrews a un don particulier pour réduire en miettes tout ce que j'envisage de bien dans ma vie. Je lui en veux tellement d'avoir gâché mon week-end que ma seule envie est de jeter ce putain de téléphone en travers du salon. Mais je prends sur moi et, après plusieurs inspirations,

j'entrouvre la porte de la chambre.

Assise en tailleur sur le lit, Éliisa lève la tête de son ordinateur.

— Alors ?

Elle est contrariée. Je le lis dans ses yeux qui se sont assombris malgré son léger sourire. Seulement, je me suis promis de ne plus lui mentir. Je m'assois près d'elle et la prends dans mes bras. J'ai besoin de sentir son odeur et son souffle dans mon cou. D'entendre les battements anarchiques de son cœur contre mon torse. Seulement la jeune femme enflammée qui a franchi la porte de la suite avec moi tout à l'heure a disparu. Elle est glacée et tremblante et je dois reconnaître que je suis dans le même état.

Bordel de merde ! J'aurais tellement aimé que notre week-end à deux se passe autrement !

— Je n'ai pas résolu le mystère de la présence de mon père à Paris, mais je suis prêt à croire Jorge qui m'assure qu'il n'y est pour rien. Je ne pense pas qu'il risquerait de perdre son travail si j'allais raconter qu'il est devenu mon confident.

— Mais comment...

— Jack Andrews se targue d'être tout-puissant, alors...

Inutile de terminer ma phrase pour remuer le couteau dans la plaie. Je me rappelle en avoir assez dit chez David et Virginie. Trop d'ailleurs !

— Ton père parle un français excellent.

— C'est un autre aspect de sa suffisance. Il parle trois langues couramment : l'américain, le français et l'espagnol. Si j'avais été seul, il m'aurait parlé en anglais. Seulement autant te dire qu'il ne se gêne pas pour montrer ses capacités linguistiques dès qu'il en a l'occasion.

— Et... Nous ? Je veux dire... Nous... en attendant, murmure-t-elle recroquevillée contre moi.

Je soulève son menton et la regarde droit dans les yeux.

— Éli, je veux tout. Toi et mes responsabilités. Mon père acceptera. Peut-être avec du temps, mais il acceptera. Je te promets que nous aurons plein d'autres week-ends à partager. Je...

J'hésite à lui faire part de mon désir qu'elle vive avec moi, puis son corps tremblant sous mes doigts, je me ravise. Ce n'est pas le bon moment et ça ne ferait que la faire fuir.

— Je t'avais dit que c'était trop beau pour durer.

— Fais-moi confiance, s'il te plaît.

— Je comprends que l'argent dirige votre vie, grogne-t-elle en s'écartant un peu. La sienne et la tienne aussi malheureusement.

Je saisis sa main quand elle tente d'attraper son ordinateur au bout du lit.

— Qu'est-ce que tu fais ?

— Je cherche un train, quelle question !

Notre week-end ne peut pas s'achever comme ça !

— Une nuit avec toi, mon cœur. Une dernière avant d'interminables jours. Pour patienter jusqu'à la prochaine fois.

— Tu veux dire pour me frustrer jusqu'à la prochaine fois ?

Je prends sa réponse comme un accord dissimulé et me penche en avant. Elle frissonne et retient un gémissement quand je me mets à grignoter la peau de son cou avec mes dents. J'avais raison. Le temps de déboutonner son jean et je découvre avec plaisir que ces quelques caresses ont fait leur effet, car comme toujours sa petite culotte est déjà humide.

— Hum... j'adore.

Elle me regarde dans les yeux et j'y lis une détresse infinie mêlée à une lueur d'envie tout

aussi puissante.

— Fais-moi l'amour Thomas, me supplie-t-elle. Non pas pour oublier. Mais justement pour y penser. Tous les jours.

## Élisa

Je fais glisser mes doigts sur l'écran de mon téléphone. Chaque photo que je consulte augmente ma nostalgie, mais je m'oblige à les regarder toutes, encore et encore, pour ne pas repenser à ma rencontre avec Jack Andrews et à ses paroles blessantes.

Nue sous les draps, je voudrais pouvoir conserver la trace indélébile que les doigts de Thomas ont laissée sur ma peau la nuit dernière, pour avoir la force de faire face à ce qui nous attend. Ce n'est pas tant la prise de fonction précipitée de Thomas qui me contrarie, mais plutôt ce qui va en découler.

L'absence.

Le manque.

Ne plus sentir son corps contre le mien.

Ne plus voir ses yeux émeraude briller de convoitise...

La jalousie.

David et Virginie ne sont qu'un aperçu de ce qu'il aura à portée de main. Il y a aussi le Squal et toutes les femmes du beau monde qu'il sera susceptible de rencontrer. Au fond de moi, j'ai peur. Peur que cette semaine magnifique ne soit qu'une parenthèse vite rangée au rayon des amours de vacances. Peur que l'adage « loin des yeux, loin du cœur » se confirme. Peur que Thomas ne résiste pas aux tentations de la capitale.

Je relève la tête alors qu'il sort de la salle de bain. Il a enfilé une veste de costume gris anthracite sur une chemise d'un blanc immaculé et a troqué son jean habituel contre un pantalon noir qui lui va comme un gant. Dans cette tenue, il ne peut faire que bonne impression devant son père.

*Jack Andrews !*

Le personnage austère que je m'étais fabriqué est très loin de l'individu glacial que j'ai rencontré. À côté de lui, Jorge alias Hulk, a des allures de gentil nounours. Je ne suis pas étonnée que Thomas ait préféré rester éloigné le plus possible de cet homme sombre. Par contre, je me demande comment je ne me suis pas effondrée devant ses attaques blessantes.

— Comment me trouves-tu, ma chérie ?

Thomas me sort de ma réflexion en paradant devant moi.

*Sexy-man.*

Le surnom que Justine lui a donné lui va si bien. Il a tous les atouts charmes dont une femme peut rêver. Mais je ne veux pas qu'il pose ses yeux sur une autre. Qu'il la regarde, comme il le fait en ce moment, une lueur de désir traversant ses prunelles émeraude. Ni même qu'il touche avec douceur l'épaule d'une autre, de la même manière que maintenant.

Un frisson de crainte me fait tressaillir et j'inspire à pleins poumons pour chasser une Miss Godiche déterminée à reprendre du service.

*Non non et non ! Elle ne redirigera pas ma vie à la première difficulté !*

Ce « nous » que je trouvais trop rapide sorti de la bouche de Thomas avant-hier ne sera pas éphémère. Jack Andrews ne brisera pas ce que nous avons mis des semaines à construire. Sexy-man fait des miracles à répétition, dans ma tête, dans mon corps, et il a même pris ma défense

devant son père. Alors, il est hors de question que ce vieux schnock gagne cette partie sans que je ne me batte. Moi qui n'aime ni les jeux vicieux ni lorsque ça va trop vite, cette fois je suis servie, mais déterminée.

Je le reluque de la tête aux pieds, lui offrant par la même occasion un sourire admiratif et lubrique.

— Waouh ! Tu arrives même à être sexy en costume-cravate.

Il étouffe un rire moqueur, puis vérifie ses SMS sur ses deux téléphones posés sur la commode.

— Qu'est-ce que tu fais ? demandé-je un brin suspicieuse, alors que je gratte moi-même dans le mien.

— J'envoie un message à ma maîtresse pour lui dire que je serai libre dans quelques heures, répond-il avec un clin d'œil, avant de s'asseoir au bord du lit. Et toi ?

Je pousse le drap avec mes pieds et rampe à ses côtés. Malgré cette fichue jalousie qui me tord les tripes à la moindre évocation d'une autre femme, je me décide à rentrer dans son jeu :

— Eh bien... je me suis souvenu qu'un ancien copain d'école était contrôleur à la S.N.C.F. Je viens de lui envoyer un message et il se trouve qu'il est sur la ligne Paris-Bordeaux.

Apparemment, ma réplique a plus d'effet que je ne l'imaginai puisque son regard s'assombrit. J'aime avoir la confirmation permanente qu'il ressent les mêmes choses que moi.

— Mieux vaut que je ne connaisse pas son nom, sinon je crains de ne pas avoir le temps de devenir directeur avant de finir en prison pour meurtre.

J'éclate de rire et tourne l'écran de mon portable dans sa direction.

— Je regardais les photos des vacances, idiot. Tu crois que si je comptais m'envoyer en l'air avec un autre que toi, tu serais le premier au courant ?

— C'est censé me rassurer ?

Puisqu'il a voulu jouer les machos avec sa prétendue maîtresse, autant le laisser mariner un peu dans son jus.

— Tu sais que ma mère t'a carrément adopté ?

— J'aurais aimé pouvoir dire la même chose de la mienne, soupire-t-il tristement. Dans des moments comme aujourd'hui, je voudrais tellement qu'elle soit là. Malgré les années qui passent, elle me manque toujours autant, tu ne peux pas savoir.

J'attendais l'occasion de parler de sa mère, même un peu. Cependant, devant son regard voilé, je regrette d'avoir espéré cet instant.

— Tu es croyant ?

— J'ai arrêté de croire en quoi que ce soit depuis longtemps. Pourquoi ?

— Parce que..., tu pourrais peut-être... enfin... aller sur sa tombe... pour discuter avec elle... ça fait du bien quelquefois. Ces dernières années, j'ai refusé d'aller sur celle de Grégoire. Pourtant, y retourner, quelques minutes, m'a soulagée.

— Éli... je...

Devant la voix éteinte de Thomas, je lève la tête. Il est blanc comme un linge et je me remplis d'inquiétude. Les mains croisées devant sa bouche, il ferme les yeux et soupire bruyamment, comme s'il cherchait le moyen d'évacuer une douleur sourde sans y parvenir. Puis, il abaisse son regard sur mes doigts avant d'y entrelacer les siens.

— Je... Je ne sais même pas où elle est enterrée.

Pendant un dixième de seconde, sous le choc, j'arrête de respirer.

*Comment est-ce possible ? Sa mère est morte depuis vingt ans et il n'a jamais ressenti le*

*besoin de savoir où elle repose ?*

Je me raidis et me mets à trembler. L'atmosphère de légèreté que nous avons créée dans la chambre s'est transformée en chape de plomb.

— En fait, mon père ne m'a pas mis en pension *après* le décès de ma mère, mais quelques semaines auparavant. J'étais en France quand il m'a annoncé qu'elle était partie et... il a refusé de me faire rapatrier. Il m'a dit que ce n'était pas ma place.

— Oh, mon Dieu !

— J'avais dix ans, Éli. Que pouvais-je faire, isolé à des milliers de kilomètres, avec un père comme le mien ?

Bon sang ! Son âge n'explique pas tout ! Les années ont passé. Adulte, et même adolescent, il aurait pu s'y intéresser. Il aurait dû !

— Mais après ? Tu n'as jamais ressenti le besoin de lui poser quand même des questions ?

— J'ai essayé de lui en parler un nombre incalculable de fois. Je me suis confronté à un mur beaucoup plus solide que celui de cette nuit. Je n'avais que lui. Il détenait mon avenir entre ses mains.

Il détourne son regard vers la fenêtre.

Je sais à quel point la solitude est pesante et combien se remémorer des souvenirs peut être douloureux, mais je sais aussi à quel point cela peut être libérateur et j'en ai l'estomac tout retourné.

— Irma, ma gouvernante avait été licenciée, je n'ai jamais connu mes grands-parents et c'était comme si ma mère n'avait jamais existé.

— Pourquoi ?

— Aucune idée. C'est toute la complexité de mon père. Tu vois, je ne sais pas grand-chose sur ma mère. Juste qu'elle n'était pas mariée à mon père. Qu'elle était franco-américaine et qu'elle avait fait de longues études dans le commerce.

— Mais enfin... tu n'as pas tenté de faire des recherches, avec l'état civil par exemple ?

— Pour quoi faire ? Pour finir par trouver la même stèle froide que celle de Grégoire et pleurer toutes les larmes de mon corps d'avoir été assez lâche pour ne pas insister avant ? Éli... j'ai gardé de merveilleux souvenirs d'elle. Et tout compte fait, je préfère ces images-là à celles qui risquent d'être gravées à tout jamais dans ma tête si je sais où elle repose.

À bout d'arguments, il se tait.

Je reste convaincue qu'il a tort, il n'a pas pu faire son deuil. Mais cette arrogance, cette assurance que j'ai constatées chez Jack Andrews sont des traits de caractère communs à Thomas et l'empêchent de se remettre en question.

Il ne sait pas comment s'y prendre ? Il ne veut pas ? Il a peur ? Un peu des trois d'après moi. Son éducation stricte y est pour beaucoup, mais la tyrannie qu'exerce son père aussi. Apparemment, il a très peu pensé par lui-même durant toutes ces années.

Nous restons plusieurs minutes immobiles, échangeant simplement nos regards avant qu'il ne consulte une nouvelle fois son téléphone.

— Pas de maîtresse à l'horizon pour moi, reprend-il avec un sourire crispé. J'envoyais un SMS à Tina pour lui expliquer la situation et je vérifiais si mon père n'avait pas, par miracle, changé d'avis sur la date de ma prise de fonction.

*L'Enfer n'accorde jamais aucun miracle !*

Cette pirouette pour passer d'un sujet à un autre avec légèreté ne m'empêche pas de frissonner. Car à cause de la constatation brutale de ma conscience, j'en conclus que nous nous

ressemblons beaucoup plus qu'il n'y paraît.

L'enfermement psychologique dans lequel je suis restée et que *lui* vit toujours est un véritable calvaire. On croit être fort et avoir dépassé le stade de la souffrance en se créant une autre vie. On espère. Mais ce n'est qu'un leurre et la plaie ne se referme pas. Il ne suffit pas de la panser pour guérir. Il faut aussi la soigner.

Je me penche vers lui jusqu'au creux de son oreille :

— Je t'aime. Tu verras, tout va s'arranger. Tout ce qui compte, c'est de ne penser qu'à nous.

Aussitôt, il me glisse sur ses genoux et me serre si fort contre lui que je sens son cœur résonner contre ma poitrine. Aucun mot. Juste nos souffles et la chaleur de nos deux corps l'un contre l'autre. C'est tout ce dont nous avons besoin pour être vraiment nous-mêmes. Lui, l'arrogant tourmenté, et moi, la romantique traumatisée. Ensemble, nous ne formons qu'une entité forte capable d'abattre des montagnes. J'en ai la certitude.

Je n'ai pas la moindre idée du « comment y arriver », ni du « combien de temps cela prendra », mais inconsciemment, nous nous sommes engagés dans une sorte de thérapie mutuelle où chacun s'emploie à exorciser les peurs de l'autre et je veux croire que le magnétisme qui nous unit sera assez puissant pour détruire le passé et affronter l'avenir.

## Élisa

Le contrôleur souffle dans son sifflet et les portes se referment dans un bruit sourd, me permettant juste de mimer à Thomas un « je t'aime » avec ma bouche avant que le train ne démarre. J'ai la boule au ventre de le quitter, mais je me force à paraître le plus zen possible et pose mes fesses sur un fauteuil près de la fenêtre. Personne n'est installé sur le siège mitoyen du mien et les places devant et derrière moi sont occupées par des septuagénaires absorbés par leurs mots croisés. Soulagée de me retrouver dans un wagon « spécial maison de retraite » à l'ambiance apaisante, je sors mon téléphone de la poche de ma veste en laine. Il a déjà vibré une fois et je souris à la lecture du SMS que je viens de recevoir :

[Ne penser qu'à nous. Je t'aime.]

Je presse mes paupières pour empêcher une larme rebelle de couler sur ma joue. Cette séparation est si brutale. Si inattendue et si injuste. Mais ce n'est qu'une « question de temps », m'a-t-il dit.

Peu m'importe la durée, je suis déterminée à supporter d'être mise à l'écart comme un vulgaire objet chaque fois que Monsieur Jack Andrews sera dans les parages. Parce que je crois en la puissance de l'amour. Elle a été plus forte que celle des secrets et elle doit aussi surpasser celle de l'argent.

Étrangement, et même si toute la rame risque de m'entendre, je n'ai aucun scrupule à parler à haute voix pour me rassurer en même temps que je tapote sur l'écran de mon portable :

[J'y penserai chaque seconde. Je t'aime.]

Ces derniers mots restent mon leitmotiv<sup>[5]</sup>. Je les ai répétés des dizaines de fois à Thomas avant de monter dans ce fichu train. Parce que ça lui fait du bien, mais aussi parce que ça me rassure quand il renchérit en répondant la même chose. D'ailleurs, le son des notifications de réception de nouveaux messages se met à retentir. Une fois, deux fois, trois fois. La même phrase m'est retournée, encore et encore, et je me mets à sourire en portant le mobile à mon cœur.

*Nous allons y arriver. Ensemble.*

Pour garder toute l'énergie positive que j'ai emmagasinée dans les bras de Thomas avant de partir, je me décide à appeler Justine, mon échappatoire, ma bouée de sauvetage qui a toujours un mot pour me reconforter ou une blague salace pour me faire rire, et qui surtout, n'est toujours pas au courant de mon retour en solitaire sur Bordeaux.

Elle décroche à la première sonnerie.

— Coucou ma chérie, tu as réussi à te soustraire à Sexy-man pour m'appeler pendant ton week-end ? Ou bien, tu l'as tellement épuisé qu'il dort encore ?

Je devrais être attristée par sa remarque, mais une seule phrase sortie de sa bouche et déjà je glousse.

— Ni l'un ni l'autre. Nous avons eu une visite cette nuit dans notre chambre.

— Oh ! Raconte.

— Son père !

Je n'entends même pas le souffle de ma meilleure amie dans le combiné et j'imagine à quel point elle doit être surprise, car Thomas s'est chargé de tailler un costume trois-pièces très convaincant de son père pendant la semaine.

— Oh ! Putain de bordel ! finit-elle par s'écrier.

— Ouais, comme tu dis. C'est un odieux personnage.

Je lui raconte comment notre nuit a été écourtée et comment il a interrompu notre week-end en imposant à son fils un virage à 180 degrés, dès aujourd'hui.

— Oh, la vache ! Merde alors ! Mais... tu... tu fais quoi ?

— Je rentre. Je suis dans le train. J'arrive à 18 h 42.

— Putain Éli ! Pourquoi tu ne m'as pas prévenue plus tôt ?!

Inutile de lui avouer que je n'avais pas envie d'être influencée par son jugement avant d'avoir mis un pied dans ce wagon. Mais maintenant, tout est clair dans ma tête. J'ai rangé mes idées dans le bon ordre et je sais ce que je veux vraiment.

*Lui, envers et contre tous et surtout contre Jack Andrews.*

— Tout s'est fait très vite. Je n'ai pas eu le temps de te prévenir.

— Tes parents sont au courant ?

— Non ! Bien sûr que non ! Il y a deux jours qu'on les a quittés. Si je leur annonce ça, ils vont se faire un sang d'encre !

Au diable ma promesse de tout raconter à maman !

— T'es sûre que ça va ? insiste-t-elle, l'air inquiet.

— Oui. Oui. Pas de souci.

Je l'entends grommeler dans le combiné, elle n'en croit pas un mot et c'est justement ce que j'aime chez elle. C'est surtout ce que j'attends. Une épaule pour me soutenir. Quelqu'un qui ne prend pas les apparences pour argent comptant et préfère suivre son instinct.

Tout d'abord, elle cherche à me changer les idées en évoquant les moments les plus drôles de nos vacances, comme lorsque Thomas a voulu rentrer les poules récalcitrantes sans savoir qu'elles se couchaient d'elles-mêmes dans le poulailler la nuit tombée. *Quel fou rire nous avons eu ce jour-là !* Puis, elle met l'accent sur le point crucial pour lequel je tiens bon : notre amour qui vaut bien quelques sacrifices temporaires.

Je l'écoute, je ris et j'embraye sur mon étrange rencontre avec David et Virginie. Bien sûr, leur tempérament excessif ne choque pas Justine, habituée aux soirées de beuverie et situations extrêmes.

— Hey ma belle, tu arrives dans une petite demi-heure, lâche-t-elle alors que ma conversation dérive vers les yeux de biche de Saskia qui m'ont fait bouillir de jalousie. Si tu continues à jacasser, tu seras toute seule sur le quai.

Nous avons tellement parlé que je n'ai pas vu le temps passer.

— Ah non ! Je compte sur toi ! J'ai besoin d'un chauffeur et d'un groom pour mes valises.

Elle éclate de rire devant mon ironie.

— Sérieux Éli, tu es... étonnante. Ou plutôt non. Thomas est un magicien. Il a fait de toi une autre femme. J'aimais la première. Mais celle-là, je la kiffe grave.

Est-ce que je devrais lui dire que j'ai changé au point d'être à la limite de la nymphomanie, en quête permanente de sexe ?

Est-ce que je serais assez effrontée pour lui confier que j'ai commencé la lecture du Kama Sutra avec le plus grand intérêt et que je compte allier théorie et pratique le plus souvent possible ?

Le sourire aux lèvres, je m'abstiens pour éviter qu'elle fasse une syncope et raccroche pour lui laisser le temps de se préparer.

Quand le train arrive en gare, Justine et Antoine m'attendent sagement sur le quai. Elle, surexcitée comme d'habitude, me saute au cou, tandis que lui, flegmatique et le sourire discret, s'empare de mes valises.

— Tu n'as pas menti, claironne-t-elle une main sur ma joue. Tu as bonne mine.

Je glousse, fière que ma détermination paie. J'ai confiance en Thomas et ce n'est pas ce coup dur qui risque d'y changer quelque chose. Il doit déjà être avec son père et je ne peux pas lui passer un coup de fil, mais je lui envoie un texto pour le prévenir de mon arrivée. Et hop, me voilà sur le siège passager de la voiture de Justine, Antoine ayant insisté pour prendre place à l'arrière.

— On va s'occuper de toi cette semaine, commence ma meilleure amie en sautillant sur place. J'ai tout prévu.

Je lève les yeux au ciel, consciente que ma vie bordelaise reprend dès maintenant avec la plus imprévisible des rouquines, mais aussi la plus épuisante.

— Je te rappelle que les cours, c'est demain Ju ! Et j'ai un sacré retard à rattraper.

— Alors là, je suis d'accord ! Mais si tu envisages de t'enfermer sur ton canapé avec Sam pendant des soirées entières, c'est mort !

— C'est-à-dire ?

Elle se gare sur le parking de ma résidence et l'œil malicieux, se met à compter sur ses doigts.

— Demain soir tu manges à la maison, mardi on a décidé d'aller à la piscine tous les trois après les cours, mercredi Antoine et moi avons pensé que nous pourrions aller faire du paintball...

Elle n'a pas encore énuméré toute la semaine que j'en ai déjà le tournis. Si j'avais un instant cru que l'ennui pouvait me happer pendant l'absence de Thomas, je n'ai plus aucune crainte à avoir. Pourtant, je vais devoir la contredire et revoir mes priorités pour me concentrer et réviser. Enfin !

— Stop ! Stop ! Stop ! Écoute, on en reparlera demain. Je suis crevée et justement, j'ai très envie de retrouver mon chat d'amour.

— OK. OK. Alors, disons qu'aujourd'hui c'est... Shabbat<sup>[6]</sup>. Mais dès demain, Docteur Justine est de retour.

Je hausse les épaules d'un air moqueur. Ju et ses expressions étranges m'avaient manqué. Elle n'est pas juive et nous ne sommes pas samedi, mais dimanche. Elle me gratifie d'un large sourire satisfait avant de rejoindre Antoine qui roule ma valise sur le bitume.

Je jette un œil en coin vers ma Polo, garée quelques places plus loin, et me mords la langue pour ne pas parler de leur éventuel arrêt sur autoroute. Si je lance le sujet maintenant, je ne vais échapper à aucun détail croustillant et je ne dois pas perdre de vue que Thomas est trop loin de moi pour m'aider à surmonter ça.

*Mais quand même, bon sang ! Se servir de ma voiture toute neuve comme d'un baisodrome... Sans me demander la permission... non, mais sans blague !*

Quelques minutes plus tard, Antoine dépose mes valises dans mon entrée. Il m'embrasse tendrement sur la joue et insiste pour que Justine me laisse tranquille. Non sans mal, je parviens à refermer la porte après qu'elle m'ait répété pour la énième fois le programme qu'elle a prévu pour moi la semaine prochaine.

*Piscine, paintball... Oh, mon Dieu !*

À la simple pensée de tous ces divertissements, je suis déjà épuisée et soupire de désolation quand Sam descend de son nouvel arbre pour se lover contre mes jambes. Ce truc est presque aussi grand que moi et prend la place que je réserve habituellement à mon Tancarville devant le radiateur.

*Enfin bref, ce n'est qu'un détail, et puis, si mon chat d'amour est content, c'est le principal.*

— C'est bien parce que je t'aime toi aussi mon cœur.

Je le caresse tendrement, et tandis qu'il ronronne de plaisir, j'inspire l'air ambiant avec un petit pincement dans la poitrine. L'odeur de Thomas est partout, et à chaque mouvement, j'ai l'impression qu'il va surgir de la salle de bain ou de l'entrée. Maintenant que je suis seule, mes forces s'amenuisent peu à peu et le manque se fait déjà sentir.

— Nous voilà de nouveau tous les deux. Comme avant.

Machinalement, j'ouvre le frigo, mais je n'ai pas faim, et malgré la quantité impressionnante de boîtes plastiques que Justine y a entassées, rien ne me fait envie. La seule chose à laquelle j'aspire pour le moment est de m'allonger, avec une bonne musique d'ambiance dans les oreilles et d'appeler Thomas.

Il doit être 20 heures. Je suis dans le créneau horaire qu'il m'a donné. Je n'ai ni la force de déballer ma nouvelle chaîne hi-fi encore dans son carton près de la télé, ni celle de chercher dans les différents sacs qui jonchent le sol celui où j'ai dû ranger les nouveaux CD que ma mère m'a offerts. Alors, j'allume mon bon vieux lecteur et mets une chanson de Cabrel en fond sonore avant de déplier mon canapé.

Moins de cinq minutes plus tard, je suis en boule sous mes draps, Sam blotti contre mes jambes et mon téléphone collé à mon oreille.

— Ma chérie.

Deux simples petits mots surgissent du combiné et des papillons commencent à s'agiter au creux de mon ventre. Je remonte mes genoux contre ma poitrine pour ralentir la danse qu'ils s'apprêtent à débiter.

— Alors comment s'est passé ton rendez-vous avec ton père ?

— Aussi bien que possible. J'en sors à l'instant et j'allais justement t'appeler. J'ai visité les nouveaux bureaux et mon appartement. Comme je m'y attendais, il est déjà meublé en intégralité. Sublime, mais très moderne.

Jack Andrews a donc poussé son vice du contrôle jusqu'à procéder à la décoration sans demander l'avis de son fils. C'est un grand malade.

— Il m'a aussi collé son chauffeur parisien attitré, Steve.

— Et Jorge ?

— Il devrait me rejoindre dans la semaine tout au plus. D'ailleurs, avant, il va passer chez toi demain ou après-demain pour te rapporter tes affaires qui sont restées dans mon appartement au cas où tu en aurais besoin.

*Jorge de nouveau chez moi ?*

J'essaie de ne pas trembler, mais c'est plus fort que moi. Malgré tous les compliments que Thomas m'a faits sur son chauffeur, j'en ai peur. Alors, me retrouver seule face à lui fait monter

une bouffée d'angoisse qui me bloque la trachée.

— Tu es toujours là ? s'inquiète Thomas qui ne m'entend plus parler.

— Ou... ouiii, murmuré-je d'une voix hésitante.

— Éliiii ! Jorge est un ours très bien élevé ! (Il ricane.) Si toi tu n'es pas pressée de le voir, moi j'ai hâte qu'il prenne ses fonctions ici, car honnêtement, je n'ai vu Steve qu'une demi-heure tout au plus, mais question conversation, c'est le roi du silence. D'ailleurs, sais-tu que j'ai hésité à me rendre au bureau à poil demain ?

— Et pourquoi ça ?

— Je me demandais si j'allais être obligé d'apprendre le braille pour qu'il s'occupe de me trouver des vêtements en urgence

— Très drôle ! Tu te moques d'un sourd et muet ?

— Je doute que Jack ait eu pitié d'un handicapé qui aurait sa vie entre ses mains au volant. Steve est juste le stéréotype d'un de ses fidèles apôtres. Obéissant au doigt et à l'œil. Mais enfin, peu importe. Ou plutôt tant pis. Une première journée en tenue d'Adam aurait pu rester gravée dans toutes les mémoires au bureau.

Il me taquine pour tester ma résistance à la jalousie. Comme ce matin avec son téléphone et ses prétendues maîtresses.

— Prétentieux !

— J'assume... Mais dis-moi plutôt comment s'est passé le retour entre les griffes de cette petite rouquine qui s'appelle comment déjà... hum... Justine, c'est ça ? Je suis presque étonné de ne pas avoir reçu de SMS menaçant de m'étrangler pour t'avoir laissée rentrer seule.

Je glousse et soupire dans la foulée en repensant au planning qu'elle a mis en place pour la semaine à venir.

— Tu parles peut-être trop vite. Elle n'a pas eu le temps, mais à mon avis, tu vas y avoir droit ! En attendant, elle a déjà tout prévu et mes prochaines soirées vont être plutôt chargées. Dîner. Paintball... Mon cerveau n'a pas tout imprimé à vrai dire.

— Hum, elle veut que tu m'oublies, c'est ça ? grommelle-t-il. Et moi, je serai seul à me morfondre alors que toi tu vas passer tes nuits avec mon rival, Sam.

J'aime quand il est jaloux et souris contre mon portable avant de manquer de discrétion en me mettant à bâiller.

— Fatiguée ?

— Un peu, dis-je, honteuse de vouloir écourter notre conversation.

En réalité, je suis sur les rotules. Nos dernières heures ensemble, rocambolesques et érotiques, ont gravement entamé mon temps de sommeil que je n'ai pas récupéré dans le train. Mes paupières se ferment toutes seules, et si je reste plus longtemps au téléphone, je vais m'endormir tout habillée, sans même avoir préparé mes cours pour demain, ni pris une douche.

— Repose-toi. Je vais essayer d'appeler Tina et ensuite, je vais rêver de toi mon cœur. Je t'aime.

— Je t'aime.

Je raccroche et enfonce mon nez dans l'oreiller.

C'est quoi ce week-end de folie ? Je ne pleure pas. Je ne tremble pas et au lieu d'insister pour prolonger notre conversation, je l'abrège et la coupe le sourire aux lèvres.

*C'est la confiance, Éli ! La base d'un amour solide et durable, capable de soulever des montagnes !*

## Thomas

Les semelles en cuir de mes mocassins claquent sur le carrelage de mon appartement, je tourne en rond, énervé et contrarié.

Il est 13 heures. Nous sommes lundi, premier jour de ma nouvelle vie parisienne et Jorge vient de m'appeler en demandant à me voir. Ce qui veut dire qu'il est déjà à Paris alors que je lui avais donné des consignes et je n'aime pas ça. En plus, il est en retard d'un bon quart d'heure, et ça ne lui ressemble pas.

On frappe à la porte.

— Entrez !

Ma voix résonne sur les murs vides du grand salon et le costume gris de mon chauffeur apparaît. Jorge me salue de la tête. Il a l'air grave, et avant même que je n'aie prononcé un seul mot, il sort une bouteille de whisky de dessous sa veste et la pose sur la table en verre.

— Bonjour, Monsieur. J'ai pensé que vous en auriez besoin.

*Qu'est-ce qui lui prend de se pointer avec de l'alcool chez moi ?*

OK, j'ai tiré des plans sur la comète toute la nuit, cherchant une solution pour que mon père accepte Éliisa sans heurts et analysant encore les raisons de son choix brutal.

OK, cette demi-journée a été harassante à cause de la réunion extraordinaire du conseil d'administration qui a traîné en longueur.

OK, je suis sur les nerfs, car Jack Andrews est au mieux de sa forme aujourd'hui et a déjà créé, dès la première matinée, une ambiance austère au sein de l'équipe.

Mais Jorge n'est pas mon pote pour arriver avec une bouteille, aussi salvatrice soit-elle. En plus, il m'a désobéi.

— J'avais surtout besoin que vous vous conformiez à mes directives ! En l'occurrence, je vous avais demandé de vous occuper des affaires d'Éliisa restées dans mon appartement. Puisque vous êtes déjà ici, j'en conclus que rien n'est fait ?

— Il m'a semblé que cela risquait de la braquer.

Depuis quand Jorge se permet-il de me contredire ?

— Devenir le chauffeur du directeur vous monte à la tête. Qui vous a donné le droit d'émettre des objections ?

Sans se départir de son flegme, il avance jusqu'à la cuisine. Je l'observe sortir deux verres et les remplir de whisky. Puis il en pose un sur la table de salon devant moi et porte l'autre à ses lèvres.

*Ben voyons ! Fais comme chez toi surtout. Ne te gêne pas !*

— Je ne suis pas en service aujourd'hui, se justifie-t-il alors que je l'assassine du regard.

Il avale une première gorgée et les yeux rivés sur son verre, s'éloigne vers la fenêtre où il se fige, dos à moi.

— Ne me dites pas que c'est la raison pour laquelle vous n'avez pas obéi à mes ordres ?

Pas de réponse.

Je suis sur le cul. Si Jorge commence comme ça, je ne suis pas sorti d'affaires !

Inquiet de son silence et de son comportement étrange, je m'assois au bord du canapé et

regarde le liquide brun entre mes mains. Tout compte fait, un verre ne peut pas me faire de mal. Bien au contraire. J'ai la tête comme une pastèque et besoin d'une bonne décompression. Tandis que l'alcool pur brûle mon œsophage, je fixe l'aquarium qui délimite l'espace cuisine.

Un poisson. J'aimerais être un poisson pour ne penser à rien, putain !

— Votre père est malade.

La phrase de Jorge tombe comme un couperet et je mets quelques secondes à analyser la portée de ses mots.

— Il est souffrant depuis longtemps, poursuit-il comme pour enfoncer le clou. Très longtemps même.

Je me frotte le menton. Ce serait donc la raison de ma prise de fonction précipitée ? Une raison suffisante pour un Jack Andrews orgueilleux qui ne conçoit pas qu'un autre nom dirige sa société. Ce n'est ni par plaisir ni parce qu'il est fier de moi qu'il a décidé d'accélérer le passage des pouvoirs. C'est encore sa putain de vanité.

Curieusement, je ne ressens ni peine ni compassion ni colère, mais juste un besoin de connaître le pourquoi du comment et tous les tenants et aboutissants.

Alors que Jorge se retourne, je lui fais un signe de la tête pour qu'il prenne place à mes côtés.

— Continuez !

— Hier, après notre conversation téléphonique, j'ai regretté de ne pas vous avoir fourni la seule information en ma possession.

Sans voix, je le regarde reprendre un peu de whisky.

— Depuis plus de trente ans, il souffre d'une maladie rénale chronique, poursuit-il de nouveau imperturbable. J'imagine que son état de santé nécessite une retraite prématurée. J'imagine qu'après la direction France, il vous cèdera l'intégralité du groupe. Mais ce ne sont que des suppositions. Votre père est d'une discrétion absolue tant sur sa vie privée que professionnelle.

Je n'ai jamais compris l'attitude d'un Jack Andrews tyrannique et suffisant, mais constater qu'en plus, il s'évertue à n'être rien d'autre qu'un inconnu à mes yeux est une claqué supplémentaire. Je m'enfonce dans le dossier du canapé.

— Il a tendance à asseoir son autorité par tous les moyens. Je vous avais prévenu qu'il risquait de ne pas apprécier votre refus et vos silences. Je craignais qu'il mette un terme définitif à son projet, mais il est si imprévisible qu'il s'est produit l'effet inverse. J'ai donc tenté d'obtenir des informations auprès de sa secrétaire et elle m'a confirmé qu'il avait été hospitalisé à plusieurs reprises ces derniers mois, dans le plus grand secret.

Au lieu de me préoccuper du fond du problème, je plisse les yeux et me demande si, entre Jorge et Kristen, il n'y aurait pas autre chose qu'une entente entre collègues pour qu'elle rompe la confidentialité. Pas un instant je ne culpabilise d'avoir des pensées lubriques au lieu de compatir à la maladie de mon père.

Je dérouille mes cordes vocales en avalant un peu d'alcool et me racle la gorge pour garder tout mon sérieux et ma crédibilité.

Que penserait mon chauffeur s'il me voyait sourire devant la gravité de son annonce ?

— Je comprends mieux pourquoi mon père est si pressé de me larguer le bébé, mais certaines choses m'échappent. Comme la raison pour laquelle vous prenez des risques inconsidérés à défier les règles de mon père...

En effet, si Sa Majesté découvrait que mon chauffeur-garde du corps s'est invité dans mes appartements personnels pour divulguer des informations confidentielles sur son état de santé et

qu'en ce moment, il est en train de s'enfiler une dose de whisky, non seulement il serait renvoyé sur-le-champ, mais il serait traîné devant les tribunaux pour manquement au devoir du secret professionnel et il vivrait un enfer.

Jorge fixe le liquide ambré entre ses mains et ne répond rien. Mais moi, j'insiste :

— Ne pensez pas que je suis totalement idiot. Vous me cachez quelque chose, et si vous tenez à votre job, je vous conseille de cracher le morceau. Sinon, je me chargerai moi-même de votre licenciement.

C'est la première fois que je tente un coup de bluff pareil en dehors des parties de poker, mais à entendre ses soupirs à répétition, j'ai touché dans le mille. Il se lève et regagne la fenêtre donnant sur le boulevard. Pendant plusieurs secondes, il ne dit rien, puis il se met à faire tourner son verre entre ses mains.

— Ça n'a aucune importance ! lâche-t-il d'une voix blanche en faisant volte-face. Faites ce que bon vous semble.

*Il se fout de ma gueule ?*

Nous nous fixons. Lui, impassible et droit comme un « i ». Moi, bouillonnant de contrariété et d'impatience. C'est Jorge qui rompt enfin ce silence :

— Je ne crois pas me tromper en disant que le pire qu'ait pu faire votre père dans cette histoire est de vous éloigner de Mademoiselle Élisabeth. Je vous connais depuis tellement d'années que j'ai senti au téléphone à quel point vous étiez perdu. Cette fonction, c'est votre rêve et ce n'est pas le moment que vous flanchiez. J'en ai conclu qu'il était de mon devoir de vous aider en allégeant votre esprit de certaines questions que vous vous posiez.

— Ne me faites pas croire que vous prenez autant de risques uniquement pour être certain que je n'abandonne pas !

J'étudie ses gestes et son attitude. Il paraît impassible, mais les muscles de sa mâchoire tressautent, signe qu'il serre anormalement les dents.

— Je n'agis que dans votre intérêt. Vos sentiments ne doivent pas freiner vos projets.

Pendant toutes ces années, j'étais persuadé d'être prêt pour faire front aux responsabilités qui incombent à ma nouvelle fonction, mais c'était avant que je tombe amoureux.

Oui ! Je devrais me concentrer sur les intérêts d'Andrews Corporation, mais au lieu de ça, mon esprit reste braqué sur Élisabeth.

Comment va-t-elle vivre son retour à la fac ? Qui va-t-elle rencontrer ?

L'amour est un paramètre qui peut rendre plus fort, mais qui, conjugué à l'éloignement, affaiblit. S'il y a un point, un seul, qui me permet de comprendre l'intransigeance de mon père, c'est celui-là.

— Pourquoi Jorge ? Pourquoi faites-vous tout ça pour moi ?

Je termine mon verre et le pose devant moi alors qu'il tarde à répondre.

— Je vous l'ai dit ! C'est mon devoir.

Sa réponse n'est pas crédible, mais apparemment, mon père choisit ses employés sur un critère bien précis, à son image : leur capacité à noyer le poisson quand une discussion tend dans une direction inappropriée. Jorge ne déroge pas à la règle. Néanmoins, j'insiste pour lui tirer les vers du nez :

— Ça n'explique pas comment vous avez cette information depuis si longtemps alors que je n'en sais moi-même rien.

— Vos fonctions sont plus importantes que tout le reste. Pour le moment, vous devez vous concentrer sur votre travail.

— Ne me dites pas que vous me conseillez de rompre avec Éliisa ?

— Je ne me le permettrais pas. Elle semble être une femme parfaite pour vous.

Ces dernières semaines, Jorge m'a prouvé son dévouement, mais son comportement est si étrange que je suis perdu.

Qui croire ? Que faire dans cette jungle peuplée de rapaces dans laquelle je m'enfonce ?

— Que préconisez-vous ? dis-je d'un ton sarcastique, vexé de constater que je n'ai pas le charisme d'un Jack Andrews pour avoir le dessus sur mon chauffeur.

— L'amour ne doit pas vous empêcher d'atteindre vos objectifs.

J'éclate d'un rire nerveux.

— Que savez-vous de l'amour ?

— J'en sais assez pour vous dire qu'il doit vous donner la force d'avancer et de franchir tous les obstacles devant vous.

— Pourquoi êtes-vous si protecteur avec moi ?

— Faites-moi confiance. Et rappelez-vous que vous êtes au bout de l'ultime ligne droite avant d'être libre de vivre la vie que vous avez toujours souhaitée.

D'un mouvement de la tête, j'obtempère.

Mon père m'a forcé à parler à un mur pendant des années. Je m'en suis contenté sans jamais parvenir à m'y habituer. Je n'ai jamais rien partagé avec lui et surtout n'en ai jamais eu envie. Mais avec Jorge, tout est différent. S'il est une véritable énigme, il est aussi le seul à qui j'ai réussi à confier mes craintes ces dernières semaines. Alors, pour une raison que j'ignore, je veux continuer à lui faire confiance. Comme s'il avait été envoyé pour être mon ange gardien. Comme s'il détenait *la* vérité et le pouvoir de tout changer.

De toute façon, dans l'état actuel des choses, je n'ai pas d'autre alternative.

## Élisa

Je boutonne mon manteau trapèze, cachant la nouvelle robe droite que j'ai choisi d'enfiler ce matin, et remonte la bandoulière de mon sac sur mon épaule. Puis, je sors de l'amphithéâtre, ignorant les regards admiratifs et surpris des étudiants qui me sourient.

Il faut dire que pour ce premier jour de rentrée, j'ai forcé la dose sur ma tenue et le changement radical peut en choquer plus d'un. Justine la première a mis une grosse demi-heure avant d'arrêter de me dévisager ce matin.

Jusqu'à présent, j'ai toujours été en cours à reculons. Soit j'avais mal à la tête, soit pas assez dormi, soit mal aux pieds... Bref, je me trouvais des excuses pour râler.

Aujourd'hui, j'ai rattrapé mon sommeil en retard et je n'ai aucune douleur réelle ou inventée. Même les escarpins noirs que Thomas m'a offerts, et que je porte pour la première fois, ne m'ont pas trahie. J'y suis comme dans des chaussons et je crois que je pourrais traverser toute la rue Sainte-Catherine sans avoir d'ampoules aux pieds.

C'est décidé, la nouvelle Élisa a elle aussi fait sa rentrée.

— Tu as été au top de ta concentration ! s'exclame Justine qui trotte derrière moi.

C'est le moins que l'on puisse dire. Je n'ai répondu à aucune de ses questions salaces et je n'ai donné aucun signe d'intérêt à ses blagues. Le nez dans mon MacBook et les oreilles aux aguets, j'ai écouté le cours avec intérêt et pris un maximum de notes, déterminée à ne plus me laisser aller à un je-m'en-foutisme qui risquerait de me conduire droit dans le mur pour mes partiels.

Au bout du compte, ma théorie selon laquelle il y a un lien entre assiduité, réussite scolaire et partie de jambes en l'air est une vérité.

— Tu étais beaucoup plus concentrée que moi, il n'y a aucun doute, renchérit-elle, l'air dépité.

Je l'entends souffler dans mon dos alors que je pousse la porte du hall donnant sur l'extérieur. Je m'immobilise contre le battant en bois et la détaille de la tête aux pieds. Puisque mon hypothèse est confirmée, j'en déduis que quelque chose ne tourne pas rond chez elle. Pourtant, en apparence, rien n'a changé. En vraie fashion victim<sup>[7]</sup>, elle porte encore une tenue que je n'avais jamais vue et a dû passer beaucoup de temps dans la salle de bain pour lisser son épaisse chevelure bouclée. Cependant, dans ses yeux brille une lueur étrange.

*Mince !*

— Tu as des problèmes avec Antoine ?

Ses épaules s'affaissent. Elle jette un œil en biais vers la porte de la salle de cours d'où son petit ami n'a pas encore apparue, puis elle fronce les sourcils dans ma direction.

— Je me fais du souci pour toi, bougonne-t-elle en me tirant par la manche jusqu'à l'extérieur du bâtiment. Sexy-man t'a dotée de don de voyance en dehors de te transformer en pin-up-bourreau du travail ?

Je tremble d'inquiétude. Moi qui espérais me tromper, je suis tombée en plein dans le mille. Du coup, je n'ose pas approfondir le sujet et regarde mes pieds qui dessinent des cercles sur le

parvis de la fac.

Justine et Antoine semblaient en parfaite harmonie durant ces vacances. Même hier d'ailleurs. Qu'a-t-il pu se passer en l'espace d'une nuit ?

Elle se laisse tomber sur la première marche, et les bras coincés entre les jambes, elle se remet à soupirer, comme si le ciel s'était écroulé sur sa tête.

— Hier soir, Antoine m'a annoncé qu'il voulait me présenter à ses parents le week-end prochain.

Entre la moue d'enfant qu'elle me propose et la raison futile qu'elle invoque, j'éclate de rire. Justine-la-déjantée est sur le point de devenir Justine-la-dégonflée. Première nouvelle !

— Ça n'a rien de drôle ! s'offusque-t-elle. Tu ne te rends pas compte ! Ça commence comme ça et après, c'est l'appart, les fiançailles, le mariage et tout le tralala.

— Tu ne crois pas que tu exagères un peu ? S'il est amoureux de toi, c'est normal qu'il veuille officialiser. Et puis, tu connais déjà ses parents, il ne peut pas te présenter à eux, c'est ridicule !

— Oui, mais pour eux, je suis une amie, pas *sa* petite amie. Ce n'est pas la même chose et c'est trop tôt !

Elle regarde dans le vide, et moi, je vérifie par-dessus son épaule si Antoine n'arrive pas. Jamais je n'ai vu Justine se poser de questions sur son avenir sentimental et, pour la première fois, j'ai envie de la secouer et de lui crier de réagir.

— Dis donc ! As-tu oublié que c'est toi qui as accompagné Sexy-man chez mes parents sans me demander mon avis ?

— Rien à voir ! grogne-t-elle, la tête calée entre ses mains. Je ne suis pas à l'origine de la surprise, je te rappelle. Avec ou sans moi, Thomas serait quand même venu. C'est ta mère qui l'a invitée. C'est pas pareil.

*Qu'est-ce qu'elle va chercher encore ? Bon sang ! Elle ne va pas me la faire à l'envers ?*

— Attends ! grondé-je, les mains sur les hanches. Tu as des doutes sur ce que tu ressens pour Antoine ?

— Non ! Bien sûr que non ! Il est formidable. Mais...

— Mais quoi ?

Elle soupire une nouvelle fois et met quelques secondes à me répondre en me proposant une grimace étrange :

— Quand les parents d'Antoine seront au courant qu'on sort ensemble, il faudra le dire aux miens et... Ils sont médecins...

*Nous y voilà ! L'argent ! Encore l'argent !*

Dans un monde parfait, il n'y aurait pas ce fichu pognon qui ignore les sentiments et détruit tout sur son passage. Ce fric qui est à l'origine de mes souffrances passées, qui donne à Jack Andrews un sentiment de souveraineté et qui arrive à faire douter la femme la plus positive que j'ai pu rencontrer.

*Bon sang ! Ma meilleure amie est amoureuse. Amoureuse et paumée. Super !*

Moi, j'ai fait la promesse d'avancer. À ma sœur. À ma mère. J'ai enterré Miss Godiche en sortant de cette suite luxueuse qui aurait pu me faire sombrer dans le néant. J'ai choisi de prendre la route qui mène, je l'espère, vers le bonheur, et je ne laisserai pas Justine sur le bord du fossé, en proie aux doutes que j'ai moi-même exorcisés. Elle a toujours été ma conscience, mon soutien. Aujourd'hui, c'est à moi de me transformer en Jiminy Cricket.

Je l'attrape par les épaules et la secoue un peu dans l'espoir de la ramener à la raison. J'ai très

peu vu Monsieur et Madame Schwartz, mais ils ne peuvent pas être aussi bornés que Jack Andrews, et puis ils n'ont pas le même compte en banque non plus !

— Réveille-toi, Ju ! Tu n'as pas le droit de douter au nom d'une prétendue différence de statut social ! Qu'est-ce que je devrais dire, moi avec mon futur milliardaire affublé d'un père psychorigide ? Tu te rappelles le métier de mes parents ou il faut que je te rafraîchisse la mémoire ?

*Non, mais sans blague ! C'est l'Hôpital qui se fout de la Charité !*

Décidément, ces vacances ont été renversantes, dans tous les sens du terme. D'un côté, elles m'ont redonné la foi en l'avenir et une force hors du commun. D'un autre, elles ont retiré la positive attitude de Justine. Elle était mon modèle. Je m'en suis inspirée chez David et Virginie pour trouver une répartie piquante. Je suis rentrée dans sa peau devant Jack Andrews pour ne pas flancher. Et voilà que c'est moi qui lui secoue les puces !

— J'étais de bonne humeur aujourd'hui. Alors je te préviens, tu as intérêt à accepter ce rendez-vous, sinon je me ferai un plaisir de ficher mon 37 fillette à un endroit de ton anatomie qui risque de t'empêcher de t'asseoir et de faire des folies de ton corps pendant plusieurs jours.

Elle se mord les lèvres et je suis satisfaite de lui extirper un semblant de sourire.

— Tu m'as dit que tu kiffais grave la femme que j'étais devenue, c'est ça ? rajouté-je, pleine d'assurance. Eh bien moi, j'aimais la fille exubérante qui n'avait peur de rien et me faisait rire. Je déteste celle qui, en face de moi, baisse les bras et refuse de faire face au moindre obstacle sur sa route.

J'ai utilisé des mots durs, mais il faut qu'elle réagisse, vite, très vite. D'autant qu'Antoine vient d'ouvrir la porte du grand hall et se rapproche de nous, suivi de près par Chloé, la blondasse de service qui me fusille du regard.

*Remontée comme je suis, je l'attends de pied ferme celle-là !*

— Alors Mademoiselle Coincée a cru qu'en changeant de tenue elle allait devenir la nouvelle coqueluche de la fac ! crache-t-elle au moment où elle passe à ma hauteur. Avoir fait fuir Monsieur Johansson t'a fait prendre conscience que tu devais te bouger, notamment en matière vestimentaire ?

Je serre les poings. Si j'ai retenu une leçon de Jack Andrews ce week-end, c'est que les paroles peuvent être beaucoup plus violentes que les gestes et ont une portée beaucoup plus longue.

— Pas de bol la bimbo ! Il se trouve qu'il est très content de ne plus voir ta face de chatte en chaleur tous les jours. Par contre, je t'assure que la mienne lui convient toujours très bien. Comme quoi ! Il ne suffit pas de ressembler à une poupée Barbie siliconée pour espérer trouver l'homme idéal. Thomas a quitté l'établissement pour des raisons strictement personnelles et tant mieux pour nous. Quant à toi, tu vas être obligée de jeter ton dévolu sur un autre mec. Profites-en pour le choisir aveugle et sourd. Comme ça, tu auras peut-être une chance d'arriver à tes fins.

Forte de ma tirade qui a transformé Chloé en statue de cire, je gonfle ma poitrine et tourne la tête vers Justine et Antoine qui, enlacés, explosent de rire.

C'est moi qui ai dit un truc pareil sans me préoccuper si quelqu'un m'entendait et sans bégayer ? Je n'en reviens pas.

— Qu'est-ce que tu attends pour te barrer ? insisté-je avec une pointe de mépris en prime. Tu veux peut-être que je t'accompagne jusqu'au tram ?

Chloé sort de son état de transe et hausse les épaules en crachant des jurons inaudibles. Je la regarde traverser la place d'un pas pressé et, grisée par l'adrénaline, je me mets à crier :

— Court Forrest<sup>[8]</sup> !

Heureusement, à part mes amis pliés en deux, personne ne prête attention à ce que je viens de dire.

— Tu as trouvé un moyen infaillible pour qu'elle ait de vraies raisons de te détester ! pouffe Justine qui semble avoir retrouvé son énergie.

— Si elle t'adresse de nouveau la parole, elle est complètement maso, renchérit Antoine qui ne s'arrête pas de rire lui non plus.

— Ça tombe bien, je n'ai aucune envie qu'elle revienne !

Cet incident aura eu deux effets positifs : celui de renforcer ma détermination à ne laisser personne me marcher sur les pieds et celui de redonner le sourire à la jolie rousse qui vient de me faire un clin d'œil.

— Si tu avais dîné avec nous, tu nous aurais fait découvrir la lionne qui sommeille en toi, regrette Antoine, un rictus espiègle au coin des lèvres.

— Ouais, grommelle Justine qui, maintenant, se force à une moue boudeuse. Tu aurais pu proposer à Tina un autre jour...

Elle ne digère pas que j'ai annulé notre repas de ce soir au motif que la meilleure amie de Thomas m'a envoyé un SMS pour m'inviter elle aussi. J'ai hésité. Mais notre dernier tête-à-tête dans sa chambre m'avait laissé un goût amer et, malgré une bonne dose d'appréhension, j'ai fini par accepter. Après tout, elle a fait son mea culpa et je sais mieux que quiconque que tout le monde peut changer et, surtout, à quel point Thomas peut faire tourner la tête.

— Elle n'avait pas d'autre disponibilité et le reste de la semaine vous sera consacré. Juré.

Je me justifie en grimaçant pour dérider définitivement Miss Justine.

*Ne recommence pas avec ton caractère de cochon, Ju !*

Après plusieurs embrassades, je glisse une dernière fois mes recommandations à l'oreille de ma rouquine préférée qui me promet, en grognant quand même, de ne plus se prendre la tête. Puis je laisse les deux amoureux, et traverse d'un pas léger la place Victoire jusqu'à l'arrêt de tram, non sans avoir vérifié que Chloé n'y était pas.

Faire la maline, entraînée par un effet de groupe, passe encore. Mais seule, c'est une autre paire de manche ! Heureusement, il n'y a personne et l'omnibus arrive au moment même où j'allais m'asseoir sur le banc.

*Aujourd'hui, une bonne étoile veille sur moi. Pourvu que ça dure !*

Il me reste quelques heures pour être au top de ma forme avant de me présenter devant Tina. Machinalement, je consulte mon téléphone et relis le dernier SMS que Thomas m'a envoyé et qui m'attendait à mon réveil.

[J-4 ma chérie.]

Quatre jours. C'est le temps que j'ai devant moi pour prouver à mon entourage ainsi qu'à moi-même que j'ai définitivement changé, que l'amour m'a rendue forte, et que même seule, je peux affronter le monde.

Mon altercation avec Chloé est un excellent début. Voyons si je serai capable de garder le même aplomb devant Mademoiselle Alfonso.

## Élisa

Depuis l'encadrement de la porte, j'observe Tina ranger avec soin ses vêtements dans le placard de sa chambre.

— Ne me regarde pas avec ces yeux-là ! glousse-t-elle, moqueuse. Tu es sublime ce soir et tu n'as rien à m'envier.

Ça, j'en suis moins sûre. Elle est encore plus élégante et radieuse que la première fois que je l'ai aperçue au fast-food. Son maquillage est plus sophistiqué : un dégradé de teintes sur ses joues fait ressortir ses pommettes et elle a dû se faire poser des extensions capillaires, car ses cheveux blond platine descendent jusqu'au milieu de son dos. Quoi qu'il en soit, je ne laisse rien paraître du sentiment d'infériorité qui pointe le bout de son nez et auquel je refuse de céder. Je lui accorde un large sourire tout en époussetant mon nouveau tailleur gris perle du plat de la main.

*Tu as peut-être raison, Tina ! La chrysalide s'est transformée en papillon.*

— D'ailleurs, si à l'avenir tu étais intéressée, je peux te donner des adresses pour participer à des castings.

Elle fouille dans le tiroir de son chevet et en sort une petite carte de visite.

— Tiens, voilà déjà celle d'une photographe devenue une amie. Elle est adorable.

Parce que je reste polie, je l'accepte, mais je ne peux pas m'empêcher de grimacer. Ma métamorphose s'arrête à un aspect physique et psychologique. Elle n'entame pas ma réticence pour tout ce qui concerne le monde du luxe et du superflu.

— Je suis déçue de ne pas avoir été la première à annoncer à Thomas la grande nouvelle, enchaîne-t-elle en sortant de la pièce.

Sans comprendre à quoi elle fait allusion, je la suis jusqu'au coin cuisine et, tandis qu'elle débouche une bouteille de rosé pamplemousse, je contemple le séjour que j'ai traversé rapidement tout à l'heure. Il y règne un ordre parfait, très loin du capharnaüm que j'avais découvert quinze jours plus tôt. L'odeur de tabac froid a été remplacée par des effluves épicés et fleuris. Une amaryllis bicolore trône à côté de la télé. Bref, j'ai l'impression d'être dans un autre appartement.

Tina remplit deux verres à pied et pose le tout sur la table basse du salon. J'attends qu'elle soit assise sur le canapé pour en faire autant.

— Le gros contrat de mannequinat que j'ai signé, précise-t-elle devant mon silence. Entre votre week-end imprévu à Paris et ma rencontre avec Virginie et David, j'ai manqué de chance pour garder le secret. Thomas m'a appelée hier soir et il n'a pas su tenir sa langue, il s'est senti obligé de me féliciter.

Je ne l'écoute que d'une oreille, m'interrogeant sur ce qu'il a pu lui raconter de notre petite escapade parisienne. Thomas ne m'a pas caché qu'il échangeait beaucoup avec elle par texto et souhaitait retrouver la complicité qu'il avait avec elle avant. Au début, j'ai eu un peu de mal à me dire qu'il passait l'éponge si vite. Puis, j'ai essayé de me mettre à sa place. Comment aurais-je réagi si Justine m'avait fait ce genre d'entourloupe ? Est-ce que j'aurais mis les points sur les « i » et coupé les ponts avec elle ? Je n'en sais rien.

— Bye bye le Lux-Hôtel et les horaires à la noix, les allers-retours en train...

D'un seul coup, je reviens à moi. J'ai bien entendu ?

— Tu déménages ?

J'essaie de mettre un maximum d'enthousiasme dans ma voix, mais le cœur n'y est pas. Déménagement égal Paris. Inévitablement, le duo Thomas-Tina va se reformer à des centaines de kilomètres de moi et cette perspective est très différente d'une simple réconciliation. Du coup, je commence à avoir mal au ventre.

— Dès que je trouve un logement qui me convient, je donne mon préavis ici, me confirme-t-elle. Ça risque d'être un peu long, le marché parisien est plus que saturé, mais Thomas m'a assuré qu'il m'aiderait.

Évidemment, pourquoi ne pas se servir d'un piston tel que la société Andrews pour arriver à ses fins ? Y a-t-il quelqu'un sur cette fichue planète qui réfléchit autrement qu'en fonction de ses intérêts et de ce que le fric peut lui apporter ?

Je masque mon début d'irritation derrière un sourire forcé.

*Vade Retro Miss Godiche ! Il n'y a plus de place pour toi dans mon cerveau reformaté.*

— Assez parlé de moi. Ce week-end à Paris n'était pas top d'après ce que j'ai pu comprendre. Je suis désolée que le père de Thomas ait gâché votre séjour.

Je pousse un long soupir las.

— Tu sais, les hommes ont tous leur faiblesse et tu trouveras celle de ce type, j'en suis certaine. Regarde ! Celle de Thomas, c'est toi.

Même si je décèle une pointe d'amertume dans sa voix, je prends sa remarque sans broncher. Si les rôles étaient inversés, aurais-je le courage de dîner avec une rivale et de faire comme si de rien n'était ? Ça m'étonnerait.

— Tu veux trinquer à notre début d'amitié ? termine-t-elle en levant son verre.

Sa demande est tellement surréaliste que je ne peux pas m'empêcher d'écarquiller les yeux. Faire de mon mieux pour que tout se passe bien entre nous, oui. Quant à devenir son amie, c'est une autre paire de manches et l'idée me semble un peu prématurée.

— Je ne suis pas ton ennemie, précise-t-elle entre deux gorgées de vin... même si, je l'admets, j'ai tout fait pour que tu croies le contraire. Tout ce que je souhaite aujourd'hui, c'est conserver mon amitié avec Thomas.

J'ai beau ne pas être enchantée plus que ça, si je veux éviter le conflit, je n'ai pas d'autre choix que celui d'accepter sa proposition. Pour Thomas. Parce que justement je l'aime. Je dois mettre mes suspicions de côté et faire des efforts. Alors, je hausse un peu les épaules et lève mon verre moi aussi en hochant la tête. Tina me prend sans ses bras et j'espère en silence ne pas être en train de faire une bêtise par naïveté.

— Pas trop difficile le retour à la fac après cette semaine de vacances ?

Je m'écarte un peu et sonde au fond de ses iris à la recherche d'une trace d'hypocrisie, mais je n'y trouve rien d'autre qu'une lueur compatissante qui semble sincère. Alors, j'ouvre enfin la bouche :

— La rentrée a été un peu musclée. J'espère avoir réglé un problème aujourd'hui.

— Humm, Chloé ?

— Tu es au courant de ça aussi ?

*Forcément qu'elle est au courant ! Andouille !*

Ma conscience récalcitrante ne projette pas de me foutre la paix tout de suite...

— Thomas m'a parlé de cette fille il y a quelque temps. Apparemment, elle est plutôt du

genre insistant. Il ne faut pas te laisser marcher sur les pieds.

Déterminée à ce qu'elle sache, elle aussi, que la nouvelle Élixa n'est plus disposée à se laisser faire, je me décide à détailler mon altercation et me gonfle d'orgueil chaque fois qu'elle applaudit. Du coup, quand nous nous installons à table, je suis beaucoup plus à l'aise et nous poursuivons notre discussion comme deux amies de longue date.

*Deux amies ? Oh, mon Dieu !*

Elle me raconte qu'elle a fichu Romain à la porte parce qu'il était trop prévisible et qu'elle s'en lassait, puis elle m'explique que Nicolas a passé plusieurs nuits dans l'ancienne chambre de Thomas à veiller sur elle.

— Nous nous sommes beaucoup rapprochés ces deux dernières semaines, souffle-t-elle, pensive. Je sais qu'il espère plus que d'interminables conversations nocturnes, ça se voit comme le nez au milieu de la figure.

J'hésite à lui demander pourquoi elle ne se lance pas, mais je crains qu'elle me reparle des sentiments qu'elle éprouve pour Thomas. Alors, comme je n'ai pas envie de gâcher notre tête-à-tête en plombant l'atmosphère, je me contente d'un soupir et lorgne la bouteille de rosé posée sur le bord de l'évier. Elle est vide. Sans m'en rendre compte, le stress m'a fait boire plus que de raison, comme au Barok-lounge après mon accident de voiture. Comme Thomas devant David et Virginie...

*Bon sang ! Je pensais être devenue une autre. En fait, je suis devenue comme les autres.*

— Enfin bref, termine-t-elle en agitant son verre entre ses mains. J'ai annoncé à Nico que j'allais bientôt déménager et je pense qu'il a compris qu'il ne se passerait rien entre nous. Il a rassemblé toutes ses affaires ce matin et il est retourné chez lui.

Sa voix tremble un peu et si elle veut donner l'impression d'être satisfaite par le départ de Nicolas, c'est raté. En tout cas, je mets tous mes espoirs dans la lueur de tristesse que j'ai cru voir traverser ses pupilles. Si elle pouvait s'intéresser plus sérieusement à lui, ça m'arrangerait.

*Ouais, mais quand elle déménagera sur Paris, Dieu seul sait ce qu'il se passera avec Thomas...*

J'inspire un grand coup, car si je ne veux pas réduire en miettes l'armure que s'est fabriquée la nouvelle Élixa, j'ai intérêt à faire taire ma conscience malfaisante très vite. Je me redresse sur mon tabouret et accroche mes yeux dans ceux de ma voisine.

— Je me mêle peut-être de ce qui ne me regarde pas, mais il ne te plaît pas ?

— Je déménage, ma chérie. D'accord, peut-être que ce ne sera que dans un mois, mais je peux aussi partir demain. Qui sait ?

— Et alors ? Tu ne crois pas en une relation durable et sérieuse à distance ?

— Grand Dieu, non ! Les tentations sont beaucoup trop grandes face à l'absence.

Mon estomac se vrille et la pression monte en flèche dans mes veines. Elle est donc persuadée que Thomas et moi, c'est une utopie !

— Ne le prends pas pour toi ! s'excuse-t-elle, consciente de sa bourde. Ce n'est pas du tout ce que je voulais dire. Simplement, Nicolas mérite de trouver une femme fidèle et disponible. Je ne suis ni l'un ni l'autre et je n'ai pas envie de gâcher notre amitié pour une histoire de cul.

J'en ai assez de tourner autour du pot ! Forte des quelques verres de vin que j'ai ingurgités, je pointe un index menaçant dans sa direction.

— Tu sais, je ne suis plus l'innocente et naïve jeune femme de l'aéroport qui aurait tout gobé ! Si tu penses m'embobiner avec ta prétendue amitié alors que tu espères récupérer Thomas en le rejoignant sur Paris, tu te mets le doigt dans l'œil.

J'ai cessé de respirer au moment même où j'ai craché mon dernier mot et mon doigt s'est figé en suspension entre nous deux. Ma tête tourne et tourne encore.

L'air stupéfait, Tina fronce les sourcils pendant plusieurs secondes, puis elle crache un petit rire.

— C'est le mot « disponible » qui te fait réagir comme ça ? Franchement, tu n'as rien à craindre et je crois que Thomas t'a assez prouvé que tu pouvais lui faire confiance pour ne pas avoir de doute. De toute façon, il n'y a aucune allusion à lui dans ce que je viens de te dire. C'est vrai, j'ai eu du mal à accepter votre relation au début et à ne pas t'envier. D'abord parce que c'est un partenaire hors norme. Il sait s'occuper d'une femme comme personne, tu ne me contrediras pas. Seulement, malgré tout, je n'aurais pas assez de constance pour me frotter à un père comme le sien sans péter un câble. Je suis vénale et j'assume. Et puis, paradoxalement, ma liberté a un prix que même Jack Andrews n'aurait pas les moyens de payer.

Sans voix, ma main retombe sur mon genou.

Cette journée est décidément très étrange et mon comportement l'est tout autant. Je me découvre une force de combattre que je ne soupçonnais pas. Une force déstabilisante qui, maintenant que ma colère s'est effritée, provoque des tremblements dans tous mes membres. Ma jalousie me fait peur et je me demande jusqu'où elle pourrait me mener.

— Désolée, dis-je en sentant le rouge monter à mes joues. J'ai eu ma dose d'émotions ces temps-ci et j'ai encore un peu de mal avec tout ça.

— Ne le sois pas, répond-elle avec douceur. Je comprends et je t'admire. Je te l'ai déjà dit, je ne serai jamais capable d'aimer Thomas comme tu l'aimes. C'est une chance. Un don du ciel. Ne lâche rien. Jamais.

Je hoche la tête, car plus aucun son ne s'échappe du fond de ma gorge tellement je suis abasourdie par ses compliments. Puis, nous nous fixons très peu de temps, mais assez longtemps pour que la lueur qui traverse ses prunelles me paraisse assez sincère pour retrouver mon calme et lui décrocher un léger sourire.

— Pour en revenir à Nicolas, reprend-elle de nouveau pensive. Il est aussi timide que je suis provocante et aussi sentimental que je suis insensible. Il cherche une relation durable alors que moi, je suis habituée aux aventures épisodiques et je ne souhaite pas autre chose. Incompatibilité absolue. D'où mon indisponibilité.

Un frisson me parcourt le dos et me fait tressaillir.

*Incompatibilité !*

Un mot, un simple petit mot et je suis transportée lors de ma rencontre avec Thomas, ou plutôt, durant ce premier baiser devant l'arrêt du tram. Ce jour-là, mon satané cerveau refusait de l'admettre, mais mon corps avait compris qu'il risquait de se passer quelque chose d'indéfinissable et de surréaliste entre nous. Si Tina refait allusion à son ami alors que nous avons changé de sujet, c'est qu'elle aussi sait, inconsciemment, qu'elle se trompe de chemin.

Ni une ni deux, je fouille dans mon sac à mes pieds et en sors mon portable. Mes doigts entraînés à textoter trouvent sans difficulté le numéro de téléphone de Nicolas. Il me l'avait donné, au cas où, quand nous attendions sagement dans cette même pièce et que Thomas s'était enfermé avec Tina dans la chambre. Je n'avais pas encore trouvé la raison de lui envoyer un message. Mais aujourd'hui, tout est différent.

[Quand elle sera partie, il sera trop tard.

Il faut quelquefois forcer le destin.

Je t'attends chez Tina dans un quart d'heure.  
Ne réfléchis pas. Éliisa.]

— L'homme de ta vie s'inquiète ? s'interroge-t-elle en tentant de regarder mon écran. Thomas est incroyable. Tu sais qu'il m'a envoyé des dizaines de SMS avant que tu n'arrives pour que je le rassure sur notre dîner ?

J'ai aussi reçu des tonnes de messages et d'ailleurs, j'en ai encore une ribambelle à lire à en croire le chiffre « 5 » affiché, sans compter ses deux appels en absence. Je suis touchée qu'il se fasse autant de souci pour moi, mais je me contente de remuer la tête de haut en bas. Inutile d'expliquer à Tina que je viens encore de me transformer Jiminy Cricket pour donner une chance à une relation à laquelle elle ne croit pas.

Je détestais ma conscience contrariante et me voilà à jouer le même rôle deux fois dans la même journée. Zut !

Le plus discrètement possible, je lis la réponse de Nicolas qui accepte de nous rejoindre au plus vite, puis je range mon téléphone dans mon sac, fière de moi.

— Pour en revenir à Nicolas. Tu es...

— Je suis intéressée, me coupe-t-elle. Mais comme je te l'ai dit, je suis aussi réaliste.

— Rien ne t'empêche de l'embrasser au moins une fois avant ton départ, histoire de vérifier si l'alchimie fonctionne et si ça vaut le coup d'espérer.

Je réponds du tac au tac et elle éclate de rire, comme si j'avais sorti une bêtise cent fois plus grosse de moi.

— Tu es sûre d'être la même que celle que j'ai aperçue au fast-food il y a quelques semaines ? Thomas est encore plus doué que je ne le croyais.

— L'amour est capable de toutes les folies. Même celle de transformer une bonne sœur en...

*Nympho... Éli, arrête tes conneries. Cette fois, tu vas trop loin !*

Je plaque ma main sur ma bouche et sens mes joues bouillir. Je me fais la conscience des autres et je ne suis même pas capable de me mettre des limites. Au secours ! J'ai failli me ridiculiser. Non, je suis ridicule, si j'en crois le rire aigu de Tina qui résonne dans tout l'appartement.

— Hum, il est vrai que Thomas sait comment rendre une femme dépendante de lui.

Mon estomac devrait se tordre et ma jalousie se réveiller. Au lieu de ça, je rejoins Tina dans le même délire et m'esclaffe à mon tour, sans perdre de vue que Nicolas ne va pas tarder à arriver. Nous restons quelques minutes à rire comme deux dindes, et cette fois, si j'ai mal au ventre c'est d'avoir contracté mes abdominaux.

Nous sommes interrompues par la sonnette de la porte. L'air étonné, Tina se dirige vers l'entrée et ouvre aussitôt sur l'invité surprise. Nicolas a les cheveux humides et ils tombent un peu sur son front. Cependant, je peux nettement voir ses yeux et la lueur qui y brille. Il est content d'être là, mais il est anxieux et reste statique sur le seuil de la porte sans dire un mot.

— Tu as... ? commence Tina, le regard braqué dans ma direction.

Elle ne termine pas sa phrase, car j'ai déjà hoché la tête.

*Oui ! J'ai donné un petit coup de pouce au destin.*

Elle me fixe en fronçant les sourcils, puis très vite son air interrogateur s'efface au profit d'un sourire coquin et dans la foulée, elle fond sur les lèvres de Nicolas. Il met quelques secondes à réagir, puis il l'attire contre lui. La connexion a l'air de fonctionner. Encore plus que je ne l'aurais cru, puisqu'ils ne s'aperçoivent même pas que j'attrape mon sac et quitte en catimini

l'appartement. Ils n'ont plus besoin de moi.

Il est presque 23 heures quand j'arrive chez moi. Je prends le temps de déplier mon lit, puis je m'allonge dessus avant de consulter les SMS de Thomas qui risquent de faire chavirer mon cœur. Mon chat d'amour descend enfin de son arbre où il passe maintenant le plus clair de son temps et il vient squatter mes chevilles.

[Passe une bonne soirée avec Tina.  
Je t'aime.]

[Tout va bien ?]

[Putain, Éli, tu pourrais me répondre !]

[Tu remercieras Tina de m'avoir rassurée.  
Sinon je prenais le premier vol pour Bordeaux.]

[Au fait, je t'aimeee !]

Je me recroqueville sous les draps et prends connaissance du message qui vient tout juste d'arriver. *Tina !*

[Tu avais raison pour l'alchimie.  
Merci.]

Le sourire aux lèvres, je compose le numéro de Thomas. J'ai tellement de choses à lui raconter que j'ai l'impression que la nuit ne sera pas assez longue. Et puis surtout, surtout, j'ai très envie d'entendre sa voix.

— Ma chérie, tu aurais mérité que je ne te réponde pas, lance-t-il grognon.

Il me taquine et déjà mon cœur s'emballe.

— Jouer les Jiminy Cricket a mobilisé toute ma concentration figure-toi, je n'y suis pour rien.

— C'est quoi cette histoire ? se moque-t-il gentiment. Qui était Pinocchio ?

Après un éclat de rire, et avec une certaine fierté, je lui raconte dans les grandes largeurs comment j'ai remis Chloé à sa place et forcé un début de relation entre Tina et Nicolas. Puis, j'en profite pour lui faire part des inquiétudes de Justine vis-à-vis des parents d'Antoine et surtout des siens.

— Eh bien, je vois que tu t'en sors très bien sans moi, ironise-t-il après avoir usé d'un tas d'onomatopées pendant mes explications. J'aurais aimé que l'on passe aux choses sérieuses avant de continuer cette conversation intéressante et discuter avec toi de ma journée, mais... si tu as utilisé toute ton énergie aujourd'hui...

— Tu parles de quoi ?

Je joue la naïve alors que je sais où il veut en venir. D'ailleurs, je n'attends que ça pour soulager mon entrejambe qui s'est affolé à l'instant même où il a décroché.

— Humm ! Je suis déjà nu sur mon lit et une bête furieusement en manque est dressée devant moi. Je me demande bien pourquoi.

Je glousse et gigote pour faire descendre Sam qui encombre mes pieds et m'empêche de

bouger.

Me déshabiller. Fermer les yeux. Écouter la voix de Thomas me faire frémir et m'emmener sur une planète où il n'y a personne d'autre que nous deux.

Je vais devoir m'en contenter et, même si ça n'est qu'à distance, même si Tina n'y croit pas, moi j'y crois et je sens que ça va être bon. Très bon. Comme toujours.

## Thomas

Vendredi. 14 heures. Cette dernière journée risque d'être la plus éprouvante de toute la semaine.

Je frotte mes yeux devant l'écran de mon ordinateur, puis j'examine la pile de dossiers que Liv a déposés sur mon bureau en début de matinée. Je dois étudier un nouveau programme de constructions à Strasbourg et décortiquer l'étude sur la réorganisation des différentes agences immobilières du groupe sur le territoire. Et en plus, mon père m'a confié officiellement le projet Hirowa qui consiste en l'ouverture d'une filiale au Japon, alors qu'il aurait dû s'en occuper lui-même. Bref, si j'espère rentrer sur Bordeaux dès ce soir, j'ai intérêt à ne pas garder les deux pieds dans le même sabot.

— Thomas, Monsieur Hirowa a appelé ce matin, mais je n'ai pas voulu déranger ta visioconférence, minaude Liv en battant exagérément des cils.

Ma collaboratrice, que je n'avais pas entendue entrer, se déhanche avec grâce jusqu'à moi. Elle pose ses mains à plat sur le plateau en verre de mon bureau et se penche en avant.

Liv a tous les atouts charme dont un homme peut rêver. Une plastique parfaite, une allure de vamp distinguée toujours en tailleur-pantalon, et une voix sensuelle à faire dresser toutes les bites de la Terre. Pourtant, il y a cinq jours que je ne pense qu'à Éliisa et au moment où je pourrai la serrer dans mes bras. Cinq jours que j'évite le regard bleu pénétrant de Liv, qui profite de toutes les occasions pour me provoquer ouvertement. D'ailleurs, en ce moment même, sa poitrine opulente subit la loi de l'attraction et s'expose sans complexe entre les pans de sa veste cintrée.

*Ses seins !*

C'est la partie de son anatomie qui m'a frappé quand je l'ai rencontrée lors de ma première visite professionnelle à Paris. Elle le sait, et maintenant que je suis devenu son patron, elle en use et en abuse.

Je me racle la gorge, essayant de rester concentré sur la dizaine de mails en attente dans ma boîte de réception, car malheureusement pour moi, nous ne sommes pas seuls. Hugues, mon directeur des ressources humaines, prend mon bureau pour un moulin depuis que ma collaboratrice y a pénétré et il ne fait qu'entrer et sortir.

— Très bien Liv, je le rappelle tout de suite, dis-je sans quitter mon écran des yeux.

Plutôt que de prendre congé, elle s'assoit sur le siège en face de moi et croise les jambes, pleine d'assurance.

— Je crois que ça n'est ni possible ni nécessaire. D'abord parce qu'au Japon, il fait déjà nuit et donc, Monsieur Hirowa n'est plus joignable. Ensuite, parce que tu auras tout le loisir de discuter avec lui, en chair et en os.

— Il ne m'a pas informé d'un nouveau séjour en France.

— C'est normal, c'est toi qui pars.

Je sursaute sur mon fauteuil de ministre et mon cœur se met à battre la chamade.

*Un voyage au Japon ? Quand ? Pourquoi ?*

— Notre avion décolle à 23 heures 30, heure française, précise-t-elle en m'adressant son plus

beau sourire. Entre le décalage horaire et le temps de vol, nous serons opérationnels lundi.

— Pourquoi « nous » ?

— Je viens avec toi.

— Tu plaisantes ? m'insurgé-je au bord de l'étranglement.

— Hugues n'est pas disponible ce week-end, même si c'est lui qui a fait tout le travail en amont. Bref, je suis ta collaboratrice et... ton père a jugé que, étant moi aussi très au courant de ce dossier, j'étais capable de t'épauler.

Encore un coup de Jack le maléfique qui devait être au courant de l'indisponibilité de Hugues pour ce week-end.

*Putain, mais vivement qu'il se barre ! Il m'a emmerdé toute la semaine et il faut qu'il continue !*

— Les plans en 3D que Monsieur Hirowa avait apportés lors de notre dernière entrevue étaient très explicites. Il ne m'avait pas dit qu'une visite sur place était nécessaire. Et sans vouloir t'offenser, je suis tout à fait capable de me débrouiller seul.

Elle ricane en rejetant sa tête en arrière.

— Quoi ?

— Ton père te connaît par cœur !

*Ça, ça m'étonnerait !*

— Il m'a précisé que tu risquais de rechigner en invoquant ce fameux accord et ma présence euh... comment dire... accessoire, explique-t-elle, l'œil rieur. Il m'a donc conseillé de te rappeler qu'il *restait* encore le big boss et faisait toujours partie du conseil d'administration... etc., etc. Il a aussi insisté sur le fait qu'il faisait un effort et acceptait que tu prennes un long-courrier au lieu d'utiliser un de ses jets privés.

*Ça, c'est ce qui s'appelle appâter un âne avec une carotte !*

— Chantage !

— Appelle ça comme tu veux, souffle-t-elle, l'air contrit. En attendant, tu vas devoir me supporter quelques jours.

Je serre les poings sous mon bureau, pris d'une envie de tordre le cou à mon père pour qu'il rende son dernier soupir et me foute la paix. Avec ce nouveau coup en douce, je le soupçonne de vouloir me mettre à l'épreuve de la tentation et surtout d'avoir fait le nécessaire pour m'éloigner un peu plus d'Élisa.

« Malade », m'a dit Jorge ? Eh bien, pas assez pour perdre le goût de la provocation. Putain ! Il retourne aux États-Unis dans quelques heures et il faut qu'il m'emmerde jusqu'au bout !

Je soupire et ferme les yeux. Les voyages professionnels vont faire partie de mon quotidien désormais, et Liv étant ma collaboratrice, il va bien falloir que je m'habitue à sa présence régulière. Seulement voilà, lors de notre première rencontre, j'étais encore ce chasseur sans scrupules qui cherchait une nouvelle conquête à se mettre sous la dent. Je lui ai fait du rentre-dedans en espérant assurer mes arrières quand j'aurai réussi ce pari stupide avec Élisa. Du coup, depuis lundi, Liv doit croire dur comme fer qu'elle a une chance avec moi et profite de la moindre occasion pour mettre en avant ses attributs féminins. J'ai usé d'une tonne de stratagèmes pour lui faire comprendre qu'elle se fatiguait, mais elle doit être persuadée que la présence de mon père est le frein qui m'empêche de la sauter.

*Quelle connerie !*

Elle est sur le point de franchir le seuil de mon bureau quand mon père entre à son tour.

— Liv ! crache-t-il avec une condescendance triomphante qui me hérissé le poil.

— Monsieur Andrews.

Elle le salue d'un sourire et se tourne vers moi.

— On se voit ce soir donc ? minaude-t-elle.

Je hoche la tête avant qu'elle ne referme la porte et fixe ensuite la figure paternelle qui affiche un air satisfait.

J'ai passé mon adolescence à regretter de ne pas avoir des rapports plus fréquents avec lui. Maintenant, je me dis que me mettre à l'écart a sans doute été le plus beau cadeau qu'il ne m'ait jamais fait. C'est le cinquième jour que je me le coltine et je n'en peux plus. Mais alors plus du tout.

Quand j'étais étudiant, mes camarades et moi parlions souvent entre nous des 3 C : « Le Cul Collé sur la Chaise ». Comme l'impératif est le seul mode que mon père sache conjuguer, c'est une théorie qui lui convient très bien. D'ailleurs, si je me concentrais, je pourrais peut-être trouver d'autres définitions à ces initiales.

*Vivement qu'il traverse l'Atlantique ! Une semaine avec lui et j'ai l'impression d'avoir de nouveau dix ans.*

— Papa ! C'est quoi cette histoire de séjour au Japon à la dernière minute ?

— Le travail, évidemment ! Être le P.D.G. d'une entreprise comme la mienne ne permet pas d'avoir des horaires de fonctionnaire. Il en est de même pour toi si tu espères rester le directeur de la filiale française.

— Arrête ! Tu sais tout comme moi que ce voyage n'est pas indispensable et que la présence de Liv l'est encore moins. S'il y a des points supplémentaires à négocier avec Monsieur Hirowa, nous pouvions tout à fait organiser une visioconférence. Je suis certain qu'il n'y aurait vu aucun inconvénient. J'avais d'autres projets pour ce week-end, figure-toi !

Alors que je bous, mon père se contente de me jauger, avec un sourire en coin des plus méprisants. Puis, il prend la place qu'occupait Liv sur le fauteuil en face de moi.

— Cette jeune femme sans intérêt va devoir sortir de ta tête. Il faut que tu te concentres un peu plus sur tes nouvelles responsabilités.

— Oh ! Parce que tu crois qu'en me jetant dans les bras de Liv, ça changera la donne ? Je te le répète, Élisabeth est *ma* petite amie ! *My girlfriend* <sup>[9]</sup> ! Veux-tu que nous reprenions cette discussion en américain pour améliorer ta compréhension ?

— N'insulte pas mon intelligence et baisse d'un ton ! J'ai saisi. Mais si tu penses trouver l'amour ou je ne sais trop quoi d'autre avec cette femme sans ambition, tu fais fausse route.

— Comment peux-tu juger Élisabeth alors que tu ne la connais même pas ?

— Ce que j'ai vu m'a largement suffi.

Je me retiens de bondir de mon siège en agrippant les accoudoirs, car si je desserre les poings, ils termineront leur course sur la mâchoire de mon père.

— Parce que tu crois qu'une collaboratrice rentre plus facilement dans le rang ?

— Liv est une De la Mantrie.

— Et alors ? Le fric tu l'as déjà, papa. Ne me dis pas que le simple fait qu'elle ait une particule confortera ton orgueil ?

— Elle est jolie. Elle a une tête bien faite et un dévouement pour l'entreprise hors du commun. Tu n'ignores pas que Paul de la Mantrie est P.D.G. du groupe P.L.M. et qu'il possède plusieurs chaînes de restaurants hauts de gamme et différents hôtels de luxe à travers le monde ?

— Parce que tu envisages de t’attaquer à ce secteur d’activité ? Je suis ravi de le savoir ! Je te rappelle qu’en tant que directeur, je suis censé être informé avant d’être mis devant le fait accompli. Quoi qu’il en soit, je ne compte pas trouver une femme par intérêt. Ni maintenant ni plus tard. Ce n’est pas ce que tu espérais avec Liv quand même ?

Bien sûr, ma question trouve lettre morte, comme chaque fois que le roi Andrews décide qu’une réponse est inutile. Et moi, je bouillonne de l’intérieur. Je ne supporte pas sa morgue envers Éliisa et encore moins son objectif d’un arrangement familial pour satisfaire sa soif de pouvoir.

*Et l’amour dans tout ça ? Putain, il devrait savoir pourtant que l’on n’aime pas sur commande !*

— Bordel, papa ! Quand tu es tombé amoureux de maman, tu ne t’es pas posé ce genre de question ! Elle n’était pas issue de la noblesse à ce que je sache !

À la seconde où je sors mon dernier mot, son sourire sarcastique disparaît derrière un masque glacial presque effrayant. Ses yeux m’assassinent et il tape du poing sur le bureau avec une violence inouïe, si bien que mon pot à crayon tressaute et se renverse en entier.

Alors qu’il s’apprête à me cracher le fond de sa pensée, Hugues fait son apparition. Obligé de contenir son incompréhensible colère, mon père serre les dents et inspire longuement.

— Allez nous chercher un café ! ordonne-t-il sans même daigner le regarder.

En dehors de ses compétences professionnelles, je dois reconnaître que ce brun aux allures de gendre parfait a des qualités. Surtout une en fait : celle de supporter les caprices à répétitions du roi Andrews sans ciller.

Pourtant, je n’apprécie pas ce mec plus que ça. Avec ses regards en coin, et sa manière de fureter sans arrêt près de moi, il me gonfle. Enfin bref, je vais devoir m’en contenter, du moins tant que mon père aura son mot à dire, et plus exactement jusqu’à ce que la direction générale d’Andrews Corp. me revienne. Autant dire dans un milliard d’années !

Sans un mot, Hugues fait demi-tour et Jack reprend là où il s’était arrêté :

— Nous étions d’accord depuis longtemps pour ne plus aborder ce sujet, tonne-t-il le regard noir.

*Maman !*

Ma conversation avec Éliisa trotte dans ma tête depuis plusieurs jours et une multitude de questions viennent s’y mêler. J’étais si narcissique et arrogant que je n’ai jamais pris la peine de me poser pour essayer de comprendre les raisons des non-dits qui m’entourent depuis des années.

Pourquoi personne n’est venu me chercher pour aller à l’enterrement de ma mère ? Certes j’étais un enfant, loin de ma famille, mais un jet privé aurait pu me conduire en quelques heures là où était ma place. Près d’elle...

Pourquoi mon père ne m’a-t-il jamais emmené sur sa tombe ? S’il avait voulu me protéger les premières années – ce dont je doute fortement –, il aurait pu, il *aurait dû* me le proposer par la suite !

Pourquoi refuse-t-il toute discussion la concernant depuis sa disparition ? Sa peine ne justifie pas un tel emportement. D’autant que, aussi loin que je me souviens, j’ai toujours pensé que le cœur de mon père n’était fait que de glace ou de pierre.

Pourquoi n’ai-je pas été plus curieux et insistant pendant ces vingt dernières années ?

*Putain ! Je suis le connard le plus abject de l’univers et je ne le réalise que maintenant.*

— Papa, tu m’as imposé ce silence sans me demander si j’étais d’accord. Comme tout le reste

d'ailleurs...

L'emprise de mon père ne s'est pas arrêtée à une autorité quasi despotique et oppressive. Il m'a retourné le cerveau. Heureusement, Éliisa m'a ouvert les yeux sur mon nombrilisme. J'ai tellement voulu oublier qui j'étais, créer coûte que coûte ma propre histoire, que j'en suis même arrivé à accepter l'inacceptable. Pourtant, il n'y a pas un seul jour sans que je pense à ma mère. Sans que je me souvienne du regard tendre qu'elle posait sur moi lorsque nous déjeunions ensemble le matin avant l'école. De sa voix douce quand elle me chantait des chansons le soir. De son rire... mais aussi de ses pleurs.

*Bordel !*

— Et pour cause ! raille-t-il toujours aussi méprisant. Ton immaturité ne dépasse pas celle d'un enfant de dix ans !

— Peut-être parce que c'est l'âge auquel je n'ai plus eu personne pour me tenir la main ?

J'ai envie de vomir de dégoût alors qu'il ne daigne même pas lever les yeux de son téléphone portable pour me répondre.

— Où est enterrée maman ?

Aussitôt, son doigt se fige sur l'écran. Pendant un instant, son visage se crispe, ses traits se tendent puis, très vite, il reprend son air impénétrable, mais redresse quand même la tête.

— C'est un sujet que je n'ai pas envie d'aborder avec toi aujourd'hui ! Nous n'avons pas le temps de nous attacher à ce genre de détails.

— Un détail ? Merde !

Bouillonnant de colère, je bondis hors de mon siège et entame de longs va-et-vient entre mon bureau et la fenêtre pour essayer de me calmer.

Si malgré la rage qui me ronge de l'intérieur, je n'avais pas la crainte de passer à côté de l'opportunité professionnelle de ma vie, je lui aurais sauté à la gorge. Dieu est témoin que j'aurais avancé la date de ses funérailles. En fait, je ne rêve que de ça pour évacuer la tension accumulée depuis des jours, des semaines, et même des années.

— Quel père cache ce genre de choses à son enfant ?

Et quel fils ne pense avec délice qu'au moment où son père aura les deux pieds devant ?

C'est officiel, Jack Andrews m'a rendu psychopathe.

— Je quitte Paris dans moins d'une heure. Il faut que j'y aille.

Comme d'habitude, l'autorité avec laquelle il me répond ne supporte aucune remontrance. Je serre les dents et les poings, à deux doigts de lui cracher que je suis au courant pour sa maladie. Puis je choisis de me murer dans le silence, pour deux raisons principales : celle de ne pas trahir Jorge qui prend des risques pour me défendre et surtout, cette espèce d'ambition sans limites, qui s'apparente à de la vengeance et que je traîne depuis des lustres. Je veux accéder à la place que j'ai gagnée par mon travail et montrer à ce connard que je ne suis pas le bon à rien qu'il prétend.

Jack Andrews est l'homme le plus abject que je connaisse. Seulement, c'est aussi celui qui a main mise sur mon avenir et il peut tout faire basculer d'un simple claquement de doigts. Tant qu'il est P.D.G. et surtout, tant qu'il est encore en France.

Alors qu'il tourne les talons et sort sans se retourner, je bougonne dans mon coin.

*Putain ! Je le déteste d'être celui qu'il est ! D'être encore là alors que ma mère n'est plus. Comment est-il possible d'avoir autant de haine envers son propre père ?*

J'inspire, expire, et finis par donner une claque au capot de mon ordinateur qui se ferme avec brutalité.

Il est 15 heures et ma journée de travail n'est pas terminée. Je bipe mon chauffeur qui, comme

d'habitude, arrive sur-le-champ avec une discrétion absolue.

— Jorge !

— Oui, Monsieur.

— Mon retour à Bordeaux est annulé. J'imagine que vous en connaissez la cause : Jack Andrews le maléfique.

— Je viens de l'apprendre. Je suis désolé, Monsieur.

— Pas tant que moi, Jorge. Pas tant que moi. Bref ! J'ai un service à vous demander.

— Bien sûr, Monsieur.

— Je ne sais pas combien de jours je serai absent, mais en attendant mon retour, j'aimerais que vous en profitiez pour faire quelques recherches.

— À quel sujet ?

— Au sujet de ma mère. Vous avez sans doute plus de souvenirs que moi. J'aimerais que vous trouviez son lieu de naissance. Que vous vous procuriez son acte de décès et toutes les informations me permettant de savoir où elle a été enterrée. À moins que vous ne le sachiez vous-même.

Je me fais des idées ou Jorge est en train de pâlir ?

*Putain lui aussi est bizarre, y a pas à dire !*

Entre Hugues qui est très étrange, Liv trop collante, mon père toujours aussi détestable, Tina qui me cache sa présence à Paris et maintenant mon chauffeur qui affirme être de mon côté, mais n'est pas aussi insensible que d'habitude, je ne sais plus sur quel pied danser.

Je secoue la tête pour faire déguerpir ce début de parano affolant alors que Jorge ouvre enfin la bouche :

— Pourquoi vouloir obtenir ces informations... je veux dire... maintenant ?

*Allez ! Lui aussi va commencer à mettre l'accent sur mon aveuglement ?*

— Parce que ça a trop duré, Jorge.

Il se racle la gorge et m'assure faire le nécessaire avant de sortir de mon bureau. Je m'affale dans mon fauteuil et ferme les yeux. Maintenant, il me reste à appeler Élisabeth.

Savoir qu'elle est rentrée seule à Bordeaux le week-end dernier m'avait laissé un goût amer dans la bouche. C'était céder à mon père, lui donner raison et l'autoriser à guider ma vie une fois encore. Et puis, nos coups de fil quotidiens et le téléphone rose ne remplacent pas sa présence. Alors devoir lui annoncer que mon retour est repoussé est une torture.

Cinq jours que j'attends de la rejoindre. Que tous les soirs je me contente de jouir entre mes mains sans pouvoir la toucher. Que je l'entends me raconter sa journée et ses soirées sans pouvoir y participer, refoulant ma jalousie pour ne pas la braquer.

Cinq jours de manque, durant lesquels elle n'a cessé de me promettre un week-end torride... et cinq minutes avec mon père pour remettre en question tout ce que j'ai espéré.

## Élisa

À force de regarder Justine arpenter mon appartement en long et en large, son portable collé à l'oreille, j'ai le vertige. J'écarte mon ordinateur de mes genoux et m'enfonce dans le dossier de mon canapé en soupirant. Antoine révisé à côté de moi tout en gloussant dans sa barbe.

— Sauce blanche ? Samouraï ? bougonne-t-elle, impatiente que quelqu'un décroche à l'autre bout du fil.

— Peu importe.

Après mes parents, c'est maintenant au tour de mes amis de vouloir me gaver comme une oie. Je suis résignée, même si à cause d'eux, je vais devoir envisager d'aller voir une diététicienne sous peu pour perdre du poids. Alors, quelle que soit sa commande, tout me conviendra.

Malgré leur obsession de la bouffe, j'ai passé une excellente semaine avec eux deux. Je me suis surprise à aimer la piscine pourtant bondée, à apprécier manger au pub, et même à m'amuser comme une folle à faire du paintball. Et puis, chaque soir, j'attendais mes rendez-vous téléphoniques avec mon homme, bien sûr.

Seulement aujourd'hui, je suis à cran. Dans quelques heures, je vais le retrouver pour de vrai et, depuis que je connais l'heure exacte de son arrivée, des papillons se bousculent au creux de mon ventre. J'ai hâte. Tellement hâte que je m'excite toute seule et que mon entrejambe commence même à s'humidifier. Alors tout compte fait, supporter les repas sur le pouce de Justine, ce n'est pas le plus important.

— OK ! Je te prends comme moi, soupire ma meilleure amie tout en s'éloignant vers la porte d'entrée.

Alors que nous avons décidé de passer notre après-midi à réviser, elle est aussi tendue qu'un string et ne pense qu'au dîner qui l'attend ce week-end avec les parents d'Antoine.

Je lève les yeux au ciel et caresse Sam qui a sauté sur mes genoux.

— Irrécupérable, murmuré-je à mon voisin dont la concentration ne faiblit pas.

— À qui le dis-tu ! Mais c'est comme ça qu'on l'aime, non ?

En effet, Justine ne serait pas ma Ju d'Amour si elle n'était pas aussi exubérante et directe. Cependant, si quelquefois elle apprenait à se poser, je ne serais pas ma mécontente non plus.

— C'était laborieux, s'exclame-t-elle après avoir raccroché. Sérieusement, ce type devrait prendre des leçons de français. Je comprenais un mot sur deux. La commande sera prête dans une demi-heure. Je te laisse y aller, mon chat ?

Antoine acquiesce, comme d'habitude. Quant à moi, des frissons courent le long de mes cuisses et je me trémousse sur l'assise du canapé, si perturbée par l'arrivée imminente de Thomas que la simple allusion aux cours de français me rappelle les cours particuliers de langues auxquels il m'a initiée. Le sexe appelle le sexe et là, je suis une nymphomane débutante et en manque.

*Bon sang !*

— J'ai la dalle et toi, tu as intérêt à prendre un maximum de force pour ce soir ma chérie ! Sexy-man risque de vouloir rattraper une semaine d'abstinence et tu vas avoir besoin d'une énergie hors du commun.

J'esquisse un léger sourire, trop occupée à resserrer un peu plus mes jambes. Je me connais par cœur maintenant et les fourmillements qui s'accroissent dans le bas de mon ventre m'inquiètent. À cause de nos exploits sexuels à répétition par téléphone, mon esprit a une imagination folle et part au quart de tour, entrant dans des délires hallucinants. Alors, si Justine continue ses allusions salaces, je ne vais plus pouvoir me contrôler.

— Ne me dis pas que tu n'y as pas pensé ? insiste-t-elle devant mon silence. Ton Apollon va être bouillant !

Antoine glousse près de mon oreille et moi je me tortille de plus en plus sur ce canapé.

*Oh bon sang de bon sang ! Il faut que je trouve une solution à mon problème.*

— Va avec Antoine ! proposé-je timidement. Je vais essayer d'appeler ma mère, car... comme tu le dis si bien, ce week-end je n'aurai pas le temps. Tu sais comme elle est bavarde. Tu seras mieux avec ton chéri, à moins que tu préfères prendre racine à côté de moi ?

Quand Justine penche la tête sur son épaule, je crains qu'elle ne gobe pas mon grossier mensonge. Puis elle grommelle un étrange « OK » avant d'enfiler son manteau et je soupire de soulagement.

Moins de cinq minutes plus tard, je suis enfin seule. Par sécurité, je cours fermer la porte à clé.

En réalité, je ne prévois pas d'appeler ma mère. Je l'ai eue au téléphone hier soir et elle est informée jour après jour de mon quotidien, même si je n'ai pas parlé de mon week-end pourri à Paris. Dans l'immédiat, ma préoccupation est ailleurs. Mon corps n'a plus de secrets pour mes mains devenues expertes en matière de plaisir solitaire et il faut à tout prix que je m'allège de cette montée d'hormones trop envahissante. Un peu comme une droguée en pleine crise de manque, c'est plus fort que moi. Après, il faudra que j'arrête de faire l'amour à distance avec Thomas, car à l'heure actuelle, c'est tout bonnement ingérable pour ma libido à fleur de peau. Seulement, voilà... Quelle autre alternative avons-nous ?

Bref ! Une chose à la fois. J'ai plusieurs dizaines de minutes devant moi, mais pas assez de temps pour m'encombrer le cerveau avec ça. La gestion de ma vie sexuelle se fait pour le moment au jour le jour. Et là, c'est urgent !

Je m'apprête à déboutonner mon jean quand mon mobile se met à vibrer sur la table en formica. Je me précipite dessus et tremble d'impatience en voyant le prénom de Thomas s'afficher sur l'écran. L'appel providentiel que je n'attendais pas et qui tombe à point nommé. En deux temps, trois mouvements, je décroche et ne lui laisse pas le temps de parler.

— Mon cœur ! Oh, mon Dieu, si tu savais comme tu me manques et comme j'ai hâte que tu sois là.

— Éli...

Son long soupir las et sa voix faible me donnent un coup dans le plexus. J'ai le souffle coupé et un mauvais pressentiment pointe le bout de son nez au creux de mon ventre.

*Que se passe-t-il ?*

— Éli, il y a eu un changement de dernière minute.

— Oh...

— Je ne peux pas rentrer ce week-end. J'ai un avion à prendre pour Tokyo en fin de journée.

— Oh...

Mon estomac se noue si fort qu'un goût de bile remonte dans ma gorge. Je ferme les yeux pour contenir les larmes qui se bousculent au bord de mes paupières. C'est la douche froide. Elle est même glaciale. Les papillons sont repartis dans leur tanière sans faire de bruit et seul mon

string humide est encore le témoin de mon désir enrayé.

— Je suis désolé, ma chérie. Avec le décalage horaire, ça risque d'être difficile de s'appeler. Surtout avec tes cours. Si tout va bien, je serai de retour jeudi, donc largement à temps pour le week-end prochain. En attendant, envoie-moi ton adresse mail par texto, je te donnerai des nouvelles comme ça.

— Je suppose que c'est un coup de ton père ! grogné-je, partagée entre frustration et colère.

— Gagné !

— Thomas !

*Combien de temps encore Jack Andrews va-t-il avoir main mise sur sa vie ?*

— Il part aujourd'hui. Il m'a pris de court, mais ça ne se reproduira pas, je te le promets. À New York, il n'a aucun contrôle sur mes allées et venues.

Je me demande qui de nous deux est le plus naïf. Moi, persuadée que j'arriverai à affronter Jack Andrews sans faillir et que notre amour sera plus fort que l'éloignement ? Ou Thomas, convaincu que le départ de son père sera la solution à la majeure partie de nos problèmes avec lui ? Il faut qu'il réagisse lui aussi ! Comme Justine. Comme Tina.

Bon sang ! Ce qu'on était bien chez mes parents ! Dans notre bulle. Sans penser au lendemain. Loin de son père. Ensemble. Tous les deux.

— Thomas, je ne suis pas une poupée disponible uniquement quand ton emploi du temps te le permet. J'ai accepté de faire des efforts, mais à condition que toi aussi tu y mettes du tien.

Je grogne, mais j'ai surtout une terrible envie de pleurer.

— Éli... s'il te plaît... c'est assez difficile comme ça. Tu vois, c'est...

— De jour en jour, je comprends un peu plus que l'argent dirige ta vie et je ne suis pas certaine de pouvoir le supporter. Si le week-end prochain il y a un autre voyage, tu feras comment ?

— Éli ! J'ai... j'ai réfléchi. Je...

Son hésitation mêlée au ton grave de sa voix me fait froid dans le dos et aussitôt, je regrette d'avoir été aussi dure. Je manque d'air et le sol se dérobe sous mes pieds. Heureusement, le plateau de la table m'évite de chuter en arrière. Je m'y accroche et prends une grande inspiration avant de poser la question pour laquelle je ne suis pas certaine d'avoir envie de connaître la réponse.

— À quoi as-tu réfléchi ?

— À « nous ». Enfin... à notre éloignement. C'est si brutal après la semaine qu'on a passée ensemble. Je ne sais pas comment je vais pouvoir le supporter.

Ma tête se met à tourner si vite que je suis obligée de rassembler toute mon énergie pour atteindre le canapé et m'y laisser tomber lourdement. Mon cœur pèse une tonne et il est sur le point de se décrocher.

*Il me quitte ?*

Après m'avoir répété des dizaines de fois qu'il m'aimait, il me quitte parce qu'il est incapable d'une abstinence de quelques jours ?! Un coup de poignard vient de transpercer mon thorax et bloque ma respiration. Mes oreilles bourdonnent. Ma bouche n'articule plus et le seul mouvement que je peux encore faire est de faire cligner mes yeux embués de larmes.

— Éli ?

*Il me quitte ? Bon sang ! Que puis-je répondre à ça ?*

— Éli ! insiste-t-il à nouveau. Viens vivre avec moi à Paris.

Je crache l'air emprisonné dans mes poumons, prête à suffoquer, mais soulagée d'avoir fait

des suppositions idiotes.

J'ai bien entendu ? Paris ? En plein milieu de l'année scolaire ! Je ne sais pas s'il a perdu la tête, mais une tonne de questions se bousculent au portillon de la mienne.

— Et la fac Thomas !

— Je peux faire transférer ton dossier en quelques jours.

*Évidemment, un Andrews peut tout faire !*

— Sam ?

— Je pense qu'il m'a adopté. Mon appartement est assez grand pour accueillir un chat. Ce sera lui le roi.

— Tu me demandes de quitter Justine et Antoine ?

— C'est le seul point pour lequel je ne peux rien faire. Mais il y a le train, l'avion. Tu pourras les voir quand tu veux et même les inviter chez... (il hésite quelques secondes)... chez nous.

*Chez nous ? Oh bon sang ! Dans l'appartement de standing que Jack Andrews vient de lui attribuer ? Mon Dieu !*

— Que fais-tu de ton père ? Tu as vu sa réaction à l'hôtel la semaine dernière.

Cette fois, il ne me répond pas du tac au tac. Le sujet le plus sensible n'a pas de solution.

— Thomas !

— Il ne dirigera pas ma vie privée. Il va falloir qu'il s'y fasse. Je suis le directeur d'Andrews Corp. France et lui s'envole pour les États-Unis dans quelques heures. Il a trop d'orgueil pour faire des vagues quand je serai sous le feu des projecteurs.

Tout quitter pour lui alors que nous nous connaissons depuis à peine deux mois ? C'est de la folie ! Et malgré toute ma détermination, ça va beaucoup, beaucoup trop vite pour que j'aie le temps de m'habituer.

— Thomas, j'ai... j'ai besoin de réfléchir. Je... je commence à peine à m'acclimater à cette ville. Je...

— Je t'en prie, réfléchis. Je sais que c'est un énorme pas en avant, mais... il n'y a pas d'autre alternative. As-tu envie de vivre chaque semaine comme celle-ci ? Avec le téléphone comme simple moyen de contact ? Tu me manques. J'ai l'impression que je n'arriverai pas à avancer sans toi à mes côtés.

S'il comptait me culpabiliser, il n'aurait pas pu faire mieux.

Monsieur l'arrogant est de retour derrière son apparente douceur.

« *Je te veux, je t'aurai, je te garderai* ».

Ça ne marche pas comme ça, j'ai une vie moi aussi. Elle me plaît de plus en plus et je n'ai pas prévu de la quitter maintenant.

— Je t'ai dit que j'allais réfléchir. Je commence à peine à remonter la pente. Ne fous pas tout en l'air en me forçant à faire des choix.

— Je t'aime.

Mon cœur se serre.

— Moi aussi je t'aime, mais pas à n'importe quel prix. Tu comprends ?

— Je comprends.

Il semble réellement déçu, et quand je raccroche, je suis sens dessus dessous. Je comprime le téléphone entre les mains et mets toute mon énergie pour ne pas éclater en sanglots. Je dois me maîtriser avant que mes amis reviennent. Justine est assez perturbée par son futur dîner sans lui rajouter un coup de stress.

Alors, je vais prendre sur moi. Comme je l'ai fait pendant toutes ces années où je me suis

enfermée dans une coquille vide et où personne n'a su ce qu'il m'était arrivé.

Sam saute sur mes genoux. Je le caresse pour évacuer ma peine et déglutis plusieurs fois, déterminée à ravaler mes larmes avant qu'elles soient hors de contrôle.

Rien ne semblait pouvoir briser mon optimisme à toute épreuve et ma soif d'avancer. Rien ou plutôt personne. Personne, sauf Jack Andrews, qui m'assène un coup en plein cœur.

*Au Japon ? Comme ça au dernier moment ?*

*À Paris pour habiter avec Thomas ?*

Je me précipite sur mon placard et m'empare de la dernière plaquette de chocolat. Le premier carré est croqué en deux temps trois mouvements. Le deuxième subit le même sort entre mes dents enragées et les deux suivants fondent dans ma bouche avant de me filer la nausée.

*Mauvaise idée.*

Je prends soin de donner un tour de clé dans l'autre sens, au cas où Justine et Antoine apparaîtraient plus vite que prévu, puis je mets mon ordinateur sous tension et ouvre mon journal intime, seul moyen d'évacuer mon angoisse. Le temps m'est compté pour recharger mes batteries. Alors, j'écris, j'écris, j'écris. Sans m'arrêter. Sans voir les minutes défiler... Jusqu'à ce que j'entende la porte s'ouvrir dans mon dos.

— Madame est servie ! s'exclame-t-elle en brandissant un gros sachet en papier devant sa tête.

Aussitôt, je ferme mon ordinateur et le range dans mon sac. L'odeur des kebabs emplit la pièce et augmente ma nausée débutante. Je porte la main sur mon estomac et grimace un sourire que j'espère le plus naturel du monde sans dire quoi que ce soit, car malgré tous mes efforts, j'ai peur que ma voix tremble trop.

— Tu as eu ta mère ?

Concentrée sur ma respiration, je mets plusieurs secondes à comprendre de quoi Justine me parle.

*Courage ! Courage ! Il faut que tu passes au-dessus de ta déception. Jack Andrews ne doit pas avoir le dernier mot.*

Ma conscience, mon Jiminy Cricket à moi, est bien au rendez-vous, et si j'ai souvent eu envie de l'étrangler, à cet instant précis, je l'embrasserais de ne pas m'avoir abandonnée.

— Euh... oui... elle se préparait à partir travailler. Nous n'avons pas pu beaucoup discuter.

— Garde ta voix pour Sexy-man. C'est mieux !

Le clin d'œil espiègle qu'elle m'adresse avant de s'enfermer dans les toilettes n'arrive même pas à me tirer un début de sourire. Ma gorge recommence à se serrer et je retiens avec une énergie incroyable des larmes qui menacent de venir brouiller ma vue.

Je suis comme Jean qui rit et Jean qui pleure. Comme Docteur Jekyll et Mister Hide. Changer d'humeur à la vitesse de la lumière m'épuise. J'ai présumé de mes forces et j'en paie les pots cassés.

*Inspirer. Expirer. Inspirer. Expirer.*

Il y a trois mois, j'errais encore comme une somnambule, noyée dans le chagrin, la rancœur et la honte. Puis, j'ai découvert l'envie, le plaisir et l'amour, dans les bras de Thomas. J'ai connu des moments de doutes, en gardant toujours l'espoir. J'ai sombré dans les abysses de l'horreur quand j'ai avoué mon secret à mes parents. J'ai ressenti une colère immense quand j'ai appris que celui que j'aimais m'avait menti. J'ai expérimenté les prémices du bonheur, avec la semaine la plus fantastique de toute ma vie, les yeux remplis d'étoiles et des papillons plein le ventre. J'ai fait preuve de courage en encaissant la décision brutale de Monsieur Jack Andrews. Mais là,

malgré tout ce que j'ai déjà traversé, j'ai beaucoup de mal à me convaincre que je vais avoir la force de vivre au rythme des directives de cet homme machiavélique.

*Pense à Thomas. À ce qu'il vit de son côté. Il t'aime. Il t'aime. Il t'aime...*

Antoine, qui m'observe du coin de l'œil depuis son retour, profite de l'absence de Justine pour poser délicatement sa main sur ma cuisse.

— Tu es sûre que tout va bien ? demande-t-il, l'air inquiet. Tu es toute pâle.

— Oui, oui. Je pense que j'ai manqué de sommeil cette semaine. J'ai voulu faire la forte et c'est le retour de bâtons.

— Tu me le dirais si quelque chose n'allait pas ?

— Bien sûr ! Quand j'aurai avalé cet énorme truc dégoulinant, mon corps aura assez d'énergie pour tenir jusqu'à dimanche sans manger.

Ma blague me donnerait plus envie de pleurer que de rire. Pourtant, je prends sur moi, encore, et croque à pleines dents dans mon kebab.

*Plus de signe de faiblesse. Jamais.*

À force de me le répéter, j'arriverai peut-être à ce que ce soit une réalité. Qui sait ?

L'après-midi devient studieux. La charge de travail est immense, mais les partiels approchent à grands pas, et il me reste une chance de rattraper tout le retard accumulé depuis septembre si je continue sur ma lancée. Mes parents méritent d'être fiers de moi. Alors, je lis, j'écris, je corrige, je recopie. Bref, j'essaie de me concentrer sur le but que je me suis fixé : travailler. Travailler. Travailler... pour oublier tout le reste.

*C'est toujours mieux que de baiser pour arriver au même résultat.*

En cette fin d'après-midi, ma conscience parvient même à m'extirper un sourire en coin.

— Ras-le-bol..., souffle Justine en levant la tête de son ordinateur.

— Ouais, confirme Antoine qui s'étire.

— Je ne me rappelle pas avoir travaillé aussi longtemps de toute ma vie ! assuré-je, à moitié groggy.

Je consulte l'heure sur mon portable. Il est bientôt 18 heures. Tout ce temps à potasser mes cours m'a assommée. Je jette un œil vers mes amis qui s'embrassent avec tendresse et leur baiser me renvoie à ma propre réalité. Je me lève d'un bond, décidée à ne pas me laisser de nouveau envahir par le chagrin. Puis j'ouvre le tiroir de ma table basse et tâtonne tout au fond. J'en extrais l'enveloppe, un peu chiffonnée, contenant les mille euros de mon accident.

Puisque Thomas n'a pas le courage de se confronter à son père et de taper du poing sur la table, je vais me servir de son petit cadeau pour m'amuser à ses frais. Et si l'argent a souvent des travers que je ne supporte pas, dans l'immédiat, il va m'apporter une pointe de satisfaction !

*Esprit de vengeance, bonjour !*

— Après l'effort, le réconfort, je vous invite au restau, ça vous tente ? dis-je en recomptant les billets.

Justine ouvre de grands yeux.

— T'es devenue folle ?!

— Vous m'avez traînée toute la semaine. Ce soir, c'est à mon tour.

— Mais, Thomas ?

— Il vient de me prévenir qu'il rentrait demain à cause d'un imprévu, alors je ne vais pas me priver.

Je ne sais pas quelle force m'anime pour dire ce genre de mensonge sans trembler, mais

toujours est-il que ça marche ! Enfin, ça en a tout l'air, puisque ma meilleure amie ne fronce même pas du nez.

— Comme tu devais être occupée, Ju et moi pensions aller en boîte ce soir, précise Antoine, l'air gêné. Alors...

Je me souviens qu'il m'avait dit adorer danser, mais qu'il ne sortait pas, car il ne voulait rencontrer aucune autre fille.

*Eh bien, moi aussi je suis amoureuse, mais je n'ai pas l'intention de me morfondre parce que Monsieur Andrews Junior n'a pas le courage de s'imposer devant son père !*

— Allons en boîte alors ! m'exclamé-je sous le regard éberlué de mes deux amis.

— Sérieux ? s'étonne Justine. Tu veux bien venir avec nous ? Il risque d'y avoir beaucoup de monde. Des mecs un peu louches. Des... euh... des gens bourrés...

— Écoute, Ju. J'ai tourné la page en vacances. On en a déjà parlé. Et puis j'ai eu un aperçu avec Virginie et David et j'ai réussi à m'en sortir haut la main. Alors, puisque ma situation compliquée avec Monsieur Sexy-man risque de durer un certain temps, je n'ai pas l'intention de me morfondre tous les jours, même si je reste attachée à mon canapé et à Sam. Thomas arrive demain et, en attendant, je compte bien m'amuser. Capisci<sup>[10]</sup> ?

— Tu m'étonneras toujours, glousse-t-elle.

*Je m'étonne moi-même à vrai dire !*

Nous convenons de nous retrouver ici deux heures plus tard et mes amies s'en vont le temps de se préparer. Après une douche rapide, j'hésite entre une des robes rapatriées de chez mes parents, sobre et classique, et une de celles que Thomas m'a achetées en vacances, beaucoup plus à la mode, mais aussi plus sexy. Pour ne pas tirer le diable par la queue, je choisis la première et ne force pas trop sur le maquillage non plus. Un dernier coup d'œil dans le miroir de ma salle de bain et je suis prête pour ma première nuit bordelaise.

Je saisis à la volée mon téléphone sur la table et consulte le message en attente de lecture.

[Je t'appelle quand je suis à l'aéroport.]

Moi, je le fais maintenant !

Ni une ni deux, je compose le numéro de Thomas, histoire de lui faire regretter son départ et lui montrer que, sans lui, je peux aussi m'amuser.

— Tu es en avance. Impatiente de m'entendre ?

*Arrogant et prétentieux !*

Pourtant, sa voix me fait toujours le même effet et le manque se transforme en pulsion fulgurante au niveau de mon entrejambe.

— Je voulais juste te prévenir que je ne vais pas être très disponible ce soir. Alors, je préfère t'appeler maintenant.

— Occupée ? s'étonne-t-il, l'air contrarié.

— Je sors en boîte avec Justine et Antoine.

Aucune réponse.

J'ai appris à décoder ses silences, et même si je ne le vois pas, je l'entends. Sa respiration saccadée, le bruit qu'il fait avec sa bouche quand il coince ses lèvres entre ses dents. Il est vexé.

*Bien fait pour toi !*

— Tu n'y vois pas d'inconvénients ?

J'ai mis tout le cynisme en ma possession dans cette simple phrase.

— Tu veux me faire payer, c'est ça ?

Je ne peux m'empêcher de ricaner. Au sens propre comme au figuré, c'est tout à fait ça. Je me venge à ma manière et, en plus, ça ne me coûte pas un centime !

— Écoute Thomas, je ne contrôle déjà pas ce que tu fais à Paris, alors je le ferai encore moins quand tu seras à Tokyo...

— Je passe mon temps à te raconter mes journées. Tu n'as pas confiance ?

— Si j'en crois le ton que tu emploies, toi non plus !

Il grogne. Je devine qu'il fait les cent pas pour se calmer, une main fouillant ses cheveux, l'autre cramponnée à son téléphone et je jubile.

— Je suis jaloux. Tu vas aller te trémousser à côté d'un tas d'hommes qui vont te frôler, peut-être même bander et... je n'ai même pas envie de l'imaginer.

Si on m'avait sorti cette phrase il y a quelques semaines, j'aurais frémi d'horreur. Depuis, j'ai appris que tous les hommes n'étaient pas Grégoire et qu'il fallait que je relativise. Antoine est un amour, Thomas sait l'être aussi. Nicolas est influençable. Quant à David, il joue les gros bras machos, mais je suis persuadée qu'il est pareil. Un cœur tendre qui s'ignore.

— Dieu seul sait ce que tu feras de tes soirées tokyoïtes. Il y a peut-être d'autres Saskia dans l'hôtel où tu vas descendre et je ne serais pas là pour le voir.

— Éli !!!

— Moi aussi je suis jalouse. OK ?

— Alors, viens vivre avec moi.

— Et tu me traîneras dans tes valises quand tu partiras à l'étranger ? Arrête ! Ici, j'ai mes amies quand tu n'es pas là. À Paris, j'aurai quoi ? Un appartement grand luxe et... peut-être une carte bleue illimitée pour combler ma solitude ?

*C'est dit ! Tant pis !*

— Qu'attends-tu de moi exactement ?

Je croyais qu'il tenterait de se justifier, de me rassurer ou me sortirait un baratin pour me convaincre qu'habiter avec lui est une chose merveilleuse, mais je n'imaginai pas qu'il me réponde un truc pareil.

Je veux qu'il s'assume. Qu'il renvoie balader son père. Qu'il ne me fasse pas passer au second plan. Que ce Jack Andrews de malheur n'interfère plus dans notre vie. Je veux... je veux... Je soupire de lassitude. En fait, je veux l'impossible.

— J'essaie juste de t'expliquer qu'on ne peut pas avoir le beurre, l'argent du beurre et la crème en même temps. Alors nous allons devoir nous adapter à cette vie-là, tous les deux. Moi, je poursuis ma vie à Bordeaux et mes études. Je réapprends à profiter des loisirs de mon âge. Toi, tu assois ta carrière professionnelle à Paris et continues à dire amen aux caprices de ton père. Entre les deux, nous nous verrons quand nos plannings respectifs nous le permettront.

— Ne sois pas sarcastique. S'il te plaît.

— Je suis réaliste, c'est différent.

— Ce qui signifie que tu refuses ma proposition ?

— Pour le moment, oui. Le temps nous dira si j'ai tort ou raison. Là, tu vas travailler, et moi... je vais m'amuser.

*Toc !*

Je ne sais pas comment j'ai réussi à répondre du tac au tac avec autant d'aplomb.

— D'accord, souffle-t-il résigné. Je t'aime.

— Moi aussi. Mais tu sais Thomas, l'amour n'excuse pas toutes les attitudes.

— Je te promets que ça n'arrivera plus.

*Confiance. Confiance !*

— On verra.

Je raccroche la première et pousse un profond soupir de soulagement. Ce soir, c'est moi qui ai le dernier mot sur l'arrogant Thomas Andrews. Si je veux m'imposer dans son monde, j'ai maintenant la certitude que je vais devoir jouer des coudes et le dominer. Quoiqu'il m'en coûte.

## Thomas

Un poids pèse sur mon épaule gauche un peu engourdie. Je tourne la tête et ouvre lentement les yeux sur une chevelure brune qui me chatouille le nez. Liv s'est assoupie contre moi. Je tire doucement sur mon bras, bloqué entre le sien qu'elle a posé sur ma cuisse et l'accoudeur. Je ne sais pas depuis combien de temps nous dormons dans cette position, mais dans mon sommeil, j'ai cru que c'était Élisabeth. Du coup, l'apaisement que je ressentais de la sentir près de moi s'évapore aussi sec.

Bordel ! Elle a refusé ma proposition, et maintenant qu'elle m'a annoncé sa sortie en boîte avec Justine et Antoine, je suis rongé par l'angoisse et la jalousie.

Liv redresse la tête, cligne des paupières et se réveille enfin.

— Nous allons bientôt atterrir, dis-je à voix basse avant de guider sa main vers elle.

— Désolée ! répond-elle sans me regarder, un sourire contrit plaqué sur son visage.

Elle a l'air confuse, se relève complètement sur son siège et réajuste sa veste satinée.

Depuis que j'ai rencontré Élisabeth, je n'ai jamais eu l'occasion de me retrouver seul à seul avec une autre femme à part Tina, et encore moins pour une durée aussi longue. C'est étrange. Presque gênant. Liv est magnifique et ma libido n'y est pas insensible, d'autant que l'abstinence que je subis la met à rude épreuve. Pourtant, je n'ai pas vraiment envie d'elle. Je vis une sorte de frustration intérieure. Mon corps est verrouillé. Il me fait ressentir le désir et m'interdit d'aller plus loin, comme pour me punir d'être tombé amoureux et de rester en même temps celui que j'ai toujours été : un homme obsédé par le sexe.

Après plusieurs étirements des bras, c'est Liv qui rompt le silence pesant qui nous entoure.

— Puisqu'ici il n'y a aucune oreille indiscreète ici, j'aimerais que l'on discute un peu.

Elle me regarde l'air grave.

J'ai une petite idée de ce qu'elle a à me dire. Toutes les allusions salaces que je lui ai crachées la première fois que nous nous sommes rencontrés sont contradictoires avec mon récent comportement : froid et distant.

— Je t'écoute.

— Je pense que nous nous ressemblons beaucoup et que nous avons les mêmes attentes.

*Bingo !*

— Liv, je préfère te couper tout de suite avant que tu ne dévies sur un terrain glissant. Je refuse de mélanger vie professionnelle et sexuelle et je suis désolé si à un certain moment je t'ai laissé croire le contraire.

— Je ne parlais pas de ça, réplique-t-elle dans un petit rire moqueur. Nous ne nous connaissons pas depuis longtemps, mais je t'ai observé avec ton père.

Étonné qu'elle relègue cette histoire à néant alors qu'elle a passé sa semaine à me faire du rentre-dedans, je la laisse continuer, curieux d'en apprendre plus sur la raison de cette discussion.

— Tu sais, poursuit-elle en ricanant, ton père et le mien ont quelques similitudes. Cinglants, cyniques, implacables...

— Oh.

Les « 3 C » prennent soudain un nouveau sens et je ne peux m'empêcher d'esquisser un

sourire : Connard Cinglant et Cynique.

*Je n'y avais pas pensé, mais c'est nettement plus juste que le Cul Collé sur la Chaise !*

— Je ne suis pas née de la dernière pluie et j'ai bien compris pourquoi il a fait en sorte de me mettre dans tes pattes avec ce voyage. Ma famille possède plusieurs immeubles de standing à Londres et surtout une entreprise hôtelière florissante. En plus, mon père est comte. Associer le nom d'Andrews à celui de De la Mantrie serait du plus bel effet et gonflerait leur orgueil respectif jusqu'à l'extrême, c'est certain.

— Liv. J'ai une petite amie et je...

— Ton père ne m'a pas caché l'existence de ta copine, me coupe-t-elle en soupirant. Elle n'est pas assez bien pour toi d'après lui. Cependant, ne t'inquiète pas. Je n'ai aucune intention de rentrer dans ses magouilles.

— Je n'ai pas rêvé quand même. Tu m'as dragué toute la semaine !

— J'ai juste voulu donner le change au bureau.

— Oh ! Et pourquoi ça ?

La voix de l'hôtesse de l'air résonne dans les haut-parleurs :

— Chers passagers, nous vous prions d'attacher vos ceintures.

— On en discutera plus tard, reprend Liv tout en suivant les consignes de sécurité.

J'ai l'habitude des discours sans épilogue, mais ce soir, je ne suis pas d'humeur à la laisser s'en tirer comme ça. Après tout, je ne lui ai rien demandé et je compte bien savoir où elle veut en venir. Je lui saisis le bras.

— Tu n'aurais pas dû commencer. N'oublie pas que tu vas passer plusieurs jours avec moi. Ne me force pas à te harceler pendant des heures.

Sous mon regard insistant, elle se met à gigoter sur son fauteuil, puis elle se décide enfin à ouvrir la bouche :

— En fait, je vis un peu la même chose que toi... avec mon père. Il n'est pas très tendre lui non plus. Je n'ai personne dans ma vie pour le moment, mais lorsque ça arrivera, c'est le clash assuré.

Quel conseil pourrais-je lui donner alors que je suis moi-même incapable de trouver une solution à mon problème ? Et puis d'abord, pourquoi me fait-elle toutes ces confidences ? J'ai assez à gérer avec mes soucis personnels sans m'apitoyer sur son sort.

— Tu penses qu'ils se sont entendus tous les deux pour que nous sortions ensemble ? Je ne suis pas sûr que Jack s'abaisserait à proposer un arrangement. Il préfère les coups tordus.

— Ce ne sont que des suppositions. Mes discussions en famille se limitent à la gestion patrimoniale. Mon père se désintéresse de ma vie privée.

— Eh bien quoi ? Tant mieux ! Tu as au moins la chance de vivre comme tu veux sans avoir de remontrances. Ça n'explique pas pour autant pourquoi tu es très entreprenante avec moi si je ne t'intéresse pas.

— Thomas...

Ma collaboratrice n'a tout à coup plus rien à voir avec la jeune femme dynamique qui m'aguiche au bureau. La voix étranglée, elle change de position toutes les trente secondes sur son fauteuil et fuit mon regard en fixant le hublot.

*Qu'est-ce qu'elle me cache elle aussi ? Sans déconner, pourquoi sont-ils tous si étranges ?*

— Thomas, reprend-elle en soupirant. Je... Je n'aime pas les hommes. Aucun membre de ma famille n'est au courant et je repousse sans cesse le moment de leur annoncer de peur de leur réaction. Enfin... disons que j'attends d'avoir rencontré une femme sérieuse pour l'envisager.

Pour le moment, je préfère faire semblant devant les autres.

Je frôle l'étranglement. Liv est lesbienne et n'assume pas sa sexualité ? Ça alors !

À cet instant, je suis partagé entre une danse de la joie, qui s'invite dans mon cœur en guise de soulagement, et ma curiosité permanente qui se demande encore pourquoi elle me dévoile tout ça.

— Rien ne t'obligeait à m'allumer. Bon OK ! Je l'ai un peu cherché, mais... ça aurait pu en rester là.

— En fait, je me méfie de Hugues. Il connaît mon père et...

— Et quoi ?

Je hausse le ton et elle se tourne enfin vers moi. Cette manie de commencer une phrase et de ne pas la terminer m'énerve.

— Je n'ai aucune confiance en lui, précise-t-elle avec plus d'assurance. S'il se doutait de quelque chose de louche me concernant, il serait capable de tout lui raconter juste pour servir ses intérêts. D'ailleurs, je te conseille de faire attention à lui. Avant que tu ne reprennes tes fonctions, il faisait office de directeur en l'absence de ton père. Je pense qu'il ne voit pas ton arrivée d'un bon œil. C'est un peu comme si tu lui avais volé la place, même si, j'en conviens, il n'est que DRH<sup>[11]</sup> officiellement. Tu es sorti de nulle part et lui, c'est un requin qui tuerait père et mère pour réussir professionnellement.

— Donc, si je comprends bien, en échange de tes conseils et de ta compassion, tu souhaites donner l'impression de t'intéresser à moi pour que Hugues n'aille pas cafter à ton père ?

— C'est un peu ça. Et puis, va savoir ! Tu réaliseras peut-être plus vite que prévu à quel point ce mec est mesquin.

*Merde ! Je n'avais encore jamais eu affaire à une lesbienne qui me fait du gringue pour faire semblant.*

Bordel ! Je n'avais pas assez de psychoter sur Tina, Jorge et elle. Voilà qu'on me rajoute ce Hugues.

Bref ! Réglons les problèmes un par un. Pour le moment, notre intérêt commun est de calmer mon père et du même coup, le sien. Tant qu'ils croiront que j'entretiens une relation avec Liv, tout ira bien.

— Soit ! J'accepte ton deal. Mais... pas de baiser en public.

— Beurk, non !

J'éclate d'un rire nerveux et moqueur. Jamais je n'aurais pensé un jour pouvoir déguster une femme.

*Ça, c'est fait !*

Il est 18 heures au Japon quand nous atterrissons sur l'aéroport de Haneda. Après plus de douze heures de vol, mon cerveau bouillonne. Hugues dont il faut que je me méfie. Liv qui raconte un peu trop sa vie à mon goût. Jorge, mon étrange protecteur. Et Élisabeth, ma priorité. D'ailleurs, j'ai l'envie folle de savoir comment s'est passée sa soirée au night-club.

*Sans déconner, en boîte, sans moi !*

Nous récupérons nos bagages, puis quand nous nous engouffrons dans un taxi, je fouille dans la poche de ma veste et en extrais mon téléphone.

[J'espère que ta nuit n'a pas été

plus excitante que la mienne.  
Sinon je serai deux fois plus jaloux.]

J'attends, l'œil rivé sur l'écran qui ne s'allume pas. Puis, j'envoie un second SMS.

[Apparemment si,  
sinon tu me répondrais.]

Je n'ai jamais mis les pieds au Japon, mais au lieu de découvrir la ville que nous traversons, je suis obsédé par mon mobile qui reste silencieux.

*Bordel ! Si elle veut me faire payer mon absence, c'est réussi !*

Tremblant d'énervement, j'envoie un troisième SMS.

[Putain, réponds !]

En France, il est à peine 9 heures du matin. C'est tôt, mais Éliisa n'est pas une marmotte, sauf quand... bordel... sauf quand elle est épuisée par une nuit de folie. J'ai l'estomac en vrac et les tympanes qui grésillent. Plus les jours passent, plus je découvre une jalousie malade qui va finir par avoir ma peau. J'ai beau avoir confiance en elle, je n'en dirais pas autant de tous ces mecs qui peuvent graviter autour d'elle. Tous ces prédateurs qui profitent de la faiblesse des femmes. Je sais de quoi je parle puisque j'en ai fait partie pendant longtemps. Je connais leur tactique. Quelques belles paroles, un brin d'humour, une dose d'arrogance et le tour est joué.

Au bord de la crise de nerfs, je compose son numéro.

— Tout va bien ? s'inquiète Liv, les yeux rivés sur mes doigts enfoncés dans la banquette du taxi.

— Parfaitement bien ! grogné-je entre mes dents.

Une sonnerie, deux sonneries, trois...

Messagerie...

La voix enregistrée d'Éliisa, douce et cristalline, se faufile par tous les pores de ma peau, crispant un à un mes muscles au passage.

— Ta petite amie ? insiste ma collaboratrice trop curieuse.

Je lui lance un regard noir synonyme d'un « ferme-la » très explicite, puis je raccroche avec rage.

— Toi, tu es amoureux ! constate cette brune, trop bavarde, que je vais devoir supporter plusieurs jours.

— Pourrait-on utiliser notre temps à des fins professionnelles au lieu de parler de notre vie privée ?

— OK ! OK ! Désolée.

Je veux bien faire un effort au bureau pour donner le change, parce que c'est dans mon intérêt aussi, mais ici, il va falloir qu'elle s'occupe de ses affaires, sinon je vais perdre le peu de patience qu'il me reste.

Quelques minutes plus tard, le taxi nous dépose devant l'hôtel. Je n'ai toujours aucune réponse à mes SMS et je suis à deux doigts d'exploser quand je rentre dans le hall, suivi par ma collaboratrice qui a bien saisi que ce n'était pas le moment de m'asticoter.

Je tente de relativiser, seulement c'est peine perdue. S'il était arrivé quelque chose à Éliisa,

Justine m'aurait contacté. Mais si elle a passé la nuit avec un autre... personne ne s'en vantera, évidemment.

*Putain de bordel ! Je déteste ne pas savoir !*

Prêt à dégainer mon téléphone à la moindre vibration, j'essaie de garder mon calme devant l'hôtesse d'accueil en la gratifiant d'un sourire crispé. Cependant, je n'ai ni envie d'entendre son accent français à couper au couteau ni celle de m'extasier devant le luxe de l'endroit.

*Je veux juste recevoir un putain de SMS ! Merde !*

La carte magnétique entre les mains, je n'ai plus aucune raison de trépigner d'impatience dans ce hall. J'abandonne ma collaboratrice qui termine son enregistrement et trouve très vite l'ascenseur.

Quand j'ouvre la porte de ma chambre, la première chose qui me frappe est qu'elle est spacieuse et... vide. Comme l'état dans lequel je suis en ce moment. Le silence prolongé d'Élisa m'a asséché de tout ce qui fait de moi un homme viril, arrogant et sûr de lui. Il ne me reste plus qu'un amas de colère qui me tord les tripes. Colère contre moi, d'avoir cru que j'avais la force de gérer la distance ainsi que cette putain de jalousie. Contre tous ces inconnus qui ont dû relouer ma copine toute la soirée sans que je puisse intervenir. Contre elle, de me faire payer ma faiblesse envers mon père. En fait, j'en veux à la Terre entière.

Je passe mes nerfs sur ma valise qui prend un coup de pied et vole à travers la pièce avant d'atterrir dans un fracas assourdissant juste devant la porte du minibar.

*Un signe ?*

Je viens de trouver un moyen radical de me calmer, comme à chaque fois que je suis à deux doigts de péter un câble.

Deux minutes plus tard, je me suis servi un whisky et je fais les cent pas entre mon lit et la fenêtre, l'oreille de nouveau collée à mon téléphone. Je jure que si Élisa ne décroche pas, j'ordonne à Jorge de faire un voyage en express jusqu'à Bordeaux pour me faire un rapport.

Après plusieurs sonneries, j'entends enfin un souffle à l'autre bout du combiné.

— Putain, mais tu faisais quoi ?

Soulagé, je n'en reste pas moins irrité qu'elle n'ait pas répondu dès le premier texto et mon cœur ne décélère pas.

— Hein ? demande-t-elle d'une voix endormie. Tu viens de me réveiller. Il est à peine 10 heures.

— Justement ! Je t'ai envoyé plusieurs messages, j'ai essayé de t'appeler et rien !

— Du calme. Je me suis couchée super tard.

C'est bien mon problème principal. À quelle heure est-elle rentrée ? Qui a-t-elle rencontré ?

Je continue d'arpenter la chambre et avale une bonne gorgée de whisky en proie à une terrible angoisse. C'est un peu comme si, à cause du silence d'Élisa, mon barrage d'assurance et d'optimisme avait brusquement cédé et que tout le stress accumulé ces sept derniers jours était en train de se déverser dans mes veines.

— Tu n'as quand même pas passé la nuit dehors ?

Je l'entends soupirer d'énervement.

— Minute papillon ! T'es de la Police ? L'air tokyoïte n'est pas favorable à ton humeur dis donc... « Ta soirée d'hier s'est bien passée, ma chérie ? Oui merci ! Tu as aimé ? Oui j'ai adoré ! Tu m'as manqué, tu sais ? Moi aussi. » Je te rappelle que j'étais avec Justine et Antoine. Que c'était la première fois que je mettais les pieds dans un endroit pareil et que j'essaie comme je peux de digérer le changement brutal que t'a imposé ton père !

J'écluse mon verre, le pose sur la console près de la fenêtre et m'écroule sur le lit king-size beaucoup trop grand pour moi tout seul.

— Désolé, je suis sur les nerfs. J'ai l'impression que la semaine ne s'arrête pas et tu sais à quel point elle a été surchargée. Si tu pouvais au moins être avec moi à Paris, tout irait tellement mieux.

— On en a parlé hier. Je t'ai expliqué que, pour le moment, ce n'était pas envisageable. Et puis tu viens de déménager. Je ne connais même pas ton appartement. J'ai à peine eu le temps de connaître l'autre d'ailleurs. Que feras-tu si dans quelques semaines ton père t'impose de travailler aux États-Unis avec lui ? Au point où on en est, plus rien ne peut m'étonner.

— Ça n'arrivera pas. Plusieurs médias ont programmé des interviews avec moi. Ma médiatisation retiendra mon père de faire des caprices. Éli... J'ai besoin de toi.

Je l'entends soupirer à plusieurs reprises. Pourtant, cette fois, ma voix adoucie n'a aucune raison de l'énerver.

— Thomas, est-ce que tu réalises que tu fais tout pour me faire culpabiliser et que tu ne penses qu'à toi ?

— C'est faux !

— Je n'ai pas envie qu'on s'engueule. Nous subissons beaucoup de changements tous les deux. Il nous faut du temps. Il *me* faut du temps, tu comprends ?

— Excuse-moi. Je t'aimeee.

— Humm. Je t'aime aussi. (Elle se tait quelques secondes, puis reprend.) Tu voudrais que l'on essaie Skype au lieu du téléphone, enfin... tu vois... pour...

Je lorgne la porte du minibar. Il faut que je me vide la tête de tout ce foutoir qui s'y entasse. Mon père, Tina, Hugues, Jorge, Liv et Éliisa sont en train de me rendre parano au point de préférer l'alcool à un coup de fil coquin ? J'ai quand même une pointe de regret dans la voix quand je lui réponds :

— Pas ce soir, je suis out. [\[12\]](#)

— Oh ! répond-elle d'un air déçu. Je... d'accord. Bon ben, repose-toi bien. Je vais aller prendre un café avant de potasser mes cours.

— On s'appelle demain. Disons vers midi pour toi. Entre temps, je t'envoie mails et SMS.

— Mails exclusivement. Je n'ai pas les moyens de payer les messages internationaux à répétition et c'est ce que l'on avait convenu, non ?

D'expérience, je sais qu'il est inutile de lui proposer de régler sa facture. Je me contente d'acquiescer et de lui redire que je l'aime avant de la laisser raccrocher.

J'abaisse mon regard vers ma braguette et y plaque ma paume. Je ne pensais pas un jour refuser un truc pareil, mais je n'aurais été bon à rien, même à distance.

*Putain ! Si ma queue se met à me trahir, je n'ai plus qu'à me pendre.*

## Élisa

Le vent froid fouette mes joues. Emmitouflée dans mon manteau, j’inspire une grande bouffée d’air. Puis, je force mon cerveau à se mettre en mode « ultra concentration », et les yeux fixés droit devant moi, je grimpe les marches de la fac, ignorant Justine qui m’emboîte le pas. Je suis en retard en cours, et en plus, je ne suis pas certaine de pouvoir jouer la comédie. Pourtant, il va bien falloir !

— Élisa De Sacco ! crie-t-elle dans mon dos. Vous n’allez pas vous défiler comme ça. Tu en as trop dit ou pas assez.

Elle me dépasse et tend son bras contre le cadre de la porte, m’empêchant d’avancer. J’avais préparé tout un speech pour passer sous silence l’absence de Thomas ce week-end, mais après m’avoir fait un compte-rendu détaillé et enthousiaste de son dîner avec les parents d’Antoine, elle m’a posé mille et une questions sur mes prétendues nuits torrides avec Sexy-man et j’ai craqué. J’étais pourtant super contente pour elle, mais je n’ai pas pu m’empêcher de soupirer un « laisse tomber » avant de choisir la fuite pour éviter de fondre en larmes devant elle.

Lentement, Justine pose ses yeux sur mes Bensimon que je n’ai pas portées depuis un long moment. Elle remonte sur mon vieux jean et s’attarde un peu sur les poches de mon manteau qui cache mes poings serrés. Puis elle suit un à un les boutons attachés jusqu’au dernier et s’arrête sur ma bouche qui se tord dans tous les sens.

— Tu crois que je vais gober que tout va bien alors que tu ressembles à Cosette<sup>[13]</sup> ce matin ? Qu’est-ce qui se passe encore ?

Son ton est chargé de reproches et la colère grimpe au fond de moi.

Mince alors ! Avec toutes les sorties qu’elle a organisées la semaine dernière, elle devrait être rassurée sur ma détermination à aller de l’avant. Au lieu de ça, elle me regarde d’un œil accusateur et je déteste ça. Je pousse sur son bras jusqu’à ce qu’elle cède et avance d’un pas pressé. Seulement en deux enjambées, elle me rattrape et me saisit le poignet, me forçant m’arrêter.

*Je n’ai pas envie de parler. J’ai le droit, non ?*

Je soupire et braque mon regard sur mes pieds comme une enfant qui vient de se faire gronder. J’avais l’espoir que la confiance que je mets en Thomas serait suffisante pour accepter cette situation grotesque. Mais quand il a refusé de se connecter à Skype avec moi, j’ai fondu en larmes et je n’ai plus quitté mon lit de toute la journée. Pour autant, je n’ai l’intention ni d’inquiéter Justine ni même de recevoir son aide.

*Qu’est-ce qui m’a pris de proposer à Thomas une vidéo coquine alors que la veille, j’étais déterminée à arrêter ce genre de truc ?*

— Élisa De Sacco, vous avez beau être têtue comme une mule, il va falloir me dire ce qui ne va pas, sinon nous allons sécher dans ce hall.

Justine a encore crié, et comme d’habitude, les étudiants autour de nous se retournent. Pourtant aujourd’hui, leurs regards ne me font ni chaud ni froid. J’ai juste envie que ma meilleure amie n’insiste pas plus. Seulement voilà, contre Justine Schwartz, je ne suis pas de

taille. Et si je ne veux pas que Discretion Zéro me harcèle toute la journée, j'ai intérêt à tout lui avouer maintenant.

— Thomas est à Tokyo, grogné-je sans la regarder. Il... n'a pas pu rentrer ce week-end.

Ma gorge est si sèche que ma voix en est déformée. Mais au moins, je ne fonds pas en larme, c'est déjà ça.

— Oh merde ! Si tu as passé ton week-end toute seule, pourquoi tu ne m'as pas appelée ?

— Tu avais assez à penser avec les parents d'Antoine.

— Ce n'est pas une raison !

— Si !

— Non !

— Ju, j'ai vingt-et-un ans. Je dois pouvoir me débrouiller seule. Je ne vais pas te demander de venir me border dès que j'ai le moral dans les chaussettes ?

— Si !

Je m'assois sur une marche du grand hall et m'adosse à la colonne en pierre. Si je suis têtue comme une mule, elle l'est autant qu'un troupeau d'une dizaine de ces équidés ! D'ailleurs, la ride profonde qui s'est formée entre ses sourcils me confirme qu'elle ne lâchera rien tant que je n'aurais pas vidé mon sac.

— Quand Antoine et toi êtes allés chercher les kebabs vendredi soir, Thomas m'a appelée pour m'annoncer que le week-end était compromis.

— Donc quand on est sorti en boîte, tu étais déjà au courant ?

Je hoche la tête, un peu crispée.

*C'était pour son bien. Zut à la fin !*

— Je dois reconnaître que tu es une bonne menteuse et que je n'y ai vu que du feu. Tu as eu l'air de t'éclater avec nous malgré tout ?

J'acquiesce à nouveau, honteuse. J'ai adoré cette soirée. Le repas. La discothèque... Deux verres de Caïpirinha ont suffi à me donner le courage de danser jusqu'au bout de la nuit sans me préoccuper du regard des autres. Au fond, ce n'est pas si difficile que ça de s'amuser.

Elle grommelle entre ses dents, puis s'agenouille devant moi.

— Tu as eu des nouvelles de lui depuis quand même ?

— Bien sûr ! Mais avec le décalage horaire et les cours, ça va être compliqué maintenant. Il m'envoie des mails. C'est plus pratique et moins cher pour moi... seulement...

*L'absence. Le manque. Cette foutue jalousie et la frustration de son premier refus. Ju, tu n'imagines pas à quel point c'est dur.*

J'essuie une larme qui menace au bord de ma paupière. Puis, comme je sais qu'elle va me tirer les vers du nez jusqu'au dernier, j'inspire un bon coup et réponds à toutes ses questions avant même qu'elle ne me les pose. La proposition de déménagement la fait hoqueter.

— Je pense très sincèrement que vous êtes faits l'un pour l'autre, seulement... je ne voudrais ni t'influencer ni être pessimiste...

— Chuuut, la coupé-je d'un ton sec. Je n'ai pas besoin que tu me mines un peu plus le moral.

— Tu ne devrais pas laisser Thomas ou son père décider de tout quand même.

— Je pense la même chose que toi.

— Il rentre quand ?

— Normalement jeudi. À Paris. Mais d'ici là, Dieu seul sait ce qui peut arriver.

Je réponds, sarcastique.

Jack Andrews n'a rien à voir avec un quelconque Dieu, mais plutôt avec le Diable. Pourtant, il

mène la danse. Il est capable d'avoir déjà prévu autre chose dans le planning de son fils et je ne suis pas certaine de pouvoir le supporter ad vitam aeternam. En fait, je me rends compte que l'ambition de Thomas rivalise avec son amour pour moi et que, pour l'assouvir, il accepterait n'importe quoi de son père.

Justine tord sa bouche dans tous les sens, comme à chaque fois qu'elle réfléchit. Ces derniers jours, la pauvre a tellement mis du sien pour me vider la tête et ne pas me laisser seule qu'elle doit chercher ce qu'elle va bien pouvoir inventer de nouveau.

— Voyons le côté positif. La semaine dernière était plutôt cool. Nous avons passé de super soirées. Tu as bien discuté avec Tina. Tu t'es débarrassée de Chloé... et tu t'es mise à bosser.

C'est vrai. Quand j'y repense, j'ai travaillé comme une acharnée et cette blondasse n'est pas revenue se frotter à moi depuis notre altercation.

— On pourrait continuer comme ça pour le moment ? Impose-toi face à Thomas et laisse faire le temps. S'il t'aime vraiment, tu verras, vous trouverez votre place à tous les deux. Comme Antoine et moi !

Un peu rassurée, je souris et l'embrasse sur la joue. Tout compte fait, elle est beaucoup plus douée que moi pour jouer les Jiminy Cricket.

— Il est où d'ailleurs, ton Sexy-man à toi ?

— Hum, déjà en cours et il doit se demander ce que l'on fabrique. Je te rappelle qu'on était en retard, t'as vu l'heure ?

Elle se redresse et me tire par le bras alors que je consulte mon portable pour vérifier.

*Bon sang, il y a vingt bonnes minutes qu'on jacasse !*

— En plus, ce soir, je ne vais pas avoir le temps de réviser m'avoue-t-elle dans une grimace. C'est au tour d'Antoine de venir se présenter à mes parents. Enfin je veux dire... en tant que petit ami. Nous avons fait le plus facile avec les siens. Ça ne va pas être simple à mon avis, mais je garde la foi.

Elle m'adresse un clin d'œil coquin et sans me lâcher, m'entraîne vers l'amphithéâtre.

— Allez, du nerf ! insiste-t-elle, alors que je traîne un peu des pieds. J'ai du pain sur la planche et toi aussi !

Je retrouve ma Justine d'amour, celle qui pendant longtemps, m'a évité de sombrer. Son passage à vide n'est plus qu'un mauvais souvenir et même si ma vie personnelle est dans le flou le plus total, je sais qu'avec elle, tout ira bien.

\*\*\*

Il fait presque nuit lorsque je sors du tram à l'arrêt Peixoto. J'ai encore plus froid que tout à l'heure, et même avec le col de mon manteau remonté jusqu'à mes oreilles, je tremble. Je réajuste mon sac en bandoulière sur mon épaule et avance, tête baissée, sur le trottoir désert.

Je suis pressée de rentrer chez moi et de retrouver Sam, car le mode « ultra concentration » de mon cerveau a des limites, et après quatre heures de cours non-stop, je n'en peux plus.

Je traverse l'unique route qui me sépare encore du parking et lorsque je lève les yeux vers ma voiture, je suis glacée d'effroi.

Deux immenses rayures courent sur la carrosserie, de l'aile avant au pare-chocs arrière. Mon cœur bat à tout rompre. Je jette un regard effaré autour de moi, puis avec appréhension, m'avance vers mon véhicule. J'en fais le tour, vérifie l'état des serrures, mais personne ne semble les avoir forcées.

*Bon sang ! L'abruti qui a éborgné ma Polo n'a évidemment pas laissé d'adresse !*

Je m'engouffre à l'intérieur et appuie sur la centralisation pour m'y enfermer par sécurité. J'ai envie de pleurer, de crier et même de taper contre la portière tellement je suis énervée.

Pourquoi faut-il toujours qu'il se passe quelque chose pour me miner le moral quand je remonte la pente ?

D'un geste tremblant, j'attrape mon téléphone dans mon sac et par automatisme, cherche le numéro de Thomas.

Huit heures de décalage ! Je prends conscience qu'il est plus de 2 heures du matin au Japon et qu'il est inutile que je bousille mon forfait à essayer de le joindre.

*Je déteste Jack Andrews.*

— Je le déteste, je le déteste, je le déteste.

Je cogne sur mon volant comme une folle avant d'éclater en sanglots. Je m'étais juré de ne pas craquer à cause de lui. Seulement, Thomas me manque tellement que cet incident est la goutte d'eau qui fait déborder le vase. Il y a plus de huit jours que je ne l'ai pas touché, que je n'ai pas senti son odeur. Bon sang ! J'ai promis à ma sœur d'être forte. À Justine aussi. À ma mère...

*Maman...*

Du plat de la main, j'essuie mes joues brûlantes et trempées et compose son numéro. Elle saura trouver les mots pour me reconforter. Elle aura une solution, c'est sûr.

Elle décroche à la première sonnerie.

— Maman !

Je prends sur moi pour ne pas hoqueter trop fort et l'inquiéter, mais au ton de sa voix, je sais qu'il est déjà trop tard.

— Qu'est-ce qui se passe, ma chérie ? Il y a un problème avec Thomas ?

Je presse mes paupières le plus fort possible. Je ne dois plus garder pour moi tout ce qui me tiraille, comme je l'ai fait pendant tant d'années. Par où commencer ? Notre week-end raté ? Sa proposition de venir vivre à Paris avec lui ? Ou cet accident qui vient de me faire basculer ?

— Je... il...

— Il t'a quittée ?

Elle a soufflé plutôt que parlé. Un murmure inquiet, rempli de peine et d'étonnement.

— Non, maman. Il...

— Ouf, soupire-t-elle comme si ma réponse était le plus grand soulagement de sa vie.

— Il... il est à Tokyo pour affaire depuis vendredi.

— Oh ! Et il te manque, c'est ça ?

Je reste silencieuse un court instant, concentrée sur ma respiration.

Manquer ? Ce n'est même pas un mot assez fort pour exprimer mon malaise. D'accord, je me suis amusée toute la semaine. Seulement, une partie de moi est en veille prolongée et l'absence pèse de plus en plus sur mon moral.

— Ma chérie, poursuit ma mère voyant que je ne parle pas. Ne te laisse pas dévorer par l'angoisse. Il t'aime, mais tu dois comprendre qu'il a des obligations. La distance est difficile pour vous deux, tu vas réussir à t'y habituer.

Ces centaines de kilomètres sont la pire punition que l'on puisse me faire subir. En réalité, j'ai refusé la proposition de Thomas parce que j'ai peur. Non ! En fait, je suis terrorisée à l'idée de tout recommencer à zéro. Sauf que je préférerais mille fois me retrouver devant un Jack Andrews que supporter cette solitude loin de Thomas et je me sens piégée.

— Maman... je...

Comment lui en parler ?

*Inspire, Éli. Expire. Tu peux le faire.*

— Maman... Thomas m'a proposé d'aller vivre avec lui à Paris et d'y poursuivre mes études. Je ne sais pas quoi faire. D'un côté, je sais que c'est trop rapide, que je n'ai pas terminé mes études, que si je vais là-bas je ne connaîtrais personne, mais d'un autre, j'ai... peur... de rester ici et... d'en venir à une séparation à cause de l'éloignement.

Je bloque ma respiration, incapable d'en dire plus. Ma mère, d'ordinaire si bavarde, semble avoir le souffle coupé elle aussi et son silence me tord les boyaux au point d'avoir envie de vomir.

À cet instant, je réalise que si la raison de mon appel était cet accident de voiture, je ne lui en ai pas encore touché deux mots parce que ma seule vraie préoccupation est ma relation avec Thomas.

*Maman ! Réponds-moi quelque chose. N'importe quoi, mais quelque chose. J'ai besoin de savoir ce que tu en penses. Toi.*

**Thomas**

Mon pied entre en contact avec le tarmac et mon premier réflexe est d'extraire mon téléphone de ma poche pour me connecter à ma boîte mail.

[De : Thomasandrews@...  
À : Elisadesacco@...  
Objet : impatience

Ta journée s'est bien passée ?  
La mienne était chargée,  
mais je n'ai pas cessé de penser à toi.]

Mon séjour au Japon a été plus court que prévu. Je suis fier de mon efficacité et surtout soulagé de la rapidité avec laquelle Monsieur Hirowa a validé l'intégralité de mes propositions. Mais ce qui m'importe le plus, c'est que, dans quelques heures, je vais pouvoir m'échapper et retrouver Éliisa.

J'appuie sur « envoyer » et en profite pour vérifier ma boîte de réception.

J'ai un message de Kristen qui demande un compte-rendu et un autre de mon père qui répète la même chose, au cas où sa secrétaire particulière n'ait pas fait son travail.

*Connard !*

Pourquoi s'évertue-t-il à embaucher des salariés, puisqu'il est persuadé que rien ne sera fait correctement si tout ne vient pas de lui ? Contrôler, superviser, ordonner. Il ne sait rien faire d'autre et parfois, j'en arrive presque à le plaindre d'avoir une vie si monotone.

Une notification m'indique un nouveau message.

[De : Elisadesacco@...  
À : Thomasandrews@...  
Objet : plus de patience

Tu ne dors pas toi à cette heure-ci ?!]

J'esquisse un léger sourire. À Tokyo, c'est vrai, il est 1 h du matin.

[De : Thomasandrews@...  
À : Elisadesacco@...  
Objet : Impatience et manque

Trop de nuits dans un lit vide.]

Je crève d'envie de lui avouer que je suis de retour en France, mais je veux tellement lui faire

une surprise, que je me dépêche d'envoyer mon mail pour ne pas dérapier.

[De : Elisadesacco@...  
À : Thomasandrews@...  
Objet : manque et encore manque

Il n'y a pas que mon lit qui est vide.]

Ne me chauffe pas maintenant, chérie.

[De : Thomasandrews@...  
À : Elisadesacco@...  
Objet : solution au manque

Bientôt, je te promets de te faire oublier tout.  
De te faire l'amour nuit et jour.]

[De : Elisadesacco@...  
À : Thomasandrews@...  
Objet : mauvaise solution

Mes cours ne sont pas terminés.  
La messagerie rose n'est pas une bonne idée.]

*Putain de merde !*

[De : Thomasandrews@...  
À : Elisadesacco@...  
Objet : meilleure solution

Quinze jours, c'est trop.  
Je ne vais pas être capable  
d'attendre le week-end pour te toucher.  
Dès que je rentre, je file te rejoindre,  
Qu'en dis-tu ?]

Je range mon téléphone dans ma poche, car je suis déjà devant le tapis roulant qui distribue les bagages. Au même moment, je réalise que je n'ai pas fait cas de ma collaboratrice depuis que nous sommes descendus de l'avion. Je vérifie si elle est toujours derrière moi et j'ai droit à une belle grimace en retour.

— Je me demandais si tu allais t'apercevoir de ma présence à un moment ou à un autre, me fait-elle remarquer, moqueuse. Heureusement que tu étais plus loquace en vol et qu'il y est interdit de textoter, sinon je me serais ennuyée sévère.

Je rigole et l'attrape par la main.

— Viens ! Je n'ai pas de temps à perdre.

Je sors précipitamment de l'aéroport. Plus vite j'aurais retrouvé Jorge, plus vite il me conduira sur Bordeaux. Mais au moment où je m'engouffre dans le taxi, un inconnu est au volant et je n'aime pas ça.

— Où est mon chauffeur ?

— Avant de partir de Tokyo, j'ai contacté les bureaux et apparemment Jorge n'était pas dispo, m'explique Liv un peu gênée. L'important étant que l'on vienne nous chercher, je n'ai pas jugé utile de t'en parler.

— C'est nouveau ça ? Putain, mais où est-il ?

Habitué à ce que mon chauffeur soit à ma disposition H24, je fulmine et compose aussitôt son numéro.

*Je n'aime pas ça du tout !*

— Bonsoir, Monsieur. Tout va bien ?

— Où êtes-vous ?

Impossible de rester aimable.

— Oh ! Eh bien... je suis presque arrivé chez Mademoiselle Élisabeth, explique-t-il l'air gêné. Je comptais profiter de votre absence pour rassembler ses affaires et les lui restituer comme convenu.

Je réalise que je disjoncte pour rien et j'essaie de me radoucir :

— Merde ! Liv et moi venons d'atterrir à Roissy. Notre départ s'est fait dans la précipitation et je n'ai pas pensé à vous appeler avant. J'espérais que vous me conduiriez jusqu'à Bordeaux justement.

— J'ai pris la liberté de m'absenter pour... récupérer quelques heures supplémentaires. Je m'excuse.

Je n'ai pas d'arguments pour contre-attaquer, Jorge ne compte jamais son temps.

— Bon, eh bien... Trouvez-moi un train le plus vite possible. Pour ce soir, c'est râpé. Alors demain, à la première heure.

— Bien, Monsieur.

— Jorge ! J'oubliais...

— Oui, Monsieur ?

— Avez-vous eu le temps de faire les recherches que je vous ai demandées ?

— Pas encore Monsieur. Je m'en charge le plus rapidement possible.

— Parfait.

— Par contre, que voulez-vous faire des différents achats que j'ai effectués pour vous pendant vos vacances ?

Il ne me faut qu'une demi-seconde pour comprendre de quoi il parle. Avant de rejoindre Élisabeth pour son anniversaire, j'avais demandé à Jorge de réaménager mon appartement pour qu'à mon retour, elle se sente comme chez elle. S'il a suivi mes consignes, il doit y avoir une tonne de CD supplémentaires, des fringues pleines l'armoire et tout un tas de cosmétiques dans la salle de bain.

— Je... Donnez à des œuvres caritatives sur place. Ce n'est malheureusement plus à l'ordre du jour.

— Bien, Monsieur.

Je raccroche et m'empresse de vérifier mes mails.

Aucune réponse d'Élisabeth. L'inquiétude me gagne.

[De : Thomasandrews@...  
À : Elisadesacco@...  
Objet : un problème ?

Que se passe-t-il ?  
Ma proposition ne te tente pas ?]

La réponse arrive dans la seconde.

[De : Elisadesacco@...  
À : Thomasandrews@...  
Objet : trop de problèmes.

Je ne suis pas en condition pour réfléchir. Quelqu'un a embouti ma voiture hier soir. Heureusement que ma mère était là pour me reconforter puisque, toi, tu n'y étais pas !!!]

Trop de points d'exclamation. Je relis les réponses qu'elle m'a données avant. En fait, je croyais qu'elle était impatiente alors qu'elle est contrariée. Très contrariée même.

*Super ! Une Élixa de bonne humeur m'attend dans quelques heures. Les retrouvailles vont être grandioses, c'est bien ma veine.*

[De : Thomasandrews@...  
À : Elisadesacco@...  
Objet : inquiétude

Tu n'as pas de mal au moins ?]

[De : Elisadesacco@...  
À : Thomasandrews@...  
Objet : inquiétude

Je m'habitue à avoir mal.]

— Putain de merde !  
Je déteste lire un truc pareil. Tant pis pour la surprise !

[De : Thomasandrews@...  
À : Elisadesacco@...  
Objet : surprise ratée

Je viens d'atterrir à Paris.

Je voulais te faire la surprise, c'est raté.  
Je prends le train demain.  
Le temps de trouver une place dans le train et je te rejoins. Prépare-toi à ne pas pouvoir aller à la fac dans les jours à venir !]

Cette fois, la réponse est immédiate.

[De : Elisadesacco@...  
À : Thomasandrews@...  
Objet : surprise réussie quand même.

Wouah ! Tu as décidé de faire passer  
ta vie personnelle avant ta vie professionnelle  
ou je me fais des idées ?]

[De : Thomasandrews@...  
À : Elisadesacco@...  
Objet : plus jamais

Tu n'auras plus jamais mal.]

[De : Elisadesacco@...  
À : Thomasandrews@...  
Objet : toujours

Je veux toujours avoir mal.  
Dans tes bras.]

[De : Thomasandrews@...  
À : Elisadesacco@...  
Objet :

Tu vas avoir besoin de toute ton énergie,  
c'est moi qui te le dis.]

[De : Elisadesacco@...  
À : Thomasandrews@...  
Objet :

Je serai au mieux de ma forme.

Je t'aime, je

t'aime, je t'aime, je t'aime, je t'aime, je t'aime, je t'aime, je t'aime, je t'aime, je t'aime, je t'aime.]

[De : Thomasandrews@...

À : Elisadesacco@...

Objet :

I live to love you.]

Je verrouille mon téléphone et bascule la tête en arrière sur mon siège. Je suis si pressé de rentrer que je donnerai tout ce que j'ai pour être près d'Élisa en un claquement de doigts.

*Putain ! Je n'arrive toujours pas à accepter son refus de venir vivre avec moi.*

L'ancien Thomas n'aurait pas toléré ce « non » catégorique. Il l'aurait jetée comme une malpropre. Le nouveau Thomas plie et espère qu'elle change d'avis très vite.

— Un problème avec ta petite amie ? demande Liv d'une petite voix.

— Résolu !

Ma collaboratrice est une gentille fille, mais je préfère m'en tenir à des conversations d'ordre professionnel, car son intrusion dans ma vie privée ne me plaît pas plus que ça.

OK, j'ai accepté de faire semblant parce que ça m'arrange aussi. Mais il ne faut pas exagérer !

Heureusement, elle n'insiste pas, et me laisse rêver tranquillement à mes retrouvailles avec Élisa.

Putain ! Il me reste encore quelques heures à ruminer avant de pouvoir la serrer dans mes bras et lui faire oublier ce week-end gâché et cet incident de voiture.

Je ferme les yeux.

Lui faire mal pour son bien.

Lui faire mal pour mon bien.

Soigner le mal par le mal pour notre bien.

## Élisa

La gare Saint Jean ne m'a pas laissé les meilleurs souvenirs. Cependant aujourd'hui, c'est une autre histoire. Je suis surexcitée et c'est au moins la vingtième fois que je consulte l'heure sur mon portable depuis que je suis sur le quai, c'est-à-dire depuis une dizaine de minutes.

*Trois minutes. Bon sang ! Il me reste trois minutes à attendre et c'est les plus longues de mon existence.*

Enfin, le jingle de la S.N.C.F. résonne dans les haut-parleurs. La voix traînante de l'hôtesse confirme l'arrivée du T.G.V. Le rythme de mon cœur s'accélère. Le monde, le bruit, les odeurs. Rien ne me dérange et je fends la foule pour me frayer un passage alors que le train se montre enfin. Les portes s'ouvrent. Je me mets sur la pointe des pieds et scrute l'intérieur du wagon, puis le quai. Aucune trace des iris vert émeraude qui me manquent tant. Ma tête se vide de son sang et je manque tout à coup d'air. J'ai froid et un début de vertige m'empêche de bouger. Jack Andrews est encore passé par là et Thomas n'a même pas pris la peine de me prévenir. Je me suis trompée. Sur lui. Sur nous...

— Vous êtes sûr que tout va bien, Mademoiselle De Sacco ?

La voix qui s'enroule dans mes tympans... rauque avec une pointe d'arrogance. Je la reconnaîtrais entre mille autres. Mon cœur se met à faire des bonds gigantesques dans ma poitrine. Je me réchauffe à la vitesse de l'éclair et mes sens se réveillent tous en même temps. Je pivote d'un quart de tour et, sans réfléchir, saute au cou de l'homme qui vient de me parler.

Aussitôt, je fonds sur ses lèvres. Ses bras musclés m'encerclent et me soulèvent. J'aime sa force mêlée de tendresse. Cette façon bien à lui de montrer sa puissance sans en faire trop. Je retrouve le goût de sa langue, la fragrance unique de son parfum. Le soyeux de ses cheveux.

*Il est là. Bon sang, il est là ! J'ai eu tellement peur.*

Il rompt notre baiser et happe aussitôt mon regard.

— Hummm, je veux tous les jours ce genre de bonjour.

— Tu auras tous les bonjours à venir. Tous. Absolument tous.

Mes pieds retrouvent le sol. Thomas me tient un peu à distance et m'observe, les yeux plissés et les lèvres pincées, comme s'il doutait.

— J'accepte, ajouté-je espérant qu'il comprenne.

Le temps qu'il réfléchisse, c'est à mon tour de l'étudier. Je remarque qu'il a remis le jean taille basse et la chemise qu'il portait lors de notre première rencontre. J'ai l'impression de vivre une deuxième première fois. Sauf qu'aujourd'hui, tout est différent. Il n'est plus l'arrogant inconnu sexy des toilettes, mais mon Sexy-man à moi, un dieu du sexe, tendre et possessif. Quant à moi, je ne suis plus cette jeune femme frigide et introvertie, mais une jeune femme amoureuse à la limite de la nymphomanie.

Thomas ne bouge toujours pas et, maintenant, il a même les sourcils froncés. Je me hisse sur la pointe des pieds pour être à sa hauteur et je répète :

— J'accepte. J'accepte de vivre avec toi à Paris. Je...

En une nanoseconde, son visage s'illumine et, cette fois, c'est lui qui s'empare de ma bouche dans une urgence absolue. Il me harponne et mes pieds ne touchent plus terre. Il me fait tourner,

tourner et j'en ai le vertige. Celui qui me manquait depuis des jours. Le vertige de l'amour qui fait tout disparaître autour de soi et où il ne reste rien d'autre que nous, nos souffles, nos battements de cœur, nos gestes impatients et nos rires étouffés par nos baisers.

— Oh putain ! C'est une surprise presque orgasmique, crie-t-il après m'avoir reposée au sol. Pourquoi... je veux dire... comment... ?

— Tu devrais remercier ma mère. Lundi soir, quand j'ai vu l'état de ma voiture, je l'ai appelée. Je lui avais promis de lui dire si j'avais un problème alors... j'ai craqué et je lui ai parlé de Paris... enfin... de *nous*...

Je baisse les yeux, honteuse d'avouer à Thomas qu'il m'a fallu l'approbation de ma mère et quelques sermons de sa part pour prendre conscience que ce *nous* avait beaucoup plus d'importance que je ne voulais l'admettre. Bien sûr, elle n'a pas sauté de joie non plus, trouvant la décision très rapide, et m'a même mise en garde sur l'éventualité d'une rupture et ses conséquences. Où irai-je habiter dans ce cas ? Comment se terminerait mon année scolaire ? D'ailleurs, je m'abstiens de préciser qu'elle m'a conseillé de faire signer à Thomas un document sur lequel il s'engage à prendre en charge les frais d'un appartement distinct jusqu'à la fin de mes études, au cas où. L'important est ailleurs. Elle a insisté sur le fait qu'il fallait que je réfléchisse à ce qui était le mieux pour moi : supporter la distance et garder mes quelques repères, ou risquer l'aventure parisienne et ne plus subir ce manque qui me torture.

— Elle m'a mis un grand coup de pied aux fesses.

— Mes premières impressions se confirment, j'adore ta mère, murmure-t-il contre mon oreille. Et... ta voiture ?

— Maman était ennuyée, mais elle m'a rassurée. J'ai une assurance automobile au top et tout va être pris en charge.

— Tant mieux.

Il caresse ma joue et ses lèvres se retroussent un peu plus.

— Dites-moi Mademoiselle De Sacco, si je comprends bien, hier soir, vous aviez déjà pris votre décision quand je vous ai annoncé que j'étais à Paris ?

— Exact. Je voulais te faire la surprise.

— J'en veux bien des dizaines comme celle-ci.

*Alors tu vas être servi !*

— Allez viens ! dis-je en l'entraînant le long du quai. Il fait trop froid ici.

Je ne sais pas si je dois remercier Jack Andrews d'avoir voulu nous séparer ou l'abruti qui a embouti ma voiture ou simplement ma mère. Toujours est-il que le tout conjugué m'a permis d'ouvrir les yeux : je ne peux vraiment pas vivre sans lui et je vais faire en sorte qu'il ne puisse plus jamais vivre sans moi, lui non plus.

Nous marchons un long moment sur le trottoir jusqu'au parking où j'ai garé ma Polo.

— Pourquoi tu ne m'as pas laissé prendre le tram ? Il passe juste devant la gare. Tu aurais évité la foule, je sais que tu n'aimes pas.

— Je voulais avoir le plaisir de venir te chercher, c'est mal ?

Il m'embrasse dans le cou, puis grimace en constatant les dégâts sur la carrosserie de ma voiture.

— Encore quelqu'un qui a dû obtenir son permis dans un paquet de lessive.

— Quoi ?

— Tu ne connais pas cette expression ?

— Non, c'est...

— Ne me dis pas que c'est étonnant. Rien ne l'est plus que ce que tu viens de m'annoncer sur le quai. Bref ! Ma mère disait souvent ça lorsqu'elle trouvait que quelqu'un conduisait mal. Apparemment, dans les années 80, il y avait des cadeaux dans les paquets de lessive...

Je ne l'écoute plus, et tandis qu'il s'assoit sur le siège passager, je reste à l'extérieur. Je retire mon manteau en tremblant tout de même de froid et d'appréhension et le jette par-dessus son épaule sur le siège arrière.

— Tu disais qu'il n'y avait rien de plus étonnant que ce que je t'avais annoncé ? minaudé-je en remontant un peu ma tenue moulante.

Je pose un pied dans l'habitacle, entre ses chevilles et il agrippe aussitôt mes hanches.

— Oh putain ! s'exclame-t-il en me dévorant des yeux. Éli tu... bordel... c'est...

Dieu que j'aime quand ses pupilles s'enflamment comme ça !

— La petite robe noire achetée à Arcachon me paraissait un peu simpliste et puis, elle avait déjà servi.

Je m'assois à califourchon sur ses genoux, tandis que ses doigts courent le long de mes cuisses et s'arrêtent à l'ourlet.

— Coquine ! ricane-t-il en pianotant sur ma peau nue. Tu ne voulais pas que Justine et Antoine soient les seuls à avoir baptisé ta voiture, c'est ça ?

— Humm. As-tu vu qu'il y a des boutons de haut en bas ?

Je commence par déboutonner le premier au creux de ma poitrine et tremble déjà d'envie.

— Tu veux me tuer ?

Un sourire lubrique est collé sur ses lèvres alors qu'il dégrafe lentement ma robe. Je gigote d'impatience au fur et à mesure que le carcan se desserre. Thomas n'est qu'à la moitié de son parcours quand je me décide à m'occuper de sa chemise embarrassante. Je me mets à pianoter le long de son torse nu, puis très vite, je descends vers cette bosse qui me nargue entre ses jambes. Je prends mon temps pour ouvrir sa braguette et il bascule sa tête en arrière quand je rencontre enfin son membre dur comme du bois.

— Putain ! Ça fait tellement de bien que tu sois là, grogne-t-il en s'arquant contre ma paume.

Sa peau soyeuse est bouillante et je fais coulisser ma main son bâton de chair qui enfle à vue d'œil. C'est délicieux.

— Je te trouve très lent.

Je glousse et désigne ses doigts figés sur les deux derniers boutons de ma robe. Il éclate de rire et en moins de temps qu'il en faut pour le dire, il me retire cet habit très encombrant.

— Que dis-tu du choix des sous-vêtements ? ajouté-je en gonflant ma poitrine vers son visage.

Il fait glisser les bretelles de mon soutien-gorge en dentelle rouge, libérant mes seins déjà tendus et provoquant une chair de poule qui me fait tressaillir.

— Je crois que j'admirerai tout ça une autre fois, gronde-t-il alors que je continue de tourmenter son membre du bout des doigts.

Il s'empare d'un de mes tétons qui effleurait ses lèvres et l'aspire entre ses dents. Je couine et ondule sur ses cuisses sans lâcher l'objet de tous mes plaisirs.

Ses mains s'ancrent à mes hanches et me soulèvent un peu, tandis qu'avec habileté, il décale un peu mon string d'entre mes jambes.

Il y a des jours que je rêve du moment où je pourrai le sentir contre moi, en moi, et je n'ai plus aucune patience. Sans plus attendre, je guide son érection entre mes cuisses et m'abaisse dessus en laissant échapper un cri de soulagement. Comme une délivrance après des jours et des

jours de souffrance.

— Oh, putain ! Que je meurs sur-le-champ si un jour je peux me passer de ça avec toi, ma chérie.

Les paumes en appui sur ses épaules musclées, je me soulève et redescends en ondulant du bassin, savourant chaque centimètre de lui qui me fouille et m'embrase toujours plus, tandis qu'il pétrit mes fesses sans douceur, exprimant tout le désir qui le consume lui aussi.

J'aime ça. J'aime l'empressement de ses gestes. Ses soupirs bruyants. Ses râles rauques. Son corps qui se couvre de sueur. J'aime quand la lueur dans ses yeux brille si intensément que je sais qu'il est tout prêt. Comme maintenant. D'ailleurs, j'y suis presque moi aussi. Je fourre mon nez dans le creux de son épaule et mordille la peau cuisante de son cou.

— Je t'aime, murmuré-je près de son oreille. Je t'aime tellement que je suis prête à venir vivre avec toi pour ne plus revivre ces dix jours sans toi.

Ses doigts s'enfoncent dans la chair de mes hanches et il se cambre contre moi avec une puissance identique à celle du grognement qui s'échappe de sa gorge. Remplie, pétrie, je suis emportée par une vague orgasmique si vive que je crie de plaisir, les ongles plantés dans ses épaules.

— Tu es enragée ce soir, ma chérie. L'accueil est magistral.

Je hume son parfum musqué et boisé, mêlé maintenant à son odeur de sueur, avant de me décaler un peu pour libérer la précieuse partie de son anatomie qui me fait tant d'effet. Thomas est essoufflé et décoiffé. Un mâle sauvage, comme jamais je n'aurais pensé pouvoir le supporter et encore moins l'aimer.

— Pour ta gouverne, je n'ai eu cours qu'une heure de 11 h à midi. J'en ai profité pour faire une grasse matinée. Du coup, je suis plus qu'en forme ! Alors, j'espère pour toi que tu as bien dormi, parce que je ne vais pas te laisser une seconde de répit. Ni cet après-midi, ni ce soir. Je te rappelle que nous avons du temps à rattraper.

Il se met à ricaner et joue à faire des ronds dans mon nombril.

— Nous avons des heures et des heures devant nous.

— Mouais, à condition de ne pas recevoir une nouvelle super surprise.

J'ai parlé sans prendre le temps de réfléchir, merde ! Maintenant, il est trop tard pour revenir en arrière, c'est malin.

— Tu m'en veux toujours pour le week-end dernier ? Je pensais que tu avais compris que...

C'est lui qui ne comprend pas !

— Tu ne te rends pas compte, le coupé-je. J'avais passé la semaine à espérer ce week-end. Mon corps te réclamait, tu n'imagines même pas ! Alors, j'en suis même à...

Je ne peux pas lui dire qu'à cause de mes appels coquins à répétition, le simple fait de penser à lui m'oblige à des plaisirs solitaires pour atténuer le manque ! Même si je suis nue sur lui dans une position peu confortable, je dois être en train de devenir rouge tomate.

— À quoi ?

Je tâtonne pour trouver ma robe et la renfile, un peu honteuse.

— Au fait, tu sais que Jorge est passé me rapporter les affaires que j'avais laissées dans ton appartement ?

— Ne cherche pas à faire diversion. À quoi en es-tu arrivée ? insiste-t-il en agrippant mon poignet.

Il me fixe droit dans les yeux, alors que je sens mes joues bouillir.

*Pourquoi aurais-tu honte d'avoir envie de lui H24 ?*

Ma conscience a décidé de faire comme ma mère et de me donner un coup de pied aux fesses elle aussi. J'avale ma salive et je reprends :

— À me... à me soulager toute seule.

C'est dit !

— Putain ! J'ai cru que tu allais m'annoncer avoir trouvé un mec en boîte pour te venger. Oh ! Merde, je ne pensais pas être si content d'apprendre que tu masturbes en mon absence.

Si lui rigole, moi je monte en pression.

— Tu as eu peur que je sois capable de te tromper ? C'est ça que tu es en train de me dire ?

— Un quart de dixième de seconde seulement, et encore ! m'assure-t-il au creux de mon oreille. Je suis tellement content de te manquer à ce point. Tu n'imagines même pas comme tu m'as manqué aussi.

*Manqué... manqué... hummm...*

— Alors pourquoi as-tu refusé d'allumer Skype avec moi à Tokyo ?

C'est sorti tout seul et je me mords la langue d'avoir sorti un truc pareil. Surtout que, lorsque je l'entends soupirer, je ne suis pas sûre d'avoir envie de savoir.

Fichue conscience !

— J'étais trop contrarié par mon père et le week-end qu'il venait de nous gâcher. Avec le décalage horaire et la fatigue rajoutée, je n'aurais pas été à la hauteur. Mais depuis, j'ai rechargé mes batteries et je suis à la puissance maximale. Je jure que tu n'auras pas le temps de respirer jusqu'à dimanche. Je vais faire en sorte de te faire du bien jusqu'à en avoir mal. Dès maintenant. Et je jure que, une fois à Paris tous les deux, plus jamais tu n'auras besoin de te soulager toute seule. Paroles de Sexy-man.

Ses dents se plantent dans la peau cuisante de mon cou et tous mes poils se hérissent en même temps. Toujours en manque, je me mets à trembler d'impatience.

— Ne m'abandonne plus jamais comme ça.

— Plus jamais, gronde-t-il en reprenant possession de mon ventre. Plus jamais...

## Thomas

— Alors comme ça, tu déménages ? Waouh !

Tina bascule en arrière sur le dossier de son canapé. Ce sont les premiers mots qu'elle prononce depuis que j'ai commencé mon discours. Ils sont destinés à Éliisa et, les yeux grands écarquillés, elle nous observe tour à tour, la bouche grande ouverte, comme si je lui avais annoncé que j'abandonnais ma fortune pour m'inscrire dans les Ordres.

Éliisa acquiesce avec fierté et pose sa tête sur mon épaule. En dehors d'avoir eu l'approbation divine de ses parents, elle a aussi reçu l'assentiment de Justine et je n'ose pas lui avouer que, par derrière, cette petite rousse m'a menacé par SMS de m'étrangler si les choses tournaient mal. Une lionne enragée rôde et me tranchera la gorge au moindre faux pas. Au moins, avec elle, je sais à quoi m'en tenir. Pas comme avec ma meilleure amie qui est étrange depuis notre arrivée, c'est-à-dire bien avant que je ne lui parle du déménagement.

Si j'étais venu seul, j'aurais mis les points sur les « i » et aurais demandé des explications à ses sourires surfaits et à son enthousiasme forcé. Seulement, avec Éliisa près de moi, il est hors de question que je mette en péril notre bonheur.

— Si ça se trouve, tu seras parisienne avant moi, siffle-t-elle en terminant son café.

— Peut-être pas, répond Éliisa avec calme. Nous nous sommes renseignés. Le temps que le dossier scolaire soit transmis dans un nouvel établissement, que je donne le préavis de mon appartement et que je fasse mes cartons, il peut se passer plusieurs semaines. Bref, dans un mois, c'est les vacances de Noël, j'espère que tout sera prêt à ce moment-là. On verra.

Je souris quand elle soupire, car c'est elle qui tient à suivre tout ce protocole. Il suffirait de quelques coups de fil du bureau pour accélérer son transfert, et bien sûr, le paiement de son préavis n'aurait pas posé de problème. Seulement, Miss têtue ne veut rien me devoir. Donc, en attendant, nous allons être obligés de nous contenter des week-ends et du téléphone rose durant la semaine.

*Bordel ! Il me reste à peine vingt-quatre heures avant de remonter sur Paris !*

De toute façon, il faut que je me fasse une raison. Moi aussi j'ai des trucs à mettre au point avant son arrivée. Car, même si je suis fou de joie, elle m'a pris de court et, si elle paraît sereine concernant son déménagement, je le suis beaucoup moins. Il y a Liv qui va devoir accepter que notre accord soit rompu avant d'avoir commencé, et puis Jack Andrews est toujours en vie, même s'il est à des milliers de kilomètres... Bref ! Comme d'habitude, je suis rempli de paradoxe. Je voulais qu'elle me rejoigne à Paris, et maintenant qu'elle est d'accord, je flippe comme un malade.

— Je n'ai pas encore trouvé de pied-à-terre, reprend Tina qui me ramène à la réalité.

— C'est ta faute après tout, grommelé-je. Si tu avais été te présenter à l'agence comme je te l'avais conseillé, tu serais probablement déjà dans un appartement.

À plusieurs reprises, je lui ai rappelé de contacter une de nos agences immobilières. Mais selon elle, son temps est compté lorsqu'elle est à Paris.

Si je n'étais pas si suspicieux depuis quelque temps, je m'en serais sans doute occupé à sa place pour aller plus vite. Mais dans l'état actuel des choses, je préfère la laisser mariner et se

débrouiller. En fait, je trouve bizarre que, vénale et intéressée comme elle est de nature, elle n'ait pas sauté sur l'occasion pour obtenir plus un logement sans avoir à ramer.

Ma parano est en train de me pourrir le cerveau.

Tina suit mon regard fixé sur la porte de mon ancienne chambre. Je ne sais pas pourquoi je la regarde. Je n'ai pas de nostalgie, juste le sentiment d'être un étranger dans cet appartement. Rien n'a changé ici en quelques semaines et pourtant, je ne ressens plus du tout cette ambiance si particulière que l'on avait créée elle et moi.

— C'était le bon temps, lance-t-elle d'une voix blanche. Un autre temps.

Je ne réponds rien. J'ai passé des mois à croire que je pouvais lire en elle comme dans un livre ouvert. J'ai découvert à mes dépens que je m'étais planté. Je ne sais pas quoi penser de son attitude et de ses sourires dirigés vers nous. C'est triste, mais la méfiance a pris la place de l'amitié-amoureuse qui nous liait si fortement.

— Tu repars quand ? rebondit-elle devant mon silence.

— Demain matin. Élisabeth a assez manqué les cours comme ça et puis, lundi, j'ai du boulot et je ne peux pas demander à Hugues de me remplacer éternellement.

S'il a quelqu'un qui était ravi de mon absence au bureau, c'est bien lui. D'après Liv, qui m'a fait un compte-rendu par mail tous les soirs, il a repris avec plaisir la place qu'il avait avant mon arrivée et il ne s'est pas inquiété de la date de mon retour.

Au final, l'important étant que le travail avance, je me fiche de ce qu'il pense de moi. Il bosse bien, ne compte pas ses heures et n'ira rien cafter à mon père compte tenu du peu d'estime qu'ils semblent avoir l'un pour l'autre. Le reste, je m'en tape.

— Si nous allions en boîte pour fêter cette grande nouvelle ? termine Tina avec enthousiasme.

Je fais la moue alors qu'Élisabeth saute presque de joie sur le canapé. Je n'ai pas digéré sa dernière sortie sans moi. Du coup, je me demande si je serais capable d'affronter des situations identiques à tous les films insensés qui ont traversé mon esprit. Seulement, à deux contre un, c'est moi qui cède.

Très vite, Élisabeth contacte Justine et Antoine et nous convenons de tous nous rejoindre, vers 23 heures devant le Messire, boîte de nuit bordelaise à la mode, située à quelques centaines de mètres de mon appartement. Le nom me fait sourire, clin d'œil à mon père, le roi Andrews qui rirait jaune en sachant que j'associe son surnom à un lieu, selon lui, aussi peu fréquentable.

Lorsque nous pénétrons à l'intérieur de la discothèque, la musique bat son plein et nous nous frayons avec difficulté un passage jusqu'à une table où nous attend Justine. Elle sirote un cocktail sur les genoux d'Antoine, tandis qu'il bat la mesure avec sa tête.

Avant, je rentrais dans ce genre d'endroit seul, pour chasser. Là, ma main dans celle d'Élisabeth, j'éprouve un sentiment étrange, tout nouveau, mélange de fierté, de possessivité et de craintes. Pourtant, avec elle, je suis habitué aux premières fois, à l'inattendu et même à l'exceptionnel.

Quand j'y pense ! Elle a été la première à me gifler sans que je réagisse, quand je me suis glissé dans ses draps, ivre mort. Elle a aussi été la première avec laquelle j'ai vraiment fait l'amour avec un plaisir infini. La première à dormir une nuit entière avec moi et aussi la seule avec laquelle j'envisage de vivre au quotidien.

Je n'ai aucune intention de lâcher l'unique femme qui fait battre mon cœur dans cette foule d'excités imbibés d'alcool et je compte bien garder un œil sur elle et sur tout aventurier osant la mater.

— On a failli attendre !

Justine a parlé si fort que deux types de la table d'à côté lui adressent un bref sourire moqueur. Puis dans la foulée, ils se tournent vers Éliisa et la reluquent sans se soucier de mon regard assassin.

Il faut dire que ce soir, ma chérie a mis le paquet pour être ultra-sexy et j'ai failli m'étrangler quand elle est sortie de la salle de bain. Elle a choisi une robe asymétrique bleu nuit aux décolletés vertigineux aussi bien devant que derrière. Je me suis fait la réflexion qu'au moindre mouvement, ses seins s'enfuiraient du peu de tissu qui les recouvrent et que, s'il avait manqué un centimètre dans le bas de ses reins, j'aurais pu admirer le haut de ses fesses. Mais il paraît que cette tenue fait partie de la liste de fringues que je lui ai offertes en vacances. Si j'avais su, je l'aurais suivi dans les cabines d'essayage au lieu de l'attendre elle et sa sœur, dans un bar avec Daniel.

Bref ! Il est trop tard pour regretter. J'ai hésité à lui ordonner de retourner se changer. Mais elle était si fière d'elle, si épanouie, que je n'ai pas voulu la contrarier, même si je savais qu'un poids opprimerait ma poitrine à la moindre occasion. C'est justement ce qui est en train de se passer avec ces deux mâles en rut qui la reluquent toujours.

*Dire que j'étais pareil ! Putain ! J'arrive pas à y croire !*

Je grince des dents et ma main se resserre autour de celle d'Éliisa. Quant à elle, elle se dandine sur place, loin d'imaginer que je suis sur le point de décrocher une droite aux deux énergumènes qui me toisent maintenant d'un air dédaigneux. Je claque ma langue sur mon palais et secoue la tête dans leur direction pour qu'ils arrêtent leur cinéma, mais leur ego surdimensionné semble être plus fort que leur raison. Du coup, au lieu de détourner leur regard, ils l'accroissent en ricanant.

*Bande de connards !*

Je souffle dans l'espoir de faire descendre la tension qui monte dans mes veines et risque de me faire partir en vrille à la moindre étincelle supplémentaire.

*Putain ! Je ne suis pas encore assis. Je n'ai rien bu, et déjà, j'ai envie de cogner sur quelqu'un. Ça promet !*

Tina qui discutait avec Justine n'a rien raté de la scène qui se joue en silence et observe du coin de l'œil mes réactions. Elle s'approche entre ces deux têtes de cons et leur chuchote quelque chose à l'oreille. Aussitôt, ils acquiescent et se concentrent à nouveau sur leur verre.

— Qu'est-ce que tu leur as dit ? murmuré-je quand elle s'avance vers moi.

— Qu'ils avaient le choix entre se prendre une branlée par un champion de Krav Maga ou avoir boisson à volonté toute la soirée. Comme ce sont des mecs dans toute leur splendeur, devine ce qu'ils ont préféré ?

— Je suppose que c'est moi qui rince ?

— Qui d'autre ? rétorque-t-elle cynique.

Aussitôt, elle rejoint la piste de danse en tortillant du cul pour me narguer.

Vénale ? Je n'avais pas tort.

Aguicheuse ? Notre amitié-amoureuse est en stand-by. De plus, elle a un mec maintenant. Merde !

— Qu'est-ce qu'elle voulait ?

Le souffle d'Éliisa à mon oreille me ramène à la vraie raison de notre présence ici : fêter sa grande décision et profiter de la soirée sans se prendre la tête. Néanmoins, je me sens obligé de lui dire la vérité.

— Les deux gars à côté ont trouvé que tu étais magnifique, et comme je suis jaloux, Tina les a

mis au parfum.

Elle hausse les épaules en gloussant et me tire par la main jusqu'à la banquette. Je m'assois dans l'angle et l'installe en travers sur mes genoux. Au moins là, personne n'osera l'approcher.

— Vous venez danser ? propose Justine qui force son petit ami à se lever.

— Tout à l'heure, répond Éliisa en enroulant son bras autour de ma nuque. On vient juste d'arriver, on a le temps.

Alors que ses deux amis s'éloignent vers la piste, elle se met à se trémousser sur mes cuisses et ma queue commence à enfler dangereusement sous mon jean.

*Sous tension et excité comme je suis, je vais finir par faire des conneries !*

Anxieux, je passe ma main dans mes cheveux et remue un peu le bassin, espérant qu'elle se lève pour me soulager.

— Nous irons danser après, murmure-t-elle à mon oreille en se dandinant de plus belle. Pour le moment j'ai envie d'autre chose.

*Oh, putain de bordel ! Faire l'amour en public ? Son fantasme...*

Dans mon boxer, c'est la fiesta, mais nous sommes trop à découvert et je suis bien trop sobre pour envisager ce genre de truc ici. Pourtant, à force de sentir Éliisa gigoter sur moi, je glisse une main sous ses fesses, puis sous sa robe et, malgré les lumières tamisées, je distingue un sourire se dessiner sur ses lèvres.

— C'est vraiment ce que tu veux ? susurré-je, histoire d'être certain de ne pas la forcer.

Alors que je faufile mon doigt sous son string, elle étouffe un couinement dans mon cou.

— Thomas, gémit-elle quand j'atteins sa fente. Fais vite j'ai trop mal.

Bordel ! Elle est brûlante, mouillée, prête, archiprête même ! Et moi, je serre les cuisses de douleur.

Je lorgne la piste de danse pour m'assurer que personne n'a rien remarqué. Puis mon doigt trouve sa place en elle, bien au chaud. Aussitôt, je commence à la fouiller et elle reprend ses ondulations, sa lèvre inférieure pincée pour retenir ses plaintes que je suis le seul à entendre.

Putain ! Depuis mercredi, elle est déchaînée et je me demande jusqu'où elle sera capable d'aller.

— Tu aimes cette adrénaline, n'est-ce pas ? Moi j'adore.

Elle hoche la tête avec frénésie, incapable de parler.

Savoir que je suis le seul avec lequel elle accepte de prendre son pied en public gonfle mon orgueil et aussi ma queue qui, à l'étroit dans mon jean, me hurle de la libérer. Je vais souffrir, mais la souffrance sera si délicieusement douloureuse que je m'en contrefous.

— Tu veux vraiment jouir devant tout le monde ?

Trop concentrée à maîtriser ses gémissements, elle ne me répond qu'en frétilant de plus belle. J'associe mon index à mon majeur pour malmener ses parois intimes, tandis que mon pouce, laissé pour compte, profite de la situation pour caresser l'entrée interdite. Dans la seconde, Éliisa se fige et contracte son bras autour de ma nuque.

— Non ! se plaint-elle avec beaucoup d'autorité.

Ici, devant tout le monde, elle est à ma merci, et même si tout à l'heure, je ne voulais pas la forcer, c'est le moment ou jamais de lui montrer qu'elle a tort de refuser ma proposition. De ma main libre, j'appuie fermement sur son ventre, lui laissant juste la possibilité de respirer sans pouvoir se lever, puis j'effleure lentement l'endroit qui la terrorise.

— Fais-moi confiance, ma chérie. Comme tu l'as toujours fait.

Je ne suis pas ce connard de Grégoire et je n'ai pas l'intention de la faire souffrir. Je veux lui

prouver le contraire et connaître enfin toutes les parties de son corps. Vraiment toutes.

— N...

Avant qu'elle ne puisse me répondre, mon pouce a forcé le passage étroit sur quelques centimètres. Dans la foulée, je reprends mes assauts dans ses chairs et commence à jongler avec mes doigts alors qu'elle inspire et se mord les lèvres, les yeux fermés.

C'est timide, mais c'est un bon début.

— Tu veux que j'arrête ?

Avec fébrilité, elle secoue la tête et souffle un « non » quasi inaudible avant de se mettre à onduler du bassin.

Que c'est bon de l'entendre gémir en silence !

— Alors, vas-y ma belle. Éclate-toi.

La brûlure de mon entrejambe est à la limite du supportable, mais cette folie est si grisante que mes mouvements deviennent plus agressifs à mesure qu'elle se déhanche plus largement. J'y suis arrivé.

— Oh, mon Dieu ! couine-t-elle avant de fourrer son visage dans mon cou.

Son orgasme est si puissant qu'elle plante ses dents dans mon épaule et, sans le vouloir, elle m'emmène, moi aussi, au bord du précipice. Il me faut réunir toute l'énergie en ma possession pour ne pas me laisser aller.

*Putain de bordel !*

J'attends que les vibrations sous mes doigts ralentissent, puis je quitte sa chaleur humide et la fais glisser de mes genoux sur la banquette avant de sauter sur mes pieds.

— Donne-moi deux minutes, je reviens.

Pas la peine de tergiverser. Ce n'est pas très glamour, mais il faut que je me soulage vite, très vite, avant qu'il ne soit trop tard.

Je l'entends glousser dans mon dos tandis que je cherche l'entrée des toilettes.

*Putain ! Elle a failli être la première à me faire jouir sans me toucher.*

Après plusieurs minutes à évacuer la tension incroyable qui s'était installée dans mon entrejambe, je rejoins la piste où tout le monde est parti danser. Nicolas, qui a débauché plus tard que prévu, vient à peine d'arriver et me salue sans lâcher Tina. Il la dévore du regard et elle semble apprécier puisqu'elle n'a d'yeux que pour lui.

Amoureux eux aussi ? Comme Justine et Antoine qui, enlacés, se bécotent au beau milieu de la salle sans se préoccuper de personne ?

Décidément, l'air bordelais fait des miracles à répétition. Sauf que ce pauvre Nicolas va se retrouver seul sous peu, car je doute que Tina soit capable d'entretenir une relation à distance.

Je noue mes bras à la taille d'Élisa.

— Il semblerait que nous ayons fêté ce futur déménagement comme il se doit, murmuré-je à son oreille.

— Humm, c'était parfait, répond-elle en se dandinant. Enfin presque. La prochaine fois...

— Oh ! Aurais-tu pris goût à ce que tu mettais tant d'énergie à refuser ?

Elle me tape gentiment sur l'épaule et se met à glousser.

— Je ne parlais pas de ça ! Je...

— Je vois. Ton fantasme n'est pas tout à fait assouvi.

Elle hoche la tête, et malgré la lumière tamisée, je suis persuadé que ses joues rosissent encore.

— J'ai quelques idées sous le coude, ma chérie. C'est juste une question de temps. D'ailleurs, dans un mois, nous aurons tout notre temps pour ça.

*Ce sera une nouvelle première fois, celle d'une vie à deux et de ta liberté retrouvée.*

## Élisa

— Qu'est-ce que tu fais encore là-dessous ?

Accroupie sous ma table en formica, j'essaie d'attraper Sam qui s'est faufilé entre deux cartons. Mon chat d'amour est perturbé et il joue à cache-cache à longueur de journée. Il me fait la tête, car depuis deux semaines, c'est-à-dire depuis le jour où j'ai pris la décision de rejoindre Thomas dans la capitale, je ne me suis pas beaucoup occupée de lui. Entre les cours, les appels téléphoniques quotidiens à un Sexy-man en manque et les préparatifs de mon déménagement, il est un peu laissé pour compte.

*Pauvre Sam ! Dans quinze jours, tu verras, tout rentrera dans l'ordre.*

Seulement aujourd'hui, ce n'est pas le jour pour qu'il fasse sa tête de cochon. Je suis pressée. En fin de journée, je prends le train direction Paris. Je vais passer le week-end avec Thomas et visiter l'appartement où je vais bientôt vivre avec lui. Je suis stressée et Monsieur Sam va devoir y mettre du sien s'il ne veut pas que je le tire par la queue pour le faire sortir de sa tanière.

— Grouille-toi ! Justine ne va pas tarder à arriver.

Pour éviter qu'il reste seul comme la dernière fois, ma meilleure amie s'est proposée de jouer la nounou. Sauf que, comme c'est parti, il risque fort de moisir ici. Il recule quand j'avance ma main et je finis par abdiquer en grommelant. De toute façon, il n'est que 17 heures. J'ai encore de la vaisselle à essuyer et je dois vérifier ma boîte aux lettres avant de partir. J'attrape mes clés, mon téléphone, et je sors.

En descendant l'escalier, j'envoie un énième message à Thomas pour lui rappeler à quel point j'ai hâte de le rejoindre. Dans le hall désert, je jette un œil vers ma voiture. Il n'y a plus aucune trace de l'accident. Cependant depuis qu'elle a été réparée, j'ai constamment l'angoisse de la retrouver dans le même état. J'ai beau me dire que c'était la faute à pas de chance, je n'arrive pas à me débarrasser d'une curieuse appréhension. C'est idiot.

Je récupère à la volée la tonne de pubs et une enveloppe, puis je remonte chez moi dans l'espoir que Sam ait enfin montré le bout de son nez. Mais ce gros malin n'a pas bougé d'un millimètre et reste blotti entre un énorme carton beaucoup trop lourd pour moi et le radiateur. Je me laisse tomber sur mon canapé et me décide à ouvrir ce satané courrier.

Je déteste faire ça. Il y a toujours une facture que j'ai oublié de régler à cause de mon manque d'organisation et c'est le genre de nouvelle qui me met dans tous mes états compte tenu de mon budget plus que serré.

Je tourne et retourne la grande enveloppe kraft qui me paraît suspecte. Pas de timbre. Juste mon nom et mon prénom écrit en majuscules au feutre noir.

Avec une pointe d'angoisse, je la décachète et retire les documents glissés à l'intérieur. En moins d'une seconde, je suffoque et manque d'échapper les photos que je tiens dans les mains.

*Mon Dieu ! Mais c'est quoi ça ?*

Les prises de vue sont récentes, puisque je reconnais le nouveau tee-shirt gris de Thomas acheté il y a peu. Sur l'un d'eux, il tient par la main une jolie brune, élégante dans un tailleur-pantalon. Ils sont sur un trottoir et leur sourire laisse à penser qu'ils s'entendent plutôt bien. Tremblante, je regarde la seconde image sur laquelle il invite la même femme à entrer dans un

taxi et je suis focalisée sur son bras accroché sur ses reins.

*Bon sang !*

La boule qui s'est invitée dans ma gorge grossit de seconde en seconde. Pourtant, je me force à prendre connaissance du dernier cliché. Thomas et l'inconnue tirent chacun une valise et je distingue nettement le panneau d'affichage dans leur dos.

*Tokyo Haneda !*

Bon sang de bon sang ! Il n'était pas en voyage d'affaires. Il est parti avec une femme et il ne m'a rien dit.

*Quelle conne. Mais merde, quelle conne !*

J'ai envie de vomir. De crier. De hurler la douleur qui s'est installée au creux de mon ventre, éjectant au passage toute l'excitation qui m'animait depuis des jours.

Comment ai-je pu penser qu'il pouvait partir pour des raisons professionnelles en plein week-end ? Comment ai-je pu croire qu'un Apollon comme lui pouvait se contenter d'une femme comme moi ? Bien sûr, avec l'emploi du temps de ministre de Thomas, il est facile pour lui de mener une double vie sans que personne ne s'en aperçoive. Pourquoi n'y ai-je pas pensé plus tôt ?

Du seul coup, je comprends pourquoi il a refusé un Skype avec moi ce soir-là et jette avec rage les photos en travers de la pièce.

*Rien à voir avec son père et notre week-end raté. Il était avec elle.*

Ma vue est brouillée par le flot de larmes qui se déverse sur mon visage, mais je réussis à plonger sur mon portable posé sur la table. Je tape avec difficulté mon message tellement mes doigts tremblent.

[Je ne pars plus.]

La réponse arrive sur-le-champ :

[En pleine visioconférence.  
C'est quoi le problème ?]

Encore une fois, son travail passe avant moi.

[Trouve-toi un autre pigeon.  
Je ne déménage plus non plus !]

Furieuse, j'essuie très vite mes joues et envoie mon téléphone valser jusqu'au milieu de la pièce. Pourtant, apparemment toujours en état de fonctionner, il se met à sonner.

Hors de question que je décroche. Pour lui dire quoi ? Qu'un inconnu a eu la bonne idée de m'envoyer la preuve de ses mensonges ?

Je me bouche les oreilles pour ne plus entendre la sonnerie qui résonne dans tout l'appartement et je vacille jusqu'à mon canapé. Je bous tellement de colère que plus aucune larme ne s'invite dans mes yeux. Par contre, j'ai mal. Bon sang, j'ai tellement mal.

Comme s'il avait senti ma détresse, mon tendre Sam vient se lover sur mes genoux et il se met à ronronner en frottant sa joue contre ma main.

— Mon chéri. Je suis tellement désolée de t'avoir mis de côté. Tu ne méritais pas ça.

Je hoquette. Je tremble. J'ai froid. Je suis perdue.

Je ne sais pas combien de temps je reste comme ça, l'air hagard, essayant de comprendre comment et pourquoi le ciel m'est tombé sur la tête. Tout ce que je sais c'est que je sors de ma transe quand la porte d'entrée s'ouvre en grand sur une Justine affolée.

*Non pas maintenant ! Elle ne devait venir que dans deux heures ! Qu'est-ce qu'elle fait là ?*

Comme si l'arrivée de ma meilleure amie ne suffisait pas, mon téléphone se remet à sonner et me tape sur les nerfs.

— Foutez-moi la paix, merde !

Je crie et me recroqueville en position fœtale, incapable de bouger de ce fichu canapé.

— Éli, qu'est-ce qui t'arrive ? Thomas m'a contactée pour me dire qu'il fallait que je rappliche chez toi au plus vite. Il ne m'a rien expliqué, mais il m'a dit que c'était urgent. Il avait l'air si désespéré, si triste. Il avait des larmes dans la voix. J'ai paniqué. Pourquoi...

*Des larmes dans la voix ? Il ne manque pas de culot !*

— Regarde pourquoi ? la coupé-je, l'index tremblant pointé sur les clichés éparpillés sur le sol.

Aussitôt, elle les ramasse et reste bouche bée en les observant tandis que, maintenant, je pleure en silence, transformée en statue de marbre au milieu des coussins.

— Tu... je... c'est... comment... enfin...

À part bégayer, je ne vois pas ce qu'elle pourrait me sortir pour me remonter le moral. Les photos sont assez explicites, il n'y a rien à dire de plus.

— Quelle explication t'a donnée Thomas ?

— Je ne veux pas lui parler.

Avec précaution, elle pose les clichés sur la table et s'assoit près de moi.

— Tu ne peux pas rester sans réponse.

— Ce n'est pas assez clair ?

Elle lève un sourcil contrit.

Bien sûr que c'est clair. Limpide même ! Seulement je la connais et, avec son optimisme à toute épreuve, elle va encore trouver tout un tas d'excuses à Thomas.

— Tu extrapoles un peu vite, ma chérie. Pour sa défense, avoue quand même que s'il avait quelque chose à se reprocher, il ne m'aurait pas appelée pour que je vienne d'urgence chez toi.

*Qu'est-ce que je disais !*

— Justine, il est parti avec une femme à Tokyo ! Il m'a menti !

Je hoquette, et cette fois, je ne peux pas m'empêcher d'éclater en sanglots quand ma meilleure amie me prend dans ses bras.

Je voudrais pouvoir hurler pour évacuer ma peine et l'humiliation qui me tordent les tripes, mais je n'arrive qu'à pleurer encore et encore, sans pouvoir m'arrêter, donnant une occasion inespérée à Miss Godiche de renaître de ses cendres.

Mes belles promesses et ma détermination se sont envolées en un claquement de doigts. Merde !

— Je te jure que si tu as raison, Sexy-man va avoir affaire à moi !

Rageuse, elle s'écarte un peu au moment même où son téléphone se met à vibrer. Elle l'extrait de sa poche et soupire bruyamment.

— C'est lui, grommelle-t-elle entre ses dents.

— Ne réponds pas !

— Je vais me gêner !

Elle saute sur ses pieds et décroche aussitôt en entamant les cent pas dans mon petit salon.

— Tu te fous de ma gueule ! tonne-t-elle. Tu t’envoies en l’air avec une autre et tu voudrais qu’Éli applaudisse ? ... Quoi, tu ne comprends pas ? Tu veux peut-être que je t’envoie les photos en pièces jointes pour te rafraîchir la mémoire ? ... Quelles photos ? ... Celles où tu as l’air d’être tout à fait à l’aise avec une jolie brune à ton retour de Tokyo... Éliisa a reçu une magnifique enveloppe dans sa boîte aux lettres. Sans timbre ni rien... Liv... Qui est Liv...

Je n’entends plus rien. Mes oreilles bourdonnent et ce prénom résonne dans ma tête qui menace d’exploser.

*Liv... ?*

*Son tatouage...*

*Live to love...*

Cette fille est sa maîtresse depuis combien d’années pour l’imprimer sur sa peau et embobiner tout le monde ?

Justine me secoue par les épaules et me sort du trou noir dans lequel j’étais en train de m’enfoncer.

— Il veut te parler, me dit-elle en me tendant le portable.

Hors de question d’entendre la voix de Thomas maintenant. J’agite énergiquement la tête.

— Prends ce putain de téléphone et écoute-le !

Cette fois, elle crie et me fait même sursauter. C’est le monde à l’envers, car pour un peu, je croirais qu’elle est en train de m’engueuler. Nerveuse et angoissée, je saisis le combiné et le porte à mon oreille.

— Je... je... oui...

— Éli... mon cœur... S’il te plaît... ne raccroche pas et écoute-moi jusqu’au bout. Je ne sais pas qui a pris ces clichés ni pour quelle raison tu les as reçus, mais ce n’est pas ce que tu imagines. J’étais vraiment en voyage d’affaires. Liv est ma collaboratrice. Ce n’est pas ma maîtresse. Je te le jure.

Il croit que je vais gober ça ?

— Liv ?... Ce prénom... Ton tatouage...

— Éli... mon tatouage et son prénom sont une pure coïncidence. Rien de plus.

— Ah oui ? Et tu... tu tiens la main à toutes tes *coïncidences* ?

Je l’entends respirer fort à l’autre bout du fil. Pris au piège, il ne sait plus quoi inventer.

— Je peux comprendre que ça puisse porter à confusion, mais...

— Mais quoi ?

J’en ai marre qu’il tourne autour du pot !

— Nous nous entraînions.

— De quoi tu parles ?

— Nous nous entraînions à faire semblant. C’est... Liv voulait que nous donnions l’apparence d’être un couple au bureau.

De mieux en mieux !

Ma tête commence à tourner et je ne sais même pas pourquoi je continue à l’écouter.

— Tu te moques de moi ?

— Éli... je n’ai jamais envisagé de coucher avec Liv. Réfléchis ! Pourquoi aurais-je été jusqu’au Japon pour ce genre de trucs ? J’aurais pu me contenter de rester à Paris.

— C’est bien ce que je dis, tu te fous vraiment de moi ! Tu t’entraînes à former un couple avec elle pour les apparences, c’est ça ? Parce que tu as honte de te montrer avec moi devant ton

personnel ? Et après tu me demandes de venir vivre avec toi ! Sans blague, tu me prends pour la dernière des andouilles ?

Mon ton est monté et Thomas fait pareil :

— Putain, Éli ! Personne n'aurait jamais dû le savoir. C'était juste un accord entre Liv et moi. C'est... bordel... J'avais promis que je n'en parlerais pas, merde ! Liv...

— Quoi Liv ? le coupé-je de plus en plus énervée par son entêtement. C'est une deuxième Tina que tu gardes sous le coude pour tes soirées mondaines ? Remarque, je devrais être contente. Tu aurais pu prendre une call-girl. Finalement, tu te contentes d'une de tes employées. Comme ça, tu auras un moyen de pression sur elle. C'est pas idiot.

Ma voix déraile tellement que je suis proche de l'aphonie alors qu'à l'autre bout du fil, Thomas grogne encore et encore.

— Arrête d'être sarcastique. Liv est... elle est lesbienne. Elle est gay, tu comprends ? Elle ne voulait pas que ça se sache au bureau parce que son père est aussi tyrannique que le mien. Il... c'est un homme puissant qui serait capable de n'importe quoi et... malgré ma prise de fonction, Jack trouverait le moyen de la virer. C'est un élément indispensable à l'entreprise. Je ne peux pas me permettre de me séparer d'elle. J'essaie juste de l'aider comme je peux.

J'analyse aussi vite que possible les informations reçues en masse dans mon cerveau au bord de la noyade.

*Lesbienne... semblant... son père...*

— Tu n'as rien trouvé de plus énorme à me faire avaler ?

— Comment faire pour que tu me croies ? Je peux te filer son numéro de téléphone pour t'expliquer avec elle. Putain, Éli ! Nous avons convenu ça juste avant de partir à Tokyo. Et bien sûr en rentrant, quand tu m'as annoncé que tu étais d'accord pour venir vivre avec moi, je lui ai tout de suite dit que ce n'était plus possible. Merde ! Cette connerie n'a même pas eu le temps de voir le jour.

Est-ce qu'il dit vrai ? Je lève un œil vers Justine qui hoche la tête pour me donner son assentiment. Elle y croit, elle aussi ? Je me sens soudain ridicule d'avoir douté, mais aussi animée d'une rage immense. Jack Andrews est encore une fois au centre du problème et je me suis laissé avoir en beauté.

— Putain de bordel ! finit-il par crier devant mon silence prolongé. Le connard qui a fait ça va passer un sale quart d'heure, je te jure.

— Tu te demandes encore de qui proviennent ces photos ?

Je réponds, l'air toujours sarcastique.

— Mon père était reparti aux États-Unis quand nous sommes rentrés en France avec Liv. Je t'assure que s'il est à l'origine de tout ça, il va devoir s'expliquer et me donner le nom de son ou ses complices. Ne prends pas pour argent comptant ce que tu vois. Nous nous étions promis d'y arriver ensemble. S'il te plaît. Je t'aime Éli. Plus fort que je ne pourrai jamais te le dire.

Sa voix est soudain brisée par l'émotion et ces trois petits mots ayant toujours le même effet sur moi, une vague de frissons me fait tressaillir. Impossible d'ignorer ce que je ressens et ce dont j'ai le plus envie : lui.

— Je... Je t'aime aussi.

Je l'entends soupirer de soulagement, tandis que Justine m'adresse un sourire satisfait.

— Rapporte-moi ces photos. Il faut que je tire cette histoire au clair très vite.

— D'accord.

Lorsque je raccroche, je suis toujours très en colère. Principalement contre mes réactions

excessives. Comme d'habitude, si je l'avais laissé s'expliquer tout de suite, je ne serais pas tombée aussi bas pour rien. Je regarde Justine qui a réussi à fourrer Sam dans sa boîte de transport.

— Je suis certaine qu'il est sincère, m'assure-t-elle avec un clin d'œil. Maintenant, il ne faut pas perdre de vue que quelqu'un cherche à vous séparer et à vous faire du mal. Ne laisse ni son père ni qui que ce soit d'autre se mettre en travers de vous deux. C'est compris ?

Toujours sous le choc, je remue la tête de haut en bas et me frotte les yeux pour vérifier si je ne suis pas en train de faire un cauchemar.

Bon sang ! Je ne suis pas encore à Paris et les ennuis commencent déjà ! Qu'est-ce qui m'a pris d'accepter de déménager ? Je n'aurais jamais dû...

*Arrête de t'apitoyer sur ton sort. Sa faiblesse, c'est toi. Fais-en une force. Un combat.*

Cette conscience, que je suis capable d'aimer aussi fort que de détester, vient de me remettre les idées en place et c'est tout ce qu'il me fallait.

Je fais un tour par la salle de bain, histoire de me rafraîchir un peu le visage. Puis un sourire déterminé au coin des lèvres, je rejoins Justine dans le séjour.

— Assez perdu de temps ma chérie, lance-t-elle les bras encombrés par la cage de Sam. On passe par la maison. On se boit un bon café accompagné d'un ou deux macarons et je te largue dans le train.

Ma sœur de cœur, ma Ju d'amour, comme je l'aime... elle aussi.

## Thomas

L'assise de mon fauteuil en cuir brûle tout le bas de mon corps. Les poings fermés sur mon bureau, je n'arrive plus à me concentrer sur la visioconférence qui me paraît sans intérêt.

*Putain, mais c'est quoi ce bordel ? Qui a pu prendre des photos de Liv et de moi dans mon dos ? Qui avait intérêt à faire ça ? Celui qui a osé va me le payer !*

Des images de mon père et son rire sarcastique polluent mon cerveau. S'il est derrière tout ça, il est allé trop loin.

Je coupe le son de mon ordinateur et appelle Liv à l'interphone. Puis, je saute sur mes pieds et enfle ma veste de costume.

— Je dois m'absenter pour une urgence, annoncé-je alors qu'elle pénètre dans mon bureau. Termine la visio et prends des notes.

— Ça ne va pas ?

Alors qu'elle s'installe à ma place, je l'observe d'un œil en biais.

Elle ne peut pas être le corbeau. Elle ne peut pas avoir délibérément envoyé ces clichés à Éliisa. Quel intérêt aurait-elle eu à me mentir sur sa sexualité ?

*Putain ! Il faut que j'arrête de psychoter sur tout le monde, merde ! Il n'y a que Jack le maléfique pour avoir monté un coup pareil.*

— Je t'explique tout à l'heure, terminé-je en sortant en vitesse.

Avant d'arriver à l'ascenseur, je croise Hugues l'air plein d'enthousiasme. Il s'arrête à mon niveau et me montre un épais dossier.

— J'allais justement te voir. Tu as deux minutes ? J'ai sélectionné plusieurs méthodes pour mettre en place ma nouvelle fonction.

Je grogne.

La semaine dernière, j'ai réfléchi à la réorganisation de la société et j'ai décidé qu'Andrews Corp. France ne serait pas à l'image de Jack Andrews. J'ai donc proposé à Hugues une mission supplémentaire à son poste de DRH, celle de directeur du bonheur. Puisqu'il fourre son nez partout, il est le mieux placé pour connaître les attentes de chacun et organiser des événements en interne pour détendre les salariés. Cette nouvelle fonction à l'air de l'enthousiasmer, mais là, ce n'est vraiment pas le moment d'en discuter.

— J'ai une urgence à régler et ensuite je dois me rendre à la gare, dis-je en passant devant lui d'un pas pressé. Je te fais confiance, je suis certain que tes idées seront parfaites.

— Oh, c'est vrai ! J'avais oublié que ta petite amie débarquait aujourd'hui.

J'ai aussi été obligé d'annoncer à mon équipe l'arrivée prochaine d'Éliisa. Primo, pour refroidir les ardeurs de plusieurs secrétaires qui espèrent peut-être une promotion canapé. Deuxio, pour justifier toutes les photos d'elle que j'ai accrochées sur les murs de mon bureau.

— On en parle lundi alors ? termine-t-il en tournant les talons.

— Parfait !

Je file jusqu'à l'ascenseur et bipe Jorge.

— Rejoignez-moi dans mon appartement.

— Bien, Monsieur.

Comme son regard extérieur m'a toujours été d'un grand secours, personne d'autre que lui ne peut m'aider à démêler le problème de ces putains de clichés envoyés à Éliisa.

En moins de cinq minutes, nous sommes seuls tous les deux dans mon salon et je lui expose la situation et mes doutes.

— En toute objectivité, je ne vois pas votre père s'abaisser à ce genre de manigances. Il est toujours direct et se déplace en personne quand il le juge nécessaire.

Merci, j'avais remarqué ! D'ailleurs, la manière dont il a eu vent de ma présence à Paris il y a trois semaines est toujours un mystère.

— Alors qui, à votre avis, peut être à l'origine de cette connerie ?

— À vrai dire, je réfléchis à la question, répond-il d'une voix hésitante. L'arrivée inopportune de votre père dans cet hôtel, l'incident de voiture de Mademoiselle Éliisa et maintenant ces photos anonymes... cela fait beaucoup, vous ne trouvez pas ?

— Vous pensez que l'accrochage est lié aussi à tout ça ?

— Humm, j'ai un doute.

— Abrégez, abrégez.

— Votre meilleure amie... peut-être que...

Je prends mes tempes entre mes mains, car mon cerveau tourne à plein régime d'un seul coup.

Putain, je sais que Tina est capable du pire. Elle a déjà joué les garces par le passé. Elle a fait accuser un de ses anciens mecs de détournement de documents et d'argent pour assouvir sa vengeance après qu'il l'ait quittée. Mais entre nous, la situation est différente et nous avons mis les choses à plat, non ? Et puis, comment aurait-elle su ? Pour Paris OK, mais pour Tokyo, je ne lui ai rien dit.

Sauf que, dans l'immédiat, et même si cette hypothèse est un coup de massue, je n'ai rien de plus tangible.

Je serre les poings et, pressé par le temps, je donne à Jorge mes instructions :

— Il reste deux semaines avant le déménagement d'Éliisa. Pour le moment, votre appartement bordelais n'a pas encore été libéré. Vous allez donc y retourner, suivre Tina et me faire un compte-rendu de ses différents contacts. De mon côté, je vais m'arranger pour qu'elle ne trouve pas de logement sur Paris pour le moment.

Je me déteste de prendre ce genre de décision, mais pour le bien d'Éliisa et pour le mien, je n'ai pas le choix.

— Je vous rappelle que votre amie risque de me reconnaître puisqu'elle m'a déjà vu lorsque je suis allé chercher vos affaires dans son appartement.

— Primo, je sais que vous savez faire preuve d'une discrétion absolue. Deuxio, Tina n'est pas physionomiste pour un sou.

*Ça devrait le faire. Il faut que ça le fasse de toute façon.*

— Comment allez-vous vous débrouiller pour vos différents déplacements ici ?

— J'ai ma voiture et, au pire, je ferai appel à Steve, grimacé-je. Il n'est pas très causant, mais je ferai avec.

Alors que Jorge tourne les talons, je l'interpelle pour lui poser une dernière question :

— Au fait Jorge ! Avez-vous enfin réussi à obtenir des renseignements sur ma mère ?

— Peu de chose, soupire-t-il sans se retourner. J'ai quelques pistes intéressantes à approfondir. Dès que je trouve des informations concrètes, je vous en ferai part.

— Parfait.

Une fois mon chauffeur sorti, je me précipite sur mon téléphone pour être certain qu'Élisa est bien montée dans ce fichu train et n'a pas changé d'avis. Puis rassuré, je compose le numéro de mon père. Malgré l'analyse de Jorge, j'ai besoin d'en avoir le cœur net. Jack Andrews est bourré de défauts, mais grâce ou à cause de son orgueil, il ne manquera pas de me dire la vérité s'il est à l'origine de ce coup tordu.

Il décroche à la première sonnerie.

— Andrews !

— Papa ! Je ne vais pas te déranger très longtemps, j'ai une question urgente à te poser.

— Je t'écoute.

J'arpente mon grand salon de long en large en soufflant comme si je venais de parcourir un marathon. L'emprise que mon père a toujours eue sur moi est encore bien présente, même si j'essaie peu à peu de m'en détacher.

— Aurais-tu payé quelqu'un pour prendre des photos de Liv et moi à la sortie de l'aéroport ?

— Pour quelles raisons aurais-je fait une chose aussi insensée ? ricane-t-il avec mépris.

— Pour les transmettre à Élisa par exemple et lui faire croire que j'avais une maîtresse.

— Oh, tu as réussi à t'abstenir de coucher avec Liv De la Mantrie, malgré un week-end à deux à l'autre bout du monde ?

— Arrête tes conneries, papa ! Je te répète pour la énième fois : Élisa est ma petite amie et, ne t'en déplaise, je n'ai pas l'intention de la tromper avec qui que ce soit. D'ailleurs, puisque nous en parlons, je t'annonce qu'elle déménage avec moi dans deux semaines et qu'elle vient visiter son futur appartement, en l'occurrence le mien, dès aujourd'hui.

— Tu es complètement fou !

— Non, je suis amoureux. A-mou-reux ! Et je finis par me demander si tu as un jour ressenti ce sentiment pour quelqu'un !

— Je t'interdis d'employer ce ton-là avec moi ! tonne-t-il.

— M'as-tu un jour seulement prouvé le contraire ?

— Je ne suis pas à l'origine de ces photos compromettantes. Tu réaliseras par toi-même que cette femme n'est pas faite pour toi. Une étudiante sans le sou n'a rien à faire avec un Andrews. Je n'ai pas besoin de m'en mêler pour que tu t'en mordes les doigts.

Putain ! Si j'avais fermé ma gueule sur la situation d'Élisa et le métier de ses parents, nous n'en serions pas là aujourd'hui. Quoique... il aurait trouvé une autre raison de m'emmerder.

— Comme tu l'as fait avec maman ? Tu as regretté toi aussi, c'est ça ?

C'est sorti tout seul. Je n'ai pas infos sur les origines sociales de ma mère. Je n'ai jamais connu mes grands-parents maternels et Jorge ne m'a apporté, pour le moment, aucune réponse. Alors, j'attends celle de mon père, mais la seule qu'il me donne est un silence de plomb.

— Avais-tu autre chose à me dire ? poursuit-il, sarcastique.

Décodage façon Jack Andrews : discussion terminée.

Comme je reste muet, les dents serrées par la colère, il clôt la conversation en raccrochant sans formule de politesse.

Bordel ! Si certains sont en adoration devant leur père en les qualifiant de héros, je me demande comment j'ai pu si longtemps être en admiration devant le mien en n'ayant que l'adjectif « connard » pour le définir.

J'inspecte vite fait autour de moi. Tout est rangé, mais il n'y a rien de très attirant dans ces meubles modernes et sans âme. Élisa sera là dans deux heures environ et je veux que tout soit parfait. La visioconférence doit être terminée, aussi j'invite Liv à me rejoindre.

J'aurais voulu qu'Élisa soit la première femme à entrer dans mon appartement, comme à Bordeaux. Mais l'œil féminin de ma collaboratrice va être utile pour ne rien laisser au hasard.

— Décidément, tu as souvent besoin de moi aujourd'hui, se moque-t-elle en pénétrant dans mon séjour. Je t'apporte le compte-rendu de la visioconférence.

Elle pose une chemise à rabats sur la grande table basse, puis s'assoit sur l'un des deux canapés en cuir.

— Effectivement. Alors voilà... Je commence par le début...

Toujours sur les nerfs, je tourne autour des sièges, incapable de m'y poser, puis je finis par me planter devant l'aquarium. Je commence par lui faire part des photos compromettantes et lui avoue avoir divulgué ses penchants sexuels pour éviter la catastrophe avec Élisa.

— Ne t'inquiète pas, tu peux lui faire confiance, elle ne dira rien à personne. Quand il s'agit de garder un secret, elle est muette comme une tombe.

— Je l'espère, grimace-t-elle dans un soupir. Tu as une idée de qui peut être à l'origine de cette ignominie ?

— Un doute pour le moment. À suivre.

— Eh bien moi, je pense que Hugues est tout à fait capable de ce genre de manigance.

Elle fait vraiment une fixation sur ce mec ! Même si je reconnais qu'il a des regards étranges quelquefois, je n'y crois pas une seconde. Il a l'air beaucoup trop peureux pour prendre ce genre de risque.

— L'enveloppe a été posée directement dans la boîte aux lettres d'Élisa. Sans timbre. Ça ne peut pas être quelqu'un d'ici. Personne ne connaît son adresse.

— Tant mieux si je me trompe, grogne-t-elle, sceptique.

Je n'ai ni le temps ni l'énergie pour la convaincre, car les minutes défilent et Élisa sera bientôt là.

— Bref ! Ma chérie arrive dans quelques heures et avec ce qu'il vient de se passer...

— Humm. Je vois, me coupe-t-elle, tout en jetant un regard autour d'elle. Une petite touche féminine serait la bienvenue ici, c'est ça ?

— Comment as-tu deviné ?

— Nous sommes dotées d'un sixième sens. Si tu me laisses carte blanche, je veux bien m'en occuper. Après tout, les femmes et moi, ça me connaît !

Je lâche un long soupir las alors que Liv se lève.

— Mets tous les frais sur le compte de la société. Je verrai avec le comptable plus tard. Et n'oublie pas que tu as moins de deux heures pour faire des miracles.

— C'est un test pour une promotion ?

Elle me fait un clin d'œil, puis elle tire de la poche de sa veste un carnet.

— Tu es déjà ma collaboratrice. Tu ne veux pas ma place par hasard ?

— Sans façon. Mon père me suffit, je n'ai pas besoin du tien.

Qui voudrait d'un Jack Andrews alors que moi, son propre fils, je n'en veux même pas ?

Très vite, je lui expose mes quelques idées pendant qu'elle prend des notes, puis je lui donne un double des clés et la pousse à l'extérieur. Je n'ai plus de temps à perdre.

— Je file.

— Tu ne risques pas d'être en retard ! fait-elle observer, moqueuse.

En réalité, mon objectif n'est pas de me rendre à la gare tout de suite.

En fait, depuis qu'Élisa m'a appelé, je ne pense qu'à une chose : décompresser pour afficher une attitude la plus zen possible à son arrivée. Le sexe étant la cerise sur le gâteau pour la soirée,

et l'alcool écarté des possibilités, il ne me reste que le tabac, poison sournois et addictif, mais si apaisant en cas de gros coup de stress que je vais me ruer sur un paquet et fumer plusieurs clopes les unes derrière les autres.

— Ne te fous pas de moi, ajouté-je en ricanant moi aussi. Pour te remercier... sans t'octroyer la moindre promotion, je t'invite à venir avec nous demain soir chez mes amis David et Virginie. Si tu n'as rien de prévu, bien sûr. Ce ne sont ni des Andrews, ni des De La Mantrie, je te préviens. Mais... tu pourras faire la connaissance d'Élisa.

Elle accepte sans se faire prier et, je lui donne très vite l'adresse du rendez-vous.

*Deux heures bordel ! J'ai encore deux heures à poireauter comme un con.*

## Élisa

Les pieds ancrés à un magnifique carrelage blanc, j'ai l'impression d'être entourée d'un mélange de danseuses du ventre et de serpents à sonnette. Pourtant, il ne s'agit que de tableaux abstraits, accrochés sur les murs gris pâle du grand salon et d'un gigantesque aquarium qui fait office de séparation avec la cuisine, mais tous ondulent devant mes yeux et m'hypnotisent, m'entraînant inexorablement vers l'évanouissement.

Je jette un regard circulaire sur les bouquets de roses rouges, disposés çà et là, et inspire l'odeur de ces fleurs mêlée à une note d'ambiance agréable, plus soutenue, que je cherche toujours et qui m'a interpellée quand je suis arrivée.

*Nérolis ? J'adore !*

Je n'avais encore jamais eu ce genre de ressenti. Entre admiration et peur.

D'un côté, je voudrais m'affaler sur l'un des imposants canapés en cuir et me blottir dans les bras Thomas. Ou courir vers l'immense fenêtre et profiter de la vue sur Paris qui doit être grandiose. J'aimerais grimper quatre à quatre les marches de l'escalier en colimaçon et découvrir sa chambre – notre chambre – ou partir me prélasser dans le jacuzzi dont il me parle depuis des semaines. Mais d'un autre côté, je me demande ce que je fais ici, figée dans une pièce gigantesque, et où sera ma place au milieu de tout ça.

Je voudrais dire à Thomas à quel point je trouve cet appartement splendide, mais j'aimerais aussi prendre mes jambes à mon cou. En fait, je suis tétanisée et mon corps ne répond plus.

— Tu es sûre que tout va bien, ma chérie ? s'inquiète-t-il tout en textotant encore et toujours.

« Mieux » ou « moins pire » seraient un mot plus juste que « bien ». J'ai encore du mal à digérer les photos que j'ai découvertes tout à l'heure et dont il a pris connaissance en jurant tout son vocabulaire français il y a moins de dix minutes. Je me demande quelle sera la prochaine crasse que l'ennemi, qui pour moi ne peut être que son père, aura décidé de me faire. De toute façon, si ce n'est pas Jack Andrews, quelqu'un veut à tout prix nous blesser et nous séparer, comme l'a si bien dit Justine.

Le hic est que le nombre de proches que nous avons en commun se résume à un strict minimum. Il est inenvisageable que ma meilleure amie, ou même Antoine, soit mêlée à ce genre de choses. Camille et Daniel sont beaucoup trop loin. Et je ne parle pas de mes parents qui sont d'office écartés du sujet. Reste Jack Andrews bien sûr, mais aussi Tina qui aurait un mobile tout trouvé : la jalousie.

— Ça va aller. C'est... tellement grand... tellement...

— Viens par ici, me dit-il en m'attirant contre lui. Détends-toi. Tu es toute crispée.

Alors que j'étais persuadée de m'être débarrassée de Miss Godiche dans ma campagne limousine, je m'aperçois que mes progrès de ces dernières semaines ne sont pas encore suffisants pour tirer un trait sur elle. Elle est là, latente. À l'affût de la moindre faiblesse pour revenir pourrir ma vie. Preuve en est : l'état dans lequel je me suis mise quand j'ai découvert ces fichus clichés.

Les mains de Thomas glissent sous ma jupe et remontent jusqu'à ma taille. Elles s'immiscent sous l'élastique de mon collant et s'arrêtent sur mes fesses qui se contractent aussitôt.

— Que dirais-tu d'un moment de plaisir, histoire de détendre tous ces muscles noués ? murmure-t-il dans mon cou.

Mon corps vibrant contre son torse et ma respiration haletante devraient être des réponses assez claires, mais je sais qu'il aime que je m'exprime. Que ça l'excite.

— Je suis d'accord pour une nouvelle visite coquine.

— J'avais adoré la dernière, susurre-t-il en mordillant le lobe de mon oreille.

C'est le moment de tuer les ultimes entraves à ma liberté. Ensevelir toutes mes faiblesses ou rester sur le carreau.

Il y a deux semaines, en discothèque, j'ai fait un énorme pas en avant. J'ai franchi les limites de la morale, mais c'était tellement bon que j'aimerais retrouver ces sensations divines. Sauf que, le week-end dernier, Thomas a tenté d'aller encore plus loin et j'ai fait un blocage total. C'était comme si Grégoire n'avait pas tout à fait disparu et revenait dès que Thomas insistait pour posséder la seule partie de mon corps que j'ai du mal à lui offrir.

*Bon sang ! Ça ne peut plus durer !*

J'en ai assez de rester à flotter entre deux eaux, un jour extravertie à la limite de la nymphomanie et, le jour d'après, complètement fermée et prête à redevenir cette Élixa traumatisée qui doute de tout et de tout le monde. Ce n'est pas la première fois que je me convaincs que ça n'arrivera plus. Mais, après avoir fait des progrès considérables, j'ai l'impression maintenant de faire un pas en avant et un autre en arrière. Stagner dans des eaux marécageuses. Ou pire, m'enliser dans des sables mouvants qui m'entraînent lentement vers le fond. Je résiste. Encore et toujours. Mais pour combien de temps ?

Bien décidée à en finir avec mes peurs, j'entraîne Thomas dans l'immense couloir au bout du séjour.

— Évitions de perdre du temps. Où est ton bureau ? demandé-je sans savoir où je dois m'arrêter.

— Ici, répond-il l'air étonné, le doigt pointé sur la porte devant nous.

Je pose la main sur la poignée, et avant d'ouvrir, accroche mes yeux dans les siens. Il est inquiet ? Il n'a aucune raison de l'être.

— Je suis prête. Je veux goûter à la liberté et je veux que ce soit aujourd'hui. Maintenant.

Bouché bée, il me talonne lorsque je pénètre à l'intérieur. La pièce est immense et les étagères murales sont presque vides. J'avance lentement jusqu'au grand bureau en verre et métal qui trône à l'intérieur, puis j'inspire un grand coup. Il règne encore une légère odeur de peinture fraîche qui se mêle aux effluves du parfum musqué de Thomas.

— Tu es sûre de toi ? murmure-t-il, collé dans mon dos.

Une douce chaleur monte du creux de mes reins.

— Certaine. Montre-moi qu'avec toi, je n'aurai plus peur de rien. Absolument de rien.

Sans me retourner, je saisis ses mains posées sur mes hanches et les porte à ma poitrine.

Une nuit, Thomas m'a donné une explication selon laquelle ma liberté psychologique passait par la liberté totale de mon corps. Je n'ai rien appris de ce genre dans mes cours à la fac, mais je lui fais assez confiance pour y croire et espérer qu'il a raison.

Je ne veux plus aucune trace de Grégoire et du traumatisme qu'il m'a fait subir. J'aspire à cet abandon total qui me rendra plus forte que jamais pour affronter avec sérénité ce qui m'attend, ce qui nous attend.

Tout en fixant la fenêtre en face de moi, je me penche en avant et pose mes paumes à plat sur le bureau.

— Tu m’as prouvé que l’on pouvait baiser sans douleur, sans peur. Puis que l’on pouvait ressentir du plaisir à faire l’amour. Tu m’as aussi donné un aperçu de ce que je ratais il y a quinze jours, au Messire. Tu te rappelles ? J’ai adoré ce que j’ai ressenti et, même si la semaine dernière, je n’ai pas réussi à me libérer, je veux essayer encore.

Alors que je suis essoufflée d’avoir réussi l’exploit de tout lui expliquer d’un coup, ses doigts se contractent sur mes seins et, aussitôt, un frisson dévale ma colonne vertébrale. Je suis impatiente et pourtant je tremble d’appréhension.

— Tu veux plus dès maintenant ? grogne-t-il contre mon oreille.

Son souffle ardent caresse mon cou mêlé à ses dents qui grignotent mon épaule. Puis, ses mains quittent ma poitrine et descendent lentement jusqu’à l’ourlet de ma jupe.

— Oui. Plus encore. Mais...

— Mais quoi ? me coupe-t-il en retroussant mon vêtement sur mes hanches. Tendre comme au début, ou sauvage comme sous la douche ?

Sans attendre, il s’occupe de faire glisser mes collants et mon string le long de mes jambes. Puis, je sens qu’il se met à genou. Un à un, il retire mes escarpins, libère mes chevilles du tissu gênant qui les entrave et les écarte un peu. Il ne m’a presque pas touchée et pourtant je tremble de partout. J’abaisse mon regard sur mes mains et avale ma salive pour réussir à continuer de parler :

— Animal.

Je remue du derrière, je veux qu’il accélère. Il grogne et cramponne mes hanches, m’empêchant de bouger.

— Sois patiente. Je veux te préparer comme il faut. Ce moment-là doit être grandiose.

Je lui fais confiance, alors je ferme les yeux.

J’échappe un couinement de surprise quand sa langue plonge entre mes fesses et je me contracte quand elle s’introduit un peu dans mon temple interdit. Mon entrejambe approuve en pulsant d’impatience. Pourtant, j’ai peur et je dois serrer les dents pour ne pas ordonner à Thomas d’arrêter.

— Pas de panique, me rassure-t-il en se remettant debout. Je vais d’abord y aller en douceur et seulement quand tu seras prête, je t’entraînerai vers la petite mort que je t’ai promise.

J’acquiesce d’un mouvement de tête tandis que, d’un revers de la main, il balaie ce qui traîne sur son bureau. Puis, il me force à me pencher en avant jusqu’à ce que je me retrouve couchée sur le plateau. La fraîcheur du verre traverse mon vêtement et je me mets à trembler de plus belle. Pantelante, je gémiss quand il glisse ses doigts entre mes jambes jusqu’à l’entrée de mon vagin en feu.

— Thomaas, couiné-je alors qu’il sillonne ma fente, puis remonte lentement vers mes fesses. J’ai... j’ai trop mal.

Le désir est si douloureux que je tends les bras en avant et agrippe le bord du bureau. Les paupières toujours closes, je ne vois rien, mais j’entends qu’il déboutonne sa braguette. J’ai l’impression qu’il met un temps infini à baisser son boxer. Bon sang ! Pourquoi est-il aussi lent ? Je m’apprête à le supplier quand ses mains s’ancrent à mes hanches et, juste après, c’est le bonheur. Je savoure la prise de possession de mon intime en poussant une longue plainte libératrice.

— Tu n’as pas changé d’avis ? s’assure-t-il la respiration sifflante.

Je secoue la tête, incapable de parler. Alors, ses allers-retours s’accélèrent et, quand d’instinct j’écarte un peu plus les jambes, une vibration immense prend possession de tout mon corps,

comme une décharge électrique qui ne s'interrompt pas. J'étouffe un cri entre mes lèvres, cramponne plus fort le bord du bureau et me raidis.

— Détends-toi, me rassure-t-il alors qu'un doigt a forcé l'orifice interdit. Respire.

Je suis morte de trouille et, pourtant, alors qu'il poursuit ses va-et-vient dans mon ventre, je me décontracte peu à peu et le laisse prendre l'entière possession du reste de mon corps. Le plaisir est bien là et monte même en puissance à mesure que les secondes défilent.

— J'a... j'adore... Oh ! Mon Dieu.

— Putaiinnn !

Thomas jure parce que mes paroles le rendent toujours aussi fou. Et c'est ce que j'aime par-dessus tout. Qu'il perde le contrôle et ne retienne pas ses pulsions. C'est justement ce qu'il fait en se mettant à me pilonner de plus de plus fort alors que son doigt poursuit sa découverte, entrant et sortant de plus en plus vite lui aussi.

— Oh, mon Dieu ! Mon Dieu !

Je ne parviens pas à sortir autre chose avant de presser mon visage contre le plateau en verre. Je n'ai jamais rien ressenti de pareil. Chaque parcelle de mon corps vibre comme jamais. Un tsunami intérieur se diffuse de mes orteils à la racine de mes cheveux et repart en sens opposé, puis il revient, encore, encore, sans jamais s'arrêter. Les mains crispées sur le bord du bureau, j'ai chaud et je grelotte en même temps. C'est douloureux et pourtant délicieux de sentir Thomas partout à la fois. De l'entendre grogner dans mon dos. Je crie. Je pleure. Je ne sais pas. Je ne sais plus.

Quelques minutes plus tard, nous reprenons notre souffle sans dire un mot. Puis, il se retire et un vide immense m'envahit.

— J'espère que tu as pris autant de plaisir que moi ma chérie ?

J'entends les froissements de ses vêtements et je devine qu'il se rhabille alors que je suis toujours couchée sur le plateau. En nage, vidée, légère, je ne suis pas certaine que mes jambes en coton auront la force de me soutenir lorsque je vais me redresser.

— Est-ce que je t'aurais épuisée ?

— Non, dis-je sans bouger pour autant. Je reprends juste ma respiration.

— menteuse, ricane-t-il avec une gentille claque sur les fesses. En tout cas, pour une première fois, c'était pas mal du tout.

Je me relève et tâtonne sur mes pieds pour vérifier mon équilibre. Juste pas mal ?

— La petite mort sera pour une autre fois, précise-t-il devant ma moue boudeuse. Alors oui, c'était pas mal du tout.

*Il y a encore mieux que ça ? Oh, mon Dieu !*

Je me pends à son cou.

— Pour moi, c'était beaucoup plus que ça.

Une victoire immense, même !

— Je sais, susurre-t-il contre ma bouche. D'ailleurs, j'ai une chance inimaginable.

— Humm... Pourquoi ?

Il recule un peu et accroche ses yeux aux miens. Ses iris pétillent et expriment un amour infini qui fait virevolter les papillons au creux de mon ventre. C'est tellement délicieux ! Dans ses bras, tout est si bon que je suis capable de toutes les folies sexuelles.

— Je vais partager ma vie avec la femme la plus incroyable qui puisse exister. Belle, intelligente, courageuse et... coquine à souhait.

— Tu es donc un excellent professeur, ricané-je tout en lissant ma jupe, le sourire aux lèvres.  
Je récupère mon string à mes pieds et savoure son rire qui résonne sur les murs de la pièce.

— Viens, je te montre où est la salle de bain, me dit-il après m'avoir lancé un clin d'œil.

Quelques secondes plus tard, seule dans une magnifique pièce au ton gris clair et anthracite, j'admire mon reflet dans le miroir alors que le début d'une mélodie s'enroule dans mes tympans.

*Cabrel !*

Mon visage, déjà éclairé du plaisir encore palpitant au fond de moi, s'illumine comme un feu d'artifice. Je suis dans la vie de Thomas. Il est dans la mienne.

Le dossier Grégoire est sorti de ses archives et a été détruit. Définitivement... presque. Même si ce n'est pas encore tout à fait le cas, je me sens libre, sans aucun tabou, et prête à affronter la Terre entière, même si elle doit être peuplée d'une multitude de Jack Andrews.

## Thomas

Sans faire de bruit, j'enfile mon boxer et sors de ma chambre d'humeur allègre. Chaque matin aux côtés d'Élisa est comme un rayon de soleil qui illumine mon cœur. Mais celui-ci est particulier. Il est le premier, d'une longue série qui s'annonce. Elle dort *chez moi*, dans ce qui sera bientôt notre *chez nous*. Et surtout, le fantôme de Grégoire a disparu, car elle m'a laissé pénétrer les secrets de son corps à plusieurs reprises hier soir.

Je descends pieds nus l'escalier en colimaçon et mets la cafetière sous tension.

Aujourd'hui, je n'ai pas prévu de visite guidée de l'appartement, mais celle d'une petite partie de la ville. J'avais déjà tout organisé lors de notre dernier week-end dans la capitale, quand mon père, avec ses gros sabots, était arrivé pour tout faire foirer. Cette fois-ci, il n'y a aucun nuage à l'horizon. Enfin, nous allons pouvoir profiter ensemble un déjeuner romantique sur un bateau-mouche avant de parcourir la Seine. Puis, je l'emmènerai à Montmartre ou au Marais. Ou les deux. Nous verrons bien. En tout cas, je suis aussi pressé qu'un môme qui attendrait pour ouvrir ses cadeaux de Noël.

Moins de dix minutes plus tard, le petit déjeuner est prêt. Il est déjà 10 heures et il est grand temps de réveiller ma délicieuse sirène.

Un plateau à la main, je remonte à l'étage. Je le pose au pied du lit, puis je m'assois sur le bord du matelas et devore des yeux la silhouette divine qui y est recroquevillée.

— Ma chérie, il va falloir déplier ton corps magnifique.

Elle s'étire, se tortille et m'offre un large sourire sans pour autant ouvrir les yeux.

— Tu veux que je trouve un moyen radical de te réveiller ? ronronné-je en tirant lentement sur le drap.

— Entièrement d'accord ! Mais je garderai les yeux fermés. Dans ton bureau, j'ai découvert l'intérêt de ne rien voir.

À mon avis, l'absence de vision n'y est pas pour grand-chose, mais la réaction d'Élisa a été si intense qu'elle n'est pas très objective.

— À vérifier. Mais attention à ce que tu dis. Si tu préfères m'entendre jouir plutôt qu'avoir le plaisir de me regarder quand tu atteins toi aussi le nirvana, c'est à toi de choisir.

Elle se met à glousser et ondule sous mes doigts qui effleurent la peau veloutée de son ventre.

Si le temps ne défilait pas si vite avec elle, j'obéirais à ses envies et je la caresserais un peu plus bas, là où ma langue a fait des ravages cette nuit et où ma queue a plongé sans faiblir. Seulement, mon obsession du sexe ne doit pas être le seul moteur de notre relation. Alors, même si Élisa commence à gémir, j'ignore les palpitations dans mon boxer et lui vole un baiser avant de me lever.

— Debout, jolie demoiselle. Le planning de la journée est chargé. Sans oublier que, ce soir, nous avons rendez-vous chez David et Virginie.

— Oh !

Sa grimace me fait sourire et en même temps m'inquiète un peu.

— Je pensais présenter Liv à ces deux énergumènes et en profiter pour que tu la rencontres.

Elle fait des yeux ronds comme des billes.

— Virginie et Liv pourraient très bien s'entendre, si tu vois ce que je veux dire.

Sa bouche forme un « O » aussi grand que ses orbites et elle se met à se gratter la tête. Cette fois, j'éclate de rire.

— Tu n'avais pas compris pour Virginie ?

— Pas du tout, finit-elle par souffler. Euh... enfin... je comprends mieux pourquoi elle disait que les conseils de David étaient peu objectifs et qu'elle trouvait que j'étais une vraie femme.

— Hum, je pense qu'elle essayait de te draguer. Gin assume très bien son homosexualité et ne s'en cache devant personne.

— Tu tiens vraiment à me présenter Liv ? enchaîne-t-elle en grimaçant.

— Je ne veux pas que tu restes sur l'idée que tu t'es faite de ces clichés de merde.

J'ai l'intention qu'elles fassent connaissance toutes les deux pour faire une croix sur ce malentendu. Du moins, entre elles deux, car moi je compte bien tirer cette histoire au clair très vite.

— D'accord.

Elle soupire d'impuissance, puis les yeux mi-clos, elle étudie avec un sérieux exagéré le plateau à ses pieds.

— Croissant, muffins, café, jus d'orange... Quelle est la raison de ce petit déjeuner de reine ? C'est quoi le fameux planning de la journée ?

— Surprise ! Je te laisse une heure pour manger et te préparer.

Elle grimace encore tandis que j'enfile mon jean et ma chemise, cherchant à convaincre ma queue qu'il y a un temps pour tout.

— Je serai prête bien avant. Tu sais que je ne traîne pas dans la salle de bain, sauf quand...

La sonnette de la porte d'entrée nous fait sursauter en même temps. Qui peut venir chez moi un samedi matin ?

Tout à coup bien réveillée Élisabeth, cramponne le drap contre sa poitrine et me lance un regard inquiet.

— C'est peut-être un livreur... ou Liv qui a oublié de me dire un truc.

Je tente de la rassurer, car je n'attends personne et de toute façon, mes amis ignorent toujours ma nouvelle adresse.

Tandis qu'Élisabeth s'empare de ses sous-vêtements, la sonnette retentit à nouveau et je descends quatre à quatre les escaliers.

— J'arrive !

Je jette un coup d'œil dans le miroir, boutonne correctement ma chemise et tourne enfin la clé. Même si c'est Liv, je ne vais pas me montrer à moitié débraillé devant elle. J'ai à peine le temps de mettre la main sur la poignée que la porte s'ouvre en grand.

— Tu as fait changer les serrures de ton appartement ?

Figé, je ne sais pas si je dois rire, pleurer, crier, ou donner un énorme coup de poing dans la cloison. J'ai tout fait modifier pour éviter une surprise comme celle de l'hôtel, mais tout compte fait, ça n'a pas grande importance, puisque le résultat est identique.

— Papa ? Mais putain ! Qu'est-ce que tu fais là ? Merde !

Il fallait bien que le Connard Cinglant et Cynique revienne m'emmerder !

*Putain, mais comment ai-je été assez con pour lui balancer qu'Élisabeth me rendait visite ce week-end ?*

— Si ta *petite copine* du moment est là et qu'elle compte emménager avec toi, une rencontre plus *formelle* me semblait utile. Tu m'as soupçonné de fourberie, n'est-ce pas ? Eh bien, je te

prouve que je n'ai nullement besoin d'un sous-fifre pour exprimer mes idées.

— Ne me dis pas que tu as fait le voyage depuis New York uniquement pour me montrer de quoi tu étais capable ?

— Tu devrais être assez intelligent pour analyser la réponse.

Je roule des yeux en soupirant et claque la porte derrière lui. Il n'y a pas un mec sur Terre capable de m'exaspérer aussi vite. Les nouveaux statuts de la société devraient être définitivement enregistrés d'ici quelques jours. Vivement que tout ce cinéma soit terminé et que je puisse enfin lui dire le fond de mes pensées. Après, il le prendra comme il voudra et n'aura plus le choix à cause du quand dira-t-on.

*Tout bien réfléchi, la direction France me suffira. Sa direction générale, je m'en bats les couilles !*

Je l'observe traverser le grand salon. Maintenant que je sais qu'il est malade, certains détails me sautent aux yeux. Sa démarche est moins assurée. Il se tient même à l'accoudoir avant de s'asseoir sur le canapé. Et surtout, j'ai l'impression qu'il a maigri durant ces trois dernières semaines.

— Bien ! Où est cette demoiselle ?

*Malade, mais toujours aussi condescendant !*

Je lève la tête en direction de l'escalier. Si Élixa a reconnu la voix de mon père, elle doit être sens dessus dessous à l'étage et je me demande si elle va oser se montrer ou si je vais devoir aller la chercher pour la rassurer.

— Bien entendu ! crache-t-il avec un petit ricanement qui me fait bouillonner.

— Quoi bien entendu ? Nous sommes samedi matin. Alors putain ! C'est quoi le problème ?

— Apparemment, quel que soit le moment de la journée où je me présente, vos vices communs sont à l'honneur.

— Qu'est-ce que tu veux savoir, bordel de merde ?

J'arpente le salon de long en large pour me calmer, car son air hautain et ses petits sourires narquois me mettent hors de moi. Élixa et moi, c'est du solide. Quoi qu'il en pense. Quoi qu'il fasse.

*Alors, merde à la fin !*

— Un autre ton avec moi !

*Putain, c'est pas vrai !*

Je serre la mâchoire, les poings, et monte en pression tout seul tellement il me gonfle.

— Tu veux savoir si nous avons fait l'amour toute la nuit ? Oui, et c'était même grandiose ! Si nous envisagions de recommencer avant la fin de la journée ? Oui et plutôt deux fois qu'une ! Oui. Oui. Oui ! Tu es satisfait ?

— Il n'y a donc que ça qui compte ? intervient-il avec morgue.

— Non, bien sûr que non ! C'est toi qui passes ton temps à faire des allusions à ce sujet ! Quoi que tu en penses, Élixa n'est pas une entrave à ma carrière professionnelle. Bien au contraire.

— Oh !

Évidemment, il n'en croit pas un mot. Le petit nuage sur lequel je me suis réveillé a quitté mes pieds à la vitesse de l'éclair. Un lit de braises est venu le remplacer et je trépigne sur place.

*Trop, c'est trop !*

— L'amour, putain papa ! L'amour ! Je t'ai déjà dit que tu ne savais pas ce que c'était. Mais moi, je sais ! L'amour physique, mais surtout l'amour tout court. Celui qui entraîne dans toutes

les folies. Celui qui rend beau de l'intérieur. Celui qui permet d'accéder au bonheur et surtout celui qui rend vivant. Il permet d'avancer et de se surpasser. Alors non ! Éliisa n'est pas héritière d'une fortune à dix ou onze chiffres. Mais je m'en contrefous. Je m'en bats les couilles, parce que je l'aime comme un fou. Tu peux comprendre ça ? Est-ce que dans ta putain d'existence tu peux admettre que l'amour peut avoir plus d'importance que tout ton foutu pognon ?

Je suis essoufflé, soulagé et complètement vidé, mais en même temps, fier d'avoir vomi ma rancœur à celui qui ne voit que par le pouvoir et à qui j'ai réussi à clouer le bec.

Le temps qu'il passe à soupiner sans ouvrir la bouche me paraît une éternité et moi, je ne parviens pas à me calmer et tourne en rond dans le grand salon.

— C'était au pied de la porte quand je suis arrivé, lance-t-il enfin en me tendant une grande enveloppe kraft qu'il gardait dans ses mains.

*Putain, j'y crois pas ! Je lui crache ses quatre vérités et tout ce qu'il trouve à me répondre, c'est ça ?*

Je saisis le document et, de rage, l'envoie rejoindre les clichés compromettants et le compte-rendu de la visioconférence sur la table basse.

— Rien à foutre ! Tu as écouté ce que je viens de te dire ?

J'entends des pas dans les escaliers et je lève la tête.

*Elle a osé !*

Lentement mais sûrement, Éliisa descend les marches. Elle a enfilé son sempiternel jean, un pull en maille et n'a pas pris soin de se maquiller.

*Papa, je te présente Éliisa, telle que je l'ai rencontrée.*

Je pince mes lèvres et me retiens de cracher un rire moqueur qui serait pourtant libérateur.

*Bien joué, ma chérie. Tu es parfaite, comme toujours.*

— Bonjour, Monsieur Andrews.

Elle s'applique à parler avec calme et un brin d'arrogance, et arrive même à le regarder dans les yeux avec un sourire fallacieux.

J'en reviens pas !

Mon père la salue d'un clignement des paupières et se met debout lorsqu'elle lui tend la main.

— Je suis ravie de faire votre connaissance d'une manière un peu plus... *formelle*, ajoute-t-elle en le toisant avec dédain. Faire tout ce chemin pour me voir, c'est beaucoup trop d'attention. Je suis tout à coup gonflée d'orgueil.

Cette fois, je ne peux pas m'empêcher de pouffer de rire et plaque ma main sur ma bouche. Elle se fout de sa gueule ouvertement et c'est jubilatoire. D'autant que l'orgueil de mon père l'oblige à garder sa contenance ainsi que cette espèce de politesse superficielle qui me rend dingue. Dans le beau monde, on serre les dents et on joue les hypocrites, c'est bien connu.

— Je vous attends à midi à l'Artémis. Nous aurons le loisir de discuter tranquillement.

Je soupire en grimaçant.

Adieu bateaux-mouches et virée dans Paris. Bonjour le déjeuner grand luxe en compagnie du roi Andrews.

*Putain, c'est un cauchemar !*

— Changez-vous tout de même, termine-t-il en détaillant avec morgue la tenue d'Éliisa. Je ne voudrais pas être obligé d'user de ma réputation pour vous permettre de pénétrer dans ce restaurant !

— J'y comptais !

— Papa, stop ! tonné-je en tapant du poing sur le bord du canapé. Tu n'as décidément rien

compris ! Nous ne ferons honte ni à ton nom ni à ton orgueil mal placé.

Il ricane, sans daigner répondre, puis il se lève et, après un dernier regard méprisant dans notre direction, il quitte l'appartement.

Aussitôt, j'enlace Élisabeth qui se laisse tomber contre moi, comme si toutes ses forces venaient de l'abandonner.

— Bon sang ! s'exclame-t-elle dans un souffle. Je n'arrive pas à croire que j'ai pu lui tenir tête comme ça.

— Tu as été parfaitement parfaite.

Je soulève son menton et frôle ses lèvres asséchées par le stress du bout de la langue. L'assurance avec laquelle elle a rembarqué mon père est tout simplement incroyable. Non seulement je l'aime, mais maintenant, je l'admire. Pour le courage qu'elle a eu ses dernières années, mais aussi sa capacité à dépasser toutes ses craintes.

— Je ferais mieux d'aller me préparer, tu ne crois pas ? geint-elle contre ma bouche. Je dois me présenter à ton père sous mon meilleur jour. Heureusement, j'ai eu l'idée lumineuse d'emporter dans ma valise la petite robe que je portais lors de notre dîner au Barok-lounge. Ce jour-là, j'ai involontairement fait la connaissance de Thomas Andrews. Aujourd'hui, je vais rencontrer officiellement Jack Andrews. C'est un joli clin d'œil, tu ne trouves pas ?

Je lui mordille la lèvre pour la faire taire gentiment.

Ce dîner était le début de notre histoire et cet accident de voiture un mauvais souvenir à oublier. Tout aurait été beaucoup plus simple si j'avais révélé mon identité tout de suite. J'ai manqué de courage. Celui de m'assumer devant elle et aussi d'affronter mon père d'égal à égal. Maintenant, ma force, c'est elle.

— Pas de courbette devant lui. Il n'en fait aucune. Œil pour œil. Dent pour dent.

— Message reçu !

Moins d'une heure plus tard, nous sommes fins prêts pour faire face au roi Andrews et à ses sarcasmes. Steve gare la berline devant les grandes arcades de la rue de Rivoli. Il n'a pas dit un mot de tout le trajet, comme d'habitude, et je regrette de plus en plus d'avoir ordonné à Jorge de retourner sur Bordeaux. J'aurais aimé qu'il assiste à cette rencontre improbable.

Après nous avoir aidés à descendre du véhicule, mon chauffeur éphémère s'éclipse et j'en profite pour reluquer encore une fois ma princesse dans sa robe satinée qui dessine à merveille ses courbes sans trop dévoiler sa poitrine non plus. Rien à voir avec la robe d'Arcachon qui m'avait obsédé pendant des jours, ni celle bleu nuit qu'elle portait pour notre dernière sortie à Bordeaux et qui m'a complètement fait perdre les pédales en discothèque. Celle-ci est élégante, sans être trop provocante. Juste ce qu'il faut pour éviter à mon père une réflexion désobligeante et pour lui démontrer qu'Élisabeth a une classe incroyable.

— Tu es sublime.

— Je crois que je serais moins anxieuse à l'idée de passer un entretien d'embauche, grimace-t-elle.

— Rassure-toi, il n'y a aucun contrat à la clé. La place n'est plus à prendre. Tu l'as déjà obtenue il y a plusieurs semaines. Durée illimitée.

Sachant qu'elle va subir un interrogatoire en bonne et due forme, je tente d'ironiser, mais quand je m'empare de sa main, je la sens trembler sous mes doigts.

Élisabeth s'arrête devant l'impressionnante porte vitrée de l'Artémis.

— Pourquoi ne pas avoir choisi le restaurant de notre hôtel ? C'était plus près et très chic

aussi.

— L'Artémis, c'est le quartier général de mon père quand il est de passage à Paris. Il y reçoit ses investisseurs, mais aussi ses pseudo amis rencontrés de-ci de-là lors de soirées mondaines. D'après lui, c'est le lieu parisien le plus somptueux pour manger. Celui où, bien entendu, il faut se montrer. Tu as l'honneur qu'il t'y invite.

Je n'ai pas eu le temps de lui expliquer, mais ce déjeuner est tout bonnement impensable ! De cette manière, mon père rend publique notre relation, et si pour certains c'est une banalité, pour moi, c'est une surprise de taille.

— Waouh ! s'exclame-t-elle en pénétrant à l'intérieur.

Je ricane gentiment, mais comprends aussi qu'elle soit impressionnée, même si moi, il y a longtemps que je ne le suis plus. Quand j'étais plus jeune, l'Artémis était le seul endroit où je rencontrais mon père les rares fois où il daignait me rendre visite à Paris. Un privilège, disait-il.

Nous sommes accueillis par le maître d'hôtel. Le même ici depuis deux bonnes décennies à mon avis. C'est un homme doux, calme et très professionnel. Jamais une parole déplacée ni un regard suspicieux. Il ne pose aucune question, mais répond volontiers à toutes les interrogations de ses clients.

Très vite, il nous conduit dans la grande salle principale ornée de lustres en cristal et bronze. Élisabeth admire bouchée bée avant de tourner la tête vers les immenses fenêtres et la vue imprenable sur les Tuileries.

— Magnifique, souffle-t-elle sans lâcher ma main. On se croirait dans un château.

— Parfaitement parfait pour le roi Andrews et ma princesse.

Elle glousse et je la guide jusqu'à mon père, déjà installé à une table ronde au fond de la salle. Il se lève, nous gratifie d'un sourire bien trop calculateur à mon goût, puis il tire sur un des fauteuils Voltaire et enjoint à Élisabeth de s'y asseoir.

— Vous êtes ravissante.

*Je rêve ou il vient de faire un compliment ?*

Je manque de m'étouffer avec ma salive et j'en viens à me demander si sa maladie n'est pas cérébrale plutôt que rénale.

En bonne élève, Élisabeth ne lui accorde aucun sourire superflu ni aucun signe de satisfaction. Elle reste froide, distante, impassible, comme la première fois où je l'ai rencontrée.

Dans un silence pesant, nous choisissons nos menus et, dans la mesure où Monsieur Je-sais-tout ne supporte pas de recevoir de conseil de quelqu'un, je lui laisse le soin de sélectionner les vins appropriés pour réduire tout risque de conflit. Puis enfin, il lance la discussion tant redoutée :

— Bien ! Il est de bon ton que j'en apprenne un peu plus sur vous jeune fille, puisque... mon fils est tombé amoureux de vous.

— Je vous écoute.

Ma main posée sur la cuisse d'Élisabeth, j'essaie de la rassurer, mais apparemment, ce n'est pas nécessaire, car je n'entends aucun trémolo dans sa voix.

— Vous êtes étudiante en psychologie, si j'ai bien compris ? Quelle est votre ambition ?

— Je termine ma licence cette année. J'ai encore le temps d'y réfléchir.

— Jeune à ce que je vois ?

— Effectivement. Je viens d'avoir vingt-et-un ans.

— Donc vous comptez vous faire entretenir par votre mari ?

— Certainement pas ! Quel est le rapport ? J'ai largement le temps de penser au mariage ou à

tout autre contrat moral beaucoup trop envahissant.

Je pouffe de rire entre mes mains. Ma belle inconnue des premiers jours est de retour. Moins intimidée, mais tout aussi directe. Encore que, dans mon cas, elle avait été jusqu'à taper du poing sur la table en me demandant si je n'étais pas de la Police.

— Une femme moderne donc, reprend mon père toujours de marbre. Jusqu'où pensez-vous que peut aller votre indépendance ?

— C'est-à-dire ?

— Êtes-vous capable de vous soumettre à toutes les exigences de Thomas ?

— Papa !

Je grogne entre mes dents. Là, je n'ai plus du tout envie de rire.

— Autrement dit, est-ce que vous pensez l'aimer assez pour tout accepter de lui ?

— Monsieur Andrews, je ne suis peut-être pas assez intelligente pour décoder vos allusions curieuses. Cependant, je peux vous dire que, si aimer veut dire faire des concessions, ce n'est pas pour autant qu'il faut se plier à tout.

— Mais encore ?

— Il y a des « points » sur lesquels je n'aurai aucune tolérance.

— Lesquels ?

— Infidélité. Mensonge. Irrespect en général.

Il éclate d'un rire gras et sonore qui arrive même à me faire frissonner.

— Vous m'avez l'air sincère. Naïve, mais sincère.

— Ça suffit, papa ! Ne me prends pas pour ce que je ne suis pas !

— Tu as raison sur un point. J'en ai assez entendu pour m'être fait ma propre opinion.

Le cœur battant et la main cramponnée sur la cuisse d'Élisa aussi contractée que de la pierre, j'attends que le couperet tombe.

— Cette jeune femme est beaucoup trop bien pour toi ! finit-il par cracher dans un soupir.

Je reste scotché par sa réponse. Je devrais être soulagé qu'il ne la dénigre pas. Mais encore une fois, il a la finesse de frapper là où ça fait mal pour me rabaisser.

J'inspire et expire, histoire de maîtriser mon envie perpétuelle de lui foutre mon poing dans la figure et finit par me convaincre qu'il ne mérite même pas que je m'en donne la peine. Contrarié, ou plutôt dégoûté, je me lève aussi calmement que mon état me le permet et tire sur le bras d'Élisa.

— Viens, on s'en va.

— Vous ne terminez pas de déjeuner ?

Je réponds à mon père avec le même ton caustique :

— Je n'ai pas de temps à perdre en balivernes et autres monologues stériles. Alors, puisque j'ai des progrès énormes à faire pour arriver à la hauteur de ma chère et tendre, je pense que nous allons commencer les cours particuliers dès à présent. Cours de langage, de langues en tout genre, attitudes en public et positions diverses en privé. Elle est très très douée. Si tu souhaites, comme d'habitude, avoir mes observations, je suis d'ailleurs d'accord pour te les adresser par mail, avec un maximum de détails, bien sûr.

Élisa pouffe de rire jusqu'à ce que nous soyons sur le trottoir. Je suis partagé entre la suivre dans son délire ou donner un grand coup de pied dans la porte en sortant pour libérer la rage qui m'étouffe. Mais la brise d'air frais qui fouette mon visage me remet les idées en place et, après plusieurs inspirations profondes, je suis de nouveau en capacité de sourire à la plus merveilleuse femme qui est presque pliée en deux.

— J'en pleure, glousse-t-elle en essuyant ses yeux du bout des doigts. Bon sang, c'est trop bon.

Sa petite robe à bretelles est très légère et elle tremble de froid. Je retire ma veste, la pose sur ses épaules avant de glisser mon bras sur ses reins.

— J'avoue que mettre en boîte sa Royale Majesté est tout à fait délectable, dis-je en effleurant ses lèvres du bout des miennes. Je t'aime. Je t'aime. Je t'aime.

Au même moment, Steve gare sa berline devant nous. À regret, j'interromps notre baiser et je fais de mon mieux pour rester sage pendant tout le trajet. Après tout, je ne connais pas bien ce type. Il n'est peut-être pas si muet que ça et je ne compte pas lui donner matière à aller baver un truc louche à mon père.

Devant l'entrée de l'immeuble, je donne le code de sécurité à Élisabeth en même temps que je le tape. Il est à peine 14 heures et, le nombre de salariés travaillant le samedi étant très limité, nous nous retrouvons seuls devant l'ascenseur.

— Faire l'amour dans cette cabine, ça te tente ? suggéré-je au creux de son cou. Nous sommes seuls, précisé-je, certain qu'elle va craquer.

— Trop d'émotion tue l'émotion. Je préférerais attendre d'être en pleine possession de mes moyens avant de tenter l'expérience.

Je grogne et retrousse quand même sa robe jusqu'à mi-cuisses.

— Demain ? propose-t-elle avec un clin d'œil coquin. Le dimanche, c'est encore moins risqué, tu ne crois pas ?

J'acquiesce en soupirant et reprends ma main. Les femmes ont toujours le dernier mot, c'est désespérant.

Arrivés dans mon appartement, nous nous jetons sur le frigo. Nous sommes affamés.

— Des macarons ! s'exclame Élisabeth qui sautille comme une gamine en découvrant la boîte. C'est mon dessert préféré, et aussi celui de Justine.

Elle en prend deux et croque avec gourmandise dans le premier avant de se vautrer sur le canapé. Liv a visé juste avec ces petites pâtisseries. Elles sont les bienvenues pour nous faire oublier ce déjeuner raté.

— C'est quoi ? demande-t-elle en pointant du doigt le tas enveloppes sur la table du salon.

Je soupire. J'avais zappé le truc que Jack m'a apporté !

— C'est un compte-rendu de visioconférence et ces putains de photos.

— Oh. Et l'autre ?

— Aucune idée. Mon père a trouvé le courrier devant la porte en arrivant. J'imagine que Liv a oublié de me donner des papiers importants et qu'elle n'a pas voulu nous déranger. Ouvre !

— Je ne veux pas...

— Je n'ai rien à te cacher. Ouvre !

Avec précaution, Élisabeth décachette le pli et en sort une petite clé USB avec une feuille format A4 sur laquelle est imprimé en majuscule « Tous mes vœux de bonheur ».

Je souris et cours chercher mon ordinateur portable resté sur mon fauteuil de bureau. Liv a dû parfaire son travail par une petite touche supplémentaire. Les femmes pensent vraiment à tout.

Très vite de retour, je m'assois près d'Élisabeth, pose mon PC sur mes genoux et le mets sous tension. Le fond d'écran apparaît et je jette un œil vers ma voisine qui se met à sourire.

— C'est une photo de nos vacances ? s'exclame-t-elle, l'œil pétillant.

Je hoche la tête, content de sa réaction si vive. Ce cliché, je l'ai pris quand nous sommes retournés dans son petit coin secret. Là où j'ai cru la perdre pour de bon et où nous sommes

revenus plusieurs fois pour conjurer le mauvais sort. Elle y est radieuse dans sa petite robe noire que je lui avais demandé de porter ce jour-là.

J'insère la clé dans le port USB et clique sur le seul document qu'elle contient : une vidéo. Elle se met tout de suite en route.

— J'avais demandé à Liv de décorer mon appartement avant ton arrivée. Elle a dû vouloir nous faire une surprise de plus...

Mon cœur cesse de battre. Je manque d'air et cligne des yeux à plusieurs reprises pour être certain de ne pas halluciner.

*Bordel ! Putain ! C'est quoi ça encore ?*

Je tente de refermer le capot de mon PC, mais Éliisa le retient avec fermeté. Sombre, bleu marine presque noir, son regard fixe les images qui défilent, tandis que son sourire n'est plus qu'une grimace étrange, mêlant douleur et incompréhension.

— Ne t'avise pas d'éteindre, menace-t-elle la mâchoire serrée.

Je presse les paupières pour ne rien voir de cette vidéo, mais j'entends tout. Sa respiration saccadée, le grincement de ses dents et surtout, surtout, le son de ce putain de film qui continue d'avancer.

Ma tête n'est plus qu'un immense champ de bataille où s'amasse une tonne de questions sans réponse.

*D'où vient cette vidéo, putain de bordel de merde ?! Qui a fait ça ? Pourquoi ? Comment est-ce possible ?*

J'essaie de faire lâcher prise à Éliisa pour mettre fin à ce cauchemar, mais je ne peux pas revenir en arrière. Impuissant face à l'horreur, j'abandonne le combat et bascule en arrière sur le dossier du canapé. Les yeux toujours clos, seules les voix qui sortent des haut-parleurs de cette fichue machine parviennent à mes oreilles.

*Devenir sourd. Aveugle. Me barrer.*

Je n'arrive plus à respirer tellement l'air ambiant est chargé d'ondes négatives. Putain ! Seul un miracle pourrait me sauver.

— Tu comptais t'adonner à ce genre de plaisir avec moi dans combien de temps ?

Le ton d'Éliisa est tranchant comme jamais. J'ai mal. Au cœur. Aux tripes. La douleur qui me broie de l'intérieur est sans commune mesure avec tout ce que j'ai pu ressentir auparavant.

Je sais. Oui, je sais déjà ce qu'il va se passer et je n'ai aucun moyen d'enrayer la machine.

Je rouvre lentement les yeux. Éliisa n'a pas dévié les siens de l'écran et je n'ose même pas poser une main sur sa cuisse pour la rassurer.

*De quoi ? De me voir baiser une autre ? Putain !*

— Je... je ne comprends pas. Je n'ai jamais fait ce genre de vidéo. Ma chérie...

— Ne te fous pas de moi ! Et ne m'appelle pas comme ça ! C'est l'hôtesse d'accueil de l'hôtel sur ce film, n'est-ce pas ? Saskia ! C'est étrange, je n'avais pas compris que vous vous connaissiez si bien. Tu t'es bien gardé de me dire que tu t'étais envoyé en l'air avec elle. Bon sang ! Vous avez bien dû vous foutre de moi tous les deux.

Ses yeux sont baignés de larmes et crachent une rage immense, alors que je n'arrive même pas à répondre tellement je suis sous le choc. Je ne peux que hocher la tête devant l'évidence.

*Putain ! Bordel ! Fais chier ! Quelle merde !*

— C'est ça ton trip<sup>[14]</sup> ? crie-t-elle d'une voix étranglée. Tu prends ton pied en te filmant en train de baiser ? C'est ça ton vrai fantasme en fait ?

Ses prunelles rougies lancent des éclairs.

— Non ! Je...

J'essaie d'avancer une main vers sa joue, mais elle la repousse violemment.

— Je ne comprends pas d'où ça vient. Je n'étais pas au courant.

— Tu ne crois quand même pas réussir à me faire gober la même chose que pour les photos de ce matin ? crache-t-elle, sarcastique. J'ai été conne une fois. Pas deux.

— Si ! Je t'assure. Quelqu'un veut à tout prix nous séparer. Je t'aime. Jusqu'à ces derniers jours, je n'avais pas revu Saskia depuis longtemps. Ce truc date d'au moins deux ans. Quelqu'un a fait ce film à mon insu, je te jure.

Je suis tellement estomaqué que je n'arrive qu'à murmurer. Élisabeth accepte que je prenne sa main dans la mienne. Elle est froide, tremblante. Tout autant que moi qui prie le ciel pour qu'elle me croie. Mais c'était sans compter la vidéo qui continue de tourner :

« *Je veux t'entendre jouir. C'est comme ça que je t'aime. Je t'aime. Je t'aime. Je t'aime.* »

Cette phrase perce mes tympans et la gifle monumentale qui claque sur ma joue est le coup de grâce.

Aujourd'hui, je rends mon dernier souffle, mon dernier soupir, alors qu'Élisabeth bondit du canapé et hurle à s'en exploser les poumons :

— Connard ! Je te déteste. Je te hais. Tu m'as... ? Putain ! Comme elle aussi ? Tu ne baisais pas avec elle. Tu lui faisais l'amour comme... à combien de femmes as-tu fait le même coup ?

Telle une lionne enragée, elle gesticule en vociférant et envoie valser les bouquets de roses qui s'écrasent sur le sol. Je lui saisis le poignet, mais elle se débat.

— Ne me touche pas, tu entends ! braille-t-elle en reculant. Où planques-tu ta collection de vidéos ? C'est pour cette raison que ton père voulait savoir jusqu'où allait ma tolérance avec toi ? Il est au courant, n'est-ce pas ?

— Arrête Éli ! Écoute-moi !

Bien plus fort qu'elle, je l'immobilise contre la cloison et la force à me regarder. Je ne sens plus rien tellement la rage et le chagrin ont envahi mon corps, mais je veux qu'elle m'écoute.

— Frappe-moi maintenant ou lâche-moi tout de suite !

*La frapper ?*

Comment peut-elle penser une seule seconde que je serais capable d'un truc aussi horrible ?! Je l'aime, bordel ! Tellement !

J'inspire à pleins poumons le parfum de fleur d'oranger d'Élisabeth, et accepte de la lâcher, désespéré de constater que rien ne la fera changer d'avis. Le visage fermé, elle saisit son sac à main à la volée.

— Tu es pire que Grégoire, s'époumone-t-elle en se dirigeant vers l'entrée. Pire que ton père. Tu es un monstre menteur, égoïste et pervers.

La porte claque et je suis si tétanisé que je ne peux plus bouger. Je n'ai même pas assez d'air dans les poumons pour hurler ma douleur. Seul mon cerveau fonctionne encore et il carbure comme jamais.

Je n'arrive pas à me souvenir comment j'ai pu sortir à Saskia que je l'aimais. Putain ! J'étais bourré ce jour-là. Je ne me souviens que du pari stupide que David et moi avons fait : obtenir coûte que coûte le numéro de téléphone de son amie... Maiwen... Maiwan... je ne sais plus... qu'il voulait mettre dans son lit. Cette fille était d'une nature plutôt méfiante, elle l'avait rembarré à plusieurs reprises.

Alors, il m'a demandé de l'aider en jouant sur les sentiments de Saskia pour obtenir les infos qu'il attendait. Je me souviens avoir sifflé une bonne dizaine de whiskys avant de l'entraîner dans une chambre d'hôtel. Je me rappelle avoir fièrement communiqué ce putain de numéro de téléphone à David quelques heures plus tard. Mais entre les deux, c'est le trou noir. Je n'ai aucun souvenir de la technique employée et encore moins celui d'avoir été jusqu'à lui dire que je l'aimais.

Putain ! Je n'ai pas été jusque-là pour de simples coordonnées téléphoniques ? Et puis, ça n'explique pas cette vidéo de merde !

*Celui qui m'a fait ça va devoir le payer !*

Mon père ! C'est lui qui m'a reparlé que cette foutue sex-tape il n'y a pas si longtemps alors que j'avais oublié cette histoire.

C'est forcément encore une de ses brillantes idées pour me pourrir la vie. Il a réussi. Je suis mort à l'intérieur. Mais je ne serai pas le seul. Je vais le tuer comme il vient de le faire ! Quel que soit mon avenir, je jure que je vais prendre un plaisir fou à le faire crever avant son heure.

## II

*« L'argent n'est qu'un nombre et les nombres ne se terminent jamais.  
S'il te faut de l'argent pour être heureux,  
la quête du bonheur ne se terminera jamais. »*

Albert Einstein

## Élisa

*Saskia. Bon sang ! Elle est la maîtresse de Thomas et moi je n'y ai vu que du feu !*

Non seulement, il couche avec elle et ose se filmer dans ses bras, mais surtout, il lui dit ce qui ce qu'il m'a juré n'avoir jamais prononcé de sa vie et qui est si important pour moi. J'aurais dû me douter qu'un jour où l'autre son passé d'obsédé sexuel ressurgirait et que je ne le supporterai pas. J'aurais dû me méfier davantage de ses mots tendres. J'aurais dû !

*Je t'aime, je t'aime, je t'aime...*

Recroquevillée sur moi-même, la tête coincée entre mes genoux, je n'entends que ma conscience qui hurle dans mes tympanes la dernière phrase que j'ai eu le courage, ou la bêtise, d'écouter. Elle était mon leitmotiv. Elle me conduisait au paradis suprême et, en un éclair, elle vient de m'entraîner en enfer. J'ai beau me boucher les oreilles pour faire cesser cette lancinante litanie, rien n'y fait et je pleure jusqu'à en avoir la nausée.

*Quand je pense que j'étais à deux doigts de déménager avec lui ! Quelle conne. Mais quelle conne !*

Après un long moment à m'apitoyer sur mon sort, je desserre enfin mes bras autour de mes jambes. Elles sont engourdis et je les déplie sur le goudron... *mouillé ?* J'étais si profondément plongée dans un état second que je ne me suis même pas aperçu qu'il pleuvait. Tremblante de froid et d'énervement, je dégage une mèche de cheveux collée sur mon front et je prends connaissance du lieu où je me trouve. Je n'ai aucun souvenir d'être arrivée sur ce parking. Entre mon départ en catastrophe de l'appartement de Thomas et maintenant, c'est le trou noir. Le néant. Je me rappelle être sortie de l'immeuble et puis, plus rien. Comme si le vent glacial de début décembre m'avait déconnectée de la réalité.

— Mon Dieu ! murmuré-je en basculant la tête contre l'aile d'une voiture stationnée dans mon dos. Ce que j'ai pu être conne ! Il a une maîtresse ! Peut-être même plusieurs...

Mon cerveau reste bloqué sur cette vidéo et l'air extatique que j'ai lu dans les yeux de Saskia.

*Thomas avait dû lui faire atteindre le paradis à elle aussi. Peut-être même cette petite mort qu'il me promet toujours.*

Je presse mes paupières pour m'empêcher de me remettre à pleurer, essayant de me convaincre qu'il n'en vaut pas la peine.

Non ! Il ne vaut pas tous les sacrifices que je lui ai accordés. J'ai cru à ses belles paroles. Je me suis fait embobiner, comme une pauvre imbécile, par un pervers qui ne recule devant rien pour arriver à ses fins.

Secouée de spasmes, je rouvre mes yeux brûlants et les essuie du bout des doigts. Malgré la douleur qui ravage ma poitrine, je dois rester la femme forte que je suis devenue, celle qui a réussi à se confronter à Jack Andrews sans perdre pied. Je ne dois pas me laisser happer par le chagrin, sinon je vais retomber dans l'enfer de ces dernières années. Si ce n'est plus pour Thomas, je ne veux pas avoir fait tous ces efforts pour rien.

Je tire vers moi mon sac en cuir qui a résisté à l'eau, le pose sur mes cuisses et, tandis que je fouille à l'intérieur à la recherche de mon téléphone, je réfléchis à la manière de me sortir de là sans avoir à retourner jusqu'à l'appartement de Thomas.

Bon sang ! Je n'ai pas d'argent liquide et mon compte est trop à sec pour supporter les frais d'un retour en train !

Pendant un court instant, je pense à appeler Justine. Celle qui d'habitude, est toujours là pour moi. Mais comme je la connais, elle serait capable de prendre le premier train et de foncer direct chez lui pour lui passer un savon avant de me payer le trajet retour. Je n'aurais pas la force de supporter ça.

Si seulement j'avais laissé l'enveloppe remplie de cash dans mon sac au lieu de la replacer dans son tiroir après être sortie en boîte ! Ce putain de fric m'aurait au moins servi une dernière fois !

Si j'appelais mes parents ? Ils pourraient me payer un billet et m'envoyer le lien de la réservation sur mon téléphone !

*Mauvaise idée !*

J'entends déjà ma mère me sermonner et culpabiliser d'avoir donné son approbation trop rapide à mon futur déménagement et ça non plus je ne suis pas en état de le supporter.

Pourtant, elle aurait raison. Je me suis fait avoir comme une débutante. Le calvaire que j'ai vécu avec Grégoire aurait dû suffire à remettre mes idées à leur place ! Mais non ! Il me fallait un second électrochoc pour comprendre que je ne suis pas faite pour l'amour et que tous les hommes sont des salopards qui ne réfléchissent qu'avec leur entrejambe.

*J'en ai ras le bol. Vraiment marre de n'attirer que les mecs tordus qui ne pensent qu'à baiser et à leur putain de fric !*

Je trouve enfin mon téléphone, ou plutôt des parties de celui-ci. Je me rappelle tout à coup que, dans l'ascenseur, j'étais si furieuse que j'ai passé ma colère sur lui pour ne plus entendre les appels répétés de celui qui m'a menti, trahie, blessée et humiliée.

*De toute façon, j'ai fait le tour de la question et je n'ai personne à contacter. Merde ! Merde ! Merde !*

Rageuse, je m'apprête à enfoncer les morceaux de mon mobile au plus profond de mon sac quand j'ai un flash.

*Tina ! Pourquoi pas ?*

Comme Justine, elle est trop loin et ne peut pas m'aider directement. Mais la carte de visite qu'elle m'a donnée... peut-être. Sans réfléchir davantage, je frotte mes paumes mouillées sur mes collants et me mets en quête de mon nouveau saint Graal qui doit bien être quelque part au milieu de mon bric-à-brac.

*Bon sang ! Ce foutoir monstrueux c'est tout ce qu'il me reste, puisque ma valise et mon ordinateur sont restés dans l'appartement de Thomas. Tant pis. Tout ce que j'ai laissé n'était que des cadeaux et je ne veux plus rien de lui. Plus rien du tout ! Alors, qu'est-ce que j'ai à perdre de plus ? Je ne vais pas moisir au beau milieu de ce parking désert, trempée et sans un sou, à me morfondre, merde !*

En quelques minutes, j'ai mis la main sur le bout de bristol.

*- Olga Steinter – Photographe de mode -*

OK ! Me présenter à cette inconnue n'est peut-être pas l'idée du siècle, mais je n'en ai pas d'autres en stock et je ne vais pas rester sous la pluie tout l'après-midi. Tout ce que j'ai à faire est de trouver comment me rendre chez cette femme. Ce qui ne devrait pas être très sorcier.

Tout en maugréant son nom, je me décide à remonter mon téléphone. S'il ne fonctionne plus, c'est la fin des haricots. Très vite, je m'aperçois qu'il n'a pas rendu l'âme, car il se met à vibrer à plusieurs reprises, annonçant la réception de plusieurs messages.

— Fous-moi la paix !

Je parle toute seule pour évacuer ma colère. Puis, je me mets enfin debout et défroisse ma robe qui n'est plus qu'un vulgaire chiffon trempé. D'ailleurs, le reste n'est guère mieux. Mes escarpins sont inondés, mes collants déchirés, mes cheveux ruissellent et je préfère ne pas savoir quand quel état se trouve mon maquillage. Quand je pense que Justine me comparait à Cosette il y a moins de trois semaines, elle était loin du compte. Bref, cette fois je dois vraiment faire peur à voir.

Je grelotte et tape avec difficulté l'adresse sur mon mobile pour m'orienter. Puis, je soupire en remerciant la petite fée qui a dû avoir pitié de moi. C'est à deux pas.

Résolue à me prendre en main, je refuse d'écouter ma conscience qui me crie de trouver une solution moins risquée. Je n'ai plus aucune confiance en elle non plus. Elle ne cesse de changer d'avis et, si ces derniers temps je ne l'avais pas écoutée, je n'en serais pas là aujourd'hui. Alors justement, au point où j'en suis, autant aller au bout de ma folie.

La pluie a cessé de tomber. J'aspire l'air froid qui me brûle les poumons et remonte mon sac sur mes épaules avant de me décider à avancer.

*Allons-y ! Vaille que vaille !*

Les yeux rivés sur mon écran, je suis scrupuleusement l'itinéraire de mon GPS. Je n'ai pas la moindre idée d'où il m'entraîne, mais je vais bien réussir à m'en sortir. Avec ou sans Thomas, il n'y a plus de Miss Godiche. Alors, même si je nage en plein cauchemar, ni la solitude ni la peur ne me feront couler. Pas cette fois !

Une poignée de minutes plus tard, je lève enfin la tête, car même si je n'ai parcouru que quelques centaines de mètres, je ne suis plus loin. Je longe une rue sombre et déserte et je m'efforce de rester stoïque quand je passe devant plusieurs façades de magasin fermées par des rideaux de fer graffés. Pourtant, je ne suis pas très rassurée. Je m'arrête devant une grande porte cochère en bois clouté, vérifie que le nom d'Olga est inscrit sur l'interphone et échappe un nouveau soupir de soulagement. C'est là !

À demi apaisée, je range mon téléphone dans mon sac et, avant de changer d'avis, j'appuie sur la sonnette. Puis, par automatisme, je remets de l'ordre dans mes cheveux mouillés.

*OK ! Pas de panique ! Tout va bien !*

— Oui ?

La voix désincarnée qui sort des haut-parleurs a l'air rassurante. C'est déjà un bon point.

— Madame Steinter ?

— Oui.

— Je... je suis une amie de Tina Alfonso. Elle m'a donné votre adresse et m'a dit que je pouvais venir vous voir si...

— J'arrive, me coupe-t-elle alors que je suis prise d'un vertige et me retiens à la porte pour ne pas tomber.

*Bon sang ! Je ne vais pas craquer maintenant ?*

Avant que mon cerveau dérangé n'ait le temps de se poser mille et une questions, une femme d'une cinquantaine d'années ouvre la porte et elle ne cache pas sa surprise en relevant ses lunettes au-dessus de ses sourcils.

— Oh là ! Tu n'es pas dans tes meilleurs jours, jeune fille.

Comme je hoquette encore un peu et que mes yeux doivent ressembler à ceux des poivrots du coin, je ne peux pas lui dire le contraire. Mal à l'aise, je toussote, essayant de me convaincre que tout va bien, puis je lui réponds enfin :

— Je suis désolée de vous déranger, Madame Steinter. Je m'appelle Éliisa... Éliisa De Sacco.

— Bien !

— Je suis une amie de Tina.

— Tu me l'as déjà dit ma jolie, ricane-t-elle gentiment. Allez, rentre ! ajoute-t-elle en me tirant par le bras. Il fait très froid et si Tina est ton amie, tu es la mienne aussi. Et... appelle-moi Olga.

Voilà qui a le mérite d'être direct et qui m'évite de trop réfléchir.

Je la suis dans un long couloir sombre. L'odeur qui s'en dégage me pique le nez. Ça sent l'humidité, la poussière et le vieux bois. À bien y regarder, le plancher qui craque sous mes pieds n'est pas de toute première jeunesse et les murs, simplement recouverts de plâtre, sont salis par le temps et quelques graffitis illisibles. L'endroit est lugubre. Cependant, même si un frisson d'inquiétude me parcourt l'échine, Madame Steinter, enfin... Olga, a quelque chose de rassurant dans sa démarche qui me pousse à avancer. Elle n'est ni guindée ni trop décontractée et, de dos, elle me fait un peu penser à la silhouette de ma mère.

*Maman ! Si tu savais dans quelle folie je suis en train de m'embarquer !*

Pour éviter de me laisser happer par le regret, je me concentre sur mon hôtesse. Malgré son âge avancé, elle a beaucoup de charme avec ses cheveux auburn qui lui descendent jusqu'au milieu du dos. Elle a toujours une taille très marquée et, à son déhanché, je soupçonne qu'elle a dû fouler de nombreux podiums avant de devenir photographe. Elle devait être magnifique il y a quelques décennies.

— Ce lieu n'est pas très accueillant, je te l'accorde, dit-elle sans se retourner, alors que je viens tout juste de me racler la gorge. Encore quelques mètres et nous serons dans mon havre de paix. Tu pourras m'y raconter ce qui t'amène ici.

Nous arrivons enfin au bout du couloir où une nouvelle porte nous ramène vers l'extérieur. Et là, c'est le choc. Cette fois, nous n'atterrissons pas dans une autre rue sombre, ni dans un jardin privatif à l'abandon, mais dans une jolie cour intérieure pavée, à demi cachée du ciel par d'immenses pergolas en bois entourées de rosiers grimpants. J'imagine comme ce doit être beau l'été avec toutes ces fleurs.

Olga sourit devant mon air émerveillé et me prend gentiment le poignet pour me faire traverser.

— C'est mon coin de paradis en plein Paris. Surprenant, n'est-ce pas ?

Le mot est faible. Qui pourrait imaginer qu'il existe un endroit aussi charmant dans un quartier aussi austère.

Nous contournons une haie de lauriers et atterrissons sous grande véranda ouverte qui masque partiellement un petit plain-pied recouvert de lierre.

*Une maison de poupée !*

L'ambiance paraît sereine. Du coup, quand j'y pénètre, je suis un peu rassurée.

L'intérieur est tout aussi surprenant que l'extérieur. Les murs sont habillés de photos d'hommes et de femmes toutes plus belles les unes que les autres et, ça, je m'y attendais. Mais la pièce est aussi décorée d'une multitude de papillons. Il y en a dans des cadres, mais aussi peints sur des toiles. Certains sont sculptés dans du métal et alignés sur une grande enfilade en bois ancien. D'autres ont pris la forme d'un cendrier ou d'un pied de lampe.

*Incroyable ! Il y en a partout.*

Olga m'observe par-dessus ses lunettes alors que je reste interdite au milieu du salon cuisine.

— Je suis amoureuse de cet insecte depuis que je suis toute petite, glousse-t-elle devant mes yeux écarquillés. J'aime le changement physique qui s'opère au cours de sa vie. Il a aussi la particularité de ne jamais pouvoir s'apprivoiser. Il est le symbole de la beauté, de l'élégance et de la liberté.

*Tout le contraire de moi !*

— Bien ! poursuit-elle alors que je ne sais pas quoi répondre et que je saute d'un pied sur l'autre. Avant de discuter, retire-moi cette tenue immonde et va prendre une douche. À vue de nez, nous faisons la même taille. Je devrais trouver dans ma garde-robe quelque chose à te prêter, si tu restes avec tes vêtements trempés tu vas attraper une pneumonie. Ensuite, tu pourras me raconter pourquoi tu as sonné chez moi.

J'écarte une longue mèche de cheveux collée à mon front et abaisse mon regard sur ma robe dégoulinante. C'est vrai, j'ai l'air d'une vraie clocharde et je suis glacée jusqu'à l'os. Je relève la tête et sonde les prunelles bleu gris d'Olga, puis après quelques secondes d'hésitation, je finis par accepter sa proposition.

La salle de bain est à l'image de ce que j'ai vu de la maison. L'insecte fétiche d'Olga est même imprimé sur les serviettes de toilette et, dans un sourire, je me demande comment elle n'a pas eu l'idée de trouver des savonnets assorties.

Après une douche revigorante, je prends connaissance des vêtements qu'elle a discrètement posés sur le bord du lavabo pendant que je me lavais. Je suis un peu gênée d'enfiler des sous-vêtements qui ne m'appartiennent pas, mais comme je ne compte pas me présenter à demi nue devant mon hôtesse, je n'ai pas le choix. Et puis, de toute façon, elle a subtilisé les miens. Je passe une robe en jersey crème et je me décide à jeter un œil dans le miroir. Si je fais abstraction de mes yeux encore bouffis, le résultat est plutôt convenable et, en effet, Olga et moi faisons exactement la même taille.

Un coup de brosse dans les cheveux plus tard, je sors de la salle de bain et, d'un pas hésitant, retourne dans la pièce principale. Il n'y a personne. J'en profite pour ouvrir mon sac posé sur la table et en extrais mon téléphone. Messages. Mails. Bien sûr tous de Thomas.

*Bon sang ! Il ne s'arrêtera donc jamais !*

— Élixa ! s'exclame Olga en sortant d'une autre pièce. Tu es comme les papillons toi aussi. Une baguette magique t'a transformée en Mona Lisa aux yeux bleus. Tu es ravissante.

Comme si j'avais été pris en flagrant délit d'une bêtise immense, je range mon mobile très vite et sens mes joues s'échauffer. Puis, ne sachant pas quoi faire de moi, je joue avec mes doigts tout en observant mon hôtesse préparer du café.

Le silence qui nous entoure est oppressant et j'inspire par petites bouffées. Olga pose deux tasses fumantes sur la table et s'assoit. Puis, d'un geste du menton, elle m'invite à en faire autant.

— Maintenant que tu ressembles à quelque chose, raconte-moi tout. J'imagine que tu n'étais pas venue me voir pour un shooting photo étant donné l'état dans lequel tu t'es présentée. Ou alors, tu n'as pas froid aux yeux !

Je m'affale sur la chaise en paille. Je ne sais pas par où commencer et, surtout, ce que je vais bien pouvoir lui raconter.

*En fait, je cherchais quelqu'un qui me trouverait une solution pour rentrer chez moi ! Vous n'auriez pas une centaine d'euros à m'avancer ?*

Effectivement, la douche m'a fait un bien fou, mais elle m'a aussi remis les idées en place et

je suis ridicule.

— C'est idiot ! commencé-je d'une petite voix. J'ai eu un coup dur imprévu et... je ne connais personne sur Paris. Tina m'avait donné votre carte de visite il y a quelque temps alors... vous n'avez pas à...

— « Tu »... pas « vous », s'il te plaît.

— D'accord. Je suis désolée de vous... de te déranger. Je...

— C'est un homme qui t'a mise dans cet état-là, n'est-ce pas ?

Au ton qu'elle emploie, sa question n'en est pas une. Je baisse les yeux sur ma tasse fumante, incapable de résister à son regard inquisiteur et déstabilisant.

— Très bien ! J'ai compris. Mais... pourquoi ne pas avoir contacté Tina ? Je suis certaine qu'elle aurait pu t'aider.

Mon cœur ne fait qu'un tour et, au bord de l'affolement, je lui attrape le poignet.

— Ne l'appelle pas, s'il te plaît ! C'est... il est...

J'avais réfléchi à une tonne de trucs avant de prendre la décision de venir jusqu'ici. Mais pas au fait qu'elle pourrait vouloir joindre Tina.

*Comment ai-je pu oublier ce paramètre ? Qu'est-ce qui ne tourne pas rond chez moi ?*

— Détends-toi !

Alors que je suis tendue de la racine de mes cheveux jusqu'au bout des orteils, sa voix est douce, comme celle de ma mère quand elle essaie de me calmer après mes cauchemars.

*Pourquoi je pense encore à maman ? Zut !*

J'inspire un bon coup pour chasser un début d'angoisse qui me serre la gorge et risque de me faire perdre pied. Après tout, je devais bien me douter que je n'allais pas échapper à son interrogatoire en arrivant chez elle comme une fleur.

*Euh, bien fanée la fleur.*

— Thomas est son meilleur ami et je ne voudrais pas la mettre en porte à faux.

— Hum ! Si j'analyse correctement ce que tu viens de me dire, je pense savoir de quel homme il s'agit. Un certain Thomas, c'est ça ?

Ce coup-ci, ma tête tourne pour de bon et le sourire étrange qu'Olga m'adresse n'est pas pour me rassurer. J'ai peur d'avoir été frapper à la mauvaise porte.

Et si ma folie passagère m'enfonçait au lieu de me sortir de là ? Je n'ai vraiment pas vu plus loin que le bout de mon nez !

— Oh ! Tu... tu le connais ?

— Pour être très honnête avec toi, je ne l'ai jamais rencontré. Mais Tina m'en a si souvent parlé que c'est tout comme. Je pense même qu'elle en était amoureuse.

— Oh !

Je ne trouve rien d'autre à répondre et ne ressens pas l'ombre d'un soulagement à ses explications. Au contraire ! En dehors de la crainte qui monte en moi, je sens même que je commence à m'énerver quand Olga se met à glousser.

— Ne te fais pas de bile. Selon toute vraisemblance, cette chère Tina a dépassé ce stade.

— Oh !

— Il y a... hum... quelques semaines, elle m'a rendu visite. Elle m'a m'annoncé qu'elle avait signé un gros contrat et qu'elle serait bientôt de nouveau parisienne. Bien sûr, nous avons d'abord discuté boulot, puis... elle m'a parlé de Thomas.

— Oh !

*Sérieusement ! Est-ce que je vais passer tout mon après-midi à sortir la même onomatopée ?*

— En y réfléchissant bien, je pense qu'elle m'a aussi parlé de toi, ajoute-t-elle avec un large sourire.

*Comment ça de moi ?*

Je gigote sur ma chaise devenue très inconfortable tandis qu'elle parle et parle encore de sa discussion avec Tina. Cette dernière lui aurait raconté que Thomas avait trouvé le grand amour et qu'elle était heureuse qu'il ait rencontré une femme « sexuellement compatible ».

*Oh, mon Dieu !*

Je touche mes joues bouillantes, me demandant quel genre d'informations sur ma vie sexuelle elle peut posséder et, quand elle éclate de rire, j'ai presque envie de plonger la tête dans mon café.

Parler de sexe avec *lui* ne me pose... enfin... ne me posait aucun souci. Mais avec une inconnue, c'est une tout autre histoire. Pourtant, du peu que je connaisse de Tina, je ne devrais pas être étonnée que ses amies soient du même acabit : totalement désinhibées.

Bon sang, qu'est-elle allée raconter à cette photographe ?

*Lui et moi, c'était grandiose. C'était à la fois romantique et sauvage. Une attirance irrésistible que je pensais inébranlable.*

Les paroles d'Olga ne sont plus qu'un brouhaha, car mon esprit est ailleurs, loin, très loin... là où, il y a quelques heures à peine, je voyais encore mon avenir rempli de mots tendres. Dans ses bras.

— Enfin bref, Tina a fini par m'avouer espérer vivre un amour aussi fort avec son nouveau petit ami. Elle avait l'air dans l'incertitude la plus totale à cause de son futur déménagement.

Cette dernière phrase me fait revenir sur Terre.

*Nicolas ! Elle est amoureuse de Nicolas pour de vrai ? Je ne m'étais pas trompée.*

Justine et Antoine. Tina et Nicolas... Tout compte fait, je suis beaucoup plus douée pour former les couples que pour ouvrir les yeux sur le mien. Mon atterrissage est brutal, car une pointe de jalousie se fiche en plein dans mon cœur.

— Alors ? s'exclame Olga cherchant sans doute à me réveiller. Quelle vacherie a pu te faire ce très convoité Thomas pour que tu arrives chez moi dans cet état-là ?

— Il a...

J'essaie de dérouiller ma gorge qui s'obstrue de plus en plus à mesure que je repense à cette vidéo obscène. À l'origine, j'avais sonné chez cette photographe pour obtenir de l'aide. Pas pour déblatérer sur ma vie. Mince !

— Il a...

Mes lèvres bougent, mais la fin de ma phrase reste bloquée sur mes cordes vocales anesthésiées, tout comme mes doigts paralysés autour de ma tasse encore chaude.

— Il a...

J'insiste de toutes mes forces, sauf que rien ne sort et, alors que je commence à regretter d'avoir frappé ici, mon hôtesse consulte sa montre et se lève d'un bond, me coupant dans mon élan.

— OK ! On en reparle plus tard. Respire.

Je retiens un rire nerveux et avale d'un trait le reste de mon café. Thomas était justement mon oxygène et j'ai beau me convaincre qu'il était plus toxique que bienfaisant, je ne peux pas ignorer le poids qui leste ma poitrine depuis des heures.

*Respire ? Respire ! La blague !*

— Avec tout ça, j'allais en oublier mon rendez-vous, poursuit-elle sans prêter attention à mon

air dégoûté et perdu. J'ai un shooting photo dans moins d'une demi-heure. Mon studio est au coin de la rue. Je te propose de m'accompagner. Ça te détendra et puis... tu ne vas pas rester seule ici à te morfondre ?

J'acquiesce mécaniquement. De toute façon, je n'ai nulle part où aller. Sans me poser de questions, Olga jette un manteau sur mes épaules et en enfille un elle aussi.

Effectivement, il ne nous faut que cinq minutes à pied pour accéder au studio d'Olga situé dans un immeuble similaire à celui auquel j'ai sonné pour entrer chez elle. Toute la rue se ressemble de toute façon. Façades crépies et noircies par la pollution atmosphérique. Grandes portes cochères en bois vertes ou bleues. Et quelques magasins à l'abandon. Lugubre.

Je scanne l'intérieur de l'immense pièce dans laquelle nous pénétrons. Deux néons au plafond. Des murs blancs. Plusieurs appareils photo sur pieds disposés çà et là. Quelques tabourets. Une grande toile immaculée qui descend du plafond et retombe sur le sol. Plusieurs parapluies de lumière. L'endroit est très sommaire et d'une propreté impeccable, rendant l'atmosphère presque chirurgicale.

— Mets-toi à l'aise. Mon modèle ne devrait pas tarder.

La voix d'Olga résonne dans la grande salle, alors qu'elle s'affaire déjà aux réglages de ses appareils.

Bon gré mal gré, je n'ai pas d'autre choix que de m'installer sur un tabouret un peu en retrait. Je me débarrasse de mon manteau et le plie sur mes genoux et, au même moment, une jolie brune aux longs cheveux bouclés apparaît de derrière un grand rideau. Les mains plaquées sur ses seins nus, elle passe devant moi en string et j'admire sa plastique parfaite. Elle semble discrète et pudique. Pourtant, dès qu'Olga commence ses prises de vue, elle devient très à l'aise devant l'objectif. Quant à moi, je porte beaucoup plus d'intérêt à cette séance photo que je ne l'aurais imaginé. C'est glamour, sexy sans être vulgaire et je suis surprise de passer un bon moment. Olga dirige la jeune femme comme un chef d'orchestre et j'en arrive à me demander comment je réagirais si j'étais à la place de ce mannequin qui me lance quelques sourires discrets de temps en temps. D'ailleurs, pourquoi je pense à un truc pareil ? Je serais sans doute rouge pivoine et, à tous les coups, je m'emmêlerais les pieds. De toute façon, je ne suis pas capable de me mettre en sous-vêtement devant une inconnue. Alors, la poitrine à l'air... !

*Tu n'as pourtant pas été si prude en boîte avec Thomas !*

Le retour de ma conscience démoniaque est un vrai désastre pour mon cœur qui s'emballe et pour mon corps qui se met à frissonner au souvenir de cette fameuse soirée. Je me défoule sur mon manteau que je pétris dans tous les sens.

Je déteste me rappeler à quel point je me sentais en confiance avec Thomas et combien j'ai été aveugle de croire en lui et en l'amour.

— À toi ! me crie Olga alors que son modèle disparaît derrière le grand rideau.

Prise au dépourvu, je sursaute et balaie la pièce du regard pour être certaine que c'est bien à moi qu'elle s'adresse. Pourtant aucun doute. Ici, il n'y a qu'elle... et moi.

— Non ! Non ! Je ne veux pas...

— Taratata ! Mona Lisa aux yeux bleus. Tu es parfaite comme ça !

— Je ne peux pas sourire devant toi maintenant. Je...

Sous le choc, je ne trouve aucune excuse et, de toute façon, la photographe ne m'en laisse pas le temps. Elle me tire par la main jusque devant le tissu blanc. Les bras ballants, je joue avec le bas de ma robe, alors qu'Olga a déjà repris sa place derrière ses objectifs. Je me retiens de prendre mes jambes à mon cou, mais... pour aller où ?

*Oh mon Dieu ! Dans quoi j'ai été me fourrer ? Sérieusement !*

Je tangué. J'ai l'impression d'être à bord d'un bateau sur une mer déchaînée. La tête de la photographe réapparaît au-dessus de ses appareils pour me faire un clin d'œil.

— La Joconde n'est pas très expressive et il n'empêche qu'elle a un succès fou. C'est normal d'avoir le trac. Tu vas voir, ça va passer.

Je lève les yeux au ciel en soupirant. Quoi que je dise, je sens qu'elle trouvera une réplique pour me prouver le contraire.

Alors, je me laisse guider et me concentre sur ses conseils pour éviter de réfléchir. Et, après quelques clichés seulement, je commence à me détendre, osant même un ou deux semblants de sourires devant une Olga exaltée qui accélère le rythme et devient plus exigeante.

*Ce doit être épanouissant de faire de sa passion son travail et de prendre autant de plaisir qu'elle en prend !*

Hélas pour moi, je dois me rendre à l'évidence. Je n'ai aucune ambition professionnelle. Même si je me suis enfin mise à bosser mes cours, je sais que je ne suis pas faite pour la psycho. Mon seul délice était de me retrouver dans les bras de Thomas. Rien d'autre.

Je pousse encore un long soupir. Quoi que je fasse, impossible de me sortir ce mec de la tête, et pourtant, Dieu sait que j'essaie.

— On fait une pause, intervient Olga alors que je commence à me déconcentrer sérieusement.

— Une pause ? Mais c'est suffisant là, non ? Avec toutes les photos que tu viens de prendre de moi, je suis sûre que tu pourrais retapisser l'intégralité de ta salle de bain !

Elle se met à glousser, mais ne me répond rien et se met à vérifier les réglages de ses appareils. Un peu grognon, je retourne près de mon tabouret et, d'instinct, je sors mon téléphone de mon sac. J'efface les appels vocaux, incapable d'entendre la voix de Thomas, mais malgré tous mes efforts, je ne peux m'empêcher de lire les textos qu'il m'a envoyés :

[Où es-tu partie ?  
Laisse-moi d'expliquer, je t'en prie.]

[Réponds-moi, je suis très inquiet]

[C'est un malentendu.  
Il faut que l'on en parle.]

[Putain où es-tu, je deviens fou.]

*Tant mieux !*

Le dernier SMS me donne un coup au cœur :

[Nous c'est différent. Nous ce n'est pas hier.  
C'est aujourd'hui. Demain. Pour toujours.]

Fébrile, j'ouvre enfin son mail :

[De : Thomasandrews@...

À : Elisadesacco@...  
Objet : pardonne-moi

Mon amour,

Pardonne-moi. Laisse-moi t'expliquer. J'ai été piégé. Quelqu'un veut nous séparer et je te jure que je vais trouver l'enfoiré qui est derrière tout ça. Je sais que toutes les apparences sont contre moi, mais je ne t'ai pas menti. Ce que tu vois sur le film date de plusieurs années. Alors, laisse-moi une chance. Une dernière chance de te montrer que je suis franc avec toi. Nous nous étions promis de ne penser qu'à nous. Je n'aime que toi. Sincèrement. Infiniment...]

Ce que j'ai pu aimer l'homme qui me tenait dans ses bras ! Ce que je peux l'aimer malgré tout !

Les larmes au bord des yeux, je regarde Olga qui gratte encore sur un de ses appareils. Il faut que je réfléchisse à ma réponse avant d'écrire sous le coup de l'émotion quelque chose que je regretterai par la suite.

— Deux ou trois et on arrête ! insiste-t-elle soudain en me forçant à poser mon téléphone sur le tabouret. Montre-moi comment tu rayannes en sous-vêtement.

C'est une blague ? Je suis incapable de me déhancher comme cette fille tout à l'heure et encore moins d'illuminer quoi que ce soit.

— Ne te fais pas prier, Mona Lisa !

Je grogne un soupir. De toute façon, je ne fais que ça depuis des heures. Inspirer, expirer, et souffler.

OK ! Je peux le faire ! Je n'ai besoin de personne et surtout pas de Thomas pour conserver mon assurance.

— D'accord, mais.... Je garde le haut.

Le rire d'Olga résonne dans toute la pièce alors que la méthode Coué qui m'a si souvent servi revient m'aider à me donner le courage de retirer ma robe.

— Magnifique, s'exclame-t-elle, l'œil pétillant.

*Je peux le faire ! Je vais y arriver ! Je peux le faire !*

## Thomas

Comme un lion en cage, je tourne en rond au beau milieu de mon salon et frotte mes phalanges abîmées. Si, plusieurs fois dans ma vie, j'ai cru être au summum de la colère, je réalise aujourd'hui que j'étais loin du compte. Une rage immense, mêlée à la détresse qu'Élisa ne réponde à aucun de mes appels ni à aucun de mes mails, est en train de me rendre cinglé.

Après son départ, il m'a fallu quelques secondes pour me remettre du choc provoqué par cette putain de vidéo. Quelques secondes de trop. J'ai eu beau arpenter les rues alentour, Élisa avait disparu. Alors, j'ai sauté dans ma bagnole et j'ai scanné tous les recoins de la gare Montparnasse, sans résultat. À mon retour chez moi, ni les meubles ni les murs de mon appartement n'ont été épargnés par ma furie. J'ai tapé et hurlé jusqu'à ce que je commence à sentir un début d'apaisement – minuscule - conscient que je n'avais aucun intérêt à réfléchir dans cet état-là.

*Bordel ! Mon histoire avec Saskia date d'au moins deux ans !*

— Putain de merde !

Je n'ai que ce mot-là à la bouche pour évacuer ma colère, et mon paquet de clopes qui se vide à la vitesse grand V.

*Qui aurait pu être au courant du plan foireux entre David et moi au point d'en faire une vidéo ? Et pour quelle raison ? Pas mon pote quand même !*

J'arpente mon grand salon enfumé et jure comme un charretier en essayant de deviner où peut bien se trouver Élisa. Je n'ai aucune piste tangible.

Si j'appelle Justine et qu'elle n'a aucune info elle non plus, elle va hurler, puis me harceler de messages, et ce n'est vraiment pas le moment.

Putain ! Je suis en train de sombrer dans la folie en imaginant ce qu'il pourrait arriver à Élisa si elle est toujours dans cette ville aux mille facettes.

De rage, je balance mon portable sur le canapé et allume une nouvelle clope pour m'aider à me concentrer sur le comment et le pourquoi de ce qui vient de faire basculer ma vie en plein cauchemar. Persuadé que mon père est derrière tout ça, je n'arrive pas à comprendre comment il est parvenu à ses fins. OK, il est capable de tout. Mais il ne peut être que la tête pensante de ce merdier, aidé de sous-fifres qui font le boulot à sa place.

Alors qui est son homme de main ? Qui aurait pu, à la fois, déposer ces photos dans la boîte aux lettres d'Élisa à Bordeaux et cette clé USB devant ma porte à Paris ? Pourquoi Jack n'a-t-il pas visionné cette sex-tape devant moi ? Il s'est privé d'une jubilation extrême et ça ne lui ressemble pas. Et enfin, qui a caché une caméra pour me prendre au piège, putain ?

Je tire longuement sur ma cigarette et récapitule les différentes hypothèses qui me sont passées par la tête depuis que je cogite comme un taré dans mon appartement.

Premièrement : David ? Possible pour de l'argent. Mais il ne connaît pas le nom de famille d'Élisa et encore moins son adresse exacte. Et puis, durant toutes ces années, il aurait eu bien d'autres occasions pour ressortir cette vidéo s'il avait voulu me piéger. Et puis, quel aurait été son mobile ?

Deuxièmement : Hugues ? C'est une fouine et Liv ne cesse de me mettre en garde. OK ! Il est peut-être jaloux. Mais, Jack n'est pas tendre avec lui, et je n'imagine pas Hugues comploter dans

mon dos avec quelqu'un qui l'a évincé pour me donner sa place, même si ça n'était pas la sienne non plus. À moins que... À moins que rien ! Je ne vois pas comment il aurait pu déposer les photos dans la boîte aux lettres d'Élisa alors qu'il connaît à peine son existence. Ça ne tient pas la route.

Troisièmement : Liv ? Avec le secret qu'elle m'a dévoilé, elle n'aurait rien à y gagner, je n'hésiterais pas à informer son père sur-le-champ si elle m'avait fait un coup pareil. À moins qu'il s'en fiche et qu'elle vise mon poste justement. Auquel cas, elle narguerait du même coup ce Hugues qu'elle ne porte pas dans son cœur. Mais ça n'est pas cohérent non plus. Sinon, pourquoi m'aurait-elle fait toutes ces confidences sur ses penchants sexuels et pourquoi mon père aurait accepté de comploter avec elle ? Il lui aurait suffi de la proposer au conseil d'administration et de me laisser enseigner à Bordeaux et le tour était joué.

— Putain de bordel de merde !

Je donne un coup de pied dans le vide avant de reprendre mon analyse abracadabrantique tout en arpentant le salon.

*Rien ne tient la route, putain !*

Quatrièmement : Saskia elle-même ? Tout comme David, elle aurait pu me faire chanter avec cette vidéo et me réclamer de l'argent depuis longtemps elle aussi. Encore aurait-il fallu qu'elle sache qui j'étais réellement. Cependant, pourquoi aurait-elle manigancé avec mon père ? En échange d'un emploi dans cet hôtel ? Le deal me paraît très léger et puis, qu'aurait-elle à gagner à s'afficher nue en plein orgasme ?

Cinquièmement : Il y a aussi Tina ! Peut-être que mon père lui a fait une proposition alléchante et qu'elle regrette d'avoir accepté son nouveau job ? J'ai toujours pensé qu'elle ne l'avait jamais rencontré et même que, jusqu'à ces dernières semaines, elle ne connaissait pas son existence. À moins qu'elle m'ait menti ! Ce ne serait pas la première fois après tout. Et puis d'ailleurs, pourquoi ne m'a-t-elle pas parlé de son séjour à Paris et du contrat qu'elle avait signé alors que nous discutons tous les jours par SMS ? Putain ! Elle est aussi bien à Bordeaux qu'à Paris. Elle aurait pu prendre des clichés à l'aéroport. Tout comme déposer une enveloppe devant ma porte ou dans la boîte aux lettres d'Élisa...

Je tire plusieurs fois sur ma cigarette jusqu'à en avoir le vertige.

*Ça collerait avec les doutes que j'ai déjà, bordel de merde !*

Sixièmement : Il reste Jorge ! Il est bienveillant avec moi depuis le début et je le pensais sincère. À moins que mon père lui ait demandé de me mettre dans sa poche pour pouvoir m'écraser comme une merde par la suite et asseoir une fois de plus sa toute-puissance. Après tout, mon chauffeur lui est dévoué depuis plus de trente ans. Tout comme Tina, lui aussi fait des allers-retours entre les deux villes.

— Fais chier, putain !

Je n'ai que cette phrase en tête alors que mon analyse s'arrête sur mon chauffeur et ma meilleure amie qui auraient même pu manigancer tous les deux, avec mon père. Cette fois, ça tient tellement la route que ça me donne envie de gerber. J'inspire encore le poison qui m'aide à garder mon sang-froid et écrase le mégot dans le cendrier posé sur la table basse.

*Tina ? Jorge ? Tina et Jorge ? Bordel de merde !*

Je frotte mes tempes et soupire, en lorgnant le placard de la cuisine où se trouvent les bouteilles d'alcool. J'ai failli me jeter dessus après avoir dégommé mes phalanges en cognant partout. Seulement s'il y a un jour, un seul, où je dois garder les idées claires malgré la souffrance qui me ronge, c'est aujourd'hui.

Sans grand espoir, je vérifie encore une fois mon téléphone. Aucune réponse d'Élisa.

*Nada ! Que dalle !*

Enragé, je le fourre dans la poche de mon pantalon et y ajoute cette putain de clé USB. C'est décidé, je ne passe plus aucun appel à personne. Les deux en qui j'avais le plus confiance sont dans mon collimateur et je ne peux compter que sur moi-même.

Première étape : le Cripton. Mon père n'est pas la partie la plus facile, mais je jure sur la tombe inconnue de ma mère qu'avant ce soir, j'aurais des réponses à mes questions.

Une bonne demi-heure plus tard, je gare ma Mercédès devant l'hôtel et en sors toujours aussi furieux.

*Zen Thomas, reste zen !*

J'inspire un bon coup et pénètre dans le grand hall d'un pas décidé. Je dois avoir la tête d'un tueur, car tous les clients présents se retournent vers moi en ouvrant de grands yeux, ce qui me gonfle encore plus.

Saskia est à son poste, derrière le comptoir. Elle me sourit et j'ai un mal fou à faire pareil, même si, dans mon analyse, elle n'est pas dans le top trois de mes ennemis. Pourtant, son regard fuyant arrive à accentuer ma paranoïa.

*Putain ! Aurait-elle malgré tout un lien, elle aussi, avec tout ça ?*

Ce n'est pas le moment de tergiverser et je suis trop en colère pour lui taper la causette. Du coup, je rejoins directement l'ascenseur. Mon père va devoir écourter sa sieste parce que j'arrive. Il a intérêt de me recevoir, car je ne rebrousserai pas chemin. Remonté comme je suis, je pourrais défoncer la porte où faire un scandale pour me trouver face à face avec ce connard.

Autant la progression de la cabine m'avait paru trop rapide avec Élisa, autant cette fois, j'ai l'impression qu'elle est interminable et je trépigne sur place, grognant de plus en plus fort à mesure que les chiffres des étages sont annoncés par une voix robotisée qui, elle aussi, m'exaspère. Jack va devoir cracher les raisons de sa rancœur contre moi, car si je me suis souvent retenu pour ne pas lui allonger une droite, aujourd'hui je risque d'avoir des difficultés à me contrôler.

Je sors enfin de ce cagibi oppressant et longe le couloir éclairé en permanence. Les poings serrés le long de mes cuisses, les yeux rivés sur l'épaisse moquette au sol, je rumine jusqu'à ce que je bute sur le corps immobile du chauffeur de mon père planté devant la porte de la suite royale.

— Steve, soyez aimable de m'ouvrir, grogné-je alors qu'il ne sourcille même pas.

— Monsieur Andrews ne souhaite être dérangé par personne.

Je souffle comme un animal enragé avant d'empoigner le col de sa veste.

*Ben voyons ! Le roi Andrews doit être en train de digérer son repas pris en solo en jubillant d'avoir réussi son coup !*

— Je vous conseille de faire ce que je vous demande si vous voulez conserver votre place. C'est très urgent et je n'ai pas de temps à perdre avec vous.

Comme sait si bien le faire Jorge, le visage de Steve reste imperturbable, mais il consent à prendre son téléphone pour demander l'approbation de son patron. Peut-être est-ce le complice que je recherche ? Lui qui semble être un disciple exemplaire de la dictature de mon père... à moins que ce soit encore ma parano qui revienne au grand galop.

Après plusieurs minutes à trépigner d'impatience, je finis par avoir accès à la chambre dans laquelle je m'engouffre, sans remercier Steve qui a repris sa place de garde royal.

— As-tu ressenti le besoin de venir t’excuser ? commence mon père le nez dans une revue économique.

Même fauteuil pour poser son illustre derrière. Même dédain que lors de son arrivée surprise dans ma suite un mois auparavant. Vexé ou malade, on ne change pas une équipe qui gagne !

*Connard !*

Je me dresse devant lui et me mets à rire jaune.

— M’excuser ? Tu as réussi à m’enlever ce que j’aimais le plus au monde, alors je te jure que je ne sortirai pas d’ici sans savoir comment tu t’y es pris !

— Je ne comprends pas un traître mot de ce que tu avances.

*À d’autres !*

— Arrête de te foutre de ma gueule, papa !

Je lui arrache son magazine des mains qui valse au milieu du salon puis, je prends appui sur les accoudoirs et me penche vers lui, l’air menaçant.

— Les photos n’ont pas dissuadé Élisabeth, donc tu es passé à la vitesse supérieure ? C’est pour ça que tu n’as pas relevé quand elle t’a tenu tête à l’Artémis, hein ? Tu savais que ce n’était qu’une question d’heures avant que tu n’obtiennes réparation à cet affront. Putain papa ! Qui as-tu payé pour faire le sale boulot à ta place et garder précieusement cette vidéo de merde jusqu’à ce qu’elle te soit utile ? Jorge, Tina, ou peut-être Steve, pourquoi pas ?

— Je ne sais pas du tout de quoi tu parles, mais je ne tolérerai pas de telles accusations !

À deux mains, il me pousse et bondit hors de son fauteuil.

Jack Andrews est en train de perdre son sang-froid, et je suis à deux doigts de lui coller une droite en retour. Cependant, je me souviens de la promesse que j’ai faite à Élisabeth. La violence ne résout rien. Elle envenime chaque situation gangrénée et, là tout de suite, me battre avec mon père signifierait me retrouver avec une horde d’avocats au cul et un procès en bonne et due forme. Je n’ai pas besoin de rajouter ça à mes problèmes actuels. Tant que je n’ai aucune certitude, mieux vaut m’en tenir à garder les poings serrés et à contrôler ma respiration.

*Putain ! Quand j’aurais des preuves, j’irais peut-être en taule, mais lui aussi !*

— Si tu me répondais, pour changer !

— Répondre à quoi ? Tu passes ton temps à poser des questions complètement idiotes.

Il crie et me toise d’un air méprisant avant de ramasser la revue à ses pieds pour la poser sur l’assise du fauteuil.

*Il n’a rien d’autre à foutre sans déconner ?*

— Ah ouais ? Parce que se demander comment tu as atterri dans ma chambre d’hôtel en pleine nuit, pourquoi je ne sais rien sur maman, pourquoi tu t’acharnes à me séparer d’Élisabeth, pourquoi tu m’offres le poste de directeur sur un plateau alors que tu me détestes, pourquoi tu me détestes d’ailleurs... C’est si con que ça ?

Je fulmine et voir son visage se figer ne m’apporte pas le soulagement escompté.

— De quoi m’accuses-tu au juste ? D’espérer que tu deviennes un Andrews ambitieux et dominateur ? Et de ne pas vouloir perdre mon temps à répondre à ce genre d’arguments sans importance ou totalement insensés ?

Mon self-control m’abandonne avec cette dernière phrase. Je l’empoigne par le col de sa veste et m’avance jusqu’à quelques centimètres de son visage. J’en ai plein le dos qu’il me prenne pour un débile profond.

— Plutôt crever que de devenir un jour un Andrews, comme toi. Ou plutôt non ! Toi, tu seras mort avant que cela n’arrive ! Mais avant justement, tu vas me dire qui t’a aidé à te procurer cette

putain de sex-tape et pourquoi tu es allé jusque-là.

— Vas-tu cesser de hurler comme un fou furieux et m'expliquer clairement ce qu'il se passe ? Avec... rationalité, au lieu de te disperser dans des questionnements tous différents les uns des autres.

Il tire sur mes bras pour que je le lâche et je grogne en soupirant bruyamment. Je ne sais pas à quoi je m'attendais en essayant de le menacer, je n'obtiendrais rien de cette manière. Je me dirige vers la porte-fenêtre, je l'ouvre en grand, puis je pose un pied sur la terrasse et allume une cigarette.

Rien à foutre de cet hôtel de luxe où il est interdit de fumer.

— Dans l'enveloppe que tu m'as remise en main propre ce matin il y avait une clé USB, dis-je en recrachant la fumée dans un long soupir. Elle contenait cette vidéo compromettante.

— Donc elle existait bel et bien !

Je serre les dents, les poings, et tous mes muscles en même temps pour m'éviter de partir en vrille.

Putain ! Il a été le premier à m'informer de l'existence de cette vidéo. C'était il y a presque deux ans. Il avait soi-disant eu vent que je m'adonnais à ce genre de loisirs. J'ai eu beau lui affirmer le contraire, lui dire que c'était des conneries, il ne m'a jamais cru et il a toujours refusé de me donner ses sources.

*Forcément ! S'il en est l'instigateur...*

— Arrête de me prendre pour un con, papa ! Qui m'a parlé de cette merde il y a plusieurs années ? Toi ! Qui a remis ça sur le tapis il y a quelques semaines ? Toi ! Qui m'a gentiment mis cette clé USB entre les mains pour que j'en prenne connaissance ? Toi. Toi et encore toi !

Je crie si fort qu'il grimace en s'approchant à grands pas. Tout l'hôtel doit m'avoir entendu, mais je m'en fous aussi royalement que du cul de mon royal père et de ses royaux regards méprisants. Je veux des aveux. Du concret. La vérité pour une fois merde !

— Mon pauvre Thomas, tu me sous-estimes si tu me crois assez lâche pour t'inventer l'histoire de ce pli devant ta porte, me vilipende-t-il. Celui qui a fait ça n'a ni courage ni dignité. Si j'avais été à sa place, j'aurais assisté au visionnage du film pour savourer ta réaction et celle de ta petite amie.

*C'est bien ce que je pensais !*

— Si je comprends bien, cette *Élisa* n'a pas apprécié cette vidéo ? enchaîne-t-il, caustique. Une fois de plus, j'avais raison. Cette jeune femme est beaucoup trop bien pour toi. Néanmoins, entre les photos compromettantes et ce film, il ne fait aucun doute que quelqu'un cherche à te nuire. Et je suis au regret de t'annoncer que ce n'est pas moi !

— Putain ! Explique-moi alors comment tu as eu connaissance de cette vidéo si tu n'y es pour rien ? Tu n'as aucun don de voyance ou d'ubiquité à ce que je sache !

— Difficile pour moi de l'admettre, mais effectivement, je n'ai pas ces facultés !

— Fuck off [\[15\]](#) !

Je jette ma cigarette par terre et l'écrase avec rage sous mes pieds alors que mon père esquisse un sourire en coin depuis l'encadrement de la porte. J'ai envie de l'étrangler.

— Ma mémoire n'est pas encore défaillante et je me souviens très bien comment j'ai eu connaissance de cette vidéo. Ce jour-là, j'étais de passage à Paris et l'hôtesse à l'accueil du Crompton m'a simplement communiqué une enveloppe. Un mot très succinct y était glissé, indiquant que tu t'adonnais à ce genre de *loisirs*. Ce n'est pas du plus bel effet pour un Andrews,

tu l'avoueras !

— Et ça ne t'a pas interpellé ? Tu ne t'es pas demandé qui avait pu t'envoyer ce message ni pourquoi ?

— Ma situation fait des envieux depuis fort longtemps et je reçois des tonnes de courrier qui, pour la plupart, sont filtrées par Kristen à New York et par Hugues ici. Certains sont menaçants, d'autres pas. Lorsque tu poursuivais tes études, j'étais au courant de tous tes faits et gestes sans avoir besoin de te pister. Tu devrais savoir que l'être humain est vil, jaloux et se nourrit du malheur des autres. Mais pour en revenir à cette vidéo qui te cause autant de problèmes, je te ferais remarquer que depuis le temps, je n'en ai pas fait cas, puisque je ne t'en ai jamais reparlé.

— Jusqu'au mois dernier !

— Exact ! C'est un pur hasard. Tu semblais si....

— Amoureux ?

— Humm... si tu veux...

— Non ! non ! Pas si je veux ! Je suis amoureux papa ! Et tu ne connais visiblement rien à l'amour sinon tu n'aurais pas passé ton temps à m'emmerder depuis que je suis avec Éliisa. Un coup c'est une étudiante sans le sou qui n'a rien à faire avec moi, le coup d'après elle est trop bien pour moi !

J'allume une nouvelle cigarette, conscient que ce n'est décidément pas en présence de mon père que je vais réduire ma consommation.

— Ma constatation était justifiée puisqu'elle a eu la présence d'esprit de prendre les jambes à son cou si j'ai bien compris.

*Connard !*

— Qui t'a dit que j'étais à Paris avec elle le mois dernier ?

Il crache un rire sarcastique.

— En réalité, c'est assez amusant de jouer avec ta paranoïa. Le psychologue a dû se tromper de dossier quand il a décelé chez toi une précocité mon pauvre Thomas. Il ne t'est jamais venu à l'idée qu'un téléphone était traçable ?

— Tu espionnes mon téléphone ? C'est du petit Jack Andrews.

— Tu ne répondais pas, je te rappelle. Je revenais bien de Russie et tous les papiers étaient prêts pour ta prise de fonction. Je n'avais pas de temps à perdre avec tes enfantillages.

— Pas de bol, je vais t'en faire un de plus sur-le-champ, bougonné-je les dents serrées.

Je fouille dans la poche de mon pantalon et en extrais mon iPhone.

— Va te faire foutre avec ta merde ! vociféré-je en jetant l'appareil en travers de la pièce.

Il s'écrase au sol sans perturber le stoïcisme de mon père qui se lève, réajuste sa veste et saisit une mallette près de l'entrée.

— Encore une fois, tu te trompes d'ennemi. Tu es le seul responsable de ce qui t'arrive, alors assez parlé. Je n'ai pas pour habitude de m'étendre de la sorte et j'ai un rendez-vous important.

*Tu ne vas pas l'emporter au paradis !*

— Avec ton médecin ?

— Pardon ?

J'ai tapé dans le mille. Mon père se fige à la porte et la disparition de son sourire me procure un sentiment de satisfaction extrême.

— Arrête de nier l'évidence papa ! Tu n'as pas avancé ma prise de fonction pour répondre aux exigences de Monsieur Hirowa qui voulait traiter avec moi, ni même parce que j'approche de la trentaine et que tu m'en sens capable aujourd'hui. Tu l'as fait parce que tu es malade et

qu'à cause de ton orgueil, tu ne supporterais pas que le nom Andrews ne soit plus associé à cette société s'il t'arrivait quelque chose.

— Qui t'a dit... ?

— Peu importe. Moi aussi, j'ai les moyens de tout savoir ! J'aurais juste aimé l'apprendre autrement.

Nous nous fixons sans un mot pendant plusieurs secondes et moi, je n'ai aucun remords d'avoir mis Jorge dans une situation inconfortable. Après tout, s'il est le complice de mon père, il n'a rien à craindre de lui concernant son avenir. Par contre, de moi, c'est une toute autre histoire.

— Tu vois papa, peu importe aujourd'hui pourquoi j'ai pris ce poste si vite. Tu m'as exclu de ta vie il y a très longtemps et je dois reconnaître qu'en revenant sur le devant de la scène, j'ai appris de nombreuses choses. La première, c'est que je me contrefais de tes ennuis de santé. Tu m'as rendu insensible à ce qui pouvait t'arriver. La deuxième est que, si je n'arrive pas à convaincre Élisabeth que je suis tombé dans un guet-apens, je m'en bats les couilles de ta putain de société. Tu comprends ? Tu ne veux pas qu'Élisabeth fasse partie de ma vie parce que tu aurais beaucoup trop honte d'avoir une belle-fille qui n'a pas un rond ? Tant pis pour toi ! Pourquoi crois-tu que tout le monde m'appelle Thomas Johansson ? Parce que j'ai honte moi aussi. Honte d'avoir un père comme toi.

Je m'attendais à être confronté à son regard assassin et à subir une réplique cinglante. Au lieu de ça, je me retrouve face à un visage fermé.

— Une dernière fois, je ne suis pour rien dans ce qu'il t'arrive, gronde-t-il en me priant de sortir d'un geste du menton. J'espère que c'est clair.

— Ce n'est pas si clair que ça. Tu n'as pas été aussi intolérant avec maman. À moins de me tromper là aussi, elle n'était pas bourrée de fric et ça ne t'a pas empêché de l'aimer !

— Ça suffit !

Il me claque la porte au nez.

Inutile d'insister, l'heure des confidences est terminée. Si la discussion s'achève sans réponse supplémentaire, je suis quand même content d'avoir jeté une bombe dans sa petite vie organisée au millimètre.

Dans l'ascenseur, j'essaie de retrouver un semblant de calme, mais les poings serrés le long de mes cuisses, je n'arrive toujours pas à croire que mon père ne soit pas le cerveau de ce complot de merde.

*Qui d'autre, putain, qui d'autre pourrait avoir assez d'infos sur ma vie privée pour me faire un coup pareil ?*

Quand je rejoins le rez-de-chaussée, je suis toujours tendu et dans le flou le plus total. Saskia est encore à l'accueil et je m'approche d'elle, obligé d'admettre que je n'ai rien à perdre à tâter le terrain.

*Quelle connerie !*

— Bonjour, Monsieur Andrews ! minaude-t-elle sans lever les yeux de son écran de contrôle.

*OK ! Thomas. Ne cherche pas à couper les cheveux en quatre sur les raisons de ce Monsieur et de son ton plein de rancœur.*

— Ne fais pas de salamalecs<sup>[16]</sup> avec moi Saskia, ce n'est pas nécessaire. Je suis seul, comme tu peux le voir.

— J'ai une bonne vue, *Monsieur Andrews* ! riposte-t-elle, caustique. Cependant, je vous

rappelle que je suis en service et que, par conséquent, je ne m'acoquine pas avec la clientèle, même si elle est riche à millions.

Je préfère ne pas relever sa remarque et m'accoude au comptoir en usant de mon air le plus lubrique.

— Humm ! Dans ce cas, à quelle heure termines-tu ? Après le travail, je ne suis plus un client.

Cette fois, elle relève la tête et me fusille d'un regard glacial.

— Je n'ai plus rien à voir avec toi et je me fiche que tu sois blindé d'oseille. Il me semble que tu m'as largement fait comprendre que je n'étais pas à ton goût alors, ça suffit !

Je crache un rire forcé. Même si je n'en ai aucun souvenir, Saskia a dû avoir le droit à une rupture brutale, comme toutes les autres femmes que j'ai réussi à baiser.

— Il n'y a que les imbéciles qui ne changent pas d'avis. Tu n'as pas dû oublier comme tu criais dans mes bras ?

Satisfait de la voir rougir, je recule et reprends mon sérieux, quand je suis attiré par sa main qui frotte doucement sur son ventre, par-dessus son blazer.

*Oh ! Merde !*

— Je suis bel et bien enceinte si c'est ce qui t'interpelle. Je vais même me marier bientôt. À croire que je préfère les imbéciles. Alors, s'il y a une chose que je regrette aujourd'hui, c'est d'avoir accepté ce boulot et de devoir te croiser beaucoup trop souvent.

Elle a parlé d'un ton sec et déterminé. Quant à moi, je reste sans voix parce que, si elle est en couple, je ne suis plus certain de vouloir poursuivre cette discussion et encore moins de lui révéler l'existence de cette vidéo. Je racle ma gorge pour essayer de garder mon aplomb et ne pas perdre en crédibilité.

*Putain merde !*

— Ne me dis pas que ta présence ici est une pure coïncidence tout de même ?

— Malheureusement si ! Mon futur mari ne voulait pas que je travaille et j'aurais dû l'écouter ! Je suis ici à l'essai et crois-moi, je n'ai pas l'intention d'accepter ce poste si tu dois être dans les parages tous les quatre matins !

Je cherche une lueur d'hypocrisie dans son regard. Mais je n'y lis rien d'autre qu'une envie de mettre fin le plus vite possible à notre conversation. Elle plonge de nouveau sa tête dans l'écran de son ordinateur, comme si je n'existais pas.

— OK, dis-je à regret. Je ne t'importunerais plus.

— Parfait !

Toujours aussi énervé et contrarié d'avoir peu avancé dans mon analyse, je sors de l'établissement et attends d'être installé au volant de ma voiture pour souffler un bon coup. La tête en arrière sur mon siège en cuir et les paupières closes, j'essaie de chasser les images d'Élisa qui défilent devant mes yeux.

Elle dans ses vêtements de nuit, tue-l'amour par excellence, qui m'excitait malgré tout.

Elle et ses éternels jeans androgynes. Mais elle aussi dans les sous-vêtements sexy qu'elle arborait à l'hôtel avec fierté.

Elle dans sa magnifique robe qui m'a fait perdre les pédales en boîte de nuit.

Putain ! Je rêve que son rire résonne encore au fond de mes tympans, que son parfum de fleur d'oranger flotte dans mon appartement pour l'éternité et que sa peau de velours effleure la mienne chaque seconde.

Je me redresse et ouvre les yeux sur le silence qui m'entoure.

Je hais mon père et son putain de fric. Je déteste Tina, Jorge, Saskia et tous ceux qui sont

susceptibles d'avoir fait le coup. Mais *elle*, je... elle me manque déjà tellement.

**Élisa**

Tremblante, je vérifie chaque mot du mail que je viens de taper sur mon téléphone pour être certaine de ne pas laisser à Thomas le plus petit espoir :

[De : Elisadesacco@..  
 À : Thomasandrews@...  
 Objet : Aucune chance

Rien de ce que tu peux dire ne change ce que j'ai vu et entendu. Je t'ai tout donné. Absolument tout ! Parce que j'ai cru à tes belles paroles. J'ai cru comme une conne que tu étais l'homme de ma vie. J'ai cru que ce cauchemar vécu pendant tant d'années s'était enfin envolé et qu'avec toi, je pouvais enfin imaginer un avenir.

Tu as tout brisé. Pardonner est au-dessus de mes forces.

Quelle que soit la personne qui a voulu nous séparer, elle est providentielle. Elle a réussi son coup et je la remercie de m'avoir évité de faire la plus grosse erreur de ma vie.

Tout compte fait, ton père n'est pas aussi loin de la vérité que tu le prétends. Je ne dirais pas que je suis trop bien pour toi. Mais je suis différente et je ne suis pas faite pour vivre dans ton monde superficiel, régi par l'argent, la puissance et le mépris des autres.

« Nous », c'était hier, mais ça ne sera ni aujourd'hui ni demain.]

Ni formule de fin ni signature. Ce n'est pas nécessaire.

Forte de l'adrénaline que m'a procurée la séance photo, je retiens ma respiration et, alors qu'une douleur insupportable s'empare de mes entrailles, j'appuie sur le bouton « envoyer » de ma messagerie.

J'ai quitté Thomas de manière ferme et définitive. J'ai mis un terme à cet amour puissant qui nous unit. J'ai eu du mal à trouver les mots justes, mais j'ai exprimé l'essentiel.

— Eh bien ! Pour une première, je dois dire que tu t'en es plutôt bien tirée !

Sans savoir ce que je suis en train de faire, Olga me félicite avec un large sourire et éteint les dernières lumières du studio.

Je retrousse un peu mes lèvres. Si je n'étais pas aussi accaparée par mon mail, j'aurais été plutôt fière de ce que j'ai accompli. Réussir à poser à demi nue devant une parfaite inconnue me semblait irréalisable et, pourtant, je l'ai fait. J'ai même ressenti quelques frissons de plaisir en imaginant ce que pouvaient rendre les photos une fois développées.

Une fois de retour dans son étonnante maison de poupée, Olga me propose de dîner. Cependant, avaler même une bouchée de pain est de l'ordre de l'impossible. J'ai beau me répéter que j'ai pris la bonne décision, une douleur sourde et lancinante me broie de l'intérieur et une nausée tenace a investi mon estomac. D'autant que j'ai entendu plusieurs vibrations au fond de mon sac. Certaine que c'est Thomas qui réagit à mon mail, j'ai même du mal à respirer et je me maudis de ne pas avoir mis ce fichu portable en mode silence.

J'aspire à m'allonger dans un bon lit avec un somnifère assez puissant pour me permettre d'oublier cette journée de misère. Cependant, pour l'instant, je suis assise sur une chaise dans la cuisine et je ne suis pas même pas certaine de passer la nuit ici, car Olga ne me l'a pas proposé.

Je l'observe pendant qu'elle prépare un sandwich.

— Es-tu disposée maintenant à m'en dire plus sur ton *problème* ? commence-t-elle, d'une voix douce. Ne t'inquiète pas je n'irai rien raconter à Tina. J'ai eu ma dose d'ennuis avec les mecs moi aussi et je sais qu'il est préférable de tenir sa langue quelquefois.

— Oh ?

Ça y est, je recommence avec mes onomatopées débiles !

Je devrais regretter de me montrer curieuse, mais mes cordes vocales ont été plus rapides que ma réflexion, et pour le moment, la seule chose qui me préoccupe est de ne pas m'effondrer.

*Inspirer. Expirer. Inspirer...*

Je commence à m'agiter et abaisse mon regard vers mes mains coincées entre mes cuisses. Si je veux tourner la page pour de bon, il va falloir que j'arrive à parler de Thomas avec plus de détachement. Sauf que, à cause de l'étau qui serre ma poitrine et de la barre de plomb qui pèse dans mon estomac, ce n'est pas gagné.

Olga s'installe en face de moi et croque dans son sandwich sans me quitter des yeux. Puis, comme je n'ai toujours pas dit un mot, elle continue son monologue :

— Dans ma jeunesse, j'ai été mannequin. J'ai... profité de la vie, si tu vois ce que je veux dire. Un peu comme Tina le fait aujourd'hui. Bref ! Un jour, je suis tombée amoureuse. Le genre d'amour inattendu que tu ne rencontres qu'une seule fois dans ta vie et qui te transporte ailleurs. Seulement... cet homme était le frère d'une de mes collègues qui se disait être mon amie. Tant que ma relation a été au beau fixe, tout s'est très bien passé entre elle et moi. Puis un jour, j'ai appris qu'il me trompait. J'étais à mille lieues de m'imaginer qu'il pourrait m'arriver un truc pareil. Le ciel s'est effondré sur ma tête. J'ai cru pouvoir obtenir un soutien de sa sœur, mais sa seule réponse a été qu'elle avait « le cul entre deux chaises ». Pire encore, la situation n'a fait qu'empirer à cause d'elle, elle trouvait toujours un moyen de prendre sa défense. J'ai souffert deux fois plus. Heureusement, j'ai trouvé du réconfort auprès d'une photographe de l'époque, avec laquelle je commençais à peine à travailler et qui m'a aidée à me relever. Avec le recul, je me dis que je n'ai pas tout perdu puisqu'elle m'a transmis sa passion.

Je l'écoute avec intérêt. Malgré tout ce qui semble nous séparer, nous avons plusieurs points communs : l'amour intense, la trahison inattendue, la souffrance effroyable et une sorte de solitude oppressante. Du coup, j'inspire une dernière fois et me décide à me lancer dans mes confidences. Olga doit pouvoir comprendre ce que je ressens. Enfin, je l'espère...

— Eh bien...

Je commence par ma joie d'emménager avec lui et tous les sacrifices que je m'apprêtais à faire : quitter mes amis, mes repères dans mon minuscule appartement, supporter son détestable père. En bref, changer radicalement de vie.

— Je me reconnais bien là ! C'est fou tout ce que l'on est capable d'accepter quand on est amoureuse.

*Ce n'était pas des concessions, mais de l'aveuglement pur et simple !*

J'accorde un sourire amer à Olga qui me prend la main avec compassion.

— Si tu ne te sens pas le courage d'aller plus loin, ne te force pas.

— Non, non ! Au contraire.

J'aimerais pouvoir déverser ma peine et ma culpabilité d'avoir été si naïve, mais toutes mes

larmes se sont tariées sur le parking cet après-midi. Alors, si cette discussion pouvait s'apparenter à une séance d'exorcisme pour expulser Thomas de ma tête une bonne fois pour toutes, ça m'arrangerait.

*Qui sait ? Peut-être que lorsque j'aurai craché ma rancœur, je me sentirai mieux ?*

Un peu tremblante, je continue mes explications et en viens à la découverte des clichés dans ma boîte aux lettres, puis à ma rencontre officielle avec Jack Andrews. J'enchaîne sur le visionnage de cette vidéo qui m'a anéantie, à mon départ précipité de l'appartement et à mon manque de moyen pour rentrer chez moi. À la fin, je suis essoufflée, mais j'ai l'impression que la technique a fonctionné, car même si mon téléphone recommence à vibrer à nouveau au fond de mon sac, je ne réagis pas.

L'œil sombre, Olga se lève calmement et m'apporte un verre d'eau.

— Est-ce que tu connais la jeune femme qui est filmée avec lui ?

— Quelle importance de toute façon ?

— D'expérience, il est parfois utile d'avoir plusieurs sons de cloche. Moi, ce n'était pas une vidéo, mais de simples confessions de personnes qui soi-disant, ne voulaient que mon bien. Baratin. Baratin. Baratin. Je sais que ce n'est pas une preuve aussi tangible que des clichés ou même une vidéo, mais toujours est-il que je ne lui ai laissé aucune chance de s'expliquer et, longtemps après, j'ai eu la confirmation que c'était vrai, mais qu'il avait de sérieuses circonstances atténuantes.

— Oh !

Je suis choquée. Quelles raisons peuvent être suffisantes pour tromper la personne que l'on dit aimer sincèrement ?

— En réalité, il avait de son côté eu vent de mon infidélité. C'était faux, bien sûr. Mais il s'est vengé. Nous avons, tous les deux, été victimes de jalousie et nous nous sommes braqués chacun de notre côté au lieu d'en parler en adultes responsables.

Je fronce les sourcils. Après avoir comparé Olga à ma mère, j'ai l'impression maintenant de retrouver ma meilleure amie et son obsession de la communication.

*Justine sort du corps de cette femme !*

Elle rigole ou quoi ? Elle ne pense quand même pas que je pouvais attendre la fin du film pour regarder Thomas droit dans les yeux et lui demander de quoi il retournait ?

— Prendre des décisions hâtives n'est pas toujours la bonne solution, soupire-t-elle dans mon dos. Pour nous, les dégâts étaient irréversibles. Ne fais pas la même erreur que moi et écoute ton cœur en priorité.

J'avale une gorgée d'eau en fixant les papillons peints sur le carrelage mural de son coin cuisine.

*Libres et sauvages m'a-t-elle dit !*

Oui, c'est ça ! Comme eux, je refuse d'être dominée. Que ce soit par un homme ou par mes sentiments. C'était ce que je m'étais promis il y a plusieurs années et, pourtant, j'ai cédé dans les bras de Thomas en pensant que je pouvais lui accorder toute ma confiance. J'ai confondu désir extrême et confiance absolue. Il m'a fait vibrer comme jamais et j'en ai perdu tout sens de la réalité. À partir de maintenant, ma fichue boîte crânienne va devoir apprendre à mieux réfléchir, car je ne veux plus jamais revivre ce sentiment de trahison qui m'a mise à terre en début d'après-midi.

— C'est une illustre inconnue ou l'une de tes meilleures amies ? insiste Olga alors que je regarde dans le vide.

Je soupire de lassitude. Impossible d'échapper à son inquisition et encore moins de décompresser.

Bon sang ! Je veux juste un lit, un somnifère, le silence et... *ouais, une centaine d'euros pour rentrer chez moi, j'avoue.*

— Je n'ai pas envie de discuter avec Saskia.

— Saskia ? Hum... blonde, environ 1,80 m, avec des yeux de biche et...

Je manque de m'étouffer et recrache l'eau dans mon verre.

— Parce que tu la connais, elle aussi ?

Olga se décale et plante ses yeux gris-bleu dans les miens.

— Si c'est bien de Saskia Mipaldeck dont tu parles, je doute fort qu'elle soit à l'origine de cette vidéo et même qu'elle en ait connaissance. C'est une fille sans histoire et plutôt discrète. Je l'ai photographiée pendant quelque temps. Tina la fréquentait aussi, elles ont d'ailleurs fait plusieurs défilés ensemble si je me souviens bien...

*Super ! il ne manquait plus que ça !*

Je n'ai plus d'air dans mes poumons et mes jambes jouent la danse de Saint-Guy sous la table.

— Saskia s'est rangée des podiums il y a plusieurs mois, m'explique Olga en prenant place près de moi. C'est une chic fille. Vraiment une chic fille. Et à vrai dire, je ne l'imagine pas prendre un amant. D'autant que, aux dernières nouvelles, elle se marie bientôt et elle est même enceinte.

— Il n'empêche que je ne suis ni aveugle ni sourde ! De plus, il se trouve que cette demoiselle, soi-disant bien sous tous rapports, travaille au Cripton, l'hôtel où Thomas a l'habitude de séjourner. Tu ne trouves pas ça curieux, toi ?

— Tu es tombée amoureuse d'un des plus beaux partis de Paris, ricane Olga, une main sur mon épaule. De ce que j'en sais, il n'a jamais caché son attirance pour les femmes. Tu devais t'attendre à ce qu'il y ait quelques cadavres dans ses placards, non ?

Suis-je bête ! Sortir avec Sexy-man signifie forcément être confrontée à ses ex à longueur d'année et devoir fermer les yeux sur d'éventuelles maîtresses. En gros sur un passé loin d'être enterré et un présent tout aussi sordide.

*Jamais de la vie !*

Olga ignore mes grognements à répétition et extrait un calepin d'un tiroir.

— Voilà ! s'exclame-t-elle après en avoir tourné plusieurs pages. J'ai l'esprit de conservation. J'ai un numéro de téléphone et une adresse. Il te reste à vérifier s'ils sont toujours d'actualité. Sinon, tu peux aussi te rendre directement sur le lieu de travail de Saskia.

— Je t'ai dit que je ne voulais pas lui parler ! Je reprends les cours après-demain et...

Elle ne m'écoute pas et griffonne sur un bout de papier les coordonnées de cette fille avant de les fourrer dans mon sac à main sans me demander mon avis.

— Écoute les conseils d'une vieille célibataire repentie. En attendant, je vais te préparer un lit. Demain, je t'accompagnerai à la gare pour acheter ton billet retour. Prends le temps de réfléchir. D'ici quelques jours, tu y verras plus clair.

Je pousse un profond soupir de soulagement : un moyen de rentrer chez moi... Olga est une sainte.

— Je ne sais pas comment je pourrais te remercier. Dès mon arrivée, je... je promets de t'envoyer un mandat pour te rembourser.

— Pas la peine. Dans la vie, il y a toujours moyen de rendre ce que l'on nous a donné. Allez viens, il est tard.

Rendre la monnaie de sa pièce à Thomas. Ce n'est pas du tout ce qu'elle a voulu dire, mais c'est exactement ce qui me trotte dans la tête depuis un bon moment. Je ne sais pas encore comment je vais m'y prendre, ni même si j'aurai la force de le faire, mais j'ai l'impression que je ne serai totalement soulagée que lorsqu'il souffrira autant que moi je souffre.

Olga me tire par le bras et m'entraîne jusqu'à une chambre mitoyenne de la salle de bain. La pièce n'est pas très grande, mais contient le principal : un lit. Un grand lit recouvert d'une couette incarnadin<sup>[17]</sup>. Elle passe devant moi et ouvre une armoire massive dans laquelle elle se met à fouiller.

— Aucun papillon à l'horizon ici, glousse-t-elle alors que je jette un regard étonné sur les murs tapissés de minuscules fleurs. Mes amies ne sont pas fans de ces insectes, alors je leur fais grâce d'une nuit en leur compagnie pour ne pas troubler leur sommeil.

*Trop aimable !*

Sa tentative d'humour échoue et je me retiens de soupirer pour ne pas la vexer. De toute façon, petites bêtes ou pas, ça ne changera rien ! Même si je suis pressée de m'allonger, je sais qu'il me faudrait d'urgence un somnifère ou un coup sur la tête pour réussir à m'endormir.

La photographe me tend un long tee-shirt bariolé.

— Ce n'est pas très glamour, mais c'est confortable. Si tu as besoin de quoi que ce soit, ma chambre est la pièce qui donne directement dans la cuisine. N'hésite pas à venir frapper.

J'attends qu'elle ait refermé la porte derrière elle pour m'écrouler sur le lit. Maintenant que je suis seule, la myriade d'événements de ces vingt-quatre dernières heures refait surface : les photos hier. Jack à midi. La vidéo en début d'après-midi. Ma séance photo en fin de journée. Mes confessions à une inconnue qui pourrait être ma mère. Et surtout, ma rupture officielle avec Thomas. C'est trop en si peu de temps.

Au bord des larmes, je serre le tee-shirt contre moi pour contenir mes tremblements quand j'entends encore mon téléphone vibrer. Je saisis mon sac et fouille à l'intérieur dans l'espoir de faire taire cet objet de malheur. Mais comme souvent, ma curiosité prend le dessus sur ma colère et je finis par déverrouiller l'écran de veille. Huit appels en absence et un SMS.

[OK. Tu ne veux pas me parler.

OK. Tu es trop bien pour moi.

Mais je te prouverai que  
c'est toi qui fais une erreur.

Je n'abandonnerai pas.]

*Non, non et non ! Ça suffit !*

[Laisse-moi tranquille, bon sang !]

[Pas tant que nous n'aurons pas  
eu une discussion  
les yeux dans les yeux.]

[Oublie-moi.]

[Jamais ! Où es-tu ?]

[C'est pas tes oignons.  
Par contre, ne t'avise pas de venir  
me harceler chez moi, je te préviens.  
Je ne veux plus entendre parler de toi.]

Je grogne et éteins ce fichu téléphone avant de le jeter au bout du lit.  
Demain est un autre jour et je compte sur ma nuit pour m'aider à assumer définitivement mon  
choix.

**Thomas**

*Putain ! J'ai perdu ce qui me raccrochait à cette vie de merde et me donnait envie d'avancer.  
Flou.*

C'est le seul mot qui résonne dans mon cerveau noyé. Le seul qui a un sens. Car oui, tout est brouillé : ma compréhension, mon présent et mon avenir, tout autant que ma vue. Je distingue à peine mon verre qui se vide plus vite que la serveuse le remplit.

*Bordel ! Je refuse de faire une croix sur elle de cette façon. L'oublier ? Jamais !*

Je pensais que, les heures passant, Élisabeth accepterait de me parler. J'espérais que, grâce à mon mail, elle écouterait ce que j'ai à lui dire. Au lieu de ça, c'est officiel, elle m'a largué.

Sérieusement, à quoi je m'attendais ? En y réfléchissant bien, si Justine n'était pas intervenue lors de notre précédente rupture, que serait-il arrivé ?

*Rien !*

Il ne se serait rien passé parce qu'Élisabeth est la plus entêtée des femmes que j'aie rencontrées et qu'elle n'aurait jamais fait un pas vers moi. Sauf que cette fois, c'est autrement plus grave et cette petite rousse ne viendra pas à mon secours.

Je pose mes deux paumes à plat sur le comptoir et vacille sur mon tabouret.

— Un autre whisky sans glace !

La serveuse me resserre et elle rougit quand je lui fais un clin d'œil.

— Merci, belle demoiselle.

— Mélanie.

— Merci, Mélanie.

Elle n'est pas très jolie avec son nez aquilin et ses minuscules yeux rentrés, mais sa bouche pulpeuse m'attire et la naissance de ses seins à peine cachée par le haut de son tablier me donnerait bien envie d'y enfouir mes mains.

Avant, je lui aurais demandé à quelle heure elle termine pour aller la sauter. Sauf qu'Élisabeth est dans ma tête 24 heures sur 24, même là, alors qu'elle a décidé que je ne faisais plus partie de sa vie.

Mélanie tourne les talons et s'affaire à nettoyer la machine à café. J'en profite pour mater son cul qui se balance au rythme des mouvements de ses bras. J'aime tellement palper celui d'Élisabeth que je suis certain que ni celui de cette fille ni aucun autre ne me fera plus jamais bander.

Bordel, ça me rend fou d'être ici en pensant qu'elle est je ne sais où, et qu'elle sera dorénavant partout... sans moi.

*Où est-elle, putain ?*

Pas avec Justine en tout cas, sinon Discrétion Zéro aurait sauté sur son téléphone pour m'incendier. Elle m'avait prévenu de ne pas faire le con et, même si je ne suis pas tout à fait responsable ce qu'il m'arrive, je m'attends au pire.

*Avec qui es-tu bordel ?*

De mon tabouret, je pivote et scrute la salle du bar où je me suis engouffré il y a un sacré moment. La plupart des clients sont des hommes et ils ont l'air d'avoir presque tous un bon coup dans le nez comme moi. Je me demande s'ils sont venus noyer leur problème dans l'alcool eux

aussi. Ou plutôt, dans une bouteille. Moi, je ne sais pas combien de verres j'ai sifflés, mais en tout cas j'en ai bus beaucoup trop, car j'ai la tête qui tourne.

Je jette un œil vers l'extérieur. Il fait nuit noire. Il doit être tard, pourtant je n'ai pas envie de quitter ce troquet et de me confronter à la solitude de mon appartement. Ce soir, le whisky est mon seul ami et mon objectif est d'être assez bourré pour en oublier la réponse d'Élisa.

*Elle m'a largué bordel ! Sans me laisser m'expliquer.*

La douleur qui me ravage le bide et la sensation de vide qui s'est fourrée dans mon cœur sont si intenses que je ne sais pas si je vais pouvoir me lever.

*Putain, ce que ça peut faire mal !*

J'écluse mon verre et fais un signe à la serveuse.

— Un autre, s'il te plaît.

Elle secoue la tête.

*Comment ça non ? Elle aussi est contre moi ?*

J'en veux un autre et encore un, jusqu'à atteindre le néant. Celui qui me fera sombrer et me permettra d'oublier que je suis le fils d'un connard de première, que ma meilleure amie m'a peut-être planté un couteau dans le dos et que la femme de ma vie vient de m'abandonner.

— Vous devriez rentrer chez vous, me conseille gentiment Mélanie.

*Chez moi ? Mais bordel ! De quoi je me mêle ?*

D'un revers de la main, je bouscule mon verre et bondis de mon tabouret qui bascule en arrière dans un bruit fracassant.

— Allez tous vous faire foutre ! grondé-je en titubant jusqu'à la sortie.

Les yeux effarés de plusieurs noctambules se tournent vers moi, mais je n'en ai rien à foutre.

— Monsieur ! scande Mélanie qui me rattrape au moment où j'ouvre la porte. Vous avez oublié votre téléphone et, apparemment, quelqu'un cherche à vous joindre.

*Élisa !*

J'arrête de respirer et lui prends l'appareil des mains. Mais mon espoir s'envole en prenant connaissance du prénom qui apparaîtrait.

*David ?*

*David ! Oh Putain !*

Au milieu du brouillard, je me souviens et je me retiens au chambranle pour ne pas basculer. J'avais rendez-vous ce soir chez lui, avec Liv.

*Oh, merde !*

Mes yeux sont vitreux et les murs dansent tous seuls autour de moi, mais je vois bien l'écran qui clignote encore et toujours. Alors, après un profond soupir désespéré, je finis par décrocher.

— Qu'est-ce que vous foutez ? Décolle-toi de ta chère et tendre et magnez-vous le cul. Je me sens un peu seul, si tu vois ce que je veux dire.

Je ne vois rien et je suis même à deux doigts de ne plus pouvoir penser à rien, mais je réussis quand même à sortir deux mots qui ressemblent plus à un grognement qu'à une vraie réponse :

— J'arrive.

Je raccroche avant de changer d'avis et reste l'œil rivé sur mon téléphone, comme si un miracle était encore possible. Mais rien ! Je serre si fort la coque entre mes mains que je me demande comment elle n'explose pas.

Élisa n'appellera pas. Elle ne m'enverra ni mails ni textos. Pour autant, je ne compte pas en rester là. Je vais d'abord aller chez mes potes et tenter de garder mon calme. Car même imbibée, ma matière grise se demande si je n'ai pas été trop rapide dans ma réflexion et si David n'est pas

responsable du merdier dans lequel je me trouve. En partie tout du moins.

Putain ! Si j'apprends que mon pote a caché cette caméra ou s'il a parlé de ce plan-baise à quelqu'un, il faut que je sache à qui. Après, je le tue de mes propres mains.

Je jure que si je n'arrive pas à me faire pardonner par Éliisa, celui qui m'a fait ça va me le payer. De toute façon, quoi qu'il arrive, il va me le payer !

\*\*\*

*Du calme ! Zen !*

La main ancrée à la poignée de la porte, j'essaie de puiser dans mon for intérieur le peu de self-control qu'il me reste, mais l'alcool a embrouillé mes neurones qui se battent comme des forcenés et font bouillonner mon cerveau. Je grogne entre mes dents et c'est avec la tête aussi grosse qu'une pastèque et une tension extrême dans mes veines que je pénètre dans l'appartement de mes amis.

— Tu es seul ? s'étonnent-ils en chœur alors que je zigzague jusqu'au milieu de la pièce.

— Seul et complètement bourré ! bougonne Liv assise sur un pouf près de Virginie. Tu n'es quand même pas venu jusqu'ici en voiture ?

Ses doigts emmêlés à ceux de sa voisine attirent mon attention et je crache un rire sardonique. Elles n'ont pas perdu de temps toutes les deux !

— J'ai encore deux ou trois trucs à régler avant de mourir figure-toi, répliqué-je du tac au tac. J'ai préféré prendre un taxi.

— Je sais pas combien t'as de trucs à régler, comme tu dis, mais t'es pas venu tout seul à ce que je vois, raille David en tapant sur le sommet de mon crâne. Y'avait plus de place pour ta chère et tendre ? Elle a eu peur d'être de trop ?

*Putain, ne me cherche pas ! C'est vraiment pas le soir !*

Tandis qu'il écluse une bière, je m'empresse d'en choper une sur la table et la décapsule avant de me laisser tomber sur le premier siège à ma portée. Ce vieux tabouret en rotin n'est d'habitude pas accessible tellement il y a de bordel dans cet appartement. Mais ce soir, l'arrivée de ma collaboratrice a donné des ailes au duo de choc, car Beyrouth a disparu au profit d'un ordre sommaire.

*Qu'est-ce que j'en ai à foutre que ce soit rangé ici ? Sans déconner !*

— De nouveau célibataire ! grogné-je, le goulot dans ma bouche. Éliisa s'est barrée.

— Quoi ?

La réaction du trio ne s'est pas fait attendre. Il s'est totalement synchronisé pour répondre, et moi, j'avale ma bière, à l'affût du plus petit signe de trahison me permettant de partir en vrille.

*Qui le premier va avoir l'air ravi que je me sois fait larguer ?*

Seulement, ils restent tous les trois la bouche grande ouverte et moi, je manque de patience pour attendre un faux pas. Je fais claquer ma bouteille vide sur la table et me lève, bien décidé à passer à la vitesse supérieure :

— On sort où ce soir ? J'ai envie de baiser, de baiser comme une bête.

— Putain mec ! Tu déconnes ou quoi ? commence David qui se jette sur moi pour me secouer.

— Lâche-moi !

C'est la goutte d'eau qui fait déborder le vase. D'un coup d'épaule, je me dégage et, tant bien que mal, le pousse contre le mur avant d'attraper le col de ton tee-shirt.

— Hey ! Tu fais quoi là ? crie-t-il en fixant mon poing dressé devant son nez. Si tu comptes me casser la gueule pour te défouler, ne te gêne pas, mais putain, avant, dis-nous ce qu'il s'est passé pour que tu sois dans cet état-là ? Baiser une fille ne résoudra pas ton problème de... célibat. T'es grave mordu d'Élisa alors secoue-toi.

Sans apporter de résistance, il me toise alors que j'entends les filles retenir leur souffle dans mon dos. Ma première réaction est de le faire taire. Pourtant, je me contente de cracher un rire jaune et écrase ma main sur la cloison à quelques centimètres de son oreille.

— Ma vie, c'est de la merde en barre. Tu peux pas comprendre.

— C'est vrai, mais arrête de penser que ta bite est le remède à tout ! T'es amoureux mec. Amoureux. Réagis ! Tu te rappelles que vous deviez emménager ensemble bientôt ?

C'est lui, le satyriatique en puissance, qui essaie de me convaincre que baiser à tout va n'est pas la solution ?

Je fais un pas en arrière et frotte mes tempes douloureuses.

— Bien sûr que je me souviens ! Je n'ai que ça dans la tête, putain ! Et toi ? Tu te rappelles le plan avec Saskia et Maïwan ? Celui où tu voulais à tout prix baiser cette petite asiatique ?

— Euh... vaguement... mais, c'est quoi le rapport ?

Je tourne sur moi-même et gratte dans mes cheveux, incapable de maîtriser ma colère et d'analyser pourquoi il a l'air surpris et incrédule. En réalité, je suis tellement à cran que j'aimerais presque qu'il soit un des responsables de tout ce merdier pour me donner une bonne raison de me défouler sur lui et d'évacuer ma rage.

*Putain, ça me rend vraiment dingue !*

Je décapsule une nouvelle bière et titube jusqu'à l'unique fenêtre du séjour en grognant :

— À qui as-tu parlé de ce pari stupide ?

— J'en sais rien moi ! L'eau a coulé sous les ponts depuis. Putain, tu vas te décider à me dire ce qu'il se passe ?

Les yeux rivés vers l'extérieur, je serre les dents. Reparler de cette vidéo, c'est revivre les minutes les plus terrifiantes de ma vie. Je siffle ma bière jusqu'à la dernière goutte avant de répondre :

— Un enculé a déposé devant ma porte une *belle* clé USB avec une *magnifique* sex-tape. Je te passe les détails quand Élisa est tombée dessus.

— Oh putain ! s'exclame Liv que j'entends s'approcher dans mon dos. Qui aurait eu intérêt à faire ça ?

*Qui ? Ouais justement qui, hein ?*

Je fais volte-face et jette un œil mauvais à mes trois comparses qui se sont regroupés debout devant moi. Trois paires d'yeux m'observent, l'air hagard, alors que je suis à deux doigts d'exploser.

— Je me le demande !

— Je rêve ou t'es en train de nous accuser ? s'énerve David, vexé. Je suis un peu barré, mais qu'est-ce que j'aurais eu à gagner à faire ce truc de merde ?

J'en sais foutrement rien ! Tout ce que je constate c'est qu'Élisa a foutu le camp et que je suis comme un con à boire comme un trou pour essayer d'oublier ce borbier.

— Hugues ! s'exclame soudain ma collaboratrice ! Je suis persuadée que c'est lui qui t'a fait ça !

*On tourne en rond, bordel ! On tourne en rond !*

— Putain, Liv ! Tu fais une obsession avec ce mec ! À l'époque de Saskia, je ne le

connaissais pas. Pourquoi aurait-il fait ça ? Et comment d'ailleurs ?

Elle se met à tordre sa bouche dans tous les sens.

— « Comment », je n'en ai aucune idée, mais « pourquoi », je te l'ai déjà dit. Ce type est jaloux. De toi. De moi. De notre réussite.

— Tina peut-être, ose timidement Virginia qui n'a pas lâché la main de sa nouvelle petite amie.

— J'y ai pensé ! J'ai mis quelqu'un sur le coup pour... surveiller...

Aussitôt, j'ai un déclic et je me mords ma langue.

Merde ! Mon père a raison et le psy a vraiment dû se tromper quand il a conclu à mon intelligence supérieure. J'ai demandé à Jorge de faire le plancton devant chez Tina ! Mais, si mon analyse est exacte et qu'ils sont de mèche tous les deux, c'est totalement absurde et ils doivent bien se marrer.

*Sans déconner ! Quel con !*

— Qui est Tina ? s'interroge soudain Liv.

— Sa meilleure amie et... une de ses ex aussi, répond David qui m'offre une nouvelle bière.

— Oh bordel ! s'exclame-t-elle. Ça se tiendrait.

Elle s'écroule en arrière sur un pouf et se laisse aller elle aussi à décapsuler une bouteille. Décidément, dans cet appartement, « SOS Viande saoule », c'est pour bientôt.

— J'ai un doute sur mon chauffeur aussi. Il avait la possibilité d'être à Bordeaux comme à Paris et d'avoir accès à une tonne d'infos sur mon emploi du temps.

— Jorge ? s'exclame encore Liv. Tu n'es pas sérieux ? Il déteste ton père et n'aurait jamais comploté avec lui. Ça, j'en mettraï ma main au feu.

— Je te signale que Hugues non plu n'a pas l'air d'apprécier mon père. Alors je ne vois pas pourquoi il aurait été s'acoquiner avec lui.

Je n'énonce qu'une vérité. Cependant, qui aime Jack Andrews de toute façon ? Hormis par intérêt ? Hormis... ma mère... peut-être... un jour... et je me demande encore comment elle a pu.

— C'est bien ce qui m'interpelle, insiste-t-elle. Si ça se trouve, il fait semblant pour détourner l'attention.

Liv n'en démord pas. Elle est peut-être dans le vrai. Qui sait ? Quoi qu'il en soit, il faut que j'en aie le cœur net et surtout que je commence par faire confiance à quelqu'un dans cette histoire. Alors, soit ! Si mes amis ne sont pour rien dans cette connerie, il n'y a que trois possibilités. Soit mon père me ment encore, et ça ne serait que la suite logique de toute ma vie. Soit je vais devoir prendre les problèmes un à un pour éliminer mes soupçons. Soit j'ai oublié quelqu'un dans l'équation et, là, je suis carrément dans la merde.

— Il faut qu'on réfléchisse, reprend David avec sérieux. Ensemble, on va certainement pouvoir t'aider.

Je me tourne vers Virginia qui n'est pas intervenue. Sa maladie l'a encore entraînée vers le néant et elle est affalée sur le bord de la table.

*Super ! Il va falloir tout lui réexpliquer quand elle va se réveiller.*

Je porte une main à mon front. Une enclume a élu domicile dans ma boîte crânienne. Pourtant, je vais devoir supporter la douleur. Je dois encore leur parler des photos et de toutes mes déductions. Je sens que la soirée va être longue, très longue.

## Thomas

Je pénètre dans la tour Andrews et appuie sur le bouton d'appel de l'ascenseur. J'ai eu le temps de décuiter à cause d'une panne d'alcool, pourtant j'ai l'impression que ma tête va exploser.

Mes amis et moi avons passé une partie de la nuit à tourner et retourner le problème dans tous les sens sans réussir à tomber d'accord. Liv reste convaincue de la culpabilité de Hugues. David pense que Tina associée à Saskia peuvent avoir quelque chose à voir là-dedans. Et moi, je suis maintenant persuadé que Jorge n'y est pas étranger. Ma conclusion est sans appel et je compte mettre les pieds dans le plat dès demain. En attendant, il faut que j'essaie de dormir un peu pour avoir l'esprit clair au bureau. Enfin, si j'y arrive...

Les portes de la cabine s'ouvrent enfin et, lorsque je pénètre à l'intérieur, le poids qui comprime ma poitrine depuis hier se transforme en étai. Il n'y a pas vingt-quatre heures, Éliisa et moi étions au même endroit et elle me promettait monts et merveilles. J'étais fier de la manière avec laquelle elle avait tenu tête à mon père. Fier que ses démons se soient transformés en feu de paille. Plus rien ne semblait pouvoir venir se mettre entre nous.

— Putain de bordel de merde ! Éliisa...

Mon poing s'écrase sur la paroi et je me crispe de rage.

Tout est encore si confus dans ma tête et la douleur qui me déchire de l'intérieur est si intense que le simple fait de prononcer son prénom me plie en deux.

Si j'avais réussi à résoudre l'énigme de ce corbeau, j'aurais sauté dans le premier avion pour lui prouver que je n'aime qu'elle. Seulement, tant que mon analyse n'est pas vérifiée, je préfère souffrir et ne rien tenter. Dieu seul sait ce que cet oiseau de malheur pourrait magouiller pour tout faire foirer encore une fois.

En deux minutes, je suis dans mon appartement et l'odeur de néroli mêlée au tabac froid me prend à la gorge. Je jette un œil furtif vers la petite veste en laine qui est toujours suspendue sur le dossier d'une chaise et les deux macarons qui sèchent dans une assiette sur la table basse.

*Éliisa, mon âme, mon amour... ma vie tout entière s'est brisée à ton départ et ton silence est la pire des punitions que je n'ai jamais reçues.*

Je traverse le salon et ramasse au passage les roses et le vase cassé sur le sol avant de balancer le tout à la poubelle. Le vide me serre le cœur jusqu'à me donner envie de vomir, mais j'arrive quand même à monter les escaliers qui mènent à ma chambre. Aussitôt, l'ordinateur qui traîne ouvert au bout du lit attire mon attention. Son ordinateur. Celui que je lui ai offert. Je m'assois à côté et frôle le pad dans l'espoir de découvrir un fond d'écran comme le mien. Une photo de nous deux...

*C'est quoi ?*

Une page d'écriture est ouverte. Je fais la défiler de bas en haut. Le document est énorme et semble écrit avec chronologie.

*Son journal intime ? Oh, merde !*

Je devrais refermer la page, mais ma curiosité est plus forte que ma raison. Devant le manque de batterie, je saute sur le chargeur et le branche, puis je m'installe plus confortablement sur le lit

et cale la machine sur mes genoux.

Dormir n'est plus du tout au programme. Ce tapuscrit est le seul truc qui me raccroche à elle et j'ai besoin de la sentir près de moi. Je reviens au tout début du document, puis je fais défiler les premières pages jusqu'à ce qu'une bribe de texte attire mon attention :

« 4 avril 2012.

Grégoire vient de gagner plus de 10 millions d'euros au Loto. C'est juste fantastique !  
Tellement génial ! 10 millions quoi !

Sa vie va être chamboulée, il ne s'en rend pas encore compte, mais moi je le sais. Je suis super contente pour lui. Avec ça, il va enfin pouvoir s'inscrire dans l'école de commerce prestigieuse dont il me parle depuis si longtemps. Enfin s'il a son bac. Parce que, depuis une semaine, il est si excité qu'il ne va plus en cours et j'espère qu'il ne va pas faire l'imbécile et qu'il va se présenter aux épreuves quand même.

Bon, je lui fais confiance. Il est brillant. Intelligent. Ambitieux. J'ai beaucoup de chance d'être avec lui... »

Mes doigts tremblent au-dessus du clavier alors que je n'ai lu que quelques lignes.

...

« 2 juin 2012.

Samedi dernier, Grégoire m'a emmenée sur le lac de Vassivière. C'était super romantique, j'ai adoré... En rentrant, j'ai téléphoné à Manon et je lui ai raconté ma journée. Elle m'a appris qu'elle connaissait bien l'endroit et que Greg aimait y faire un détour quand il allait jouer au casino à La Bourboule. Je ne comprends pas pourquoi il ne m'a jamais parlé de ces deux endroits, ni pourquoi il continue à jouer avec la somme phénoménale qu'il a gagnée... »

*Qui est cette Manon ? L'ancienne nana de ce mec ?*

« 3 juillet 2012.

Manon et moi sommes allées faire les boutiques à Brive pour nous changer les idées avant les résultats du bac.

J'aurais aimé que Greg nous accompagne, mais depuis quelque temps, j'ai l'impression qu'il fait tout pour m'éviter. Je dois me faire des idées, il est peut-être juste stressé comme moi en ce moment. »

...

« 4 juillet 2012.

Je l'ai ! Oh, bon sang ! J'ai eu mon bac du premier coup. Manon et Greg aussi. Nous allons pouvoir déménager toutes les deux à Limoges. D'un côté, je suis pressée de prendre mon indépendance, mais d'un autre, j'ai super peur de partir de la maison. Je sais qu'avec Manon, ça va être cool, c'est sûr... mais Greg va beaucoup me manquer. Il part pour Paris très bientôt. Du coup, je me demande comment nous allons faire pour nous voir. Et puis, il est de plus en plus bizarre avec moi. Je l'ai appelé tout à l'heure pour lui annoncer la nouvelle et quand je lui ai proposé que l'on fête ça ensemble, il a

refusé net. Il m'a dit qu'il avait prévu des trucs avec ses potes et c'est tout. Pas de félicitations. Rien. Je me demande même si lui m'aurait appelée pour me dire qu'il avait eu son exam.

Bon, j'essaie de ne pas trop me faire de films, car j'ai eu l'impression qu'il avait beaucoup trop bu. D'ailleurs, je trouve qu'il boit de plus en plus, mais je n'arrive pas à lui faire entendre raison. Il va finir par tomber malade. »

...

« 14 juillet 2012.

Manon est partie quelques jours chez ses grands-parents et mes parents sont chez des amis. Et moi, je pleure comme une madeleine. Je suis comme une conne dans ma chambre, espérant juste que Greg passe me voir après le feu d'artifice. Il n'a pas voulu que je l'accompagne, prétextant que j'étais mal fringuée et qu'il ne se voyait pas se trimballer avec moi comme ça. Il avait encore trop bu et il ne sait pas ce qu'il dit quand il est comme ça.

Je comprends que ça ne doit pas être facile de se retrouver millionnaire du jour au lendemain. Je comprends qu'il ait envie d'en profiter. Mais, là, j'ai vraiment mal au cœur. J'ai l'impression qu'il m'abandonne petit à petit et je ne sais pas comment lui faire comprendre que je l'aime. »

Je commence à manquer d'air. Imaginer à quel point Éliisa pouvait être naïve me serre l'estomac.

*Elle n'a fait que chercher des excuses en permanence à ce connard. Bordel !*

...

« 6 août 2012.

Je suis trop contente. Papa nous a trouvé un appartement en plein centre de Limoges, dans les rues piétonnes. Il est tout mimi, un peu rustique comme j'aime. Il y a un magnifique plancher et même des poutres apparentes au plafond. Manon a déjà été acheter quelques décors pour l'aménager... »

*Mais c'est qui cette fille ? Pourquoi Éliisa ne m'en a jamais parlé si elles étaient si proches ?*

« ... et moi, dès que j'ai terminé mon contrat au supermarché, j'achète d'abord ma voiture et s'il me reste un peu d'argent, je demande à maman de m'emmener faire les boutiques moi aussi. »

...

« 24 août 2012.

Demain, c'est le dernier week-end des vacances. Enfin l'avant-dernier. Après, on déménage.

Mes parents partent rendre visite à une vieille tante dans le Sud. Je ne la connais même pas alors j'ai préféré rester à la maison. Et puis, j'en ai profité pour demander à Greg de venir passer la soirée avec moi. Il a accepté et ce sera la première fois que nous allons nous retrouver seuls chez moi. Je suis pressée d'avoir enfin un samedi en amoureux.

Surtout qu'après, je serai à la fac et lui dans son école à Paris. Du coup, j'ai décidé de symboliser notre changement de vie en sautant le pas. J'ai peur d'être une vraie godiche, mais j'ai besoin de ça pour supporter d'être loin de lui après. Je crains tellement ce "après" et l'éloignement... Mais il m'a dit qu'il m'aimait si souvent que je suis sûre que l'on va y arriver. Greg, je t'aime si fort... ».

Mes mains tremblent tellement au-dessus du clavier que je jurerai être atteint de la maladie de Parkinson. Lire ce prénom encore et encore me donne des haut-le-cœur et je me demande si j'aurais la force d'aller jusqu'au bout.

*Putain de connard ! Elle aurait été consentante si tu ne l'avais pas...*

*Bordel de merde !*

...

« 1<sup>er</sup> octobre 2012.

Noir.

Vide.

Douleur.

J'essaie de me remettre à écrire en espérant retrouver le goût de vivre. Je prie pour que ça marche, parce que depuis des jours je n'ai plus la force de rien. 37 jours exactement que j'ai mal au fond de moi. Si mal que j'ai l'impression de mourir tous les jours un peu plus. C'est comme si j'avais une brûlure au creux de mon ventre que je n'arrivais pas à éteindre. Elle me détruit petit à petit et je n'arrive pas à en parler. Parce que c'est ma faute. Je n'arrête pas de me dire que si je n'avais pas agüiché Greg en début de soirée, rien ne serait arrivé.

Bon sang, je n'arrive pas à pardonner ce qu'il m'a fait. Toutes les nuits je revois ses yeux de sauvage qui m'ont fait si peur. Il m'a fait mal. J'ai cru étouffer de douleur. D'ailleurs, je crois que j'aurais préféré arrêter de respirer ce jour-là, au moins je ne me souviendrais de rien.

Je me faisais une joie de déménager avec Manon et, au final, nous engueulons tous les jours parce qu'elle ne comprend ni pourquoi j'ai rompu avec Grégoire ni pourquoi je refuse de sortir avec les autres étudiants et encore moins pourquoi je n'ai envie de rien. Mais comment je pourrais lui en parler ? Surtout à elle ! Je ne peux déjà pas à me confier à mes parents et encore moins à Camille. Oh, mon Dieu ! Heureusement qu'elle trop loin pour voir ma tête tous les jours, elle aurait fini par comprendre. Si elle savait tout ça, elle en mourrait !

La fac c'est tellement dur. Tellement dur de faire semblant.

Je voudrais pouvoir reprendre ma vie d'avant. Mais c'est impossible. Alors, maintenant je ne veux qu'une chose. Dormir et ne jamais me réveiller. »

Je porte ma main à ma bouche pour ne pas gerber sur le lit.

...

« 15 octobre 2012.

Je croyais être au fond du trou et aujourd'hui, c'est pire encore. Je suis sûre que

Grégoire était venu pour s'excuser. Je traîne une malédiction affreuse. Il est mort et c'est ma faute. J'aurais dû répondre quand il m'appelait. Il n'aurait pas pris la route énervé et rien ne lui serait arrivé. Aujourd'hui, l'enterrement a été juste horrible. Ses parents hurlaient, m'insultaient et Manon n'a jamais levé la tête vers moi. Je ne peux pas la blâmer, j'ai juste envie de mourir moi aussi pour ne plus avoir à souffrir... »

Cette fois, je ne respire plus. Ma main est complètement crispée sur la couverture tandis que l'autre essuie les gouttes de sueur qui perlent sur mon front. Je me doutais de ce qu'elle avait enduré, mais le lire est beaucoup plus difficile que tout ce que je pouvais imaginer.

« ... Camille fait ce qu'elle peut pour me remonter le moral. Mes parents et elle ont beau me rassurer en me répétant que je vais m'en remettre, je vois bien qu'ils s'inquiètent quand même pour ma coloc avec Manon. Le pire est qu'ils n'ont aucune idée de ce que je vis avec elle. Elle veut que je quitte l'appartement sur-le-champ. Seulement, je n'ai pas d'autre endroit où aller pour terminer mon année. J'ai posé des CV un peu partout pour trouver un boulot et me payer un autre logement, mais je n'ai rien trouvé et puis, de toute façon, je n'ai pas envie non plus d'aller bosser. Non seulement c'est dur de mentir à tout le monde, mais en plus j'ai l'impression que tout le monde sait et me regarde comme une bête curieuse... »

...

« 30 octobre 2012.

Aujourd'hui, j'ai 18 ans. Et rien n'a changé. Sauf que je passe mon permis demain et que, si pour une fois tout se passe bien, je vais enfin pouvoir me servir de la voiture que j'ai achetée il y a quelques jours. J'ai décidé de l'appeler Viviane. Car, comme plus rien ne changera jamais, je serai toujours fille croyait avoir rencontré son prince charmant et qui est devenue une pute ».

— Putainnn !

Je mords mon poing pour m'empêcher de hurler et me retiens de ne pas envoyer valser l'ordinateur à l'autre pour de ma pièce.

*C'est quoi cette connerie ?*

...

« 20 décembre 2012.

J'appréhende de rentrer chez mes parents. Ils vont encore trouver que j'ai maigri et j'ai peur de lire la déception dans leurs yeux quand ils sauront que j'ai raté mes partiels. Bon sang, je n'y arrive pas. Je n'arrive ni à travailler, ni à réfléchir, ni à manger ou à dormir. Je n'arrive à rien d'autre qu'à pleurer. D'ailleurs, Manon a carrément déménagé. Je ne peux pas lui en vouloir. Je suis une mauvaise coloc. Pourtant, je sais qu'elle souffre elle aussi. »

*Mais pourquoi s'est-elle barrée cette conne alors qu'Élisa avait besoin d'elle ?*

Je donne un coup de poing assourdi sur le matelas et prends une grande bouffée d'air avant de

revenir sur l'écran.

...

« 21 janvier 2013.

Un mois aujourd'hui que je suis chez mes parents. Je reçois presque tous les jours des appels des parents de Greg. Je n'en peux plus d'être insultée, même si je comprends leur chagrin. Je suis au bout de ma vie. Il faut que je parte d'ici.

Plus le temps passe, plus je me dis que j'aurais dû essayer de terminer mon année universitaire. Manon l'a bien fait ! Elle a validé son année et ne va pas se retrouver comme moi à tout recommencer... »

*Pourquoi cette nana revient toutes les dix lignes, merde !*

« ... Je n'ai pas eu le courage et maintenant je n'ai plus le goût à rien. Même pas à celui d'écrire.

Rien ne me fait du bien.

J'en ai marre de voir ce psy qui ne sert à rien lui non plus. Marre de faire semblant devant lui, devant mes parents. Marre de donner l'impression de relever la tête alors que c'est pire de jour en jour.

Tout me fait mal.

Ma chambre est devenue un enfer. Mon enfer. Ma peine. Elle me rappelle ma douleur, mes erreurs et mes cauchemars sont de plus en plus violents.

Je vais souvent dormir en douce sur le canapé en pleine nuit pour réussir à fermer l'œil quelques heures. D'ailleurs, il est 2 h du matin et je ne sais pas pourquoi, c'est la première fois que j'ai eu envie de prendre cet ordi avec moi depuis que je squatte ce canapé.

Alors, je me raccroche à l'espoir ridicule que c'est un pas en avant... »

...

« 3 mars 2013.

Maman a enfin accepté que j'arrête de voir ce psy de malheur qui ne sert à rien. »

...

« 10 juillet 2013.

Je viens d'être acceptée à Bordeaux. Je sais que c'est moi qui ai demandé à changer d'établissement, mais maintenant qu'on y est, j'ai peur. J'ai peur de quitter mes parents, mais si je veux m'en sortir il faut que je change d'air.

Papa et maman sont toujours persuadés que j'ai envie d'aller ailleurs à cause de l'accident. Parce que je répète sans arrêt que j'aurais pu l'éviter. Mais il n'y a pas que ça. Je ne me fais pas d'illusions, l'herbe ne sera pas plus verte à Bordeaux qu'ici. Je n'y trouverai pas la paix de l'esprit non plus. Mais au moins, personne ne me reconnaîtra. Je n'aurai pas l'impression d'être montrée du doigt à chaque coin de rue.

Et puis surtout, je n'aurais pas à dormir toutes les nuits dans une chambre qui me fait horreur. Il y a six mois que je suis ici et que je n'arrive pas à faire autre chose que pleurer quand je vais me coucher, crier dans mon sommeil et pleurer encore au réveil. Je

ne pense qu'à l'horreur que j'ai vécue. Ses doigts sur moi dans mon lit. Son odeur d'alcool qui me donnait envie de vomir. Plusieurs fois, j'ai pensé à prendre la chambre d'amis ou à demander à mes parents de refaire entièrement la mienne. Mais je ne sais pas comment leur en parler sans qu'ils se posent des questions. Et puis maman s'inquiète déjà tellement pour mes cauchemars ! Avec papa et Camille, elle me dit que ça va passer avec le temps. Que je n'ai pas à m'en vouloir et que, un jour, je trouverai un homme qui me fera oublier.

Oublier ? S'ils savaient tous ici que personne ne me rendra l'espoir et la joie de vivre que Grégoire m'a pris.

Qui me croirait ? Je n'ai aucune preuve et ça ne change rien au fait que, si j'avais accepté d'écouter Greg, il ne serait pas mort. Nous aurions peut-être pu nous réconcilier ? En parler ? Et surtout, Manon me parlerait toujours. »

*Bordel, mais est-ce qu'à un moment je vais réussir à comprendre qui est cette fille ?*

...

« 12 août 2013.

Papa m'a déniché un petit appartement à Talence. C'est un peu loin de la fac, mais heureusement, j'ai Viviane... »

...

« 25 août 2013.

Aujourd'hui, un rayon de soleil a réussi à atteindre mon cœur. Le premier depuis très longtemps. J'ai trouvé un chat au bord du chemin en face de la maison. Il est aussi perdu que moi et je n'ai pas résisté. J'ai décidé de l'appeler Sam. "Sans Accident Mortel". C'est bête, mais ça me fait du bien. Camille et maman adorent ce prénom et, bien sûr, je ne leur dirai jamais pourquoi je l'ai appelé comme ça. Elles seraient capables de me demander de changer son prénom.

Ce sera lui l'homme de ma nouvelle vie à Bordeaux. Il me fait plein de câlins et je suis sûre qu'il va m'aider, lui, à oublier... »

J'échappe un léger sourire au milieu de mes larmes qui coulent sur mes joues. Je savais que je devais me méfier de ce chat et que j'avais des raisons d'en être jaloux !

« ... Il le faut, car je ne veux plus jamais qu'un homme m'approche. Les je-t'aime, je ne les dirais plus qu'à mon chat d'amour. »

*Ma chérie, si tu savais à quel point moi j'étais sincère quand je te disais que je t'aimais. Je ne suis pas ce Grégoire de merde alcoolique et sans scrupules.*

...

« 8 septembre 2013.

Première nuit dans mon nouveau chez-moi. Papa et maman sont rentrés chez eux hier. C'est plus dur que je le croyais. Ce matin, j'ai eu du mal à me calmer après mon cauchemar, je n'avais pas maman pour me reconforter. Heureusement, Sam est là et il

m'a écoutée pendant des heures. Je savais que j'aurais besoin de lui. »

...

« 13 septembre 2013.

J'ai fait la connaissance d'une fille étonnante à la fac. Elle est dans ma promo. Elle s'appelle Justine et c'est tout l'opposé de moi. Magnifique, pleine d'énergie et d'humour. Je ne sais pas pourquoi elle est venue me parler, ni ce qui l'intéresse chez moi, mais j'aime beaucoup être avec elle...

Mes parents me manquent. Ma sœur me manque. Manon me manque. Ma vie d'avant me manque... Bon sang ! Je n'ai aucune nouvelle de Manon. J'ai essayé d'aller sur son profil Facebook pour savoir comment elle allait. Mais elle m'a bloquée. J'essaie de me dire que c'est peut-être mieux comme ça...

Sam est un amour et je lui raconte tout. Sans lui, je ne sais pas si j'arriverais à supporter tout ça. »

...

« 10 octobre 2013.

Un an aujourd'hui que Grégoire est mort... »

*Rien à foutre ! Passons ! Passons...*

« Décembre 2013... Avril 2014... Août 2015... »

...

« 18 septembre 2015.

Rentrée. La dernière j'espère.

Justine est la meilleure amie du monde, mais je n'en peux plus d'être ici. Je n'en peux plus de lui mentir. Je ne sais même pas où je voudrais être. Ailleurs. Là où il n'y a ni douleur, ni souvenir. Un endroit où je me sentirai vraiment vivante... »

...

« 3 octobre 2015.

Presque une semaine sans ordinateur et je me rends compte que c'est horrible d'essayer de vivre sans cette fichue machine. Pourtant, il y a longtemps que je n'ai pas vécu une semaine aussi intense.

D'abord, lundi dernier, Ju m'a traînée au fast-food. Elle voulait encore me présenter un mec. Un serveur mignon d'après elle, mais je n'en ai jamais vu la couleur. Je suis sûre que c'est encore un coup de Chloé. Elle a flashé sur son prof d'anglais et, à mon avis, elle fait tout pour que Justine ne s'y colle pas elle aussi.

Bref ! Il m'est arrivé un truc de dingue. Ce jour-là, un homme m'a bousculée devant les toilettes. Il s'appelle Thomas. Et j'ai ressenti un truc bizarre à l'intérieur de moi. C'est ridicule, mais ça, j'ai l'habitude. Bon, il faut dire qu'il est... wouah... indescriptible. Ses yeux m'ont retourné le cerveau. Sa voix ferait frémir un sourd. Et je ne parle même pas du reste... Oh, mon Dieu. Enfin bref, je n'ai pas voulu admettre qu'il me faisait de l'effet, mais le lendemain, je l'ai recroisé et il m'a embrassé. Bon sang ! Ce n'était

qu'un baiser, pourtant c'était un truc de dingue. Le genre de sensation qui vous coupe les jambes et la respiration. J'avais comme des papillons dans le ventre. La panique ! ... »

Je me souviens comme si c'était hier de ce premier baiser si excitant, si électrique, devant l'arrêt du tram...

« ... J'ai essayé de ne plus y penser, alors qu'au fond j'espérais le revoir, je le sais. Mais bon, il est plus beau qu'un dieu grec, alors je me suis dit que ce n'était pas la peine de rêver. Et puis, un homme reste un homme...

Justine l'a surnommé Sexy-man et je dois dire qu'avec ce que j'ai vécu dans ses bras ces deux derniers-jours, ça lui va comme un gant... »

Décidément, j'adore ce surnom !

« ... Hier matin, j'ai d'abord cru que j'allais m'évanouir en découvrant que Thomas était le prof d'anglais dont s'est entichée Chloé. L'horreur totale, car cette blondasse n'a pas l'intention de lâcher l'affaire et moi, je n'ai pas envie de me faire remarquer.

Sauf que le midi, il était au fast-food. Je ne sais pas s'il l'a fait exprès, mais en tout cas quand il a fait traîner ses mains sur moi sous le nez de Justine et Antoine, ça m'a excitée comme jamais. J'avais vraiment envie qu'il me touche encore plus et j'ai dû prendre les jambes à mon cou parce que j'ai eu peur... Sauf que le même soir, il était devant chez moi et j'ai eu beau me dire que ce n'était pas raisonnable, je l'ai laissé entrer chez moi. Au bout du compte, je ne sais pas ce qu'il m'a pris. Sans doute mes hormones, car mes règles viennent juste de s'arrêter, mais j'ai tout accepté de lui en quelques minutes. Un truc de fou. C'était comme si, avec lui, je savais que tout allait bien se passer. J'ai fermé les yeux et je n'ai pensé à rien d'autre qu'à toutes les sensations qui ont parcouru mon corps. Pour la première fois depuis des années, je me suis sentie vivante. ... Mon Dieu, j'ai réussi à tout oublier pendant quelques minutes et j'ai même eu mon premier orgasme... »

Malgré mon estomac complètement noué, j'étouffe un léger rire et essuie mes yeux humides.

« ... Sauf que Grégoire est revenu dans ma tête et la soirée s'est mal terminée. À cause de moi, comme d'habitude... J'ai été assez conne pour faire croire à Thomas que j'avais un petit ami. Il m'a dit qu'il comprenait ma situation, mais quand il m'a proposé d'être mon amant occasionnel, j'ai perdu pied. Il me voyait comme une fille facile qui accepte de se faire baiser par le premier venu sans remords. Tout ce que je refuse d'être. En plus, j'ai compris que c'était Justine qui lui avait filé mon adresse. Alors, je l'ai mis à la porte et j'ai ordonné à Ju de venir s'expliquer sur-le-champ. Elle a cru bien faire, je sais. Elle avait même l'air contente pour moi quand je lui ai raconté ma soirée. Mais j'ai passé toute ma nuit à pleurer comme une conne en me répétant que je m'étais fait avoir et que, elle et lui allaient maintenant me regarder comme si j'étais une pute. Oh mon Dieu... »

Une larme roule sur ma joue, je m'en veux tellement.

« ... Alors, j'ai donné rendez-vous à Thomas aujourd'hui pour discuter et lui avouer que j'étais célibataire et donc que je n'avais rien fait de mal. Je voulais mettre les choses au clair et qu'on s'en tienne là. Sauf que je suis faible, beaucoup trop faible devant lui et j'ai encore cédé.

Bon sang ! J'adore être faible si c'est pour qu'il me touche. J'ai ressenti les mêmes sensations que la veille, mais j'ai détesté quand il m'a dit que j'avais fourni une belle prestation et que baiser aidait à oublier. Mon Dieu, je suis encore plus mal qu'hier. J'ai l'impression d'être un morceau de viande, d'être cette Miss Godiche dont Grégoire se moquait. D'être devenue une fille facile alors que j'ai tout fait pour que ça n'arrive plus jamais.

Je déteste me dire que Thomas me plaît. Que j'aime être dans ses bras alors que je suis persuadée qu'une fille l'attend à chaque coin de rue. Je ne veux pas souffrir encore. Je suis une conne. Je me suis mise dans la merde. Il faut que je parle à Justine. Que j'essaie de lui toucher deux mots de ma vie pour qu'elle comprenne mes blocages. Elle arrivera peut-être à m'aider, elle ? »

« 3 octobre 2015.

Je viens de rentrer de chez Justine. Je lui ai parlé un peu de Grégoire. Juste un peu. Trop peu, mais je n'ai pas réussi à lui en dire plus. Je lui ai aussi raconté que j'avais déjeuné avec Antoine et qu'elle s'était fait un film entre lui et moi. Je suis contente qu'il ne soit pas amoureux de moi, mais je n'ai pas réussi à avouer à Ju qu'il était en fait amoureux d'elle. Le pauvre. Je pense qu'il se fait des illusions. Si seulement je pouvais l'aider...

Par contre, Ju m'a dit que Chloé se vantait que Thomas lui avait fait des avances. Maintenant j'ai la confirmation qu'il faut que je m'éloigne de lui, sinon je vais droit dans le mur, c'est sûr.

Enfin bref ! Demain est un autre jour. Justine a décidé de m'emmener courir et je pense que c'est une bonne idée pour m'aérer le cerveau. Là, je suis épuisée, je vais me coucher. »

« 4 octobre 2015.

J'ai accepté que Thomas dorme chez moi alors qu'il était saoul, simplement parce qu'il ne savait pas où aller ? Qu'est-ce qui m'arrive ? Je devrais savoir que Grégoire ne sortira pas de ma vie en claquant des doigts, merde !

Non seulement j'ai eu une peur bleue quand Thomas a essayé de me toucher, mais maintenant ces fichus cauchemars ont refait surface.

Merde, merde ! Je suis une triple idiote. J'étais décidée à ce qu'on s'en tienne là tous les deux. Je lui ai dit ce que j'avais sur le cœur, je lui ai parlé de Chloé, j'ai même touché le fond en lui avouant mon inexpérience. J'étais rouge de honte et de colère quand il m'a appris avoir couché avec moi pour gagner un pari. Mais, c'est toujours pareil avec lui. Quelques mots doux, une ou deux caresses et je fonds. C'est dingue. Je me suis laissé faire malgré tout ça. J'ai aimé qu'il me baise et maintenant je pleure comme une madeleine. J'ai peur, si peur de sombrer à cause de ma faiblesse. J'espère que ce jogging avec Justine va me remettre les idées en place. »

*Je suis un connard ! Un vrai connard, bordel de merde !*

« 4 octobre 2015.

Et voilà ! J'avais raison. J'ai mal. Si mal au cœur que j'ai envie de vomir.

Courir avec Justine devait me faire du bien ? Tu parles ! J'ai vu Thomas sortir d'un immeuble avec la même jeune femme qui l'accompagnait au fast-food lundi dernier. La même que j'ai aperçue hier quand j'ai déjeuné avec Antoine. Je ne sais pas si elle me surveille. Si elle est au courant pour nous deux. Mais en tout cas, elle est sublime et je n'ai pas les moyens de rivaliser. Et puis d'abord, pourquoi je voudrais rivaliser ? Je ne suis pas la hauteur de toute façon.

« 4 octobre 2015.

C'est la troisième fois de la journée que je reviens me défouler sur ce clavier parce que je ne sais plus où j'en suis.

Thomas est arrivé par surprise à la maison. J'étais pourtant furieuse contre lui, mais comme les autres fois, j'ai craqué. Il m'a fait jouir avec ses doigts, merde ! Juste avec ses doigts et j'étais partie ailleurs. Bon sang ! Comment peut-il me faire tout oublier si vite ?

Du coup, quand il m'a affirmé que cette fille était sa meilleure amie, je l'ai cru. Apparemment, elle s'appelle Tina et c'est avec elle qu'il a fait ce maudit pari. Je veux croire qu'il me dit la vérité et que je ne suis pas qu'un bouche-trou qui palie aux besoins d'un Sexy-man insatiable. D'ailleurs, j'ai accepté sa proposition d'être mon amant régulier. C'est ridicule. J'ai honte d'admettre aimer qu'il me baise, mais en fait, c'est ça. Même si je dois souffrir, j'ai besoin de baiser avec lui tous les jours, parce que c'est le seul moment où j'ai vraiment l'impression d'exister.

Nous n'avons rien en commun, mais je suis devenue folle. Folle du corps d'un homme qui se fiche complètement de moi. »

*J'étais déjà fou de toi ma chérie, mais je ne le savais pas encore.*

« 5 octobre 2015.

Baiser, c'est magique en fait... »

« 6 octobre 2015.

Thomas a raison, baiser aide à oublier... »

*Putain, Éli ! Je ne peux plus supporter de lire ça.*

Je fais défiler les lignes qui reprennent inlassablement ce verbe maudit.

...

« 9 octobre 2015.

Journée de merde. Chloé continue de me harceler. En plus je suis obligée de me taper le petit Louis toute la soirée et j'ai dû annuler mon rendez-vous avec mon amant diabolique. Je ne suis vraiment pas d'humeur et pour couronner le tout, Tina m'a

contactée sur Facebook il y a quelques minutes. Je viens d'accepter de la rencontrer demain à la gare. Les photos que j'ai découvertes sur son profil m'ont fait si mal au cœur que j'ai besoin de mettre les choses au point avec elle. Thomas ne sortait pas d'une réunion la semaine dernière, mais de l'anniversaire de cette fille. Le moins que l'on puisse dire, c'est qu'il avait l'air de bien s'amuser avec tout un tas d'autres femmes et je me sens trahie. Il m'a menti.

Bon sang ! Je refuse de penser qu'il en voit d'autres en parallèle. Il m'a assuré qu'il ne sortait jamais avec deux femmes en même temps. Est-ce qu'il m'a menti sur ça aussi ? J'ai beau me demander pourquoi il part toujours comme un voleur de mon appartement, je ne peux pas croire que ce soit pour ça.

Bon après tout, je trouve mon compte dans cette histoire. Thomas s'occupe de ma libido à merveille et mes cauchemars ont diminué. Alors, ne pas me réveiller dans ses bras, c'est l'assurance qu'il n'ait pas connaissance de mes nuits agitées et, comme ça, mon secret est toujours bien gardé. Pourquoi voudrais-je plus, au final ?

Et puis, qui voudrait d'une fille qui traîne toutes ces casseroles ? Comment pourrait-il comprendre que ce soit si facile avec lui alors que moi-même je ne le comprends pas ?

Justine me répète sans arrêt que je dois communiquer avec lui. Pour lui dire quoi ? Lui demander dans quel lit il a fini sa nuit au risque d'avoir une réponse que je ne veux pas entendre ? Oh, mon dieu, j'ai tellement mal au cœur. »

« 10 octobre 2015.

Ma rencontre avec Tina était étrange. En fait, elle voulait me mettre en garde. Selon elle, Thomas est un possessif éphémère qui ne supporte pas que l'on s'accroche à lui. Si elle m'a assuré qu'il n'avait pas de maîtresses, elle m'a aussi prévenu que, si je voulais faire durer un peu notre relation, je devais rester à ma place et ne surtout pas lui montrer de signe d'attachement et encore moins lui dire que je l'aime. Mais d'abord, pourquoi je lui dirais que je l'aime ? Cette fille est folle à lier ! De toute façon, notre relation est purement sexuelle. Il me baise et puis il s'en va. Qu'est-ce qu'une fille comme moi pourrait attendre de plus d'un homme comme lui ? Je me suis fait une raison.

En plus, je suis aussi tordue que lui. J'étais au 36e dessous hier soir et pourtant, non seulement j'ai décroché quand il m'a appelé, mais j'ai pris du plaisir par téléphone avec lui et j'ai même accepté un rendez-vous aujourd'hui. Il est venu. Il m'a baisée et, comme d'habitude, il est reparti en m'annonçant par-dessus le marché qu'il serait absent toute la semaine prochaine.

J'ai de plus en plus de doute sur sa fidélité, j'ai mal au cœur, et pourtant, je continue. Je suis maso. D'autant plus qu'il m'a invitée à dîner jeudi. Notre premier dîner ensemble. Alors, malgré tout, je suis aux anges. Folle. Perdue. Indécise. Mais impatiente... »

*Bordel Éli ! Tu as passé ton temps à me trouver des excuses à moi aussi, alors que je n'en ai aucune. Oh, ma chérie ! Je suis tellement désolée de t'avoir fait souffrir autant sans m'en rendre compte.*

Je ferme les yeux un instant et tends mes jambes pour les désengourdir. Je me suis débarrassé de mon mal de tête et, si j'étais raisonnable, j'irais me coucher. Mais je ne l'ai jamais été, et encore moins maintenant que je rentre incognito dans la tête d'Élisa.

Je fixe à nouveau l'écran.

...

« 12 octobre 2015.

Je me demande pourquoi j'ai accepté le fichu relooking de Justine ! Bon sang ! L'esthéticienne, c'est juste l'horreur. Ça fait un mal de chien de retirer tous ces poils. Bon, je n'en ai plus nulle part. C'est plutôt réussi, même très réussi. Mais Justine a beau m'assurer que ça va plaire à Thomas, moi, je crains le pire, comme toujours... et pour le moment, j'ai plutôt envie de l'étrangler. D'ailleurs, elle doit s'en douter, elle m'a déposée chez moi et est partie sans demander son reste. »

...

« 14 octobre 2015.

Ma transformation est enfin terminée et depuis que je suis sortie du coiffeur je n'arrête pas de me regarder dans la glace. Ma nouvelle coiffure est chouette, pour une fois je suis contente. Ça me fait un peu oublier les strings que Justine a tenu à m'acheter. Quand j'y pense ! Des strings... »

...

« 16 octobre 2015.

Quelle soirée de dingue ! Hier soir, en rejoignant Thomas au restaurant, j'ai eu un accident de voiture avec un gros bourge qui n'a rien trouvé de mieux que de me filer 1000 euros et ne pas montrer sa tête dans sa grosse berline rutilante. Je n'ai vu que son chauffeur qui m'a fait penser à Hulk. Il fait peur à voir sérieusement. Ensuite, j'étais tellement déboussolée que j'ai trop bu pendant le dîner.

Boire moi ? La honte ! J'ai vraiment quelque chose qui ne tourne pas rond dans ma tête de débile.

Enfin bref, la soirée s'est terminée à l'horizontale et c'est tout ce que j'attendais. D'autant que, pour la première fois, Thomas m'a dit qu'il voulait faire l'amour avec moi et ne plus me baiser.

Je ne te baisera pas je vais te faire l'amour.

Je ne te baisera pas je vais te faire l'amour.

Je ne te baisera pas je vais te faire l'amour...

Cette phrase m'a retourné le cerveau. C'était comme si quelque chose se modifiait dans mon corps. Comme si nous venions de franchir un cap. C'est ridicule, je sais que je ne suis qu'une fille parmi tant d'autres pour lui et qu'il va finir par se lasser. Mais cette nuit, j'ai eu l'impression qu'il me regardait autrement. Il était plus tendre et un instant, j'ai imaginé qu'il ressentait un petit quelque chose pour moi. Que je comptais pour lui. Rien qu'un peu. J'ai adoré sa douceur, pourtant, j'aime quand il est brutal avec moi. C'est fou quand j'y pense et je ne comprends pas pourquoi, mais j'aime quand il est brusque. Quand il me fait presque mal. Mon Dieu, j'adore ça...

Enfin bref ! Ce matin, je me lève et le gros bourge d'hier m'a contactée pour me proposer de faire réparer ma voiture. Connard ! J'ai dû avoir affaire à Hulk encore une fois. Beurk ! ... »

...

« 17 octobre 2015.

Je l'ai fait fuir. Je savais qu'il ne voudrait plus de moi quand il saurait... J'aurais dû m'en douter. Bon sang ! Pourquoi a-t-il fallu que je lui raconte ce qu'il m'est arrivé ? J'ai fait bêtise sur bêtise hier soir et maintenant, je n'ai plus qu'à pleurer sur mon sort. Thomas m'a emmenée à Arcachon. J'y ai rencontré Nicolas et Romain et j'ai eu beaucoup de mal à cacher à tout le monde que je connaissais déjà Tina. Romain est un gros nul débile. Nicolas a l'air timide, pourtant il a essayé de me peloter dans la voiture et je ne savais pas trop comment réagir. Tina par contre a été cool, mais elle est bizarre...

Enfin bref, Thomas et moi avons fait l'amour sur la plage et, comme Justine m'avait avoué avoir eu une conversation avec lui et lui avoir conseillé de ne pas me "baiser", mais de "me faire l'amour". J'étais décidée à savoir s'il m'avait prise pour une quiche. Au final, il m'a dévoilé un peu de son passé tourmenté et moi un peu du mien. Je croyais qu'on avait passé un cap tous les deux. Mais d'abord, la soirée s'est mal terminée. Encore. Encore à cause de moi. Il a fallu que je fasse tout foirer à cause de mes phobies. Quelle abrutie j'ai été... Thomas s'est battu avec Romain et j'ai vraiment cru revoir Grégoire en face de moi. C'était un vrai cauchemar. J'ai eu envie de fuir loin. De prendre du recul. Mais je n'ai réussi qu'à monter les marches de mon immeuble. C'est pathétique. Je suis pathétique. C'était comme si je ne pouvais pas supporter le vide de son absence à venir. J'ai fait demi-tour. Thomas avait l'air si désemparé dans sa voiture... Alors, j'ai fini par lui avouer ce qu'il m'était arrivé... Je pensais que ce serait une délivrance, mais maintenant c'est pire que tout. Je viens de me réveiller et il n'est plus là. Parce que j'ai été trop naïve et que j'ai cru pouvoir me libérer... et vivre enfin. Au lieu de ça, j'ai l'impression de mourir et, comme je ne veux pas sombrer, j'ai appelé Justine. Je croise les doigts pour qu'elle réussisse à me faire penser à autre chose. Il le faut. »

« 17 octobre 2015.

Justine sait tout. Je n'ai pas réussi à lui cacher ma douleur. Pas cette fois. J'ai un poids de moins sur la conscience et pourtant j'ai toujours la même douleur au fond de mon ventre. Celle de l'absence. Thomas m'a bien laissé un message me disant que je lui manquais, mais ça ne remplit pas le vide sidéral qui s'est logé à l'intérieur de moi. »

...

« 18 octobre 2015.

Pas de nouvelles de Thomas. Je ne peux même pas expliquer combien la douleur dans mon ventre est insupportable. Rien à voir avec ce que j'ai ressenti toutes ces années en repensant à Grégoire. Là, c'est un manque qui me prend aux tripes. Et je refais même des horribles cauchemars.

Du coup, ce matin le silence de Thomas m'a fait prendre une grande décision. Je suis allée rendre visite à Tina pour savoir ce qu'il me cache vraiment.

J'aurais mieux fait d'aller me pendre. Elle m'a appris que Thomas n'avait pas dormi chez lui du week-end. Ni une partie de la semaine. Je n'ai pas voulu y croire, mais c'est forcé, il a une maîtresse.

Alors, effondrée, je suis allée me réfugier chez Justine. Et quand il a essayé de me rejoindre, je l'ai quitté.

Je meurs de douleur, mais je n'en peux plus de ses mensonges. D'avoir l'impression d'être une abrutie qui n'est là que pour le sexe, encore le sexe, toujours le sexe.

Parce que je l'aime. Bon sang oui ! Je l'aime. Je le sais, je le sens et je suis terrorisée de l'aimer sans retour.

Il n'y a pas que le sexe dans la vie, merde ! L'attention, la confiance, rien de tout cela n'existe avec Thomas... »

Je bascule en arrière et m'adosse à la tête de lit, les yeux clos. J'ai tellement eu du mal à vivre cette première rupture et surtout à la comprendre que je ne sais pas si la boule qui entrave ma respiration est due à mes souvenirs, à la constatation de la propre souffrance d'Élisa, ou au fait que la confiance est encore à l'origine de notre deuxième séparation. Ou les trois ?

Il me faut plusieurs minutes pour me décider à reprendre ma lecture :

...

« 22 octobre 2015.

Je n'ai plus envie de rien. Tout recommence... encore... »

...

« 23 octobre 2015.

... J'aurais dû mourir il y a trois ans. Je n'aurais plus à souffrir... »

*Putain de bordel de merde !*

« 24 octobre 2015.

Il s'est passé tellement de choses encore ces derniers jours ! D'abord, je me suis battue avec Chloé après avoir refusé de parler à Thomas à la fac. J'ai bien cru que j'allais la tuer. Alors, ma Ju d'amour a mis les pieds dans le plat. Elle m'a forcé à m'expliquer avec lui.

Il m'a avoué qu'il était à Paris pour son père et que s'il ne m'avait rien dit, c'est parce qu'il était riche et qu'il sait que j'ai peur de ça. Il m'a assuré qu'il n'y avait que moi et, bien sûr, nous nous sommes réconciliés. J'ai tellement pensé qu'il me trompait que son argent n'a pas d'importance. Je n'aurais pas dû réfléchir aussi vite et le quitter sans lui laisser le temps de s'expliquer. C'est encore de ma faute. Mais tout ce qui compte, c'est que, dans ses bras, je suis à ma place. C'est le seul endroit où je me sens réellement bien en fait.

... Thomas m'a emmenée dans son nouvel appartement. Gigantesque. Je ne suis pas mécontente qu'il ait déménagé, car, Tina est vraiment magnifique et, même si elle est son amie, je ne peux pas m'empêcher d'être jalouse et de me dire que peut-être...

Bref ! Nous avons fait l'amour encore et encore et je n'ai pas réussi à garder mes émotions pour moi. Je lui ai dit que je l'aimais. Je suis débile de lui avoir sorti un truc pareil, mais je n'ai pas pu m'en empêcher. Évidemment, il n'a rien répondu. Mais, je veux y croire et espérer que ça viendra. Je n'ai rien d'autre auquel me raccrocher de toute façon... »

*Arrête de me trouver des excuses Éli ! J'ai été un vrai connard !*

« ... En attendant, je suis contente de moi, j'ai rembarqué Chloé qui est revenue me chercher des noises et j'ai embrassé Thomas devant tout le monde à la fac. Bon sang ! Ça fait un bien fou de ne plus se cacher...

Thomas m'a ramenée à Arcachon... je voulais baiser avec lui dans cette cabine... pour oublier tout ce qui nous avait séparés... Il a cru que je voulais lui faire plaisir. Je n'ai pas osé lui dire le contraire. Mais moi aussi je veux qu'il me baise... brutalement. Pas forcément pour oublier Grégoire, mais parce que j'aime vraiment ça. Bon sang ! Je ne pourrais jamais lui dire une chose pareille, mais j'aimerais un truc à la fois sauvage et romantique, sensuel et brutal. Je ne dois pas être normale, je n'aime pas faire l'amour en douceur... »

*Je sais ma chérie. Je sais.*

« ... Il y a quelque chose d'anormal avec son père. Je l'ai entendu parler derrière la porte de son bureau d'un truc à Noël, mais je ne sais pas quoi. Il vient d'apprendre qu'il devait aller à Paris pour la semaine. Rien que de penser à son absence, j'en suis malade. Car ensuite il y a les vacances et on ne va pas se voir pendant deux semaines !

... Et puis, il y a Tina qui a pétié un plomb. Nous avons dû aller en urgence chez elle... Je vois bien que Nicolas est amoureux d'elle. C'est gros comme l'Himalaya. Le pauvre, je le plains, il est totalement transparent pour Tina à mon avis. Mais bon ! J'ai découvert que Justine et Antoine sortaient ensemble alors, pourquoi pas Tina et Nicolas ! »

...

« 30 octobre 2015.

Je n'en peux plus d'être seule sans lui. Une semaine et je trouve déjà que c'est long. Il me manque. Lui, son corps, sa voix, tout me manque... Je passe mon temps à m'imaginer les pires choses. Que fait-il à Paris ? Je n'en peux plus d'attendre son retour et ma jalousie va finir par avoir ma peau. »

...

« 31 octobre 2015.

Je profite de l'absence de Thomas pour écrire deux minutes avant mon départ en vacances. Je suis à la fois sur un petit nuage et complètement paniquée. Hier, nous avons fait l'amour sans préservatif et c'était grandiose. Il l'a fait. Il a fait des tests pour moi. Parce que je le lui ai demandé. Oh, mon Dieu ! Je n'arrive pas à y croire. Je l'aime chaque jour davantage et je doute de plus en plus que ce soit réciproque, car jamais il ne fait d'allusion à ses sentiments. Si j'espérais pour rien ? Pourtant, il m'a fait le plus merveilleux des cadeaux d'anniversaire. Il a fait venir Camille et Daniel pour la semaine. Du coup, je me demande si je dois sauter de joie d'avoir la chance de profiter de ma sœur ou pleurer de le quitter pour ces vacances. Je ne sais pas si j'aurais la force de retourner dormir dans mon lit chez mes parents, maintenant. Mais, je me dis que, puisque je sais que l'amour peut être merveilleux, peut-être que ce sera plus facile. »

*Je sais moi aussi maintenant à quel point l'amour peut être magistral, mais aussi atrocement douloureux. J'ai compris tout ça.*

...

« 6 novembre 2015.

J'ai trop de choses dans ma tête pour savoir dans quel ordre je vais pouvoir les sortir.

La joie du premier jour de vacances en découvrant Thomas et Ju derrière ma porte ?...

Ou quand il a fallu que j'annonce à mes parents ce que je redoutais le plus depuis si longtemps ? Justine a raison de me répéter que mon père et ma mère sont formidables. Ils ne m'ont pas jugée. Ni eux, ni Camille et Daniel. Ce que j'ai pu être stupide d'avoir attendu si longtemps pour leur en parler !

Ou la libération que j'ai ressentie quand je suis retournée sur la tombe de Grégoire ? C'était comme si ma vie redémarrait. Comme une renaissance.

Thomas a été merveilleux dans tous ces moments-là, pourtant, quand il m'a dit qui il était vraiment, j'ai cru que le ciel me tombait sur la tête. J'ai eu du mal à accepter qu'il m'ait menti encore une fois. Mais maintenant, il m'a promis qu'il ne me cacherait plus rien. J'ai confiance en lui et la semaine que nous venons de passer a renforcé notre amour. Je l'aime si fort que je serais prête à abattre des montagnes pour lui prouver que je peux être à la hauteur de ses attentes. En plus, il m'aime. Il me l'a dit. Bon sang ! Il me l'a dit enfin. Je l'attendais depuis si longtemps ! Il me l'a dit. Il ne l'avait jamais dit à personne avant moi et dans mon cœur, ça n'a pas de prix... »

*Confiance. Amour...*

Je tape un grand coup contre la cloison derrière moi. Si seulement je n'avais pas bu comme un trou, je n'aurais pas sorti cette connerie à Saskia.

*Putain de bordel de merde ! Éli, il faut que tu me croies. Je n'avais jamais dit à aucune femme, consciemment, que je l'aimais. Et jamais plus je ne pourrais le dire à une autre.*

« ... Là, je suis à Paris avec lui. Camille et Daniel viennent de prendre l'avion et je me suis réfugiée dans la chambre de l'hôtel, car Thomas est en grande discussion avec son père dans la pièce d'à côté. Je viens de faire la connaissance de Jack Andrews et, franchement, je m'en serais passée. Il est tellement méprisant et insensible ! J'ai écouté à travers la porte leur conversation et j'ai cru comprendre que Thomas va devoir déménager. J'ai peur que tout s'arrête.

Bon, il faut quand même que je sois réaliste deux minutes. Je l'aime, il m'aime, mais pour combien de temps ? Nous n'avons pas les mêmes ambitions, ni les mêmes attentes, je ne peux pas fermer les yeux là-dessus éternellement. En dehors de ce Jack Andrews imbuvable, il y a aussi les réactions de Thomas. Chez Virginie et David tout à l'heure, j'ai eu mal au cœur plusieurs fois. Ils se sont moqués du mariage et des enfants et j'ai eu beaucoup de mal à faire comme si ça ne me touchait pas. Fonder une famille reste mon rêve le plus profond... L'un des seuls qu'il me reste d'ailleurs... et... Rien !

Je préfère ne pas y penser maintenant, sinon je vais me mettre à pleurer et ce n'est pas le moment. Thomas m'aime, je le sais, je le sens... Alors même si son père lui a demandé d'aller vivre à Paris, même si ça va être dur, je vais prendre ce qu'il veut bien me

donner, pour le temps qu'il voudra bien me le donner. »

...

« 8 novembre 2015.

Je suis chez moi et je n'arrive pas à dormir. Thomas m'a dit de ne penser à rien d'autre qu'à nous, mais je pense à lui en priorité. Il vit dans un enfermement psychologique et je pense qu'il ne s'en rend pas compte. Je suis encore profondément bouleversée de ce que j'ai appris de sa mère, ou plutôt de ce que je n'ai pas appris. Il ne sait quasiment rien d'elle. Ni même où elle est enterrée. Comment est-ce possible ? Comment un père peut-il avoir autant d'emprise sur son fils pour en arriver là. En fait, Thomas n'a jamais pensé par lui-même. C'en est presque effrayant. »

*C'est terminé tout ça mon cœur. Je vais m'occuper d'avoir des infos sur ma mère et mon père n'a qu'à aller se faire foutre !*

« 9 novembre 2015.

Aujourd'hui, je suis une nouvelle Éliisa et c'est le premier jour d'application de mes nouvelles résolutions. Je suis arrivée à la fac habillée comme une vraie femme et je n'ai pas eu peur des regards des mecs tournés vers moi. J'étais même plutôt fière...

*Éliiii !*

Je presse mes paupières essayant de refouler les images des vautours qui ont dû en prendre plein les yeux et baver d'excitation. La jalousie est un sentiment qui me rend dingue et me fait peur. Mais, même si Éliisa ne veut plus de moi, je ne peux pas imaginer qu'un autre homme puisse la regarder avec envie...

« ... J'ai joué deux fois les Jiminy Cricket dans la même journée. D'abord avec Ju qui, pour une fois, doutait d'elle-même. Toujours à cause de la même chose : le fric. La différence sociale entre elle et Antoine. Bon sang ! S'il pouvait exister un monde sans argent, tout serait tellement plus simple ! La deuxième fois, c'était avec Tina. Je me suis arrangée pour que Nicolas vienne dans son appartement et j'ai réussi à ce qu'ils s'embrassent avant que je m'en aille. Je suis trop contente de moi... Bon, j'avoue que ça fait mes affaires, car comme elle doit déménager à Paris, si elle continue à sortir avec Nico, j'ai un espoir qu'elle ne tourne pas trop autour de Thomas. Elle a beau me dire qu'elle n'espère plus rien avec lui, je n'arrive pas à lui faire totalement confiance. C'est dingue... »

*Mais moi tu peux me faire confiance ! Tina c'est du passé. Tout comme Saskia et toutes les autres.*

« ... J'ai aussi encore utilisé le téléphone rose. Jouir juste en entendant sa voix, ce que j'aime ça ! »

*J'aime tout avec toi, ma chérie. Vraiment tout.*

...

« 13 novembre 2015.

Je viens de me réveiller et j'ai tellement hâte de retrouver Thomas ce soir que je suis excitée comme une puce. Oh mon Dieu ! Justine et Antoine ont passé la semaine à me changer les idées. J'ai fait du paintball, j'ai été au ciné avec eux, à la piscine, j'ai eu mon chéri au téléphone tous les soirs, mais j'ai besoin qu'il me prenne dans ses bras... »

« ... C'est encore moi. C'est la douche froide. J'étais si impatiente de le revoir que j'étais à deux doigts de me soulager en solitaire. J'ai besoin de sexe, bon sang ! Je n'en peux plus... »

*Quoi ?! Éli en nympho ? C'est... wouah... c'est...*

Cette lecture prend un tournant si étonnant que ma mâchoire est sur le point de se décrocher. Si elle décidait d'assouvir ses envies avec un autre avant que j'aie résolu l'énigme de ce corbeau ?

*Putain, cette jalousie me fait gravement chier !*

« ... Mais alors que j'étais en train de me déshabiller, il m'a appelée pour me dire que son père avait décidé de l'envoyer au Japon pour plusieurs jours. Je suis comme une conne devant ce putain d'ordinateur à évacuer ma peine et à contenir cette envie qui me brûle à l'intérieur. Nos appels téléphoniques tous les soirs n'ont fait qu'aggraver la sensation de vide. J'ai l'impression d'être une nymphomane en manque de sexe. Il faut qu'on arrête de jouer au téléphone. Ça me rend dingue. Il m'a proposé d'aller vivre avec lui à Paris, mais ça me terrorise. Sans Justine mon pilier, comment je pourrais supporter les absences de Thomas ? Son travail qui lui prendra le plus clair de son temps ? Son père qui j'en suis sûre fera tout pour nous séparer ? Et puis, une nouvelle fac ? Encore de nouveaux repères à me faire ? Malgré tout mon amour, je ne suis pas certaine d'en être capable. Et puis, combien de temps mettra-t-il avant de se lasser de moi aussi ? Je suis frustrée, énervée. J'ai envie d'exploser. »

...

« 14 novembre 2015.

Thomas m'a réveillée ce matin. Il m'a appelée parce qu'il est jaloux que je sois sortie en boîte !

Non, mais je rêve ! Bien fait pour lui ! Zut à la fin ! Il n'a pas été capable de taper du poing sur la table pour refuser le caprice de son père ? Eh bien moi, je n'ai pas l'intention de me morfondre comme une conne. C'est décidé, la nouvelle Éli, c'est aussi ne plus se laisser marcher sur les pieds. Donc je suis allée en discothèque avec Ju et Antoine. C'était top. C'était la première fois que je sortais danser et tout compte fait, ce n'est pas si dérangeant d'avoir les yeux des hommes qui vous dévorent. Je dirai même que c'est plutôt flatteur... »

*Putain de merde ! C'est une blague !*

Je sursaute sur le matelas et plaque la main sur mon cœur qui s'affole dans ma cage thoracique. Si ses confessions n'arrêtent pas de me surprendre, je vais mourir avant la fin de ma

lecture.

« ... J'ai dansé jusqu'au bout de la nuit. Antoine est un excellent danseur et m'a même aidée à me sentir à l'aise avec mon corps. Bouger devant tout le monde ça s'apprend apparemment. Mais c'est assez facile et tellement excitant... »

*Bordel ! Je n'y crois pas !*

« ... Si Thomas m'avait vue, il n'aurait peut-être pas apprécié, mais après tout, je ne sais pas comment il passe son temps à Paris ou ailleurs. S'il rejoint encore David et Virginie dans des soirées glauques, s'il y a d'autres Samantha qui s'invitent sur ses genoux, ni même ce qu'il fait en ce moment au Japon. Alors zut, je recommence à peine à vivre. Je mets toutes mes forces pour lui faire confiance. Il faut qu'il fasse pareil... »

*OK ! OK ! Restons zen. Elle n'a rien fait de mal hormis danser. Y'a pas mort d'hommes, hein ?*

« ... Pourtant, je ne suis pas bien dans mes baskets et je n'ai pas eu le courage de dire à Justine et Antoine que j'étais seule pour le week-end. Je leur ai menti. Je me sentais si mal que j'ai proposé à Thomas une vidéo coquine... mais il a refusé.

Bon sang ! Il a refusé de faire ça avec moi ? J'essaie de rester sereine en me disant que j'ai trop d'imagination, mais pourquoi aurait-il dit non à quelque chose qui l'obsède autant, à moins qu'il ait ce qu'il lui faut près de lui ? Je ne peux pas croire que j'ai raison. Il m'a promis. Il m'a juré qu'il n'aimait que moi ».

Je serre mon poing contre le matelas pour me retenir de me le foutre en pleine figure.

*Comment ai-je pu être aussi con ? J'aurais dû comprendre qu'elle en avait besoin. Je suis censé être intelligent. Connaître les femmes sur le bout des doigts. Censé ! Ouais, c'est le mot ! Putain je ne suis qu'un illustre connard égoïste !*

...

« 17 novembre 2015.

Le sort s'acharne sur moi. Je n'avais pas assez de me poser 1001 questions sur le séjour de Thomas au Japon, maintenant c'est ma voiture qui est tout éborgnée. L'absence, le manque, le doute qui ressurgit malgré tous mes efforts, la peur de le perdre, et maintenant cet accrochage... Je ne suis pas aussi forte que je le croyais. Maman a été le déclic qui m'a fait comprendre et accepter que je devais le rejoindre. J'aime trop Thomas pour prendre le risque de le perdre, assez pour réussir à supporter ce qui m'attend. ... C'est décidé, je vais lui faire une méga surprise quand il va rentrer. »

Rapidement, je sors mon téléphone de ma poche et regarde l'écran noir avec dépit.

*Refais-moi toutes les surprises du monde Éli ! Je t'en prie.*

Je le jette rageusement sur le lit et reprends ma lecture :

« 22 novembre 2015.

Je n'ai pas eu une minute à moi cette semaine pour écrire. J'ai profité de Thomas à 100 % depuis qu'il est rentré. Et même plus encore. Hier, j'ai réussi à lui donner une partie de moi qui restait complètement secrète. Et j'ai plus qu'adoré sentir ses doigts à l'intérieur de moi. Rien à voir avec Grégoire. Là, j'ai mis un pied dans un fantasme que j'ai envie de vivre avec lui. Ce n'était pas encore tout à fait ce que j'espérais, mais ce que j'ai ressenti était au-delà du réel. J'aime l'adrénaline que me procure l'immoral. Être vue sans être vue vraiment. Jouir devant tout le monde sans que personne ne s'en aperçoive. C'est tellement excitant... Dans un mois, je déménage avec lui. Je suis certaine que nous aurons 1001 occasions de faire encore mieux. »

Coquine ! La femme traumatisée et limite coincée est devenue avide de sensations. *Hummm... J'adore...*

...

« 4 décembre 2015.

Aujourd'hui, je pars à la découverte de mon futur chez-moi. J'ai tellement hâte. ... »

...

« 5 décembre 2015.

Putain ! son père vient d'arriver... ce type est pire qu'un cauchemar. Mais, il n'est pas question qu'il vienne me pourrir ce week-end, ni ceux à venir. Plus personne ne se mettra en travers de nous... J'ai déjà failli ne pas partir à cause des photos qui m'ont fait douter. Mais je pense que j'ai encore eu trop d'imagination. Et surtout, quelqu'un cherche à nous faire du mal. J'ai fermé les yeux sur tout ça et laissé parler mon cœur. Jusqu'à accepter de me donner totalement à lui. Sans aucune retenue. Et apprécier ses caresses sur toutes les parties de mon corps. Même si c'était sur son bureau, c'était animal, brutal, sauvage. Comme j'aime... Comme je l'aime. Dans la démesure la plus totale... Il ne manquerait plus qu'un petit quelque chose romantique et un côté indécent et tout serait parfait... »

En apnée, je reste un long moment sur la dernière phrase de ce journal, puis je lève les yeux de l'écran et regarde autour de moi, l'air hagard. Il faut que mon cœur qui déraile reprenne un rythme normal avant de faire une syncope sur ce putain de lit.

J'ai revécu chaque instant comme si j'y étais. Comme si elle était près de moi et que nous avions fait défiler le film de notre début de vie à deux. Un film en dents de scie, qui vient de s'achever à cause d'un autre et dont je suis le seul acteur responsable.

*Il me faudrait... un autre verre... une autre cigarette... Putain ! J'ai passé mon temps à la faire souffrir alors que je n'ai jamais autant voulu le bonheur de quelqu'un. Il faut que j'arrête toutes ses conneries !*

La main en apesanteur au-dessus du clavier, je réfléchis plusieurs minutes avant d'appuyer sur les touches. Maintenant, c'est à mon tour d'ouvrir mon cœur :

« Cher journal...

## Élisa

Justine et moi sommes assises l'une en face d'autre et nous nous regardons en chiens de faïence depuis plusieurs minutes sans qu'aucune de nous deux n'ose commencer à parler. Pourtant, je sais très bien à quoi elle pense. C'est fou comme les silences peuvent avoir du sens quelquefois.

J'ai attendu le dernier moment pour la prévenir de mon retour et, comme je ne voulais pas être influencée par son jugement avant d'avoir trouvé comment me venger de Thomas, j'ai coupé court à nos échanges de textos quand elle m'a demandé pourquoi je prenais le train alors que nous avions une voiture. J'ai même refusé tous ses appels. Seulement, en posant un pied sur le quai, j'ai craqué devant ses remarques à répétition :

— Tu t'es acheté de nouvelles fringues ? Tu n'as pas de valises ? Où est Thomas ?

— Il est resté à Paris, qu'il aille au Diable.

Je me suis forcée à être froide et directe pour ne pas être harcelée de questions, puis j'ai foncé vers la sortie de la gare, mais Justine m'a traînée jusqu'au bistrot. Elle a posé ses fesses sur une chaise et depuis, elle est muette, la bouche ouverte comme une carpe en pleine agonie. Quant à moi, j'ai de plus en plus de mal à faire face au drame qui se joue dans ma tête et dans mon cœur et je commence à gigoter sur mon siège devant le mutisme de mon amie qui s'éternise. Tout compte fait, j'aime qu'elle me bouscule avec sa tonne de questions.

Je prends une grande bouffée d'air et me décide à mettre fin au silence que j'ai moi-même provoqué :

— J'ai rompu avec Thomas et je lui ai tout laissé.

Je regarde partout, sauf vers elle. Mais je n'ose pas me boucher les oreilles et je l'entends très bien hoqueter et déglutir à plusieurs reprises.

— Tu... vous..., balbutie-t-elle enfin. Tu me fais une blague, hein ? Ce n'est vraiment pas drôle.

Comme j'aimerais me mettre à rire en lui disant que je la fais marcher ! Au lieu de ça, j'ai une furieuse envie de pleurer.

— Un café mesdemoiselles ? demande un serveur sorti de nulle part.

Les cordes vocales anesthésiées par le chagrin, je ne réussis qu'à lever deux doigts dans sa direction pour lui indiquer notre commande, puis je fixe mon téléphone qui clignote depuis un bon moment sur la table.

Apparemment, Thomas n'a pas l'intention de me laisser tranquille et moi, j'ai peur de mettre mes résolutions aux oubliettes si je déverrouille cet écran. Bref, une lutte acharnée s'active dans mon cerveau entre mon envie de me venger et cette connexion qui nous emportait que j'ai du mal à ignorer. En clair, je suis une montagne de contradictions. Comme toujours.

— Hey ! s'impatiente Justine, les yeux grands ouverts. C'est quoi cette histoire ?

Bon sang ! Toute la nuit, je me suis préparée psychologiquement à l'affronter avec ses inévitables questions. Mais, maintenant que je suis devant son regard interrogateur, j'ai juste envie de m'effondrer dans ses bras et de lui avouer combien je souffre et à quel point ma décision radicale est difficile à assumer.

Je grimace sous l'effet des sanglots qui s'amoncellent au fond de ma gorge, mais aussi à cause de fichues douleurs dorsales qui me tarabustent depuis mon réveil.

J'attends d'avoir mon café fumant devant mes yeux et serre la tasse entre mes paumes avant d'ouvrir la bouche :

— J'aurais dû me fier à mon intuition de rester chez moi quand j'ai reçu ces photos au lieu de courir le rejoindre à Paris.

— Qu'est-ce que tu racontes ? Je te rappelle que j'étais là, moi aussi. Thomas était au bord du désespoir. Ces clichés, c'était juste un piège...

— Arrête de lui trouver tout le temps des excuses ! la coupé-je en tapant du poing sur la table. J'ai fait pareil pendant des semaines, mais maintenant, ça suffit ! Quelqu'un a déposé une magnifique sex-tape devant la porte de son domicile. Alors, piège ou pas, je sais ce que j'ai vu et même ce que j'ai entendu. Sur le moment, j'aurais préféré être aveugle et sourde, mais tout compte fait, j'ai enfin ouvert les yeux. Je me suis fait embobiner par un pervers sans scrupules. Je suis tombée dans le panneau comme une pauvre idiote. J'ai cru à tous ces mensonges et j'étais à deux doigts d'emménager avec lui alors que ce mec ment comme il respire ! Maintenant, c'est terminé ! Tu comprends ? Ter-mi-né !

Je suis hors d'haleine et, devant la rage que je déverse, Justine ouvre grand les yeux.

— Attends ! Tu as visionné les galipettes de Thomas avec une autre nana, c'est ça ? Mais qui te dit que cet enregistrement est récent ? Enfin, il n'a jamais été un saint et d'après ce que j'ai compris, il était plutôt productif, alors...

*Je m'en doutais ! Non, mais je rêve !*

Non seulement elle recommence à le défendre, mais en plus elle remue le couteau dans la plaie.

— Ju. Tu es ma meilleure amie ou la sienne ? Parce que là, je me pose des questions quand même ! Et puis, pas la peine de me préciser qu'il a une expérience de professionnel plus que confirmée, je suis au parfum, merci.

— Hey ! Détends-toi deux minutes. J'essaie juste de comprendre, alors tu vas baisser d'un ton, scande-t-elle, le regard soudain très sombre. Tu ne t'es pas dit que cette vidéo pouvait dater de longtemps et que le corbeau avait juste l'intention de vous faire du mal ?

Je tremble tellement que j'ai du mal à ne pas renverser ma tasse en la posant sur la table. Justine ne comprend vraiment rien !

— Bon sang ! C'était Saskia sur la vidéo. L'hôtesse d'accueil du Cripton dont je t'ai déjà parlé. Thomas a fait comme s'il la connaissait à peine devant moi alors qu'il avait couché avec elle. Donc, avant ou maintenant, je m'en fiche. Il m'a menti. Comme pour son voyage au Japon où il ne m'a pas parlé de Liv. Comme lorsqu'il m'a affirmé qu'il n'avait jamais dit « je t'aime » à une femme avant moi. Il n'arrêtait pas de le lui dire dans ce film, tu comprends ? Des dizaines de fois d'affilée... Tu te rends compte qu'il a mis des semaines à me dire qu'il m'aimait moi ? ! Il m'a juré qu'il ne voulait pas utiliser ces mots tant qu'il ne m'avait pas avoué tous ses secrets. Que c'était tellement important pour lui qu'il ne l'avait jamais dit à personne. Alors qu'il ait été filmé à son insu ou pas, il m'a menti. Encore. Bon sang Ju, il est capable de lui cracher qu'il l'aime sur un lit dans une putain de sex-tape. Merde !

Cette fois, je crois avoir été assez explicite, car Justine bondit hors de son siège et fait claquer ses bottes sur le sol en tournant sur elle-même, prise d'un accès de folie incroyable.

— Je vais le tuer, putain ! Il m'avait promis qu'il ne ferait pas le con ! Je vais l'étrangler !

— Inutile d'envisager un meurtre. Pour le moment j'ai d'autres projets. Assieds-toi.

Elle souffle, grogne et finit par accepter de reprendre sa place, non sans avoir répété le mot « connard » une bonne dizaine de fois. Quant à moi, rassurée de l'avoir récupérée dans mon camp, je n'ai plus envie de pleurer, mais au contraire, je suis pressée de lui raconter la fin de mon aventure.

— Tu imagines bien que, je n'ai pas traîné pour déguerpier le plancher hier ?

— Hier ? s'interroge-t-elle, sa tasse au bord des lèvres. Mais... tu as fait quoi jusqu'à aujourd'hui alors ?!

*Bois un peu. Quand je vais te parler d'Olga et de la manière dont j'ai évacué mon stress, tu vas tomber en syncope.*

— J'y arrive ! Je suis partie de chez lui sans rien d'autre que mon sac à main et je n'avais pas d'argent pour rentrer chez moi.

— Il fallait m'appeler ! Où est-ce que tu es allée ?

Je fixe la table pour ne pas être déconcentrée par son air affolé.

— Il n'y a pas très longtemps Tina m'avait donné la carte de visite d'une de ses amies photographe sur Paris. C'était ridicule, mais ce jour-là, elle me trouvait resplendissante et elle pensait que je pouvais me présenter pour un shooting. Enfin bref...

Comme je m'y attendais, Justine manque de s'étouffer avec son café.

— Tu... Ne me dis pas que tu es allée frapper à la porte d'une inconnue ?

— Ju ! Arrête de me couper la parole toutes les deux secondes, sinon je ne vais jamais y arriver.

Elle pousse un long soupir en même temps que moi et, boudeuse, cale son menton entre ses mains, les yeux rivés sur ma bouche.

— Donc... je suis allée chez Olga. Olga Steinter...

Je lui raconte en détail ma fin de journée, mes premiers pas dans un studio, et comment cette photographe m'a aidée à garder la tête hors de l'eau.

— Je n'en reviens pas ! Tu as accepté qu'on fasse des photos de toi... en sous-vêtements... et... tu as dormi chez une inconnue malgré ce qui t'était arrivé dans la journée ? Tu... tu as perdu la petite aiguille ma chérie ? Tu te rends compte que tu aurais pu tomber sur n'importe quel obsédé !

Je hausse les épaules avec mauvaise foi.

J'aurais bien voulu voir ce qu'elle aurait fait si elle avait été à ma place, tiens !

— Primo, jusqu'à preuve du contraire, Olga n'est pas un prénom de mec. Deuxio, Tina m'avait assuré qu'elle était charmante.

*Tertio, à partir de maintenant, je n'écoute que moi-même et mon intuition.*

Mais ça, je me garde de le lui dire. Cette fichue conscience va rejoindre Miss Godiche au rang des souvenirs.

Justine soupire encore et encore et écrase un peu plus sa tête entre ses deux mains.

— Alors, c'est quoi ton idée ? grommelle-t-elle en reprenant le fil de notre conversation que j'avais perdu en chemin.

Je gonfle ma poitrine de satisfaction. Il m'a fallu toute la nuit pour mettre au point ma vengeance et je suis plutôt fière de moi.

— Olga assiste quelquefois une de ses amies stylistes. Elle m'a proposé de participer à un défilé à la fin de la semaine prochaine. Un des modèles vient de leur faire faux bond. Ça tombe bien, c'est le premier jour des vacances et...

Justine semble tout à coup beaucoup moins abattue et je n'ai pas le temps de terminer mon

explication. Elle m'attrape le poignet au moment où je saisis ma tasse et je manque de renverser mon café sur le pull qu'Olga m'a prêté.

— Tu... tu as accepté d'aller te dandiner devant un public ? Cette photographe, elle t'a piqué au GHB<sup>[18]</sup> ou quoi ?

— Pas de panique ! C'est juste un passage de quelques minutes sur scène. En plus, Olga m'a montré une photo de la tenue que je porterai. C'est une robe très couverte et très sobre.

— Ben, manquerait plus que tu te présentes en string, tiens !

Je lève les yeux au ciel et me mords les lèvres pour éviter de rajouter que mon premier shooting à demi nue a été presque grisant et que j'ai adoré, sinon elle va faire un arrêt du cœur.

— Ju, je lui dois bien ça. Elle m'a hébergée, m'a prêté des fringues pour rentrer et en plus c'est elle qui a payé mon billet. En plus, remonter à Paris m'arrange.

— Oh !

J'esquisse un sourire un peu moqueur en constatant que je ne suis pas la seule à utiliser cette onomatopée débile dès que je suis à court d'arguments. Sauf que là, Justine joue en plus des sourcils en grimaçant.

— Ce n'est pas ce que tu crois, Ju. Je n'ai aucune intention de retourner voir Thomas, si c'est ce que tu insinues avec tes mimiques. Je vais juste profiter de ce séjour pour aller faire un tour chez Saskia.

Cette fois, Justine se met à tousser comme une perdue. Je me précipite sur elle et lui tape dans le dos, me demandant si je ne vais pas devoir appeler les secours. Enfin, elle reprend sa respiration et se racle une dernière fois la gorge avant de crier :

— T'es devenue dingue ?

Devant son regard épouvanté, j'éclate d'un rire nerveux, consciente que ma meilleure amie ne sait plus sur quel pied danser. Elle n'est pas la seule, moi-même j'ai du mal à me reconnaître. Et elle n'est pas au bout de ses surprises !

— Je suis très lucide au contraire. J'ai retourné la situation dans tous les sens et Olga s'obstine à penser que cette fille ne peut pas avoir volontairement caché une caméra.

— Et alors ?

—... Donc, je vais aller lui parler... Je ne voulais pas avoir affaire à elle, mais en réfléchissant bien, j'ai besoin d'y voir plus clair.

— Sérieusement Éli, mes capacités en psychologie comportementale ne vont pas être suffisantes pour te remettre les idées en place. Il va vraiment falloir que tu ailles consulter. Tu réalises que tu veux tenir le crachoir à la fille que tu as vue à poil sur une vidéo en train de se faire...

Je me bouche les oreilles et ce coup-ci, c'est moi qui grimace.

— Ju ! la coupé-je avant de me rasseoir. Je n'ai pas l'intention d'avoir un compte-rendu détaillé de sa soirée avec lui. D'ailleurs, je ne compte pas lui parler de ce film de but en blanc. Je vais tâter le terrain pour savoir si oui ou non leur relation était ou est sérieuse. Ça n'effacera pas les « je t'aime » à répétition de Thomas. Mais ça me permettra de...

— Lui pardonner si toutefois il est tombé dans un piège, termine-t-elle dans un sourire.

— D'amoinrir ma douleur en tout cas. En fonction de ce que Saskia m'apprendra, je lui parlerai de cette sex-tape... ou pas.

— Et... tu vas t'y prendre comment pour te pointer chez elle comme une fleur ? Tu vas lui servir quoi comme excuse ?

— Je n'en sais rien. J'improviserai.

— Improviser ? s'exclame-t-elle, au bord de l'étranglement. J'aurais tout entendu. Élixa De Sacco, encore coincée il y a deux mois, a l'intention de se déhancher sur scène devant des inconnus avant d'aller taper la discute avec la nana qui a pris son pied avec son ... ex ... futur ...

J'avoue que vu sous cet angle, ça peut paraître étrange. Pourtant, c'est ce que j'envisage de faire. Et encore ! Justine ne sait pas tout ! Seulement, compte tenu de sa réaction, je préfère m'abstenir de lui en dire plus pour le moment. Chaque chose en son temps.

— Bref, je me disais que... peut-être... tu pourrais m'accompagner ? J'ai prévenu Olga et elle est d'accord pour nous héberger le samedi soir et éviter que l'on rentre directement.

— Je me doutais qu'il y avait anguille sous roche, grommelle-t-elle devant mon air innocent.

— Ben quoi ? Un week-end à Paris toutes les deux ça peut être cool non ? Il me reste du liquide de ce fichu accident, autant en profiter. Tu as passé des mois à te plaindre de mon canapé et de mon chat. Tu devrais sauter de joie !

Même si je comprends que mon changement de comportement puisse être brutal et qu'elle ait un peu de mal à le digérer, j'aurais espéré qu'elle mette un peu plus d'enthousiasme à notre future virée parisienne, histoire de m'encourager dans mon choix.

— OK ! Je vais t'accompagner, soupire-t-elle le visage fermé. Mais c'est juste parce que je n'aurai pas la conscience tranquille de te laisser y retourner seule. Je n'aime pas beaucoup la manière dont tu prends les choses.

— Ne t'inquiète pas, je sais ce que je fais.

— Je l'espère, soupire-t-elle avant de payer l'addition.

Quelques dizaines de minutes plus tard, nous sommes chez moi et la réalité me saute en plein visage au moment où j'ouvre la porte. Les cartons de déménagement sont entassés dans tout le séjour. Je vais devoir tout débarrasser et tout remettre en ordre. Sans pleurer et surtout, sans regretter. Je m'affale sur le canapé et commence à faire le point sur ma vie et ses changements.

OK ! Je suis de nouveau célibataire, avec mon chat, dans mon petit appartement bordelais. Cependant, ce n'est pas totalement négatif. Je suis aussi une nouvelle Élixa, encore plus insensible que l'ancienne et surtout, beaucoup moins naïve.

Justine, qui n'a pas dit un mot de tout le trajet, commence à se dandiner d'un pied sur l'autre devant moi. Je la connais par cœur. Je sais très bien à quoi elle pense et pourquoi elle fronce les sourcils en soupirant. Très souvent, j'ai donné l'impression d'être forte devant elle et, je lui ai avoué que, dès qu'elle avait le dos tourné, je pleurais en secret.

— Ju, ça va aller. Je t'assure que ça va aller. J'ai mal. Très mal même. Seulement, je préfère surmonter cette épreuve plutôt que de vivre dans le doute d'être trompée. Ne pas avoir confiance est réhabilitant pour moi. Tu comprends ? Thomas et moi aurions dû être soudés pour affronter sa vie, son père et tout le reste. Mais là... c'est impossible.

— OK !

Justine a perdu sa répartie habituelle et j'espère que, d'ici une heure ou deux, elle n'aura pas retrouvé ses esprits.

— Je te préviens, je ne veux pas que tu le tiennes au courant de ce défilé. C'est clair ? Il fait sa vie, et moi je vais tenter de reprendre la mienne.

— OK ! souffle-t-elle, en me détaillant de haut en bas alors que je m'enroule dans le plaid posé sur le canapé.

— Je. Vais. Bien ! J'ai juste froid et un début de mal de tête.

— OK !

— On se voit demain ? dis-je dans l'espoir de la déloger du milieu du salon.

— OK !

Elle hoche la tête et m'embrasse sur le front puis, arrivée à la porte, elle se tourne vers moi et fronçe encore plus les sourcils alors que je me recroqueville dans ma couverture.

— Tu... tu en as parlé à ta mère ? De... ta rupture... de...

— Ju ! Il y a à peine vingt-quatre heures que tout ça m'est arrivé. Je n'ai ni eu l'envie ni eu le temps de prévenir mes parents et, crois-moi, je ne compte pas le faire ce soir non plus ! Je suis fatiguée et, là, tout de suite, j'ai juste envie de dormir. Demain est un autre jour...

— OK ! OK !

— Ne les appelle pas non plus, d'accord ? Ni eux ni Camille, s'il te plaît.

— OK !

— Par pitié, Ju ! Arrête de me répondre simplement « OK » ! Je n'en peux plus !

— Hum... Je n'appellerai personne, ajoute-t-elle avant d'ouvrir la porte. Par contre, tu vas devoir t'en charger très vite. Je te signale que tu étais censée déménager dans moins de deux semaines, changer de fac, etc., etc.

*Merci d'en rajouter une couche !*

— OK !

Je réponds pour me moquer en lui tirant la langue, mais en fait, j'attends qu'elle sorte et pousse un profond soupir entre soulagement et désespoir.

Soulagement parce que je devais envoyer mon dossier de transfert scolaire la semaine dernière et, pour une fois, mon laxisme m'aura servi. Désespoir, car il va falloir que j'affronte mes parents et ma sœur à un moment ou à un autre.

Je pose ma paume sur le pelage doux de Sam qui est venu se blottir contre moi et je ferme les yeux. Le silence. Ma solitude. Je suis seule avec mon chat. Comme avant. Avant que je fasse la rencontre la plus extraordinaire de mon existence. Avant que Thomas ne devienne le centre de ma vie, qu'il me fasse rêver et me rendre vivante. Mais aussi avant qu'il me plaque au sol sans avertissement et me rende plus forte que jamais, armée d'un esprit de vengeance absolu.

Déterminée, j'extirpe mon téléphone de mon sac et efface sans les lire tous les SMS et mails de Thomas que je n'ai pas encore lus.

*Tu n'aurais jamais dû aller si loin. Jamais !*

## Thomas

Nous sommes lundi.

L'œil fixé sur la porte, je tapote avec une nervosité incontrôlable sur le bord de mon bureau depuis une bonne dizaine de minutes. Jorge n'est toujours pas là et, même s'il n'est pas en retard, je monte en pression.

Je lui ai ordonné de rentrer sur Paris, convaincu que, s'il est de mèche avec Tina, il ne me donnera aucune information sur elle et il est donc inutile qu'il reste sur Bordeaux. Mais, la patience n'étant pas mon fort, il a intérêt à se pointer vite fait. Aujourd'hui, je suis sur le pied de guerre. J'ai passé de nombreux coups de fil pendant la matinée. L'heure des règlements de compte a sonné et mon chauffeur sera le premier sur ma liste.

On frappe à ma porte. Machinalement, je resserre mon nœud de cravate et retrousse les manches de ma chemise.

Je suis prêt.

— Entrez !

Jorge apparaît l'air toujours aussi flegmatique. Il doit avoir acheté un lot de costumes identiques, car son allure ne diffère jamais.

— Bonjour, Monsieur.

Tandis qu'il s'avance calmement vers moi, j'étudie ses gestes et ses mimiques. Mais comme d'habitude, il ne laisse rien transparaître de ses émotions et, sur ce point-là, je l'admire, car je ne suis pas capable d'en faire autant et mon regard noir dirigé vers lui est très explicite.

— Asseyez-vous !

D'une voix sèche et autoritaire, je lui indique le fauteuil, non sans remarquer qu'il arque un léger sourcil étonné, presque imperceptible, avant de m'obéir.

*Tu n'es pas au bout de tes surprises mon vieux !*

— Vous paraissez contrarié, Monsieur. Je suis désolé de ne pas vous avoir encore communiqué d'informations sur votre amie, mais mon séjour à Bordeaux était trop court. Je peux juste vous certifier qu'elle n'a pas bougé de son appartement du week-end et qu'elle y est restée avec son petit ami. Je...

S'il compte m'endormir avec ses conneries, il a tout faux. J'ai mûrement réfléchi ma décision pendant la nuit et rien ne me fera changer d'avis.

— Ça n'a plus aucune importance, le coupé-je en tentant de garder un calme superficiel. Les choses ont évolué durant le week-end et il n'est plus nécessaire de surveiller Tina.

— Vous avez trouvé qui est à l'origine de l'envoi des photos ?

*Continue à me prendre pour un con et je vais sortir de mes gonds !*

Je suis tellement à fleur de peau qu'il suffirait d'une étincelle pour me faire exploser. Aussi, je serre mes poings sous mon bureau, conscient que j'ai tout intérêt à ne pas lui mettre la puce à l'oreille sur ma théorie. Jorge est malin et je compte bien l'être davantage.

— Si je ne me trompe pas, vous êtes à quelques années de la retraite ?

— Trois, précise-t-il dans un hochement de tête.

— Parfait ! Dans ce cas, je vous libère de vos obligations dès aujourd'hui.

Pris au dépourvu et complètement sous le choc, Jorge affiche soudain un air effaré et arrête même de respirer quelques secondes.

— J'ai peur de comprendre.

— Je vais aller droit au but. J'ai vu avec les services comptables et juridiques ce matin. Je vous propose un protocole d'accord.

Je tire une chemise de la pile de documents posée à ma droite et la lui mets devant les yeux. Tout est prêt et il ne lui reste plus qu'à signer. Il l'ouvre, tourne quelques pages en fronçant les sourcils, puis relève la tête vers moi.

— Je suis viré ? s'exclame-t-il dans un souffle.

— Disons que je n'ai plus besoin de vos services. Mon poste de directeur étant maintenant effectif, j'ai le pouvoir d'opérer des changements dans le personnel sans l'avis de mon père.

Pendant un temps incroyablement long, nous nous fixons sans que ni lui ni moi ne baissions les yeux. J'en profite pour tenter encore une fois de déchiffrer ses réactions, mais il ne laisse rien filtrer d'autre que quelques légers bruits de déglutition.

*Très fort Jorge. Très fort !*

— Que me reprochez-vous au juste ?

Je bascule en arrière sur le dossier de mon siège en cuir et ne peux pas m'empêcher d'éclater d'un rire nerveux tout en gardant à l'esprit qu'il faut que je me taise sur les événements de ces derniers jours.

Je n'ai aucune certitude, mais dans le doute, je préfère éradiquer les problèmes un par un. Ça ne me ramènera pas Éliisa, mais au moins ça soulage mes nerfs.

— Écoutez Jorge, j'ai passé le week-end le plus horrible de mon existence. Soyez gentil de ne pas poser de questions supplémentaires. Je vous laisse la journée pour récupérer vos effets personnels dans l'entreprise et jusqu'à la fin du mois pour libérer l'appartement que vous occupez à Paris ainsi que celui que vous avez encore à Bordeaux. Le protocole mis en place et très avantageux financièrement et vous n'avez aucun souci à vous faire jusqu'à la validation de votre retraite.

— Vous pourriez au moins avoir la délicatesse de me donner la raison de mon départ précipité, insiste-t-il, le regard figé sur les documents imprimés. J'ai passé plus de trente ans à travailler pour votre famille et...

Son dévouement pour mon père n'est pas mon problème. D'ailleurs, si ! C'est le nœud de l'histoire, car si au départ j'ai pensé qu'il le trahissait en devenant mon confident, aujourd'hui j'ai plutôt le sentiment qu'il a joué les faux-culs avec moi pour justement prouver toute sa loyauté au roi Andrews. Sinon, quel intérêt aurait-il eu à se montrer si protecteur avec moi alors qu'il ne veut pas me l'expliquer ? Et pourquoi mettrait-il autant de temps à trouver les informations sur ma mère ? De plus, peu de personnes savaient quand je rentrais du Japon et auraient pu prendre ces clichés compromettants. Bref, il est un des principaux suspects et, s'il ne se défend pas davantage, c'est forcément qu'il a quelque chose à se reprocher.

— À partir d'aujourd'hui, j'ai décidé de m'entourer de personnes honnêtes sur qui je peux avoir confiance à cent pour cent. Il y a trop de zones d'ombre autour de vous qui me font douter. Je vous soupçonne de cacher quelque chose derrière votre air protecteur et, pour une raison que j'ignore, de ne pas avoir fait de réelles recherches sur ma mère. À part vous et Tina, personne dans mon entourage n'a connaissance de ma vie bordelaise et parisienne et...

Je regrette d'en avoir déjà trop dit et me mords les lèvres tandis qu'il referme la chemise cartonnée et se lève.

Impossible de savoir ce qu'il pense réellement. Cet homme est un mur insondable et, aussi incroyable que cela puisse paraître, même un licenciement et une tonne d'accusations ne le font pas ciller. Néanmoins, il est pâle et serre la mâchoire avant de me tourner le dos. Je m'oblige à rester aussi muet que lui jusqu'à ce qu'il ait passé la porte de mon bureau, puis je reprends ma respiration que j'avais inconsciemment interrompue.

*Round 1 terminé par KO. Passons au round 2.*

Troublé par le manque de réaction de Jorge, mais déterminé à ne pas me laisser aller aux remords, j'appuie sur l'interphone.

— Liv ! Où est mon père ?

— Toujours avec Hugues dans la salle de conférence n° 3. Tu peux peut-être leur proposer un PACS<sup>[19]</sup> ? ricane-t-elle avec ironie. Ce n'est pas toi qui m'avais dit qu'ils ne pouvaient pas s'encadrer ?

Ce n'est plus mon problème non plus. À partir d'aujourd'hui, j'arrête d'analyser le comportement humain et je fonctionne par élimination. Tu arrives à me convaincre de ta sincérité et donnes des arguments en béton, tu restes. Tu tiens des propos incohérents ou n'es pas capable de répondre à mes questions, tu gicles.

— Je viens de donner son protocole d'accord à Jorge. J'imagine qu'il te le rapportera signé pour éviter de repasser par moi. Si Hugues n'est pas clean<sup>[20]</sup>, il aura le droit au même sort.

— Thomas, je pense que...

Elle a tout à coup pris un ton solennel pour parler et je n'aime pas ça.

— Que quoi ? Ne me dis pas que tu vas lui trouver des excuses alors que tu ne cesses de l'accuser ?

— Pas du tout ! Je voulais juste te dire... n'essaie pas de devenir comme ton père... rigide et intransigent. Ce n'est pas ce Thomas-là que j'ai découvert ces dernières semaines. Te débarrasser de toutes les personnes que tu soupçonnes ne règlera pas le problème, puisque tu seras toujours dans le flou. Sans compter que celui ou celle qui t'en veut se vengera doublement.

J'y ai pensé. Mais j'accepte de prendre le risque. De toute façon, on ne peut pas me faire pire que ce que l'on m'a déjà fait. Je viens de démarrer une guerre froide et sans pitié, et peu important les dommages collatéraux.

— Ne t'inquiète pas, je sais où je vais.

En fait, je navigue à vue. Mais tant pis !

— Fais gober ce mensonge à qui tu veux Thomas, mais pas à moi. Pas après ce que j'ai entendu samedi soir chez Gin. Bref ! Je ne suis pas à ta place et je n'ai aucun conseil à te donner.

*Une parole comme j'aime !*

Je n'oublie pas la phrase d'Élisa qui déduisait que je vis dans un enfermement psychologique. Ça n'arrivera plus, c'est certain.

— Ça tombe bien ! Je te ne demande pas ton avis ! Prépare-toi, tu m'accompagnes, salle n° 3.

Je raccroche aussitôt et me lève avant de m'emparer de ma veste sur le dossier de mon fauteuil. Je suis toujours remonté comme une pendule et je compte bien en faire profiter ma prochaine victime.

Lorsque, j'arrive devant le bureau de ma collaboratrice, elle rit à gorge déployée au téléphone et j'en conclus qu'elle est avec Virginie. Dans un premier temps, je constate avec amertume que, pour certains, l'amour est beaucoup plus simple que pour d'autres. À moins que la connexion entre filles soit plus facile que l'hétérosexualité. Puis, comme la conversation s'éternise, je me

retiens de lui rappeler qu'elle est au bureau et pas au Club Med, et je me contente de rouler de grands yeux en grinçant des dents. Inutile de me mettre à dos la seule personne susceptible d'être de mon côté ici. Enfin j'espère...

— Je te laisse. Mon patron a l'air pressé aujourd'hui... OK ! je lui dis. Bises.

Au lieu de se dépêcher, Liv met un temps infini à boutonner sa veste de tailleur et à lisser son pantalon alors que je saute d'un pied sur l'autre sur le seuil de la porte.

*Elle se moque de moi ou c'est moi qui disjoncte ?*

— Pas la peine, lancé-je alors qu'elle cherche de quoi écrire. Les informations que j'ai à fournir n'ont pas besoin d'être mises par écrit.

Liv acquiesce, mais comme elle a l'habitude de n'en faire qu'à sa tête, elle prend quand même un bloc-notes et un stylo avant de sortir de son bureau.

— Ton père n'aurait pas attendu si longtemps.

— De quoi tu parles ?

— Il m'aurait sommé de raccrocher sur-le-champ, fait-elle remarquer avec un air innocent qui augmente mon énervement.

— Je ne suis pas mon père ! OK ?

— C'est exactement ce que je voulais t'entendre dire.

Je grogne. Si Liv a décidé de jouer avec mes nerfs, elle n'a pas choisi le bon jour.

Devant la porte de la salle de conférence, elle s'arrête.

— Après vous, Monsieur Andrews ! continue-t-elle en mimant une courbette moqueuse.

*Elle se fout de ma gueule !*

— Ça suffit, Liv !

Pour couper court à cette discussion idiote, j'ouvre la porte en grand et ignore ses ricanements dans mon dos.

— Bonjour, Thomas, commence mon père assis à la grande table centrale.

Notre dernier tête-à-tête plutôt houleux aurait-il reconnecté les neurones de la politesse dans le cerveau psychorigide du roi Andrews qui n'a pas dû me dire « bonjour » depuis des années ?

Sans montrer ma surprise, je le salue de la tête, puis je me tourne vers Hugues qui, juste en face, se frotte l'aile du nez.

— Je me permets de venir participer à votre entretien.

— Tu es le directeur. C'est normal, répond encore mon père.

D'habitude si hautain, il est presque trop poli et je n'aime définitivement pas ça. Sur mes gardes, je l'observe du coin de l'œil avant de m'asseoir à côté de lui. Il n'a pas intérêt à me le faire à l'envers, car aujourd'hui je ne suis vraiment pas d'humeur.

Je prends la même pose guindée que lui et fixe mon nouveau directeur du bonheur dont les pupilles brunes brillent d'une lueur étrange. Je ne saurais dire s'il est simplement anxieux d'être seul face à deux Andrews ou si autre chose le préoccupe. Quoi qu'il en soit, il frotte ses mains entre elles avec nervosité et Liv, qui s'est installée près de moi, a dû remarquer la même chose, puisqu'elle ne le quitte pas des yeux non plus.

— Bien, commencé-je, je voulais vous voir tous les trois pour évoquer avec vous un point crucial. Je déplore le manque de sécurisation de nos locaux. Ce matin, j'ai contacté une société spécialisée dans la domotique. Le responsable devrait arriver d'ici une heure. Liv se chargera de le recevoir et de lui faire visiter les bureaux. N'essayez pas de connaître sa manière de procéder et les lieux stratégiques de mise en place de caméras, il a pour consigne de ne donner aucune information à qui que ce soit sur le réseau qu'il mettra en place. Hormis à moi.

— Alors, pourquoi en parler ? me coupe mon père.

— Parce que vous êtes en droit de connaître l'existence à venir de ce système. C'est tout. Avez-vous des questions ?

Liv secoue la tête, un sourire satisfait au coin des lèvres. Samedi soir, c'est elle qui m'a soumis l'idée de mettre les bureaux sous surveillance et je dois dire que je me demande pourquoi Jack n'a rien prévu de ce genre pendant la réfection de la Tour. Lui et sa suspicion maladive n'ont pas été les meilleurs sur ce coup-là.

— Oui une ! intervient Hugues. À partir de quand ce sera opérationnel ?

— Si tout se passe bien, la semaine prochaine. Des agents spécialisés devraient intervenir pendant le week-end pour ne déranger personne. J'ai demandé une mise en place rapide. Autre chose ?

Même si j'ai déjà préparé une tonne de répliques, j'attends avec une pointe d'appréhension que Jack trouve à redire à ma décision et je profite du silence provisoire pour me concentrer sur mon directeur du bonheur qui n'a pas l'air si heureux que ça.

— Aucune n'est utile, Thomas. Tu diriges. Tu décides. Je pense que la discussion est close.

Abasourdi par les paroles de mon père, je le regarde se lever et fixe la main bienveillante qu'il pose sur mon épaule.

*C'est quoi ça ? S'il a l'intention de me faire avaler une couleuvre avant la fin de la journée, il est mal barré.*

— Je serais indisponible pendant quelques jours, termine-t-il avant de saisir la poignée de la porte.

— Papa !

— Je n'ai pas le temps.

— Papa merde ! Écoute-moi deux minutes, insisté-je en bondissant hors de mon siège alors qu'il s'apprête à sortir.

Après tout, si « je décide », je ne veux pas qu'il s'en aille avant d'en avoir terminé avec ce que j'ai à lui dire à lui aussi. Je comptais le faire après cette courte réunion, mais je me contenterai du milieu du couloir pour lui annoncer la nouvelle.

— Je t'écoute.

Son air suffisant est revenu au grand galop et il me toise maintenant en soupirant. C'était trop beau pour durer.

— J'ai licencié Jorge aujourd'hui et j'ai besoin de Steve jusqu'à demain soir.

— Ça tombe très mal j'en ai besoin aussi. Aujourd'hui.

Est-ce que je devrais être surpris qu'il ne montre ni compassion ni étonnement au départ de mon chauffeur ?

Je souffle d'exaspération, car mon manque d'indifférence m'énerve. Si je pouvais être comme lui, ou comme Jorge, et arriver à rester stoïque en toutes circonstances, j'aurais gagné en crédibilité aux yeux de tous.

— Papa ! C'est très important.

Je croise les doigts dans mon dos pour qu'il n'aille pas jusqu'à me demander pourquoi, sinon c'est mort, il n'acceptera jamais. Mais, contre toute attente, il n'insiste pas et, au contraire, avance même quelques arguments personnels pour justifier son refus :

— Les médecins français font partie des meilleurs au monde. Je dois subir des examens à l'hôpital et y séjourner quelques jours avant de rentrer chez moi. J'ai besoin de Steve pour m'y conduire. D'ailleurs, il doit m'attendre, et si je continue cette discussion inutile, je vais finir par

être en retard pour mon admission. Tu sais à quel point j'aime la ponctualité.

Je suis de plus en plus étonné par son comportement, mais je ne compatiss pas une seconde sur sa maladie. Tout ce qui m'intéresse, c'est de pouvoir bénéficier de son chauffeur. Aujourd'hui ! Alors œil pour œil dent pour dent maintenant. Liv a beau me dire que je ne suis pas comme mon père, je me force à l'être, puisqu'il n'y a que comme ça qu'il m'entend.

— Et alors ? Steve ne va pas te border ce soir non ? J'ai juste besoin qu'il ne quitte pas son service tout de suite. Il joue les V.S.L<sup>[21]</sup> jusqu'à l'hosto et ensuite il revient aux bureaux. Ça te va ?

Je soutiens son regard noir et ne relâche l'air emprisonné dans mes poumons que lorsqu'il acquiesce.

Parfait ! Me voilà soulagé d'un poids. Je n'ai plus qu'à attendre patiemment le retour de ce grand bavard de Steve.

Je m'abstiens de formule de politesse et abandonne mon père dans le couloir pour pénétrer à nouveau dans la salle de conférence. Liv est debout devant la fenêtre. Je balaie la pièce du regard.

— Où est Hugues ?

— Il est retourné dans son bureau ! rétorque-t-elle un peu moqueuse. Je crois qu'il sent le vent tourner. Tu as remarqué qu'il était tout blanc. Je crois qu'il a compris qu'un truc peu sympathique lui pend au nez.

Je hausse les épaules. Peu importe la couleur de sa peau et le lieu où il se trouve, il ne m'échappera pas lui non plus.

— Enfin bref ! reprend ma collaboratrice avec un sourire en coin. J'ai une commission pour toi.

Inquiet du ton mystérieux qu'elle emploie, je l'interroge du regard.

— Gin m'a appris qu'à la fin du mois tu allais avoir trente ans et elle envisage...

Je m'incline en avant et pose les deux mains à plat sur la grande table en soupirant. Je me demande quelle idée m'a pris de la présenter à Virginie. OK, Liv a cessé de me coller au bureau et son début d'histoire avec mon amie a l'air de lui être bénéfique, mais pour le moment, mon anniversaire est le cadet de mes soucis.

— Vous êtes gentilles toutes les deux, mais n'essayez pas de me faire de surprise. Je n'ai aucune envie de fêter quoi que ce soit, avec qui que ce soit. Est-ce que c'est clair ?

— Très bien ! râle-t-elle, son regard vissé dans le mien. Je préfère définitivement le Thomas alcoolisé de samedi soir que le pseudo Thomas Andrews Junior qui veut d'un seul coup être le clone de son père.

*Elle ne va pas recommencer ?*

— Le Thomas d'avant n'existe plus et il va falloir t'y faire !

— Comment ça ? Tu as décidé de faire vœu d'abstinence dans tous les domaines par exemple ?

Son air perplexe ne me surprend pas, Virginie et David ont dû lui raconter mes exploits passés. Mais justement, ce n'est plus d'actualité. Surtout depuis que je suis tombé sur le journal intime d'Élisa. Terminées toutes mes conneries, l'alcool et le reste. Ma seule chance de la récupérer est de devenir un homme bien. Sérieux et responsable. Celui que mon père a toujours espéré que je sois. Seulement, ce n'est pas pour lui que je compte le faire, mais uniquement pour elle.

— J'ai décidé de m'éloigner de l'alcool et autres dépendances destructrices. J'ai deux priorités maintenant : trouver le connard qui a pourri ma vie et récupérer Élisabeth. Pour ça, j'ai besoin de toute ma lucidité.

— Thomas ! Tu ne peux pas devenir un autre pour tenter de changer les choses, tu...

— C'est sans discussion !

Je tape du poing sur la table et la fixe alors qu'elle soupire d'exaspération. Bien trop accaparé par mon prochain face à face pour tergiverser plus longtemps sur le sujet, je ne réagis pas quand elle quitte la pièce en claquant des talons.

Par automatisme, je réajuste les pans de ma veste et resserre ma cravate. Puis j'inspire lentement pour faire descendre la pression qui s'est accumulée dans mes veines et, en trois enjambées, je suis devant le bureau de mon directeur du bonheur.

*À nous deux Hugues !*

J'ai l'intention de la jouer fine avec lui, car autant il était simple de licencier Jorge en invoquant « x » ou « y » raisons, autant avec lui je ne peux pas me contenter de simples doutes. D'abord parce qu'il a tenu mon rôle pendant quelque temps et connaît la société aussi bien que moi, voire mieux. Ensuite, parce que c'est un employé très compétent qu'il serait difficile de remplacer au pied levé.

J'ouvre la porte sans m'annoncer.

— Tu as un moment pour reparler des différentes idées que j'ai mises en place pour mon nouveau poste ? dit-il quand je pénètre à l'intérieur.

Il fouille dans la montagne de papier qui l'entoure, quand je pose ma main sur la pile et le stoppe dans son élan.

— Je ne suis pas venu pour ça. Je t'avoue qu'aujourd'hui, je n'ai guère de temps à te consacrer. Cependant, j'ai beaucoup réfléchi. Il y a quelques semaines que nous travaillons ensemble et je remarque que nous ne nous connaissons que très peu.

— Le travail, toujours le travail, ricane-t-il, en basculant sur son siège.

— Nous pourrions déjeuner ensemble demain midi. Qu'en penses-tu ? Il y a, à deux pas d'ici, une brasserie très sympathique qui sert un déjeuner rapide.

Hugues plisse les yeux vers moi comme s'il cogitait, puis il referme le dossier qu'il venait d'ouvrir et pousse un long soupir las.

— Eh bien... j'ai pas mal de boulot en retard. Alors... j'ai une autre idée, même si je ne suis pas certain que tu acceptes.

— Dis toujours.

— Vendredi soir, ma sœur vient passer le week-end à la maison...

*Il ne peut pas être en train de me proposer un rencart avec sa frangine quand même ?*

Devant mon air surpris, Hugues se met à toussoter et se frotte le nez. J'ai remarqué qu'il avait ce tic lorsqu'il n'était pas à l'aise et je me demande tout à coup ce qu'il peut manigancer.

— Je t'invite à dîner chez moi, si tu le veux bien... je...

— Je te coupe tout de suite Hugues...

— Non ! Non ! ricane-t-il alors que je n'ai pas terminé de parler. Ce n'est pas ce que tu crois. Je sais que tu as une petite amie et je n'ai pas l'intention de te mettre dans les pattes de ma sœur. Elle est beaucoup trop chiant. Simplement, j'en ai un peu assez de me retrouver en tête-à-tête avec elle. En ce moment, je me la farcis un peu trop et une compagnie masculine me ferait du bien. C'est une invitation purement égoïste, car c'est à moi que je pense en fait quand je te propose de venir dîner, pas à elle. Alors ? Qu'en dis-tu ?

Je m'interroge sur sa sincérité et plisse les yeux pour prendre au mieux la mesure de ses paroles et de ses gestes. Ses mains ne tremblent pas. Son regard n'est pas erratique, mais au contraire, bien accroché au mien. S'il a quelque chose à voir avec mes problèmes, je reconnais que c'est un acteur hors pair ou un sacré malin. Je n'avais pas prévu de composer avec sa frangine, mais au moins, en cas de conflit, il a des chances d'échapper à un coup de poing dans la gueule.

Pris à mon propre piège, je me vois contraint d'accepter sa proposition :

— S'il n'y a aucun sous-entendu, c'est d'accord.

— Parfait ! Vendredi, je dois aller la chercher à Roissy à 19 h 35. On peut dire... hum... 21 h chez moi ?

— Ça m'a l'air bien. On en reparle de toute façon.

Je hoche la tête en sortant, groggy par sa gentillesse alors que Liv s'en méfie tant.

Le round 2 est en instance et je vais avoir un mal fou à jouer les hypocrites le reste de la semaine, mais advienne que pourra. J'ai le temps de peaufiner la manière d'aborder ce dîner à trois.

Je sors mon téléphone de la poche de ma veste et consulte l'heure, non sans jeter un œil sur mes messages et mes mails au cas où... Mais là, c'est une pure utopie. Il me reste une heure avant d'entamer mon troisième combat de la journée et il n'est pas des moindres.

En effet, ce matin, Tina m'a appelé, elle monte sur Paris pour visiter un appartement. Elle veut mon avis et m'a donné rendez-vous sur place. Une véritable aubaine pour moi dans ma chasse à la vérité.

*À nous deux ma belle !*

\*\*\*

Les mains jointes sur mon abdomen et dos tourné à mon amie, je regarde à travers la grande baie vitrée du double séjour. J'ai écouté Tina me vanter les mérites de ce logement pour ne pas la braquer. J'ai tâté le terrain pour savoir quelle attitude adopter avec elle. Et maintenant que la visite est terminée, elle est toujours si enthousiaste à l'idée de son futur déménagement que j'ai un moment d'hésitation à mettre les pieds dans le plat et à plomber l'atmosphère.

Si elle n'est pour rien dans cette histoire ? Si je me suis fait un film en pensant qu'elle est de mèche avec Jorge ?

— Je suis à deux stations de métro de l'agence et très près de chez toi aussi. Qu'est-ce que tu en penses ?

Sa voix résonne dans la pièce vide et me tire de ma réflexion. Je me retourne et fais face à son sourire éclatant. Il y a plusieurs semaines que je n'ai pas vu ses grands yeux noirs aussi pétillants. Pourtant, je ne peux pas rester avec des doutes. Il faut que je sache. Maintenant.

Dans l'incertitude la plus totale, je plonge mes poings dans les poches de mon pantalon et fixe ses lèvres qui s'étirent jusqu'à ses oreilles.

— Pourquoi n'as-tu pas voulu que je t'aide à trouver un appartement ? Je te l'ai proposé plusieurs fois pourtant.

Pendant quelques secondes, elle me reluque le sourire figé, puis elle éclate franchement de rire.

— Mon chéri, ne me dis pas que tu es jaloux de ne pas avoir pu mettre ton grain de sel ?

*Bordel ! Ce que je peux détester qu'une question en amène à une autre.*

— Pourquoi ?

J'insiste avec autorité et enfonce mes mains plus profondément, essayant de faire au mieux pour contenir ma colère qui grimpe. Mais mon pouls s'accélère et Tina n'y met pas du sien, car au lieu de me répondre clairement, elle continue avec ses interrogations :

— Ça ne va pas ? s'inquiète-t-elle, le visage soudain fermé.

*Bordel ! Non ! C'est le moins que l'on puisse dire !*

Cette fois, je grince les dents pour ne pas me mettre à crier.

— Ma question est assez claire il me semble, non ? La réponse peut l'être tout autant. Pourquoi ?

Sous l'effet de la surprise, elle ouvre grand la bouche et se met à danser d'un pied sur l'autre. Puis, nerveuse, elle boutonne et déboutonne la veste de son tailleur pantalon, m'apportant la confirmation qu'elle me cache bel et bien quelque chose.

Je cramponne mon paquet de cigarettes fourré dans ma poche.

*Putain ! Est-ce que les clopes font aussi partie des dépendances nocives que j'ai décidé d'éliminer de ma vie ou est-ce que je peux quand même envisager de m'en griller une ?*

De colère, je l'écrase entre mes doigts.

— Bordel Tina ! Ce n'est pas un secret d'État quand même. Est-ce que tu vas me dire pourquoi tu n'as pas voulu de mon aide ?

— Hey ! s'insurge-t-elle soudain sur la défensive ! Tu n'as pas besoin de monter sur tes grands chevaux pour si peu ! Je... je n'étais plus très sûre de vouloir déménager. Voilà !

*Tiens donc !*

J'avance d'un pas en la fixant droit dans les yeux.

— Oh ! Tu as peur de quelque chose ? Tu as des remords ?

— Mais enfin, c'est quoi le problème ?

Elle claque ses talons sur le plancher.

*Pour un peu, elle se vexerait et ne va pas tarder à hausser le ton plus que moi ! Je rêve !*

— Ne fais pas l'innocente. Si tu n'avais rien à te reprocher, tu ne monterais pas dans les tours comme ça.

— Tu as fini de tourner autour du pot ? Dis-moi ce que tu me reproches, merde à la fin ! Tu n'as pas baisé à ton aise ce week-end, c'est ça ?

*Nous y voilà !*

Sa jalousie est de retour, dans toute sa splendeur. Elle vient de sortir la phrase de trop. Celle qui, malgré ma volonté, me fait sortir de mes gonds.

— Ne redis jamais ça ! crié-je en agrippant fermement son avant-bras.

*Si elle n'était pas une femme, elle aurait pris mon poing dans la figure !*

Je resserre mes doigts sur son poignet et fais grincer ma mâchoire de colère alors qu'elle se débat pour se libérer.

— Aïe ! Tu me fais mal ! T'es malade.

*Complètement !*

Depuis le départ d'Élisa, j'ai perdu toute rationalité. Cependant, tant que je n'aurais pas démêlé cette histoire, il n'en sera pas autrement.

— Répondre à cette putain de question, c'est trop te demander ?

— Je viens de le faire ! insiste-t-elle en tirant sur son bras pour se dégager.

— Tu veux me faire gober que tu hésitais à venir t'installer à Paris alors que ce contrat de mannequinat, c'est ton rêve depuis des années ? Ne te fous pas de ma gueule !

— Je ne suis pas sourde ! hurle-t-elle pour couvrir mes cris. C'est toi qui te fous de moi ! Je ne sais même pas pour quelles raisons tu es prêt à mordre et je devrais me plier à ton humeur à la noix ? Non, mais tu rêves là ! J'étais impatiente de te montrer mon futur appartement et d'avoir ton avis. Maintenant, je me dis que j'aurais mieux fait de me débrouiller toute seule jusqu'au bout.

— Tu croyais que je n'ai pas tiré une croix sur le passé ? Putain merde ! Je t'ai dit que je l'aimais. Bordel !

— Qu'est-ce que tu racontes ?

Plantée au milieu du séjour, elle me fusille du regard, alors que, de mon côté, je me mets à arpenter la pièce de long en large pour me calmer en fourrageant dans mes cheveux.

— Mon Dieu, mon chéri ! soupire-t-elle devant mes grognements à répétition. Tu as tellement changé depuis...

Je ne peux pas supporter qu'elle en rajoute. Je reviens à la charge et harponne à nouveau son poignet.

Deuxième phrase en trop. À la troisième, je ne réponds plus de rien !

— Depuis quoi ? Depuis que j'ai rencontré Éliisa, hein ? Ce n'est pas la première fois que tu me le dis, mais tu dois être contente puisqu'elle s'est barrée. Tu n'attendais que ça en espérant prendre sa place dans mon lit, c'est ça ? C'est pour cette raison que tu ne cherchais pas activement un appartement ?

Nous nous fixons et ni elle ni moi ne baissons les yeux. Une palette de sentiments se succède dans ses iris. De la surprise d'avoir été démasquée ? De la déception parce que je ne vais pas dans son sens ? De la colère parce que j'ai été plus fort qu'elle ? Quoi qu'il en soit, ses prunelles noires se mettent à briller de plus en plus intensément et je ne lâche pas son poignet malgré ses multiples tentatives pour se libérer.

— Avoue que mon analyse tient la route ! insisté-je, certain qu'elle va craquer avant moi.

— Tu délires ! souffle-t-elle à deux doigts de pleurer. Je pensais que tout était clair entre nous.

— Quelle est ta défense ?

— Vous... vous deviez emménager ensemble. J'étais contente pour vous, tu le sais très bien. Que... que s'est-il passé ?

— Insuffisant ! Commence par me donner une bonne raison de penser que tu n'es pour rien dans le départ d'Éliisa.

— Mais enfin ! Je te jure que je n'ai rien fait contre elle.

Elle tire sur son bras d'un coup sec et recule jusqu'à la cloison avant d'essuyer une larme qui roule sur sa joue. Si elle croit que ses larmes de crocodile vont me faire baisser d'un ton, elle se met le doigt dans l'œil jusqu'au coude. Au contraire, je reviens à la charge et plaque mes paumes de chaque côté de sa tête.

— Fais ce que je te demande, putain ! Réponds à ma question ! Tu m'as déjà fait le coup une fois en me jurant tes grands dieux que tu n'étais pas amoureuse de moi. Tu t'en souviens ?

— Je me suis excusée, Thomas. Je t'ai dit que j'étais désolée des dizaines de fois. Je croyais avoir retrouvé ta confiance depuis.

— La confiance se mérite et pour le moment, tu n'as pas atteint le haut du podium. Alors, si tu n'as rien à te reprocher, crache le morceau. Et je te préviens, tu as intérêt à être très, très convaincante.

Je souffle comme un animal enragé contre le corps de Tina qui faiblit peu à peu face à mes menaces et se met à trembler.

Pourquoi faut-il qu'avec les femmes les discussions soient toujours aussi compliquées ? Avec un mec, ça passe ou ça casse, mais au moins, on est très vite fixé.

— Je... J'ai hésité longtemps à prendre un appartement... à cause de Nicolas.

*Il ne manquait plus que lui au tableau ! Qu'est-ce qu'il vient faire là-dedans celui-là ?*

— Mais encore ?

— En fait, m'éloigner de lui me serre le cœur et... je n'ai pas très envie que la distance nous sépare définitivement. Tu sais ce que c'est. On se voit de temps en temps et puis de moins en moins. Chacun fait de nouvelles rencontres... Nicolas a beau me dire que ce boulot est la chance de ma vie, je n'arrive pas à être totalement sereine.

Là c'est sûr, je ne comprends plus rien à la gent féminine. Il y a quelques semaines de cela, elle était raide dingue de moi au point de mettre en place un stratagème pour me séparer d'Élisa. Maintenant, elle m'annonce qu'elle en pince pour un mec dont elle n'a fait aucun cas pendant des mois. Je recule et gratte dans ma chevelure ébouriffée en entamant des va-et-vient au beau milieu du séjour.

*Elle me fait quoi là ?*

— Tu es en train de me dire que tu es tombée amoureuse de Nico en quelques jours et que tu es prête à remettre ton avenir en question à cause de lui ?

— Euh, je pense que tu n'es pas très bien placé pour me faire la morale à ce sujet, tu ne crois pas ?

Sa remarque m'entraîne dans un rire nerveux.

Pathétiques. Nous sommes pathétiques l'un comme l'autre avec la gestion de nos sentiments.

— Enfin, j'espère que j'ai pris la bonne décision, termine-t-elle dans un soupir. Nicolas refuse que je modifie mes plans de carrière. Mais...

— Il a raison.

Je souffle ma réponse parce que, moi-même, je ne crois pas à ce que je dis.

Jusqu'où aurais-je été capable d'aller, moi, pour ne pas risquer de perdre Élisa ? Si j'avais dû faire un vrai choix entre elle et ma carrière, que se serait-il passé ? En y réfléchissant bien, je n'ai jamais envisagé de mettre mon ambition de côté par amour. Je voulais tout. Elle et ma réussite professionnelle. Seulement, le résultat de mon égoïsme est plus que convaincant. Y'a pas à dire.

— Thomas, je ne suis pas naïve. Nous savons tous les deux que le sexe entretient une relation. Et puis, cette ville est une mine de tentations. Je n'ai pas peur de ce que Nicolas pourrait faire loin de moi, mais plutôt de ce que je serais capable de faire dans un moment de solitude. Tu me connais. Lui est beaucoup plus confiant. Il est persuadé de pouvoir trouver un emploi ici et de me rejoindre vite. Je suis bien placée pour savoir que le boulot ne court pas les rues, alors je n'espère pas grand-chose dans l'immédiat et c'est ce qui m'inquiète.

Elle soupire encore et encore, alors que je continue à arpenter la pièce. Bien loin de m'intéresser au fond de son problème, j'analyse plutôt ce qui en découle.

OK ! Si elle n'est pour rien dans ce qu'il m'arrive, qu'en est-il de Jorge ? Est-ce que je me serais trompé sur toute la ligne ?

Non ! Non ! Impossible qu'il n'ait pas une responsabilité dans cette histoire, sinon il aurait essayé de plaider sa cause au lieu de partir la queue entre les jambes.

J'en viens à me demander si Liv n'a pas raison. Hugues pourrait être la tête pensante de cette histoire, avec mon chauffeur dans le rôle de l'exécutant. Mais pourquoi bordel ? Pour prendre ma place ?

*Je la lui laisse, putain !*

Sans le faire exprès, je viens d'avoir la réponse à la question qui trotte dans ma tête depuis plusieurs minutes.

*Ouais ! Pour Éliisa, je suis prêt à tout abandonner.*

J'arrête de gesticuler et me plante devant Tina qui pleure en silence. J'essuie une larme sur sa joue et lui prends la main.

— Je suis désolé d'avoir douté de toi. Je ne suis pas dans mon état normal depuis ce week-end et je vois le mal partout.

Si avant, elle aurait collé sa tête sur mon épaule, là elle garde ses distances et cherche à happer mon regard fuyant.

— Explique-moi ce qu'il s'est passé pour qu'elle soit partie si vite. Vous aviez l'air si fusionnels tous les deux. Je ne comprends pas. Je peux... peut-être t'aider ?

*M'aider ?*

Je crache un rire jaune. Je ne peux compter que sur moi-même pour trouver la solution à mon problème. Liv a beau me répéter que je ne suis pas comme mon père. Il va falloir qu'elle reconnaisse que si. S'il y a un point sur lequel je semble être maintenant d'accord avec Jack, c'est sur le fait de ne jamais déléguer les choses importantes pour être certain du résultat.

— Je suis toujours ta meilleure amie non ? Nous sommes deux cons tous les deux.

Moi bien plus qu'elle encore ! Sinon je n'aurais pas été jusqu'à la soupçonner ! Pendant longtemps, j'ai adoré être sur le fil du rasoir avec elle, et vivre cette amitié amoureuse qui étonnait tout le monde. Je n'ai jamais rien eu à lui reprocher jusqu'à ces dernières semaines. Bien au contraire.

Partagé entre ma décision de me débrouiller seul et celle d'apprécier le soutien de Tina, j'ordonne à mon cerveau d'arrêter son analyse lancinante. Je dois faire un choix et celui du cœur est plus fort que tout.

Je m'assois en tailleur sur le plancher vitrifié et, tandis que j'inspire un bon coup, Tina m'imites et pose affectueusement ses mains sur mes genoux. Je suis prêt à me lancer dans le vide sans savoir si mon parachute va réellement s'ouvrir.

Sans m'arrêter, je crache l'enfer dans lequel je suis tombé. D'abord, je lui parle des clichés reçus par Éliisa et le mal que j'ai eu à la convaincre de me rejoindre malgré tout à Paris. Ensuite, je lui fais part du déjeuner foireux avec mon père, et j'en viens à cette putain de sex-tape, suivie du départ en catastrophe de celle qui était censée partager ma vie dans moins de deux semaines. Puis je lui énumère la liste des suspects qui ont traversé mon esprit – Jack, Jorge, Hugues, David et même elle - et les décisions radicales que j'ai prises. Enfin, je termine par cette douleur atroce qui m'accompagne jour et nuit depuis qu'Éliisa m'a quitté.

— Mon Dieu, Thomas ! Quand je pense que tu as cru que je pouvais être capable d'horreurs pareilles !

— Je ne sais pas quoi te dire, ma belle. Je suis sincèrement désolé. Je n'ai trouvé personne d'autre qui aurait pu être au courant de mon voyage au Japon, savoir où habitait Éliisa et, en même temps, connaître l'existence de cette vidéo alors que moi-même je n'en savais rien. Tu te rends compte quand même que ça date de plusieurs années cette histoire ? Il n'y a que David et toi qui aviez entendu parler de Saskia. Lui me jure aussi qu'il n'y est pour rien là-dedans. Alors qui aurait pu préparer ça depuis si longtemps ? Et pourquoi ?

— Je n'ai pas vu Saskia depuis longtemps, mais c'est la fille la plus adorable que je connaisse. Bon ! Vous n'avez pas été très malins avec cette histoire de pari. Mais, elle ne ferait pas de mal à une mouche.

— Je t'avoue que je n'ai pas eu l'occasion de la connaître plus que... enfin, tu comprends... N'empêche qu'elle est hôtesse d'accueil à l'hôtel Cripton. Là où mon père a planté son QG français, et je doute que ce soit une coïncidence. En même temps, lui affirme qu'il n'a rien à voir là-dedans non plus, et pour une fois, je suis prêt à le croire. Il est tellement égocentrique qu'il n'aurait pas hésité à m'avouer que c'était lui le cerveau de cette histoire. Surtout maintenant que je suis au fond du trou. Putain ! Je ne sais plus quoi penser.

La seule chose que je suis capable de réaliser, c'est le vide laissé par l'absence d'Élisa. Ce trou béant qui écartèle mon cœur et gêne ma respiration. Elle était ma faiblesse et ma force. Elle bousculait mes habitudes, contrariait mes certitudes et apaisait mes douleurs. Elle me donnait envie de devenir meilleur. De me battre pour moi. Pour elle. Pour nous...

Le bruit des ongles de Tina qui pianotent sur le parquet me ramène au moment présent. Je lève la tête et regarde sa bouche se tordre dans tous les sens comme lorsqu'elle réfléchit elle aussi.

— Donc, si je récapitule, il ne reste plus grand monde à soupçonner...

Elle se met à compter sur ses doigts manucurés :

— Si tu es sûr de David et que tu crois ton père sur parole... Il reste ce Hugues et... Saskia elle-même. Sauf que je ne vois pas du tout quelles pourraient être ses motivations...

*Cette fille, putain ! Je ne connais même pas son nom de famille. Avec combien de femmes, ai-je couché sans savoir leur identité !*

Baiser. Baiser. Il n'y avait que ça qui comptait. Et aujourd'hui, quelqu'un m'a baisé dans les grandes largeurs.

— À moins que se montrer nue l'excite, termine-t-elle en jouant des sourcils, l'œil soudain lubrique.

— Arrête tes conneries ! Tu sais que j'adore le sexe, mais... il me semble que c'est un peu dégradant pour elle de faire circuler une vidéo pareille. OK ! Je n'ai pas été très correct avec elle, je n'aurais pas dû jouer avec les sentiments. Mais je ne vois pas pourquoi elle aurait attendu aussi longtemps pour se venger si elle avait les moyens de le faire avant.

— Bon, je ne sais pas si ça peut mener à quelque chose. Mais... mon amie, Olga Steinter, m'a invitée à assister à un défilé en fin de semaine. C'était ma photographe et celle de Saskia à l'époque. J'avais prévu de partir en week-end avec Nicolas grâce à la box que tu m'as offerte pour mon anniversaire, mais c'est le premier événement qu'elle organise avec une styliste et elle compte beaucoup sur ma présence. D'autant que c'est un peu « hors saison » puisque, d'habitude, les défilés ont lieu en janvier. Alors... Bref ! Je pourrais en profiter pour lui glisser deux mots sur cette fille. Je suis prête à parier qu'elle aura des infos. Je peux tenter le coup ? Et puis, en attendant pourquoi tu ne retournes pas au Cripton pour lui parler ?

Je lui réponds que je l'ai fait samedi et que, lorsque je me suis aperçu qu'elle était enceinte, j'ai eu peur de m'être trompé sur son compte. Puis, je lui explique que, ce matin, j'ai eu des remords et, lorsque j'ai contacté l'accueil de l'hôtel par téléphone, on m'a informé que Saskia avait quitté ses fonctions aujourd'hui même.

— Étrange non ? terminé-je en me levant pour dégourdir mes jambes. D'autant qu'apparemment, elle a pris la précaution de prévenir le personnel pour qu'il ne divulgue pas ses coordonnées.

— Tu as raison. Bizarre.

Tina se met sur ses pieds, époussette un peu son pantalon, puis elle pose un léger baiser sur ma joue.

— Je vois ce que je peux faire et je te tiens au courant. Ça te va ?

Je hoche la tête en soupirant. Comment est-ce que j'ai pu douter d'elle à ce point ?

— J'ai même une meilleure idée encore, s'exclame-t-elle dans un sourire. Tu peux m'accompagner. Je suis sûre qu'Olga appréciera de te rencontrer.

— Sans façon ma belle. Je n'ai pas le cœur à regarder des filles parader. Et puis... je te fais confiance.

Le sourire de Tina s'étire jusqu'à ses yeux. Elle m'embrasse à nouveau sur la joue, puis elle fait un tour complet sur elle-même.

— Alors cet appart ? Tu me donnes ton avis quand même ?

— Parfait ! affirmé-je dans un clin d'œil. Entrée à code, parking privé sous-terrain, belle situation, beaux volumes, prestations de luxe et loyer raisonnable. Je n'aurais pas trouvé mieux.

— Bon ! Alors, même si tu es un enfoiré de première, je t'aime quand même.

Aussitôt, elle saute à mon cou et j'hésite un peu à la prendre dans mes bras. Mais, après tout, si je ne peux pas faire confiance à ma meilleure amie, en qui le ferai-je ?

## Élisa

Si quelqu'un m'avait dit qu'un jour je n'apprécierais ni mon canapé, ni la chaleur de mon chat d'amour blotti contre mon ventre, ni une quelconque musique d'ambiance, j'aurais craché le rire le plus sarcastique du monde. Pourtant, ce soir, je ne supporte aucun des trois et j'aimerais juste que les tambours, qui se sont logés dans ma boîte crânienne, arrêtent de taper et que les vagues de frissons cessent de déferler dans tout mon corps.

Allongée sur mon canapé, la tête enfoncée dans un coussin, je remonte mes genoux contre ma poitrine et m'enroule dans le plaid, obligeant Sam à quitter sa place contre moi.

*Je savais que j'avais attrapé la crève samedi dernier ! Je le savais !*

— Vous avez une belle bronchite Mademoiselle. Il vous faut du repos.

Le médecin que j'ai appelé en rentrant de cours gribouille sur son ordonnancier et je tourne péniblement la tête vers lui.

— Je vais être malade combien de temps ?

— Une bonne semaine.

— Impossible ! Je dois être en pleine forme samedi pour le défilé.

Je crie et commence à tousser tandis que Justine grogne devant l'évier en me lançant un regard sombre.

— Je vais rajouter des corticoïdes à vos antibiotiques. Cela devrait être suffisant pour vous remettre d'aplomb.

Je soupire de mécontentement, je n'aime pas le conditionnel. Il *faut* que je sois rétablie avant la fin de la semaine. C'est une o-bli-ga-tion !

Comme une vieille fumeuse de gitanes, je m'étouffe presque alors que le médecin se tourne vers mon amie.

— Ce serait bien qu'elle puisse commencer son traitement dès ce soir, lui conseille-t-il. Elle a une forte fièvre et si elle tient tant à être sur pied ce week-end, il ne faut pas traîner.

Je me recroqueville un peu plus dans les coussins et lance un regard de chien battu à Justine qui s'occupe maintenant des papiers et du paiement de la consultation.

Il me reste quatre jours pour retrouver la pêche. Ça va le faire ! Il faut que ça le fasse !

*Ben pour le moment, c'est pas gagné ! Tu es en pleine agonie.*

Je vais prouver à cette conscience débile qu'elle a tort et que je peux m'en sortir sans elle. Ce n'est pas une petite bronchite qui aura ma peau.

— Te voilà en vacances avant l'heure ! s'exclame mon amie quand le médecin franchit la porte. Je m'occupe de tes médicaments parce que je n'ai pas l'intention de te laisser à l'article de la mort, mais après, il faudra te contenter de SMS et de coups de fil. Je n'ai pas envie d'attraper ta cochonnerie.

— Si ça se trouve, c'est trop tard.

— Parle pas de malheur !

La lueur de panique qui brille dans ses yeux alors qu'elle enfile son manteau arrive à m'arracher un petit rire moqueur, mais augmente aussi la cadence des fichus tambours qui ont envahi mon cerveau et je me mets à grimacer de douleur.

Justine serait-elle hypocondriaque ?

— Les meilleures amies partagent tout, non ?

— Pas tout à fait, objecte-t-elle en levant un sourcil. Je n'ai par exemple aucune intention de te prêter Antoine.

*Qu'est-ce qui lui prend ? C'est moi qui suis fiévreuse et c'est elle qui disjoncte ?*

— Justine, tu m'énerves !

Discrétion Zéro a encore trop parlé, mais pour une fois elle s'en rend compte. Elle pince ses lèvres et n'use pas davantage de son humour alors que je baisse la tête pour ne pas lui montrer les quelques larmes qui perlent au bord de mes paupières.

*Thomas ! Je ne l'aurais prêté à personne. Pas même à ma meilleure amie.*

Le simple fait de penser qu'une autre femme puisse être dans ses bras me fait frémir de plus belle. Si je n'étais pas si mal en point, je m'autoflagellerais de penser à ce genre de chose. D'abord, parce que je me demande pourquoi mon esprit a dévié sur Thomas alors qu'elle ne parlait que d'Antoine. Ensuite, parce que je n'ai aucune raison d'être jalouse puisque c'est moi qui l'ai quitté !

*Penser à autre chose. Inspirer. Expirer. Penser à autre chose. Bon sang !*

— Vu l'heure qu'il est, je vais devoir faire le tour de la ville pour trouver une pharmacie de garde, grommelle Justine en enfilant son manteau. Ne bouge pas, je reviens.

J'attends de me retrouver seule pour essuyer mes yeux humides. Puis je m'enveloppe un peu plus dans ma couverture et, sans rancune, Sam remonte sur mes jambes.

— Mon cœur, tu crois que je vais réussir à ne plus penser à lui et à continuer à vivre malgré tout ?

Mon chat d'amour n'a toujours qu'une seule réponse pour me reconforter. Il s'enroule au creux de mes genoux et comble le silence par ses ronronnements de plus en plus appuyés. Je ne sais pas combien de temps je reste à le caresser en l'écoutant, mais je finis par m'assoupir.

C'est la sonnette de l'entrée qui me réveille en sursaut. Son bruit strident, déjà désagréable au départ, est carrément un supplice ce soir pour mes tympanes. Je grimace et lève péniblement un œil en direction de la porte qui ne s'ouvre pas.

L'oreille aux aguets et les doigts cramponnés sur mon plaid, je bloque ma respiration. Dans cette ville, seuls Antoine et Justine viennent jusqu'à chez moi et, même s'ils frappent quelquefois, ils rentrent dans la foulée. Je ne connais même pas ma voisine de palier. Qui pourrait vouloir me rendre visite un lundi soir à cette heure-ci ? Pas Thomas quand même ? Je le lui ai interdit. Il n'irait pas jusque-là ?

Une seconde. Deux. Plus un bruit... Six secondes. Sept... le silence s'éternise et j'en déduis que j'ai dû rêver. Je crache l'air emprisonné dans mes poumons et suis prise d'une violente quinte de toux. Privée d'oxygène, ma boîte crânienne se met à tambouriner de plus belle et la sonnette tinte à nouveau.

Et si c'est lui, je fais quoi ?

*Tu le renvoies balader !*

Des crampes dans le ventre accompagnent maintenant mes maux de tête, mais je refuse de paniquer. Qui que ce soit et quel que soit mon état, je vais aller ouvrir parce que je suis forte.

Néanmoins, je dois rassembler le peu d'énergie qu'il me reste pour me redresser et m'asseoir sur le bord du canapé en grimaçant.

— J'arrive !

Tant bien que mal, je franchis les quelques mètres qui me séparent de l'entrée. Mais quand j'entrebâille la porte, toute la lassitude qui m'envahissait s'évapore et je frôle l'évanouissement.

*Steve ! Le chauffeur de Jack Andrews ? Bon sang, qu'est-ce qu'il fait là ?*

— Bonsoir Mademoiselle, me salue-t-il poliment. Monsieur Andrews m'a chargé de vous rendre vos effets personnels.

Ce type a bel et bien des cordes vocales et j'aurais préféré ne jamais en avoir la confirmation plutôt que de me retrouver face à lui maintenant.

Je baisse la tête vers ma valise et la sacoche de mon ordinateur posées à ses pieds.

— Très bien ! craché-je en lui prenant mes affaires des mains. Dites-lui qu'il aurait pu tout garder, je m'en fiche.

Alors que je m'apprête à refermer la porte, il la retient d'une main ferme.

— Attendez !

Que peut-il avoir d'autre à me dire ? Je n'ai vu qu'une seule fois ce type et il n'a pas décroché une seule parole. En plus, ce n'est même pas le chauffeur de Thomas, mais celui de son père. « Monsieur Andrews » m'a-t-il dit ? Ça veut dire quoi, en fait ?

*Oh, mon Dieu ! Faites que Jack Andrews ne soit pas descendu en personne de Paris pour me faire une morale à sa manière !*

Cette fois, mon rythme cardiaque prend l'allure d'un cheval au galop et je dois me retenir contre la cloison à proximité pour ne pas tomber. Au bord de l'apoplexie, je réalise à peine que Steve me tend une enveloppe jusqu'à ce qu'il se mette à se racler la gorge.

— Me... merci, bégayé-je alors que mes jambes sont sur le point de me lâcher.

Dans un silence absolu, nous nous fixons quelques secondes et ma seule envie est qu'il fasse demi-tour et disparaisse dans les escaliers.

*Pourquoi diable est-il encore planté là ?*

Je me prépare à lui poser la question quand j'affronte une nouvelle quinte de toux. Les mains jointes, Steve reste droit comme un « i » et ne cille même pas. Du coup, j'espère que de malencontreux postillons iront le contaminer pour le punir d'avoir osé frapper chez moi ce soir et d'être aussi indifférent à mon état.

*Sadique !*

Serait-il possible que ma conscience meure d'une bronchite et me laisse en paix une bonne fois pour toutes ?

Il me faut plusieurs minutes pour retrouver une respiration normale et enfin pouvoir ouvrir la bouche :

— Qu'est-ce que vous attendez ?

— Que vous ouvriez ce pli.

— Vous plaisantez ?

— En ai-je l'air ? Monsieur Andrews exige que vous ayez pris connaissance de cette lettre avant que je reparte.

Je grogne entre mes dents et, si je continue à serrer l'enveloppe aussi fort entre mes doigts, elle ne sera plus qu'une boule de papier dans quelques secondes.

*Exigence, pouvoir. Rien à faire, un Andrews reste un Andrews quoi qu'il se passe.*

— Eh bien, vous n'aurez qu'à lui dire que je l'ai lue. Euh non ! Vous direz plutôt à *Monsieur Andrews* que je n'ai aucun ordre à recevoir de lui dorénavant.

— Si vous y tenez ! termine-t-il dans un léger haussement d'épaules. Je vous souhaite une bonne soirée, Mademoiselle.

Je m'empresse de refermer la porte, pose ma sacoche d'ordinateur sur la table et m'écroule sur mon canapé, laissant ma valise au beau milieu du salon.

Je devrais être soulagée d'avoir récupéré l'intégralité de mes affaires, mais je suis sens dessus dessous d'avoir remis un doigt - non ! le bout d'un ongle - dans la vie de Thomas. Dans l'immédiat, j'ai tellement mal à la tête que ma seule envie est de m'allonger.

Je ne sais pas combien de temps je reste ainsi, mais lorsque Justine déboule, je sors de ma transe. Évidemment, elle se fige devant mes bagages et je pousse un long soupir de désespoir dans l'attente de son inquisition qui arrive aussi sec :

— C'est quoi ça ? s'exclame-t-elle, tandis que je reloue le sac de pharmacie qu'elle tient dans les mains.

— Il te faut une paire de lunettes ?

Fatiguée ? Non ! Je suis épuisée et j'aimerais qu'on me laisse en compagnie de cette fichue bronchite, de mes médicaments et de mon chat, sans avoir à évoquer les raisons de l'apparition soudaine de Steve.

— Super drôle, grimace-t-elle en consultant l'heure sur son téléphone. Il est exactement 20 h 42. Je suppose que ça n'est pas arrivé par Chronopost à cette heure-ci ?

J'ai tout juste la force de continuer à serrer l'enveloppe dans ma paume. Impossible d'échapper à Discrétion Zéro de toute façon.

— Le clan Andrews a pour habitude de faire des surprises. Et je déteste les surprises. Après le père, je viens de me taper le chauffeur du père.

— On joue au jeu de sept familles ? J'adorais quand j'étais plus petite.

Je me force à esquisser un sourire à l'humour de Justine. Elle essaie comme elle peut de me détendre, mais si mon cerveau n'était pas proche de l'implosion, je hurlerais pour soulager la tension qui bout dans mes veines.

*Ju ! Je déteste les jeux de cartes !*

Je déteste surtout la puissance de l'argent et encore plus le fait que, jusqu'à ces quarante-huit dernières heures, j'ai étouffé cette haine au profit d'un amour démesuré.

Mes doigts se crispent sur le papier et le bruit de froissement retient l'attention de Justine qui observe l'enveloppe.

— Et ça, c'est quoi ?

— Rien !

— Ouvre !

Au lieu de l'écouter, je planque le tout sous mes fesses. Mais, bien sûr, cette rouquine têtue ne s'en laisse pas compter. Elle pose brusquement le sac de médicaments sur la table et me pousse pour récupérer ce que j'ai caché. Puis son trophée entre les mains, elle s'assoit près de moi.

— Tu te souviens de ce qu'a dit le médecin ? Je suis con-ta-gieu-se.

Je râle autant que je peux, mais elle me répond par sa plus belle grimace et commence à défroisser le courrier. Apparemment, elle n'est plus pressée de s'en aller et ne craint plus de tomber malade à son tour.

*Super, je vais avoir le droit à un harcèlement façon Justine Schwartz jusqu'à plus d'heures si je ne lui cède pas !*

— Tu l'ouvres ou c'est moi qui le fais ? insiste-t-elle en secouant le papier devant mon nez.

*Bon sang ! Quel casse-pied quand elle s'y met !*

Je lui prends l'enveloppe des mains en grognant et, en deux secondes, j'ai tout déchiré et jeté les morceaux en travers du salon.

— Éliiii merde ! Arrête de faire l'autruche.

Elle bondit du canapé et ramasse un par un les petits bouts de papier éparpillés.

— Je ne fais pas l'autruche, je veux juste l'oublier. Tu comprends ? Maintenant que j'ai récupéré mes affaires, plus rien ne me retient à lui, alors stop !

J'ai crié et je n'aurais pas dû. Une douleur aiguë s'invite dans mon crâne et je grimace tellement j'ai mal.

— Et après ça, tu me dis que tout va bien ? Non, mais sans rire ! Regarde-toi ! Il suffit que le fantôme de Thomas réapparaisse pour que tu sois dans tous tes états.

— Je suis malade, tu as oublié ?

— Tu es plus têtue qu'une mule, grogne-t-elle. La vie c'est pas toujours blanc ou noir. Il y a des gris plus ou moins intenses et..

— Question obstination, je ne t'arrive pas à la cheville, et pourtant, j'essaie. Alors, s'il te plaît, garde tes sermons. Je ne suis pas d'humeur. Et, je te rappelle que je sais mieux que quiconque que la vie n'est pas un long fleuve tranquille !

— Justement ! insiste-t-elle lourdement. Dans la mesure où tu es *censée* avoir conscience des erreurs que tu as déjà commises, je ne comprends pas pourquoi tu préfères ignorer ce document. Tu te souviens quand même que le manque de communication a failli t'être fatal ?

*Au bout du compte, ça n'a rien changé, alors...*

— J'ai la crève merde ! Le toubib a dit qu'il fallait que je me repose. Je n'ai pas la tête à toutes ses bêtises.

— OK. OK.

Vexée, elle entasse ce qu'il reste de l'enveloppe sur la table et se dirige vers la porte d'entrée.

*Elle abdique ? Oh mon Dieu, miracle !*

— Je t'appelle tout à l'heure pour savoir si tu as retrouvé tes esprits, soupire-t-elle avant de claquer la porte en sortant.

Je sais d'avance qu'elle ne va pas me lâcher. Mais pour le moment, j'ai beaucoup plus urgent à penser : prendre mes médicaments, me recoucher, et guérir au plus vite.

\*\*\*

Quand j'ouvre un œil, il fait nuit noire dans mon appartement. À tâtons, je cherche mon téléphone sous le coussin et consulte l'heure.

*2 heures du matin ! Super, je n'ai plus envie de dormir !*

Je déplie mes jambes courbaturées et glisse hors du canapé pour aller allumer la lumière. Mon traitement doit commencer à faire son effet, mes maux de tête ont disparu et je ne tremble plus. Du coup, jusqu'à la prochaine poussée de fièvre, je vais devoir trouver à m'occuper.

Je m'assois devant la table en formica et extrais mon ordinateur de sa sacoche. Je le mets sous tension et clique sur mon navigateur.

Ce que j'aime avec internet, c'est sa disponibilité H24 et cet anonymat qui nous protège du monde extérieur. Peu importe que nous soyons en pleine nuit, que je sois décoiffée avec une mine de déterrée ou que je tousse comme une perdue. Personne ne me voit ni ne m'entend.

Je surfe un peu sur les réseaux sociaux, prends connaissance des derniers posts de mes amies virtuelles que je n'ai jamais rencontrées et dont je me fiche éperdument. Puis, je referme toutes les pages que j'ai ouvertes et soupire de lassitude. Cette vie-là ne m'intéresse plus non plus. C'est un leurre. Un placebo. Tout l'inverse de mon journal intime, seul vrai remède depuis

longtemps à mes souffrances. Lui, au moins, arrive à libérer mon cœur déchiré.

Avec la force de l'habitude, je clique sur mon dossier et fais défiler les pages jusqu'à la dernière.

En une nanoseconde, mon rythme cardiaque devient incontrôlable. La panique monte dans mes veines, provoquant le tremblement de mes jambes et une quinte de toux gigantesque qui menace de m'asphyxier.

*Qu'est-ce que... Pourquoi... Qui ?*

Bien que je sois sur le point de rendre mon dernier souffle, mon cerveau carbure à la vitesse de la lumière.

Bon sang ! Je me souviens ! Jack Andrews est arrivé dans l'appartement. Je me suis habillée en vitesse. Et puis, espérant qu'il s'en aille très vite, je me suis mis à écrire pour évacuer mon stress. Ensuite, j'ai pris mon courage à deux mains et je suis descendue pour lui montrer que je n'étais ni idiote ni sourde. Mais... Mais, j'ai tout laissé en plan ouvert sur le lit. J'étais tellement obsédée par mon allure pour aller déjeuner à l'Artémis que j'ai passé mon temps dans la salle de bain sans même repenser à mon ordinateur !

*Quelle conne ! Quelle conne !*

Je tousse si fort que je suis à deux doigts de vomir et il me faut plusieurs minutes pour que ma crise s'arrête. Puis, enfin calmée, je prends ma tête entre mes mains et fixe l'écran, estomaquée.

*Putain, il a osé ! Thomas a fouillé dans ce que j'ai de plus secret. Dans ma vie privée. Dans mon âme. Merde. Merde. Et remerde !*

J'en veux autant à lui qu'à moi.

Je déglutis pour chasser la boule de stress qui m'empêche quasiment de respirer et, fébrile, commence la lecture de ce qu'il a rajouté :

« Cher journal.

Aujourd'hui, nous sommes le 6 décembre 2015.

La femme de ma vie m'a quitté il y a à peine vingt-quatre heures et depuis je manque d'air. Cet oxygène si pur qu'elle m'insufflait chaque seconde a disparu. Son absence est pire que le néant.

Je m'en veux de ne pas avoir réussi à lui faire oublier qui j'avais été. Je voulais avancer avec elle. Ne pas regarder en arrière. Ne pas lui faire subir mes erreurs et surtout ne pas la faire souffrir.

Je voulais que notre avenir soit un feu d'artifice, comme chaque moment passé avec elle.

Je voulais lui offrir le meilleur. Seulement tout l'argent que je possède n'est rien à côté de ce que j'ai perdu hier. Mon cœur est brisé et tous les morceaux se sont éparpillés au milieu du lit sur lequel je suis en train d'écrire. Celui que je rêvais de partager avec elle chaque nuit.

Faire l'amour avec elle jusqu'à en perdre le souffle. L'amour sauvage... brutal... romantique et indécent... comme elle aime. Comme j'aime avec elle.

Je suis un vrai connard, je n'ai rien compris.

Alors aujourd'hui, je veux garder l'espoir qu'un jour elle me pardonne. Je ne lui ai jamais menti et je n'aime qu'elle depuis le premier jour. Je donnerais jusqu'au dernier centime en ma possession pour la tenir encore dans mes bras et l'embrasser jusqu'à en perdre le souffle. Je ferai tout pour lui prouver que je ne suis ni un possessif éphémère,

ni un pervers. Mais que je l'aime, je l'aime, je l'aime. Sincèrement et infiniment.  
Putain ! Je voudrais tellement le lui dire au lieu de l'écrire !  
Alors, comme elle refuse de me parler, je trouverais un autre moyen de le lui faire  
comprendre. Je n'abandonnerai pas.  
Jamais. »

Un torrent de larmes dévale mes joues et je tremble comme une feuille. Ces mots n'ont plus  
tout à fait le même sens pour moi, je ne peux ni oublier cette vidéo ni faire abstraction du fait que  
quelqu'un cherche à lui nuire et reviendra encore et encore pourrir sa vie, et la mienne, si je ne  
reste pas à l'écart de lui. Je n'ai pas les reins assez solides pour supporter ça.

Je jette un œil vers les morceaux de papier que Justine a rassemblés sur la table et au scotch  
qu'elle a posé à côté. En deux secondes, j'ai reformé le puzzle et une seule phrase atteint mon  
cœur qui menace d'implorer.

« I live to love you now and forever »

Une chair de poule immense s'empare de moi et ma vue devient floue. Je ne peux pas. Je ne  
dois pas me laisser submerger par mes émotions à cause de quelques lignes et d'une simple  
phrase écrite sur un papier froissé.

Alors que Sam se faufile entre mon ordinateur et moi pour me réconforter, je relis le texte  
enregistré à la fin de mon journal et me décide à prendre mon téléphone. Mes doigts tremblent et  
deviennent presque incontrôlables quand ils tapent le message :

[Tu as raison, tu es un connard.  
Un connard toxique.]

La réponse est immédiate et me prend de court.  
*Il ne dort jamais ?*

[I live to love U.]

[Arrête ! Tout a été trop vite.  
J'ai besoin de prendre du recul.]

[Combien de temps ?]

[Je n'en sais rien.]

[J'attendrai,  
je n'abandonnerai pas.]

Je range très vite mon téléphone dans mon sac pour m'éviter de me perdre dans une  
discussion qui risque de me faire craquer et regarde Sam frétiller sous mon nez.

— Qu'est-ce que tu en penses toi ?

*Je n'aurais pas dû donner de l'espoir à Thomas ! Quelle imbécile !*

La fièvre me fait dérailler et je n'aime pas ça.

Je ne sais pas ce que l'avenir me réserve, ni comment je vais réussir à gérer l'absence et les contradictions qui se bousculent dans ma tête. Mais j'ai plusieurs certitudes : même si je l'aime toujours, la vengeance n'a pas quitté mon esprit torturé et, si je veux ne plus jamais flancher, je dois d'abord me prouver que je suis capable d'avancer seule. Sans lui.

## Thomas

### *Journée de merde !*

Depuis samedi, elles sont toutes ainsi, mais celle-ci est encore plus pourrie que les autres.

Je quitte mon ordinateur des yeux quand Liv passe la tête à travers l'embrasure de la porte de mon bureau.

— Tu n'as plus besoin de moi ? demande-t-elle avec un grand sourire.

— Non, tu peux y aller. J'ai encore quelques trucs à terminer.

Persuadé qu'elle est pressée de partir pour rejoindre Virginie, je n'épilogue pas et replonge la tête dans mon écran. Cependant, je l'entends refermer derrière elle et s'approcher.

— T'assommer au travail ne changera rien, Thomas.

Je soupire de lassitude et d'énervement et referme brusquement le capot de mon PC. J'ai eu la bonne idée de parler à Liv des SMS qu'Élisa m'a envoyés lundi et j'aurais dû m'abstenir. Maintenant, elle ne cesse de me répéter qu'il faut que je sois patient.

Impossible de jouer les Jack Andrews avec elle, ça ne fonctionne pas.

— J'essaie juste de penser à autre chose, vois-tu !

Depuis que Steve m'a dit qu'elle était malade, je m'inquiète.

OK ! Il y a eu une évolution puisqu'*elle* est passée de « oublie-moi » à « je ne sais pas ».

OK ! Je lui ai dit que j'attendrai le temps qu'il faudra.

Seulement depuis, j'ai eu beau insister, je n'ai aucune nouvelle et même Justine ne répond pas. Alors aujourd'hui est un jour sans. D'abord à cause de tout ça, mais aussi parce que mon père est reparti aux États-Unis sans même daigner repasser par les bureaux. Jamais je ne réussirai à m'habituer à sa psychorigidité qui le rend si glacial.

De plus, j'ai épluché les va-et-vient de Jorge. J'ai contrôlé son téléphone portable rendu à son départ. Je n'ai rien trouvé et je me demande si je n'ai pas fait une énorme connerie en le mettant à la porte.

Liv hausse les épaules et pose une main amicale sur mon avant-bras.

— Tu sais, Virginie a accepté de m'accompagner au théâtre...

*Liv ! Pitié ! Je me fiche de tes histoires de cul avec Gin.*

—... et bien sûr, David râle qu'il va rester tout seul. Vous pourriez vous tenir compagnie ?

— Je dîne avec Hugues ce soir.

*Ouais, c'est la cerise sur le gâteau de ma journée de merde !*

Je vais mettre un terme au combat de boxe que j'ai débuté en début de semaine. Sauf que, je ne suis pas certain de gagner ce round-là. Je me suis planté sur Tina. Jorge n'a peut-être rien à voir avec cette histoire non plus. Alors...

— J'ai quand même un peu de temps devant moi, Hugues doit d'abord aller chercher sa frangine à l'aéroport. Alors, rien ne dit que je ne passe pas voir David une petite heure.

Le sourire de Liv s'étire un peu, puis elle se met à jouer des sourcils.

— Hugues a une sœur ?

— Liv ! Sans déconner ! Je n'ai pas la tête à ça !

Je souffle fort et espère qu'elle comprenne vite que ce n'est pas le moment de faire de

l'humour.

— D'accord. Je comprends. Je suis sûr que tu vas réussir à lui tirer quelques vers du nez. Tu me raconteras, hein ?

Je lui réponds par un hochement de tête.

— D'ailleurs, si tu pouvais le faire avant lundi, histoire de me changer les idées à moi aussi, ça m'arrangerait.

— Un problème ?

— Je vois mon père demain, soupire-t-elle en s'affalant sur le fauteuil en face de moi.

Je lui adresse un regard interrogateur qu'elle comprend au quart de tour.

— C'est encore trop tôt, Thomas. Mais... j'y songe de plus en plus.

Si je n'ai pas trouvé de solution à ma vie sentimentale, je suis soulagé qu'elle voie enfin le bout du tunnel. Sa relation avec Virginia a démarré sur les chapeaux de roue et, contre toute attente, chacune d'elles a l'air d'y trouver son compte. Liv m'a dit aimer le brin de folie de Gin et cette dernière apprécie la stabilité psychologique de ma collaboratrice.

— N'essaie pas de ménager la chèvre et le chou trop longtemps, ma belle. Crois-en ma triste expérience. Mettre les choses à plat, c'est l'assurance de partir sur de bonnes bases.

— Eh bien ! Il t'a fallu la semaine pour réaliser que tu ne pourrais jamais ressembler à ton père quoi que tu fasses ?

Par fierté, je ne préfère pas répondre.

Pour le moment, j'en suis au « qui suis-je vraiment ? ». Ce mec arrogant et obsédé par le sexe qui a passé des années à se noyer dans l'alcool et autres dépendances pour oublier d'où il venait ? Ou l'ambitieux Thomas Andrews qui n'arrive pas à admettre qu'il ne ressemble pas à son père et que la réussite ne passe pas automatiquement par l'autorité, la crainte et l'ignorance d'autrui ? Ou cet homme fou amoureux qui souffre en silence et n'a pas su faire les bons choix au bon moment pour être à la hauteur des sentiments qu'il recevait en retour ?

Je le savais déjà, mais j'en conclus encore que le quotient intellectuel n'a aucun lien avec le quotient émotionnel et que j'ai encore des progrès grandissimes à faire dans ce domaine-là.

— Puisque tu n'es pas disposé à réfléchir à la question, je file. Bonne chance avec le clan Fleureau.

Je lui sers un rictus forcé avant qu'elle ne ferme la porte et m'apprête à quitter moi aussi mon bureau, quand mon téléphone vibre dans la poche de ma veste. Sans entrain, je prends connaissance du message.

*Tina ? Encore !*

[Toujours d'accord pour demain ?]

Je ne compte plus le nombre de textos qu'elle m'a laissés dans la semaine, et surtout combien de fois elle m'a posé cette question, et je me demande encore pourquoi j'ai fini par accepter de l'accompagner à ce défilé demain soir.

Si ! Je sais ! À force de harcèlement, une femme finit toujours par obtenir ce qu'elle veut et ma meilleure amie ne fait pas exception à la règle.

[Si tu m'en reparles encore une fois,  
je ne viens pas !]

[OK ! Demain 20 h !]

Devant l'énergie que Tina déploie pour me faire penser à autre chose, je souris bêtement à mon écran. Tout compte fait, l'idée n'est pas si mauvaise que ça. Ce sera toujours mieux que la soirée qui m'attend.

Très vite, je retourne jusqu'à mon appartement. J'enfile un jean et une chemise plus décontractés que le costume-cravate que je me force à mettre au bureau, même si, bien habillé ou pas, je ne sens pas du tout ce dîner. La dernière fois que j'ai eu ce genre de pressentiment, mon père s'est pointé à l'hôtel en plein milieu de la nuit. Je ne sais pas pourquoi, mais je crains le pire pour ce soir. Alors, je me dépêche un peu, histoire d'avoir le temps de boire un coup avec David avant.

Lorsque je rejoins les sous-sols de la tour Andrews, j'entends quelqu'un arriver dans mon dos. Toujours sur mes gardes, surtout dans des lieux sombres comme ici, je bande tous mes muscles et me retourne brusquement.

Hugues !

*Putain, ce con est passé à deux doigts d'un coup de paume direct au visage*<sup>[22]</sup>.

— Tu es en avance ! fait-il remarquer tout en déverrouillant sa voiture garée près de la mienne.

Je desserre les poings.

— Je passe voir un ami. Je te retrouve dans une heure et demie voire deux heures grand max, ça te va ?

— Parfait ! Je suis content que tu aies accepté mon invitation. Pour une fois, je vais me sentir moins seul.

— C'est moi ou j'ai l'impression que tu détestes ta sœur ? ricané-je en ouvrant ma portière. C'est un peu étrange de chercher tous les moyens possibles pour éviter les têtes à têtes.

Beaucoup plus à l'aise qu'au bureau, Hugues s'installe tranquillement au volant et prend même le temps de vérifier ses messages sur son téléphone avant de me répondre :

— C'est ma demi-sœur. Elle a fêté ses vingt ans cet été et c'est un sacré numéro. Ma mère avait refait sa vie. Malheureusement, elle et son mari ont eu un accident de voiture il y a quelques années et, après leur décès, je me suis senti obligé de devenir un père de substitution pour qu'elle puisse terminer ses études.

C'est tout à son honneur ! En grand égoïste, et même si me retrouver orphelin ne m'aurait pas déplu, je suis certain que j'aurais eu du mal à chambouler mon existence de célibataire-chasseur pour une frangine. Quoi que... c'était avant qu'Élisa ne m'ouvre les yeux sur l'essentiel de la vie.

Je déglutis lentement pour stopper la progression des frissons dans mon dos. Ce n'est pas le moment que je maltraite mon cerveau avec mes souvenirs, j'ai besoin de garder toute ma concentration pour les quelques heures à venir.

— Bon allez, faut que je file ! termine-t-il en mettant le contact, sinon je vais être à la bourre et Chloé va râler.

Ce prénom a l'effet d'une bombe qui coupe aussitôt ma respiration.

*Chloé ? Il y a des milliers de femmes qui s'appellent comme ça ! Ça ne peut pas être...*

Mon imagination et ma parano me jouent un sacré tour et je m'appuie au montant de la portière pour soutenir mes jambes qui sont prêtes à céder sous le choc.

— At... attends ! bégayé-je en proie à une terrible angoisse. Ta sœur... elle... où habite-t-elle ?

— À Bordeaux. Chloé n'a pas voulu quitter l'appartement où elle habitait avec ses parents.

Maintenant, je frôle l'étranglement et ma matière grise mouline si vite qu'une brûlure lancinante envahit l'intérieur de ma boîte crânienne.

— Tu la connais d'ailleurs, insiste-t-il sans s'apercevoir que je suis à deux doigts de tourner de l'œil. Elle est élève dans la fac où tu enseignais. Chloé Victor. Ça te dit quelque chose ?

Complètement abasourdi, je me demande si je dois lui sauter à la gorge tout de suite ou s'il faut que je tienne compte de l'air innocent qu'il affiche.

*Putain, il ne serait pas assez con pour me raconter tout ça, dans un sous-sol, s'il était au courant de quelque chose quand même ?*

— On en reparle tout à l'heure, reprend-il tout aussi sereinement, je vais vraiment être à la bourre.

Il faut que je réfléchisse vite. Très vite. Et que, pour une fois, mon intelligence supposée ne me fasse pas défaut.

Je fais le tour de ma voiture et m'accroche à sa portière juste avant qu'il ne la ferme.

— Je t'accompagne !

— Je croyais que tu avais rendez-vous avec un ami ?

— Aucune importance. Je suis certain que ta sœur sera ravie que je l'accueille à l'aéroport.

J'ai mis toute mon énergie pour que le ton employé ne soit pas trop sarcastique et n'éveille pas ses soupçons. En deux secondes, je m'engouffre à côté de lui et, toujours souriant, il démarre sans attendre. Quant à moi, je serre les poings sur mes cuisses, essayant de contenir la colère immense que je sens monter dans mes veines.

*Chloé putain ! Je n'avais pas pensé à cette petite pimbêche mal baisée !*

J'avais imaginé une tonne de scénarios différents, mêlant mon père et Hugues, Tina et Jorge et même David et Saskia, mais putain pas elle !

Je bous d'impatience de me confronter à cette pétasse, mais je suis tarauté par une multitude de questions.

Comment a-t-elle fait pour le week-end au Japon ? Où a-t-elle trouvé cette vidéo ?

OK ! Chloé semble être la coupable idéale. Mais que vient faire Saskia là-dedans ?

Du plat de la main, j'essuie les gouttes de sueur qui perlent sur mon front. Je me masse les tempes et fourrage dans mes cheveux par intermittence sans parvenir à faire cesser mon cerveau de carburer.

*Zen Thomas ! Zen ! Il faut presque une heure pour rejoindre à l'aéroport. C'est largement suffisant pour avoir d'autres informations avant son arrivée.*

Pendant plusieurs dizaines de minutes, plus aucun son ne sort de ma gorge anesthésiée par le choc. Puis, j'inspire une grande bouffée d'air et c'est avec la plus grande difficulté que j'entame mon inquisition :

— Pourquoi... pourquoi ne m'as-tu jamais parlé d'elle ? Enfin... je veux dire...

— Tant que tu étais son prof, je n'ai pas voulu que ça influence ton jugement ou que tu lui mettes de meilleures notes parce que c'est ma sœur.

— Oh ! Et maintenant, ça change la donne ?

— Oui et non, ricane-t-il sans quitter la route des yeux. Je n'avais pas prévu de te croiser avant ce soir et j'avais un peu peur que tu refuses mon invitation. Il faut croire qu'il n'y a pas de hasard, ce n'est pas très fair-play de te mettre devant le fait accompli et je pense que j'aurais bien

assez à faire avec la réaction de Chloé sans avoir à m'occuper de la tienne.

— Pourquoi ça ?

— Disons que ma sœur refuse que tu sois au courant de notre lien de parenté. Mais je suis sûr que ce n'est pas pour les mêmes raisons que moi. Tu es beau mec, il faut l'avouer, et je la connais assez pour savoir qu'elle a craqué pour toi. Je lui ai si souvent rabâché que je détestais la manière dont elle matait les hommes en général que je pense qu'elle n'ose pas se retrouver en tête-à-tête avec toi... devant moi. Mais bon ! Elle va devoir s'y faire, car je ne peux pas te la cacher éternellement. Depuis la tragédie de l'accident, elle est plutôt instable. Je fais de mon mieux pour qu'elle reste dans le droit chemin, mais... ce n'est pas évident. Tu as dû t'apercevoir de sa tenue vestimentaire par exemple ? J'ai réussi à limiter tatouages et piercing pour le moment, mais... jusqu'à quand ?

Je manque sérieusement d'air et actionne le bouton de commande de la vitre. J'inspire et expire l'air frais pour faire baisser la tension dans mes veines qui menace à tout moment de me faire perdre les pédales.

— Elle va être surprise de te voir ! ajoute-t-il au moment où la voiture pénètre sur le parking de l'aéroport.

*Y a-t-il quelque chose de plus fort qu'un cauchemar pour décrire ce que je ressens à l'instant même ?*

J'essaie de lui servir mon sourire le plus enthousiaste, mais je fulmine intérieurement comme jamais. Si j'écoutais la voix de la colère qui me contrôle depuis samedi et me fait prendre des décisions hâtives, je lui sauterais à la gorge sur-le-champ. Fort heureusement, il me suffit de repenser à mon père qui garde son sang-froid en toutes circonstances pour me convaincre que j'en suis aussi capable moi aussi.

Seulement, tout à une fin. À force de contrôle, quand Hugues se gare et éteint le contact, mes poings sont si serrés sur mes cuisses que mes avant-bras en sont tétanisés et là, je ne peux plus attendre.

Avant l'arrivée de Mademoiselle Victor, il faut absolument que je comprenne les tenants et les aboutissants de cette histoire.

— Hugues !! Il faut qu'on parle sérieusement. J'ai plusieurs points à éclaircir avec toi avant de...

*.... De faire une jolie surprise à Chloé. Oh, putain de merde !*

— Je n'aime pas le ton solennel que tu emploies, grimace-t-il alors que son visage se ferme. Chloé a fait des conneries à la fac dont elle ne m'a pas parlé, c'est ça ?

Je le fixe un moment, hésitant sur la manière d'aborder le sujet, puis, considérant que rien ne vaut une conversation à trois, je renonce à tout cracher maintenant.

*Joue-la fine Thomas ! Joue-la fine !*

— Je n'ai pas grand-chose à t'apprendre au sujet de son comportement, mais il y a quand même un truc qui me dérange. Depuis quand sait-elle qui je suis réellement ?

— Euh... depuis la rentrée.

Putain ! Chloé est encore plus vicieuse que je ne l'imaginai. Elle aurait pu cracher le morceau mille fois à Élixa pendant tout ce temps. Mais non ! Elle a préféré utiliser mes faiblesses passées pour faire plus de mal encore.

— Pourtant... j'utilisais un nom d'usage...

Hugues détourne le regard vers l'autoradio, puis vers le pare-brise, l'air mal à l'aise.

*Humm ! Tu n'es pas blanc comme neige apparemment !*

— Comme tu le sais, j'ai géré la structure française d'Andrews Corp. pendant un certain temps, déclare-t-il, la voix chevrotante. Il y a quelques années, le directeur de la banque où transite l'argent personnel de ton père a appelé aux bureaux. Il y avait un problème de virement sur le compte d'un certain Thomas Johannson...

*OK ! Ce doit être lorsque j'ai changé de compte bancaire. Jusque-là, ça se tient.*

— Tout d'abord, je n'ai pas saisi pourquoi ce type ne prenait pas directement contact ton père, ou même sa secrétaire. Puis j'ai très vite compris que cet employé avait pris ses fonctions peu de temps auparavant et qu'il ne savait pas comment fonctionnait le big boss. Pour ne pas faire de vagues, j'ai pris contact avec Kristen et, à force d'insister, j'ai eu confirmation que ce Thomas Johannson, c'était toi.

*Ouais ! Tu as tout bon pour le moment mon pote. La secrétaire particulière de mon paternel était bien la seule personne, hormis Jorge, à connaître ma véritable identité.*

— Et comment Chloé l'a appris ?

— Quelques jours après la rentrée, elle m'a appelé pour me donner la liste de ses profs. C'était tellement inattendu que tu te retrouves parmi les noms qu'elle me citait que j'ai fait une gaffe. Elle m'a promis qu'elle n'en parlerait pas et elle a tenu sa promesse, n'est-ce pas ?

*Carton plein ! Zéro faute !*

Je hoche la tête. Je n'ai plus de doute sur sa sincérité et je me mords les lèvres pour refouler mon envie d'en savoir davantage. Tant que je n'ai pas Chloé en face de moi, il faut absolument que je me contrôle.

— Je suis désolé de te mettre dans une situation un peu ambiguë ce soir. Je me doutais que tu serais un peu choqué par cette révélation, mais lorsque tu m'as proposé de déjeuner avec moi, il m'a semblé que c'était le moment où jamais d'arrêter de te cacher ce truc idiot...

— C'est surprenant, le coupé-je en me forçant à poser une main ferme et rassurante sur son avant-bras. Mais, comme tu dis, un jour où l'autre, il faut dire la vérité. Y'a pas de problèmes pour moi.

Il y en a des tonnes, putain ! Un paquebot d'emmerdements qui vont devoir se résoudre dès ce soir.

*J'inspire et expire en silence, la mâchoire si serrée que j'en ai mal aux dents.*

*Putain de bordel de merde ! Y'a-t-il un punching-ball quelque part pour pouvoir me défouler ?*

Lorsque nous pénétrons dans l'aéroport, l'avion en provenance de Bordeaux est déjà sur le tarmac.

Les poings calés au fond des poches de mon jean, je talonne Hugues qui, plein d'enthousiasme, traverse le hall d'un pas léger et je me demande si je vais réussir à maîtriser ma rage jusqu'à ce que nous soyons chez lui tous les trois.

La tête blond platine de Chloé apparaît alors au milieu de la foule. Toujours aussi provocante dans une tenue ultra-courte, des hauts talons et un maquillage très prononcé, elle ne passe pas inaperçue et semble apprécier les regards qu'elle accroche sur son passage.

*Profite de pouvoir encore faire la belle, ça ne va pas durer !*

Elle se dandine à outrance jusqu'à ce qu'elle s'aperçoive de ma présence. Aussitôt, son sourire d'allumeuse se transforme en rictus forcé et elle se fige à quelques mètres de nous.

— Coucou Miss, j'ai une surprise pour toi, s'exclame Hugues en la délestant de ses bagages. Thomas a accepté de dîner avec nous ce soir.

— Mais je... tu...

Ses yeux noirs vont et viennent de son frère à moi et sa mine devient blafarde malgré la tonne de fond de teint. Si je ne la connaissais pas si bien, j'en déduirais qu'elle est intimidée. Quoi qu'il en soit, la voir se liquéfier alors qu'elle est à peine arrivée est presque jouissif.

— Bonsoir Chloé. Je t'avoue que je viens d'apprendre que tu es la sœur de Hugues et que je suis comme toi très étonné.

— Bonsoir Monsieur...

—... Andrews. Monsieur Andrews ! Les mensonges ne m'ont pas été d'une grande utilité et je m'aperçois que tout finit par se savoir... quoi qu'il arrive.

*N'est-ce pas Chloé ?*

— Allez Miss, remets-toi ! ricane son frère en l'embrassant sur la joue. Thomas a raison. Il n'est plus ton prof, donc ça n'a plus d'importance maintenant. Je ne vais pas lui cacher ton existence jusqu'à la fin de mes jours !

Maintenant, elle gigote sur place et finit même par se tordre la cheville. Elle manque de tomber et je la retiens par le bras sans me gêner pour serrer très fort son poignet au passage.

— Ce serait dommage de te faire une entorse. Une super soirée nous attend tous les trois.

Je fais volontairement un maximum de sous-entendus et elle a l'air de capter, car je la sens trembler sous mes doigts. Quant à Hugues, il sourit naïvement, sans doute persuadé que je joue à la provoquer pour l'allumer.

*Désolée vieux, mais tu ne seras plus aussi serein sous peu.*

— On ne va pas rester plantés ici ? intervient-il en ricanant. Venez ! On sera mieux à la maison pour discuter.

*À qui le dis-tu !*

L'appartement de Hugues n'est qu'à vingt minutes en voiture de l'aéroport, mais le trajet pour nous y rendre est un supplice. Tant pour moi, dont la colère s'est transformée en impatience jubilatoire, que pour Chloé qui, devenue mutique à l'arrière de la voiture, passe son temps à se racler la gorge et à soupirer. Du coup, lorsque son frère ouvre la porte de chez lui, elle est loin de la jeune femme aguicheuse et sans scrupules que je croisais tous les jours à la fac. Les yeux vissés sur ses chaussures à talons, elle pénètre à l'intérieur la dernière et disparaît dans une pièce près du séjour sans dire un mot.

*Tu peux toujours t'enfermer ma jolie, tu ne m'échapperas pas.*

— Elle est vexée que je ne l'aie pas écoutée. Ça va lui passer.

Alors que Hugues, très à l'aise, m'invite à m'asseoir autour d'une table en verre, je suis concentré sur les bouteilles d'apéro qu'il sort d'un grand placard.

— Pastis ? Whisky ? Vodka ? Bières ?

— Un whisky, c'est parfait !

Même si l'alcool n'a jamais fait bon ménage avec la réflexion, et que je me suis promis de ne plus me soûler, je n'ai jamais dit que je ne boirai plus une goutte !

Je réfléchis à la manière d'entamer la discussion et, à mon grand soulagement, c'est Hugues qui commence en s'installant en face de moi :

— Alors comme ça, tu as licencié Jorge ? C'était un très bon élément, j'ai du mal à comprendre tes motivations, mais tu as sans doute tes raisons.

Inutile d'insister sur le fait que j'ai fait une belle connerie en le mettant dehors, ce n'est pas le sujet du jour. Je porte mon verre à mes lèvres sans quitter des yeux la porte close derrière laquelle Chloé a disparu.

*Putain ! Si elle pouvait se pointer maintenant qu'on en finisse !*

— J'avais des comptes à régler...

*Vas-y mollo, Thomas !*

Je m'hydrate un peu la gorge et reprends :

—... Tu m'as dit que ta sœur montait à Paris tous les week-ends ?

— C'est exact !

— Et, si je comprends bien, tu manques d'imagination pour l'occuper ?

— Toujours exact ! Elle refuse de sortir en boîte avec moi. Elle dit qu'elle a honte. C'est vrai, nous n'avons pas le même délire, mais les musées et autres lieux touristiques ne l'intéressent pas alors...

— Vous restez enfermés ici quand elle est là ?

— Non ! Sinon je me pends, ricane-t-il en avalant un peu de pastis. Je l'ai accompagnée plusieurs fois boulevard Haussmann. Je déteste faire du shopping, mais parmi ses vices, Chloé a une fâcheuse tendance à la cleptomanie. J'en ai déjà fait les frais à plusieurs reprises, alors maintenant je surveille... autant que possible.

— Humm... Je n'ai pas eu cette impression-là à Bordeaux en tout cas.

— Toi, tu es au courant de quelques choses que je ne sais pas ! grogne Hugues, intrigué.

— Non ! Simple constatation.

— J'ai passé un accord avec elle : je paie ses études et elle ne fait pas de vagues, sinon je coupe ses vivres.

— Tu pourrais peut-être... lui faire confiance ?

*Bordel ! Je jure que si je n'arrive pas à démêler tout ce merdier, je ne prononcerai plus jamais le mot « confiance » de toute ma putain de vie.*

— Je me dis que je ne serai pas toujours derrière elle alors j'essaie. D'ailleurs samedi dernier, je lui ai fait visiter les bureaux. Ça va peut-être te choquer, mais je t'avoue que, si j'avais su que tu allais installer un système de surveillance, j'aurais attendu un peu. Ça m'aurait rassuré. Bref ! Ne pourrait-on pas parler d'autre chose que de ma sœur ?

Tout accuse Chloé même s'il manque une tonne de pièces au puzzle, et maintenant, je ne peux plus me taire. J'inspire un bon coup, siffle mon verre jusqu'à la dernière goutte et le fais claquer sur la table en le reposant :

— Je pense qu'il faut que l'on reprenne tout depuis le début.

— Tout quoi ?

Les yeux rivés sur la porte toujours fermée, je masse mes tempes en soupirant encore et encore, alors qu'une lueur de panique traverse les pupilles de mon voisin.

*Tant pis, je mets les pieds dans le plat !*

— Saskia ! Ça te dit quelque chose ?

Cette fille est une des ombres à mon tableau. Bordel ! Quel peut-être le lien entre elle et Chloé ?

Le souffle léger de Hugues disparaît et ça ne me dit rien de bon, d'autant qu'il blanchit à vue d'œil. Il sait qui elle est pour ne pas me répondre. Dans ce cas, il est complice de sa sœur et joue la comédie depuis le début. La pression monte en moi.

— Bordel, est-ce que tu la connais ?

— Je...

— Écoute Hugues, je ne suis pas un mec très patient. Alors, je crois que tu ferais mieux de répondre très vite. Est-ce que tu la connais oui ou non ?

— Oui, souffle-t-il, le regard erratique.

— Putain !

Je bondis de ma chaise et donne au passage un grand coup de poing sur la table qui se met à vibrer.

*C'est quoi ce bordel ! Sérieusement !*

Je trépigne en frottant vigoureusement mes tempes et souffle comme un bœuf pendant que mon cerveau carbure comme un malade.

— Oui quoi ? Oui comment ? Accouche, bordel !

— Je ne comprends pas ce que Saskia vient faire là. Ni... ni pourquoi tu es soudain si énervé...

Sa voix n'est qu'un murmure. Les mains plongées dans ses cheveux bruns, il presse les paupières alors que je suis au bord de l'explosion.

*La vidéo, c'est lui ? Putain !*

Je pourrais lui coller une droite qui le mettrait sur le carreau, mais j'ai besoin de connaître le fin mot de cette histoire de merde.

Tremblant d'énervement, je plaque mes paumes sur la table et me penche vers lui, l'air menaçant.

*S'il continue à faire cette tête de constipé, je lui éclate la gueule, c'est obligé !*

— Je vais éclairer ta lanterne ! Quelqu'un, qui s'est bien gardé de décliner son identité, a déposé devant chez moi une superbe sex-tape. Ça te rafraîchit la mémoire ?

— Oh ! Merde !

Comme si une lumière venait de s'allumer dans son cerveau de connard fini, il rouvre les yeux et se jette aussitôt par terre près du buffet de salle à manger. Il fouille sous le meuble et en tire une petite clé dorée, puis se précipite vers une porte qu'il ouvre à la hâte. Je fonce derrière lui et le rejoins dans une pièce sombre et très ordonnée.

— Oh merde ! merde ! merde ! gémit-il alors qu'il est en train d'ouvrir avec frénésie tous les tiroirs d'un bureau.

— Arrête tes jérémiades ! Je te conseille de m'expliquer très vite comment et pourquoi tu as fait cette vidéo à la con et ce que ta sœur vient faire là-dedans.

Pris au piège, il s'écroule sur un fauteuil en cuir et prend sa tête entre ses mains.

— Oh, bon sang !

— Accouche.

Je perds patience et crie comme un dératé au bord de son oreille.

— Saskia... était ma petite amie... Juste... avant que tu ne sortes avec elle. Elle... J'étais très amoureux et quand elle m'a annoncé qu'elle était en couple avec Thomas Johannson, je ne lui ai rien dit, mais... ça m'a rendu fou...

*Saskia et lui ?*

Je m'appuie au bureau et ferme les yeux, espérant sortir de ce cauchemar.

En couple avec moi ? J'ai dû la sauter deux ou trois fois avec ce fameux soir ! Pourquoi faut-il que les femmes se fassent toujours des films insensés ?

— Je me doutais que le poste que j'occupais chez Andrews Corp. était éphémère et qu'il te reviendrait, poursuit Hugues d'une voix de moins en moins audible. Tu venais de me piquer ma petite amie... un jour ou l'autre mon emploi... ma mère venait de mourir. C'était la goutte d'eau. J'ai déconné...

*Déconné ?*

Je donne un coup de genou dans le bureau et me jette sur lui. Cramponné à son col de chemise, je ne sais pas ce qui me retient de lui envoyer mon poing dans la gueule. Ou plutôt si, je sais. La petite voix d'Élisa qui m'a répété que la violence ne résolvait rien résonne dans mes tympans et me supplie de ne pas faire de connerie.

— Putain ! Tu as prémédité ton coup ! J'appelle pas ça déconner moi ! Comment tu t'y es pris bordel de merde ! Qui t'a aidé ?

Je hurle sur lui alors qu'il lève un œil perdu et très vite, détourne son regard vers le centre de la pièce.

— Personne. Je ne lui avais pas encore rendu les clés de son appartement. J'ai planqué dans sa chambre une caméra contrôlée depuis mon ordinateur et...

*En plus, il a assisté en direct à la scène, tranquillement assis sur son fauteuil ? Mais il est taré ce mec !*

— Bordel de merde ! Tu as même été jusqu'à déposer une lettre anonyme à mon père !

— Je... je le reconnais, oui ! s'étrangle-t-il entre mes doigts qui se resserrent sur son cou. Mais c'était un accès de folie. Je l'ai tout de suite regretté et ne me suis jamais servi de l'enregistrement. Je te jure que je n'y pensais même plus.

*Il veut me faire gober qu'il a oublié l'existence de cette vidéo ? Il se fout de ma gueule !*

J'essaie de maîtriser ma respiration pour ne pas partir en vrille, car il y a encore beaucoup trop de zones d'ombre pour que je mette K.O. maintenant.

Les dents serrées, je poursuis :

— Comment Chloé a-t-elle appris l'existence de cette vidéo ?

— Je n'en sais rien, je le découvre en même temps que toi. Je ne lui en ai jamais parlé. Je garde mon bureau toujours fermé, j'ai peur qu'elle fouille dans mes papiers ou dans mon ordi pour m'emmerder. Bon sang, elle a dû trouver la clé... Quelle peste !

*La garce, oui ! Une putain de salope qui s'est bien jouée de moi. Mais là, c'est terminé.*

Je lâche Hugues brusquement et sans lui laisser le temps de reprendre sa respiration, le pousse à se lever.

— Va la chercher ! Vite ! J'ai deux mots à lui dire.

Il ne bronche pas et je suis sur ses talons quand, en deux enjambées, il entre dans la chambre de sa sœur. En tailleur sur son lit, elle ne se retourne même pas quand je claque la porte derrière moi.

— T'es cinglée ! crie-t-il en lui arrachant le casque des oreilles. Tu comptes m'emmerder encore longtemps comme ça ? On avait dit pas de conneries !

Elle lève un peu la tête et se met à ricaner nerveusement.

— Je n'ai fait qu'utiliser ta propre connerie ! se défend-elle en le défiant du regard.

— Quand as-tu été fouiner dans mes affaires ?

Avec nonchalance, elle déplie ses jambes et les laisse pendre au bord du matelas, ne semblant mesurer ni notre état de colère ni l'ampleur de ses actes.

*En fait, cette fille est malade.*

— Il y a un peu plus d'un mois, tu pensais que je dormais et tu es parti faire les courses tout seul un samedi matin. Tu te rappelles ? Y'avait un moment que j'avais reluqué cette clé sous le meuble, mais tu es toujours derrière mes baskets. Alors... j'en ai profité. Je pensais que tu cachais du fric pour garder cette porte toujours fermée. Je n'imaginais pas tomber sur un trésor pareil.

— Mais putain pourquoi tu as fait ça ?

Je grogne en me forçant à rester dans l'encadrement de la porte, car si j'avance d'un pas, je lui saute à la gorge.

— Pour les mêmes raisons que mon frère, j'imagine ! N'est-ce pas *frérot* ? ...

*Cette putain de jalousie qui me broie moi aussi de l'intérieur depuis que j'ai rencontré l'amour.*

— Soyons honnêtes, ricane-t-elle en me fixant droit dans les yeux. Éliisa ne ressemblait à rien. Qui aurait pu penser que tu réussirais à te la taper, hein ?

Hugues pousse un profond soupir de désespoir et s'agenouille devant elle, tandis que je serre les poings dans les poches de mon pantalon, à deux doigts de me jeter sur elle pour l'étriper.

— Tu es malade, souffle-t-il. Comment pouvais-tu croire que Thomas ne chercherait pas à connaître l'auteur de cette vidéo ?

Si pour lui la colère semble s'être transformée en une forme de pitié, pour moi elle ne fait qu'augmenter au point que je ne suis plus qu'un amas de muscles prêt à exploser.

— Il ne devait pas savoir qui j'étais, affirme-t-elle d'une voix blanche. On n'avait dit que tu ne lui dirais jamais.

— Et les photos à l'aéroport ? Et la voiture, c'est toi aussi ?

Je grogne par simple acquit de conscience, mais je connais déjà la réponse.

— De quoi parles-tu ? s'interroge Hugues l'air paniqué en jetant un regard sombre sur sa sœur qui se met à rire de plus belle.

*C'est confirmé, cette fille est réellement folle à lier.*

— La bagnole, c'était... le hasard. Je me promenais en ville quand j'ai vu Éliisa se garer sur un petit parking près de Peixoto. Je ne pensais pas qu'elle avait une caisse et encore moins toute neuve, achetée sans doute par Monsieur Thomas Andrews. J'ai attendu qu'elle monte dans le tram, et je lui ai laissé une jolie signature.

— Chloé ! s'indigne Hugues abasourdi. Tu as volontairement abîmé la voiture d'Éliisa pour une histoire de... jalousie ?

— Pour quelles raisons as-tu enregistré cette vidéo toi, hein ? se défend-elle avec mépris. Je l'ai visionnée. J'ai reconnu la fille. C'était ta petite copine à l'époque.

— Mais enfin...

Je lève brusquement la main pour qu'il se taise. Je n'ai pas la patience d'attendre leur règlement de compte pour connaître la suite.

— Les clichés ? insisté-je les dents serrées. Comment as-tu fait ?

*Je suis rentrée en pleine semaine et en plus avec un jour d'avance. Merde !*

Avec désinvolture, Chloé se lève et se campe devant la fenêtre, sous le regard anéanti de son frère, prostré au pied du lit.

— Un jour, dans le hall de la fac, j'ai entendu Justine et Éliisa parler de ce voyage au Japon. J'étais trop loin de Paris pour m'en occuper moi-même, mais il se trouve que j'ai un pote de bringue qui est agent de sûreté à l'aéroport. J'ai trouvé une photo de toi sur internet et je la lui ai envoyée. Le premier jour, il a surveillé pour rien. Et puis, le lendemain... bingo !

Les yeux de Hugues jouent au ping-pong entre sa sœur, qui nous tourne le dos, et moi qui m'emploie à me calmer en analysant la situation.

Au final, tout n'est qu'une suite de coïncidences. Un putain de concours de circonstances qui a nourri leurs jalousies respectives. D'abord avec Saskia. Combien de chances y avait-il pour qu'elle s'envoie en l'air avec un mec qui travaille chez Andrews Corp. ? Une pour un million ? Ensuite avec Chloé qui se retrouve dans la même fac qu'Éliisa, a un contact à l'aéroport, et trouve

cette vidéo... Mais comme le hasard fait bien les choses quelquefois, c'est aussi grâce à lui que j'ai appris qu'ils étaient frère et sœur. J'en conclus que rencontrer Saskia n'a été qu'un accident aussi. Elle n'a rien à voir là-dedans. Tout comme mon père et même Jorge.

*Et merde !*

— Putain de bordel de merde ! souffle Hugues en se relevant. Je..... Je ne sais pas quoi te dire Thomas... tellement...

Une semaine que je cherche désespérément le coupable, me jurant de l'étrangler quand je l'aurais trouvé. Pour en arriver là ! Devant une fille paumée et cinglée, qui a plus besoin d'aide que d'une gifle monumentale, et d'un mec repentí qui est assez puni par le fardeau qu'il va devoir porter sans que je lui en colle une à lui aussi.

Nous nous fixons longuement et mes muscles se détendent peu à peu, jusqu'à ce qu'un long soupir s'échappe de ma gorge et que j'ouvre enfin la bouche.

— Réglez vos problèmes entre vous, moi j'en ai assez entendu pour ce soir, grogné-je alors que j'ouvre en grand la porte de la chambre. Je me barre.

— Attends ! scande Hugues avant de m'attraper par l'épaule. Tu... est-ce que tu vas... porter plainte ?

Ma préoccupation principale n'est ni de les mettre dans la merde un peu plus, ni de leur trouver d'excuse. Pour le moment, je veux juste contacter Éliisa et lui annoncer qu'elle n'a plus rien à craindre, que mon père n'a rien manigancé et que rien de tout cela ne se reproduira.

— Porter plainte ne résoudra pas le problème de ta frangine. Elle a plus besoin de se faire soigner que d'aller en correctionnelle.

— Je viens tout juste de le comprendre, soupire-t-il la tête baissée vers ses pieds. Je vais faire le nécessaire. Je...

— Je ne suis pas folle !

Chloé rage en me lançant un regard noir alors que j'écrase mon téléphone dans la poche de ma veste. Ma seule obsession est de sortir d'ici pour passer un coup de fil.

Je repense à mon père et à son stoïcisme en toutes circonstances. Je l'ai accusé à tort. J'exècre sa manière de se comporter avec moi et, pourtant, je me force encore à lui ressembler pour affirmer ma supériorité.

— Ne te dérange pas, je vais prendre un taxi ! terminé-je en traversant la pièce principale. Je te veux dans la salle de conférence lundi à la première heure !

— OK ! D'ac... cord, bégaie-t-il, livide, alors que je quitte son appartement.

Mon téléphone collé à l'oreille, j'arpente le trottoir. L'air glacial ne me fait même pas frémir tant mon corps est bouillonnant.

*Réponds ! Putain ! Réponds ! Je suis certain que tu ne dors pas !*

À mon grand désespoir, la messagerie d'Éliisa s'enclenche, m'obligeant à laisser un message sans être certain qu'elle l'écoute.

— Ma chérie, s'il te plaît, rappelle-moi. J'ai réussi à mettre la main sur la personne qui nous a fait ça. Il faut que l'on en parle, c'est important. Ce n'est pas mon père et ça n'a rien à voir avec mon fric. Éli... je...

Je presse mes paupières et bloque ma respiration, puis préfère raccrocher avant de la braquer avec mes mots d'amour à répétition. Il faut absolument qu'elle me recontacte, merde !

Les yeux ancrés à l'asphalte, je tourne en rond et tente de réfléchir à tout ce que je dois régler et aux priorités. Quand le taxi se gare devant moi, je m'y engouffre et compose aussitôt le

numéro de ma meilleure amie qui décroche sur-le-champ.

— Tina, ma belle ! Je suis content que tu sois dispo pour moi.

— Mon chéri, tu es sûr que tout va bien ? Tu m’as l’air essoufflé ! Tu ne devais pas dîner avec Hugues ce soir ?

— Si ! Justement ! Je n’ai pas le temps de t’expliquer, mais... Saskia n’est pour rien dans toute cette histoire. Donc, je n’ai plus besoin de ses coordonnées. C’était Hugues... ou plutôt sa sœur... enfin bref ! Il faut absolument que j’aille voir Élisabeth...

— Ah non ! Tu ne me fais pas faux bond demain !

— Tinaaaaa ! Je dois retourner à Bordeaux, tu comprends ? Elle ne me répond pas et là, je deviens dingue.

À l’autre bout du fil, je l’entends grogner de contrariété. Je n’ai pas pour habitude de me débiter, mais j’ai beaucoup plus urgent à faire que de participer à un défilé.

— Ne sois pas stupide. Tu sais très bien que si tu te pointes chez elle sans prévenir, ça ne va pas le faire. Prends le temps de la réflexion et ne pars pas sur un coup de tête au risque de gâcher ta chance de te racheter. Tu peux me faire confiance pour une fois ? Partir maintenant n’est pas une bonne idée.

— Qu’est-ce que tu préconises ?

J’ironise, mais je suis curieux de connaître l’avis d’une femme sur le sujet épineux du cerveau de la gent féminine que j’ai tant de mal à cerner.

— Je suis dans une tonne de cartons. Passe me donner un coup de main demain. Le plus tôt possible pour avancer plus vite. Tu en profiteras pour tout me raconter. Ensuite, on va tous les deux à ce défilé et, si tu veux, dimanche je viens avec toi. Il faut que je redescende sur Bordeaux de toute façon pour récupérer d’autres affaires. Tu as attendu une semaine, mon chéri. Tu peux patienter encore vingt-quatre heures pour ne pas faire d’erreurs, non ?

Je pousse un long soupir, conscient que ma meilleure amie n’a pas tout à fait tort. Élisabeth est plus têtue qu’un troupeau de mules et, même si j’arrive à lui prouver par A plus B qu’elle s’est trompée, elle est capable de me trouver une autre raison pour avoir le dernier mot.

— OK ! Mais si j’arrive à la joindre entre-temps, ne compte pas sur moi pour t’accompagner demain.

— Alors je ne me fais pas de souci, termine-t-elle en éclatant d’un rire moqueur. Tu seras chez moi de bonne heure. Bonne nuit, mon chéri.

Elle raccroche au moment où mon taxi s’arrête devant la tour Andrews. Je règle la course et sors très vite du véhicule, la tête levée vers ce bâtiment gigantesque que mon père a entièrement fait rénover.

Putain ! C’est un connard, mais pour une fois, je me suis planté sur son compte. S’il n’était pas dans son avion de retour, je serais capable de l’appeler pour lui demander pardon. Alors, tout compte fait, qu’il ne soit pas disponible n’est peut-être pas plus mal, car je sais qu’il me répondrait qu’un Andrews ne s’excuse jamais. Sauf qu’il a tort. Par amour, je suis capable de toutes les concessions. Même celles d’admettre ma culpabilité pour des fautes que je n’ai pas commises. Du moment qu’Élisabeth, elle me pardonne.

## Élisa

Je sors de mon appartement et ferme très vite la porte pour éviter que Sam, colle glue par excellence, ne se faufile entre mes jambes. Je ne veux pas être obligée de lui courir après dans les escaliers de l'immeuble aujourd'hui.

— Ne t'inquiète pas, commence Antoine qui me prendre les clés des mains. Je vais bien m'occuper de lui.

Loin de moi l'idée que mon chat d'amour manque de quelque chose jusqu'à demain. Autant il y a quelques mois, j'aurais été stressée de le laisser même vingt-quatre heures, autant maintenant, c'est presque devenu une habitude et, dans la mesure où monsieur a sa ration journalière de croquettes, j'ai bien compris qu'il se fiche comme de l'an quarante que je sois là ou pas. En réalité, ce qui me préoccupe n'a rien à voir avec Sam. Il est déjà 7 h du matin et j'ai peur de rater le train pour Paris.

Je réajuste la bandoulière de mon sac sur mon épaule et saisis la poignée de ma valise, sous le regard d'Antoine et Justine qui attendent près des escaliers.

— On y va, lancé-je déterminée.

— Tu es au courant que l'on ne part qu'une journée et une nuit ? grommelle ma meilleure amie en jetant un œil vers ma valise que je fais rouler dans les escaliers.

Elle a tout fait pour me dissuader de partir, prétextant que je ne suis pas complètement guérie et qu'elle ne comprend pas pourquoi j'ai accepté malgré tout de me dandiner sur scène. Je la soupçonne même d'avoir espéré que je rechute. Du coup, elle est de mauvais poil depuis son arrivée et, comme j'ignore ses remarques une à une, plus le temps passe, plus elle grogne. Je sais très bien que ce qui la tracasse n'est pas que je tousse encore de temps en temps, ni même le défilé de ce soir, mais mon obstination à vouloir rendre visite à Saskia. Sauf que, sur ce point, rien ni personne ne me fera changer d'avis. Pas même les différents messages de Thomas hier soir. D'ailleurs, heureusement qu'il n'a pas eu la brillante idée d'appeler Justine pour lui en parler, sinon je suis certaine qu'elle m'aurait enfermée à double tour dans mon appartement pour m'obliger à le rappeler.

Quoi qu'il en soit, j'ai la ferme intention d'aller chez Saskia pour avoir des réponses aux questions que je me pose.

— Je suis prévoyante. Je sais ce que ça fait de se retrouver sans rien à se mettre, figure-toi. Je n'emprunterais pas une nouvelle fois des fringues à Olga.

— Ça y'a aucun risque, maugrée-t-elle entre ses dents en haussant les épaules. Tu dois avoir de quoi t'habiller pour une semaine là-dedans !

Antoine et moi nous engouffrons dans la voiture de Justine alors qu'elle prend le volant en soupirant.

— Tu as fini de râler ? Je voulais que tu m'accompagnes pour me soutenir, pas pour m'enfoncer.

— Plus j'y réfléchis et plus je me dis que se pointer chez cette fille, ça craint.

Je retiens un rire amer et me mets à tousser.

— Tu vois, tu n'es pas guérie !

— Ju ! Tu perds ton temps à vouloir me faire changer d’avis.

— Ouais, mais tu imagines si elle n’est pas au courant de cette vidéo ? insiste-t-elle, toujours aussi grognon. Je ne veux pas être responsable d’un accouchement prématuré moi.

— Je t’ai promis que je ne parlerais pas de ce film à Saskia, dis-je en croisant les doigts dans mon dos. Alors, arrête d’extrapoler comme ça ! En plus, elle n’est pas enceinte de huit mois non plus et ça n’est pas quelques questions qui vont lui donner des contractions.

D’habitude, Justine a le don pour minimiser les situations les plus critiques en les tournant en dérision. Pour une fois que j’en fais autant, c’est elle qui dramatise.

*C’est dingue quand même !*

En plus, c’est la millième fois que je lui répète ne pas avoir l’intention de mettre cette sex-tape sur le tapis. D’abord pour les raisons qu’elle invoque, quoi que j’en dise, et surtout parce que ressasser cette histoire devant elle risquerait fort de me faire perdre mes moyens. Je veux juste savoir si Thomas et elle étaient réellement amoureux et pourquoi ils se sont séparés. Point à la ligne.

*Enfin, on verra.*

Contrariée que je lui tiennne tête, elle ne dit plus un mot jusqu’à ce qu’elle coupe le contact sur le parking de la gare.

— Cesse de t’en faire, intervient Antoine qui sort le premier et la rejoint alors qu’elle boude au volant. Moi, je suis certain qu’Élisa s’en tirera très bien. Elle a toujours réussi jusqu’à présent.

— Si ! Je m’inquiète. Je n’ai pas envie de la ramasser à la petite cuillère si ça tourne mal. Et puis, dis donc toi, tu sors avec elle ou avec moi pour prendre toujours sa défense ?

Cette fois, je ne peux pas m’empêcher d’éclater de rire et, à mon grand soulagement, je ne me mets pas à tousser, ce qui m’évite une nouvelle remarque.

— Il me semble qu’une rouquine a pris mon cœur depuis longtemps. Voyons voir, comment s’appelle-t-elle déjà ?

Justine esquisse enfin un sourire à l’humour de son chéri qui l’enlace tendrement.

*Ouf ! Elle se déride. Ce n’est pas trop tôt. Que ferai-je sans toi, Antoine ?*

J’adresse un clin d’œil à cet homme si bienveillant qui, bien que peu loquace, est toujours là pour débloquer des situations compliquées.

— Tout ira bien !

Voilà que, maintenant, c’est moi qui rassure Justine. C’est le monde à l’envers depuis quelque temps. Si l’amour m’a complètement désinhibée, il l’a rendue beaucoup trop raisonnable. Il va falloir remédier très vite à ce problème, car j’ai l’intention de garder ma Ju tout feu tout flamme moi !

Je lui emboîte le pas alors qu’elle frétille du derrière.

— Dis donc, Mademoiselle Bougon. Tu n’as pas l’impression que tu m’as prise pour une idiote tout à l’heure ?

Les yeux vissés sur l’énorme valise qu’Antoine traîne derrière lui, j’utilise un ton réprobateur volontairement exagéré et elle m’observe du coin de l’œil en sifflotant.

*Elle est aussi grosse que la mienne... voire davantage. Non, mais je rêve !*

— Je suis pré-voy-ante ! ironise-t-elle en me tirant la langue.

Je viens de quitter un chat et me voilà avec un perroquet qui répète mes répliques mot pour mot. Du coup, je fais pareil :

— Tu es au courant qu’on ne part que vingt-quatre heures ? Tu dois avoir de quoi t’habiller pour une semaine là-dedans.

— Gna gna gna gna !

Nous pouffons de rire tous les trois en arrivant sur le quai et je me détends un peu, espérant que l'atmosphère reste aussi légère pendant tout notre séjour.

Quelques embrassades plus tard, Justine et moi sommes enfin installées dans le T.G.V. direction Paris. Je consulte l'heure pour me rassurer. Il est 8 h 19. Si tout se passe bien, nous devrions être chez Saskia pour le déjeuner.

Parce que... Justine ne le sait pas encore, mais je compte bien rendre visite à cette fille avant même d'aller chez Olga... Enfin, si elle habite toujours au même endroit...

\*\*\*

*J'ai sonné ! Bon sang !*

Quand j'ai eu confirmation du nom indiqué sur la sonnette, je n'ai pas hésité une seule seconde. Seulement, maintenant que la porte vient de s'ouvrir, je suis tétanisée par le trac et Justine, qui danse d'un pied sur l'autre à ma droite, ne m'est pas d'un grand secours.

— Bonjour, bégayé-je, évitant le regard bleu de cette fille qui me hante depuis des jours.

Une main protectrice posée sur son ventre arrondi, Saskia ne répond pas. Elle me reluque de la tête aux pieds, les yeux écarquillés, comme si elle venait de voir un fantôme.

Elle me reconnaît, c'est sûr. Après tout, il n'y a pas si longtemps que ça que je me suis amusée à la narguer devant l'ascenseur de l'hôtel.

— Si Thomas t'envoie en imaginant que je vais céder à un plan à trois, dis-lui qu'il peut aller se faire foutre.

Justine manque de s'étouffer avec sa salive. Quant à moi, je ne comprends pas pourquoi Saskia me sort un truc pareil. Cependant, quand elle s'apprête à me claquer la porte au nez, j'ai la présence d'esprit de caler mon pied dans l'ouverture. Il y a plusieurs jours que je me prépare à ce face à face et je ne m'en irai pas comme ça. Certainement pas !

— Attends ! Thomas n'est pas au courant de ma présence ici. J'avais besoin de te parler.

— Pour quoi faire ? Pour savoir si tu peux lui faire confiance ?

Son ton est cynique. Je ne m'attendais pas à ce qu'elle me saute au cou, mais Olga m'a tellement répété que c'était une gentille fille que j'espérais une entrée en matière un peu moins agressive.

*OK ! J'ai tenu tête à Jack Andrews, je devrais pouvoir m'en sortir avec Saskia Mipaldeck.*

— Eh bien ma cocotte, poursuit-elle alors je n'ai pas eu le temps de lui répondre, la réponse est non. Je t'annonce que ton mec a voulu me filer un rencart.

— Quoi ?

Un frisson d'effroi me parcourt l'échine, mais j'accuse le coup le plus dignement possible et surtout, je me concentre pour qu'aucune larme ne s'immisce dans mes yeux. Si, après le texte du journal intime et son message d'hier soir, il me restait un soupçon de remords d'avoir rompu avec lui, il s'est envolé avec ces derniers mots. Ce n'est pas sa maîtresse, ou du moins, ça ne l'est plus, mais il aurait bien aimé qu'elle le redevienne.

*Bon sang de bon sang !*

— Oui ! Oui ! insiste-t-elle en ouvrant la porte en grand pour nous laisser entrer Justine et moi. Thomas Johannson... ou Thomas Andrews ne sont qu'une seule et même personne, arrogante et sans scrupules. Il s'est pointé à l'hôtel samedi dernier. Il voulait qu'on se retrouve

après le travail. Comme il n'avait aucune intention d'enfiler des perles, je l'ai renvoyé balader.

Samedi ? Le jour même de mon départ ?

*Salaud ! Connard !*

Une barre de plomb vient de lester mon estomac et je suis à deux doigts de vomir. Je cherche un siège avant que mes jambes ne m'abandonnent complètement et me retiens in extrémis sur le bord de la table avant de tirer une chaise pour m'asseoir.

Je n'envisageais pas de lui parler de la vidéo. J'avais même envie de croire Thomas et de le rappeler. Mais là, ce n'est plus possible. Ma vengeance va être terrible. Je ravale avec difficulté les larmes qui obstruent ma trachée et ouvre enfin la bouche :

— J'imagine qu'il avait prévu une nouvelle sex-tape avec toi ?

J'entends Justine derrière moi qui siffle mon prénom entre ses dents. Sauf que je suis trop sonnée et contrariée pour me repentir. Quant à Saskia, elle n'a pas l'air de comprendre de quoi je parle et se met à rire en s'installant sur un large fauteuil en tissu en face de moi.

— Il est tombé bien bas s'il s'adonne à ce genre de connerie. S'il croyait que j'accepterai, il s'est fourré le doigt dans l'œil une fois de plus.

Même si je ne veux pas l'admettre, plus le temps passe, plus j'ai la certitude que Thomas n'a pas mis en scène cette vidéo et qu'il s'est fait piéger comme il le dit. Sauf que, ce qui m'importe, ce n'est plus ce que j'ai vu, mais ce que j'ai entendu et, avec ce que vient de m'annoncer Saskia, j'ai besoin de cracher ce goût de bile qui me donne la nausée, comme une espèce de vengeance par procuration.

— Tu l'as pourtant bien fait !

— Je te demande pardon ? s'insurge-t-elle, à la limite de l'étouffement.

— Éli ! intervient mon amie qui me saisit par les épaules. Tu es devenue folle ou quoi ?

Saskia est livide et, la bouche grande ouverte, elle écarquille de grands yeux tout en frottant son ventre avec nervosité.

*Zut ! Justine a peut-être raison, je n'ai pas l'intention d'être responsable d'un accouchement prématuré.*

— Je... oublie ce que je viens de te dire.

— Tu rigoles ! Tu as commencé, alors va au fond de tes pensées.

Saskia se redresse sur son siège alors que, consciente d'avoir été un peu loin, je suis prise de remords.

OK ! Si réellement ni elle ni Thomas n'y sont pour quelque chose, il n'en reste pas moins qu'elle en est l'actrice principale et qu'elle a le droit de savoir.

— Eh bien...

Avec le maximum de tact, je lui dévoile l'existence de cette vidéo et la manière brutale avec laquelle je l'ai découverte.

— Oh merde !

La tête entre ses mains, elle soupire, encore et encore, les yeux rivés sur mes doigts qui s'entortillent entre eux.

— Tu... tu as l'air très en colère contre lui... intervient ma meilleure amie, alors que je reste sous le choc des avances que Thomas a osé faire à Saskia.

— Disons que... il a toujours eu la fâcheuse tendance à prendre les femmes pour des jouets sexuels. Quand je l'ai rencontré, la rumeur courait qu'il collectionnait les conquêtes, mais je n'ai rien voulu entendre. J'en ai fait la triste expérience et... avec ce que tu viens de m'annoncer, j'étais loin du compte.

— Oh !

*Ça y est, ça me reprend avec cette onomatopée débile !*

Je me mords la langue pour tenter de retenir la question qui me brûle les lèvres depuis des jours, mais c'est impossible :

— Tu... tu l'aimais ?

Elle éclate d'un rire moqueur, comme si j'avais sorti la bêtise du siècle.

— Quelle femme ne tomberait pas amoureuse d'un mec pareil sérieusement ? Il a des yeux à tomber, un sourire diabolique à faire mouiller toutes les petites culottes de la ville. Pour le reste, je pense que je n'ai pas besoin de te faire un dessin ? Il est... plus que doué.

Je contracte mes cuisses et me trémousse sur mon siège, en proie à de terribles picotements dans mon bas ventre et à un début de vertige. J'aurais dû écouter Justine et ne pas venir ici, car quelle que soit ma rancœur, l'effet Sexy-man est bel et bien toujours présent.

— Il m'avait choisie moi et... j'étais très flattée et surtout très naïve... poursuit-elle sans prêter attention à mon air de plus en plus gêné. J'étais impatiente de terminer dans son lit, tu imagines bien.

*Oh mon Dieu ! Mon Dieu !*

— Il t'a fait le même coup ? T'amadouer pour obtenir ce qu'il veut ?

Elle enfonce le clou et là, je crois que je vais carrément vomir. Je plaque une main sur ma bouche et ferme les yeux, inspirant le plus lentement possible pour essayer de calmer ma nausée et les palpitations de mon cœur.

*Salaud ! Salaud !*

— Qu'est-ce que... qu'est-ce qu'il t'a fait à toi ?

Mes mots ont du mal à sortir de ma gorge endolorie, mais j'insiste par curiosité et aussi parce qu'il est trop tard pour regretter d'avoir frappé à sa porte. Trop tard pour faire demi-tour. Alors, autant aller jusqu'au bout maintenant pour connaître toute la vérité.

Saskia s'affaisse dans le dossier du fauteuil et son regard se perd dans le vide :

— Un de ses copains, David, il me semble, avait des vues sur mon ami Maïwan. Seulement, elle était plus raisonnable que moi, et avait très bien cerné les personnages, alors que moi, j'étais tombée dans le panneau. Elle refusait de sortir avec ce type insistant. Thomas a rusé ou plutôt il a parié pour obtenir les infos que son pote n'avait pas.

*Un pari ? C'est pas vrai. Je suis abonnée aux connards complètement dérangés.*

— Lors d'une soirée, nous avons beaucoup trop bu. Nous avons fini dans ma chambre et... il m'a fait l'amour. Mais c'était différent des autres fois. Il l'a fait comme toutes les femmes en rêveraient.

Pari, alcool, sexe, mensonge, « je t'aime »... Les murs tangent autour de moi. Non seulement je vais vomir, mais je vais aussi m'évanouir. Je suis en train de vivre mes dernières secondes sur cette terre et les mains de Justine qui me massent les épaules depuis plusieurs secondes ne me sont d'aucun secours.

*Stop ! Stop ! Stop !*

Je me bouche les oreilles et bondis de mon siège, mais Saskia reste imperturbable et continue sur sa lancée alors que ma meilleure amie saisit ma main sans dire un mot.

— Bref, j'ai tellement sur mon nuage que j'ai craqué et j'ai donné à Thomas les coordonnées de Maïwan.

— Il t'a dit qu'il t'aimait c'est ça ?

Je me demande pourquoi j'insiste lourdement. Tout ce que je viens d'entendre devrait être

suffisant pour prendre les jambes à mon cou et pour tirer une croix sur Thomas Andrews. Bon sang !

— Je sais. C'est la manière qu'il a utilisée pour gagner son pari justement. J'ai cru à ses mots d'amour comme une crétine. Seulement le lendemain, quand nous nous sommes retrouvés seuls tous les deux, il n'avait plus aucune tendresse. J'ai voulu lui dire que je tenais à lui. Il m'a ri au nez et m'a tout expliqué en me disant que nous, les femmes, nous étions toutes pareilles avec notre romantisme à deux balles.

— Tu ne lui as pas dit que tu l'avais entendu te dire des mots d'amour ?

— Pourquoi tu tiens tant à savoir ça ? Je... je n'en sais rien. Euh... en réfléchissant bien... non. Je n'ai pas eu le temps en fait. J'ai surtout failli le gifler, et puis je me suis dit qu'il n'en valait même pas la peine. Tu imagines ? Le même jour, j'ai perdu mon amie qui ne m'a pas pardonné de l'avoir trahie et je me suis fait humilié par un mec...

— Vous étiez ensemble depuis longtemps ?

Mais pourquoi je pose cette question, bon sang ? Qu'est-ce que j'en ai à faire ?

*Barre-toi Éli ! Barre-toi !*

— Deux semaines environ. C'est pas le bout du monde. Mais c'est suffisant pour tomber amoureuse d'un Adonis comme lui.

*Oh mon Dieu ! Mon Dieu ! Mon Dieu !*

J'essaie de me lever, mais mes jambes en coton n'ont pas la force de me soutenir, et puis de toute façon, je suis prise d'une quinte de toux qui me cloue sur place.

— Et toi ? Ça fait longtemps que tu connais Thomas ?

Entre deux raclements de gorge, je rassemble le peu d'énergie qu'il me reste pour continuer à parler :

— De... puis sep... tem... bre.

— Waouh ! s'exclame-t-elle. Tu as tenu longtemps dis-moi avant de tomber dans ses bras. Chapeau ! Tu mériterais une distinction !

*La reine des connes, ça m'irait à la perfection !*

— Euh ! Non ! Nous sommes ensemble depuis cette date-là en fait.

— Tu me fais marcher ?

Elle ouvre si grands les yeux que je m'emplis d'une sorte de fierté et je ne peux m'empêcher de rajouter :

— Pas du tout... Nous... envisagions même de vivre ensemble à la fin du mois.

Le souffle coupé, Saskia m'observe en silence pendant de longues secondes, caressant son ventre avec tendresse, puis elle éclate de rire.

— Alors, il s'est réellement fait piéger. Waouh ! Thomas tenu par les couilles. Excuse-moi, mais c'est particulièrement drôle.

Je n'ai pas la force de l'accompagner dans son délire et reste bloquée sur les révélations qu'elle m'a faites à mon arrivée. Si j'ai acquis la certitude qu'il s'est fait avoir, il n'en reste pas moins qu'il a agi comme un salopard avec Saskia et... sans doute avec moi aussi.

— Il t'a vraiment proposé un rendez-vous ? insisté-je.

— Je te le jure sur ce que j'ai de plus cher, m'assure-t-elle en fixant son gros ventre. Mais tu sais, maintenant que j'y pense, il n'était pas aussi confiant que d'habitude. Il semblait même nerveux et...

— Ouais, il espérait prêcher le faux pour savoir le vrai tu veux dire ? intervient Justine. Je suis sûre que c'est ça.

— C'est tout à faire son genre !... Enfin bref ! Je peux savoir comment tu as su où me trouver ?

— C'est Olga qui...

— Tu connais Olga ?

— Humm... c'est une longue histoire.

— Raconte.

Je soupire.

*Au point où j'en suis !*

Comme je l'ai fait la semaine passée avec Justine, je réexplique mon histoire, en commençant par les clichés, sous l'œil inquiet de celle-ci qui doit se demander à quel moment je vais m'effondrer. Cependant, plus je déverse l'horreur de ce samedi noir, plus je prends confiance en moi. Je réalise même que, comme elle me l'a si souvent répété, la communication est un formidable exutoire. D'ailleurs, j'ai déjà eu une réaction similaire avec Olga en lui racontant ma vie avec facilité alors que je la connaissais à peine. Du coup, c'est un peu comme si la vengeance que je préparais depuis une semaine s'évanouissait un peu plus à chacun de mes mots. Très à l'aise à la fin de mon discours, je termine en lui expliquant comment j'ai atterri chez cette photographe et le défilé qui m'a ramené sur Paris aujourd'hui.

— Mouais ! maugrée Saskia, alors que je reprends ma respiration. Pour tout te dire, je reste quand même convaincue qu'il s'est fait avoir... et moi aussi d'ailleurs. Il a eu un retour de bâton et ça lui fait les pieds. Mais...

— Mais quoi ?

Justine et moi intervenons en chœur et j'aperçois une curieuse lueur passer dans ses prunelles.

Elles ne vont quand même pas lui trouver des excuses toutes les deux ? Je suis assez désorientée depuis quelques minutes pour qu'elles ne m'enfoncent pas davantage.

— Est-ce qu'il a essayé de s'expliquer avec toi ? demande Saskia qui fixe mes lèvres pincées par les remords.

— Pour ça, il aurait fallu qu'elle l'écoute ! ricane Justine, l'air sarcastique. Mademoiselle De Sacco est un mur de pierres lorsqu'il s'agit de com-mu-ni-quer.

Je lui donne une petite tape sur le bras en grimaçant. Pas la peine de me rappeler sans arrêt que je m'emporte beaucoup trop vite sans chercher à comprendre. Zut à la fin !

— Il m'a appelée hier soir pour me dire qu'il avait trouvé l'explication à tout ça et qu'il voulait me parler, mais...

— Quoi ! Tu ne m'as pas parlé de ça ! s'écrie Justine au bord de l'étranglement. Sérieusement Éli, quand est-ce que tu vas arrêter de faire ta tête de cochon ?

Je ronchonne de plus belle tandis qu'elle tape des pieds comme une enfant en plein caprice.

— OK les filles ! intervient Saskia qui tente de faire baisser la pression. Ça ne sert à rien de s'énerver maintenant. Qu'il marine un peu plus ne va pas lui faire de mal. Moi, au final, je ne suis pas sûre de vraiment lui en vouloir. Il est en train de payer ses erreurs, ça me suffit. Et puis, cette histoire est beaucoup trop vieille. Tout ce qui m'importe est de récupérer cette vidéo et la détruire. Il n'est pas question que mon futur mari apprenne son existence. Et toi Éli, qu'est-ce que tu veux ?

Je gigote sur mon siège comme si le feu s'était accroché à mes fesses.

Je voulais me venger. J'espérais que Saskia lui en veuille autant que moi et se charge de l'étriper. J'avais même demandé à Olga de m'imprimer toutes les photos de mon shooting en sous-vêtements et j'avais dans l'idée de les récupérer ce soir et de les lui envoyer par courrier,

pour le narguer, avec un mot déjà tout prêt dans ma tête : « La chrysalide est devenue papillon. Belle, élégante et libre. »

Mais je voulais aussi avoir confirmation que ces « je t'aime » n'étaient pas sincères, parce que... parce que je suis toujours amoureuse de lui et que la simple évocation de son souvenir provoque encore des crépitements dans mon bas-ventre.

*Bon sang !*

— Je ne veux plus souffrir.

Ma réponse n'est qu'un souffle. Je n'ai pas le courage de la regarder en face et préfère baisser la tête sur mes mains posées sur mes cuisses. Thomas m'a rendue forte, mais il reste aussi ma faiblesse. L'avouer est très difficile, car c'est aussi admettre que je ne peux pas tourner la page aussi facilement que je le voulais.

— Alléluia ! s'exclame Justine comme si cette phrase était tout ce qu'elle attendait de moi. Dans ce cas-là, il va falloir penser à utiliser ton forfait téléphonique ou, pourquoi pas, les quelques billets qu'il te reste pour te payer un taxi et aller frapper à sa porte.

— Ton amie a raison, renchérit Saskia. Il faut crever l'abcès. Thomas n'est pas le genre d'homme à se mettre à genou devant une femme. S'il a autant insisté pour te joindre, c'est qu'il t'aime sincèrement. Cela vaut bien une petite explication quand même.

*Elle me pousse dans ses bras ou je rêve ?*

Olga m'avait affirmé que cette fille était adorable. Mais là, ce n'est plus de la gentillesse, ça frôle l'aliénation mentale.

— Minute papillon ! Tu viens de me dire de le laisser mariner et maintenant il faudrait que j'aille lui parler sur-le-champ ? Non, mais ho ! Vous n'allez pas bien les filles, je crois ! Il est hors de question que je rate le défilé et je sais très bien que si je me pointe chez lui maintenant, je ne serais pas à l'heure. Alors...

Je me tais, observant les deux paires d'yeux suspendus à mes paroles. Liguées contre moi, elles ne me lâcheront pas tant que je ne leur aurai pas apporté satisfaction.

— OK, soupiré-je, lasse d'essayer de me justifier dans le vide. Je l'appellerai demain. Ça vous va ?

En synchronisation parfaite, elles hochent la tête et m'adressent un sourire satisfait que je leur rends dans un rictus beaucoup plus mitigé.

— J'attendrais donc lundi pour essayer de le joindre et être certaine que cette vidéo est détruite, ajoute Saskia en se levant.

Puis, elle pousse un profond soupir :

— Si j'avais su tout ce que tu viens de me dire avant, je n'aurais pas rompu mon contrat avec l'hôtel, termine-t-elle. Je pensais que Thomas me draguait... Mais bon, ce n'est pas si grave. J'aurais plus de temps pour préparer l'arrivée de ma jolie poupée et puis mon futur mari ne voulait pas que je travaille, il va être content.

Elle caresse son ventre avec tendresse et quand ses yeux se mettent à briller de bonheur, j'ai un petit pincement au cœur. Un jour peut-être, moi aussi, j'aurai le sentiment d'accomplissement qu'elle doit ressentir. Un jour... ou pas.

## Thomas

C'est au moins la dixième fois que je consulte mon téléphone depuis que j'ai posé mon cul sur ce siège pliant et je n'arrête pas de gigoter à côté de Tina.

Une personne avec des pouvoirs divins a dû transformer les minutes en heures depuis le début de la semaine, car le temps n'avance pas et, surtout, la journée n'en finit pas. Je me suis tapé des montagnes de cartons à ranger dans les placards. J'ai dû revivre un par un tous les événements de la veille en racontant à Tina, minute après minute, comment s'était passée ma soirée chez Hugues. Et maintenant, je dois attendre que ce défilé se termine pour rentrer chez moi.

*Enfin, si un jour il commence ! Bordel !*

— On y est, me murmure-t-elle avec enthousiasme.

Les lumières se tamisent peu à peu et deux femmes d'une cinquantaine d'années, élégantes en robe du soir, se présentent sur scène en se tenant par la main.

— Celle de droite, c'est Olga, explique-t-elle à voix basse. Et à côté, c'est la styliste.

Je n'entends pas le discours d'introduction et ne vois pas les premiers modèles qui défilent. En effet, si auparavant, j'adorais assister à ce genre d'événement et chasser parmi les jolies sirènes qui se déhanchaient devant moi, aujourd'hui, je m'en contrefous. Malgré tous les conseils que m'a prodigués Tina ce matin pour que je ne change pas d'avis et que je l'accompagne, ma seule obsession est de me tirer de là le plus vite possible et de filer sur Bordeaux.

Les yeux dans le vague, mes pensées vagabondent. J'extrapole sur les différentes réactions possibles d'Élisa quand je lui raconterai tout. Va-t-elle enfin écouter ce que j'ai à lui dire ? Me laissera-t-elle entrer ? Faudra-t-il, encore, l'intervention de Justine ? Et si, pendant la semaine, elle m'a remplacé ? Si un autre homme...

En une nanoseconde, les liaisons de mon cerveau sont interrompues, mon cœur se met à cogner trop fort dans ma poitrine et je me demande si je ne suis pas en train d'halluciner.

*Oh, putain de merde !*

Ma gorge s'assèche et mes muscles se bandent alors que je tourne brusquement la tête vers Tina qui m'adresse un regard de conspiratrice accomplie.

— Tu étais au courant qu'elle serait là, n'est-ce pas ? m'exclamé-je, le souffle coupé par le choc.

*C'est pas vrai ! Ma meilleure amie m'a encore mené en bateau en me faisant croire qu'elle était invitée à un simple défilé. Bordel ! Pour une fois, elle ne pouvait pas me dire la vérité, merde !*

— J'ai vu Olga dans la semaine, m'explique-t-elle calmement alors que, tremblant de la tête aux pieds, je ne quitte pas des yeux Élisa qui s'avance sur le podium. Nous avons beaucoup discuté et j'ai appris que c'est elle qui avait hébergé ta chérie le week-end dernier.

— Quoi ?

— C'est une histoire de carte de visite... mais bon. Ça n'a pas beaucoup d'importance. Toujours est-il qu'Olga a mis longtemps à m'en parler, mais que, lorsque je lui ai raconté à quel point tu étais en piteux état, elle s'est lâchée et m'a tout expliqué, jusqu'à me parler de ce défilé. Élisa est très malheureuse, Thomas. Mais elle ne l'avouera pas. Alors, si c'est le seul moyen que

vous puissiez enfin vous parler, j'ai trouvé que l'occasion était trop belle.

*Encore une putain de coïncidence ?*

Mes oreilles se mettent à bourdonner et tout est si confus dans ma tête que je ne l'écoute plus. La déesse de mes jours et de mes nuits ondule à quelques mètres de moi et m'hypnotise. Une main posée sur les hanches, elle avance avec assurance et fixe un point imaginaire au fond de la salle. Je profite de chaque seconde pour la couvrir du regard, conscient que, lorsqu'elle se rendra compte de ma présence, elle va paniquer.

*Ce qu'elle est belle, bordel !*

J'essaie de ne pas penser à ses formes que je devine sous sa longue robe en dentelle transparente, mais je n'ai aucun pouvoir sur le mécanisme de mon corps. D'instinct, je porte une main sur ma braguette.

*Putain je bande déjà ! Ce n'est pas le moment, merde !*

Je presse ma paume sur mon entrejambe, essayant de faire taire la bête qui sommeille depuis des jours et meurt d'impatience de se réveiller grâce à *elle*. Seulement, en un éclair, ce que je redoutais se produit. Nos prunelles se croisent, ses lèvres se figent et elle s'immobilise. Je retiens ma respiration, observant sa poitrine qui monte et s'abaisse de plus en plus vite, sa bouche qui se pince et ses yeux clairs qui s'assombrissent. Puis, elle sourit à nouveau, reporte son regard au fond de la salle et reprend son déhanché en me tournant le dos, comme si je n'existais pas.

*Putain de bordel ! Non pas ça !*

Je bondis de mon siège et bouscule sans ménagement mon voisin pour rejoindre l'allée centrale.

Depuis une semaine, j'essaie d'endurer ses silences, de patienter chez moi en attendant qu'elle me fasse un signe, même si je me torture l'esprit en imaginant mille et un scénarios à ces soirées loin de moi. Je peux éventuellement rester discret sur un siège à la reluquer avec envie, en espérant juste un sourire, un regard qui pétille, mais je n'ai pas la force de supporter qu'elle m'ignore.

J'entends Tina crier mon prénom, mais il est déjà trop tard. J'ai traversé la salle et je m'apprête à m'engouffrer par la porte qui mène à l'arrière-scène, quand une main me retient par l'avant-bras.

— Jeune homme, je ne pense pas que vous ayez le droit de vous faufiler par ici.

Je lève la tête vers une femme d'une cinquantaine d'années, élégante et sophistiquée. La même qui a fait l'ouverture du défilé au micro tout à l'heure : Olga Steinter.

*Putain de bordel de merde !*

— Nous n'avons pas été présentés. Thomas Andrews...

— Je sais ! me coupe-t-elle en me toisant avec froideur. Vous êtes tel que je l'imaginai. J'ai *beaucoup* entendu parler de vous... ces derniers temps. Trop d'ailleurs !

Mes doigts se resserrent sur la poignée de la porte. Je déteste le ton réprobateur avec lequel elle vient de me répondre.

*Putain ! Putain ! Qu'est-ce qu'Élisa et Tina lui ont dit bordel ?*

— Vous pouvez remercier Tina d'avoir insisté et plaidé votre cause auprès de moi. J'avais promis à Élisa de ne rien dire alors j'espère pouvoir vous faire confiance pour ne pas la faire souffrir.

Je pousse un bruyant soupir d'énervement et de lassitude.

*Confiance ! Confiance ! Confiance ! J'ai compris, merde ! Je ne suis pas débile !*

— Si vous voulez la reconquérir jeune homme, ajoute-t-elle en me regardant par-dessus ses

lunettes, vous allez devoir être très très persuasif. Il ne suffit pas d'avoir une belle gueule et d'être beau parleur, ni même d'avoir des dons particuliers en position allongée pour conserver une femme. Vous êtes au courant ?

Elle m'adresse un sourire presque moqueur avant de lâcher mon bras.

— Son prochain passage est dans une bonne demi-heure. Loge n° 2.

Je ne sais pas si elle me parle encore. En tout cas, si c'est le cas, elle fait un monologue, car je longe déjà le couloir à grands pas, à la recherche du chiffre sur la porte. Quand je me plante devant, je ne réfléchis pas. J'ouvre et referme derrière moi dans un seul geste, avant de m'adosser à la cloison, à bout de souffle.

— Thomas ! s'écrie Éliisa en sursautant. Qu'est-ce que tu fais là ?

Seulement vêtue de ses sous-vêtements, elle plaque ses mains sur sa poitrine et recule, alors que Justine, qui s'apprête à mettre la robe du défilé sur un cintre, se statue.

*Elle est là elle aussi ! Évidemment !*

Éli ne serait jamais montée à Paris sans cette petite rouquine déjantée. Je lui exprime toute ma déception et mon incompréhension dans un long regard appuyé et elle répond en secouant discrètement la tête en signe d'impuissance.

— Et toi ? Tu peux m'expliquer pourquoi tu te dandines devant des inconnus... à Paris... sans me le dire... ?

Bordel ! Je n'arrive plus à parler. Pourquoi ne m'a-t-elle pas averti ?

J'ordonne à mon cerveau de cesser de mouliner dans le vide et, quand j'avance d'un pas, la jolie brune qui m'obsède depuis des semaines se recroqueville contre la cloison.

— OK ! Je crois que je suis de trop ! admet Justine en me lançant un clin d'œil complice. Tu me rejoins dans la loge d'Olga quand tu en auras terminé avec Sexy-man ?

— Ju ! Bon sang, je ne t'ai pas demandé de t'en aller !

Justine ignore les grognements sourds de son amie et sort de la pièce, un sourire en coin plaqué sur son visage. Je sais très bien à quoi elle pense, puisque moi aussi j'y songe fortement. Mais avant, je dois cracher à Éliisa toutes les explications qu'elle a refusé d'écouter au téléphone.

— Va-t'en !

Sa voix chevrotante n'est pas convaincante.

Je m'empresse de tourner la clé dans la serrure et, sans attendre, reviens vers Éliisa, réduisant la distance qui nous sépare à quelques dizaines de centimètres. Puisque ma meilleure amie et Olga se sont chargées de nous réunir, autant en profiter. J'effleure son avant-bras du bout des doigts et savoure du regard sa peau qui se piquette de chair de poule.

— Humm ! Je pense que Tina et sa copine photographe ne sont pas de cet avis et seraient déçues que leur manège n'aboutisse à rien. Elles ont mis tant de cœur à ce que tu daignes enfin m'écouter...

— Les garces ! grogne-t-elle en tapant du pied. Olga m'a menti, elle m'avait dit qu'elle ne dirait rien, bon sang !

Je mords l'intérieur de mes joues pour ne pas lui faire remarquer que je la sens frissonner sous mes caresses et me contente de la dévorer des yeux. Contrariée, un brin fébrile avec la moue boudeuse, elle est à croquer. Je n'ai pas oublié à quel point elle était belle en sous-vêtements. Mais là, dans un silence entrecoupé de nos respirations respectives, elle est comme un mirage et je n'ai pas l'intention qu'il disparaisse.

— Je ne partirai pas Éli ! J'ai essayé de t'appeler un nombre incalculable de fois. Hier, je t'ai laissé un message, des SMS pour t'expliquer que j'avais résolu l'énigme du corbeau.

— Je sais. Mais ça ne change rien.

— Pourquoi ? Saskia n'est pas ma maîtresse. C'est de l'histoire ancienne. C'était un coup monté.

— Je n'oublie pas ce que j'ai entendu sur cette vidéo, ni pourquoi tu lui as dit ça ! Et encore moins combien tu peux m'avoir embobinée avec tes mensonges.

Elle soutient mon regard alors que je cherche à comprendre ses allusions en me frottant la tempe.

— Thomas, je sors de chez Saskia. Elle m'a tout raconté. Tu lui as fait croire que tu l'aimais uniquement pour ne pas perdre un pari débile !

*Putain ! Elle est remontée sur Paris pour ça ? J'y crois pas !*

Je sais moi que je n'aurais pas été aussi loin si je n'avais pas été complètement bourré. Mais je ne peux pas lui sortir un truc pareil au risque de me prendre une méga gifle.

— Et pour couronner le tout, samedi dernier tu lui as fait des avances ! J'étais tout juste partie, Thomas...

Cette fois, c'est moi qui tape du pied. Je saisis son menton et la force à me regarder. Ses yeux clairs brillent de larmes.

— Je voulais obtenir des infos quand j'ai dragué Saskia. Savoir si elle était responsable de tout ce merdier. Je n'avais pas l'intention de la mettre dans mon lit ! Merde !

— Tu n'as même pas été capable d'attendre quelques jours, bon sang ! Quel genre d'hommes es-tu pour avoir aussi peu de respect pour les femmes et... pour moi ?

Butée, bornée, elle insiste et demeure sourde à toutes mes justifications. Il ne me reste plus qu'à agir ! C'est le seul mot qui me vient à l'esprit pour ne pas la perdre définitivement. Agir vite et bien. C'est le moment où jamais et je prends le risque.

En une nanoseconde, j'ai emprisonné ses poignets et mes lèvres se sont emparées de la chair de son cou. Sans tenir compte de son hoquet de surprise, mes mains courent sur la peau veloutée de ses cuisses et ma bouche frôle celle bouillante de son épaule qui conserve ce parfum de fleur d'oranger qui me fait tant d'effet.

— Je suis cet homme-là, murmuré-je à son oreille, alors que je sens ses bras se raidir le long de ses hanches. Addict de ton corps, de ta voix, de ta présence près de moi. Je peux accepter d'attendre le temps qu'il faudra, mais pas que tu me méprises. C'était un pari débile, mais c'était avant. Avant toi.

*Avant que l'amour ne bouleverse ma vie.*

Elle ne se débat pas, mais ne me touche pas non plus et ne dit pas un mot. Mais sa poitrine se soulève et s'abaisse sous mon torse qui l'écrase. Son souffle court résonne à mes oreilles et sa peau piquetée de chair de poule frémit sous mes doigts.

*Putain ! Il n'y a qu'une semaine que je ne l'ai pas prise dans mes bras et j'ai l'impression que ça fait une éternité.*

— Alors, je suis un connard toxique pour toi ?

— Thomas ! grogne-t-elle alors que ma langue joue avec le lobe de son oreille. Ne fais pas ça !

— Pourquoi ? Parce que nous sommes deux toxicomanes en manque ? Ne sois pas sourde à l'appel de nos sens Éli. Écoute nos cœurs qui battent en cadence.

Je lâche un de ses poignets et caresse ses fesses rebondies. Puis du bout des doigts, je suis l'élastique de son string jusqu'à sa hanche avant de descendre lentement vers son entrejambe. Sa plainte se transforme en un long gémissement étouffé et, quand sa main libre se cale contre mes

reins, un afflux de sang provoque l'affolement de ma queue. Je le savais, mais là, j'en suis certain : jamais je ne pourrais me sevrer des ondulations de son corps contre le mien, de son odeur ensorcelante, de ses couinements contenus qui s'enroulent dans mes tympanes.

— Dis-moi que tu ne ressens plus rien pour moi, Éli. Que tu n'as pas envie de moi. Dis-moi que je suis le seul à être dépendant et que je me fais des idées sur... nous.

Mon index s'est immobilisé à quelques centimètres de la bande de tissu qui recouvre son point le plus sensible. En apnée, plus impatient et anxieux que jamais, je relève la tête et effleure ses lèvres du bout des miennes. Elles sont douces et je ne peux m'empêcher de les mordiller avec gourmandise.

— Thomas...

Son souffle se mêle au mien et j'ai toutes les peines du monde à ne pas fondre sur sa bouche pour la dévorer.

— Même un connard ne mérite pas d'espérer pour rien.

— Thomas...

Je ferme les yeux, ivre de ses plaintes langoureuses.

— Tu penses vraiment que je suis pire que Grégoire ?

— Thomas, je sais que...

— Je t'en prie. Fais-moi confiance. Je n'ai pas été à la hauteur, mais laisse-moi te prouver que je peux te mériter.

D'une main, je presse ses fesses et l'attire contre mon érection qui n'en peut plus d'attendre tandis que ses bras se resserrent autour de moi.

— Thomas... intoxique-moi... encore...

Sa supplique me fait tressaillir et, quand elle remonte un genou contre ma hanche, je deviens fou. J'arrache son string et libère ma queue passée en alerte rouge. Et, tandis qu'elle croise ses doigts dans ma nuque, je soulève la jambe qui la maintient encore et la plaque contre la cloison. Mon gland effleure l'entrée du nirvana. Une petite seconde. Juste le temps d'apprécier sa moiteur. Puis, d'un puissant coup de reins, je suis en elle et me satisfais du feulement qui s'échappe de sa gorge.

Une semaine. Une petite semaine que je n'ai pas ressenti cette sensation de plénitude absolue et j'ai l'impression d'avoir attendu des années entières.

— Fort... encore...

— Je sais mon amour... je sais... sauvage...

Je repense aux déclarations de son journal. À tout ce que j'ai appris sur elle contre son gré. Sans crainte, j'accélère mes mouvements alors que, prise au piège entre le mur et moi, elle crie mon prénom comme jamais encore elle ne l'a fait. Ses doigts s'emmêlent dans mes cheveux, tirent sur leurs racines alors que je ne peux plus m'arrêter. Moi aussi j'en veux encore. Je l'aime tellement. Je presse mes lèvres pour me retenir de le lui dire, conscient que cette putain de vidéo a jeté un voile sur ma manière d'exprimer mes sentiments et ce à quoi je tiens pourtant le plus. Comme elle.

— Putain Éli je... encore, infiniment, éternellement.

Elle fourre sa tête dans mon cou.

— Toi, rien que toi, sifflé-je essoufflé. Crois-moi, s'il te plaît.

— Encore, gémit-elle à chacun de mes coups de reins.

— Toujours, je réponds en claquant ma peau contre la sienne. Tu m'as tellement manqué.

Ses couinements ininterrompus dansent au creux de mon oreille alors que je grogne comme

un animal affamé.

— Dis-le-moi.

— Éli...

— Dis-le, j'ai besoin de l'entendre. Je... veux...

— Je... Éli... je t'aime... je t'aime...

Aussitôt, elle se met à mordre mon épaule pour assourdir ses cris et je la rejoins dans un grondement beaucoup plus sonore.

Putain, c'est bon ! Tellement bon que le plaisir s'est invité sous forme de larmes de joie aux bords de mes paupières. Lentement, je tente de réguler ma respiration, mais je refuse de sortir de sa chaleur humide qui palpète toujours. Elle relève la tête et, du bout des lèvres, aspire une goutte salée qui perle sur ma joue.

— Tu pleures ? s'étonne-t-elle, avec une toute petite voix, les yeux brillants, elle aussi.

— De bonheur, ma chérie. De bonheur.

À regret, j'accepte qu'elle se détache de moi et qu'elle repose les pieds sur le sol. Je remets une mèche de ses cheveux derrière son oreille et essuie délicatement ses yeux avec mon pouce. Le teint rosi, les lèvres gonflées de m'avoir mordu, le regard pétillant, elle redevient la femme fragile que j'ai rencontrée il y a quelques mois.

— Dans ce cas, tu peux pleurer autant que tu veux.

Elle se hisse sur la pointe des pieds et dépose un doux baiser sur ma bouche, puis elle fait une moue dépitée en regardant ce qu'il reste de son string sur le sol.

— Oh merde ! dis-je soudain gagné par la panique. Olga m'a dit une demi-heure !

Elle éclate de rire tout en enfilant une robe moulante tandis que je reboutonne mon pantalon.

— Sacrée Olga ! Ça ne m'étonne pas d'elle ! Je ne faisais qu'un passage ce soir. Je suis certaine qu'elle t'a dit ça pour éviter que l'on... enfin... qu'il se passe ce qu'il vient de se passer justement. Tu sais que, sans te connaître, elle a été capable de me parler de ta réputation d'homme à femmes.

Je lève les yeux au ciel en soupirant. Si auparavant j'étais fier que le Tout Paris me connaisse pour mes exploits sexuels, aujourd'hui, je n'aspire qu'à ce qu'un vent d'amnésie souffle sur la ville et que l'on m'oublie.

— Aide-moi s'il te plaît, demande-t-elle en me présentant son dos.

Je remonte la longue fermeture à glissière le long de sa colonne vertébrale et laisse traîner mes doigts sur sa peau.

— Cette tenue est...

— Sexy, termine-t-elle en s'asseyant devant une coiffeuse de fortune. C'est un cadeau d'Olga pour me remercier de la prestation de ce soir.

Alors qu'elle remet de l'ordre dans ses cheveux, j'observe à travers le miroir ses yeux clairs qui se plissent et sa bouche qui se tord dans tous les sens.

— Tina doit t'attendre, dit-elle avec nonchalance. Tu ferais bien d'y aller sinon elle risque de trouver ça louche.

*Et alors ? Il est où le problème ?*

— Tu me fais quoi là ? Tu ne viens pas avec moi ?

— Non !

Elle n'hésite pas une seconde pour me répondre et se tourne même pour me regarder droit dans les yeux.

— Écoute Thomas. Nous nous sommes réconciliés. Mais...

— Mais quoi ?

Sans m'en rendre compte, j'ai saisi son avant-bras un peu trop fort. Elle grimace, se détache de mon emprise et poursuit :

— Sois honnête avec toi-même pour une fois. Tu as résolu ton problème actuel. Soit !...

— Justement, tu ne m'as pas laissé t'expliquer...

— Chuutt ! m'ordonne-t-elle en se bouchant les oreilles. Je ne veux rien savoir de plus à ce sujet. Je me fiche de qui voulait nous séparer. Aujourd'hui, c'est untel. Demain, il y a aura quelqu'un d'autre. Tu vis dans une cage dorée et ton ambition prime sur ton bien-être. Donc, automatiquement, sur le mien si nous reprenons là où nous sommes arrêtés. Et ça, je sais d'ores et déjà que je ne pourrais pas le supporter.

Je m'écrase sur la chaise juste derrière moi, sonné par ce qu'elle vient de m'annoncer. Si elle ne veut pas d'une réelle réconciliation, cela signifie qu'elle admet juste une baise passagère. Qu'elle refuse d'emménager avec moi. Qu'elle retourne à Bordeaux. Que je vais devoir encore faire face à des semaines de manque.

*Jusqu'à quand bordel ?*

C'est de l'ordre de l'impossible. Pas après ce que nous venons de vivre il y a quelques minutes.

— Tu es devenue maso ?

— Non ! Simplement réaliste. Ton père passera son temps à nous mettre des bâtons dans les roues, tu le sais très bien.

— Éli ! J'ai appris qu'il était malade. Gravement malade. Je ne suis pas sûr qu'il revienne en France de si tôt. Et puis, ce n'est pas lui qui a créé ce merdier.

— J'en suis ravie... pour toi..., rétorque-t-elle sèchement avant de se lever.

— Éli...

Elle s'approche de moi, attrape ses chaussures posées à mes pieds et j'en profite pour saisir de nouveau son poignet, avec précaution cette fois, même si j'ai une furieuse envie de la secouer pour lui faire entendre raison.

— Nous avons brûlé les étapes. Je n'imagine pas retourner pleurer chez Olga si le ciel me tombe sur la tête une autre fois.

— Ça n'arrivera plus.

— Tu n'en sais rien.

— Éli. C'était Chloé le problème. Rien à voir avec mon entourage proche.

— Chloé !

— Oui, écoute-moi...

J'enlace mes doigts dans les siens et la fixe avec l'espoir qu'elle lise dans mes yeux toute la sincérité que je mets dans notre relation.

Je prends le temps de lui expliquer en détail comment, après avoir tâtonné avec Tina et licencié Jorge, j'ai découvert presque par hasard que c'était cette petite vicieuse de Chloé qui nous avait pourri la vie.

— Mince, soupire-t-elle, groggy elle aussi. Je la déteste, mais je n'aurais jamais imaginé qu'elle puisse faire un truc pareil.

— Éli... Loin de moi l'idée de te forcer la main, mais réfléchis. Hugues m'a assuré qu'il allait la faire soigner. Seulement, si elle doit terminer son année universitaire dans la même fac que toi, es-tu prête à la croiser, maintenant que tu sais ce qu'elle nous a fait ?

Quand je la vois se mettre à trembler, je regrette d'avoir semé la panique dans son esprit, je ne

veux pas qu'elle prenne une décision sous le coup de la peur.

*À quel moment je vais arrêter de faire le con, putain ?*

— Il faut que je... réfléchisse tu... as raison, bégaie-t-elle en s'écartant pour attraper un manteau. Vendredi prochain, c'est les vacances et je retourne chez mes parents pour les fêtes de Noël et...

*Non ! Non ! et non ! Putain !*

Si elle part maintenant, comme ça, elle va rester sur ce qu'il vient de se passer et, j'en suis certain, elle va considérer qu'il ne s'agit que d'un coup de folie.

En deux secondes, mes doigts ont plongé dans ses cheveux.

— Sauvage ? murmuré-je alors que je tire sur les racines pour qu'elle ne regarde.

— Thomas !

Sa respiration est saccadée et, même si elle essaie de me repousser avec ses bras, elle n'y met pas beaucoup de conviction. Sans lâcher, la pression de mes doigts sur sa nuque, je caresse sa joue brûlante et me presse contre son bassin avant de lui susurrer :

— Tendre ? Indécent ?

Quand elle ouvre la bouche pour émettre une nouvelle plainte, la mienne s'y écrase et je retrouve sa langue avec délice. Les yeux fermés, je savoure ce baiser et sens ses doigts s'agripper dans mon cou et son corps s'arquer contre le mien. Ma belle entêtée est de nouveau prête à se laisser aller dans mes bras.

— Rentre avec moi ce soir, grogné-je contre ses lèvres. J'intoxiquerai ton corps. Partout. Comme sur mon bureau, tu te rappelles ?

— Et... Justine ? halète-t-elle alors que je mordille sa mâchoire et m'approche lentement de son oreille. Je ne... je ne vais pas la laisser tomber comme une vieille chaussette. Elle... elle va me maudire si elle dort seule chez Olga.

— Humm. Si tu veux mon avis, elle ne verra aucun inconvénient à ce que tu l'abandonnes une nuit.

Au moment où je m'empare de la peau de son cou, je suis stoppé dans mon élan par un bruit qui provient de la porte. Je soupire et me détache d'elle en levant les yeux au ciel.

*Quand on parle du loup !*

— Sauvée par le gong ! râlé-je en partant ouvrir, persuadé d'y trouver une petite rouquine impatiente.

*Bingo !*

— J'ai failli attendre, s'exclame celle-ci sans aucune discrétion.

Justine pénètre à l'intérieur en sautillant, puis elle me fait un clin d'œil et arque un sourcil interrogateur vers ma tête de mule préférée que je scanne d'un regard lubrique. Je me force à ne pas rire en constatant qu'il est impossible de cacher quoi que ce soit à Discrétion Zéro, surtout quand il s'agit de sexe.

— Humm. Est-ce que ton entrevue avec Sexy-man a porté ses fruits ou... ?

— Justine ! s'insurge Élixa alors que son amie joue des sourcils.

— Il y a cinquante-cinq minutes exactement que je vous ai laissés tous les deux. Je ne suis pas sourde. J'ai entendu la clé tourner dans la serrure derrière moi. Ne me dis pas que tu es restée enfermée avec Sexy-man pendant près d'une heure et qu'il ne s'est rien passé ?

— Ju !

— Bon, puisque tu as décidé de faire ta tête de cochon, peut-être que Monsieur sera plus loquace ?

Du coin de l'œil, j'observe les joues d'Élisa qui s'empourpre et sa bouche qui se tourne dans tous les sens. Du coup, je décide de ne pas intervenir et me contente de hausser les épaules pour lui faire part de mon impuissance.

— Bien ! poursuit-elle l'air satisfait. Sérieusement, je veux des détails croustillants. C'était tendre, entrecoupé de baisers et de mots doux ou brutal et sauvage ?

Élisa crache un grognement de rage, alors que j'éclate de rire devant l'air faussement innocent de Justine qui se trémousse fièrement devant nous.

— OK ! OK ! Nous nous sommes réconciliés, grommelle ma jolie brune. Tu es contente ?

— Humm. Mais encore, insiste-t-elle.

Cette fois, je ne peux pas m'empêcher d'intervenir :

— C'était sauvage, entrecoupé de baisers.

— Thomas ! s'offusque Élisa en me donnant un grand coup de poing dans l'avant-bras ! Ça ne veut pas dire que j'ai changé d'avis, termine-t-elle en fixant son amie. Je vais avoir toutes les vacances pour peser le pour et le contre.

Miss Tête de cochon contre Discrétion Zéro est un joli combat et je tente de jouer l'arbitre :

— J'ai invité Mademoiselle De Sacco à passer la nuit dans mon appartement afin qu'elle accélère sa réflexion, mais... elle hésite... à choisir son camp.

Un sourire lubrique s'étire sur le visage de Justine et ses yeux se mettent à pétiller de malice.

— Hum... Je t'avoue que le week-end dernier, j'ai eu des envies de meurtre. Mais, le temps jouant en ta faveur, aujourd'hui je ne vois aucun inconvénient à ce que tu kidnappes la reine des mules, ricane-t-elle sous l'œil innocent de l'intéressée en train de boutonner son manteau. Bien au contraire. Je vais enfin avoir l'opportunité de tester le téléphone rose.

— Quoi ?

Mademoiselle Têtue se fige et ouvre grand la bouche d'étonnement, alors que moi j'éclate encore de rire devant ses joues qui deviennent rouge cramoisi. Du coup, je prends plaisir à enfoncer le clou :

— Tiens ! Tiens ! Tu lui as parlé de nos petites conversations coquines ?

— Je... euh... non !

— Oups ! J'ai raté une occasion de me taire, intervient Justine dans un sourire espiègle.

Elles ont donc des discussions croustillantes toutes les deux. Intéressant. Très intéressant.

— Je serais curieux de savoir comment tu as appris ça.

— Je ne lui ai jamais rien dit ! s'insurge Élisa à demi cachée dans le col de son manteau.

— Si ! Quand on est sortis en boîte avec Antoine, insiste Justine, fière de son petit effet de surprise. L'alcool n'avait pas complètement déridé ta langue, puisque tu as su nous cacher que Thomas était parti au Japon. Par contre, nous avons eu un cours complet sur les effets de l'amour à distance. Et je t'avoue que je suis pressée de tenter l'expérience.

— Oh, mon Dieu ! Mon Dieu...

J'ignore les grognements répétés de ma jolie brune qui sautille d'un pied sur l'autre au milieu de la loge, car les explications de Justine tournent en boucle dans mon cerveau malmené.

OK ! Élisa avait trop bu. OK ! Elle s'est laissé mater par des mecs. OK ! Sa langue s'est déliée plus que de raison. Mais il n'y a pas mort d'homme non plus, si ?

Je choisis de ne pas extrapoler en repensant au résumé de son journal intime sur sa soirée en discothèque et, profitant de son malaise, je la prends par la main pour l'obliger à bouger.

— Allez, venez les filles ! Tina va finir par se demander si je n'ai pas été étranglé dans les coulisses.

*J'ai l'approbation de ta copine, ma chérie. Je ne te lâche plus. Ce soir, tu n'iras nulle part sans moi et je te promets bien mieux que ce téléphone rose.*

## Élisa

Tandis que nous regagnons la salle de spectacles, je suis si perturbée par ce que je viens de réaliser que j'entends à peine Thomas expliquer à Justine comment il a découvert que Chloé était à l'origine de nos ennuis.

*Comment ai-je pu parler d'un truc pareil et en plus l'oublier ?*

Que je rapporte mes exploits sexuels à ma meilleure amie, passe encore, mais que je fasse la même chose avec Antoine... la honte ! J'ai beau creuser tout au fond de ma mémoire, je n'ai aucun souvenir du moment où j'ai pu dérailler à ce point-là. Pourtant Justine n'a pas pu l'inventer. J'avais un peu trop bu, mais quand même !

Bon sang, c'était quand ? Au deuxième verre ? Au troisième ? Oh là là ! En y réfléchissant bien, je ne me rappelle même pas combien j'en ai avalé.

*Quelle horreur ! Si mes amies n'avaient pas été avec moi, il aurait pu m'arriver n'importe quoi !*

— Vous félicitez ma nouvelle égérie ?

La voix d'Olga me sort de ma réflexion et je m'aperçois que la salle s'est vidée de tous ses occupants et qu'il ne reste plus que nous.

— Mona Lisa a été parfaite, ajoute-t-elle avant de m'embrasser sur la joue.

Quatre paires d'yeux me scrutent de haut en bas pour des motifs bien différents les uns des autres. Ma photographe attitrée est fière de ma prestation. Le regard de Justine pétille, impatience d'expérimenter le téléphone rose. Tina semble plus que satisfaite d'avoir réussi son coup. Et Sexy-man, qui ne m'a pas lâché la main, me dévore des yeux.

— Mona Lisa ? répètent en cœur Justine et Thomas.

Je regarde en l'air en soupirant, je déteste quand Olga m'appelle comme ça. La Joconde est moche. Elle ne sourit pas, ou presque pas. Et en plus, on ne sait même pas s'il s'agit d'un homme ou d'une femme. Tu parles d'un compliment !

La photographe s'étend un peu sur les raisons de ce surnom ridicule, puis elle se tourne en direction de Thomas :

— Vous avez été assez persuasif, constate-t-elle, les yeux braqués sur nos doigts enlacés. J'espère que vous êtes conscient du bijou que vous tenez entre vos mains. Une pierre brute qui n'a besoin d'aucun artifice pour scintiller. Je vous conseille d'en prendre soin dorénavant.

Persuasif ? J'ai craqué sans me poser de questions. Bon sang ! J'ai baisé avec lui malgré tout ce qui m'est arrivé. Parce que ses caresses me manquaient. Parce que mon corps était si avide de le retrouver que je n'ai pas pu m'en empêcher. Et là, maintenant, devant tout le monde, j'ai beau ne pas vouloir m'emballer, je n'ai qu'une seule envie : partir avec lui.

*Zut et rezut !*

— Inutile de me le dire, assure-t-il en me prenant la taille. J'ai compris le message et je m'arrangerai pour qu'il n'y ait plus de faux pas.

— Je peux donc conserver les photos pour mon album personnel, ma chérie ? me demande-t-elle sans aucune gêne. Tu n'en auras plus besoin ?

— Ouiiii.

Désespérée de constater que j'ai tendance à m'entourer de femmes toutes plus espiègles et impudiques les unes que les autres, j'échappe un long soupir. Puis, je regarde mes pieds en attendant l'inévitable question de Thomas :

— Peut-on m'expliquer de quoi il s'agit ?

Il secoue mon bras et je suis bien obligée de relever la tête, puisque maintenant, tout le monde est suspendu à mes lèvres.

— Je voulais t'envoyer un souvenir pour te montrer que j'étais capable de m'amuser sans toi.

— De magnifiques prises de vue en sous-vêtement. Pour te montrer que la chrysalide était devenue un papillon d'une rare beauté.

*Olga s'il te plaît, n'en rajoute pas !*

Je sautille d'un pied sur l'autre, mais contre toute attente, les filles se mettent à rire, entraînant Thomas dans le même délire.

— Je veux bien un exemplaire de ces clichés pour ma collection personnelle, ironise-t-il en me serrant plus fort. J'ai toujours su que j'avais rencontré une espèce en voie de disparition. J'aurais juste dû en prendre soin beaucoup mieux. Dorénavant, j'envisage de la mettre sous cloche et de bien m'occuper d'elle. Mais en attendant, pour tous vous remercier et pour bien terminer la soirée, je vous invite toutes au restaurant.

Je pousse encore un autre soupir. Faut-il que je sois reconnaissante envers ces trois femmes de mettre tout en œuvre pour notre réconciliation ?

*Oui ! Oui ! Oui !*

Pas la peine d'essayer de contredire ma conscience obsédée par Sexy-man. Malgré tous les efforts déployés pour qu'elle se taise, j'admets être définitivement tombée d'accord avec elle.

— Vous manquez d'exigence jeune homme, poursuit Olga sans se démonter. Le « bien » n'est pas suffisant. Il faut viser « l'excellence » et pour cela, aucun de nous ne peut vous épauler. Vous seul pouvez rendre ce bijou chatoyant.

Je suis morte de honte et, en même temps, j'ai une furieuse envie de rire devant l'air condescendant qu'elle se force à prendre pour se moquer de Thomas.

— Tu as raison ma chérie, renchérit Tina en gloussant franchement. Rien ne vaut une nuit torride pour remettre les compteurs à zéro et repartir synchro.

— Tu ne vois pas d'inconvénient à ce que je squatte chez toi ce soir j'espère ? ironise Justine à l'attention d'Olga.

Pour toute réponse, la photographe l'entraîne vers les coulisses.

C'est un complot ! Un fichu complot pour me jeter dans la gueule du loup ! Je devrais les maudire toutes les trois, mais en fait je les adore.

Tina enfile sa veste gansée, puis elle m'embrasse sur la joue.

— Je vais inaugurer le téléphone rose moi aussi, glisse-t-elle à mon oreille avant de me faire un clin d'œil. La technique peut être intéressante dans mon cas, en attendant mieux. Je te donnerai mon avis sur le sujet.

*Justine, je te déteste !*

Mes joues sont en feu et, même si la nouvelle Élixa ne cherche plus aucun trou de souris pour s'y cacher, je prie pour que mon partenaire ne renchérisse pas.

— Rien ne vaut le corps à corps, ricane-t-il alors qu'elle s'éloigne. Mais tu verras, c'est un excellent palliatif à la distance.

Malgré le désir fou qui court dans mes veines, je suis sur le point de bougonner pour rester crédible, quand son souffle effleure la peau cuisante de mon cou.

— Nous sommes victimes d'une conspiration, ma chérie. Alors... hummm... puisque j'ai une douzaine d'heures devant moi pour te faire changer d'avis. Laisse-moi m'occuper de toi comme tu le mérites. Je te propose « l'excellence ». Pour une nuit d'abord... Et pour toutes les autres ensuite.

Les grésillements qui se sont logés entre mes cuisses sont trop intenses face à tous les arguments que je pourrais avancer pour refuser sa proposition. Je me presse contre lui et me hisse sur la pointe des pieds.

— Prouve-moi que tu peux me faire atteindre la perfection.

J'essaie d'être la plus détachée possible et, tandis que je fixe son regard enflammé, il me répond par un sourire lubrique, puis aussitôt, il m'entraîne vers l'extérieur.

Je ne saurais dire qui de nous deux est le plus impatient. Pourtant, en tête de mule assumée, je voudrais lui donner un peu de fil à retordre. Alors, pour ne pas focaliser sur la douleur exquise qui malmène mon entrejambe, je profite de notre trajet en voiture pour lui poser une tonne de questions sur sa découverte, mais aussi sur Saskia et sur Jack.

— Je t'assure que plus personne ne se mettra entre nous, clôture-t-il, une main négligemment posée sur ma cuisse. Ni mon père ni qui que ce soit.

Il commence à relever un peu l'ourlet de ma robe et je bascule la tête en arrière sous l'effet de ses caresses, pris dans un tourbillon vertigineux.

Oh, mon Dieu ! J'ai voulu me persuader que j'étais capable de me passer de lui, mais depuis qu'il est entré dans ma loge, je suis persuadée du contraire. Le manque de communication que me rabâche Justine à longueur de journée est le fond du problème. Si je n'avais pas extrapolé sur les paroles de cette vidéo, j'aurais peut-être écouté les explications de Thomas. Peut-être même que je serais restée ? Si j'avais tenté le dialogue avec Chloé plutôt que le conflit, aurait-elle manigancé tout ça ?

J'ai ma part de responsabilité dans les proportions qu'a prise cette histoire. Je n'ai pas la possibilité de revenir en arrière. Par contre, il ne tient qu'à moi d'avancer et de ne pas renouveler mes erreurs.

— Je suis désolée d'avoir douté de toi.

— Je n'ai pas été parfait, je te jure que ça n'arrivera plus. Et puis, si j'avais été à ta place, j'aurais pétié un câble aussi. Depuis que je t'ai rencontrée, je suis fou de jalousie, alors je comprends.

Avec délicatesse, il caresse ma cuisse et je ferme les yeux, savourant les prémices de la promesse qui m'attend.

Douze heures ! Je n'aurai pas besoin de tout ce temps pour avoir la certitude que, désormais, je ne veux que lui.

— Thomas ?

— Oui ?

— J'ai réfléchi.

Je fais exprès de me taire sans rien ajouter et, les paupières toujours closes, j'écoute sa réaction. Faire languir est son sport favori et il va devoir prendre conscience que la nouvelle Élisabeth sait très bien jouer à ce petit jeu. D'abord, ses doigts se figent sur mon genou, puis je l'entends déglutir.

— À quoi as-tu réfléchi... à nous ?

— Si l'on veut.

J'ai toutes les peines du monde à ne pas sourire.

— Parce que je viens de te dire que j'étais fou de jalousie ?

Devant sa voix éraillée, je rouvre les yeux et m'amuse à rester silencieuse.

— Éli, je t'ai promis que je ne ferai plus jamais un truc qui pourrait te faire peur. « Péter un câble », c'était une façon de parler, c'était...

Je plaque ma main sur sa bouche.

— Détends-toi deux minutes. Je me demandais juste ce que tu avais prévu pour Noël.

Beaucoup trop fier pour reconnaître que je l'ai bien eu, Monsieur l'arrogant, esquisse un sourire en coin avant de me répondre :

— Tu parles de ce jour religieux où tout le monde rejoint ses parents et s'offre des cadeaux ?

Il essaie de blaguer, mais je sens qu'il est amer et ce n'est pas du tout ce que j'espérais.

— Je parle des fêtes qui approchent. Camille et Daniel seront chez mes parents. Alors... je me disais que si tu n'avais rien de prévu avec Tina ou David... enfin... peut-être accepterais-tu de passer le réveillon avec nous ?

Un large sourire s'étire maintenant sur ses lèvres.

— C'est un « oui » déguisé pour venir vivre avec moi ?

En guise de réponse, je lui vole un baiser. Sexy-man va devoir apprendre la patience et ses petits soupirs m'indiquent qu'il est en train de s'en apercevoir.

Quelques minutes plus tard, Thomas se gare au pied de la tour Andrews, sur une place réservée à son nom. Il se dépêche de sortir, m'ouvre la portière et m'entraîne à pas pressés à l'intérieur de l'immeuble jusqu'à l'ascenseur.

— J'espère que tu es prête ? glisse-t-il à mon oreille. Prête à découvrir la perfection ?

Je lève la tête vers les chiffres des étages qui défilent sous mes yeux et serre les cuisses, essayant de dompter le désir qui gagne mon string, mais je sais d'avance que c'est peine perdue. Les papillons qui virevoltaient dans mon bas-ventre sont enflammés et, lorsque les portes de la cabine s'ouvrent, je pousse Thomas à l'intérieur.

Aussitôt, il me coince contre une paroi et plaque ses paumes de chaque côté de mon visage.

— Puisque tu es pressée, je vais te donner un petit encas.

À travers mes yeux mi-clos, je l'observe fouiller dans une poche de son pantalon et en extraire une clé. Il l'insère dans une serrure du tableau de bord et, aussitôt, la cabine s'arrête.

— Tous les jours, quand je prends ce putain d'ascenseur je ne pense qu'à ça, grogne-t-il le nez dans mon cou. Nous sommes samedi, il n'y a plus personne dans l'immeuble.

Il retrousse ma robe étroite jusqu'à ma taille. Aussitôt j'agrippe ses cheveux et l'attire plus près.

Nous avons baisé il y a quoi ? Moins d'une heure dans la loge ? Et je suis déjà prête recommencer comme une nympho en manque ? Je devrais me fustiger d'être si faible devant lui. Pourtant, j'ai encore tellement envie de lui que je descends moi-même sa braguette. Je le veux. Maintenant. Encore. Toujours. Je glisse une main sous son boxer et empoigne sa hampe. Elle est soyeuse, bouillante et de nouveau aussi dure que de l'acier.

Aussitôt, il rompt son baiser et plaque son front contre le mien en haletant.

— J'aime tellement quand tu es déterminée comme ça.

— Quand je suis dominatrice ?

Je dis ces mots en imprimant des mouvements lents le long de son bâton de chair qui palpète sous mes doigts.

— Quand tu prends des initiatives, siffle-t-il les yeux fermés. Mais, quant à me maîtriser

totalemment, tu as encore du travail ma chérie.

— Tu crois ?

Sûre de moi, j'amorce la remontée de ma jambe dans son dos quand il recule un peu et s'empare de ma main intrépide.

— Si tu continues à me chauffer comme ça, il y a de grandes chances que tu gagnes. Sauf que je t'ai promis l'intoxication et je veux que tu sois dans les meilleures conditions pour y parvenir. Je ne vais pas risquer de te fatiguer maintenant.

Il me lâche, s'agenouille et bloque mon bassin à deux mains contre la paroi avant de plonger son visage entre mes jambes. Ses lèvres me pincet à travers le tissu de mon string, puis je sens ses dents me grignoter. Je harponne ses cheveux et me tortille dans tous les sens.

— Thomas !

Ce bout de dentelle est léger, mais trop épais pour me contenter. J'entends un petit rire, puis enfin, il découvre mon sexe et se met à souffler dessus, un coup chaud, un coup froid, provoquant une déferlante de frissons dans tout mon corps.

— Oh, mon Dieu !

C'est nouveau, surprenant et surtout, terriblement frustrant. J'attire sa tête plus près. Je veux sentir sa langue, ses doigts. Je veux qu'il s'occupe de faire baisser la pression qui s'accumule entre mes cuisses. Au lieu de ça, il se relève et m'attrape à la gorge.

— As-tu l'impression d'être maîtresse de la situation ? murmure-t-il alors que sa main libre est enfin arrivée à destination.

Bloquée contre la cloison de la cabine, j'échappe un petit cri quand ses doigts compriment mon clitoris, puis j'écarte les jambes lorsqu'ils se mettent à sillonner ma fente.

— Je me fiche de dominer, couiné-je en continuant à me déhancher. Je veux juste...

Au lieu d'accélérer ses caresses, il s'arrête et sourit devant mon hoquet de surprise.

— Tu auras plus que ça.

Ses mouvements reprennent dans mes plis trempés et je me mets à gémir d'impatience.

— Beaucoup plus que ça, termine-t-il avant de s'emparer de mes lèvres pour me faire taire.

Pendant plusieurs minutes, il me dévore, augmentant un peu la pression de sa paume sur ma gorge. Jouant avec précision entre excitation et frustration et me laissant chaque fois un peu plus pantelante. J'adore être la proie de l'animal sauvage qu'il devient quand je suis dans ses bras, mais j'aime aussi lui prouver que je sais diriger.

Alors qu'il reprend sa respiration, je me cramponne à ses biceps et remonte un genou contre sa hanche.

— Je veux plus maintenant.

— Patience, murmure-t-il à mon oreille.

Son souffle est saccadé. Il résiste. Pourtant, je veux qu'il craque pour être sûre de pouvoir moi aussi faire ce que je veux de lui. J'ai l'intention qu'il perde pied le premier, histoire de montrer à mon arrogant Apollon qu'il a aussi sa faiblesse. Moi.

Alors, j'emploie les grands moyens. Je me pends à son cou et remonte mon autre jambe contre ses reins. Son érection s'enfonce dans mes sillons. Elle est tout près.

— Est-ce que tu es... vraiment à moi ?

Aussitôt, il lâche ma gorge et s'ancre à mes hanches.

— Putain, Éliiiii.

En même temps qu'il grogne, il s'enfonce en moi d'un coup sec et j'en ai le souffle coupé.

— Je t'appartiens Éli. Corps et âme. Ne l'oublie jamais.

Pressée contre la paroi de l'ascenseur, j'accueille chacun de ses coups de reins par un feulement sourd.

— Je suis à toi aussi, haleté-je en basculant la tête en arrière. Intoxique-moi, Thomas.

Alors que je savoure ses va-et-vient qui enflamment mon ventre, il empoigne la chair de mes fesses. Je m'accroche comme une forcenée à sa nuque pour affronter ses coups de boutoir de plus en plus brutaux. Mais c'est justement ce que j'aime par-dessus tout : le rendre assez fou pour le pousser à me faire ressentir la puissance de son amour et ça, ça vaut tous les « je t'aime » du monde.

Nous sommes deux animaux enragés. Nous vibrons ensemble. Nous crions ensemble. Nous jouissons en synchronisation parfaite, collés l'un à l'autre jusqu'à ne former qu'un. En fait, nous sommes esclaves l'un de l'autre, totalement soumis à nos désirs et à nos pulsions.

Quand je redescends de mon perchoir, je suis essoufflée, en nage, mais aussi légère qu'une plume.

— Tu comptais me donner une leçon ? ricane-t-il en remontant sa braguette. Me prouver que tu étais plus forte que moi à ce petit jeu ?

Je hoche la tête en me trémoussant pour réajuster ma robe très étroite.

— Je ne voulais pas que ton fantasme de l'ascenseur tombe à l'eau.

Devant ma mauvaise foi, il éclate de rire et fais redémarrer la cabine.

— Maintenant que je sais de quoi tu es capable pour me piéger, tu vas devoir redoubler d'efforts pour recommencer. J'espère que tu as de la ressource, parce que moi, après une semaine d'abstinence, je suis très en forme et particulièrement en manque.

— J'ai compris qu'il s'agissait d'un entraînement.

Je donne l'impression d'être sûre de moi, alors qu'au fond, je me demande comment je vais tenir la cadence s'il compte remettre ça plusieurs fois d'affilée après deux connexions intenses à moins d'une heure d'intervalle. Il avait raison, il m'a épuisée.

— Je l'espère, termine-t-il en m'entraînant dans le couloir. Je n'ai pas dit mon dernier mot.

Devant la porte de son appartement, il me toise, puis il s'attarde un peu sur mon entrejambe.

— Je t'ai promis d'employer les douze prochaines heures à faire en sorte de devenir indispensable. Jusqu'à présent, j'y suis allé mollo, mais puisque tu y tiens, je vais passer à la vitesse supérieure.

Mollo ?

*Tu devrais arrêter de vouloir jouer avec Sexy-man... ou te mettre au sport intensif.*

Si ce qui m'attend est encore plus excitant que ce qu'il vient de me montrer, je vais devoir revoir mes ambitions à la baisse pour tenir le choc. Du coup, je me range du côté de ma conscience et, pour la forme, je continue à le défier du regard jusqu'à ce qu'il ouvre la porte.

Aussitôt, l'odeur de néroli me remplit les narines.

Je n'ai pas remis les pieds chez lui depuis presque une semaine et étrangement, j'ai l'impression que c'était hier. Rien n'a bougé. Les coussins sont toujours empilés contre un accoudoir du canapé et tout est rangé à la perfection.

— J'aurais dû garder ta valise au lieu de demander à Steve de te la rendre. Elle t'aurait été utile. Je vais lui demander d'aller chez Olga à la première heure demain pour que tu aies quelque chose à te mettre.

Les yeux rivés sur les toiles au mur, je hoche la tête sans l'écouter. Contrairement à la première fois, elles ne me font ni chaud ni froid. Je réalise que l'électrochoc de samedi dernier a modifié mon approche du monde. J'ai frappé seule à la porte d'Olga. Je suis allée au-devant de

Saskia ce matin et je m'en suis même sortie haut la main à ce défilé. La nouvelle Éliisa n'a plus peur. Ni d'elle. Ni des autres.

— Je vais tellement te fatiguer que tu dormiras comme un bébé.

Depuis la cuisine, Thomas glousse alors que je grimpe les escaliers.

— Au fait, tu sais que Saskia est... enceinte ?

— Hummm, ouais, maugrée-t-il, concentré à se laver les mains.

— C'est une fille, insisté-je d'une petite voix.

Pas de réponse.

OK ! Même si ça me serre l'estomac, je vais devoir me faire à l'idée qu'il y a des sujets qu'il ne faut pas aborder avec Thomas Andrews.

*Ne penser à rien d'autre qu'à nous.*

Ma conscience revient au grand galop pour me rappeler ma priorité. Je m'accroche à la rampe et cherche comment faire disparaître ce léger froid qui vient de s'installer entre nous, à cause de moi.

Je me force à glousser :

— Tu sais que j'ai failli faire une attaque quand Steve a sonné à ma porte ?

Ma pirouette n'est pas très discrète, mais Thomas réagit en ricanant et c'est le principal.

— Quand je pense que tu as licencié Jorge ! ajouté-je pour définitivement clore le sujet. Je n'en reviens pas. Il était bizarre, mais honnêtement, s'il y a bien quelqu'un que je ne soupçonnais pas une seule seconde, c'est lui !

— Ça ne devrait pas t'émouvoir qu'il ne fasse plus partie de la société. Il me semble que tu ne l'aimais pas beaucoup.

— Ouais. N'empêche que tu l'as viré pour rien.

Toujours vissée sur les marches, j'observe Thomas retirer sa veste un peu plus bas. Pensif, il regarde dans le vide, puis il lève la tête vers moi et ses lèvres s'étirent en un large sourire. Contente de retrouver l'étincelle lubrique dans ses yeux, je termine mon ascension, en tordant exagérément du derrière.

— Pas totalement pour rien. Il y a des semaines que je lui ai demandé de faire des recherches sur ma mère et je le soupçonne de ne pas avoir d'effort pour trouver quelque chose. Peut-être par souci de loyauté envers mon père, je n'en sais rien. Toujours est-il que j'ai choisi de me passer de ses services et que, maintenant que le problème de ce corbeau est rentré dans l'ordre, je vais me charger moi-même des investigations.

Ravie qu'il ait enfin pris la décision de faire des démarches, je souris et m'approche du grand lit. Puis, je jette mes chaussures en travers de la pièce, espérant que le bruit fasse réagir un Sexy-man devenu beaucoup trop calme à mon goût.

Avant même de reprendre ma respiration, la fermeture de ma robe coulisse dans mon dos. Le loup est monté sans faire de bruit. Il est là, derrière moi et chaque parcelle de mon corps en manque constant de ses caresses se met à tressaillir.

— Jorge fera donc l'objet d'un prochain débat tu veux bien ? murmure-t-il à mon oreille. J'ai des projets pour toi... hum... beaucoup plus excitants.

J'aurais une multitude de questions à poser à Thomas, comme revenir sur l'ouverture de mon journal intime par exemple. Seulement mes sens sont en ébullition. Je bascule la tête en arrière et, pour le moment, rien d'autre n'a d'importance que lui et moi.

## Thomas

Putain ! *Elle* est là, devant mon lit, dans notre chambre.

— Jorge attendra, parce que moi, je ne veux plus attendre.

Sa voix ! Juste le son de sa voix cristalline qui résonne dans mes tympanes et ma queue, qui pourtant s'en est donné à cœur joie dans l'ascenseur, recommence à faire des siennes.

Y a-t-il une minute, ou même une seule seconde, durant laquelle je n'ai pas envie d'elle ?

*Jamais !*

Je dégage ses épaules et fais glisser mes doigts sur sa peau, entraînant sa robe sur le sol. Elle tremble d'impatience et d'envie. Je devrais être aux anges qu'elle ne soit pas rassasiée, pourtant j'appréhende un peu de mettre en application mon projet, car si je veux la convaincre de rester, je n'ai pas le droit à l'erreur.

OK ! On va y aller étape par étape.

Je l'attrape par les hanches et la fais pivoter vers moi. Puis je relève son menton pour qu'elle lise dans mes yeux tout le désir qui m'anime et que je compte lui faire partager.

— Que dirais-tu d'un jacuzzi ? Une petite séance détente. C'est une partie de l'appartement que tu n'as pas encore visitée et... je serais ravi que tu mettes en œuvre tes talents de dominatrice en herbe.

— Jacuzzi ! répond-elle avec assurance et un sourire espiègle au coin des lèvres. Depuis le temps que tu m'en parles. Tu sais, samedi dernier, j'ai failli te demander où il se trouvait. Mais quand ton père est arrivé...

— On oublie, OK ? la coupé-je en la tirant par la main.

*Hors de question que Jack vienne s'immiscer dans notre conversation maintenant.*

Devant mon ton autoritaire, elle se tait et quand j'ouvre la porte à galandage tout à côté de la salle de bain, elle avance lentement à l'intérieur, bouche bée.

*Étape 1.*

Les yeux vissés sur l'immense spa hexagonal qui remplit les deux tiers de la pièce, elle effleure du bout des ongles ses rebords en bois avant de caresser le mur en pavé de verre qui donne sur l'extérieur.

— Depuis que j'ai emménagé ici, je ne m'en suis jamais servi. Je rêvais de l'inaugurer avec toi.

— Grandiose, s'exclame-t-elle alors que je m'affaire à ouvrir l'eau et à régler le système.

— Que penses-tu du programme de la soirée ?

Fier de lire de l'émerveillement dans ses yeux, je me débarrasse de ma chemise et la pose sur un tabouret. Puis, j'ouvre le tiroir du meuble à côté et en sors une dizaine de chauffe-plats que je dispose çà et là avant de les allumer avec un briquet sorti de ma poche.

— C'est plutôt très romantique, dis-moi !

J'avais prévu de m'en servir la semaine dernière après notre visite de Paris. Ce soir, ils ont un délicieux goût de revanche et il me tarde d'aller au bout de mon idée. Je m'approche d'elle et plonge mon visage dans son cou, succombant aussitôt au parfum de fleur d'oranger imprégné sur sa peau.

— J'ai juste envie que tout soit parfait.

Je glisse mes mains dans son dos et dégrafe son soutien-gorge. Puis j'empaume ses seins et les soupèse. Ils sont lourds et gonflés, aussi prêts à être caressés que ma queue qui enfle entre mes jambes.

— Ça l'est, couine-t-elle sous la pression de mes doigts qui agacent ses tétons durcis. Tout est parfait.

Aussitôt, elle déboutonne mon jean, coule sa main dans mon boxer et empoigne ma queue avec fermeté.

— Oh, putain ! Tu... tu as décidé d'avoir le dessus ce soir ?

Elle me chauffe ? Non elle me branle comme dans l'ascenseur. J'adore quand elle fait ça, bordel !

Je grogne comme un fou furieux et j'ai bien du mal à me débarrasser de mon pantalon encombrant. Si elle continue, je n'arriverai pas à attendre que le jacuzzi soit rempli d'eau !

— C'est ça ! affirme-t-elle alors que ses yeux azur pétillent de lubricité. Tous mes cours particuliers ont porté leur fruit.

Elle veut encore essayer de dominer ? Me montrer ce dont elle est capable ? Je compte bien lui prouver que je reste le maître de son plaisir, en toutes circonstances.

Je m'incline vers sa bouche qui s'étire dans un large sourire et mordille ses lèvres tandis qu'elle gémit encore sans lâcher mon érection.

— Je suis pressé de voir ça, ma chérie. Viens !

Avec toutes les peines du monde, je m'écarte de son corps obsédant. Je la prends par la main et l'entraîne dans l'eau tiède du jacuzzi. Puis, je m'assois dans un angle alors qu'elle fixe mon tatouage.

*Étape 2 : que les choses sérieuses commencent ! Je vis pour t'aimer ma chérie, et tu n'as aucune idée du sort que je te réserve ce soir.*

Elle tente de se baisser et j'empoigne ses mollets.

— Non ! Non ! Reste debout. Je vais te montrer qui est le commandant de bord.

— Prétentieux ! glousse-t-elle, toujours aussi sûre d'elle.

Elle cale ses chevilles de chaque côté de mes cuisses. J'ai beau vouloir dominer, je tremble de la voir nue, ma bouche à quelques centimètres de son entrejambe. Le désir brûle dans mes veines et ma queue, toujours au garde-à-vous, me hurle de me dépêcher à passer à l'action. Seulement, je ne lui montrerai pas que ma faiblesse, c'est elle et surtout, surtout, j'ai la ferme intention de lui faire admettre, une bonne fois pour tout, que la sienne, c'est moi.

Je ricane et l'attire plus près, jusqu'à ce que mes lèvres effleurent sa fente humide.

— Oh, mon Dieu ! glapit-elle en s'accrochant à ma chevelure.

J'adore entendre ses plaintes et souris contre sa peau quand elle s'arque contre ma bouche. Elle est douce, bouillante et vibrante et le goût de son désir est si divin que je grogne en plongeant ma langue au plus profond de ses replis gonflés.

— Encore ?

— Thomas...

Elle me répond en couinant si fort que je sais qu'elle est déjà au bord du précipice.

*Ce n'est que le début, ma chérie ! Ce soir, je vais t'entraîner au bord de la folie.*

Elle se trémousse d'impatience, mais je la maintiens debout. J'ai prévu de l'enflammer comme jamais et, pour ça, je ne dois pas craquer comme dans l'ascenseur. Il faut que je prenne mon temps. Je veux la transcender. La rendre complètement dingue. La faire céder, elle, tout

simplement.

— Laisse-moi m'occuper de toi, sifflé-je sans arrêter de fouiller ses plis ultra-sensibles. L'étape de l'ascenseur n'était qu'un petit aperçu.

Elle gémit de plus belle et cramponne mes cheveux quand mon appendice accélère le mouvement. Elle est délicieusement excitante.

— Bon sang, Thomas. Je... Oh, mon Dieu !... je... tu ne m'avais pas proposé de...

Je m'écarte un peu et, conscient qu'à l'instant même je viens de l'entraîner vers la frustration, je lui décroche un sourire en coin moqueur.

— De dominer ? Humm, c'est vrai, j'étais d'accord sur le principe. Seulement, comme tu m'as piégé dans la cabine tout à l'heure, cette fois, j'émets une condition.

— La... laquelle, bégaie-t-elle en frissonnant.

— Voyons si tu seras toujours aussi sûre de toi de cette façon. Tu m'as dit que, privée de la vue, tes autres sens étaient décuplés, non ?

— Quoi ?

J'ignore son étonnement et lui fais faire un demi-tour sur elle-même.

*Étape 3*

— Eh bien, montre-moi que sans me regarder, tu peux aussi être maîtresse de la situation. Tu n'avais pas l'air d'en être capable dans mon bureau, il y a quelques jours. Tu t'en souviens ?

*Moi, je me rappelle chaque détail !*

— J'ai des ressources insoupçonnées.

Je ricane devant l'assurance qu'elle se force à avoir, car je la sens devenir de plus en plus fébrile. Quant à moi, je suis tellement impatient de faire exploser la tension qui a élu domicile dans le bas de mon corps que j'ai un mal fou à garder mon calme pour aller au bout de mon idée. En effet, la surface de l'eau qui bouillonne autour de nous effleure ma queue qui est sur le point d'implorer.

— J'attends !

J'insiste et fais courir le bout de mon index sur ses cuisses jusqu'à ses mollets. Elle s'agenouille de part et d'autre de mes hanches et se positionne juste au-dessus de mon gland qui la frôle.

— Pas si vite, ma chérie !

Je l'immobilise en harponnant ses hanches et commence à grignoter avec lenteur la peau de son dos. Pourtant, je brûle de l'entendre gémir et, quand elle prend appui sur mes cuisses, je n'ai plus la force de dompter les vibrations qui m'envahissent.

— Prête ?

Sa réponse n'est qu'un soupir, car je sais qu'elle a besoin de soulager le désir qui la malmène. Tout comme moi. D'un coup, je lâche sa taille et elle s'affaisse sur moi dans une longue et langoureuse plainte. Je m'agrippe à ses épaules essayant de domestiquer l'animal qui s'éveille en moi.

*Putain ! Moi en elle, c'est ça le bonheur.*

C'est tellement bon qu'il me faut plusieurs secondes pour reprendre ma respiration et réussir à parler :

— Ferme les yeux, grogné-je alors qu'elle monte et descends sur mon membre qui grossit encore et encore.

*Étape 4.*

Je bloque une main sur son ventre et fais courir l'autre le long de sa colonne vertébrale,

descendant lentement vers ses fesses à demi-plongées dans l'eau. Je progresse lentement. Encore. Plus bas. Jusqu'à ce que mes doigts pénètrent l'accès qu'elle m'autorise désormais. Ses ongles s'enfoncent dans la chair de mes mollets tandis qu'elle crie mon prénom.

— Toujours persuadée de pouvoir dominer ma chérie ? ironisé-je alors que je la fouille plus en profondeur.

Haletante, elle hoche la tête avec frénésie tout en griffant mes tibias, tandis que je ne suis qu'une boule de muscles vibrants.

Elle est forte. Très forte. Et, malgré ses feulements répétés, elle continue à bouger, comme possédée par le démon du plaisir. Elle lutte pour garder le contrôle et ne pas céder à mes caresses, mais il me reste un tour dans mon sac pour la faire abdiquer.

*Étape 5.*

Ma main quitte son ventre et rejoint lentement son clitoris.

— Thomas ! crie-t-elle. Oh mon Dieu !

Elle se fige, mais mes doigts tournent toujours à l'intérieur et les autres frottent son point sensible, ne lui laissant aucun répit.

Je contracte ma mâchoire.

Putain ! Moi aussi je suis sur le fil du rasoir et prêt à exploser d'un moment à l'autre.

— Tu aimes, n'est-ce pas ? sifflé-je entre mes dents.

— Ouiii.

Elle tente de reprendre ses va-et-vient, mais j'accélère les mouvements de mes doigts à un rythme infernal et elle n'a plus la force de bouger.

— Tu veux toujours dominer ?

— Nonnnnn.

— Tu veux vraiment que j'arrête de t'intoxiquer ?

— Nonnnnn non non.

J'enfonce un peu plus mes dents dans la peau de son dos et augmente encore la cadence de mes assauts pour qu'elle sombre dans l'ivresse la plus totale.

— Viens... vivre... avec moi... ma... chérie. Pour... ça... mais aussi parce que je ne peux pas me passer de toi...

— Thomaaaas.

— J'ai besoin... d'une réponse...

— Oui, oui, oui, oui !

Emportée par l'orgasme, elle ne maîtrise plus son corps et s'affaisse de tout son poids sur ma queue dure comme de l'acier. Ensemble, nous explosons de plaisir dans un cri déchirant de sincérité.

*Elle a accepté putain ! Elle a accepté de pardonner toutes mes conneries encore une fois. Une dernière fois.*

Je noue mes bras sur son ventre et me retiens de la presser trop fort pour ne pas lui faire mal.

— Waouh ! soupire-t-elle après plusieurs minutes. C'était...

Adossée contre mon torse, elle joue avec ses doigts sur la surface de l'eau bouillonnante. Je suis toujours en elle et j'adore sentir ses chairs vibrer encore un peu.

— Sauvage ?

— Et romantique, glousse-t-elle les yeux rivés vers les minuscules flammes des bougies qui dansent autour de nous.

J'écarte une mèche de cheveux collée sur son oreille et m'en approche doucement :

— Dorénavant, tu auras le droit à ce genre d'intoxication tous les jours. Et... je trouverai un moyen de rajouter « indécent » pour une prochaine expérience.

Elle pousse un soupir de plaisir et bascule sa tête sur mon épaule.

— Je t'aime, murmure-t-elle en serrant ma main posée sur son ventre. Et j'aime atteindre la folie avec toi.

— Moi aussi ma chérie. Je t'aime comme un fou et je te promets que tu n'auras plus jamais à douter de moi.

## Thomas

9 heures du matin.

Les portes de l'ascenseur s'ouvrent sur le grand couloir des bureaux d'Andrews Corp. Machinalement, je resserre ma cravate et tire sur le bas de ma veste avant d'empoigner ma mallette en cuir. Puis, je sors de la cabine en cachant difficilement un sourire en coin.

J'espère que mon directeur du bonheur a passé son week-end à se ronger les sangs dans l'attente de sa sentence. Du coup, quand j'arrive devant la salle de conférence, je jubile intérieurement et ouvre la grande porte sans m'annoncer.

— Bonjour Hugues, lancé-je avec froideur.

Assis au centre de l'immense table de réunion, les mains croisées sous son menton, il fuit mon regard insistant et m'adresse un bonjour chevrotant en retour.

L'atmosphère est pesante, mais malgré tout, je m'installe en face de lui avec le plus grand calme.

— Bien ! Nous avons de nombreux points à voir ensemble ce matin.

Je m'arrête de parler et exulte de le voir s'agiter sur son siège.

— Commençons par le commencement.

Je pose un dossier sur la table et prends un plaisir dingue à être le témoin de la lente décomposition de mon interlocuteur. Il est livide et, si je n'abrège pas ses souffrances, il va finir par tourner de l'œil.

— Inutile ! soupire-t-il en poussant une enveloppe vers moi. J'ai déjà tout préparé. Voilà une copie de ma démission. Tu en recevras une par courrier demain ou après-demain.

Je n'en espérais pas moins de lui et c'est tout à son honneur. Je souffle un léger sourire et plaque une main sur le pli fermé alors qu'il joue nerveusement avec ses doigts sur le bord du bureau.

— Je n'ai pas l'intention d'accepter, rétorqué-je avec fermeté. Même si je m'y attendais, à vrai dire.

— Quoi ?

Ses yeux, qui jusque-là se baladaient un peu partout, se fixent aux miens, exprimant un mélange d'incompréhension, de surprise et d'inquiétude.

— Tu as fait une connerie, mais démissionner, c'est fuir ses responsabilités. J'ai réfléchi et je suis certain que, si Chloé n'avait pas mis le nez sur cette vidéo, celle-ci n'aurait jamais refait surface.

— Bien entendu ! D'ailleurs, je... je regrette de ne pas l'avoir détruite avant.

— Je m'en suis chargé hier soir et j'ose espérer qu'il n'y a pas de copie.

— Je te jure que non ! C'était juste un coup de folie, je t'assure.

Ses prunelles brillent de sincérité et de remords et je me félicite d'avoir, pour une fois, tiré les bonnes conclusions avant d'arriver ici.

Je sais ce qu'entraîne la jalousie et je ne peux pas le condamner d'avoir voulu obtenir un moyen de pression pour évacuer sa douleur. L'important n'est pas ce qu'il a fait, mais plutôt ce qu'il a refusé de faire, et le fait qu'il ne se soit jamais servi de cet enregistrement, malgré ma

prise de fonction et sa relégation à son poste d'origine, prouve qu'il a simplement été guidé par la rage à l'époque.

Après tout, comment ai-je réagi, moi, quand l'esprit de vengeance m'a envahi ? J'ai accusé ma meilleure amie. J'étais à deux doigts de foutre mon poing dans la figure de David et j'ai viré une des seules personnes qui me soutenait depuis des mois : Jorge. Alors, je serais mal placé pour juger Hugues et surtout le punir aussi sévèrement.

— Je sais que tu as besoin de ce travail. Tu as toujours prouvé que tu méritais largement ta place ici. Dorénavant, la seule chose que j'exige de toi est que tu t'occupes de ta sœur, de sorte qu'elle ne nuise plus jamais à personne.

— Justement. Je... J'ai appelé les urgences psychiatriques ce week-end, car après ton départ, elle a piqué une crise que je n'ai pas pu gérer et j'ai eu très peur pour elle. Elle a été hospitalisée sur-le-champ. Les médecins ont conclu à une grave dépression. Comme je pensais... enfin... quitter les bureaux aujourd'hui... j'ai pris rendez-vous avec le psy en fin de matinée pour discuter avec lui du protocole à mettre en place. Si elle peut retourner en cours ou pas, avec un traitement et...

— Parfait ! le coupé-je. Je te laisse le temps qu'il te faudra pour t'organiser. J'ai vérifié sur ton planning et je me suis aperçu que tu cumulais un nombre incalculable de jours de repos non pris.

— Ce n'est pas grave. Je ne pouvais pas me permettre trop d'absence et ton père n'est pas très...

Je ricane devant son hésitation. Fait-il encore partie des rares personnes qui peuvent penser que je ressemble à mon père et que je suis d'accord avec ses manières de se comporter ?

— Le mot « vacances » n'est pas dans son dictionnaire, je sais. Eh bien moi, je ne suis pas lui et je te les accorde. Mais attention ! Ne prends pas ça comme un cadeau. Disons que c'est gagnant-gagnant. Une sorte d'arrangement mutuel : dans quinze jours, c'est les fêtes de Noël. Je te donne trois semaines pour mettre de l'ordre dans ta vie personnelle, uniquement parce que je compte récupérer un directeur du bonheur à cent pourcent de ses capacités.

— C'est beaucoup trop c'est...

Il bégaie et tourne l'enveloppe entre ses doigts en proie à une gêne immense. C'est certain, ce n'est pas Jack Andrews qui aurait étouffé une histoire pareille aussi facilement !

— Par contre, je ne tolérerai plus aucun faux pas. Je veux pouvoir compter sur une confiance mutuelle absolue avec tous mes collaborateurs.

— Compte sur moi.

— Marché conclu, terminé-je en lui donnant une poignée de main.

— Merci, hoquette-t-il, encore sous le choc de ma proposition.

Je soupire de soulagement et bombe le torse, fier de moi.

— Bien ! Maintenant que nous sommes tombés d'accord, et avant que tu n'aies rejoint ton psy, j'aimerais beaucoup connaître les projets que tu as mis en place. Tu n'avais bien dit que tu en avais préparé plusieurs, non ?

Pris de court, il regarde autour de lui.

— Les dossiers sont dans mon bureau. Je...

— Les grandes lignes me suffiront. J'aurais le temps d'y réfléchir pendant ton absence.

Durant près d'une heure, il m'expose les différentes pistes qu'il a envisagées concernant l'amélioration du bien-être des employés, et préconise même la mise en place d'une réunion avec le personnel des différents secteurs pour obtenir leur point de vue. J'acquiesce, certain

qu'impliquer les salariés est une formidable idée.

Malgré toutes mes largesses, j'achève en lui confirmant que le système de vidéosurveillance est opérationnel depuis ce matin, histoire de lui rappeler que je reste le seul maître à bord et qu'à partir de maintenant, plus rien ne m'échappera.

— Dernière petite chose, dis-je en sortant de la salle. Si j'ai été tolérant envers toi, il n'en va pas de même pour ta sœur, même si j'admets qu'elle est malade. Je ne veux pas la voir dans les bureaux. Ni même s'approcher d'Élisa qu'une manière ou d'une autre.

— Compte sur moi ! Cela n'arrivera pas.

Avec la conviction qu'il met dans sa réponse, je le quitte certain qu'il mettra tout en œuvre pour que Chloé ne nous nuise plus jamais, et aussi fier d'avoir réussi à garder un brin d'humanité dans ma décision.

*Élisa... Élisa... ma vie devient si douce grâce à toi que je n'ai aucune envie de pourrir celle des autres.*

— Je devrais te tirer les oreilles !

La voix exagérément énervée de Liv résonne dans mon dos alors que je regagne mon bureau. Je me retourne et la trouve plantée au milieu du couloir, mains sur les hanches et sourcils froncés.

Apparemment, ma collaboratrice a une tonne de reproches à me faire, mais comme je suis d'excellente humeur, je lui adresse mon plus beau sourire, tout en sachant très bien à quoi elle fait allusion.

— Bonjour Liv. As-tu passé un bon week-end ?

— Et toi ? grogne-t-elle devant mon ton ironique.

— Hummm ! J'hésite entre merveilleusement affreux ou affreusement merveilleux. Qu'est-ce que tu préfères ?

Volontairement, je tourne les talons, la laissant sur sa faim et je ne suis pas surpris qu'elle accoure dans mon dos. C'est même d'ailleurs ce que j'espérais.

— Raconte ! dit-elle en refermant la porte de mon bureau derrière elle. Tu as réussi à confondre ce cher Hugues ? C'est ça le « merveilleusement affreux » ?

Ma pauvre ! La matinée risque d'être beaucoup trop courte pour t'énumérer les événements des trois derniers jours.

Je m'affale sur mon fauteuil en cuir et lui laisse le temps de s'installer. Puis, je lui explique en long, en large et en travers, le déroulé de mon dîner de vendredi et m'amuse de ses hochements de tête à répétition.

— Je te l'avais dit ! s'exclame-t-elle. Je ne pensais pas que sa sœur était de mèche, mais j'avais raison !

— Ouais, enfin, tu n'es pas très objective. C'est surtout Chloé qui a foutu la merde. Lui n'est ni responsable des éraflures sur la voiture d'Élisa, ni des clichés à l'aéroport. Si cette fille n'avait pas fouillé chez lui, cette vidéo n'aurait jamais refait surface. Mais comme elle est tarée, elle aurait peut-être quand même trouvé quelque chose pour m'emmerder.

Elle se redresse et écarquille de grands yeux.

— Je rêve ou tu es en train de trouver des excuses à Hugues ?

— Absolument pas ! Je me suis simplement mis à sa place.

Elle se met à bougonner, mais je poursuis mes explications sans y prêter attention :

— Je préfère ne pas réfléchir à ce que je serais capable de faire si j'apprenais qu'Élisa couche avec un de nos investisseurs par exemple. Je crois que mes réactions seraient bien pires. Enfin,

bref ! Je lui ai donné des congés pour qu'il règle ses problèmes.

— Et tu voulais me faire croire que tu étais comme ton père ? ricane-t-elle en secouant la tête. Ne pas être comme lui ne signifie pas être irréfléchi non plus Thomas.

L'enfermement psychologique qu'évoquait Élisa dans son journal a bel et bien disparu grâce au choc de notre rupture et je ne veux ressembler à Jack pour rien au monde. Je ne suis pas lui. Je suis Thomas Andrews Johannson et j'ai un petit quelque chose en plus que lui n'a pas et n'aura jamais. Un élément essentiel à la vie, mais aussi au bonheur : un cœur. D'ailleurs, cet organe n'a jamais été aussi en forme que depuis samedi et je compte ne plus écouter que lui désormais.

— Tu as raison Liv. La grande différence entre lui et moi, c'est que je suis raide dingue amoureux et que, maintenant, ma priorité c'est elle, avec moi et... avant moi.

Elle se redresse sur son siège, tout à coup très intéressée par la tournure que prend notre discussion.

— Tu as... elle t'a appelé enfin ? C'est ça le « affreusement merveilleux » ? Vous vous êtes réconciliés ?

— Humm... Plutôt deux fois qu'une ma belle.

Un week-end de folie que je ne suis pas prêt d'oublier et qui a laissé ma queue dans un état d'épuisement proche du burn-out<sup>[23]</sup>.

*Mais putain ! J'en veux encore !*

Rêveur, je ne donne aucune explication complémentaire à Liv sur le pourquoi du comment et elle finit par se racler la gorge pour me sortir de mon état second.

— Oh putain ! Trop bien ! s'exclame-t-elle en tapant dans ses mains. Ton sourire béat me suffira en guise d'épilogue. Surtout que, pour tout te dire, les histoires de jambes en l'air d'un mec, ça ne me branche pas des masses.

J'éclate de rire devant sa grimace de dégoût.

— Ne te moque pas s'il te plaît, grogne-t-elle.

— Loin de moi cette idée. Je t'avoue que... deux femmes en même temps ça ne me tente pas non plus.

— Jamais ? s'étonne-t-elle, les yeux grands ouverts.

— Jamais ! Mais bref ! Si on pouvait éviter de parler cul au bureau, ça m'irait.

— OK ! Alors, j'ai deux trucs à t'annoncer.

Elle croise les jambes et tire machinalement sur le bas de sa veste cintrée, un sourire intrigant au coin des lèvres.

— Je t'écoute.

— Le premier, c'est que j'ai parlé à mon père pour ton copain. Il est d'accord pour le recevoir cette semaine pour un entretien.

— Waouh ! ça, c'est une nouvelle ! Tina va être enchantée. Ce sera à charge de revanche ma belle.

— Ça n'est pas tombé dans l'oreille d'une sourde. Je saurais te le rappeler à l'occasion.

— Et... c'est quoi la seconde info ?

L'air moqueur de Liv disparaît devant ma curiosité et elle se met à gigoter sur son siège. Puis elle tousse à plusieurs reprises en époussetant son pantalon pourtant impeccable.

— Ben alors ! Accouche !

J'insiste, car je me demande ce qu'elle peut avoir à m'annoncer qui la gêne autant.

— Je... je lui ai tout raconté, bégaie-t-elle, ses yeux brillant davantage qu'à l'accoutumée.

Enfin, pour Gin... et moi... et, il m'a dit qu'il n'était pas surpris. Qu'il attendait simplement le jour où je lui annoncerais.

— Putain ! Mais tu ne pouvais pas commencer par là ? m'exclamé-je à la fois surpris et ravi pour elle. C'est génial ! Ton père n'est finalement pas si obtus que tu le pensais.

— Ouais. Je me suis fait un film pour rien pendant très longtemps. Je suis persuadée qu'au fond de lui il est blessé, mais qu'il ne veut que mon bonheur.

Je souris, mais un léger pincement s'est installé au creux de mon estomac. Pourtant, je refuse de faire la comparaison entre son père et le mien. J'ai admis être l'héritier d'un connard et d'ailleurs, aussi exécrable qu'il soit, ce n'est pas lui qui m'a causé les problèmes les plus douloureux ces dernières semaines. Alors, mon humeur doit rester au beau fixe.

— Je vais appeler Nico tout de suite. Il ne s'y attend pas, il va être content.

— Génial !

Elle se lève et s'apprête à sortir quand je l'interpelle :

— Au fait !

— Quoi ?

— J'ai aussi vérifié ton reliquat de vacances à prendre.

— Gigantesque ! grommelle-t-elle, la main sur la poignée de la porte.

— Je sais et... comme je ne suis définitivement pas comme mon père, tes vacances débutent vendredi... pour quinze jours.

— Thomas ! Si Hugues et moi sommes en congés en même temps, comment vas-tu faire ?

— La Terre ne va pas s'arrêter de tourner à cause de quelques congés nécessaires non ? A chaque problème sa solution, n'est-ce pas ?

— Je n'essaierai même pas de te contredire, glousse-t-elle en ouvrant la porte en grand. Depuis ce week-end, je me dis la même chose. Je crois que nous avons la manie de nous torturer l'esprit pour pas grand-chose.

— À qui le dis-tu, murmuré-je alors qu'elle quitte la pièce.

Je bascule en arrière sur le dossier de mon fauteuil et ferme les yeux.

Je promets que je ne me ferai plus un monde pour rien. Finies les idées paranoïaques concernant le comportement incompréhensible de mon père et celui de mon entourage. Terminée ma jalousie malade envers Élisabeth. Elle m'aime et je l'aime d'un amour démesuré. Avant la fin du mois, nous serons enfin un vrai couple aux yeux de tous et je jure que plus personne ne viendra se mettre en travers de notre chemin.

A l'avenir, je compte me concentrer sur la confiance, l'amour et rien d'autre et pour cela, il me reste plusieurs points à régler.

D'abord, appeler Nicolas pour lui faire part de la grande nouvelle et résoudre le problème de Tina.

Puis, contacter Saskia pour tenter de me faire pardonner et lui annoncer que cet enregistrement est définitivement détruit.

Après, je vais devoir convoquer Jorge. Là aussi pour m'excuser et, même si je n'ai pas toutes les réponses aux questions que je me pose à son sujet. Tant pis ! Personne n'est parfait.

Ensuite, je pourrais me consacrer au grand point d'interrogation qui flotte au-dessus du souvenir de ma mère et obscurcit toujours un coin de mon cerveau.

J'inspire une bonne bouffée d'air et m'apprête à accomplir la première tâche en composant le numéro de mon pote quand on frappe à la porte. Je n'attends personne en particulier et je n'ai aucun rendez-vous prévu dans mon agenda aujourd'hui. Peut-être Hugues a-t-il un dernier point

à voir avec moi avant de s'en aller ?

Une seconde de silence. Perplexe, je fronce les sourcils, car personne n'entre et j'ai pris l'habitude que mon directeur du bonheur n'attende pas mon approbation pour pénétrer dans mon bureau.

Qui d'autre ? Liv qui vient à peine de partir ? Elle est du même acabit et elle ne se serait pas gênée pour s'engouffrer à l'intérieur.

Deux secondes. J'ai un pressentiment et un deuxième pincement leste un peu plus mon estomac.

Lentement, je pose mon téléphone et fixe avec appréhension la poignée qui ne tourne pas.

Trois secondes. Je n'aime vraiment pas ça.

— Entrez !

La porte s'ouvre enfin et, pendant une fraction de seconde, mon cœur s'arrête de battre. Je me redresse, scotché devant l'homme qui s'avance vers moi sans dire un mot. S'il n'avait pas le même air impassible, j'aurais du mal à le reconnaître.

— Jorge !

Abasourdi, je me concentre sur ses baskets, son pantalon en toile et son pull sportswear et mon cerveau se met à carburer pour comprendre ce qu'il fait ici... dans cette tenue.

Il se racle la gorge, s'assoit sur le siège que vient de libérer Liv, puis il ouvre enfin la bouche :

— Bonjour... Thomas... Je... Nous avons besoin de discuter. Entre hommes.

*Thomas ? C'est quoi le délire ? Où est passé le « Monsieur » ? Je n'aime vraiment, vraiment pas ça.*

Nous nous fixons plusieurs minutes. Il ne baisse pas les yeux. Ne tremble pas. Ne sourcille même pas alors qu'intérieurement je suis comme liquéfié et me demande ce qu'il va encore me tomber sur le coin de la tête.

À quel moment ai-je promis que je ne me laisserai plus envahir par un sentiment négatif ou une quelconque paranoïa ?

Qu'est-il en train de se passer au juste ?

### III

*« Il ne faut avoir aucun regret pour le passé, aucun remords pour le présent et une confiance inébranlable en l'avenir ».*

Jean Jaurès

## Élisa

Mes doigts pianotent avec agilité sur le clavier de mon ordinateur et un léger sourire ne quitte pas mes lèvres. J'entends vaguement mon prof qui déblatère son cours, mais je ne l'écoute pas. En fait, plus les heures s'écoulent, plus mon esprit s'éparpille loin de l'amphithéâtre - n'importe où, du moment que c'est dans les bras de Thomas - et je me demande comment j'ai pu passer une semaine à essayer de nier l'effet incroyable qu'il a sur moi.

— Je devrais te prendre en photo, chuchote Justine contre mon oreille. Tu es encore plus drôle que le jour où tu t'es endormie, dans cette salle, les jambes écartées. Tu sais qu'il existe un moyen extrêmement efficace de pallier le manque ?

— Hein ?

Je lève la tête.

— Le téléphone rose est une super alternative, glousse-t-elle en jouant des sourcils. Il est bientôt midi. Sexy-man devrait avoir quelques minutes à t'accorder.

*Elle se moque de moi ? Traîtresse !*

Je lui tire la langue alors qu'elle appuie sa joue sur l'épaule d'Antoine en soupirant de bien-être.

Note à moi-même : ne plus donner aucune info croustillante à ma meilleure amie pour ne plus avoir à supporter ses railleries.

— Tu imagines la chance que nous avons ! insiste-t-elle. Il ne doit y avoir que deux Sexy-men sur cette planète. Tu as envouté le premier et j'ai mis le grappin sur le second... Remarque, avec nos entraînements intensifs à répétitions, plus rien ne nous fera peur.

Si Antoine reste attentif au cours malgré un sourire discret, par contre, son voisin, un étudiant dont je ne connais même pas le prénom, se met à me faire les yeux doux.

*Bon sang !*

— Ju !!!

Je grogne, mais après tout, je n'ai à m'en prendre qu'à moi-même si Discrétion Zéro se permet des allusions salaces à la portée de toutes les oreilles alentour. Hier, notre retour en train était beaucoup trop long pour rester muette sur ce que je venais de vivre dans le jacuzzi et, de toute façon, je ne faisais pas le poids face à ses nombreuses questions.

Je m'efforce de me reconcentrer sur les paroles du prof et sur ce que je dois écrire, mais Justine a attisé une braise incandescente qui ne quitte plus mon entrejambe et maintenant, je gigote sur mon siège, impatiente de prendre l'air.

Devant mon agitation, ma meilleure amie se penche de nouveau vers moi et me murmure :

— Tu as pensé à ce que tu allais lui offrir pour Noël ?

Je ne comprends pas pourquoi elle prend un air aussi lubrique, mais au moins, elle a le mérite de me faire revenir sur la terre ferme, me faisant réaliser que les fêtes sont dans une bonne dizaine de jours et que je n'ai toujours rien prévu.

— Que veux-tu que je lui achète, qu'il n'ait pas déjà, ou ne soit pas en mesure de s'offrir ? soupire-je de lassitude.

D'accord, je me suis fait à l'idée d'être tombée amoureuse d'un futur milliardaire, mais il n'en

reste pas moins que l'argent est un sujet que j'ai encore du mal à aborder. Justine fait mine de regarder discrètement par-dessus son épaule en direction d'Antoine, puis elle se colle carrément à mon oreille.

— Il faut le surprendre et... moi... j'ai une petite idée fort sympathique qui pourrait contenter nos deux Sexy-men.

Curieuse de connaître la trouvaille qui peut la rendre si fière d'elle, je m'apprête à ouvrir la bouche quand mon téléphone se met à vibrer sur ma tablette en bois. J'y jette un rapide coup d'œil et mon pouls s'accélère.

*Thomas ?*

Son prénom clignote et mon état de légèreté se transforme en angoisse. Pourquoi essaie-t-il de me joindre alors qu'il n'est même pas midi ? Qu'est-ce qui peut être important au point de m'appeler en plein milieu d'un cours au lieu de m'envoyer un SMS ?

*Sans doute son impatience !*

J'aimerais être d'accord avec ma conscience, mais j'ai un mauvais pressentiment. Cependant, je saisis l'appareil et, en bougonnant, je refuse quand même l'appel.

*Le cours n'est pas terminé. Zut !*

Aussitôt, les vibrations recommencent.

*Bon sang ! Ce n'est pas normal qu'il insiste autant. Il avait rendez-vous avec Hugues ce matin... Et si Chloé avait encore fait des siennes ?*

Gagnée par la panique, je bondis hors de mon siège et n'écoute carrément plus rien. Ni Justine qui tente de me retenir par le bras, ni mon prof qui gronde dans son micro tandis que je traverse la salle à grandes enjambées.

Quand j'arrive dans le hall, je commence par reprendre ma respiration. Puis je recompose le numéro de Thomas, en entamant des va-et-vient saccadés au beau milieu de la grande salle.

— Thomas ? Qu'est-ce que... qu'est-ce qu'il y a ?

J'ai parlé plus fort que je ne l'aurais souhaité.

— Ma chérie ! Je ne voulais pas t'affoler. Je suis simplement très pressé...

À première vue, sa voix est calme et posée, ce qui devrait me rassurer. Cependant, j'y entends des vibratos étranges et mon estomac se leste d'un poids incommode. Il se passe quelque chose d'anormal.

— On avait dit plus de cachotteries ! le coupé-je avec fermeté. Alors inutile de tourner autour du pot !

— Tu ne m'as pas laissé terminer ! Te sens-tu capable de prendre ta voiture et... de me rejoindre à La Rochelle ?

Je me fige.

— Maintenant ? Mais c'est... loin !

— Oui et non ! Deux petites heures si ça roule bien.

J'hésite entre rire et m'énerver.

*Il ne m'appelle quand même pas en plein milieu d'un cours pour un simple rencart ? C'est quoi son problème en fait ?*

OK ! Je me suis promis de ne plus tirer de conclusions trop hâtives. Mais là, ce n'est pas possible. Il faut que je sache pourquoi il me demande un truc aussi loufoque, un lundi au milieu de la matinée.

— Tu as bu ? grogné-je.

— Tu plaisantes j'espère ? répond-il l'air vexé.

— Alors, tu ne pouvais pas attendre midi pour me proposer un plan cul ?

— Sérieusement Éli ! Cesse de te monter des films sans arrêt. Je suis dans le train et ma demande n'a rien à voir avec ça... Je...

— Je ne comprends rien à ce que tu me dis.

— Je n'ai franchement pas la tête à t'expliquer par téléphone, d'autant que tu me coupes la parole toutes les deux secondes, mais je n'insisterais pas autant si ça n'était pas très important... pour moi. C'est oui ou non ?

Je lève un œil vers la porte fermée de l'amphithéâtre, puis reviens vers mes bottines qui battent la mesure de mon cœur sur le sol en marbre.

— Je n'ai pas été en cours de toute la semaine passée à cause de cette fichue bronchite. Si je m'absente encore, je vais me faire virer.

— Hum... Tu te rappelles que ce sont tes derniers jours dans l'établissement ?

Si jusqu'à présent, j'ai préféré faire l'autruche sur cette réalité, elle me saute à la figure à l'instant même et un pincement désagréable s'invite dans ma cage thoracique. C'est effectivement les derniers jours que je passe avec ma Ju d'amour. Avant les vacances de Noël. Avant mon déménagement. Avant de faire ma rentrée dans une nouvelle fac. Laquelle d'ailleurs ? Je n'en ai aucune idée et Thomas a beau me répéter qu'il prend les choses en mains, il n'empêche que, pour le moment, mon dossier de transfert n'est pas encore envoyé.

— Éliiii ! C'est oui ou non ? insiste-t-il un brin agacé. Je te promets que je t'explique tout dès ton arrivée. S'il te plaît...

S'il en vient presque à me supplier, c'est qu'il compte vraiment sur moi.

*C'est peut-être... grave ? Oh mon Dieu !*

Je m'adosse à une colonne en pierre et ferme les yeux pour reprendre mes esprits.

*Pas de panique ! Si ça se trouve, je suis encore en train de faire des suppositions idiotes.*

— Très bien ! Laisse-moi juste le temps de prévenir Justine et je pars.

— Prévois des vêtements de rechange, nous ne rentrerons peut-être que demain. Je t'attends à la gare de La Rochelle. Je t'aime.

— Thomas...

Avant que je ne puisse rétorquer quelque chose, il a déjà raccroché et je marmonne devant l'écran de mon téléphone devenu muet.

— Tout va bien ?

Occupée à extrapoler sur les heures à venir, je n'avais pas remarqué que Justine et Antoine étaient plantés devant moi. Mon amie me tend mon sac, mon ordinateur et mon manteau que j'avais abandonnés à l'intérieur de l'amphithéâtre et, blottie contre son amoureux, me regarde avec inquiétude. Quant à moi, je me mords la langue. Moins j'en dirai, mieux ce sera.

*De toute façon, je ne sais rien.*

— Je dois retrouver Thomas à La Rochelle.

— Tout de suite ? s'écrie-t-elle, enrouée par l'étonnement.

Je ne trouve rien d'autre à faire que de hocher la tête bêtement.

— Il va quand même falloir que Sexy-man calme ses ardeurs, et toi aussi, sinon quand tu seras à Paris, tu risques de ne pas aller beaucoup en cours à ce rythme-là !

Sans trop avoir à me forcer, je glousse en boutonnant mon manteau et glisse la bandoulière de mon sac sur mon épaule. En effet, je ne sais pas pourquoi Thomas insiste autant pour que je me rende à La Rochelle, mais l'éventualité d'une journée et d'une nuit dans ses bras balaie mes craintes.

— Madre Mia ! jure mon amie. Mademoiselle De Sacco est devenue insatiable ! Qui l'aurait cru ?

Discrétion Zéro a renfilé son costume, mais je me fiche des rires ironiques qui fusent autour de moi, car effectivement je suis en manque perpétuel de mon amant diabolique et d'ici quelques jours je ne reverrai plus jamais ces étudiants moqueurs.

— Je passe par chez moi récupérer quelques affaires et je file, dis-je avant d'embrasser tour à tour Justine et Antoine sur la joue. Je rentre demain dans la journée.

— Ne t'inquiète pas, intervient ce dernier avec son flegme habituel. J'ai encore le double de ta clé. Si toutefois ton séjour se prolongeait, je m'occuperais de Sam.

Gagnée par la culpabilité, j'échappe un soupir. J'ai délaissé mon pauvre chat d'amour depuis quelque temps. Je m'en veux, mais prise au dépourvu, je n'ai pas d'autre choix que de l'abandonner encore. Du coup, je suis soulagée de pouvoir compter sur mes amis pour prendre le relais.

— Vous êtes des amours ! crié-je en traversant le hall.

— Tiens-nous au courant, ajoute Justine au moment où je franchis la porte.

Je hoche la tête sans me retourner, pressée de rentrer chez moi et déterminée à ne voir que le bon côté des choses : dans quelques heures, je vais retrouver *mon* Thomas.

\*\*\*

Une fois dans mon appartement, je prépare en quatrième vitesse un petit sac de voyage et, troque la robe en laine que Justine m'avait prêtée contre un bon vieux jean et mon pull mauve. Puis, après un court séjour dans la salle de bains, je suis enfin prête à partir.

— Je t'abandonne encore mon chéri, grimacé-je en regardant mon félin préféré qui se frotte au bas de mon pantalon. Mais promis, après, je me consacre à toi jusqu'à la fin de la semaine.

Je le caresse et, comme d'habitude, j'ai le droit à ses ronronnements et je dois me faire violence pour passer enfin la porte.

Installée dans ma voiture, j'active mon GPS, puis j'enfonce les écouteurs dans mes oreilles et allume mon iPod. La voix chantante de Cabrel et sa douce mélodie parviennent à me faire oublier que je ne sais ni réellement où je vais, ni pourquoi.

*Bon sang ! Il faut vraiment que je l'aime à la folie pour partir seule et à l'aveugle.*

Sans encombre et après deux bonnes heures de route, j'arrive au point de rendez-vous. Pile à l'heure, je trouve une place pour me garer et envoie aussitôt un SMS à Justine pour la rassurer :

[Bien arrivée. Je te tiens au jus.]

[Doucement sur les galipettes.]

Je glousse et choisis de ranger mon téléphone dans mon sac, car je la connais et si je commence une discussion avec elle, je suis encore en train de textoter dans une heure.

Je m'empresse de mettre un pied dehors. Il fait un froid de canard et, la tête rentrée dans le col de mon manteau, je traverse à petites foulées le parking. Néanmoins, j'en profite pour contempler quelques secondes le long bâtiment pourvu de quatre grandes arches vitrées et dominé par un campanile central.

*Cette gare est majestueuse, pensé-je en pénétrant à l'intérieur. Mais elle ne rivalise pas avec*

*celle de Limoges non plus !*

Orné de mosaïques aux tons bleu-gris représentant notamment des voiliers, le hall est magistral. Mais je n'ai ni le temps d'admirer plus en détail son architecture, ni besoin de chercher le quai d'arrivée sur les panneaux affichage, car la voix d'une hôtesse S.N.C.F. annonce que le T.G.V. en provenance de Paris vient d'entrer en gare et une vague de voyageurs déferle autour de moi. À la fois anxieuse et pressée, je me hisse sur la pointe des pieds pour mieux voir, jusqu'à ce que mon regard croise brièvement celui de Thomas, avant d'être attiré par l'individu qui tire une valise à côté de lui.

Jorge ?

*C'est une blague ? Que fait Hulk ici ? ... Et en jogging en plus !*

D'abord bouche bée, je grogne maintenant intérieurement, pourtant je ne peux m'empêcher de dévorer des yeux mon homme qui se rapproche. Il porte un long duffle-coat anthracite qu'il n'a pas boutonné et, dans son costume noir très ajusté, il est d'une élégance folle. Seulement, je constate aussi qu'il a le visage durci, les traits tirés et ses lèvres pincées. Maintenant, j'en suis certaine, il se passe vraiment quelque chose. *Mais quoi ?* Mon cerveau que j'avais volontairement mis en pause se remet à mouliner, mais lorsque les bras de Thomas se referment dans mon dos et qu'il m'embrasse tendrement, je soupire de béatitude au point d'en oublier toutes mes interrogations.

— Serais-tu venue si je t'avais annoncé que Jorge était avec moi ? murmure-t-il à mon oreille, sans tenir compte de la proximité de son ex-chauffeur qui reste imperturbable.

Je hausse les épaules avec une certaine mauvaise foi. Bien sûr que j'aurais accepté sa proposition ! Quoique... je n'en sais rien. Ce type est une vraie tombe et je hais les cimetières, qui plus est quand ils sont ambulants.

Tout en douceur, Thomas prend mes mains dans les siennes. Il tremble et inspire plusieurs fois avant de rajouter :

— Bon ! ... je t'avais promis des explications à ton arrivée, alors... nous allons... voir ma mère...

J'ai un brusque coup au cœur.

—... Jorge m'a dit qu'elle était enterrée ici. Il a tenu à m'accompagner, mais j'avais besoin que tu sois près de moi toi aussi. Tu comprends, c'est...

Dans un premier temps, il se tait, puis il se met à soupirer alors que le choc m'a rendue muette. Je m'attendais à tout, sauf à ça. Il refusait depuis si longtemps d'avoir plus d'informations sur sa mère que je culpabilise de lui avoir fait la morale à Paris à l'hôtel. Après tout, chacun a le droit de vivre son deuil à sa façon non ?

— Tu veux bien passer le volant à Jorge ? me demande-t-il d'une voix blanche. Il ne fera aucune rayure, il a l'habitude.

Sonnée, je sors les clés de mon sac et les tends à Hulk qui s'en saisit, bien sûr sans dire un mot. Celui-ci récupère une grosse veste molletonnée dans sa valise avant de ranger les bagages dans le coffre et, quelques minutes plus tard, nous sommes en route pour l'endroit que je déteste le plus au monde : un cimetière.

Installée sur le siège arrière de ma voiture, je tourne la tête vers Thomas dont le visage s'est encore assombri. Sa paume ancrée à ma cuisse, il regarde dans le vide, l'air nerveux. Il a peur et le mutisme de Jorge n'aide pas à détendre l'atmosphère pesante qui s'est installée dans l'habitacle.

Se rendre pour la première fois sur la tombe de sa propre mère, après vingt ans d'absence, de

silence et même de déni, est tellement surréaliste que je ne sais pas comment je pourrais trouver les mots justes pour le rassurer. Cependant, je pose ma main par-dessus la sienne et, après quelques secondes, puise enfin la force d'ouvrir la bouche :

— Je suis là. Ne t'inquiète pas.

Malgré l'épaisseur de mon manteau, doublée de celle de mon jean, je sens ses doigts s'enfoncer dans ma chair. Je grimace sans rien dire, car mieux que quiconque, je sais ce qu'il ressent et à quel point il faut faire preuve de courage pour étouffer ses peurs. C'est malheureusement une lutte intérieure qu'il doit mener seul, et pour laquelle je ne lui suis d'aucun secours.

J'entends ses soupirs à répétition, longs et bruyants, et quelques raclements de gorge. Puis, tout en gardant la tête tournée vers la vitre, il se décide à parler :

— Jorge s'est présenté au bureau ce matin alors que je m'apprêtais à l'appeler pour m'excuser de l'avoir licencié à tort. Lorsqu'il m'a dit qu'il voulait discuter entre hommes avec moi, je me suis demandé ce qui allait encore me tomber dessus. Il m'a avoué connaître depuis toujours l'endroit où ma mère reposait et surtout, il m'a parlé des raisons qui l'ont conduit à garder le silence...

Je croise les yeux sombres de notre chauffeur dans le rétroviseur.

— En effet, intervient ce dernier, permettant à Thomas de reprendre son souffle. J'avais peur de perdre mon travail, mais finalement, me licencier a sans doute été la meilleure chose qu'il ait pu m'arriver depuis longtemps. Devant le fait accompli, je pouvais me libérer d'un poids qui pesait lourdement sur mes épaules.

— Mais enfin Thomas ! Sais-tu pourquoi ton père a autant insisté pour te garder en dehors de... ça ?

— Oui !

Son ton est glacial. Un simple mot. Trois petites lettres suffisent à vriller mon estomac et, du coup, je n'ose pas renchérir. Du coin de l'œil, j'observe Jorge qui regarde droit devant lui, les bras tendus sur son volant. Ce n'est visiblement pas vers lui que je vais pouvoir m'appuyer pour obtenir plus d'informations.

Thomas recommence à soupirer, puis il noue ses doigts aux miens et tourne la tête. Seulement, alors que j'espère capter son regard fuyant, il s'enfonce dans le siège et ferme les yeux.

— Éli, ma mère le trompait...

*Bon sang !*

Je me mords la langue pour ne pas intervenir. Sans n'avoir jamais connu cette femme, je comprends son choix. Se taper un Jack Andrews à longueur d'année ne doit pas être jubilatoire. Et puis, après tout, ce n'était qu'un adultère et elle n'avait pas mis la mode au pays.

— Il l'a appris et évidemment, lui et sa psychorigidité ne l'ont pas toléré. Il lui a ordonné de quitter son amant, mais plus rien n'a jamais été pareil après. Ils faisaient bonne figure en société et... devant moi... mais ça s'arrêtait là.

— Pourquoi ne se sont-ils pas tout simplement séparés ?

— Un Andrews ne subit aucun échec, ma chérie. Et aux yeux du monde, ça en aurait été un sacré.

— Elle... elle aurait pu partir sans lui demander son avis non ?

Cette fois, Thomas se met à ricaner, l'air sarcastique :

— Par fierté, il aurait sans doute tout fait pour l'éloigner de moi. Et puis, avoir un amant ne

signifie pas vouloir faire sa vie avec lui. On sait ce que l'on perd. Pas ce qu'on récupère. Quoi qu'il en soit, je ne peux pas la blâmer de s'être envoyée en l'air pour le plaisir.

*C'est ce que je pensais !*

Jorge se gare devant un grand mur en ciment qui s'étend le long de la route.

— Nous sommes arrivés, annonce-t-il solennellement après avoir éteint le contact.

Thomas lui fait un signe de la tête avant de conclure :

— Bref, au décès de ma mère, mon père l'a rayée de sa vie, termine-t-il dans un soupir. Et de la mienne par la même occasion. Il n'y avait plus de *paraître* qui comptait, donc plus aucune raison de faire semblant. Tu comprends ?

Il n'y a rien à comprendre ! Tout le monde sait que cet homme est un monstre d'égoïsme. Quoi qu'il en soit, rien n'explique pourquoi il est aussi dur avec son fils, et je serre les dents pour ne pas continuer mon inquisition. Ce n'est plus le moment.

Sans doute par la force de l'habitude, Jorge vient m'ouvrir la portière. Je remonte le col de mon manteau sur mes oreilles mordues par l'air glacial et glisse ma main dans celle, moite et tremblante, de Thomas qui me rejoint. Il n'a pas peur. Non ! Sous ses allures détachées, il est carrément terrorisé. Et mon estomac se tord de constater que je ne peux lui apporter plus de réconfort que ce maigre contact.

— Ça va aller, dis-je simplement en tentant un sourire timide qu'il me rend sous la forme d'un rictus crispé.

Sans un mot, nous suivons Jorge sur le trottoir jusqu'à un grand portail en fer forgé, ouvert sur une immense allée bordée d'arbres. Thomas s'y fige le temps de boutonner son duffle-coat, puis il resserre ses doigts dans les miens et, après avoir inspiré un bon coup, avance de nouveau, le regard rivé droit devant lui.

C'est la seconde fois en quelques semaines que je foule le sol d'un cimetière et je ne m'habituerai jamais à ce genre d'endroit. Je tremble moi aussi et fixe à présent mes pieds, pour éviter de faire face à la réalité sordide du lieu.

Quoi dire pour rompre ce silence de mort qui porte si cruellement bien son nom ?

Que faire pour soulager la peine et la douleur que je devine dans ses yeux verts qui ont perdu tout leur éclat et que je cherche à accrocher désespérément ?

## Thomas

Depuis que Jorge a fait irruption dans mon bureau ce matin, mon appréhension n'a cessé d'augmenter. Toutefois, quand il a répondu à mes questions, je suis resté digne devant lui et j'ai tout de suite voulu venir jusqu'ici. Il a insisté pour m'accompagner et j'ai accepté. Puis, afin d'éviter de cogiter pendant le trajet en train, j'ai déversé un flot de paroles immenses concernant mes déboires du week-end derniers, et les raisons qui m'ont conduit à le licencier.

Si je suis satisfait qu'il soit au courant de tout, maintenant que je suis à quelques pas de l'endroit où repose ma mère, je regrette de ne pas avoir pris le temps de la réflexion avant de faire le déplacement, car j'ai la frousse. En quelques semaines, c'est la seconde fois que cette sensation insupportable me déchire les tripes. Après la découverte de cette sex-tape, j'ai eu peur de perdre Élisabeth. J'ai même cru mourir quand elle s'est enfuie de mon appartement. Et là, je crève de trouille à l'idée de ne pas avoir la force qu'elle a eue, elle, devant la tombe de Grégoire.

Je pensais avoir compris ce qu'elle ressentait là-bas. J'étais près d'elle pourtant, mais j'étais loin d'imaginer qu'une douleur pouvait être aussi lancinante. À mesure que j'avance dans le sillage de Jorge, elle progresse dans chacun de mes organes vitaux. Ma gorge se serre d'angoisse et même la petite main frêle d'Élisabeth ne suffit pas à me faire oublier où je suis. J'inspire et expire lentement. Je n'ai pas le droit de craquer.

*Putain ! Un Andrews ne pleure pas, ne se plaint pas. Jamais !*

Cette satanée allée est interminable et il me semble que toutes les stèles se ressemblent. Impersonnelles et froides malgré les fleurs persistantes de la Toussaint. Toutes, sauf une, sur laquelle mon regard s'aimante de manière incompréhensible. Une tombe au marbre noir qui, de loin, dénote des autres, par sa couleur bien sûr, mais aussi par sa grandeur. Elle est gigantesque et c'est comme si une aura particulière scintillait au-dessus d'elle. Je suis hypnotisé et avant même que Jorge ne pointe le doigt dans cette direction, je sais que c'est là.

Il s'immobilise à quelques mètres et joint ses mains sur son estomac, m'encourageant à avancer d'un geste discret du menton.

Lentement et avec fébrilité, je fais un pas de plus, puis deux, sans lâcher Élisabeth qui exerce de légères pressions répétées sur mes doigts qui tremblent de plus en plus.

*J'ai la trouille. Merde !*

Mes yeux s'ancrent aux lettres dorées incrustées dans le marbre et je me paralyse.

« Léonore Johansson — 1963 – 1995 »

Son prénom fait ressurgir une multitude d'émotions qui me donnent le vertige. Un liquide pétrifiant s'incruste dans mes veines. Mon rythme cardiaque est si anarchique qu'il résonne fortement dans mes tempes et la douleur qui se diffuse dans ma cage thoracique est si puissante que je me demande comment j'arrive encore à respirer.

C'est si réel et abstrait à la fois que je ne peux pas imaginer qu'elle puisse être là, presque sous mes pieds.

*Putain !*

Fébrilement, je lâche la main d'Élisa et m'agenouille, posant la mienne à plat sur la stèle dure et glaciale.

J'ai mal ! Tellement mal que je me plie en deux. Je crispe mes phalanges sur la dalle, cherchant à la traverser pour toucher, encore une fois, une dernière fois, celle qui m'a donné la vie, me faisait rire et m'apportait toute la tendresse que j'ai perdue en même temps que je l'ai perdue, elle. Celle à qui on m'a interdit de dire au revoir.

Le souvenir. Ma vue se voile et je ferme les yeux.

Le manque. Un vide immense envahit mon cœur sur le point d'implorer.

Le regret. L'estomac au bord des lèvres, je contracte ma mâchoire, retenant de toutes mes forces les spasmes de sanglots qui s'échappent de ma gorge.

L'amour. Un trou béant fait irruption au creux de mon ventre et, cette fois, je suffoque.

Je ne sais pas quel sentiment domine l'autre tellement ils bousculent mon âme torturée, mais c'est à celui qui obtiendra la première place et réussira à me faire sombrer. Les doigts d'Élisa qui massent mes épaules ne suffisent pas à me maintenir à flot et je m'écroule en avant.

— Pardonne-moi maman. De t'avoir abandonnée. D'avoir voulu t'oublier. Tu me manques tellement. Je... je t'aime si fort. Pour toujours. A jamais. Putain de merde ! Je n'ai jamais pu te dire à quel point je t'aimais...

Essoufflé et la gorge en feu de retenir mes larmes, je rouvre les yeux sur les représentations d'anges posés sur la tombe – *bordel ! On m'a extrait à l'un d'entre eux pour me laisser en compagnie du Diable. Qu'ai-je fait pour mériter ça ?* - quand une grosse main puissante atterrit sur mon épaule.

— Elle le sait mon petit et elle t'aimait aussi infiniment.

La voix de Jorge est chevrotante et, quand je lève la tête, je croise ses prunelles rougies avant de m'arrêter sur le visage décomposé d'Élisa qui, en retrait, pleure en silence.

*Pas de pitié putain ! Ne me faites pas ça !*

Rassemblant le peu d'énergie qu'il me reste, je m'oblige à ravalier les larmes que j'ai réussi à contenir et qui entravent ma trachée. Puis, je regarde une fois encore la stèle froide de ma mère, et inspire à pleins poumons pour me donner la force de me mettre debout.

Venir ici était une mauvaise idée. Il y a des années que je fais front au père le plus démoniaque que la Terre ait porté, alors il est hors de questions que je montre à quel point je suis anéanti. Jamais !

J'écarte mes bras pour accueillir Élisa qui se blottit contre moi et je les referme sur ses omoplates, m'arrimant à elle, seule bouée de sauvetage pouvant m'empêcher de me noyer.

*Lui ai-je assez dit, à elle, que je l'aimais ?*

Je presse mes paupières et les rouvre aussitôt, comme si ce clignement avait le pouvoir de chasser toute trace d'une faiblesse persistante, puis je me tourne vers Jorge qui nous observe en silence et lui murmure un « merci » quasi inaudible. Il me répond par un léger mouvement de tête, cachant avec difficulté son émotion, car il mord discrètement ses lèvres et frotte ses mains convulsivement.

*Serait-il moins flegmatique qu'il ne paraît ?*

— On peut y aller, soufflé-je avec autorité, tandis qu'un vent glacial emporte mes paroles au loin. Je pensais que l'on prendrait un hôtel, mais c'est inutile. Il est encore tôt et nous pouvons rentrer sur Bordeaux pour raccompagner Éli. Au mieux, nous aurons un train vers Paris ce soir. Au pire, nous dormirons dans mon appartement jusqu'à demain.

Personne n'émet d'objection à ma volonté de partir. De toute façon, rester plus longtemps ne

ferait qu'agrandir ma blessure. Je sais maintenant où ma mère repose et un jour, je reviendrai. Peut-être...

Tout en prenant la main d'Élisa, j'étudie la réaction de Jorge qui jette un dernier coup d'œil à la tombe avant de se décider à quitter les lieux. C'est la première fois que je lis de la tristesse dans son regard et j'ai même cru déceler de la tendresse dans sa voix tout à l'heure. À cause de mon état, mon imagination doit me jouer des tours. Alors, les jambes encore tremblantes, je le suis jusqu'à la sortie et, le temps de ma courte réflexion, il est de nouveau fidèle à lui-même. Impassible, il nous ouvre les portières, reprenant le rôle qui a toujours été le sien : un chauffeur distant avec une maîtrise de lui-même quasi parfaite.

Je m'installe à l'arrière avec Élisa. Elle est d'une pâleur presque marmoréenne et se réfugie aussitôt contre mon épaule. Quant à moi, j'ai presque honte de pousser un soupir de soulagement quand la voiture démarre. C'est pourtant une réalité. Plus nous nous éloignons de ce cimetière, plus mon angoisse diminue et, au bout de quelques minutes, je respire de nouveau normalement.

Le vent glacial a dû souffler le silence autour de nous, car nous roulons sur plusieurs kilomètres sans que personne ne parle. Quoi rajouter de toute façon ? Jorge m'a dit l'essentiel et j'ai répondu aux questions d'Élisa. Rien ne fera revenir ma mère et ne pourra changer ni mon passé ni mon présent avec le roi du monde en guise de père.

Je m'enfonce dans le siège et m'apprête à fermer les yeux quand je m'aperçois que nous quittons la route principale pour nous engager sur un chemin transversal qui, de toute évidence, ne mène pas à Bordeaux. Rempli d'appréhension, je me redresse, mais je me retiens d'intervenir, car les paupières closes, Élisa ne s'est aperçue de rien. Je cherche à capter l'attention de mon chauffeur dans le rétroviseur intérieur, mais celui-ci garde consciemment le regard vissé sur la route.

*Putain ! Mais il fait quoi là ?*

— Où allons-nous ? murmuré-je aussi doucement que possible.

Ma question trouve lettre morte et je serre les dents. Je me demande ce qui va s'abattre sur ma tête et lorgne à travers le pare-brise. Il fait sombre en cette fin d'après-midi de décembre, mais je distingue quand même une cour gravillonnée encerclée de pins. La voiture parcourt quelques mètres supplémentaires et s'arrête enfin devant la porte d'une grande maison en pierre aux volets clos. Il n'y a aucun autre véhicule garé. Aucune lumière. Apparemment, la bâtisse n'est pas habitée.

— C'est quoi ce cirque ? Où sommes-nous ? Jorge ! Je ne suis fan ni des surprises ni des devinettes !

J'ai beau essayer de ne pas crier, Élisa ouvre un œil. Elle se tasse contre moi et retient son souffle quand Jorge éteint le contact.

*Et merde !*

Ces dernières semaines, j'avais découvert, sous ce monstre de muscles presque austère, un homme sage sur lequel je me suis reposé plusieurs fois. Puis, j'ai merdé, je l'ai accusé à tort et, quand il a franchi la porte de mon bureau ce matin, j'ai tout de suite relégué mes derniers soupçons aux oubliettes. Seulement là, devant la lueur indéchiffrable qui brille dans ses yeux noirs, je ne sais plus trop quoi penser de lui. Ses lèvres se pincent et, d'un coup, toutes mes incertitudes réapparaissent les unes après les autres. Cet homme écoute, mais ne dévoile jamais rien sur lui-même. Il est entouré de mystères. Beaucoup trop de mystères !

*Bordel ! Que me cache-t-il encore ?*

Il éclaire sa voix et ouvre enfin la bouche :

— Quand tu étais petit, tu avais déjà un caractère bien trempé et... ta mère disait toujours que tu deviendrais sans doute la seule personne susceptible de pouvoir tenir tête un jour à... ton père. J'ai longtemps douté de ce qui, pour elle, était une évidence. Mais tout à l'heure, j'ai vu à quel point tu étais cet homme-là. Capable de dominer ta douleur dans les pires moments.

— Et alors ?

— J'ai encore quelque chose à te montrer et à te dire.

Sans plus attendre, il sort du véhicule et se contente de nous ouvrir la portière arrière avant de disparaître au coin de la maison.

— Il te... tutoie ? m'interroge Éliisa dans un murmure, alors que nous glissons nous aussi à l'extérieur de la voiture.

— Il a décidé ça ce matin.

Je hausse les épaules d'impuissance et d'énervement. Je sais très bien qu'elle tente, comme elle le peut, de minimiser la situation étrange dans laquelle nous nous trouvons, mais j'ai d'autres chats à fouetter que ce tutoiement ridicule. Par exemple, pourquoi me reparle-t-il de ma mère et de mon enfance maintenant et, bien sûr, pourquoi nous a-t-il conduits ici ?

Quand il réapparaît, il tient un trousseau dans les mains.

— Venez ! nous ordonne-t-il avant d'enfoncer la clé dans la serrure de la grosse porte d'entrée à doubles battants. Je vous explique tout à l'intérieur. Il fait beaucoup trop froid dehors pour discuter.

Nous pénétrons dans un hall vide au bout duquel se trouve un vieil escalier qui doit mener à l'étage. Cette entrée est desservie par quatre portes disposées de manière symétrique. Le sol carrelé aurait besoin d'un sérieux entretien. La tapisserie à fleurs est défraîchie et la peinture des plafonds commence à s'écailler. J'en déduis que personne ne vit ici à l'année et je m'interroge encore plus sur notre présence.

Jorge croise mon regard inquisiteur, mais n'en fait pas cas. Comme s'il connaissait très bien les lieux, il ouvre la première porte sur la droite avec assurance, puis il actionne la lumière et nous laisse entrer dans un salon. La pièce semble s'être figée dans le temps. Un canapé en cuir patiné repose sur un grand tapis en laine qui masque une partie du plancher. Le mobilier est vieillot et, devant les deux immenses fenêtres, les voilages sont jaunis par les années. Pas de bibelot. Aucune photo. Pas le moindre signe de vie, si ce n'est qu'il n'y a aucune trace de poussière nulle part.

*De plus en plus étrange !*

Pendant qu'il se dirige vers la cheminée et y jette plusieurs rondins de bois trouvés à proximité, je serre la main tremblante d'Éliisa et l'attire contre moi. Si je suis animé par la curiosité, elle est tétanisée par la peur et ça, je ne peux pas le supporter plus longtemps.

— Jorge ! Ça suffit ! m'exclamé-je en tapant du pied. Assez tourné autour du pot. Puisque vous avez encore *quelque chose à me montrer et à me dire*, faites-le maintenant qu'on en finisse.

— Je vais répondre à toutes tes questions, réplique-t-il calmement tout en vérifiant si le feu prend bien dans l'âtre. Mais avant, promets-moi de me laisser parler jusqu'au bout sans m'interrompre et... sans t'emporter ?

*M'emporter ? C'est ce qui risque d'arriver.*

J'étais au trente-sixième dessous il y a moins d'une heure et, s'il est exact que je suis capable de contrôler ma douleur en matière de tristesse, il n'en est pas de même avec la colère. Romain en a déjà fait les frais et Jorge pourrait subir le même sort s'il continue à jouer aux devinettes avec moi. Néanmoins, j'obtempère d'un signe de la tête et, puisqu'une nouvelle discussion

m'attend, je décide de prendre mes aises. Je pose mon manteau sur l'accoudoir du canapé et m'y assois avant d'attirer Éliisa sur mes genoux. Muette comme une carpe, elle tremble toujours et, l'œil hagard, elle observe Jorge qui en termine enfin avec le démarrage de son feu de cheminée.

— Pas de panique, lui murmuré-je à l'oreille en la serrant fortement contre moi. Je suis là.

Quand je pense que je l'ai presque suppliée de m'accompagner et que c'est moi qui suis en train de la rassurer, c'est le monde à l'envers ! D'autant que je ne suis pas aussi serein qu'il y paraît. Que peut avoir à me dire Jorge qui nécessite autant de préparatifs ? Que mon père n'est pas irréprochable et qu'il trompait ma mère bien avant qu'elle ne le fasse ? J'en doute et je m'en contrefiche. Qu'il se sert de cette maison pour du blanchiment d'argent, du proxénétisme ou d'autres trucs illicites ? Dans ce cas, je n'aurais aucune raison de m'énerver et, au contraire, une occasion en or de féliciter Jorge et de faire mettre en taule l'autre connard.

Je soupire d'impatience tandis que notre hôte se redresse et, toujours aussi flegmatique, s'approche d'un gros buffet. Il en sort une bouteille de whisky et trois verres qu'il pose sur la table basse devant nous.

*Nous avons atterri dans une maison vide où des fantômes doivent aimer se soûler la gueule de temps en temps. Génial !*

Je secoue la tête pour chasser le cynisme qui est en train de s'insinuer dans mon cerveau. Ce n'est pas le moment de dérailler.

— Tiens ! Tu vas en avoir besoin, commence-t-il en me versant une rasade d'alcool.

J'ai l'impression de revivre le scénario de mon appartement, au moment où il m'a annoncé que mon père était malade et je n'aime pas ça du tout.

Éliisa refuse de nous accompagner à boire et il se sert lui-même sa propre dose.

— La vie n'a épargné personne, commence-t-il après avoir avalé une gorgée du liquide ambré qu'il tient dans ses mains. Les choix de chacun ne sont pas toujours les bons, mais il faut les respecter.

Je fronce les sourcils et bois un peu sans quitter des yeux cet homme étrange qui, parti se réfugier devant la fenêtre, fait mine de regarder dehors malgré les volets clos. Il écluse son verre avant de rajouter :

— C'est moi !

*Quoi lui ? Putain ! Il ne peut pas accoucher une bonne fois pour toutes au lieu de me sortir des bribes de phrases incompréhensibles ?*

— C'était moi l'amant de ta mère !

Ces quelques mots me pétrifient et, le verre au bord des lèvres, je cesse littéralement de respirer, entendant vaguement un « Oh ! Bon sang ! » sortir de la bouche d'Éliisa. D'ailleurs, si elle n'était pas calée confortablement sur mes genoux, j'aurais bondi pour... pour... étrangler Jorge ? Même pas !

*Il s'est tapé ma mère ? Bordel de merde ! Il s'est joué de mon père et ce connard n'y a vu que du feu ? Putain ! C'est trop bon.*

Jorge n'a pas bougé d'un iota, craignant sans doute de croiser mon regard, alors que, passé la stupéfaction, j'ai presque envie d'applaudir à cette révélation inattendue. En effet, mon cerveau me hurle dans les tympans des centaines de « youpi » et j'esquisse un léger sourire.

Il pensait sérieusement que j'allais m'énerver en apprenant que Jack Andrews avait été cocufié par son propre chauffeur ? C'est tout le contraire ! D'ailleurs, j'ingurgite moi aussi mon whisky d'un seul trait pour fêter la nouvelle.

— Grand bien vous fasse ! Je comprends un peu mieux pourquoi vous avez certaines

informations que mon père ne souhaitait pas me fournir.

— Jack n’a jamais su que c’était moi, soupire-t-il. Sinon il est bien évident que je ne serais pas resté à son service toutes ces années.

— Je n’en doute pas. Mais, je ne saisis toujours pas ce que nous faisons ici.

Quand il se retourne enfin, son regard est à la fois étonné et... tourmenté ?

*Quoi encore ! Autre chose à dire ?*

Il revient sur ses pas, nous ressert un verre et, cette fois, s’adosse au buffet, face à nous.

— Je crois qu’il faut que je commence par le début, c’est-à-dire depuis le jour où j’ai intégré la société Andrews, car certains des événements que tu as évoqués dans la voiture ne se sont pas vraiment déroulés comme ça. Ton analyse de ce que je t’ai dit à Paris n’est pas tout à fait la bonne alors... je préfère que tu aies toutes les données pour te faire une opinion... Mais, laisse-moi parler jusqu’au bout...

Là, c’est sûr, je ne comprends plus rien. Néanmoins, je hoche la tête, curieux de connaître la suite et peut-être sa manœuvre pour que le roi Andrews ne sache rien.

— Quand j’ai été embauché pour être le chauffeur personnel de ton père, il était déjà obnubilé par sa réussite et exigeait une rigueur quasi militaire de la part de ses salariés. Disponibilité à toute heure, obéissance et discrétion absolue. Je n’avais pas d’attache. C’était mon premier emploi et la rémunération qu’il me proposait était plus que convenable. Je n’ai pas hésité une seconde et, avec un peu d’entraînement et une volonté farouche d’obtenir sa confiance, ses exigences ne me sont plus parues insurmontables. La première année, je me suis concentré sur ma carrière. Puis ta mère est entrée dans la vie de Jack et j’ai eu l’occasion de la rencontrer brièvement, notamment lorsque je la conduisais à des dîners mondains ou à des galas caritatifs... sans plus.

Brusquement, il se tait et, le regard erratique, il siffle son deuxième verre. Captivé par ses explications, je fais pareil et accepte une nouvelle tournée.

— Un jour, où plutôt un soir, Jack m’a appelé en urgence alors qu’il était au restaurant avec ta mère et plusieurs P.D.G. Elle ne se sentait pas bien et préférait rentrer, mais il n’était pas question pour lui d’écourter son repas d’affaires. Ce n’était pas la première fois qu’elle et moi nous retrouvions seuls tous les deux dans ma voiture, mais nous n’avions jamais échangé plus de deux mots. J’ai noté qu’elle avait un peu maigri en l’espace de quelques semaines et, lorsque je l’ai déposée devant chez elle, je me suis permis de lui demander si elle n’avait pas besoin de quelque chose. Je me souviens comme si c’était hier de sa réponse étonnante : « j’aimerais de la compagnie ». Elle m’a proposé d’entrer pour discuter et je ne sais pas ce qu’il m’a pris, mais... j’ai accepté.

À mesure que l’histoire se déroule, l’atmosphère froide et pesante de notre arrivée s’adoucit et il commence même à faire chaud dans la pièce grâce à la cheminée qui crépite. Élisabeth quitte mes genoux le temps de retirer son manteau, puis elle s’installe à ma gauche, sans perdre une miette de la discussion. Ravi que sa peur se soit envolée au profit de sa curiosité, je pose ma main sur sa cuisse.

— En fait, Léonore n’était pas malade, reprend Jorge d’une voix blanche. Elle s’ennuyait à mourir. Ce soir-là, elle m’a confié ses peines... Je crois que je devais être celui qu’il fallait à ce moment précis. Tu sais de quoi je parle, n’est-ce pas ?

Il me fixe et je ne peux qu’acquiescer. Effectivement, c’est étrange, car malgré son air austère, il attire la confiance.

— Bref ! Très vite, elle m’a avoué qu’elle n’était pas heureuse et qu’il lui manquait

l'attention, l'étincelle, un petit quelque chose qui n'existait pas chez Jack Andrews. Puis, au fil du temps, je suis devenu son confident et, dès que ton père s'absentait, elle m'invitait à passer un moment avec elle...

— Attendez ! le coupé-je subitement. Je croyais qu'elle l'avait trompé après ma naissance et que c'était à cause de moi qu'elle n'avait pas osé le quitter, mais si je comprends bien, je n'étais pas encore né, alors pourquoi ne l'a-t-elle pas fait ?

— Tu as raison. C'est d'ailleurs le premier conseil que je lui ai donné. Partir. Elle était toute jeune puisqu'elle avait à peine 21 ans. Elle était magnifique et avait toute la vie devant elle pour trouver le bonheur... ailleurs. Seulement... Elle ne m'a pas écouté... Et puis... quelques mois ont passé et, un jour, ce qui devait arriver arriva. Il y a eu un baiser. Ce ne devait être qu'un baiser de réconfort... un moment d'égarement... mais...

Il esquisse un sourire discret, empreint de nostalgie, en regardant son verre, puis ferme les paupières et pousse un long soupir qui me touche en plein cœur.

— C'est devenu beaucoup plus que ça.

J'ouvre de grands yeux effarés sur ceux de Jorge qui maintenant m'observe avec attention.

*Coucher ensemble pour passer du bon temps, OK ! Mais, ils n'étaient quand même pas... ?*

Quand il hoche la tête lentement, j'ai la réponse à ma question sans même avoir ouvert la bouche.

— Sans nous en rendre compte, nous sommes tombés amoureux. Il me semble que tu sais mieux que n'importe qui comment l'amour nous tombe dessus par enchantement et combien il peut être compliqué quelquefois... Bref... Heureusement, ta mère a réussi à préserver mon anonymat. Coûte que coûte...

*Oh ! Merde !*

Je suis sur le cul et mon cerveau se met à carburer à la vitesse grand V :

Jorge et ma mère s'aimaient ! Sauf qu'elle est tombée enceinte et, quand mon père a appris qu'elle allait lui donner un héritier, il a fermé les yeux sur ses agissements par fierté et, elle, elle s'est sentie piégée et n'a plus osé le quitter.

— Si je comprends bien, sans mon arrivée, vous auriez peut-être fini par vous mettre ensemble, c'est ça ?

*Sans le savoir, j'ai foutu leur vie en l'air ! Putain !*

Je bois encore, espérant que l'alcool m'aidera à ne pas culpabiliser, puis je me décide à poser mon verre sur la table avant que ce liquide empoisonnant n'ait raison de ma réflexion.

— Ça n'aurait rien changé... Léonore avait de nombreuses qualités. Elle était drôle, douce, rêveuse, magnifique évidemment, mais elle avait aussi un énorme défaut. Une soif de réussite sociale et de reconnaissance qui la rendait... vénale. Du coup, elle préférait souffrir en silence plutôt que de se passer de la vie fastueuse que lui proposait ton père... Mais tout ça, je ne l'ai compris qu'après... bien après.

*Putain de bordel de merde ! Tina, ma mère... toutes les femmes sont-elles attirées en priorité par le fric ?*

Je resserre mes doigts sur la cuisse d'Élisa. *Elle*, elle est différente.

— OK ! Mais ça n'explique pas ce qu'on fait dans cette maison ! grogné-je, contrarié que ma mère ne soit pas aussi irréprochable que l'image que j'avais gardée d'elle.

— On avait dit « pas de questions » ! intervient Jorge dans un soupir. J'y arrive...

Je me redresse et joins mes doigts devant ma bouche, en proie à une grande concentration. Mes neurones, un peu trop alcoolisés, ne sont pas tout à fait aptes à fonctionner, mais il y a

quand même des nœuds dans cette histoire que je veux démêler.

OK ! OK ! ... Mon père n'a jamais pardonné à ma mère qu'elle l'ait trompé. D'abord, comment l'a-t-il appris ? Et puis merde ! Un coup de canif dans le contrat n'amène pas autant de... haine et d'ignorance ! ... Il l'a rayée de sa vie quand elle est morte. Bordel ! Il m'a écarté de la sienne par la même occasion. Il m'a pris pendant des années pour un moins que rien ! Il me méprise...

Je monte en pression tout seul au fur et à mesure que mon analyse avance, alors que Jorge évite consciencieusement de croiser mon regard, le nez plongé dans son verre.

— Et moi ? Putain ! Qu'est-ce que je lui ai fait moi pour qu'il me déteste autant ? Je ne suis pas responsable de votre relation... je...

Amour ? Grossesse ! Haine ! Mon cerveau mouline et mouline encore tandis que mes yeux cherchent des réponses en oscillant avec frénésie de droite à gauche, comme si la solution était là, quelque part. Juste là.

D'un coup, plusieurs phrases de Jorge me reviennent à l'esprit, notamment celle du jour où je me suis confié à lui à l'hôtel « on ne peut pas vivre perpétuellement dans le mensonge ». Il y a eu aussi la fois où il m'a annoncé la maladie de mon père. J'ai cru qu'il me conseillait de rompre avec Éliisa lorsqu'il m'a dit : « l'amour doit vous donner la force d'avancer et de franchir tous les obstacles ».

Une bombe m'explose en plein visage. Mes oreilles se mettent à bourdonner si fort que, pendant quelques secondes, j'ai l'impression d'être devenu sourd. Puis, un goût de bile monte du fond de ma gorge et me plie en deux. Penché en avant, je plaque mes paumes sur mes paupières pour ne rien voir, ne rien comprendre et je prie pour que Jorge contredise mon hypothèse.

*Bordel ! Non ! Non ! Non ! C'est impossible. Carrément impossible ! Mon imagination doit me jouer un mauvais tour à cause de mes capacités de réflexion faussées par l'alcool. Il n'y a pas d'autres explications.*

— Te souviens-tu du soir où tu étais énervé après ta conversation avec Jack ? Je ne voulais pas que tu rentres seul jusqu'à ta résidence et pour te moquer tu m'as appelé « papa »...

*C'est donc vrai, bordel ! Jorge serait mon père ? Putain de merde !*

Ma matière grise vient d'éclater dans ma boîte crânienne et mon cœur est sur le point de traverser ma cage thoracique. Je rouvre les yeux et d'un revers de la main, envoie valser mon verre au milieu de la pièce avant de bondir hors du canapé.

Il y a encore quelques minutes, j'étais prêt à l'applaudir d'avoir été l'amant de ma mère. Maintenant, je me retiens de ne pas lui sauter à la gorge.

Celui qui est officiellement mon père est un connard fini depuis toujours. Ma mère n'était pas aussi parfaite que ça. Et lui, lui, n'a même pas eu le courage d'assumer durant toutes ces années. C'est un cauchemar. Putain de merde !

— Pourquoi... pourquoi m'avoir menti tant d'années ?

Je crie, mais ma voix est brisée et rien ne peut soulager mon chagrin et ce sentiment de trahison qui me tord les tripes. Comme un animal enragé, je tourne en rond dans cette pièce sans âme, cogne les meubles, renverse une chaise, puis à bout de souffle, je me poste devant la fenêtre, les yeux rivés sur ces putains de volets fermés.

*J'ai besoin d'air. Bordel !*

Ces dernières années, j'ai rêvé que Jack Andrews passe les pieds devant plus d'une fois. Je l'ai maudit de me mépriser autant. Pourtant, là, j'en suis presque à regretter d'avoir eu ce genre de pensée. Je suis vidé, anéanti devant celui qui n'a mis que quelques mots sur cette vérité qui

fait si mal, mais qui, par son demi-silence, en dit plus long que toutes les explications.

— J’ai tout fait pour que tu ne l’apprennes jamais, reprend Jorge imperturbable. Pourtant... ce jour-là, j’ai compris que j’avais loupé le meilleur...

*Il se fout de ma gueule ? Il comptait garder le secret jusque dans sa tombe lui aussi ?*

Une main hésitante agrippe ma taille. Celle d’Élisa. Seulement, le choc est si violent qu’aucune phrase, aucun mot, ni aucune caresse ne pourrait m’apporter le plus petit réconfort. Pas même ce parfum de fleur d’oranger qui pourtant titille mes narines. Les muscles bandés, j’agrippe les montants de la fenêtre et tape mon front sur la crémone.

— Pourquoi ? insisté-je, alors que je suis au bord de l’asphyxie. Pourquoi ne pas avoir assumé dès le début ?

J’entends les pas de Jorge qui se rapproche dans mon dos.

— Thomas... Léonore et moi étions... amants depuis quelques mois quand elle est tombée enceinte. À l’époque, ni elle ni moi n’avons pensé que je pouvais être... ton père. Au contraire, j’ai d’ailleurs pris cette grossesse comme une raison suffisante pour accepter qu’elle ne quitte jamais Jack pour moi. Puis, tu es né et ta mère ne cessait de me parler de ton avenir. Bref, je me contentais des moments de bonheur qu’elle m’accordait encore. Notre relation était notre secret. Elle, moi, et Irma... ma sœur. Ma grande sœur.

Je m’arrête de respirer et, abasourdi, je me tourne vers Jorge, les yeux écarquillés par la surprise.

*Putain ! Ma gouvernante était... sa frangine ? Il a encore d’autres révélations à me faire dans ce style ou c’est la dernière ?*

La bouteille de whisky dans les mains, il me serre un nouveau verre, comme s’il avait compris que seul l’alcool était capable de m’apporter le réconfort éphémère qu’il me manque.

— Un peu avant ta naissance, Irma cherchait un travail et ta mère avait besoin de se reposer sur quelqu’un de confiance qui pourrait s’occuper de toi et de toute l’intendance de la maison. Ma sœur était bilingue comme moi et comme Léonore tenait à ce que tu le sois aussi, ça m’a paru naturel de la proposer. Bref, au service de la famille Andrews, ma sœur a très vite mis à jour notre liaison. Mais jamais au grand jamais elle ne nous a trahis. Tout se passait à merveille...

Les équations se succèdent dans mon cerveau alcoolisé :

Jorge + ma mère = moi.

Jorge = mon père

Irma = ma tante

J’ai le vertige et la quantité de whisky que j’ingurgite à mesure que les informations se bousculent dans ma tête ne m’aide pas à me sentir mieux. Bien au contraire. Une enclume a élu domicile au fond de mon estomac et si je continue à boire et à l’écouter, je vais gerber. Pourtant, je dois être maso, car les doigts crispés autour de mon verre, je ne bouge pas et me concentre sur le liquide à l’intérieur qui diminue... encore.

— Seulement, un point crucial est venu tout chambouler, reprend mon géniteur aussi imperturbable que je suis tendu. À l’époque, ton père avait déjà des soucis de santé. Un jour, tu devais avoir huit ans environ, son médecin l’a mis en garde sur les risques d’une stérilité précoce due à son traitement. Le pauvre homme n’a fait que son métier. Il ne voulait que parer à l’éventualité d’un désir de seconde paternité. Jack prenait des médicaments depuis de nombreuses années, alors il a fait des examens plus poussés. Quand il a appris sa stérilité, suspicieux de nature, il a demandé un test de paternité et ce fut un véritable chaos. C’est aussi à ce moment-là que j’en ai déduit qui j’étais vraiment... et Léonore l’a découvert en même temps

que moi....

— Putain, merde ! C'était encore le moment de changer la donne...

— Tu étais en adoration devant Jack et ta mère disait craindre ta réaction si tu apprenais la vérité. Il était trop tard pour faire machine arrière.

*Qui essaie-t-il de convaincre là ? Lui ou moi ? Merde !*

— Il n'est jamais trop tard, bordel ! Pourquoi n'avez-vous rien fait pour me récupérer... pour demander une reconnaissance en paternité... pour assumer, putain de merde ?

Je hurle et cogne un poing contre le mur. Il faut absolument que j'évacue ce trop-plein d'adrénaline qui est en train de me bousiller le cerveau. Mon verre à la main, je me mets à arpenter la pièce de long en large en soupirant encore et encore, alors que Jorge, assommé lui aussi par trop d'alcool, perd peu à peu son exceptionnel self-control. Il pose la bouteille et son verre sur la table et se vautre sur le canapé, amorphe. Seule Éliisa, pétrifiée, ne quitte pas sa place entre la fenêtre et la cheminée, suivant nos échanges dans un mutisme profond.

— Aujourd'hui, je suis persuadé que tu as raison. Mais à l'époque, j'ai suivi l'avis de ta mère... par amour.

— L'amour ne rend ni aveugle ni con, putain !

Mon pied part s'écraser contre le pied d'une chaise.

— Tu sais... L'ambiance était devenue insupportable entre Jack et elle, d'autant qu'il refusait désormais que tu fasses partie de sa vie. J'ai voulu jeter l'éponge à cette époque-là et tout lui dévoiler, mais Léonore me l'a interdit. Elle pointait toujours du doigt ton avenir, l'admiration que tu portais à Jack et ton envie farouche de réussir comme lui. Elle m'a convaincu de ne rien dire... Pour ton bien...

Je crache un rire jaune tout en buvant encore, puis je me décide à poser moi aussi mon verre sur la table.

— Elle lui a fait croire que tu n'étais que le fruit d'un accident de passage et a tenu bon pour ne jamais révéler mon identité, trop effrayée par les conséquences. Pourtant, plusieurs fois, il l'a menacée de te transférer dans un internat français s'il apprenait quoi que ce soit.

— Il a fini par arriver à ses fins ! grogné-je plein de rancœur.

— Après son décès... précise-t-il.

— Non avant ! J'étais à l'école quand elle est morte !

Je me plante devant Jorge qui ne me répond pas tout de suite. Le regard rempli d'une tristesse immense, il fixe un point imaginaire en face de lui.

— C'est ce qu'on a voulu te faire croire, mais ça ne s'est pas tout à fait passé comme ça. Jack a mis sa menace à exécution le jour même du décès de Léonore. Il t'a envoyé en France en catastrophe et a attendu quelques semaines pour t'annoncer la nouvelle.

Je nage en plein cauchemar.

— Vous n'avez pas réagi ?! Vous l'avez autorisé à m'envoyer au bout du monde sans lever le petit doigt ? Vous êtes...

J'agrippe le col de son sweat, le soulève et serre les poings si fort que mes bras se mettent à trembler. S'il bougeait, mes années de Krav Maga ne feraient pas le poids face à l'entraînement intensif qu'il a suivi toutes ces années ; s'il se défendait, il me donnerait matière à répliquer, à me défouler, à évacuer cette colère qui gronde au fond de mes tripes. Mais il ne cille pas et se laisse faire quand je l'attire vers moi, espérant que les éclairs qui jaillissent de mes pupilles soient suffisamment intenses pour l'électrocuter sur-le-champ. Seulement, une seconde, une minuscule seconde suffit à croiser le regard d'Éliisa qui assiste au spectacle, impuissante et

prostrée dans son coin. Malgré tout ce que j'ai avalé, je suis encore assez lucide pour ne pas vouloir la faire souffrir elle aussi. Parce qu'elle déteste l'agressivité. Parce que je refuse qu'elle m'associe à Grégoire une nouvelle fois...

— Bordel ! Pourquoi ?

Mâchoire serrée, j'échappe un cri sourd et pousse violemment Jorge en arrière avant de porter un coup de pied puissant dans le bas du canapé. « Pourquoi » ... Quand je crois que cet adverbe a enfin trouvé un écho à toutes mes questions, il revient encore. Plus que jamais.

Les yeux rivés au sol et les mains plongées dans mes cheveux, je tourne en rond comme un lion enragé sans oser regarder qui que ce soit.

*Qu'ils aillent tous en Enfer ! Lui. Jack.*

*Comment ont-ils osé me faire ça ? Je n'étais qu'un môme dans leurs histoires de cul et de fric. Putain de merde !*

Noyé dans mes pensées, j'entends vaguement des froissements de tissu, puis un tiroir qui grince dans mon dos. Je me retourne vers mon ex-chauffeur, ex-confident, géniteur, père... je-ne-sais-plus, qui tend le bras vers moi, une feuille jaunie pliée entre ses doigts.

— Léonore m'a fait croire qu'elle avait la force de lutter contre Jack Andrews, pour toi, pour nous, parce que c'était son choix. Mais ce n'était qu'un leurre. Je préfère que tu lises toi-même.

Sa voix est toujours aussi blanche. Cependant, sa main tremble. Un peu au début. Puis de plus en plus à mesure qu'elle attend que je la délivre de ce mystérieux bout de papier.

— Comment ça ?

Avec fébrilité, je déplie le document qui vibre aussi sous mes doigts. Je perçois au loin la dernière phrase de Jorge : « Ma sœur n'a pas supporté. Elle a démissionné et... », car la suite n'atteint pas mes oreilles qui se mettent à bourdonner. Captivés par l'écriture, mes yeux ne clignent pas et aucun souffle ne s'échappe de ma bouche entrouverte.

« *Mon amour,*

*Mon fils, notre fils, est le plus merveilleux cadeau que j'ai reçu et je sais depuis peu que c'est grâce toi.*

*Dans une autre vie, nous aurions pu être heureux. Si je n'avais pas été aussi bornée... si j'avais eu le courage de partir... avant. Tant qu'il était encore temps. Si j'avais su... Je regrette tellement ne pas avoir eu de doutes sur cette paternité. Mais les "si" ne servent à refaire le monde que dans nos rêves.*

*J'ai cru que j'arriverai à conjuguer le tout, mais aujourd'hui, je n'ai plus la force de combattre la haine grandissante de Jack tout en cachant notre amour.*

*Malheureusement, Thomas est assez grand pour se rendre compte que je briserai l'avenir qu'il espère si je partais avec toi et il est aussi trop jeune pour comprendre. Je ne supporterai pas que ma faiblesse anéantisse ses rêves à lui et qu'il ne me pardonne jamais. Je me sens prise au piège. J'espère que tu comprends ?*

*Je t'en prie. Pardonne-moi pour ce que je t'ai fait subir, pour ce que je vais faire. Mais, sans moi, j'espère que tout sera plus simple. Jack élèvera Thomas sans que ma présence n'entretienne sa rancœur. Et puis, je te fais confiance. Tu as cette force en toi que je n'ai pas pour porter notre fils à bout de bras, et l'aider dans l'ombre à atteindre ses ambitions. Veille sur lui, et fais en sorte qu'il trouve la paix de l'esprit et le bonheur. Il peut si facilement filer entre nos doigts...*

*Je vous aime, tous les deux, pour l'éternité.*  
*Léonore ».*

La lettre glisse entre mes doigts et tombe à mes pieds. En une nanoseconde, mon corps est passé de l'état liquide à une rigidité presque cadavérique et je lutte intérieurement contre un tourbillon qui menace de m'engloutir.

*Est-ce que je suis mort, moi aussi, à l'instant où j'ai compris ?*

Je reprends ma respiration interrompue trop longtemps et me plie en deux. Les mains en appui sur mes cuisses, je suffoque. Je crache mon dégoût, ma rage et toute cette douleur immense qui me broient de l'intérieur. J'ai tellement mal que je sens à peine Éliisa qui me soutient pour que je me m'écroule pas.

— Thomas ! Je suis là, murmure-t-elle d'une petite voix étranglée.

— Je suis désolé. Je...

Les paroles de Jorge brûlent mes tympans et je me bouche les oreilles pour ne rien entendre.

*Désolé ? Putain ! Désolé ? ...*

Le choc de ma filiation m'a secoué, les véritables raisons de mon séjour en France m'ont assommé et le suicide de ma mère m'a presque tué.

J'inspire, expire, de plus en plus fort, de plus en plus vite, regardant partout autour de moi, sauf dans les yeux d'Éliisa qui a ramassé le document. Je ne veux pas de sa pitié. Surtout pas. D'ailleurs, je ne veux rien. Rien d'autre que partir. Loin. Fuir. Encore.

Au prix d'un effort surhumain, je me redresse enfin.

— Viens ! On se barre.

J'empoigne son bras et la tire en avant, mais elle résiste.

— Non, Thomas ! Nous n'irons nulle part.

— Comment ça, non ?

Sidééré, je n'hésite pas à hausser le ton alors que, l'air parfaitement déterminé, elle soutient mon regard.

— Il est tard. Nous ne sommes ni l'un ni l'autre en état de prendre le volant. Moi, parce que je suis fatiguée, et toi, parce que tu as... beaucoup trop bu.

— Éliiii !

— On ne règle pas ses problèmes en fuyant, ajoute-t-elle sèchement. Il me semble que tu me l'as assez fait comprendre, non ? Je suis certaine que Jorge a un tas d'autres choses à t'apprendre.

Putain ! Il va falloir que j'admette que les femmes sont un terrible mystère que je ne percerai jamais. Cette petite brune imprévisible encore moins que les autres.

Les articulations de ma mâchoire me font mal tellement je serre les dents et, dans un soupir rageur, j'envoie valser la petite table basse et son contenu contre le buffet. Même si je reconnais qu'il y a toujours une tonne de zones d'ombre sur mon passé, j'ai l'impression d'être piégé comme un rat et j'étouffe. J'en ai assez entendu pour ce soir.

Avec fermeté, j'écarte Éliisa. J'attrape la bouteille au sol et traverse la pièce en saisissant mon manteau à la volée. Il me faut une clope et un autre verre. Encore.

— Qu'est-ce que tu fais ? s'écrie-t-elle alors que j'ouvre la porte qui mène dans le hall.

Préférant ne pas être influencé par son regard, je ne me retourne pas.

— Éli, il faut que je prenne l'air... seul !

— Laisse-le un moment ! soupire Jorge dans mon dos. Il a besoin de se retrouver avec lui-

même. J'ai connu ça.

Fou de rage, je claque la porte derrière moi et deviens sourd à tous les bruits environnants. Surtout aux battements de mon cœur qui résonnent dans mes tympanes. Seuls comptent la bouteille calée sous mon bras et mon paquet de clopes planqué dans une des poches de mon duffle-coat.

Fermer les yeux.

Fumer pour me détendre.

Et boire pour oublier.

Oublier pour survivre... ou mourir de douleur.

## Élisa

Impuissante au départ de Thomas, et le regard voilé par les larmes, je fixe la porte, puis le document que je tiens du bout des doigts. Tremblante, je suis sous le choc et hésite entre courir derrière lui ou suivre les conseils de Jorge et rester plantée au milieu du salon.

*Quelle lettre poignante ! Mon Dieu ! Comment peut-on choisir de mourir plutôt que de se battre pour sauver son amour ? Qui plus est lorsqu'un enfant en fait les frais ! C'est tellement égoïste et impensable !*

Apprendre simultanément que son père n'est pas son père et que sa mère s'est suicidée est surréaliste et presque inhumain. Je ne peux pas en vouloir à Thomas de vouloir s'isoler parce que je sais à quel point la gestion d'un traumatisme peut être difficile. Alors deux !

Non seulement je m'inquiète, mais en plus je m'interroge. Il n'a versé aucune larme. Ni au cimetière. Ni maintenant. Cette attitude n'est pas pour me rassurer, car je crains qu'il ne soit une bombe à retardement et que, l'alcool aidant, il ne finisse par faire une bêtise. En plus, on ne peut pas dire que j'ai brillé dans ma manière de le reconforter.

*Bon sang ! J'ai pleuré comme une madeleine devant la tombe de sa mère. Je suis devenue muette comme une carpe depuis notre arrivée ici et, quand j'ai ouvert la bouche, je lui ai fait la morale ! Mais quelle conne ! Sérieusement, qu'est-ce qui ne va pas chez moi ?*

Un bruit cristallin me sort de mon état de transe. Je me tourne vers Jorge qui a remis la table à sa place et, le dos voûté, se débarrasse dans un cendrier des bris de verre qu'il vient de ramasser.

— Ce jour devait arriver...

Il soupire en se redressant lentement, puis il s'avachit sur le canapé alors que, toujours immobile, je jette un dernier coup d'œil vers la porte.

— Laisse-lui le temps de digérer, répète-t-il, comme s'il lisait dans mes pensées. Je n'ai plus beaucoup de convictions à présent. Mais une chose est certaine : il ne t'abandonnera pas ici. Quelle que soit sa douleur.

Ne sachant plus où j'en suis, je laisse échapper un profond soupir et pose la lettre sur la table.

— J'ai conscience de t'intimider, pourtant je n'ai jamais mangé personne. Approche.

Poursuivre ma soirée en tête-à-tête avec lui n'est pas ce à quoi j'aspirais. D'autant que je ne sais ni quoi répondre, ni même comment engager la conversation. Mais cet homme, qui me paraissait si froid, me fait tout à coup de la peine. Il a le visage ravagé et le regard complètement éteint.

— Tu permets que je te tutoie maintenant ?

Comme il n'a pas attendu mon approbation pour le faire et qu'en plus c'est le cadet de mes soucis en ce moment, je hausse les épaules. Puis je pose le bout de mes fesses au bord du canapé. Les mains croisées sur les genoux, je suis son regard qui fixe la lettre de Léonore.

— La douleur, le manque et la culpabilité ne diminuent pas avec le temps, souffle-t-il. J'ai longtemps espéré que, de là-haut, elle soit enfin heureuse, seulement maintenant, ce que je souhaite par-dessus tout, c'est que Thomas me pardonne.

Je n'ai aucun argument pour le rassurer lui non plus. Je me suis tu pendant trois longues années, alors je n'imagine pas combien les trente ans passés ont dû être une torture pour lui. Voir

son fils grandir. Le regarder souffrir sans jamais intervenir. Rester de marbre devant un Jack Andrews autoritaire et sans cœur. Tout ça... par amour pour Léonore. Pour respecter ses vœux quoi qu'il arrive.

Tirillé entre les sentiments si forts qu'il éprouve pour elle et celui, tout aussi puissant, j'en suis persuadée, qu'il a pour... son fils, je comprends un peu mieux pourquoi il est si froid et imperturbable. Il a dû se construire une carapace en pierre pour ne rien ressentir. Comme j'ai essayé de le faire. Jusqu'au jour où...

Malgré ma compassion, de nombreuses questions brûlent encore mes lèvres. Alors, le moment est peut-être mal choisi, mais l'alcool a l'effet de le rendre beaucoup plus accessible et, de toute façon, je ne vais pas rester comme une potiche à côté de lui sans réagir. J'essuie mes paumes moites d'appréhension sur mon jean et, tout en jetant un regard circulaire dans la pièce hors d'âge, je me décide à ouvrir la bouche.

— Où sommes-nous exactement ?

— Chez moi ! répond-il du tac au tac. Enfin... pour le moment.

Il termine sa phrase comme si j'étais capable de comprendre entre les lignes. Mais quand j'incline la tête sur mon épaule en fronçant les sourcils, je n'ai rien besoin de rajouter pour qu'il s'explique :

— Cette maison appartenait à Monsieur et Madame Johannson, les parents de Léonore. Douglas était marin pêcheur et Annick n'a jamais travaillé. À cause de leurs faibles ressources, ils n'ont jamais pu se rendre à New York pour voir leur petit-fils et tu penses bien que Jack préférerait les garder éloignés. D'un côté, Léonore souffrait beaucoup de cette séparation. Mais d'un autre, ses parents ne cessaient de lui répéter qu'ils étaient fiers de sa réussite sociale, ce qui, inconsciemment, la confortait dans son choix...

Je penche ma tête de l'autre côté, toujours aussi perdue.

*Pourquoi dit-il qu'il est propriétaire de cette bâtisse alors ? Où est le rapport ?*

— Tu dois t'en douter, Jack ne s'est pas déplacé à l'enterrement de Léonore. Il a payé les frais de rapatriement du corps, une sépulture magistrale pour démontrer une dernière fois son pouvoir financier, puis il a fait une croix la famille Johannson d'un simple claquement de doigts. Comme si ça ne suffisait pas, sans rien savoir, c'est moi qu'il a envoyé comme porte-parole pour la cérémonie. Pathétique, n'est-ce pas ? ...

Sans quitter la lettre des yeux, il crache un rire sarcastique qui me fait froid dans le dos et tord mon estomac déjà bien malmené.

— Je suis resté le plus stoïque possible pendant toute la durée des obsèques. Mais intérieurement, je me noyais dans le chagrin. Non seulement je m'en voulais de ne pas avoir vu à quel point Léonore allait mal, mais j'avais l'impression d'être un monstre aux yeux de Douglas et Annick que je rencontrais pour la première fois. Bien sûr, ils ne savaient rien de ma liaison avec leur fille, seulement je représentais Jack. Celui qu'ils avaient élevé au rang de messie pendant si longtemps et qui, par son absence, avait montré son vrai visage. Et puis surtout, regarder sans ciller une boîte, si belle soit-elle, être ensevelie, alors qu'on sait que la femme que l'on aime est à l'intérieur et que les derniers adieux ne seront pas à la hauteur de ce que l'on ressent, c'est...

*... épouvantable. Oh bon sang !*

Il se tait, presse ses paupières fortement en grimaçant, luttant pour oublier cet horrible moment, tandis que mes genoux s'agitent tous seuls.

— Après les obsèques, Monsieur et Madame Johannson sont venus me trouver dans ma

chambre d'hôtel. J'ai cru qu'ils souhaitaient que je serve de messenger pour rapporter à Jack toute la rancœur qui les animait. Je ne m'attendais pas à ce qu'ils me fassent *la* révélation qui allait me donner la force de continuer à avancer...

L'alcool commençant à perdre de son effet, il arrête à nouveau de parler. Cette fois plus longtemps. Et je me tortille de plus belle, craignant qu'il n'interrompe définitivement son discours. J'ai tellement envie de connaître la suite et de trouver les clés qui pourraient peut-être aider Thomas à accepter l'inacceptable que j'en viens même à regretter que ce dernier ait dérobé la bouteille en quittant la pièce.

Je me tourne de nouveau vers la porte toujours close.

Est-il resté dans le hall d'entrée ? Est-il sorti prendre l'air comme il le souhaitait ? Je suis morte d'inquiétude, car la nuit est tombée et nous sommes dans un trou paumé qu'il ne connaît pas.

*Bon sang, je n'ai même pas eu le temps de lui répéter que je l'aimais pour le rassurer.*

— Douglas et Annick savaient...

Sa phrase est emportée dans un soupir d'apaisement. Il se penche en avant, saisit le courrier qu'il plie du bout des doigts et le porte à son cœur, tandis que le mien fait des pirouettes dans ma cage thoracique.

— Léonore avait tout prévu. Elle leur avait envoyé une lettre à eux aussi. Elle y mentionnait notre relation, ma paternité et l'enfer psychologique dans lequel elle s'était enfermée et dont elle n'arrivait pas à sortir. Elle disait combien elle s'excusait de la souffrance que son geste allait entraîner et répétait aussi que, malgré tout l'amour qu'elle éprouvait pour nous, elle préférerait mourir plutôt que d'avoir à lutter contre Jack. Elle avait la certitude de ne pas supporter d'être jugée par Thomas et par eux bien sûr. Tu imagines à quel point Monsieur et Madame Johansson étaient accablés par le chagrin et se sentaient coupables d'avoir entretenu ce malaise en mettant leur gendre sur un piédestal ! Ils m'ont aussitôt pris dans leur bras, en me répétant que cette tragédie aurait pu être évitée si seulement ils n'avaient pas été aveuglés par la fierté de cette réussite sociale illusoire qui avait coûté la vie de leur fille. Ils m'ont assuré qu'ils honoreront quoi qu'il arrive ses derniers vœux : ne rien divulguer à qui que ce soit... pour le bien du petit. C'est sûr, la décision de Léonore est une forme de lâcheté. J'en suis tout à fait conscient aujourd'hui. Mais à l'époque, tout ce qui m'importait, c'était l'avenir de notre fils avant tout et, savoir que je n'étais plus tout seul dans ce combat était un soulagement inespéré.

Les yeux ancrés à mes doigts noués, j'inspire et expire lentement, essayant de ne pas m'évanouir tellement son histoire est bouleversante.

— Aujourd'hui, ils sont malheureusement décédés tous les deux. J'ai quand même eu le temps de faire plus ample connaissance avec ces gens formidables qui m'ont tout de suite accepté comme si j'étais leur gendre. Nous communiquons beaucoup par téléphone. Ils aimaient me raconter des anecdotes sur Léonore. Me parler de son enfance. Ça leur faisait du bien. Et... moi aussi. Plusieurs fois, j'ai réussi à retourner les voir pendant mes congés. Et dès que je pouvais, je leur transmettrai quelques photos volées de leur petit-fils. Ils étaient tellement fiers de ses performances scolaires exceptionnelles que... je leur cachais autant que possible la solitude qui pesait chaque jour un peu plus sur les épaules de Thomas. Que pouvais-je faire d'autre ? ...

Jorge se tait encore et un silence épouvantable emplit la pièce. J'ouvre la bouche et la referme à plusieurs reprises. Mais aucun son ne s'échappe de ma gorge gonflée d'angoisse. J'étouffe et j'ai tout à coup envie de m'enfuir en courant pour prendre l'air moi aussi. Seulement, je ne me sens pas le courage de manquer de respect à cet homme torturé qui se libère de toutes ses

souffrances. Du coup, je me fais violence. Du plat de la main, j'essuie les larmes qui brûlent mes joues. Puis, je m'enfonce dans les coussins et remonte mes genoux contre ma poitrine. Recroquevillée, je cesserai peut-être de trembler.

— J'aurais souhaité qu'il rencontre ses grands-parents au moins une fois. Qu'il sache qu'en dehors d'un Jack Andrews despotique, il existait deux personnes dont les cœurs, remplis d'amour, ne battaient plus que pour lui. Mais Jack organisait mes voyages en France avec minutie pour récupérer le petit dans son internat et je n'avais aucune marge de manœuvre. De toute façon, même si j'en avais eu l'opportunité, Jack aurait fini par le savoir et il ne m'aurait jamais pardonné cet écart. Le danger que je sois licencié était trop grand. J'étais dans l'ombre. Mais j'étais là, malgré tout. Alors, risquer de ne plus l'être, de ne plus avoir ces infimes instants de proximité avec mon fils aurait été beaucoup trop insupportable.

Au bord de l'apoplexie, je me trémousse sur mon siège alors que Jorge reprend son souffle, trop concentré sur ses souvenirs pour s'intéresser à mon état.

— Douglas et Annick sont décédés précocement il y a un peu plus de cinq ans. Lui d'un A.V.C. et, quelques mois plus tard, elle d'une crise cardiaque. En réalité, je pense qu'elle est morte de chagrin, car sans son mari, elle n'avait plus grand-chose. Bref ! Toujours est-il qu'ils avaient tout prévu depuis longtemps, car ils étaient convaincus qu'après leur mort, Jack mettrait un frein à la succession de manière à ce que Thomas n'apprenne jamais leur existence. Je n'ai jamais essayé de les en dissuader, car la soif de pouvoir et de contrôle de Jack n'a aucune limite. Pas même celle de la légalité...

*Oh, mon Dieu !*

Maintenant, j'ai carrément envie de vomir.

— Cette maison était leur seul bien. Acquis après un dur labeur. Alors, même s'ils étaient tout à fait lucides sur le fait qu'elle ne représenterait peut-être rien pour Thomas, ils tenaient à ce que leur petit-fils puisse en profiter... un jour. Ils me faisaient entièrement confiance. Donc, pour que tout soit plus simple, ils ont voulu qu'elle me revienne. Bien évidemment, s'ils m'en avaient fait don, Jack en aurait sans doute été informé à leur mort. Donc pour mettre toutes les chances de leur côté, ils ont opéré un montage financier...

*Gruger le roi Andrews ? Waouh !*

J'ouvre mes grands yeux pour éclaircir ma vision floutée et me redresse avec intérêt, mais toujours incapable de parler.

— La fille de la meilleure amie d'Annick était notaire. Elle était aussi sa filleule et toutes les deux étaient extrêmement proches. Alors les parents de Léonore ont décidé de la mettre dans la confiance pour obtenir ses conseils. Sans jamais parler du vrai lien qui m'unissait à Thomas, ils lui ont exposé leur crainte que leur petit-fils ne profite jamais de ce bien à cause de Jack, et de leur projet de détourner le problème. Sans la moindre hésitation, cette femme a proposé de racheter la maison, en opérant une transaction financière fictive, et de faire la même chose avec moi plus tard pour ne pas éveiller les soupçons de Jack...

Je passe ma langue sur les lèvres asséchées à force de garder ma bouche grande ouverte.

Je n'en reviens pas.

— C'était un genre de contrat moral risqué, car rien n'obligeait cette femme à tenir ses engagements. Sans compter qu'il pouvait m'arriver n'importe quoi à moi aussi et, dans ce cas, la maison restait sa propriété. Pourtant, Douglas et Annick ont préféré cette voie et tout s'est déroulé exactement tel qu'ils l'avaient souhaité. La notaire a laissé passer plus de deux ans après leur décès pour rédiger un acte de vente en bonne et due forme et, ensuite, elle m'a remis mon

acte de propriété.

Jorge se lève enfin. Il retourne devant le grand buffet et ouvre le tiroir d'où il a sorti la lettre de Léonore tout à l'heure. Cette fois, il en extrait un document relié et le pose sur la table.

— Ils avaient raison de s'inquiéter, soupire-t-il en reprenant sa place près de moi. Après leur mort, Jack m'a chargé de faire des recherches pour connaître l'état de la succession. Bien sûr, je n'ai donné qu'un minimum d'informations pour ne pas éveiller les soupçons. Notamment sur leurs liquidités, très faibles.

— Oh !

Ma gorge réussit à sortir un son et, le menton posé sur mes genoux, je pleure en silence. Non pas que je sois surprise par le comportement abject de Jack Andrews, mais plutôt sidérée et admirative de toutes les combines utilisées par les parents de Léonore pour réussir à sauver leur maison de ses ignobles griffes.

*Quelle douleur cette histoire a engendrée pour toute une famille !*

— Mon Dieu, ce qu'ils ont dû être malheureux... Ce que *vous* avez dû être malheureux, pardon !

Jorge ne me répond pas ouvertement et se contente de se pincer les lèvres en soupirant.

— Tu sais, quand Douglas et Annick ont appris la vérité sur moi et ont compris qui était vraiment le compagnon officiel de leur fille, la machine était lancée depuis beaucoup trop longtemps pour tenter de l'enrayer. Ils étaient conscients que nous courions à la catastrophe pour Thomas si Jack apprenait que j'étais celui qui l'avait trahi.

Je constate que, depuis le début de son discours, il énonce des faits et que, même s'il a quelquefois eu des gestes tremblants ou un regard perdu, jamais il n'a mis de mots sur ses émotions à lui. Hormis pour espérer le pardon de Thomas. Alors, une parole entraînant une autre, mes cordes vocales se dérouillent et j'arrive enfin à exprimer ce que je retiens depuis plusieurs dizaines de minutes :

— Ça ne pouvait pas être plus... dramatique ! Comment avez-vous fait pour rester aussi détaché de tout ça ?

— J'ai vécu les pires moments de ma vie au décès brutal de Léonore et j'ai erré dans un trou noir pendant très longtemps. Mais je me suis plié à ses dernières volontés. Pour elle. Pour sa mémoire. Parce que je me sentais beaucoup trop coupable pour oser aller à l'encontre de ses vœux. Mais aussi pour Thomas ! Parce que psychologiquement, il n'était pas prêt à affronter cette terrible vérité alors qu'il idolâtrait son père. Il n'avait que dix ans. Tu comprends ? Je n'aurais jamais eu les moyens de payer les études que Thomas souhaitait faire. Et puis, Jack m'aurait viré sur-le-champ s'il avait su... Il aurait tout mis en œuvre pour que je n'aie plus aucun contact avec... mon fils, j'en suis certain. Il se serait aussi chargé de me mettre des bâtons dans les roues pour que je ne retrouve pas d'emploi. Quel avenir aurais-je pu lui proposer sans travail ? Il espérait tellement prendre la succession de Andrews Corporation que je ne me sentais pas le courage de lui enlever ce rêve-là.

Je murmure un grognement sourd et resserre mes bras autour de mes genoux en proie à de terribles crampes d'estomac. La dernière tirade de Jorge vient de confirmer que le fric est encore et toujours au centre du débat. Pour Jack qui n'a eu aucune limite afin que son image publique ne soit pas salie. Pour Léonore qui a préféré mettre fin à ses jours plutôt que de faire le choix du cœur. Pour Jorge qui, en plein dilemme, a opté pour la souffrance solitaire.

— Quand j'avais ton âge, j'avais les mêmes convictions que toi, soupire-t-il avec une profonde lassitude. Tu sais, j'aurais été prêt à tout pour fonder une famille avec elle. Je me serais

battu contre les montagnes qu'aurait pu ériger Jack pour faire reconnaître que j'étais bien le père de Thomas. Mais pas contre le gré de Léonore. Nous nous aimions, mais...

— La puissance de l'argent est plus forte que la puissance de l'amour, c'est ça ?

— Dans notre cas, c'est exactement ça ! Je l'ai réellement compris quand elle a mis fin à ses jours. Je n'aurais jamais pensé qu'elle irait jusque-là.

*Bon sang ! Justement, c'était le moment de se battre. Avec ou sans l'accord de cette femme, de toute façon elle n'était plus de ce monde. Alors que Thomas lui... si !*

Je m'apprête à rétorquer quand la porte s'ouvre en grand et vient cogner la cloison dans un bruit assourdissant. Je sursaute et fixe, effarée, Thomas qui surgit, nous menaçant de sa bouteille... vide.

— Ce n'est pas ça l'amour, merde ! J'ai entendu toutes vos conneries ! L'amour n'a rien à voir avec le fric. Et vous n'êtes pas mon père. Vous ne l'avez jamais été et vous ne le serez jamais !

Son regard noir de rage et injecté de sang est planté dans ceux de Jorge. Il aboie d'une voix brisée par le chagrin, tout en titubant jusqu'au canapé sur lequel il se cramponne. La bouteille glisse le long du dossier et atterrit près de mes fesses.

*Oh, mon Dieu ! J'aurais dû m'en douter, il est ivre mort !*

— Putain ! Elle me disait que je saurais que j'ai trouvé l'amour le jour où je serais capable de tout abandonner pour le vivre pleinement. Elle n'a pas pu baisser les bras. Bordel ! Elle n'a pas pu faire ça.

Il hausse encore le ton et sa mâchoire est si serrée que la veine de son cou gonfle à vue d'œil. Mais ce n'est pas de la colère, c'est beaucoup plus que ça. C'est un cri de désespoir.

J'ai mal au cœur et je dois rassembler toute mon énergie pour poser ma paume sur le dos de sa main. Je la presse aussi fort que je peux, mais en réalité, nous ressemblons à deux parkinsoniens. Tremblants. Hésitants. Avec des gestes incertains.

Malgré tout, je suis persuadée que la puissance de notre amour doit être capable de combattre sa douleur. Contrairement à Jorge et Léonore, avec nous, elle doit être plus forte que la puissance de tous ces secrets, de tous ses mensonges et de ce fric nauséabond. Seulement, je suis restée trop longtemps atone à écouter sans réagir. Maintenant, il faut que je me reprenne vite pour que Thomas ne sombre pas. S'il n'est pas déjà trop tard...

— Mon cœur, ta mère vous aimait tous les deux... plus que sa propre vie et... c'est justement parce qu'elle n'a pas pu trancher qu'elle a fait ce choix-là. Je sais que la souffrance est un mal sournois à la gestion délicate. Mais tu dois comprendre, accepter et... pardonner.

Ma voix chevrotante n'est peut-être pas très convaincante, cependant je n'ai pas l'intention de le laisser continuer à monter en pression.

J'obtiens une maigre satisfaction quand je sens ses doigts se détendre sous les miens. Mais ce n'est pas suffisant, car sa respiration bruyante me fait presque peur. Alors, avec détermination, je me campe à genou et essaie d'accrocher son regard perçant braqué sur mon voisin.

— Thomas, regarde-moi ! Tu te rappelles ce que l'on s'est dit des dizaines de fois ?

Il presse les paupières et rentre la tête dans ses épaules. Je sais qu'il n'a pas envie que je lui répète ce pour quoi nous nous battons depuis plusieurs semaines, mais je m'en fiche. Je me penche en avant et murmure :

— Ne pensez à rien d'autre qu'à nous. Je t'aime.

C'est peut-être ridicule, seulement je n'ai aucune autre arme pour le faire réagir. Je me tais et attends, suspendue à ses lèvres désormais écrasées l'une contre l'autre.

Une seconde. Il se redresse.

Deux secondes. Il essaie d'articuler, mais aucun son ne s'échappe.

Quatre secondes, il rouvre ses yeux vers moi, m'offrant un regard perdu mêlant tendresse et panique.

— Putain de bordel de merde ! grogne-t-il avant de se précipiter sur mes lèvres.

Arrimé à mes épaules, il me dévore, m'autorisant à peine respirer. Malgré sa brutalité et son haleine au goût de l'alcool et de tabac froid, je réponds à son baiser avec le maximum de douceur, cherchant à canaliser sa rage. Il faut qu'il cède encore plus et libère les démons qui se sont emparés de son corps et de son âme. Seulement, le temps ne s'égrène pas assez vite à mon goût et il y a urgence.

Je romps le contact de sa bouche sur la mienne et me tourne vers Jorge. L'air accablé de remords, il nous observe et, avant que je n'aie eu le temps de desserrer les dents, il se met sur ses pieds et traverse la pièce.

— Venez ! dit-il simplement en ouvrant la porte donnant sur l'entrée.

Un jour, Thomas m'avait expliqué que son chauffeur avait la faculté de déchiffrer n'importe quelle réaction, sans aucune parole. Là, je découvre à quel point c'est une réalité. Jorge a compris.

Dans un silence de plomb, il nous conduit jusqu'à l'étage et, pour le suivre, je dois tirer mon homme par le bras, car il résiste. S'il m'avait suivie sans broncher, cela aurait été trop simple. Il râle et jure avant de céder devant mon insistance. Il est trop fier pour évacuer sa douleur en présence de Jorge, mais je suis certaine qu'il le fera avec moi. Seul à seul.

Bon sang ! Compte tenu de son état d'ébriété et des événements, je m'apprête à faire un truc complètement insensé. Mais peu importe mes propres craintes. Je dois essayer.

Pour lui.

Pour nous.

## Thomas

Allongé sur le lit, une main derrière la nuque, j’essaie de fixer le papier peint du plafond, mais ses horribles motifs orange et marron qui dansent dans tous les sens me donnent le vertige.

Putain ! J’en ai beaucoup trop entendu derrière cette porte où j’ai englouti le reste de la bouteille de whisky. Je ne suis qu’un minable gosse de riches complètement paumé. Si j’en avais eu la force, je me serais barré.

— Parle-moi, mon cœur ! murmure Éliisa agenouillée près de moi.

Je pousse un bruyant soupir et me force à garder les yeux grands ouverts parce que, si je les ferme, ma matière grise travaillera deux fois plus et s’évertuera à recréer des images que je refuse de voir : l’écriture fine et soignée de ma mère sur cette maudite lettre et la stèle glaciaire sur laquelle je me suis écroulé il y a quelques heures.

*Bordel ! Je lui ai demandé pardon. Je lui ai même dit que je l’aimais. Alors qu’elle... elle... elle m’a abandonné... elle s’est suicidée parce que le fric lui est monté à la tête. Parce que Jack n’est pas mon père...*

Ces deux chocs ont été si violents et rapprochés que mon corps est encore anesthésié par la douleur. J’ai beau chercher la sortie du tunnel dans lequel j’erre depuis des heures, je n’aperçois aucune lumière. Tout est noir, sombre et oppressant. Plus rien n’a de sens. Ma vie n’est qu’un tissu de mensonges et je prends sur moi pour ne pas exploser.

— Éli... J’essaie de me calmer, alors... ne m’en demande pas trop à la fois.

Tandis que ses doigts pianotent sur mon bras, j’invoque intérieurement tous les prétextes possibles pour éviter de croiser son regard.

*De quand peut dater cette tapisserie ? Des années 70, peut-être ?*

— Ne garde pas toute cette souffrance en toi, insiste-t-elle d’une voix douce. Je suis là.

Je crache un rire gras et elle se penche sur moi pour poser ses lèvres sur les miennes.

*Ne penser à rien d’autre qu’à nous.*

J’ai beau me le répéter et l’aimer comme un fou, je ne ressens qu’un vide immense depuis que j’ai compris. D’ailleurs, même le baiser brutal que je lui ai donné dans le salon n’a provoqué qu’un déchirement supplémentaire. Je n’ai plus envie de rien – *même pas d’elle ! Putain !* - et l’alcool n’a fait qu’augmenter mon malaise puisque, maintenant, j’ai la tête et l’estomac à l’envers.

Ses yeux azur ont réussi à s’accrocher aux miens. Devant mon inertie, ils sont remplis de mansuétude, alors quand elle tente de m’embrasser encore, je pousse sur ses épaules et détourne la tête vers la fenêtre.

— Arrête, Éli... Tu te fatigues pour rien !

Elle s’écarte et j’ai encore plus mal au cœur de la rejeter comme ça, mais c’est une réalité : elle ne peut pas m’aider.

Le matelas bouge, elle doit s’éloigner. J’entends un froissement de tissu, puis un deuxième et, en un quart de seconde, elle s’assoit à califourchon sur mes cuisses.

*Putain ! Elle a retiré son jean et sa petite culotte !*

J’agrippe ses hanches et bloque ma respiration, fixant longuement son sexe nu à demi-caché

sous son pull.

— « Baiser pour oublier », tu te souviens ? murmure-t-elle alors qu'elle commence à déboutonner mon pantalon.

— Éli... Ne fais pas ça ! Je t'en prie.

Elle ne m'écoute pas et repousse même ma main qui tente de stopper son projet. Le regard désapprobateur, elle fronce les sourcils et faufile ses doigts avec détermination sous mon boxer.

— Je n'ai pas l'intention de te faire oublier quoi que ce soit. Au contraire. Je veux que tu te rappelles à quel point, nous deux, c'est essentiel.

Elle libère ma queue, mais malheureusement celle-ci ne répond pas comme elle le devrait et reste flasque et engourdie.

... *Ou heureusement ?*

OK ! Mon corps me trahit lui aussi, seulement pour une fois, je n'en suis pas mécontent. J'ai accumulé une telle tension nerveuse que faire l'amour avec Éli, ou encore pire la baiser, serait une très mauvaise idée.

— Laisse tomber ça ! Je n'ai pas envie de parler. Pas plus que je n'ai envie de baiser.

Je harponne son poignet et tire dessus pour qu'elle me lâche, mais elle ne capitule pas et resserre ses doigts contre mes poils.

— Tu paries Sexy-man ? me défie-t-elle en se penchant en avant.

Sans quitter mes yeux et surtout sans aucune hésitation, elle happe ma queue avec sa bouche.

— Putain !

Je gronde de surprise et empoigne ses cheveux. Ce n'est pas la première fois qu'elle me suce, mais elle y met encore plus d'ardeur que d'habitude et je commence à bander.

— Ne fais pas ça, Éli. Je... je ne suis pas dans mon état normal. Je...

— Nous pouvons baiser et faire l'amour en même temps, ronronne-t-elle en reprenant sa respiration. Nous l'avons déjà fait. *Je l'ai fait et j'ai réussi, grâce à toi. Parce que je t'aime. Parce qu'il n'y a rien de meilleur que toi et moi...*

Elle reprend où elle s'est arrêtée en ondulant sur mes tibias, et mon membre se dresse peu à peu sous ses caresses insistantes.

Je me cambre contre sa bouche, excité et... complètement flippé devant mon bouillonnement intérieur qui menace d'être incontrôlable si j'explose.

— J'ai trop de haine en moi...

J'ai le souffle coupé par sa langue qui redouble d'intensité sur mon gland.

— Je sais que tu as besoin de moi.

Elle rampe vers mes cuisses sans lâcher l'objet de toutes ses attentions et quand elle se campe sur ses genoux, je saisis ses hanches avec fermeté.

— C'est trop dangereux Éli. Je ne veux pas te faire mal. Je...

Trop tard.

Sa chatte humide avale mon érection et l'enserme lentement de sa chaleur, m'arrachant un grognement rauque et puissant.

— Et moi, j'ai trop envie de toi pour me poser toutes ses questions, gémit-elle en débutant ses va-et-vient. Tu sens comme c'est bon ? reprend-elle, haletante, alors que mes doigts s'enfoncent dans la chair de ses hanches.

Tendu comme un arc, je lutte contre mes pulsions et grince des dents.

*Mais putain oui ! C'est même plus que bon !*

Aucun frisson n'échappe à mon ressenti. Ni les siens qui enveloppent ma queue, ni les miens

qui longent ma colonne vertébrale et descendent au creux de mes reins.

Quand je rouvre les paupières, un sourire lubrique retrouse ses lèvres.

— Lâche-toi, Thomas...

Dans un mouvement lent et maîtrisé, elle se soulève et accroche ses yeux aux miens.

—... même si c'est brutal, souffle-t-elle en s'affaissant d'un coup sec sur mon membre devenu plus dur que de l'acier. Surtout si c'est brutal.

Elle reprend ses allers-retours avec plus de vigueur et je grogne comme un perdu alors qu'une vague brûlante afflue dans mes veines.

— Et tu sais pourquoi c'est si bon ? anhèle-t-elle... Parce que l'amour c'est ça. C'est nous. Contre l'adversité.

Je souffle fort, partagé entre mon désir qui monte en puissance et la peur de lui faire mal. J'ai la vue voilée par l'alcool, pourtant je ne vois qu'elle. Je n'entends que ses plaintes langoureuses qui m'emportent loin de cette réalité douloureuse. J'ai trop à lui offrir. Trop à évacuer pour résister et continuer à l'écouter parler. J'ai trop faim d'elle moi aussi. Je veux la dévorer. La faire gémir jusqu'à ce qu'elle crie de plaisir. La remercier comme je sais le faire de me redonner l'envie.

En un coup de reins, je la bascule sur le dos.

— Putain Éli, ce que je peux t'aimer !

Je m'effondre sur elle et hume son parfum ensorcelant. Ses jambes se lacent dans mon dos, se serrant à mesure que j'accentue la cadence.

— Possède-moi, supplie-t-elle en faufilant ses doigts entre les pans de ma chemise.

— Ce sera comme tu aimes. Comme j'aime aussi.

— Ouiii ! Je... j'adore...

Ses ongles labourent mes omoplates alors que je m'enfonce en elle encore et encore. J'entre et sors de son ventre bouillonnant sans douceur, obsédé par les vibrations qui déferlent dans tout mon corps et que je ne veux pas faire cesser.

— Je t'aime... je t'aime... je t'aime...

Elle me l'a dit de nombreuses fois ces dernières semaines. Pourtant, ce soir, ces quelques mots ont une saveur spéciale, car elle m'aime autant que je l'aime. Malgré tout. Envers et contre tout.

Sans juger

Sans mentir.

Sans faux-semblants.

Sans retenue.

Mes yeux s'embuent un peu plus parce que des larmes se sont invitées au bord de mes paupières. Un nœud emprisonne ma trachée et mon corps n'est plus qu'une boule de feu prêt à implorer.

— Vas-y mon cœur, halète-t-elle. Tu as le droit de montrer ton chagrin. Tu dois le faire. Parce qu'il n'y a que de l'amour entre nous. Dis-moi... dis-moi ce que tu ressens. Assume qui tu es. Accepte ton passé. Ton présent. Ton avenir.

J'ai tellement mal que de violentes pulsions me font tressaillir et je ne contrôle plus rien. Ni mon bassin qui la pilonne encore plus fort. Ni le flot salé qui se déverse sur mes joues. Ni mes cordes vocales qui ont décidé de me pas écouter ma raison :

— Putain Éliiii ! Ne... m'abandonne pas. Je n'ai plus que toi. Je n'ai plus que toi... C'est si dur...

— Je-ne-partirai-nulle-part, ânonne-t-elle alors que je pleure de rage. Je ne suis pas ta mère, Thomas. Je ne fuirai pas notre amour. Tu n’es pas Grégoire, non plus.

— Elle s’est suicidée. Bordel ! ... parce que j’étais là... avec mes rêves à la con... et personne ne m’a jamais rien dit. Putaaaaain !

Mon cri déchire l’atmosphère. Pourtant, entraîné dans ma folie, je frappe encore et encore contre sa chair qui se contracte peu à peu autour de moi. Je la malmène, je la possède et je ne peux plus m’arrêter. Parce que son corps s’abandonne et m’accueille même avec délectation. Parce que, malgré tout, c’est viscéralement bon.

Nous y sommes presque.

Un coup de plus. L’étai de ses jambes se resserre sur mes reins tandis que j’emprisonne ses bras dans le matelas.

Au deuxième coup, j’écrase mes lèvres sur les siennes, étouffant ses feulements ininterrompus.

Au troisième, les contractions de ses muscles autour de ma queue rythment la danse enflammée de nos langues.

Au quatrième, l’ultime, elle s’arque toute et son orgasme m’emporte dans un tourbillon étrange mêlant mes sanglots, ses gémissements, nos vibrations intenses et un plaisir commun indescriptible.

J’ai toujours la tête qui tourne, mais je m’en balance. Je suis au plus profond de ses entrailles et je me répands en elle dans un grognement sauvage et libérateur.

Je l’ai pilonnée comme jamais et elle a aimé ça.

Je suis bourré et elle a aimé ça... quand même.

Même en pleurant je l’ai aimée.

Même en la baisant je l’ai aimée.

Putain ! « Nous » c’est ça, même si elle est « tout » et que je ne suis pas grand-chose.

Essoufflé et vidé de toute mon énergie, je m’écroule sur le côté avant d’éclater en sanglots pour de bon.

— Laisse-toi aller, murmure-t-elle à mon oreille avant de se blottir contre moi.

Un bras en travers de mes yeux, l’autre refermé dans son dos, j’évacue mon chagrin, encore et encore, avec l’impression d’être redevenu cet enfant de dix ans à qui Jack Andrews n’a pas donné le droit de montrer à quel point il était malheureux.

— Putain Éli ! C’était...

Secoué de spasmes, je reprends mon souffle, puis j’essuie mon visage détrempé.

*Un Andrews ne pleure jamais ?! Mais je n’en suis pas un et, en dehors de prendre mon pied avec elle, chialer fait un bien phénoménal. Alors fuck off !*

— C’était ?

Elle me reprend. Je découvre mes yeux et caresse délicatement sa joue bouillante.

— Tu es une déesse. Un ange. *Mon ange.*

— Hummm... Faire l’amour avec toi est toujours magistral. Même si tu as bu... même si tu pleures... même si...

— Je ne t’ai pas fait mal ?

— Mince alors ! Je ne pensais pas que tu pouvais avoir eu cette impression-là, glousse-t-elle en me volant un baiser.

— Humm... Disons plutôt que tu étais une vraie lionne ce soir !

Elle griffe ma chemise du bout des ongles et grimace en rugissant :

— Comme ça ?

Sa légèreté dissipe un peu mes blessures et son humour doit être contagieux, parce que j'esquisse un début de sourire.

— Je t'aime, souffle-t-elle contre mon tatouage.

Rester comme ça, avec elle dans mes bras, à ne penser à rien d'autre qu'à nous, c'est ça le bonheur. Je ne veux ni fuir ni en avoir peur. Parce que moi aussi je l'aime *pour l'éternité*.

Le temps s'écoule dans un silence apaisant qui régénère mes batteries et annihile peu à peu tout l'alcool que j'ai englouti. Mes neurones en pleine reconnexion, je n'ai honte ni de mes pleurs ni de la violence de mes assauts. Par contre, je ne peux m'empêcher de regretter d'avoir été saoul pour lui faire l'amour. Je me soulève contre la tête de lit et prends son menton entre mes doigts.

— Je sais que tu as pris autant de plaisir que moi, mais... je ne veux plus jamais faire ça de cette façon.

— J'ai compris que tout n'était que question de confiance.

— Je l'ai compris aussi. Confiance et communication. Mais il n'empêche que je ne veux pas être cet homme-là avec toi. C'est malsain.

Une main sur ma poitrine, elle relève la tête et me fustige du regard.

— Ce qui l'est, c'est de paraître ce que l'on n'est pas. De donner l'impression que tout va bien quand ce n'est pas le cas et de se mentir à soi-même. Avant de te rencontrer, j'étais comme toi. Je simulais l'indifférence et le besoin de solitude. Je refusais l'idée que mon corps et mon cœur puissent un jour me contredire. Mais maintenant, je suis persuadée que vouloir être quelqu'un d'autre pour cacher sa souffrance ne fait que nous enfoncer. L'alcool et la solitude ne sont que des subterfuges. Nous avons tous le droit d'être tristes. Nous devons pouvoir pleurer sans réserve. Mais nous avons aussi le devoir d'être heureux et de tout faire pour le rester. J'ai failli ne jamais m'en apercevoir. S'assumer, c'est libérer son âme.

*Message reçu, ma chérie.*

D'un geste mal assuré, je remets une mèche de cheveux derrière son oreille. Puis, je suis du regard mon index qui s'attarde sur la base de son cou, glisse lentement sur son pull, vers son ventre, pour terminer son chemin plus bas, à la lisière des mailles en laine.

Je voudrais replonger en elle jusqu'à l'épuisement total. Seulement, je dois d'abord réagir à sa remarque pour lui montrer que j'ai compris le message.

— À partir d'aujourd'hui, je te promets d'être moi. De ne jamais te mentir et de ne plus *me* mentir non plus. D'être à l'écoute de tes envies et des miennes et de tout faire pour te rendre heureuse, puisque c'est ce qui me rendra heureux. Je te jure que rien ni personne ne gâchera le plaisir qui nous porte tous les deux. Ni l'alcool, ni mon passé et encore moins Jack Andrews.

Putain ! J'ai l'impression d'échanger des vœux de mariage, merde !

Un soupir de bien-être s'échappe du fond de sa gorge.

— Tu peux me faire une autre promesse ?

— Laquelle ?

— Prends le temps d'écouter Jorge. Essaie de le comprendre et mets des mots sur ta rancœur... posément.

Ma main quitte le velours de son sexe et se cale au creux de son ventre.

Garder mon calme devant lui ? Réussir à faire abstraction du fait qu'il m'a abandonné aux griffes du roi des cons sans jamais bouger le petit doigt, sous prétexte qu'il respectait les vœux de ma mère ?

— Tu me demandes l'impossible, rétorqué-je en crachant l'air que j'avais gardé emprisonné dans mes poumons.

Lentement, elle secoue la tête sans s'arrêter.

— Aspirer au bonheur, ce n'est pas faire l'autruche. Tout le monde peut faire des erreurs. D'ailleurs, il paraît que « faute avouée est à demi pardonnée ». Jorge a fait un pas immense pour se racheter. Sois indulgent et fais-en un toi aussi. Je ne cherche pas à lui trouver d'excuses, mais attends d'en savoir plus avant de te forger une opinion sur lui. S'il te plaît. Ne laisse pas la colère te dominer.

Ses yeux brillent beaucoup trop pour que cette lueur ne reflète que son désir.

*Bordel ! Une larme ?*

C'est vrai, je lui avais déjà fait la promesse de ne plus utiliser la violence pour me faire entendre et pourtant, j'ai failli reprendre mes mauvaises habitudes quand j'ai fait irruption dans le salon.

*Je suis vraiment trop con !*

Je frôle ses lèvres du bout des miennes.

— Je vais faire de mon mieux, soufflé-je contre sa bouche. Ne crains rien. Je te promets que, quoi qu'il arrive, je ne m'emporterai plus.

— Tu n'es pas Grégoire, termine-t-elle dans un sourire timide.

Tout à coup, son regard dévie vers mon entrejambe. Je baisse la tête et me mords l'intérieur de la joue pour ne pas rire. Je n'ai pas reboutonné mon pantalon et une énorme bosse tend le tissu de mon boxer. Ma queue est de nouveau prête à goûter aux délicates attentions de sa langue.

— J'adore que tu me sucés.

— Hummm... J'ai cru comprendre que ta pauvre petite bête au bord de la dépression avait apprécié.

Elle glousse et me fait un clin d'œil.

— Coquine !

— Exact ! Comme je te l'ai dit, j'ai pris conscience d'un tas de trucs ces dernières semaines et notamment que...

*... que tu aimes le sexe autant que moi ?*

— Tu recommences quand tu veux, ma chérie.

J'effleure sa chatte encore trempée. Toujours ultra-réceptive, elle se cambre, mais après quelques secondes de flottement, elle saisit mon poignet.

— Tu es un professeur particulier extrêmement brillant et je peux t'affirmer qu'en plus tu es délicieux. Seulement, faire des folies pareilles creuse l'appétit.

J'arque un sourcil quand elle roule jusqu'au bord du lit. C'est ce qui s'appelle se faire rembarrer poliment.

Je n'ai aucune idée de l'heure qu'il est, mais les vapeurs d'alcool se sont assez estompées de mon cerveau pour supposer que Jorge n'est pas couché et qu'elle a une idée derrière la tête. Quoi qu'il en soit, je saute sur mes pieds. Après tout, ne dit-on pas qu'il faut battre le fer tant qu'il est chaud ?

— Pas sûr qu'il y ait quelque chose à grignoter ici, grimacé-je en reboutonnant mon pantalon. Mais pour une fois que tu as faim, je veux bien jouer les explorateurs avec toi et trouver le frigo. Et puis... Jorge devrait pouvoir nous aiguiller, tu ne crois pas ?

Consciente que j'ai saisi sa manigance, elle pince ses lèvres dans un demi-sourire et se met debout. Admiratif, je reluque la silhouette de cette femme extraordinaire qui se trémousse pour

se rhabiller. Elle est magnifique, surprenante, et plus forte que moi. Beaucoup plus forte que n'importe qui.

— Au fait ! C'est quoi le nom de famille de Jorge ?

— Allen. Pourquoi ?

— Comme ça.

Putain ! Si ma mère n'avait pas manqué de courage par cupidité, j'aurais dû m'appeler Thomas Allen ? À presque trente ans, se dire que son identité a toujours été usurpée est un sentiment étrange, presque flippant.

Pris d'un nouveau vertige, je m'appuie au montant de la porte, barrant le passage à Éli qui comptait sortir, et j'échappe sans le vouloir un soupir désespéré.

— Éli ! Tu vas encore me répondre que je dois prendre le temps de la réflexion, mais... même si je déteste Jack pour ce qu'il m'a fait endurer toutes ces années, je n'ai pas l'intention de changer de nom de famille.

— Je m'en doute, répond-elle simplement en me regardant droit dans les yeux. Je suis tombée amoureuse d'un certain Thomas Johannson, pour apprendre un peu plus tard qu'il s'appelait Andrews. Alors Johannson, Andrews, Allen... Pour moi, tu restes Thomas, alias Sexy-man, et c'est toi que j'aime, pas ton nom de famille... Bon ! termine-t-elle en ricanant, si tu m'avais annoncé que tu risquais de t'appeler Thomas Lewis, j'aurais un peu plus hésité, mais ça n'est pas le cas.

Je l'observe pendant plusieurs secondes, incrédule, tandis qu'elle glousse de plus belle en pénétrant dans le couloir. Puis enfin, je réalise qu'elle fait allusion à son film préféré et rentre dans son jeu avec un plaisir qui me surprend.

— Je ne vois pas pourquoi tu aurais tiqué ! Tu imagines si j'avais été le frère du riche Edward Lewis<sup>[24]</sup> ? Le fameux *prince charmant* !

— Ouais ! Et moi une copine de Vivian Ward<sup>[25]</sup> ? Euh non ! Je ne crois pas non ! Arrête de raconter des bêtises !

Elle se force à bouder, mais je vois très bien qu'elle a une furieuse envie de rire. Je referme mes bras sur sa taille et fourre mon nez dans ses cheveux parfumés. Je me demande si elle a conscience d'être aussi fantastique. Elle seule a le pouvoir de me faire oublier les drames de mon passé pour ne me faire penser qu'à ma chance d'un avenir extraordinaire auprès d'elle. Avec elle, quoi qu'il m'arrive, tout n'est que délice.

Je me nourris longuement de ses soupirs amoureux pour me donner la force d'avancer, puis lentement, ses petits doigts se frayent un passage entre nous, longent ma ceinture et remontent sur ma chemise jusqu'à mon torse, à l'endroit même de mon tatouage.

— Tu penses être prêt à l'affronter dans le calme ?

— Je t'ai dit que je ferai de mon mieux. Je te le promets. Mais... je croyais que tu avais juste faim ?

— On peut joindre l'agréable à l'utile, non ? ironise-t-elle en me faisant un clin d'œil.

Je crache un petit rire moqueur, me retenant de préciser avoir toujours privilégié l'agréable. Puis, je hoche la tête et avant de risquer de changer d'avis, je l'entraîne jusqu'au rez-de-chaussée. Quand je m'arrête devant la porte du salon, j'inspire à pleins poumons pour oxygéner mon cerveau, car un rai de lumière s'en échappe.

*Ne penser à rien d'autre qu'à nous. Ne penser à rien d'autre qu'à nous.*

Une enclume leste mon estomac, mais pour elle, pour moi, pour nous, je vais faire un effort.

## Thomas

Je referme les doigts sur la poignée et puise mon énergie dans les yeux d'Élisa.

— À bien y réfléchir, ce n'est pas à Jorge que j'en veux le plus. OK ! Il n'a pas eu les couilles de taper du poing sur la table quand il le fallait, mais il n'est pas le seul fautif. Ma mère aurait dû...

Ma voix reste enrouée par le chagrin qui remonte à la surface en pensant à elle et à son comportement comparable à une trahison. Je me racle la gorge, mais Élisa me coupe avant que j'ouvre à nouveau la bouche.

— Je sais, dit-elle simplement.

— Et puis, Jack est quand même le pire dans toute cette histoire. Tout est à cause de lui ! Et lui, il est bien vivant.

— Je sais.

Elle se hisse sur la pointe des pieds et me vole un baiser.

— Comment je ferai sans toi ? murmuré-je à son oreille.

— Ne te pose plus jamais cette question. Tu n'arriveras plus à te débarrasser de moi.

Je souris dans son cou et me presse contre elle, lui laissant par la même occasion tout le loisir de sentir à quel point je suis dépendant d'elle. Puis, elle me prend par la main et je me décide enfin à pousser la porte.

Il fait sombre à l'intérieur. Seule une lampe est allumée près du canapé sur lequel Jorge est assis. Il feuillette quelque chose et ne semble pas déconcentré par notre arrivée. J'actionne l'interrupteur du plafonnier et le détaille de la tête aux pieds comme si je le découvrais pour la première fois. Il ne bouge pas d'un cil.

Dire que cet homme-là est mon père reste encore surréaliste. Je ne sais toujours pas comment gérer la nouvelle et je me mets à trembler.

*Merde !*

C'est seulement quand Élisa et moi avançons de quelques mètres qu'il se décide à refermer lentement l'album photo posé sur ses genoux et le déplace sur la table basse sans nous regarder.

— Je suis désolé pour... pour tout à l'heure, commencé-je dans un soupir. J'ai manqué de... lucidité et de sang-froid. J'étais à mille lieues de m'imaginer que... enfin...

Mon cœur a des ratés et je dois penser à respirer pour ne pas trop bégayer.

*Putain ! Il ne va quand même pas m'impressionner ? Pas après avoir été mon chauffeur, mon confident ? Pas après lui avoir gueulé dessus tout à l'heure ? Pas maintenant que je sais qui il est vraiment ?*

Les doigts d'Élisa se resserrent dans les miens et m'encouragent à poursuivre. Je m'éclaircis la voix et inspire une grande bouffée d'air.

— Apprendre que vous êtes mon père n'est pas une évidence, mais découvrir ce que ma mère a fait, c'est juste insupportable. Je suis perdu. J'ai besoin de réponses à une tonne de questions et je ne suis même pas sûr que cela suffira à me faire digérer tout ça, mais... je veux bien essayer de... comprendre.

Quand je me tais. Jorge a tourné la tête et nous fixe, impassible. De toute évidence, il a profité

de se retrouver seul pour reprendre le masque austère que je lui ai toujours connu. Je devrais être habitué à sa froideur. Pourtant, mon estomac n'apprécie pas et se tord comme une éponge, m'obligeant à m'asseoir près de lui.

Qu'avais-je imaginé en regagnant le salon ? Que j'allais pouvoir lui sauter dans les bras ? Qu'il allait devenir, en un coup de baguette magique, le père que j'ai toujours rêvé d'avoir ?

*Ma parenthèse érotique dans la chambre ne m'a pas simplement apaisé, elle m'a carrément retourné le cerveau, ce n'est pas possible autrement !*

— Je savais à quoi je m'attendais en t'amenant ici, commence-t-il d'une voix blanche. C'est peut-être égoïste, mais... je suis soulagé. J'ai mené à bien la mission que ta mère m'avait confiée. Maintenant, tu es directeur d'Andrews Corporation et la seule chose que je regrette c'est d'avoir attendu d'être licencié pour avoir eu le courage de te parler. J'aurais pu le faire il y a plusieurs semaines déjà.

Élisa profite du silence qui s'installe pour s'asseoir discrètement sur la place restante et je pose ma main sur sa cuisse, cherchant encore et toujours son contact pour me rassurer.

— Dans ce cas, pourquoi ne pas avoir réagi plus tôt ? Maman est morte depuis vingt ans. Il y a longtemps que je ne suis plus un enfant et que Jack me traite comme un moins que rien. Je suis certain qu'elle n'aurait pas aimé la tournure qu'ont pris les événements après son décès.

— Je ne saurai jamais comme elle aurait réagi. En revanche, j'ai d'autres convictions qui m'ont fait tenir jusque-là.

— Lesquelles ?

— Par exemple, elle n'a jamais accepté l'idée d'un test de paternité.

— C'est dégueulasse ! Si ça se trouve, vous n'êtes peut-être même pas... Oh ! Putain !

Mes doigts s'enfoncent dans la cuisse d'Élisa.

— Sur ce point, je comprends sa position. Il aurait été nécessaire d'engager une procédure pour faire ce test et Jack aurait inévitablement été mis au courant. Cependant, ce n'est pas parce que je ne me suis pas manifesté pendant toutes ces années que je n'ai pas cherché à savoir ce qu'il en était. Quand tu as été opéré de l'appendicite, il a fallu connaître ton groupe sanguin et tu es O. Quant à ta mère, elle était de groupe « O » ...

— Et alors ? le coupé-je, impatient d'arriver au bout de ses explications.

— Je suis de groupe « O » moi aussi. Deux parents de groupe « O » donnent en théorie naissance à un enfant de groupe « O ».

— C'est une preuve suffisante ?

— Rassurante, précise-t-il dans un demi-sourire. Mais ce n'est pas tout. Tu es gaucher. Je le suis aussi. Ce qui n'est ni le cas de ta mère, ni de Jack. Et puis le diagnostic de ta précocité a fini de me convaincre. Je suis dans le même cas. Je suis d'ailleurs membre de Mensa<sup>[26]</sup>.

Bouche bée, je ne sais pas si ce qui m'étonne le plus est le flegme avec lequel il évoque tout ça ou le fait que, surdoué lui aussi, il se soit contenté d'être l'un des chauffeurs de Sa Majesté.

— Jamais vous n'avez eu envie de poursuivre vos études ?

— Je n'ai jamais connu mes parents. Irma et moi avons été élevés dans une famille d'accueil franco-américaine qui avait de très faibles moyens. Quand j'ai accepté mon emploi chez Andrews Corporation, c'était justement pour financer mes études. Je m'étais donné deux ans pour réunir assez d'argent et intégrer la fac. Seulement...

*Il a rencontré ma mère...*

— C'est la vie. Le destin, termine-t-il toujours aussi froidement.

Tragique. Pathétique. À cause d'un amour impossible.

*Que ma mère a rendu impossible par cupidité, bordel !*

J'ai mal au cœur. Visiblement, le QI n'est qu'une forme d'intelligence qui ne gère ni les émotions ni le bon sens.

Pendant toutes ces années, qu'ai-je fait moi aussi de mes facultés intellectuelles, à part m'en servir pour suivre étude sur étude sans réfléchir ? Baiser à tout va pour ne pas avoir à penser ? Supporter un père tyrannique sous prétexte de mon ambition ? Accepter la disparition de ma mère sans chercher plus loin que le bout de mon nez ?

*Putain ! Être aussi con que Jorge est-il un trait de caractère supplémentaire et suffisant pour confirmer qu'il est réellement mon père ?... Sans doute...*

— Attendez ! Vous n'avez pas répondu à ma question. Pourquoi avoir choisi de tout divulguer maintenant et pas après mon master par exemple ? Qu'est-ce que ça aurait changé ?

— Tout ! tranche-t-il comme si c'était une évidence. Absolument tout. Quand ta mère est décédée, j'avais déjà accepté l'idée de rester dans l'ombre et même celle d'emporter notre secret dans ma tombe parce que je ne voyais pas d'autres solutions. Et puis, à ta majorité, tu as décidé de prendre la nationalité française et une lueur d'espoir a pointé le bout de son nez. J'avais enfin une possibilité de te dire la vérité, mais il fallait que je sois patient.

— Ah ouais ? Et pourquoi ça ?

— Eh bien, je voulais à tout prix respecter les vœux de ta mère. T'aider à atteindre tes ambitions professionnelles. T'en parler trop tôt aurait été prendre le risque que tu cherches une réelle confirmation avec un test par exemple. Donc, puisqu'en France, l'action en reconnaissance de paternité n'est autorisée que jusqu'aux vingt-huit ans révolus de l'enfant, j'ai choisi d'attendre en espérant réussir à faire changer Jack d'avis avant que moi-même je ne passe les deux pieds devant.

*Putain de bordel !*

Je grince des dents, mais ça ne l'empêche pas de continuer :

— Tu sais, il y a douze ans, lorsque tu as refusé que je te chaperonne, j'ai continué à suivre de loin ton évolution. Kristen est une amie. Nous dînions souvent ensemble et, même si je ne lui ai jamais rien révélé sur Léonore et moi, une discussion en entraînant une autre, j'ai toujours réussi à obtenir des nouvelles de toi. Il y a quelques mois, elle m'a appris que la maladie de Jack avait évolué et qu'il allait devoir cesser son activité. Alors, j'ai joué dans son sens en flattant son ego. Je lui ai régulièrement rappelé qu'il serait dommage que l'empire Andrews se retrouve dans les mains d'une autre famille. L'idée a fait son chemin lentement et quand il a décidé de te redonner ta chance, j'ai sauté sur l'occasion. Je me suis tout de suite proposé pour être celui qui surveillerait tes faits et gestes de plus près. Je n'ai eu aucun mal à le convaincre, puisque j'avais déjà l'expérience nécessaire avec toi. Ainsi, je n'avais plus qu'à faire en sorte que tu ne t'embrouilles pas avec lui avant d'avoir obtenu ton poste. Ta mère souhaitait que, incognito, « je te porte à bout de bras jusqu'à ce que tu atteignes tes ambitions et que tu trouves le bonheur ». Aujourd'hui, tu es devenu directeur d'Andrews Corp. France et tu es très amoureux de cette jolie demoiselle.

Il se tourne vers Élisa qui, depuis le début, ne perd pas une miette de la discussion, mais se garde d'intervenir.

— Je comptais prendre mon mal en patience encore un peu pour tout te raconter, reprend-il sans attendre. Au cas où Jack se déciderait à t'accorder la responsabilité du siège de la société. Mais lorsque tu m'as demandé de faire des recherches sur ta mère, j'ai senti que les choses

allaient s'accélérer. Bref, je n'ai pas compris les raisons de mon licenciement sur le moment, mais ça m'a permis de réfléchir. Je n'ai pas supporté l'idée que tu puisses avoir des éléments assez graves à me reprocher alors même que je ne t'avais encore parlé de rien. Je t'ai quitté en pleine souffrance. Bien sûr, je ne pensais pas que cette petite Chloé était à l'origine de tous tes problèmes. Je craignais plutôt que Jack ait découvert quelque chose et ait manigancé un truc louche pour se venger. Il était temps que tout s'arrête.

Sa récitation terminée, il pousse un long soupir de lassitude, comme si son flegme avait été emporté par ses dernières paroles. Élixa se penche en avant et, d'une petite voix timide sort de son mutisme :

— Pourquoi donnez-vous sans cesse l'impression de ne rien ressentir ? Je suis certaine que vous n'êtes pas comme ça au fond, mais vous ne paraissez jamais ému, triste ou heureux.

D'un coup, les épaules de Jorge s'affaissent et ses yeux s'aimantent à l'album photo posé sur la table. De toute évidence, Élixa a touché son point sensible.

— Je n'ai pas trouvé... d'autre manière de me protéger... bégaie-t-il en frottant les tempes avec nervosité. Quand on prend conscience que l'on passera le reste de son existence à culpabiliser, que la vie de famille qu'on avait espérée n'existera jamais, que l'on ne sera jamais le père qu'on aurait voulu être et qu'aucun mot d'enfant ne viendra adoucir nos oreilles, il faut trouver un moyen de... survivre et d'avancer coûte que coûte...

— Je... comprends, murmure-t-elle les larmes aux yeux. J'ai... vécu quelque chose d'un peu similaire. C'est... un instinct de protection.

— C'est ça. Mais... ça ne m'empêche pas...

— ... de craquer quand vous êtes tout seul ? termine-t-elle dans un souffle.

Dans un état de confusion absolue, je suis l'échange d'Élixa avec Jorge. Cette histoire est un immense gâchis. Un amour rendu impossible à cause de l'entêtement de ma mère et son manque de courage. La puissance de l'amour n'a pas survécu à la puissance de l'argent et le résultat est dramatique : quatre vies brisées à cause d'elle. La sienne, celle de ses parents, et celle de cet homme à la fidélité inébranlable. Sans compter les dommages collatéraux : moi.

*Fais chier putain !*

J'essaie d'accrocher le regard fuyant de Jorge qui, depuis sa tirade, n'a plus rien de flegmatique. Il a le visage dévasté par la peine et fixe tour à tour ses mains qui tremblent sur ses genoux, ses pieds qui s'agitent de manière incontrôlable ou tout autre point de la pièce. Tout. Sauf moi.

*Il souffre lui aussi ! Merde !*

À cet instant précis, je rêverais d'être propriétaire d'une machine à remonter le temps pour revenir en 1985, l'année de ma naissance. Je ferais alors comprendre à ma mère qu'aucun compte en banque, même celui du roi Andrews, n'est une promesse de bonheur et qu'aucun choix ne justifie de se priver d'amour. Je voudrais qu'elle réapparaisse, même quelques minutes, le temps de lui crier à quel point je lui en veux d'avoir été si égoïste.

*J'aimerais tellement de trucs tous plus impossibles les uns que les autres... !*

Seulement, l'engrenage doit s'arrêter. Ce cirque a duré trop longtemps et il n'y a que moi qui peux y changer quelque chose.

J'inspire à m'en exploser les poumons, puis j'empoigne l'épaule de Jorge qui aussitôt se raidit :

— Je n'ai pas le pouvoir de revenir en arrière malheureusement. Par contre, je peux... essayer... de... modifier l'avenir... Je... Je ne dis pas que je réussirai à balayer tout ce merdier,

mais... faire un premier pas, oui ! ...

Cette fois, Jorge me fixe bouche bée, sans comprendre.

— Je veux bien... tenter le tutoiement par exemple. C'est un bon début. Qu'en... qu'en penses-tu ?

Je sens Éliisa qui se presse contre moi, mais je ne quitte pas mon interlocuteur des yeux qui, sous le choc, acquiesce lentement. Puis, une larme roule sur sa joue et ma gorge se serre par l'émotion. D'ailleurs, quand il s'accroche à mon poignet et le secoue avec tendresse, je n'articule plus rien. Jamais je n'aurai pensé qu'un jour, cet homme que j'ai tant craint et détesté quand j'étais enfant, pourrait m'émouvoir au point d'avoir moi aussi envie de pleurer.

— Je n'en espérais pas autant, répond-il enfin d'une voix étranglée. Je suis désolé... pour tout.

Je me racle la gorge :

— Par contre, c'est donnant donnant. Grâce à Éliisa, j'ai appris que la communication était indispensable et ça passe aussi par le partage de ses sentiments.

— Je vais faire un effort pour être plus expressif, promet-il avec un léger sourire. Comme ça, à l'avenir, nous arriverons peut-être à faire... définitivement la paix ?

Je réfléchis.

OK ! Je combats Jack depuis des années et il n'en a pas terminé avec moi. Mais Jorge ? ...

— Il n'y a jamais eu de guerre entre nous. Je vous... je t'ai licencié sur le coup de la colère et je me suis comporté comme un con. Pour le reste, ce n'est pas à toi que j'en veux le plus. Celui qui m'a fait le plus souffrir reste et restera Jack. Il m'a fait vivre un enfer par vengeance et je ne lui pardonnerai jamais. Comme tu dis, je l'ai idolâtré. Je rêvais de lui ressembler et d'être aussi puissant que lui. Mais ça, c'était il y a longtemps. Depuis, je me suis fait à l'idée que c'était un illustre connard. Sauf que, jusque-là, je ne comprenais pas pourquoi il réagissait comme ça avec moi et, même si je l'ai souvent détesté, j'ai accepté son comportement parce que je croyais qu'il faisait ça pour mon bien, pour me forger le caractère nécessaire à sa succession. J'aurais fait n'importe quoi pour qu'il soit fier de moi. Aujourd'hui, je n'en ai plus rien à foutre. Il peut aller au diable et, d'ailleurs, je compte bien l'y conduire. Demain, il a intérêt à être dispo pour une visioconférence, c'est moi qui te le dis !

Éliisa hoquette dans mon dos tandis que les sourcils de Jorge se froncent lentement. Quant à moi, je suis monté en pression tout seul en parlant du roi des cons et, même si mes paroles ont été plus rapides que ma réflexion, je ne suis pas mécontent d'avoir craché ma rancœur.

— Ne réagis pas de façon hâtive, soupire Jorge sans me lâcher la main. Je sais que ça va être difficile, mais laisse passer au moins les fêtes. Ne gâche pas ton anniversaire... pour une fois. Tu y verras plus clair avec un peu de recul.

— Ton anniversaire ? répète Éliisa en me secouant le bras.

Elle me propose une moue enfantine, essayant sans doute de détendre l'atmosphère, et ça marche. Je ricane et l'attire contre moi.

— Je suis né le jour de Noël.

— C'était un fabuleux présent ! intervient Jorge qui ose aussi un sourire discret.

— Mais... mais... c'est... enfin ! Pourquoi tu ne m'as rien dit ? soupire-t-elle, l'air déçu de n'être informée que maintenant.

— Parce que ça n'a aucun intérêt. Je n'ai jamais eu de double cadeau parce que je prenais un an de plus ce jour-là. De toute façon, cette année, mes trente ans auront un goût merveilleux puisque je serai avec toi. Je m'occuperai de Jack après.

— Je suis persuadé que tu trouveras une idée qui plaise à Thomas, rebondit Jorge, l'air satisfait par ma décision. Tu es une femme extraordinairement surprenante. En tout cas, je comprends pourquoi il n'a pas pu te résister.

Les joues d'Élisa rosissent et ses lèvres se pincet.

Surprenante ? Le mot est faible. Époustouflante et déroutante. Irremplaçable et unique. Elle navigue avec une incroyable naïveté entre douceur fragile à la limite de la timidité comme maintenant, et force sauvage sans aucun complexe comme tout à l'heure sur le lit. Et c'est ça que j'aime.

— C'est moi qui n'y suis pas arrivée, glousse-t-elle le nez enfoui dans mon épaule. Thomas peut être très persuasif quand il veut.

— Oh ! Oh ! J'ai comme l'impression que tu sais pourtant comment t'y prendre, se moque son interlocuteur en indiquant le plafond.

Je lève moi aussi la tête. OK ! La chambre où nous étions est juste au-dessus. Je n'ai pas besoin de me demander s'il nous a entendu crier tout à l'heure, son sourire en coin me suffit.

*Bordel de merde !*

Maintenant, Élisa est rouge cramoisi et je me demande si j'ai en face de moi la même femme que celle qui me parlait d'assumer il y a moins d'une heure. Alors que je me retiens d'éclater de rire pour ne pas la mettre plus mal à l'aise, l'indéchiffrable Jorge en rajoute une couche :

— Après toutes vos pirouettes, vous devez avoir faim !? J'ai dans mon congélateur des darnes de saumon que je peux faire cuire en papillote directement dans la cheminée.

— À vrai dire, nous étions descendus un peu pour ça. Ma *partenaire* était sur le point de tomber d'inanition.

Cette fois, je ne peux pas m'empêcher de rigoler malgré les coups de coude à répétition d'Élisa dans mes côtes.

— C'est une bonne maladie jeune fille.

Jorge nous fait un clin d'œil discret et suit mon regard dirigé vers l'album photo sur la table. Il se lève et pose de nouveau sa main sur mon épaule.

— Tu peux le feuilleter. Moi, je le fais souvent et je lui parle quand j'ai besoin de courage... Je vais chercher de quoi manger et nous en discuterons après, si tu le souhaites.

Avant que je réponde, il disparaît et je reste figé, n'osant pas approcher de ce classeur qui m'intrigue depuis que nous avons pénétré dans la pièce. Ce n'est pas l'envie qui m'en manque, mais je ne sais pas si je supporterai de revoir le visage de ma mère sans craquer à nouveau. Je me rappelle ses yeux verts dont j'ai hérité. De ses longs cheveux bruns rassemblés en une tresse qu'elle laissait retomber sur son épaule. Seulement, les années passant, l'image que j'en garde est de plus en plus floue et j'ai la trouille d'être... déçu.

— Je propose que nous le regardions tous les deux.

Avec détermination, Élisa prend les devants et pose l'album sur ses genoux. Puis elle glisse une main dans la mienne avant de l'ouvrir. Un portrait de ma mère est centré sur la première page et mon cœur se met à tambouriner. Elle est... magnifique. Fidèle à mes souvenirs. Je mentirais si je ne reconnaissais pas ce regard rempli d'amour qui fixe l'objectif. Le même qu'elle dardait sur moi à longueur de journée. Elle a fait des choix intolérables pour me plus souffrir, mais elle m'aimait, j'en suis persuadé, et revoir ce visage angélique me serre l'estomac au point d'en avoir la nausée.

Du coin de l'œil, j'observe ma chérie qui semble totalement subjuguée.

— Elle est tellement... belle, rayonnante. C'est... waouh... je sais maintenant de qui tu tiens

tes prunelles de tombeurs.

Ému aux larmes, je me décide malgré tout à découvrir la suite. Ma mère est le sujet principal de toutes les photos. Absolument toutes. Une coupe de champagne à la main sur l'une. Devant un immense building sur l'autre. En robe. En tailleur. En nuisette. Mais toujours un sourire éclatant barrant son visage.

*Elle avait l'air si épanouie, si heureuse. Merde !*

Quand Jorge réapparaît, les bras encombrés, il ne fait pas la moindre remarque en traversant la pièce. Puis il s'agenouille devant la cheminée, pose trois assiettes et des couverts à ses pieds et enfourne des papillotes en aluminium dans la braise.

J'ai déjà fait un premier pas vers lui, mais découvrir ces photos me fait passer un autre cap. Je me sens prêt à rassembler les dernières pièces du puzzle de ma vie. Je referme l'album et le pousse sur le coussin, puis je rejoins Jorge devant la cheminée et m'accroupis près de lui.

— Parle-moi d'elle.

— Que veux-tu savoir... de plus ? soupire-t-il en remuant les tisons avec un bâton.

— Tout !

— La nuit risque d'être trop courte mon garçon.

— Alors... ce que tu sais de son enfance. De... ma famille.

— C'est une longue histoire. Léonore a vécu dans cette maison toute son enfance. Elle n'était pas franco-américaine comme elle l'a toujours laissé entendre. Seul ton arrière-grand-père était né à New York, dans les années 20. Pendant le débarquement en Normandie, il a rencontré celle qui est devenue sa femme. Ils sont tombés fous amoureux et il n'est jamais reparti aux États-Unis. Ensuite, elle a très vite découvert qu'elle était enceinte et Douglas, ton grand-père, est né quelques mois après la fin de la guerre. Début 46, il me semble.

Je fais un rapide calcul mental — *1963 moins 1946*. — et je m'exclame :

— Putain ! Mon grand-père avait dix-sept ans à la naissance de ma mère ?!

— C'est exact ! Je peux aussi te donner quelques informations sur les parents de Léonore. Ils se sont connus à la maternelle, ici à La Rochelle. Ils ont toujours été inséparables et, peu à peu, leur amitié s'est transformée en amour, comme si c'était une évidence. Hélas, une maternité précoce a ses revers. Ils ont dû rentrer dans la vie active très vite et abandonner l'idée de faire des études. Ils n'ont jamais regretté, mais Léonore, elle, était un peu amère. Elle ne voulait surtout pas reproduire le schéma déjà suivi par deux générations. C'était une élève brillante et elle aspirait à une existence de princesse. Elle a donc fait des pieds et des mains pour que Douglas et Annick acceptent qu'elles poursuivent ses études aux U.S.A. Le rêve américain en quelque sorte. Un retour à ses origines aussi... Bref. Ils se sont endettés jusqu'au cou pour lui faire plaisir et aussi se faire plaisir il ne faut pas le nier...

J'écoute Jorge avec intérêt et une pointe d'amertume, espérant que la cupidité n'est pas vraiment génétique.

— Ta mère a intégré l'université de Harvard pour passer son *Bachelor's degree*. Pendant deux ans, elle a travaillé comme une acharnée sans s'accorder de pause. Puis avec sa compagne de chambre au campus, elle a décidé de faire une virée à New York sur un week-end. Broadway bien sûr, mais aussi la 5e avenue et Herald Square la faisaient rêver. D'après ce qu'elle m'a raconté, c'est en admirant une vitrine d'un magasin de luxe qu'elle a rencontré Jack qui justement en sortait. Un échange de regards, quelques sourires, ont apparemment été suffisants....

Du bout des dents, je ris jaune. Apprendre que le roi Andrews au cœur de pierre ait pu être

attiré par une inconnue, en pleine rue, sans avoir d'informations sur son compte en banque, me paraît surnaturel.

— Moi aussi j'ai du mal à y croire ! rétorque Jorge qui lit encore dans mes pensées. Mais Léonore m'a toujours affirmé qu'entre eux deux, il y a eu un vrai coup de foudre. Je t'avoue que je ne lui ai jamais demandé plus de détails. Toujours est-il qu'elle s'est très vite retrouvée à son bras. Tu sais à quel point ta mère était splendide ? Je pense que Jack l'a plutôt affichée comme un trophée. Il avait dix ans de plus qu'elle, était très courtisé, mais toujours célibataire. Léonore représentait, aux yeux du monde, l'assurance que tout lui réussissait.

Il pousse un profond soupir de désolation.

— Seulement, ta mère a fait l'erreur d'abandonner ses études et, grisée par l'argent, je pense qu'elle ne s'est pas rendu compte qu'elle faisait fausse route.

Bordel ! Mon appétit, qui n'était déjà pas au rendez-vous, s'est carrément volatilisé et, quand Jorge se lève et dépose les assiettes de saumon sur la table, l'odeur du poisson chaud me retourne l'estomac. Néanmoins, je prends sur moi et regagne ma place sur le canapé.

— Donc, c'est quand vous vous êtes rapprochés tous les deux qu'elle a changé d'avis ? intervient Élisabeth toujours aussi curieuse.

— Léonore était consciente depuis longtemps de ne pas avoir trouvé le bonheur dans les bras de Jack. Cependant, j'ai eu beau lui répéter que l'amour pouvait guérir de tous les maux et qu'il avait plus de valeur de tout le reste, elle n'a rien voulu entendre. Sa détermination n'a pas évolué quand elle est tombée enceinte. Bien au contraire. Elle me rabâchait qu'elle avait réussi là où ses parents et ses grands-parents avaient échoué à cause d'une grossesse et elle n'envisageait absolument pas de prendre le même chemin.

— Mais elle n'était pas heureuse, renchérit Élisabeth alors que, la fourchette plantée dans mon poisson, je me demande si mon estomac va accepter une seule bouchée.

— Tu prêches un convaincu. Sauf que je n'ai jamais rencontré une femme plus têtue qu'elle et elle n'a jamais voulu admettre que l'argent ne faisait que contribuer à un bonheur existant, mais qu'en aucun cas il n'en était l'origine.

Le fric et ses dérives. Tout ce qu'Élisabeth m'a déjà dit maintes et maintes fois m'explose à la figure ! Ma mère a sacrifié son bien-être au profit d'une utopie, à cause d'une ambition cupide et démesurée. Je ne veux pas que ce pognon me rende fou moi aussi.

Sans m'en apercevoir, j'ai écrasé le saumon avec ma fourchette et il n'a plus rien d'appétissant. Je repousse mon assiette en marmonnant entre mes dents.

*Tant pis, je n'avais pas très faim.*

Un silence de plus en plus lourd s'installe et, même si Élisabeth tente d'intervenir en complimentant Jorge sur la cuisson du poisson, le cœur n'y est pas. J'ai éliminé une grande partie de l'alcool que j'ai bu, mais les effets secondaires se manifestent : je suis exténué et ma seule envie est d'aller m'allonger. Je donne un coup d'œil discret vers la porte, espérant qu'Élisabeth comprendra, mais c'est Jorge avec son flair impeccable qui intervient le premier :

— Nous devrions aller nous coucher. (Puis il s'adresse directement à Élisabeth.) Tu as cours demain, n'est-ce pas ?

— À 9 heures, mais comme c'est en amphithéâtre, je peux arriver plus tard.

— Pas question ! tonne-t-il avec une autorité que je ne lui connaissais pas. Il va falloir se lever tôt. En conséquence, je propose de te conduire. Thomas et moi prendrons le train de Bordeaux pour rentrer à Paris.

Je fronce les sourcils quand il se lève.

*Pas si vite Jorge ! Ce n'est parce que je te tutoie et que tu m'as fait quelques confidences qu'il faut penser que tu vas commander !*

Bien sûr, il ignore mes grognements et ricane même devant la moue boudeuse d'Élisa. Je pousse un long soupir d'impuissance, car trop fatigué pour rentrer dans une nouvelle discussion, je préfère abdiquer.

Après tout, je voulais aller dormir, non ?

Quelques minutes plus tard, nos valises à la main, nous nous apprêtons à regagner l'étage quand Jorge nous barre le passage, une grande enveloppe dans les mains.

— Tiens ! C'est pour toi. Nous n'avons pas eu l'occasion de revenir sur le sujet ce soir, mais... considère qu'il s'agit d'un cadeau d'anniversaire avant l'heure. Ou plutôt de tous les cadeaux que tes grands-parents n'ont jamais eu la joie de t'offrir.

Je tourne et retourne le papier kraft dans tous les sens, anxieux. La dernière fois que j'ai eu ce genre de truc entre les mains, je n'ai pas apprécié son contenu.

— À l'intérieur, il y a quelques clichés de ta mère et moi ainsi que d'autres de Douglas et Annick. Et, surtout l'adresse d'un notaire pour la donation de cette maison, comme tes grands-parents le souhaitaient. Il ne reste plus qu'à prendre rendez-vous.

Je voudrais pouvoir refuser ce cadeau. Lui rappeler que je suis déjà propriétaire d'un appartement à Bordeaux, que j'en occupe un autre à Paris et que cette bâtisse n'a pas lieu de me revenir. Mais, mes grands-parents et lui ont déployé tellement d'efforts pour la conserver jusqu'à aujourd'hui que, par respect, je m'abstiens et serre le document entre mes doigts.

*Putain, jamais Jack n'aurait fait un quart du centième de ce que Jorge a fait bordel ! Jamais il n'aurait mis ne serait-ce qu'une partie de sa vie entre parenthèses pour moi.*

Jack ! J'inspire et expire pour réguler mon rythme cardiaque qui est en train de faire des siennes alors qu'il n'y a pas un quart d'heure que nous avons clos la discussion. En fait, plus les secondes s'égrènent, moins patienter n'a de sens.

Attendre après les fêtes pour lui mettre mon poing dans sa gueule ? Pour quoi bordel ? Il y a deux décennies qu'il se fout complètement de moi et que la solitude pèse sur mes épaules. Alors, avoir son spectre au-dessus de ma tête pour me pourrir les vacances de Noël pendant qu'il se vautrera dans l'opulence et le luxe sans se préoccuper de mon sort est de l'ordre de l'impossible. Non seulement je ne me sens pas capable de faire comme si de rien n'était tant pendant plusieurs semaines, mais je ne vais pas non plus pouvoir me contenter d'une simple visioconférence pour régler mes comptes.

Élisa passe un bras rassurant dans mon dos, consciente que quelque chose ne va pas.

— Je ne peux pas faire semblant, Jorge ! Tant que je n'aurais pas crevé l'abcès, je ne peux pas. Il faut... il faut que j'y aille. Il faut que je règle cette histoire une bonne fois pour toutes.

Sans le vouloir, je bloque ma respiration, attendant plein d'appréhension la réplique de chacun, et c'est Élisa qui le fait la première :

— Tu veux dire... partir aux États-Unis ? Maintenant ? Seul ? Mais...

Une lueur de panique traverse ses pupilles azur qui vont et viennent de Jorge à moi sans interruption.

— Es-tu certain de vouloir déclarer la guerre à Jack à quelques jours du réveillon ? intervient ce dernier dont le visage exprime soudain une grande inquiétude. Moi, je ne risque plus grand-chose, mais toi... !

— Il l'a déclenchée depuis longtemps. J'ai besoin d'affronter son regard quand je lui cracherai ses années de mensonges. Je veux voir en direct quelle sera sa réaction quand il

comprendra que je sais tout pour maman.

— Tu es conscient du cataclysme que cela va provoquer si tu ne réfléchis pas assez à la manière de le contrer ?

— Tu oublies mes facultés intellectuelles !

Mes deux comparses n'apprécient pas mon humour foireux et soupirent en chœur.

— La colère ne fait pas bon ménage avec la concentration, insiste Jorge sans me quitter des yeux.

— Ruminer non plus !

Il peut insister autant qu'il veut, je ne changerai pas d'avis.

— Dans ce cas, je viens avec toi ! Nous ne serons pas trop de deux face au tsar et sa cour.

*Encore un ordre ?*

Je ris jaune :

— Il est capable de trouver comment te foutre en taule.

— Je mentirais si je t'affirmais être serein. Seulement, je n'ai plus de lien de subordination avec lui et maintenant que tu as un pied au sommet du pouvoir, je peux considérer que ma mission s'achève. J'ai tenu bon pendant des années pour être fidèle aux vœux de ta mère et j'ai dû faire le choix de te laisser souffrir, tout en gardant un œil sur toi malgré tout. Mais cette situation a duré trop longtemps. C'est moi qui ai décidé de te mettre au courant. J'en accepte toutes les conséquences.

Élisa assiste à notre échange sans ouvrir la bouche. Ou plutôt, en la maintenant grande ouverte.

— Comment faites-vous pour ne pas haïr Jack Andrews ? finit-elle par souffler. Pour avoir réussi à travailler toutes ces années à ses côtés en jouant la comédie ?

— Ne te méprends pas. Je le déteste d'avoir reporté toute sa rancœur sur Thomas. Mais, si je reste objectif, pas pour ce qui est arrivé à Léonore. Les responsables de cette tragédie ne sont autres qu'elle et moi et je garderai éternellement une immense culpabilité de ne pas avoir réussi à lui faire entendre raison tant qu'il était encore temps.

Je ne rate pas les larmes qu'il endigue en baissant les yeux vers ses pieds et pose une main sur son épaule. Après toutes ces années dans l'obscurité, il a assez payé ses faiblesses. Quant à Jack, il ne va pas s'en tirer comme ça.

— C'est dur à digérer pour moi aussi, mais de vous deux... la personne qui a la plus grosse responsabilité, c'est... maman. En effet, tu n'as fait que respecter ses volontés. Parce que, sans doute, suivre ton cœur, même contre tes principes, était une évidence. Tu sais... la comparaison est très conne, mais... quand j'ai rencontré Élisa pour la première fois, elle m'a fait croire qu'elle n'était pas célibataire. J'étais un vrai connard avec les femmes, par contre je refusais de sortir avec une femme qui n'était pas libre. Pourtant, cette fois-là, je suis passé outre mes principes. C'est dingue, mais j'aurais pris le risque de partager sans savoir où cela me mènerait. Ces dernières semaines, j'ai fait des choses qui m'auraient paru insensées il y a encore quelques mois. Pour elle. Parce que je l'aime comme un fou. Alors, je peux comprendre que tu n'aies pas voulu aller à l'encontre de maman. Seulement, je pense aussi que votre pire ennemi a été le manque de communication. Elle s'est enfermée dans ses idées. Elle ne t'a pas parlé de son malaise et tu as cru que tout allait bien. Aujourd'hui, il est trop tard pour revenir en arrière et je ne pourrais jamais lui dire à quel point son attitude me déçoit. Par contre, Jack...

Je serre les dents tandis que Jorge pince ses lèvres l'air contrit.

— L'autre responsable, c'est moi, soupire-je de lassitude. Je suis l'élément perturbateur, le

rouage déjà bancal qui a attisé la haine de ce connard et a envoyé maman dans un trou noir.

— Je ne peux pas te laisser dire ça ! s'insurge Jorge en empoignant ma main. J'ai eu le temps de penser à ce qu'aurait été notre avenir si tu n'étais pas venu au monde et... avec le recul, j'ai aujourd'hui la conviction que ça n'aurait rien changé, du moins sur le fond du problème. Léonore n'avait pas cette force de remise en question que tu as toi. Elle n'aurait jamais sacrifié ses rêves de gloire par amour. Mais tu as raison, nous aurions dû communiquer davantage. Peut-être qu'elle n'en serait pas arrivée à cette extrémité.

*... ou peut-être pas !*

L'air de ce hall d'entrée devient très pesant et, alors que mon cerveau cogite toujours sur mon futur entretien avec Jack le maléfique, je réalise que j'ai laissé tomber Élisabeth qui tremble comme une feuille contre moi.

*Putain quel con !*

Je me tourne vers elle, soulève un peu son menton et, du bout des doigts, essuie ses joues mouillées.

— Ma chérie, ne pleure pas. Je vais mettre un terme à ce simulacre. Ça risque d'être tendu, mais je te promets, je te jure même que je serai de retour pour le réveillon chez tes parents. Fais-moi confiance.

— D'accord, soupire-t-elle ses yeux clairs baignés de larmes.

Je la serre contre moi et pose un baiser sur son front. J'ai promis de ne penser qu'à nous et le flash-back sur le passé de ma mère ne fait que me conforter dans mes choix.

— Quant à toi Jorge, je ne t'oblige pas à me suivre. Je suis tout à fait capable de me débrouiller seul.

Avec ou sans lui, je pars pour New York et, il a beau m'avoir proposé son aide sous prétexte qu'il n'a plus aucune raison de se taire, je saurai affronter Jack seul. En effet, depuis que j'ai pris ma décision, ma matière grise travaille sans relâche et j'ai un plan. Alors, si Jorge a changé d'avis et préfère rester en dehors de tout ça, qu'à cela ne tienne. J'irai tout seul !

— Sais-tu que tu es aussi têtue que ta mère ? ricane-t-il en tapotant tendrement mon épaule.

— J'espère que c'est un compliment ?

L'air sarcastique, je plisse les yeux et observe sa réaction. Son visage s'éclaircit et il hoche la tête à plusieurs reprises.

Bordel ! Il l'aimait tellement ! Et malgré toute la souffrance qu'il a endurée à cause d'elle, il l'aime encore. Je n'en reviens pas.

Après plusieurs soupirs, je me décide enfin à bouger et entraîne Élisabeth dans les escaliers. Elle m'a aidé à remonter la pente. À moi maintenant de la rassurer.

À mi-chemin, je m'arrête et me tourne vers Jorge resté en bas des marches.

— Merci, Jorge.

Mon ex-chauffeur, ex-garde du corps, confident, géniteur et indéfectible soutien, est un homme étrange, incernable, mais d'une fidélité incroyable. Je ne suis pas prêt à le considérer comme mon père. En revanche, je suis pressé de voir comment celui qui s'est toujours fait passer pour le mien va réagir à ma visite surprise.

*Jack Andrews ! Nous voilà !*

## Élisa

*Bon sang ! J'ai le nez et les oreilles congelés.*

Mon sac de cours coincé sous mon bras et la tête rentrée dans le col de mon manteau, je trépigne sur les pavés de la place Victoire pour ne pas terminer en glaçon en attendant Justine.

Après la journée cauchemardesque de la veille, elle est la seule à pouvoir me donner l'énergie dont j'ai besoin pour ne pas m'écrouler. Vingt-quatre heures séparent mon euphorie matinale d'hier matin et mon angoisse d'aujourd'hui. Je suis épuisée aussi bien physiquement que psychologiquement et contente que Jorge ait conduit sur le chemin du retour, car j'en aurais été incapable.

Je consulte l'heure sur mon portable et soupire de lassitude. Il est 8 h 55 et elle est en retard. Pourtant dans la nuit, je lui ai envoyé plusieurs textos pour l'informer des événements et, même si je ne suis pas rentrée dans les détails, j'ai essayé de lui retracer les grandes lignes. Du coup, je m'étonne qu'elle ne soit pas arrivée avant moi pour assouvir sa curiosité.

*C'est pas croyable ! Je ne vais pas avoir le temps de lui parler avant le début du cours !*

Je grommelle entre mes dents et, alors que je m'apprête à pénétrer dans le hall, elle crie dans mon dos :

— Désolée, ma belle ! J'ai eu une panne de réveil ce matin.

Elle a encore manqué de discrétion, mais entendre sa voix me met du baume au cœur. Je me fige sur le seuil de la porte et la regarde courir vers moi. Elle a remonté ses cheveux sous un gros bonnet en laine qui cache l'intégralité de ses oreilles et, le col de sa doudoune relevé, je ne reconnais que ses iris bleus, soulignés d'un maquillage léger. Je suis tellement estomaquée que j'en oublie ce pour quoi je l'attendais.

— C'est quoi cet... accoutrement ?

Je manque de m'étouffer et ouvre de grands yeux en pointant du doigt sa tenue.

Un jean ? Des baskets ? Aucune coiffure ?

*Ne me dites pas qu'en une journée Justine Schwartz a décidé de devenir l'ancienne Élisa De Sacco ? Pas ça !*

Mon amie me pousse à l'intérieur avant de refermer la porte. Puis, elle découvre sa tête. Effectivement, sa longue tignasse rousse n'est pas mieux que le reste.

— Antoine m'a invitée chez ses grands-parents hier soir, soupire-t-elle en rassemblant ses mèches rousses dans un élastique. Ce sont des gens plutôt vieille France et, il m'avait demandé de m'habiller très ordinaire pour ne pas les choquer. J'ai trouvé ses fringues au fond de mon placard. C'était parfait pour la soirée. Sauf que.... Bref ! Galipettes intenses et... quand nous nous sommes réveillés, il était 7 h du mat. On n'avait pas prévu de dormir là-bas, merde.

J'éclate de rire devant sa grimace exagérée.

— Ne te marre pas, grogne-t-elle. Je n'avais apporté avec moi ni habit de rechange, ni nécessaire de toilette. J'ai piqué une brosse à dents dans le placard, mais bon...

— Attends, tu portes exactement la même tenue qu'hier ? m'exclamé-je de plus en plus étonnée. Enfin... je veux dire...

— Ah, ça non ! J'ai quand même pris une douche. Et puis Justine Schwartz garde toujours un

string de rechange dans son sac à main. Ça m'a souvent été très utile.

Je me bouche les oreilles et jette un œil inquiet autour de moi. Je devais bien me douter qu'en lui posant ce genre de question, j'aurais droit à une réponse pareille ! Pourvu que personne n'ait entendu.

— Sérieusement Ju, tu n'as aucune délicatesse ! Tu pourrais être plus discrète.

— Je m'en contrefiche !

Elle me tire par le bras jusqu'à une grande colonne sur laquelle elle s'appuie et ouvre la fermeture de son sac.

— Regarde, j'ai le nécessaire avant galipette, commence-t-elle fièrement. Préservatifs, sous-vêtements... et après-galipette... mascara, parfum et même un gel hydroalcoolique. Sans compter une bombe lacrymo pour éloigner les pervers.

Au bord de la panique, je me jette sur sa main.

*Elle ne va quand même pas me sortir ici tout ce qu'elle énumère ?*

— Ju !

Je grogne, mais devant son regard espiègle et son sourire en coin, je pouffe de rire en même temps.

— Tu m'as bien eue !

— J'ai bel et bien tout ce que je t'ai cité, mais tu imagines, si je sors ça ici, on va me prendre pour une nympho. Si ça revient aux oreilles d'Antoine, je ne suis pas certaine qu'il apprécie.

— D'ailleurs il est où ?

Alors que je balaie le hall du regard, Justine pose une main bienveillante sur mon épaule et son sourire s'efface.

— Chez lui. Il n'a pas voulu venir sans s'être changé... lui. Sauf que moi, je ne pouvais pas faire faux bon à ma meilleure amie. Surtout ce matin.

J'avais enterré mes angoisses sous son tourbillon lubrique, mais maintenant qu'elle y refait allusion, mon cœur fait une pirouette et mon estomac se tourne à l'envers. Je pose mon sac au sol et m'assois sur la petite marche à mes pieds.

— C'est un truc de fou, Ju. J'ai encore du mal à réaliser que c'est vrai.

Devant mon soupir d'impuissance, ma meilleure amie s'accroupit et ferme ses mains sur les miennes.

— Comment est-ce que... comment est-ce que Thomas prend tout ça ?

— Il a eu beaucoup plus de mal à digérer le suicide de sa mère que le fait que Jack Andrews ne soit pas son père. Mais il est fort et il a vraiment pris sur lui.

Inutile de lui expliquer que c'est moi qui ai eu l'énergie de porter Thomas à bout de bras pour qu'il évacue son stress et sa peine. Ni même de lui raconter que je l'ai laissé se perdre en moi en pleurant toutes les larmes de son corps.

*Mon Dieu ! J'ai ressenti un tel besoin viscéral chez lui et une telle fragilité que j'en suis encore toute bouleversée.*

— Qu'est-ce qu'il va faire ? Je veux dire...

— Jorge pensait le convaincre d'attendre que Noël soit passé pour mettre les pieds dans le plat avec... son père... enfin avec Jack. Mais... Thomas a décidé de partir pour New York aujourd'hui... avec Jorge. Ils sont donc remontés à Paris en train. Ils passent par les bureaux et ensuite ils prennent le premier vol en partance.

Justine fronce les sourcils.

— Moi, je dis que ce n'est pas une mauvaise idée, rétorque-t-elle du tac au tac. OK, ça ne va

pas être simple et ce n'est pas le moment idéal, mais tu imagines Sexy-man passant les fêtes en se torturant l'esprit ? Rentrer dans le tas est le mieux qu'il puisse faire et puis, deux hommes contre cet énergumène, ça devrait le faire non ?

C'est exactement les arguments que Thomas a avancés. Il a aussi parlé de prison, de plan et, même si, sur le trajet du retour, il a essayé de faire de l'humour pour dédramatiser, il ne m'a pas dit tout ce qu'il comptait faire et il n'empêche que je m'inquiète sérieusement de la réaction du psychorigide Jack Andrews.

— Tu n'as pas tort, soufflé-je, l'esprit ailleurs. Mais...

— J'ai toujours raison, nuance !

Elle me tire la langue pour me dérider et m'offre une de ses plus belles grimaces. Je soupçonne Discrétion zéro d'être une fan de Bozo le clown quelquefois, ce qui n'est pas pour me déplaire. Principalement aujourd'hui.

— Et toi ma belle ? s'inquiète-t-elle en me détaillant de la tête aux pieds. Tu n'as pas l'air très en forme non plus.

— J'ai l'impression d'avoir avalé une enclume et j'ai oublié de dormir, mais ça va aller.

Qui pourrait croire ça ? Je soupire si fort que je n'ai aucune chance de la convaincre.

— Alors, je vais trouver un moyen de te faire penser à autre chose ! Cet après-midi, il faut que j'aille faire mes courses de Noël. J'ai une tonne de cadeaux à acheter. Tu m'accompagnes ?

Plutôt deux fois qu'une ! Il faut absolument que je m'occupe l'esprit si je ne veux pas mourir d'angoisse.

— Pourquoi pas ? Je n'ai même pas réfléchi aux cadeaux encore, mince.

— J'ai pensé à un truc pour Thomas et Antoine. Je vais te montrer, je suis certaine que nos hommes vont a-do-rer.

Je crache un léger rire quand elle joue des sourcils, puis je reporte mon attention vers la porte de l'amphithéâtre.

— On verra ça tout à l'heure, grogné-je. En attendant, quand faut y aller, faut y aller !

Même si je n'ai pas envie d'aller en cours, nous sommes trop à la bourre pour continuer cette discussion maintenant.

Je me lève et, avec la lenteur d'un escargot, j'avance vers l'entrée de la salle. Mais très vite, je remarque que Justine ne me suit pas. Étonnée, je tourne sur moi-même. Elle est toujours plantée au milieu du grand hall et tord sa bouche dans tous les sens. Quand elle fait cet air-là, c'est qu'elle a une idée derrière la tête et je me demande si j'ai envie de la connaître.

— On est en amphi, explique-t-elle calmement. Personne ne remarquera notre absence. Et puis, Antoine ne va pas tarder à arriver. Il se fera un plaisir de nous filer ses notes.

Mon sourire s'élargit. Tout compte fait, son idée est géniale. Je vais exploiter cette sortie pour faire d'une pierre... trois coups : profiter de Justine puisque c'est ma dernière semaine ici, me changer les idées, et trouver moi aussi quoi offrir pour Noël.

— Extra ! m'exclamé-je soudain pleine d'entrain. Pour tout te dire, si les hommes n'avaient pas autant insisté pour me raccompagner ce matin, j'aurais bien séché les premières heures.

— Pour aller t'enfermer avec Sam ? grogne-t-elle d'un ton accusateur.

— Il est beaucoup trop seul depuis quelque temps.

J'échappe un léger soupir de culpabilité, espérant que mon félin préféré n'est pas rancunier. Après tous ces mois passés à me donner son amour, il ne mérite pas que je l'abandonne comme je le fais en ce moment.

— Ne t'inquiète pas pour lui, il se porte à merveille ! Hier, Antoine et moi nous sommes

rendus chez toi avant d'aller chez ses grands-parents et Monsieur nous a snobés du haut de son arbre, genre « vous dérangez le pacha ». Il ne souffre pas du tout de solitude.

Elle ricane, puis extrait son téléphone de la poche de sa doudoune.

— Tu vas voir ! reprend-elle fièrement, Justine Schwartz est indétronable pour remonter le moral des troupes. Bien supérieure à Sam ! J'envoie juste un SMS à Antoine pour le prévenir et on y va.

Ma meilleure amie ne serait pas ma meilleure amie si, depuis notre première rencontre, elle n'avait pas le don de tourner en dérision les situations les plus oppressantes pour m'aider à avancer.

— Tu comptes aller en ville habillée comme ça ? m'étonné-je alors qu'elle ajuste son gros bonnet sur son crâne.

— Au point où j'en suis ! Au moins, je ne risquerais pas de me faire draguer !

Elle m'entraîne dans son éclat de rire et, quelques minutes plus tard, nous sommes dans la rue Sainte-Catherine. Elle, dans une tenue que l'ancienne Élisabeth aurait pu porter sans se poser de questions. Moi en robe et collant, sous un joli manteau cintré. Le monde à l'envers quoi !

*De toute façon, tout tourne de travers si vite ces derniers temps !*

Ma fichue conscience, avec laquelle je pensais m'être enfin mis d'accord, refait des siennes et je n'aime pas ça. D'autant qu'il fait si froid que j'en viens à regretter de ne pas avoir adopté moi aussi un bon vieux jean.

Bien décidée à me concentrer sur les fêtes qui approchent pour les heures à venir, je secoue la tête et me plante devant la vitrine d'une parfumerie qui me fait de l'œil.

— On commence par-là ? lancé-je à mon amie. Ce n'est pas très original. Mais je connais les goûts de Camille et de ma mère et je suis certaine de ne pas me tromper.

Justine accepte de bon cœur comme toujours. Très vite, je trouve mon bonheur et commence à flâner un peu dans la rue piétonne. J'admire les magnifiques décorations de Noël, mais la consommatrice compulsive qui m'accompagne ne compte pas rêvasser. Après un stand à bijoux, j'ai le droit à une boutique de vêtements, une autre de sacs à main, puis des chocolats...

— Tu as gagné au Loto ou quoi ? gloussé-je, l'œil rivé sur ses bras qui croulent sous les paquets.

En même temps que je parle, je me fige au milieu de la rue et plaque la main sur ma bouche sous le regard interrogateur de Justine.

*Waouh ! J'ai vraiment dit ça pour rigoler ? Sans arrière-pensées ? Et sans retenir mes larmes ?*

Ce n'est donc pas qu'une illusion. Les effets toxiques de Grégoire ont réellement disparu de ma fichue boîte crânienne ! Malgré le froid qui mord mes joues, j'ai envie d'entamer une danse de la joie devant tout le monde tellement je suis soulagée. Le sexe, l'alcool, le jeu. Plus aucun souvenir de Greg ne me fait peur.

— Je suis guérie !

Une nouvelle phrase sort de ma bouche contre mon gré et cette fois, ma meilleure amie éclate de rire.

— Il y a un bon moment que je suis au courant. Sexy-man connaît un traitement apparemment ultra-efficace sur les cas les plus désespérés. Tu pourras me donner sa technique ?

— Tu n'en as pas besoin.

— Mesure préventive.

Quand elle me lance un clin d'œil espiègle, je lui tape sur l'épaule.

— C'est ça, à d'autres ! Allez, avance ! Je te rappelle que tu dois me montrer ce super cadeau pour Thomas et Antoine.

— C'est « the idea »<sup>[27]</sup> et tes parents n'y verront que du feu ! poursuit-elle toujours aussi peu discrète. Comme les miens d'ailleurs.

Justine se remet à marcher et j'ai beau essayer de lui tirer les vers du nez, elle ignore toutes mes questions en gloussant. Au bout de l'immense rue piétonne, nous empruntons une première rue transversale, puis une seconde et je commence à m'inquiéter, car nous nous enfonçons dans un quartier beaucoup moins cossu.

*Qu'est-ce qu'elle manigance ?*

Ayant abandonné l'idée de la faire parler, je râle entre mes dents jusqu'à ce qu'elle s'immobilise devant une vitrine de lingerie en dentelle.

— Je confirme, tu es vraiment guérie.

— Hein ?

— Si tu grognes, c'est que tout roule.

Je hausse les épaules.

Contrairement à ce que je lui laisse croire, tout ne va pas bien. Je suis morte d'inquiétude et mes doigts ne quittent pas mon téléphone dans la poche de mon manteau, au cas où Thomas donnerait de ses nouvelles. Noël est dans dix jours et je me demande combien de temps il va s'absenter et comment va se passer cette dangereuse rencontre.

Je me mords la langue pour ne pas sortir une nouvelle phrase débile qui pourrait mettre la puce à l'oreille de Discrétion Zéro sur mon état de panique intérieure, puis je me force à me reconcentrer sur l'objet de notre balade : les cadeaux et, plus précisément ceux de nos deux sexy-men.

Je jette un coup d'œil à la devanture que Justine admire fièrement. Je ne suis pas aussi enthousiaste qu'elle. En fait, je suis même un peu déçue, car aguicher Thomas avec des dessous affriolants aurait pu être une super idée, si je n'en avais pas déjà fait l'expérience au Cripton. D'ailleurs testée et approuvée !

Malgré tout, j'affiche un léger sourire pour ne pas la vexer quand, tout à coup, je suis attirée par les inscriptions au bas de la vitrine et, d'un coup, je manque de m'étouffer.

— Tu te moques de moi ? m'écrié-je, les yeux exorbités.

— Pas du tout !

Justine gonfle la poitrine alors que je suis figée au milieu du trottoir. Je n'ose même pas bouger le petit doigt de peur qu'un passant nous observe et j'ai soudain très chaud malgré le froid glacial.

*Un sex-shop ! Sans déconner ! Justine va me faire rentrer là-dedans ? Oh, mon Dieu !*

À quel moment ai-je pensé que Miss Godiche était six pieds sous terre et que les trous de souris ne me seraient plus d'aucune utilité ?

À cet instant précis, j'en veux un. Un énorme ! Pour y plonger la tête la première... Non sans avoir d'abord étranglé Discrétion Zéro avant.

— Le Kama Sutra pour mon anniversaire et maintenant... ça ! Je te rappelle que je fête Noël chez mes parents !

— Pour le bouquin, je te signale que c'est toi qui m'en as parlé la première. Et puis là, j'ai tout prévu !

Je regarde encore une fois la devanture et soupire de désespoir.

Ma conscience a abandonné l'idée de me contredire, mais mon ventre, lui, a décidé de prendre le relais et se met à crépiter d'impatience et de curiosité.

Effectivement, question sexe, je suis guérie, et je me demande même si je ne dois pas m'inquiéter d'être excitée par l'idée de Justine.

## Thomas

En appui sur la barre transversale de l'ascenseur et les yeux fermés, je souffle par à-coups, comme un boxeur qui se prépare à rentrer sur le ring. Sauf que moi, je m'entraîne à garder mon self-control pour ma future confrontation avec celui qui s'est fait passer pour mon père aux yeux du monde. J'ai encore un énorme travail à faire sur moi-même et il ne me reste que quelques heures pour être totalement opérationnel, mais je vais y arriver. Non seulement j'ai l'ambition de mettre Jack à terre psychologiquement, mais j'ai aussi la ferme intention d'être pire que lui et de lui faire regretter d'avoir insisté pour que je devienne ainsi. Intransigeant, sans aucun scrupule et sans état d'âme.

Les portes de la cabine s'ouvrent sur le couloir d'Andrews Corporation et je me dirige d'un pas décidé vers le bureau de Liv.

— Thomas ! s'exclame-t-elle alors que je me plante au milieu de la pièce. Où étais-tu ? Je commençais à m'inquiéter. Tu es parti comme un voleur hier, sans me donner d'instructions et je t'ai laissé plusieurs messages, mais tu n'as pas répondu.

— Je sais. Je n'ai pas le temps de m'occuper des affaires courantes pour le moment et j'ai besoin de toi tout de suite.

Le visage de ma collaboratrice s'assombrit et elle fronce les sourcils avec un air moralisateur que je déteste. Avant même qu'elle n'ouvre la bouche, je préfère couper court à ses allégations mentales :

— Je n'ai pas rompu une nouvelle fois avec Éliisa si c'est ce qui t'inquiète et son futur déménagement est toujours d'actualité.

— OK ! Alors, vas-y ! Qu'est-ce que je peux faire pour toi ?

— Demande à préparer le jet. Je veux qu'il soit prêt à décoller pour New York dès que possible !

Liv écarquille ses grands yeux clairs comme jamais.

— Le jet ? Mais tu détestes le prendre !

— J'ai cru comprendre qu'il était resté ici, non ? Tu m'as bien dit que Jack était rentré à New York via une compagnie aérienne ?

— Oui. Il a précisé que le jet ne lui serait plus d'aucune utilité. Mais enfin, pourquoi es-tu si pressé de partir ? Ton père a des soucis de santé ?

— Effectivement, il est malade, mais ce n'est pas le problème du jour. Je t'expliquerai à mon retour. Arrange-toi pour que nous ayons décollé dans moins de deux heures.

— Nous ?

— Jorge et moi.

— Mais...

— Ce n'est pas le moment ! J'ai un contentieux à régler avec mon... avec Jack et, ce départ est d'une urgence absolue.

— Un conflit avec lui ? ricane-t-elle, sarcastique. Rien de bien neuf jusque-là.

Ses yeux braqués sur moi, elle a l'air vexée et je regrette aussitôt d'avoir été si dur. Je me laisse tomber sur le siège libre derrière moi et pousse un soupir si long que je n'ai plus d'air dans

mes poumons.

— OK ! Je te raconte...

Sans m'attarder sur les détails, je lui explique pourquoi j'ai quitté précipitamment les locaux la veille et comment ma soirée a viré au cauchemar. Je mets à rude épreuve mon sang-froid, mais je tiens bon et réussis même à ironiser sur les différents « merde alors » qu'elle prononce chaque fois que je me tais pour reprendre ma respiration.

— Donc, tu comprends mieux pourquoi il est vital que je me rende à New York sur-le-champ, terminé-je en me levant. Je compte sur tes charmes pour faire en sorte que le pilote ne prévienne pas le siège de notre arrivée.

— Je... oui... Oh la vache ! bégaie-t-elle, sous le choc. Jorge ! Oh, merde alors ! ... Euh... Tu... tu as besoin d'autre chose ?

Regonflé à bloc par cette petite séance de psychanalyse, j'aimante mes paumes à son bureau. Je m'attendais à cette question, et j'ai tout prévu.

— Oui ! Tout d'abord, à la suite de son licenciement, Jorge a dû déposer un carton à l'accueil. Il contient l'intégralité de ses costumes. Arrange-toi pour voir ce qu'il en est advenu et dès que tu le récupères, monte-le dans mon appartement. J'y serai.

— D'accord.

— Ensuite, contacte un déménageur qui accepte de travailler entre le 26 et le 31 décembre. Je te fais confiance pour que tu sois convaincante là aussi. C'est la dernière semaine avant la reprise des cours et plus tôt Élixa aura pris ses marques chez moi, mieux ce sera. D'ailleurs...

J'extrai une note de la poche de mon pantalon et la fais glisser sur son bureau.

—... Je te laisse son numéro de téléphone. Dès que tu as plus d'infos, appelle-la directement. Elle est au courant.

— D'accord.

— Encore un dernier point. Envoie un bouquet de fleurs à l'adresse que je t'ai notée en dessous. Il s'agit de Saskia... celle qui...

— Oui, je sais de qui il s'agit. Je te rappelle que tu m'en as déjà parlé. D'ailleurs, j'allais revenir sur le sujet, car elle est passée au bureau ce matin.

— Oh, merde !

Un début d'angoisse me donne des palpitations.

— Non ! Pas d'inquiétude. Visiblement, tu n'as pas regardé tes messages. Je lui ai fait comprendre que j'étais au courant et elle a fini par me lâcher qu'elle venait juste pour s'assurer de la destruction de la vidéo. Elle a aussi précisé qu'elle... qu'elle ne t'en voulait pas. Sans rire, je me demande ce que tu fais aux femmes pour qu'elles soient si indulgentes avec toi.

Malgré la colère qui gronde au fond de mes tripes, j'arrive à rire un peu.

— C'est pas toi qui m'as dit hier que les histoires de cul d'un mec ne te branchaient pas ?

— Ouais, tout compte fait, je préfère rester dans le flou.

— Trêve de plaisanterie, fais quand même livrer une douzaine de roses blanches à son adresse. Avec un gentil mot d'excuse du genre : « Je te souhaite le meilleur dans ta vie de famille à venir ».

— Des roses blanches ? s'étonne-t-elle.

— Elles signifient la paix. Entre autres.

— Oh ! D'accord.

À bien y réfléchir, je me fiche de quelles fleurs seront envoyées à Saskia. Puisque celle-ci à l'air de m'avoir pardonné, j'ai beaucoup plus important à m'occuper que de m'attarder sur ce

détail insignifiant. Je me redresse et, par habitude, consulte mon portable.

— Je remonte dans mon appartement. Appelle-moi quand tu connaîtras l'heure exacte du décollage.

Satisfait que tout soit planifié, je m'apprête à quitter la pièce quand Liv se met à froncer les sourcils. Elle fait le tour de son bureau et cale les mains sur ses hanches. Je n'aime pas ça.

— J'ai oublié un truc ?

— Nous sommes mardi. Je comprends très bien que ce voyage à New York soit un impératif. Alors, je viendrais travailler la semaine prochaine. Virginie et moi avons prévu de passer le réveillon de Noël chez mon père. Il n'y a qu'une heure d'avion pour se rendre à Londres. Ce n'est pas la mort si nous arrivons au dernier moment. Je prendrai mes vacances plus tard.

— Je vais tout faire pour être de retour ce week-end.

— Tu n'as aucune certitude, Jack est imprévisible. Prends le temps qu'il te faudra. Tu peux compter sur moi pour l'intendance ici.

Je n'ai pas eu la chance d'avoir la famille idéale, mais j'ai au moins réussi à m'entourer de femmes extraordinaires.

— Tu es...

— Formidable, murmure-t-elle à mon oreille en ricanant.

— Si je n'étais pas aussi amoureux, je t'embrasserais.

— J'espère bien que non ! grimace-t-elle. Il ne manquerait plus que tu essaies de me rouler une pelle. Beurk ! Allez, file ! On se voit tout à l'heure.

Un demi-sourire au coin des lèvres, je quitte le bureau et regagne mon appartement. Aussitôt, je confirme à Jorge notre départ imminent et, en attendant son arrivée, je me sers un whisky et m'écroule sur mon canapé.

— À la tienne, Jack !

Je lève mon verre devant l'homme invisible et déguste plusieurs gorgées d'affilée, fier de la jolie surprise que je lui prépare. Puis, je m'empare de mon téléphone et compose le numéro de Tina, dernier point à régler avant mon départ précipité. J'aurais aimé me déplacer jusqu'à chez elle pour la mettre au courant de tout ce merdier, mais je manque de temps. Elle décroche à la première sonnerie.

— Mon chéri ! Ce que je suis contente que tu m'appelles ! Olga est avec moi. Elle me donne un coup de main pour la déco de l'appart et, justement, nous étions en train de parler de toi. Alors ? Cette fin de soirée après le défilé ?

— On en parlera une autre fois, je suis pressé.

— Qu'est-ce qui se passe encore ? Un nouveau problème avec Élisabeth ?

— Non ! Avec mon père.

J'avais déjà du mal à prononcer ce mot avant, mais maintenant il me donne envie de gerber.

Devant mes soupirs à répétition, Tina s'affole :

— C'est grave ? Il vous a causé d'autres ennuis ?

Je bois une autre gorgée de whisky et bascule la tête en arrière, conscient que bon gré mal gré, je ne vais pas couper à une deuxième séance de psychanalyse.

Les paupières closes, je ressors les mêmes explications que celles données à Liv quelques dizaines de minutes plus tôt et serre les dents pour ne montrer aucun signe de faiblesse. Je débite toute l'histoire sans bafouiller et sans laisser à Tina le temps d'intervenir. Mes efforts paient puisqu'elle reste muette jusqu'à la fin de mon discours.

Aucun doute, je suis prêt à m'opposer au Diable.

— Je suis choquée, s'exclame-t-elle la voix étranglée. Je ne connais ni Jorge, ni ton...

Je rouvre les yeux et l'arrête aussi sec :

— À partir d'aujourd'hui, je ne veux plus jamais entendre dire que ce connard est mon père !

— Désolée. Je... je ne connais donc, ni Jorge, ni... Jack... mais c'est invraisemblable. Tu envisages de faire quoi exactement ?

— Puisqu'il n'y a que le fric qui compte à ses yeux, je vais lui montrer que je suis un joueur hors pair. Je ne vais pas juste égratigner sa suffisance, je vais l'écraser sans remords.

Tina bougonne et j'en profite pour hydrater ma gorge un peu sèche avant de poursuivre :

— Ne t'inquiète pas pour moi. Je suis un adversaire de taille et avec ce que je lui réserve, il ne se relèvera pas. Je te tiens au courant quand je rentre.

Son long soupir de résignation traverse le combiné et alors que je m'apprête à raccrocher, je me souviens de la seconde raison de mon appel.

*À force de ne parler que de moi, j'en oublie complètement les autres ! Merde !*

— J'ai quand même une super nouvelle à t'annoncer. J'ai obtenu à Nicolas un rendez-vous pour un entretien d'embauche avec le groupe P.L.M. Liv, ma collaboratrice, est la fille du P.D.G. Cette entreprise possède plusieurs restos haut de gamme à Paris...

— Punaise, Thomas ! crie-t-elle d'excitation. C'est inespéré ! Tu... en as parlé à Nico ?

— Je n'en ai pas eu le temps. Je te laisse le faire. Je t'envoie toutes les infos par SMS.

— Je t'aime.

— Je sais, mais contente-toi de le dire à ton amoureux.

— Je le fais tous les jours.

— Alors, continue. Et n'oublie jamais que rien n'est acquis. Je t'appelle quand je rentre.

— Merci pour tout, mon chéri. Je croise les doigts pour toi.

Cette fois, je raccroche et bois le reste de mon whisky en repensant à ma mère qui a couru après le bonheur sans jamais réussir à l'attraper. D'un côté, je lui en veux d'avoir baissé les bras, de m'avoir abandonné aux mains du roi des cons. D'un autre, même si elle a commis un tas d'erreurs, je suis comme Jorge et je l'aime toujours autant.

Une douleur sourde se loge au creux de mon estomac.

*Putain ! Malgré son absence, ma mère aurait le pouvoir de me faire perdre pied.*

Je fixe mon téléphone. L'index tendu au-dessus de l'écran, je crève d'envie de composer le numéro d'Élisa et d'entendre sa voix. Mais, je crains que cet appel soit pire que le vide que je ressens depuis que je l'ai quittée ce matin. Pour mon bien et pour le sien, je lui envoie un message.

[Sur le départ.

Très bientôt, il n'y aura plus que nous.

Je t'aime.]

[Forever.]

Un seul mot et mon cœur se met à danser le rock'n'roll.

*Comment est-il possible d'être amoureux à ce point quand on est resté aussi longtemps à se moquer de l'amour ?*

Après plusieurs minutes à profiter de ce sentiment qui me rend si léger et si fort à la fois, je regarde mon verre vide posé sur la table et je culpabilise.

Pourquoi faut-il que je picole autant sans déconner ? Une contrariété, un brin d'agacement, et hop ! Je me jette sur une bouteille comme la pitié sur le monde. Je ne peux pas faire comme la plupart des gens et me contenter de boire de temps en temps pour le plaisir ?

Bordel ! Je refuse de devenir un jour comme Grégoire et de réaliser que les vapeurs d'alcool ont fini par contrôler mon cerveau trop imbibé pour faire ressortir ce qu'il y a de plus sombre en moi.

Les nerfs à fleur de peau et gagné maintenant par la colère, je me lève, saisis mon verre et le balance violemment dans l'évier en grognant contre moi-même.

*Élisa ne cesse de me répéter que je ne suis pas comme lui. Merde ! L'alcool, c'est terminé.*

Les mains cramponnées au plan de travail de la cuisine, j'inspire, expire, comme je l'ai fait dans l'ascenseur, pour retrouver mon sang-froid, quand j'entends frapper à la porte.

— Entrez !

J'ai mis toute mon énergie pour ne pas crier et je me force même à sourire devant Jorge et Liv qui entrent en même temps. Je n'ai pas l'intention de leur montrer que je ne vais pas si bien que ça. Ils tiennent à deux un gros carton et font quelques pas vers l'intérieur avant de le poser directement à leurs pieds.

— Nous nous sommes retrouvés dans l'ascenseur, précise ma collaboratrice un peu essoufflée. Une aubaine pour moi. Je ne pensais pas qu'un tas de fringues pouvait être aussi lourd que ça.

Elle traverse le salon et me glisse une feuille entre les mains.

— Bon alors, pour le jet, tout est prêt. Vous pourrez décoller d'ici deux heures environ. Impossible de faire plus vite. Sinon, je t'ai listé les informations dont tu pourrais avoir besoin sur place : dans un premier temps, je vous ai réservé deux chambres à l'Alcazar ; je t'ai noté l'adresse et le numéro de téléphone. Je vous ai aussi déniché un chauffeur indépendant à disposition ; je t'ai indiqué son portable. Il vous attendra à l'aéroport. Aucun risque de fuite auprès de ton père.

— Jack ! corrigé-je entre mes dents. S'il te plaît, Liv, arrange-toi pour que je ne t'entende plus jamais l'appeler autrement que Jack !

Je ronchonne, tout en consultant le document. Cette fille est une perle, elle a pensé au moindre détail.

— Désolée... Donc, je disais, j'ai fait appel à une société privée spécialisée dans les missions en sous-marin et Jack n'a aucun moyen de l'apprendre. Quant au pilote, j'ai usé mes talents de persuasion, il restera donc muet comme une tombe lui aussi.

— Et... quels sont-ils puisque tu ne pratiques pas le « roulage de pelle » avec un homme. C'est bien ce que tu m'as dit tout à l'heure ?

J'ironise pour me détendre et j'ai le droit à un bon coup de pied dans le tibia en guise de réponse.

— Idiot ! Quand les hommes pensent avec leur bite, les femmes le font avec leur cerveau. Tu sais ça ?

— Tu lui as filé du pognon pour qu'il la ferme ?

Elle hoche la tête avec fierté et je roule mes yeux vers le plafond. Impossible de faire un pas ici sans entendre parler d'intérêt financier.

— Tu sais très bien que l'argent mène le monde, intervient Jorge sarcastique, alors qu'il fouille dans son carton. Allez celui-ci ira parfaitement !

Il en sort une housse accrochée à un cintre et j'esquisse un léger sourire en coin. Si je me suis

souvent moqué de ses tenues toutes identiques, je ne suis pas mécontent qu'il en renfile une pour l'occasion. Son jogging d'hier, tout comme son pantalon en velours côtelé d'aujourd'hui, sont vraiment immondes.

— Parfait ! terminé-je en glissant le récapitulatif de Liv dans la poche de ma veste. Puisque tout est réglé et que nous avons un peu de temps devant nous, j'ai quelque chose d'important à vous dire.

Fidèle à lui-même, Jorge prend le temps de poser ses vêtements sur le dossier d'une chaise avant de s'installer sur le canapé, tandis que ma collaboratrice fait la moue pendant plusieurs secondes avant de s'asseoir elle aussi.

— À quel sujet ? s'enquiert-elle la première, l'air un peu inquiet.

Un œil en biais dirigé vers la bouteille posée sur l'égouttoir, je me mords les lèvres. Je suis loin d'être détendu et ce que je m'apprête à leur dire est d'une importance capitale dans la suite des événements. Je n'ai eu que ma courte nuit et le trajet en train pour y réfléchir, alors, je croise les doigts pour ne pas me tromper.

— C'est au sujet de la société ou plus exactement de son avenir.

— C'est-à-dire ? insiste-t-elle en écarquillant ses yeux clairs.

Mon stress monte et une boule se loge au fond de ma trachée.

*OK ! L'alcool c'est terminé, sauf pour le plaisir, mais je n'ai rien promis pour la clope ?*

Aussitôt, je fourre la main dans la poche intérieure de ma veste et en sors le paquet sur lequel je me suis acharné hier. Il est tout écrasé, mais une cigarette semble avoir échappé au massacre. Je m'en empare et l'allume aussi sec avant d'aller me planter devant l'aquarium et de me concentrer sur les poissons qui dansent à l'intérieur.

*Paraît-il que l'effet peut être apaisant ...*

Je tire une première bouffée, puis une seconde dans la foulée. À la troisième, mon cerveau est assez intoxiqué pour refuser de réfléchir. Je me retourne et aspire encore une fois le poison salvateur serré entre mes doigts avant de parvenir à articuler :

— Comme vous le savez, j'ai un plan pour me venger de Jack, commencé-je la voix un peu chevrotante. Seulement, j'ai besoin de ton avis Liv et de ton approbation Jorge.

Les yeux ancrés à la table basse, je prie pour obtenir leur accord à tous les deux.

## Thomas

Le ronflement du moteur de la berline est le seul bruit qui parvient à mes oreilles, le chauffeur new-yorkais qui conduit n'a pas dit un mot depuis qu'il nous a demandé confirmation de notre destination. Jorge, assis à ma droite, est muré dans le silence lui aussi. En effet, ce matin, je l'ai briefé pour qu'il n'intervienne devant Jack qu'en cas de force majeure, lui faisant promettre de me laisser régler cette histoire à ma manière. Il a longtemps hésité. Puis, lorsque je lui ai envoyé dans les dents qu'après toutes ces années de silence, il me devait bien ça, il s'est renfrogné et n'a plus sorti un mot.

De toute façon, même si, au départ, je n'avais pas l'intention d'être aussi incisif avec lui, maintenant, je ne me soucie plus ni de son mutisme ni de l'avoir peut-être blessé. Les yeux rivés à travers la vitre, j'ai d'autres angoisses : mes souvenirs. Je regarde défiler, avec amertume et nostalgie, les rues de cette « grosse pomme » où j'ai passé une partie de mon enfance. Un trottoir, une façade d'immeuble. Je repense aux endroits dont ma mère me parlait et où elle dépensait des fortunes en bijoux et vêtements. Je l'entends me raconter ses après-midis entre amies avec des femmes sans doute aussi esseulées qu'elle. Avec le recul, mon analyse est dure à avaler : à huit ou neuf ans, un enfant, même surdoué, doit pouvoir rêver, s'amuser et profiter de la naïveté due à son âge. Ni Jack ni elle, ne me l'ont permis. Lentement, mais sûrement, ils m'ont conduit à devenir cet adolescent à la soif de réussite, qui brûlait la vie par les deux bouts pour rattraper, inconsciemment, le temps perdu. Pourtant, autant j'ai la conviction que Jack me méprise, autant je suis certain que ma mère m'aimait, tout comme elle aimait Jorge. C'est horrible de penser que l'on peut aimer à en mourir. Mais c'est encore pire d'imaginer pouvoir « mal aimer » au point de vouloir en finir.

Quand notre voiture s'engage dans Manhattan où mon père a implanté ses bureaux, j'ordonne à mon cerveau d'arrêter de ressasser le passé et consulte l'heure sur mon téléphone. Il est 9 heures du matin. Jorge et moi sommes arrivés hier en fin de soirée. Malheureusement, il n'était plus l'heure pour envisager de faire une visite surprise au roi Andrews et nous étions trop crevés. Du coup, j'ai gambé toute la nuit dans ma chambre à l'Alcazar et je suis prêt comme jamais à affronter le Diable. Impatient. Stressé. Mais prêt.

Quelques minutes plus tard, je pousse avec fermeté et détermination la grande porte vitrée du siège d'Andrews Corp., suivi de près par Jorge qui affiche son masque d'invulnérabilité.

L'intérieur des bureaux a beaucoup changé depuis la dernière fois où j'y ai mis les pieds, c'est-à-dire, depuis une bonne dizaine d'années. Les plantes vertes qui donnaient une âme au grand hall ont été retirées. De chaque côté, des cloisons ont été abattues et remplacées par des murs de verre au travers desquels j'aperçois des employés, casque sur les oreilles, concentrés sur leur communication téléphonique.

C'est vide. Impersonnel et froid. À l'image de Jack Andrews.

— La standardiste a encore été remplacée, remarque Jorge qui a décidé de se resservir de ses cordes vocales. Je ne la connais pas, nous allons devoir nous annoncer pour éviter que la sécurité nous tombe dessus.

J'observe cette petite brune qui ne doit pas avoir plus de vingt-cinq ans et, tout en avançant

dans sa direction, je lui sers mon plus beau sourire. Faire du charme, ça me connaît. Alors, je ne devrais pas avoir beaucoup de mal à la mettre dans ma poche.

— Bonjour jolie demoiselle ! Thomas Andrews.

— Je sais, rétorque-t-elle avec beaucoup d'assurance. Votre photo est affichée sur le tableau des dirigeants à chaque étage de cet immeuble.

Mon étonnement ne dure pas plus d'une demi-seconde, car je me force à rester concentré sur la raison de ma présence ici : ma future confrontation avec mon ex-père, qui n'en a jamais été un.

— Ravi de faire votre connaissance Mademoiselle... Ne m'annoncez pas à Kristen, il y a longtemps que je ne l'ai pas vue et j'aimerais lui faire une surprise.

— Comme vous voudrez, Monsieur.

— Thomas ! Pour moi, ce sera Thomas.

Quelques œillades plus tard, Jorge et moi prenons l'ascenseur jusqu'au dernier étage. Code pour y accéder. Caméra dans la cabine. Avec tout ça, je comprends encore moins pourquoi il n'avait rien prévu de semblable pour les bureaux français.

Dès l'ouverture des portes de la cabine, nous tombons sur un molosse qui, dans un premier temps, nous barre la route. Puis, sans doute grâce aux fameux organigrammes dont l'hôtesse d'accueil m'a parlé, il fait un pas en arrière.

— Désolé Monsieur Andrews, répond-il d'une voix blanche. Personne ne m'avait prévenu de votre arrivée.

Je pose une main ferme sur son épaule pour qu'il arrête de se confondre en excuse. Je reconnais dans son attitude la domination qu'exerce Jack sur ses employés, il les a transformés en clones, tous aussi dociles les uns que les autres. Seulement, maintenant que j'ai mis à jour la faille capable d'en terminer avec la psychorigidité de celui qui se prend pour le roi du monde, je me sens moi aussi assez puissant pour faire cesser ce manège.

— Quel est votre prénom ?

— Tyler.

— Alors Tyler, sachez que Jack Andrews n'est pas Dieu et que je suis encore moins Jésus. Quant à vous, vous n'êtes pas non plus un de mes apôtres. Il est donc inutile de me faire toutes ces courbettes.

Rien de tel que l'ironie pour me détendre un peu avant l'apocalypse qui s'annonce.

— Très bien, Monsieur.

Il bégaie d'étonnement et je jette un regard en coin vers Jorge. Derrière ses yeux un peu plissés, j'arrive à décoder un début de satisfaction et, même si je suis toujours aussi tendu qu'une arbalète, je me retiens de sourire.

— Savez-vous si mon père est seul ? demandé-je en constatant que le bureau de Kristen, ouvert sur le couloir, est vide.

— Hormis sa secrétaire, personne n'est monté ici depuis mon arrivée.

— Où est-elle ?

— Dans la salle des archives. Elle y est entrée il y a quelques minutes.

— Pouvez-vous faire en sorte que nous ne soyons pas dérangés ?

— Évidemment.

Je donne une tape sur l'épaule de Tyler en signe de remerciement et m'apprête à poursuivre mon chemin quand une silhouette apparaît dans le couloir.

Kristen porte désormais de petites lunettes rondes, mais contrairement à tout ce que j'ai pu voir ici depuis mon arrivée, elle, elle n'a pas beaucoup changé. Tout comme Jorge, elle se

complaît à revêtir la même tenue depuis des lustres, jupe droite et chemisier, et à porter le même chignon au sommet de son crâne.

— Monsieur Andrews ! s'exclame-t-elle en s'avançant vers nous à petits pas serrés. Votre venue n'était pas annoncée !

Sa voix grinçante agace mes tympanes et, comme avant, me porte sur les nerfs.

*Putain ! Mais sérieusement, le disque est rayé chez Andrews Corp. ou quoi ?*

— Pourquoi ? Il faut que je vous envoie un fax pour avoir le droit de me pointer ici ? Les surprises sont interdites ?

Devant mon cynisme, la secrétaire particulière de mon pseudo-père se raidit. Bien sûr, je sais que les visites inopinées ne sont pas tolérées et que cette femme craint juste de se faire taper sur les doigts, mais après tout, elle fait partie des meubles ici et elle est habituée à l'autorité et au mépris alors, un peu plus un peu moins...

*Je m'excuserai plus tard.*

La bouche pincée, Kristen s'avance vers le grand comptoir qui sépare son bureau du couloir et, quand elle s'apprête à décrocher son téléphone, je me précipite sur elle et écrase ma main sur la sienne.

— Soyez gentille de retourner vaquer à vos occupations et faites comme si vous n'aviez pas remarqué mon arrivée.

— Mais...

Incrédule, elle se tourne vers Jorge qui la rassure d'un signe de la tête, puis vers Tyler qui ne bronche pas.

— Bien ! Mais, je préfère vous prévenir que votre père ne va pas apprécier.

Je me retiens de lui sortir le « je m'en bats les couilles » qui me brûle les lèvres, et me contente de lui décocher un sourire forcé.

Maintenant que Kristen et Tyler semblent hors d'état de nuire, il est temps de se jeter dans la gueule du loup.

Par automatisme, je tire sur le bas de ma veste, vérifie les boutons à mes poignets et me dirige à pas cadencés jusqu'au bout du couloir, suivi par Jorge dont je n'entends pas l'ombre d'un souffle jusqu'à ce que nous nous arrêtions devant le bureau tant redouté.

— Aucun regret ? me demande-t-il alors que je m'apprête à entrer.

Je ne compte plus le nombre de fois où il m'a posé cette question depuis que nous avons quitté Paris et je ne sais plus quelle langue employer pour le convaincre que rien ne me fera changer d'avis. Je préfère ne pas répondre et pousse la porte avec fermeté.

Devant mon entrée fulgurante, Jack lève la tête de son écran d'ordinateur, l'air furieux.

— Thomas ! Que fais-tu ici ? Qui t'a permis de rentrer de cette manière ? De toute évidence, tu n'as aucun savoir-vivre mon pauvre garçon !

J'ignore son ton dédaigneux et me contente d'écraser la poignée sous mes doigts le temps de contenir la colère qui gronde au fond de mes tripes. Avec un calme toujours olympien, Jorge passe devant moi et se fige, comme s'il cherchait à faire bouclier aux futures attaques de son ex-patron.

— Et pourquoi Jorge est-il avec toi ? Je croyais que tu l'avais licencié !

Le ton de Jack est encore monté d'un cran, mais je ne réponds toujours pas et claque la porte derrière moi. Puis, les poings serrés, je traverse la pièce à grandes enjambées.

Cet homme qui s'est fait passer pour mon père pendant toutes ces années n'est finalement qu'un imposteur. Je dirai presque un étranger, même si je connais à la perfection ce regard noir

empli de mépris que je soutiens. Sans avoir encore craché mon venin, j'ai déjà une furieuse envie de lui arracher les yeux.

— La seule politesse que je maîtrise est celle que tu m'as inculquée *papa*. C'est aussi celle que je constate chez toi à longueur d'année. Il semblerait que tu n'apprécies pas beaucoup que l'on t'inflige ce que tu infliges aux autres.

— Je te prie de me parler autrement ! crie-t-il en tapant du poing sur le bureau.

— J'avais besoin de m'entretenir avec toi, face à face, et j'emploierai le ton qui me chante !

Il n'y a pas plus de cinq minutes que je suis devant lui et déjà tous mes muscles sont bandés par la colère.

— Tu n'as quand même pas fait le déplacement jusqu'ici parce que tu as *encore* des problèmes avec cette *filles* !

Bien décidé à ne pas tourner autour du pot plus longtemps, je me penche vers lui, menaçant. S'il crache un mot de travers concernant Éliisa, je jure que je lui fais passer les pieds devant avant même qu'il ait entendu ce que j'ai à lui dire.

— Tu aimes la franchise, n'est-ce pas ? Eh, bien ! ... Imagine-toi que j'ai fait le déplacement pour t'annoncer que je suis allé sur la tombe de maman.

Un éclair de rage traverse ses pupilles sombres qui sautent de Jorge à moi à plusieurs reprises. Puis, il bondit hors de son siège.

— Sortez d'ici ! ordonne-t-il l'index pointé vers la porte. Quant à vous, vocifère-t-il à l'encontre de mon ex-chauffeur, vous allez regretter votre excès de zèle.

L'effet de ma déclaration est au-delà de mes espérances et tandis que Jack fulmine de rage, cramponné à son bureau, je jubile intérieurement et m'assois avec nonchalance sur un fauteuil libre.

— Personne ne quittera la pièce avant que je l'aie décidé et je te conseille de reposer ton cul sur ton siège pour écouter ce que j'ai à te dire.

— Sortez d'ici tous les deux ou j'appelle la sécurité. N'oublie pas que c'est encore moi qui commande !

Ma détermination est beaucoup plus forte que toutes ses menaces. J'ai l'intention qu'il boue. Qu'il explose même. Avant de l'achever.

— Tu ne veux pas t'asseoir ? Soit ! J'espère néanmoins qu'en dehors de tes problèmes rénaux, tu n'as pas de soucis cardiaques, car je n'ai pas l'intention que tu claques avant d'avoir tout entendu.

— Je ne supporterai pas davantage de me faire insulter chez moi ! hurle-t-il encore. Jamais personne n'a osé me parler sur ce ton et ce n'est ni aujourd'hui ni avec toi, que cela va commencer !

Rouge de colère et tremblant de rage, il décroche son téléphone.

Cette fois, il est à point.

— Mauvaise idée, *papa* ! Je te conseille te raccrocher ce combiné tout de suite et de poser ton illustre cul sur ce putain de fauteuil si tu ne veux pas que Kristen entende que le roi Andrews est aussi le roi des cocus.

— Qui t'a dit... ?

Son teint devient cireux et un sentiment de satisfaction presque jouissif s'empare de moi alors que je n'ai pas encore craché l'essentiel.

Un simple regard complice vers Jorge et celui-ci prend place en silence sur le second fauteuil près de moi.

— Je sais tout. De A à Z. Et même bien davantage...

Avant que je n'aie terminé ma phrase, ses jambes ne le portent plus et il se laisse tomber comme une masse sur son siège, pressant les paupières comme si ce geste allait suffire à me faire taire. Mais c'est tout le contraire. Maintenant qu'il est touché, je compte l'amener au bord de l'agonie pour qu'il ressente le même sentiment de vide que celui qui a failli m'emporter auparavant.

— Je ne suis pas un Andrews. Je ne suis pas le fils que tu aurais aimé que je sois et depuis que je suis au courant, tout s'emboîte. Ce mépris permanent que tu as envers moi. Le tabou quand j'aborde le sujet de maman. OK ! Elle t'a trahi. Mais ni elle ni toi n'aviez pas le droit de me mentir. Et toi... toi... encore moins celui de te servir de moi à cause d'un égocentrisme démesuré. Putain ! Je n'étais qu'un môme, merde ! Je t'ai vénéré. J'ai rêvé d'être comme toi. De devenir aussi puissant...

— Comment as-tu su... ?

La superbe du roi Andrews s'est volatilisée au profit d'une enveloppe flasque dont seul l'œil méprisant conserve sa supériorité.

— C'est moi qui lui ai tout raconté, intervient Jorge d'une voix blanche. Il fallait qu'un jour Thomas connaisse la vérité et je ne pouvais plus me taire.

— Mais enfin... comment saviez-vous que... qu'il n'était pas... mon fils ? Personne n'était au courant hormis Léonore et... notre médecin de famille.

— Vous oubliez le père biologique, termine Jorge, une main posée sur mon avant-bras. Il ne vous est jamais venu à l'esprit qu'elle pouvait lui avoir parlé de ce secret si bien caché ?

— Vous et... elle ?

— Parfaitement. Léonore et moi, ce n'était pas qu'une liaison sans lendemain.

Sur le moment, je suis contrarié que Jorge soit intervenu et m'ait désobéi. Mais le résultat que j'attendais est au rendez-vous et c'est tout ce qui compte.

Un silence écrasant s'abat sur la pièce telle une chape de plomb et assomme littéralement Jack dont le teint vire maintenant au gris. D'ailleurs, si je ne l'entendais pas respirer, je jurerais qu'il vient de rendre son dernier soupir. Étonnamment, plus il s'éteint, plus j'ai la sensation de retrouver mon souffle.

— Quel effet ça fait de perdre sa couronne en étant toujours sur son trône... *papa* ? J'espère que tu as bien profité de tes années de règne. À partir de maintenant, je t'annonce que c'est terminé. Je ne ferai pas défaut à ton intelligence, alors j'imagine que tu as très bien compris où je voulais en venir.

— Combien ? souffle-t-il, la tête entre ses mains.

— C'est justement la question que j'attendais. Tu n'es qu'un connard vénal et, au final, tu es assez prévisible... mais... pour une fois, je vais t'imiter et même y prendre plaisir. Le cash ne sera pas suffisant.

— Que veux-tu exactement ?

Gonflé d'assurance, je me mets debout et pose mes paumes à plat sur son bureau.

— J'exige que tu procèdes à la scission de la branche d'Andrews Corporation France et que tu t'arranges pour qu'elle me revienne en tant qu'actionnaire majoritaire. J'exige aussi que Jorge soit mentionné en tant qu'actionnaire secondaire, sans qu'il ne débourse le moindre dollar. Bien sûr, pour ne pas te contrarier, j'exige aussi le transfert d'une somme de cinquante millions de dollars sur mon compte personnel. Considère qu'il s'agit d'un simple dédommagement pour préjudice moral.

Pendant quelques secondes, nous nous fixons sans un mot et je ne cille pas devant son regard assassin. Puis, il me répond entre ses dents :

— N’y pense même pas.

*Bien essayé !*

— Tu n’es pas en position de donner ton avis et encore moins un ordre.

— Mes avocats vont te réduire en bouillie...

— Tu veux prendre le risque ? Tes champions de la défense contre les plus gros médias américains, ce pourrait être un spectacle grandiose. Qu’en penses-tu ?

— Je ne cèderai pas à ce genre de chantage. C’est...

— Ignoble, dégueulasse. J’admets et j’assume jouer les connards de ton espèce en ce moment même. Et tu vois, je n’ai ni remords ni scrupule. Pourtant, je t’assure que je ne t’arrive pas à la cheville. Du moins pas encore. Alors avant de refuser mon offre, n’oublie pas que je suis le reflet de ce que tu as toujours voulu que je sois. C’est ce que tu espérais, non ? Eh bien, c’est mon cadeau de Noël, *papa*. J’espère qu’il te plaît ?

— Si tu dévoiles cette histoire aux médias, tu seras toi aussi entraîné dans mon sillage. Bien entendu, tu perdras ton nom et seras automatiquement déshérité.

Son sourire cynique me met hors de moi, pourtant je prends sur moi pour ne pas exploser et poursuis en restant le plus calme possible.

— C’est con pour toi, mais la reconnaissance tardive en paternité n’est plus d’actualité. Je suis trop vieux. Contre mon gré, je vais devoir rester un Andrews. Toutefois, si cela devait arriver, je retrouverais le nom de maman et, comme je l’utilise depuis des années maintenant, je serais même ravi qu’il devienne officiel.

Je m’arrête le temps de prendre assez de souffle et je poursuis :

— Alors, voilà mes alternatives : la première : tu te plies à mes exigences ; dans ce cas, je suis disposé à signer devant un de tes avocats-de-mes-deux, un document officiel attestant que je ne demanderai rien de plus à l’avenir et que je ne divulguerai pas ce problème de paternité. De ce fait, tu pourras continuer à parader avec les gens de ton espèce et rester ce connard que tu as toujours été. Cinquante millions de dollars et une société c’est une bagatelle pour avoir la paix, non ?

Nouveau regard assassin, mais je ne faiblis pas.

— La seconde : tu refuses et là, je contacte la presse, la télé et la radio pour les informer de mon identité. Tu pourras me déposséder de ce qui est censé me revenir, je m’en bats les couilles. Le monde entier saura que le prestigieux Jack Andrews est stérile, cocu et qu’en plus c’est un manipulateur, pervers et menteur. Et c’est la seule chose que je retiendrai.

— Tu n’as aucune preuve de ce que tu avances ! hurle-t-il en tapant sur le bureau.

— Si je ne peux pas changer de nom légalement, je peux quand même m’arranger pour faire un test et vérifier mes dires. Tu m’as appris que tout pouvait s’acheter. Je suis sûr de trouver un labo qui accepte, tu veux prendre le pari ? Tu sais comme j’adore jouer. Alors, même si juridiquement ça n’a aucune valeur, les médias s’en froteront les mains, je t’assure...

— Sortez d’ici !

Il s’égosille, mais je ne bouge pas d’un iota.

— Cent millions de dollars ! Les enchères viennent d’augmenter.

— Tu nages en plein délire. L’argent t’est monté à la tête mon pauvre Thomas.

— C’est toi qui as un problème avec le fric. Moi, je ne fais que profiter de l’opportunité. Cent millions de dollars, c’est maintenant le prix à payer pour ta tranquillité. Dans le cas contraire, je

n'aurais peut-être plus rien. Je dis bien peut-être, je prends le risque. Je te rappelle que c'est moi la victime et je saurai faire en sorte de profiter de ce statut au maximum. Alors, à moins que tu ne décides de faire comme maman et d'abréger tes souffrances psychologiques, je te conseille de bien réfléchir avant de faire un choix que tu pourrais regretter. Jorge et moi sommes descendus à l'Alcazar. Je te laisse jusqu'à demain pour me donner une réponse. Passé ce délai, je contacte CNN, Fox News, The New York Times et USA Today. Ils seront ravis d'avoir le scoop de l'année. Imagine la une des tabloïds « Le milliardaire américain Jack Andrews a caché au monde entier que son fils unique était le fruit d'une liaison entre sa défunte femme et son chauffeur » ou « Léonore Johannson, la compagne du milliardaire Jack Andrews, s'est suicidée en gardant secrète la véritable identité sur son fils » ou...

— Tais-toi !

— Hummm... Tu as raison. Tu as le temps de penser à tous les titres possibles à vrai dire.

Un nouveau signe discret à Jorge et nous nous levons en même temps. Lui inflexible, et moi animé d'une énergie bouillonnante due à l'adrénaline qui a envahi mon cerveau et même mon corps tout entier. Quant à Jack, bien qu'il ait tenté de conserver son autorité jusqu'au bout, il n'a plus rien de l'homme psychorigide et despotique que j'ai toujours connu. Si ses yeux lancent des éclairs, il pousse soupir sur soupir et les quelques documents qu'il avait à portée de mains ne sont plus que des boules de papier déchiré. Mais je m'en fiche *royalement*.

Quand j'ouvre la porte, je l'entends murmurer dans mon dos :

— Je l'aimais... Quoi que tu puisses penser de moi, je l'aimais...

Mon premier réflexe est de lui sauter à la gorge, mais les grognements de mon voisin retiennent mon attention. Ses doigts entrecroisés sur son ventre se crispent et une veine de son cou gonfle à vue d'œil.

— Je vous interdis de dire ça ! rage-t-il entre ses dents. Ne dites jamais que vous l'aimiez.

Aussitôt, je pose une main ferme sur son avant-bras et me retourne vers le roi déchu.

— L'amour, c'est accéder au bonheur à deux ou accepter d'y renoncer pour le bonheur de l'autre. C'est aussi faire des concessions et se remettre en question. Vous n'avez rien fait de tout cela. Ni toi ni elle. Et tu vois, la grosse différence entre toi et moi, c'est ça justement. Même si, au bout du compte, je risque de ne plus rien avoir comme tu dis, j'ai acquis l'essentiel dans ma vie. Il s'appelle Élixa et pour elle, je suis prêt aujourd'hui à tout abandonner.

Parler d'elle me bouleverse et je dois reprendre ma respiration pour terminer mon laïus :

— Mon deal, c'est une faveur *royale* que j'accorde à *Sa Majesté*. L'ultime faveur. J'aurais pu directement contacter les médias. Ça aurait été vil et surnois. Comme toi. Sauf que je ne suis pas un Andrews et figure-toi que, en dehors d'avoir rencontré l'amour, j'ai un autre petit quelque chose que tu n'as pas. Un dérivé du premier qui fait que je suis ici malgré tout : l'amour-propre.

Aussitôt, je fais volte-face et, n'ayant pas l'intention de séjourner dans cette atmosphère chirurgicale plus longtemps, j'entraîne Jorge derrière moi.

Je suis confiant, Jack Andrews n'a pas d'autre choix que celui de céder à la menace. Pourtant, jusqu'à ce que nous soyons au bout du couloir ni Jorge ni moi n'échangeons la moindre parole, comme si l'un comme l'autre nous avions besoin de nous isoler du monde pour absorber le tsunami que nous venons de déclencher.

— Je suis fier de toi, expire enfin ce dernier devant l'ascenseur. Je dois reconnaître que c'est plutôt bien joué, mais il y a encore quelques points que nous devons éclaircir ensemble.

Son allusion fait directement référence à ma demande de scission de la société, car avant-hier à Paris, j'ai dû insister longtemps avant qu'il accepte de devenir actionnaire.

OK ! Je l'ai mis devant le fait accompli et cette décision ne devrait pas se prendre à la légère. Cependant, je manquais de temps et, dans l'éventualité où Jack accepterait mon deal, je voulais être certain de pouvoir compter sur mon futur associé. Les dessous de Andrews Corporation n'ont plus de secrets pour Jorge et il a les capacités intellectuelles de progresser. Quant à Liv, elle est d'accord pour rester ma collaboratrice et saura tenir son poste d'une main de maître, et même le mien en cas d'absence.

— Attendons de connaître la réaction de Jack avant, tu ne crois pas ? C'est un pied de nez à la vie. Un putain pied de nez tu comprends ? Il y a quelques semaines, quand j'ai accédé à mes nouvelles fonctions, j'étais persuadé qu'il garderait sa place de maître du royaume Andrews pendant de nombreuses années. Je m'étais fait à l'idée de devoir collaborer avec lui. Néanmoins, je ne savais pas encore qu'il n'était pas mon père, mais un usurpateur. Alors... je serai ravi de travailler avec le vrai.

Les yeux noirs de Jorge s'illuminent devant l'évocation plus concrète de notre lien de parenté. Ce n'est qu'une maigre avancée, mais je ne suis pas capable de plus pour le moment.

— J'ai déjà une idée du nom que nous pourrions donner à la société, ajouté-je pour faire diversion.

— Oh ?

— T.J.A. Immobilier. L'avantage est qu'il n'y aura aucune ambiguïté pour personne. Thomas Jorge Allen ou Thomas Jack Andrews. Ce sont les mêmes initiales, non ?

— C'est remarquablement intelligent, admet-il.

Je m'abstiens de renchérir en lui précisant que je sais maintenant de qui je tiens mes capacités et l'arrivée de Kristen dans notre dos évite un silence un peu gênant.

— Tout va bien ? demande-t-elle en nous regardant par-dessus ses lunettes.

— Parfaitement bien ! lui assuré-je avec un large sourire de complaisance. Comme vous le voyez, nous sommes sortis indemnes de notre entretien. Par contre, si vous avez un remontant planqué dans un de vos tiroirs, c'est le moment d'en faire bon usage. Je pense que votre patron en a grandement besoin.

Une lueur mêlant incompréhension et panique traverse les pupilles noires de la secrétaire et Jorge la rassure d'un signe de la tête au moment où les portes de l'ascenseur s'ouvrent.

— Tu vas lui dire la vérité ? lui demandé-je quand nous pénétrons dans la cabine.

— Non... ou peut-être... plus tard... Kristen n'est pas une amie au sens où tu sembles le comprendre.

*Après tout, je m'en fous.*

Une fois dans le taxi, Jorge recommence à méditer, comme à l'aller, les yeux rivés vers l'extérieur.

— Toujours bloqué sur la scission de la société ?

— Pas du tout ! Je pensais à ma sœur Irma. Elle habite à deux rues d'ici et...

D'une main, il prend la mienne et pose la seconde par-dessus. Il s'y attarde, puis termine enfin sa phrase :

— Je ne l'ai pas revue depuis bientôt vingt ans. Elle a démissionné quand tu as été envoyé en France et elle ne m'a pas pardonné mon inaction de l'époque. Toutefois, tu as raison. Aimer, c'est aussi accepter de se remettre en question. Léonore ne l'a jamais fait. J'aurais dû, moi, le faire dès le début au lieu de faire l'autruche en respectant ses vœux coûte que coûte. Pour toi, pour nous, j'aurais dû agir. Je voudrais que ma sœur sache que j'ai fini par comprendre.

Si la décomposition de Jack ne m'avait fait ni chaud ni froid, la larme qui roule sur la joue de

Jorge me provoque une myriade de frissons et me laisse sans voix. Il tient ses promesses de partager ses sentiments avec moi. Je dois en faire autant et continuer à avancer avec lui, même si je risque de mettre du temps à le considérer comme mon père à part entière.

— Nous pourrions aller lui rendre visite demain ? proposé-je sans réfléchir davantage.

Incapable de parler et ses yeux brillants d'émotion, Jorge se contente de hocher la tête et de resserrer ses doigts sur les miens.

Je vais devoir m'armer d'une nouvelle dose de courage pour reprendre contact avec une des seules personnes m'ayant donné un peu d'amour dans mon enfance. Mais je peux le faire !

Alors qu'Élisa a réussi à exorciser ses démons, c'est à mon tour de faire face à mon passé. De le comprendre et de l'accepter pour tourner définitivement la page. Après ma mère, puis Jack, j'ai espoir que ma rencontre avec Irma mettra un terme à la course folle que j'ai fait prendre à ma vie il y a si longtemps.

**Élisa**

*18 heures !*

Adossée contre mon évier, je regarde de loin mon téléphone échoué sur mon canapé et ronchonne en avalant un peu d'eau.

Ni la mélodie de Cabrel qui se diffuse dans la pièce ni les frottements répétés de Sam sur mes chevilles n'arrivent à m'apaiser. Je maudis le temps qui n'avance pas assez vite et cet appareil qui ne vibre pas. J'y ai vu défiler chaque minute de la journée, et sans nouvelles de Thomas, je suis morte d'inquiétude.

Il doit être midi à New York et j'imagine qu'au siège de la Andrews Corporation, il a dû y avoir de l'électricité dans l'air. Ce qui m'angoisse, ce n'est pas qu'il ait annoncé la couleur à son charmant père, mais plutôt comment il s'y est pris. S'il avait fini par s'emporter et user de ses poings ? S'il était en prison ?

*Oh, mon Dieu !*

La gorge toujours aussi sèche, je m'apprête à boire une nouvelle lampée, quand mon mobile se réveille enfin. Je lâche mon verre qui termine violemment sur l'égouttoir et me précipite pour décrocher.

— Mon cœur...

Je suis essoufflée tellement le mien bat à tout rompre et je me laisse tomber en arrière sur le canapé.

— Tout va bien. Ne te fais pas de soucis.

— Tu... tu es sûr ? insisté-je à demi-convaincue malgré sa voix claire et rassurante.

J'avais dans l'idée de le réprimander pour avoir mis si longtemps à me contacter. Cependant, maintenant qu'il est au bout du fil, je ne suis plus du tout contrariée, mais juste angoissée à l'idée de connaître le déroulé de cet entretien.

— Ce n'était pas une partie de plaisir, mais... j'ai réussi à piéger ce connard avec ses propres armes...

— Comment ça ?

Je chevrote et remonte mes genoux contre ma poitrine, essayant de faire baisser mes pulsations cardiaques qui sont en train de m'étouffer.

*Quelles armes ? Jorge serait intervenu si Thomas s'était emporté, non ?*

Mon cerveau a démarré au quart de tour et s'emmêle dans des analyses toutes plus abracadabrantesques les unes que les autres, alors que Thomas m'énonce avec fierté le marché qu'il a proposé à Jack. S'il pensait mettre fin à mon calvaire psychologique, c'est raté. Je me mets à crier dans un seul souffle :

— La filiale française et cent millions de dollars contre son silence ?

*C'est dix fois plus que la somme gagnée par Grégoire !*

J'imaginai un entretien haut en couleur où chacun tenterait de rabaisser l'autre, où les coups pourraient même rentrer en ligne de compte. En bref, une vengeance entre hommes. Pas un chantage mêlant argent et orgueil.

— Éli ! soupire-t-il. Ce fric est mon seul moyen de pression puisque, à part ça et son image,

rien ne le touche. Je ne veux pas qu'il s'en tire aussi facilement après tout ce qu'il m'a fait. Son empire est beaucoup trop important pour qu'il risque qu'un petit con comme moi le fasse vaciller. Ce deal, c'est la garantie d'une tranquillité absolue à tout niveau. Tu comprends ?

— Cent millions de dollars, répété-je encore sous le choc. Mais, il est... d'accord ?

— Les négociations viennent à peine de débuter. Jack nous a foutu dehors Jorge et moi, mais je lui ai laissé vingt-quatre heures pour réfléchir. Passé ce délai, je contacte les médias. Il n'a pas le choix que d'accepter s'il ne veut pas devenir la risée de tout le pays.

Ces explications passent à dix mille kilomètres au-dessus de ma tête, car je suis focalisée sur ce nombre à huit chiffres qui me donne le tournis et qui me ramène trois ans plus tôt. Je ferme les yeux et les rouvre aussitôt, espérant réussir à court-circuiter mes neurones.

— N'aie pas peur, poursuit-il sentant mon malaise. Tu sais très bien que je ne suis ni Grégoire ni ma mère. Rien n'aura jamais plus d'importance que nous deux.

Je reprends ma respiration momentanément interrompue.

— Je sais, c'est juste que...

*Que tu es une pauvre imbécile qui réagit encore avec exagération. Après tout, cette somme est une goutte d'eau comparée à la fortune Andrews censée revenir à Thomas. Tu as accepté d'être tombée amoureuse d'un futur milliardaire. Qu'est-ce qui te prend ?*

Je soupire de désespoir en constatant que je ne suis pas encore aussi forte que je le voudrais et que, dès qu'un événement imprévu apparaît, il me faut un certain temps pour réussir à me reprendre.

— Je t'aime, murmure-t-il dans le combiné.

C'est lui qui a subi un choc énorme ces derniers jours et c'est pourtant lui qui tente encore de me rassurer.

*Merde. Merde et remerde. Ça suffit les conneries.*

Je grogne entre mes dents, contrariée que ma conscience ait trop souvent raison, puis je me déplie et inspire une grande bouffée pour oxygéner mon cerveau anesthésié. Je n'ai plus le droit d'avoir de doute sur l'avenir à cause de ce fric débile.

— Avec ou sans ces cent millions de dollars, je t'aime. Et tu me manques horriblement.

— J'étais certain que tu comprendrais.

Thomas croit plus en moi que je ne le fais moi-même. Sérieusement, mon cas est désespéré.

— Je t'ai promis que je passerai les fêtes de Noël avec toi, reprend-il de plus en plus enthousiaste. J'y serai quoi qu'il arrive. Demain, je serai fixé. Si Jack refuse ma proposition, je mettrai en application mes menaces. S'il accepte, j'aurai de nombreux points à régler avant de rentrer, notamment avoir la confirmation qu'il ne me fera pas un petit dans le dos. Le week-end qui arrive va me faire perdre un peu de temps. Donc, il faudra que tu sois patiente, il y a de fortes chances pour que je ne te rejoigne que le 24, directement chez tes parents.

*Huit jours, ce n'est rien contre l'éternité ! C'est à moi de le rassurer, il n'a pas besoin de se tracasser pour moi.*

— Je serai patiente. J'ai de toute façon une tonne de trucs à faire. Liv m'a appelée à midi. Elle m'a dit que pour mon dossier de transfert, tout était OK ! Elle m'a aussi précisé que les déménageurs seront chez moi le lundi 28 à 9 h du matin.

— Humm, vous avez enfin réussi à vous parler, ironise-t-il.

— Nous aurons l'occasion de nous voir plus souvent très bientôt de toute façon. Elle a été super gentille. Je crois que je vais beaucoup l'aimer.

— Je l'espère...

— Bref. En attendant, il faut que je termine de ranger et j'ai le ménage à faire... (je l'entends glousser dans le téléphone). Ne te moque pas ! OK ! Je ne suis pas une fée du logis, mais...

— Tu es la sirène de mes nuits et... même de mes jours, alors... pour le reste, il y a des personnes qui seront ravies de faire ce travail à ta place.

Je grogne un soupir. Pourtant, s'il y a un point pour lequel avoir de l'argent pourrait être utile, c'est bien celui d'avoir une domestique. Comme Madame Perez chez Justine. Une femme discrète capable d'entretenir la maison à la perfection, mais aussi de préparer des plats succulents à longueur d'année.

— On peut l'envisager.

— Waouh ! Quel progrès ! Serait-ce mon cadeau de Noël ?

Je bascule ma tête sur le dossier du canapé et bloque ma respiration.

L'idée de Justine a fini par me séduire et j'ai cédé. Mais les huit jours qu'il me reste avant les fêtes vont m'être nécessaires pour digérer le fait que cette surprise sera déballée devant mes parents. Quoi qu'il en soit, je compte la garder secrète jusqu'au bout et faire en sorte que Thomas marine un peu.

— Si tu cherches à savoir si un paquet t'attend sous le sapin, la réponse est « oui ». Par contre, si tu penses me tirer les vers du nez, tu te fatigues pour rien.

— Hummm, même si je te promets le téléphone rose de l'année ?

Je déglutis et resserre mes cuisses les unes contre les autres.

*Pas ça, pitié ! Pas maintenant !*

— Je suis plus forte que Jack Andrews, je ne céderai pas au chantage, moi !

— Le meilleur du siècle, insiste-t-il avec lubricité.

— Rien à faire !

— Très bien ! Alors tu ne sauras pas toi non plus ce que je te réserve.

Tel est pris qui croyait prendre ! Curieuse comme une fouine, je meurs d'envie de connaître son idée. Je me mords la langue pour ne pas craquer et me tortille sur le canapé en repensant à mon achat.

*Oh, mon Dieu non ! Si ma libido se réveille maintenant, je suis perdue !*

Pour éviter que cela n'arrive, je choisis de changer radicalement de sujet.

— Et Jorge ? Tu ne m'as pas parlé de lui !

J'entends Thomas soupirer dans le combiné. Je sais très bien que, s'il a accepté que Hulk l'accompagne, c'est uniquement parce que j'aurais surenchéri s'il avait refusé. Il n'est pas encore prêt à passer l'éponge sur des années de silence avec lui et, même si je le comprends, je plains aussi ce pauvre homme et la souffrance insonore qu'il a endurée par amour.

— Il a été formidable. Il a lui-même craché à Jack sa relation avec ma mère et... tout le reste...

— Avec du dialogue, de la compréhension et... du temps, je suis certaine que vous arriverez à vous rapprocher... au moins un peu.

— J'y travaille, ma chérie... j'y travaille... plus que tu n'imagines.

Ses sous-entendus m'ont mis la puce à l'oreille et je suis curieuse qu'il argumente. Je me redresse, donnant à Sam l'occasion de sauter sur mes genoux. Je souris à ce gros lourdaud qui s'installe en boule sans ma permission, puis je m'enquiers de plus de détails :

— C'est-à-dire ? Tu... lui as accordé ton pardon ?

— Tu n'y es pas du tout.

— Hein ? Qu'est-ce que tu as fait ?

— Tout d’abord, demain nous allons rendre visite à sa sœur qu’il n’a pas vue depuis le décès de ma mère. Tu sais ? Irma, ma gouvernante... Elle a coupé les ponts avec lui et je pense que si je l’accompagne, il pourra renouer le dialogue avec elle.

— Ça, c’est une super idée !

— Mais j’ai fait mieux encore !

Thomas s’amuse à faire durer le mystère. Quant à moi, il faut que je bouge. Du revers de la main, je bouscule mon félin préféré et l’oblige à descendre pour me lever, car je sens que je vais avoir besoin de m’hydrater la gorge.

— Je suis moi-même surpris de ce que je lui ai proposé...

Mon téléphone coincé entre mon oreille et mon épaule, je l’écoute m’expliquer les conditions qu’il a imposées à Jack concernant la scission de la filiale française de Andrews Corporation et j’en reste bouche bée. Jorge actionnaire à ses côtés ? De nouveau adossée à mon évier, je suis étonnée et contente d’avoir sous-estimé les capacités de Thomas à pardonner. Je bois un peu d’eau, puis je m’éclaircis la voix.

— Waouh ! Tu m’étonnes que Jack vous ait foutu dehors ! C’est une double trahison pour lui.

— Ne me dis pas que tu lui trouves des circonstances atténuantes quand même ?

— Jamais de la vie.

Je n’en rajoute pas. Thomas sait déjà ce que je pense de cet homme imbuvable qui enregistre à lui seul la totalité des défauts de la planète Terre. Inutile de me répéter.

— Tu sais, j’ai eu le temps de réfléchir hier soir dans ma chambre d’hôtel, reprend-il en grognant. Je me dis que, bien sûr, ma mère devait m’aimer et l’aimer lui aussi... Je veux dire... Jorge. Mais elle a pensé à elle en priorité. Comme Jack. Alors, tout compte fait, ils n’étaient pas si incompatibles que ça. Jorge est un dommage collatéral, comme moi. Et... je me suis demandé comment j’aurais réagi si tu m’avais mis au pied du mur comme lui l’a été.

— Et ?

— Et... je suis certain que par amour, j’aurais tout accepté... même l’inacceptable.

Une vague de frissons me traverse le corps. Un mélange de satisfaction d’être si importante à ses yeux et d’horreur d’avoir un pouvoir aussi grand sur un homme. Pendant toutes ces années, je me suis méfiée de la puissance de l’argent. Se pourrait-il que maintenant l’amour soit aussi dangereux que le fric ? Voire davantage ?

Mes épaules s’affaissent sous le poids de ma constatation, et pendant quelques secondes, je me perds dans mes pensées.

— Thomas, aimer ne veut pas dire souffrir ou faire souffrir. Avec de la communication et des concessions, il doit être synonyme de bonheur et uniquement de ça.

— Je compte m’y employer chaque minute du reste de ma vie ma chérie. Mon expérience est assez douloureuse pour ne pas la répéter... bref... tu as donc fait tous tes cadeaux si j’ai bien compris ?

Je ne fais aucune remarque sur son changement de sujet et me mets à glousser pour détendre l’atmosphère devenue trop lourde. Moi aussi j’ai besoin de légèreté pour m’éviter de penser au virage à 180 degrés que va prendre mon existence d’ici quelques jours.

Je m’allonge en travers du canapé et pose ma tête sur l’accoudoir. Bien sûr, Sam profite de ma nouvelle position pour assiéger mon ventre. Mais cette fois, je le laisse faire. La musique s’est arrêtée et seuls ses ronronnements fendent le silence de mon petit appartement. Une main sur mon téléphone, l’autre sur son pelage soyeux, je ferme les yeux, déterminée à ne me soucier que des ondes positives qui m’entourent : le retour prochain de Camille et Daniel, la voix de Thomas,

son optimiste retrouvé, mon imagination qui se projette à Noël et à cette surprise que je lui ai concoctée...

— Justine m'a traînée dans une tonne de boutiques. C'est une acheteuse compulsive ! Moi, j'ai fait dans la simplicité. Un parfum pour tout le monde.

— Donc tu as choisi une fragrance masculine qui excite tes sens pour m'en recouvrir ?

— Il se trouve que tu n'as pas la même punition, *Sexy-man* !

— J'ai le droit à une attention particulière ! Un indice ?

Devant son ton libidineux, mes joues s'échauffent et, s'il était en face de moi, il aurait trouvé ce que je lui réserve tellement je me tortille sur mon canapé.

— Euh ! Non... bégayé-je. Par contre, je peux te parler de celui que j'envisage pour Justine.

— Oh ! Elle aussi échappe au joli flacon odorant ?

— Elle rêve de passer une nuit au Lux-Hôtel alors... j'espère qu'elle gardera un super souvenir... de moi. Suite à la générosité d'un certain Monsieur Andrews, il me reste un peu d'argent à dépenser.

— Tu appréhendes de la quitter, n'est-ce pas ?

Sa voix est tout à coup plus sérieuse.

— Un peu. Mais c'est une concession mon cœur, pas un supplice.

— Tu es sûre ?

— Absolument ! Tu sais, il y a le train, le téléphone, Skype aussi, comme avec Camille. Regarde, je le fais depuis plusieurs années. Et avec elle, c'est encore pire, je n'ai que ce moyen-là.

Je croise les doigts sur le dos de Sam.

*Mon Dieu ! Faites qu'il ne pense pas que je me sacrifie !*

À travers le combiné, j'entends un long soupir.

Pas question de lui plomber l'atmosphère à cause de ce déménagement. Il a d'autres priorités à régler et je dois être là pour le rassurer et l'accompagner, pas pour l'enfoncer.

Monsieur étant le roi de la pirouette quand un sujet le dérange, je m'emploie donc à faire pareil :

— Il faut que je pense à aller réserver l'hôtel très vite.

— Dommage que je ne sois pas sur place, je t'aurais accompagnée pour obtenir un tarif préférentiel. Mais, tu devrais appeler Tina. Elle leur doit encore quelques heures. Elle pourrait t'obtenir quelques faveurs supplémentaires pour le même prix, comme l'espace jacuzzi par exemple... Même si rien ne vaut le mien. Tu ne crois pas ?

Ma tentative de diversion a fonctionné au-delà de mes attentes puisque, non seulement le voilà reparti dans des sous-entendus lubriques, mais en plus j'y réponds au quart de tour, car le simple souvenir des bains à remous dans son appartement suffit à faire naître des crépitements entre mes jambes.

Ça y est ! Ça recommence ! Ce fichu téléphone rose est la pire de mes faiblesses.

— Je vais l'appeler tout de suite... tu as raison...

Thomas se met à rire de bon cœur et je l'imites plus timidement.

Que c'est bon de sentir un début de bien-être refaire surface après ces quelques jours cauchemardesques !

— Il est déjà un peu tard. Tina peut attendre. Par contre, je suis en face d'une bête féroce qui adore quand tu bégayes et qui s'impatiente. Elle se fait peut-être des idées, mais elle imagine qu'en ce moment tu te tortilles de frustration parce que tu ne peux pas profiter de ses

performances.

— Thomas !

Je resserre mes cuisses et ferme les yeux. Seulement, la vague de chaleur qui s'est emparée de mon ventre est trop puissante pour que je puisse l'ignorer.

— Une semaine maximum sans se toucher, ma chérie. Donne-moi le plaisir de t'entendre gémir avant de pouvoir te rappeler combien mes doigts font des miracles.

Je commence à haleter et m'empresse de déboutonner mon jean. Même à des milliers de kilomètres de moi, Thomas a le pouvoir de me rendre folle, de m'emporter là où il veut, parce que la puissance de l'amour c'est aussi s'abandonner.

Une faiblesse ? Ces conversations érotiques sont au contraire une de mes pires addictions et pour rien au monde je ne voudrais m'en passer. Et puis après tout, Justine m'a souvent répété que l'abstinence rendait malade. Elle est loin du compte, car si je ne fais rien, ce soir je ne vais pas tomber malade, je vais mourir.

## Thomas

Jorge jette un dernier regard vers moi, puis il défroisse un peu la veste de son costume avant d'appuyer sur le bouton de la sonnette. Même si son visage est tendu, il n'a pas recomposé ce masque austère et impassible qu'il s'est fabriqué pendant toutes ces années. Ses lèvres tremblent un peu. Ses paupières se plissent et se déplissent à intervalle régulier et ses pupilles noires fixent la porte close avec attention.

Moins de dix secondes plus tard, le cliquetis de la serrure se fait entendre et nous nous raidissons en même temps. Pour tout dire, je ne suis pas plus à l'aise que Jorge, même si je m'applique à garder un sourire le moins crispé possible. Je frotte mes mains moites contre mon pantalon et racle ma gorge sèche qui n'accepte plus la moindre salive.

L'ouverture est timide. Juste assez pour voir apparaître un petit nez fin, des lunettes épaisses et une tignasse grise rangée en un chignon serré.

— Jorge ! s'écrie Irma en ouvrant la porte en grand. Oh, my god<sup>[28]</sup> !

Même trémulante, la voix cuivrée qui s'enroule autour de mes tympanes me donne la chair de poule. Mon ancienne gouvernante chancelle et se retient au chambranle pour ne pas tomber.

Maintenant, je peux la voir entièrement et j'ai un choc. Contrairement à Kristen ou Jack qui se sont figés dans le temps, Irma a beaucoup, beaucoup changé. Pourtant, elle ne doit guère avoir plus de soixante ans, soixante-cinq tout au plus. J'avais gardé l'image d'une femme aux traits fins, élégante, bien qu'un peu enrobée, mais le poids des années a pesé sur elle d'une bien mauvaise manière. Un peu voûtée, elle n'a conservé que son œil noir et vif qui brille à l'excès par l'émotion et nous observe tour à tour l'air paniqué. Évidemment, elle ne me reconnaît pas. Mais moi non plus je ne suis plus le même.

*Vingt ans putain ! Un tiers de sa vie. Les deux tiers de la mienne.*

— Mamily !

Ce petit diminutif que j'utilisais avec elle a franchi ma bouche sans que j'y prenne garde. Je l'ai murmuré, presque soufflé, et pourtant elle l'a très bien entendu puisque ses yeux semblent sortir de leur orbite et si Jorge ne s'était pas précipité sur elle pour la maintenir debout, elle se serait effondrée sur le sol.

— Tomy ? Oh my god ! Oh my god !

D'un geste tremblant, elle tend les bras en avant et encadre mon visage de ses doigts fins, tâtant mes joues, mes tempes, mon crâne.

— C'est bien toi ?

Son français est toujours aussi parfait et, sans doute pour ne pas la perturber, Jorge intervient dans la même langue :

— C'est bien lui ! J'ai... j'ai mis du temps à comprendre... mais, je l'ai fait.

Les secondes s'égrènent, et même les minutes, durant lesquelles Irma ne décolle pas ses mains de mes cheveux. Ses yeux aimantés sur moi, elle m'admire comme si elle était en présence du messie, tandis que mon cerveau fait défiler les souvenirs de mon enfance à ses côtés. Des larmes s'invitent au bord de mes paupières. Toutes ces années, je me suis acharné à vouloir

obtenir la reconnaissance de Jack, au point d'en oublier à quel point cette femme avait été importante pour moi...

*Il y a si longtemps !*

Délicatement, j'écarte une de ses mains et la porte à mes lèvres. Un instant, je pense à lui répondre en anglais. Mais je suis Thomas Andrews. J'ai choisi d'être français et j'ai promis à Éliisa d'assumer qui j'étais.

— Pourrions-nous entrer Mamily... pour... discuter.

— Of course<sup>[29]</sup>... Évidemment !

Perdue, elle fait un pas en avant et tombe dans les bras de Jorge qui la soutient jusqu'à l'intérieur et l'aide à s'asseoir. Aussitôt, je referme derrière moi et je jette un œil circulaire dans la pièce. Sur la droite, le coin nuit se compose d'un lit collé au mur surmonté d'une armoire-pont sur toute la longueur, au bout duquel se trouve une porte donnant sans doute vers la salle de bains. Une table et quatre chaises au centre. Une kitchenette à gauche. Et au fond, un fauteuil crapaud devant un vaisselier en bois où est encastrée la télé. C'est petit, le confort est sommaire, mais l'espace y est maximisé.

Irma, encore fébrile, reprend peu à peu ses esprits. Aussi je me décide à fouiller dans les quelques placards de la cuisine pour lui servir à boire et j'esquisse un léger sourire, car sans grand étonnement, je retrouve dans chacun d'eux l'ordre auquel elle a toujours tant tenu : « Une place pour chaque chose. Chaque chose à sa place » ne cessait-elle de me répéter. À l'époque, je ne compte plus le nombre de fois où j'ai boudé, et même tempêté contre sa maniaquerie. Mais aujourd'hui, je ne peux que la remercier d'avoir été aussi exigeante. Sans elle, je serais sans doute devenu un second David. Bordélique et je-m'en-foutiste. Qui sait ?

— Tu es si... beau, s'extasie-t-elle alors que je reviens avec un verre d'eau que je glisse devant elle. Je me demande comment je ne t'ai pas reconnu tout de suite. Tu ressembles tellement à Madame Johannson que...

Elle retire ses lunettes pour mieux m'observer, poussant un long soupir de lassitude, tandis que, collé dans son dos, Jorge lui masse les épaules avec tendresse.

— Il sait tout Irma, murmure-t-il d'une voix étranglée.

Je m'installe sur une chaise en face d'elle et prends sa main dans la mienne.

J'ai du mal à croire que la femme énergique et directive de mon enfance puisse être la même que celle dont les doigts frêles se crispent dans ma paume en tremblant.

— Tout ? insiste-t-elle, comme si cette révélation et ma présence étaient une combinaison impossible.

— Absolument tout !

D'un mouvement de tête, je confirme et tente de la rassurer avec un large sourire tout en l'observant plus en détail. Avec un visage allongé, un front étroit, un petit nez pointu et le teint très clair, elle n'a aucun trait physique ressemblant à son frère. Tout comme moi. Et, je m'aperçois que ce hasard a joué en faveur de ma mère pour la conservation de son secret. Personne n'aurait pu avoir de doute sur notre lien de parenté.

Que se serait-il passé si, en grandissant, j'avais ressemblé à l'un d'eux ? Se serait-elle rendu compte plus tôt que Jack n'était pas mon géniteur ? À neuf ou dix ans, elle trouvait qu'il était trop tard... mais avant ? Est-ce que ça aurait changé quelque chose ?

Je secoue ma tête pour effacer tous ces « si » qui m'embrouillent et qui ne referont pas le monde. Puis, j'inspire à pleins poumons avant de reprendre là où je me suis arrêté :

— Jorge a eu un courage extraordinaire. Il a brisé le silence.

— Mais... comment... tu... Monsieur Andrews... ?

— Nous allons tout t'expliquer, la rassure son frère dans son dos.

« Tout » nécessite du temps. Et il nous faut deux bonnes heures pour raconter à Irma l'intégralité des événements qui se sont succédé ces dernières semaines. Depuis ma rencontre avec Éliisa et les sentiments si forts qui m'ont tout de suite aimanté à elle, jusqu'à mon entretien avec Jack hier, en passant par ma prise de fonction à Bordeaux, puis à Paris. La folie de Chloé. Le licenciement abusif de Jorge. Et mon court séjour à La Rochelle qui a été le déclencheur ultime de ma présence à New York.

D'abord, elle écoute avec attention, puis elle commente chaque nouvelle information, et enfin elle s'indigne du comportement de mon pseudo-père durant ces vingt dernières années. Peu à peu, elle redevient la femme, à la fois affectueuse et autoritaire, qui remplaçait si souvent ma mère. Si bien qu'après avoir terminé son verre d'eau, elle se jette au cou de Jorge, le rendant si pantois qu'il met quelques secondes à refermer ses bras sur elle.

— Je n'espérais plus, petit frère. Je crois que c'est le plus merveilleux cadeau de toute ma vie.

J'avais tenu bon pendant tout mon discours, mais cet élan de tendresse inattendu est la goutte d'eau qui rompt le barrage entre ma détermination et mes émotions. Une larme roule sur ma joue, suivie d'une deuxième, puis en silence, un flot s'y déverse et je cache mon visage entre mes mains.

*Il a fallu que j'attende d'avoir trente ans pour chialer et maintenant je ne fais plus que ça, putain de merde !*

— Ah non Tomy ! s'exclame Irma. Tu ne vas pas te mettre à pleurnicher. Tu as beaucoup trop à penser pour déprimer. Je te l'interdis.

— Laisse-moi deux minutes, Mamily.

Je réponds sans lever la tête, car tout à coup, j'ai neuf ans. Je suis dans la cuisine d'un grand duplex new-yorkais et je me fais réprimander par ma gouvernante qui ne tolère pas que je fasse un caprice, parce que personne n'a été m'acheter la dernière console de jeux portable qui est sortie sur le marché le matin même.

J'ai failli devenir comme ce connard de Jack, putain ! Comme ma mère ! Il s'en est fallu de peu pour que le fric finisse par dicter mes choix. Sans ma rencontre avec Éliisa, j'aurais sans doute continué à croire que l'opulence rimait avec bonheur et que la réussite professionnelle était le but ultime de ma vie. Je serais resté ce Thomas Andrews Johannson qui aime le luxe et la luxure. Celui aussi qui ferme sa gueule devant son satyre de père, se persuadant que c'est pour son bien. J'aurais foncé tête baissée dans l'aventure qu'il mettait enfin entre mes mains en ne pensant qu'à une chose : réussir et le rendre fier. Seulement moi, le hasard ne m'a pas enfoncé comme ma mère, bien au contraire. Il m'a permis de découvrir l'imposture qu'a été ma vie jusqu'à aujourd'hui.

Je frotte mes yeux trempés et relève la tête vers Irma qui serre toujours son frère dans ses bras. Ensemble, ils dégagent une force et un amour incroyables. Tout à coup, ils semblent différents. Comme si leurs retrouvailles leur avaient insufflé une énergie nouvelle et revigorante.

— J'avais peur que tu ne m'ouvres pas la porte, souffle Jorge sans la quitter des yeux. Si tu savais le nombre de fois où j'ai voulu le faire !

— Et moi, avec les années, je pensais qu'il était trop tard pour recoller les morceaux. J'ai été stupide de réagir aussi violemment. Je ne jugeai pas ta décision et d'ailleurs, je n'avais pas à le faire. Simplement, je ne supportais pas l'idée d'être arrachée à Tomy sans que tu interviennes.

Tu savais combien je tenais à lui et c'est surtout pour ça que je t'ai couvert de reproches.

OK ! Après avoir découvert mon véritable père, me voilà sur le point de récupérer une mère de substitution qui en viendrait presque à vouloir être ma mère d'adoption.

Dans un sourire railleur, je secoue la tête à cette idée farfelue, quand je sens des vibrations contre ma cuisse. Mon cœur se met à battre la chamade. En effet, les expéditeurs éventuels me donnent des raisons de paniquer. Soit ma collaboratrice cherche à me contacter et, dans la mesure où je l'ai prévenue de ne le faire qu'en cas de force majeure, c'est une urgence. Soit c'est Élisabeth, et ayant un rendez-vous téléphonique avec elle tout à l'heure, c'est encore pire.

Gagné par l'angoisse, j'extirpe mon téléphone de ma poche et, quand je le déverrouille, je reste stupéfait :

— Jack !

Je crie d'étonnement et, face à moi, la fratrie se fige, suspendue à mes lèvres qui bougent en même temps que je relis le SMS pour être certain de ne pas m'être trompé :

[J'accepte ta proposition.  
Rendez-vous demain avec mes avocats  
pour la rédaction d'un protocole. 14 h.]

— Oh, putain !

C'est la première fois que j'entends Jorge sortir un juron, pourtant, je n'en fais aucun cas. Abasourdi par la rapidité avec laquelle il a pris sa décision, je n'ai qu'une priorité : enfoncer ma supériorité.

[Je rentre en France mercredi au plus tard.  
L'essentiel devra être réglé avant mon départ.]

*Nous sommes jeudi. Ça devrait le faire !*

[Tout sera prêt.]

Un sourire s'étire sur mes lèvres. Jack Andrews a compris qu'il était à terre et il a cédé.

*Putain que c'est bon !*

Je lève mon mobile au-dessus de ma tête et le secoue, victorieux.

— Aujourd'hui, jeudi 17 décembre 2015, est un grand jour ! Je vous annonce que le roi Andrews se résigne à signer. (Je crache un rire jaune). Il a perdu sa couronne en même temps qu'il a appris à envoyer un texto.

Le soulagement que j'éprouve n'est pas explicable. J'ai chaud. Je tremble et si mon cœur n'était pas si bien accroché, je suis persuadé qu'il aurait traversé mes côtes à force de cogner si fort.

— Je savais que c'était toi le number one<sup>[30]</sup> et qu'un jour tu nous le montrerais, applaudit Irma alors que Jorge, sonné, tombe sur une chaise.

Je soupire de contentement et m'enfonce dans mon siège. J'ai toujours voulu être le meilleur, mais cette victoire est encore plus grisante que je ne l'aurais imaginé. Enfin, je me rapproche du bout du tunnel dans lequel je vis depuis longtemps et j'ai la certitude que, derrière, la lumière est

douce et intense à la fois et qu'elle est le reflet de la sérénité et du bonheur qui m'attend.

Après plusieurs secondes à rester plongés tous les trois dans cette euphorie étrange, c'est Irma qui rompt le silence la première :

— Vous dînez avec moi ? Un événement comme celui-ci mérite d'être fêté !

— C'est très gentil Mamily, mais il est déjà 16 h et j'ai promis à Éliisa de l'appeler. Jorge peut rester, il ne se passera rien de nouveau d'ici demain de toute façon.

Celui-ci me remercie d'un mouvement de tête et Irma pose sa main sur mon épaule.

— Cette Éliisa doit être formidable. J'espère que tu sauras la protéger de toute cette superficialité.

— Je ne reproduirai pas les erreurs du passé, si c'est ce qui t'inquiète Mamily. J'ai exigé cet argent parce que c'est un peu comme lui retirer les tripes. Je n'ai pas l'ambition de le faire fructifier. Cette société, je veux la récupérer pour ne plus rien lui devoir. Pour assurer mon avenir, celui de Jorge, mais surtout celui d'Éliisa. Je ne compte ni me tuer au travail ni oublier ma famille.

*Famille ? J'ai sorti un mot pareil alors que je ne sais même pas ce que cela signifie ? L'adrénaline a-t-elle le pouvoir de faire délirer à ce point ?*

— Tu as l'intention de l'épouser, j'espère !

Les yeux noirs d'Irma se mettent à pétiller alors que les miens sont presque exorbités. En proie à un début de panique, je consulte l'heure sur mon portable alors qu'il n'y a pas cinq minutes que je l'ai fait.

— Il est temps que je parte, Mamily. Je te promets de repasser avant de rentrer en France.

Après un signe de la main à Jorge, je suis encore bouleversé par ce que je viens de constater quand Irma me raccompagne jusqu'à la porte.

— Tu devrais, murmure-t-elle à mon oreille après m'avoir embrassé sur la joue.

— Je devrais quoi ?

— La demander en mariage. Jorge aurait dû... peut-être que...

— Chuuuuuu !

Je pose un doigt en travers de ses lèvres pour qu'elle se taise, car mon cerveau carbure beaucoup trop et va finir par éclater.

## Élisa

— Cesse d’être aussi brusque, tu vas finir par renverser quelque chose ! gronde gentiment ma mère qui termine sa vaisselle. Il t’a dit qu’il arrivait. Patience !

Ça tombe bien, je n’en ai plus aucune !

Il y a neuf jours exactement que je n’ai pas vu Thomas et je n’en peux plus. Du coup, à l’instant même où elle termine sa phrase, ma mauvaise foi trouve enfin un reproche à lui faire : je lui en veux de ne pas m’avoir dotée du pouvoir d’accélérer le temps.

Sans aucune délicatesse, je fourre le plateau garni de toasts dans le frigo, puis me plante devant la pendule de la cuisine en bougonnant. Je l’incrimine d’être perfide et d’avancer sciemment dans une lenteur extrême depuis ce matin :

— Tu es certaine qu’elle est à l’heure ?

— Oui, souffle ma mère aussi amusée que je suis survoltée.

— Il est 17 h 15 ! Dans ce cas, il a quinze minutes de retard !

— À la bonne heure ! ricane-t-elle en levant les yeux au ciel.

Bon sang ! Ma mère est en train de se moquer de moi alors que je bous d’impatience. Pourtant, je l’ai mise au courant de tout ce qui s’est passé la semaine dernière et elle devrait comprendre que j’ai les nerfs qui lâchent.

Vexée, je tire sur le torchon posé en équilibre sur mon épaule et le jette sur la table avant de franchir la porte.

Ras-le-bol qu’elle prenne toujours tout à la légère. Je n’ai pas cette faculté et, aujourd’hui, mon humour à disparu. Je veux que la sonnette retentisse. Que d’un claquement de doigts cette fichue porte d’entrée s’ouvre sur mon Sexy-man à moi. J’en ai assez de dormir seule dans mon lit. De parler à Sam pour essayer de me remonter le moral. Le téléphone rose, c’est bien beau, c’est même génial, mais ça ne remplace pas le contact de la peau de Thomas et la chaleur de son regard posé sur moi.

*OK ! Je fais un caprice. Mais si le soir de Noël je n’ai pas cette permission-là, quand le pourrais-je ?*

— Minette, tu es magnifique, s’exclame Camille accroupie devant le sapin.

Elle s’arrête de mettre de l’ordre dans les cadeaux et se lève pour m’admirer tandis que je grimace une boue boudeuse devant ses yeux qui pétillent.

Ce n’est pas la première fois que je fais un effort vestimentaire, mais, c’est vrai, j’ai mis les bouchées doubles pour le retour de Thomas et je serais prête à parier que ma robe cache-cœur va le scotcher. D’abord parce qu’elle m’arrive à mi-cuisses et que, grâce à son tissu ultra fluide, ses mains baladeuses auront tout le loisir de s’éclater sous la table. Ensuite parce le décolleté lui permettra de reluquer mes seins plus facilement.

*Enfin, s’il daigne rappliquer un jour !*

— Tu n’es pas mal non plus, grogné-je entre mes dents.

En temps ordinaire, je lui aurais dit qu’elle est rayonnante dans sa robe droite en mousseline. Mais sa tenue est aussi simple que la mienne est élégante et je suis trop contrariée pour me mettre à épiloguer sur le sujet.

Je jette un œil autour de moi. Pendant que je terminais de tartiner les toasts avec ma mère, ma sœur s'est occupée de dresser la table. Toute la décoration est dans une déclinaison de prune et d'or et le résultat est magnifique. Elle a vraiment mis les petits plats dans les grands.

— Waouh !

*Camille s'extasie alors que c'est moi qui pense tout bas ?*

Je plisse les yeux et l'observe en train de glousser en me reluquant d'un air moqueur.

*OK, j'ai compris ! Je viens de sourire pour la première fois de la journée et elle aussi se fiche de moi.*

Je hausse les épaules et lui tire la langue en traversant le salon d'un pas rageur. Puisque tout le monde est insensible à mes angoisses ici, je vais me cacher sous mes draps et y rester jusqu'à ce que cette satanée porte d'entrée s'ouvre ou que la dizaine de SMS que j'ai envoyés à Monsieur l'invisible obtiennent une réponse.

Une fois dans ma chambre, je m'assois sur le bord de mon lit et consulte une fois encore le fil de ma conversation avec Thomas :

[Dans moins d'une heure,  
je ne te lâche plus.]

*Ça, c'était il y a quatre-vingts minutes exactement !*

[Je te l'interdis de toute façon.]

[J'aime tous les interdits.]

Ce dernier message m'a fait frissonner d'impatience, mais depuis plus rien ! J'ai textoté plusieurs « tu es où » et même essayé de l'appeler, inquiète de son silence, mais je n'ai eu le droit qu'au répondeur automatique avec une voix robotisée féminine par-dessus le marché !

Je râle encore et balance mon téléphone sur mon oreiller avant de basculer en arrière.

*Zen Éli ! Zen ! C'est le réveillon de Noël, ce soir. Tout va bien se passer.*

Après plusieurs dizaines de minutes à ruminer sur mon lit, j'entends enfin la sonnette retentir, puis des voix — *la sienne* — et mon cœur se met à battre si fort que je crois qu'il pourrait quitter ma cage thoracique. Un délicieux frisson se propage dans mon bas-ventre. Pourtant, je ne me précipite pas sur la porte. Les bras en croix et les genoux relevés, je tends l'oreille et écoute. Son rire. Celui de ma mère. Et puis enfin, des pas dans le couloir.

J'avais la ferme intention de sauter au cou de Thomas à son arrivée, mais il m'a mis de mauvaise humeur. Alors, premièrement, il va devoir me donner les raisons de son retard et, deuxièmement, user de toute sa persuasion pour me détendre le plus vite possible.

Quand la porte de ma chambre s'ouvre en grand, je me redresse sur mes coudes et, oubliant ce pour quoi j'ai tant pesté, je le dévore des yeux. Il porte le jean taille basse que j'aime tant et une veste gris anthracite sur une chemise blanche qu'il n'a même pas boutonnée jusqu'en haut. En bref, il est tellement sexy que j'en ai le souffle coupé et reste sur ma couette, la bouche grande ouverte, envahie de picotements qui me paralysent.

*À quel moment déjà ai-je envisagé de lui en vouloir ?*

Il n'y a plus de « premièrement », seul le « deuxièmement » m'intéresse.

— Eh bien ! Je n'avais encore jamais pétrifié une femme. Mais pour tout te dire, j'adore. Ne

bouge surtout pas.

Un sourire lubrique barre son visage. Il referme derrière lui et tourne la clé avant de s'approcher lentement, très lentement, abandonnant sa valise à roulettes derrière lui. Son regard brûlant rivé sur mes cuisses qui tremblent d'impatience, il s'assoit sur le bord du matelas et retrousse l'ourlet de ma robe.

— C'est un appel aux vices, ma chérie. Sais-tu que l'homme frustré que je suis va avoir du mal à se maîtriser toute la soirée si tu gardes une tenue pareille ? Tu es à croquer.

Je voudrais répondre quelque chose, lui demander pourquoi il m'a fait languir autant. Mais ses doigts qui remontent avec audace jusqu'à l'élastique de mon string font naître un énorme brasier dans mon entrejambe et là, tout de suite, je n'ai qu'une seule obsession : qu'il me mange toute crue. Il se penche vers moi et se met à grignoter mes lèvres. Il sent la menthe fraîche légèrement sucrée et je n'ai jamais eu autant envie d'y goûter. Je glisse une main dans ses cheveux et accroche l'autre sur sa nuque. Son souffle m'étourdit et je ferme les yeux pour déguster sa langue qui s'amuse à taquiner la mienne.

— Ta sœur vient de me dire que tu es de mauvaise humeur, pourtant j'aime l'accueil que tu m'as réservé... hummm... Tu veux un petit avant-goût de ce que j'ai prévu pour toi cette nuit, histoire de te détendre ?

Sans un mot, je l'invite à poursuivre ses caresses en écartant les cuisses et bloque ma respiration pour ne pas gémir quand son majeur s'invite sous le tissu et se niche dans mes replis déjà très humides. Sous le poids du désir, je retombe en arrière, m'arquant contre sa paume, impatiente qu'il explore mon corps et vienne me soulager.

— Bouillonner t'a rendue muette ma chérie ? Faut-il que j'insiste pour que tu me supplies ? Tu sais que j'adore entendre ta voix.

*Bon sang oui ! Moi aussi !*

Les poings chevillés au matelas, je me contorsionne, haletante. À cause ou grâce à cette demi-abstinence, je suis plus réceptive que jamais et il se pourrait que je jouisse au moment même où il atteindra son objectif.

*Oh, mon Dieu ! Viiiite !*

Je me cambre encore et, malgré mes lèvres fortement serrées, je pousse une longue plainte fébrile.

— Je suis certain d'avoir le pouvoir de vous faire parler, Mademoiselle, murmure-t-il à mon oreille alors que son majeur s'enfonce lentement en moi.

Aussitôt, l'effervescence latente que je contenais explose. J'échappe un feulement rauque et plaque mon avant-bras sur ma bouche pour l'assourdir. Mes chairs l'accueillent avec ardeur. Elles palpitent, vibrent et se resserrent autour de ses doigts qui sont maintenant deux à les malmener.

— Alors ? Vas-tu te décider à parler ?

Je secoue vigoureusement la tête et mords mon avant-bras quand il accélère ses mouvements. Dans la maison, tout le monde est bien réveillé et il se peut même que ma sœur, mon beau-frère, ou pire, mes parents, traînent dans le couloir. Alors là, tout de suite, je ne peux jouir que dans le silence le plus total.

— Très bien ! admet-il, l'œil espiègle.

Sur le fil de l'orgasme, je suis soudain envahie par un immense vide. Une frustration si grande que mes neurones ne se connectent pas normalement. Mais quand je sens la pression de ses phalanges sur ma cuisse, je comprends qu'il a quitté mes entrailles.

— Thomas !

Je crie. Je l'implore même. Je veux bien tout ce qu'il veut, mais il ne peut pas me laisser comme ça.

— Aurais-tu enfin décidé de partager ta jolie voix ?

La sienne est lascive, langoureuse quand il colle sa bouche contre mon oreille alors que sa main me nargue, flattant délicatement mon entrejambe cuisant et trempé.

— On pourrait nous entendre ! N'importe qui peut être derrière la porte à cette heure-ci... mais... s'il te plaît... oh bon sang... ça brûle !

Je grogne et gémiss en même temps, parce que son majeur a replongé en moi sans crier gare.

— Minette !

J'entends à peine mon surnom, car un violent incendie s'est emparé de mon bas-ventre et si Thomas continue de me malmener, je vais certainement crier de plaisir.

— Minette ! Tu es prête ? Dépêche-toi on va être en retard.

Je distingue beaucoup mieux la voix de Camille, car elle est accompagnée de petits coups répétés sur la porte. À deux doigts de l'extase, je me raidis et arrête même de respirer.

— Prête pour quoi ? s'inquiète Thomas qui cesse tout mouvement et se retire subitement. Où allons-nous ?

Déserté, mon corps s'affaisse sur le lit. J'enfonce un poing dans ma bouche et le mords très fort pour me retenir de hurler tellement j'ai mal.

*Mais... non ! Bon sang ! Pas maintenant !*

— Une petite seconde, grogné-je à l'intention de ma sœur. On arrive !

Je lève un sourcil désespéré à Thomas en marmonnant :

— On va à l'église.

Je n'en dis pas plus. C'est apparemment suffisant, car il pâlit à vue d'œil et ses lèvres qui s'étiraient avec lubricité sur ses lèvres forment maintenant un « O » de stupéfaction. Moi aussi j'ai été surprise quand mes parents m'ont annoncé vouloir se rendre à la messe de Noël avec nous tous.

Je soupire d'impuissance et me redresse sur mes coudes avant de me décider à terminer mon explication :

— Avant..., c'était une tradition chez les De Sacco. Et puis, après le décès de Grégoire, mes parents n'ont plus voulu y aller pour éviter d'entendre les gens parler. Tu sais combien la famille de Greg a craché sur moi... bref...

— Dans la mesure où personne n'est au courant de ce qui t'est arrivé, je ne comprends pas comment une simple rupture peut prendre des proportions pareilles.

— À la campagne les ragots vont bon train. D'après maman, les gens ont jaser sur ma prétendue infidélité qui aurait rendu Greg fou de jalousie au point de décider de me rendre visite en voiture... Mais en fait, je m'en fiche un peu que l'on déblatère sur moi. J'ai l'habitude. Ici, c'est monnaie courante. Au contraire, ça m'a presque arrangée pour échapper à ce truc. Il faut chanter, prier, ne pas bouger et en plus il y fait un froid de canard.

Thomas se met à rire devant ma grimace.

— Ça n'a rien de drôle. Bon, depuis quelques années c'est à 18 h au lieu de minuit, c'est déjà ça. Mais quand même, c'est la plaie. Enfin bref, cette année, mes parents, ou plutôt ma mère, a décidé de passer outre les commérages. Maintenant qu'elle connaît la vérité, elle trouve que ces cancans n'ont plus d'importance.

— Alors, allons-y pour « les anges dans nos campagnes » ou autres « divin enfant »

Même si son regard s'accroche à mon décolleté, Thomas garde une parfaite maîtrise de sa libido et se met sur ses jambes sans vaciller, alors que je suis dans un état proche de la liquéfaction. D'ailleurs, il me faut reprendre ma respiration à plusieurs reprises avant de pouvoir moi aussi me lever. Je remets de l'ordre dans mes cheveux et dans ma tenue et il reboutonne correctement sa chemise, ne laissant plus rien paraître du désir qui l'animait quelques minutes plus tôt.

— Dis donc, tu m'as l'air de t'y connaître dans le domaine religieux !

— Quand j'étais petit, ma mère aimait aussi m'y traîner de temps en temps, grogne-t-il avant de refermer sa main sur la mienne. Seulement, tu imagines bien qu'avec un Jack Andrews qui se prend pour Dieu à longueur d'année, il y a longtemps que je n'y ai pas mis les pieds. Et puis, je ne crois pas à toutes ces conneries.

Il m'entraîne jusqu'à la porte sur laquelle il m'appuie tendrement. Son front s'aimante au mien et sa bouche trace un chemin humide de mes lèvres jusqu'à mon oreille.

— Si jamais tes parents t'entendaient crier de plaisir, tu crois qu'ils décideraient de partir sans nous ?

Malgré des picotements intenses entre mes cuisses, je réussis à saisir sa main qui tente de s'y faufiler et la remonte jusqu'à ma taille.

— Si tu n'étais pas arrivé en retard, nous aurions largement eu le temps.

— Il va falloir t'en prendre aux opérateurs de téléphonie qui n'ont pas prévu assez de relais dans le coin et au fleuriste qui m'a raconté sa vie avant d'accepter de me vendre un bouquet.

J'étouffe un rire.

— Eh, oui ! ajoute-t-il fier de lui. Sexy-man a un minimum de savoir-vivre, figure-toi. Et ta mère a apprécié.

— Tu n'as pas besoin de ça pour la mettre dans ta poche, grommelé-je avec une boue d'enfant.

— Hey ! Jalouse de Saskia, je peux comprendre. Mais de ta mère !

Il ricane en secouant la tête.

*Ça y est, maintenant, c'est à son tour de se moquer de moi. Décidément, c'est ma journée !*

Je me hisse sur la pointe des pieds et, des deux mains, je saisis le col de sa chemise.

— Je suis jalouse de toutes les femmes qui pourraient t'approcher. Absolument toutes. Même de cette voix qui te sert de messagerie.

Ma bouche frôle la sienne sans jamais s'y poser et dévie lentement jusqu'à son oreille.

— Sais-tu combien une femme frustrée comme moi peut avoir du mal à se maîtriser toute la soirée ? murmuré-je, lascive.

— Hummm... pas encore, répond-il alors que ses dents grignotent la base de mon cou. Mais j'aimerais bien que tu me montres.

— Alors... je suis certaine que ma surprise va te plaire.

Il relève la tête avec intérêt.

— Oh ! Oh ! Tu as enfin lu le Kama Sutra ?

— Mieux que ça !

— Waouh ! Je suis pressé alors.

Nous nous regardons un long moment, surfant entre désir et raison. Puis lentement, Thomas s'écarte sans se départir d'un sourire presque diabolique.

— Je serais toi, je confesserais mes pêchés par anticipation à la messe, se moque-t-il en me prenant la main.

— J’y comptais.

Le plus naturellement du monde, nous rejoignons les autres dans le salon et, heureusement, personne ne fait d’allusion à notre longue absence, même si les œillades répétées de ma sœur me confirment qu’elle n’est pas dupe. Quant à ma mère, elle a bien d’autres préoccupations. Elle vérifie le contenu de son sac, court jusqu’au miroir de l’entrée pour vérifier si son rouge à lèvres n’a pas coulé. Bref, elle est montée sur ressorts et ni la décontraction de mon père ni les petits rires étranglés de Camille et Daniel ne l’aident à retrouver son calme.

Je n’ai jamais voulu aborder le sujet avec elle, mais je suis persuadée qu’elle en fait toute une montagne pour pas grand-chose. De l’eau a coulé sous les ponts depuis l’accident de Grégoire et si moi j’ai eu un mal fou à tourner la page, les villageois eux ont eu d’autres sujets croustillants à se mettre sous la dent depuis.

Après une bonne dizaine de minutes à la regarder gesticuler, mon père se décide enfin à mettre un terme à son manège et la fourre de force dans sa voiture en se moquant ouvertement de son état. Chez lui, être railleur équivaut à la colère chez bien des gens et, s’il en arrive à ce stade-là devant tout le monde, c’est qu’il est excédé et du coup, ma mère ne la ramène pas. Enfin du moins, tant que la portière n’est pas fermée. Parce qu’après, peu importe. S’il y a un jour où je suis presque fière de monter dans la Mercédès rutilante de Thomas c’est ce soir.

Nous trouvons tous une place pour nous garer dans le centre du village et, contrairement à ce que je pensais, quand nous atteignons le parvis de l’église, nous ne sommes pas en retard, car les gens continuent d’affluer. Thomas insiste pour allumer une cigarette. Alors, je laisse mes parents pénétrer à l’intérieur avec Camille et Daniel et reste avec lui dehors.

— Tu es stressé ? Tu ne fumes que lorsque quelque chose ne va pas, non ?

— Je ne suis pas un fan des lieux saints en général. Et puis, je ne vais pas te faire un dessin qui risquerait de t’embarrasser, mais je te rappelle que tu as réveillé une petite chose sans défense qui, actuellement, a toutes les peines du monde à se rendormir.

Il abaisse son regard vers sa braguette et la chair de poule qui m’inonde n’a aucun rapport avec le froid qui mord mes joues, mais plutôt avec les picotements qui se sont emparés du creux de mes reins et descendent progressivement plus bas. Thomas ne rate pas mon tressaillement et, après avoir tiré une longue bouffée, se penche vers moi, un sourire lubrique au coin des lèvres :

— Je bande comme dingue, murmure-t-il à mon oreille. Et tu n’imagines même pas à quel point ça fait mal. Alors si la nicotine pouvait faire baisser mes envies quelques heures, j’en serais... soulagé. Parce que... putain... il y a encore le repas à passer et je ne suis pas sûr de tenir le coup si longtemps sans te toucher.

— Chuuutt ! grogné-je embarrassée.

— Tu as peur que des auditeurs indiscrets traînent un peu trop près et sachent comment est réellement Élixa De Sacco ?

Il me taquine et moi je me dandine d’un pied sur l’autre, essayant de calmer comme je peux le brasier qui se réactive entre mes cuisses. Pour m’occuper l’esprit, je fouille la pénombre. Je ne m’attarde pas sur la foule qui se presse pour rentrer, je veux juste penser à autre chose. Sauf qu’un regard croise le mien. Noir. Intense. Fuyant. Reconnaissable entre mille autres. Et mon cœur se met à dérailler. En un quart de seconde, je n’ai plus d’air dans mes poumons et je chancelle.

Ces iris perçants.

Les gens.

Thomas qui se rapproche...

Son bras se referme dans mon dos et m'empêche de basculer en arrière.

— Ça ne va pas ? s'inquiète-t-il alors que je tremble de la tête aux pieds.

Sans me lâcher, il lorgne la silhouette qui s'apprête à rentrer dans l'église, puis se tourne vers le parking silencieux. Rien ne peut lui permettre de comprendre ma réaction parce qu'il ne sait pas.

*J'ai oublié bon sang ! J'ai complètement zappé de lui en parler.*

Une boule d'angoisse s'est logée dans ma trachée et, le nez enfoui dans le cou de Thomas, je presse mes paupières pour retenir mes larmes.

*Communication Éli ! Merde !*

Ma conscience me donne un énorme coup de pied aux fesses et, au prix d'un effort gigantesque, j'ouvre enfin la bouche.

— Ma... c'est... Ma... Manon !

Prononcer son prénom est comme recevoir une méga gifle à la figure. Il brûle ma gorge, résonne dans mon cerveau et chamboule mon estomac.

— Où ? Putain, mais c'est qui cette fille ?

Manon appartient à mon passé. Et si je n'avais pas manqué de courage à l'époque, elle aurait pu, elle aurait dû même faire partie de mon présent. Bon sang ! Moi qui pensais être guérie de toutes mes blessures, je me rends compte qu'une d'entre elles subsiste à cause d'un fantôme resté bien caché.

— C'était... ma meilleure amie.

— J'avais cru comprendre ça sur ton journal intime. Mais...

— Elle est aussi... la sœur de Grégoire.

— Oh ! Merde !

Timidement, je relève la tête et, du bout des doigts, j'essuie les quelques larmes qui roulent sur mes joues.

— Elle ne sait rien, Thomas. Absolument rien. Au début, j'ai eu peur qu'elle me prenne pour une menteuse, qu'elle me juge. Je n'avais aucune preuve.

— Putain Éli ! C'était ton amie ! Et puis, question critiques, tu as été servie, non ?

— Tu voulais que je lui dise quoi ? « Grégoire a eu ce qu'il méritait ! C'était sa punition divine ! » ? Comment aurait-elle pu l'accepter ? Ce n'était pas juste son frère. C'était son jumeau. Avec cet accident, elle avait perdu une partie d'elle-même. Je n'ai pas voulu l'anéantir. J'ai essayé de la protéger, comme j'ai pu. Tu comprends ?

Une ride se creuse entre ses sourcils de Thomas.

— Tu as préféré sacrifier votre amitié pour ce... pour ce connard, quitte à souffrir toute seule ? Putain, Éli !

La vérité n'est pas toujours bonne à entendre, mais quelquefois, elle permet de remettre les idées à leur place. Comme maintenant.

J'ai fait un choix plus que douloureux à l'époque, parce que je n'ai pas eu le courage de parler. Par peur de la réaction de Manon. Alors qu'au final le résultat ne pouvait pas être pire. Je me suis laissé entraîner dans un engrenage sans fin et étouffant. Comme Léonore. Et si Thomas n'avait pas été là pour m'aider à m'en sortir, Dieu seul sait si un jour j'aurais réussi à respirer à nouveau.

— Éli, tu ne peux pas en rester là !

Sur ce point, je suis persuadée qu'il a tort. Pas la peine de remuer le passé. Si moi j'ai tiré un trait sur Grégoire, Manon ne s'en est peut-être pas remise. Certainement pas d'ailleurs, si j'en

crois le regard assassin qu'elle m'a lancé. Je n'ai pas l'intention d'agrandir ses blessures maintenant et de gâcher les fêtes de Noël à tout le monde par la même occasion.

Je frotte encore mes joues, puis je m'écarte un peu pour reprendre ma respiration.

— Il est trop tard, Thomas. J'ai été surprise quand je l'ai vue arriver, parce que je ne m'attendais pas à ce qu'elle se retrouve à la messe. Mais c'est idiot, je n'aurais pas dû réagir comme ça. Allez viens ! Mes parents vont se demander ce que nous fichons encore dehors.

Je le tire par la manche de sa veste jusqu'à l'intérieur, mais je ne peux m'empêcher de me raidir quand nous passons devant Manon pour rejoindre nos places. J'ai beau vouloir me montrer forte, un poids comprime ma poitrine. Mon amitié avec elle n'était pas inébranlable, contrairement à celle qui me lie à Justine, sinon nous n'en serions jamais arrivées là.

En silence, nous nous installons à la suite de ma mère qui, agenouillée sur un prie-Dieu, les doigts joints devant sa bouche, garde les yeux fermés. Je ne lâche pas la main rassurante de Thomas, car je sens le regard brûlant de mon ex-meilleure amie dans mon dos. J'ai la certitude qu'elle rumine et se dit que je ne mérite pas de m'afficher au bras d'un homme aussi beau et élégant que Thomas en remplacement de son frère chéri.

J'entends à peine les chants qui débutent et, les yeux baissés sur mes chaussures, j'ai un mal fou à rester immobile. Si je n'ai jamais apprécié assister à la messe, ce soir il me semble qu'elle n'en finit jamais.

Enfin, le curé termine sa litanie et j'échappe un léger soupir, pressée de quitter ce lieu oppressant. Je remets la bandoulière de mon sac sur l'épaule et, discrètement, jette un œil en biais vers Manon qui s'évertue à m'ignorer avec mépris. Thomas a la même idée que moi et se tourne aussi. Sauf que, lorsqu'elle s'apprête à partir, il lâche brusquement ma main et traverse l'allée centrale en l'appelant :

— Manon !

Tout devient flou. La seule chose que je vois, c'est qu'il la retient par l'épaule et disparaît à l'extérieur avec elle alors que, figée sur place, j'assiste à la scène, le souffle coupé.

— Où est Thomas ? intervient ma mère qui, trop absorbée par ses prières, ne s'est aperçue de rien.

— Il... il est sorti... discuter avec... Manon.

— Manon ! s'exclame Camille à côté. Je ne l'ai pas vue. Et ses parents, ils étaient là ?

— Non ! Je ne sais pas... je... n'ai pas fait attention.

Je bégaie et me mets à trembler quand je réalise que, eux aussi sont peut-être quelque part dans la foule qui sort de l'église. Puis, je me reprends. Ils n'habitent pas dans le village, ils n'ont aucune raison d'être ici. Tout comme leur fille d'ailleurs ! Pourquoi était-elle là alors ?

Bref, je n'ai aucune envie de me pourrir le cerveau ce soir avec toute cette histoire.

— On y va ?

J'ai mis toute la conviction en ma possession pour poser la question. Pourtant, quatre paires d'yeux m'observent, l'air plus désapprobateur les uns que les autres. Même Daniel et mon père semblent ne pas vouloir partir et froncent les sourcils.

*Bon sang de bon sang !*

Avec tendresse, ma mère me caresse la joue.

— Tu sais ma chérie, je pense que Thomas a raison d'aller discuter avec elle. Ce n'est pas le meilleur moment, mais c'est une occasion inespérée de lui dire la vérité.

*Non, mais je rêve !*

— Ça te va bien de me faire la morale alors que tu as passé plusieurs années à éviter la messe

pour ne pas avoir à faire face !

— Je suis venue aujourd’hui, insiste-t-elle un peu vexée.

— Sans doute, mais moi, je n’ai pas envie ! Et c’est Noëeelll !

Elle fait semblant de ne pas comprendre mes jérémiades et me pousse gentiment dans l’allée où les paroissiens se bousculent vers la sortie.

— Allez, minette ! murmure Camille derrière moi. Tu as vécu bien pire et tu t’en es tirée avec brio.

La main de ma sœur posée sur mon épaule, j’échappe un premier soupir d’exaspération, espérant que tout le monde comprenne mon désaccord. Puis j’en lâche un second au moment même où mon téléphone se met à vibrer. Je suis aussi serrée que dans la file d’attente d’un fast-food et je grogne pour l’extraire de la poche de mon manteau.

[Rentre avec tes parents.

Je vous rejoins très vite.

Je t’aime.]

*C’est une plaisanterie ?*

Je me fige au milieu de la grande porte voûtée.

[Hors de question ! J’arrive.]

[Ne fais pas l’enfant et

fais-moi confiance.]

— C’est une mauvaise blague ?! Thomas ne veut même pas que j’aïlle avec lui. Il préfère discuter avec Manon seul à seul. Tu le crois toi ?

— Thomas est un homme censé, ma chérie. Il sait ce qu’il fait. S’il te dit de ne pas y aller, il doit avoir ses raisons.

Ma mère se moque encore de moi alors que je continue à bougonner, contrariée. Je devrais être soulagée de ne pas avoir à m’expliquer avec mon ex-meilleure amie. Au lieu de ça, j’angoisse de minute en minute, et mon état ne va pas en s’arrangeant quand j’arrive sur le parvis de l’église. La nuit est tombée et il n’y a qu’un maigre candélabre pour éclairer l’extérieur. Néanmoins, je repère tout de suite Manon et Thomas. Ils sont à quelques mètres, seulement ni lui ni elle ne lèvent un œil dans ma direction.

— Minette ! Thomas fait ça pour ton bien, murmure Camille qui tente de me détendre en me caressant le bras.

Vexée d’être incomprise, je tourne les talons et regagne la voiture en tapant des pieds. Mes parents sont déjà installés à l’avant et, bien sûr, ils font comme si de rien n’était quand je m’engouffre à l’arrière en marmonnant. Quant à ma sœur et mon beau-frère, ils se tassent à côté de moi et commencent à se racler la gorge tour à tour, ce qui m’énerve encore plus.

— J’aurais pu aller lui parler moi-même !

En plus d’être de nouveau d’une humeur de cochon, je suis de mauvaise foi et insiste lourdement. Tant pis si je viens de me transformer en gamine capricieuse, Thomas ne m’a pas laissée me débrouiller toute seule et ça me contrarie. Quand ce n’est pas Justine qui joue les chaperons pour voler à mon secours, c’est lui qui s’en mêle. Et puis, mon entrejambe, encore tout

émoussillé par notre parenthèse érotique écourtée, n'a plus la patience d'attendre et je refuse de voir ma soirée de Noël gâchée à cause d'une histoire dont je ne veux plus entendre parler.

*Je me fiche que Manon comprenne quoi que ce soit, qu'elle compatisse ou pas ! Zut à la fin ! Je n'aurais pas dû accepter d'aller à cette fichue messe. J'aurais dû dire à ma mère que je ne me sentais pas prête.*

Je bougonne encore et toujours pendant tout le trajet et, arrivée à la maison, je m'affale sur le canapé en continuant de grogner, jusqu'à ce que ma sœur se plante devant moi, un regard critique braqué sur moi.

— Sérieusement minette, est-ce que tu réalises que, depuis le milieu de l'après-midi, tu n'as presque pas arrêté de faire la gueule ? C'est Noël !

Les bras croisés sur ma poitrine, je me renfrogne encore plus.

— Non, mais sans blague ! Pourquoi voudrais-tu que je rie ? D'abord, je n'ai pas vu mon petit copain depuis des jours et il arrive en retard. Ensuite, il m'abandonne pour discuter seul avec une fille que je n'ai pas envie de voir. Et pour finir, vous prenez ça à la légère. Vous avez fumé un truc pour rester zen, c'est pas possible autrement ?

Ma mère qui avait disparu dans la cuisine, refait son apparition et se mêle à la conversation :

— Nous essayons juste de relativiser, intervient-elle avec plus de calme que ma sœur. Tu as vécu mille fois pire sans jamais te plaindre. Et je n'imagine pas non plus par quoi Thomas a dû passer cette semaine. Alors ce n'est pas quelques minutes d'attente supplémentaire qui devraient te mettre dans des états pareils. De quoi as-tu peur ? S'il parle à Manon de ce qui t'est arrivé, elle n'a de toute façon aucun intérêt à aller le crier sur les toits. Si elle reste sur ses positions, ça ne changera rien à maintenant. Si au contraire elle tient compte de cette vérité, il se peut qu'elle mette ses rancœurs de côté.

— C'est trop tard, maman !

— Peut-être. Il n'empêche que tu as rencontré un homme merveilleux qui fait tout ce qu'il peut pour te rendre heureuse. Alors, secoue-toi au lieu de te ronger les sangs pour un oui ou pour un non.

La bouche grande ouverte, j'observe ma mère et ma sœur sans avoir d'arguments à avancer pour leur répondre. Elles qui, d'habitude, prennent la vie avec philosophie et ne s'emportent jamais viennent de me remonter les bretelles. Pourquoi ne font-elles pas comme leurs hommes qui se sont assis tranquillement à table et bavardent sans s'occuper de moi ?

Je soupire un énième grognement pour avoir le dernier mot et sors mon téléphone de ma poche. Résignée, j'envoie un SMS à Thomas.

[Je te fais confiance.

Je t'aime.]

— Voilà ! Vous êtes contentes ? J'ai rassuré Thomas ! Il n'a qu'à prendre le temps qu'il veut ! Je suis en colère et Sam, qui n'est jamais très loin, accourt sur mes genoux.

*Lui au moins ne juge pas mes faits et gestes !*

Je me concentre sur ses ronronnements, avec la ferme intention de faire comprendre à mes deux interlocutrices que le débat est clos et, après plusieurs minutes à les entendre soupirer, elles décident enfin de me laisser tranquille. Ma mère reprend son activité en cuisine et ma sœur se mêle à la discussion de Daniel et mon père au sujet des vins choisis pour la soirée.

Une bonne demi-heure plus tard, Thomas franchit enfin le seuil de la porte et il est accueilli

les bras ouverts par ma mère. Il n'a pas l'air abattu. Au contraire, il affiche même un petit sourire en coin qui attise ma curiosité. Pourtant, comme dans ma chambre, je ne bouge pas de mon canapé. En fait, je viens de me rendre compte que j'ai encore et toujours le même problème. Que je sois vexée ou pas, mon entrejambe est toujours sur la brèche, prêt à s'enflammer de nouveau et à humidifier encore mon string.

— Je suis désolé de ce contretemps Valérie, s'excuse-t-il en retirant son manteau qu'il pend à son bras. J'ai cru bon d'aller poser quelques questions à Manon et... j'ai fait de mon mieux pour ne pas traîner trop longtemps.

— Ne le sois pas. J'espère que tout s'est bien passé ?

— Aussi bien que possible. Évidemment, elle n'a pas apprécié ce que je lui ai raconté, mais elle m'a écouté jusqu'au bout. Je pense que maintenant, il faut laisser le temps au temps.

— Je suis ravie que le mot « patience » fasse partie de ton vocabulaire, mon cher Thomas. Camille et moi commençons à nous demander si nous n'étions pas des extra-terrestres. Nous avons eu un mal fou à déridier la demoiselle qui n'a pas quitté le canapé depuis notre arrivée.

*Allez ! Voilà que ma mère en remet une couche ! Sérieusement, ce n'est pas ma journée !*

Quand Thomas se tourne vers moi, je hausse les épaules et, par respect, je me retiens de tirer la langue à sa voisine. Bon sang, si elle se met à l'humour façon Justine Schwartz, je vais tomber en dépression.

— Je pense avoir le don d'arranger ça très vite Valérie, ironise-t-il avant de s'asseoir à mes côtés.

— Je n'en doute pas une seconde, glousse-t-elle avant de regagner la cuisine.

Ni une ni deux, je jette un œil sur ma sœur qui, à mon grand soulagement, a préféré rester à sa place et ne pas intervenir. L'air espiègle, elle observe Thomas me tirer en travers sur ses genoux. D'abord, il glisse une main dans mon dos, puis sans crier gare, il la faufile sous ma robe. Je devrais être rouge de honte, mais le contact des doigts sur ma peau réactive tous mes sens en même temps et je suis trop occupée à maîtriser ma respiration pour me soucier du reste.

— Tu n'es pas curieuse de savoir comment s'est passée mon entrevue avec Manon ? murmure-t-il à mon oreille tout en intensifiant ses caresses.

— Si, mais....

Je frétille un peu du derrière avec l'espoir fou que son majeur se loge là où j'ai envie, comme dans la discothèque. Pour le moment, il effleure mes plis et j'ai chaud, terriblement chaud.

— Tu dois...

*Oh bon sang ! Le repas n'a pas encore commencé et je suis déjà trempée !*

— Il faut...

J'essaie tant bien que mal de ne pas éveiller les soupçons de ma sœur qui ne nous quitte pas des yeux, mais je ne fais que bégayer et si Thomas continue à m'exciter comme ça, je vais même gémir devant tout le monde.

— Tu sais que je bande toujours autant ? susurre-t-il avec langueur. Tu aimes, n'est-ce pas ?

*Oh, mon Dieu !*

Bien sûr que j'aime. Et d'ailleurs, j'ai envie de plus. Beaucoup plus.

— Manon est une jeune femme admirable et pleine de courage.

Je sais qu'il parle fort pour détourner l'attention. Seulement son doigt continue son supplice, glissant sur mon sillon sans jamais y pénétrer et là, tout de suite, je me fiche de ce qu'ils ont pu se raconter tous les deux. Je n'ai qu'une priorité : trouver un moyen de soulager le brasier qu'il a allumé et qui est en train de me dévorer.

*Soit je meurs d'envie, soit je...*

Je bondis sur mes pieds, évitant de réfléchir à ce que je m'apprête à faire et tente de justifier ma réaction avec maladresse :

— Je... on en parle dans deux minutes. Je reviens.

Préférant ignorer son sourire diabolique, je me précipite dans ma chambre et j'y enferme à double tour avant de saisir une boîte cachée sous mon lit.

*Mon Dieu, pardonnez-moi d'avance pour ce qu'il va se passer. Mais c'est une urgence absolue.*

## Thomas

Bien installé sur le canapé ultra confortable du salon, Valérie et Camille me questionnent avec intérêt, et même indiscretion, sur le tête-à-tête que je viens d'avoir avec Manon. Elles ne laissent même pas le temps aux deux hommes d'ouvrir la bouche. Quant à moi, un verre de whisky collé au bord de mes lèvres, je les écoute d'une oreille distraite, épongeant de-ci de-là l'alcool ingurgité par quelques toasts savamment disposés en face de moi.

*Je me suis promis de ne boire que pour le plaisir. Et c'est ce que je fais, non ?*

— Le destin est étrange quelquefois, soupire la mère d'Élisa. Je n'aurais jamais pensé qu'elle serait là ce soir !

Effectivement, les coïncidences se succèdent depuis quelques semaines et sont toutes aussi troublantes qu'inattendues. Après Saskia, qui a fait son apparition au pire moment, donnant sans le vouloir plus de poids aux manipulations de Chloé, voilà que je tombe nez à nez avec Manon, alors que j'avais la ferme intention de profiter de mon séjour ici pour interroger Valérie sur cette fille.

Malgré une discussion animée, mon regard reste aimanté au couloir. Je me demande si Élisa n'est pas allée se soulager toute seule et, même si je déteste l'idée qu'elle puisse prendre du plaisir sans moi, j'avoue y être allé un peu fort. En même temps, je n'ai pas pu résister à l'envie de lui rappeler combien elle se délecte de frôler l'immoralité. Et puis, j'adore aussi marcher sur ce fil. En fait, je me suis puni moi-même avec mon zèle érotique. Si Élisa a fait naître en moi un désir immense dans sa chambre, maintenant, je ressens un besoin de possession qui se manifeste par une douleur aiguë et continue dans mon boxer. Un besoin presque viscéral. J'ai beau croiser et décroiser les jambes, me tenir droit et tendre l'oreille aux paroles de mes hôtes, j'ai un mal fou à me maîtriser. Du coup, j'avale gorgée d'alcool sur gorgée d'alcool pour essayer de garder mon self-control.

— Éli est une coquine, glousse sa sœur qui a bien remarqué que je n'étais pas du tout concentré sur la conversation. Elle aime te faire languir.

— C'est le propre des femmes, renchérit son mari avec ironie.

— Elle met effectivement beaucoup de temps !

Je réponds ce qui me passe par la tête sans trop réfléchir, car les minutes s'allongent et sont un vrai supplice.

Suis-je tout à fait normal d'être plus préoccupé par ma nuit à venir avec la femme de ma vie que par mes problèmes personnels qui ne sont pas encore totalement réglés ? Ou même par les allusions douteuses de Camille ?

— Je vais vérifier ce qu'elle fait, reprend Valérie en saisissant le plateau de toasts sur la table basse.

À peine s'est-elle levée, qu'Élisa réapparaît.

— Ah, quand même ! souffle sa mère. Tu en as mis du temps !

— Je suis allée aux toilettes et j'en ai profité pour m'arranger un peu.

— Humm, si tu n'avais pas passé ton après-midi à bougonner dans ton coin ! Bref...

Tandis que Valérie s'éclipse quelques minutes dans la cuisine, celle que j'attendais avec

impatience traverse le salon d'un pas assuré. Elle a rajouté du noir sur ses yeux et a remonté ses cheveux en un chignon déstructuré qui lui donne un air très appétissant. Beaucoup trop d'ailleurs, car ma queue coincée dans mon jean gonfle de plus belle.

*Putain de merde !*

Un rictus étrange au coin des lèvres, elle saisit au passage une coupe de champagne, puis s'installe directement sur mes genoux.

— On a commencé sans toi, dit son père avec douceur avant de lui lancer un clin d'œil attendrissant.

Je souris à cet homme effacé, qui ne parle jamais pour ne rien dire, mais qui, en quelques mots ou un simple regard, est capable de donner un amour infini.

*J'aurais aimé avoir ce style de père. D'ailleurs, j'espère être un jour de ceux-là.*

Je secoue la tête devant ma réflexion hors sujet et referme mon bras sur la taille d'Élisa.

— Tu bois du champagne, toi ? lui murmuré-je à l'oreille. Attention, l'alcool est un désinhibiteur incroyable.

Elle se penche dans le creux de mon cou et se cache avec sa main pour me répondre :

— C'est voulu. C'est une aide précieuse pour la surprise que je te prépare. Et je t'assure que tu vas avoir besoin de toute ton expérience et de tout ton sang-froid.

— Tu parles du cadeau de Noël qui m'attend ?

Elle hoche la tête, l'air victorieux.

— Mais dis-moi un peu, que faisais-tu dans ta chambre pendant aussi longtemps ? J'espère que tu n'as pas eu l'idée de... humm... t'occuper sans moi tout de même ?

Elle glousse entre ses mains, puis me susurre le plus doucement possible :

— Tu es joueur, n'est-ce pas ? Tu as voulu voir jusqu'où j'étais capable d'aller tout à l'heure ? Alors... Tu ne vas pas être déçue du voyage.

*Je ne suis pas très fort en devinette, mais bordel ! Qu'est-ce qu'elle mijote ? Elle ne va quand même pas faire un strip-tease devant tout le monde ?*

— Avez-vous fini vos messes basses ? se moque Valérie qui a ramené d'autres toasts. Ou alors, faites-nous en profiter !

Élisa fait comme si elle n'avait rien entendu et continue à boire en se tortillant sur mes genoux.

À la fois inquiet et curieux, je compte le nombre de verres qu'elle avale pendant l'apéro. Au quatrième, elle se lève et se dirige vers le sapin.

— Et si on donnait les cadeaux avant de dîner ?

— Bonne idée ! s'exclament en chœur Camille et sa mère.

Elles se ruent aussitôt sur l'arbre. Amusé, j'observe de ma place les échanges de boîtes, sous le regard tout aussi moqueur de Luigi et Daniel qui n'ont pas bougé non plus et accumulent les paquets sur leurs genoux. Quand la distribution est terminée, les filles cherchent leur prénom sur les emballages restants et se servent en sautillant d'impatience.

Mes Noëls festifs sont de trop lointains souvenirs pour que je puisse faire une comparaison. Mais apparemment, chez les De Sacco, les femmes sont pourvues d'une excitation toute particulière qui fait naître des étincelles dans leurs yeux et c'en est presque émouvant.

Élisa est la première à déballer un unique cadeau. Avec des gestes saccadés, elle réussit à ouvrir le petit paquet et découvre un iPod dernière génération.

— Oh, mon Dieu, s'exclame-t-elle. Il est... magnifique.

— Nous nous sommes tous dit que le tien commençait à se faire vieux, avance Valérie. Alors

exceptionnellement, nous avons préféré nous grouper. Je n’y connais absolument rien, mais ça coûte un bras ces petites bêtes-là.

Elle rit et, tandis qu’Élisa continue d’admirer son nouveau jouet, Valérie ne tarde pas à ouvrir elle aussi ses cadeaux. Elle s’extasie devant chaque découverte : un parfum, un joli sac à main et une machine à ongles ressemblant étrangement à celle de Tina. Luigi affiche clairement sa préférence pour l’autoradio que sa femme lui a offert pour son camion. Daniel remercie chaleureusement ses beaux-parents pour le chèque prévu pour son matériel de plongée sous-marine. Quant à Camille, elle est émue presque aux larmes. Le pendentif en forme de cœur choisi par son mari retient toute son attention.

— À toi ! s’exclame Élisa en se plantant devant moi.

Elle est si excitée que, pour un peu, elle ouvrirait presque les emballages à ma place. Pour faire durer le plaisir, je commence par celui de Valérie et son mari : une magnifique cravate en soie tissée qui me donne des idées à l’opposé de son usage d’origine. Je me retiens de leur adresser un sourire trop évocateur, puis je m’empare du paquet de Camille et Daniel : un magnum de champagne haut de gamme.

*Lui bander les yeux et faire couler le liquide entre ses seins, sur son nombril et la lécher jusqu’à... Putain !*

L’abstinence est en train de me faire divaguer et je cramponne la bouteille à deux mains avant d’éclaircir ma voix :

— Je ne sais pas quoi vous dire à part merci. En vérité, il y a longtemps que je n’ai pas reçu de cadeaux totalement désintéressés et...

Je reprends ma respiration. Si j’en perds mes mots, c’est d’abord parce qu’au lieu de se calmer, ma queue s’affole alors qu’Élisa chaloupe devant moi. Mais je veux bien leur laisser croire qu’il s’agit de l’émotion, car il faut à tout prix que je pense à autre chose qu’à ce petit corps qui m’obsède.

— Il paraît que demain c’est ton anniversaire et que tu refuses d’avoir un cadeau, ricane Camille. Alors tu n’auras qu’à nous offrir un verre... Mais, ouvre d’abord le cadeau de ma sœur, elle ne tient plus en place.

J’attrape délicatement le dernier paquet sous les yeux attentifs et avides d’Élisa. Elle a fait tellement de mystères autour de sa surprise que je le lui fais payer en prenant tout mon temps. D’abord, je le soupèse ; il est léger et petit. Puis, je le secoue un peu, mais rien ne bouge à l’intérieur.

— Qu’est-ce que tu attends ?! grogne-t-elle en trépignant d’impatience.

Je déchire le papier et découvre une boîte blanche, rectangulaire, sans aucune inscription, et je réfléchis.

*Pourquoi avoir besoin de garder mon self-control et... mon expérience ?*

Quand j’ouvre enfin le cartonnage, je l’entends retenir son souffle et je comprends encore moins les raisons de son excitation. Je tourne et retourne plusieurs fois un petit boîtier noir muni d’un écran digital et de trois boutons qui ressemble un peu à un téléphone miniature ou un Mp4 pour enfants. Un jouet quoi !

*Un jouet ? Un jouet ! Oh, putain !*

Mon cœur s’emballe au point de me donner des palpitations et ma queue est cette fois à deux doigts de rendre son dernier soupir.

*Elle n’a pas fait ça ? Pas ce soir ? Pas là ?*

OK ! J’ai osé mettre ma main sous sa robe tout à l’heure, mais je ne serais jamais allé aussi

loin. Ce n'est plus de l'immoralité, c'est carrément de la folie.

Je lève la tête et croise son regard enflammé qui confirme mes soupçons quand Valérie intervient :

— C'est quoi ce machin ?

Curieux de savoir comment Éliisa va se sortir de là, je me mords les lèvres pour ne pas rire.

— C'est un truc de musique. C'est un peu différent de l'iPod que vous m'avez offert, mais Thomas a cassé le sien et je n'avais pas vraiment d'idées.

Elle joue très bien la comédie et ses parents avalent le mensonge avec une facilité déconcertante. Je n'en dirais pas autant que Camille et Daniel que j'observe du coin de l'œil. La lueur qui brille dans leurs yeux et leurs petits sourires en biais ne trompent pas. Éliisa semble s'en moquer totalement et se jette à mon cou.

— J'espère que tu es content, mon chéri ?

Je l'embrasse tendrement et, pour toute réponse, actionne discrètement le gadget entre mes mains. Aussitôt, elle se tend contre moi et j'appuie frénétiquement sur le boîtier pour l'éteindre.

— Putain de bordel ! grogné-je à son oreille. Tu joues avec le feu. Tu te rends compte si quelqu'un s'aperçoit de quelque chose !?

— Je sais, murmure-t-elle, fière de sa surprise. Mais tu aimes ça tout autant que moi. D'ailleurs, pour tout te dire, je ne pensais pas tester ma trouvaille ce soir. Seulement, tu m'as beaucoup trop excitée et... maintenant, j'ai besoin de plus que ça.

*Merde alors. Mon obsession du sexe est contagieuse et Éliisa est devenue accro... peut-être plus que moi.*

— On passe à table ! claironne Valérie à mille lieues d'imaginer que sa fille chérie se trimballe avec un jouet érotique entre les jambes.

Je range le boîtier dans une poche de ma veste et me penche à l'oreille de ma dévergondée préférée.

— Tu dois maudire ta mère d'interrompre sans le vouloir ton manège. Quant à moi, je la remercie. Si tu continues à me chauffer, je te saute dessus et seul un miracle pourra m'empêcher de faire une connerie.

— C'est Noël non ? Le petit Jésus en fait plein justement !

Elle glousse de satisfaction tandis que je lorgne encore une fois Camille et Daniel qui ne nous quittent pas des yeux.

*Ma chérie ! Dans quoi t'es-tu fourrée ? Demain, quand le champagne aura cessé de faire son effet, je suis certain que tu n'oseras plus sortir de ta chambre tellement tu auras honte.*

Je m'apprête à lui répondre quand Valérie me coupe dans mon élan :

— Les hommes d'un côté et les femmes de l'autre.

En maître de maison, Luigi s'installe à ma droite en bout de table. Daniel en face de moi colle Camille de près. Éliisa se met à ma gauche et, à l'insu de tous, s'empare de ma cuisse comme si elle marquait son territoire. Quant à sa mère, elle choisit la place la plus proche de la cuisine, entourée de ses deux filles.

Lorsque tout le monde est enfin prêt, je m'adresse à l'assemblée.

— C'est à mon tour de faire la distribution de cadeau, il me semble. Le mien est très abstrait ce soir, j'ai manqué de temps pour m'organiser. Mais puisque vous n'avez pas eu l'occasion de vous rendre en Australie, j'avais dans l'idée de vous offrir un séjour, quand vous le souhaitez, de manière à pouvoir profiter de Camille et Daniel chez eux. Bien sûr, je prends tout à ma charge : voyage, hôtel, restauration et toutes les visites que vous aimerez faire sur place.

— Oh mon Dieu ! Mon Dieu ! Mon Dieu !

Valérie bondit de sa chaise et me saute dans les bras en répétant la même chose une bonne dizaine de fois alors que Camille et Éliisa pleurent à chaudes larmes. Ému, je m'aperçois que ce sentiment est contagieux. Je me tourne vers les deux hommes qui sont bouche bée et j'utilise l'ironie pour ne pas craquer moi aussi :

— J'aurais dû penser à acheter une boîte de mouchoirs en papier, vous ne croyez pas ?

— Absolument, assure Luigi avant d'éclater de rire et d'entraîner les autres derrière lui.

Après la visite-surprise de Daniel et sa femme, c'est la seconde fois que je ressens un bonheur aussi fort. Jamais auparavant mes cadeaux n'avaient provoqué de réaction aussi intense et j'en suis complètement bouleversé.

Il me faut attendre que le calme revienne dans la pièce pour sortir un paquet de ma poche et le poser dans l'assiette d'Éliisa.

— J'ai un autre cadeau, s'exclame-t-elle en sautillant sur place.

Si elle est excitée, moi je dois affronter une énorme boule de stress qui, logée au fond de ma gorge, fait trémuler ma voix :

— Ce... cette surprise... a... une importance toute particulière... pour moi... je...

Les yeux rivés sur la minuscule boîte qu'elle ouvre lentement, j'ai le trac. Ce n'est pas la même trouille que celle que j'ai ressentie devant la tombe de ma mère. Cette fois, je n'ai pas peur de moi et de mes réactions, mais bien des siennes. D'ailleurs, elle ne dit pas un mot en découvrant la surprise et je dois reprendre ma respiration à de multiples reprises avant de retrouver la parole :

— C'était la bague d'Annick, ma grand-mère. Jorge me l'a confiée il y a quelques jours. Elle représente un des seuls liens entre ce passé que je découvre et un avenir dont je rêve avec toi.

Je l'aide à sortir le bijou de son écrin.

— Éli... je... je sais que nous n'avons jamais abordé le sujet... et que c'est peut-être prématuré pour toi. Mais tu es la femme de ma vie...

Lui avouer que je l'aimais avait été un cap difficile à passer, mais là, devant tout le monde, je suis comme pétrifié, avec l'impression que seul mon cœur fonctionne encore et que, sous peu, il va traverser mes côtes tellement il cogne fort. Mes yeux vissés dans les siens et sa main dans la sienne, je déglutis, puis me racle la gorge pour être certain que mes cordes vocales ne vont pas m'abandonner.

— Éli, tu sais à quel point je t'aime alors...

Ses doigts se crispent sur les miens et des larmes roulent sur ses joues tandis qu'elle fixe la bague dans un mutisme angoissant. Elle a déjà compris et je dois encore reprendre mon souffle pour réussir à terminer ma phrase :

— Acceptes-tu de m'épouser ?

Un silence étrange s'installe autour de nous et seul un « waouh » soufflé par Camille m'indique que le temps ne s'est pas totalement arrêté.

— Je... je suis prêt à toutes les concessions du monde. Je sais que mon bonheur ne passera que par toi et que je t'apporterai la même chose en retour.

Mes tympans aux aguets attendent impatiemment une réponse, mais Éliisa est presque tétanisée et elle met plusieurs minutes avant de lever enfin ses yeux vers moi. La lueur qui en jaillit est si intense qu'elle m'éblouit et devant son silence, je suis de plus en plus désespéré.

Je comprendrais qu'elle refuse. Mon avenir professionnel n'est pas tout à fait éclairci. Mon passé n'est pas mirobolant et pour l'instant, je me coltine deux pères pour le prix d'un. Et puis, il

y a ses études...

— Oui. Oui. Oui. Évidemment ! Oui !

Un bras s'accroche à ma nuque et sa bouche s'écrase sur la mienne. J'entends à peine les applaudissements qui fusent autour de nous, car la seule chose qui compte est ce mot de trois lettres qu'elle continue à répéter entre ses baisers alors que je la fais tourner dans mes bras.

*Elle m'a dit oui, putain !*

Aussi loin que je me souviens, je ne me suis jamais senti si léger. Si heureux ?

Comment ai-je pu me moquer de l'amour pendant tant d'années alors qu'il n'y a rien de plus beau et de plus jouissif que d'avoir la certitude de partager ce même sentiment ?

— Si je m'attendais à ça ! s'exclame Valérie alors que je repose ma future femme. C'est plutôt rapide il faut l'avouer, mais depuis quelques mois, la transformation de ma fille est si spectaculaire que je ne peux que donner mon approbation.

— Moi aussi, intervient Luigi qui se lève pour me taper sur l'épaule. Daniel est un peu comme mon fils adoptif, mais j'ai toujours rêvé d'en avoir un second.

Un regard furtif vers ma belle suffit pour que nous nous soyons compris et elle me sourit avec tendresse. Un troisième père, même de substitution, n'est pas dans mes projets, mais j'apprécie d'être accepté aussi naturellement dans cette famille si soudée où tout paraît si simple.

Je passe la bague au doigt de ma chérie qui, la tête dans les étoiles, la contemple avec un sourire béat et, alors que nous nous asseyons, je me sens obligé de préciser :

— L'été prochain me semble être une bonne idée, qu'est-ce que vous en pensez ? Ma situation devrait être régularisée d'ici là et ce sera les vacances scolaires.

Valérie et Luigi approuvent d'un signe de tête alors que Daniel et Camille font la grimace.

— Puisque nous sommes dans les annonces officielles, nous avons, nous aussi, un scoop, commence celle-ci, le regard pétillant tourné vers ses parents. Quelque chose à fêter. Je suis certaine que...

— Un babichon ? s'écrit Élisabeth soudain sortie de son nuage. Dites-moi que c'est ça ! Dites-moi que c'est ça !

La pauvre Camille ne parvient pas à finir sa phrase, car à peine a-t-elle hoché la tête avec fierté que sa sœur se jette à son cou pour l'embrasser. Du coup, c'est Daniel qui prend le relais pour terminer les explications de sa femme :

— L'accouchement est prévu pour fin juillet ou début août. Alors, si les deux amoureux pouvaient patienter jusqu'à la fin de l'été pour se marier, ce serait parfait. Sinon, je crains que notre présence ne soit compromise.

— On attendra ! On attendra ! crie Élisabeth, la main posée sur le ventre de sa sœur. Oh trop bien ! Je vais pouvoir pouponner pendant les vacances.

— Je trouve aussi que c'est extra, reprend son beau-frère. D'autant que nous avons aussi réussi à dénicher un nouvel appartement beaucoup plus spacieux. Donc c'est parfait. Notre dernier séjour ici a été bénéfique pour tout le monde apparemment, car d'après le gynéco, la conception a eu lieu à ce moment-là. Tu peux remercier doublement ton futur mari de nous avoir invités. Il est responsable de ce miracle.

— Ne t'inquiète pas, je compte bien m'occuper de lui, minaude Élisabeth en me lançant un regard coquin.

Enfin, nous commençons à dîner dans une ambiance plus détendue que jamais. Chacun y va de ses blagues et je déguste chaque plat comme si je découvrais de nouvelles saveurs. Pourtant la cuisine est très classique : foie gras du Périgord sur toasts briochés, dinde aux marrons, plateau

de fromages régionaux et la traditionnelle bûche pâtissière. En fait, cet état de quiétude a le pouvoir de me faire apprécier n'importe quoi. Même l'interminable discours de Luigi qui n'a jamais été aussi loquace. À la fin du repas, je connais sa passion pour son métier de A à Z et je pense même que je serais capable de ressortir quelques notions de mécanique poids lourds. Mais ce que je retiens surtout, c'est l'admiration sans bornes qu'il voue à ses enfants et surtout à sa femme qui accepte depuis tant d'années, et sans rechigner, de porter le quotidien de la famille à bout de bras pendant ses absences.

Je viens tout juste d'avaloir mon café quand je croise le regard de nouveau lubrique d'Élisa dont la main n'a quasiment jamais quitté ma cuisse.

— Si on mettait un peu de musique ? demande-t-elle à sa sœur. Tu sais le slow que l'on adorait écouter toutes les deux ?

— Super idée !

Camille se lève et s'empresse d'aller fouiller dans la pile de CD posée sur l'étagère au-dessus de la télé. À la recherche du Saint Graal, elle n' imagine pas que, sous la table, je fais de mon mieux pour tenir les doigts de sa sœur à distance de ma braguette. Je pensais que ma demande en mariage et l'annonce de la grossesse de Camille lui avaient fait oublier l'émetteur installé dans la poche de ma veste. Seulement, j'avais négligé deux paramètres importants : son entêtement et le fait qu'elle a continué à boire du champagne pendant tout le repas. Du coup, rester discret et lutter contre ma tête de mule préférée commence à me demander de sérieux efforts.

— Appuie sur le bouton, murmure-t-elle à mon oreille.

Déterminée à arriver à ses fins, elle insiste lourdement. Je fais celui qui n'a pas entendu et me concentre sur la conversation de Luigi, mais quand celui-ci me sert un Armagnac, je suis obligé de remonter une de mes mains sur la table pour saisir mon verre.

Aussitôt, je sens la fermeture de mon pantalon se baisser avec une lenteur extrême. Ma réaction est instantanée. Je retiens un hoquet de désir en serrant fortement ma mâchoire et j'ai beau plaquer ma main libre sur ses doigts pour qu'ils ne s'aventurent pas plus loin, Élisà résiste. J'avale d'un coup sec le breuvage alcoolisé et repose mon verre brusquement, inquiet de la tournure que prend son excitation. Dieu seul sait jusqu'où elle est capable d'aller dans son état. En tout cas, une chose est sûre : si elle tire un tant soit peu sur mon boxer, ma queue va se dresser et plus rien ne pourra l'arrêter.

— A-rrê-te, murmuré-je entre mes dents le plus discrètement possible.

Heureusement pour moi, Luigi et Daniel ont bu un peu trop eux aussi pour fêter les deux événements à venir et ils n'ont pas l'esprit assez clair pour décoder mes mimiques. Quant à Camille, elle me tourne le dos pour le moment et Valérie est partie dans la cuisine. Mais ce n'est qu'une question de minutes avant qu'elle ne revienne à table et devant elle, je n'aurais plus le droit à la moindre erreur.

— Allume ! siffle Élisà alors que ses doigts s'agrippent plus fortement à mon boxer.

Mes muscles se bandent et un combat silencieux s'engage entre nous. Si je cède le premier, j'ai la certitude qu'elle ne me lâchera pas pour autant.

La musique démarre et les paroles de *I still loving you* de Scorpions emplissent la pièce. Alors que je ne l'espérais plus, Élisà referme ma braguette. Elle siffle une coupe entière de champagne et, sans me demander mon avis, me tire par le bras jusqu'au milieu du salon. Puis, elle se pend à mon cou et se hisse sur la pointe des pieds.

— Mets en marche ce petit joujou, s'il te plaît, ronronne-t-elle à mon oreille. Et ne l'éteins que lorsque je te le dirai.

— Si je t’entends gémir, je ne réponds plus de rien et je te signale qu’on nous regarde.

— C’est justement ce qui est bon mon chéri. Jouir grâce à toi, devant tout le monde. J’ai adoré ça dans la discothèque. Tu t’en souviens ?

*Comment oublier ? Seulement, cette fois elle a trop bu, putain. Beaucoup trop bu.*

Je soupire d’impuissance, enroule mes bras dans son dos. Puis j’entame un pas sur le côté, un autre en avant, au rythme langoureux de la musique. Lovée contre mon torse, Élixa se laisse guider sans résistance. Chaque mouvement est l’occasion de faire frotter un peu plus mon érection impatiente contre son ventre.

*Bien sûr que je m’en souviens, me répété-je intérieurement. Et je me rappelle aussi avoir dû terminer dans les toilettes.*

Je ricane, mais en réalité, j’ai tellement envie d’elle que je serre ma mâchoire de douleur.

— Cette fois nous finirons dans la chambre, précise-t-elle. Actionne ce machin, bon sang ! Il me nargue depuis trop longtemps. Je le sens en moi, tu comprends. Fais quelque chose.

Tandis qu’elle me supplie, je lève un œil furtif vers la table. Valérie n’a pas réapparu et son mari s’est installé devant une émission de variétés. Quant aux deux australiens d’adoption, ils sont trop occupés à surfer sur leur téléphone pour s’intéresser à nous.

OK ! C’est risqué, mais ça peut se tenter. Alors, puisque c’est ce qu’elle souhaite, nous allons jouer avec le feu tous les deux. Je ne peux pas être plus excité que je ne le suis et, si je dois me barrer en courant jusqu’à la salle de bains, tant pis !

Je fourre une main dans la poche de ma veste et appuie sur le premier bouton que je rencontre. Aussitôt, son corps se contracte avec délice contre le mien. Elle relève la tête vers moi et j’observe sa bouche se pincer et ses yeux se plisser sous l’effet du plaisir.

— Oh, mon Dieu ! couine-t-elle avant d’enfoncer encore son nez dans mon torse pour amortir un premier gémissement. Serre-moi fort.

Il faut vraiment que je l’aime comme un taré pour prendre non seulement le risque de passer pour un pervers et aussi celui de me lâcher dans mon pantalon en lui faisant atteindre son propre plaisir !

— Tu sais que t’exciter m’excite ma chérie ? Fais attention. Je vais être hors de contrôle cette nuit.

Pressée contre moi, elle suit mes pas comme un robot et n’échappe que des feulements rauques et discrets à mesure que les secondes s’égrènent. Elle souffle, inspire, bloque sa respiration et couine jusqu’à ce qu’elle atteigne le point de non-retour et se cramponne à mon cou pour ne pas s’écrouler. La douleur qui s’est logée dans mon entrejambe est atrocement délicieuse et je me demande comment je n’ai pas encore craqué moi aussi.

*Putain, c’est énorme !*

Beaucoup trop excité pour me poser des questions, je n’ai plus qu’une envie : laisser tout le monde en plan et libérer la bête féroce qui me fait souffrir.

— Tu ne crois pas que nous devrions aller nous coucher, suggéré-je en l’embrassant dans le cou.

— C’est l’idée du siècle !

Essoufflée, elle se tient toujours à ma nuque, car ses jambes ne doivent pas être assez stables et, alors que nous avançons vers la table, je croise le regard moqueur de Camille qui nous observe avec attention.

*Bordel ! C’est sûr, elle a compris notre manège.*

Comme de toute façon il est trop tard pour faire machine arrière, je prends le parti d’ignorer

l'air goguenard de ma future belle-sœur et, après un rapide « bonne nuit » à tout le monde, j'entraîne ma jolie effrontée jusqu'à la chambre.

— Tu vois que les miracles existent, ricane-t-elle lorsque je ferme la porte à double tour. Sexy-man a réussi à garder son célèbre self-control jusqu'au bout. Viens !

Je n'ai pas encore fait un pas dans la pièce. Pourtant son invitation ouvre toutes mes soupapes de sécurité en même temps. J'explose et la plaque violemment contre la cloison. Ma bouche s'empare de son cou, dévorant sa peau cuisante tandis que je caresse ses cuisses et remonte sa robe jusqu'à la taille. Sans attendre, elle s'en débarrasse et déboutonne mon pantalon qui glisse le long de mes jambes jusqu'à mes chevilles. En un temps record, nous sommes nus, peau contre peau, haletants et bouillonnants d'impatience.

— Tu n'aurais pas dû me chauffer autant chérie. Tu vas tellement crier que tout le monde va nous entendre.

Une main en appui sur le mur, l'autre sur sa gorge, je fixe son regard azur qui étincelle d'envie. Plus déterminée que jamais, elle ondule sans me quitter des yeux et je brûle de désir pour elle. Du bout des doigts, je redessine la courbe de ses seins qui pointent vers moi, m'attarde sur son nombril, puis glisse encore plus bas. Quand j'entre en contact avec un objet lisse à la texture légèrement veloutée, je fais un pas en arrière et abaisse mon regard vers la forme allongée rose fuchsia qui cache juste sa fente. Puis je souris.

*Putain ! C'est ça le petit joujou qui lui a fait perdre les pédales.*

Sans jamais avoir utilisé ce genre d'engin, j'en ai beaucoup entendu parler et je n'ai pas besoin d'explication pour savoir que sa forme de pince permet qu'une partie pénètre le vagin contre le point G et l'autre appui contre son bouton nerveux.

— Humm, je comprends mieux pourquoi tu as été jusqu'à jouir dans mes bras tout à l'heure. Tu ne t'es pas contentée d'un œuf vibrant comme je le croyais. Tu as carrément investi dans un double vibro. Dis donc petite coquine, c'est à toi ou à moi que tu voulais faire plaisir avec ce cadeau ?

— À nous deux, répond-elle avec l'assurance donnée par l'alcool. Le vendeur m'a certifié que je pouvais le garder en toutes circonstances si tu vois ce que je veux dire.

— Pas très bien...

Elle penche sa tête sur son épaule et du bout des doigts dessine les contours de mon tatouage.

— Alors... Tu peux commencer par me prendre... comme ça, poursuit-elle en remontant une jambe contre mes reins.

J'agrippe ses fesses quand mon gland frôle la texture siliconée de son jouet.

— Ensuite, tu peux envisager d'assouvir ton fantasme en gardant tes mains magiques pour toute autre partie de mon corps.

Elle minaude en grignotant la peau de mon épaule avec minutie.

— Putain, tu vas me rendre dingue !

Je la soulève et la colle contre la cloison.

— Perds le contrôle Thomas, souffle-t-elle dans mon cou. Et fais-moi perdre le mien. Intoxique-moi... tout entière.

Je ne sais pas si je dois mettre mon état sur le compte de mon abstinence prolongée, de la découverte de ce petit joujou, ou de ses paroles impudiques, mais toujours est-il que je n'ai jamais été aussi dur, même dans mon jacuzzi.

*Bordel de merde ! Je vais prendre le pied du siècle.*

Je grogne et plonge sur ses lèvres insolentes pour la faire taire.

*Je t'aime je t'aime je t'aime...*

Je jure que si cette nuit, je ne meurs pas de plaisir dans ses bras, je rentre dans les ordres dès demain pour demander l'absolution.

## Élisa

Un coude enfoncé dans le matelas et la tête calée dans ma paume, j'admire tour à tour le corps de Thomas couvert jusqu'à la taille et le bijou sur mon annulaire. Cette bague en or et rubis n'est pas simplement magnifique, elle représente le symbole de l'éternité et m'offrir celle de sa grand-mère a mille fois plus de valeur que tous les cadeaux du monde. Rêveuse, je la fais tourner autour de mon doigt, n'arrivant toujours pas à croire que, d'ici quelques mois, je vais devenir sa femme. Madame Élisa Andrews.

Jamais je n'aurais imaginé un truc aussi dingue. Sa demande en mariage est la plus merveilleuse des surprises. Pas pour reluquer ses futurs cent millions de dollars, mais parce que je suis fière de pouvoir m'afficher officiellement à son bras. Il m'apporte plus que tout ce que j'aurais pu espérer d'un homme dans mes rêves les plus fous. Sexuellement, c'est un Dieu. Physiquement, il incarne la perfection et, humainement, il est beaucoup plus sensible qu'il n'y paraît. Ses blessures l'ont rendu attentif à l'autre. J'aime ses failles. J'aime aussi savoir qu'il n'a pas honte de pleurer et qu'il n'a pas peur de me faire mal non plus. Je détesterai qu'il me prenne pour une femme faible et fragile. En fait, si dans une autre vie, j'ai connu les levers difficiles liés à mes fichus cauchemars ou à un manque d'envie d'entamer une nouvelle journée, depuis que j'ai croisé son chemin, chaque réveil est paradisiaque. Parce que je l'aime, lui, plus que tout au monde.

J'étire une de mes jambes et grimace de douleur en silence. Je suis si courbaturée que je pourrais compter un à un tous les muscles de mon corps, même ceux dont je n'ai jamais entendu parler. Pourtant je ne me suis jamais sentie aussi légère. Toute la nuit, il a apprivoisé chaque partie de moi dans les moindres recoins. Il s'est déchaîné, m'a incendiée, jusqu'à me calciner tout entière, me faisant atteindre les profondeurs des plaisirs les plus intenses. Nous ne nous aimons pas simplement, comme tout le monde. Nous vivons un amour abyssal.

La langue râpeuse de Sam m'extrait de l'extase dans laquelle je suis installée et je pousse mon félin en échappant un soupir d'agacement.

— « Chat d'amour » t'a sortie de ta contemplation ? se moque Thomas sans ouvrir les yeux.

— Tu ne dors pas ?

— J'espérais en silence que tu sois aussi intrépide ce matin qu'hier soir. Je veux dire... sans l'effet salulaire du champagne.

Je me force à plisser la bouche en une moue vexée.

— Soit ! J'avais trop bu, mais ce n'est pas grâce à l'alcool que j'ai... enfin...

Mes joues s'échauffent, je le sens. Il éclate de rire et dévoile ses iris vert émeraude devant mon bégaiement.

— OK, je manque encore d'assurance pour m'exprimer à l'oral, mais...

Il se redresse sur ses coudes et, l'œil lubrique, me reluque de la tête aux pieds, car je n'ai pas pris la peine de me couvrir.

— Je te propose un entraînement dès maintenant, me coupe-t-il en tirant sur la partie du drap qui l'enveloppait.

Victorieuse, son érection de dresse, massive.

— Tu ne sais peut-être pas qu'elle adore être cajolée le matin, enchaîne-t-il en l'empoignant avec fermeté. De plus, humm... je dois reconnaître que tu as un don tout particulier pour la mettre de bonne humeur.

J'aime goûter sa chair chaude et soyeuse et recommencer n'est pas de refus. D'ailleurs, en grande gourmande, je me lèche les lèvres et fronce les sourcils à Sam qui tente de revenir à la charge.

— Toi, si tu continues, je te dépose à la S.P.A. !

Monsieur le chat exprime son mécontentement en miaulant et Thomas éclate de rire.

— « Chat d'amour » a une objection, murmure-t-il à mon oreille avant de m'enlacer. Inutile de me faire croire que tu serais capable de le laisser dans un chenil, je me suis fait à l'idée d'avoir un félin comme concurrent direct.

— Tu as raison. Je devrais le garder parce qu'il pourrait encore t'apprendre deux ou trois trucs.

— Comme quoi ? La manière de faire des câlins platoniques par exemple ? Humm... je ne suis pas sûr que tu approuverais.

Je glisse vers lui avec langueur et, alors que je saisis son bâton de chair à pleine main, je crois entendre un bruit dans le couloir et tends l'oreille.

— Si tu pouvais éviter de l'étrangler. Ce n'est pas en la comprimant comme ça que tu vas l'appivoiser.

Le son se fait plus net et on frappe à la porte. Je sursaute et recule.

— Putaaain ! grogne Thomas alors que je remonte le drap sur nous.

Je prends une position plus décente tout en m'éclaircissant la voix, mais celle de ma sœur parvient à mes tympans avant que je n'aie eu le temps de parler :

— Minette ! Tu as vu l'heure ?

*Encore elle ? Non, mais sérieusement, c'est une manie chez elle de me déranger toujours au mauvais moment ?*

Je louche sur mon réveil et bondis hors de mon lit.

*10 Heures ! Oh, bon sang !*

— Quelle est l'étape incontournable du 25 décembre chez les De Sacco, soupire Thomas moqueur. Pas encore une messe j'espère ?

— Non. C'est juste que ma mère, comme tous les matins de Noël, doit être à la boulangerie et que ma sœur me demande toujours de l'aide pour... ranger et éventuellement pour préparer le repas. Elle n'est pas plus douée que moi pour faire la cuisine. Du coup, ce qui devrait être fait en une heure met en général le double avec nous.

Thomas m'a pourtant bien écoutée, mais au lieu de me répondre, il fixe la porte avec un sourire en coin.

— Camille ! claironne-t-il. Je suis une fée du logis et un véritable cordon bleu. Je serais ravi de mettre la main à la pâte pour vous aider toutes les deux à aller plus vite. Je te promets que d'ici... hummm... disons... une heure, je libérerai ta sœur que j'ai sauvagement attachée au montant du lit avec ma magnifique cravate. Mais pour le moment, ce n'est pas d'actualité. Un merveilleux cadeau d'anniversaire m'attend. Si tu vois ce que je veux dire...

Le souffle coupé par la honte, j'écrase ma paume sur la bouche de Thomas. Aucune couleur cramoisie ne doit correspondre à celles de mes joues tellement elles me brûlent et je n'ose imaginer la tête de ma sœur dans le couloir. D'ailleurs, elle met tellement de temps à répondre que je me demande si elle ne s'est pas évanouie.

— Ça ne va pas !? ronchonné-je entre mes dents. T'es devenu dingue !

— C'est ta frangine, pas le curé de ta paroisse quand même ! riposte-t-il entre deux éclats de rire. Et puis tu ne te gênes pas avec Justine.

*Justement, c'est bien là le problème ! Camille n'est pas ma meilleure amie. C'est ma sœur. Je l'adore, nous parlons beaucoup, mais... pas de ça ! Pas comme ça du moins.*

— Je n'ai pas l'habitude d'aborder ce genre de discussion avec elle.

Alors que je continue à bougonner, j'entends Camille glousser bruyamment derrière la porte :

— Il va falloir penser à insonoriser ta chambre, minette. Ou à utiliser un bâillon pour la nuit.

*Oh, mon Dieu !*

Comme j'ai abandonné l'idée de trouver un trou de souris et que les machines à remonter le temps pour changer le cours des choses n'existent pas, je me contente de rouler mes yeux dans tous les sens et choisis de plonger sous le drap, morte de honte.

*Comment vais-je faire pour la regarder en face maintenant ?*

— Tu as été lui sortir que j'étais attachée avec ta... cravate ? marmonné-je encore sous le choc.

Thomas passe sa tête sous le tissu pour m'observer, l'œil lubrique.

— C'est une option qui me tente bien. Qu'en penses-tu ? Humm ce soir par exemple... le cadeau que tes parents m'ont offert accompagné de celui que tu as déjà testé cette nuit... le mélange risque d'être détonant...

— Thomas !

— On pourrait y ajouter le champagne de Camille et Daniel. Il paraît que les petites bulles font beaucoup d'effet sur la peau. J'ai bien envie de tenter l'expérience. Tu veux être mon cobaye ?

Je lui donne un coup de genou en continuant de râler, mais en réalité, j'ai déjà des crépitements dans le bas de mon ventre.

— N'empêche que tu devrais parler de ces trucs-là avec ta sœur, murmure-t-il alors que ses doigts s'aventurent sur ma cuisse. Elle est très demandeuse.

— Hein ?

*Qui ? Quoi ? Qu'est-ce ?*

Je me raidis et sors de ma caverne de tissu, le souffle coupé. Exit champagne, cravate et autres joujoux sexuels.

*Camille ne l'aurait quand même pas dragué ? Ou pire... elle ne lui aurait pas proposé un plan à trois ? Alors qu'elle est mariée... enceinte...*

*Oh, mon Dieu ! Ça collerait avec les deux fois où elle est venue frapper à cette porte !*

Alors que je n'arrive même plus à parler, Thomas éclate encore de rire.

— Hey ! J'ai compris pourquoi tu fais cette tête. Je... oh putain, c'est trop bon désolé...

Il n'arrête pas de rire et moi j'ai juste envie de l'étrangler.

— Je me suis mal exprimé, poursuit-il après avoir repris son souffle. En fait, hier soir, elle s'interrogeait sur l'efficacité de ta surprise sur moi.

— Quoi ?

Je manque de m'étouffer.

À quel moment ai-je raté cet épisode ? Est-ce que je dois considérer cette option comme plus tolérable que de pratiquer le triolisme avec ma sœur ?

Tranquillement, Thomas s'allonge sur le dos, une main derrière la nuque, l'autre posée sur son érection bien réveillée. D'ordinaire, mes yeux s'aimantent à cette partie de son anatomie,

mais aujourd'hui je suis trop inquiète de connaître la suite de son explication pour y faire attention.

— Tu te rappelles qu'après notre premier round, je suis sorti pour aller aux toilettes ? poursuit-il en se retenant de rire à nouveau devant mon air ahuri.

Seule ma tête arrive encore à bouger pour acquiescer. Le reste de mon corps est si tendu qu'au moindre mouvement supplémentaire je risquerai le claquage musculaire.

— Eh, bien ! J'ai croisé ta sœur dans le couloir. Elle m'a demandé quel genre de jouet pouvait être aussi efficace. Je dois t'avouer que je n'ai pas été plus surpris que ça par sa question, car toute la soirée elle nous a lancé des regards et des sourires plutôt très... explicites.... Il faut dire que... Tu n'as pas été très discrète dans le salon. Tu ne pensais quand même pas pouvoir berner tout le monde avec ton histoire d'iPod nouvelle génération ? Tes parents... OK ! Mais ta sœur !

J'échappe un long soupir de désespoir. Tout ça, c'est la faute de Justine. Si elle ne m'avait pas convaincue d'acheter ce truc, je n'en serais pas là et Camille ne serait probablement pas en train de se dire que sa frangine est une obsédée sexuelle.

Tandis que je me lamente sur mon sort et enrage sur ma meilleure amie, Thomas roule vers moi et se colle à ma hanche.

— Si nous reprenions où nous nous étions arrêtés ? ronronne-t-il, alors que ses doigts recommencent à tourmenter la peau fine entre mes cuisses. Tu ne voudrais pas quand même que la bête qui sait te faire crier se mette à bouder ?

Comme d'habitude, en une demi-seconde, j'oublie tout. Ma colère. Ma honte. Et même ma sœur qui est peut-être encore derrière la porte.

Alors, parce que dans ces moments-là il n'y a que nous, parce que nous deux c'est féérique, et que cette magie-là rien ni personne ne la détruira jamais, je me redresse et cale ma paume sur son érection.

— Joyeux anniversaire mon cœur, minaudé-je, décidée maintenant à fêter ses trente ans comme il se doit.

\*\*\*

Une bonne heure plus tard, nous rejoignons le séjour. La table de salle à manger est de nouveau dressée et tout est rangé. Camille ayant fait le plus gros du travail, Thomas change ses projets et rejoint les hommes devant la télé. Du coup, je pénètre seule dans la cuisine où ma sœur termine d'essuyer la vaisselle.

— J'ai réussi à m'en sortir sans vous, avance-t-elle avec un sourire en coin. J'ai même préparé un gratin de pommes de terre et quelques plats de crudités.

Pour ne pas montrer ma gêne, je m'occupe en jetant les épluchures de légumes à la poubelle, puis je remplis la gamelle de Sam.

— Tu sais, poursuit-elle en triant les couverts dans le tiroir. J'envisage de suivre quelques cours...

*... de quoi ? De langues ? D'éducation sexuelle ?*

Mes doigts se crispent sur le sac de croquettes et mes genoux deviennent aussi mous que du chewing-gum, mais je préfère faire la sourde oreille et me mets à chantonner pendant que je range le paquet dans le placard.

— J'ai pensé que je pourrais apprendre la décoration d'intérieur, insiste-t-elle alors que je n'ai toujours pas dit un mot. Ta chambre aurait besoin de quelques modifications...

... lesquelles ? Des travaux d'insonorisation ?

J'en ai marre de ses insinuations. Je claque la porte du meuble et me plante devant elle les bras croisés.

— Ça suffit ! la coupé-je avant qu'elle n'aille trop loin. Arrête de tourner autour du pot et dis-moi ce que tu as derrière la tête.

À cause de ma voix trop aiguë, Thomas s'engouffre dans la pièce, suivi de Daniel et mon père, sous le regard de Camille qui me fixe, l'air incrédule.

— Que se passe-t-il exactement ? s'étonne son mari qui ne nous a jamais entendus lever le ton l'une sur l'autre.

Je m'assois lourdement sur une chaise.

*Il ne manquerait plus que ma mère se pointe pour compléter le tableau et comme ça tout le monde sera au courant en même temps. Génial !*

Je maudis Justine et ses idées à la noix, cette maison aux murs en papier mâché, mon addiction au sexe, Thomas et son humour salace... Bref, ma matinée qui avait bien commencé est en train de tourner court.

— Je ne comprends pas ce qui lui prend, explique ma sœur en retirant son tablier. Je lui parlais de l'agencement de...

— Laissez tomber ! grommelé-je pour ne pas aggraver la situation. Je... je me suis réveillée du mauvais pied. Je suis désolée.

Daniel et mon père se contentent de mes maigres explications et retournent sagement dans le salon, mais Thomas reste planté à la porte, les bras croisés sur son torse et il se permet même de lancer un clin d'œil à ma sœur qui se met à glousser.

— Quelque chose te chagrine ma chérie ? se moque-t-il gentiment.

Contrariée, je hausse les épaules, même si je sais qu'il ne va pas me lâcher pour autant. De toute façon, je n'ai pas cinquante-mille solutions. Soit je sors de la pièce au risque que tout le monde m'emboîte le pas, soit je ne bouge pas et subis l'inquisition d'un Sexy-man apparemment très en forme aujourd'hui pour me mettre mal à l'aise.

— Je n'ai pas eu l'occasion de te le souhaiter, mais bon anniversaire ! reprend ma sœur.

*C'est moi ou j'ai encore l'impression qu'elle se moque quand elle dit ça ?*

— Merci ! répond l'intéressé. J'avoue qu'il a particulièrement bien commencé.

— Vous avez fini tous les deux ?

Je m'insurge, mais je m'assure en même temps de ne pas parler trop fort pour ne pas rameuter mon beau-frère et surtout mon père !

— Quoi ? insiste-t-il. Ose dire que cette matinée n'a pas débuté sous les meilleurs auspices ! Sachant que j'ai promis de ne plus jamais mentir, je ne fais qu'énoncer une vérité.

— Minette ! Je ne suis pas une ado attardée et encore moins une adulte coincée, même si tu as l'air de le penser. Je ne suis pas non plus sourde et encore moins aveugle. Alors, arrête de faire semblant de ne rien comprendre.

Elle pose son torchon sur le bord de l'évier et s'incline à mon oreille.

— J'adore l'idée du cadeau que tu as offert à Thomas... même si... tu as été la première à en profiter.

D'abord, je manque de m'étrangler. Puis, effarée, je regarde par-dessus l'épaule de Thomas.

— Tu n'as rien à craindre, toutes les oreilles indiscretes sont hors de portée et maman n'est pas rentrée. Mais, dis-moi, hier soir, tu étais beaucoup moins timorée. Je t'avoue que Daniel et moi avons adoré.

— Parce que lui aussi a...

Si ma chaise n'avait pas eu de dossier, je serais tombée à la renverse.

— Éli, je pense sincèrement qu'il n'y a que tes parents pour ne pas avoir remarqué que tu as pris ton pied dans mes bras. La danse n'a jamais fait jouir quelqu'un de manière naturelle.

J'envoie un coup de coude dans les côtes de Thomas, mais Camille renchérit, l'air très intéressé :

— Il va falloir que tu me donnes la référence de ce petit engin qui me paraît très efficace. Ou mieux que tu me montres à quoi il ressemble.

Voilà qu'ils pouffent de rire tous les deux alors que je voudrais pouvoir m'enfoncer dans le sol et ne jamais réapparaître.

— En tout cas, tu nous as donné des idées. D'ici quelques mois, il se peut que Daniel et moi devions faire beaucoup plus attention, sinon bébé risque de ne pas apprécier. Ta surprise peut-être une bonne alternative... Du moins pour moi. Comment as-tu eu cette idée ?

Ma sœur aînée, mon modèle, est en train de me demander des conseils en matière de sexe ? Cette discussion est surréaliste.

— C'est Justine qui a...

J'en ai trop dit et je me mords l'intérieur des joues. Impliquer officiellement ma meilleure amie dans cet achat c'est, à coup sûr, de futures conversations lubriques entre elle et Thomas, ou elle et Camille... ou les trois en même temps...

*Bon sang ! Ma langue trop bien pendue avec l'histoire du téléphone rose ne m'avait pas suffi, il fallait que je recommence !*

— Tiens ! Tiens ! Mademoiselle Schwartz est donc à l'origine de cette idée ! se gausse ma sœur. Pourquoi ne suis-je pas étonnée ?

Thomas ricane devant son air moqueur et moi je roule mes yeux en soupirant.

— Elle est toujours dans les bons coups, tu devrais le savoir ! répond-il.

Puis il s'adresse directement à moi :

— Tu lui as offert son cadeau de Noël avant de partir ?

— Non ! Je comptais le faire le week-end prochain. Après, il y a le déménagement et ça risque d'être compliqué.

En pleine réflexion, Thomas fronce les sourcils, puis son regard s'illumine.

— Si tu n'y vois pas d'inconvénients, j'ai une petite idée pour agrémenter ta surprise.

— Tu lui as acheté quoi ? me demande Camille l'air intéressé.

— Je lui ai pris une suite au Lux-Hôtel pour elle et Antoine. Pour une nuit. Elle rêve d'y dormir depuis longtemps.

— Justement, je doute qu'elle ait beaucoup d'heures de sommeil avec ce que je lui réserve, intervient Thomas avec un air conspirateur. Je vais lui faire livrer un paquet tout ce qu'il y a de plus discret en apparence, qui devrait lui faire passer un moment plus que magique. Ta surprise puissance dix. Il existe des kits contenant une multitude de petits jouets comme le tien. Je t'assure que s'ils comptent tous les tester, ils n'auront pas le temps de se reposer une seconde. Qu'en dis-tu ?

En guise de réponse, je me mets à ricaner. Connaissant ma meilleure amie, elle va ensuite me harceler de message pour me donner tous les détails croustillants de sa nuit d'hôtel. L'horreur ! Et puis, elle a déjà acheté ce qu'il faut.

*Je leur dis ? Je ne leur dis pas ?*

— Tu es jalouse ? insiste-t-il, fier de sa trouvaille. Je peux commander deux kits si ça

t'intéresse !

— Moi j'en veux bien un aussi ! claironne Camille.

*Tant pis je leur dis !*

— Vous ne pensez quand même pas qu'elle m'aurait donné ce genre d'idée sans en profiter elle-même ? Je me demande d'ailleurs comment ça se fait qu'elle ne m'ait pas encore envoyé un SMS pour me parler de son expérience... ou me réclamer des infos sur la mienne.

— Putain, mais sérieux ! Il n'y a que moi pour ne pas avoir testé ce genre de machin ! râle ma sœur réellement contrariée.

Thomas éclate de rire.

— Je me disais bien que Mademoiselle Schwartz n'allait pas passer à côté de ce genre d'expérience. Mais, il en existe plein d'autres fortes intéressantes, comme...

— Une cravate, le coupe Camille en gloussant.

— Entre autres. D'ailleurs, à défaut d'insonorisation suffisante dans cette maison, une prochaine fois, je vais penser à bâillonner ta sœur pour de bon.

Bouche bée, je les écoute délirer tous les deux. Je découvre une face inconnue de Camille et je n'en reviens pas qu'elle puisse s'exprimer sans tabous et aussi naturellement.

— Vous êtes dingues, déclaré-je dans un souffle. Sérieusement, vous êtes frappés.

— Minette, ça fait partie de la vie ! J'assume très bien.

— Mais enfin, je ne t'ai jamais entendu parler comme ça. Tu me disais toujours que tu admirais Ju qui était capable de discuter de tout et...

— Tu es restée si longtemps sur la réserve que je tâtais le terrain pour voir comment tu allais réagir. Tu n'étais pas prête sans doute. Sans compter que... avant... tu étais mineure et... ensuite...

*... j'étais trop abîmée.*

Elle regarde Thomas, l'air contrit, semblant regretter d'avoir ravivé de mauvais souvenirs, puis elle se précipite sur moi et m'embrasse sur la joue.

— C'est du passé tout ça ! ajoute-t-elle. Je veux juste que tu comprennes que tu peux tout me dire. Vraiment tout. D'accord ?

Au bord des larmes, je hoche la tête. Thomas n'a pas bougé de l'embrasement de la porte et, quand je redresse la nuque, je croise son regard qui a pris un vert impérial. Je lis très bien dans ses pensées désormais. Et celles que j'entre-aperçois me laissent sans voix. Je peux être totalement libérée dans ses bras, lubrique avec Justine et si frileuse devant les autres que ça en devient ridicule.

C'était donc ça leur petit jeu ? Me pousser à réagir... encore... !

Comment ai-je pu passer à côté de ça avec Camille ?

J'étais persuadée que la longue conversation que j'avais eue avec elle après mon anniversaire avait permis d'effacer toute trace de culpabilité chez elle. Que retrouver la complicité que nous avions enfants suffisait. Je séparais le rôle de sœur et celui d'amie. Comme si l'un ne pouvait pas aller avec l'autre. Sauf que, à bien y réfléchir, Justine est à la fois mon opposé et ma jumelle et qu'avec sa gouaille, elle me force à me dépasser et à ne plus avoir aucune limite avec elle. Camille n'avait encore jamais osé. Maintenant qu'elle l'a fait, je réalise que j'ai très envie qu'elle soit aussi une véritable amie. Celle à qui je peux tout dire. Vraiment tout. Notre lien n'est pas juste fraternel. C'est beaucoup plus que ça.

Bon sang ! Il y a des semaines, que Justine ne cesse de me répéter qu'il faut communiquer. Je l'ai fait avec elle et avec ce Sexy-man à l'origine de ma guérison. Affranchie de mon passé, je

suis libre de mes choix et de mon corps. Et je dois être capable d'assumer quelle femme je suis vraiment devant tout le monde, y compris Camille.

Mon échange de regards avec Thomas est bref, mais le déclic est là. Je me lève et pose un léger baiser sur ses lèvres avant qu'il ne me murmure un « j'y vais » en souriant, comprenant que sa mission est de distraire les deux hommes pendant quelque temps. Je rassemble tout mon courage et prends la main de ma sœur dans la mienne.

— Tu veux... voir à quoi ressemble mon nouveau joujou ? bégayé-je, un peu mal à l'aise malgré tout. Viens !

Tandis que Thomas regagne le salon, j'entraîne Camille jusqu'à ma chambre, déterminée à être enfin moi avec elle aussi.

Je mentirais si je disais que les débuts ne sont pas hésitants. Avec l'impression étrange de flotter dans une autre dimension, j'attends chacune de ses questions pour y répondre, sans plus. Je chevrote, je rougis et mon estomac n'est pas très serein. Camille me pousse dans mes retranchements, me confesse sa première fois avec Daniel, m'obligeant à l'imiter. Paradoxalement, plus elle rentre dans sa propre intimité, plus je me détends. Je lui raconte comment Justine a réussi à me traîner dans un sex-shop et je finis même par lui avouer pourquoi hier, j'ai décidé d'essayer le petit cadeau de Thomas sur-le-champ. Étonnamment, au bout d'une petite heure, vautrées sur mon lit, nous rions comme deux gamines à toutes les bêtises salaces qui nous passent par la tête.

Découvrir que ma sœur a l'esprit aussi débauché que Justine me soulage. Je ne suis plus seule avec une rouquine extraterrestre, mais nous sommes maintenant trois, et ce nombre est suffisant pour me rassurer et me dire que je suis normale.

Le ventre douloureux d'avoir trop ri, je rampe jusqu'au bord du matelas et reprends ma respiration tandis que Camille se redresse sur ses coudes et se laisse glisser jusqu'à moi.

Du coin de l'œil, je l'observe. Le tissu fluide de sa robe est coincé sous ses fesses et moule son ventre légèrement rebondi. Timidement, je pose ma paume dessus.

— Vous avez une préférence ? Fille ? Garçon ?

— Pour une fois, Daniel et moi ne sommes pas d'accord. J'aimerais une petite minette pour jouer à la poupée et lui un mec avec qui il pourrait aller plonger. Mais peu importe à vrai dire. Nous sommes aux anges.

Elle soupire et redevient plus sérieuse.

— Trêve de plaisanterie ! Tu as très bien mordu à l'hameçon tout à l'heure, mais tu sais que je ne rigolais pas quand je parlais de redécorer ta chambre ?

— Ne me dis pas que tu comptes faire en sorte de vraiment l'insonoriser ?

— Mais non, tu es bête ! Acheter une remorque de bouchons d'oreilles pour les parents ça oui ! Ou mieux, des plaquettes de somnifères... Bref ! Je te proposais de mettre un coup de peinture sur les murs par exemple.

— Pourquoi tu as pensé à ça ?

— Thomas m'a contactée en début de semaine dernière. Le matin du jour où Jorge s'est pointé dans son bureau si j'ai bien compris. Il m'a lancé l'idée. Il voulait te faire la surprise pour Noël et avait besoin de mon aide pour connaître tes goûts. Nous devions en rediscuter les jours suivants et puis... il m'a envoyé un SMS pour me prévenir qu'il avait un imprévu et projetait un autre cadeau. Tu m'étonnes ! Un mariage quoi ? Waouh. Bref, du coup, j'ai réfléchi et je crois que refaire ta chambre n'est quand même pas superflu.

Je fronce les sourcils, car maintenant j'ai beaucoup moins envie de rire.

— Il t'a dit comment il avait eu cette idée-là ?

— Non pas du tout ! Pourquoi ?

Je me lève et contourne le lit jusqu'à la fenêtre.

*Réfléchissons : redécorer ma chambre, un mariage...*

— Tu es sûre que tout va bien ? s'inquiète Camille qui s'approche dans mon dos.

— Je ne sais pas trop. Je...

J'avais raconté les problèmes de Thomas en arrivant ici, Jorge... Jack... et même Chloé. J'avais mentionné mon départ précipité à cause de cette vidéo horrible, mais j'avais omis un détail qui, tout à coup, devient beaucoup plus important à mes yeux : mon journal intime et tout ce que Thomas a pu y découvrir.

Après plusieurs soupirs longs et douloureux, je me tourne vers ma sœur et me décide à crever l'abcès qui vient tout juste de se former. Elle m'écoute avec intérêt jusqu'à ce que je lui répète les quelques mots qu'il m'avait écrits et qui m'avaient touchée : « *je trouverai un autre moyen de lui faire comprendre que je l'aime* ».

— Tu veux mon avis ? Je pense que tu te formalises pour pas grand-chose. Tu ne peux quand même pas lui reprocher encore une fois de vouloir te faire plaisir. Nous en avons déjà parlé ici la dernière fois. Tu te rappelles ? Tu m'avais promis d'avancer, de ne pas te poser cinquante-mille questions. Et là... tout à coup... pour une raison idiote... tu replonges ?

— Cam ! On n'épouse pas quelqu'un pour lui faire plaisir. On le fait parce qu'on y a réfléchi. Tu viens de me dire qu'il envisageait de refaire ma chambre et, à défaut, il décide de me demander en mariage ? Comment veux-tu que je le prenne ?

Une furieuse envie de pleurer, bloquée au fond de ma trachée, me donne la nausée et le fait que ma sœur mette du temps à me répondre n'arrange rien.

— Je suis sûre que tu fais fausse route, mais tu devrais clarifier la situation maintenant. Tu ne peux pas déménager en gardant ce genre d'incertitude pour toi.

Les paumes pressées sur mes paupières, je grogne et serre les dents.

*Bon sang ! Pourquoi faut-il toujours que, lorsque tout semble aller pour le mieux, un doute s'installe entre lui et moi ?*

Quelques minutes plus tard, mon irruption dans le salon ne passe pas inaperçue. Sans un mot, Camille se colle à l'accoudoir près de son mari, alors que, devant ma mine renfrognée, le sourire de Thomas est aussitôt remplacé par un rictus mi-inquiet, mi-moqueur.

— Votre petit aparté féminin ne s'est pas déroulé comme prévu à ce que je vois ? constate-t-il l'air railleur.

— Suis-moi ! Il faut que je te parle !

Sans plus attendre, je le force à sortir du canapé, sous les regards incrédules de Daniel et mon père. Je me fiche de ce qu'ils pensent. Après tout, n'ai-je pas dit que je devais me montrer telle que j'étais vraiment ?

*Ouais ! Ben... j'ai mauvais caractère et, en ce moment, je suis plus que contrariée.*

— Qu'est-ce qui se passe ? soupire Thomas en refermant la porte de la cuisine où je l'ai entraîné.

Mes yeux rivés dans les siens, je sonde tout au fond pour être certaine de ne rien rater de sa sincérité et lui tiens fermement le poignet.

— Est-ce que tu m'as demandé en mariage simplement parce que tu as vu écrit dans mon journal que j'en rêvais ?

— C'est une blague ?

— Tu as l'impression que j'ai envie de rire ? Réponds-moi franchement.

— Éli, pourquoi faut-il toujours que tu cherches la petite bête ?

Son bras tente de s'immiscer dans mon dos, mais je le repousse avec vigueur.

— Ce n'est pas une décision qui se prend à la légère Thomas ! J'aurais dû hier soir me dire que c'était trop précipité. Nous ne nous connaissons que depuis trois mois, merde !

— Éliiii !

— Tu as proposé de m'épouser parce que tu n'as pas eu le temps de faire redécorer ma chambre et que, dans l'urgence, tu n'as rien trouvé d'autre pour *me* faire plaisir ?

Son regard s'assombrit au fur et à mesure de mes explications. Je sens son pouls s'accélérer sous mes doigts et la veine de son cou gonfle à vue d'œil tellement il serre les dents, mais je n'ai aucune intention de céder.

— Réponds-moi merde !

Je reconnais que je suis montée en pression toute seule, mais son manque de réactivité m'énerve, et mon téléphone qui se met vibrer n'est pas là pour arranger les choses. Persuadée que c'est Justine qui se demande si mon cadeau a eu l'effet escompté, j'extrai mon appareil de ma poche dans le but de lui répondre vite fait avant d'exploser. Un « je suis occupée » suffira à la faire taire pendant quelques heures. Cependant, lorsque je déverrouille mon écran, mon cœur déraile à cause d'un simple SMS :

[Joyeux Noël, Lizzie.

Pardon pour tout.]

Le numéro a beau ne pas être dans mes contacts, je sais très bien qui m'a écrit. Personne ne m'a appelée comme ça depuis si longtemps ! Une seule le faisait... avant. Manon !

J'inspire, expire, parce que je suis à deux doigts de m'évanouir, mais aussi parce que ma colère se décuple. Comme souvent, elle n'est pas uniquement dirigée contre Thomas, mais aussi contre moi. J'aurais dû me douter qu'il ne s'était pas contenté d'une simple discussion et, si quelques malheureuses caresses ne m'avaient pas mis la tête à l'envers hier soir, j'aurais pris la peine de lui demander les détails de son entretien avec elle.

*Mais non ! Comme les hommes qui ne réagissent qu'avec leur bite, je n'ai pensé qu'avec mon entrejambe. Merde ! Merde et remerde !*

Je colle mon téléphone sous le nez de Thomas et me mets à crier :

— Et ça ! C'était aussi pour me faire plaisir ? Parce que tu as lu dans *mon* journal ? Comme pour ma chambre, comme pour le mariage ! Merde ! Merde ! Merde ! Tu n'as qu'à me demander de te faire un môme et tout sera parfait !

Sarcastique, je le pousse violemment contre la cloison et fourre mon mobile dans ma poche. Aussitôt, je suis pris d'un immense vertige qui m'oblige à prendre appui sur le dossier d'une chaise. En deux temps trois mouvements, il est sur moi et m'empoigne les épaules avec fermeté.

— Ça suffit ! crie-t-il l'air furieux lui aussi. Putain de merde ! Oui, j'ai voulu te faire plaisir pour la chambre. Parce que je pensais que tout modifier te permettrait de tourner la page définitivement.

— Mais elle est tournée !

— Laisse-moi parler, bordel ! Si je n'avais pas lu ton journal, je n'aurais jamais appris l'existence de cette fille. Tu comptais me le dire un jour ? Tu crois que ça m'a fait plaisir de m'apercevoir que tu m'avais caché son existence ? C'était un hasard qu'elle soit à la messe, elle

vit maintenant en Angleterre avec ses parents. Elle était juste venue rendre visite à sa grand-mère.

Je pousse un long soupir d'ennui et lève les yeux au ciel.

— Arrête ton cirque Éli ! enchaîne-t-il. Oui ! J'ai été lui parler parce que c'était une occasion en or et que tu ne l'aurais jamais fait. Parce qu'elle a le droit de savoir la vérité et que je refuse que quiconque te considère comme coupable du décès de ce connard. Je lui ai donné ton numéro parce qu'elle me l'a demandé... et après, c'est un crime ?

— Tu as su être persuasif, comme toujours !

— Ne sois pas sarcastique ! J'ai fait ça pour ton bien ! Réponds-lui quelque chose. Son pas en avant est énorme.

J'ouvre et referme la bouche, mais mes cordes vocales ont quitté le fond de ma gorge et je dois ressembler à un poisson rouge en pleine agonie.

Pourquoi faut-il que notre conversation ne tourne plus qu'autour de Manon depuis quelques minutes ? J'étais venue discuter avec lui de toute autre chose non ?

— Ce... n'est pas... le problème... Thomas !

— Apparemment, c'en est un !

— Je ne veux pas lui parler !

— Pourquoi ?

— Parce que !

— Cette histoire de mariage, de chambre... Il y a toujours un prétexte pour nous embrouiller, ajoute-t-il avec une froideur qui me fait frissonner. En fait, tu n'as pas vraiment tourné la page. Tu me soutiens le contraire depuis des semaines, mais tu mens... À moi et à toi-même.

Une gifle n'aurait pas été plus douloureuse. Pourtant, je n'ai même pas la force de le contredire. J'ai cru... oui... j'étais persuadée d'être complètement guérie. Mais là...

— Peux-tu me garantir, en me regardant droit dans les yeux, que le fantôme de Grégoire ne rôde pas encore entre nous ?

Je reste désespérément muette alors que le regard de Thomas devient critique devant mon silence.

— Éli, nous déménageons ensemble la semaine prochaine ! Et il me semble que, sauf erreur, tu as accepté de m'épouser.

— Et alors ?

— Je ne veux pas qu'une ombre plane au-dessus de nous. J'ai bien senti comme tu tremblais à l'église. C'est la raison pour laquelle je suis allée rencontrer Manon. Maintenant qu'elle a ouvert une porte, ne la referme pas. La balle est dans ton camp. Je suis tombé amoureux d'une femme capable de s'abandonner. Une femme forte qui se découvre jour après jour et ne doute plus de rien. Du moins, je le croyais.

— Tu vois que tu regrettes d'avoir demandé ma main !

— Ne sois pas aussi têtue ! Tu sais que je t'aime comme un fou. Alors quoi ? Tu n'as pas l'intention de répondre à Manon ? Ne le fais pas ! Tu préfères que ta chambre reste comme elle est ? Soit !...

Il souffle fort, serre les poings...

— Putain ! crie-t-il en tapant sur la table. Je voulais juste *te* faire plaisir oui ! Mais chaque fois, il faut que ce connard de Grégoire refasse son apparition.

Le poids des larmes pèse trop lourd sur mes paupières et elles s'écoulent sur mes joues sans que je puisse les contrôler. Pourtant, je continue à soutenir son regard perçant, résistant aux

tremblements de plus en plus prononcés de mes jambes qui menacent de me faire tomber. Un goût de bile envahit ma gorge et me fait tousser. Comme pour mon anniversaire, ce Noël n'est pas à la hauteur de ce que j'espérais. Sauf que, cette fois, Justine n'est pas là pour me remonter les bretelles, ni même le moral. Je vais devoir me débrouiller toute seule pour prouver à Thomas qu'il a tort.

J'ai enterré Miss Godiche. J'ai réussi à tenir tête à Jack le maléfique. J'ai soulagé Thomas quand il était sur le point de sombrer chez Jorge. Ce n'est pas le fantôme d'un monstre qui devrait avoir raison de la nouvelle Éli ! Je ne le laisserai pas me voler le bonheur qui me tend les bras.

— Qu'est-ce que tu veux Éli ?

— Je... je...

Malgré tous mes efforts, je ne trouve pas mes mots, car je ne sais pas quoi répondre. J'ai tout ce qu'une femme pourrait désirer et même plus encore que je n'aurais jamais espéré et pourtant...

— J'aimerais... que tu agisses avec... ton cœur avant tout. Pas grâce au... hasard ou parce que tu as... lu un truc qui te donne une idée...

Je manque d'air.

— Tu regrettes d'avoir accepté c'est ça ? Tu as changé d'avis ?

— Non ! Je...

Mon rythme cardiaque est si rapide qu'il résonne au fond de mes tympans et je n'entends rien d'autre. Je crève de chaud et pourtant, je tremble de la racine de mes cheveux à la pointe des orteils. Une main cramponnée à la chaise, je lutte encore pour ne pas le quitter des yeux...

— Éli ! Putain !

Je ne vois plus rien. J'ai l'impression que le noir est en train de m'ensevelir.

## Thomas

*Putain, c'est quoi ça !*

Je tiens Éli à bout de bras et la secoue doucement.

Personne n'est jamais tombé dans les pommes devant moi, mais l'expérience est flippante. Il s'en est fallu de peu pour qu'elle s'écroule par terre et j'ai eu si peur que j'ai crié et ameuté toute la maison. Même Valérie qui vient juste de rentrer du travail est collée contre moi. Du coup, je manque de place pour bouger et, peu diplomate dans ce genre de situation, je bouscule tout le monde pour passer.

— Poussez-vous ! Vous ne voyez pas qu'elle a besoin d'air ?

— Que s'est-il passé ? demande sa mère qui trotte derrière moi un verre d'eau à la main.

— On s'est... un peu embrouillé.

— Embrouillé ? répète-t-elle, incrédule.

J'ai beaucoup plus important à faire que de lui répondre. J'allonge Éli sur le canapé et, dans la foulée, lui déboutonne son jean pour la mettre à l'aise. Tout en espérant qu'elle se mette à parler, j'essaie de réfléchir à ce qu'il vient d'arriver. Ce n'était qu'une banale engueulade. Un désaccord débile. Elle a vécu des moments beaucoup plus douloureux que ça sans jamais s'évanouir. Comme lorsqu'elle a mis au courant ses parents de ce qui lui était arrivé. Ou, quand la peur panique s'est emparée d'elle à Arcachon. Ou encore, lorsqu'elle a découvert la sex-tape entre Saskia et moi...

— Maman ! Éli avait besoin d'être rassurée sur... des trucs idiots. Elle est montée en pression toute seule et elle a perdu connaissance.

Camille prend ma défense et je la remercie d'un clignement des yeux. Pourtant, je ne suis pas totalement innocent dans cette histoire. Après tout, moi aussi j'ai haussé le ton. Trop sans doute.

*Putain ! Si j'avais le courage de lâcher la main d'Éli, j'irais bien me fracasser la tête contre un mur pour me punir d'être aussi con.*

— Nous devrions appeler le médecin, propose Luigi qui, en retrait derrière moi, a l'air très inquiet.

— Ce n'est... pas la peine...

Sa voix !

Ce n'est qu'un murmure, mais mes yeux qui allaient et venaient entre ses parents et sa sœur s'aimantent tout de suite à ses paupières entrouvertes et mon cœur se met à cogner plus fort contre mon thorax tellement je suis soulagé. Éli se redresse contre l'accoudoir et emmêle ses doigts dans les miens.

— J'ai... je suis désolée... gémit-elle. Je ne sais pas ce qui m'a pris.

— Tu m'as foutu la trouille.

— Je crois que tu as besoin de repos, ma chérie. Vous avez vécu tous les deux des moments difficiles ces dernières semaines et j'ai l'impression que tu accuses le coup à retardement. Il va falloir penser à mieux t'alimenter et à *dormir* aussi correctement.

L'allusion de sa mère devrait me faire sourire, pourtant, je ne retiens que sa constatation : Éli est épuisée. Il n'y a pas d'autre explication à sa faiblesse.

— Je vais bien, grogne cette dernière qui n’attend pas plus longtemps pour se mettre debout et prouver à tout le monde qu’il n’y a aucun souci à se faire.

— Je suis l’unique responsable de tout ça, Valérie. Je vous promets que ça ne se reproduira pas et je vais veiller à ce qu’elle reprenne des forces avant le début des cours.

Je veux bien admettre mes torts si au moins ça peut permettre que l’atmosphère ne devienne pas aussi irrespirable qu’au lendemain de l’anniversaire d’Élisa.

— Eh, oh ! Est-ce qu’on peut me laisser décider par moi-même ? s’insurge cette dernière, les mains sur les hanches. Je ne suis pas en sucre et je vous ai dit que tout allait bien. Je me suis énervée. Je suis tombée dans les vapes pour un truc ridicule. Fin de l’histoire.

Tout le monde reste scotché devant son ton sec et sans appel et, du coup, personne n’ose surenchérir, et encore moins la suivre quand elle part s’enfermer dans sa chambre en claquant des talons. Pas même moi !

Évidemment, tout juste a-t-elle refermé la porte que Valérie, mais aussi Luigi pour une fois, s’enquière de la situation. Je ne les blâme pas de s’inquiéter, car après tout, c’est la seconde fois que je viens ici, et la seconde aussi que je fous la merde. Du coup, je me plie à leur inquisition et dois faire face à une avalanche de questions à la seconde même où je fais référence à ce journal intime.

*Putain ! Si je dois regretter une chose dans ma vie, c’est bien d’avoir été lire ce truc pour donner une substance au doute permanent d’Élisa.*

OK ! C’est de cette façon que j’ai appris l’existence de Manon. Mais, c’est le hasard qui m’a permis de croiser son chemin hier soir. Quant à refaire ta chambre, c’est pareil. Elle ne m’a jamais caché que tout s’était passé dans cette pièce et je ne veux plus aucune trace de ce connard de merde. Je ne parle même pas du mariage ! Bordel !

OK ! Je n’y ai réfléchi que très récemment. Mais c’est Irma qui m’a donné le déclic. C’est elle qui m’a fait comprendre que c’était *elle* et pas une autre. Jack ne devait pas assez aimer ma mère, sinon il l’aurait épousée elle aussi. Jorge aurait dû le faire et peut-être, je dis bien peut-être que ça aurait changé les choses.

Plus j’argumente et plus j’angoisse, car Élisa a eu beau répéter qu’elle est désolée et que tout va bien, je n’en suis pas certain. Je suis même convaincu du contraire et, l’œil scotché sur cette porte toujours fermée, j’ai hâte que ma conversation avec ses parents se termine.

— Je comprends mieux son état, soupire Valérie.

— Enfin maman, j’admets qu’elle est encore traumatisée quoi qu’elle en dise, mais il ne faut quand même pas qu’elle se plaigne la bouche pleine non plus, réplique Camille qui campe sur ses positions.

— Jusqu’à tomber dans les pommes ! souligne Luigi très justement. Ça ne lui était jamais arrivé.

Mes yeux font des allers-retours de l’un à l’autre et j’ai le vertige à force de les entendre baratiner.

— Je crois que je vais aller m’excuser auprès d’elle.

Ma manière de clore le débat n’est pas très polie, pourtant je me lève sur-le-champ et... je suis aussitôt alpagué par Camille qui m’empoigne le bras.

— Je t’accompagne !

Je fronce les sourcils. Je veux bien lui être reconnaissant de m’avoir soutenu à plusieurs reprises aujourd’hui, mais j’ai la ferme intention de me débrouiller tout seul.

— Je ne préfère pas. Quand nous serons à Paris, il n’y aura ni Justine ni toi pour intervenir.

Tu comprends ?

Les lèvres pincées, elle acquiesce, car elle sait que j'ai raison. Si le doute subsiste dans le crâne d'Élisa alors que je pensais que tout était réglé, c'est aujourd'hui que je dois m'occuper de l'en débarrasser.

Quand j'arrive devant la porte, je n'hésite pas et ouvre sans frapper pour augmenter l'effet de surprise. Assise en tailleur sur son lit, elle balance le téléphone qu'elle tenait dans ses mains en travers du matelas. Puis, elle se précipite sur moi et glisse ses paumes sur mes omoplates. Mes bras se referment d'instinct sur elle et je hume ses cheveux fraîchement lavés qui chatouillent le bout de mon nez.

— J'ai tellement honte ! gémit-elle le visage contre mon torse. Je pensais que tu ne viendrais jamais. Que tu ne voudrais pas me pardonner d'avoir été si ridicule.

— Je regrette tout ce que je t'ai dit, ma chérie. Je n'aurais jamais dû aller si loin et te reparler de... ce mec de cette façon. C'était... mesquin... c'était...

Lentement, elle redresse la tête et accroche ses yeux dans les miens. Ils n'ont jamais été aussi foncés et brillent tellement que, même si elle n'a pas pleuré, je suis prêt à parier qu'il ne faudrait qu'un mot de trop pour qu'elle éclate en sanglots.

— J'ai... c'est ton anniversaire et... j'ai tout gâché.

Sa moue d'enfant est craquante et j'esquisse un léger sourire, essayant de détendre cette atmosphère étrange qui flotte autour de nous.

— On est quittes alors ? Je te rappelle que je t'avais pourri le tien aussi.

Ma tentative de désamorçage a l'air de fonctionner, car elle se mord les lèvres, puis se hisse sur la pointe des pieds pour me voler un baiser. Même s'il est léger et timide, il a un goût toujours aussi délicieux et j'en redemande :

— Encore.

Je pointe la bouche vers elle et relève la nuque bien droite. Elle m'embrasse une seconde fois avec un peu plus de conviction et laisse échapper un petit rire.

— Peut mieux faire.

J'ironise et cette fois elle se colle à mon oreille.

— Je t'aime, murmure-t-elle en frottant son nez contre ma joue.

Bordel ! Elle n'avait encore jamais fait ça et cette nouveauté réveille ma libido illico. De toute façon, que ce soit un ongle labourant mon dos, un simple frôlement de doigts, ou même une main posée sur ma cuisse, toutes ses caresses m'excitent et je suis toujours comme un débutant qui n'a jamais touché une femme : je commence par trembler, puis je savoure la chaleur qui s'empare de moi. Seulement, à chaque fois, celle-ci se transforme en fièvre et je finis par perdre tous mes moyens, sortant l'artillerie lourde et la bête sauvage qui sommeille en moi.

Avec difficulté, je me concentre pour ne pas bouger. J'ai envie de jouer, qu'elle me séduise, qu'elle m'emporte, avant de l'emmener à mon tour dans un monde parallèle où le plaisir règne en maître.

— Hum... les deux en même temps, ce serait parfait, ma chérie.

Elle glousse. Son nez vient frotter le mien pendant que sa bouche se pose plus longuement sur la mienne et mon entrejambe s'en réjouit en toquant à la porte de mon boxer.

*C'est bon ! Putain !*

— Encore !

Elle recommence et chacune de mes demandes se traduit par un baiser plus appuyé. Une fois, trois fois, cinq fois. Jusqu'au dernier. Celui de trop. Ou plutôt celui du « pas assez ». Je cède et

la pousse contre le mur.

— Tu as gagné, soufflé-je contre sa bouche.

Nos lèvres sont tout près. Elles se cherchent, se flattent, s'éloignent avant de s'effleurer à nouveau. Chacun attisant le désir de l'autre, je grignote les siennes et les aspire ; elle lèche les miennes et les mordille. Puis sa langue s'enroule autour de la mienne la première tandis qu'elle plonge ses doigts dans mes cheveux pour m'attirer plus près. Mes mains s'insinuent sous son pull, dans un besoin urgent de sentir la réaction de sa peau à mes caresses. Tendue contre mon torse, elle gémit faisant hurler de douleur ma queue trop à l'étroit dans mon jean.

— J'ai mal, grogné-je contre ses lèvres... (elle se contracte entre mes bras et j'adore ça) ... d'avoir envie de toi. De trop t'aimer.

Aussitôt, elle rompt le baiser, bascule sa tête en arrière et lève un regard timide vers moi.

— Et moi, j'ai mal, parce que j'ai peur de t'aimer mal, murmure-t-elle essoufflée.

*Putain !*

Comme à chaque fois que j'essaie de maîtriser mon envie, l'inverse se produit et je deviens dingue. Plus rien ne peut m'arrêter, car je veux lui montrer qu'elle me donne tout ce dont j'ai besoin. En quelques secondes, nous sommes de nouveau nus. Je me renverse sur le lit et l'entraîne avec moi. Elle atterrit sur mes jambes et alors qu'elle s'empare de ma queue comme d'un trophée, mes yeux bifurquent vers la porte.

— Oh merde ! grogné-je en constatant que je ne l'ai pas verrouillée en entrant.

— Je m'en fiche, glousse-t-elle en ondulant sur moi. Je veux... te donner du plaisir maintenant.

Ses joues sont aussi rouges qu'une tomate bien mûre et pourtant, elle ne tremble pas et fixe l'objet qu'elle retient prisonnier dans ses mains et qui palpite avec une régularité métronomique. Je glisse deux doigts entre ses cuisses ; elle est trempée et s'arque en avant, m'offrant une vue imprenable sur ses seins. Comme toujours, l'envie la désinhibe et fait d'elle une femme magnifique et plus épanouie que jamais.

— Il n'est pas question que tu sois frustrée.

Puisque nous sommes à poil sur ce lit et qu'elle se moque que quelqu'un fasse irruption dans la pièce, autant aller jusqu'au bout. Je saisis ses hanches, avec la ferme intention de plonger en elle le plus vite possible. Mais, alors que je suis certain de la faire craquer, elle résiste.

— Non !

*Non ? Comment ça non ?*

Je suis son regard aimanté à mon érection et esquisse un sourire étonné.

— Bon ! Tu aimes me sucer et moi j'adore m'occuper de toi. Alors, je te propose un compromis. Tourne-toi. Je t'assure qu'à nous deux, nos langues vont être capables de faire des miracles.

Elle ne se fait pas prier et d'un coup de bassin m'offre ses fesses charnues. Bouillante et inondée, elle commence à se déhancher à l'instant même où je fourre ma tête entre ses cuisses.

Ni elle ni moi ne nous posons de question. Ni sur ses angoisses. Ni sur cette fichue porte. Sa bouche engloutit ma queue. Elle la dévore tandis que je déguste ses plis gonflés de désir en grognant de plaisir.

Nous ne pensons à rien d'autre qu'à nous.

\*\*\*

— Plus de doutes ? demandé-je à Éliisa en train de renfiler son pull à même la peau.

— Aucun.

Elle a retrouvé le sourire qu'elle avait ce matin au réveil et, tandis que je reboutonne ma chemise, elle s'amuse même à remuer son cul devant moi en rassemblant le reste de ses vêtements éparpillés sur le sol.

— Qu'est-ce que tu fais ?

— Ça ne se voit pas ? Je range !

— Dis plutôt que tu es en train d'essayer de m'exciter. Tu sais à quoi tu t'exposes en gigotant comme ça ?

Encore un peu fébrile de notre aparté érotique, je referme mon bras sur son ventre, mon index pointé sur ses fesses rebondies. Je commence par souligner ses courbes quand elle bascule sa tête en arrière et me défie du regard.

— J'en ai eu un aperçu, rétorque-t-elle lubrique. Un tout petit aperçu.

Son petit air coquin et les ondulations de ses hanches contre mon bassin alimentent mon désir de la posséder pour de bon. Pourtant, contrairement à elle, je me suis rhabillé très vite, justement pour éviter une trop grande tentation. Seulement, malgré l'épaisseur de mon jean, elle réussit à me faire bander en un quart de seconde.

*Putain, mais c'est obsessionnel !*

À regret, je la lâche et recule d'un pas en soupirant.

— Tu m'as fait beaucoup trop peur tout à l'heure pour que je prenne le risque de te voir encore perdre connaissance. Il va falloir attendre ce soir pour le second round.

Elle bougonne et je me mets à rire devant sa moue de déception irrésistible.

— Tu es étonnante.

— Pourquoi ?

— Tu étais déjà une sacrée tête de mules, mais depuis quelque temps, tu as pris un putain de caractère de cochon. Quand tu râles comme ça, j'ai très envie de...

— De quoi ? insiste-t-elle en me toisant avec un regard chargé de promesses.

Je l'attire brusquement contre moi, luttant contre mes pulsions dont elle prend le pouvoir si facilement. Avant, j'étais toujours celui qui dominait. Je domptais ses envies et gardais un contrôle permanent sur les miennes. Mais maintenant, tout a changé. Elle sait comment devenir la chef d'orchestre de mon désir et, dans ces moments-là, elle est une coordinatrice déjantée qui aime l'harmonie dissonante et me dirige d'une main de maître.

*Bordel, ce que j'ai envie d'elle !*

— Je voudrais te baiser si fort que cette petite bouche insolente ne pourra plus émettre le moindre son, grogné-je en lui mordillant la lèvre inférieure.

Son corps tendu et ses couinements sont assez explicites pour comprendre qu'elle est prête à recommencer sur-le-champ. Sauf qu'il y a déjà une bonne demi-heure que nous sommes enfermés dans cette chambre. Que la porte n'est toujours pas fermée à clé. Qu'il doit être plus de midi... et que je n'oublie pas qu'elle a failli tomber dans les pommes pour pas grand-chose.

*Et merde !*

J'arrête mon petit jeu et passe ma main dans ses cheveux, fixant ses yeux couleur de l'océan qui pétillent.

— Tu te rappelles que c'est Noël ? Tout le monde doit nous attendre pour déjeuner. J'ai subi un interrogatoire en bonne et due forme tout à l'heure. J'aimerais éviter de m'en payer un deuxième.

C'est à son tour de rire.

— Si tu dois fournir à ma mère des explications sur ton irrésistible sex-appeal, tu risques de donner des complexes à mon père.

— Ce que tu peux être bête ! ricané-je en lui donnant une petite tape sur les fesses.

— Je file sous la douche ! Tant pis pour toi, je vais me débrouiller toute seule.

Elle me nargue, mais je résiste en secouant la tête quand mon regard se porte sur son téléphone prêt à tomber du bord du lit.

— Tu as un message ma chérie, annoncé-je alors qu'elle s'apprête à quitter la pièce.

— J'ai dû en recevoir des tonnes ! J'étais en pleine conversation avec Justine quand tu es entré.

Elle fait demi-tour et jette un œil sur son portable avant de le balancer sur le matelas.

— Neuf exactement ! soupire-t-elle. Si toi tu crains d'être harcelé par mes parents, moi je crois que c'est ce qu'il va m'arriver avec Discrétion Zéro.

— Tu lui racontais combien j'avais été un connard dans la cuisine, c'est ça ?

— Non ! Je lui ai annoncé que l'on allait se marier bientôt.

— Humm. Et qu'en a-t-elle pensé ?

Les yeux levés vers le ciel, Élixa soupire alors que, immobile au pied du lit, j'attends avec une pointe d'inquiétude qu'elle me réponde. Justine est tout sauf incohérente. Cependant, elle pourrait avoir une influence négative sur Élixa si elle désapprouvait cette décision.

— Tu la connais, tout dans l'excès. Elle a commencé par me demander si j'avais une idée de la robe que je voulais porter, quel témoin j'allais choisir... bref... À force de lui écrire que c'était beaucoup trop tôt, elle a lâché l'affaire, mais maintenant elle me soûle avec... ça.

D'un geste du menton, elle m'indique le tiroir de sa table de chevet où elle a rangé l'instrument de délice qu'elle m'a offert et je me mets à rire.

— Vous vous rendez compte que vous faites toutes les deux des cadeaux identiques, qui soit dit en passant vous font plaisir en priorité, en rêvant que votre mec s'excite à vous regarder prendre votre pied ? Vous êtes des obsédées.

— J'ai eu la même réflexion que toi quand Ju m'a proposé cette idée, mais... hummm... à l'usage, je reconnais quand même que notre but est atteint. Justine m'a dit qu'Antoine.... enfin... Bref ! ... En ce qui te concerne, j'ai cru sentir que tu avais porté un certain intérêt à mon état. Ose dire le contraire !

La pile de vêtements serrés contre sa poitrine, la voilà qui recommence à m'aguicher en jouant des sourcils, son regard coquin accroché au mien.

OK ! Moi qui ai toujours refusé qu'un gadget donne du plaisir à ma place, je dois admettre que participer passivement est un préliminaire enivrant. Avec ce truc, j'ai perdu la notion de l'espace et du temps. Nous n'étions plus dans cette chambre, mais dans une autre dimension. D'ailleurs, jusqu'à ce que mon corps soit assouvi d'elle, je ne me préoccupais pas de cette fichue porte comme je suis en train de le faire en ce moment.

— Enfin bref, ajoute-t-elle avec fierté. Mon objectif était d'arriver à réaliser ton fantasme sans avoir d'appréhension et, pour le coup, c'est réussi non ?

*Putain de merde ! Elle le fait exprès !*

Elle m'a autorisé à la posséder entièrement et a pris un plaisir immense à ce que ma queue parte à la conquête de cette partie qui n'avait été explorée que par mes doigts. Ce n'est plus un fantasme et pourtant, je suis si excité à l'idée de recommencer que mon entrejambe déraile. Je suis obligé de mordre mes lèvres pour ne pas me mettre à grogner.

*Bordel ! Je jure que ce soir je vais m'occuper avec attention de ce petit cul qui dandine beaucoup trop devant moi.*

Je rassemble le peu de self-control en ma possession et la pousse gentiment vers la sortie.

— Tu n'es pas drôle, râle-t-elle traînant des pieds.

— Et toi, tu n'es pas raisonnable.

— Ça dépend pour quoi ! insiste-t-elle les doigts crochetés sur la poignée. Il m'arrive d'avoir une réflexion très poussée figure-toi. Et d'ailleurs, à ce sujet... j'ai... envoyé un message à Manon.

— Oh ! Pourquoi tu n'as pas commencé par-là ?

En deux enjambées, je suis de nouveau tout contre elle. Je voudrais la prendre dans mes bras, mais compte tenu de l'état dans lequel elle vient de me mettre, je préfère les croiser dans mon dos pour ne pas tenter le diable. Je l'observe soupirer tandis que son regard si concupiscent il y a encore quelques minutes s'assombrit de plus en plus. Une ride se creuse entre ses sourcils et un masque froid efface son sourire.

*Je n'aime pas ça, bordel !*

— Je ne t'en ai pas parlé parce que ce n'est pas très important. Je lui ai répondu que je lui pardonnais et que, si elle le souhaitait, on pouvait se donner des nouvelles... de temps en temps. Mais la page est tournée Thomas ! Grégoire a bel et bien disparu de ma tête. La preuve. Que venons-nous de faire dans cette chambre une fois de plus ? Je n'ai pas besoin qu'elle soit transformée. Pas plus que je n'ai envie de renouer un lien avec mon ancienne meilleure amie. Je suis aussi responsable qu'elle de notre éloignement. Nous n'avons pas su communiquer, c'est tout. Je te le répète, il est trop tard. J'ai rencontré une petite rouquine totalement déjantée qui m'a fait comprendre ce qu'était réellement l'amitié.

Je hoche la tête sans intervenir, conscient que son raisonnement est loin d'être idiot. D'ailleurs, je suis presque soulagé qu'elle choisisse de ne pas renouer avec Manon, car même si cette fille m'a paru charmante hier soir, je ne suis pas sûr de savoir garder ma langue si elle reparlait un jour de son frère.

— Mon journal intime n'est qu'un concentré de mes pensées à un instant T, poursuit Élisabeth sans ciller. En aucun cas, il n'est le reflet de la réalité. Tu sais à quel point je peux être impulsive quand je suis contrariée. Mes émotions sont capables de me faire dire ou faire n'importe quoi quelquefois. Alors, j'écris ce qui me passe par la tête et... après... je réfléchis.

Mon cœur dérape, s'arrête et redémarre. Je m'adosse à la cloison et fourrage ma chevelure tandis que mon cerveau refuse l'analyse qu'il vient de faire de sa dernière phrase.

— Ne me dis pas que... après réflexion... tu ne veux plus m'épouser ?

Je cherche un point imaginaire en face de moi qui me permet d'éviter son regard et, les poings serrés dans mon dos, je lutte contre les tremblements qui sont en train de transformer mes jambes en coton. Car oui ! Comme hier avec la bague de ma grand-mère, ou dans le cimetière à La Rochelle, ou encore devant l'album photo de Jorge, j'ai peur.

*Putain, j'ai même une trouille bleue qu'elle me dise que tout compte fait elle s'est trompée.*

Le silence qui s'est abattu sur nous me paraît d'une longueur infinie, pourtant il ne doit se passer que quelques secondes entre ma question et le moment où ses deux mains s'appuient sur mes épaules. Elle se hisse sur la pointe des pieds et dépose ses lèvres chaudes et douces sur les miennes avant de s'accrocher à mon cou.

— Évidemment que non, idiot ! soupire-t-elle moqueuse en frottant son nez sur le mien. Je n'oublie pas ce que m'a dit Antoine sur le parking de ma résidence quand Justine a mis les pieds

dans le plat.

Dans un premier temps, j'expire d'une traite l'air emprisonné dans mes poumons trop longtemps, puis je fronce les sourcils, incapable de me souvenir de ce qu'il a pu dire tellement j'étais perturbé ce jour-là. D'ailleurs, je le suis encore aujourd'hui.

— « Il ne faut avoir aucun regret pour le passé, aucun remords pour le présent, et une confiance inébranlable en l'avenir »<sup>[31]</sup>, me rappelle-t-elle en m'embrassant de nouveau.

Ce baiser est une délivrance et cette phrase la certitude d'un futur en commun.

## Élisa

Le bruit des verres qui s'entrechoquent dans l'évier résonne au fond de mes tympans et interpelle Thomas qui sort de son bureau :

— Faire la vaisselle ne signifie pas la casser pour s'en débarrasser.

Il se moque gentiment et je lui tire la langue, bien décidée à continuer, même si, c'est vrai, il y a quelques morceaux sur l'égouttoir. D'habitude, je déteste faire le ménage, mais depuis que nous sommes rentrés à Bordeaux, c'est-à-dire depuis la veille au soir, je suis prise d'une folie domestique hors du commun. Hier, j'ai commencé par la chambre. Les rares moutons qui rodaient sous le lit ne m'ont pas résisté. J'ai ensuite fait la chasse au calcaire dans la salle de bains et, si je n'ai pas été plus loin, c'est parce que la fatigue a fini par me gagner. Mais ce matin, j'ai repris de plus belle. J'ai aspiré la pièce principale, sorti tous les CD et les livres des étagères pour tout dépoussiérer et, maintenant, je me suis attaquée à la cuisine qui, à mon grand désespoir, n'a pas besoin d'être récurée.

Aucun doute, Thomas est une fée du logis et, même sans femme de ménage, tout est ordonné.

Alors que je m'essuie les mains avec un torchon, il se colle dans mon dos, noue ses bras sur mon ventre et m'embrasse tendrement dans le cou.

— Arrête ça tout de suite, tu en as assez fait ! susurre-t-il à mon oreille. Surtout que je te rappelle que nous repartons après-demain.

Justement ! Dépoussiérer et dégraisser sans relâche m'aide à ne pas penser. Ni à Camille qui est repartie. Ni à mon déménagement dans deux jours. Ni à ma nouvelle fac, ma nouvelle vie... Bref, je sais qu'il est normal d'être stressée par tous ces chamboulements, mais là, je suis plus qu'oppressée et je ne comprends pas ce qui m'arrive.

— J'ai promis à ta mère et à ta sœur que tu ne te fatiguerais pas, insiste-t-il. Alors tu vas me faire le plaisir de quitter la cuisine et d'aller écouter de la musique par exemple. Mon canapé est très confortable, je t'assure.

Je hausse les épaules et fais exprès de soupirer bruyamment pour lui montrer mon désaccord.

— On en a parlé des tonnes de fois, Thomas ! Je vais bien et je ne suis pas en sucre !

— De toute façon, les deux zigotos arrivent dans un quart d'heure, poursuit-il en souriant contre ma peau. Alors tu ferais mieux d'aller te préparer.

*15 minutes ? Oh mon Dieu !*

Mon sang ne fait qu'un tour et, prise d'un mouvement de panique, je jette le chiffon sur le plan de travail et traverse la pièce en courant sous le regard amusé de Thomas qui me suit jusqu'au salon.

— Zen ! Ma chérie. À moins que Justine n'ait décidé de se lancer dans la politique, tu ne reçois pas un ministre.

— Je ne vais quand même rester comme ça ! Il est presque 14 heures !

Je baisse la tête vers ma nuisette et grimace une moue dépitée.

— Il ne fallait pas vouloir faire du zèle ce matin. Le principal est que tu n'aies plus faim. Et moi non plus.

Devant la porte de notre chambre, je lève les yeux au ciel. Sa métaphore le fait rire alors que

moi, elle me désespère. S'il compte être aussi salace quand ma meilleure amie sera là, nous allons rentrer dans des discussions graveleuses et, même si je reconnais que j'adore ça, avec Justine, on ne sait jamais trop où et quand elle s'arrête.

Une fois dans la salle de bains, je prends une douche en quatrième vitesse et me prépare aussi vite que je peux. Malgré tout, quand je sors enfin, Antoine et ma meilleure amie sont déjà installés dans le canapé Chesterfield le plus proche de la porte-fenêtre et Thomas est assis sur l'autre.

— Salut ma belle ! s'écrit Justine en me sautant au cou. Ce que je suis contente de te voir ! Tu as une mine resplendissante.

*Tu mens très mal Ju, mais je te pardonne.*

Il n'y a pas cinq minutes que j'ai reluqué ma tête dans le miroir et *resplendissante* n'est pas tout à fait l'adjectif que j'aurais employé. Tout le maquillage du monde ne pourrait ni cacher mes cernes, ni mon teint cadavérique et ça me désespère, ça aussi.

Je m'écarte d'elle et l'observe. Elle n'a pas lésiné sur son apparence aujourd'hui. Elle porte un tailleur pantalon très chic assorti à la couleur de ses iris et des escarpins à talons. Ses cheveux sont attachés en chignon, et elle a juste souligné ses yeux d'un léger trait d'eye-liner. Elle a l'allure d'une femme d'affaires et je me félicite d'avoir opté pour la tenue achetée par Thomas à Arcachon. À défaut d'avoir bonne mine, je ne suis pas ridicule.

J'embrasse Antoine sur la joue. Même lui a enfilé une belle chemise en lin et est rasé de près.

— Vous n'êtes pas mal non plus, rétorqué-je admirative. Vous avez prévu d'aller quelque part tous les deux ?

— Nous avons rendez-vous chez Monsieur Andrews et sa future femme, tu connais ? ironise mon amie qui reprend sa place. Il paraît que leur mariage est annoncé pour l'été prochain. Nous ne voulions pas faire mauvaise impression.

— Tu es bête ! ricané-je en secouant la tête.

— Sérieusement, quand je pense que vous allez vous marier ! s'exclame-t-elle en sautillant d'excitation sur le canapé. Je n'en reviens toujours pas. Comme je suis en partie responsable de votre réconciliation, le jour où vous faites un petit, je veux absolument être la marraine.

— Ne t'emballe pas ! intervient gentiment Thomas. Chaque chose en son temps. OK ?

— Pourquoi ? Tu lui demandes de t'épouser en même pas trois mois ! Où est le problème ?

Devant l'insistance de Justine, j'échappe un grognement et ancre mes mains à mes hanches en signe de protestation. Quant à Antoine, il se manifeste lui aussi en lui donnant un coup de coude dans le bras. Discrétion Zéro vient de faire un retour fracassant sur un sujet sensible qu'il ne vaut mieux pas aborder et je suis contrariée. Pourtant, Thomas demeure très calme. Il s'enfonce dans le coussin, croise ses jambes l'une sur l'autre et se permet même un petit ricanement avant d'argumenter :

— Un enfant, c'est une responsabilité tout le reste de sa vie. C'est être certain de pouvoir lui apporter l'attention qu'il mérite. L'encourager, mais aussi l'écouter. C'est être conscient qu'aucun bien-être financier ne pourra remplacer l'amour qu'on lui portera. C'est...

*... Tout ce qu'il n'a pas eu lui.*

*Bon sang ! Maintenant, j'ai l'estomac à l'envers ! Merci Justine !*

La sonnerie de son téléphone interrompt Thomas. Il le sort de sa poche et après avoir vérifié le nom de l'appelant, grimace une moue étrange.

— Excusez-moi, il faut que je réponde à Jorge. Je n'en ai pas pour longtemps.

Alors qu'il s'éloigne pour décrocher, je fusille du regard la gaffeuse de service en

ronchonnant. Si elle a voulu m'imiter dans le rôle de Miss Godiche, elle a réussi son coup.

— J'ai fait une bêtise ? grimace-t-elle alors que la porte du bureau se referme sur Thomas.

— On peut le dire ! Tu es au courant que, quelquefois, on peut tourner sept fois sa langue dans sa bouche avant de parler ?

— Désolée.

— D'abord un gosse n'est pas au programme et je t'aviserai quand ce sera le cas. Ensuite, tu aurais pu te douter que sortir un truc pareil risquait de lui rappeler son enfance et tout ce que Jack lui a fait subir !

Je ne sais pas pourquoi j'insiste autant, mais c'est plus fort que moi et ce n'est pas du goût de Mademoiselle Schwartz qui fronce les sourcils.

— Hey ! Je viens de m'excuser ! S'il le faut, je le ferai devant lui quand il reviendra. Tu as bouffé un lion ce matin ou quoi ? Je te signale que c'est toi qui t'énerves. Pas lui.

Nous nous fixons en silence. Moi et ma mauvaise foi ayant décidé de ne pas faire le premier pas. Elle incrédule, la main de son voisin posée sur sa cuisse.

— Jorge vous passe le bonjour, ricane l'intéressé dans mon dos, désamorçant le conflit qui se préparait. Il a finalement accepté mon cadeau de Noël, c'est-à-dire, rester avec Irma jusqu'au début du mois de janvier. Ce n'est pas grand-chose, mais Jorge et les vacances, c'est apparemment une histoire très compliquée.

— Ce sont de chouettes retrouvailles ! réplique Justine comme s'il ne s'était rien passé entre nous. Elle devait être tellement surprise !

*Pourquoi a-t-il fallu que j'aie lui répéter toute l'histoire ? Je n'ai vraiment pas envie d'entendre parler de ça non plus !*

Je bougonne encore et, les bras croisés sur ma poitrine, je n'ai pas bougé d'un millimètre. Droite comme un « i », je fixe la porte-fenêtre. Je suis vexée.

— Mademoiselle Ronchon a refait son apparition à ce que je vois, constate Thomas, moqueur. Vous avez réussi à vous crêper le chignon le temps de ma courte absence, c'est ça ?

— Tu ne crois pas si bien dire, répond Antoine en se forçant à rire. Ju a insisté pour s'entortiller les cheveux ce matin. C'était un signe.

— Mon pauvre ! Je n'ai jamais vraiment essayé de comprendre les femmes. Mais depuis que j'ai rencontré Mademoiselle De Sacco, j'ai carrément arrêté d'y penser.

Thomas soupire, puis il se remet à sa place.

— Je suis désolée, répète Justine, les yeux fixés sur ses doigts noués. Éli n'a pas apprécié que je te rappelle ton passé avec cette histoire de mômes. Je ne voulais pas t'embarrasser avec mes questions débiles.

— Y'a pas de mal, ne t'inquiète pas ! lui répond-il gentiment.

*Merde alors ! Je manque de m'engueuler avec ma meilleure amie et lui prend ça à la légère ! Je n'en crois pas mes oreilles.*

Je lui lance un regard noir et, contrariée, je pousse Sam qui dort de tout son long et m'empêche de m'asseoir. Même si ce gros lourdaud n'était jamais entré dans cet appartement avant hier, il n'a aucun problème d'adaptation et a adopté le canapé beaucoup plus vite que le temps qu'il met à comprendre qu'il me gêne. Et là, je n'ai aucune patience pour attendre.

Devant mon agacement, Thomas souffle un petit rire puis, il saisit mon poignet et m'entraîne sur ses genoux, conservant volontairement un bras sous mes fesses.

*Non pitié ! Ne joue pas maintenant. Ce n'est pas le moment !*

Je bloque ma respiration et me raidis, car Justine a gardé son œil de chasseuse. Elle ne

manquerait pas de remarquer tout mouvement suspect sous ma robe et je ne suis pas certaine d'avoir retrouvé mon humour salace pour le supporter. Fort heureusement, Thomas reste sage et passif.

— Plus sérieusement, reprend-elle en réajustant sa veste, nous allons à l'Opéra ce soir. Antoine m'a fait la surprise pour Noël d'acheter deux entrées.

— Vous allez voir quoi ?

— Un ballet pantomime, m'explique ce dernier. Je suis curieux d'y être, je n'ai jamais assisté à ce genre de spectacles.

— En tout cas, c'est un super cadeau. Tu as tapé dans le mille.

— Tu ne t'es pas mal débrouillée non plus, me répond-il l'œil lubrique. Il me semble que tu as suivi aussi ses conseils, non ?

Nous voilà repartis sur un terrain glissant qui, sans me faire décompresser, a le mérite de diminuer ma tension nerveuse d'un cran. Seulement, dans le même temps, mes récepteurs sensoriels se réveillent. Je gigote, et la main coincée sous mes fesses en profite pour se décaler plus en avant, entre mes cuisses qui d'instinct se resserrent.

Exit contrariété. Bonjour excitation.

*Comment est-il possible que je passe d'un état à un autre en moins d'une demi-seconde ?*

Je suis gagnée par la panique et mes cordes vocales se paralysent. Je m'apprête à bondir pour m'écarter de ce jeu indécent quand Thomas, plus rapide que moi, renforce un peu l'étreinte de son bras sur mon ventre.

*Mon Dieu, non ! Ne fais pas ça !*

— J'avoue que l'idée était originale, commente ce dernier. Elle ne manquait pas de piquant. Nous avons d'ailleurs testé l'efficacité de la télécommande le soir même.

— Thomas ! grogné-je entre mes dents.

Le souffle coupé, je hoquette, car un doigt vient de franchir la ligne rouge et la taquine dangereusement. Je me force à rester de marbre, mais la chaleur qui augmente peu à peu dans mes entrailles commence à m'affoler. Je n'ai pas le pouvoir de stopper mon envie de lui, et je n'ai pas la moindre idée de là où Thomas va s'arrêter. Du coup, je n'ai plus qu'à prier pour qu'il ne prenne pas trop de risques.

*Heureusement que Justine n'est pas au courant de l'épisode du canapé chez mes parents sinon ce serait la cata.*

— Éli m'a un peu raconté comment s'est déroulé votre réveillon, confirme-t-elle, un sourire libidineux barrant son visage. Vous ne vous êtes pas ennuyés.

— Effectivement. Elle m'a surpris et... j'ai eu un mal fou à... rester tranquille devant tout le monde. Mais... je ne suis pas du genre à me laisser manipuler sans rétorquer. Un jour où l'autre cette demoiselle va me le payer.

— Sexy-man est rancunier ? se moque-t-elle.

— Non, juste sadique.

Incroyable ! Il discute avec Justine comme il l'a fait avec ma sœur, c'est-à-dire comme si j'étais invisible – et ce pauvre Antoine aussi d'ailleurs. Sauf que moi, je suis bel et bien là, et un majeur indocile essaie de se frayer un passage plus en profondeur. Le prix à payer pour ma surprise immorale est cher. Très cher pour mes sens en ébullition. Cependant, j'adore cette impudeur qui m'oblige à me consumer en silence.

— Je vais très vite trouver un moyen de la mettre aussi mal à l'aise que je l'aie été devant ses parents, insiste-t-il sans cesser ses caresses, et ça va être purement jouissif.

Devant la lubricité de Thomas, Justine éclate de rire, sans imaginer qu'il est justement en train de mettre en application cette fameuse vengeance. Punition ou pas, j'écarte mes jambes de quelques centimètres, mais je ne quitte pas mon amie des yeux, sondant la lueur de ses prunelles pour être sûre qu'elle ne remarque rien de ce qui se trame sous ma robe. Néanmoins, au lieu de profiter du passage que je lui offre, le doigt de mon bourreau s'immobilise aux portes de mon antre et se contente de minuscules mouvements provocateurs. Autant je suis certaine de pouvoir me maîtriser s'il s'introduisait en moi et calmait la douleur violente qui broie mes entrailles, autant je ne saurai pas contrôler la frustration qu'il m'impose. D'ailleurs une chaleur incroyable est déjà en train d'envahir tout le bas de mon corps et je vais devenir folle.

— Nous n'avons pas encore eu l'occasion de tester l'engin en public, souffle Justine l'air déçu. Mes parents sont beaucoup trop rigides pour accepter ce genre de choses, mais... ça ne saurait tarder.

— Ce soir ? s'enquiert Thomas avec curiosité.

En guise de réponse, Antoine et Discretion Zéro s'échangent un sourire libidineux, avant de ricaner. La discussion est surréaliste et moi je meurs à petit feu. Je me mets à gigoter de plus belle, inspirant et expirant par le nez, aspirant à le faire réagir. Mais rien. Il faut que mes ongles se plantent dans son avant-bras pour qu'il desserre largement son étreinte, comprenant enfin qu'une catastrophe est imminente.

En moins d'une seconde, je suis sur mes pieds.

— Tu n'as pas l'air dans ton assiette aujourd'hui, constate mon amie en fronçant ses sourcils. Tu n'as pas dit un mot depuis tout à l'heure.

— Je... je suis comme ton mec. J'écoute.

— Et moi j'observe, me répond ce dernier sans rater de me faire un clin d'œil.

Mon cœur se met à taper fort contre ma poitrine, jusqu'à résonner dans mes temps. Si j'avais gardé un minuscule espoir que ce petit jeu indécent soit passé inaperçu, il vient de s'envoler en fumée. Je m'appuie à l'accoudoir, cherchant quoi rétorquer, mais les crépitements de mon bas-ventre m'obsèdent et à part me contorsionner pour limiter la douleur, je ne suis capable de rien.

— Éli est fatiguée depuis quelques jours, rebondit Thomas avec un calme olympien. Seulement Mademoiselle Tête de mule refuse de m'écouter et de se poser.

— La pratique intensive de galipettes n'est pas préconisée quand on est crevés, ma chérie. Il va falloir penser à te ménager. N'oublie pas que je ne serais plus là pour te secouer les puces.

Justine croit sans doute que son humour va me dérider comme d'habitude, mais c'est tout le contraire qui se produit et, maintenant, ma gorge est bloquée et je dois lutter pour ne pas me mettre à pleurer.

— Ne t'inquiète pas, Docteur Schwartz ne quitte jamais son téléphone.

*Bon sang ! Pourquoi insiste-t-elle autant ?*

J'ouvre la bouche pour la réprimander, mais aucun son ne parvient à en sortir. Ma voix ne m'obéit plus. Les murs commencent à danser autour de moi et je n'ai même pas la force de repousser Sam qui se frotte à mes pieds. Un bourdonnement sourd s'invite au fond de mes tympans, résonne dans toute ma boîte crânienne et j'entends à peine mon prénom avant de m'écrouler en arrière sur le canapé. Avant de me sentir partir. Encore.

## Thomas

J'ai beau avoir les jambes en coton et les mains moites, je n'ai jamais été aussi crispé sur le volant de ma Mercedes... ni aussi angoissé.

— Je te répète que je vais bien ! grommelle Éli sur le siège passager. Tu as dit toi-même à Justine tout à l'heure que j'étais fatiguée. Je suis sûre que si je me repose tout rentrera dans l'ordre.

— Tu as perdu connaissance hier, coupe cette dernière dans mon dos. D'ailleurs, tu t'es bien gardée de m'en parler, sinon je t'assure que tu aurais été voir un médecin sur-le-champ.

— Bon sang ! C'est ridicule d'aller jusqu'aux urgences pour si peu ! insiste l'intéressée, les bras croisés sur sa poitrine. Nous sommes arrivés tard hier soir. Entre le réveillon et la route à faire pour le retour, je sais très bien pourquoi je suis crevée.

— C'est juste un contrôle de routine, rassure Antoine. Après on sera fixé.

Depuis que j'ai fourré Éli dans ma voiture, tout le monde est d'accord avec moi et essaie de la reconforter, mais elle ne cesse de râler. Pourtant, elle peut boudier autant qu'elle veut, rien ne me fera changer d'avis. J'aurais déjà dû user de plus d'autorité hier pour la conduire chez le docteur et je culpabilise d'avoir autant minimisé son état, car ce n'est pas normal de tomber dans les pommes deux fois en vingt-quatre heures.

— Tu peux essayer tout ce que tu veux pour m'amadouer, je ne céderai pas ! Je t'y emmène, un point c'est tout ! Et puis de toute façon, on nous attend.

J'ignore ses soupirs à répétition et garde les yeux concentrés sur la route.

L'ensemble hospitalier n'est pas très loin de chez moi, mais avec la circulation du week-end, couplée au fait que nous sommes en période de vacances, le trajet est interminable et j'ai largement le temps de m'imaginer les pires scénarios. Un problème au cerveau ou au cœur ? Un début de narcolepsie comme Virginie ?

Quand je me gare sur le parking, j'ai tellement cogité que je suis dans un état de stress impensable. Je hèle le premier employé en blouse blanche pour m'indiquer l'entrée des urgences qui n'est qu'à quelques mètres et une infirmière vient à notre rencontre en poussant un fauteuil roulant dans lequel je force Éli à s'asseoir.

— Monsieur Andrews ! commence-t-elle, le Docteur Maillard nous a informés de votre arrivée. Suivez-moi.

*Je bénis ce toubib d'avoir répondu à mon appel et d'avoir tout mis en œuvre pour nous éviter une attente monstrueuse.*

— Quant à vous, Messieurs Dames, ajoute-t-elle à l'attention de Justine et Antoine, je vous propose de vous installer dans la salle sur votre droite. Nous viendrons vous chercher dès que nous aurons fait passer les examens à la demoiselle.

Bien que notre cursus universitaire soit complètement opposé, Alexandre Maillard et moi nous sommes connus aux soirées étudiantes qui étaient loin d'être gentillettes. Alcool, herbes et même davantage circulaient librement entre nous et cet étudiant en médecine tenait le rôle d'objecteur de conscience. Il m'a souvent énervé, et je suis plusieurs fois passé à deux doigts de lui foutre mon poing dans la gueule tellement il aimait jouer les moralisateurs, mais c'était

toujours après une bonne dizaine de verres avalés. Cependant, à jeun, j'appréciais son humour décalé, ses discussions construites et sa modestie alors qu'il était le major de sa promo. J'avais appris qu'il était devenu médecin urgentiste au CHU de Bordeaux et je ne pensais pas user de notre relation passée pour quoi que ce soit. Pourtant, pour Éliisa, je ferai n'importe quoi. Même mettre ma fierté de côté et tenter de le joindre directement à son bureau après plus de cinq ans de silence.

Je pousse le fauteuil dans un labyrinthe de couloirs interminables et malgré mon angoisse j'essaie de répondre le plus aimablement possible à l'infirmière qui nous presse de questions jusqu'à ce qu'elle s'arrête devant une double porte battante.

— Asseyez-vous ici, m'ordonne cette dernière en m'indiquant une lignée de chaise en plastique contre une cloison. Nous prenons en charge votre femme et, dès que nous aurons des résultats, nous viendrons vous chercher.

J'ai entendu la même phrase il n'y a pas cinq minutes et c'est loin de me suffire pour que je garde mon calme plus longtemps. À l'intérieur, je bouillonne, je fulmine et je n'ai pas l'intention de rester assis comme un con jusqu'à ce qu'on se décide à venir me trouver.

— Qu'est-ce que vous allez lui faire ? Il est hors de question que je sèche ici ! Je ne la laisse pas toute seule.

— Calmez-vous, Monsieur Andrews ! C'est la procédure. Votre femme est entre de bonnes mains et je vous promets que vous n'aurez pas trop à attendre.

— Je-vas-bien, grogne encore Éliisa en me fixant longuement. Je ne vais pas mourir en passant cette fichue porte tout de même.

Je crache un rire jaune devant son humour que seule l'infirmière semble apprécier et je finis par me laisser tomber sur la chaise, impuissant.

*Putain de bordel de merde !*

Cinq minutes.

Un quart d'heure.

Une heure.

Et je suis toujours là à textoter avec Justine qui stresse autant que moi. Je fais les cent pas dans ce putain de couloir et personne ne se pointe pour me donner des nouvelles. Pourtant, ce n'est pas le personnel soignant qui manque. Il passe et repasse devant moi sans me prêter attention et chaque minute supplémentaire est un vrai calvaire.

*Que peut-on bien lui faire pour que ça prenne autant de temps ? Merde !*

Soudain, les battants s'ouvrent sur une petite femme à lunettes en blouse blanche et je me fige, attendant le verdict avec appréhension.

— Monsieur Andrews ?

Je hoche la tête, suspendu à ses lèvres.

— Nous en avons terminé avec Mademoiselle De Sacco. Suivez-moi.

*C'est tout ?*

— Où est-elle ?

— Nous l'avons installée dans une chambre.

— Qu'est-ce qu'elle a ?

J'essaie de lui tirer les vers du nez, mais elle trotte devant moi sans m'en dire plus et, si je n'étais pas pressé de connaître l'endroit où se trouve Éliisa, je l'aurais bien collée au mur pour qu'elle ouvre sa petite bouche exaspérante. Mon cerveau mouline depuis bientôt deux heures et ne va pas tarder à implorer. Il faut que ça s'arrête.

— Putain de bordel de merde ! Allez-vous me dire ce que vous avez trouvé à ma femme ?

Soudain, elle s'arrête, accroche ses doigts à une porte et plisse ses yeux noirs dans les miens.

— Je ne suis pas habilitée à vous répondre, Monsieur Andrews. Entrez ! Elle vous attend. Le docteur devrait arriver d'ici peu.

En proie à une panique extrême, je pénètre à l'intérieur. La chambre, simplement meublée d'un lit médicalisé, d'un chevet et d'une table à roulettes, ressemble à toutes celles que j'ai pu visiter jusqu'à aujourd'hui. Un drap couvre Éliisa jusqu'à la taille et elle porte un long tablier à pois bleus. Alors que je m'attendais à ce qu'elle m'accueille en pleurant de joie ou en grognant de contrariété, elle est complètement muette et me tourne même le dos.

Une cascade de frisson me parcourt l'échine et je me demande comment mes jambes arrivent à me porter jusqu'au bord du lit.

— Chérie ?

Aucune réponse.

— Mon cœur ?

Je pose ma main sur sa hanche et je la sens se raidir sous mes doigts.

— Mon amour, qu'est-ce que... qu'est-ce qu'il se passe ? Personne n'a voulu rien me dire... je...

Je tremble, car pour la énième fois depuis ces derniers jours, j'ai la trouille. Je déteste ce silence oppressant qui rôde depuis que je suis arrivé ici et j'en viens presque à regretter de l'avoir forcée à me suivre.

— Éli, s'il te plaît. Parle-moi !

J'insiste et manque de m'étouffer quand elle se tourne enfin. Les yeux injectés de sang, le visage gonflé d'avoir trop pleuré, elle fuit mon regard et éclate en sanglot.

— Je suis désolée, Thomas ! gémit-elle secouée de spasmes. Tellement désolée... Je n'ai pas pensé... j'ai juste eu une bronchite... je ne croyais pas que...

Je prends sa main dans la mienne, mais elle n'y resserre pas ses doigts, comme si elle refusait ce contact, sans avoir vraiment la force de le faire.

— Je suis mort d'inquiétude. Qu'est-ce qu'on t'a dit ?

— Je... une simple bronchite Thomas... Tu te rends compte ?

Mon cerveau carbure, carbure si vite que ma tête se met à tourner. Quel rapport entre cette maladie et ses vertiges ? Un cancer ? Putain ! Si ce n'était pas grave, elle n'aurait pas de raison d'être dans une chambre.

Malmené par toutes mes suppositions restées sans réponse, je hausse un peu le ton.

— Éli bordel ! Donne-moi le diagnostic. Je serai là... quoi qu'il arrive.

— Tu n'y seras pas, je le sais. Je...

— Éli, merde !

— Je suis enceinte... je te jure que je ne l'ai pas fait exprès. Mais... je suis enceinte. Oh ! Bon sang ! J'avais quelques jours de retard seulement. Ce n'était pas la première fois et... avec tout ce qui s'est passé ces derniers jours...

Pendant plusieurs secondes, j'ai l'impression de flotter dans une autre dimension et une tonne de sensations étranges s'invite dans mon cœur qui s'affole.

*Grossesse ? Bébé ? Papa ?*

— Mais comment... ?

Le connard que je suis resté n'arrive même pas à exprimer ce qu'il ressent tellement il est sur le cul et, du coup, les pleurs d'Éliisa redoublent d'intensité.

— On m’a dit que... le traitement que j’avais eu pour soigner ma bronchite avait dû annuler les effets de ma pilule. Tu te rends compte ?

*Un môme ? Un mouflet ? Un gosse ?*

Je suis toujours bloqué sur une seule et même chose alors que, secouée de spasmes, Élixa retire sa main et serre le drap contre sa poitrine.

— Personne n’a rien voulu... faire aujourd’hui, mais... j’ai une nouvelle consultation avec... une sage-femme. Après, j’espère juste que... tu... tu me pardonneras quand... quand tout sera fini.

*Fini quoi ? Où ? Quand ?*

Je sors de mon état de transe et mon sang se glace. Je ne respire plus. J’empoigne sa main et soulève son menton pour l’obliger à me regarder.

— Fini quoi ?

— Cette... cette grossesse ! crache-t-elle avec cynisme. J’ai demandé une I.V.G.

*Un avortement ? Elle n’est pas sérieuse ?*

Mon estomac se vrille si fort que je suis sur le point de gerber. La douleur se diffuse dans mes veines et touche tous mes organes vitaux en même temps.

— Hors de question !

— Comment ça, hors de question ?

Redressée sur ses coudes, Élixa plonge ses yeux azur dans les miens, incroyablement. Elle est défigurée par les pleurs, mais elle est belle. Magnifique. Je l’aime...

*Putain, j’avais la certitude que rien ni personne ne pourrait y changer quoi que ce soit... Même pas un môme ?*

Je presse mes paupières pour retenir une larme qui menace de s’en échapper. Pourquoi est-ce que je pleure au juste ?

Parce que j’évacue tout le stress accumulé ?

Parce que je suis soulagé de connaître le diagnostic ?

Du plat de la main, j’essuie le bord de mes yeux, puis je frotte mes tempes pour réfléchir, mais mon regard aimanté à son ventre refuse de dévier ailleurs.

Un petit être grandi là-dessous et je ne peux pas faire comme s’il n’existait pas. Pas plus que je ne peux ignorer les images floues que je me fais de lui et les battements de mon cœur qui s’accélèrent au rythme de mes pensées.

Parce que je veux tout d’elle.

Parce que oui, même un môme ne peut pas modifier l’avenir que j’envisageais avec elle.

J’ai envie d’une mini Élixa ou d’un mini Thomas.

Je pleure comme un gosse parce que je me sens prêt à en avoir un et je ne m’en étais même pas rendu compte. Un bout de nous qui m’appellera... papa.

— Ce bébé, c’est le nôtre Éli ! Avec un jour de retard, c’est le plus merveilleux cadeau d’anniversaire que ne j’ai jamais reçu. C’est un cadeau de la vie. C’est la continuité de notre amour et je refuse qu’il soit brisé parce qu’il arrive sans crier gare. C’est tôt. Très tôt. Mais nous avons tout fait à la vitesse grand V. Alors, c’est rapide, mais c’est nous. Tu comprends ?

— Mais tu disais que...

Je soulève sa main et la pose sur ma poitrine.

— Tu le sens cogner ? Il n’a jamais tapé si fort ? Parce qu’il a hâte que nous formions une famille.

Si jusqu’à présent je n’avais pas conscience de ce que ce mot pouvait représenter, il prend à

l'instant même tout son sens.

Construire ce que je n'ai jamais eu.

Être celui que ni Jack ni Jorge n'a jamais été avec moi...

— Oh, mon Dieu, Thomas !

Alors qu'elle semblait si fragile il y a quelques minutes à peine, Élisabeth se soulève avec une force incroyable et s'accroche à mon cou, en pleurant. De joie, cette fois.

— Je t'aime, murmuré-je avant de m'emparer de ses lèvres salées. Tu te rappelles que nous avons dit que nous ne penserions qu'à nous ?

— Oui, souffle-t-elle entre deux hoquets.

— Eh bien ! Ce « nous », ce sera toi, moi et lui, terminé-je en posant ma main sur son ventre.

Le temps s'est arrêté et tout semble si parfait, si paisible que j'en suis le premier étonné. Comment une nouvelle aussi importante que celle-ci peut-elle ne pas m'affoler alors qu'elle va bouleverser le restant de ma vie ?

La réponse est toujours la même : l'amour. Celui qui, depuis le début, me fait faire des folies, mais celui aussi qui m'a fait gagner en maturité, m'a redonné confiance en l'avenir et m'a aidé à accepter mon passé. Cette lueur, qui brille dans les yeux bleus d'Élisabeth et que je ne supporterais pas de voir s'éteindre.

Nous restons longtemps à nous étreindre, dans un silence pudique, puis elle relève lentement la tête.

— Je... où sont Justine et Antoine ? s'inquiète-t-elle soudain en regardant par-dessus mon épaule.

— Toujours dans le hall d'entrée. Je leur envoie le numéro de la chambre.

Je sors mon téléphone de ma poche et, alors que je suis en train d'écrire mon SMS, un homme d'une quarantaine d'années, en blouse blanche, entre dans la pièce sans frapper. Un bref coup d'œil sur le badge qu'il porte me confirme qu'il s'agit du gynécologue.

— Bonjour, me dit-il d'une voix calme et posée en me donnant une ferme poignée de main. Vous êtes le mari de Madame De Sacco, je suppose ?

— C'est tout comme.

— Parfait. Une échographie a confirmé ce qui avait été senti à la palpation. Votre femme est à cinq semaines d'aménorrhée environ. C'est-à-dire qu'elle est enceinte d'environ deux à trois semaines. Lors de l'annonce de la nouvelle, elle a fait un malaise. Nous l'avons donc installée ici le temps de faire des examens complémentaires. Inutile de prendre le moindre risque. Néanmoins, entre temps Madame De Sacco a fait part de son intention de...

— Nous avons changé d'avis, le coupé-je avec fermeté. Tout est rentré dans l'ordre.

— Nous lui avons donné les informations nécessaires, continue le médecin malgré mon intervention. Une deuxième consultation est obligatoire pour obtenir son consentement. Alors, sachant qu'il est interdit de dépasser les douze semaines...

— Il n'y aura pas d'avortement, insisté-je en haussant le ton. Ma femme est un peu perturbée en ce moment. Elle a cru que le moment était mal choisi, mais ce bébé est un cadeau de la vie.

Le gynécologue me regarde à peine. Il étudie le sourire gêné d'Élisabeth, puis sourit lui aussi.

— Vous vous sentez mieux ?

Une main posée sur son ventre, elle hoche la tête.

— Bien, dans ce cas, je vais signer votre autorisation de sortie. Vous allez pouvoir rentrer chez vous. Par contre, au moindre signe de faiblesse, n'hésitez pas à revenir.

— Ma femme va devoir rester alitée ?

— Pas du tout ! me rassure-t-il, en daignant enfin me regarder dans les yeux. Il s'agit de malaises vagues. Ils n'ont rien de dangereux. C'est un syndrome courant pendant la grossesse. Ces malaises se manifestent principalement après une émotion intense. Il est possible qu'ils s'estompent au fur et à mesure des semaines à venir... ou pas. Du repos et un verre d'eau en cas de crise sont les remèdes.

*Nos petits jeux... sa frustration... bordel... tout ça, c'est ma faute.*

Je cherche à tâtons la main d'Élisa et la serre très fort dans la mienne.

— Est-ce qu'il faut faire attention... enfin... on ne peut plus...

— Faire l'amour ? termine-t-il tout naturellement. Bien sûr que si ! Il n'y a pas de contre-indication. Par contre, comme toutes les femmes sont différentes, je ne peux pas vous promettre que ce sera le cas pendant les huit mois à venir. Soyez à l'écoute de votre femme et tout ira bien.

Élisa, transformée en Jean-qui-rit Jean-qui-pleure, glousse maintenant près de moi.

— Et... les sautes d'humeur ? C'est aussi un symptôme courant pendant la grossesse ?

— Exactement ! m'assure-t-il en souriant. Des bouleversements hormonaux importants sont à l'origine de changements d'attitude parfois spectaculaires.

Tout s'explique !

— Votre femme n'a ni nausée ni vomissement matinal. Voyez les choses du bon côté.

Il m'adresse un regard moqueur et, alors qu'il s'apprête à sortir, il tombe nez à nez avec Antoine et Justine qui rentrent timidement.

— N'ayez crainte, votre amie est atteinte d'une maladie qui n'est ni contagieuse ni incurable. Elle devrait pouvoir retrouver la forme d'ici... quelques mois.

Il s'éclipse, les laissant désorientés et médusés devant les gloussements répétés d'Élisa. Alors, avant qu'ils ne tombent en syncope, cette dernière se charge de leur annoncer la grande nouvelle et notre décision de garder ce petit être qui, avant d'être né, est déjà aussi imprévisible que sa mère. Elle a juste le temps de terminer ses explications que Discrétion Zéro se met à sauter de joie en criant :

— Madre Mia ! Sans rire ? Oh là là... Ça, c'est du cadeau de Noël ou je ne m'y connais pas.

Puis, elle se tourne vers moi et me nargue en se déhanchant exagérément.

— Dis Sexy-man, je peux m'emballer maintenant, hein ? Vous avez prévu un prénom ? La date du baptême ? C'est bien moi la marraine ?

J'éclate de rire devant ses yeux qui pétillent et je secoue la tête.

— Nous allons envisager la possibilité qu'une rouquine déjantée puisse éventuellement...

Élisa me coupe la parole, l'air tout à coup affolé :

— Thomas, ma mère essaie de me joindre ! Je... tu crois qu'il faut que je le lui dise maintenant ?

— Je pense que c'est mieux. Mais... si tu ne te sens pas bien...

Elle hoche la tête et s'empresse de répondre tandis que je murmure à Justine les causes de ces malaises à répétitions, gardant l'oreille attentive sur la conversation téléphonique.

— Oui maman... je te promets... évidemment...

Quand elle raccroche, c'est à mon tour de rester interdit et d'attendre de connaître le verdict parental.

— Je crois que je pourrais annoncer à ma mère que je pars sur la Lune, dans la mesure où cela vient de toi, elle me dirait amen sans hésiter, soupire Élisa de nouveau grognon.

— Tu devrais être super contente qu'elle le prenne aussi bien ! intervient Justine, étonnée de

la réaction de son amie.

— J'ai oublié de t'expliquer que les sautes d'humeur sont une manifestation courante d'un état de grossesse, fais-je remarquer avec ironie.

— Je vous laisse volontiers tous ces désagréments. Je me contenterai d'être marraine pour le moment.

Elle esquisse une grimace amusante et j'éclate de rire, entraînant les autres dans mon sillage.

C'est tellement bon de retrouver la sérénité après tous ces moments d'angoisse que nous mettons plusieurs minutes à nous arrêter.

Quelques heures plus tard, nous sommes de nouveau dans mon appartement et, même si Éliisa n'a pas de restriction au quotidien, je lui impose de s'allonger sur le canapé par mesure de précaution. Elle m'écoute, mais bien sûr, elle ne peut pas s'empêcher de râler. Heureusement, ce bon vieux Sam intervient, coupant court à son début de mauvaise humeur.

À quel moment ai-je été jaloux de ce chat ? J'envisage plutôt qu'il soit mon plus fidèle ami au moins pour les huit mois à venir.

*Je fais avoir en même. Bordel ! Je vais être papa !*

— Pour les galipettes, la position horizontale est la meilleure dans ton état, ironise Justine en me faisant un clin d'œil. Même si je crains que vous ne soyez obligés de ralentir la cadence.

Je m'appête à lui répondre quand je croise le regard d'Éliisa. Sans avoir besoin de parler, nous nous sommes compris. Les blagues salaces de Discrétion Zéro ne s'arrêteront que si nous ne rentrons pas dans son jeu.

— Si nous passions à la distribution des cadeaux, proposé-je pour mettre un terme à la discussion. Il me semble que Mademoiselle De Sacco a une surprise de taille.

— Un document officiel indiquant noir sur blanc que je serai marraine ?

— Sérieusement, t'es lourde, grogne Éliisa tout en fouillant dans son sac. Tiens plutôt ça, poursuit-elle en lui tendant une enveloppe. Quand tu auras regardé à l'intérieur, j'espère que tu arrêteras cette obsession ridicule.

Le bec cloué, Justine ouvre le pli et, après une demi-seconde d'hésitation, se remet à sautiller partout comme à l'hôpital.

— Nous allons nous éclater, mon chat. Madre Mia ! Une nuit au Lux-Hôtel pour deux avec jacuzzi ? Ça va être grandiose !

— Humm, je dois reconnaître que l'idée est excitante, répond Antoine en l'attirant contre lui.

Lui qui, toujours en retrait n'avait pas dit un mot depuis des heures, est soudain empreint d'une lubricité incroyable qui ne m'étonne même plus.

— Thomas a participé, précise Éliisa. C'est lui qui offre les extras : bains à remous, sauna et aussi le petit déjeuner.

— Merci *Monsieur et Madame Andrews* ! ironise Justine après s'être extasiée devant son cadeau. Nous ne manquerons pas de vous faire un compte-rendu détaillé de notre séjour à l'hôtel.

*Tu m'étonnes !*

J'éclate de rire en même qu'elle, tandis qu'Éliisa et Antoine lèvent les yeux au ciel.

Même si certaines similitudes ne sont pas frappantes au premier coup d'œil, au bout du compte, nos couples se ressemblent beaucoup. Cette jolie rousse est un peu mon double féminin, parlant de sexe aussi facilement que d'autres discutent chiffon et voiture. Quant à Éliisa et Antoine, ils aiment la luxure... en toute discrétion.

— Tiens ! s'enquiert ma jumelle surexcitée. C'est pour vous deux. Bon, nous avons été

moins... imaginatifs que vous.

Elle tend une enveloppe à Éliisa qui découvre deux billets.

— Un concert de rock parisien ? s'étonne cette dernière, un peu perplexe.

— Il a lieu la semaine prochaine, précise Justine. Je sais que ce genre musical n'est pas ton trip. Mais je me suis dit que tu pourrais te mettre à apprécier le style qu'écoute ton futur mari. Et puis... moi aussi j'ai prévu un truc en plus. Il se trouve que mes parents connaissent très bien le propriétaire de la salle et j'ai obtenu un petit avantage supplémentaire.

— C'est quoi ? s'enquiert ma future femme, soudain impatiente de savoir.

— Je garde le suspense jusqu'au bout, ma belle. Il n'y a que Sexy-man qui sera mis au courant. Au dernier moment, bien sûr. En attendant, ne compte pas m'extirper la plus petite info, je ne dirais rien, même sous la torture.

Elle me lance un clin d'œil complice alors qu'Éliisa bougonne.

*Putain de bordel de merde ! Qu'est-ce que cette rouquine complètement extravertie a encore été inventer ?*

— Bref ! enchaîne-t-elle. Tu as besoin d'un coup de main pour terminer les cartons ?

— Punaise, si tu voyais l'état de mon appartement. C'est Beyrouth.

Éliisa soupire en faisant une tête de chien battu et son amie éclate de rire.

— Si on s'y met tous, c'est torché dans la journée, propose gentiment Antoine.

— Mon chat, entre les cartons et les meubles qui sont encore dans son studio, je ne vois pas très bien comment on pourrait nettoyer.

— Un camion vient aujourd'hui chercher le mobilier que je n'emmène pas à Paris, explique Éliisa. Il descend chez mes parents. Alors, on peut envisager de faire ça demain, on y verra déjà plus clair.

Depuis plusieurs minutes, je les observe en souriant.

— Qu'est-ce qui te fait rire ? grogne-t-elle, de nouveau de mauvais poil.

— Vous !

— Ah ouais ! Et pourquoi ?

— Parce que, ma chérie, j'ai eu le nez fin. J'ai fait appel à une société de nettoyage qui interviendra lundi dans la journée. Ensuite, Éric Lépique, un des salariés qui gère mon agence de Bordeaux viendra faire l'état des lieux à ta place. Il a l'habitude, c'est son travail. Il se chargera de rendre les clés aux propriétaires et le tour est joué. Comme il faut que tu évites la fatigue, c'est parfait.

Éliisa pousse un long soupir de désaccord.

— Thomas, combien de fois je vais devoir te répéter que je ne suis pas en sucre ? Zut à la fin !

— Non, c'est clair. Je dirais plutôt que depuis quelque temps tu es plutôt soupe au lait. C'est moins appétissant que le sucre, mais je vais faire avec... pendant quelque temps.

Justine rit la première, suivie par Antoine, puis voyant un sourire s'esquisser sur le visage de ma tête de mule préférée, je m'y mets moi aussi.

Huit mois à supporter ses sautes d'humeur ?

Huit mois à craindre le moment où je ne pourrais plus la toucher de la même façon ?

Mais huit mois avant de découvrir un nouveau bonheur.

Ça vaut tous les sacrifices du monde.

## Thomas

*Comment est-il possible qu'une femme puisse entasser autant de trucs dans dix-huit mètres carrés ?!*

Un... cinq... dix... Éberlué, je compte le nombre de cartons que les déménageurs ont déposé au milieu de mon grand salon et je me décide à en soulever un. Heureusement que Valérie et Luigi ont accepté de s'occuper du mobilier et de le stocker chez eux, sinon je n'ose pas imaginer le chantier.

Alors que je désespère de retrouver un peu d'ordre dans mon appartement, Éliisa apparaît au fond du couloir, un sac de croquettes dans les mains. Son jean moule ses fesses et, pour être à l'aise m'a-t-elle dit, elle a enfilé un vieux pull. En fait, elle est exactement la même qu'au premier jour de notre rencontre. Enfin presque ! Puisqu'un petit être grandi maintenant au creux de son ventre et que je ne pense qu'à lui depuis avant-hier.

Bientôt, Éliisa ne rentrera plus dans la plupart de ses vêtements, mais elle restera toujours aussi magnifique. Parfaite. Pour rien au monde, je ne voudrais qu'elle devienne une de ces femmes siliconées, apprêtées jusqu'au bout des ongles, à qui j'ai donné du plaisir pendant tant d'années. L'amour n'est finalement qu'une simple alchimie qui n'a besoin d'aucune fioriture.

— J'aurais dû écrire sur les cartons avant qu'ils soient scotchés. Je ne sais plus dans lequel j'ai rangé la gamelle de Sam !

S'il y en a un qui a pris ses marques dès son arrivée, c'est bien lui. En moins d'une heure, il avait fait le tour du propriétaire. Il a d'abord découvert que les escaliers pouvaient être un terrain de jeu très intéressant avant de se concentrer un long moment sur les poissons de l'aquarium. Mais maintenant que sa maîtresse secoue son déjeuner, il n'a aucun scrupule à mettre son instinct de chasseur de côté pour se frotter à ses chevilles en ronronnant.

— Monsieur le Chat devrait pouvoir se contenter d'un récipient quelconque le temps d'y voir plus clair, tu ne crois pas ? Regarde dans les meubles de cuisine, tu devrais trouver ton bonheur.

Éliisa fouille et moi je me décide à soulever un premier carton.

— Je ne monte pas tout dans la chambre quand même ? m'inquiété-je, envisageant déjà d'être obligé de lui céder plus de la moitié de mon dressing.

— Bien sûr que non ! Les quatre premiers ce sont mes vêtements, chaussures et nécessaire de toilette. Ensuite, j'ai un peu de vaisselle, où se trouvent justement les affaires de Sam. Quelque part, il y a ma mini chaîne hi-fi, mais touuut le reste ce sont mes cours et mes bouquins.

Elle fait la moue.

— Il faut que je t'emmène voir ta nouvelle université.

— Oui... plus tard.

Cette fois, elle fait la grimace. De mon côté, je ne me fais pas d'illusion : changer de fac et d'amies ne va pas arranger son aversion pour les cours. D'ailleurs, nous allons devoir parler sérieusement de ce qu'elle envisage l'année prochaine, après la naissance du bébé. Enfin... plus tard, comme elle dit. Ce sera mieux, car je n'ai aucune envie de plomber le reste de ses vacances et encore moins d'être à l'origine d'un nouveau malaise vagal.

Les bras encombrés, j'ai grimpé la moitié des marches quand on sonne à la porte.

— Tu attends quelqu'un ? s'étonne Éliisa, l'air soudain inquiet.

— Non ! Mais je mettrai ma main au feu qu'il s'agit d'une belle blonde ou d'une jolie brune.

— Tina ou Liv ?

— Ouais.

— J'y vais !

Je souris devant son assurance, mais je suis un peu anxieux quand même, car si par malheur le roi Andrew montrait ne serait-ce que le bout d'un orteil, je jure que je ne ferais pas de quartiers. Je dépose le colis en haut des marches et redescends aussi sec alors qu'Éliisa ouvre la porte. Aussitôt, j'expire l'air emprisonné dans mes poumons en découvrant que j'avais tort de m'inquiéter.

— Surprise !

Liv, Virginie et Tina crient en chœur et pénètrent dans le salon.

— Trois pour le prix d'une ! ricané-je en levant les yeux au ciel.

*Surprise ? À d'autres !*

Je me doutais qu'elles finiraient par se pointer à un moment ou à un autre. Sauf à s'appeler Éliisa De Sacco et ne pas avoir conscience de ses pouvoirs sur un homme, il n'y a bien qu'une femme pour croire qu'elle est imprévisible.

— Ravie de te rencontrer en vrai, commence Liv qui saute sur ma chérie.

— Doucement les filles, vous allez lui faire peur !

— Je t'ai dit que je ne craignais plus rien ! grogne Éliisa en fronçant les sourcils.

— Alors, qu'est-ce qui vous amène ?

— Tu rigoles j'espère ? s'insurge Tina tout aussi renfrognée. D'abord, tu n'as jamais proposé de me faire visiter ton nid d'amour (elle commence à compter sur ses doigts manucurés). Ensuite, il a fallu que je me débrouille pour faire la connaissance de Liv que tu ne m'avais pas présentée...

— Et moi je n'avais pas encore eu l'honneur de rencontrer ta dulcinée en chair et en os, renchérit cette dernière. Donc en clair, nous nous incrustons.

*Non, sans blague ! Je n'avais pas remarqué !*

Tina jette un œil à la montagne de cartons qui encombre l'espace à vivre et se met à glousser.

— Il y a encore du boulot à ce que je vois !

— Ne m'en parle pas ! soupiré-je, résigné.

Très vite, je trouve un sérieux avantage à leur arrivée. En effet, en deux temps trois mouvements, tous les cartons sont déballés et mon appartement retrouve son apparence d'origine : rangé. Seule différence, l'arbre à chat qu'elles ont toutes les trois décidé de coller au bout du canapé. Mais inutile de lutter contre Monsieur le Prince des félins, je ne sortirai pas vainqueur de toute façon.

Une petite pause s'impose donc, et je propose à mon harem de s'asseoir.

— Tu as fermé les bureaux jusqu'à quand ? intervient Liv alors que je sers le café.

— D'abord, il n'est pas question que j'annule vos congés. Ni à Hugues ni à toi, simplement parce que je manque de temps pour tout gérer. Ensuite, cette option met Jack au pied du mur. Pour éviter que les gens ne s'interrogent sur cette fermeture exceptionnelle, il va bien être obligé d'accélérer ses démarches.

— Ça avance ?

— C'est en bonne voie. Son avocat m'a transmis un protocole d'accord par mail ce matin et un projet de statuts. Son notaire m'a aussi contacté. Ce devrait être une question de semaines.

Jorge est resté sur place de toute façon. Il est aussi en congé, mais il glane quand même des infos auprès de Kristen. Il ne voulait pas lui parler de tout ce merdier, mais comme Jack refuse désormais toute correspondance directe avec nous, il n'a pas eu le choix.

Je ne suis pas mécontent que mon futur coactionnaire ait gardé des contacts amicaux avec cette secrétaire. La pauvre femme est la seule à faire le lien entre son patron et nous et j'imagine que supporter le roi Andrews en pleine décrépitude ne doit pas être de tout repos.

Je donne à Liv toutes les dernières infos en ma possession, puis je me tourne vers Tina qui parle à voix basse avec Virginie et Élisabeth.

— Et toi, ma belle ? Nicolas m'a envoyé un SMS pour m'annoncer que son entretien s'était bien passé. Il commence quand ?

— La semaine prochaine. Il déménage chez moi dans la foulée. Il m'a dit que, dès qu'il sera ici, nous ferons une bouffe pour vous remercier tous les deux. C'est énorme.

Ses yeux pétillent et suffisent à me combler de joie. Décidément, il n'y a rien de plus beau que le bonheur d'une femme.

— D'ailleurs, tu as prévu quelque chose pour le 31 ?

— Oui. Pour une fois, pas de fiesta entre potes, mais un concert avec ma chérie.

Élisabeth pousse un petit grognement d'insatisfaction en avalant son café et tout le monde se met à rire, sauf elle.

— Tu verras, la vie de couple change un homme, comme une femme. Si l'on m'avait dit il y a quelques mois que je préférerais passer ma soirée de réveillon en tête-à-tête avec ma chérie plutôt que de rejoindre mes amis, j'aurais crié au loup.

— Moi, je n'aurais jamais cru faire mon coming-out devant mon père. Et je peux remercier Virginie d'avoir réussi.

Cette dernière crache un petit rire discret et intervient à son tour :

— Et moi alors ! J'avais fini par me faire à l'idée que je resterais coloc avec David toute ma vie et je me retrouve à passer le réveillon de Noël dans une somptueuse villa londonienne avec un serveur personnel dans mon dos toute la soirée.

— Avoue que tu as adoré ? se moque Liv en lui faisant les yeux doux.

— Rien à faire ! grommelle encore Tina. Je n'ai pas envie de modifier mes habitudes pour un homme. Même pour Nicolas.

*Alors tu n'es peut-être pas prête à aimer !*

Je me mords la langue pour ne rien dire et me contente de hausser les sourcils en soupirant.

— Bref ! Nous avons quelque chose à vous annoncer Élisabeth et moi !

Je me lève, fais le tour du canapé et m'installe dans le dos de ma dulcinée que je vois déjà rougir. Puis je prends une profonde inspiration, un peu inquiet. En effet, si Tina ne comprend pas que l'on puisse préférer la compagnie de son amoureux à celui de ses amis, comment pourrait-elle admettre qu'en à peine trois mois je sois passé d'un chasseur de femmes sans scrupule à un homme si amoureux qu'il propose d'épouser sa belle et se réjouit de l'arrivée d'un enfant ?

— Nous allons nous marier.

Je ne sais pas laquelle des trois est la plus étonnée par mon annonce. La bouche de Liv forme un « O » parfait. Virginie tousse parce qu'elle a manqué de s'étouffer avec son café. Quant à Tina, je ne l'entends même plus respirer.

— C'est une blague de fin d'année, c'est ça ? intervient cette dernière la première.

— Ou alors il veut tester notre crédulité, ajoute ma collaboratrice.

— Ou il a fumé un truc bizarre, termine sa partenaire qui se racle encore la gorge.

Si leur surprise est si grande, c'est que je suis devenu un autre homme. Un mec bien qui pense avec son cœur avant tout et, au final, leurs réactions me rendent plutôt fier de moi. Fort de cette constatation, un large sourire s'étire sur mes lèvres et j'ouvre à nouveau la bouche, pressé de les achever et de partager mon bonheur :

— Ce n'est pas tout...

— Je suis enceinte. Nous allons fonder une famille.

Élisa m'a pris de court et a sorti la grande nouvelle avec tellement de fierté que je me mets à trembler. Rien ne pouvait me faire plus plaisir que de l'entendre l'annoncer elle-même à mes amies.

Aussitôt, trois paires d'yeux s'aimantent à sa main posée sur son ventre et, cette fois, j'ai la conviction qu'elles ont cessé toutes les trois de respirer.

— C'est...

— Waouh...

— La vache !

Rien d'autre ne sort de leurs bouches étonnées, mais je n'ai pas besoin de plus. La lueur qui traverse leur pupille est assez explicite pour que je sache qu'elles aussi sont heureuses, fières et admiratives. C'est tout ce qui compte pour moi.

## Élisa

Sur les pas de Thomas, je fais attention où je pose mes pieds, craignant de me tordre une cheville en grim pant les marches. Ces escaliers en colimaçons sont très étroits et mes talons aiguilles peu appropriés à ce genre d'exercice.

Je ne sais pas ce que nous faisons dans les coulisses alors que nous avons passé l'entrée de la salle de spectacle et qu'en plus celle-ci est au rez-de-chaussée, mais je me garde de demander, car depuis que nous sommes arrivés, Thomas élude toutes mes questions. Pourtant, il y en a eu des tonnes. D'abord, il a tenu à ce que je m'habille chic et élégante, ce qui me paraît hors de propos pour aller à un concert de rock. Puis, en pénétrant ici, il s'est précipité sur l'ouvreuse et lui a parlé à l'oreille pour que je n'entende rien. Enfin, un homme élégant, beaucoup plus âgé, est arrivé et nous a accompagnés jusqu'à une petite porte dérobée menant à cet escalier. Bref, Thomas entretient un mystère étrange sur cette soirée et j'ai abandonné l'idée de l'asticoter, car rien n'y fait.

— Un nid douillet rien que pour nous ! lance-t-il enfin.

Je lève la tête et monte la dernière marche pour le rejoindre. La pièce où nous avons atterri est sombre et tapissée d'une moquette bordeaux. Peu à peu, mes pupilles s'habituent à la semi-obscurité. À quelques mètres, une balustrade en bois sculpté s'étire sur toute la longueur et après quelques pas en avant, j'entends très distinctement un brouhaha énorme.

*En fait, c'est un immense balcon qui donne sur la salle de spectacle !*

Je jette un œil étonné et admiratif autour de moi. À côté de deux fauteuils style Voltaire, une table carrée a été dressée. Elle est recouverte d'une nappe blanche et il y a dessus un seau à champagne, une bouteille, deux flûtes et une longue bougie effilée que Thomas s'empresse d'allumer.

*Waouh !*

— C'est la surprise supplémentaire de Justine, c'est ça ?

Thomas s'avance, referme ses bras dans mon dos et m'embrasse dans le cou, provoquant une myriade de frissons dans tout mon système nerveux.

— Entre autres, se contente-t-il de répondre, entretenant encore et toujours le mystère.

— Mais...

*Pourquoi tout ce cérémonial ? Nous sommes seuls ici !*

Je ne sais pas quoi dire, alors je me laisse faire quand il me prend par la main et m'entraîne jusqu'à la balustrade. La salle en dessous bien que gigantesque est bondée. Tout au fond, un grand rideau noir est tiré. Cependant, en ombres chinoises, je distingue les mouvements des artistes et même une forme de batterie et plusieurs micros.

Thomas remplit les deux flûtes.

— À nous ! lance-t-il en en levant une devant lui.

— À nous !

Je porte le verre à ma bouche et savoure le nectar pétillant avec délectation, dévorant des yeux mon futur mari toujours aussi sexy. Il a mis la tenue que je préfère. Son jean taille basse et une magnifique chemise blanche à manches longues. Ni trop débraillé, ni trop apprêté. Il est parfait.

Une main posée sur le garde-corps, je me penche en avant pour apprécier la hauteur quand je sens son bassin se caler dans mon dos.

— J’espère que tu vas adorer, murmure-t-il à mon oreille.

— Aucun doute.

Je me suis mise à apprécier Coldplay, il n’y a pas de raison.

Le grand tissu s’ouvre au fond de la salle et le groupe de musiciens apparaît. La foule s’électrise en même temps que les haut-parleurs envoient les premières notes et je ne suis pas mécontente d’être en retrait. En effet, malgré la distance, le bruit est fracassant et je me demande comment ceux qui se trouvent à quelques mètres de la scène ne sont pas déjà sourds. Thomas me prend le verre des mains et le pose délicatement sur la table.

— Je vais faire en sorte que ce concert reste gravé dans ta mémoire jusqu’à la fin de tes jours.

Éblouie par les jeux de lumière, je cligne des yeux et me dandine au rythme des basses alors que Thomas glisse ses doigts sous l’ourlet de ma robe. Quand il remonte jusqu’à mes fesses, je comprends pourquoi il a préféré que je n’enfile pas de collants. Des papillons s’invitent au creux de mon ventre, mais je continue à me trémousser.

— Avant tout, promets-moi que si tu sens une crise arriver, tu me préviens tout de suite.

— Promis, promis, promis.

Je suis trop pressée qu’il poursuive ses caresses pour épiloguer. De toute façon, je n’ai pas fait de malaise de la semaine. Il n’y a pas de raison que ça me prenne ce soir.

Mon string glisse sur mes fesses. Il tombe au sol et, quand Thomas retrousse ma robe jusqu’à ma taille, je me penche aussitôt vers l’avant. J’écarte un peu mes pieds et m’agrippe aussitôt à la rambarde sous l’action de ses doigts qui commencent à sillonner mon entrejambe.

— Vous êtes magnifique Mademoiselle De Sacco. Vous méritez d’être honorée comme il se doit.

Je ne vois pas ce qu’il fait, mais je suis maintenant certaine qu’il s’est mis à genou, car son souffle effleure la peau de mes fesses. Je ne parle pas et je me concentre sur la scène pour ne pas imaginer que sa bouche n’est qu’à quelques centimètres de l’endroit où j’aime tant la sentir. J’adore même, puisque mon désir coule déjà de mon ventre alors qu’il ne m’a presque pas touchée. Même enceinte, l’effet Sexy-man est toujours immédiat et je ne peux rien y faire. Je ne le veux pas de toute façon, car les sensations qu’il me procure sont toujours aussi fortes.

— Je vais d’abord te goûter, murmure-t-il avec sensualité. Jusqu’à ce que tu sois assez délicieuse pour pouvoir te dévorer.

Deux doigts écartent mes plis et sont très vite rejoints par sa langue qui entame son merveilleux supplice. Cramponnée au barreau de la balustrade, je me mords les lèvres, mais un premier gémissement s’en échappe quand même.

— C’est ça, ma chérie. Continue.

Son appendice reprend ses mouvements et accélère. J’ai chaud, je tremble, mais pour rien au monde je ne voudrais qu’il arrête de m’enflammer.

— Putain, Éli ! Je bande comme un malade quand tu es trempée comme ça.

D’habitude, j’adore l’entendre, mais dans l’état actuel des choses, plus il parle, moins il s’occupe de moi et je gigote, impatiente qu’il se remette à l’œuvre. Il ricane et se dresse sur ses pieds tandis qu’une frustration extrême me serre le bas du ventre. Je me redresse, paniquée.

*Il ne va quand même pas me laisser comme ça ?*

Il se plaque dans mon dos et je sens très bien son érection qui appuie contre mes reins

— Tu aimes, n’est-ce pas ? susurre-t-il à mon oreille alors qu’il grignote la peau de mon cou.

— Thomas ! S'il te plaît.

— S'il te plaît, quoi ?

Ses mains s'emparent de mes seins et les malaxent lentement, alors que dans ma poitrine la musique résonne encore et encore.

— Dis-moi ce que tu veux ? insiste-t-il. Dis-moi que tu veux je te fasse l'amour. Que tu veux jouir de plaisir devant tout le monde ici. Tu as exaucé mon fantasme pour Noël, ma chérie. C'est à mon tour de m'occuper du tien.

La douleur de mon entrejambe ne partira pas tant que je ne le sentirai pas en moi. Je baisse la tête vers la foule délirante noyée dans la pénombre. Elle me tourne le dos et ne peut pas nous voir de toute façon.

— Oui ! soufflé-je. Je t'en prie.

Ses dents s'enfoncent dans ma peau de mon cou et une immense chair de poule m'envahit.

— Sauvage ? Brutal ?

— Oui ! Oui ! Tout !

Je hoche la tête et, sans attendre, il rapproche le fauteuil et le tourne face à nous.

— Agenouille-toi là-dessus, m'ordonne-t-il. Tu vas grimper aux rideaux.

Sans me retourner, je monte à genoux sur le coussin et souris à sa métaphore, car ces bouts de tissus sont beaucoup trop loin pour que je puisse m'y accrocher. Je cale mes cuisses contre les accoudoirs et, alors que je m'apprête à prendre appui sur la rampe devant moi, il saisit mes bras avec fermeté.

— Vous êtes un peu pressée, Mademoiselle. Ce soir, je veux être certain que vous me laisserez aller au bout de mon idée. Sans vouloir me dominer.

J'abaisse mon regard sur nos mains et souris en voyant qu'il ligote mes poignets avec une cravate qu'il noue ensuite à la rambarde.

*Celle de Noël. Oh, mon Dieu !*

— Quand je l'aurai autour du cou au bureau, je serais le seul à connaître sa première utilisation. Si je bande devant mes investisseurs, ce sera de ta faute. Peut-être même que je devrais écouter mes réunions et te demander de descendre me rejoindre ? Qu'en penses-tu ? J'éteindrais la vidéo surveillance, c'est promis.

— Thomas !

Je couine. J'ai visité les locaux d'Andrews Corp. France dans la semaine. De nombreuses idées coquines me sont passées par la tête. Mais là, pour le moment, je m'en fiche. Je me penche en avant et me déhanche un peu plus, espérant qu'il arrête de me faire languir.

— Un peu de patience, Mademoiselle.

Il retrousse de nouveau ma robe jusqu'à ma taille et, juste après, je sens un liquide froid tomber sur ma chute de reins. Il s'écoule lentement entre mes fesses.

— Champagne ? ajoute-t-il avant de lécher ma peau humide. Hummm... délicieux.

Sa langue recommence à me tourmenter et je reprends mes jérémiades de plaisir, alors que mon vagin se met à pulser plus fort. Les papillons qui jouaient gentiment dans mon bas ventre dansent maintenant le rock comme toute la salle.

— J'ai encore une surprise pour vous, jolie demoiselle. Une surprise que vous allez adorer.

Aussitôt, quelque chose entre en contact avec mes plis humides. Une texture dure et froide qui se met à naviguer d'avant en arrière avec lenteur.

J'essaie de me retourner, mais je n'ai pas assez d'amplitude à cause des liens serrés à la barrière. Alors j'abaisse ma tête entre mes bras et retiens mon souffle.

— Il se trouve que j'avais moi aussi des gadgets dans mes placards. Tous neufs dans leur emballage qui n'attendaient qu'à être utilisés. J'en ai choisi un exprès pour ce soir. Ne crains rien. Ce plug est tout à fait adapté et ne te fera que du bien.

*Oh, mon Dieu, j'en ai vu des dizaines dans le sex-shop avec Justine !*

Alors que le joujou coquin s'enfonce lentement dans l'orifice que j'ai maudit pendant si longtemps, je serre les dents, dans l'espoir de retenir un cri de plaisir, mais c'est peine perdue. Ça fait beaucoup trop de bien pour ne pas le montrer.

— Ce soir, je veux que tu te sentes plus vivante que jamais et que tu le montres à tout le monde.

L'objet entre et sort lentement de moi et une immense vague de frissons se propage dans tout mon corps. Je tremble et pourtant, j'ai chaud, terriblement chaud. Et surtout, les palpitations dans mon entrejambe deviennent si fortes qu'elles sont presque insupportables.

— Haann ! ... s'il te plaît. J'ai trop mal... non, non je n'ai pas mal j'ai... j'ai trop envie de toi... s'il te...

Avant que j'aie terminé ma phrase il est en moi et un grognement de soulagement s'échappement du fond de ma gorge. Remplies de lui, mes chairs ne crient plus au secours. Au contraire, elles se détendent et s'allongent, s'habituant peu à peu à son intrusion massive et dure comme de l'acier alors que le joujou est arrimé entre mes fesses.

— Encore... sauvage...

Je le supplie en haletant.

— Putain ! jure-t-il en s'enfonçant dans mes profondeurs. J'espère ne pas être obligé de me passer de ça dans les mois à venir.

Alors que j'ondule au rythme de ses poussées, il enroule mes cheveux entre ses doigts et les tire vers lui pour me forcer à relever la tête.

— Regarde tous ces gens, Éli. Montre-leur combien tu aimes ce que je te fais. Je suis fou de toi. Raide dingue à en crever. Tu es un putain de cadeau du ciel.

Sa voix devient de plus en plus sifflante à mesure qu'il accélère. Et moi j'essaie de ne pas trop gémir en me concentrant sur la foule.

— Ne... meurs... jamais pour moi... Thomas. Sauf si c'est de plaisir.

— Bordel, Éli !

Plus il jure, plus il me martèle et plus la chaleur monte en moi. L'incendie se propage très vite dans chaque parcelle de mon corps qui s'embrase comme jamais. Je voudrais pouvoir regarder tous ces gens encore longtemps. Rester une éternité ici à leur montrer à quel point lui seul est capable de me faire du bien. Mais le bouillonnement qui s'est emparé de moi devient incontrôlable et Thomas m'achève quand, de sa main libre, il se met à torturer mon clitoris. Je tire sur mes bras, mais les liens sont trop solides. J'essaie de mordre le bois du dossier pour assourdir ma voix, mais il tire un peu plus sur mes cheveux et me pilonne encore plus fort. C'est divin, inouï et jamais mes vibrations de plaisir n'ont été aussi intenses. Si intenses que je suis proche de l'évanouissement. Alors, j'ouvre grand les yeux et lâche un cri à la hauteur des sensations qui me submergent. Long, profond, animal, et si puissant que je suis certaine qu'il a atteint le public en contre bas. Mais je m'en fiche. Je veux que tout le monde sache combien j'aime cet homme. Il a transformé mes blessures les plus profondes en plaisirs intenses et m'a guérie de toutes mes phobies.

— Tu as été plus réceptive que d'habitude, fait-il remarquer en desserrant la cravate.

Immobile, je profite jusqu'à la dernière seconde de toutes les ondes qui me secouent encore.

Puis, il quitte mon ventre et retire le nouveau joujou que je suis pressée de voir. Classique, de forme conique avec une base plate, c'est le premier modèle que Justine et moi avons regardé, avant de changer d'avis. Ni elle ni moi ne pensions que ce truc, sans vibration, pouvait apporter autant de plaisir. Il va falloir que je lui en touche deux mots.

Je me redresse lentement. Les jambes trop fébriles pour me mettre debout, je m'assois sur le fauteuil et dévore des yeux ce dieu du sexe dont je porte l'enfant.

— C'était... parfait. Grandiose. Magique. J'étais...

— Vivante ?

— Immortelle.

Tandis qu'il reboutonne son pantalon, ses lèvres s'étirent sur ses lèvres et moi, je reluque le verre vide, la cravate et le plug posés sur la table.

— Avant toi, je n'avais jamais testé ce genre de technique avec une femme, mais je dois reconnaître que c'est très excitant. À refaire ?

Je remue la tête de haut en bas avec vivacité et il sourit de toutes ses dents.

— Chocolat, glaçons... petites fessées, fouet... et de multiples jouets en perspective. Tentée ?

— Ouiii.

Plutôt deux fois qu'une.

— Tu ne m'avais pas dit que tu avais confessé ton fantasme à Justine.

Je manque de m'étouffer et il éclate de rire.

— En vérité, quand cette petite coquine m'a expliqué qu'elle avait fait réserver ce balcon, elle m'a dit textuellement que « ce serait l'occasion de réaliser ton rêve un peu fou ». Tu as très bien choisi son surnom. Ça, c'est certain !

Je grogne contre Discrétion Zéro.

*Pourquoi faut-il toujours que j'aie envie d'étrangler Justine et en même temps de l'embrasser ?*

— Je ne lui confierai plus rien !

— Tu continueras à le faire, se moque-t-il en me caressant la joue. Parce que tu aimes son insolence et son manque de pudeur.

— C'est vrai, grimacé-je, un peu honteuse qu'il ait raison.

Délicatement, il pose ses lèvres sur mon front, puis il me prend par la main.

— Est-ce que tu as la force de te lever, maintenant ?

Tout en hochant la tête, je le lui prouve en me mettant debout et gonfle ma poitrine.

— Tu sais, commence-t-il en m'attirant vers le fond plus obscur de la pièce, quand j'étais enfant, ma mère tenait à fêter les étrennes. Tu connais ?

— Pas du tout.

— C'est une tradition qui consiste à offrir un cadeau le jour du Nouvel An. En général, il s'agit d'argent.

— Oh.

— Mais pour toi, j'ai eu une meilleure idée, poursuit-il en actionnant l'interrupteur derrière lui.

Deux spots s'allument au-dessus de nos têtes et n'éclairent que nous. Tendrement, il me pousse contre la cloison et recule d'un pas. Impatiente et toujours un peu fébrile, j'attends en observant son sourire en coin et ses yeux verts qui pétillent.

— Tu n'as pas envie de savoir de quoi il s'agit ? s'enquiert-il l'air mystérieux.

— Si, mais...

Lentement, il remonte mes mains jusqu'à son torse et guide mes doigts sur les boutons de sa chemise.

*Il veut que je le déshabille ? Il vient de m'épuiser, je suis incapable de recommencer !*

Le regard aimanté à sa poitrine qui se soulève et s'abaisse de plus en plus vite, je m'exécute. Je le sens frissonner et, alors que j'écarte les pans de son vêtement, il ferme les paupières.

Il ne respire plus et ma bouche n'articule plus rien non plus. Seul mon index arrive à bouger avec lenteur, effleurant les contours de son tatouage que je redécouvre.

Live to love Éliisa forever

Je voulais qu'il agisse avec son cœur. Qu'il me montre son amour autrement que par le sexe ou par l'argent qu'il possède et cette preuve est la plus extraordinaire qu'il pouvait me faire.

— Je t'ai dans la peau au propre comme au figuré, souffle-t-il contre mon oreille. Et tu sais pourquoi ?

Je secoue la tête, trop émue pour répondre.

— Parce que la puissance de notre amour a vaincu la puissance de tous nos secrets et celle de tout le fric qui nous entoure. Il y avait un Thomas avant toi, qui baisait pour oublier. Il y a un Thomas aujourd'hui qui découvre l'amour et surtout qui est prêt à le vivre avec toi pour l'éternité.

Sa paume se pose sur mon ventre et des larmes roulent sur mes joues quand il s'empare de mes lèvres. Ce sont des larmes de joie. Celle d'avoir fait le bon choix et d'être certaine que maintenant il n'y aura plus aucune entrave à notre bonheur.

## ÉPILOGUE

**Élisa**

— Encore une dernière pour la route !

Pour se faire entendre, Olga parle un peu fort. Puis elle me sourit avec tendresse et remonte ses lunettes sur son nez, avant de retourner derrière son objectif, me laissant juste le temps de reprendre la pause.

— Mona Lisa, n'oublie pas qu'aujourd'hui, c'est *ton* jour.

*J'y pense ! J'y pense ! Il y a quatorze mois que j'attends ce moment, alors autant dire que j'ai l'intention d'en profiter au maximum.*

Sauf que... mes orteils ratatinés dans mes escarpins ne supportent plus d'être comprimés. J'ai les pieds en compote. Ma seule envie est d'en terminer avec cette photo de groupe et de courir jusqu'à ma voiture pour remplacer ces chaussures par une bonne vieille paire de... Bensimon.

Eh, oui ! On ne change pas si facilement celle que l'on est vraiment ! On évolue, on se découvre, mais certains points de caractère persistent malgré tout.

Pour exemple, j'ai beau être devenue parisienne, vivre dans un appartement grand luxe et avoir une gouvernante qui fait la cuisine et le ménage à ma place, une partie de moi reste la jeune femme simple qui refuse de perdre le sens des réalités à cause de l'argent. Mon histoire, ainsi que celle de Léonore et les réactions de Jack, m'ont permis de prendre conscience que Greg n'est pas un cas isolé et que, pour rester équilibrée, mieux vaut garder les pieds sur Terre.

Certes, je viens d'épouser un homme riche à millions que j'aime à la folie et qui a refusé tout contrat de mariage pour me prouver qu'il a confiance en moi, mais je profite de mon budget illimité sans excès. Il m'arrive de craquer sur une jolie robe hors de prix ou d'avoir envie d'aller manger à l'Artémis. J'apprécie aussi quand Joseph, le nouveau chauffeur de T.J.A Immobilier, me conduit pour assister à un gala caritatif ou à un dîner mondain par-ci par-là. Cependant, je compte bien conserver ma petite Polo, garder un contact régulier avec Justine et Antoine, mais aussi rallonger la collection incroyable de jeans qui encombrent une bonne partie de mon dressing et... jeter, une bonne fois pour toutes, les escarpins qui traînent dans mon placard. Quant à Grégoire, il a bel et bien disparu de ma boîte crânienne. Je ne fais plus aucun cauchemar ; j'ai appris à aimer mon corps, à m'ouvrir aux autres et surtout à communiquer avec eux.

Je trépigne sur place pour relâcher la pression du cuir qui torture mes pieds.

*J'ai mal ! Bon sang !*

Devant mon agitation, les doigts de Thomas se resserrent autour des miens et une immense chair de poule m'inonde aussitôt.

Un an et demi après notre première rencontre, l'effet Sexy-man est toujours là. Il me fait vibrer, mais il sait aussi me faire rire et même me faire pleurer de joie. Il m'écoute, me conseille, supporte mon caractère de cochon et me pardonne toujours. Il n'est pas juste un amant d'exception et le père de ma fille. Il est aussi devenu mon confident et mon meilleur ami. Il est l'homme de ma vie.

— Le calvaire est terminé, Madame Andrews ! souffle-t-il à mon oreille avant de poser un léger baiser dans mon cou.

Je suis si fière d'être officiellement sa femme qu'à nouveau je frémis et plonge mes yeux dans les siens. Ils ont toujours cette pointe d'arrogance qui m'a fait craquer le jour de notre rencontre. Mais eux aussi ont évolué. Une lueur de sérénité a élu domicile au milieu du vert intense de ses iris qui, aujourd'hui, sont plus éclatants que jamais.

Ma main toujours dans la sienne, je m'avance vers Olga, en souriant devant la rapidité avec laquelle elle range son matériel. Elle est pressée de passer aux choses sérieuses, m'a-t-elle confié en sortant de la mairie. C'est-à-dire, faire la fête, manger et boire. Et ceci se déroule à quelques mètres, dans la salle polyvalente qui jouxte l'école primaire de mon village.

— Tu te rends compte, Mona Lisa ! s'exclame-t-elle le regard brillant d'excitation. Je vais pouvoir te façonner un book spécial mariage sur mesure. Ta robe est une pure merveille, mais toi, tu es éblouissante dedans.

Je baisse la tête et effleure du bout des doigts les broderies faites main de mon bustier. Le travail d'orfèvre exécuté est effectivement un plaisir pour les yeux et Thomas n'a pas lésiné à la dépense pour réaliser mon rêve de petite fille : devenir une princesse pendant vingt-quatre heures.

— Je confirme, intervient-il en m'attirant contre lui. D'ailleurs, je te l'ai déjà dit tout à l'heure. À l'église, tu étais rayonnante. Surtout quand tu pleurais de joie.

Il sourit contre mon cou et je me mets à trembler en repensant à toutes les larmes qui se sont déversées sur mes joues pendant la cérémonie. C'était si émouvant. Si magique. Un conte de fées.

— Mona Lisa est exceptionnelle, reprend la photographe en lui lançant un clin d'œil espiègle.

— N'essaie pas de m'amadouer avec tes yeux doux, Olga. Ce n'est pas parce que ma femme est la plus belle que c'est une raison pour l'accaparer tous les week-ends. C'est compris ?

Il a beau le dire avec légèreté, je le connais par cœur et je sais qu'il est sérieux quand il grogne gentiment après elle. Il n'a pas fait d'histoires quand je lui ai avoué mon envie de participer à d'autres défilés. Au contraire, il y assiste avec fierté dès qu'il le peut, mais il déteste toujours autant les regards masculins braqués sur moi.

Olga regarde par-dessus ses lunettes.

— J'ai *entendu*, rétorque-t-elle, moqueuse, avant de tourner les talons jusqu'à sa voiture.

Ce qui, bien sûr, ne veut pas dire qu'elle va l'écouter.

Je glousse et me hisse sur la pointe des pieds pour être à la hauteur de la bouche de mon mari.

— Monsieur Andrews, vous êtes...

— Le plus heureux des hommes, me coupe-t-il avec un large sourire avant de m'embrasser tendrement.

Un simple baiser et c'est comme s'il me dévorait tout entière. Il me bouleverse. Il me possède et nous sommes seuls au monde, au milieu de presque deux-cents invités.

— Vous vous bécoterez plus tard les amoureux. On vous attend je vous signale !

La voix aiguë de Justine résonne dans mes oreilles et je redescends sur Terre à la vitesse de l'éclair en soupirant d'impuissance. Rien n'arrête cette tornade rousse, et si Discrétion Zéro s'est un peu calmée depuis qu'elle a emménagé avec Antoine, aujourd'hui, elle est surexcitée.

— Où est ma petite beauté ? s'inquiète Thomas en balayant la place de la mairie du regard.

Comme Olga, tout le monde s'est engouffré dans la salle polyvalente et il ne reste que nous trois à trembler de froid à l'extérieur.

— Joy est dans les bras de son grand-père, mais Jorge n'est pas très partageur. Tu devrais d'ailleurs aller lui glisser un truc à l'oreille. Je tiens à te rappeler que je suis la marraine de ta

filles depuis aujourd'hui et que, en tant que telle, j'aimerais pouvoir en profiter un peu. Il voit Joy tous les jours. Pas moi.

Les bras croisés sur sa poitrine, voilà que maintenant Justine bougonne et j'éclate de rire devant sa moue boudeuse alors que Thomas se met à grimacer.

— Je crois que je vais avoir du mal à jongler entre les deux femmes de ma vie, si elles sont les deux centres d'intérêt de la journée, précise-t-il. Je vais finir par être jaloux.

— Il ne fallait pas vouloir te marier le jour du baptême de ta fille, rétorqué-je en ricanant.

— Il ne fallait pas vouloir baptiser ta fille le jour de notre mariage, rectifie-t-il, moqueur.

Je lui tire la langue en haussant les épaules.

L'unique responsable de ce regroupement d'événements est la coïncidence. Celle qui nous a permis de nous rencontrer, qui nous a mis dans des situations parfois périlleuses, mais qui nous a aussi rapproché davantage. Il fallait bien qu'une fois encore, elle rentre en ligne de compte pour le plus beau jour de notre vie.

Notre mariage, qui devait avoir lieu l'été dernier, a été repoussé à cause de ma grossesse et je désespérais qu'il arrive. Du coup, après la naissance de Joy, je me suis focalisée sur son futur baptême envisageant le meilleur jour pour le célébrer. Quand Thomas m'a annoncé la date à laquelle il rêvait que l'on se marie enfin, j'ai eu un choc. C'était la même. Pour Joy. Pour nous. Le jour de la fête des amoureux. Le 14 février. Un symbole que je n'aurais refusé pour rien au monde.

— On y va ? reprend Justine qui n'en peut plus d'attendre.

— Il faut d'abord que je retire ces chaussures, sinon je vais y perdre un pied ! grimacé-je. Je vous rejoins !

— Il ne manquerait plus que ce soit moi qui rentre aux bras de Sexy-man ! glousse Justine. Ça ferait un peu désordre, non ?

Je secoue la tête en riant et avance, clopin-clopant jusqu'à ma vieille 205 que j'ai tenu à utiliser comme voiture-balai du cortège. Olga s'est chargée d'y apporter sa touche personnelle : une multitude de papillons en plume, accrochés à l'antenne, aux poignées des portières, sur les essuie-glaces et même sur les jantes. Bref, passé inaperçue n'était pas à l'ordre du jour de toute façon. Je m'assois sur le siège passager avec, encore et toujours, un petit pincement au cœur. J'adore la voiture que mes parents m'ont offerte. Mais Viviane, c'est Viviane et elle est d'ailleurs tellement irremplaçable que je me suis refusée à trouver un petit nom à ma Polo.

Très vite, je me débarrasse de mes maudits escarpins et chausse mes Bensimon, sous le regard moqueur de Thomas, accompagné des grognements d'impatience de Justine. Quand elle me voit prendre mon téléphone laissé dans la boîte à gants, elle s'excite encore plus :

— Qu'est-ce que tu fais ? On nous attend !

— J'avais décidé de laisser mon portable ici, mais j'ai besoin de vérifier quelque chose.

Je le déverrouille et bloque ma respiration en ouvrant le message que je viens de recevoir de Manon.

[Félicitations.

Je te souhaite tout le bonheur du monde.]

J'expire l'air emprisonné dans mes poumons et, soulagée, je range mon téléphone à sa place initiale.

Épisodiquement, mon ex-meilleure amie et moi avons quelques contacts comme celui-ci,

histoire de ne pas rompre le lien fragile que mon chéri a tenté de renouer. Mais ni elle ni moi n'avons envie de plus pour le moment. Surtout moi pour tout dire. Du coup, je ne l'ai pas invitée au mariage. Seulement, paradoxalement, tout au fond de moi, j'avais besoin de son approbation pour que tout soit vraiment parfait.

— Je te l'avais dit, me murmure Thomas qui s'est permis de lire par-dessus mon épaule. Cette fille attend juste que tu lèves le petit doigt.

— Je n'ai pas envie de plus, rétorqué-je en fermant la portière. Je te l'ai déjà dit, il y a des choses qui se guérissent, mais il y en a qui ne se réparent pas. Toi, avec Tina, tu as su tirer un trait et repartir sur des bases nouvelles. Mais tu l'as fait tout de suite. Manon et moi, c'est une histoire qui dure depuis trop longtemps. En amitié comme en amour, si le doute s'enracine, la confiance disparaît et elle ne revient jamais vraiment.

— Je comprends, ma chérie. Je comprends.

— Moi aussi, j'ai saisi ! ajoute Justine en gonflant sa poitrine de fierté. Après tout, c'est moi sa meilleure amie, non ?

— Ju !!!

Je lève les yeux au ciel. Elle m'épuise, mais qu'est-ce qu'elle peut m'amuser aussi !

— Allez, assez perdu de temps ! Entrons dans la fosse aux lions, ricane Thomas qui me prend par la main.

Nous pénétrons à l'intérieur sous un tonnerre d'applaudissements qui masque largement la musique douce mise en fond sonore par le disc-jockey. Celui-ci est un peu en retrait sur l'estrade, car un grand piano à queue prend toute la place devant lui, mais je préfère ne pas me poser de questions et profite de la sensation d'être unique encore pour quelques heures.

— Belle-maman a fait du bon boulot, constate-t-il en zigzaguant entre les tables rondes drapées de blanc.

Ma mère s'est investie d'une mission, celle de la gestion et de l'organisation de la salle, et je dois dire qu'elle s'en tire avec brio, car si les invités parlent bruyamment, ils ont été disciplinés et sont tous assis à leur place.

Que ferais-je sans elle et sans mon père ? Si compréhensifs, si attachés à mon bonheur que, quelquefois, je culpabilise de les avoir mis devant le fait accompli avec tous les bouleversements qui ont jalonné ces derniers mois.

Souvent, je me demande comment Thomas arrive à surmonter l'absence maternelle et la présence d'un père qu'il ne considère toujours pas réellement comme le sien. Il avance lentement, et même si je tiens à appeler Jorge « papy » devant Joy, lui ne parvient pas encore pas à franchir ce cap-là. Pourtant, cet homme est un grand-père extraordinaire, loin du monstre dont j'avais si peur au début et que je comparais à Hulk. C'est un nounours attachant et s'il manque un peu d'entraînement pour réussir à communiquer librement avec son fils, ses progrès sont fulgurants.

Nous arrivons enfin au centre de la pièce où une grande table ovale a été dressée. Ma mère l'a surnommée la table V.I.P. Celle où nous allons dîner et où se trouve aussi notre entourage le plus proche. Le visage radieux, elle m'admire et, du plat de la main, essuie une larme qui perle au bord de ses paupières. Je me penche pour l'embrasser, sans oublier de lui répéter combien je l'aime, puis je me tourne vers mon père qui me serre fort dans ses bras. Il ne parle pas, mais tremble contre moi et je sais à quel point il est ému et fier de mon parcours. Je relève la tête par-dessus son épaule et croise deux yeux verts qui me sourient. Je suis en extase. Joy me fait du charme tout en gigotant dans les bras de Jorge, impatiente de venir dans les miens. Je la soulève

au-dessus de ma tête et son rire éclate, s'enroule dans mes tympans, me fait vibrer tout autant que la main de Thomas accrochée à ma taille.

— Cette petite est tout le portrait de ses parents, se moque Jorge. Obstinée, mais terriblement attachante.

Je disais que ce mariage était le plus beau jour de ma vie, mais en réalité, il y en a un autre : celui de la naissance ma fille. Une explosion de sentiments m'a submergée et j'ai pleuré de joie comme jamais. Elle avait ma bouche et mon nez, et j'avais déjà la certitude que ses yeux deviendraient aussi verts que ceux de son père.

— Passe là un peu à Miss Justine. Son crâne commence à fumer tellement elle fulmine, ricane Thomas à mon oreille.

Je me décale et observe ma meilleure amie qui fait la moue à côté d'Antoine.

— Tu crois qu'elle est enceinte ? gloussé-je en sourdine.

— Pourquoi ?

— Parce que depuis qu'elle est arrivée, elle rit, elle boude, elle grogne, elle s'excite encore et se renfrogne juste après.

Un symptôme qui me rappelle quelque chose et que Thomas a dû supporter jusqu'à la fin de ma grossesse.

— Oh putain ! Si elle couve une Discrétion Zéro bis et un Faux-timide junior, je jure de la harceler jusqu'à ce qu'elle accepte que je sois le parrain de sa progéniture. Et comme il n'y a aucune chance que tu coupes à ton futur rôle de marraine, ce gosse sera très bien entouré.

Il rigole à ses bêtises et moi je grogne gentiment en déposant une guirlande de baisers sur les joues de ma fille qui rit encore.

— Ne mets pas la charrue avant les bœufs. Si ça se trouve, j'ai beaucoup trop d'imagination.

— On n'en a jamais trop, ma chérie. Nous sommes allés très vite. Nous avons fait les choses dans le désordre et pourtant, regarde où nous en sommes arrivés ! La vie n'est-elle pas fantastique ?

Il me vole un baiser, puis il se dirige à sa place, à la gauche de Tina, son témoin, tandis que je m'avance vers Camille et Daniel qui s'extasient devant les grimaces de leur fille Thalia.

Depuis quelques mois, ils sont définitivement rentrés en France. En effet, Thomas leur a trouvé du travail sur Paris. Du coup, je profite d'eux au maximum et j'essaie de rattraper le temps perdu. Après mon accouchement, j'ai adoré partir à Melbourne avec toute la famille pour découvrir l'endroit où ils habitaient, mais les savoir à quelques kilomètres de chez moi n'a pas de prix.

— Devenir Madame Andrews te réussit à merveille, Minette. Tu es radieuse.

Ma sœur ne cesse de me répéter son admiration et je dois reconnaître que moi aussi je me trouve jolie. Pas uniquement grâce à ma sublime robe haute-couture. Je me sens aussi belle de l'intérieur, grâce à Thomas et à tout l'amour qu'il me porte chaque jour.

Je prends la pause mannequin, comme je le fais de temps en temps sur les podiums, et j'entends la voix d'Olga qui résonne dans mon dos :

— Avant l'été, il faut que je trouve le moyen de t'intégrer à une collection Mariage ! Mais chut ! Motus et bouche cousue, sinon je vais me faire taper sur les doigts par ton homme.

Je me mets à rigoler. Olga, ou plutôt mon amie Olga, prend un plaisir fou à faire enrager Thomas et je lui trouve souvent des ressemblances avec Justine. Elle taquine avec un humour pince-sans-rire et j'adore ça.

— Tu as parlé à ton mari du contrat ? murmure-t-elle à mon oreille, comme si c'était un secret

d'état.

— Oui. Il est d'accord, mais à ses conditions, tu le sais bien.

— Génial. S'il n'y a que ça pour contenter Monsieur Andrews, alors soit ! Tu y es enfin arrivée ! Je suis fière de toi.

Je sautille de joie en repensant que je vais devenir mannequin professionnelle. La psychologie n'était pas pour moi. Pourtant j'ai quand même réussi à obtenir ma licence en terminant l'année universitaire aussi grosse qu'une baleine. Mais la naissance de Joy a été l'opportunité de mettre un terme à ce simulacre. Je n'ai pas repris les cours à la rentrée. J'ai délaissé ma gourmandise légendaire pour retrouver ma ligne le plus vite possible, puis j'ai accepté quelques remplacements de dernières minutes que me proposait Olga. Toujours sous l'œil attentif de Thomas, bien sûr. Effectivement, le convaincre que je voulais en faire mon métier n'a pas été la chose la plus facile. Mais, comme il ne me refuse rien, j'ai réussi à obtenir un compromis. Pas de défilé en sous-vêtements et pas plus d'un week-end par mois hors de la maison. J'aurais pu me contenter de me faire entretenir et de m'occuper de ma fille toute la journée. Cependant, même si je l'adore, j'ai besoin d'un épanouissement personnel et ça passe par une indépendance financière... toute relative.

Olga note sur son agenda une date pour en rediscuter, puis elle part s'asseoir et je reprends mon tour de table. Je rejoins mon témoin, Justine, toujours bougonne, et je m'installe à côté d'elle. Je ne pouvais pas rêver plus fantastique entourage. Ma meilleure amie à ma gauche, mon mari à ma droite et mes parents juste en face.

— Ta filleule te cherchait ma belle, lancé-je en déposant mon bébé d'amour sur ses genoux.

— Je veux bien croire que la précocité à quelque chose de génétique, mais si Joy commence à parler à cinq mois, cours chez le psy !

Ma fille se met à gazouiller et quand Justine éclate de rire, je me penche vers elle :

— Je pense que c'est toi qui devrais aller consulter... un médecin.

— Je vais très bien ! ronchonne-t-elle.

— Tu as des vertiges ? Des bouffées de chaleur ?

— Comment le sais-tu ?

— Parce que je suis devenue une professionnelle de certains signes avant-coureurs de la grossesse.

— Oh ! Madre Mia, gémit-elle en basculant la tête en arrière. J'ai quelques jours de retard, mais je n'avais pas pensé à ça !

Aussi vite qu'elle s'est mise à paniquer, elle se met à sauter de joie sur sa chaise alors que je jette un regard attendri à Antoine juste à côté. Sous son air détaché, il a très bien entendu notre conversation puisque son sourire s'élargit et qu'il pose sa main sur le ventre de Justine.

— Si c'est le cas, je t'épouse demain !

— Un mariage pour l'été ! Après les partiels ? C'est pas de refus, rétorque-t-elle du tac au tac.

Nous éclatons de rire tous les trois. Si j'ai changé, Justine a carrément été transformée grâce à Antoine. Aujourd'hui, elle est fidèle et même ultra jalouse si le sexe féminin rode trop près de son chéri. En bref, elle est accro et m'a même avoué récemment envier ma vie de famille. À coup sûr, d'ici demain, elle aura couru dans une pharmacie pour faire un test et si celui-ci est positif tout le village sera au courant avant son départ pour Bordeaux, car un trait de caractère ne s'est pas modifié chez elle : son manque de discrétion.

Thomas pose sa main sur ma cuisse et se penche à mon oreille.

— Tu m'excuses deux minutes. J'ai un point crucial à régler et après, je ne te quitte plus.

Je soupire d'aise quand il m'embrasse tendrement dans le cou, puis je l'observe s'éloigner vers l'estrade, une flûte de champagne à la main.

Mon mari est magnifique. Ce costume noir qu'il s'est fait faire sur mesure ne pouvait pas être mieux taillé pour mettre ses muscles en valeur. Il est parfaitement parfait. Comme ce qu'est devenue ma vie aujourd'hui.

## Thomas

Debout face à tous mes invités, je me sens beaucoup moins à l'aise que lorsque j'étais assis entre ma femme et Tina. Pourtant, j'ai préparé mon discours depuis plusieurs jours et il n'est pas question que je flanche maintenant.

J'attrape le micro que j'ai demandé d'installer et, d'un léger mouvement de la tête, j'indique au disc-jockey derrière moi d'éteindre le fond sonore. Aussitôt, tout le monde se tait et deux cents paires d'yeux se braquent sur moi.

Deux cents ! C'est le nombre de personnes qui aujourd'hui sont au courant de l'intégralité de ma vie. Amis, collègues, partenaires financiers, investisseurs. Tous ceux qui sont présents ont fini par savoir que Jack n'était pas mon père. Il faut dire que, après avoir officiellement obtenu la scission de la branche française d'Andrews Corporation, j'ai été pressé de questions. J'aurais pu mentir. Inventer une raison à la création de T.J.A Immobilier. Mais Jack m'a facilité le travail. Il n'a pas voulu me faire signer de documents sur la confidentialité de notre accord, sous prétexte que personne n'avait à connaître la vérité. Pas même ses avocats. Le roi Andrews restant un connard jusqu'au bout des orteils, il n'a pas voulu non plus modifier son testament pour les mêmes raisons. Il a préféré se faire mousser en expliquant s'être séparé de la société en France pour mon épanouissement selon lui. Pour me laisser voler de mes propres ailes sans contraintes, en attendant mon héritage. Qui pouvait croire à une connerie pareille ? Bien entendu, j'ai vu rouge. Il n'était pas question que Jack s'en tire avec les félicitations de son milieu. Alors, j'ai décidé d'opérer ma vengeance petit à petit. Bien sûr, je n'ai pas mis ma menace à exécution et je n'ai contacté aucun média. Par contre, j'ai profité de toutes les occasions pour préciser ne pas être le fils de cet enfoiré et je compte ne pas m'arrêter en si bon chemin. J'ai empoché les cent millions de dollars, récupéré Andrews Corp. France et si Jack choisit de changer d'avis et de me déshériter du reste de sa fortune, je m'en contrefous. Je l'ai rayé de ma vie. Comme lui l'a fait avec ma mère.

Je rapproche le micro de ma bouche et prends une grande inspiration.

— Je n'ai pas l'habitude de parler en public et c'est un exercice compliqué croyez-moi, commencé-je d'une voix trémulante. Mais je vais essayer d'aller jusqu'au bout de mon discours.

Mon cœur bat à cent à l'heure quand je plonge mes yeux dans ceux d'Élisa qui me sourit amoureusement.

— Ma charmante femme me répète sans arrêt que la communication est primordiale au quotidien. Et comme elle a raison ! Alors, comme je ne peux pas vous parler un par un, j'ai décidé de le faire ici même.

Je lève mon verre devant la foule et me racle la gorge pour déloger la boule de stress qui obstrue ma trachée.

— Je... je voudrais porter un toast... ou plutôt plusieurs.

Nouveau silence, le temps de reprendre ma respiration.

— À vous tous qui avez accepté et compris ma différence. Vous n'avez pas jugé mes choix, tant personnels que professionnels. Vous m'avez donné la force d'avancer et d'assumer qui je suis... Je pense notamment à mes extraordinaires beaux-parents, à l'indispensable Discrétion Zéro qui se reconnaîtra et à son amoureux.

Mon regard glisse lentement de Valérie à Luigi qui sourit tendrement, puis vers Justine qui

me tire la langue et Antoine qui pince ses lèvres pour ne pas rire.

Je m'arrête ensuite sur Tina, assise à côté de Nicolas. Eux deux se sont séparés récemment. Lui ne supportait plus ses absences répétées pour des défilés à l'étranger et elle n'envisageait pas de faire la moindre concession, prenant conscience qu'elle ne serait jamais la femme d'un seul homme. Malgré tout, ils sont restés en colocation et expérimentent une espèce d'amitié amoureuse sur le fil du rasoir qui ressemble à peu de choses près à ce que nous vivions elle et moi... Avant. Elle est devenue très proche d'Élisa, mais aussi de Justine, et je suis ravi qu'elles s'entendent aussi bien. Ce trio est infernal, mais je ne pourrais plus m'en passer.

— À toi, ma meilleure amie. Tu n'en as fait baver quelquefois. Mais tu as su me prouver que je pouvais te faire confiance et que j'avais la capacité de pardonner. Tu es et resteras l'une des femmes qui comptent le plus dans ma vie. Ne change jamais. Assumer qui l'on est, c'est ouvrir sa porte au bonheur...

Elle se contente de sourire, mais je sais qu'au fond d'elle, elle est profondément touchée.

Mes yeux dévient vers Liv et Virginie, à la droite de Nicolas.

— À toi, ma fidèle collaboratrice... Sans toi, T.J.A. Immobilier ne serait pas ce qu'elle est aujourd'hui. Je n'ai pas assez de mercis pour t'exprimer toute ma gratitude d'être là, quoi qu'il arrive, et de savoir gérer d'une main de maître la double casquette dont je t'ai affublée. Merci d'être présente pour Virginie et d'être ce couple formidable qui prouve à tous que la différence c'est aussi « vous deux » et cet amour dont vous n'avez pas honte.

Elles se blottissent l'une contre l'autre et c'est moi cette fois qui suis ému. Épanouies, elles ont une force de caractère que j'admire. Elles ont emménagé ensemble depuis plus d'un an et Liv a su faire admettre totalement Virginie au sein de la famille de la Mantrie. Elle s'occupe aussi de sa maladie ce qui l'oblige à quelques absences. C'est remarquable de courage. D'autant que je ne lui épargne rien au bureau. En effet, Hugues a choisi de mettre sa carrière professionnelle entre parenthèses. Je comprends qu'il ait souhaité prendre du recul. Chloé a été internée dans un hôpital psychiatrique pour une durée illimitée et il a beaucoup de mal à le digérer. Pour le moment, je n'envisage pas de lui trouver un remplaçant par crainte de perturber l'ambiance familiale de la société. Du coup, Liv est surchargée de travail, mais elle ne se plaint jamais et je suis même persuadé qu'elle aime mieux ça plutôt que de regretter le départ de ce type.

Je fais un clin d'œil à David, juste à côté. Après le déménagement de Virginie, il a eu du mal à rebondir. Alors, les amis devant être là aussi dans les moments difficiles, j'ai décidé de lui tendre la main en lui proposant un poste d'assistant bilingue chez T.J.A. Immobilier. Reboosté, il a remonté la pente. Il reste ce mec macho et satyriasiatique qu'il a toujours été, mais il a cessé de boire et ses compétences professionnelles ne sont plus à démontrer.

— À toi, mon frère de cœur, avec qui j'ai fait les quatre cents coups pendant tant d'années... Tu as su toi aussi t'adapter, pardonner mes mensonges et me soutenir quand j'en avais le plus besoin.

Toujours dans la démesure, David coince sa langue entre ses dents et pousse un long sifflement en levant ses deux pouces dans ma direction, provoquant le rire de toute la salle.

J'attends quelques secondes que le calme revienne. Le temps d'hydrater un peu ma gorge et aussi de réguler les battements de mon cœur qui cogne beaucoup trop fort.

OK ! Se livrer devant tant de monde est beaucoup plus difficile que de traiter des dossiers de plusieurs millions d'euros, mais je n'ai pas encore terminé.

Mon regard glisse maintenant vers Irma qui a fait le déplacement de New York pour l'occasion.

— À toi, Mamily. C'est un peu grâce à toi que je suis devenu l'homme que je suis aujourd'hui. J'ai compris très tard que tu m'avais manqué et que tu étais importante à mon équilibre. Tu sais que je m'emploie à rattraper toutes ces années perdues. Merci d'avoir accepté de revenir dans ma vie et d'avoir ouvert les bras à Élisabeth comme tu l'as fait.

D'ordinaire très sûre d'elle, elle sourit timidement. Depuis mon séjour en catastrophe aux États unis, elle nous a rendu visite deux fois et elle ne cesse de me complimenter pour avoir trouvé une femme comme la mienne.

J'éclaircis ma voix, puis je pose mes yeux sur la petite frimousse qu'Élisabeth vient de prendre dans ses bras. Ma jolie poupée est une joueuse espiègle et pleine de vie. Elle m'en fait voir de toutes les couleurs, mais je l'aime comme c'est pas permis. Je reste concentré sur elle, car je suis incapable de soutenir le regard de sa mère pour lui dire tout ce que je ressens :

— À toi, ma merveilleuse femme. Toi qui m'accompagnes tous les jours et qui m'as offert le plus extraordinaire des cadeaux. Je remercie le hasard de nous avoir fait nous rencontrer. Tu rêvais d'un prince charmant. Je ne l'ai pas toujours été. Mais je te promets que je ferai en sorte de l'être à présent... pour l'éternité. Les rêves sont quelquefois prémonitoires, tu m'as dit un jour t'imaginer sur un voilier avec des enfants. Ce bateau, je viens de l'acquérir. Il nous attend sagement dans le port de La Rochelle et je suis prêt à faire le tour du monde dès demain avec vous deux...

La maison de mes grands-parents est devenue notre maison de campagne. J'aime m'y ressourcer et j'ai quelquefois l'impression d'y sentir une présence invisible très réconfortante. Une aura indéfinissable qui me conforte dans l'idée que l'amour est éternel.

— Ma chérie, j'ai une autre surprise, qui n'a rien de matériel, et je sais à quel point tu tiens à ce genre de témoignage...

Je fais un demi-tour sur moi-même et souris à Justine qui s'est installée au piano. J'y dépose ma flûte et reviens vers mon micro. Quand les notes démarrent, je sors un papier de la poche de ma veste et le déplie.

— Ce n'est pas du Cabrel. La musique est de Mademoiselle Schwartz et... le texte est de moi. Ce poème est pour toi. Parce qu'il résume tout ce que je n'ai peut-être jamais pu te dire.

Le cœur au bord des lèvres, je prends une grande inspiration et commence à lire :

— « Le bon chemin n'est pas toujours facile à suivre.

Malgré mon ambition et toutes mes convictions,

J'ai compris tard que je ne faisais que survivre

Et que je ne me posais pas les bonnes questions.

J'ai failli me cacher derrière mon arrogance.

J'ai failli refuser de saisir ma chance.

Mais des amis en or m'ont fait prendre conscience

Que sans toi, la réussite n'a pas d'importance.

Tu m'as appris à penser seul, à m'assumer.

À avancer sans ne jamais rien oublier.

Tu m'as appris toutes les nuances du verbe aimer.

Toutes ces valeurs que j'avais tant négligées. »

Je lève les yeux sur l'assemblée suspendue à mes lèvres, puis détourne le regard vers Élisabeth

qui, du plat de la main, essuie ses pommettes, la tête baissée vers notre amour de bébé. Je suis loin de la table, mais je sais qu'elle pleure de joie et je ne veux plus jamais que des larmes de tristesse coulent sur ses joues.

Alors, j'inspire à pleins poumons, et termine mon poème :

— « Tu es mon oxygène, avec toi je respire.  
Tu es mon frisson, les battements de mon cœur.  
Mon plus grand trésor, mon présent, mon avenir.  
Grâce à toi, je connais enfin le vrai bonheur. »

La mélodie s'arrête et, la vue brouillée par l'émotion, je range le papier dans ma poche. Puis, j'envoie un baiser à la femme qui a changé ma vie.

— I live to love you forever.

Des larmes roulent sur mes joues et, alors que je me demande comment je vais réussir à terminer mon discours sans flancher, un frottement à mes chevilles attire mon attention. Sam a déserté la cuisine et parade autour de moi en arborant fièrement le nœud qu'Élisa qui a collé autour du cou. Je me baisse et le prends dans mes bras avant de me rapprocher du micro.

— Savez-vous que j'ai été jaloux de ce matou ? Monsieur a eu du mal à partager sa maîtresse avec moi. Vous n'imaginez pas comme une bataille avec un chat peut être difficile. Beaucoup plus qu'avec n'importe lequel d'entre vous.

Si la salle se met à rire, c'est surtout moi qui ai besoin de me détendre, car je m'apprête à conclure et je crois ne jamais avoir été aussi tendu.

J'avale plusieurs fois ma salive et me décide enfin à reposer Sam à mes pieds. Puis, je braque mes yeux sur Jorge que j'ai évité tout le temps de mon laïus. Impassible comme d'habitude, il me fixe lui aussi sans ciller. Professionnellement, il a passé avec aisance tous les niveaux de compétences que je lui ai imposées et dirige maintenant T.J.A Immobilier avec brio. D'un point de vue personnel, j'ai réussi à pardonner son inaction de ces vingt dernières années et à accepter qui il était... enfin presque. À la naissance de Joy, il a consenti à faire un test de paternité, pour confirmer ce doute qui restait au fond de mes tripes. Même sans validité juridique, les résultats ont été formels. Pourtant, j'ai eu beaucoup de mal à faire tomber la barrière qui existait entre nous. Ce passé qui revenait dans ma tête régulièrement et où il n'était que mon chauffeur, mon garde du corps, un homme que je détestais d'être à la botte de Jack et de surveiller tous mes faits et gestes. Aujourd'hui, c'est chose faite.

Si ma gorge était serrée au moment d'avouer devant tout le monde l'amour que je portais à Élisa, maintenant, elle est complètement obstruée et je dois m'y reprendre à plusieurs fois avant que mes cordes vocales ne finissent par m'obéir :

— Il reste une personne que je n'ai pas encore remercier. Jorge... Je ne sais pas comment... Tu as souffert sans doute beaucoup plus que moi de toute cette histoire. Tu as fait ce que tu pensais être le mieux. Ou le moins pire. Tu as eu le courage de rompre le silence malgré tes promesses. Les mensonges ne font qu'entretenir les blessures et je ne sais comment te dire que... je suis content... je suis fier... que tu sois réellement... mon père...

Je serre très fort mon micro entre mes mains et me racle plusieurs fois la gorge. Puis avec beaucoup de difficulté, je replonge mes yeux dans les siens.

— Aujourd'hui, pour l'occasion, parce que... ta petite fille t'appellera sans doute « papy » très vite... et aussi parce que... j'en ai furieusement envie... je voulais t'assurer... que j'ai

compris ton silence. J'ai accepté. J'ai pardonné... Alors, pour tout ce que tu m'apportes désormais, je tiens à te dire... Merci... *Papa !*

Les murmures qui fendaient l'espace depuis quelques minutes sont aussitôt remplacés par des « Oh ! » et autres signes d'exclamation que je préfère ignorer, car mon cœur est au bord de l'implosion et je me demande si mes genoux ne vont pas lâcher tellement je tremble. Par contre, je distingue très bien les larmes de Jorge. Une main devant sa bouche, il pleure à chaudes larmes.

J'inspire, expire et même si ma tête se met à tourner, je rassemble toute l'énergie qu'il me reste pour terminer ce que j'ai commencé :

— Je n'oublie pas les absents... ou plutôt... ma mère. J'espère qu'elle serait fière de l'homme que je suis devenu. Je ne comprendrais jamais ses choix, mais j'ai décidé... de lui pardonner aussi. Parce qu'elle m'aimait et que la manière d'aimer ne se juge pas. Mais surtout parce qu'aujourd'hui, j'avance... avec Élixa, avec ma petite princesse et avec mon vrai père. J'ai une famille et rien n'a plus d'importance à mes yeux.

Je m'arrête de parler et reprends mon souffle tout en tirant avec fébrilité sur les pans de ma veste.

— Je voudrais terminer par ceci : Jean-Jaurès a dit une phrase formidable. Un ami s'en est servi à un moment difficile de ma vie et j'aimerais la dédier à vous tous. À tous ceux qui doutent, qui souffrent en secret sans oser exprimer leur douleur, à ceux qui ont perdu leur rêve, n'oubliez jamais qu' « il ne faut avoir aucun regret pour le passé, aucun remords pour le présent et une confiance inébranlable en l'avenir. »

Essoufflé et tremblant de la tête aux pieds, je reprends ma respiration alors que la foule se met à applaudir.

*Je l'ai fait ! J'y suis arrivé ! J'ai lâché tout ce que j'avais sur le cœur et je me sens si léger que j'ai l'impression de voler.*

Je jette un ultime regard circulaire à tous mes invités debout, à mes amis, à ma famille dont je suis si fier, à la femme de ma vie, puis j'approche le micro de mes lèvres, une dernière fois.

— Du fond du cœur, je vous aime.

FIN

## REMERCIEMENTS

Je viens de poser les derniers mots sur cette histoire et je suis très émue de quitter Sexy-man, Miss Godiche et Discrétion Zéro.

Très émue parce que mon aventure d'auteure a débuté avec eux, sur une plateforme de lecture et d'écriture gratuite, et ils ont donc une place toute particulière dans mon cœur.

Très émue aussi parce que, si vous lisez ces quelques lignes, c'est que les presque 1 400 pages de cette saga ne vous ont pas effrayés. Vous êtes donc arrivés au bout et j'espère que cette longue lecture vous a apporté toutes les émotions que vous recherchez. Si au fil des pages, tous les personnages ont évolué et ont trouvé enfin leur place, j'ai moi aussi trouvé la mienne : être un peu avec chacun de vous pendant quelques heures.

Beaucoup d'auteurs écrivent avant tout pour eux, moi j'écris pour vous en priorité. Parce que j'espère vous donner l'espoir. Je rêve de vous faire rêver. Je ris de vous faire rire... et ma récompense suprême est l'étoile que je ne peux pas lire dans vos yeux, mais que je distingue très bien à travers vos commentaires tous plus extraordinaires les uns que les autres. Surtout ne vous privez jamais de venir discuter quelques minutes avec moi sur les réseaux sociaux, laissez un petit message, posez une question. J'y répondrai avec le plus grand plaisir, car je tiens à ce lien, même fragile, offert par internet. Désormais, vous pouvez aussi me rejoindre sur mon site en ligne dans la rubrique « blog » et j'espère vous y retrouver nombreux pour échanger encore et toujours.

Je ne vais pas me lancer dans une longue liste de remerciements nominatifs au risque d'oublier involontairement certains d'entre vous. Alors je vous remercie très sincèrement. Vous, mes lecteurs fidèles, fans de la première heure ou nouveaux lecteurs venant d'entrer dans mon univers. Vous toutes, les blogueuses littéraires, qui avez pris ou prendrez le temps de lire cette histoire et d'en faire une chronique. Un auteur donne naissance à un roman, mais celui-ci prend réellement vie grâce à vous.

Je tiens à remercier aussi ma famille pour son immense patience pendant mes longues heures d'écriture. Un livre achevé, c'est l'assurance qu'un autre débute et qu'il lui faudra encore accepter mes absences et mon isolement.

Enfin, j'adresse un merci tout particulier à Joy Racamier pour sa disponibilité, son impartialité et le cœur qu'elle met à la correction de mes textes. Tu es formidable.

Je vous retrouve tous très vite pour de nouvelles aventures.

♥Love

Shana Keers

- 
- [1] Basta = Ça suffit !
- [2] BCBG = bon chic bon genre
- [3] Ithyphallique = dont le sexe est en érection (terme utilisé le plus souvent pour une statue ou une divinité)
- [4] Sigle de l'anglais : *very important person*. Personne très importante.
- [5] Phrase ou formule qui revient à plusieurs reprises (source Wikipédia)
- [6] Jour de repos assigné au septième jour de la semaine juive, le samedi.
- [7] Femme à la pointe de la mode.
- [8] Réplique tirée sur film *Forrest Gump*, comédie dramatique américaine réalisée par Robert Zemeckis et sortie en 1994 (source Wikipédia).
- [9] Petite amie (en anglais)
- [10] En italien : est-ce que tu comprends ?
- [11] Directeur des Ressources Humaines.
- [12] Hors service
- [13] Personnage du roman « les misérables » (1862) de Victor Hugo. Son nom est devenu synonyme d'enfant maltraité, exploité par les adultes. (source Wikipédia)
- [14] Expérience sensorielle comparable à celle qu'on éprouve en consommant une drogue.
- [15] En anglais : « va te faire foutre ! »
- [16] Politesses exagérées
- [17] L'incarnadin est une couleur entre « la cerise et la rose »
- [18] Le GHB ou gamma-hydroxybutyrate est un psychotrope dépresseur (source Wikipédia)
- [19] Le pacte civil de solidarité (PACS) est, avec le mariage civil, une des deux formes d'union civile du droit français (Source Wikipédia)
- [20] Au-dessus de tout soupçon
- [21] Le VSL est un véhicule sanitaire léger utilisé dans le cadre d'un transport médical en position assise.
- [22] Coup utilisé en Krav Maga
- [23] Syndrome d'épuisement professionnel caractérisé par une fatigue physique et psychique intense, générée par des sentiments d'impuissance et de désespoir (source : dictionnaire Larousse)
- [24] Edward Lewis est le riche homme d'affaires interprété par Richard Gere dans le film « Pretty Woman » (film américain sorti en 1990).
- [25] Vivian Ward est une prostituée interprétée par Julia Roberts dans le film « Pretty Woman ».
- [26] Mensa est une organisation internationale dont le seul critère d'admissibilité est d'obtenir des résultats supérieurs à ceux de 98 % de la population aux tests d'intelligence (source Wikipédia).
- [27] « the idea » peut-être traduit ici par « l'idée du siècle »
- [28] « Oh, mon Dieu ! »
- [29] Bien sûr
- [30] « numéro un »
- [31] Citation de Jean Jaurès, homme politique français.